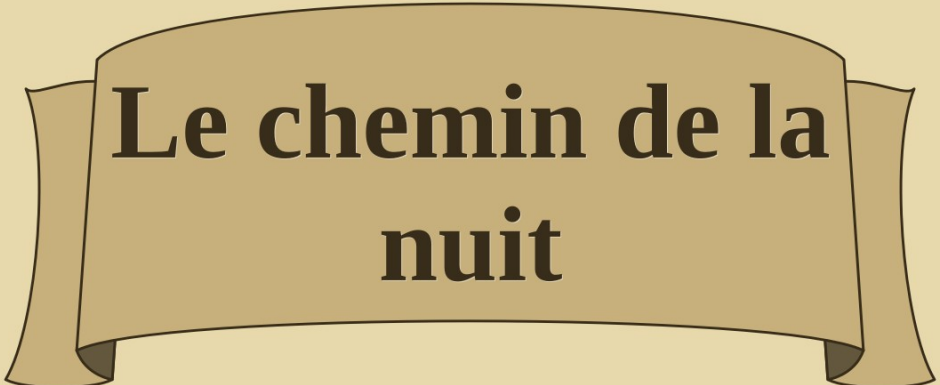




Le chemin de la nuit

Silverberg, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Robert
Silverberg
Le chemin
de la nuit

Nouvelles au fil du temps
1953-1970

Science-fiction



LE CHEMIN DE LA NUIT

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

L'homme dans le labyrinthe, *J'ai lu* 495
Les ailes de la nuit, *J'ai lu* 585
Un jeu cruel, *J'ai lu* 800
Trips, *J'ai lu* 1068
Le chemin de l'espace, *J'ai lu* 1434
Les déportés du cambrien, *J'ai lu* 1650
Le château de Lord Valentin, *J'ai lu* 2656
La saison des mutants (en collaboration
avec Karen Haber), *J'ai lu* 3021
Opération Pendule, *J'ai lu* 3059
Lettres de l'Atlantide, *J'ai lu* 3167
Thèbes aux cent portes, *J'ai lu* 3227
Starborne, *J'ai lu* 4109
Le grand silence, *J'ai lu* 6178

ANTHOLOGIES PRÉSENTÉES PAR ROBERT SILVERBERG :

Horizons lointains, *J'ai lu Millénaires*
Légendes, *Éditions 84, J'ai lu* 5599
(Avec Jacques Chambon) Destination, *J'ai lu* 6577

ROBERT SILVERBERG

**LE CHEMIN
DE LA NUIT**

TRADUCTIONS DE L'AMÉRICAIN INÉDITES OU REVUES
PAR HÉLÈNE COLLON, CORINNE FISHER,
PIERRE-PAUL DURASTANTI ET JACQUES CHAMBON



Ce volume rassemble, selon les vœux de l’auteur pour l’édition française de ses
« collected stories », le contenu des recueils
The Road to Nightfall et *Ringling the Changes*
(HarperCollins Publishers. Londres, 1996 et 1997).

© Agberg Ltd, 1996, 1997, 2000

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2002

INTRODUCTION

Je ne sais combien de nouvelles j'ai pu écrire. Il y en a peut-être un millier.

Depuis 1954, je tiens un registre énumérant chaque œuvre – de fiction ou non – que j'ai vendue, par ordre chronologique, avec le titre original, la maison qui l'a acquise, le nombre de mots, la somme perçue, la date de publication et le titre du support. Ce registre comprend également le compte total, exprimé en mots, de tout ce que j'ai publié ; le chiffre avoisine les 24 millions, ce qui me met en concurrence directe avec des auteurs comme John Creasey et Simenon, entre autres écrivains particulièrement prolifiques. Enfin, mon registre affectait un numéro d'ordre à chaque texte.

Mais j'ai arrêté en cours de route de tenir cette dernière statistique à jour. Le numéro le plus récent – 1093 – correspond à un texte porté au registre en avril 1973. Les décennies suivantes n'ont pas été marquées par la même fécondité que les années 1954-1973 (il y a même eu une période, de 1974 à 1978, où je n'ai rien écrit du tout !), mais on peut sans trop s'avancer estimer que j'ai dû augmenter ce total de plusieurs centaines de titres pendant les années 1980 et 1990. Il se peut donc qu'aujourd'hui le compte s'élève à quelque mille cinq cents titres, voire un peu plus. J'y inclus, outre les nouvelles, les volumes et les articles de presse. Mais les nouvelles à elles seules représentent sans doute deux tiers de ma production globale. Ce qui me porte à croire que j'en ai écrit environ un millier en quarante-cinq ans. Le chiffre est stupéfiant. Cela fait en moyenne une nouvelle tous les quinze jours, et ce pendant plus d'une génération. Le registre où elles figurent à raison d'une par ligne fait plus de 2 centimètres d'épaisseur.

Bien sûr, dans bien des cas elles n'ont eu pour but que de payer le loyer ; je les ai pondues à la chaîne dans ma prime jeunesse, pour satisfaire les appétits voraces des magazines de bas étage. À l'époque, il fallait être prolifique – voire *très* prolifique – pour survivre.

En effet, faire carrière dans la science-fiction, c'était se condamner presque invariablement à produire une multitude de textes courts. À moins de s'appeler Heinlein ou Asimov, dans les années 1950 on n'envisageait pas sérieusement d'être publié sous forme de livre. Quand on vivait de sa plume, on écrivait des nouvelles plus ou moins longues pour les magazines, et on les écrivait aussi vite qu'on pouvait.

Ces magazines payaient de 1 à 3 *cents* le mot, ce qui fait qu'une

nouvelle de cinq mille mots rapportait entre 50 et 150 dollars, avant que l'agent ne prélève sa commission et le fisc sa quote-part. Ce n'était pas mirifique, mais il y avait un marché très important : quinze à vingt magazines, dont la plupart mensuels. Pour peu qu'on travaille assez vite, et sous toute une gamme de pseudonymes afin que les lecteurs ne se lassent pas trop vite, on pouvait espérer gagner dans les 15 000 dollars par an, ce qui n'était pas si mal en ces temps où on trouvait un bel appartement à New York pour 150 dollars par mois, et où on dînait à deux dans un restaurant de luxe pour 25 dollars maximum, vin compris.

Mais pour cela, il fallait écrire et vendre deux nouvelles par semaine, et ce toute l'année ; c'est-à-dire produire un flux continu de textes publiables. On devait être capable non seulement de pondre des idées de nouvelle à volonté, mais aussi de se tenir constamment au courant des possibilités offertes par chaque magazine : tel titre était désespérément à court de copie ; tel autre, au contraire, en avait sous le coude plus qu'il ne pouvait en publier, et un troisième rejetait tout sans lire parce qu'on lui avait déjà envoyé trop de textes. C'était un mode de vie démentiel ; quant au succès, il ne fallait guère y compter. Mais ceux qui avaient choisi de fonctionner ainsi, et s'en sont finalement bien sortis, n'avaient pas conscience que c'était faisable ; ils le faisaient, c'est tout.

Donc, on écrivait ce qu'on savait pouvoir vendre, et on écrivait vite. Quand je feuillette mon vieux registre tout abîmé, une multitude de textes dont le seul but était de faire bouillir la marmite me sautent aux yeux : « Gambler's Planet » [Planète pour un joueur], août 1955 ; « Swords Against the Outworlders » [Des épées contre les Horlas], mai 1956 ; « The Mystery of Deneb IV » [Le mystère de Deneb IV], juillet 1956 ; « Péril of the Earthlings » [Terriens en péril], novembre 1956 ; et ainsi de suite, à l'infini, à raison de cinq ou six nouvelles par mois tout au long des années 1957, 1958 et 1959, année où l'on trouve par exemple « Kill That Babe » [Tuez-moi cette nana], avril 1959 ; « See You in Hell » [Rendez-vous en enfer], août 1959 ; « Bride grooms Scare Easy » [Les jeunes mariés s'effraient d'un rien], décembre 1959 ; etc., etc. La liste complète occuperait plusieurs mètres. Je ne sais pas plus que vous, aujourd'hui, de quoi peuvent bien parler ces nouvelles. Il est probable que j'en ai tout oublié sitôt touché le chèque correspondant. Très souvent c'étaient des nouvelles policières, ou situées dans l'univers du western, voire dans celui du sport, massivement additionnées de science-fiction primaire et pleines de monstres, de batailles spatiales, de combats au cimetière et de hideuses créatures gluantes. Elles ont rarement été réimprimées depuis leur première publication (dans certains cas, elles n'ont *même jamais* été reprises) et je vous prie de croire que je n'ai eu aucune envie de les

ressusciter pour la présente édition.

Toutefois, parallèlement à cet incroyable déversement d'œuvres de jeunesse aussi indigentes que cyniquement composées (loin de moi l'idée de m'en excuser, d'ailleurs ; écrire des histoires simples et hâtivement bouclées pour payer son loyer n'est pas plus dégradant que d'être vendeur dans une librairie ou un magasin de chaussures quand l'objectif est le même), me venaient de nombreuses nouvelles dans lesquelles je mettais tout mon cœur, toute mon âme, et tout mon savoir-faire. Si j'avais pu, en ce temps-là, gagner ma vie en n'écrivant que des textes significatifs à mes yeux, je ne m'en serais pas privé. J'étais éperdu d'admiration devant les Ray Bradbury, les Théodore Sturgeon et les Fritz Leiber, dont l'œuvre reflétait presque toujours les passions intérieures et les impératifs créatifs, et qui ne s'adonnaient que très rarement (voire jamais) à de telles bassesses !

Cela dit, j'étais plus jeune qu'eux, je commençais juste à me lancer ; je ressentais le besoin de ménager d'abord et avant tout ma sécurité économique, pour passer ensuite aux considérations artistiques. À cette époque où les magazines payaient un *cent* le mot ou peu s'en faut, où une nouvelle de cinq mille mots qu'on mettait peut-être une semaine à écrire rapportait 50 dollars (moins 10 % de commission pour l'agent, moins les retenues fiscales), je ne voyais pas très bien comment parvenir à cette sécurité économique en limitant strictement ma production littéraire à des œuvres de haute volée (Bradbury écrivait dans des magazines chics qui payaient dix à vingt fois plus que les miens ; Leiber ne vivait pas de sa plume : il travaillait dans l'édition ; quant à Sturgeon, j'ai appris plus tard qu'il avait conservé son intégrité au prix d'une existence difficile, sans jamais savoir de quoi demain serait fait). Mais il me restait quelque respect pour moi-même, et je tenais à le préserver ; aussi, quand j'estimais pouvoir me payer le luxe d'écrire des choses plus sérieuses, je m'essayais à des textes relevant d'une science-fiction plus ambitieuse – comme ceux que j'appréciais en tant que lecteur.

Sur les millions de mots que j'ai écrits au début de ma carrière, ce sont ces textes-là – ceux qui m'ont apporté une certaine satisfaction personnelle – que j'ai retenus pour ce premier volume de mes « nouvelles au fil du temps ». La première moitié du recueil rassemble ce que j'ai fait de mieux entre 1954 et 1958, c'est-à-dire durant les cinq premières années de ma carrière ; le reste se compose de mes textes préférés rédigés entre 1962 et 1970, après une période d'inactivité relative, du moins en ce qui concerne la science-fiction, de 1959 à 1961.

Je n'entends pas par là que ces nouvelles représentent le summum du génie littéraire. J'ai commencé à écrire très tôt, j'ai vendu mes premiers textes dès 18 ans, et avant d'en avoir 21 je pondais déjà avec

une régularité sans faille. Ces histoires ont beau démontrer une certaine habileté (et même, à l'occasion, une habileté certaine, à mon avis), elles restent l'œuvre d'un très jeune homme qui n'avait pas encore vu grand-chose, ni traversé les épreuves affectives de l'âge adulte à partir desquelles s'élaborent les meilleures créations littéraires. Quand j'ai été publié pour la toute première fois, j'étais en deuxième année d'université. La nouvelle s'intitulait « Opération Méduse », et si je la fais figurer ici, c'est pour montrer qu'en 1954, déjà, je savais tourner une nouvelle publiable ; mais je ne prétends pas pour autant qu'à l'époque, je maîtrisais totalement la chose.

Cela dit, j'ai fait preuve de talent dès mes débuts. Certes, j'avais le verbe facile jusqu'à la désinvolture et j'étais opportuniste, mais question dialogues et exposition, je m'en sortais très bien. Je savais presque intuitivement les alterner de manière à proposer une texture narrative agréable, et malgré un penchant occasionnel pour les solutions de facilité, on voyait que ma conception de l'intrigue s'enracinait solidement dans le classicisme. Une grande partie de ces nouvelles de jeunesse ont fréquemment été reprises en anthologies, et je crois bien qu'aujourd'hui encore, la plupart trouveraient preneur, bien que le marché soit beaucoup plus restreint qu'au temps où je faisais mes premières armes. (En 1953, quand j'ai commencé à vivre de ma plume, il existait aux États-Unis des dizaines de magazines de science-fiction, et pendant les dix ans qui ont suivi, il en est encore apparu un de temps en temps. Aujourd'hui, à ma connaissance, il n'en reste plus que quatre ou cinq.)

Histoire de prouver que je savais déjà ce que je faisais au début de mon parcours, je vous propose donc un choix de nouvelles triées sur le volet à partir de l'impressionnante masse produite pendant mes quinze (en gros) premières années de carrière. Ce livre s'ouvre sur les textes « publiables » de l'apprenti que j'étais à la fin de mon adolescence, au début des années 1950, pour passer aux récits compétents et enlevés du pro au regard averti que je n'ai pas tardé à devenir, avant de se conclure par les arabesques et sophistications caractéristiques de ma période. « fin des années 1960 », alors que j'entrais en pleine possession de mes moyens. En somme, je vous livre une sorte d'autobiographie par le détour de la fiction. Il me semble que la plupart, sinon la totalité de ces nouvelles méritent le temps que j'ai passé à les réexaminer. Quant à moi, j'ai fait une expérience très instructive en entreprenant ces fouilles archéologiques dans mon propre passé littéraire, et en redécouvrant l'écrivain que j'étais il y a une trentaine, voire une bonne quarantaine d'années.

Robert SILVERBERG
(Traduction d'Hélène Collon)

LE CHEMIN DE LA NUIT

Je n'avais pas encore 20 ans et je venais d'entrer à l'Université de Columbia quand j'ai commencé à travailler sur cette nouvelle. C'était à l'automne de 1953. Je venais de découvrir « Traversée de Paris », un conte de l'écrivain français Marcel Aymé paru dans le numéro de juillet-août de Partisan Review, un magazine littéraire dont j'étais alors un fervent lecteur. En voici les premières lignes :

« La victime, déjà dépecée, gisait dans un coin de la cave sous des torchons de grosse toile, piqués de taches brunes. Jamblier, un petit homme grisonnant, au profil aigu et aux yeux fiévreux, le ventre ceint d'un tablier de cuisine qui lui descendait aux pieds, traînait ses savates sur le sol bétonné. Parfois, il s'arrêtait court, un peu de sang lui montait aux joues et le regard de ses yeux inquiets se fixait sur le loquet de la porte. Pour apaiser l'impatience de l'attente, il prit une serpillière qui trempait dans une cuvette d'émail et, pour la troisième fois, lava sur le béton une surface encore humide afin d'en effacer les dernières traces de sang qu'avait pu y laisser sa boucherie... »

Cela ressemblait au début d'un roman policier, ou d'un récit d'horreur. En fait, « Traversée de Paris » racontait les tribulations de deux individus chargés de transporter un cochon équarri dans des valises à travers un Paris sous occupation nazie. Une histoire de marché noir, en somme. Son atmosphère sinistre et les angoisses des personnages me frappèrent fortement, et je me suis retrouvé presque aussitôt en train de transposer tout cela en termes de science-fiction. Et si, me demandais-je, je me mettais en tête de prendre à la lettre cet astucieux paragraphe d'ouverture ? Supposons que la « victime » n'est pas un cochon mais un homme, comme je l'ai cru avant d'aller plus loin dans ma lecture, et que la ville souffre de privations bien plus grandes que celles occasionnées par la guerre, de sorte que le cannibalisme est devenu pratique courante et que la viande illicite qui passe d'une rue à l'autre à la faveur de la nuit est la plus illicite des viandes...

Prenant sur le temps que j'aurais dû consacrer à mes études, j'ai écrit ma nouvelle au cours des deux mois qui ont suivi avec l'intention de la présenter au concours qu'organisait cette année-là une revue de S-F. Un prix de 1 000 dollars (l'équivalent de 10 000 dollars d'aujourd'hui) devait

récompenser le meilleur récit sur la vie dans l'Amérique du XXI^e siècle écrit par un étudiant. Pour je ne sais quelle raison, je n'ai pas participé au concours – sans doute n'ai-je pas respecté les délais –, mais au printemps de 1954, j'ai commencé à envoyer mon manuscrit à diverses revues spécialisées. J'étais alors un parfait inconnu, n'avais encore rien publié (même si, à mon plus grand étonnement, je venais de voir mon premier roman, *Revolt on Alpha C*, accepté pour publication en 1955). Retour à l'expéditeur à la vitesse grand V, comme la quinzaine ou la vingtaine de nouvelles que j'avais soumises au cours des cinq années précédentes. (J'avais 13 ou 14 ans quand j'ai commencé à envoyer mes histoires aux magazines.) Quand celle-ci eut fait le tour des sept ou huit revues qui existaient alors, et que chaque rédacteur en chef m'eut dit à quel point elle était déprimante, morbide, négative et impossible à publier en l'état, je l'ai rangée dans un tiroir et j'en ai fait mon deuil.

Deux ans passèrent. Je commençais à vendre mes histoires à un bon rythme et, avant même d'atteindre mes 21 ans, j'étais un écrivain de science-fiction connu. Je vivais confortablement de ma plume tout en poursuivant mes études à Columbia.

Pendant ce temps, un jeune gars de Cleveland avait débarqué à New York et emménagé à côté de chez moi, ayant lui aussi en tête de s'établir écrivain. Il s'appelait Harlan Ellison. Un jour de 1956, je lui dis que j'avais réussi à vendre toutes mes histoires sauf une, qu'aucun rédacteur en chef ne voulait toucher. Il demande à la voir, et la lit sur-le-champ. « Brillant ! s'exclame-t-il. Superbe ! » Ou quelque chose dans ce goût-là. Et, indigné qu'un tel chef-d'œuvre de noirceur ait essuyé un refus général, il jure de lui trouver un éditeur. Là-dessus, l'affable et peu réaliste Hans Stefan Santesson prend les commandes d'un magazine en difficulté du nom de *Fantastic Universe*, et Harlan lui raconte que j'ai dans mes cartons une nouvelle trop audacieuse pour n'importe lequel de ses concurrents – le mettant pratiquement au défi de la publier. Hans demande le manuscrit, fait observer avec cette douceur qui le caractérisait que c'est effectivement du costaud et, après quelque hésitation, publie « *Le Chemin de la nuit* » dans la livraison de juillet 1958 de son magazine.

Plus de quarante ans après, j'ai du mal à voir ce qui faisait problème dans cette nouvelle. Son thème – le fait qu'une société post-atomique puisse se trouver contrainte au cannibalisme – semblait déranger beaucoup de rédacteurs en chef qui l'avaient refusée, mais il ne présentait rien de tabou en soi. (Voir, pour ne citer qu'un exemple, le classique de Damon Knight « *Comment servir l'homme* », paru en 1950.) Il est plus vraisemblable que c'est l'effondrement moral du personnage principal à la fin qui gênait, car la plupart des éditeurs de S-F de l'époque préféraient les histoires où le héros surmonte toutes les épreuves et finit par triompher. Le fait de n'avoir encore rien publié constituait une difficulté supplémentaire. Théodore Sturgeon ou Fritz Leiber, disons, auraient sans doute persuadé un directeur

de magazine d'acheter une histoire sur le cannibalisme, ou comportant une fin pessimiste – mais une histoire pessimiste sur le cannibalisme par un auteur complètement inconnu accumulait les handicaps, et alors même que je m'étais fait un nom, il a fallu toute la force de conviction de Harlan Ellison pour lui trouver un débouché.

En ce qui me concerne, je considère encore ce récit comme du bon boulot, surtout de la part d'un écrivain qui était encore loin de son vingtième anniversaire. Il se développe avec aisance, présente des personnages, de l'action et un semblant d'intrigue, et fait passer son message relativement peu original avec efficacité. Si à l'époque j'avais été rédacteur en chef et que ce manuscrit me soit tombé sous les yeux, j'aurais certainement pensé qu'on tenait là un auteur prometteur.

Le chien gronda et continua à courir. Le spectacle des deux hommes étiques lancés à sa poursuite, le regard fou, inspirait à Katterson une horreur qui finit par le clouer sur place. Soudain, après avoir bondi par-dessus un tas de gravats, le chien disparut. Ses poursuivants s'arrêtèrent, épuisés, et s'appuyèrent sur leurs bâtons pour reprendre leur souffle.

« Et on n'a pas encore tout vu, dit un petit homme crasseux qui venait de surgir près de Katterson. Il paraîtrait que l'annonce officielle est pour aujourd'hui, mais ça fait si longtemps que le bruit court...

— C'est ce qu'on dit, articula lentement Katterson, encore saisi par la scène à laquelle il venait d'assister. On crève tous de faim. »

Encore essoufflés, les deux hommes qui avaient poursuivi le chien se redressèrent et s'éloignèrent lentement sous les yeux de Katterson et du petit homme.

« C'est la première fois que je vois des gens faire ça, reprit Katterson. Comme ça, en pleine rue...

— Et ce ne sera pas la dernière. Maintenant qu'il n'y a plus rien à bouffer, faudra bien s'y habituer. »

Katterson sentit son estomac le tirailler. Il était vide et le resterait jusqu'à la distribution du soir. Sans les secours, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pourrait se mettre sous la dent. Le petit homme crasseux à ses côtés, il poursuivit son chemin dans la rue calme, enjambant les décombres, sans but particulier.

« Je m'appelle Paul Katterson, finit-il par lâcher. J'habite la 47^e Rue. J'ai été démobilisé l'année dernière.

— Ah, un de ceux-là », fit l'autre. Ils s'engagèrent dans la 15^e Rue, qui offrait un spectacle de totale désolation : plus une seule maison d'avant-guerre n'était debout, et quelques tentes misérables se dressaient à son extrémité. « Vous avez du travail depuis votre démobilisation ?

— Très drôle, s'esclaffa Katterson. Vous en avez une autre ?

— Je sais. Les temps sont durs. Moi, je m'appelle Malory. Je suis négociant.

— Et qu'est-ce que vous négociez ?

— Oh... des produits utiles. »

Katterson n'insista pas. Malory n'avait manifestement pas envie de s'étendre sur le sujet. Les deux hommes, le grand et le petit, continuèrent à marcher en silence. Katterson était incapable de penser à autre chose qu'à son estomac vide. Ses pensées le ramenèrent aux deux hommes affamés qui poursuivaient le chien quelques instants plus tôt. On en était donc déjà là ? Qu'allait-il se passer lorsque la nourriture deviendrait encore plus rare, qu'il n'y en aurait finalement plus du tout ?

« Regardez, dit soudain Malory. Il y a un meeting à Union Square. »

Katterson plissa les yeux dans la direction que le petit homme indiquait du doigt et vit une foule qui commençait à se former autour de l'estrade destinée aux annonces publiques. Il hâta le pas, au point que Malory avait du mal à le suivre.

Un jeune homme en uniforme se tenait sur l'estrade, face à la foule, impassible. Katterson regarda la Jeep garée tout près, remarquant automatiquement que c'était un modèle de 2036, le plus récent malgré ses 18 ans d'âge. Au bout d'un moment, le soldat leva la main pour réclamer le silence et prit la parole d'une voix calme et mesurée.

« Camarades new-yorkais, voici un communiqué officiel du gouvernement. L'Oasis de Trenton vient de nous informer... »

Devinant ce qui allait suivre, la foule commença à murmurer.

« L'Oasis de Trenton vient de nous informer qu'en raison de l'état d'urgence qui vient d'y être décrété, l'acheminement des vivres à destination de la région de New York est provisoirement suspendu. Je répète : en raison de l'état d'urgence qui vient d'être décrété à l'Oasis de Trenton, l'acheminement des vivres à destination de la région de New York est provisoirement suspendu. »

Le murmure de la foule se transforma en commentaires pleins de colère, même si la nouvelle ne surprenait personne. Il y avait longtemps que Trenton supportait mal d'avoir à nourrir la métropole bombardée, et les récentes inondations lui donnaient l'occasion rêvée de se dégager de cette responsabilité. Katterson demeura silencieux. Debout, dépassant d'une tête ceux qui l'entouraient, il n'en croyait pas ses oreilles. Indifférent, presque détaché, il se surprit à critiquer l'attitude du soldat sur la tribune, à compter ses galons, à penser à n'importe quoi sauf aux implications du communiqué. Tout en s'efforçant d'oublier sa faim.

L'homme en uniforme reprit la parole. « J'ai également ce message du général Holloway, gouverneur de l'État de New York : des tentatives pour rétablir l'approvisionnement de New York sont en

cours ; des messagers ont été envoyés à l'Oasis de Baltimore pour demander des vivres. En attendant, les distributions de nourriture sont supprimées à partir de ce soir, et cela jusqu'à nouvel ordre. C'est tout. »

Le soldat descendit de l'estrade en faisant attention où il mettait les pieds et fendit la foule jusqu'à la Jeep. Il se hâta d'y prendre place et s'éloigna. Sûrement un type haut placé, se dit Katterson, car les Jeeps et l'essence étaient des denrées rares qui n'étaient pas à la portée du premier venu et que l'on n'utilisait pas à la légère.

Sans changer de place, Katterson survola du regard les personnes qui l'entouraient : des gens de petite taille, pour la plupart, hâves et squelettiques, qui enviaient secrètement sa puissante carrure. Un homme émacié au nez crochu et aux yeux fiévreux avait rassemblé autour de lui un petit groupe qu'il haranguait à pleins poumons. Katterson le connaissait vaguement : un certain Emerich, le chef de la colonie installée dans la station de métro abandonnée de la 14^e Rue. Katterson s'approcha instinctivement pour entendre ce qu'il disait, suivi de Malory.

« C'est une machination ! criait Emerich. Ils disent qu'il y a état d'urgence à Trenton. Comment ça, état d'urgence ? Je vous le demande. Les inondations ne leur ont fait aucun mal. Ils veulent simplement se défaire de nous en nous faisant mourir de faim, voilà tout ! Et qu'est-ce qu'on peut y faire ? Rien. À Trenton, ils savent qu'on ne pourra jamais reconstruire New York, et pour se débarrasser de nous, ils nous coupent les vivres ! »

La foule avait grossi autour de lui. Emerich était populaire ; les gens poussaient des cris d'assentiment et ponctuaient son discours d'applaudissements.

« Mais est-ce qu'on va accepter de crever de faim ? Non !

— Très juste, Emerich ! cria un barbu de forte carrure.

— Non, répéta Emerich. On va leur montrer de quoi on est capables. On va ramasser la moindre miette de nourriture qu'on pourra trouver, le moindre brin d'herbe, le moindre animal sauvage, le moindre bout de chaussure en cuir. Et on survivra, comme on a survécu au blocus et à la famine de 47 et à tout le reste. Et un de ces jours, on marchera sur Trenton et... et... on les fera rôtir tout vifs ! »

Des cris d'approbation fusèrent. Katterson se détourna et se fraya un passage dans la foule sans un regard en arrière, pensant aux deux hommes et au chien. Il prit le chemin de la 4^e Avenue. Lorsqu'il n'entendit plus la rumeur qui s'élevait d'Union Square, il s'assit, accablé de lassitude, sur un tas de poutrelles tordues – tout ce qu'il restait du Carden Monument.

Il se prit la tête dans les mains et resta ainsi sans bouger. Les événements de l'après-midi l'avaient comme engourdi. Aussi loin que

remontaient ses souvenirs, la nourriture avait toujours été rare – les vingt-quatre années de guerre contre les Sphéristes avaient pratiquement épuisé toutes les ressources du pays. Après le déchaînement des premiers bombardements, c'était devenu une guerre d'usure, qui réduisait lentement en poussière les sphères ennemies.

Sans avoir jamais mangé à sa faim, Katterson était devenu on ne savait comment un grand et solide gaillard qui ne passait nulle part inaperçu. La génération d'Américains à laquelle il appartenait ne se signalait ni par sa taille ni par sa force – les enfants en bas âge ressemblaient déjà à des vieillards sous-alimentés, faibles et ridés. Mais il constituait une exception et il avait eu la chance d'être accepté par l'armée. Là au moins, il avait toujours trouvé de quoi manger.

Katterson donna un coup de pied dans un bout de ferraille tordue et aperçut Malory qui venait dans sa direction. Il se mit à rire tout seul en repensant à l'armée. Il avait passé toute sa vie adulte en uniforme, avec tous les privilèges des soldats. Mais c'était trop beau pour durer ; deux ans auparavant, en 2052, la guerre avait fini par s'arrêter d'elle-même, laissant les deux hémisphères en lambeaux, exsangues, et presque tous les soldats avaient été brusquement rendus au froid glacial de la vie civile. On l'avait largué à New York, seul et sans contacts.

« Allons chasser un chien, proposa Malory en souriant lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas.

— Attention à ce que tu dis, petit homme. Je pourrais te bouffer tout cru si j'avais assez faim.

— Hein ? Je croyais que ça vous avait choqué, ces deux hommes qui essayaient d'attraper un chien. »

Katterson releva la tête. « Ça m'a choqué. Assieds-toi ou fiche le camp, mais épargne-moi tes petits jeux », gronda-t-il.

Malory se jeta sur les décombres à côté de Katterson. « Ça n'a pas l'air de s'arranger, dit-il.

— Sûr. Je n'ai rien mangé de la journée.

— Pourquoi ça ? Il y a eu une distribution normale hier soir, et il y en aura une ce soir.

— Compte là-dessus. »

Le jour tirait sur sa fin et les ombres s'allongeaient rapidement. Les ruines de New York devenaient inquiétantes au crépuscule ; les poutrelles tordues et les immeubles écroulés faisaient penser aux fantômes de géants morts depuis des temps immémoriaux.

« Vous aurez encore plus faim demain, dit Malory. Fini les distributions.

— Inutile de me le rappeler, petit homme.

— En fait, je suis dans la fourniture de vivres, moi aussi », dit Malory, un petit sourire aux lèvres.

Katterson releva vivement la tête. « Encore tes petits jeux ? »

— Non, non », se hâta de dire Malory. Il griffonna son adresse sur un bout de papier et le tendit à Katterson. « Tenez. Venez me voir si vous en avez assez d'avoir faim. Et puis... vous êtes drôlement costaud, hein ? Il se pourrait même que j'aie du travail pour vous, puisque vous êtes libre. »

Un doute effleura soudain Katterson. Il regarda le petit homme droit dans les yeux. « Quel genre de travail ? »

Malory pâlit. « Oh, j'ai besoin d'hommes forts pour me procurer de la nourriture. Vous savez bien... »

Katterson l'attrapa par ses maigres épaules, lui arrachant une grimace. « Je sais, oui, articula-t-il lentement. Dis-moi, Malory, quel genre de nourriture vendstu ? »

Malory se tortilla. « Bon... bon... écoutez, je voulais juste vous aider, et...

— Pas de salades avec moi. » Lentement, Katterson se releva sans lâcher prise, de sorte que le petit homme se retrouva debout lui aussi. « Tu es dans la boucherie, hein. *Quel genre de viande vendstu ?* »

Malory essaya de se dégager. Katterson le repoussa d'un geste méprisant, le poing à demi ouvert, l'envoyant s'étaler sur le tas de décombres. Malory se désespêtra, les yeux agrandis par la peur, et s'enfonça dans l'obscurité de la 131^e Rue. Katterson le suivit des yeux, immobile, le souffle court, n'osant laisser libre cours à ses pensées. Puis il plia le papier sur lequel Malory avait inscrit son adresse, le fourra dans sa poche et s'éloigna dans un état de totale hébétude.

Barbara l'attendait quand, une heure plus tard, il plaça son pouce sur la plaque de la porte de son appartement, dans la 47^e Rue.

« Je pense que tu es courant, dit-elle lorsqu'il entra. Un fringant lieutenant est passé dans la rue pour annoncer la nouvelle. J'étais déjà allée prendre notre ration pour ce soir, mais ce sera la dernière. Hé... ça ne va pas ? » Elle le regarda avec anxiété tandis qu'il s'affalait sans un mot dans un fauteuil.

« Non, mon petit, ça va. J'ai faim, c'est tout... et l'estomac un peu retourné.

— Où es-tu allé aujourd'hui ? Encore à Union Square ?

— Ouais. Ma promenade habituelle du mercredi. Une vraie partie de plaisir. D'abord, j'ai vu deux hommes en train de pourchasser un chien – ils ne devaient pas être plus affamés que moi, mais ils poursuivaient cette pauvre bête efflanquée. Ensuite, j'ai eu droit au communiqué de ton lieutenant sur la situation alimentaire. Et pour finir, un affreux petit trafiquant de viande a voulu me vendre de sa “marchandise” et me donner du travail. »

La jeune femme retint son souffle. « Un travail ? De la viande ?

Qu'est-ce qui s'est passé ? Oh, Paul...

— Arrête, lui dit Katterson. Je l'ai envoyé promener et il a détalé la queue entre les jambes. Tu sais ce qu'il vendait ? Tu sais quel genre de viande il voulait me faire manger ? »

Elle baissa les yeux. « Oui, Paul.

— Et le boulot qu'il avait pour moi... il a vu que j'étais costaud et m'aurait bien pris comme pourvoyeur. Le soir, je serais allé à la chasse. J'aurais guetté les traînards pour les assommer et assurer la provision de steaks du lendemain.

— Mais on a tellement faim, Paul... Quand on a faim, il n'y a que cela qui compte.

— *Quoi ?* » Un mugissement de taureau en colère. « *Quoi ?* Tu ne sais pas ce que tu dis, ma pauvre chérie. Dépêche-toi de manger avant d'avoir complètement perdu la tête. Je trouverai un autre moyen de nous procurer de la nourriture. Pas question de devenir un foutu cannibale. La chair humaine... très peu pour Paul Katterson. »

Barbara resta silencieuse. L'unique lumière qui brillait au plafond vacilla par deux fois.

« Bientôt l'heure de la fermeture, dit-il. Sors les bougies, si tu n'as pas sommeil. » Il n'avait pas de montre, mais le tremblement de la lumière signifiait que l'on approchait de 20 h 30, l'heure à laquelle le courant était coupé dans tous les appartements n'ayant pas l'autorisation de dépasser les quotas.

Barbara alluma une bougie.

« Paul, le père Kennen est revenu cet après-midi.

— Je lui ai pourtant dit que je ne voulais pas le revoir ici, lâcha Katterson de son coin d'ombre.

— Il pense que nous devrions nous marier, Paul.

— Je sais. Moi pas.

— Paul, pourquoi es-tu...

— Ne remettons pas ça sur le tapis. Je t'ai dit je ne sais combien de fois que je ne veux pas avoir deux bouches à nourrir, alors que je n'arrive même pas à remplir mon propre ventre. C'est mieux ainsi – chacun pour soi.

— Mais si on veut des enfants...

— Ça ne va pas la tête, ce soir ? Tu oserais mettre un enfant au monde que nous connaissons ? Surtout maintenant que nous ne pouvons même plus compter sur les vivres de l'Oasis de Trenton ? Ça te plairait de le voir lentement mourir de faim dans tous ces décombres et cette crasse, ou au mieux, d'en faire un petit squelette émacié ? Toi, peut-être. Mais très peu pour moi. »

Il se tut. Elle le regarda un moment en sanglotant sans bruit.

« Nous sommes morts, toi et moi, dit-elle enfin. Nous ne voulons pas le reconnaître, mais nous sommes morts. Le monde entier est mort

— ça fait trente ans que nous nous suicidons. Mes souvenirs ne remontent pas aussi loin que les tiens, mais j'ai lu quelques vieux livres qui montrent à quel point cette ville était propre, neuve et reluisante avant la guerre. La guerre ! Toute ma vie, je n'ai connu que la guerre, sans savoir contre qui nous nous battons ni pourquoi. Nous avons dévoré le monde morceau par morceau sans la moindre raison.

— Tais-toi, Barbara », dit Katterson.

Mais elle poursuivit obstinément son sinistre monologue. « On dit que jadis l'Amérique s'étendait d'une côte à l'autre, au lieu d'être découpée en petites bandes délimitées par des no man's land radioactifs. Qu'il y avait des fermes, de la nourriture, des lacs et des fleuves, et que l'on pouvait se déplacer en avion. Pourquoi a-t-il fallu en arriver là ? Pourquoi sommes-nous tous morts ? Où allons-nous à présent, Paul ?

— Je n'en sais rien, Barbara. Et je ne suis certainement pas le seul dans le cas. » Il souffla la bougie d'un air las et l'obscurité envahit la pièce.

Sa promenade l'avait ramené dans la 14^e Rue, tout près d'Union Square. Campé sur ses deux pieds, il se balançait doucement d'avant en arrière, en proie à un léger vertige, signe qu'il commençait à être tenaillé par la faim. Les rares passants se dirigeaient, l'air moroses, vers leurs destinations respectives. Le soleil brillait haut dans le ciel.

Sa rêverie fut interrompue par des cris et un bruit de course. Son entraînement militaire lui servit : il plongea dans une tranchée béante et s'y cacha, se demandant ce qui se passait.

Au bout d'un moment, il risqua un coup d'œil. Quatre hommes, tous aussi costauds que lui, parcouraient les rues à présent désertes. L'un d'eux portait un sac.

« Là-bas ! » cria celui-ci. Sous les yeux incrédules de Katterson, les quatre hommes se dirigèrent vers la jeune fille qu'ils venaient de repérer près des ruines d'un immeuble.

Les vêtements en lambeaux, pâle, maigre, 20 ans tout au plus, elle aurait sans doute été jolie dans un autre monde. Mais ses joues étaient creuses et granuleuses, ses yeux sans éclat, presque vitreux, ses bras osseux et anguleux.

À l'approche des quatre hommes, elle se ramassa sur elle-même, jurant crânement, prête à se défendre. *Elle ne comprend pas*, se dit Katterson. *Elle croit qu'ils veulent la violer.*

Couvert de sueur, il se força à regarder, se retenant de bondir hors de sa cachette. Les quatre maraudeurs la cernaient. Elle leur cracha dessus, toutes griffes dehors.

En rigolant, ils l'attrapèrent par le bras dont elle les menaçait. Elle laissa échapper un cri perçant quand ils l'arrachèrent du coin où elle

s'était réfugiée. Katterson vit l'éclat d'une lame de couteau. Il serra les dents et grimaça quand celui-ci s'abattit.

« Allez, Charlie, mets-la dans le sac », dit une voix rude.

Katterson en aurait pleuré de rage. C'était son premier aperçu des bouchers de Malory – du moins supposait-il que c'était le gang de Malory. Portant la main à la gaine du couteau qu'il portait toujours au côté, il faillit se lever pour attaquer les quatre chasseurs de viande, puis, reprenant ses esprits, il se laissa retomber au fond de la tranchée.

Déjà ? Katterson savait que le cannibalisme n'était pas chose nouvelle dans un New York en proie à la famine, que cette pratique s'étendait lentement au fil des ans et que rares étaient les morts qui arrivaient intacts au cimetière – mais c'était la première fois, à sa connaissance, que l'on tuait quelqu'un quasiment en pleine rue pour le transformer en nourriture. Il frissonna. C'était, plus que jamais, la lutte pour la vie.

Les quatre maraudeurs disparurent en direction de la Troisième Avenue et, après avoir coulé un œil dans toutes les directions, Katterson s'extirpa prudemment de la tranchée. Il avait intérêt à faire attention ; un homme de sa taille représentait de quoi nourrir bien des bouches.

À présent, d'autres personnes sortaient des mines, toutes arborant plus ou moins la même expression horrifiée. Katterson regarda ces squelettes ambulants s'avancer dans un état second, quelques-uns secoués de sanglots, la plupart ayant dépassé le stade des larmes. Il serra et desserra les poings, ivre de colère, brûlant de détruire cette maladie galopante tout en sachant que c'était impossible.

Dans Union Square, un grand échalas aux traits burinés avait pris place sur l'estrade des orateurs. La colère lui étranglait la voix.

« Mes frères, c'est désormais clair. Les hommes se sont détournés des voies de Dieu, et Satan les a poussés vers la destruction. Vous venez de voir quatre de Ses créatures détruire leur prochain pour le transformer en nourriture – le plus terrible des péchés.

« Mes frères, c'en est presque fini de notre temps sur Terre. Je suis un vieil homme... je me souviens des jours d'avant-guerre et, au risque de ne pas être cru de certains d'entre vous, d'un temps où il y avait à manger pour tous, du travail pour tous, d'un temps où ces immeubles écroulés se dressaient, immenses, resplendissants, dans un ciel grouillant de jets. Dans ma jeunesse, j'ai traversé tout le pays, jusqu'au Pacifique. Mais la guerre a mis fin à tout cela, et la main de Dieu est sur nous. Nos jours sont comptés et nous devons bientôt faire face au Jugement.

« Allez vers Dieu sans avoir les mains souillées de sang, mes frères. Ces quatre hommes que vous venez de voir à l'œuvre brûleront éternellement pour leur crime. Et quiconque mangera la viande impie

dont ils se sont fait aujourd'hui les bouchers iront les rejoindre en enfer. Écoutez-moi, mes frères, écoutez ! Ceux d'entre vous qui ne se sont pas encore engagés sur la voie de la perdition, je vous en supplie : sauvez-vous ! Mieux vaut vous priver de manger, comme le font la plupart d'entre nous, que de vous souiller avec cette nouvelle espèce de nourriture, la plus précieuse des chairs. »

Katterson regardait fixement ceux qui l'entouraient. Dans son envie de mettre fin à tout cela, il eut la vision d'une croisade contre la faim, d'une campagne contre le cannibalisme avec bannières claquant au vent, roulements de tambours – et ce serait lui qui mènerait le combat ! Mais certains n'écoutaient plus le prédicateur, et d'autres étaient déjà partis. Quelques-uns souriaient et lançaient des remarques railleuses au vieil homme, qui n'en avait cure.

« Écoutez-moi ! Écoutez-moi avant de partir. Le Seigneur nous l'a clairement signifié : nous sommes tous condamnés. Mais réfléchissez : bientôt, ce monde ne sera plus, mais il y en a un plus grand à venir. Ne vous coupez pas de vos chances d'accéder à la vie éternelle, mes frères ! N'échangez pas votre âme immortelle contre un bout de viande impure ! »

Katterson remarqua que la foule se dispersait. Tandis que les gens se hâtaient de disparaître, le prédicateur continuait de parler. Katterson se haussa sur la pointe des pieds et promena son regard au-dessus des têtes pour l'arrêter en direction de l'est. Ses yeux scrutèrent le paysage, puis il pâlit. Quatre silhouettes menaçantes descendaient la rue déserte d'un pas décidé.

À présent, presque tout le monde les avait repérés : quatre hommes qui avançaient de front au centre de la chaussée, le plus grand muni d'un sac vide. Une fuite éperdue s'ensuivit, et quand le sinistre quatuor arriva à l'intersection de la 14^e Rue et de la Quatrième Avenue, il ne restait plus dans Union Square que Katterson et le prédicateur sur son estrade.

« Je vois qu'il ne reste plus que vous, jeune homme. Vous êtes-vous profané, ou faites-vous encore partie du Royaume des Cieux ? »

Katterson ne daigna pas répondre à la question. « Descendez de là, vieil homme ! lança-t-il. Les maraudeurs reviennent. Partons d'ici avant qu'ils n'arrivent.

— Non. J'ai l'intention de leur parler. Mais vous, jeune homme, sauvez-vous pendant qu'il est encore temps.

— Ils vont vous tuer, vieil imbécile, lui souffla Katterson d'une voix dure.

— Nous sommes tous condamnés, mon fils. Si mon heure est venue, je suis prêt.

— Vous êtes fou. »

Les quatre hommes étaient désormais à portée de voix. Katterson

regarda le vieillard une dernière fois avant de s'engouffrer dans un bâtiment voisin. Il jeta un coup d'œil en arrière : on ne le suivait pas.

Les quatre maraudeurs avaient fait halte au pied de l'estrade et écoutaient le prédicateur. Katterson ne pouvait entendre ce qu'il disait, mais le voyait scander ses paroles de grands gestes des bras. Les autres semblaient l'écouter avec la plus grande attention, ce qui laissa Katterson pantois. Puis l'un d'eux dit quelque chose au vieil homme, et le grand qui portait le sac grimpa sur l'estrade. On lui lança un couteau.

Un cri perçant s'éleva. Lorsque Katterson osa regarder de nouveau, ils étaient en train de fourrer le corps du prédicateur dans le sac. Katterson baissa la tête. Le son des trompettes s'éteignit ; toute résistance était impossible. Le courant était devenu trop fort.

Il regagna lentement son appartement, mettant méthodiquement un pied devant l'autre durant les trois kilomètres de décombres et de ruines désertes qu'il avait à couvrir pour cela. Une main sur son couteau, il ne cessait de lancer des coups d'œil à droite et à gauche, attentif aux ombres furtives qui détaient dans les rues latérales ou à celles qui se dissimulaient, à peine visibles, derrière les tas de cendres et de débris. L'une ou l'autre des quatre sinistres silhouettes semblait le guetter avidement derrière chaque réverbère.

Il s'engagea dans Broadway pour emprunter un raccourci à travers les vestiges du Parker Building. Cinquante ans auparavant, c'était le plus haut gratte-ciel du monde occidental : il n'en restait plus qu'un moignon dérisoire. Il passa devant ce qui avait été le hall d'entrée le plus majestueux du monde et marqua un temps d'arrêt. Assis sur une marche, un petit garçon grignotait un morceau de viande. Il devait avoir 8 ou 10 ans ; ses côtes saillaient au-dessus d'un ventre ballonné. Ravalant son dégoût, Katterson se demanda quel genre de viande ce pouvait bien être.

Il poursuivit son chemin. Comme il passait devant la 44^e Rue, un chat efflanqué détala entre ses jambes avant de disparaître derrière un monceau de cendres. Cela lui rappela ce que l'on racontait sur les Grandes Plaines, où des chats géants couraient la campagne sans être inquiétés, et il en eut l'eau à la bouche.

Le soleil déclinait et New York virait au gris terne et au noir. Le soleil ne brillait plus vraiment en fin d'après-midi ; il se frayait péniblement un chemin entre les amoncellements de décombres pour baigner les ruines d'une lueur fantomatique. Katterson traversa la 47^e Rue et obliqua vers son immeuble.

Il entreprit la longue ascension vers son logement – la cage de l'ascenseur était toujours là, ainsi que la cabine définitivement bloquée, luxes d'un autre âge dont on ne pouvait même plus rêver – et

passa un petit moment à chercher la plaque d'identification. Des rires lui parvenaient de l'intérieur, un son que ses oreilles avaient presque oublié, et une odeur de nourriture filtrant par-dessous la porte le frappa de plein fouet. Sa gorge fut saisie d'un mouvement convulsif, rappelant à son souvenir la boule de douleur sourde qu'était son estomac.

Katterson ouvrit la porte. L'odeur de nourriture emplissait entièrement la petite pièce. À son entrée, Barbara leva les yeux et pâlit. Dans le fauteuil qu'il occupait d'ordinaire, était installé quelqu'un qu'il avait rencontré une ou deux fois, un homme au cheveu rare et à la barbe broussailleuse du nom de Heydhal.

« Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Katterson.

— Paul, dit Barbara d'une voix étrangement étouffée, tu connais Olaf Heydhal, n'est-ce pas ? Olaf, Paul...

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta Katterson.

— Barbara et moi sortons d'un petit repas, monsieur Katterson, dit Heydhal d'une belle voix profonde. Comme on pensait que vous auriez faim, on vous a gardé un petit quelque chose. »

L'odeur était irrésistible ; Katterson en aurait presque bavé. Barbara ne cessait de s'essuyer le visage avec sa serviette ; Heydhal s'étalait avec satisfaction dans le fauteuil de Katterson.

En deux enjambées, celui-ci traversa la pièce et poussa la porte à deux battants qui donnait accès à la kitchenette. Un petit morceau de viande mijotait doucement sur le réchaud. Katterson resta en arrêt devant la chose, puis se tourna vers Barbara.

« Où tu as eu ça ? demanda-t-il. On n'a pas un sou.

— Je... je...

— C'est moi qui l'ai acheté, dit tranquillement Heydhal. Barbara m'a dit que vous n'aviez presque rien à vous mettre sous la dent, et comme j'avais à manger plus qu'il ne m'en fallait, je vous ai apporté un petit cadeau.

— Je vois. Un cadeau. Sans conditions ?

— Voyons, monsieur Katterson ! C'est Barbara qui m'a invité, ne l'oubliez pas.

— Certes, mais je vous prie de ne pas oublier de votre côté que c'est mon appartement, pas le sien. Dites-moi, Heydhal... quel genre de paiement espérez-vous obtenir pour ce... ce cadeau ? Et qu'avez-vous déjà reçu ? »

Heydhal se leva à demi de son fauteuil. « Je t'en prie, Paul, se hâta d'intervenir Barbara. Ne fais pas d'histoires. Olaf voulait simplement se montrer gentil.

— Barbara a raison, monsieur Katterson, dit Heydhal en se rasseyant. Allez-y, servez-vous. Ça vous fera du bien, et vous me ferez plaisir. »

Katterson le regarda sans répondre. La chiche lumière du plafond lui tombait sur une épaule, éclairant son crâne presque chauve et sa barbe fleurie. Katterson se demanda comment Heydhal réussissait à avoir des joues si pleines.

« Allez-y, répéta celui-ci. Nous avons eu notre content. »

Katterson se retourna, prit une assiette dans le placard, y déposa le morceau de viande et sortit son couteau. Il s'apprêtait à la découper lorsqu'il fit de nouveau volte-face pour regarder les deux autres.

Barbara était penchée en avant sur son siège, une lueur d'effroi au fond de ses yeux grands ouverts. Heydhal, lui, confortablement installé dans le fauteuil de Katterson, arborait une expression satisfaite qu'il n'avait vue à personne depuis qu'il avait quitté l'armée.

Une pensée soudaine le glaça. « Barbara, dit-il en s'efforçant de contrôler sa voix, qu'est-ce que c'est comme viande ? Du rosbif ou de l'agneau ?

— Je ne sais pas, Paul, chevrota-t-elle. Olaf ne m'a pas dit...

— Du chien peut-être ? Du filet de chat de gouttière ? Pourquoi n'as-tu pas demandé à Olaf ce qu'il y avait au menu ? *Pourquoi ne le lui demandes-tu pas maintenant ?* »

Barbara regarda Heydhal avant de revenir sur Katterson. « Mange, Paul. C'est bon, je t'assure – et je sais à quel point tu as faim.

— Je ne mange pas n'importe quoi, Barbara. Demande d'abord à M. Heydhal ce que c'est. »

Elle se tourna vers Heydhal. « Olaf...

— Vous ne devriez pas faire le difficile par les temps qui courent, monsieur Katterson, dit celui-ci. Après tout, il n'y a plus de distributions de vivres, et personne ne sait quand on pourra trouver de nouveau de la viande.

— Je préfère être difficile, Heydhal. Qu'est-ce que c'est comme viande ?

— Pourquoi être si curieux ? Vous connaissez le dicton : à cheval donné on ne regarde pas la bouche, hein ?

— Je ne suis même pas sûr que ce soit du cheval. C'est quoi, Heydhal ? » La voix de Katterson, jusque-là mesurée, se fit hargneuse. « Une tranche de petit garçon bien dodu ? Ou bien un steak de pauvre diable qui s'est trouvé un soir au mauvais endroit ? »

Heydhal blêmit.

Katterson prit le morceau de viande dans l'assiette et le soupesa. « Les mots vous restent dans la gorge, hein ? Ils vous étouffent. Tenez... cannibales ! »

Il lança la viande au visage de Barbara. Elle lui rebondit sur la joue et tomba par terre. Rouge de colère, il ouvrit la porte à la volée et sortit en la claquant derrière lui. La dernière image qu'il eut avant de s'enfuir comme un perdu fut celle de Barbara à genoux, qui

s'empressait de ramasser le morceau de viande.

La nuit tombait rapidement, et Katterson savait que les rues n'étaient pas sûres. Pour lui, son appartement était souillé ; impossible d'y remettre les pieds. Le problème était de trouver de quoi se nourrir. Il y avait presque deux jours qu'il ne s'était rien mis sous la dent. Il fourra les mains dans ses poches et sentit le bout de papier plié portant l'adresse de Malory. Il eut une grimace désabusée en se rendant compte que c'était désormais sa seule chance de trouver du travail et de quoi manger. Mais pas encore... pas tant qu'il pourrait garder la tête droite.

Sans réfléchir, il laissa ses pas le porter en direction du fleuve, vers l'énorme cratère où, lui avait-on dit, se dressaient jadis les bâtiments des Nations Unies. Il faisait plus de 300 mètres de profondeur ; les Nations Unies avaient été rayées de la carte lors du premier bombardement, en 2028, l'année qui avait marqué le début de la Guerre. Katterson avait alors tout juste un an. Les combats et les bombardements s'étaient poursuivis pendant cinq ou six ans, jusqu'à ce que les deux hémisphères soient entièrement ravagés, puis une longue guerre d'usure avait commencé. Katterson avait atteint ses 18 ans en 2045 – il y avait neuf longues années de cela, s'avisa-t-il – et sa taille impressionnante le désignait tout naturellement à un poste de choix dans l'armée. Pendant ses années de service, il avait parcouru toute la partie du monde qu'il considérait comme son pays, à savoir le bout de terre délimité par la ceinture radioactive des Appalaches d'un côté, et par l'Atlantique de l'autre. L'ennemi avait sciemment érigé des murailles de feu découpant l'Amérique en une douzaine de bandes totalement isolées les unes des autres. Seule la voie des airs aurait pu permettre de les rallier, s'il était resté des avions. Mais la science, l'industrie, la technologie étaient mortes, se dit Katterson avec lassitude en fixant le fleuve sans le voir. Il s'assit sur le bord du cratère et laissa pendre ses jambes.

Qu'était-il arrivé au meilleur des mondes qui avait abordé le XXI^e siècle avec tant d'espoirs et de fierté ? Regardez Paul Katterson, probablement un des hommes les plus grands et les plus costauds du pays, les jambes pendantes au-dessus d'une immense dévastation, son estomac criant douloureusement famine. Le monde était mort, le superbe monde aérodynamique du plaqué chrome et des avions à réaction. Un jour, peut-être, une nouvelle vie prendrait son essor. Un jour...

Katterson regarda les eaux au-delà du cratère. Quelque part au-delà des mers il y avait d'autres pays, brisés comme tout le reste. Et quelque part dans l'autre direction, il y avait des plaines et des collines, de l'herbe, du blé, des animaux sauvages, isolés par des

centaines de kilomètres de montagnes radioactives. La Guerre avait dévoré les champs, les pâturages et le bétail, et broyé du même coup toute l'humanité.

Il se leva et rebroussa chemin par les rues solitaires. Il faisait nuit noire à présent, et les rares réverbères diffusaient une lumière fantomatique, pareille à celle de la lune pendant une éclipse. Les champs étaient morts, et ce qui subsistait de l'humanité se blottissait dans les villes ravagées, mis à part les veinards qui vivaient dans les quelques Oasis disséminées à travers le pays. New York était une ville de squelettes qui ne songeaient qu'à trouver de la nourriture, prenaient des raccourcis et espéraient des lendemains meilleurs.

Un petit homme le heurta dans le noir. Katterson baissa les yeux sur lui et le saisit par le bras. Sans doute un père de famille qui se hâte d'aller retrouver ses enfants affamés, se dit-il.

« Excusez-moi, monsieur ! » lâcha le personnage tout en essayant de se dégager. La peur se lisait sur son visage ; Katterson se demanda si le petit homme ne s'était pas mis en tête que ce géant allait le faire rôtir sur-le-champ.

« Je n'ai pas l'intention de vous faire de mal, citoyen. Je suis à la recherche de quelque chose à manger, c'est tout.

— Je n'ai rien.

— Mais je meurs de faim ! Vous avez l'air d'avoir du travail, de l'argent. Donnez-moi à manger et je serai votre garde du corps, votre esclave, tout ce que vous voudrez...

— Écoutez, mon vieux, je n'ai pas un morceau de pain de trop. Aïe ! Lâchez-moi le bras ! »

Katterson le libéra et le regarda s'éloigner en courant. Les gens se fuyaient de plus en plus, s'avisa-t-il. Malory avait pareillement pris les jambes à son cou.

Les rues étaient noires et désertes. Katterson se demandait s'il serait transformé en bifteck d'ici au matin et cela lui était presque égal. Pris d'une soudaine démangeaison, il passa une main sous sa chemise pour se gratter. Ses pectoraux avaient presque entièrement fondu et il aurait pu se compter les côtes. Il palpa ses joues hérissées de barbe, remarquant à quel point la peau était tendue sur les os.

Il obliqua vers le centre-ville, contournant les cratères, escaladant les monceaux de décombres. Dans la 50^e Rue, une Jeep officielle s'arrêta à sa hauteur. Deux soldats armés de fusils en descendirent.

« Un peu tard pour se promener, citoyen, dit l'un d'eux.

— Je ne fais que prendre l'air.

— C'est tout ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— N'auriez pas aussi une petite partie de chasse en vue ? »

Katterson se jeta sur le soldat. « Dis donc, petit morveux...

— Doucement, mon grand, dit l'autre soldat en le repoussant. C'était juste pour plaisanter.

— Roulant, fit Katterson. Vous pouvez vous permettre de plaisanter – tout ce que vous avez à faire pour manger, c'est de porter un bel uniforme. Je sais ce que c'est d'être soldat.

— Fini, tout ça, dit le second soldat.

— Vous vous fichez de moi, ou quoi ? J'ai fait sept ans dans l'armée jusqu'à ce que notre unité ait été supprimée en 2052. Je sais comment ça se passe.

— Hé... quel régiment ?

— Le 306^e Exploratoire, soldat.

— Vous ne seriez pas Katterson ? Paul Katterson ?

— Peut-être bien, dit-il en se rapprochant. Pourquoi ?

— Vous connaissez Mark Leswick ?

— Et comment ! Et vous, vous le connaissez ?

— C'est mon frère. Il parlait tout le temps de vous – le type le plus balèze que j'aie jamais vu, il disait. Un appétit d'ogre. »

Katterson sourit. « Et que fait Mark aujourd'hui ? »

L'autre toussa. « Rien. Avec quelques amis, il avait construit un radeau pour essayer de gagner l'Amérique du Sud. La Police côtière les a coulés juste à la sortie du port de New York.

— Ah. Dommage. Un brave gars, Mark. Mais il avait raison pour ce qui est de mon appétit. Je meurs de faim.

— Nous aussi, camarade. Les rations militaires sont supprimées depuis hier. »

Les échos du rire de Katterson se répercutèrent dans la rue déserte. « Ah, la vache ! Heureusement qu'on ne m'a pas fait ce coup-là de mon temps, on m'aurait entendu !

— Vous pouvez venir avec nous, si ça vous dit. Une fois cette patrouille finie, on est libres. On pensait faire un petit tour en ville.

— Il est un peu tard pour ça, non ? Où comptez-vous aller ?

— Trois heures moins le quart, dit le soldat après un coup d'œil à sa montre. On cherche un type du nom de Malory. Il paraît qu'il a de la bouffe à vendre et on a touché notre solde hier. » Petite tape satisfaite sur sa poche à l'appui.

Katterson plissa les yeux. « Vous savez quel genre de truc il vend, votre Malory ?

— Ouais, dit l'autre. Et alors ? Quand on a les crocs, on a les crocs, et il vaut mieux manger que crever de faim. J'en ai vu des gars comme vous – trop têtus pour s'abaisser à ce point pour un repas. Mais tôt ou tard, vous céderez. Enfin, il me semble... je ne sais pas... vous avez l'air têtus.

— Oui, dit Katterson, la respiration soudain un peu plus bruyante qu'à l'ordinaire. Je crois que je suis têtus. Ou peut-être que je n'ai pas

encore assez faim. En tout cas, merci pour l'invitation, mais je vais dans l'autre direction. »

Et il les planta là pour s'enfoncer d'un pas lourd dans les ténèbres.

Il n'y avait qu'un endroit où il serait bien accueilli.

Hal North était un homme tranquille, un rat de bibliothèque qui habitait 5 ou 6 kilomètres plus au nord, dans la 114^e Rue mais que Katterson rencontrait assez souvent.

North lui avait dit qu'il pouvait passer quand ça lui chantait, de jour comme de nuit. Faute d'un autre endroit où aller, Katterson dirigea ses pas de ce côté. North était un des rares universitaires qui ne cessaient de parfaire leurs connaissances à Columbia, jadis un haut lieu du savoir. Ils se retrouvaient dans les ruines d'une des grandes salles à moitié en ruine, maniant avec soin des livres moisies et échangeant des idées. Entouré de livres et d'un petit cercle d'amis, North habitait un minuscule appartement dans un immeuble indemne de la 114^e Rue.

Trois heures moins le quart, avait dit le soldat. Katterson se mit à marcher d'un pas vif et dégagé, remarquant à peine les quartiers qu'il traversait. Il atteignit l'appartement de North juste au moment où le soleil pointait et frappa doucement à la porte. Deux fois, puis une troisième, un peu plus fort.

Des pas à l'intérieur. « Qui est là ? fit une voix fatiguée, assez haut perchée.

— Paul Katterson, murmura celui-ci. Vous êtes debout ? »

North fit coulisser la porte. « Katterson ! Entrez donc. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Vous m'avez dit que je pouvais venir chaque fois que j'en éprouverais le besoin. C'est le cas. » Katterson s'assit sur le rebord du lit. « Ça fait pratiquement deux jours que je n'ai rien mangé.

— Alors vous avez bien fait de venir, dit North avec un petit rire. Je vais vous préparer des tartines à la margarine. J'en ai de reste.

— Vous êtes sûr que ça ne vous manquera pas ? »

North ouvrit un placard et en sortit une miche de pain qui fit venir l'eau à la bouche de Katterson. « Mais non, Paul. Je n'ai pas un gros appétit, de toute façon, et j'ai gardé une bonne partie de mes rations. C'est de bon cœur que je vous invite à profiter ce que j'ai ici. »

Katterson se sentit un instant submergé par un sentiment d'amour et de reconnaissance, une émotion aussi puissante qu'étrange qui semblait englober l'humanité tout entière. « Merci, Hal. Merci. »

Il tourna les yeux vers le livre jauni, tout écorné, qui était ouvert sur le lit de North. Son regard erra sur les petits caractères et il lut à mi-voix :

*« Là était l'empereur du royaume des larmes,
Enchâssé dans la glace à hauteur de poitrine,
Et son bras seul était un défi aux géants
Qui écrasait celui qu'un géant est pour moi. »*

North lui apporta les tartines sur une petite assiette. « J'ai lu ça toute la nuit, dit-il. Hier soir, l'envie m'est venue d'y remettre un peu le nez, et je n'ai pas lâché ce fichu bouquin jusqu'à ce que vous arriviez.

— *L'Enfer* de Dante. Parfaitement approprié. J'aimerais bien m'y replonger un de ces jours, moi aussi. J'ai lu tellement peu de chose, vous savez ; l'éducation des soldats laisse à désirer.

— Ces livres seront toujours là pour vous, Paul. » Avec un pâle sourire, North lui montra les rayonnages où des livres crasseux, fatigués, étaient disposés plus ou moins droits. « Regardez : Rabelais, Joyce, Dante, Enright, Voltaire, Eschyle, Homère, Shakespeare... Ils sont tous là, Paul, le plus grand des trésors. Ce sont de vieux amis ; ils m'ont souvent servi de déjeuner et de dîner quand il était rigoureusement impossible de se procurer à manger.

— Il se peut que ce soit notre seul recours, Hal. Êtes-vous beaucoup sorti ces derniers temps ?

— Non. Ça fait plus d'une semaine que je n'ai pas mis les pieds dehors. Henricks allait me chercher mes rations et me les apportait ; il en profitait pour m'emprunter des livres. Hier – non, c'était avant-hier – il est venu de demander mon volume de tragédies grecques. Il écrit un nouvel opéra, d'après une pièce d'Eschyle.

— Pauvre fou d'Henricks... Pourquoi continue-t-il à écrire de la musique alors qu'il n'y a plus d'orchestres, plus de disques, plus de concerts ? Il ne peut même pas entendre ce qu'il compose. »

North ouvrit la fenêtre pour laisser entrer l'air du matin. « Oh, mais il l'entend, Paul. Il l'entend dans sa tête, et cela lui suffit. C'est sans grande importance ; elle ne sera jamais jouée de son vivant.

— On vient de suspendre les rations, lâcha Katterson.

— Je sais.

— Les gens commencent à s'entre-dévorer. Hier, j'ai vu des hommes tuer une femme pour en faire de la viande de boucherie. »

North secoua la tête et remit en place une mèche rebelle. « Déjà ? Je croyais que ça prendrait plus longtemps une fois qu'on serait à court de nourriture.

— Ils ont faim, Hal.

— Oui, ils ont faim. Et vous aussi. Dans un jour ou deux, mes provisions seront épuisées, et moi aussi j'aurai faim. Mais il faut plus que la faim pour enfreindre le tabou du cannibalisme. Ces gens dont vous parlez ont renoncé à leur dernier vestige d'humanité ; ils ont subi

toutes les dégradations possibles et ne peuvent pas tomber plus bas. Tôt ou tard, nous finirons par nous en rendre compte, vous comme moi, et nous nous mettrons en chasse pour trouver de la viande.

— Hal !

— Ne prenez pas cet air scandalisé, Paul. » North eut un sourire indulgent. « Attendez encore quelques jours, que nous ayons mangé les reliures de mes livres et fini de mastiquer le cuir de nos chaussures. Ça me retourne l'estomac rien que d'y penser, mais c'est inévitable. La société est condamnée ; les dernières barrières sont en train de tomber. Nous sommes plus têtus que les autres, ou peut-être plus difficiles dans le choix de nos aliments. Mais notre jour viendra.

— Je me refuse d'y croire » Katterson se leva.

« Restez assis. Vous êtes fatigué et terriblement amaigri. Qu'est devenue l'impressionnante carrure de mon ami Katterson ? Où sont passés ses muscles ? » North avança les mains pour lui tâter les biceps. « Il ne reste que la peau et les os. Vous vous consommez, Paul, et lorsque l'étincelle sera éteinte, vous aussi vous céderez.

— Vous avez peut-être raison, Hal. Dès que j'aurai cessé de me considérer comme un être humain, dès que j'aurai assez faim et serai assez mort, j'irai chasser comme les autres. Mais je résisterai aussi longtemps que possible. »

Il se laissa retomber sur le lit et se mit à tourner lentement les pages jaunies du Dante.

Henricks revint le lendemain, hagard, le regard fiévreux, pour rapporter les tragédies grecques, disant que les temps n'étaient pas mûrs pour Eschyle. Il emprunta un petit volume de poèmes d'Ezra Pound. North le força à s'alimenter un peu, ce qu'il accepta avec reconnaissance, sans le moindre embarras. Avant de partir, il regarda Katterson avec une curieuse insistance.

D'autres amis passèrent dans la journée – Komar, Goldman, de Metz – des hommes qui, comme Henricks et North se souvenaient des anciens jours avant l'interminable guerre. C'étaient de pitoyables squelettes, mais la flamme du savoir brillait ardemment en eux. North leur présenta Katterson, et ils eurent un regard admiratif pour sa carrure encore puissante avant de se précipiter sur les livres.

Mais ils cessèrent bientôt de venir. Katterson restait des heures à la fenêtre à regarder les rues obstinément désertes. Il y avait maintenant quatre jours que l'Oasis de Trenton n'envoyait plus rien. La fin approchait.

Le lendemain, il y eut de légères chutes de neige qui se prolongèrent tout l'après-midi. Le soir venu, North approcha son fauteuil du placard et se percha sur un de ses bras dans un équilibre précaire pour le fouiller de fond en comble. Puis il se tourna vers Katterson.

« Je suis encore plus mal loti que Mère Hubbard, dit-il. Au moins, elle avait un chien.

— Hein ?

— Je me référais à une anecdote dans un livre pour enfants. Je voulais dire qu'on n'a plus rien à manger.

— Rien ? fit Katterson d'une voix éteinte.

— Rien du tout. » North sourit vaguement. Katterson prit conscience du vide de son estomac et, fermant les yeux, se laissa aller en arrière contre son dossier.

Ils ne mangèrent pas non plus le jour suivant. Il continuait de neiger un peu. Katterson passa le plus clair de son temps à regarder par la petite fenêtre. Une fine couche de neige recouvrait maintenant tout le paysage. Aucune empreinte de pas ne la marquait.

Le matin suivant, au réveil, Katterson surprit North en train d'arracher la reliure de son volume de tragédies grecques. Sidéré, il le regarda mettre le cuir rouge maculé de taches dans une casserole d'eau bouillante.

« Ah, vous êtes debout ? Je prépare le petit déjeuner. »

La reliure avait un goût infect, mais ils la mâchèrent consciencieusement et avalèrent la bouillie de cuir pour calmer leurs estomacs torturés. Katterson rota après la dernière bouchée.

La journée se passa à manger des reliures.

« La ville est morte, dit Katterson sans se détourner de la fenêtre. Je n'ai vu personne passer dans la rue. La neige recouvre tout. »

North ne réagit pas.

« C'est insupportable, Hal, lâcha soudain Katterson. Je vais sortir chercher de quoi manger.

— Où ça ?

— Du côté de Broadway. Je trouverai peut-être un chien égaré, en cherchant bien. On ne tiendra pas longtemps, à rester ici.

— N'y allez pas, Paul. »

Katterson se retourna sauvagement. « Pourquoi ça ? Il vaut mieux crever de faim ici que tenter d'aller à la chasse ? Vous êtes du genre gringalet, vous avez moins d'appétit que moi. Je vais aller jusqu'à Broadway ; je trouverai peut-être quelque chose. En tout cas, ça ne peut pas nous faire plus de mal que ce qu'on connaît en ce moment. »

North sourit. « Allez-y, alors.

— J'y vais. »

Il accrocha son couteau à sa ceinture, mit tous les vêtements chauds qu'il put trouver et sortit. En descendant les escaliers, il avait l'impression de flotter, tant il était étourdi par la faim. Son estomac n'était plus qu'un petit nœud dur.

Les rues étaient désertes. Un mince manteau blanc adoucissait les

contours des ruines. Katterson prit la direction de Broadway, marquant de ses pas la neige immaculée.

Au croisement de la 96^e Rue et de Broadway, il aperçut un premier signe de vie : quelques personnes assemblées à l'intersection suivante. Il s'approcha avec un intérêt grandissant, puis s'arrêta net.

Un corps était étendu dans la neige, celui de quelqu'un qui venait de passer de vie à trépas. Et deux garçons d'une douzaine d'années se battaient à mort pour sa possession, tandis qu'un troisième décrivait des cercles prudents autour d'eux. Katterson les observa quelques instants, puis traversa la rue pour poursuivre son chemin.

La solitude et la neige ne lui pesaient plus. Il avançait d'un pas régulier, presque mécanique. Tout autour de lui, le monde s'écroulait et sa marche solitaire n'était pas sans lui procurer quelque réconfort.

Un coup d'œil derrière lui. La trace de ses pas se perdait dans le lointain, seule à briser la blanche monotonie. Il reprit sa marche, notant les rues au passage.

90^e Rue. 87^e. 85^e. Arrivé à la 84^e, il aperçut une tache de couleur au loin et hâta le pas. Il s'aperçut bientôt que c'était un homme étendu dans la neige. Il s'approcha au petit trot et s'arrêta au-dessus de lui.

L'homme était étendu face contre terre. Katterson se baissa et le retourna précautionneusement. Ses joues avaient encore de la couleur ; il n'était mort que depuis quelques minutes, au moment de franchir l'angle de la rue. Katterson se redressa et regarda autour de lui. Dans la maison la plus proche, deux visages blêmes se pressaient contre le carreau d'une fenêtre, les yeux pleins d'avidité.

Il se retourna brusquement pour se retrouver face à un petit homme basané qui se tenait de l'autre côté du cadavre. Ils se dévisagèrent, l'avorton et le colosse. Katterson remarqua confusément les yeux pareils à des braises dans un visage à l'expression déterminée. Deux autres individus apparurent, une femme en haillons et un gosse de 8 ou 9 ans. Sans quitter le groupe des yeux, Katterson s'approcha du corps et fit semblant de l'examiner pour l'identifier.

Deux autres hommes se montrèrent l'un après l'autre. Ils étaient cinq à présent, formant un demi-cercle silencieux. Sur un signe du petit homme, deux femmes et un autre homme sortirent de la maison voisine. Katterson se renfrogna ; cela annonçait du vilain.

Quelques flocons dansèrent devant ses yeux, tandis que la faim lui fouaillait le ventre comme une lame portée au rouge. Il attendit la suite des événements. Le cadavre formait une barrière entre lui et les autres.

En l'espace d'un instant le tableau vivant se disloqua. Le petit homme fit un geste vers le corps ; Katterson se baissa rapidement et s'en saisit. Ils arrivèrent alors tous sur lui, hurlant et essayant de lui arracher le cadavre.

Le petit homme tirait sur un des bras du mort, tandis qu'une femme cherchait à agripper les cheveux de Katterson. Libérant un bras, celui-ci frappa de toutes ses forces et le petit homme alla s'affaler 2 ou 3 mètres plus loin dans la neige.

Les autres continuaient à lancer leurs mains vers le corps et vers lui. Katterson les repoussait de son bras libre, des pieds, des épaules. Même affaibli et en infériorité numérique, il jouissait encore du puissant atout de sa taille. Il eut la satisfaction d'entendre une mâchoire craquer sous son poing et de sentir des côtes céder sous sa botte.

« Foutez le camp ! criait-il. Foutez le camp ! C'est à moi ! Dégagez ! » D'un coup de pied, il envoya bouler dans la neige une femme qui s'apprêtait à lui sauter dessus. « À moi ! C'est à moi ! »

Encore plus affaiblis que lui par la faim, ils furent bientôt tous à terre, à part le petit garçon, qui s'avança avec détermination et lui bondit soudain sur le dos.

Il resta agrippé là, incapable de faire autre chose. Katterson se désintéressa de lui et fit quelques pas, portant à la fois le cadavre et le gamin, tandis que l'ardeur de la bataille retombait lentement en lui. Il allait ramener le corps chez North ; ils n'auraient pas trop de mal à le découper en morceaux. Ils auraient de quoi manger pour des jours et des jours. Ils...

Soudain conscient de ce qui venait de se passer, il lâcha le corps et fit quelques pas chancelants avant de se laisser tomber dans la neige, la tête basse. Le gamin quitta son dos. Le petit groupe s'avança timidement vers le cadavre, puis, s'enhardissant, l'escamota triomphalement.

« Pardon » murmura Katterson une fois seul. Un peu perdu, il s'humecta les lèvres en secouant la tête et resta agenouillé un long moment, incapable de se relever.

« Non, reprit-il, il n'y aura pas de pardon. Inutile de me raconter des histoires ; à présent, je suis comme eux. »

Il se leva, contempla ses mains et se remit en marche. Lentement, méthodiquement. Au moment où il commençait à tripoter le petit morceau de papier plié dans sa poche, il sut qu'il avait désormais tout perdu.

La neige avait gelé dans ses cheveux, lui faisant, il en était sûr, une tête blanche – la tête d'un vieillard. Même son visage devait être blanc. Il suivit Broadway quelque temps, puis coupa par Central Park West. Une couche de neige immaculée s'étendait devant lui, recouvrant toute chose, signe du long hiver qui s'installait.

« North avait raison », dit-il à voix basse à l'océan de blancheur qu'était Central Park. Il regarda les tas de décombres que dissimulait la neige. « Je ne peux plus tenir. » Il vérifia l'adresse – Malory,

218 Ouest 42^e Rue – et continua à marcher, transi de froid.

Ses yeux étaient réduits à deux fentes, ses cils et ses cheveux couverts de givre. Sa gorge palpitait et la faim lui faisait serrer les dents. 70^e Rue, 65^e. Dessinant des zigzags, il suivit un temps Columbus Avenue, Amsterdam Avenue, Columbus, Amsterdam... échos d'un passé qui n'avait jamais existé.

Une heure passa ainsi, et sans doute une deuxième. Les rues étaient vides. Les survivants affamés barricadés chez eux regardaient par leurs fenêtres l'étrange géant qui avançait tout seul dans la neige. Lorsqu'il atteignit la 50^e Rue, le soleil avait presque disparu. Il ne sentait même plus sa faim ; il ne sentait plus rien. Il savait seulement qu'il lui fallait aller droit devant lui, regarder droit devant lui pour atteindre son but.

Enfin la 42^e Rue. Il s'y engagea jusqu'à l'immeuble qu'habitait Malory. Attaqua les escaliers au moment où la nuit envahissait les rues. Un étage, un autre, encore un autre. Chaque marche était une montagne, mais il se força à monter.

Au quatrième, la tête lui tournait tellement qu'il dut s'asseoir sur une marche, hors d'haleine. Un valet de pied en livrée passa devant ses yeux, le nez en l'air, sa veste verte miroitant dans la semi-obscurité. Sur un plateau d'argent, il portait un cochon de lait rôti dont les mâchoires mordaient une pomme. Katterson plongea en avant pour se saisir du cochon, mais ses mains se refermèrent sur le vide ; cochon et valet disparurent dans une explosion de bulles qui se dispersèrent dans les couloirs déserts.

Encore un étage. De la viande grésillant sur un fourneau, de la viande tendre et juteuse emplissant le trou béant qu'était devenu son estomac. Prudemment, il se remit sur ses jambes et acheva son ascension. Arrivé sur le palier, il faillit perdre l'équilibre et partir à la renverse, mais il se retint à la rampe au dernier moment et fit les derniers pas.

Voilà. La porte. Il la voyait, entendait des rires bruyants de l'autre côté. Un festin était en cours, un banquet, et il ne songeait plus qu'à s'y joindre. Encore quelques pas, se tourner vers la gauche, frapper.

Des bruits de plus en plus forts.

« Malory ! Malory ! C'est moi, Katterson, le grand Katterson ! Je suis là. Ouvrez-moi, Malory ! »

La poignée commença à tourner.

« Malory ! Malory ! »

Lorsque la porte s'ouvrit enfin, Katterson tomba à genoux et s'écroula tête la première dans le couloir.

OPÉRATION MÉDUSE

Adolescent, je ne désirais rien tant que voir une histoire signée de mon nom publiée dans un magazine de science-fiction. J'étais un passionné de S-F, un fan, et c'était essentiellement autour des magazines que gravitait le monde de la S-F. Tout membre de la petite chapelle réunie sous le nom de fandom qui vendait un récit à un magazine professionnel se voyait instantanément gratifié d'un supplément de gloire et de prestige qui peut à peine se comprendre aujourd'hui. (Parmi les membres qui émergèrent du fandom dans les années 1940 via ces magazines aux couvertures tapageuses, on peut citer Ray Bradbury, Isaac Asimov, Frederik Pohl et Arthur C. Clarke.) Si tu arrives à vendre une nouvelle, me disais-je, tu seras libéré d'un seul coup des diverses formes d'insécurité qui caractérisent l'adolescence et admis dans le monde adulte de l'accomplissement et du respect qui s'ensuit.

D'une certaine façon, c'est ce qui s'est passé, puisque mes débuts d'écrivain professionnel ont coïncidé avec le moment où, d'adolescent gauche et hésitant, je me suis transformé en un adulte équilibré et confiant. Mais ce n'est pas arrivé du jour au lendemain, et quelques complications ironiques sont intervenues en chemin. Ainsi, mon premier texte accepté (à l'exception de deux ou trois petites choses semi-professionnelles) a été un roman destiné à être publié sous couverture cartonnée, ce qui, pour moi, signifiait qu'il serait bien moins visible et impressionnant pour mes amis du fandom que, disons, une nouvelle publiée dans le prestigieux Astounding Science Fiction, le magazine que tout le monde lisait à l'époque. Du coup, malgré l'importance qu'il a eue dans ma carrière, le placement de ce roman ne faisait pas évoluer mon image dans le sens espéré.

Et voilà que je vends une histoire à un magazine de S-F professionnel – en janvier 1954, alors que j'achevais « Le chemin de la nuit », l'ambitieux récit que vous venez de lire. Intitulée « Opération Méduse », je l'avais écrite en septembre 1953 pour le premier éditeur de S-F que j'en étais venu à connaître personnellement : Harry Harrison. Il venait juste de se voir confier la rédaction de trois magazines et, au cours de l'été précédent, m'avait demandé un petit article sur le fandom pour une de ses publications – ma première vente professionnelle, en fait, mais comme ce n'était pas de la fiction, cela ne comptait pas vraiment à mes yeux.

Quelques semaines plus tard, je lui soumettais « Opération Méduse », qu'il n'a pas jugé du niveau exigé pour son magazine haut de gamme, Science Fiction Adventures, mais qu'il voulait bien publier dans un de ses moindres compagnons, Rocket Stories ou Space Science Fiction. Ça y était, j'avais enfin vendu une nouvelle ! (Quoique pas tout à fait, car Rocket et Space ne payaient qu'à publication.)

Comme Harry Harrison ne devait acquérir les droits que pour l'Amérique du Nord, j'étais libre de soumettre mon texte à l'étranger – ce que je me suis empressé de faire auprès de Nebula Science Fiction, un magazine à l'ancienne mais sympathique, créé en Écosse l'année précédente. M'avisant judicieusement que son jeune rédacteur, Peter Hamilton, risquait d'avoir des difficultés à obtenir des textes d'auteurs connus, je m'étais mis à lui envoyer ma prose dès que j'avais appris l'existence de son magazine. Recevant en retour des lettres de refus contenant des encouragements bienveillants. « Si vous persévérez, m'écrivait-il en juillet 1953, je ne serai que trop heureux de continuer à vous conseiller. Si vous vous faites un nom à travers Nebula, ce sera quelque chose de (presque) aussi important pour moi que pour vous. » Et le 11 janvier 1954, il m'annonçait : « J'ai le plaisir de vous informer de mon acceptation d'« Opération Méduse », qui sera publié dans le numéro 7 de Nebula (à paraître début février). » J'ai été dûment payé par l'agent américain d'Hamilton – 12,60 dollars –, et quelques semaines plus tard, je recevais un exemplaire du numéro contenant ma nouvelle.

J'avais donc enfin vendu une histoire à un magazine ! Mais où était la gloire instantanée, où était le prestige ? Nulle part, en fait, puisque Nebula était pratiquement inconnu aux États-Unis. Pas question, dans ces conditions, de soulever l'admiration de mes amis du fandom. Pour cela, il allait falloir attendre que ma nouvelle paraisse dans Rocket Stories ou Space Science Fiction.

Mais Rocket et Space ont sombré presque aussitôt, sans l'avoir publiée ni me l'avoir payée. C'est donc à Peter Hamilton, de Nebula, que revient la gloire de la première publication professionnelle de Robert Silverberg. Et la voici – essentiellement pour mémoire, je suppose – reprise ici pour la première fois depuis des décennies. (Au fait, j'ai fini par vendre cette nouvelle en Amérique – en 1958, au magazine éphémère que fut Super-Science Fiction. Le rédacteur l'a retirée « Sus à la Gorgone », ce qui ne m'a pas paru constituer une amélioration notable, mais je n'ai pas ramené ma fraise et j'ai encaissé mon chèque.)

En elle-même, ce n'est pas une nouvelle impérissable. On n'est pas là dans le domaine des « classiques ». Mais à la reparcourir aujourd'hui, je m'aperçois qu'à l'âge de 17 ans, je maîtrisais déjà les règles de base du récit telles qu'elles étaient appliquées dans les magazines de S-F de l'époque. Et en ces jours de découragement où je me faisais refuser texte sur texte, j'étais de toute évidence au seuil d'une carrière d'écrivain. Il ne

me manquait qu'un rédacteur en chef acceptant de m'ouvrir les bras, et j'en avais enfin trouvé un. Peter Hamilton a publié sept autres nouvelles de moi au cours des cinq années de vie que devait encore connaître son magazine, et il a toujours semblé aussi ravi de m'avoir découvert que moi d'avoir été découvert par lui.

Nos ennuis ont commencé lorsqu'on a découvert Flaherty, pétrifié, debout en pleine nature à 500 mètres du vaisseau. Personne ne pouvait sentir l'Irlandais. Mais découvrir sa grande carcasse parfaitement intacte, plantée là, c'était un sacré choc. Rien ne laissait supposer sa mort – à vrai dire, on avait d'abord cru qu'il dormait debout. Les chevaux le font bien, et Flaherty n'était pas très éloigné du cheval.

Mais non ! Il était raide mort. Et lorsqu'une planète n'est peuplée que de huit personnes, si l'une d'entre elles meurt subitement sans raison apparente, ce sont les fondements mêmes de votre existence qui sont remis en question. Nous étions terrifiés.

« Nous », autrement dit la première équipe terrestre d'exploration (Type A-7) sur Bellatrix IV dans la galaxie d'Orion. Huit hommes au total, chargés d'effectuer un rapport détaillé sur l'ensemble de la planète. Huit hommes, dont l'un, cette brute de Flaherty, reposait devant nous, raide comme un piquet.

« Qu'est-ce qui a pu faire une chose pareille, Joel ? a demandé Tavy Ramirez, notre géologue.

— Comment veux-tu que je le sache ? » ai-je répliqué sèchement. J'ai aussitôt regretté d'avoir perdu mon sang-froid. « Excuse-moi. Mais j'en sais autant que toi. Flaherty s'est fait tuer par quelque chose qui rôde dans les parages, c'est tout.

— Mais il n'y a rien nulle part, a protesté le biologiste, Kal Framer. Ça fait trois jours qu'on écume le terrain on n'a pas trouvé le moindre signe de vie animale. »

Jonathan Morro, le biologiste, a déployé ses 2,35 mètres et s'est étiré. « Il s'est peut-être fait avoir par une plante intelligente, hein, Kaftan ? »

J'ai secoué la tête. « Ça m'étonnerait, Jon. Il n'y a ni trace de violence ni plante dans le voisinage. On l'a trouvé sur ses deux grands pieds, congelé, en terrain découvert. Ça n'a aucun sens. »

Dans un coin de la cabine, Steeger – le médecin de bord – s'affairait autour du cadavre. Plus âgé que la plupart d'entre nous, Steeger avait littéralement pourri dans le service. Il avait attrapé la variole batracienne sur Fomalhaut II, et ses jambes étaient en titane plaqué chrome. Je me suis tourné vers lui.

« Quoi de neuf, doc ? »

Il m'a regardé, les yeux chassieux. « Il n'y a aucun signe de lésion

physique. Mais ses muscles sont tendus, comme si... comment dire ? Il semble avoir été figé sur place par une force étrange. Je suis dans l'impasse, Joel. »

Phil Janus, notre chroniqueur, a levé les yeux de la partie d'échecs qu'il disputait contre Curt Holden, le pilote, et a ri. « Il aura fait une surdose de son tord-boyaux et ça lui aura solidifié les artères. »

C'était une référence au grossier alambic que Flaherty avait confectionné le jour de notre atterrissage sur Bellatrix IV. Ses responsabilités en tant que navigateur avaient accaparé ce grand gaillard durant toute la traversée. Mais à peine avait-il posé le pied sur la planète qu'il consacrait sa première heure d'inactivité à construire son alambic. Il n'en avait soufflé mot à personne, mais était apparu au mess complètement ivre ce soir-là. Jamais il ne nous avait révélé où se trouvait l'engin, que nous avions cherché partout. Le deuxième jour, Janus avait trouvé une flasque d'un litre de whisky « maison », échantillon qui lui avait coûté un œil au beurre noir.

« Allons ! dit Framer. Soyons sérieux. L'un de nous est mort mystérieusement. Je propose de former une équipe de recherche et de trouver ce qui a croisé la route de Flaherty et l'a tué.

— J'en suis », a murmuré Morro.

J'ai regardé le cadavre, puis les six hommes qui m'entouraient. Je pouvais compter sur Framer, le meneur du groupe. Morro aussi était courageux, mais il se fichait du bien-être des autres. Le jeune pilote, Holden, était un suiveur ; il n'avait pas d'opinion personnelle, ou alors il les gardait pour lui. Je connaissais bien Tavy Ramirez : silencieux, souriant, modeste – un faible. Doc Steeger était chétif, peureux, pas du genre à partir se balader dans l'espace avec une équipe d'explorateurs. Janus ressemblait beaucoup à Morro : lui aussi s'en fichait. Grâce à Dieu, Flaherty était mort. Cette brute nous avait fait frôler la catastrophe un nombre incalculable de fois et avait été une constante source de discorde à bord.

Quant à moi – Joel Kaftan, lieutenant (de la Spatiale) – j'avais la frousse, la vraie. Sur une planète, les monstres visibles sont terrifiants, mais ceux que l'on ne voit pas sont diaboliques. J'ai regardé par le hublot et vu une vaste prairie parsemée d'arbres : notre parcelle de Bellatrix IV. Puis je me suis tourné vers mes hommes.

« Ceux qui sont pour une battue, levez la main. »

Le vote a été unanime. Il a fallu nous diviser en groupes. Nous étions sept à présent, et la division était délicate. En tant que médecin, Steeger nous était indispensable. Et puis, dehors, il ne servirait à rien. En théorie nous pouvions nous passer de Holden – à la limite je pouvais le remplacer ; mais je détestais piloter. Je l'ai donc aussi confiné dans ses quartiers. Nous n'étions plus que cinq.

La logique voulait que nous formions deux groupes, l'un de trois hommes et l'autre de deux. Mais comme sur le moment je n'avais pas les idées claires, j'ai décidé qu'il y en aurait trois. Sans me rendre compte qu'un pauvre type allait se retrouver seul.

Je faisais équipe avec Ramirez et Framer avec Morro. Restait Janus.

Peu lui importait. Phil n'attachait pas d'importance à grand-chose. « Bon ! Je serai donc le loup solitaire. Eh bien, messieurs, si dans mon coin le silence devient trop assourdissant, déguerpissez. »

Le sas était resté ouvert – grâce à Dieu, l'atmosphère sur Bellatrix IV était pratiquement la même que sur Terre. Nous avons quitté le vaisseau tous les cinq.

La peur au ventre, Tavy et moi avons ouvert la route et nous sommes dirigés vers l'endroit où Flaherty avait trouvé la mort. Quand on a une espérance de vie de quelque 150 ans, 50 ans c'est trop tôt pour mourir, même en héros. Framer et Morro sont allés faire un tour derrière le vaisseau, vers la grande corniche, et Janus s'est dirigé 200 mètres plus loin, vers les arbres rouges tout tordus.

Avec Tavy, nous avançons prudemment, aux aguets. Toujours pas d'animal en vue. Bellatrix IV avait une végétation abondante (ses plantes n'étaient pas à base de chlorophylle mais d'un composé ferrugineux), un climat tempéré, des torrents de pur H₂O. Mais pas d'animaux visibles. Bien sûr, nous n'avions pas couvert un vaste territoire, 3 ou 4 kilomètres tout au plus.

Personne n'osait émettre un son. Puis, soudain, en l'espace de deux secondes, nous avons eu un premier aperçu de la faune bellatrixienne. Le pauvre Janus a été éjecté de son taillis, et derrière lui, surgissant de nulle part, une chose bizarre s'est avancée. 3,50 mètres de haut, la démarche pesante, des ailes non fonctionnelles, des écailles aux reflets d'or et une tête grouillante de tentacules fins comme des crayons.

Nous sommes restés cloués sur place. J'ai dégainé mon fusil et tiré dans les écailles sans aucun résultat. Puis Janus s'est détourné et, en s'échappant, il a fixé les yeux de la bête une fraction de seconde.

Elle lui a rendu son regard et la poursuite frénétique s'est arrêtée net. Le monstre a tourné les talons et a disparu derrière la colline.

Mais Janus est resté là. Mortellement pétrifié.

Après avoir enterré notre second cadavre, nous nous sommes assis, moroses, dans la cabine. Flaherty ne nous manquait pas trop. En revanche, il nous était difficile d'admettre que Janus, si convivial, si brillant, si compétent, ait été tué par une gorgone.

Car aucun doute n'était possible, la bête de la forêt était bien une gorgone, tout droit sortie de la mythologie antique. Doc Steeger nous avait mis la puce à l'oreille en mentionnant qu'il avait été foudroyé par une forte décharge neurale.

Cela a attiré l'attention de Framer. « Mais Phil et le monstre n'ont eu aucun contact. »

Ramirez est intervenu. « Non. Il l'a regardé et s'est pétrifié... »

Morro et moi avons eu instantanément la même idée.

« Une gorgone ! me suis-je exclamé.

— Une gorgone », a-t-il renchéri en écho. Il s'est levé et a fixé la vaste prairie avec son tas d'arbres morts dans un coin. « Une gorgone !

— Excusez-moi, lieutenant. » C'était Holden. « Qu'est-ce qu'une gorgone, au juste ? Ils n'en ont pas fait mention à l'Académie. »

Framer a marmonné quelque chose entre ses dents. Je savais Kal très cultivé et plein de dédain pour les méthodes modernes d'éducation, trop spécialisées à son goût. Morro a pris la parole.

« Une gorgone est un animal mythologique dont le regard fatal changeait en pierre celui qui le croisait. La chose qui est dehors en est la réplique quasi conforme, jusqu'aux tentacules sur la tête. La gorgone originelle était censée avoir des serpents en guise de cheveux. »

Muet, Holden écarquillait les yeux.

Ramirez gratta son long nez d'un doigt boudiné. « Comment va-t-on combattre notre amie ?

— Comme Persée », ai-je répondu.

L'opération Méduse était lancée. Elle nécessitait quelques mises au point. Pour commencer, Holden, dont le crâne parsemé de taches de rousseur abritait la plupart de nos connaissances technologiques, ignorait tout du mythe de Persée ; il a fallu le mettre au courant.

Ce qu'a patiemment fait Morro.

« Un héros grec nommé Persée s'était vanté de pouvoir tuer Méduse, la gorgone, a expliqué le géant en réprimant une envie de bâiller. Avec l'aide des dieux il a acquis une paire de sandales magiques qui lui permettaient de voler et une coiffe qui le rendait invisible. Ensuite, il a poli son bouclier afin de le rendre aussi brillant qu'un miroir, puis, ne regardant que le reflet de la bête, il l'a décapitée sans jamais lui faire face.

— Je vois. Nous aussi nous devons pourchasser cette gorgone sans jamais la regarder, sinon... » a fait Curt en indiquant de la tête les deux monticules de terre.

« Exactement, a répondu Framer. Mais nous n'avons ni miroir ni de quoi en fabriquer. Alors ? »

Alors nous nous sommes creusé la cervelle. Morro a demandé s'il y avait moyen d'astiquer le vaisseau afin de le rendre suffisamment brillant. Mais c'était impossible.

« Essayons le radar, a suggéré Tavy.

— C'est ça ! ai-je triomphé. Débusquons la gorgone au radar et

massacrions cette ordure sans lui jeter un seul regard. »

Dès cet instant, Méduse était perdue. Mais elle n'allait pas tomber sans livrer bataille.

Holden a démonté l'écran radar et l'a préparé pour l'attaque. Ce garçon était peut-être limité, mais dans sa spécialité, c'était le plus fort. Par une chaude journée d'été nous sommes partis à la chasse à la gorgone.

Depuis le début, nous avions du mal à nous habituer au rouge des feuillages et surtout à celui de l'herbe. À perte de vue, Bellatrix IV était une vaste prairie, recouverte de ce qui semblait être un tapis ensanglanté. Dès que je baissais les yeux j'avais un pincement au cœur en pensant aux deux tombes près du vaisseau et aux deux explorateurs qui ne retourneraient jamais sur Terre faire encore une tournée de conférences.

Steeger est demeuré à bord, concentré sur l'écran radar, et nous nous sommes déployés lentement, paralysés par la peur et armés jusqu'aux dents. Je me voyais déjà ramené à bord le soir venu, pétrifié moi aussi, pour partager ce cimetière impromptu avec Janus et Flaherty.

Steeger avait plus à faire qu'aucun d'entre nous. Il devait rester penché sur l'écran et nous transmettre les informations. Nous savions que la gorgone était quelque part dans les taillis. La veille, Framer avait vu l'immense créature se précipiter, furieuse, dans un bouquet d'arbres, et personne ne l'avait ni aperçue ni entendue depuis. Seul un fou aurait été s'aventurer à la poursuite d'une bête qui vous massacrait d'un simple regard.

Nous avons péniblement encerclé le taillis, sans nous en approcher à moins de 100 mètres. Aucun d'entre nous n'osait lever les yeux. Notre regard restait fixé sur l'herbe rouge sang, Steeger indiquant à chacun la position à occuper et le nombre de pas à faire. Il nous a fallu une demi-heure d'efforts pour que, enfin, le dispositif se mette en place.

Nous étions cinq Persée verts de peur.

Puis le plus dur : l'attente de l'assaut. Lorsque Steeger donnerait le signal par les écouteurs, je devais balancer une fusée éclairante dans le taillis, et si tout se passait comme prévu, la gorgone sortirait. Alors, sans la regarder, nous ferions feu.

En y repensant, je m'aperçois que c'était un plan insensé. Tant de choses auraient pu mal tourner que c'est un miracle de l'avoir mené à bien.

Doc a donné le signal, j'ai lancé la fusée et, par réflexe, j'ai levé les yeux. Pendant une terrifiante seconde j'ai craint que la gorgone ne surprenne mon regard. Mais rien.

Puis les flammes de l'enfer ont envahi le buisson.

En explosant, les fusées éclairantes dégagent autant de lumière que les bombes au lithium – en tout cas assez pour le faire croire. Le taillis s'est illuminé et j'ai été frappé par l'étrange contraste entre le rouge des feuilles et le jaune ardent de la lumière. Ensuite j'ai vu une énorme créature se débattre au cœur du bois et j'ai regardé mes pieds.

Essayez de vous bander les yeux et de marcher dans une rue déserte à l'aube. C'est épouvantable. La terreur irraisonnée de l'aveugle, voilà ce que j'ai ressenti, sachant qu'à tout instant, un monstre pouvait surgir d'un bouquet d'arbres et me sauter dessus alors que j'examinais mes chaussures. J'ai vécu les dix plus angoissantes secondes de ma vie ; j'étais de plus en plus tétanisé par la frayeur. Puis j'ai cessé d'avoir peur et un grand calme m'a envahi. Il ne s'est rien passé. La fusée projetait toujours une intense lumière et il y avait du remue-ménage dans les taillis.

Soudain, j'ai entendu Steeger pousser un cri métallique dans mes écouteurs.

« Joel ! »

Alors, j'ai plaqué ma main gauche sur ma nuque pour me forcer à baisser la tête et, de la droite, j'ai dégainé mon éclateur. Je l'ai levé à un angle de 45 ° au-dessus de moi, avant de tirer éperdument. À côté, j'entendais Morro faire la même chose.

Puis il y a eu un grondement de tonnerre, comme si une gigantesque bête avançait d'un pas lourd tout près de moi. J'entendais Steeger crier dans mes écouteurs, mais j'étais incapable de faire taire mes propres hurlements. Et je n'osais pas lever les yeux.

J'imaginai la gorgone penchée sur moi, s'apprêtant à me couper en deux d'un coup de dents. J'étais incapable de raisonner. Je hurlais toujours en pressant sur la détente de l'éclateur déchargé, lorsque Morro et Frammer sont arrivés cinq minutes plus tard pour me ramener au vaisseau.

Nous l'avions enfin tuée. Moi, lieutenant (de la Spatiale) Joel Kaftan, capitaine de l'EEXp A-7 sur Bellatrix IV, j'étais Persée.

« On a bien cru qu'on ne te récupérerait jamais », a dit Morro.

Steeger a enchaîné : « Lorsque j'ai vu la gorgone apparaître, j'ai crié pour t'avertir. Tu agitaies l'éclateur en tous sens. Morro aussi s'est précipité vers toi, mais à son arrivée tu avais déjà fait exploser le cou de la gorgone et tu l'avais pratiquement décapitée. »

Ramirez a poursuivi : « Tu tirais dans tous les coins, alors que la gorgone mordait déjà la poussière. Holden lui a coupé la tête, mais ses ailes battent encore.

— Tu as détruit au moins trois arbres avec ton éclateur, a ajouté Morro. Bon sang, Joel, tu es vraiment d'une négligence ! »

La tension accumulée en attendant que la chose sorte de sa tanière m'avait mis à plat. J'avais l'impression d'être passé dans une essoreuse. J'ai regardé les hommes alignés devant le canapé sur lequel j'étais étendu.

J'ai vu le grand Morro devant moi. Quant au vieux Steeger, sa partie d'échecs télécommandée lui avait fait prendre dix ans. Et puis il y avait Holden et Ramirez. Ils étaient quatre plus moi, cinq. Plus deux morts cela faisait sept. Il m'a fallu encore une seconde pour m'apercevoir que nous n'étions pas au complet.

« Où est Framer ?

— Dehors, a répondu Ramirez. Le biologiste qui est en lui a pris le dessus. Il examine notre défunte amie.

— Mais tu disais que ses ailes battaient encore, ai-je hurlé en bondissant du canapé. Dans ce cas... »

Tout le monde avait compris. Nous nous sommes précipités dans le sas en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Mais bien sûr, il était trop tard. Le biologiste était resté figé au-dessus de la gorgone décapitée alors qu'il en examinait la tête.

Détournant les yeux, nous avons transporté Kal à bord et l'avons enterré près des deux autres. Plus qu'aucun d'entre nous, Kal était un vrai scientifique. Il n'avait pu résister à la tentation de résoudre l'énigme. Avait-il réussi ? On ne le saurait jamais. Mais apparemment le système nerveux de l'animal était si peu évolué qu'il continuait à fonctionner après la mort de l'organisme. Il était resté suffisamment d'énergie dans ces yeux morts pour pétrifier Framer d'un seul regard.

J'ai dirigé les opérations depuis le sas, en m'astreignant à ne pas regarder la tête renversée de la gorgone. Les yeux bandés, Upton et Morro sont revenus et ont glissé la tête dans un épais sac en plastitoile dont ils ont tiré la fermeture à glissière. Nous avons collé dessus une étiquette « Danger – Ne pas ouvrir ».

Méduse nous avait coûté trois hommes, mais nous l'avions vaincue. Nous avons déposé son corps décapité dans le congélateur pour que, sur Terre, les scientifiques puissent tenter de décrypter son mystère. Il a fallu se mettre à cinq pour soulever et ranger l'énorme créature. C'était enfin terminé. Fini les monstres. Dès lors l'expédition serait de tout repos.

Malheureusement, le lendemain, Ramirez a découvert un Sphinx tapi près du vaisseau...

LA COLONIE SILENCIEUSE

Pour un jeune écrivain, il n'est pas inhabituel ni déshonorant d'imiter les auteurs qu'il admire. C'est un moyen de découvrir de l'intérieur comment les auteurs en question obtiennent les effets que le jeune écrivain trouve tellement admirables. Je ne parle pas ici des diverses variations sur les thèmes de Joseph Conrad auxquelles je me suis livré à l'occasion, ni de « En un autre pays », qui pastiche délibérément « Saison de grand cru » de C.L. Moore. Ce sont là les exercices de haute voltige d'un écrivain dans sa maturité s'offrant un petit plaisir personnel. Je pense à l'imitation pure et simple des « grands » par un novice cherchant à maîtriser leurs techniques en matière de style et de construction.

Au tout début de ma carrière, dans les années 1950, il y avait une douzaine d'auteurs de science-fiction dont les œuvres revêtaient pour moi une signification toute particulière : Henry Kuttner, James Blish, Alfred Bester, pour n'en citer que quelques-uns. Et parmi eux, un trio qui retenait tout spécialement mon attention : Robert Sheckley, Philip K. Dick, Jack Vance. Leurs histoires me semblaient l'essence même de ce à quoi je voulais parvenir ; et au cours des cinq ou six premières années de ma carrière, il m'est arrivé – consciemment et résolument – d'écrire des choses à la manière d'un de ces trois auteurs de façon à me rendre compte, mot par mot, comment ils s'y prenaient pour construire d'aussi remarquables récits.

« La colonie silencieuse » est une de mes imitations de Sheckley : une tentative de reproduction de son style à la fois clair et flegmatique et de l'ingéniosité de ses intrigues. J'ai écrit ce texte au cours de l'automne 1953, une période décidément débordante d'activité ; Sheckley, qui avait alors dans les 25 ans, n'avait commencé à vendre sa production qu'un ou deux ans plus tôt, mais celle-ci paraissait déjà dans des magazines de luxe bien connus comme Colliers ou Esquire et figurait régulièrement dans chaque publication S-F, depuis le haut de gamme façon Astounding ou Galaxy jusqu'aux pulps les plus abracadabrants. Un volume de ses nouvelles avait même vu le jour. Bref, c'était là un début de carrière fulgurant et, de sept ans son cadet, je l'enviais comme un malade. Si je ne pouvais pas être lui, je pouvais au moins apprendre à écrire comme lui. « La colonie silencieuse », me semble-t-il aujourd'hui, est une tentative honorable en ce sens compte tenu de notre différence d'âge et de métier. Elle ne s'est pas

vendue à Esquire, ni même à Galaxy, mais elle s'est vendue. Fort de mon contrat pour mon roman Revolt on Alpha C, j'avais pris un agent – Scott Meredith –, et en juin 1954, après neuf refus, il a vendu ma nouvelle (pour 15 dollars) à Robert W. Lowndes, rédacteur en chef de Future Science Fiction. Lowndes avait besoin d'une très courte histoire pour boucler son prochain numéro, et du coup, chose très inhabituelle, « La colonie silencieuse » paraissait en août.

Cet été-là, j'animais un petit journal ronéotypé dans un centre aéré à quelque 150 kilomètres de New York, et c'est avec une immense fierté que j'ai montré à mes camarades la nouvelle que venait de me publier Future – trois pages reléguées à la fin du numéro, en compagnie de textes de Philip K. Dick, Algis Budrys et Marion Zimmer Bradley autrement mis en valeur. Mais ces auteurs étaient plus âgés que moi, chacun d'eux écrivait professionnellement depuis déjà deux ou trois ans, aussi ne leur ai-je pas contesté d'avoir leur nom sur la couverture. L'important, c'était que je figurais aussi dans le numéro – que mon premier texte de fiction voyait le jour dans un magazine américain de grande diffusion. Seulement trois pages. Mais de plus grandes et de meilleures choses allaient venir. J'en avais désormais la conviction.

Skrid, Emerak et Ullowa dérivait dans la nuit noire de l'espace, scrutant les mondes qu'ils survolaient dans l'espoir d'y découvrir des êtres à leur ressemblance. La soif de vagabonder s'était emparée d'eux comme elle s'emparait inévitablement de tout habitant du Neuvième Monde. Il y avait des éternités qu'ils flottaient dans l'espace, mais le temps ne constituait pas une barrière pour les immortels, et ils étaient de patients investigateurs.

« Je crois que je perçois quelque chose, dit Emerak. Le Troisième Monde émet des signes de vie. »

Ils avaient visité les florissantes cités du Huitième Monde, les colonies du Septième, qui luttait pour survivre, puis Skrid, fort de son expérience, les avait dirigés vers des colonies presque inconnues sur les lunes du gigantesque Cinquième Monde. Mais à présent ils étaient très loin de chez eux.

« Tu te trompes mon jeune ami, déclara Skrid. Aucune vie n'est possible sur une planète aussi proche du soleil – il y fait trop chaud ! »

La rage fit briller Emerak d'un éclat plus vif. « Mais tu ne sens donc pas ce léger souffle de vie ? Tu dois être trop vieux. »

Skrid ignore l'insulte. « Je pense qu'on devrait repartir. En approchant si près du soleil, nous nous mettons en danger. On en a vu assez comme ça.

— Non ! Je détecte de la vie. » Emerak était furieux. « Si tu es le chef de cette triade, ce n'est pas parce que tu as la science infuse, mais uniquement parce que ta configuration est plus complexe que la nôtre.

Nous aussi avec le temps...

— Silence ! » C'était la voix posée d'Ullowa. « Skrid, je crois que cette tête brûlée d'Emerak a raison. Moi aussi je capte de fragiles manifestations émanant du Troisième Monde. Il se peut qu'évoluent là-bas des formes de vies primitives. Si nous repartons maintenant, nous ne nous le pardonnerons jamais.

— Mais le soleil, Ullowa, le soleil ! Si nous nous approchons de trop près... » Skrid n'alla pas plus loin. Ils continuèrent à dériver dans le vide. Puis il reprit : « D'accord, allons enquêter. »

D'un commun accord, ils changèrent de direction et prirent le chemin du Troisième Monde. Ils descendirent doucement en spirale jusqu'à ce que la planète apparaisse, suspendue devant eux. Une boule tachetée qui tournoyait indéfiniment sur elle-même.

Invisibles, ils pénétrèrent son atmosphère et glissèrent doucement vers la planète, tendus vers leur but : déceler des traces de vie. Et plus ils approchaient, plus ces élans vitaux étaient sensibles. Emerak tempêtait contre Skrid, qui ne l'écoutait pas assez souvent. Il n'y avait plus le moindre doute, une forme de vie semblable à la leur habitait cette planète.

« Tu entends ça, Skrid ? Écoute ça, vieux.

— D'accord, Emerak, répondit le vétéran. Inutile d'insister. Je n'ai jamais prétendu être infaillible.

— Plutôt étranges ces émissions de pensées, Skrid. Écoute-les, ils n'ont pas d'intellect, déclara Ullowa. Ils ne pensent pas.

— Tant mieux ! exulta Skrid. On pourra leur apporter la civilisation et les élever à notre niveau. Ça ne devrait pas être difficile, puisque le temps est de notre côté.

— Oui, acquiesça Ullowa. Ils sont si stupides qu'ils seront comme de la glaise entre nos mains. "Colonie Skrid", voilà comment nous allons appeler cette planète. Le Conseil va en raffoler. Une nouvelle colonie découverte par l'éminent aventurier Skrid et ses deux compagnons intrépides...

— "Colonie Skrid", ça sonne bien ! déclara l'intéressé. Regardez, en voilà justement toute une bande qui dérive vers le sol. Rejoignons-les et établissons le contact. C'est l'occasion de commencer. »

Ils se mêlèrent à la colonie et se laissèrent emporter jusqu'à terre. Skrid choisit un emplacement où il y en avait un grand nombre massé et atterrit avec habileté. Il posa chacun de ses six membres délicatement construits sur le sol et s'affaissa presque avec reconnaissance en position de repos. Ullowa et Emerak atterrirent à ses côtés.

« Je n'arrive pas à détecter chez eux la moindre intelligence, se plaignit Emerak en fouillant frénétiquement parmi les êtres qui l'entouraient. Ils ont la même apparence que nous – enfin, pour autant

qu'on puisse ressembler les uns les autres. Mais ils ne pensent pas. »

Skrid expédia une onde mentale dans le groupe sur lequel il reposait. Il s'introduisit dans un habitant, puis dans un autre.

« Très étrange, déclara-t-il. Je crois qu'ils viennent juste de naître. Nombre d'entre eux ont de vagues réminiscences d'un état liquide, et certains peuvent remonter jusqu'à l'état gazeux. Je crois que nous sommes tombés sur quelque chose d'important, grâce à Emerak.

— Magnifique ! intervint Ullowa. Voilà une occasion d'étudier de première main des entités qui viennent juste de naître.

— Quel soulagement de trouver des gens plus jeunes que soi, glissa Emerak, sardonique. J'ai tellement l'habitude d'être le bébé du groupe que ça fait tout drôle d'être entouré de nourrissons.

— Formidable ! dit Ullowa en se propulsant vers Skrid, qui examinait un des êtres. Il y a un million de décennies qu'un nouveau-né n'est pas apparu sur notre Monde, et nous voici entourés de milliards d'entre eux.

— Deux millions de décennies, rectifia Skrid. Emerak, ici présent, est de la dernière génération. De toute façon, nul besoin qu'il y en ait d'autres tant que les entités d'âge mûr se gardent de tout accident et demeurent immortelles. C'est une grande chance qui nous est offerte – on va pouvoir étudier minutieusement ces nouveau-nés, peut-être apporter ici des rudiments de culture, et ensuite, dès qu'ils auront appris à se gouverner eux-mêmes, on rendra compte au Conseil. On peut partir de zéro ici ! Cette découverte prendra place à côté de la théorie des gaz de Kondranik !

— Je suis heureux que vous m'ayez permis de vous accompagner, dit Emerak. Ce n'est pas souvent qu'un jeune a l'occasion de... » Sa voix se mua en un cri de stupéfaction et de douleur.

« Emerak ? » fit Skrid. Aucune réponse.

« Où est passé notre jeune ami ? Qu'est-il arrivé ? demanda Ullowa.

— Il a encore fait des siennes, je présume. Son petit discours était trop beau pour être vrai.

— Non, je n'arrive à le localiser nulle part. Et toi ? Hé, Skrid ! Aide-moi ! Je... je... Skrid... ahhhhh ! »

La sensation de douleur qui jaillit d'Ullowa était palpable et laissa Skrid tremblant. « Ullowa ! Ullowa ! »

Pour la première fois depuis un nombre incalculable de siècles, Skrid ressentit la peur et cette sensation inhabituelle perturba son esprit équilibré. « Emerak ! Ullowa ! Pourquoi vous ne répondez pas ? »

Est-ce que c'est la fin ? se demanda Skrid. La fin de tout ? Allons-nous périr ici après tant d'années ? Mourir seuls, sans accompagnement, sur une planète lugubre à des milliards de kilomètres de chez nous ? La mort était un concept trop étranger pour

qu'il l'accepte.

Il appela à nouveau, cette fois avec plus de vigueur : « Emerak ! Ullowa ! Où êtes-vous ? »

Pris de panique, il expédia des ondes mentales à la ronde, mais ne capta que le rayonnement stupide des nouveau-nés.

« Ullowa ! »

Aucune réponse. Skrid sentit son corps fragile se désintégrer. Les membres dont il avait été si fier – si complexes et finement dessinés – devenaient flous et se déformaient. Il lança encore un appel frénétique. Son grand âge lui pesait, il discernait les pensées mourantes des nouveau-nés qui l'entouraient. Puis il se liquéfia et ruissela sur eux.

Les flocons de neige nouveau-nés du Troisième Monde regardaient sans comprendre, déjà en proie à leur propre destin. Le soleil commençait à monter à l'horizon, dardant des rayons impitoyables.

ABSOLUMENT INFLEXIBLE

En dépit du travail qu'exigeaient mes études universitaires, l'année 1954 m'a vu régulièrement écrire des nouvelles – une en avril, deux en mai, trois en juin, deux en octobre après les vacances d'été. Et j'ai fini par toutes les vendre. Mais le processus était lent, souvent décourageant, et ce n'est qu'au milieu de l'année 1955 que les choses ont commencé à prendre tournure.

J'en étais alors à ma troisième année d'université et – bien qu'ayant l'intention de rempiler pour la dernière année et d'obtenir mon diplôme – je commençais déjà à me dire que j'avais peut-être la possibilité de gagner modestement ma vie en tant qu'écrivain de science-fiction. Les arguments en faveur d'un tel projet étaient encore assez minces : « Opération Méduse », « La colonie silencieuse », un roman, Revolt on Alpha C, et deux histoires médiocres, qu'il vaut mieux oublier, achetées par un magazine du nom d'Imagination en février et mai 1955. Tout cela m'avait rapporté 352,60 dollars sur plus d'un an et demi, soit une quasi-misère même en ces temps reculés. Mais je trouvais de plus en plus facile de construire des nouvelles qui – à mes yeux – semblaient à tout le moins aussi bonnes que la plupart de celles que publiaient les innombrables magazines de S-F de l'époque, et je recevais de mon agent des réponses encourageantes concernant les nouveaux textes que je lui envoyais à raison d'un ou deux par mois. Ce que je ne savais pas, c'est que la plupart des magazines qui s'étaient multipliés en 1953 étaient sur le point de fermer boutique au début de 1955, et que mon agent avait pour habitude d'envoyer des notes pleines d'optimisme (rédigées par ses employés) sur toute histoire qui avait une petite chance d'être publiée un jour par quelqu'un, quelque part... J'ai donc augmenté mon rythme de production alors que l'année universitaire louchait à sa fin, et en juin 1955, j'écrivais une nouvelle par semaine.

« Absolument inflexible » fait partie du lot – une de mes premières tentatives réussies sur le thème du paradoxe temporel. Je suppose qu'elle doit beaucoup au classique de Robert A. Heinlein « Un self-made-man », mais quelle histoire de paradoxe temporel n'est pas dans ce cas ? Elle a quand même son intérêt propre, assez d'intérêt, en tout cas, pour avoir eu l'honneur de figurer dans nombre d'anthologies au cours des années. Elle a été achetée, au bout d'environ six mois de tribulations, par le directeur de

publication Léo Margulies, un vétéran du domaine, qui l'a publiée dans le numéro de juillet 1956 du magazine sous-estimé qu'il avait fondé et dont il assurait la rédaction : Fantastic Universe.

Le détecteur se mit à rougeoyer dans un coin du petit bureau de Mahler. D'un geste las, il le désigna à l'anachronique effondré de l'autre côté de sa table de travail, l'air complètement accablé dans l'encombrant scaphandre spatial qu'il était contraint de porter.

« Comme vous le voyez, dit Mahler en tapotant sur son bureau, on vient d'en trouver un autre. Vous n'arrêtez pas de nous tomber dessus. Quand vous arriverez sur la lune, vous trouverez un plein Dôme de vos pareils. Depuis que j'ai pris mes fonctions ici, j'en ai envoyé plus de quatre mille là-bas. C'était il y a huit ans, en 2776, ce qui fait une moyenne de cinq cents par an. Il ne se passe pratiquement pas de journée sans qu'il nous en débarque un.

— Et pas un qui n'ait été laissé en liberté, dit l'anachronique. Tous les voyageurs temporels qui ont atterri ici ont été expédiés immédiatement sur la lune. Tous.

— Tous », confirma Mahler. Il tenta de percer du regard l'épaisse visière du casque pour voir quelle sorte d'homme se cachait dans le scaphandre. Il se posait souvent des questions sur ceux qu'il envoyait si facilement sur la lune. L'homme était plutôt petit, et la sueur collait sur son front des mèches de cheveux blancs. De toute évidence il s'agissait d'un scientifique, d'un homme respecté à son époque, peut-être un heureux père de famille (même si c'était rarement le cas). Peut-être possédait-il des connaissances d'une valeur inestimable pour le XXVIII^e siècle. Peut-être pas. Quelle importance ? Comme les autres il serait déporté sur la lune, où il finirait ses jours dans le milieu épuisant et primitif du Dôme.

« Vous ne trouvez pas ça un peu cruel ? demanda-t-il. Je suis venu ici sans penser à mal, sans l'intention de nuire à qui que ce soit. Je ne suis qu'un observateur scientifique du passé. Poussé par la curiosité, j'ai voulu tenter le Saut. Sans me douter que je m'exposais à un emprisonnement à vie.

— Désolé », dit Mahler en se levant. Pour lui, l'entretien était terminé ; il devait en finir avec cet anachronique pour accueillir le suivant. Il y avait des jours – comme celui-ci, apparemment – où ils arrivaient en rangs serrés. Mais les détecteurs mécaniques n'en laissaient jamais filer un.

« Je ne pourrais pas vivre sur Terre en restant dans ce scaphandre ? » demanda l'anachronique, gagné par l'affolement maintenant que l'entretien avec Mahler touchait à sa fin. « De cette façon, je serais isolé en permanence.

— Ne me compliquez pas la tâche, dit Mahler. Je vous ai expliqué

pourquoi nous sommes absolument inflexibles à ce sujet. Il ne peut – ni ne doit – y avoir d'exceptions. Voici deux siècles qu'aucune maladie ne s'est manifestée sur Terre. Deux siècles qui nous ont fait perdre la majeure partie de la résistance acquise au cours d'innombrables générations de maladies. Je risque ma vie en restant si près de vous malgré votre scaphandre étanche. »

Mahler fit un signe aux deux gardes à la stature imposante qui attendaient dans le couloir, et que la combinaison anti-infection rendait encore plus menaçants. C'était toujours un moment pénible, le plus pénible, en fait.

« Écoutez, dit Mahler avec une grimace d'impatience, vous êtes une bombe biologique ambulante. Sans doute êtes-vous porteur d'assez de microbes pour anéantir la moitié de l'humanité. Un rhume, un simple rhume ferait des millions de morts, au point où nous en sommes. Toute résistance aux maladies a disparu en deux cents ans ; l'éradication des maladies infectieuses l'a rendue inutile. Mais vous autres anachroniques arrivez ici avec de quoi les réactiver. Nous ne pouvons donc prendre le risque de vous garder ici avec vos microbes.

— Mais je ne...

— Je sais. Vous allez me jurer par tous les saints que jamais vous ne quitterez ce scaphandre. Navré. Le serment du plus honorable des hommes ne pèse pas grand-chose en face de la santé de milliards d'humains. Nous ne pouvons pas prendre le moindre risque en vous laissant sur Terre. C'est injuste, c'est cruel, c'est tout ce que vous voudrez. Vous ne vous attendiez à rien de tel et c'est bien dommage pour vous. Mais vous avez pris un aller simple pour le futur, et vous devez vous conformer à tout ce que le futur exige de vous puisque vous ne pouvez plus retourner en arrière. »

Mahler se mit à ranger les papiers qui traînaient sur son bureau pour signifier que l'entretien était terminé. « J'en suis réellement navré, mais il va falloir que vous acceptiez notre point de vue. Votre seule présence nous terrifie. Nous ne pouvons vous permettre de circuler sur Terre, même en scaphandre spatial. Non. Votre seul avenir est désormais la lune. J'ai le devoir d'être absolument inflexible. Emmenez-le », dit-il avec un signe à l'intention des gardes. Ils s'emparèrent du petit homme et, doucement, l'entraînèrent hors du bureau de Mahler.

Celui-ci s'effondra avec un soupir de soulagement dans son pneumorelax et se pulvérisa la gorge au laryngogel. Il sortait toujours épuisé de ces palabres, avec l'impression d'avoir la gorge à vif. À force de parler, je vais finir par attraper un cancer de la gorge, se dit-il. Se faire opérer, quelle barbe ! Mais si je ne fais pas ce travail, quelqu'un d'autre devra le faire à ma place.

Les cris de protestation de l'anachronique qu'on emmenait

laissèrent Mahler impassible. Au début, très impressionné par ces réactions de panique, il avait failli donner sa démission, mais les huit années passées à ce poste l'avaient endurci.

De toute façon, on ne lui avait confié ce travail que parce qu'il était dur au départ. Il avait le caractère de l'emploi. Condryn, son prédécesseur n'était pas de cette trempe, raison pour laquelle il se trouvait à présent sur la lune. Après avoir dirigé le service pendant un an, il s'était laissé attendrir et avait laissé filer un anachronique ; celui-ci lui avait promis de se tenir tranquille au fin fond de l'Antarctique, et Condryn, persuadé que l'Antarctique était aussi sûr que la lune, avait eu la bêtise de le laisser partir. On avait alors fait appel à Mahler qui, en huit ans, avait expédié quatre mille individus sur la lune. (Le premier de la série avait été l'anachronique fugitif, intercepté à Buenos Aires après avoir laissé un sillage de maladies, des Appalaches au Protectorat de l'Argentine. Le deuxième avait été Condryn.)

Un travail qui devenait fatigant, pensa Mahler. Mais qu'il était fier d'accomplir, car il fallait y faire preuve d'une grande force de caractère. Il s'appuya contre son dossier et attendit l'arrivée du suivant.

La porte s'ouvrit doucement sur le corpulent Dr Fournet, médecin-chef du service, qui venait de franchir le faisceau photoélectrique. Mahler leva les yeux. Un diachrone se balançait au bout du bras de Fournet.

« J'ai trouvé ça sur notre dernier client, dit Fournet. Il a raconté au médecin qui l'examinait que c'était un diachrone aller-retour, et j'ai pensé que ça vous intéresserait de le voir. »

Mahler mobilisa toute son attention. Un diachrone aller-retour ? Invraisemblable, pensa-t-il. Mais si c'était vrai, c'en était fini de la triste réclusion des anachroniques sur la lune. Un seul problème : comment un diachrone aller-retour pouvait exister ?

Il prit l'objet de la main de Fournet. « On dirait le modèle courant du vingt-quatrième siècle.

— Sauf qu'il y a un second cadran. » Fournet le lui indiqua du doigt.

Mahler y regarda de plus près et hocha la tête. « Oui, c'est *apparemment* un diachrone aller-retour. Mais comment s'en rendre compte ? D'autant que ça ne me semble guère vraisemblable. Comment expliquer la présence soudaine d'un système aller-retour alors qu'aucun anachronique du vingt-quatrième siècle n'en possédait jusqu'ici. Nous-mêmes n'en avons pas, et nos hommes de science pensent que c'est irréalisable. Cela dit, ajouta-t-il d'un air pensif, il n'est pas interdit de rêver. Il va falloir étudier cet objet de plus près, bien qu'à mon avis, il ne puisse pas fonctionner. Faites entrer le client

en question, s'il vous plaît. »

Tandis que Fournet se retournait pour faire signe aux gardes, Mahler lui demanda encore : « Et son bilan médical, au fait ?

— De la tête aux pieds, il est porteur de tous les virus possibles et imaginables, dit Fournet d'un ton lugubre. On aurait intérêt à le transférer au plus vite sur la lune. Je ne me sentirai pas en sécurité tant qu'il n'aura pas quitté Terre. » Et l'imposant médecin fit signe aux gardes.

Mahler sourit. L'extrême prudence de Fournet était proverbiale dans le service. Même si le bilan d'un anachronique s'était révélé rigoureusement négatif, Fournet aurait probablement soutenu que tout y était, de l'asthme à la lèpre.

Les gardes firent entrer l'anachronique. C'était un type assez grand, et jeune. Son visage n'apparaissait pas clairement derrière le verre blindé du scaphandre protecteur, mais Mahler eut l'impression que ses traits, par leur minceur et leur dureté, ressemblaient fort aux siens. Il avait cru voir les yeux de l'anachronique s'agrandir de surprise à son entrée, mais ce n'était peut-être qu'une illusion.

« Je n'aurais jamais pensé vous trouver ici », dit l'anachronique. La voix que laissait entendre l'émetteur du scaphandre était grave et bien timbrée. « Vous vous appelez Mahler, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Traverser tant d'années et vous retrouver ici... Bravo les improbabilités ! »

Mahler fit celui qui n'avait pas entendu. Homme d'expérience, il avait compris qu'il ne fallait jamais laisser un anachronique prendre l'initiative de l'entretien. Sa procédure habituelle consistait à expliquer fermement à celui-ci les raisons qui rendaient impérative sa déportation sur la lune, et à l'y envoyer le plus rapidement possible.

« Vous soutenez que ceci est un diachrone aller-retour ? demanda Mahler en lui présentant l'insignifiant petit appareil.

— Absolument, dit l'autre. Il fonctionne dans les deux sens. Si vous appuyez sur le bouton, vous vous retrouverez en 2360 à peu de chose près.

— C'est vous qui l'avez fabriqué ?

— Moi ? Certainement pas. Je l'ai trouvé. C'est une longue histoire, et je n'ai pas le temps de vous la raconter. En fait, si je m'y risquais, je ne ferais qu'aggraver mon cas, si c'est encore possible. Passons là-dessus, si vous voulez bien. Je sais qu'avec vous, je n'ai pas une chance de m'en sortir. Alors, autant faire vite.

— Vous n'ignorez pas, bien sûr, que notre monde s'est débarrassé de toute maladie..., commença Mahler d'une voix sonore.

— Ni que de votre point de vue, je porte assez de microbes de différentes sortes pour l'anéantir. Vous avez donc le devoir d'être

absolument inflexible avec moi. Je ne discuterai pas avec vous. Indiquez-moi seulement le chemin la lune. »

Absolument inflexible. La phrase qui revenait si souvent dans la bouche de Mahler, la phrase qui le résumait si bien. Une idée cocasse lui traversa l'esprit ; un des jeunes techniciens avait dû mettre l'anachronique au courant de la procédure, et celui-ci s'était résigné à ne pas faire d'histoires, à ne pas s'épuiser en récriminations. Parfait.

Absolument inflexible.

Mahler convint que la formule lui allait bien. Sa rigueur devenait proverbiale. Il était peut-être le seul directeur du service à ne s'être jamais laissé fléchir par un anachronique, à n'en avoir jamais laissé filer. Sans doute les autres, ployant sous la pression de ces hordes de curieux surgis du passé avaient-ils fini par craquer et courir le risque. Mais pas Mahler, pas l'Absolument inflexible Mahler. Il était conscient des lourdes responsabilités qui reposaient sur ses épaules, on lui accordait une confiance absolue, presque sacrée, et il n'avait pas l'intention de la trahir. Son travail : détecter les anachroniques et les expédier le plus vite possible loin de la Terre. Tous. Qualité requise : une inflexibilité de granit.

« Vous me facilitez la tâche, dit-il. Je suis content de ne pas avoir à vous convaincre du bien-fondé de mon devoir.

— Ce n'est rien. Je comprends. Je ne vais pas gaspiller ma salive. Vous avez de bonnes raisons de faire ce que vous faites, et rien de ce que je pourrai dire n'y changera quoi que ce soit. » Il se retourna vers les gardes. « Je suis prêt, emmenez-moi. »

Mahler leur fit signe, et ils sortirent avec l'anachronique. Sidéré, Mahler regarda s'éloigner la silhouette massive jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue.

Si seulement ils étaient tous comme ça, pensa-t-il.

Il me semble que je m'y serais pris comme celui-là. Un type sensé – comme on en voit peu. Il se savait vaincu et il n'a pas cherché à discuter un impératif qu'il savait absolu. Dommage qu'il faille le déporter ; c'est le genre d'homme que j'aimerais rencontrer plus souvent.

Mais toute sympathie m'est interdite, conclut Mahler.

C'était là le secret de sa durable réussite à ce poste : avoir éliminé tout sentiment à l'égard des malheureux qu'il devait condamner. S'il avait pu les envoyer ailleurs – dans leur époque, par exemple –, il aurait été le premier à exiger l'abolition de la prison lunaire. Mais faute d'une telle possibilité, il accomplissait sa tâche automatiquement, sans bavure.

Il reprit le diachrone de l'anachronique pour l'examiner. Bien entendu, la solution idéale serait le diachrone aller-retour. Dès que l'anachronique arrive, on lui fait faire demi-tour et on le renvoie chez lui. Ils comprendraient bien assez vite. Mahler se surprit à regretter

qu'il n'en soit pas ainsi ; il se demandait fréquemment ce que les anachroniques coincés sur la lune devaient penser de lui.

Un diachrone aller-retour pouvait changer la face du monde ; ses conséquences étaient vertigineuses. Si les hommes avaient la capacité de se déplacer dans les deux directions du temps, le passé, le présent et le futur s'enchevêtreraient en une nouvelle et unique entité défiant toute compréhension. Impossible de concevoir le monde qui résulterait de cette liberté de manœuvre.

Mais, alors même qu'il caressait le diachrone confisqué, Mahler s'aperçut que son raisonnement ne tenait pas debout. Depuis six siècles que l'on voyageait dans le temps, personne n'avait jamais mis au point de dispositif aller-retour. Et qui plus est, on ne trouvait nulle part trace de visiteurs venus du futur. Or ils seraient vraisemblablement monnaie courante s'il existait des diachrones aller-retour.

L'anachronique avait donc menti, pensa Mahler avec un certain dépit. L'aller-retour était une impossibilité. Il avait seulement voulu faire le malin. Cela *ne pouvait* pas être un diachrone aller-retour parce que le passé ne signalait aucun cas de rebrousse-temps.

Mahler examina l'appareil. Il comportait deux cadrans, l'un pour l'aller, l'autre pour le retour. Celui qui avait monté ce canular avait pensé à tout. Mais *pourquoi* ?

Et si l'anachronique avait dit vrai ? Mahler aurait bien essayé le diachrone sur lui-même ; il n'était pas exclu que le retour fonctionne, et donc le décharge du devoir de justice qu'il accomplissait inflexiblement.

Il poursuivit son examen. Pour une machine à remonter le temps, c'était plutôt fruste. Elle reposait sur le principe classique du distorseur, mais le sélecteur du cadran était du type à balayage large courant au XXIV^e siècle ; le système à vernier, se souvint Mahler, datait d'un siècle plus tard.

Il approcha l'objet de ses yeux pour mieux lire le mode d'emploi, POSER ICI LA MAIN GAUCHE. Il étudia soigneusement le texte. Une pensée encore informe hantait son esprit ; il la chassa avec horreur, mais elle revint à la charge. Ce serait si simple. Et si... ?

Non.

Cependant...

POSER ICI LA MAIN GAUCHE.

Il tendit timidement la main.

Rien qu'un peu...

Non.

POSER ICI LA MAIN GAUCHE.

Il effleura précautionneusement l'endroit indiqué. Il y eut un petit crépitement électrique. Il retira promptement sa main. Et s'apprêtait à

reposer le diachrone sur son bureau quand celui-ci s'effaça.

L'air était encrassé, nauséabond. Mahler se demanda ce qui arrivait au climatiseur. Il regarda autour de lui.

Des édifices énormes, grotesques, s'élançaient vers le ciel, ou plutôt vers une chape de fumée noire. Ainsi que les stridences d'une société industrielle.

Il était au cœur d'une ville démesurée, parcourue de fleuves humains qui se précipitaient furieusement autour de lui. Ce n'étaient que créatures rabougries, de petite taille, expressions hargneuses, visages contractés, névrotiques. Ces mines d'atrabilaires apeurés que Mahler avait souvent remarquées chez les anachroniques en fuite vers ce qu'ils croyaient être des jours meilleurs.

Il regarda le diachrone sur lequel sa main était restée crispée, et comprit ce qui était arrivé.

Un diachrone aller-retour...

Cela signifiait la fin des prisons lunaires, une crise de civilisation. Mais il n'avait rien de plus à faire dans cet âge de cauchemar. Il s'apprêta à reposer sa main sur le diachrone.

Soudain il fut projeté en avant. Le fleuve humain se mit à l'entraîner. Alors qu'il essayait de ne pas perdre pied, une main l'agrippa par le col et le tira en arrière.

« Ta carte, margi ! »

Il se retourna pour se retrouver face à face avec une sale gueule à l'œil torve au-dessus d'un uniforme brun triste fermé par une rangée de boutons métalliques.

« Tu m'entends, margi ? Ta carte ! Fais-la briller ou tu es épinglé ! »

Mahler se dégagea de la poigne de l'homme et se mit à jouer des coudes dans la foule, cherchant désespérément un moment pour régler le diachrone et sortir de ce monde sordide et malade. Les gens qu'il écartait de son chemin lui hurlaient après.

« Un margi ! cria quelqu'un. Épinglez-le ! »

Le cri s'enfla en rugissement. « Épinglez-le ! Épinglez-le ! »

Peu importaient le lieu et le temps où il avait atterri, il fallait en sortir au plus vite. Il tourna à gauche, s'engouffra dans une rue latérale, toute une meute hurlante sur ses talons.

« Allez chercher les Crimis ! tonna une voix grave. Ils vont l'épingler ! »

Quelqu'un finit par le rattraper. Sans regarder, au jugé, Mahler lança son coude derrière lui. Il perçut un grognement de douleur et continua à courir. Peu entraîné à cet exercice, il se fatiguait rapidement.

Il remarqua une porte ouverte. Il la franchit et se retrouva dans ce qui avait l'air d'un magasin d'appareillages divers. Il claqua la porte

derrière lui. Une partie de son esprit enregistra froidement qu'à cette époque on en était toujours aux portes à fermeture manuelle.

Un vendeur vint à sa rencontre. « Puis-je vous être utile, monsieur ? Voici nos derniers modèles.

— Fichez-moi la paix », lui répondit Mahler hors d'haleine, penché sur son diachrone. Le vendeur le regarda sans comprendre tandis qu'il manœuvrait le petit cadran.

Pas de vernier de repérage. Il allait devoir tenter sa chance, avec l'espoir d'atterrir au moins dans la bonne année. Pour des raisons que Mahler ne comprit jamais, le vendeur sortit de sa stupeur et se mit à hurler. Mahler le repoussa et appuya brutalement sur le bouton.

Quel bonheur de se retrouver dans l'atmosphère sereine des Appalaches au xxv^e siècle. Inutile de se demander pourquoi tant d'anachroniques débarquent ici, se dit Mahler en attendant que son cœur surmené se calme. Rien ne pouvait être pire que ce qu'il venait de voir.

Il parcourut des yeux la rue tranquille à la recherche d'une Commodité où il pourrait faire soigner les égratignures et ecchymoses que son bref séjour dans le passé lui avait values. On risquait d'avoir bien du mal, dans le service, à reconnaître Mahler dans le piteux état où il se trouvait – un œil à moitié fermé, une grande marque livide sur la joue, et ses vêtements en lambeaux.

Il se dirigeait vers la Commodité qu'il venait de repérer un peu plus loin, quand un doux vrombissement mécanique se fit entendre. Il s'arrêta, regarda autour de lui et ne tarda pas à apercevoir un des détecteurs mécaniques du Bureau qui avançait vers lui en rase-mottes, suivi de deux gardes dans leur combinaison de protection.

Normal. Il arrivait du passé. Les détecteurs l'avaient reniflé, comme n'importe quel anachronique. Ils ne les rataient jamais.

Il fit demi-tour et alla à la rencontre des gardes. Il ne reconnut ni l'un ni l'autre, ce qui n'était pas étonnant étant donné l'ampleur du service. Il ne connaissait en fait qu'une poignée de ceux qui accompagnaient les détecteurs. Quel soulagement que ce détecteur ! Ces appareils avaient été introduits par ses soins dans le service, cela voulait donc dire qu'il n'était pas trop en retard sur son propre temps.

« Content de vous voir, dit-il aux deux gardes, j'ai eu un petit accident dans mon bureau. »

Sans rien répondre, ils déballèrent méthodiquement le scaphandre spatial prélevé dans un compartiment du détecteur. « Ne vous fatiguez pas à faire la conversation, dit l'un d'eux. Enfilez plutôt ça. »

Mahler pâlit. « Mais je ne suis pas un anachronique, dit-il. Attendez, les gars, vous faites erreur. Je suis Mahler, le chef du service. Votre chef.

— Pas d'histoires avec nous, mon vieux », dit le plus grand des deux gardes, tandis que l'autre enfilait le scaphandre sur Mahler. Horrifié, celui-ci comprit que ni l'un ni l'autre ne le reconnaissait.

« Si vous venez tranquillement et laissez le chef vous expliquer de quoi il retourne, sans faire d'histoires... »

Le plus petit des deux gardes n'eut pas le temps d'achever sa phrase. « Mais enfin, c'est *moi*, le chef, protesta Mahler. J'examinais un diachrone aller-retour dans mon bureau et sans le faire exprès, je me suis envoyé dans le passé. Enlevez-moi ce scaphandre et je vous montrerai ma carte ; cela devrait suffire à vous convaincre.

— Écoutez, mon vieux, on n'est pas là pour être convaincus. Racontez ça au chef si vous voulez. Maintenant, vous venez, ou on vous emmène ? »

Ce n'était pas la peine, réfléchit Mahler, d'essayer de prouver son identité au jeune médecin propre qui l'examinerait à son arrivée dans le service. Cela ne ferait qu'accroître l'imbroglio. Il attendrait d'être dans le bureau du chef.

Il comprenait enfin ce qui lui était arrivé : il avait probablement atterri quelque part dans son propre avenir, après sa propre mort. Quelqu'un l'avait remplacé à la tête du service, et lui, Mahler, était oublié. (Il comprit aussi, ce qui lui fit un choc, qu'en ce moment même ses cendres se trouvaient sans doute dans une urne au Crématorium des Appalaches.)

Lorsqu'il serait devant le chef du service, il expliquerait calmement, simplement, qui il était, et demanderait la permission de retourner dix, vingt ou trente ans en arrière, à l'époque qui était la sienne, pour remettre le diachrone aller-retour aux autorités et reprendre sa vie là où il l'avait laissée. Ainsi, les anachroniques n'iraient plus croupir sur la lune, et on pourrait se passer des services d'un Mahler Absolument inflexible.

Mais, s'avisa-t-il, puisque j'ai déjà fait cela, pourquoi y a-t-il encore un Bureau ? Une peur sournoise commença à l'envahir.

« Dépêchez-vous de terminer ce rapport, dit Mahler au médecin.

— Je ne vois pas ce qui vous presse, répliqua celui-ci. À moins que la lune ne vous tente.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, fit Mahler avec assurance. Si je vous disais qui je suis, vous prendriez le temps de réfléchir avant...

— C'est ça, votre diachrone ? l'interrompit le médecin d'un air blasé.

— Le mien ? Non, enfin... si, dit Mahler. Et faites attention, c'est le seul diachrone aller-retour au monde.

— Vraiment ? Aller-retour ?

— Oui, et si vous me conduisez à votre chef...

— Un instant. J'aimerais montrer ça au médecin-chef. »

Un peu plus tard, le médecin revint. « Parfait, nous pouvons aller voir

le chef. Je vous conseille de ne pas discuter, c'est inutile avec lui. Vous auriez mieux fait de rester là d'où vous venez. »

Deux gardes parurent, qui poussèrent Mahler le long du couloir familial vers le petit bureau brillamment éclairé où il avait passé huit ans de sa vie. Huit ans de l'autre côté de la barrière.

Tandis qu'il approchait de la porte, il préparait soigneusement ce qu'il allait dire à son successeur. Il expliquerait l'accident, ferait la preuve de son identité et demanderait l'autorisation d'employer le diachrone pour retourner dans son temps. Le chef allait d'abord se montrer intraitable, puis curieux, et finalement amusé par l'enchaînement d'événements qui avait piégé Mahler. Et bien sûr, il le laisserait partir après qu'ils auraient échangé des anecdotes sur le métier, sur ce poste qui les faisait se rencontrer tous deux par-delà le fossé des ans. Mahler jura de ne plus jamais toucher un diachrone de sa vie une fois de retour. Il laisserait à d'autres la lourde tâche de renvoyer les anachroniques dans leurs époques respectives.

Il franchit le faisceau photoélectrique. La porte du bureau du chef coulisssa. Derrière la table était assis un homme de haute taille, mince, imposant, l'air pas commode.

Moi.

Par la visière trouble du scaphandre dans lequel on l'avait fourré, Mahler détailla l'homme. Lui-même. L'Absolument inflexible Mahler. L'homme aux quatre mille déportés sur la lune. L'homme qui ne faisait pas d'exceptions, qui accomplissait sa tâche sans faillir.

S'il est Mahler...

Qui suis-je ?

Soudain Mahler vit le cercle vicieux qui se refermait. Il se souvint de l'anachronique impavide, à la voix grave, qui était arrivé avec ce qu'il disait être un diachrone aller-retour, et avait pris le chemin de la lune sans discuter. Mahler savait maintenant qui était l'homme.

Mais où donc commençait le cercle ? Et d'abord, d'où venait ce diachrone ? Il était parti dans le passé pour le ramener dans le présent pour le ramener dans le passé pour...

Vertige. Il n'y avait pas d'issue. Il regarda l'homme assis derrière le bureau et s'avança vers lui, vers ce personnage entouré de prestige, alors que lui-même, qui en était dépossédé, considérait son impuissance, et l'impasse.

Il était parfaitement inutile de discuter avec l'Absolument inflexible Mahler. Ce serait en pure perte. La roue avait fait un tour sur elle-même. Il était bon pour la lune. Il regarda l'homme derrière son bureau avec une lueur étrange, nouvelle dans les yeux.

« Je n'aurais jamais pensé vous trouver ici », dit l'anachronique. La voix que laissait entendre l'émetteur du scaphandre était grave et bien timbrée.

LE CIRCUIT MACAULEY

Ce récit a lui aussi été écrit en juin 1955. Comme la plupart de mes textes à cette époque il a fait son petit bonhomme de chemin de rédaction en rédaction, descendant les échelons qui allaient des marchés les plus lucratifs à ceux qui payaient plus modestement, pour être finalement acheté au début de 1956 – 40 dollars, s'il vous plaît ! – par Leo Margulies, qui commençait à accepter ma production avec une certaine régularité. Il l'a publié dans le numéro d'août 1956 de Fantastic Universe. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, non : je ne pondais pas beaucoup de chefs-d'œuvre à l'âge de 20 ans. Mais il tient assez bien la route, me semble-t-il, en tant qu'approche de quelques-uns des problèmes que l'ère de l'informatique, encore dans les limbes en ce temps-là, était susceptible de soulever. (Et quand vous le lirez, je vous prie de garder à l'esprit qu'en 1955, les ordinateurs étaient encore considérés comme de la technologie expérimentale – des « machines pensantes » – et que les synthétiseurs, d'usage désormais courant dans la création musicale, n'existaient que dans les pages des magazines de science-fiction.)

Je ne nie pas avoir détruit le schéma de Macauley. D'ailleurs, messieurs, je ne l'ai jamais nié. Je l'ai détruit, c'est un fait, et pour de bonnes et solides raisons. Ma grande erreur a été de ne pas prendre la chose au sérieux dès le début. Quand Macauley m'a apporté son circuit, je n'y ai pas vraiment prêté attention – au moins pas toute celle qu'il méritait. Une erreur bien humaine, occupé comme je l'étais à dorloter le vieux Kolffmann. Il aurait fallu que je m'interrompe pour réfléchir à ce qu'impliquait réellement le circuit Macauley.

Si Kolffmann n'avait pas débarqué à ce moment-là, j'aurais eu le loisir de me pencher sur le circuit, d'en percevoir les conséquences, de le jeter à l'incinérateur, et Macauley juste après. Comprenez-moi bien, ça n'aurait pas été un geste dirigé *contre* Macauley. C'est un type très gentil, fin, un des plus brillants cerveaux de notre service de recherche. C'est bien là le problème.

Il est arrivé un matin, pendant que je jetais les grandes lignes du graphique de la *Septième* de Beethoven, prévue pour la semaine suivante. Je l'agrémentais d'ultrasons qui auraient réjoui le grand

Ludwig – à défaut de les entendre, il les aurait ressentis –, et j'étais très satisfait de mon interprétation. À la différence des autres syntherprètes, je ne vois pas l'intérêt d'altérer la partition. Pour moi, Beethoven savait ce qu'il faisait, et je ne suis pas là pour repriser ses symphonies. En y ajoutant les harmoniques ultrasoniques, je ne faisais que *renforcer* son œuvre. Les notes ne changeraient pas, mais il y aurait dans l'air ce frémissement qui marque la grande révolution artistique du synthétiseur.

Je travaillais donc à mon graphique. Au moment où Macauley a franchi la porte, j'étais en train de sélectionner les fréquences pour le second mouvement, ce qui n'était pas sans difficulté car ce mouvement est solennel, mais pas trop. Simplement solennel. Il avait une liasse de feuilles à la main, et j'ai tout de suite vu qu'il venait de tomber sur quelque chose d'important : on ne dérange pas un syntherprète pour des brouilles.

« J'ai mis au point un nouveau circuit, monsieur, a-t-il dit. Basé sur le circuit Kennedy imparfait de 2261. »

Je me souvenais de Kennedy, un garçon brillant, dans le genre de Macauley. Il avait élaboré un circuit qui aurait permis de synthétiser une symphonie aussi simplement qu'on joue de l'harmonica. Mais les résultats s'étaient révélés plutôt décevants. Un je ne sais quoi en cours de route faussait les ultrasons. À l'oreille, c'était épouvantable. Et pas moyen, après coup, de rajuster le tir. Environ un an après, Kennedy a disparu de la circulation, et depuis, plus de nouvelles. Fréquemment, les jeunes techniciens s'attelaient au problème histoire de se distraire un peu, tout en espérant qu'ils découvriraient le secret. Et Macauley venait d'y arriver.

J'ai regardé son schéma, puis je l'ai regardé lui. Il se tenait devant moi, tranquillement, une expression neutre sur son beau visage intelligent, à attendre que je le questionne.

« Ce circuit commande tout ce qui est interprétation musicale, non ?

— Parfaitement, monsieur. Vous pouvez régler le synthétiseur selon l'esthétique que vous avez en tête, et il suit vos consignes. Vous n'avez qu'à fournir les données esthétiques – il y en a pour un instant – et le synthétiseur se chargera de l'interprétation pour vous. Mais là n'est pas le principal intérêt de mon circuit », a-t-il ajouté aimablement, comme pour me cacher le vrai sens de ses paroles, à savoir que je n'avais rien compris. « Moyennant quelques modifications mineures... »

Je n'ai jamais su lesquelles, parce qu'à ce moment-là, Kolmann a fait irruption dans mon studio. Je ne ferme jamais la porte à clé, parce qu'il est entendu que personne n'oserait entrer sans une bonne raison, et puis mon analyste m'a fait savoir que travailler derrière des portes

verrouillées émoussait ma sensibilité, et du même coup réduisait le potentiel artistique de mes interprétations. Je travaille donc avec la porte simplement tirée, et c'est comme ça que Kolffmann est entré. Et comme ça qu'il a sauvé la vie de Macauley, parce que s'il avait fini par me dire ce qu'il avait sur le bout de la langue, je l'aurais, bien qu'à regret, incinéré sur-le-champ, lui et son circuit.

Kolffmann s'était fait un nom chez les mélomanes. Il avait désormais dans les 80 ans, 90 s'il avait un bon gérontologue, et il avait été jadis un pianiste célèbre. Ceux qui connaissaient un peu l'histoire de la musique avant les synthétiseurs prononçaient son nom comme celui de Paganini, de Horowitz, ou de n'importe quel autre virtuose du passé : avec vénération.

Tout ce que j'ai vu alors, c'est un grand vieillard, maigre à faire peur, mal ficelé dans des vêtements élimés, qui a surgi brusquement et s'est précipité vers le synthétiseur dont la masse complexe, pleine de reflets métalliques, occupait tout le mur nord. Il avait à la main un bâton plus gros que son bras, et s'apprêtait à l'abattre sur des millions de crédits de matériel cybernétique, lorsque Macauley, sereinement, l'a désarmé. Quant à moi, secoué, je n'ai pu que rester bouche bée derrière mon bureau.

Macauley l'a poussé vers moi et je l'ai regardé comme s'il était Judas en personne.

« Vieux réactionnaire, lui ai-je dit. Qu'est-ce qui vous prend ? Si vous aviez endommagé le cyber, vous étiez bon pour une amende colossale. Vous ne le saviez pas ?

— De toute façon, je suis fini, a-t-il dit d'une voix basse et gutturale. Fini depuis que vos machines ont pris la relève. »

Il a ôté son chapeau cabossé et libéré une belle tignasse de cheveux blancs. Un chaume de deux jours, tout aussi blanc, lui mangeait les joues.

« Je m'appelle Gregor Kolffmann, a-t-il dit. Ça doit vous dire quelque chose.

— Kolffmann le pianiste ? »

Il a fait oui de la tête, content malgré tout. « Oui, Kolffmann, l'ex-pianiste. Vous et votre machine m'avez ôté la vie. »

Brusquement, toute la haine qui s'était accumulée en moi – la haine qu'on éprouve normalement envers les cybernoclastes – a fondu, et devant ce vieux bonhomme, je me suis senti coupable et tout petit. Pendant qu'il parlait, je me suis rendu compte que l'artiste et le musicien que j'étais avaient une responsabilité envers le vieux Kolffmann. Et quoi que vous en pensiez, j'estime avoir adopté la bonne attitude.

« Même après l'invasion du synthétiseur, a-t-il dit, j'ai poursuivi pendant des années ma carrière de concertiste. Il y avait toujours des

gens pour préférer voir quelqu'un jouer du piano au lieu d'un technicien se contentant de faire passer une bande dans une machine. Mais je n'ai pas pu rivaliser indéfiniment. » Un soupir, puis : « À la fin, il suffisait d'aller à un concert traditionnel pour se faire traiter de réactionnaire, et le public a disparu peu à peu. Pour vivre, je me suis mis à enseigner. Mais plus personne ne voulait apprendre à jouer du piano. Ou alors des gens qui s'adressaient à moi comme à un antiquaire, pour la curiosité, mais pas pour l'amour de l'art. Ils n'ont pas la motivation artistique. Vous et votre machine avez tué tout ça ! »

J'ai regardé le circuit de Macauley, puis Kolffmann, et j'ai eu l'impression que tout me tombait dessus à la fois. J'ai repoussé mon graphique symphonique, d'abord parce que j'étais trop énervé et que ma journée était fichue, et ensuite parce que cela n'aurait fait qu'aggraver les choses si Kolffmann l'avait vu. Macauley était toujours là, attendant de pouvoir m'expliquer son circuit. Je savais que c'était important, mais j'avais l'impression d'avoir une dette envers le vieux Kolffmann, et j'ai décidé de m'occuper d'abord de lui.

« Revenez plus tard, ai-je dit à Macauley. Je verrai volontiers à quoi mène votre circuit quand j'en aurai fini avec M. Kolffmann.

— Très bien, monsieur », a dit Macauley de ce ton de pantin docile qu'ont les techniciens face à un supérieur. Et il est parti.

J'ai rassemblé les papiers qu'il m'avait laissés, et j'en ai fait une liasse bien nette sur un coin de mon bureau. Cela non plus, je ne voulais pas que Kolffmann en ait connaissance, même s'il n'y aurait rien vu d'autre qu'un symbole des machines qu'il exérait.

Puis j'ai fait signe à Kolffmann de s'asseoir dans un douillet pneumorelax, où il s'est installé avec tout le dégoût, caractéristique de sa génération, que lui inspirait l'excès de confort. Je voyais clairement où était mon devoir : mettre du baume au cœur du vieux bonhomme.

Je lui ai donc dit en souriant : « Nous serions heureux que vous veniez travailler pour nous, monsieur Kolffmann. Un homme aussi doué... »

Mais il avait déjà bondi hors du fauteuil, les yeux crachant des flammes : « Travailler pour vous ? Plutôt vous voir crevés et en pièces, vous et vos machines ! Vous, les scientifiques, oui, vous... vous avez tué l'art, et maintenant vous voudriez m'acheter ?

— Non, vous aider, c'est tout. Puisque, d'une certaine façon, nous vous avons privé de votre gagne-pain, j'ai pensé que nous pourrions vous dédommager. »

Il est resté sans rien dire, mais le regard froid qu'il a posé sur moi avait le poids d'un demi-siècle de haine.

« Tenez, je vais vous montrer que le synthétiseur lui-même peut être un incomparable instrument de musique. »

En fouillant dans mon placard, j'ai retrouvé le *Concerto pour alto* de

Hohenstein, que nous avons exécuté en 69 : une œuvre rigoureusement dodécaphonique, une des musiques les plus exigeantes, les plus difficiles à jouer qui aient jamais été écrites. Pour le synthétiseur, la déchiffrer n'était pas plus difficile que déchiffrer une valse de Strauss, alors qu'il aurait fallu à tout altiste humain trois mains et un nez préhensile pour une seule mesure de la pensée musicale de Hohenstein. Après avoir enfoncé la touche de lecture du synthétiseur, j'ai engagé la bande.

La musique a jailli. Le pseudo-alto s'est mis à danser en parcourant toute la gamme tandis que le vieux pianiste cherchait à situer l'œuvre.

« Hohenstein ? » a-t-il fini par demander timidement. J'ai fait oui de la tête.

J'ai vu le conflit qui éclatait en lui. Depuis plus longtemps qu'il ne pouvait se le rappeler, il nous haïssait, car nous étions les responsables de la déchéance de son art. Mais voici que je justifiais devant lui l'existence du synthétiseur en lui faisant écouter une œuvre que l'homme ne pouvait exécuter. Des pensées contradictoires s'entrechoquaient douloureusement en lui. Il s'est levé avec embarras et s'est dirigé vers la porte.

« Où allez-vous ? »

— Loin d'ici. Vous êtes un démon. »

Sa silhouette de vaincu a franchi la porte, et je n'ai rien fait pour le retenir. Le pauvre vieux ne savait plus où il en était, mais j'avais dans mon sac à malices cybernétiques deux ou trois trucs capables de résoudre ses problèmes et, peut-être, de le réintégrer dans le monde de la musique. Quoi qu'on pense de moi, surtout après l'histoire de Macauley, on ne peut pas dire que j'aie servi d'autres maîtres que la musique.

J'ai cessé de travailler sur ma *Septième* de Beethoven. Mis de côté le diagramme de Macauley, et convoqué quelques techniciens. Je leur ai dit ce que je comptais faire. Pour commencer, il s'agissait de trouver qui avait été le professeur de piano de Kolffmann. En un rien de temps, ils ont eu sous la main la documentation nécessaire, et nous avons appris qu'il s'agissait d'un certain Gotthard Kellermann, décédé depuis bientôt soixante ans. La chance nous souriait. En effet, le Central a pu repérer et nous sortir une vieille bande du Congrès International de Musique de Stockholm en 2187, au cours duquel Kellermann s'était livré à une brève intervention *sur L'histoire de la pédale et de sa technique*. Rien de très passionnant, mais ce n'était pas le contenu de sa conférence qui m'intéressait. On a réduit son discours en phonèmes, on l'a analysé, réarrangé, évalué, et confié enfin au synthétiseur pour le mettre sur bandes.

Le résultat était un nouveau discours de la voix même de

Kellermann, ou du moins d'une réplique raisonnablement satisfaisante de celle-ci. Assez bonne, en tout cas, pour duper Kolfmann, qui n'avait pas entendu la voix de son vieux professeur depuis plus d'un demi-siècle. Quand tout a été prêt, j'ai envoyé chercher Kolfmann, et deux heures plus tard on me l'amenait, encore un peu plus vieilli et un peu plus usé.

« Pourquoi me tourmentez-vous, a-t-il demandé. Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir en paix ? »

J'ai fait celui qui n'entendait pas. « Écoutez ça, monsieur Kolfmann. » J'ai appuyé sur la touche de lecture, et la voix de Kellermann a jailli du haut-parleur.

« Bonjour, Gregor », disait-elle.

Kolfmann était visiblement décontenancé. J'ai profité du silence ménagé sur la bande pour lui demander s'il reconnaissait la voix. Il a fait oui de la tête. Je voyais bien qu'il était à la fois craintif et soupçonneux, et j'espérais que cette histoire ne se retournerait pas contre nous.

« Gregor, ce que j'ai constamment essayé de vous apprendre – et vous étiez mon élève le plus attentif –, c'est qu'il faut se montrer souple. Les techniques sont condamnées au changement, bien que l'art lui-même soit immuable. M'avez-vous écouté ? Non. »

Kolfmann commençait à comprendre ce que nous avions manigancé. Cela se voyait à sa pâleur de mort.

« Gregor, le piano est désormais un instrument désuet. Vous avez sous la main un nouvel instrument fabuleux dont vous refusez de voir la grandeur. Cette nouvelle merveille qu'est le synthétiseur est capable de tout ce que pouvait faire le piano et de plus encore. Elle représente un énorme progrès.

— D'accord, a dit Kolfmann, une lueur étrange dans le regard. Éteignez cette machine. »

J'ai tendu la main et arrêté la bande.

« Vous êtes très malin, a-t-il repris. Je parie que c'est avec votre synthétiseur que vous m'avez mijoté ce petit discours. »

Je n'ai pas nié.

Il est resté silencieux durant un moment interminable. Un muscle tressautait dans sa joue. Je le regardais sans oser parler.

Enfin, il a déclaré : « Votre mise en scène était idiote, mais vous avez gagné. Vous m'avez secoué.

— Je ne comprends pas. »

De nouveau il est resté sans rien dire, se débattant avec Dieu sait quelle force intérieure. Je sentais bien qu'il était en proie à un conflit. Apparemment, ses yeux fixés dans le vide ne me voyaient plus. Il a grommelé quelque chose dans une langue étrangère, s'est tu et a secoué son imposante vieille tête. Enfin, baissant les yeux sur moi, il a

déclaré : « Cela vaut peut-être la peine d'essayer. Vous avez peut-être fait dire la vérité à la voix de Kellermann. Peut-être. Vous êtes ridicule, mais j'ai été encore plus ridicule que vous. Je me suis entêté à résister alors que j'aurais dû coopérer. Au lieu de m'en prendre à vous, j'aurais dû être le premier à apprendre à créer de la musique avec ce nouvel et curieux instrument. Idiot que je suis ! Imbécile ! »

Je ne suis pas certain que ce dernier mot s'adressait à lui-même. Toujours est-il que j'avais là la preuve de son ouverture d'esprit : il avait admis son erreur et désirait repartir à zéro. Je n'espérais pas le voir coopérer ; je voulais simplement désamorcer son hostilité. Mais il avait cédé. Il venait de reconnaître son erreur et s'appropriait à reconsidérer toute sa carrière.

« Il n'est jamais trop tard pour apprendre, lui ai-je dit. Nous pourrions vous montrer. »

Kolfmann m'a foudroyé du regard. J'en ai eu la chair de poule, mais ma joie n'avait plus de limites. J'avais remporté une grande victoire pour la musique, et qui plus est, avec une facilité dérisoire.

On ne l'a plus revu de quelque temps ; il se familiarisait avec la technique du synthétiseur. Je lui avais fourni le meilleur spécialiste, celui que je préparais en vue de ma succession. Entre-temps, j'avais terminé mon Beethoven, et le concert avait été un triomphe. J'allais enfin pouvoir m'occuper de Macauley et de son circuit.

Mais une fois de plus, tout allait se coaliser pour m'empêcher de prendre pleinement conscience de la menace qu'il représentait. Certes, j'ai réussi à comprendre qu'il pouvait être perfectionné de manière à éliminer toute intervention humaine, ou presque, dans l'interprétation musicale. Mais je n'avais pas travaillé en laboratoire depuis des années, et j'avais perdu l'habitude d'étudier tous les diagrammes qui me tombaient sous la main pour voir quel parti pouvait en être tiré.

J'examinais donc le circuit Macauley, avec l'arrière-pensée que son perfectionnement pouvait me mettre au chômage (si n'importe qui était capable de créer une interprétation musicale, le talent artistique n'intervenait plus), quand Kolfmann est entré, quelques bandes à la main. Il avait rajeuni de vingt ans ; son visage était net, radieux, son regard brillait, et son impressionnante crinière ondulait majestueusement.

« Je ne cesserai de le répéter, m'a-t-il dit en posant les bandes sur mon bureau, je m'y suis pris comme un imbécile. J'ai gâché ma vie. Au lieu de la passer à tapoter sur un pauvre petit clavier, j'aurais pu créer des merveilles avec cette machine. Regardez, j'ai commencé avec Chopin. C'est cette bande-là. »

J'ai engagé la bande dans le synthétiseur, et la *Fantaisie en fa mineur* de Chopin a déferlé dans la pièce. J'avais entendu mille fois cette

vieille rengaine, mais jamais de cette façon-là.

« Cette machine est l'instrument le plus noble dont j'aie jamais joué », a-t-il ajouté.

J'ai regardé le graphique qu'il avait établi pour ce morceau de sa petite écriture appliquée. Les harmoniques ultrasoniques étaient invraisemblables. En seulement quelques semaines, il avait maîtrisé des subtilités dont l'assimilation m'avait demandé quinze ans. Il avait découvert qu'un choix judicieux d'ultrasons, au-delà du seuil d'audition mais non de perception, élargissait les horizons de la musique d'une manière que n'auraient pu concevoir les compositeurs avant l'avènement du synthétiseur, limités comme ils l'étaient par leurs instruments frustes et leurs notions lacunaires d'acoustique.

Ce Chopin-là m'aurait fait pleurer. Pas tant les notes de la partition, que je connaissais par cœur, que celles, inaudibles, du registre ultrasonique produit par le synthétiseur. Le vieux bonhomme les avait choisies avec une habileté d'expert – non, avec génie, tout simplement. Et c'était un plaisir de le voir debout au milieu de la pièce, tout fier, tandis que se tissait la glorieuse tapisserie de sons.

J'ai su que c'était là mon plus grand triomphe artistique. Mes symphonies de Beethoven, toutes mes autres interprétations n'étaient rien à côté de mon chef-d'œuvre : avoir mis le synthétiseur entre les mains de Kolffmann.

Il m'a tendu une autre bande, et je l'ai mise. C'était la *Toccata et Fugue en ré mineur* de Bach – visiblement, il avait d'abord travaillé sur les morceaux qu'il connaissait le mieux. Mais ce que rendait le synthétiseur, c'était le grondement d'un super-orgue dont la violence nous écrasait. Et pendant cette tempête, Kolffmann est resté là, debout. Je le regardais, j'essayais de le rattacher au vieillard miteux qui avait naguère essayé de détruire mon synthétiseur. Mais il n'y avait plus le moindre rapport entre les deux.

Vers la coda du morceau de Bach, j'ai repensé au circuit Macauley et à toute cette ruche bourdonnante de techniciens propres qui se creusaient la tête pour éliminer du synthétiseur sa seule imperfection : l'élément humain. Et je me suis réveillé.

Pour commencer, j'ai décidé de retirer le circuit Macauley de la circulation jusqu'à la mort de Kolffmann, qui ne pouvait que se situer dans un proche futur. Je l'ai décidé par pure charité, et je vous demande d'en prendre acte. Kolffmann, après des années d'amertume, connaissait un triomphe inégalé, et si je lui avais montré que tout ce qu'il pouvait faire avec le synthétiseur serait de toute façon surpassé par le nouveau circuit, ç'aurait été catastrophique pour lui. Il n'y aurait pas survécu.

Il a engagé la troisième bande lui-même. C'était le *Requiem* de Mozart, et la manière dont il avait surmonté les difficultés techniques

que posait la synthèse des voix m'a stupéfait. Et pourtant, avec le circuit Macauley, la machine pourrait s'occuper toute seule de ces détails.

Tandis que la sublime musique de Mozart s'élevait et s'enflait, j'ai sorti le graphique que Macauley m'avait donné et l'ai contemplé d'un œil sombre. C'était décidé, je le mettrais à l'ombre jusqu'à la mort du vieil homme. Puis j'en révélerais l'existence au monde entier, et m'étant moi-même rendu inutile (car les interprètes dans mon genre ne vaudraient plus tripette), je sombrerais dans un paisible oubli, avec au moins la certitude que Kolffmann serait mort heureux.

Messieurs, je le répète, c'était là un geste de pure charité, qui n'avait rien de malveillant ni de réactionnaire. Loin de moi l'idée d'enrayer les progrès de la cybernétique, du moins à ce moment-là.

Je n'ai pris ma décision qu'après avoir examiné d'un œil plus attentif le travail de Macauley. Cela lui avait peut-être échappé, mais moi, pour ce genre de chose, j'avais du flair.

Mentalement, j'ai ajouté un fil ou deux par-ci, modifié un contact par-là, et soudain, j'ai tout compris.

Connecté au circuit Macauley, le synthétiseur n'avait nul besoin d'une intervention humaine pour les consignes esthétiques destinées à l'interprétation, et d'ailleurs son auteur n'avait rien prétendu d'autre. Mais ce n'était pas tout. Jusqu'ici, le synthétiseur pouvait reproduire n'importe quel bruit, naturel ou non, mais il fallait contrôler le volume, le timbre, bref, tout ce qui fait l'interprétation musicale. Macauley avait fait en sorte que le synthétiseur puisse aussi se charger de cela. Mais ce que je venais de voir, c'est qu'il pouvait également créer sa propre musique, à partir de rien, sans aucune intervention humaine. Là, ce n'était plus seulement le chef d'orchestre, mais aussi le compositeur qui n'était plus nécessaire. Le synthétiseur n'avait plus besoin de personne. Il était indépendant de l'homme. Or l'art, que je sache, est le propre de l'homme.

C'est à ce moment-là que j'ai détruit le graphique de Macauley et que j'ai lancé le presse-papier sur mon cher synthétiseur, coupant Mozart en plein milieu d'un contre-ut. Kolffmann s'est retourné vers moi, horrifié, mais le plus horrifié des deux, c'était moi.

Je sais. Macauley a redessiné son schéma, et je n'ai pas freiné le cours de la science. Une raison de plus pour me sentir parfaitement inutile. Mais avant que vous me traitiez de réactionnaire et me mettiez au rancart, je voudrais vous dire ceci :

L'art est une fonction de l'être conscient. À partir du moment où nous créons une machine capable de composer de la musique originale, capable d'un acte artistique, nous créons un être intelligent. Et bien plus fort, plus habile que nous. Nous avons synthétisé notre successeur.

Messieurs, nous sommes tous obsolètes.

LES CHANTS DE L'ÉTÉ

Encore une nouvelle écrite en juin 1955, mais il va falloir que nous fassions d'abord un bond d'un an jusqu'à l'été 1956. À ce moment-là, bien des choses sont arrivées depuis mes vaillantes premières ventes. Me voilà diplômé de Columbia, je me suis marié, et, seul ou en collaboration avec un diable de personnage du nom de Randall Garrett, j'ai placé des douzaines de nouvelles dans toutes sortes de magazines.

Garrett a été la clé de mon soudain décollage vers le succès. Écrivain de science-fiction compétent mais alcoolique et affligé d'une incorrigible paresse, il s'était retrouvé à New York à bout de ressources et, à la suite d'un hasardeux concours de circonstances, avait échoué dans le même immeuble miteux où Harlan Ellison et moi (et quelques autres science-fictionneux) habitions. À nos yeux, Garrett et moi formions des figures complémentaires. C'était un scientifique, j'étais un littéraire. Il s'y entendait pour élaborer une intrigue mais était un piètre styliste, j'avais du mal en matière de construction mais je savais raconter une histoire avec une certaine élégance. C'était un extraverti plein d'exubérance ; j'étais du genre calme et réservé. Il avait un sérieux poil dans la main ; j'étais un bourreau de travail. Nous avons tout de suite sympathisé – l'attraction des contraires, je suppose – et commencé à écrire des histoires ensemble. Garrett tapait à la machine comme un forcené jusqu'à ce qu'il soit terrassé par l'alcool et la fatigue, je prenais le relais jusqu'à ce qu'il ail récupéré, Garrett s'occupait alors de mener le récit à son terme, tandis qu'il me revenait de procéder au toilettage final. Tout ce que nous avons produit de la sorte s'est vendu. Il connaissait tous les rédacteurs en chef de New York – leurs faibles, leurs préférences – et me les a fait rencontrer à leur bureau. Voilà que j'appelais par leur prénom tous les grands du domaine, John Campbell d'Amazing, Horace Gold de Galaxy, ainsi que des personnages de moindre envergure mais importants comme Bob Lowndes, Larry Shaw du nouveau magazine Infinity, et Howard Browne d'Amazing Stories. Ils voyaient tous en moi une machine à produire des histoires, compétente et ambitieuse, un écrivain fiable qui pouvait livrer en un temps record des textes peu spectaculaires, mais honorables, de n'importe quelle longueur. Et très vite, alors qu'il ne leur était pas toujours facile de remplir leurs magazines mensuels ou bimensuels, ils trouvèrent en moi un précieux

fournisseur de copie. J'étais lancé.

Dès lors, ayant cessé d'être un amateur rêveur pour devenir, à l'âge de 21 ans, un membre bien connu du cercle des auteurs professionnels, j'ai commencé à ressortir de mes tiroirs les deux ou trois douzaines de nouvelles que je n'avais pas réussi à placer durant ma période d'apprentissage et à les soumettre l'une après l'autre à ces rédacteurs qui étaient désormais mes amis. Toutes choses égales, un rédacteur considèrera le manuscrit d'un écrivain qu'il connaît avec beaucoup plus de sympathie que celui d'un parfait étranger arrivé par la poste ; et l'un après l'autre, tous ces récits qui m'avaient été systématiquement refusés en 1953, 1954, et dans les premiers mois de 1955, commencèrent à voir le jour en 1956.

Il faudrait plusieurs volumes de la taille de celui-ci pour les remettre à la disposition du public, et je ne suis pas sûr qu'il y ait grand besoin de charger les rayons des bibliothèques avec de gros recueils des « nouvelles de jeunesse plus ou moins passables de Robert Silverberg ». Quelques échantillons comme « Le chemin de la nuit », « Opération Méduse » et « La colonie silencieuse » suffisent amplement à démontrer les mérites, si modestes soient-ils, de mes œuvres d'apprenti, et j'en resterai là pour ce qui est de ce petit salut à l'histoire. Assez, c'est assez.

Si je tiens à exhumé un exemple de plus de ce que je considère comme mes récits « pré-professionnels », c'est en raison de son intérêt intrinsèque et de la lumière qu'il jette sur mon œuvre ultérieure. Une fois de plus, comme avec « La colonie silencieuse », j'imitais ici un « grand », mais cette fois, poussant mes ambitions au-delà du niveau Sheckley, je m'attaquais carrément à William Faulkner. En 1954, étudiant à Columbia, j'avais été très impressionné par Tandis que j'agonise, que j'avais lu en une nuit. L'usage non seulement de points de vue multiples mais aussi de narrateurs multiples était pour moi une révélation et, avec toute l'impétuosité de la jeunesse, je m'y suis essayé dans « Les chants de l'été ». Ayant déjà acquis – du moins le croyais-je – quelque maîtrise de la narration conventionnelle d'un seul point de vue, j'étais maintenant prêt, à l'âge de 19 ans, à me frotter à des techniques narratives plus ambitieuses. (Ainsi qu'à certains thèmes, comme celui du groupe mental, que je devais souvent reprendre par la suite.)

La première douzaine de rédacteurs auxquels j'ai envoyé « Les chants de l'été » n'ont pas été convaincus – ou n'ont pas voulu se laisser convaincre. Si ce genre d'expérimentation était publiable, il fallait que ce soit sous la signature de Théodore Sturgeon ou de James Blish. Mais après avoir circulé pendant près d'un an, précisément au moment où je me faisais connaître des éditeurs new-yorkais et où ils m'achetaient des textes qu'ils avaient refusés un an plus tôt, cette nouvelle a été accueillie par le magazine de Robert Lowndes Science Fiction Stories au printemps 1956. Mes archives indiquent qu'elle me fut payée trois quarts de cent le mot – soit 48 dollars. Désormais mon nom commençait à figurer régulièrement au sommaire des

magazines de S-F, et Lowndes a sans doute pensé qu'il pouvait prendre ce risque. (En fait, il a placé « Les chants de l'été » en tête du numéro – même si c'était Clifford D. Simak qui avait son nom sur la couverture.) Je n'en ai pas envoyé un exemplaire à Faulkner pour voir ce qu'il en pensait.

1. KENNON

J'étais en chemin pour prendre part au Chant, où je comptais bien rappeler sa promesse à Corilann. Je traversais la vaste plaine quand l'homme a surgi devant moi, le dénommé Chester Dugan. On aurait dit qu'il tombait du ciel.

Je l'ai regardé vaciller sur ses jambes l'espace de quelques instants. Je me demandais d'où il sortait comme ça et pourquoi il était là. Petit – plus petit que n'importe lequel d'entre nous –, bedonnant jusqu'à en être répugnant, il avait le visage sillonné de rides et le menton hérissé de barbe. J'étais impatient d'arriver au Chant, aussi, sans m'occuper davantage de lui, ai-je poursuivi ma route pendant qu'il s'affalait par terre. Mais il m'a hélé dans une langue barbare, incorrecte, que j'ai eu du mal à reconnaître comme la nôtre.

« Hé, toi ! Donne-moi un coup de main, veux-tu ? »

Comme il semblait en difficulté, je me suis approché pour l'aider à se remettre debout. Il haletait et semblait plus ou moins en état de choc. Après l'avoir hissé sur ses pieds, j'ai jugé qu'il n'avait plus besoin de moi et repris mon chemin. J'étais pressé d'arriver au Chant et n'avais nulle envie de me mêler des affaires de cet inconnu. L'année précédente, j'avais pris part à mon premier Chant chez Dandrin et en gardais un excellent souvenir. C'était là que Corilann s'était promise. Il me tardait d'arriver à destination.

Mais l'homme m'a rappelé. « Attends ! a-t-il crié. Ne me laisse pas. Tu ne comptes pas m'abandonner ici, tout de même ? Aide-moi. »

Je suis revenu sur mes pas. Il était bizarrement accoutré – ce qu'il portait était laid, mal arrangé, trop ajusté – et tournait sur lui-même, essayant de retrouver son aplomb.

« Où suis-je ? m'a-t-il demandé.

— Sur Terre, bien sûr.

— Ça je m'en doute, pauvre imbécile. Mais où, exactement ? »

Sa question n'avait aucun sens. À quel endroit de la Terre ? Ici, c'était tout ce que je savais. Au milieu de la grande plaine qui sépare ma demeure de celle de Dandrin, où se tient le Chant. J'ai commencé à me sentir mal à l'aise. L'inconnu avait l'air sérieusement atteint et je ne savais comment m'y prendre avec lui. Heureusement que je me rendais au Chant ; livré à moi-même, j'aurais été pris de court. Au fond, j'étais loin d'être aussi débrouillard que je ne me l'imaginais.

« Je vais au Chant, ai-je dit. Et vous ?

— Je ne bougerai pas d'un pas avant de savoir où je suis et comment j'y suis arrivé. Qui es-tu, d'abord ?

— Je m'appelle Kennon. Vous êtes au milieu de la grande plaine qui nous sépare de chez Dandrin, où doit avoir lieu le Chant, car nous sommes en été. Venez avec moi si vous voulez ; j'ai hâte d'y arriver. »

Je me suis remis en marche, et cette fois, il m'a emboîté le pas. Nous avons marché quelque temps en silence.

« Réponds-moi, Kennon, a-t-il dit au bout d'une centaine de pas. Il y a dix secondes de cela, je me trouvais à New York, et me voilà ici ! À quelle distance suis-je de New York ?

— New York ? Qu'est-ce que c'est ? »

À ces mots, il a manifesté tous les signes d'une profonde exaspération. J'étais de plus en plus inquiet.

« Mais enfin, d'où sors-tu ? a-t-il hurlé. Tu n'as jamais entendu parler de New York ? *New York*, ça ne te dit rien ? Une ville de huit millions d'habitants, au bord de l'océan Atlantique, sur la côte Est des États-Unis d'Amérique. Ne me dis pas que tu n'en as jamais entendu parler !

— C'est quoi, une ville ? » lui ai-je retourné, complètement perdu.

Là, cédant à la colère, il a lancé les bras au ciel.

« Pressons le pas », me suis-je contenté de dire. La situation m'échappait complètement et, plus que jamais, il me tardait d'arriver au Chant – où Dandrin, ou quelque autre ancien, serait peut-être en mesure de le comprendre. Pendant le trajet, il n'a cessé de me harceler de questions, mais je crains de ne pas l'avoir beaucoup aidé.

2. CHESTER DUGAN

Je n'y comprends rien. J'ignore ce qui s'est passé et comment. En tout cas, c'est sans espoir de retour. Mais tant pis. Il y a de quoi faire, ici, et je vais montrer à ces abrutis qui est le patron.

C'est bien simple, je m'apprêtais à prendre le métro. Il s'est produit une formidable explosion accompagnée d'un éclair aveuglant, et avant que j'aie pu me rendre compte de quoi que ce soit, j'ai perdu connaissance pour me retrouver ici, au beau milieu de nulle part. Il m'a fallu quelques instants pour récupérer. Je crois que je me suis flanqué par terre. Je ne suis guère impressionnable, mais tout ça sortait vraiment de l'ordinaire et j'ai dû perdre l'équilibre.

Quoi qu'il en soit, je me suis vite ressaisi. J'ai regardé autour de moi et vu ce gamin vêtu d'une espèce de grande robe flottante qui passait par là. Comme il n'avait pas l'air de se soucier de moi, je l'ai interpellé. Il est venu me donner un coup de main et a tourné les

talons comme si de rien n'était. J'ai dû le rappeler pour le faire revenir. Ce à quoi il a consenti, mais manifestement à contrecœur. Le petit salopard.

J'ai essayé d'obtenir de lui quelques renseignements, mais il a joué les imbéciles. Non, il ne savait pas où nous étions. New York ? Jamais entendu parler. Une ville ? Il ne savait même pas ce que c'était. Je l'aurais volontiers pris pour un fou, mais je ne savais pas ce qui m'était arrivé ; si ça se trouvait, le fou, c'était moi.

J'ai rapidement compris que je n'en tirerais rien et n'ai pas insisté. Il ne cessait de répéter qu'il se rendait au Chant, et à l'entendre prononcer ce mot, il ne faisait pas de doute que le C était majuscule. Là-bas, assurait-il, je trouverais des gens capables de me répondre. Aujourd'hui, je ne sais toujours pas comment je suis arrivé ici. J'ai posé bien des questions autour de moi, mais personne n'a su m'expliquer comment j'ai pu entrer dans un wagon de métro new-yorkais en 1956 et ressortir en rase campagne vers ce qui semble être le XXXV^e siècle. Car ces pauvres débiles ont même réussi à s'embrouiller dans la chronologie.

Mais je suis là, c'est tout ce qui compte. Tout ce qui s'est passé entre-temps appartient maintenant aux poubelles de l'Histoire. Des affaires qui m'occupaient en 1956, il ne reste que poussière. Pour d'obscuras raisons, je suis cloué ici ; je n'ai pas d'autre endroit où faire ma pelote. Tout recommencer à zéro, voilà où j'en suis – moi, Chester Dugan. Mais je relèverai le défi ! Je m'y emploie déjà.

Je marchais depuis un certain temps en compagnie du gamin, ce Kennon, quand j'ai entendu les voix. Il se faisait tard, la lumière déclinait. Au fait, quand j'ai quitté New York, en 1956, novembre touchait à sa fin, mais ici, il faisait un temps splendide, estival. Il y avait dans l'air un je ne sais quoi de frais et de piquant que je n'avais jamais remarqué à New York, dans la mélasse qu'on y respirait.

Le chant prenait de l'ampleur à mesure que nous approchions, mais un brusque silence s'est fait au moment de notre apparition.

Ils pouvaient être une trentaine, assis en cercle, tous vêtus de légères chasubles bien aérées. Tous les visages se sont tournés vers moi.

On aurait dit qu'ils sondaient mes pensées.

L'espace de quelques minutes, personne n'a soufflé mot, puis ils se sont remis à chanter. Un jeune gars à la silhouette élancée y allait de son couplet, et ils lui répondaient. Je n'existais plus pour eux. Je les ai laissés continuer en attendant d'avoir un plan ; je ne suis pas du genre à foncer tête baissée dans le brouillard.

J'ai profité d'une accalmie dans leur chant pour crier : « Stop ! » et m'avancer au milieu du cercle.

« Je m'appelle Dugan, ai-je articulé à haute et intelligible voix. Je ne sais pas comment je suis arrivé ici, je ne sais pas où je suis, mais j'ai l'intention d'y rester quelque temps. Qui est votre chef ? »

Ils ont échangé des regards ahuris jusqu'à ce qu'un vieillard au visage émacié finisse par s'avancer vers moi. « Je m'appelle Dandrin, a-t-il déclaré d'une petite voix éraillée. Étant le plus ancien, je parlerai au nom de tous. D'où venez-vous ?

— Justement ! Je viens de New York, États-Unis d'Amérique, planète Terre, Univers. Il n'y a pas un de ces noms qui vous dise quelque chose ?

— Ce sont des noms, évidemment. Mais j'ignore ce qu'ils désignent. Les États-Unis d'Amérique ? Nous n'avons rien de tel chez nous.

— Vous n'avez jamais entendu parler de New York ? » Voilà qu'il me faisait le même numéro que ce jeune crétin de Kennon, et ça ne me plaisait guère. « New York est la plus grande ville du monde, de même que les États-Unis sont la nation la plus riche ! »

Des murmures étouffés ont parcouru le cercle. Dandrin a souri.

« Je crois deviner ce que vous voulez dire. Ville, nation... » Il m'a regardé d'une drôle de façon. « Dites-moi, de *quand* venez-vous, exactement ? »

Ça m'en a fichu un coup. « De 1956. » Et là, je l'admets, j'ai commencé à me faire du souci.

« Nous sommes au xxxv^e siècle, a-t-il déclaré le plus tranquillement du monde. À tout le moins, croyons-nous, car nous avons cessé de compter au cours du Grand Chambardement... Mais nous interrompons le Chant avec notre conversation. Allons la poursuivre un peu plus loin, que les autres puissent continuer à chanter. »

Il m'a conduit à l'écart et m'a tout expliqué. Une effroyable guerre atomique avait eu raison de la civilisation. Ces gens étaient les survivants, le fond du verre, en quelque sorte. Il n'existait plus de villes, ni même de gros bourgs. Les hommes vivaient éparpillés par groupes de deux ou trois et se rassemblaient en de très rares occasions. À vrai dire, moins ils se voyaient, mieux ils se portaient, sauf l'été. Ils se retrouvaient alors dans la demeure de quelque ancien – généralement Dandrin. Là, ils chantaient, et quand c'en était fini, chacun rentrait chez soi.

Apparemment, la population de l'Amérique n'excédait pas quelques milliers d'individus, dispersés aux quatre coins du territoire. Il n'y avait ni industrie, ni commerce, ni culture intensive. Rien qu'une poussière de familles isolées qui s'adonnaient à une modeste agriculture de subsistance et passaient le reste du temps à chanter. Tout en écoutant le vieillard, je me frottais les mains – mentalement, bien sûr. Toutes sortes de plans se formaient dans ma tête.

Ni lui ni moi n'avions la moindre idée de la façon dont j'étais arrivé ici, et je n'en sais pas plus aujourd'hui. Sans doute un de ces hasards cosmiques comme il en existe un sur des milliards, une faille dans l'espace-temps ou quelque chose dans ce goût-là. J'ai franchi le seuil au bon moment pour échouer en rase campagne. Mais Chester Dugan n'est pas du genre à se préoccuper de ce qu'il ne comprend pas. Il fait avec.

Étant donné ma connaissance des méthodes de travail du XX^e siècle, je voyais s'ouvrir devant moi un futur plein de promesses. Pour commencer, il fallait rétablir les villages. Dans l'état actuel des choses, aucune civilisation n'était possible. Une fois cette étape franchie, je m'attacherais à restaurer tout ce que cette population décadente avait perdu : argent, loisirs, sports, affaires. Une fois la machine en route, on serait prêts. On s'attaquerait à la construction d'une ville, une ère d'expansion s'ensuivrait. Peu importait ce qui me valait ma présence ici, c'était une aubaine. Une occasion en or. Ces gens allaient être une patte molle entre mes mains.

3. CORILANN

C'est avec l'approbation de Kennon que j'ai fait ça. Ce soir-là, après le Chant, Dugan s'est approché de moi et rien qu'à sa façon de me parler, j'ai compris qu'il voulait passer la nuit avec moi. Je m'étais déjà promise à Kennon, mais Dugan s'est montré si insistant que j'ai demandé à Kennon de me rendre ma liberté pour cette nuit. Il n'y voyait pas d'inconvénient. Il a accepté.

Pour m'aborder, Dugan s'y est pris d'une drôle de façon. Détournée, sans aucune franchise. Je n'ai pas aimé une seule minute de cette nuit avec lui ; et je le trouve laid.

Il n'arrêtait pas de me dire : « Reste avec moi, mon chou. On verra du pays tous les deux. » Je ne comprenais rien à ce qu'il me racontait.

Le lendemain, les autres filles m'ont assaillie de questions. Nous sommes si peu nombreux que c'est un véritable événement de coucher avec un inconnu. Elles voulaient toutes savoir comment ça s'était passé. Formidable, ai-je dit.

C'était un mensonge ; j'avais trouvé ce type répugnant. Mais je suis allée le retrouver le lendemain soir, et le surlendemain, malgré les protestations du pauvre Kennon. Malgré moi. Quelque chose en lui m'attirait irrésistiblement. Je n'y pouvais rien. Et pourtant, il me dégoûtait.

4. DANDRIN

Cela m'a fait un curieux effet de les voir ainsi alignés en rangs impeccables, eux qui n'avaient jamais eu la moindre notion d'ordre ou de discipline, tandis que Dugan leur expliquait ce qu'il attendait d'eux. La veille, quand la journée avait commencé, nous étions encore libres, seulement entre nous, et puis Dugan était arrivé.

Assis à l'ombre, je le regardais exposer ses plans. Nous faisons tout notre possible pour comprendre ce qu'il voulait. Les histoires que l'on m'avait racontées sur nos lointains ancêtres me revenaient en mémoire, des histoires auxquelles je n'avais jamais cru avant de voir Dugan à l'œuvre.

« Je ne vous comprends pas ! criait-il. Vous avez ce monde regorgeant de richesses qui vous tend les bras, et vous, au lieu de vous jeter dessus, vous restez assis en rond à chanter ! À chanter ! Vous êtes un peuple décadent, voilà ce que vous êtes ! Ce qu'il vous faut, c'est un gouvernement – un bon vieux gouvernement à poigne – et je suis là pour ça. »

Le matin, Kennon et quelques autres étaient venus me trouver pour s'enquérir de la suite des événements. Je leur avais recommandé de ne rien faire, d'écouter Dugan et d'obéir à ses ordres. De cette façon, pensais-je, on apprendrait à le connaître et on finirait par savoir comment il convenait de se conduire avec lui. L'avouerai-je ? J'étais curieux de voir comment il réagirait parmi nous.

Je n'ai rien dit quand il a demandé à tout le monde de rester sur place après le Chant. On allait construire une ville, a-t-il expliqué. Il allait nous faire profiter des bienfaits du ^{xx}e siècle.

Nous l'avons tous écouté patiemment, sauf Kennon. C'était lui qui avait amené Dugan parmi nous. Le pauvre garçon était venu pour le Chant et pour Corilann, et voilà que Dugan avait jeté son dévolu sur elle. Le premier soir, Kennon avait donné son accord, persuadé qu'elle lui reviendrait le lendemain. Mais elle n'en avait rien fait ; elle était restée avec Dugan.

En l'espace de deux ou trois jours, le plan de la ville était tracé et le travail distribué. Une question, surtout, nous préoccupait. *Pourquoi ?* Pourquoi tient-il tant à nous faire construire une ville ? Pourquoi ? Il allait falloir lui donner le temps de réaliser ses projets ; du moment qu'il ne causait aucun dommage irréparable, il allait falloir attendre, quitte à continuer de nous interroger.

5. CHESTER DUGAN

Cette petite Corilann est vraiment bien roulée ! Rien à voir avec ce qui faisait mon ordinaire *avant*. Quand Dandrin m'a eu montré le coin des filles libres, je les ai passées en revue et mon choix s'est arrêté sur elle. Elles valaient toutes le coup d'œil, mais Corilann avait quelque chose en plus. À ce moment-là, j'ignorais qu'elle était plus ou moins fiancée à Kennon, sinon j'y aurais regardé à deux fois avant de l'entreprendre ; je ne tiens pas à me mettre ces gens à dos.

J'ai peur que Kennon m'en veuille un peu. Je lui ai carrément soufflé sa dulcinée, et je ne crois pas qu'il apprécie mes méthodes. Il va falloir que je fasse preuve de psychologie avec lui. Que je lui propose d'être mon second, par exemple.

La ville prend gentiment tournure. Cent vingt personnes participaient au chant, dont une quinzaine de vieillards, le reste se répartissant à peu près équitablement entre les deux sexes. Tous ou presque vivent en couple, ce dont j'ai dû tenir compte dans la répartition de l'habitat. Les naissances ne sont guère fréquentes, mais je vais arranger ça ; inventer un système qui favorise les familles nombreuses, une forme quelconque d'incitation à la procréation. Plus vite la population s'accroîtra, mieux on s'en trouvera. J'ai cru comprendre qu'à quelques centaines de kilomètres au nord, peut-être moins (je n'ai toujours pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve), existe une tribu qui a conservé des machines et des objets manufacturés. Dès que nous serons organisés, j'enverrai là-bas une expédition pour écraser ces sauvages et rapporter leur matériel.

Tiens, ce serait une idée de confier à Kennon le commandement de l'expédition. Il se trouverait promu à une haute responsabilité, et avec un peu de chance, il y laisserait sa peau. Ce gamin risque de me causer des ennuis ; je regrette d'avoir marché sur ses plates-bandes.

Mais il est trop tard pour revenir en arrière. Et puis, il me faut un fils, et sans tarder. Si Corilann accouche d'une fille, me voilà bien. Comment fonder une dynastie sans un héritier ?

Il y a un autre gamin qui m'inquiète – Jubilain. Il n'est pas comme les autres ; il est fragile, d'une extrême sensibilité, et semble avoir droit à un traitement spécial. C'est lui qui dirige le Chant. Jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à lui faire retrousser ses manches, et je ne sais pas si je vais en être capable.

Mais à part ça, tout va comme sur des roulettes. La surprise, c'est Dandrin, qui n'oppose aucune objection à ce que je fais. Il y a longtemps que le Chant s'est arrêté et que tout le monde aurait dû se disperser, pourtant ils sont toujours là à travailler comme si je les payais.

Quoique, en un sens, je les paye. Moi, Chester Dugan, l'envoyé du passé, je leur dispense les bienfaits d'une grande civilisation éteinte depuis des lustres. D'une poignée de nomades, je vais faire sortir une

puissante cité. De la sorte, tout le monde y trouve son compte – eux, en raison de ce que je leur apporte, et moi. Moi surtout, puisque je suis le chef de la meute.

Je me fais quand même du souci pour le bébé de Corilann. Si c'est une fille, je devrai patienter un an ou davantage avant de pouvoir espérer un fils et au moins dix ans avant qu'il puisse m'être de quelque utilité. Que se passerait-il si je prenais une seconde femme ? Jarinne, par exemple. Je l'observais hier, alors qu'elle s'était dévêtue pour travailler, et l'ai trouvée encore plus belle que Corilann. Ces gens-là ne semblent pas avoir de convictions particulières pour ce qui est du mariage et je me demande s'ils seraient choqués. Et puis, si Corilann accouchait d'une fille, je pourrais toujours la rendre à Kennon.

Ce qui me fait penser à autre chose : ces gens-là n'ont pas de religion. Personnellement, je n'ai jamais été très porté sur le divin, mais je m'avise que rien ne vaut une religion pour que le populo se tienne à carreau. Dès que les choses se seront stabilisées, il faudra que je mette un clergé en place.

Je ne pensais pas que c'était un tel boulot de bâtir une civilisation. Mais une fois que tout sera agencé, à moi les doigts de pied en éventail. C'est un plaisir de travailler avec ces gens. Il me tarde de voir la machine tourner toute seule. En deux mois j'ai obtenu plus de résultats qu'en quarante ans de ma vie antérieure. S'il en fallait la preuve, la voilà : il suffit d'un homme à poigne pour maintenir le flambeau de la civilisation. Et Chester Dugan est exactement l'homme qu'il fallait ici.

6. KENNON

Corilann m'a dit qu'elle attend un enfant de Dugan. La nouvelle m'a profondément attristé, car c'est mon enfant qu'elle aurait pu porter. Mais c'est moi qui ai amené Dugan ici, moi qui suis donc responsable. Si je ne m'étais pas rendu au Chant ce jour-là, il serait peut-être mort au milieu du grand pré. Mais il est trop tard pour nourrir de telles pensées.

Bien qu'on en ait fini avec le Chant, on ne peut pas rentier chez nous. Mon père m'attend pour la chasse, qui doit être chose réglée avant la venue de l'hiver, mais Dugan nous interdit de rentrer chez nous. Dandrin a dû m'expliquer ce que signifie « interdire » ; je ne suis toujours pas certain de comprendre pourquoi ni comment quelqu'un peut dire à quelqu'un d'autre ce qu'il doit faire. À vrai dire, aucun d'entre nous ne saisit les motivations de Dugan, pas même Dandrin, je crois. Il fait tout ce qu'il peut pour cela, mais Dugan est si différent de nous qu'il nous demeure complètement étranger.

Il nous a fait construire ce qu'il appelle une ville – plein de maisons les unes à côté des autres. Ainsi groupés, dit-il, il nous sera plus facile d'assurer notre protection. Mais contre quoi ? Nous n'avons pas d'ennemis. J'ai l'impression que cet homme nous comprend encore moins que nous ne le comprenons. Maintenant que l'été s'achève et que nous allons vers l'automne, je n'ai plus qu'une hâte : aller à la chasse. J'espérais ramener Corilann, mais je n'ai qu'à m'en prendre à moi et à ravalier mon amertume.

Dugan se montre très froid envers moi, ce qui est surprenant vu que c'est moi qui l'ai amené ici. Je crois qu'il a peur que je lui reprenne Corilann ; en tout cas, on dirait qu'il me craint et m'en veut.

Si seulement je savais à quoi m'en tenir !

7. KENNON

Cette fois, Dugan a dépassé les bornes. Toute la semaine, j'ai tenté d'avoir une conversation avec lui pour savoir ce qui le motive. L'initiative aurait dû venir de Dandrin mais l'ancien semble avoir renoncé à toute responsabilité en ce domaine. Il se contente de suivre les événements de loin. Dugan n'ose pas le mettre au travail en raison de son grand âge.

L'homme du ^{XX}^e siècle demeure une énigme absolue. Pas plus tard qu'hier, il m'a dit : « On dirigera le monde. » Qu'entend-il par là ? *Diriger* ? A-t-il en tête de dire à chaque être vivant ce qu'il doit faire ou ne pas faire ? Si tous les contemporains de Dugan lui ressemblaient, il n'est guère étonnant qu'ils aient tout fichu en l'air. Imaginons deux personnes donnant des ordres contradictoires au même homme. Imaginons les deux personnes en question se donnant mutuellement des ordres. La tête me tourne à la pensée de ce que devait être le monde à l'époque de Dugan. Des gens vivant les uns sur les autres, cherchant à se diriger les uns les autres... quelle horreur ! Je n'ai plus qu'un désir, c'est de rentrer chez moi, de retrouver mon père et d'aller chasser avec lui. J'espérais lui ramener une fille, mais je crains qu'il n'en soit plus question.

Dugan m'a proposé de prendre Jarinne pour femme. Elle ne fait pas mystère d'avoir couché avec Dugan ; même Corilann est au courant. Dandrin me conseille de refuser car cela risque de provoquer la colère de Dugan. Mais si cela doit le mettre en colère, pourquoi m'a-t-il fait cette proposition ? Et puis – maintenant que j'y pense – qu'est-ce qui lui permet de me jeter *quelqu'un* dans les bras ?

Cela dit, Jarinne est une belle femme. En sa compagnie, j'oublierais vite Corilann.

Et voilà que Dugan m'informe d'un projet d'expédition dans le

nord. Une expédition armée contre les sauvages qui vivent là-bas. Il a entendu parler de leurs machines et dit en avoir besoin pour notre cité. J'ai répondu que je devais partir sur-le-champ pour accompagner mon père à la chasse. Nous sommes de plus en plus nombreux à être du même avis : cette année, le Chant n'a que trop duré.

Aujourd'hui, j'ai essayé de partir. J'ai rassemblé mes amis et annoncé ma décision de rentrer chez moi. J'ai demandé à Jarinne de m'accompagner. Elle a accepté, non sans m'avoir rappelé qu'elle était allée avec Dugan. J'ai répondu que j'arriverais sans doute à oublier ça. Elle savait que ç'aurait été sans importance pour moi s'il s'était agi de quelqu'un d'autre (bien sûr ; pourquoi me serais-je formalisé ?) mais que dans ce cas précis, je risquais d'avoir des réticences. Je suis allé faire mes adieux à Corilann, désormais enceinte de Dugan. Elle a versé quelques larmes.

Ensuite, je me suis dirigé vers la grande porte que Dugan venait de faire installer. Je ne suis pas allé voir Dandrin, de peur qu'il ne me persuade de rester.

Dugan a surgi au moment où j'ouvrais la porte. « Où vas-tu comme ça ? a-t-il glapi de cette voix dure, grinçante, qui le caractérise. Tu essaies de te défiler ?

— Je vous l'ai dit, ai-je tranquillement répondu, mon père m'attend pour la chasse. Je ne peux pas rester plus longtemps dans votre ville. » J'ai continué d'avancer, suivi de Jarinne. Mais il a bondi pour nous barrer la route.

« Personne ne s'en va, c'est compris ? » Sa main s'est transformée en un poing qu'il m'a brandi sous le nez. « On ne peut pas construire une ville si chacun peut s'en aller quand il veut.

— N'empêche que je dois partir. Vous m'avez retenu assez longtemps. »

J'allais me remettre en marche quand son poing m'est arrivé en pleine figure.

Je me suis retrouvé par terre, le nez en sang. Autour de nous, les gens regardaient. Je me suis relevé sans hâte. Je suis plus grand que Dugan et beaucoup plus fort que lui, mais il ne me serait jamais venu à l'idée qu'un homme puisse en frapper un autre. Encore un changement auquel notre monde va devoir s'habituer.

Je n'avais pas trop à me plaindre ; la douleur est chose passagère. Mais Jubilain, notre Chanteur, a vu Dugan me frapper, et de tels spectacles doivent être épargnés aux êtres de son espèce. Ils ne sont pas comme nous. J'ai peur que Jubilain ne soit sérieusement perturbé.

Après m'avoir frappé, Dugan s'est éloigné. Je me suis relevé et suis revenu sur mes pas. Je n'ai plus envie de partir. Il faut que je parle à Dandrin. Ça ne peut pas continuer comme ça.

8. JUBILAIN

D'été en automne le temps dit sa chanson, et chante aussi l'hiver porteur de nourrissons. Ma tête, ma pauvre tête. Mal à la tête. Kennon avait du sang partout.

Kennon saignait et Dugan était en colère et d'été en automne en...

Jubilain est triste. J'ai mal à la tête. Dugan a frappé Kennon au visage. De sa main, sa main, sa main roulée en boule, Dugan a frappé Kennon. À l'extérieur de la grande porte. La grande porte, là. Regardez-la.

Ils ont détruit le chant. Comment puis-je chanter quand Dugan frappe ? Ma pauvre tête. Chanter le passage de l'été à l'automne, chanter la chanson du temps. L'été va sur sa fin, tant mieux, car les chants ne sont plus. Comment puis-je chanter ? Kennon avait du sang partout.

Pauvre Jubilain. Sa tête lui fait mal. Elle ne lui faisait pas mal avant ne lui faisait pas mal. Avant je pouvais chanter. D'été en automne le temps disait sa chanson. Le ventre de Corilann est gros de Dugan, et Jubilain a mal à la tête. Viendra-t-il d'autres Dugan ?

Et d'autres Kennon. Plus de Jubilain. Plus de chants. Les chants de l'été se taisent et se dérobent. J'ai mal à la tête. Mal mal mal. Je ne peux plus chanter. C'est finifinifini.

9. DANDRIN

C'est épouvantable. Je suis un vieil idiot.

Je suis resté à l'ombre, tel le vieux fruit sec que je suis devenu, pendant que Dugan nous détruisait. Aujourd'hui, il a frappé un homme – Kennon. Kennon qu'il n'a cessé de maltraiter depuis le début. Pauvre garçon. Voilà que Dugan nous a apporté la violence, en plus de sa ville et de ses portes.

Mais le plus terrible, c'est que Jubilain ait été témoin de la chose. Nous avons perdu notre Chanteur. Jubilain n'a tout simplement pas pu assimiler ce qu'il a vu. Le cerveau d'un Chanteur est un instrument d'une extrême délicatesse. Il ne saurait comprendre la violence. Notre Chanteur est devenu fou ; c'en est fini des chants.

Dugan doit être éliminé. Quelle tristesse de devoir en arriver à une extrémité qui nous ravale à son niveau, mais nous n'avons plus le choix. Maintenant c'est la guerre qu'il va nous apporter, ce dont nous n'avons nul besoin. Les farouches tribus du nord ne feront qu'une bouchée d'un peuple qui a cessé de se battre depuis un millier d'années. Pourquoi a-t-il fallu qu'on vienne troubler notre

tranquillité ? Nous formions une petite communauté heureuse et pacifique, et nous voilà obligés de parler destruction.

Je sais comment procéder. Si mon esprit est resté assez puissant, s'il ne s'est pas desséché au soleil de ces longues années, je pourrai mener le combat. Si je peux me souder à Kennon, et Kennon à Jarinne, et Jarinne à Corilann, et Corilann à...

Si nous pouvons fusionner, nous y arriverons. Il faut supprimer Dugan, mais pas n'importe comment. De cette façon, nous pourrons nous débarrasser de lui tout en restant des êtres humains.

Je ne suis qu'un vieil idiot. Mais il se peut que ce vieux cerveau racorni soit encore bon à quelque chose. Si j'arrive seulement à me souder à Kennon...

10. CHESTER DUGAN

Toute résistance a cessé. Mon pouvoir semble définitivement établi. Me voilà installé à vie – Chester Dugan, maître du monde. D'accord, ce n'est pas un monde de première grandeur, mais bon, il est à moi.

Stupéfiant, la rapidité à laquelle la grogne s'est tue. Jusqu'à Kennon qui a fait acte d'allégeance – en fait, il est devenu mon collaborateur le plus précieux depuis le jour où j'ai dû lui coller un gnon. Dommage pour son joli petit nez, mais je ne pouvais pas le laisser filer comme ça.

Demain, Kennon prend la route du nord à la tête de l'expédition. Jarinne n'est pas du voyage et je m'en réjouis. Corilann a fort à faire avec son bébé, et j'ai besoin d'un peu de variété. Le gosse est adorable, soit dit en passant ; tout le portrait de son père. Une telle réussite dans tous les domaines me laisse pantois.

J'ai bon espoir de pouvoir installer bientôt l'électricité, mais rien n'est certain. Le courant de la rivière la plus proche n'est pas très puissant et il faudra peut-être commencer par construire un barrage. Je vais en toucher un mot à Kennon avant son départ.

La reconstruction d'une civilisation a ses avantages. Ainsi, j'ai retrouvé ma silhouette de jeune homme. Fini les bourrelets de graisse que je trimbalais. Il est vrai qu'ici il n'y a pas de bière – enfin, pour le moment, car je compte remédier à ça. Chaque chose en son temps. Voyons d'abord ce que Kennon va rapporter du nord. J'espère bien que rien ne sera détruit pendant la razzia. Si seulement je pouvais me retrouver avec une presse hydraulique ou un générateur ! Verni comme je suis, ça n'a rien d'impossible.

Peut-être que nous nous passerons encore un certain temps de religion. J'en ai parlé à Dandrin, mais il n'a pas paru emballé à l'idée de devenir prêtre. De toute façon, une fois que tout sera en place, c'est

un boulot dont je peux me charger. Pour l'instant, j'aimerais bien mettre au point un système de chauffage avant la venue de l'hiver. D'après mes calculs, nous devrions être dans le New Jersey ou en Pennsylvanie, et il va faire plutôt frisquet si le climat n'a pas changé. (Se pourrait-il que la cité barbare du nord soit New York ? L'idée se tient.)

Ça me fait tout drôle qu'ils s'aplatissent comme ça devant moi et disent oui à tout ce que je dis. Ils n'ont rien dans le ventre, c'est là leur problème. Un des intérêts de la civilisation, c'est qu'elle vous endurecit. Et je m'en vais endurecir tout ce petit monde. On se souviendra de moi des siècles durant. Peut-être verra-t-on en moi une sorte de messie dans un lointain futur, quand les souvenirs se seront brouillés. Pourquoi pas ? Ne suis-je pas tombé du ciel ?

Dugan le Messie ! Bon sang, s'ils pouvaient seulement me voir en ce moment !

Je n'arrive toujours pas à y croire. Ça marche presque trop bien, comme dans un rêve. Au printemps prochain, nous aurons ici une jolie petite bourgade, pratiquement du jour au lendemain. Et l'été venu, nous pourrons organiser un super-Chant et rafler toute la population à la ronde.

Dommage pour ce petit Jubilain, au fait. Il a vraiment perdu la boule. Mais j'ai toujours pensé qu'il était un peu jeté. De mon côté, je pourrai toujours leur apprendre quelques vieilles chansons. Ça contribuera à ma popularité. Quoique, maintenant que j'y pense, je sois déjà assez populaire. Où que je tourne la tête, je ne vois que des sourires.

11.

« Kennon ? Kennon ? Tu m'entends ?

— Oui, Dandrin. J'appelle Jarinne.

— Je suis là. Corilann ?

— Je suis là, Jarinne. De toutes mes forces. Essayons de joindre Onnar.

— Concentrez-vous !

— Ici, Onnar.

— Et Jekkaman.

— Salut, Dandrin.

— Salut.

— Sommes-nous au complet ?

— Cent vingt appelés, cent vingt présents.

— Restons bien soudés.

— Nous le sommes.

— Alors allons-y. Tous ensemble.

— Dugan ? Dugan ? Écoute-nous, Dugan. Écoute-nous. Écoute-nous bien. Tenez bon. Écoute-nous, Dugan.
— Ouvre-toi complètement, c'est ça.
— Tu nous écoutes, Dugan ? »

12. DANDRIN, KENNON, JARINNE, CORILANN ET BIEN D'AUTRES

J'ai l'impression que nous sommes capables de tenir indéfiniment. En ce sens, l'arrivée de Dugan a été pour nous un coup de chance. Cette nouvelle symbiose est bien plus efficace que ce qui se passe lorsque nous essayons de communiquer à des milliers de kilomètres de distance !

Sans doute devons-nous maintenir cette *gestalt* (un mot bien utile que j'ai découvert en pénétrant l'esprit de notre homme) bien après la mort de Dugan. Il dort à présent. Il s'abandonne à ses rêves de conquêtes et d'expansion. Des rêves dont je doute qu'il sorte un jour. Il peut rêver ainsi pendant des années ; à moi de ne pas me départir de ma cohésion pour assurer jusqu'à sa mort la pérennité de l'illusion. J'espère qu'il a enfin trouvé le bonheur. Car au fond, c'était un pauvre malheureux.

Peu après notre fusion, l'idée m'est venue que nous avions intérêt à rester soudés de la sorte au cas où le passé nous enverrait d'autres Dugan. (Se pourrait-il que cela fasse partie d'un Dessein ? Je m'interroge.) Il ne devait pas être le seul de son espèce. On ne va pas se plaindre de la bombe qui est tombée sur ces gens-là.

Nous conserverons le village de Dugan. Après tout, certaines de ses contributions ont été positives pour nous – pour moi. Oui, j'aurai été sa plus grande contribution ; sans lui, jamais je n'aurais accédé à cette existence globale. Dispersé – Kennon dans sa ferme, Dandrin ici, Corilann là – je me serais efforcé de maintenir entre nous un semblant de contact, comme je l'ai toujours fait, mais rien de comparable à cela !

Reste à savoir ce que nous allons faire de l'enfant de Dugan. Pour l'instant, Kennon, Corilann et Jarinne se chargent de son éducation. Qu'avons-nous besoin de familles maintenant que j'existe ? Je crois que nous garderons un certain temps cet enfant parmi nous ; s'il fait mine de marcher sur les pas de son père, nous pourrons toujours lui faire partager le rêve de celui-ci.

Je me demande à quoi songe Dugan. À présent, tous ses projets vont se réaliser ; sa ville va croître jusqu'à recouvrir le monde ; nous ferons la guerre, tuerons et pillerons pour son plus grand bonheur – sauf que tout cela ne s'accomplira que dans l'espace clos de son imagination. Nous ne le comprendrons jamais. Mais je suis heureux

que ses fantasmes restent confinés dans sa tête aussi longtemps que j'aurai assez de cohésion pour maintenir l'illusion.

Pour l'instant, il nous reste à récupérer Jubilain. Je suis triste qu'il ne puisse pas encore nous rejoindre, car rien ne serait plus beau, plus extraordinaire, que d'avoir un Chanteur en moi ! Notre symbiose serait alors parfaite. Mais patience. Lentement, je vais démêler l'écheveau confus de son esprit ; lentement, je vais ramener le Chanteur au sein de la communauté.

Dans quelques mois, ce sera de nouveau l'été, et le temps du Chant. Ce sera différent cette fois-ci, puisque nous aurons gardé notre unité tout l'hiver. Le Chant ne revêtira pas le caractère exceptionnel des années passées, lorsque nous nous retrouvions rhabillés d'étrangeté par l'hiver. Cette fois-ci, je serai avec nous et nous serons moi. Et les chants de l'été seront trois fois plus beaux dans la ville de Dugan, tandis que celui-ci dormira du matin au soir et du soir au matin nuit et jour au long des nuits et des jours.

ALAREE

Ce petit texte démontre mon professionnalisme croissant. Je l'ai écrit en mars 1956. Ce mois-là, j'ai réussi à pondre huit nouvelles tout en suivant mes cours à l'université. (Elles se sont toutes vendues.) Son thème prouve que j'essayais de répondre aux préoccupations psychologisantes d'Horace Gold, rédacteur en chef de Galaxy, un personnage à la fois brillant et irascible auprès de qui je n'avais pas encore pu placer un seul texte. « Alaree » témoignait d'un certain savoir-faire, et j'étais sûr de débloquer enfin la situation de ce côté-là. Malheureusement, pour traiter ce genre de sujet, Gold avait déjà des auteurs comme Théodore Sturgeon et Fritz Leiber ; il n'avait guère besoin que je m'y essaie. (Il s'est quand même mis à m'acheter des textes quelques mois plus tard.) C'est finalement Donald A. Wollheim qui a pris « Alaree », pour le numéro de mars 1958 d'un magazine éphémère, aujourd'hui complètement tombé dans l'oubli, Saturn Science Fiction.

Lorsque notre vaisseau a dévié de sa trajectoire minutieusement établie et s'est mis à vaciller dans l'espace en décrivant des cercles vertigineux, j'ai compris que nous n'aurions pas dû laisser passer l'occasion d'une révision complète sur Spica IV. Mes hommes et moi étions impatients de regagner la terre. Une vérification rapide nous ayant assuré que l'Aaron Burr était en excellent état, nous avons repoussé l'offre d'un examen plus approfondi, synonyme d'un mois de délai, et avons pris directement le chemin du retour.

Comme souvent, ce qui paraissait le plus court chemin s'était avéré le plus long. Nous avions déjà perdu beaucoup trop de temps lors de cette expédition de reconnaissance et nous nous réjouissions à la perspective d'un retour immédiat sur Terre au moment où le vaisseau était parti en vrille.

Willendorf, informaticien de première classe, était venu me voir, l'air penaud, quelques minutes après que j'avais remarqué le changement de trajectoire.

« Qu'est-ce qu'il y a, Gus ? lui ai-je demandé.

— Le réseau d'alim oscille, commandant, a-t-il répondu en tirant sur sa barbe désordonnée, d'un brun roux. Il refuse de se stabiliser.

— Ketteridge s'en occupe ?

— Je viens de l'appeler. » Son visage impassible reflétait un profond embarras. Willendorf se sentait toujours coupable lorsqu'un des cybers se détraquait, comme si c'était de sa faute à lui. « Vous savez ce que ça signifie, commandant ? »

J'ai souri. « Jetez un œil là-dessus, Willendorf. » J'ai poussé vers lui les courbes de trajectoire et ébauché avec mon stylet les cercles confus que nous avions décrits toute la matinée. « Ça, c'est ce que votre réseau d'alim nous inflige, et ça va continuer jusqu'à ce qu'on le répare.

— Qu'allez-vous faire commandant ? »

Je sentais que je l'agaçais. Willendorf était un brave type, mais son profil psy indiquait un désir latent d'être officier. Au tréfonds de lui-même il était convaincu d'être au moins aussi compétent que moi, sinon plus, pour commander ce vaisseau.

« Envoyez-moi le Premier technicien de navigation Haley, ai-je lâché d'un ton sec. Il va nous falloir trouver une planète dans le voisinage et nous y poser pour réparer. »

Il se trouvait qu'il y avait non loin de là, à quelques centaines de millions de kilomètres, un système solaire insignifiant qui consistait en une étoile blanche, petite mais de température très élevée, et une unique planète inexplorée de la taille de Terra. Haley et moi ayant décidé que c'était le port de refuge le plus proche, j'ai convoqué une assemblée générale.

Avec assurance et brièveté, j'ai exposé la situation et expliqué ce qui devait être fait. J'ai perçu une déception immédiate, suivie, à ma grande satisfaction, du sentiment résigné mais général que la seule solution était de s'y mettre. Si tout le monde s'y collait, on serait de retour sur Terre à plus ou moins brève échéance. Sinon, on allait passer un siècle à tourner en rond dans l'espace.

Après la réunion, on s'est attelés à la tâche consistant à reprendre le contrôle du vaisseau afin d'atterrir pour réparer. Par chance, le réseau d'alim a rendu l'âme quatre-vingt-dix minutes plus tard ; cela signifiait que nous devions effectuer l'approvisionnement en combustible manuellement, mais au moins, c'en était fini de cette maudite oscillation.

On a mis le vaisseau en route et, naviguant à l'inspiration, avec une maestria que je n'aurais jamais jugée possible, Haley nous a conduits dans le système solaire tout proche en un rien de temps. Pour finir, nous avons viré dans notre orbite d'atterrissage et avons bouclé notre descente sur la petite planète.

J'observais avec attention le visage de mes hommes. Nous avons passé un bon bout de temps ensemble dans l'espace – beaucoup trop, à vrai dire, pour notre bien-être à tous – et un incident tel que celui-ci

pouvait les faire craquer si nous ne repartions pas assez vite. Je présageais des désagréments, querelles et autres opinions non sollicitées.

J'ai été soulagé de découvrir que l'air de la planète était respirable. Il y avait, bien sûr, une assez forte concentration d'azote – 82 % – mais cela laissait 17 % d'oxygène, plus divers gaz inertes ; ce ne serait pas trop mauvais pour nos poumons. J'ai décrété une heure de pause avant d'attaquer les réparations.

Déprimé, je suis resté à bord pour examiner le réseau d'alim et tenter d'élaborer un plan d'action préliminaire afin d'obtenir de cet instrument cybernétique complexe qu'il fonctionne à nouveau, pendant que mon équipage sortait se détendre un peu.

Dix minutes après avoir ouvert le sas, j'ai entendu quelqu'un fourrager bruyamment dans la réserve à l'arrière du vaisseau.

« Qui est là ? ai-je crié.

— Moi, a grogné une voix grave qui ne pouvait qu'être celle de Willendorf. Je cherche le convertisseur de pensées. »

Je me suis précipité dans le couloir, ai fait sauter d'une chiquenaude le loquet de la cabine à fournitures et me suis retrouvé face à lui. « Pour quoi faire ?

— J'ai trouvé un extraterrestre, mon commandant », a-t-il répondu, laconique.

Mes yeux se sont écarquillés. Les relevés topographiques ne mentionnaient aucune intelligence extraterrestre dans cette zone de la galaxie, mais d'un autre côté, cette planète n'avait jamais été explorée.

Je lui ai indiqué le placard du fond. « Les casques de conversion sont là-dedans. Je vous rejoins dans un instant. Assurez-vous de bien respecter la procédure de contact.

— Naturellement, mon commandant. » Willendorf a pris le casque et m'a planté là. J'ai attendu quelques minutes, puis gravi la passerelle menant au sas et jeté un coup œil dehors.

Ils étaient tous agglutinés autour d'un petit extraterrestre qui, au centre de ce cercle, avait l'air faible et inoffensif. J'ai souri. L'extraterrestre était grossièrement humanoïde avec des bras et des jambes, un teint vert pâle qui contrastait agréablement avec ce monde tout en violets discrets. Il portait le convertisseur de pensées un peu de guingois, et j'ai vu une petite oreille verte et velue pointer du côté gauche. Willendorf lui parlait.

Puis quelqu'un a remarqué ma présence près du sas ouvert et j'ai entendu Haley me crier : « Venez, chef ! »

Ils formaient un cercle rapproché autour du petit être. J'ai joué des épaules et me suis faufilé au milieu d'eux. Willendorf s'est tourné vers moi.

« Je vous présente Alaree, commandant. Alaree, voici notre

commandant.

— Nous sommes heureux de faire votre connaissance », a répondu gravement l'extraterrestre. Le convertisseur traduisait automatiquement ses pensées en anglais, mais conservait la trace des inflexions étranges de son accent. « Vous avez dit que vous êtes des cieux.

— Sa grammaire n'est pas fameuse, interjeta Willendorf. Il se réfère continuellement à n'importe lequel d'entre nous par « vous » – même à vous qui venez d'arriver.

— Bizarre. Normalement, le convertisseur se conforme aux règles grammaticales. » Je me suis tourné vers l'extraterrestre, qui semblait parfaitement à l'aise parmi nous. « Je m'appelle Bryson, et voici Willendorf. »

L'extraterrestre est demeuré perplexe un bref instant, plissant la peau fine de son front. « Nous sommes Alaree, a-t-il répété.

— Nous ? Vous et qui d'autre ?

— Nous et nous autres », a dit placidement Alaree. Je l'ai observé un moment avant de renoncer. Les méandres d'un esprit extraterrestre demeurent le plus souvent hermétiques pour les simples Terriens.

« Vous êtes le bienvenu sur notre monde, a déclaré Alaree après un silence.

— Merci, ai-je répondu. Merci. »

Puis j'ai tourné les talons, le laissant avec mes hommes. Il leur restait vingt-six minutes sur le temps de pause que je leur avais accordé, après quoi il allait falloir se mettre à pied d'œuvre. Faire ami-ami avec des extraterrestres aux oreilles tombantes c'était très bien, mais rentrer sur Terre c'était mieux.

La planète était plutôt sympathique, amicale, avec des champs vallonnés et des hectares de végétation pourpre, agréable à contempler. Nous avions atterri dans une clairière à l'orée d'un boqueteau de bonne taille. Des arbres à très grosses branches s'élançaient tout autour de nous.

Alaree venait nous rendre visite chaque jour ; il était presque devenu la mascotte de l'équipage. Je l'aimais bien aussi et passais du temps avec lui tout en trouvant ses propos pratiquement incompréhensibles. Il ne faisait aucun doute qu'il éprouvait les mêmes difficultés à notre égard. En fin de compte, le convertisseur était d'une efficacité limitée.

Il était le seul représentant de son espèce à venir nous voir. Mais peut-être était-il le seul de son espèce sur la planète. Il n'y avait aucune trace de vie, et malgré une virée de reconnaissance non autorisée organisée par Willendorf le troisième jour, lors d'une pause, on n'avait pas trouvé le moindre village. Où se rendait Alaree chaque

soir et surtout, comment nous avait-il découverts ? Tout cela demeurerait mystérieux.

Pour ce qui était du réseau d'alim, les progrès étaient laborieux. Ketteridge, le technicien responsable, avait localisé le problème et tentait d'effectuer des réparations sans avoir à reconstruire un réseau tout neuf. Du bricolage, quoi ! Il s'est affairé quatre jours durant, installant un circuit provisoire et effectuant des tests pour ensuite regarder le tout sauter en crachant une gerbe d'étincelles.

Je ne pouvais rien faire. Mais je sentais la tension monter parmi les hommes d'équipage. Ils étaient agacés, par eux-mêmes, par les autres, par moi, par tout.

Le cinquième jour, Ketteridge et Willendorf ont finalement laissé exploser la tension qu'ils avaient accumulée. Alors qu'ils travaillaient ensemble sur le réseau, ils se sont querellés. Aussitôt après Ketteridge est entré en trombe dans ma cabine.

« Commandant, j'exige la permission de travailler seul. C'est ma spécialité, et Willendorf ne fait qu'embrouiller les choses.

— Allez me le chercher. »

Willendorf est venu. J'ai écouté toute l'histoire, décidé rapidement de satisfaire Ketteridge – après tout, c'était son domaine – et calmé Willendorf. Puis, allongeant nonchalamment la main vers des papiers disposés sur mon bureau, j'ai congédié les deux hommes. Je savais qu'en un jour ou deux ils reviendraient à la raison.

J'ai passé la plus grande partie du lendemain sereinement assis au soleil, pendant que Ketteridge continuait de bricoler le réseau d'alim. J'observais l'expression de mes hommes. Ils s'impatienzaient. Ils voulaient rentrer chez eux, et l'échéance tardait. Par-dessus le marché, cette planète manquait d'animation, et même la nouveauté que constituait Alaree commençait à s'émousser. Le petit extraterrestre tournait autour des hommes occupés soit à gratter des dépôts de combustible dans les gicleurs, soit à une autre activité tout aussi déplaisante, et il les ennuyait avec toutes sortes de questions.

Le lendemain matin, comme j'étais béatement couché dans l'herbe près du vaisseau à discuter avec Alaree, Ketteridge s'est approché. J'ai vu à ses lèvres pincées qu'il avait des ennuis.

J'ai balayé de mon pantalon quelques insectes bleus genre fourmis et me suis adossé contre l'écorce rude du grand arbre qui se trouvait derrière moi. « Quel est le problème, Ketteridge ? Comment avance le réseau d'alim ? »

Mal à l'aise, il a contemplé un instant Alaree avant de répondre. « Je suis dans l'impasse, commandant. Je dois admettre que j'avais tort. Je ne peux pas le réparer tout seul. »

Je me suis levé et lui ai posé une main sur l'épaule. « Noble aveu de votre part, Ketteridge. Tout le monde n'est pas capable de reconnaître

ses bêtises. Vous êtes prêt à travailler avec Willendorf à présent ?

— S'il veut bien travailler avec moi, oui, a répondu Ketteridge d'un air penaud.

— Je suis sûr qu'il acceptera. » Ketteridge a salué et tourné les talons. J'ai ressenti une bouffée de satisfaction. J'avais résolu la crise de la seule façon possible ; si je leur avais ordonné de coopérer, je n'aurais rien obtenu. Dans ce contexte psychologique l'inflexible discipline militaire ne se justifiait plus.

Après le départ de Ketteridge, Alaree, qui était resté silencieux, m'a jeté un regard perplexe. « Nous ne comprenons pas, a-t-il lâché.

— Pas *nous*, ai-je rectifié, *je*. Tu n'es qu'une seule personne. *Nous* signifie plusieurs personnes.

— Nous ne sommes qu'une personne ? » Le ton était hésitant.

« Non. *Je* suis une seule personne. Tu piges ? »

Il retourna un instant cette idée dans sa tête. Je voyais son front sans sourcils se contracter sous l'effet de la concentration.

« Écoute, lui ai-je expliqué. Je suis une personne. Ketteridge est une autre personne. Willendorf en est une autre. Chacun d'entre eux est un individu indépendant – un *je*.

— Et ensemble vous formez *nous* ? demanda-t-il avec vivacité.

— Oui et non. *Nous* se compose de multiples *je* – mais nous demeurons chacun un *je*. »

Il a de nouveau sombré dans une profonde réflexion, puis, après un sourire, s'est gratté l'oreille qui saillait de son casque à pensées et a dit : « *Nous* ne comprenons pas. Mais *je* comprends. Chacun d'entre vous est... est un *je*... »

— Un individu.

— Un individu, a-t-il répété. Une personne à part entière. Et ensemble, pour faire voler votre vaisseau, vous devez vous transformer en *nous*.

— Mais seulement de façon temporaire. Il peut tout de même naître des conflits entre les parties. Cela s'avère même nécessaire si l'on veut progresser. Je peux continuer à considérer les autres en tant que *ils*.

— Je... ils, a lentement répété Alaree, *ils*. » Il a hoché la tête. « Il m'est difficile de saisir tout cela. Je... pense autrement. Mais je commence à comprendre, et cela m'inquiète. »

Voilà qui était nouveau. Alaree s'inquiétait ? Peut-être, après tout. Je n'avais aucun moyen de vérifier. Je savais si peu de chose sur lui – de quel endroit de la planète venait-il ? Comment vivait-on au sein de sa tribu ? Quel genre de civilisation était la sienne ? Mystère.

« Pourquoi ces inquiétudes, Alaree ?

— Vous ne comprendriez pas », a-t-il répondu, solennel, sans approfondir.

En début d'après-midi, tandis que des ombres dorées commençaient

à filtrer obliquement entre les arbres en rangs serrés, je suis retourné à bord. Willendorf et Ketteridge travaillaient à l'arrière sur le réseau d'alim. L'équipage au grand complet s'était réuni autour d'eux pour regarder et donner des conseils. Même Alaree était là, l'air comique sous son casque à pensées en alliage de cuivre ; sur la pointe des pieds, il tâchait d'apercevoir ce qui se passait.

Une heure plus tard j'ai repéré l'extraterrestre assis tout seul sous l'arbre aux longues branches qui dominait le vaisseau. Il était perdu dans ses pensées. De toute évidence son problème, quel qu'il fût, l'obnubilait.

À la tombée du soir, il a pris une décision. Je l'avais observé avec grand intérêt, m'interrogeant sur ce qui pouvait bien préoccuper cette insondable petite tête. Soudain, son visage s'est éclairé, il a bondi sur ses pieds et couru vers moi.

« Commandant !

— Qu'y a-t-il, Alaree ? »

Il s'est approché en se dandinant et m'a regardé gravement. « Votre vaisseau sera bientôt prêt à partir. Ce qui n'allait pas est presque rentré dans l'ordre. »

Il a marqué une pause, hésitant manifestement sur la formulation à adopter. J'ai patienté. Finalement il a lâché : « Puis-je rentrer avec vous sur votre monde ? »

Automatiquement, le règlement s'est mis à clignoter dans ma tête. Je me vantaïs de le connaître sur le bout des doigts. Et notamment ceci :

ARTICLE 101 A

Sous aucun prétexte un extraterrestre doué d'intelligence ne sera transporté de son propre monde vers un monde civilisé sans autorisation préalable et explicite. La sanction encourue est de...

Suivait le montant d'une amende d'un montant tel que n'en pouvait rêver ma philosophie.

J'ai secoué la tête. « Je ne peux pas t'emmener Alaree, tu es chez toi, ici. C'est là qu'est ta place. »

Une ombre de souffrance est passée sur son visage. Il a soudain cessé d'être une petite créature guillerette et rondelette, impossible à prendre au sérieux, pour se muer en entité très inquiète. « Vous ne pouvez pas comprendre, a-t-il dit. Je n'ai plus ma place ici. »

Son insistance n'a rien changé ; je suis resté inflexible. Et lorsque Ketteridge et Willendorf ont annoncé le lendemain, sans que cela soit

une surprise pour personne, que leur travail commun avait abouti, j'ai dû annoncer à Alaree que nous allions partir – sans lui.

Il a hoché la tête avec raideur, résigné, et sans un mot, s'est enfoncé d'un air digne et tragique dans l'enchevêtrement violet du feuillage qui entourait notre clairière.

Il est revenu un peu plus tard, du moins c'est ce que j'ai cru. Il ne portait pas le convertisseur de pensées. Cela m'a surpris. Alaree connaissait la valeur de l'objet, dont on lui avait recommandé de prendre grand soin.

J'ai envoyé un homme lui chercher un autre casque, le lui ai mis – rangeant cette fois correctement l'oreille rebelle à l'intérieur – et l'ai regardé sévèrement. « Où est l'autre casque, Alaree ?

— Nous ne l'avons pas.

— *Nous* ? Ce n'est plus *je* ?

— Nous », a insisté Alaree. Alors, les feuilles se sont écartées et un autre extraterrestre – le double exact d'Alaree – est entré dans la clairière.

Puis j'ai vu le casque sur la tête du nouveau venu et remarqué qu'il ne s'agissait pas d'un double mais bel et bien d'Alaree. C'était l'autre, l'inconnu !

« Je vois que tu es déjà là », a dit à l'autre l'Alaree que je connaissais. Ils se faisaient face d'un air glacial à trois mètres l'un de l'autre. Je leur ai jeté à tous les deux un rapide coup d'œil. On aurait dit deux vrais jumeaux.

« Nous sommes là, a dit l'étranger. Nous sommes venus te chercher. »

J'ai reculé d'un pas, sentant que se jouait entre eux un drame incompréhensible.

« Que se passe-t-il, Alaree ? ai-je demandé.

— Nous avons des difficultés », ont-ils répondu comme un seul homme.

Un seul homme.

Je me suis adressé au deuxième extraterrestre. « Quel est votre nom ?

— Alaree.

— Vous portez tous ce nom ?

— Nous sommes Alaree, a dit Alaree Deux.

— Ils sont Alaree, a dit Alaree Un. Et *je* suis Alaree. *Moi.* »

À cet instant il y a eu du remue-ménage dans les broussailles, et une demi-douzaine d'extraterrestres sont venus se poster face à Alaree Un et Deux.

« Nous sommes Alaree », répétait Alaree Deux, exaspérant au possible. D'un large mouvement du bras il englobait les sept extraterrestres qui se trouvaient à ma gauche, mais excluait

expressément Alaree Un à ma droite.

« Est-ce que nous... vous venez avec... nous ? » a impérieusement demandé Alaree Deux. J'ai entendu les six autres dire quelque chose d'un ton similaire, mais comme ils ne portaient pas de convertisseur, leurs paroles n'étaient pour moi qu'un galimatias sans queue ni tête.

Alaree Un m'a regardé douloureusement avant de reporter son regard vers ses sept compagnons. J'ai discerné une expression de pure terreur dans les yeux de la petite créature. Il s'est tourné vers moi.

« Je dois aller avec eux », a-t-il dit doucement. Il tremblait de peur.

Sans ajouter un mot, ils se sont éloignés tous les huit. Je suis resté planté là, à secouer la tête d'un air ahuri.

Nous avions programmé notre départ pour le lendemain. Je n'avais pas fait mention devant mon équipage de l'étrange incident survenu la veille, mais j'avais écrit dans mon journal de bord que les indigènes de la planète devraient être étudiés de près.

La mise à feu était prévue pour 11 heures. L'équipage s'affairait efficacement dans le vaisseau, amarrant le matériel, emballant les objets, bref se préparant au voyage ; je sentais la jubilation générale. Ils étaient heureux d'être à nouveau sur le départ, et je ne les en blâmais pas.

À une demi-heure du décollage, Willendorf est venu me trouver. « Commandant, Alaree est en bas. Il veut monter vous voir. Il a l'air très perturbé. »

J'ai froncé les sourcils. Sans doute l'extraterrestre désirait-il toujours venir avec nous. Bien sûr, c'était cruel de refuser sa requête, mais je ne voulais pas risquer l'amende. J'entendais bien le lui faire clairement comprendre.

« Faites-le monter. »

Peu après, Alaree entrait en trébuchant dans ma cabine. J'ai parlé avant qu'il n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche. « Je te l'ai déjà dit : je ne peux pas te faire quitter cette planète, Alaree. Je regrette. »

Il a levé sur moi un regard affligé et dit : « Tu ne peux pas me laisser ! » Il tremblait sans parvenir à se contrôler.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Il m'a fixé longuement, intensément. Il se dominait et tentait de trouver des arguments cohérents pour exprimer ce qu'il avait à me dire. Enfin il a lâché : « Ils ne veulent plus me reprendre. Je suis seul.

— Qui ne veut plus te reprendre ?

— *Eux !* Hier soir Alaree est venu me chercher pour me ramener. Ils sont un *nous* – une entité, une unité. Tu ne peux pas comprendre. Quand ils ont vu ce que j'étais devenu, ils m'ont rejeté. »

J'ai secoué la tête, pris de vertige. « Que veux-tu dire ?

— Tu m'as appris... à devenir un *je*, dit-il en humectant ses lèvres. Avant, j'étais un membre de *nous* – *eux*. C'est de toi que j'ai appris vos

comportements, et maintenant il n'y a plus de place pour moi ici. Ils m'ont mis à l'écart. Après la rupture finale, je ne pourrai plus rester sur ce monde. »

Son pâle visage ruisselait de sueur, et il avait du mal à respirer. « Ça va arriver d'un instant à l'autre. Ils rassemblent leurs forces. Mais je suis *je* », a-t-il triomphalement conclu. Il a violemment frémi et cherché son souffle.

À présent je comprenais. *Tous* étaient Alaree. C'était une conscience collective à dimension planétaire composée de cellules individuelles. Il avait été l'une de ces cellules mais il avait appris l'indépendance.

Ensuite il était retourné dans le groupe – mais il portait en lui le germe de l'indépendance, ce germe mortel, contagieux que nous autres Terriens semons partout où nous allons. L'individualisme serait fatal à un esprit collectif comme le leur, qui s'en amputait pour se sauvegarder. De la même manière que les cellules malades doivent être excisées pour le salut du corps entier, Alaree était inexorablement coupé de ses compagnons par crainte qu'il ne détruise le lien qui faisait d'eux une entité unique.

Je l'ai regardé sangloter doucement sur ma couchette d'accélération. « Ils... sont... en... train... de me... sectionner... ça y est ! »

Une brève et horrible convulsion s'est emparée de lui, puis il s'est détendu et assis bien droit sur le bord de la couchette. « C'est fini, a-t-il dit calmement. Je suis complètement indépendant. »

J'ai vu l'esseulement à l'état brut se refléter dans ses yeux, avec en arrière-plan un léger reproche à mon égard pour ce que je lui avais fait. Ce monde, me suis-je avisé, n'est pas un endroit pour les Terriens. Ce qui s'était passé était de notre faute – et avant tout de la mienne.

« Tu veux bien m'emmener ? a-t-il insisté. Si je reste ici, Alaree me tuera. »

En proie à la torture de l'indécision, j'ai débattu un bref instant avec moi-même, puis relevé la tête. Il n'y avait qu'une chose à faire – et j'étais sûr qu'une fois sur Terre, en m'expliquant, je n'aurais pas à en pâtir.

Je lui ai pris la main. Elle était froide et molle ; l'épreuve qu'il venait de traverser avait dû être infernale. « Oui, ai-je dit doucement. Tu peux venir avec nous. »

En conséquence de quoi Alaree a rejoint l'équipage de l'*Aaron Burr*. J'en ai averti mes hommes juste avant le départ et ils lui ont souhaité la bienvenue à bord selon la tradition.

On a donné au petit extraterrestre au regard chagrin une cabine proche de la soute et il s'y est installé très confortablement. Il ne possédait rien – « Ce n'est pas dans *leurs* coutumes », nous a-t-il dit. Et il a promis de garder son local propre.

Il avait emporté avec lui un fruit violet aux contours rugueux dont il disait que c'était sa nourriture de base. Je l'ai confié à Kechnie pour qu'il le synthétise, et on a décollé.

Alaree était comme chez lui à bord du *Burr*. Il passait beaucoup de temps avec moi à poser des questions.

« Parle-moi de la Terre », demandait-il, voulant à tout prix savoir dans quelle sorte de monde il se rendait.

Il écoutait mes explications d'un air grave. Je lui parlais villes, guerres et vaisseaux spatiaux, et il hochait sagement la tête en essayant de caser ces concepts dans un esprit tout récemment libéré de sa *gestalt*. Je savais qu'il ne comprenait qu'une infime partie de ce que je lui disais, mais j'avais plaisir à lui raconter tout cela. Le simple fait de parler de la Terre me donnait l'impression qu'elle se rapprochait plus vite.

Il déambulait, suppliant chacun. « Parle-moi de la Terre. » Et tous se faisaient un plaisir d'accéder à sa demande.

Puis cela est devenu un peu lassant. Nous nous étions accoutumés à la présence d'Alaree à bord, à le voir se trimbaler dans les couloirs en effectuant les quelques tâches subalternes qui lui avaient été assignées. Mais – même si j'avais informé les hommes de la raison pour laquelle je l'avais embarqué, même si nous avions tous pitié de la pauvre créature solitaire dont la lutte pour survivre en tant qu'entité individuelle forçait l'admiration – nous commencions tous à nous apercevoir qu'à bord, c'était une manière de fléau.

En particulier lorsqu'il s'est mis à changer.

C'est Willendorf qui s'en est aperçu le premier, au bout de douze jours. « Alaree est plutôt bizarre ces jours-ci, m'a-t-il confié.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous n'avez rien repéré ? Il n'a pas cessé de se morfondre comme une âme en peine – genre silencieux et renfermé.

— Est-ce qu'il mange comme il faut ? »

Willendorf a gloussé bruyamment. « Et comment ! Kechnie a composé une nourriture synthétique à partir du fruit qu'il avait emporté avec lui et il s'en est largement goinfré. Il a pris cinq kilos depuis qu'il est à bord. Non, ce n'est pas un manque de nourriture !

— Je vois. Tenez-le à l'œil, d'accord ? Je me sens responsable de sa présence ici et je veux qu'il arrive en bonne santé. »

Par la suite, j'ai observé Alaree de plus près et remarqué moi aussi des modifications dans sa personnalité. Il n'était plus le petit être espiègle et joyeux qui adorait déverser un flot de questions sans fin. Il était devenu lunatique, silencieux, maussade et d'un abord difficile.

Le seizième jour – j'étais alors sérieusement inquiet à son sujet – il s'est produit un nouvel incident. J'étais dans le couloir entre ma cabine et la salle des cartes lorsqu'Alaree est sorti d'une alcôve. Il a

agrippé le revers de ma veste d'uniforme, m'a fait baisser la tête sans un mot et a plongé son regard dans le mien d'un air suppliant.

Trop ébahi pour réagir, j'ai fixé à mon tour pendant trente secondes ses pupilles transparentes en m'interrogeant sur ce qui lui arrivait. Il est resté ainsi un long moment, puis m'a lâché ; j'ai vu couler sur sa joue ce qui ressemblait à une larme.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Alaree ? »

Il a secoué la tête d'un air mélancolique et s'est éloigné en traînant les pieds.

Ce jour-là et les suivants, les hommes m'ont rapporté qu'il avait régulièrement reproduit le même comportement pendant les dix-huit heures écoulées : il arrêta au passage les hommes d'équipage, les regardait longuement et intensément dans les yeux comme s'il essayait d'exprimer une indicible tristesse, puis s'éloignait. Il avait fait cela avec tout le monde.

J'en venais à me demander s'il avait été bien judicieux de prendre parmi nous un extraterrestre, aussi amical soit-il. Impossible de dire ce que signifiait ce comportement.

J'ai commencé à élaborer une théorie. Je croyais savoir où il voulait en venir et cela me glaçait le sang. Mais une fois mes conclusions atteintes, il n'y avait rien d'autre à faire qu'en attendre la confirmation.

Le dix-neuvième jour, Alaree est encore une fois venu à ma rencontre dans le couloir. Cette fois notre entrevue a été plus brève. Il m'a tiré par la manche, a secoué tristement la tête, haussé les épaules et s'en est allé.

Ce soir-là, il s'est retiré dans sa cabine, et au matin il était mort. Selon toute apparence, il s'était éteint paisiblement pendant son sommeil.

« Pauvre vieux, je pense qu'on ne comprendra jamais, dit Willendorf après que l'on eut largué le corps dans l'espace. Vous pensez qu'il avait trop mangé, commandant ?

— Non. Ce n'est pas ça. Il était seul, c'est tout. Il n'avait pas sa place ici, parmi nous.

— Mais vous disiez qu'il s'était coupé de son esprit collectif », a objecté Willendorf.

J'ai secoué la tête. « Pas vraiment. Cette structure est née chez ce peuple d'une profonde nécessité, aussi bien psychologique que physiologique. On ne peut pas proclamer son indépendance et exister du jour au lendemain en tant qu'individu quand on fait partie intégrante de cette entité collective. Dans une certaine mesure, Alaree avait saisi le concept sur le plan intellectuel, mais il n'était pas fait pour vivre à l'écart du collectif mental. Même s'il le souhaitait

ardemment.

— Il ne pouvait pas survivre tout seul ?

— Pas avec le mode de fonctionnement gestaltique que son peuple avait élaboré. C'est de nous qu'il a appris l'indépendance. Mais il ne pouvait pas vraiment vivre avec nous. Il avait besoin de faire partie d'un tout. Il a pris conscience de son erreur après être monté à bord et avoir tenté d'y remédier. »

J'ai vu Willendorf pâlir. « Que voulez-vous dire ?

— Vous le savez très bien. Quand il venait à nous et nous regardait de cet air attendrissant, *il essayait de créer une nouvelle gestalt – à partir de nous !* D'une certaine manière il essayait de nous relier les uns aux autres, comme l'étaient ses semblables.

— Et il n'y est pas arrivé, a conclu Willendorf.

— Non, évidemment. Les êtres humains n'ont pas ce besoin de fusionner. Il l'a découvert au bout d'un certain temps quand il s'est heurté à un mur avec nous.

— Il n'y est tout simplement pas arrivé, a répété Willendorf.

— Non. Et puis là-dessus, ses forces l'ont lâché, ai-je ajouté d'un air sombre, sentant tout le poids de ma culpabilité. Il était comme un organe détaché d'un organisme vivant, qui peut survivre seul quelque temps, mais pas indéfiniment. Il n'a pas réussi à trouver une nouvelle source de vie – alors il est mort. » J'ai fixé le bout de mes doigts avec amertume.

« Comment présenter la chose dans mon rapport ? » a demandé Thomas, le médecin de bord, qui était jusque-là demeuré silencieux. « De quoi peut-on dire qu'il est mort ?

— Disons... de *malnutrition* » ai-je répondu.

L'AFFAIRE DES ANTIQUITÉS

Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me suis toujours intéressé aux civilisations antiques et aux objets qu'elles ont laissés derrière elle. Enfant, je hantais déjà les musées de New York, surtout pour aller voir les dinosaures, au début, et un peu plus tard pour m'absorber dans la contemplation des vestiges sumériens, babyloniens et égyptiens, sans parler des mosaïques romaines, des codex mexicains ou des poteries des Indiens Pueblo. Je rêvais de visiter les ruines des civilisations disparues qui avaient produit ces objets ; d'ailleurs, dès que j'en ai eu la possibilité, je me suis embarqué chaque année pour un site différent – Pompéi, Chichen Itza, Rome, le pays Pueblo... Le lointain passé exerçait sur moi le même attrait que l'avenir éloigné, et pendant une longue phase (entre 1961 et 1970) je me suis montré plus prolifique dans le genre « vulgarisation archéologique » que dans le domaine de la science-fiction proprement dite.

La nouvelle qui suit reflète cet intérêt ancien pour l'archéologie. Elle a été écrite en 1956, pendant ma dernière année d'université à Columbia. Elle a fait le tour de plusieurs magazines très rémunérateurs avant d'être acceptée par Hans Stefan Santesson, qui venait d'être nommé rédacteur en chef de Fantastic Universe, le magazine de Leo Margulies, et l'a publiée dans son numéro d'avril 1957.

Le Voltuscien était un petit humanoïde rabougri dont les appendices gutturaux vibraient nerveusement, comme si la perspective de pratiquer des fouilles archéologiques lui procurait une excitation insupportable. Il agita anxieusement un de ses quatre bras repliés pour me faire signe d'approcher de la couche de limon.

« Par ici, ami. C'est là que se trouve la tombe de l'empereur.

— J'arrive, Dolbak. » Je me suis avancé en traînant les pieds, ployant sous le poids de ma pelle et du sac à dos que je portais à l'épaule. Je suis parvenu à sa hauteur quelques secondes plus tard.

L'index pointé vers le bas, il se tenait près d'un monticule de forme arrondie. « C'est là, a-t-il déclaré d'un air joyeux. Je vous ai gardé la chose. »

J'ai pêché dans ma poche une poignée de piécettes en forme de flèches qui ont sonné dans ma main. Le Voltuscien a hoché

vigoureusement la tête en signe de remerciement et s'est empressé de m'aider à poser mon matériel par terre.

Je lui ai repris la pelle pour me mettre à creuser. J'ai senti naître en moi l'exaltation de la découverte, comme toujours quand j'entreprends un nouveau chantier. Je crois que ses plus grandes joies, l'archéologue les éprouve au moment du premier coup de pioche. J'ai continué à creuser de manière régulière et sans perdre de temps, en suivant les indications de Dolbak.

« La voilà. » Son ton était plein de respect. Et en plus, c'est une merveille. Ah, Jarrell-monsieur, que je suis heureux pour vous ! »

J'ai pris appui sur mon outil pour recouvrer mon souffle avant de me courber pour y regarder de plus près. En épongeant les gouttes de sueur qui perlaient sur mon visage, j'ai songé au grand Schliemann et à la chaleur étouffante dans laquelle il avait dû s'échiner, à Hissarlik, pour exhumer les ruines de Troie. Schliemann figurait depuis longtemps parmi mes héros, avec les autres pionniers de l'archéologie qui s'étaient penchés sur le sol fertile de notre mère la Terre.

Pétri de lassitude, j'ai posé un genou en terre et chassé le sable fin de la plaine voltusciennne afin de mettre au jour l'objet brillant qui transparaissait sous la couche de limon. Je l'ai observé attentivement.

« C'est une amulette, ai-je commenté au bout d'un moment. Ça date de la Troisième Période. Un fétiche censé protéger contre je ne sais quoi, incrusté de gobrovirs en taille émeraude de la plus belle eau. » Une fois mon analyse terminée, j'ai serré chaleureusement la main de Dolbak. « Je ne sais pas comment vous remercier.

— Pas la peine », a-t-il répondu en haussant les épaules. Puis, avec un regard pour l'amulette : « Vous en tirerez un bon prix. Quelque part sur Terre, une femme sera toute fière de la porter.

— Euh... oui », ai-je réagi non sans amertume. Dolbak venait de mettre le doigt sur ce qui me chagrinait et me contrariait tout particulièrement.

Ce détournement des découvertes archéologiques qui, réduites au rang de simples bibelots et autres colifichets, finissaient chez les riches et leurs épouses, m'était toujours resté sur le cœur. Tout en n'ayant jamais mis les pieds sur la Terre, j'aimais à croire que je me situais dans la noble lignée des Schliemann et des Evans, dont les trouvailles majeures étaient visibles au British Museum ou à l'Ashmolean d'Oxford, au lieu de se balancer sur le sein peinturluré d'une bonne femme trop riche ayant succombé à l'actuelle passion pour l'archéologie.

Au moment du Renouveau, quand l'attention générale s'était subitement focalisée sur l'antiquité et les trésors que recelait le sol, j'avais ressenti une profonde satisfaction : la profession que j'avais

choisie, me disais-je, revêtait désormais de la valeur aux yeux de la société, outre l'intérêt qu'elle présentait à mes propres yeux. Comme je me trompais ! Cette mission-ci, je l'avais acceptée dans l'espoir qu'elle me procurerait les liquidités nécessaires à mon voyage sur la Terre ; au lieu de cela, je devenais un vulgaire laquais au service d'un pourvoyeur d'articles de mode. Et pendant ce temps-là, les inaccessibles musées de la terre gisaient sous une épaisse couche de poussière.

Avec un soupir, je suis retourné à mon excavation. L'amulette m'y attendait, dans sa perfection sans défaut, merveilleuse relique d'une ancienne civilisation de Voltus. Ravalant ma tristesse, je l'ai extraite à deux mains de la tombe où elle gisait depuis des milliers d'années.

Brusquement, je ressentais le besoin d'ajouter au pourboire de Dolbak. Mon extraterrestre rabougri a accepté mes pièces avec reconnaissance, mais non sans une certaine réserve – si cela se trouvait, notre marché lui paraissait aussi sordide qu'à moi.

« On a bien travaillé, aujourd'hui, ai-je déclaré. Rentrons, maintenant. Nous allons faire expertiser ceci et je vous remettrai votre commission. Ça vous va, mon vieux ?

— Très bien, monsieur », a-t-il répondu avec douceur avant de m'aider à remettre tout mon barda sur mon dos.

Au bout de la plaine, nous avons pénétré en silence dans l'agglomération qui formait l'avant-poste de la Terre. Tandis que nous longions ses rues sinueuses pour nous diriger vers le bureau d'expertise, des hordes d'enfants voltusciens, avec les quatre bras et le teint violacé caractéristiques de leur espèce, nous ont abordés en poussant de grands cris afin de nous vendre des babioles qu'en réalité, ils avaient fabriquées eux-mêmes. D'ailleurs, certaines étaient très jolies ; les Voltusciens étaient particulièrement doués pour l'artisanat. Mais je les ai tous écartés du geste. Je m'étais fait une règle de ne tenir aucun compte des enfants, même s'ils me proposaient un ravissant rince-doigts en verre filé ou une statuette en ivoire particulièrement fine et délicate. Ces objets de fabrication récente n'avaient aucune valeur marchande sur Terre, et quand on avait comme moi des moyens limités, on devait éviter ces luxes superflus.

Le bureau d'expertise était encore ouvert. Devant se tenait un petit groupe d'hommes, chacun accompagné de son guide voltuszien.

« Salut, Jarrell », m'a lancé d'une voix rauque le plus grand d'entre eux.

J'ai fait la grimace. C'était David Sturges, le moins scrupuleux des archéologues détachés sur Voltus par la Compagnie – un homme qui ne rechignait pas à s'introduire par effraction dans les sanctuaires les plus sacrés de la planète et à y commettre des dégâts irréparables dans le seul but d'en arracher un unique objet vendable au prix fort.

« Salut, Sturges, ai-je répondu sèchement.

— La journée a été bonne, mon vieux ? Tu as trouvé quelque chose qui vaille la peine qu'on t'empoisonne pour te le piquer ? »

J'ai souri sans conviction et hoché la tête. « Une belle amulette de la Troisième Période. Je voulais la soumettre tout de suite, mais si tu préfères, je m'abstiens ; je l'emporte chez moi et je la laisse bien en évidence sur la table pendant la nuit, comme ça, tu ne seras pas obligé de tout démolir pour t'en emparer.

— Ce ne sera pas nécessaire, figure-toi. Aujourd'hui je suis tombé sur une superbe cachette pleine de crânes émaillés – une dizaine. Ils datent de l'Expansion et sont sertis de frises à volutes en platine. » Il désigna son guide voltusien, une créature à l'air butée répondant au nom de Qabur. « C'est mon boy qui me les a trouvés. Un type formidable, ce Qabur. Il flaire les caches comme s'il avait un radar dans le nez. »

J'ai voulu rétorquer que mon guide à moi n'était pas mal non plus, mais à ce moment-là, Zweig, l'expert, est sorti sur le seuil. « Alors, à qui le tour ? À vous, Jarrell ?

— Oui monsieur. » J'ai repris ma pioche et suis entré derrière lui. Il s'est affalé derrière son bureau en me regardant d'un air fourbu.

« Qu'avez-vous à me montrer ? »

J'ai sorti l'amulette de mon sac à dos et la lui ai tendue. Il l'a inspectée avec application, en remarquant la taille particulière des incrustations de gobrovirs, qui jetaient mille feux. « Pas mal.

— Belle pièce, non ?

— Pas mal, a-t-il répété. Je dirais 75 dollars.

— *Quoi !* J'en escomptais au moins 500 ! Allons, Zweig, soyez raisonnable. Vous voyez bien la qualité de ces gobrovirs !

— Très jolis, en effet, a-t-il admis. Mais vous devez bien comprendre que s'il est séduisant, le gobrovir n'est pas en soi une pierre très précieuse. Or, voyez-vous, je dois prendre en compte la valeur intrinsèque des pièces, en plus de leur intérêt historique. »

Je me suis rembruni. J'allais avoir droit à un interminable laïus sur la loi de l'offre et de la demande, la rareté des pierres précieuses, le coût de l'expédition sur Terre et de la mise sur le marché de mon amulette, et ainsi de suite, à n'en plus finir. Je ne lui ai pas laissé le temps de se lancer. « Je refuse de marchander avec vous, Zweig. Ou vous m'en donnez 150 dollars, ou je la garde pour moi. »

Un sourire matois. « Et qu'en ferez-vous ? Vous ne songez tout de même pas à en faire don au British Museum ? »

Piqué au vif, je l'ai enveloppé d'un regard attristé. Il a repris : « Je vous en donne 100 dollars.

— 150 ou rien. »

Il a ramassé dix pièces de 10 dollars dans un tiroir et les a étalées

sur son bureau. « Pas une de plus. La Compagnie ne peut pas faire mieux. »

Je l'ai regardé un moment, désespéré, puis j'ai pris les pièces en fronçant le nez et lui ai remis l'amulette. « Tenez. La prochaine, vous m'en donnerez sans doute trente deniers.

— Ne me rendez pas la tâche plus difficile, Jarrell. Je ne fais que mon boulot. »

En sortant j'ai lancé une des dix pièces à Dolbak et, avec un bref salut de la tête, je m'en suis allé.

C'est dans un état de profond abattement que j'ai regagné mon modeste logis en bordure de la colonie terrienne. Chaque fois que je soumettais une pièce à Zweig – et en dix-huit mois, depuis que j'avais pris ce maudit emploi, je lui en avais montré un nombre non négligeable –, je m'identifiais effectivement à Judas. Quand je pensais à la longue rangée de vitrines qu'on aurait pu remplir avec mes trouvailles – pourquoi pas dans la Salle « Voltus » du British Museum ? –, mon cœur se serrait. Les boucliers en cristal à double poignée, les cales interdentaires en obsidienne de la plus pure espèce, les ornements d'oreille ouvragés, ornés d'incroyables filigranes en pignons de rouages... Tous ces objets étaient le produit d'une civilisation extraordinaire par la richesse de sa créativité, celle des anciens Voltusciens ; et ses trésors s'éparpillaient aux quatre coins de la galaxie en devenant de simples bibelots.

Cette amulette, qu'en avais-je fait ? Je l'avais remise entre les mains d'un... d'un *fourgue*, en quelque sorte, qui allait l'envoyer sur Terre et la vendre au plus offrant.

J'ai examiné ma chambre. Elle était petite, chichement meublée, et ne contenait aucune de mes découvertes. Tous mes trésors, je les avais posés sur le bureau de Zweig. Je n'avais pas le désir d'en conserver pour moi. Je sentais s'éteindre en moi la passion des antiquités, asphyxiée par le mercantilisme délirant dont je n'avais pu me dépêtrer dès lors que j'avais signé avec la Compagnie.

J'ai pris un livre – Le Palais de Minos, d'Arthur Evans –, et lui ai jeté un regard noir avant de le replacer sur son étagère. L'angoisse provoquée par les événements de la journée faisait naître une pulsation douloureuse au fond de mes yeux. Je me sentais vidé de ma substance, et pour tout dire à bout de forces.

À ce moment-là on a frappé à ma porte, d'abord timidement, puis avec plus d'audace.

« Entrez. »

Le battant s'est ouvert lentement et un Voltusien de petite taille a fait son apparition. Je l'ai tout de suite reconnu : c'était un guide sans emploi car trop peu digne de confiance. « Que voulez-vous, Kushkak ?

lui ai-je demandé avec lassitude.

— Monsieur ? Jarrell-monsieur ?

— Oui ?

— Vous n'auriez pas besoin d'un boy ? Je peux vous guider vers les plus beaux trésors, monsieur. Ce qu'il y a de mieux. Seulement ceux dont vous pourrez tirer un bon prix.

— J'ai déjà un guide. Dolbak. Je n'ai besoin de personne d'autre, merci. »

L'extraterrestre a paru se racornir sur place. Puis il a serré ses avant-bras contre son corps d'un air affligé. « Dans ce cas, pardonnez-moi de vous avoir dérangé, Jarrell-monsieur. Je suis désolé. Sincèrement désolé. »

Il a battu en retraite, désespéré. À mes yeux, les Voltusciens ressemblaient tous à des vieillards ratatinés, même les jeunes. Ils appartenaient à une espèce décadente dont il ne restait presque rien de la grandeur passée, alors qu'à une époque, elle avait tout de même produit les objets manufacturés que nous récoltions à présent. Je ne comprenais pas comment une civilisation pouvait se flétrir à ce point en quelques milliers d'années seulement.

Je me suis tassé dans mon grand fauteuil, trop mal à l'aise pour prendre le moindre repos. À 23 h 30 environ, on a de nouveau frappé à ma porte.

« Entrez », ai-je lancé, quelque peu surpris.

Cette fois, c'est la silhouette décharnée de George Darby qui a franchi le seuil de ma chambre. Darby était un archéologue qui partageait nombre de mes idéaux, ainsi que mon ardent désir de visiter la Terre et mon aversion pour la servitude dans laquelle nous étions de nous-mêmes engagés.

« Qu'est-ce qui peut bien t'amener à une heure pareille ? » me suis-je enquis avant d'ajouter, respectueux des conventions : « L'expédition de la journée s'est bien passée ? »

— Si tu savais !... » Il m'a paru curieusement agité. « Sacrée expédition, en effet... Tu connais mon boy, Kushkak ? »

— Il est venu ce soir même me demander du travail, ai-je acquiescé. Mais je ne savais pas que tu l'avais embauché.

— Seulement pour deux ou trois jours. Comme il voulait bien travailler pour 5 %, j'ai accepté. »

Je n'ai émis aucun commentaire, n'ignorant pas les difficultés qu'on pouvait rencontrer dans ce métier.

« Alors comme ça, il est venu te voir ? » Derby s'est renfrogné. « Tu ne l'as pas engagé, au moins ? »

— Bien sûr que non !

— Eh bien moi, si. Et voilà qu'hier, il m'a fait tourner en rond pendant cinq heures avant d'avouer qu'il ne savait absolument pas où

il allait, n'ayant aucun site à me proposer. Donc, je l'ai viré. Et c'est pour ça que je viens te trouver.

— Pourquoi ? Avec qui es-tu parti en expédition aujourd'hui ?

— Personne, m'a-t-il avoué sans détours. Je suis parti tout seul. » Tout à coup, j'ai remarqué que ses mains tremblaient et que Darby avait le teint pâle et les traits tirés dans la pénombre peu engageante qui régnait dans ma chambre.

« Tout seul ? Sans guide ? »

Il a opiné en passant nerveusement la main dans la mèche blanche qui lui tombait sur le front. « Un peu parce que je n'avais pas le choix – je n'ai pas eu le temps de trouver un autre boy –, mais aussi parce que je voulais tenter ma chance par moi-même. Tu sais comme les guides ont toujours tendance à nous emmener dans la même zone de la Nécropole. Moi, je suis parti dans la direction opposée. Seul. »

Il s'est tu un instant. Qu'est-ce qui pouvait le troubler à ce point ?

Au bout de quelques secondes, il a repris : « Aide-moi à enlever mon sac à dos. »

J'ai dégagé les bretelles et posé le sac en toile grise sur une chaise. Il en a défait les boucles rouillées, puis en a sorti quelque chose. « Tiens. À ton avis, qu'est-ce que c'est ? »

J'ai saisi l'objet avec grand soin et l'ai examiné attentivement. C'était un bol en argile noire d'aspect boueux, façonné à la main. Il portait çà et là des empreintes de doigts manifestement distribuées au petit bonheur, et sa forme était irrégulière, exécutée avec gaucherie. Le tout était de facture extrêmement grossière.

« Qu'est-ce que c'est ? En tout cas, ça a l'air de remonter à la préhistoire. »

Darby a eu un sourire sans joie. « Tu crois, vraiment ?

— Forcément. Regarde ça – on dirait que ce bol a été fabriqué par un enfant, sauf que les empreintes de doigts sont trop grosses. Il est soit très ancien, soit façonné par un simple d'esprit.

— Tes conclusions sont logiques, a-t-il acquiescé. Malheureusement, regarde maintenant ce que j'ai trouvé dans la strate située *au-dessous*... » Sur quoi il m'a tendu un ornement interdentaire typique de la Troisième Période.

« Comment ça, *au-dessous* ? » Je ne comprenais pas. « Tu veux dire que ce bol est plus récent ?

— Oui », m'a-t-il répondu tranquillement. Puis il a entrelacé ses doigts. « Je vais t'exposer mes suppositions, Jarrell ; tu en penseras ce que tu voudras. Écartons hypothèse du simple d'esprit, et laissons de côté l'éventualité que nous ayons affaire ici à un produit d'une ère décadente de la poterie voltuscienne encore inconnue de nous.

« Ce que je suggère, a-t-il poursuivi en choisissant soigneusement ses termes, c'est que ce bol date de l'antiquité classique, c'est-à-dire

remonte à quelque trois mille ans. Et que l'ornement interdendaire que tu admires tant date d'un an, deux au maximum. »

J'ai failli en lâcher ledit ornement. « Tu veux dire que les Voltusciens sont en train de nous escroquer ?

— Exactement. Je crois que dans les cabanes auxquelles un tabou nous interdit l'accès les Voltusciens s'activent à produire en masse de fausses antiquités qu'ils vont disposer sur les sites appropriés, de manière que nous les exhumions ensuite. »

J'étais atterré par cette idée. « Que vas-tu faire maintenant ? ai-je voulu savoir. Tu as des preuves de ce que tu avances ?

— Pas encore, non. Mais je trouverai. Je te jure que je vais les démasquer, ces sales tricheurs, a-t-il affirmé avec vigueur. Je me propose de retrouver Kushkak, de lui faire cracher le morceau, en menaçant de l'étrangler s'il le faut, et de faire savoir à l'univers entier que les objets voltusciens sont des faux, que les *vrais* produits de l'artisanat voltusgien antique sont en fait de hideux objets bourbeux dépourvus de toute valeur esthétique et qui ne présentent aucun intérêt... à part pour nous autres archéologues, acheva-t-il avec amertume.

— Bravo, George ! ai-je applaudi. Démasque-les donc ! Quand les visqueux béotiens qui ont payé ces pièces une fortune vont apprendre qu'elles n'ont rien d'antique, qu'elles sont au contraire aussi modernes que les fours radio-thermiques de leurs cuisines suréquipées, ils vont en être malades. Eux qui ne daignent s'intéresser qu'à ce qui est resté enseveli pendant plusieurs millénaires, depuis le début de cette mode du Renouveau !

— Tu l'as dit. » Son triomphalisme ne m'a pas échappé. « Je vais de ce pas trouver Kushkak. Il ne sait déjà plus à quel saint se vouer. Il parlera. Tu veux venir ?

— Non, non », me suis-je empressé de répondre, en homme qui fuit la violence sous toutes ses formes. « J'ai des lettres à écrire. Tu n'as qu'à t'en occuper. »

Il a remballé ses deux objets puis s'en est allé. De ma fenêtre, je l'ai regardé se diriger dans les rues pavées vers le dispensaire à boissons alcoolisées où on trouvait généralement Kushkak. Il y est entré, et quelques minutes plus tard, j'ai entendu des éclats de voix dans la nuit.

La nouvelle s'est répandue le lendemain matin, et dès midi, le village était en effervescence.

Pris au dépourvu, Kushkak avait vendu la mèche. Il y avait des années que les Voltusciens – très doués de leurs mains, comme chacun sait – s'efforçaient de vendre leurs créations aux riches de la Terre ; malheureusement, il n'y avait pas de marché pour ce genre de choses.

« Des œuvres contemporaines ? Pouah ! » Non, ce que voulait le client, c'était de l'*antiquité*.

Ne pouvant caser les œuvres qui portaient leur griffe, ils s'étaient alors complaisamment rabattus sur la fabrication de fausses antiquités, puisque leurs lointains ancêtres avaient eu l'indélicatesse de ne leur léguer que des poteries rudimentaires qui n'intéressaient personne. Il n'était pas facile de créer de toutes pièces une histoire ancienne cohérente et qui séduise l'imagination des Terriens, mais ils s'étaient montrés à la hauteur : ils avaient inventé une époque reculée du même niveau que les civilisations terriennes antiques – l'égyptienne ou la babylonienne, par exemple. Après cela, ils n'avaient plus qu'à concevoir et exécuter les objets.

Pour finir, ils les avaient enfouis dans les strates géologiques correspondantes. Ce n'était pas un mince exploit non plus, mais les Voltusciens s'en étaient sortis haut la main et avaient tout remis en place derrière eux avec la minutie qu'ils apportaient à la fabrication des objets. Une fois l'archéologue alléché, il n'y avait plus qu'à le tondre comme un vulgaire mouton, avec le reste du troupeau.

Tout à coup, je considérais ces petits Voltusciens tout rabougris avec un respect nouveau. Ils avaient dû avant toute chose maîtriser les techniques de l'archéologie, sinon ils se seraient trompés dans la restitution des rapports entre les diverses strates. Leur canular élaboré avait été mis en œuvre sans la moindre faille... jusqu'au jour où un Terrien avait eu le front d'exhumer un *véritable* objet manufacturé d'époque.

Quand j'ai pénétré dans le square situé devant le bureau d'expertise, en fin d'après-midi, le chaos régnait toujours. Terriens et Voltusciens tournaient en rond, ne sachant ni que faire, ni où aller.

Une rumeur prétendait que Zweig s'était donné la mort, mais il y a promptement mis fin en faisant une apparition en personne, visiblement très perturbé mais vivant. Il a punaisé dans la salle d'attente une carte hâtivement griffonnée où l'on pouvait lire ces mots :

LES TRANSACTIONS SONT SUSPENDUES
POUR LA JOURNÉE.

J'ai hélé Dolbak, qui passait par là. « Je suis prêt à partir en expédition », lui ai-je innocemment déclaré.

J'ai lu de la pitié dans ses yeux dénués de paupières. « Mais enfin, monsieur, vous n'êtes donc pas au courant ? Fini, les visites à la Nécropole.

— Ah bon ? Alors ce qu'on dit est vrai ?

— Oui, a-t-il répondu, attristé. C'est vrai. »

De toute évidence, il n'avait pas le cœur d'en dire davantage. Il a passé son chemin et c'est là que j'ai aperçu Darby.

« On dirait que tu as vu juste, lui ai-je dit. Tout le système s'est effondré.

— Naturellement. Quand je les ai confrontés au récit de Kushkak, ils ont bien vu que c'était fichu. Au fond, ils sont trop honnêtes pour tâcher de maintenir l'arnaque face aux accusations portées contre eux.

— En un sens, c'est dommage. Parce que c'était vraiment joli, ce qu'ils confectionnaient.

— Oui, et l'Homme de Piltdown avait une mâchoire intéressante, lui aussi, jusqu'à ce qu'on découvre la supercherie ! » Darby s'échauffait.

« Tout de même, ai-je insisté, il n'y avait pas de véritable malveillance de la part des Voltusciens. La singularité de nos prédilections leur interdisait de vendre leurs produits en toute probité – alors ils n'ont pas eu le choix : soit ils devenaient malhonnêtes, soit ils mouraient de faim. Nous-mêmes, n'avons-nous pas été pris dans le même piège quand nous avons accepté de travailler pour la Compagnie ?

— Tu n'as pas tort, a reconnu Darby à contrecœur. Mais...

— Dites donc, l'ami ! » est intervenue une voix derrière nous. En nous retournant, nous avons découvert David Sturges, avec sa carrure imposante. Il nous enveloppait d'un regard noir.

« Qu'est-ce que vous voulez, vous ? a demandé Darby.

— Vous n'auriez pas pu la boucler, non ? Vous êtes content ? Vous avez fichu par terre toute la combine ! Pourtant, ça marchait au poil. Qu'est-ce que ça peut faire, que les objets soient authentiques ou non ? Du moment que sur Terre, les gens sont disposés à allonger de *vrais* billets ! »

Darby a esquissé une réponse, puis s'est ravisé.

« Vous avez tout gâché, a poursuivi l'autre. Et comment on va gagner notre croûte, maintenant, hein ? Vous avez les moyens de partir sur une autre planète, vous ?

— J'ai agi selon ma conscience », a répliqué Darby.

Sturges a répondu par une onomatopée sarcastique avant de s'éloigner. Je me suis retourné vers mon ami. « Il n'a pas tort, tu sais. On va être obligés de changer de planète, maintenant. Sur Voltus, c'est fini pour nous. Tu nous as coupé l'herbe sous le pied en même temps que tu réduisais à néant toute l'économie voltuscienne. Tu aurais peut-être dû la boucler, en effet. »

Il a rivé sur moi, l'espace de quelques instants, un regard inexpressif. Puis : « Jarrell, je crois que je t'avais surestimé. »

Un vaisseau est venu chercher Zweig le lendemain et le bureau d'expertise a définitivement fermé ses portes. La Compagnie ne voulait plus rien avoir à faire avec Voltus. L'équipage a rapidement sillonné l'avant-poste terrien en distribuant des dépliants : la Compagnie avait toujours besoin de nos services, et trouverait à nous réemployer sur d'autres planètes – du moment que nous payions le voyage de notre poche.

Et c'était là que ça coinçait. Aucun d'entre nous n'avait suffisamment économisé sur ce qu'il avait perçu de la Compagnie pour quitter Voltus. Nous nourrissions tous le rêve de voir un jour la Terre, d'explorer le monde où s'était épanouie la souche de notre espèce – mais c'était sans espoir. Avec nos revenus, jamais nous ne pourrions amasser suffisamment d'argent.

J'ai commencé à croire sincèrement que Darby avait mal agi en révélant l'escroquerie. Non seulement il nous avait mis dans de sales draps, mais pour les autochtones, c'était pratiquement la fin du monde. Il avait fait d'une pierre deux coups : une inépuisable source de revenus s'était tarie d'un coup, et l'économie – déjà précaire – de toute une planète avait sombré avec elle. Les Voltusciens se déplaçaient en silence dans les rues peu animées, et je m'attendais à voir d'un jour à l'autre les vautours venir se percher sur les toits. Finalement, l'honnêteté ne s'était pas avérée payante.

Trois jours après que le scandale eut éclaté, un enfant voltusien m'a apporté un billet. Il était signé de David Sturges et disait succinctement : « Réunion chez moi ce soir à 19 heures. Sturges. »

À mon arrivée, j'ai vu que toute notre petite colonie d'archéologues de la Compagnie était présente, y compris Darby, qui d'ordinaire ne voulait rien avoir à faire avec Sturges.

« Bonsoir, Jarrell, m'a poliment salué ce dernier. Bon, je crois que tout le monde est là. On peut commencer. » Il s'est éclairci la gorge. « Messieurs, certains d'entre vous ont remis en cause mon éthique professionnelle. Voire mon honnêteté. Inutile de démentir : c'est vrai, j'ai fait preuve d'une éthique discutable. Cela dit, a-t-il poursuivi en fronçant les sourcils, je suis à présent affecté par le même désastre que vous tous, dont il m'est tout aussi impossible de me dépêtrer. Aussi aimerais-je vous soumettre une petite proposition. Mais sachez que si vous l'acceptez, il faudra recourir, dans une certaine mesure, à la... euh... flexibilité morale que justement, vous dénoncez.

— Qu'est-ce que vous mijotez, Sturges ? s'est impatientée une voix.

— Ce matin, a-t-il repris, un indigène est venu me soumettre une idée. Je la juge valable. Pour résumer, il propose qu'en tant qu'experts en archéologie, nous leur apprenions à fabriquer des antiquités *terriennes*. On ne pourra plus jamais rien écouler qui vienne de Voltus, mais pourquoi ne pas tirer profit de l'habileté manuelle de ses

habitants tant qu'il y aura un marché pour les vestiges terriens ? On pourrait faire entrer les objets en contrebande sur Terre, les introduire secrètement sur les sites, faire en sorte qu'ils soient mis au jour et vendus sur place – ainsi nous en toucherions le bénéfice intégral, au lieu du maigre pourcentage que nous alloue la Compagnie !

— Encore une combine véreuse, a dit Darby d'une voix rauque. Ça ne me plaît pas.

— Et la perspective de mourir de faim, ça vous plaît ? a rétorqué Sturges. Si on ne se creuse pas la cervelle, on va prendre racine sur Voltus. »

Je me suis levé. « Je peux peut-être clarifier un peu la situation à l'intention de notre distingué collègue Darby, ai-je commencé. George, on est dans l'impasse ; tous les moyens sont bons pour nous tirer de là. On ne peut ni quitter Voltus, ni y rester. Si on marche dans la combine de Sturges, on peut se constituer une réserve de fonds en peu de temps, ce qui nous permettrait de passer à autre chose ! »

Mais Darby n'était pas convaincu. Il a secoué la tête. « Je ne saurais cautionner la fabrication de fausses antiquités terriennes. Non, si vous tentez le coup, je vous dénonce. »

Devant la menace, un silence effaré s'est abattu sur l'assistance. Sturges m'a lancé un regard d'encouragement. Après m'être humecté les lèvres, j'ai poursuivi : « Non, tu ne comprends pas, George. Une fois mis à exécution, ce plan stimulera l'archéologie, la *vraie*. Écoute-moi : on exhume une demi-douzaine de scarabées bidon dans la vallée du Nil. Des gens les achètent, et nous, on continue à fouiller grâce aux bénéfices réalisés. La Terre bénéficie d'un brusque regain d'intérêt ; on observe une véritable renaissance de l'archéologie. Et là, on exhume de *vrais* scarabées. »

Une lueur s'est allumée dans son regard, mais j'ai bien vu qu'il n'était pas tout à fait convaincu. Alors je lui ai porté le coup de grâce.

« En outre, il faudra que quelqu'un se rende sur Terre pour superviser le projet. » J'ai jeté un regard circulaire. « Nous mettrons nos fonds en commun pour expédier l'un d'entre nous sur place, d'accord ? »

J'ai marqué une pause. Puis, sentant que Sturges me donnait sa caution muette, j'ai ajouté d'une voix de stentor : « J'en conclus que nous convenons à l'unanimité de désigner le Pr George Darby comme étant notre expert suprême en matière d'antiquités terriennes et de le charger de mener à bien notre mission sur Terre. »

Je pensais bien qu'il ne résisterait pas à cette tentation-là. Je ne me trompais pas. Darby a subitement cessé de nous opposer la moindre objection.

Six mois plus tard, un archéologue menant des fouilles du côté de

Gizeh découvrit un scarabée de très belle facture, délicatement ouvré et incrusté d'étranges pierreries.

Dans un article paru dans une publication confidentielle à laquelle nous étions presque tous abonnés, il émit l'hypothèse que sa trouvaille laissait entrevoir tout un pan encore vierge de l'égyptologie. Parallèlement, il vendit la pièce à un cartel de joailliers pour une somme vertigineuse, qu'il investit aussitôt dans l'exploration systématique de toute la vallée du Nil, chose qui n'avait plus été entreprise depuis le déclin de l'archéologie, un bon siècle plus tôt.

Peu de temps après, un étudiant travaillant sur un site grec exhumait un bouclier homérique tout à fait remarquable. Puis des poteries vitrifiées vinrent au jour en Syrie et des métaux ouvrés d'origine scythe furent découverts dans les steppes caucasiennes. L'archéologie, jusque-là considérée comme une science morte au même titre que l'alchimie, revint soudain à la vie et s'épanouit ; les habitants de la Terre se rendirent compte que leur propre planète recelait des trésors aussi attrayants que Voltus, Dariak ou les autres mondes dont la Compagnie déterrait les bibelots, et que par-dessus le marché, ils revenaient nettement moins cher.

Les ateliers voltusciens tournent désormais à plein rendement, et seule la difficulté de faire entrer les objets en fraude sur la Terre, puis de les cacher sur les sites archéologiques, limitent notre production. Financièrement, l'opération est une réussite. Darby, qui s'acquitte magnifiquement de sa tâche sur Terre, nous envoie tous les mois un gros chèque que nous nous partageons après rétribution de nos Voltusciens ravis.

De temps à autre, je me prends à regretter que ce soit lui, et non moi, qui ait décroché le poste si convoité de représentant sur Terre, mais je me console en me disant que c'était le seul moyen de gagner sa sympathie. Je le sais maintenant, la fin justifie les moyens. Bientôt, nous serons tous assez riches pour aller sur Terre, si nous le désirons.

Cela dit, je ne suis plus si sûr de le vouloir. Car l'antiquité voltuscienne a laissé d'*authentiques* vestiges, auxquels j'ai fini par m'intéresser autant qu'à la Grèce ou à Rome. J'y vois l'occasion de pratiquer l'archéologie pure dans un domaine de recherche encore vierge.

Aussi vais-je peut-être rester, après tout. J'envisage d'écrire un livre sur les objets manufacturés de l'antiquité voltuscienne – je parle des vrais objets, naturellement –, qui sont assez grossiers et ne présentent aucun intérêt commercial. Et demain, je montrerai à Dolbak comment fabriquer des poteries mexicaines de la période chichimèque. Ces choses-là plaisent beaucoup. Je suis sûr qu'il y a un marché pour ça.

LES COLLECTEURS

Juin 1956 : durant le premier mois de sa carrière d'écrivain à plein temps, notre jeune diplômé, frais émoulu de l'université, pond dix-huit nouvelles et deux petits articles ; il vend le tout à John Campbell pour Astounding, Bob Lowndes pour Science Fiction Stories, Bill Hamling pour Imagination et Howard Browne pour Amazing Stories et Fantastic, chacune de ces revues ayant sa spécialité. Cette tendance se confirmera : pendant des années je vais faire preuve d'une proliféricité démente ; il ne me paraîtra pas extraordinaire de produire deux ou trois nouvelles par semaine, voire plus. C'est que, désormais, j'ai un appartement à meubler et un loyer à payer. En matière d'écriture, je suis disposé à prendre tout ce qui se présente, je livre à l'heure, et dans le format demandé.

À la même époque, un autre jeune auteur menait à New York la même existence : Harlan Ellison ; sauf que lui avait plus de succès auprès des magazines de littérature policière que des revues de science-fiction. Je pense à deux titres en particulier, Trapped et Guilty, dont le rédacteur en chef, un vieux bonhomme affable du nom de W.W. Scott, admirait non seulement le talent d'Harlan, mais aussi la formidable énergie avec laquelle il montait à l'assaut du monde de l'édition new-yorkaise. Or, malgré sa folle productivité, Harlan ne pouvait tout de même pas fournir à « Scottie » tous les textes dont il avait besoin ; il m'a donc introduit, et pour juin 1956 mon journal de bord fait mention de deux nouvelles policières placées auprès de Scott, « Clinging Vine » [Pot-de-colle] et « Get Out and Stay Out » [Du balai !]. Au cours des années suivantes, il devait y en avoir des dizaines d'autres.

Là-dessus, ô joie ! on annonce que Scottie lance un magazine de science-fiction, Super-Science Fiction. (Ce titre avait déjà été utilisé pour un magazine édité par Frederik Pohl et Damon Knight, excusez du peu, mais ça n'a gêné personne.) Scottie avait besoin de copie, et vite, pour son premier numéro : Harlan lui a donné une nouvelle intitulée « Why Did Wallace Crack ? » [Qu'est-ce qui a fait craquer Wallace ?], parue sous le titre de « Psycho at Mid-Point » [Fou jusqu'à un certain point], et moi ces « Collecteurs », que Scottie a rebaptisé « Catch 'Em All Live » [Je les veux tous vivants].

Pour une nouvelle pondue dans l'urgence absolue, « Les collecteurs » a

connu une carrière confortable. Je ne saurais dire au juste combien de fois elle a été rééditée (principalement dans des anthologies scolaires, genre Contextes ou Éléments de littérature), mais cela tourne autour de la vingtaine, et il ne se passe pratiquement pas une année sans qu'on me la redemande. Et moi qui avais pour seul but de payer mon loyer ! « Les collecteurs » m'a permis de payer bien d'autres choses, et ça fait plus de quarante ans que ça dure. J'aimerais bien connaître son secret.

À 80 000 kilomètres de distance, c'était un endroit plein de promesses, une planète attrayante, de taille moyenne, marron et verte, sans trace de ville ou autre embarras du même genre. Un lieu tout simplement charmant. Exactement l'endroit que nous cherchions pour racheter ce qui avait été jusque-là une expédition quasi insignifiante.

Je me suis tourné vers Clyde Holdreth, qui fixait un regard pensif sur le thermocouple.

« Alors, qu'en dis-tu ?

— Ça m'a l'air bien. En bas, la température est d'à peu près 20 °C – il y fait bon et c'est pas l'air qui manque. Je crois que ça vaut le coup d'essayer. »

Lee Davison est sorti nonchalamment de la soute, sentant le fauve, comme toujours. Un des singes bleus que nous avions ramassés sur Alphéraz rampait le long de son bras. « Alors, messieurs, quoi de neuf ?

— Une planète, ai-je répondu. Et dans la soute, il y a assez de place ?

— Ne t'inquiète pas. Il en reste assez pour un zoo au complet. On ne peut pas dire que ç'aït été un voyage très fructueux.

— Non, ai-je acquiescé. En effet. Alors, on descend voir ?

— Autant y aller, a répondu Holdreth. Impossible de rentrer sur Terre avec deux malheureux singes et quelques fourmiliers.

— Moi aussi, je crois qu'on devrait se poser, a déclaré Davison. Et toi ? »

J'ai hoché la tête. « Je vais préparer les cartes. Toi, tu installes confortablement tes bêtes pour la décélération. »

Davison est retourné dans la soute pendant que Holdreth gribouillait furieusement dans le journal de bord, notant les coordonnées de la planète, son aspect général, et ainsi de suite. En plus d'être une équipe de collecteurs pour le département de zoologie du Bureau des affaires interstellaires, nous faisons office de vaisseau de reconnaissance, et cette planète était répertoriée comme *inexplorée* sur nos cartes.

J'ai jeté un œil à la boule marbrée marron et verte qui tournoyait lentement dans la baie d'observation, et j'ai senti le pincement de mauvais augure qui m'alertait chaque fois que nous abordions un

monde inconnu. Je l'ai réprimé et me suis mis à chercher une orbite d'atterrissage. Dans mon dos, j'entendais deux singes bleus qui jacassaient furieusement pendant que Davison les sanglait dans leur berceau de décélération, et en bruit de fond, le cri grave et discordant des fourmiliers rigeliens qui cornaient leur mécontentement.

La planète était bel et bien habitée. Nous ne nous étions pas posés depuis vingt minutes que déjà la faune locale s'attroupait autour de nous. Par la baie d'observation, nous regardions dehors avec émerveillement.

« C'est le genre de chose qu'on ne voit qu'en rêve, a dit Davison en tripotant nerveusement sa barbichette. Regardez-moi ça ! Il doit y avoir un millier d'espèces différentes.

— Je n'ai jamais vu ça », a renchéri Holdreth.

Mentalement, j'évaluais l'espace de stockage qu'il nous restait et le nombre de créatures que nous serions à même d'emporter. « Comment allons-nous faire un choix ?

— Abondance ne nuit pas, a joyeusement tranché Holdreth. On n'a qu'à mettre la main sur une douzaine des créatures parmi les plus bizarres et décoller – en gardant les autres pour un prochain voyage. C'est vraiment dommage d'avoir perdu tout ce temps à errer autour de Rigel.

— On a *tout de même* attrapé les fourmiliers », est intervenu Davison. C'était sa trouvaille, et il en était fier.

J'ai eu un sourire désabusé. « Ouais. Ça, les fourmiliers, on les a ! » Au même instant, ces derniers ont poussé un cri rauque. « Voilà le genre de bestioles dont j'aurais vraiment pu me passer, tu sais.

— Ton état d'esprit est déplorable, a dit Holdreth. C'est un manque de professionnalisme.

— Et après ? Qui a dit que j'étais zoologue ? Je suis pilote de vaisseau spatial, c'est tout ! Ne l'oublie pas. Et si le langage – et l'odeur – de ces fourmiliers me déplaisent, je ne vois aucune raison de...

— Non mais, regardez-moi ça », a tranché Davison.

J'ai jeté un coup d'œil par la baie d'observation et vu émerger un nouvel animal de la végétation touffue en arrière-plan. J'avais vu pas mal de créatures étranges depuis mon assignation au département de zoologie mais celui-ci remportait la palme.

Il était presque aussi grand qu'une girafe, avançait sur de longues pattes flageolantes et avait une petite tête juchée au sommet d'un cou grotesque. Et surtout, il avait six pattes et une multitude de tentacules qui se contorsionnaient comme des serpents. Quant à ses yeux, c'étaient deux énormes globes violets culminant au bout de deux épais pédoncules. Il devait bien mesurer 6 mètres. Il s'est déplacé avec une

grâce exagérée parmi l'essaim d'animaux qui encerclait le vaisseau, a frayé habilement son chemin jusqu'à nous et glissé un regard surpris dans la baie d'observation. Un œil violet s'est fixé sur moi tandis que l'autre se posait sur Davison. J'avais l'impression bizarre qu'il essayait de nous dire quelque chose.

« Un beau morceau, hein ? » a fini par remarquer Davison.

— Je parie que tu aimerais en ramener un.

— On peut peut-être en caser un jeune à bord, si on en trouve un petit. » Il s'est tourné vers Holdreth. « Alors, ça avance cette analyse de l'air ? J'aimerais commencer la collecte. Que cette bête est bizarre ! »

Apparemment, l'animal avait terminé son inspection. Il a dégagé sa tête, replié ses pattes sous lui et s'est accroupi près du vaisseau. Une bestiole qui ressemblait à un chien, mais hérissée de piquants, s'est mise à aboyer après la grosse créature sans l'arracher à son indifférence. Les autres animaux, de tous gabarits et de toutes formes, grouillaient autour du vaisseau, leur curiosité manifestement éveillée par ces nouveaux arrivants qui débarquaient dans leur monde. Je voyais le regard de Davison, avide d'embarquer tout ce bazar pour le ramener sur terre. Je devinais ce qui lui trottait dans la tête. Il rêvait aux je ne sais combien de milliers d'espèces extraterrestres qui erraient dans les parages, affectant mentalement à chacune une petite étiquette : *ceci ou cela davisoni*.

« Pour ce qui est de l'air, ça va, » a annoncé Holdreth en levant la tête de ses testeurs. Allez chercher vos filets à papillons et voyons ce qu'on peut attraper. »

Quelque chose me déplaisait dans cet endroit. C'était trop beau pour être vrai. Comme l'expérience me l'avait enseigné, il y avait toujours un vice quelque part.

Sauf qu'ici tout semblait réglo. Pour des zoologues, cette planète était un véritable filon. Davison et Holdreth n'avaient jamais été aussi heureux, cernés qu'ils étaient de spécimens on ne peut plus coopératifs.

« Prenons quelques-uns de ceux-là, » a dit Davison. Ils me plaisent bien.

— Alors monte-les à bord », lui ai-je retourné en haussant les épaules. Peu m'importaient les échantillons qu'ils choisissaient, du moment qu'ils remplissaient rapidement la soute et que je respectais mon horaire de décollage. J'ai regardé Davison prendre une paire d'écureuils et les ramener à bord.

Holdreth est venu vers moi. Il portait une sorte de chien sans pelage avec des yeux d'insecte, à facettes. « Comment tu le trouves, Gus ? »

— Bien, ai-je répondu d'une voix morne. Magnifique ! »

Il a posé l'animal, qui est resté assis là à nous sourire, au lieu de détaier. Holdreth m'a regardé en passant rapidement la main dans sa chevelure clairsemée. « Écoute, Gus, tu as été sinistre toute la journée. Qu'est-ce qui te tarabuste ?

— Je n'aime pas cet endroit.

— Pourquoi ? Par principe ?

— C'est beaucoup trop simple, Clyde. Ces animaux s'attroupent ici en attendant qu'on les ramasse. »

Il a gloussé. « Et toi, tu es habitué à la bagarre, c'est ça ? Tu nous en veux parce qu'ici tout est trop facile !

— Quand je pense au mal qu'on s'est donné pour attraper une misérable paire de fourmiliers puants et...

— Laisse tomber, Gus. On va se dépêcher de charger pour te faire plaisir. N'empêche que cet endroit est une mine d'or ! »

J'ai secoué la tête. « Je n'aime pas ça, Clyde. Pas du tout. »

Holdreth s'est remis à rire et a repris son « chien ». « Dis, Gus, tu ne saurais pas où je peux en trouver un autre ?

— Là, ai-je répondu en pointant du doigt. À côté de cet arbre. La langue pendante. Il attend que tu l'embarques. »

Holdreth a regardé le « chien » et souri. « Voyez-vous ça ! » Il a attrapé son spécimen et les a emportés tous les deux à l'intérieur.

Je me suis éloigné pour inspecter les environs. Cette planète était trop incroyable pour que je l'accepte sur sa bonne mine, sans au moins un petit coup d'œil, en dépit de la joie avec laquelle mes deux compagnons capturaient leurs spécimens.

D'abord, ce n'était pas comme ça que les animaux vivaient – en se mêlant les uns aux autres, en grand nombre et en toute harmonie. Je n'en avais dénombré que quelques-uns de chaque genre, et il devait s'en trouver cinq cents espèces différentes, plus étranges les unes que les autres. La nature ne fonctionnait pas de cette façon.

Ensuite, ils se côtoyaient sans hostilité tout en respectant implicitement l'autorité de la girafe. Ça non plus, ça n'existait pas. Je n'avais encore été témoin d'aucune querelle. Ce qui signifiait qu'ils étaient tous herbivores. D'un point de vue écologique, cela n'avait aucun sens.

J'ai haussé les épaules et poursuivi ma route.

Une demi-heure plus tard, j'en savais un peu plus sur la topographie de notre mine d'or. Nous étions soit sur une île immense, soit sur une sorte de péninsule, car je discernais une gigantesque étendue d'eau une quinzaine de kilomètres plus loin. Notre environnement était relativement plat, à l'exception d'une colline assez importante du haut de laquelle je pouvais embrasser une grande partie du paysage.

Il y avait une jungle épaisse et très boisée près du vaisseau. D'un

côté la forêt s'étendait jusqu'à l'eau, mais de l'autre, elle s'arrêtait abruptement. Nous avions atterri à l'orée de la clairière. Apparemment la plupart des animaux vivaient dans la jungle.

De l'autre côté de notre clairière se trouvait une large plaine qui se prolongeait au loin par un désert. J'apercevais une étendue de sable peu engageante qui contrastait étrangement avec l'exubérance de la jungle à ma gauche. Et le petit lac que l'on découvrait à quelque distance. Je comprenais que ce genre de pays attire une faune aussi disparate puisqu'on y trouvait toutes les catégories d'habitats possibles dans un espace restreint.

Et quelle faune ! Même si je n'étais zoologue que par osmose, puisque ma curiosité et mon savoir me venaient de Holdreth et Davison – et n'étaient donc que de seconde main –, je ne pouvais m'empêcher d'être étonné par cette abondance d'animaux étranges. Il y en avait de toutes formes, dimensions, couleurs et odeurs. Et leur seul point commun était leur manque d'hostilité. Durant mes flâneries de l'après-midi, une centaine d'entre eux étaient venus hardiment à ma rencontre, histoire de m'accorder un coup d'œil avant de s'éloigner. Il y avait parmi eux une demi-douzaine d'espèces qui m'étaient inconnues, plus une des girafes à l'air intelligent et aux yeux pédonculés et un chien sans pelage. Encore une fois, j'avais eu le sentiment que la girafe essayait de communiquer avec moi.

Je n'aimais pas cela. Mais alors pas du tout.

Je suis retourné à la clairière. Holdreth et Davison s'affairaient toujours comme des maniaques, essayant d'entasser autant d'animaux que possible dans la soute.

« Comment ça se passe ? ai-je demandé.

— La soute est remplie à ras bord, a répondu Davison. Maintenant, on procède à une sélection de remplacement. » Je l'ai vu sortir deux chiens sans poils choisis par Holdreth et prendre à la place une paire de créatures genre pingouins à huit pattes qui se sont laissés transporter sans broncher. Holdreth, mécontent, fronçait les sourcils.

« Qu'est-ce que tu veux faire de *ceux-là*, Lee ? Tu ne trouves pas les « chiens » beaucoup plus intéressants ?

— Non. Je préfère ramener ces deux bêtes-là. Elles ont un aspect curieux, tu ne trouves pas ? Regarde le réseau de muscles qui rejoint le...

— Arrêtez, les gars », ai-je ordonné. J'ai observé l'animal que Davison avait entre les mains et levé les yeux. « Cette bête est vraiment très étrange : elle a huit pattes !

— Tu deviens zoologue ? s'est enquis Holdreth, amusé.

— Non... mais ça commence à m'intriguer. Pourquoi celles-là auraient-elles huit pattes ? Certaines six ? Et les autres seulement quatre ? »

Ils m'ont regardé d'un air méprisant. Avec tout le dédain des professionnels qu'ils étaient.

« Enfin, à mon avis, ils auraient dû évoluer selon une certaine logique, non ? Sur Terre s'est développé un certain type d'animal à quatre pattes. Sur Vénus, ils en ont généralement six. Mais avez-vous déjà rencontré ailleurs qu'ici une telle ratatouille évolutionniste ? »

— Il y a des configurations plus étonnantes, a fait Holdreth. Les Symbiotes de Sirius III, les Fouisseurs de Mizar... Mais tu as raison, Gus. Il y a ici une dispersion évolutionniste assez singulière. Je pense qu'on devrait rester pour étudier le phénomène en profondeur. »

J'ai su aussitôt, à l'expression de bonheur qui se peignait sur le visage de Davison, que j'avais fait une gaffe et encore aggravé la situation. J'ai décidé de changer de voie.

« Je ne suis pas d'accord. On devrait partir avec ce qu'on a, et revenir avec une expédition plus importante. »

Davison a laissé fuser un petit rire. « Allons, ne fais pas l'idiot ! C'est la chance de notre vie – pourquoi mettre au courant tout le département de zoologie ? »

Je me refusais à leur avouer que j'avais peur de rester. J'ai croisé les bras. « C'est moi le pilote. Il va falloir m'écouter. Le programme ne prévoit qu'une brève escale ici, donc on va repartir. Et ne me dis pas que je fais une bêtise.

— C'est pourtant le cas ! Tu fais aveuglément obstacle à la science en marche, à...

— Écoute-moi bien, Lee. Si notre stock alimentaire est calculé au plus juste, c'est pour vous ménager le maximum d'espace. Et n'oublie pas que ceci est une équipe assignée strictement à la collecte. Rien n'est prévu en cas de séjour prolongé sur une quelconque planète. Alors, à moins que tu ne désires en être réduit à manger tes propres spécimens, je suggère que tu nous permettes de fiche le camp. »

Silence. Puis Holdreth a lâché : « Je ne conteste pas ce point. Gus a raison, rentrons immédiatement. On examinera les lieux quand on aura plus de temps.

— Mais... bon, d'accord, a dit Davison à contrecœur en prenant les pingouins à huit pattes. Je vais fourrer ces machins dans la soute, et on pourra partir. » Il m'a lancé un regard étrange, comme si j'avais commis un crime.

Alors qu'il rentrait dans le vaisseau, je l'ai interpellé.

« Oui ? »

— Écoute. Ce n'est pas que je veuille t'éloigner d'ici. C'est une question de provisions, voilà tout, ai-je menti en dissimulant mon appréhension diffuse.

— Je comprends. » Et il s'est engouffré dans le vaisseau.

Je suis resté planté là sans penser à rien. Puis je suis entré à mon

tour pour déterminer l'orbite de décollage.

J'en arrivais au calcul de la consommation de carburant lorsque quelque chose a attiré mon attention. Les circuits d'alim pendaient bizarrement de leur compartiment. Quelqu'un avait complètement bousillé le système de transmission.

Je suis resté figé, les yeux rivés sur le pupitre saboté. Puis je me suis tourné vers la soute.

« Davison ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Viens par ici une seconde, s'il te plaît. »

J'ai patienté. Il est apparu en fronçant les sourcils avec impatience.

« Qu'est-ce que tu veux ? Je suis occupé et... » Il est resté bouche bée.

« *Regarde la transmission !*

— J'ai vu ! ai-je lancé. Même que j'en suis malade. Va chercher Holdreth, et en vitesse. »

En son absence j'ai tripoté le mécanisme détruit. Après avoir enlevé le panneau du compartiment pour regarder à l'intérieur, je me suis senti un peu mieux. Les dégâts étaient importants mais pas irréparables. Trois ou quatre jours de travail intensif avec tournevis et fer à souder pourraient peut-être remettre le vaisseau en état.

Mais je n'en étais pas moins en colère. Entendant Holdreth et Davison entrer, je me suis tourné vers eux.

« Alors, bande d'idiots. Lequel d'entre vous a fait ça ! »

Simultanément, ils ont lâché un glapissement de protestation. Je les ai écoutés, puis : « Un à la fois !

— Si tu insinues que l'un de nous a délibérément saboté le vaisseau, a dit Holdreth, je veux que tu saches...

— Je n'insinue rien du tout. Mais d'après moi, vous aviez envie de rester ici plus longtemps pour pousser vos investigations plus loin, et vous vous êtes imaginé que le meilleur moyen de m'en convaincre était de bousiller le système de transmission. » Je les ai fusillés du regard. « Eh bien, sachez que je peux réparer, et cela en deux jours. Alors, allez-y – faites vos petites affaires ! Zoologisez à votre aise, pendant que vous en avez le temps. Je... »

Doucement, Davison a posé une main sur mon bras. « Gus, a-t-il dit tout bas, on n'a rien fait. Ce n'est pas nous. »

Soudain ma colère a fait place à une peur bleue. Davison était sincère.

« Si ce n'est ni toi, ni Holdreth, ni moi, alors qui ? »

Il a haussé les épaules.

« Et si c'était l'un de nous à son insu ? ai-je suggéré. Peut-être... » Je me suis tu. « Oh, et puis ça n'a pas de sens. Passe-moi cette boîte à outils, Lee. »

Ils sont allés s'occuper des animaux, et je me suis attelé aux

réparations, chassant de mon esprit spéculations et suspicions pour me concentrer uniquement sur la façon de relier le câble A à l'entrée A et le Transistor F au Potentiomètre K, selon les indications. C'était un travail lent et exaspérant. À l'heure du dîner je n'avais achevé que les préliminaires. La tension engendrée par ce travail si minutieux faisait trembler mes doigts et j'ai décidé d'attendre le lendemain pour me remettre à la tâche.

J'ai mal dormi et fait des cauchemars ponctués par les gémissements de ces maudits fourmiliers et les occasionnels grincements, gloussements, bêlements et autres sifflements des diverses créatures qui se trouvaient dans la soute. Il devait être 4 heures du matin lorsque, enfin, j'ai sombré dans un profond sommeil. Le reste de la nuit a passé très vite. Puis des mains m'ont secoué et j'ai découvert les visages pâles et tendus de Holdreth et Davison.

J'ai péniblement entrouvert mes paupières scellées par le sommeil et cligné des yeux : « Hein ? Quoi ? »

Holdreth s'est penché et m'a secoué sauvagement. « Debout, Gus ! »

Je me suis levé avec peine. « Ce n'est pas une chose à faire que de réveiller un type en plein milieu de... »

Ils m'ont propulsé hors de ma cabine et traîné dans le couloir jusqu'à la passerelle de commandement. Mon regard trouble a suivi le doigt de Holdreth et je me suis réveillé d'un coup.

Le système de transmission était à nouveau détruit. Quelqu'un – ou quelque chose – avait complètement anéanti mon travail de la veille.

Finis les prises de bec. Ce n'était plus de la blague. Impossible d'éluder le problème en riant. Nous nous sommes remis au travail coude à coude, en tentant désespérément de résoudre l'énigme avant qu'il ne soit trop tard.

« Examinons la situation, a dit Holdreth en faisant les cent pas. La transmission a été sabotée deux fois. Aucun de nous ne connaît le coupable. Et chacun d'entre nous est convaincu de son innocence. »

Une pause. « Cela nous laisse deux possibilités. Soit, comme le suggère Gus, l'un d'entre nous agit sans en avoir conscience, soit quelqu'un d'autre s'en charge lorsque nous avons le dos tourné. Aucune de ces éventualités n'est très réjouissante.

— Il nous reste une chose à faire : monter la garde, ai-je proposé. Pour commencer, l'un d'entre nous doit demeurer éveillé en permanence – ce qui signifie dormir à tour de rôle et affecter quelqu'un à la surveillance de la transmission jusqu'à ce que je l'aie réparée. Ensuite, débarrassons-nous des animaux.

— Quoi ?

— Il a raison, a dit Davison. On n'est pas sûr de ce qu'on a ramené

à bord. Ils n'ont pas l'air doués d'intelligence, mais on ne peut pas l'affirmer. Ce bébé girafe aux yeux violets, par exemple... et s'il nous avait hypnotisés et forcés à détruire nous-mêmes la transmission ? Comment savoir ?

— Enfin... » Holdreth s'apprêtait à protester, mais il s'est ravisé et contenté de froncer les sourcils. « Je suppose qu'il nous faut admettre cette possibilité. » Visiblement, la perspective de relâcher les captifs le rendait malheureux. « Nous allons vider la soute, et toi, vois si tu peux réparer les commandes. Plus tard, on pourra éventuellement les recapturer. Si les événements en restent là. »

On s'est mis d'accord là-dessus, et Holdreth et Davison ont débarrassé le navire des animaux pendant que je me remettais au travail avec détermination. À la tombée de la nuit j'avais accompli autant de besogne que la veille.

J'ai pris le premier tour de garde sur le vaisseau étrangement silencieux. J'ai fait les cent pas dans la cabine de pilotage en luttant contre une furieuse envie de m'assoupir et réussi à tenir jusqu'à ce que Holdreth me relève.

Il est entré et, le souffle coupé, il a pointé un doigt sur le système de transmission, détruit pour la troisième fois.

Ni raison, ni explication ! L'expédition s'était transformée en cauchemar.

J'ai vigoureusement protesté : je n'avais pas fermé l'œil, rien ni personne ne s'était approché du propulseur. Ce qui était encore plus inquiétant, car cela signifiait soit que j'étais le coupable, soit qu'une force extérieure invisible détruisait inlassablement notre matériel. Aucune de ces hypothèses n'avait de sens, du moins à mes yeux.

Nous étions sur cette planète depuis quatre jours et l'alimentation devenait un problème majeur. D'après mon plan de vol, établi au plus juste, nous aurions dû être sur le chemin du retour depuis déjà deux jours, et notre retard n'était pas prêt de s'arranger.

Dehors, les animaux erraient toujours. Ils venaient coller leur museau au vaisseau, le scrutaient, le caressaient presque, tandis que ces maudites pseudo-girafes nous regardaient fixement, l'air attendries. Ils étaient tous plus amicaux que jamais, ignorants de la tension qui augmentait dans la carlingue. Nous nous déplaçons comme trois zombies, les yeux luisants et les lèvres pincées. Nous crevions tous de peur.

Quelque chose nous empêchait de réparer la transmission.

Quelque chose s'opposait à ce que nous quittions cette planète.

J'observais la tête affable de la girafe dont les yeux violets étaient rivés à la baie d'observation, et à son tour, elle me regardait avec douceur. La faune locale était groupée autour d'elle. Toujours cet

étonnant méli-mélo de genres et d'espèces invraisemblables.

Cette nuit-là on a monté la garde tous ensemble. La transmission a été détruite quand même. Les câbles avaient été soudés en tellement d'endroits que le tableau de bord n'était plus qu'un amas d'alliage. Encore deux ou trois sabotages et tout rapiéçage deviendrait impossible – peut-être était-il déjà trop tard.

Le lendemain, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je me suis remis à souder immédiatement après le dîner (plutôt maigre, rations réduites obligeant) et jusque tard dans la nuit.

Au matin, c'était comme si je n'avais rien fait.

« J'abandonne, ai-je annoncé en inspectant les dégâts. Je ne vois pas l'intérêt de m'escrimer à réparer ce qui ne veut pas l'être. »

Holdreth a hoché la tête. Il était d'une pâleur terrifiante. « Il va falloir s'y prendre autrement.

— Ouais. C'est ça ! »

J'ai ouvert à toute volée la porte du placard à provisions et examiné le stock. Même en incluant les aliments de synthèse destinés au départ aux animaux, nous étions restés trop longtemps. Nous avions même entamé la marge de sécurité. Au retour, il faudrait se serrer la ceinture – si retour il y avait.

Péniblement, j'ai franchi l'écoutille pour aller m'affaler sur un gros rocher près du vaisseau. L'un des « chiens » est venu fourrer son museau dans ma chemise. Davison m'a appelé depuis l'écoutille.

« Qu'est-ce que tu fais dehors ?

— Je prends un peu l'air, c'est tout. J'en ai marre de ce vaisseau. » J'ai gratté le « chien » derrière les oreilles, et regardé alentour.

Les animaux avaient perdu pratiquement toute curiosité à notre égard et restaient dispersés. Ils vaguaient dans la plaine en grignotant des petits tas de substance blanche et pâteuse qui se déposaient par terre chaque nuit. Nous appelions cela la « manne ». C'était ce qui semblait former la base de leur alimentation.

Les bras croisés, je me suis laissé aller en arrière.

Au huitième jour, nous accusions quelques kilos en moins. Je n'essayais même plus de réparer le navire. La faim commençait à avoir raison de moi. J'ai vu Davison bricoler avec mon fer à souder.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais réparer la transmission. Ce n'est pas parce que tu refuses de continuer qu'on va rester assis les bras croisés, figure-toi. » Il était plongé dans mon manuel de réparation et manipulait maladroitement la détente du fer à souder.

J'ai haussé les épaules. « Vas-y, si ça te fait plaisir. » Ça m'était égal. La seule chose qui me préoccupait, c'était le vide béant de mon estomac, et la vague impression que nous étions coincés ici pour de

bon.

« Gus ?

— Ouais ?

— Il est temps que je t'avoue quelque chose. Je mange de la manne depuis quatre jours. C'est bon et c'est nourrissant.

— De la manne ? Tu as mangé quelque chose qui pousse sur une planète étrangère ? Tu es fou ?

— Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Mourir de faim ? »

J'ai souri tristement. Il avait raison. Nous avons entendu Holdreth remuer quelque part à l'arrière du vaisseau. De nous tous c'était lui qui avait le plus de mal à accepter la situation. Il avait une famille sur Terre et commençait à se rendre compte qu'il ne la reverrait jamais.

« Pourquoi tu ne vas pas chercher Holdreth ? a suggéré Davison. Allez vous goinfrer de manne. Il faut que vous mangiez quelque chose.

— Ouais. Qu'est-ce que j'ai à perdre ? » Je me suis dirigé comme un automate vers la cabine de Holdreth. Nous allions sortir, manger de la manne et d'une façon ou d'une autre faire taire notre faim.

« Clyde ? ai-je crié. Clyde ? »

Je suis entré dans sa cabine. Assis à son bureau, secoué par des convulsions, il regardait fixement les deux filets de sang qui s'écoulaient par saccades de ses poignets entaillés.

« Clyde ! »

Il n'a émis aucune protestation lorsque je l'ai traîné à l'infirmerie et que j'ai placé un garrot sur ses avant-bras pour arrêter l'hémorragie. Il regardait dans le vide en sanglotant.

Je lui ai donné une claque et il est revenu à lui. Il a remué la tête, pris de vertige, comme s'il ne savait plus où il était.

« Je...

— Doucement, Clyde. Tout va bien.

— Non, ça ne va pas bien, a-t-il répondu d'une voix blanche. Je suis encore en vie. Pourquoi tu ne m'as pas laissé mourir ? Pourquoi... »

Davison est entré. « Que s'est-il passé ?

— C'est Clyde. Il ne supporte plus la pression. Il a tenté de se suicider, mais je crois que ça va maintenant. Tu veux bien aller lui chercher quelque chose à manger ? »

À la tombée de la nuit nous avons remis Holdreth d'aplomb. Davison a rassemblé toute la manne qu'il avait pu trouver et on a fait un festin.

« Il faudrait avoir le culot de tuer ces animaux, a dit Davison. Là, on pourrait vraiment faire la noce. – steaks et compagnie !

— Et les bactéries ? a calmement fait observer Holdreth. Ce serait de la folie.

— Je sais. Mais c'était une idée.

— Les idées, c'est fini, ai-je tranché. Demain matin on se remet au travail. Avec l'estomac plein on pourra peut-être rester éveillé et on verra vraiment ce qui ce passe. »

Holdreth a souri. « Bien ! Je suis impatient de quitter ce vaisseau et de reprendre une existence normale. Je n'en peux plus !

— Dormons un peu, ai-je conseillé. Demain on essaiera à nouveau. On rentrera ! » ai-je affirmé avec une assurance que je n'avais pas.

Le lendemain matin je me suis levé tôt et suis allé chercher ma boîte à outils. Comme j'avais les idées claires, j'ai essayé de comprendre la situation, mais sans grand succès. Je me suis dirigé vers la passerelle de commandement.

Et arrêté net.

J'ai regardé par la baie d'observation.

Je suis revenu sur mes pas pour réveiller Holdreth et Davison. « Jetez un œil par la baie », leur ai-je intimé d'une voix rauque.

Ils se sont exécutés. Et sont restés bouche bée.

« Ça ressemble exactement à ma maison, a fait Holdreth. Celle que j'ai sur Terre.

— Et je parie qu'il y a tout le confort à l'intérieur. » Je me suis avancé, mal à l'aise, et baissé pour franchir l'écoutille. « Allons voir ça. »

Nous nous sommes approchés. Les animaux gambadaient autour de nous. La grande girafe est venue tout près et a secoué la tête d'un air grave. La maison s'élevait au centre de la clairière, petite, bien entretenue, peinte de frais.

C'était évident. Pendant la nuit, des mains invisibles l'avaient posée là. Elles avaient construit et aménagé une petite maison douillette dans le plus pur style terrien, puis l'avaient installée près de notre vaisseau pour que nous puissions y vivre.

« Exactement comme chez moi, répétait Holdreth, émerveillé.

— Et pour cause ! Ils ont copié le modèle dans ton esprit dès qu'ils se sont aperçus que nous ne pourrions pas vivre éternellement dans le vaisseau. »

Holdreth et Davison ont demandé d'une même voix : « Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Comment, vous n'avez toujours pas compris ? » Je me suis humecté les lèvres en essayant de me faire à l'idée que j'allai passer le reste de ma vie ici. « Vous ne savez pas ce que représente cette maison ? »

Ils ont secoué la tête, déconcertés. J'ai regardé successivement la maison, le vaisseau inutile, la jungle, la plaine, le petit étang. Tout s'expliquait à présent.

« Ils veulent que nous soyons heureux, ai-je dit. Ils ont constaté que nous ne nous épanouissions pas à bord, alors ils nous ont construit

quelque chose qui ressemble un peu plus à un foyer.

— Qui ça ? Les girafes ?

— Laisse tomber les girafes. Elles ont essayé de nous prévenir, mais à présent c'est trop tard. Ce sont des êtres intelligents, mais elles sont prisonnières comme nous. Je veux parler de ceux qui règnent sur cet endroit. Les super-extraterrestres qui nous font saboter notre propre vaisseau sans même que nous nous en rendions compte. Qui sont quelque part au-dessus de nous et nous observent. Ceux qui ont ramassé dans toute la galaxie cet assortiment d'animaux disparates. Nous aussi, nous avons été collectés. Cette maudite planète n'est qu'un immense zoo – un zoo pour extraterrestres tellement en avance sur nous que nous n'osons même pas imaginer de quoi ils ont l'air. »

J'ai levé les yeux vers le ciel d'un turquoise chatoyant, dans lequel des barreaux invisibles nous retenaient prisonniers, et je me suis laissé tomber, accablé, sur la véranda de notre nouvelle demeure. J'étais résigné. Il était inutile de lutter.

Je voyais déjà la jolie petite plaque annonçant :

TERRIENS. Habitat naturel. Sol III.

UN HOMME DE TALENT

L'idée de cette histoire m'est venue en septembre 1956 au premier Congrès de Milford, qui réunissait pour une semaine quelques-unes des grandes figures de la science-fiction dans un vieux chalet de vacances de Pennsylvanie. Objet de cet étonnant rassemblement : discuter des problèmes et des défis de la profession. James Blish, Damon Knight et Judith Merril en étaient les organisateurs, et on comptait parmi les écrivains présents Théodore Sturgeon, Algis Budrys, Cyril Kornbluth, Gordon R. Dickson, Fritz Leiber, Frederik Pohl, Lester del Rey, L. Sprague de Camp et pratiquement tous les gens qui jouaient un rôle, grand ou petit, dans la S-F américaine des années 1950. Le très jeune Harlan Ellison était là lui aussi – il avait alors vendu une petite douzaine de nouvelles –, ainsi que votre serviteur, son cadet de quelques mois. Nous étions plus ou moins les mascottes de l'assemblée, ainsi que ses têtes de Turcs, Harlan à cause de son irrépressible insolence, et moi parce qu'à l'âge de vingt et un ans j'avais déjà vendu des rames et des rames de textes cyniquement alimentaires en plus des quelques histoires plus élaborées que j'ai choisi de reprendre dans le présent volume (et qui m'avaient valu de remporter celle année-là, juste une semaine avant Milford, le prix Hugo du Nouvel Auteur le plus prometteur).

Ainsi jeté au milieu de mes aînés et maîtres, je les écoutais parler du calvaire qu'était leur art ; et moi, pour qui écrire n'était nullement un calvaire, seulement une question de discipline et de concentration, j'avais du mal à les comprendre et en ai finalement éprouvé un trouble profond. Sans renoncer pour autant à écrire des textes alimentaires, j'ai résolu de mettre plus d'intensité dans les travaux qui me tenaient à cœur. Et de retour à New York, j'ai tâché de respecter cette résolution. « L'homme qui avait du talent », pour reprendre le titre de la première version de ce récit, a été écrit en octobre 1956, quelques semaines après Milford – et se présente comme une tentative de transposition métaphorique de l'expérience de Milford. Bob Lowndes me l'a acheté 75 dollars – un très joli tarif à l'époque, croyez-le ou non – et l'a publié dans le numéro d'hiver 1957 de Future Science Fiction. James Blish, l'un des principaux organisateurs de la réunion de Milford, l'a repris dans une anthologie sur le thème de l'art dans le futur intitulée New Dreams This Morning, ce qui

m'a procuré un tel plaisir que j'ai révisé mon histoire pour la circonstance et en ai légèrement changé le titre. C'est la version révisée qui figure ici.

Emil Vilar ne s'était jamais séparé de cette coupure de presse, une critique de son premier et unique recueil de poèmes. Et voilà qu'à peine arrivé sur ce nouveau monde, il éprouvait le besoin de la lire pour la dix millionième fois. Le temps l'avait jaunie et en avait estompé les caractères, mais c'était sans importance ; les mots demeuraient gravés dans sa mémoire.

Emil Vilar s'exprime en authentique poète. Autant qu'au virtuose, rendons hommage à l'artiste doué d'une sensibilité hors du commun. Il y a longtemps que nous n'avions eu le bonheur de lire un premier recueil aussi prometteur, voire annonciateur d'un poète de tout premier ordre. Cependant il est à craindre que M. Vilar n'ait jamais l'occasion de donner toute la mesure de son talent en un monde où tout art digne de ce nom se voit étranglé au berceau. Les amateurs de bonne poésie étant une espèce en voie de disparition, comment un Emil Vilar pourrait-il entretenir et développer son talent ?

À la découverte de cet article, le rouge de la confusion lui était monté au front. Il était intimement persuadé de la vérité d'un tel jugement, se sentait l'étoffe d'un grand poète, mais il n'aurait jamais osé se qualifier de la sorte ni apprécié qu'un tiers s'y risque en sa présence. D'ailleurs, qu'est-ce que cela changeait ? Avec ou sans le fardeau de cette réputation, il n'avait pas réussi à faire des adeptes. L'époque n'était pas à la poésie mais à la versification : l'ode circonstancielle, le quatrain bien troussé, l'épigramme prétendument humoristique. Mais la vraie poésie était pratiquement morte, la fonction du poète dévoyée. Le pragmatisme, l'utilité immédiate, voilà ce qui triomphait sur Terre. L'artiste n'y avait plus sa place. Un monde surpeuplé, sous pression, ne pouvait s'offrir un tel luxe.

Il ne s'était pas découragé. Vingt années durant, il n'avait cessé d'écrire et de se battre. Pour admettre enfin que le critique anonyme avait vu juste – et quitter la Terre à jamais.

Il releva la tête de la coupure de presse et contempla le paysage du nouveau monde qui allait être le sien. Il l'avait choisi au hasard, dans l'énorme catalogue de la bibliothèque. Fuir la Terre était tout ce qui importait.

« Rigel Sept », fit-il à haute voix. Les mots avaient une consonance étrange dans sa voix, et il savoura l'assonance des « e » ouverts dans

les deux mots qui désignaient son nouveau foyer.

Cependant, maintenant qu'il était là, il regrettait un peu d'avoir choisi une planète terraformée. Au départ, pour des raisons assez évidentes, il voulait un monde à la fois aussi éloigné et aussi peu différent que possible de la Terre, où il pourrait travailler en paix et dans l'anonymat – sans personne pour lui infliger des commentaires bien intentionnés mais aberrants de son œuvre, l'accuser de vivre dans une tour d'ivoire, de faire preuve d'irresponsabilité artistique, ou le traiter de divers noms d'oiseau parce qu'il entendait mener sa recherche poétique pour lui et lui seul.

La Terre ne comprenait pas. La Terre voulait qu'il soit un rimailleur, pas un poète – aussi lui avait-il tranquillement tiré sa révérence. Mais au spectacle des douces collines verdoyantes, du moutonnement des nuages dans le ciel d'azur, il prit conscience de l'erreur qu'il avait commise en choisissant une planète terraformée. Son imagination se serait plus richement déployée, songea-t-il avec tristesse, s'il avait choisi un monde radicalement différent – un monde qui n'eût pas été déjà converti en une copie conforme de sa planète d'origine. Ici, c'étaient le même ciel, les mêmes nuages que sur Terre ; seul le soleil, ce point lointain d'une féroce intensité, était différent.

Mais bon, il était là et y resterait. Il replia soigneusement la coupure de presse et la glissa dans son portefeuille. Rigel Sept était un monde qui en valait bien un autre, et n'importe quel endroit valait toujours mieux que la Terre.

Le robot du service de transport, un sourire affecté épinglé sur son visage miroitant, lui avait annoncé qu'il y avait plus de cinq siècles que personne ne s'était embarqué pour Rigel Sept. Ce que Vilar avait trouvé pareillement appréciable.

Huit cents ans auparavant, seize riches familles terriennes avaient acheté la planète en commun, sous condition que ce monde devenu propriété privée demeurât ouvert à d'éventuels émigrés. Ce qui ne représentait pas un gros risque. Le ciel regorgeait d'étoiles, toutes pourvues de systèmes planétaires ; qui irait franchir 500 années-lumière pour s'installer sur Rigel Sept, quand Sirius, Vega, Procyon ou le Centaure brillaient à seulement quelques années-lumière de la Terre ?

Qui, sinon Emil Vilar, en son désir de fuir discrètement un monde qui ne le comprendrait jamais ?

Parvenu à la cinquantaine, il s'était retrouvé avec quelque 5 000 dollars de côté. Juste de quoi payer son voyage. Ses amis avaient fourni le reste.

Ils étaient six à avoir foi en lui. Ils avaient tenté de le dissuader de partir, mais devant sa détermination, ils l'avaient aidé en rajoutant les 1 000 dollars nécessaires pour le voyage et en constituant un fonds en

fidéicommiss qui lui verserait une rente mensuelle jusqu'à la fin de ses jours.

Emil Vilar respira à fond. Rigel Sept était terraformé, mais au moins lui avait-on épargné la puanteur de l'air de la Terre et la saleté de ses villes. Ici l'air était pur. Il sourit à la vue de son ombre qui s'étirait loin devant lui dans l'herbe.

Pour la première fois de son existence, il se sentit pleinement heureux.

Le spatioport de Rigel Sept se trouvait en bordure d'un vaste tapis de verdure qui s'étendait jusqu'à mi-hauteur d'une colline à quelque distance de là. Non loin du sommet, Vilar distingua le pâle miroitement d'un dôme. Quelqu'un descendait le chemin en lacets qui conduisait de la demeure à la plaine en contrebas.

Vilar souleva sa petite valise et se mit en route d'un bon pas. L'homme venu au-devant de lui le rencontra au milieu de la plaine. Grand, bronzé, torse nu, il possédait la musculature à la fois ferme et déliée d'un athlète. Vilar se sentit soudain tout honteux de sa silhouette courtaude.

« Vous êtes l'émigré, n'est-ce pas ?

— Emil Vilar. Le vaisseau vient de me déposer.

— Je sais, dit l'homme avec un grand sourire. Nous l'avons vu arriver. C'était presque une première. Nous ne recevons pas beaucoup de visites, vous savez.

— Je m'en doute. Mais je ne vous gênerai pas beaucoup. Je suis un solitaire.

— Votre logement est prêt. Au fait, je m'appelle Carpenter – Melbourne Hadley Carpenter. Venez, je vais vous conduire chez vous. Vous pourrez toujours venir nous voir plus tard. Nous vous mettrons au courant de nos activités.

— Activités ? C'est que... je n'ai pas l'intention de participer à de quelconques activités com... »

Il s'interrompit, le sourcil froncé, et secoua doucement la tête. Ce n'était pas le moment de se lancer dans une déclaration de principes. Il haussa les épaules. « Ne faites pas attention, se reprit-il. Montrez-moi où je dois loger. »

Carpenter le conduisit jusqu'à une modeste maisonnette en contrebas de la vaste demeure pourvue d'un dôme.

« C'est parfait », commenta Vilar. C'était exactement ce qu'il avait imaginé quand il avait pris ses dispositions pour venir vivre ici.

« À tout à l'heure », dit Carpenter, qui lui adressa un salut amical de la main avant de repartir.

Vilar plaça sa paume sur la serrure électronique, brisa le circuit photonique et pénétra chez lui.

Une bibliothèque, un lit, un placard, une armoire.

Parfait.

En deux temps, trois mouvements, il déballa ses maigres effets. Il n'avait pas été confronté à l'angoisse de se séparer de ses biens : il avait pu emporter tout ce qu'il possédait sans excéder les vingt-cinq kilos auxquels on avait droit à bord d'un vaisseau subspatial.

En premier lieu venaient les livres. Huit, pas un de plus. Le mince recueil relié de bleu des *Poèmes* d'Emil Vilar (Londres, 2743, 61 pages). Puis l'intégrale des cent quarante *Cantos* d'Ezra Pound, la Bible, *Du côté de chez Swann*, l'œuvre complète de Yeats, *De l'analyse en histoire* de Davis (en un seul volume), le théâtre de Cyril Tournier et l'anthologie grecque de Méléagre. Tout ce que Vilar avait conservé d'une vie de lecture – l'ouvrage le plus récent, le premier volume de *La Recherche du temps perdu*, n'étant venu compléter son panthéon que seize ans plus tôt. Désormais il considérait sa bibliothèque comme complète.

Sa garde-robe succincte fut répartie entre l'armoire et le placard avec son habituelle méticulosité. Puis vint le tour de son linge et d'autres menues possessions. Et pour finir, la chemise relativement mince renfermant sa production poétique depuis la parution du recueil de 2743. Elle était entièrement inédite et rares étaient ceux qui en avaient eu la primeur.

Elle se réduisait aux œuvres que l'on pouvait juger acceptables et qui avaient été montrées à quelques amis – ces œuvres que Vilar, même s'il les conservait, considéraient comme souillées. Oui, chaque poème lui semblait souillé par les critiques obtuses qu'il avait inspirées.

« Merveilleux, Emil... mais un poil trop long, tu ne trouves pas ?

— Les images sont superbes, Emil. Mais quand tu fais intervenir Didon, je crois que tu pousses le bouchon un peu loin...

— Extraordinaire, pourtant...

— Magnifique, cependant...

— Pourquoi toutes ces tensions, Vilar ? Pourquoi ne pas détendre un peu la trame ? Si tu avais seulement...

— Vais-je te paraître trop brutal si je te dis que ta production récente me semble s'acheminer vers une impasse, une stase géométrique qui ne peut que porter préjudice à ta réputation ? L'absence d'émotion... »

Il avait patiemment écouté chacun d'entre eux, digéré avec dignité leurs commentaires souvent contradictoires, pour finir par tourner le dos à tout le monde. Des parloteurs, voilà ce qu'ils étaient. Ils émettaient une savante bouillie sonore, mais au fond, ils voulaient simplement lui dire que ses vers ne sautillaient pas assez. La seule solution, c'était la fuite. Rigel Sept. Serait-il resté sur Terre, il aurait

passé le reste de ses jours ainsi, harcelé par les idolâtres, centre d'une petite coterie d'admirateurs bien intentionnés qui brûlaient de posséder son don sans se douter de l'angoisse qu'il éprouvait en retour. Mieux valait être ignoré, comme il l'était de la grande majorité, que d'avoir à supporter une telle clique. Il était donc parti.

Il continua de défaire sa valise. Sortit deux ramettes de papier – plus qu'il ne lui en fallait pour le reste de son existence. Son stylo. Son carnet de notes. Il jeta un coup d'œil circulaire. Tout était à sa place. Il était chez lui.

Il s'assit au bureau et s'apprêta à prendre un livre. Sa main s'attarda un instant sur son propre recueil, trembla un peu, puis continua sa progression. Il dégagea Yeats, se ravisa et le repoussa. Quelques vers d'Eliot, mémorisé depuis si longtemps qu'il n'avait nullement éprouvé le besoin de l'emporter avec lui, dansèrent dans sa tête :

*... La mouette contre le vent, dans le détroit
De Belle-Isle, ou courant sur le Horn.
Plumes blanches dans la neige, clame le Golfe,
Et un vieil homme poussé par les Travailleurs Unis
Vers un coin en sommeil.*

*Locataires de la maison,
Pensées d'un cerveau sec en une saison sèche.*

Il passa la plus grande partie de la nuit à travailler à une fantaisie librement inspirée des premières répliques de *La Tragédie du vengeur* de Cyril Tourneur. L'aube naissait quand il se leva, déchira ce qu'il avait écrit et le chassa de son esprit. Il sortit sur la minuscule terrasse pour regarder l'étrange soleil de Rigel Sept émerger au-dessus de l'horizon. À cette distance, il semblait beaucoup plus petit que celui de la Terre, mais le flamboiement sauvage de sa lumière bleutée trahissait son extraordinaire intensité.

Peu après, il reçut la visite de Melbourne Hadley Carpenter.

« Avez-vous passé une bonne nuit ? »

Les traits chiffonnés, les yeux rouges, Vilar opina. « Excellente.

— Vous m'en voyez ravi. Mon père est impatient de faire votre connaissance, ainsi que tous les membres de ma famille. »

Vilar se renfroigna, méfiant. « Pourquoi tiennent-ils tant à me rencontrer ?

— Simple curiosité, je suppose. Vous êtes le seul à ne pas appartenir à une des Familles, vous comprenez.

— Je comprends, fit Vilar, soulagé. Vous êtes sûr de ne jamais avoir entendu parler de moi ? »

Carpenter haussa les épaules. « Comment le pourrions-nous ? Nous

sommes complètement coupés du reste de l'univers.

— Exact. » C'était un gros souci de moins – comme il l'avait espéré, il serait ici un parfait inconnu. Un nouveau départ serait possible. Son cerveau à lui était loin d'être sec ; là, dans ce coin en sommeil, il pourrait atteindre des sommets sans attirer l'attention indiscrete qui s'avérerait si nuisible à l'accomplissement artistique.

Il suivit le grand gaillard jusqu'à la demeure sous dôme en haut de la colline. Les lignes en étaient simples et nettes ; de son point de vue d'amateur, Vilar en approuvait pleinement l'architecture. Rien à voir avec la prétention du pseudo-archaïsme en vogue sur la Terre.

Dans la salle centrale était dressée une table gigantesque autour de laquelle avaient pris place une cinquantaine de convives. Un homme de haute taille qui ressemblait fort à Melbourne Hadley Carpenter, mais en beaucoup plus vieux, avec ses cheveux gris fer et ses épaules légèrement voûtées, se leva de son siège en bout de table.

« Vous êtes donc Emil Vilar, dit-il d'une voix sonore. Nous sommes ravis de vous rencontrer. Je m'appelle Théodore Hadley Carpenter. Et voici ma famille. »

Impressionné, Vilar hocha timidement la tête. D'un ample geste de la main, Théodore Hadley Carpenter désigna six copies presque conformes de lui-même, mais plus jeunes, assises à sa droite.

« Mes fils », dit-il.

Plus loin, se trouvaient des hommes encore plus jeunes – sans doute ceux de la génération de Melbourne Hadley. « Mes petits-fils, confirma le patriarche.

— Vous avez là une bien belle famille, monsieur Carpenter.

— Une des plus belles, répliqua l'aïeul avec douceur. Acceptez-vous de partager notre petit déjeuner ? Nous parlerons ensuite. »

Vilar ne pouvait guère refuser. Il prit un siège et le petit déjeuner suivit son cours – servi, remarqua-t-il, par de ravissantes jeunes filles, sans doute les petites-filles de Carpenter. On ne trouvait pas d'étrangers sur cette planète, pas de serviteurs, personne qui n'appartînt pas à une Famille.

Sauf moi, songea Vilar avec un amusement désabusé. *L'éternel étranger*.

La nourriture était aussi terraformée que la planète : œufs au bacon, petits pains chauds, café. Eh bien... À quoi bon voyager, franchir 545 années-lumière, des milliards de kilomètres, si c'était pour se retrouver avec des petits pains chauds et du café à son petit déjeuner ? Mais les hommes ont tendance à se cramponner à leurs traditions, songea Vilar. Qu'était donc l'ensemble du projet de Terraformation sinon une énorme plainte, un cri de défi ayant la vaine prétention d'ébranler la galaxie (un cri *barbare*, ajouta automatiquement en note son esprit cultivé). L'homme transformait progressivement les mondes

gravitant dans l'espace en images de la Terre et continuait de manger des petits pains au petit déjeuner.

Vilar s'attarda sur cette pensée. Plus tard, il le savait, elle émergerait de façon indirecte dans la texture d'un de ses poèmes. Et encore plus tard, il la repérerait et détruirait le poème en raison de ce qui lui apparaîtrait comme une sottise polémique de circonstance.

Après une dernière gorgée de café, il se laissa aller contre son dossier. La table fut débarrassée. Puis, à son grand étonnement, le vieux Carpenter frappa dans ses mains et un de ses fils alla chercher un instrument de musique. Celui-ci se composait d'une caisse de résonance ouvragée tendue de cordes. Un *tympanon*, songea Vilar, ébahi, tandis que le vieil homme commençait à jouer en frappant les cordes à l'aide de deux baguettes d'ivoire sculpté.

La mélodie était d'une troublante complexité ; Vilar, qui, sans être un spécialiste, avait des connaissances solides en matière de musique, l'écouta attentivement. Le petit morceau s'acheva plaintivement en mineur, avant de s'arrêter abruptement sur trois tierces descendantes.

« Un morceau de ma composition, dit le vieillard dans le silence qui suivit. Notre musique n'est pas toujours d'un abord facile, mais...

— J'ai trouvé ça très bien », abrégua Vilar. Dans sa hâte de rentrer chez lui pour se remettre au travail, il espérait que la conversation allait s'arrêter là.

Il se leva.

« Vous partez déjà ? s'étonna le vieil homme. Nous n'avons même pas eu le temps de parler !

— Parler ? Mais de quoi ? »

Carpenter se croisa les doigts. « De votre contribution à notre communauté, naturellement. Il ne nous serait pas agréable de vous loger et de vous laisser manger notre pain sans rien obtenir en échange, figurez-vous. Voyons, que savez-vous faire ?

— Je suis poète », dit Vilar, mal à l'aise.

Le vieil homme laissa échapper un petit rire. « Poète ? Oui, bien sûr... Mais que faites-vous *vraiment* ?

— Je ne comprends pas. Si vous me demandez quel est mon métier, je n'en ai pas. Je suis poète, c'est tout.

— Grand-père voudrait savoir ce que vous savez faire d'autre, souffla un des Carpenter plus jeunes. Bien sûr que vous êtes poète – qui a jamais prétendu le contraire ? »

Vilar secoua la tête. « Je suis poète et rien d'autre. » Il avait l'impression de porter une accusation à son propre encontre.

« Nous espérions que vous seriez médecin, ou relieur, ou forgeron. Venant de la Terre... qui aurait pu s'attendre à un *poète* ? Des poètes, ce n'est pas ce qui manque ici ! Comme si la Terre avait besoin de nous en envoyer ! »

Emil Vilar s'humecta les lèvres et se sentit pris de bougeotte. « Je suis désolé de vous décevoir, dit-il d'une voix éteinte en tournant ses paumes en l'air. Vraiment désolé. »

On leur avait joué un tour, songea-t-il un peu plus tard, assis dans l'arboretum à l'extérieur de la maison sous dôme. Leur empressement à l'accueillir n'avait rien d'étonnant. Pour eux, la Terre était synonyme de rudesse, d'exotisme et d'aspérités en tout genre. Ils attendaient du Terrien qu'il bouleverse un peu le tranquille écoulement de leur existence.

Oui, on leur avait joué un sale tour, décréta-t-il. Au lieu d'un forgeron, ils avaient hérité du dernier poète de la Terre, de son seul et unique poète. Alors que Rigel Sept en avait à foison.

Il leva les yeux. Un des petits-fils du vieux Carpenter – était-ce Melbourne Hadley, Théodore Hadley III, ou l'un des autres ? – se tenait près de lui.

« Grand-père aimerait savoir si vous pourriez le rejoindre à l'intérieur, Emil Vilar. Il souhaite vous parler seul à seul.

— Très bien. » Il suivit le jeune homme jusqu'à une vaste pièce aux superbes boiseries où siégeait l'aîné du clan Carpenter.

« Entrez, je vous en prie », dit le vieillard d'une voix douce.

Vilar s'installa dans le siège qu'on lui désignait et, tendu, attendit que le vieillard reprenne la parole. De près, l'homme accusait son âge avancé, mais il était remarquablement bien conservé pour quelqu'un qui devait approcher les 150 ans.

« Vous vous prétendez poète, commença le vieillard en faisant vigoureusement sonner la consonne initiale. Puis-je vous demander de lire ceci et de me donner votre opinion en toute franchise ? »

Vilar prit la feuille qui lui était tendue, comme il avait pris, sur Terre, tant d'autres œuvrettes de poètes amateurs. Il s'agissait cette fois d'une villanelle, adroitement exécutée à l'exception d'une légère erreur de scansion au troisième vers du quatrain. Pour le reste, c'était d'une parfaite vacuité, dépourvu de toute vision poétique. Pour une fois, Vilar décida d'être impitoyable.

« Joliment exécuté, fit-il d'une voix détachée. Techniquement correct, à cette bourde près, là, à l'avant-dernier vers. » Il mit le doigt sur la maladresse et ajouta : « Pour le reste, c'est totalement dépourvu d'intérêt. Ça n'a même pas l'excuse d'être divertissant ; c'est d'un vide presque inconvenant. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Parfaitement, dit Carpenter avec raideur. Ces vers sont de moi.

— Vous m'aviez demandé d'être sincère.

— Effectivement... et vous l'avez sans doute été. Et ces tableaux, sur le mur, qu'en dites-vous ? »

Il désigna des toiles abstraites, d'une facture saisissante, dans la

mouvance de l'école néo-industrielle.

Vilar hésita. « Je ne suis pas peintre, c'est clair. Mais je les trouve remarquables – oui, c'est assurément du bon travail.

— C'est aussi de moi. »

Vilar le dévisagea avec stupeur. « Vous avez tous les talents, monsieur Carpenter. Musicien, compositeur, poète, peintre – que de cordes à votre arc !

— Cela n'a rien d'exceptionnel. C'est même une coutume. Un principe de notre société depuis l'arrivée des premiers colons. L'art fait partie de la vie, tout comme la respiration. Nous n'en tirons aucune vanité. L'homme se doit de posséder certaines aptitudes s'il veut se considérer comme civilisé, et nous les développons. Pourquoi seuls quelques individus seraient-ils des artistes bons pour la canonisation ? Nous n'avons jamais consenti à n'être que des spectateurs. Nous plaçons notre fierté dans nos capacités artistiques – chacun d'entre nous. Nous sommes tous poètes, monsieur Vilar. Nous peignons, jouons d'un instrument, composons. Sans considérer cela comme particulièrement remarquable.

— Tandis que moi, je suis limité à mon seul pauvre petit art, c'est cela ? Je ne suis que poète ? »

Un brusque sentiment d'infériorité s'empara de lui pour la première fois depuis des lustres. Il avait déjà connu l'humilité – devant Milton ou Eschyle, Yeats ou Shakespeare, quand il essayait de se mettre à leur hauteur, ou simplement de s'en approcher. Mais il y avait une différence notable entre l'humilité et l'infériorité. Ce qu'il éprouvait à présent, c'était un sentiment d'insuffisance, non seulement en tant que poète, mais en tant qu'individu. Pour un homme aussi sûr de lui, c'était une expérience douloureuse.

Il releva les yeux vers le vieux Carpenter.

« Vous voulez bien m'excuser ? » dit-il d'une voix étrangement cassante.

Dans la solitude de sa chambre, il regarda fixement la feuille de papier et relut ce qu'il venait d'écrire :

Furtives, des ombres de jour se dressent

Entre chaque homme et lui-même ; chacune pousse des cris,

Mais...

Et c'était tout. Il venait juste de composer ces vers – ou du moins l'avait-il cru sur le moment. Et maintenant, cinq minutes plus tard, il les reconnaissait pour ce qu'ils étaient : les vers d'une œuvre de jeunesse, fadaises adolescentes qu'il avait brûlées à juste titre.

Où étaient sa technique, son sens légendaire de l'harmonie vocalique, la complexité de ses rythmes, ses subtiles antithèses ? Morose, il considéra les laborieuses inepties que lui avait dictées son esprit transi d'effroi et, d'un revers de main méprisant, balaya la feuille de son bureau.

Aurais-je perdu le don ?

Question terriblement angoissante, aussitôt suivie par une autre encore plus meurtrière : *L'ai-je jamais eu ?*

Mais il était d'autant plus facile d'y répondre qu'elle avait déjà sa réponse. Il suffisait d'ouvrir le mince recueil relié de bleu, là...

Plus de recueil. Il avait disparu.

Pendant quelques secondes, il ne put détacher son regard du demi-centimètre vacant dans la bibliothèque. Quelqu'un avait subtilisé le livre. Un membre de la famille Carpenter était manifestement curieux de connaître son œuvre.

Qu'importe, se dit-il, puisque je porte mes poèmes en moi.

Pour s'en assurer, il se récita « Les Pommes d'Idun », un des plus longs, et, de son point de vue, des meilleurs. Quand il eut terminé, il avait repris confiance. Son don n'avait rien d'une illusion.

Mais les Carpenter non plus. Et il ne pouvait plus supporter leur présence.

Découragé, il se remémora avec quelle étonnante versatilité le vieillard pouvait passer d'un art à l'autre – comme tous les autres membres de la famille. Pas un qui ne sût tourner un vers, mettre sa poésie en musique, l'interpréter sur une douzaine d'instruments au choix et en donner par-dessus le marché une interprétation picturale. Comparé à un tel éclectisme, le pauvre petit talent de Vilar relevait de l'insignifiant. Chez ces gens-là, la création artistique était quelque chose d'aussi naturel que la faculté de respirer. Ils avaient été *formés* pour cela ; personne ne revendiquait le nom d'« artiste » sur Rigel Sept, personne ne se prétendait un spécialiste dans son petit coin ou sa catégorie.

Et Emil Vilar était conscient qu'il n'y avait pas de place pour lui dans un tel monde. Son talent était trop fragile pour survivre au milieu de ces doux béotiens – car c'étaient des béotiens, en dépit ou à cause de l'extrême diversité de leurs aptitudes. Que l'art fût un rite sacré ne les effleurait pas une seconde. C'était pour eux un amusement, un passe-temps mondain. Ils réussissaient tout ce qu'ils entreprenaient dans ce domaine, car ils étaient formés pour l'excellence, mais sans jamais dépasser le niveau d'un aimable amateurisme. Voilà qui était déjà plus admirable que la grossière inculture de la Terre, mais en même temps, un tel environnement était fatal à la véritable ardeur poétique.

Polyvalents, ces gens-là étaient aussi omnivores. Ils ne feraient

qu'une bouchée d'Emil Vilar.

Il sortit sa valise du placard et, calmement, entreprit de la remplir. Pas question de retourner sur Terre, mais il trouverait bien un endroit où aller, un endroit où la vie serait plus complexe et l'art autrement prisé.

« Pourquoi faites-vous vos bagages ? » s'enquit une voix sonore.

Vilar fit volte-face. Le vieux Carpenter se tenait sur le seuil.

« J'ai décidé de partir. Cela me paraît une raison suffisante. »

Carpenter eut un sourire affable. « Partir ? Et pour aller où ? Sur Terre ?

— Non... mais n'importe où pourvu que ce soit loin d'ici.

— Les quinze autres Familles ne sont guère différentes de nous. Suivez mon conseil ; restez ici. Vous nous êtes sympathique, Vilar. Nous n'avons pas envie de vous perdre si vite. »

Vilar se contenta de rester un instant immobile. Puis, sans un mot, retourna à ses bagages.

Carpenter traversa le chalet en trois enjambées et posa une main sur le bras de Vilar. La poigne du vieillard était étonnamment ferme.

« Je vous en prie, insista-t-il. Ne partez pas. »

Vilar se dégagea. « Je ne peux pas rester ! Il faut que je parte.

— Mais pourquoi ?

— *Parce que vous me rendez fou !* » vociféra soudain le poète qui ne s'était pas mis en colère depuis plus de trente ans. « Vous peignez, vous chantez, vous écrivez, vous composez. Y a-t-il une chose que vous ne sachiez faire ? Et moi, dans tout ça ? Je suis poète, rien de plus. Un *simple* poète. Ici, c'est comme être manchot – cela ne peut susciter que de la pitié.

— Mais...

— Laissez-moi finir. Il faut que vous sachiez une chose : vous n'êtes pas des artistes, aucun d'entre vous. Vous êtes des artistes ratés, de soi-disant artistes, des semblants d'artistes.

« L'art est quelque chose qui distingue – c'est un don, un talent. Si tout le monde a du talent, c'en est fini du talent. Quand l'or sert à paver les rues, il n'a pas plus de valeur que du mâchefer. Et vous qui êtes si fiers de vous pour vos multiples talents... eh bien, vous n'en avez aucun ! Vous n'avez que du savoir-faire. »

Carpenter ne parut nullement atteint par la diatribe de Vilar. « C'est pour cela que vous partez ?

— Je... je... » Vilar s'interrompit, troublé. « Je pars parce que j'en ai envie. Parce que je suis un artiste, un vrai, et que j'en ai *conscience*. Je ne veux pas être pollué par ce qui passe ici pour de l'art. Ce quelque chose d'authentique et de miraculeux que j'ai en moi, je ne veux pas le perdre. Et je le perdrai à coup sûr en restant ici.

— Vous vous trompez du tout au tout. Pour ce qui est de votre

dernière affirmation, je veux dire. Vous avez effectivement un don – et nous en avons besoin. Nous désirons que vous restiez. Alors, c'est oui ?

— Pas plus tard que ce matin, vous disiez que c'était impossible si je n'apportais pas quelque chose de neuf à la communauté. Or je n'ai rien à vous offrir. Quel est l'intérêt d'un poète de plus dans une ville qui en regorge ? Même, ajouta-t-il, soudain agressif, s'il est meilleur que tous les autres réunis ?

— Vous n'y êtes pas du tout. C'est vrai, nous n'avons pas besoin d'un poète de plus, mais nous avons besoin de vous, Vilar. *Nous avons besoin d'un public !* »

Et soudain Emil Vilar comprit. En fin de compte, c'était lui le dindon de la farce. Il n'avait pas su voir la véritable texture de la vie sur Rigel Sept, pas plus qu'il n'avait été capable, durant toutes ces années, de voir son propre rôle dans la société humaine. Oui, ces gens avaient besoin de lui ; que serait une armée qui compterait mille généraux et pas un seul homme de troupe ?

Il se mit à rire, doucement tout d'abord, puis aux éclats, jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Puis il retomba dans le silence.

Au fond, tout était pour le mieux. Aux yeux de ces gens, son seul talent était de constituer un public. Parfait. Ils n'avaient aucune idée des hauteurs où se situait l'art véritable, et lui-même n'était pour eux qu'un objet de pitié – mais utile en raison même de ses limites. Très bien. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent. En son âme et conscience, il savait qu'il était un poète et non un public. Mais si c'était le prix à payer pour être un poète à son seul usage personnel, soit.

« Je vois, murmura-t-il. Très bien. Je serai votre public. »

Il eut une vision des jours à venir. Parce qu'il n'était ni peintre, ni compositeur, on l'apprécierait en tant que spectateur et critique. Ses efforts personnels dans le domaine de la poésie leur sembleraient au-delà du mépris. Ce qui lui convenait parfaitement. Le véritable artiste était condamné à la solitude, que ce soit sur Rigel Sept ou au milieu des villes les plus grouillantes de la Terre. Il se pouvait que le public le rencontre, mais pour sa part, il ne devait pas se soucier de rencontrer le public. Sur Terre, il n'avait trouvé aucun public dans un premier temps, et ne s'en était pas plus mal porté ; et c'était précisément lorsqu'il avait acquis celui des prétendus connaisseurs, un public qui n'était pas le bon, qu'il avait décidé de fuir. Une erreur, car le réconfort qu'il recherchait ne pouvait être obtenu nulle part. Oui, maintenant qu'il se trouvait sur un monde qui ne le rejetterait pas en tant qu'individu ni ne se mêlerait de son art, il aboutissait à la conclusion qui lui avait jusque-là échappé. Il était absurde de fuir encore. Partout, il se heurterait à l'incompréhension générale ; il ne servait à rien, pour un véritable artiste, d'aller d'un endroit à un autre en quête de l'environnement idéal. C'était un mythe, une chimère. Ou

plutôt, cet environnement était en lui-même, où qu'il soit. La sagesse était de ne pas lâcher pied, de se rendre utile à la société, et de pratiquer son art en privé.

De tous ces gens doués mais compliqués, il était le seul sur cette planète à la fois étrange et familière à pouvoir trouver sa destinée artistique sans craindre les curieux. Les Carpenter, cette famille refermée sur elle-même, avaient faim de spectateurs extérieurs, d'admirateurs. Pas Vilar.

« Au fait..., dit le vieil homme avec un sourire coupable. Pendant que vous étiez dans le parc ce matin, j'ai pris la liberté de vous emprunter *ceci*. » Il glissa une main à l'intérieur de sa veste et en retira le recueil de poèmes de Vilar.

« Ah bon ? Et qu'en avez-vous pensé ? »

Le patriarche fronça les sourcils, se balança d'un pied sur l'autre, toussota. « Eh bien...

— Soyez sincère. Comme je l'ai été avec vous.

— À vrai dire... deux de mes fils ont pris connaissance de vos textes avec moi. Et aucun de nous n'a réussi à y trouver un quelconque intérêt, Vilar. J'ignore où vous êtes allé chercher que vous aviez un quelconque talent en matière de poésie. Vous n'en avez vraiment aucun, vous savez.

— C'est ce que j'ai moi-même souvent soupçonné », répondit joyeusement Vilar. Il prit le livre et le caressa avec une profonde satisfaction. Il entrevoyait déjà un second volume – un volume qui n'existerait qu'en un seul exemplaire et dont il serait l'unique lecteur.

VOYAGE SANS RETOUR

Parmi les revues de science-fiction qui pointaient leur nez à la fin des années 1950 (juste au moment où j'avais grand besoin qu'on m'aide à juguler ma productivité, qui prenait des proportions insoupçonnées), se trouvait Infinity, avec à sa tête un vieux hibou rusé et fumeur de pipe qui s'appelait Larry T. Shaw et hantait la science-fiction depuis longtemps en tant que lecteur, agent, éditeur et (en de très rares occasions) auteur. Shaw ne disposait pas d'un budget mirifique, mais il aimait et comprenait fort bien la science-fiction, et professait en la matière des goûts perspicaces et éclairés ; par ailleurs, il entretenait des liens d'amitié éprouvés avec les grandes figures new-yorkaises du genre depuis les années 1940. S'il n'a vécu que trois ou quatre ans, Infinity s'est révélé un magazine tout à fait honorable, dont le sommaire se paraît régulièrement de grands noms tels que Clifford D. Simak, Robert Sheckley, Isaac Asimov, James Blish et Damon Knight (outré, bien sûr, Harlan Ellison, qui y a placé son tout premier texte pendant l'été 1955).

Évidemment, j'étais moi-même avide de contribuer ; j'ai raté le premier numéro, mais ça ne s'est presque plus jamais reproduit par la suite. Shaw a bien voulu lire – et souvent acquérir – bon nombre des textes sérieux et soignés que j'avais rédigés à l'université sans réussir à les vendre. Le premier (qui remontait à novembre 1955) était « Hopper » [Le sautilleur], que j'ai développé plus tard dans mon roman Les Déserteurs temporels⁽¹⁾ et les autres se sont succédé à intervalles réguliers. « Voyage sans retour », écrit en octobre 1956 – c'est-à-dire pendant ma période d'hypersensibilité post-milfordienne –, vient en cinquième ou sixième position. J'ai d'abord tenté de le caser dans Galaxy : je pensais qu'Horace Gold, son rédacteur en chef, aimait les histoires à coloration psychopathologique. Malheureusement, il l'a trouvé « un peu fort de café ». Il me l'a renvoyé avec une lettre de refus précisant que, contrairement à ce que je croyais, moi et beaucoup d'autres, il n'était pas très épris des études de cas psychiatriques. Il espérait que je lui soumettrais autre chose. « Pourquoi vous embêter à vous créer des rivalités superflues ? Laissez donc ces thèmes-là à vos collègues, qui se battent littéralement pour les exploiter, comme toujours quand il y a saturation. Vous avez des idées d'une autre nature. Voyons un peu à quoi elles ressemblent. » Je me suis exécuté, et

avec quel succès ! Mais j'ai proposé « Voyage sans retour » à Larry Shaw, qui l'a publié dans Infinity au mois de novembre 1957.

Derrière les murs rassurants du quartier général de Terran Imports, sur Kollidor, le commandant Leon Warshow tripotait nerveusement le rapport psy qui se trouvait sur son bureau aussi éclatant qu'un miroir. Il pensait au spationaute Matt Falk ainsi qu'à lui-même. Le commandant Warshow s'apprêtait à agir de façon parfaitement prévisible.

Le lieutenant Krisch, du Personnel, lui avait rapporté l'affaire Falk une heure plus tôt et Warshow avait fait la seule chose qu'on attendait de lui : après une rapide conférence avec Cullinan, le taciturne psychiatre de bord du *Magyar*, il avait fait quérir le jeune homme.

Un factionnaire l'appela sur l'intercom : « Le spationaute Falk est là, commandant.

— Faites-le patienter quelques minutes, répondit Warshow avec une trop grande précipitation. Je vous appellerai. »

C'était un délai tactique. Il se demandait pourquoi la perspective d'un entretien avec une simple recrue rendait un officier si nerveux. Warshow feuilleta rapidement la liasse de documents qui concernait Matt Falk. *Orphelin, 2543... Académie... deux ans de service commercial, contrat militaire... blessé en route vers Kollidor...*

Y étaient annexés des rapports médicaux détaillés concernant les blessures de Falk et l'aval du Dr Sigstrom. Plus un rapport disciplinaire très favorable et un profil psy en dents de scie mais sans rien d'inquiétant.

Warshow enfonça le bouton de l'interphone : « Faites entrer Falk. »

Le faisceau lumineux cliqueta et la porte pivota en arrière. Matt Falk entra et, le visage glacial, fit face à son commandant. Warshow soutint son regard tout en l'examinant comme s'il le voyait pour la première fois. Falk, tout juste 25 ans, était très grand, très blond, avec des épaules larges, musclées, et des yeux bleus perçants. La cicatrice sur le côté gauche de sa figure était pratiquement invisible, mais même l'incubation chimiothérapique n'avait pu rendre à la mâchoire du jeune homme sa douce régularité. Le visage de Falk paraissait bizarrement de travers. Le côté droit de sa mâchoire, indemne, remontait joliment vers le condyle maxillaire, alors que le côté gauche gardait d'invisibles mais évidentes séquelles du terrible accident dont il avait été victime à bord.

« Vous m'avez demandé, commandant ?

— Nous quittons Kollidor demain, Matt, dit calmement Warshow. Le lieutenant Krisch m'a informé que vous n'êtes pas remonté à bord faire votre paquetage. Pourquoi ? »

La mâchoire reconstituée frémit légèrement.

« Vous le savez très bien, commandant. Je ne retourne pas sur Terre. Je reste ici... avec Thetona. »

Silence glacial. Puis, avec une cruauté calculée, Warshow enchaîna : « Vous en mordez vraiment pour cette face plate, hein ? »

— C'est possible, murmura Falk. Face plate. Macaque. Et après ? » Une amertume provocante perçait dans sa voix.

Warshow se crispa. Il essayait d'accomplir sa tâche en douceur, sans infliger d'autres dommages psychologiques au jeune homme. Impossible d'abandonner un membre d'équipage psychotique sur une planète étrangère – mais d'un autre côté, soustraire Falk de force à l'engrenage de raisons qui le retenaient sur Kollidor laisserait autant de marques à l'homme d'équipage qu'au commandant.

Warshow transpirait. « Vous êtes un Terrien, Matt. Vous ne...

— ... voulez pas rentrer chez vous ? Non ! »

Le commandant sourit. « Vous êtes bien péremptoire, mon garçon.

— Oui, répondit Falk avec raideur. Je reste ! Et vous savez pourquoi. Puis-je être excusé à présent ? »

Warshow hésita, tapota son bureau du bout des doigts, puis hocha la tête. « Permission accordée, Falk. » Il n'y avait aucun intérêt à prolonger un entretien dont il comprenait l'inutilité.

Il patienta un peu, puis activa l'interphone. « Envoyez-moi le major Cullinan, s'il vous plaît. »

Le psychiatre, dont les yeux ressemblaient à des billes, apparut presque instantanément. « Alors ? »

— Il reste, dit Warshow. Sa détermination est inébranlable. Allez-y... cassez-la. »

Cullinan haussa les épaules. « Nous serons peut-être obligés de le laisser ici, tout simplement. Vous avez rencontré la fille ? »

— C'est une Kollidorienne, une E.T. laide comme le péché. J'ai vu sa photo, il l'avait au-dessus de sa couchette avant de déménager. Et il n'est pas question qu'il reste, major. »

Ce dernier haussa un sourcil broussailleux d'un air interrogateur. « Nous essaierons de le ramener, si vous insistez – mais ça ne marchera pas. À moins de l'estropier. »

Warshow siffla entre ses dents en évitant l'œil sévère du psychiatre. « J'insiste, lâcha-t-il enfin. Il n'y a pas d'autre solution. »

Il enfonça avec brusquerie le bouton de l'interphone.

« Lieutenant Krisch, je vous prie. » Un temps, puis ; « Krisch, ici Warshow. Dites aux hommes que le départ est retardé de quatre jours. Demandez à Molhaus de reconfigurer les orbites. Oui, quatre jours. Quatre ! »

Il interrompit la communication, jeta un coup d'œil à la pile que formait le dossier Falk sur son bureau et se renfroigna. Le psychiatre de bord hocha tristement la tête en massant sa calvitie de plus en plus

apparente.

« C'est une mesure drastique, Leon.

— Je sais. Mais je ne laisserai pas Falk ici. » Warshow se leva, lança un regard gêné à Cullinan et ajouta : « Ça vous dit de m'accompagner ? Je vais à Kollidor City.

— Quoi faire ?

— Je veux parler à cette fille. »

Plus tard, dans cette ville radicalement étrangère, dans ce dédale de rues sinueuses qui ne menaient nulle part, Warshow se repentait de n'avoir pas ordonné à Cullinan de le suivre. Alors qu'il se frayait un chemin dans le grouillement des Kollidoriens placides, laids, aux visages larges, il regrettait amèrement d'être parti seul.

Que ferait-il une fois dans l'appartement où vivaient Falk et sa Kollidorienne ? N'ayant pas l'habitude d'avoir des contacts personnels avec des natifs sur leur propre sol, Warshow ignorait quel comportement adopter dans une telle situation. Il ne saurait pas quoi dire à cette fille. En revanche, il pensait pouvoir agir sur Falk.

Le rapport commandant/homme d'équipage est identique à celui parent/enfant, disait le Manuel. Warshow eut un sourire embarrassé.

En cet instant précis, il se sentait la fibre plutôt moralisatrice que paternelle.

Kollidor City s'étendait devant lui comme une pelote de ficelle déroulée dans cinq directions à la fois ; elle semblait s'être étalée presque au hasard. Mais Warshow connaissait bien cette ville. C'était sa troisième permanence dans le secteur de Kollidor. Trois fois il avait transporté des cargaisons depuis la Terre et attendu pendant qu'on chargeait son vaisseau de marchandises kollidoriennes destinées à l'exportation.

Loin au-dessus de sa tête, le soleil d'un bleu tirant sur le blanc brillait férocement. Kollidor était la treizième planète du système auquel elle appartenait. Elle décrivait une large ellipse à quelque 4 milliards de kilomètres de son flamboyant foyer.

Warshow renifla, ce qui lui rappela qu'il était temps de faire son rappel anti-pollen. À l'instar de son équipage, il était déjà parfaitement protégé contre la plupart des maladies étrangères susceptibles d'être contractées lors du voyage.

Mais comment protéger quelqu'un comme Falk ? Le commandant n'avait aucune réponse sous la main. Il ne serait venu à l'idée de personne de vacciner un spationaute pour lui éviter de s'éprendre d'une extraterrestre à l'allure bovine, et pourtant...

« Bonjour, commandant Warshow », fit soudain une voix sèche.

À la fois surpris et ennuyé, Warshow se retourna. L'homme qui se tenait derrière lui était grand, mince, avec de fortes pommettes

nouveuses qui saillaient grotesquement sous sa peau parcheminée d'un blanc crayeux. Warshow avait reconnu le type génétique et l'homme. C'était Domnik Kross, un négociant de l'ancienne colonie terrienne de Rigel IX.

« Salut, Kross », lança Warshow, maussade. Il s'arrêta afin de laisser l'autre le rejoindre.

« Qu'est-ce qui vous amène en ville, commandant ? Je croyais que vous vous apprêtiez à remballer et à filer.

— Nous... différons notre départ de quatre jours.

— Ah bon ? Vous avez des pistes intéressantes dont nous pourrions discuter ? Non pas que je souhaite...

— Laissez tomber, Kross, dit Warshow d'une voix lasse. Nos affaires sont terminées pour la saison. Vous avez le champ libre. Et maintenant laissez-moi tranquille, d'accord ? »

Il s'empessa de se remettre en marche, mais le Rigelien lui emboîta le pas en souriant d'un air contrit.

« Vous avez l'air perturbé, commandant. »

Warshow lui lança un coup d'œil excédé, impatient de se débarrasser du fâcheux. « Je suis en mission, Kross. Une question de sécurité de la plus haute importance. Allez-vous insister pour m'accompagner ? »

Des lèvres minces s'entrouvrirent surnoisement sur un sourire glacial. « Pas du tout, commandant Warshow. Je voulais simplement me montrer courtois et vous accompagner un bout de chemin, qu'on puisse échanger quelques nouvelles. Après tout, si vous partez dans quatre jours, nous ne sommes plus vraiment concurrents et...

— Exactement, rétorqua Warshow.

— C'est quoi, cette histoire qui m'est revenue aux oreilles, comme quoi un de vos hommes se serait installé avec une native ? » demanda Kross à brûle-pourpoint.

Warshow pivota sur ses talons et le regarda durement. « *Rien du tout*, répliqua-t-il hargneusement. Vous entendez ce que je vous dis ? Rien ! »

Kross gloussa et Warshow comprit qu'il venait bel et bien de perdre un point dans l'implacable rivalité qui opposait les Terriens aux Rigeliens, l'homme au fils de l'homme. Les dérives génétiques expliquaient l'existence des Domnik Kross – un petit bout de chromosome qui se met en boucle sur une planète colonisée, une légère touche de consanguinité sur dix générations, et une nouvelle sous-espèce était apparue : une sous-espèce extraterrestre qui n'éprouvait guère d'affection pour ses géniteurs.

Ils atteignirent un embranchement des plus compliqués. Impulsivement, le commandant prit à gauche et remarqua avec gratitude que Kross ne le suivait pas.

« À l'année prochaine ! » lança le Rigilien.

Warshow répondit par un grognement qui n'engageait à rien et continua d'avancer dans la rue sale, heureux d'être si vite débarrassé de Kross. Les Rigiliens étaient une sale engeance, se dit-il. Éternellement jaloux de leur monde d'origine et de ses habitants, ne pensant qu'à conclure une bonne affaire au nez et à la barbe d'un Terrien sur les planètes du genre de Kollidor.

C'est à cause de Kross que je me rends où je vais maintenant. La pression exercée par les Rigiliens forçait les Terriens à préserver les apparences dans toute la galaxie. Les Terriens appelaient officieusement cela : leur fardeau. Abandonner un déserteur sur Kollidor mettrait en danger le prestige de la Terre aux yeux de tout l'univers – et les astucieux Rigiliens prendraient soin de s'assurer que tout l'univers soit au courant.

Warshow se sentait oppressé. Le temps d'atteindre l'appartement où Falk disait habiter, il était en nage.

« Oui ? »

Le commandant était sur le pas de la porte, légèrement écœuré par l'apparence et l'odeur de l'endroit. Une Kollidorienne lui faisait face sans ciller.

Bon sang, pensa-t-il. *On ne peut pas dire que ce soit une beauté.*

« Je suis... le commandant Warshow, du *Magyar*. Le vaisseau de Matt. Puis-je entrer ? »

La bouche sphinctérienne se plissa en ce que Warshow supposa être un sourire gracieux. « Bien sûr. J'espérais que vous viendriez. Matt m'a tellement parlé de vous. »

Elle fit un pas en arrière, et il entra. D'âcres relents d'un concentré d'odeurs kollidoriennes assaillirent ses narines. C'était un deux-pièces dont les murs n'étaient pas peints. Au-delà de la pièce dans laquelle ils se trouvaient, il en vit une autre, un peu plus grande et plus en désordre, avec des éléments de cuisine. De la vaisselle sale s'empilait dans l'évier. À sa grande surprise, il aperçut un lit défait dans la pièce du fond... et un autre dans la première. Des lits à *une place*. Il fronça les sourcils et se tourna vers la fille.

Presque aussi grande que lui et beaucoup plus forte, elle avait une peau d'un brun terne, épaisse, qui ressemblait davantage à du cuir qu'à de l'épiderme, un visage large et banal avec deux yeux dépourvus d'éclat, une boursoflure grotesque en guise de nez et une bouche aux lèvres multiples. Elle était vêtue d'une robe noire informe qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Peut-être était-elle un summum de beauté kollidorienne, mais il semblait peu probable que ses charmes soient capables d'éveiller les désirs d'un Terrien normal.

« Vous êtes Thetona, n'est-ce pas ? »

— Oui, commandant Warshow. » Voix sourde et sans timbre, songea-t-il.

« Puis-je m'asseoir ? »

Il ne savait trop comment aborder le sujet. Il fit toute une affaire de prendre un siège, puis croisa méticuleusement les jambes. La fille, debout, l'observait comme une vache dans un pré.

Un silence gênant s'installa, puis elle demanda : « Vous voulez que Matt rentre avec vous, n'est-ce pas ? »

Warshow rougit et serra les mâchoires avec colère. « Oui. Notre vaisseau part dans quatre jours. Je suis venu le chercher.

— Il n'est pas là.

— Je sais. Il est retourné à la base. Il reviendra bientôt.

— Vous ne lui avez rien fait au moins ? » demanda-t-elle, prise d'une soudaine appréhension.

Il secoua la tête. « Il va bien. » Un temps, puis Warshow lui décocha un regard acéré. « Il vous aime, c'est ça ?

— Oui. » Mais la réponse paraissait hésitante.

« Et vous l'aimez ?

— Oh, oui, fit Thetona avec ferveur. Ça ne fait aucun doute.

— Je vois. » Il s'humecta les lèvres. Cela s'annonçait difficile. « Racontez-moi comment vous êtes tombés amoureux l'un de l'autre. Je suis curieux. »

Elle sourit – du moins le supposa-t-il. « Je l'ai rencontré environ deux jours après que vous autres Terriens êtes arrivés. Je marchais dans la rue et je l'ai vu. Il était assis au bord de la route, en train de pleurer.

— *Quoi ?* »

Ses yeux ternes semblèrent s'embruier. « Il était assis là, tout seul, en train de sangloter. C'était la première fois de ma vie que je voyais un Terrien dans cet état – en train de pleurer, je veux dire. Il m'a fait beaucoup de peine. Je suis allée lui parler. Il avait l'air d'un petit garçon perdu. »

Warshow leva les yeux, étonné, et fixa le visage placide de l'extraterrestre avec incrédulité. Il côtoyait les Kollidoriens depuis dix ans sans jamais les avoir vraiment approchés ; il avait généralement laissé aux autres les contacts personnels. Mais...

Bon sang, celle fille est presque humaine ! Presque...

« Est-ce qu'il était malade ? demanda-t-il d'une voix enrouée. Pourquoi pleurait-il ?

— Il se sentait seul, répondit sereinement Thetona. Il avait peur, peur de moi, de vous, de tout le monde. Alors je lui ai parlé, là, sur le bord de la route, pendant un bon moment. Et puis il a voulu venir chez moi. Je vis seule ici. Il m'a accompagnée. Et... il est là depuis trois jours.

— Et il a l'intention d'y rester de façon permanente ? »

La large tête s'agita en signe d'affirmation. « Nous avons beaucoup d'affection l'un pour l'autre. Il est seul, il a besoin de quelqu'un pour...

— Ça suffit ! » trancha soudain une voix.

Warshow pivota. Falk était sur le pas de la porte, l'air menaçant. La cicatrice sur son visage paraissait enflammée, alors que Warshow savait cela impossible.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda le jeune homme.

— Je suis venu rendre visite à Thetona, répondit le commandant d'une voix posée. Je ne m'attendais pas à ce que vous reveniez si tôt.

— Je sais. Je suis parti quand Cullinan s'est mis à m'asticoter. Et maintenant, dehors !

— Vous vous adressez à un officier supérieur, lui rappela Warshow. Si je...

— J'ai démissionné il y a dix minutes, le rembarra Falk. Vous n'êtes plus mon supérieur ! Décampez ! »

Warshow se raidit. Il lança un regard suppliant à la fille, qui posa les six doigts de sa grosse main sur l'épaule de Falk et lui caressa le bras. Celui-ci se dégagea brutalement.

« Arrête !... Alors... vous partez ? Thetona et moi voulons être seuls.

— S'il vous plaît, partez, commandant Warshow, dit-elle tout bas. Ne l'énervez pas.

— Qui s'énerve ? rugit Falk. Je... »

Impassible, Warshow évaluait et analysait la situation, momentanément indifférent à ce qui se passait.

Falk allait devoir être ramené à bord pour y subir un traitement. Il n'y avait pas d'autre solution aux yeux de Warshow. Cette étrange relation avec la Kollidorienne allait devoir être brisée.

Il se leva et, de la main, réclama le silence. « Laissez-moi parler.

— Allez-y. Mais parlez vite, parce que dans deux minutes je vais vous éjecter d'ici.

— Je n'aurai pas besoin de deux minutes. Je veux simplement vous signifier votre mise aux arrêts et par conséquent l'obligation qui vous est faite de vous présenter immédiatement à la base sous ma garde. Si vous refusez de me suivre, je me verrai contraint de... »

La phrase demeura inachevée. Les yeux brillants de fureur, Falk traversa la petite pièce en trois enjambées. Arrivé sur Warshow, qu'il dominait d'une bonne tête, il l'empoigna par les épaules et le secoua violemment. « Sortez ! » hurla-t-il.

Le commandant sourit d'un air contrit, recula d'un pas et sortit son incapaciteur de sa tunique. Il lui expédia une rapide et puissante décharge, puis, avant que le solide gaillard ne s'effondre, il le rattrapa et l'installa délicatement sur une chaise.

Thetona pleurait à fendre l'âme. D'énormes larmes ambrées s'échappaient de ses yeux pour ruisseler le long de ses grosses joues.

« Pardon, fit Warshow. C'était la seule chose à faire. »

C'était la seule chose à faire.

C'était la seule chose à faire.

C'était la *seule* chose à faire.

Warshow tournait en rond dans sa cabine. Ses yeux de myope se portaient nerveusement de l'étincelante rangée de rivets qui barrait le plafond aux murs gris pâle, puis à la forme endormie de Matt Falk, pour finir sur le visage cramoisi et attentif du psychiatre de bord.

« Vous voulez le réveiller ? demanda Cullinan.

— Non. Pas tout de suite. » Warshow ne tenait pas en place ; en son for intérieur, il tentait de faire le point. Au bout de quelques minutes, Cullinan s'éloigna de la couchette sur laquelle reposait Falk et vint lui prendre le bras.

« Leon, dites-moi ce qui vous ronge.

— Vous vous trompez de client », explosa Warshow. Puis il secoua la tête, navré. « Excusez-moi, mes paroles ont dépassé ma pensée, vous le savez bien.

— Voilà deux heures que vous l'avez ramené à bord. Vous ne croyez pas qu'il serait temps d'agir ?

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? s'emporta Warshow. Le rendre à cette fille ? Le tuer ? Voilà, c'est peut-être ça la meilleure solution – fourrons-le dans le convertisseur et décollons. »

Falk remua. « Replombez-le un peu, dit Warshow d'une voix caverneuse. Il est en train de revenir à lui. »

Cullinan utilisa son incapaciteur et Falk s'immobilisa. « On ne peut pas le garder endormi éternellement, fit le psy.

— Non, évidemment. » Warshow avait conscience que le temps filait. Plus que trois jours avant la nouvelle date de départ, et il n'osait pas prendre le risque d'un nouvel ajournement.

Mais s'ils abandonnaient Falk, si le mot circulait qu'on avait lâché un Terrien fou sur Kollidor, ou que les Terriens devenaient fous...

À cela, pas de réponse.

« Thérapie, dit tout bas Cullinan.

— Nous manquons de temps pour une analyse, objecta immédiatement Warshow. Trois jours – c'est tout.

— Je ne parlais pas d'un travail en profondeur. Mais si on le soumet à une drogue inhibitrice dérivée de l'amytal, si nous éliminons son hostilité envers nous, le mettons en état de nous parler et le faisons remonter dans ses souvenirs, on trouvera peut-être quelque chose d'intéressant. »

Warshow en eut un frisson dans le dos. « Drainage de cerveau ?

— Appelez ça comme ça, si le cœur vous en dit. Mais drainons ce qui lui a fait perdre la boule, ou on y laissera tous des plumes, vous, moi... et cette fille.

— Vous pensez qu'on peut trouver la cause de tout ça ?

— On peut essayer. Aucun Terrien sain d'esprit n'aurait une relation sexuelle de ce type – ou même un lien sentimental quelconque avec une créature extraterrestre. Si nous trouvons ce qui l'a précipité dans cette situation, peut-être pourrions-nous faire disparaître cette obsession manifestement névrotique et le faire rentrer de son plein gré. À moins que vous n'acceptiez de le laisser là. Mais j'interdis formellement qu'on le ramène dans cet état.

— Bien sûr », acquiesça Warshow. Il épongea sa sueur et jeta un regard à Falk qui rêvait toujours sous l'effet du rayon incapacitant. « Ça vaut la peine d'essayer. Si vous croyez pouvoir le tirer de là, allez-y. Je le laisse entre vos mains. »

Le psychiatre sourit avec une chaleur inhabituelle. « C'est le seul moyen. Exhumons la vérité et confrontons-le avec elle. Ça devrait briser la coquille.

— J'espère, dit Warshow. Il est à vous. Réveillez-le et faites-le parler. Vous savez ce que vous avez à faire. »

Une puissante odeur pharmaceutique planait dans la cabine pendant que Cullinan achevait ses préparatifs. Falk s'agita ; il revenait peu à peu à lui. Cullinan tendit à Warshow un injecteur ultrasonique rempli d'un liquide transparent sur lequel jouait la lumière.

Lorsque Falk fut sur le point d'ouvrir les yeux, Cullinan se pencha et lui parla doucement à l'oreille. Le jeune homme perdit son expression renfrognée et s'apaisa.

« Administrez-lui la drogue », murmura Cullinan. D'un geste hésitant, Warshow appliqua l'injecteur sur l'avant-bras bronzé de Falk. L'appareil bourdonna brièvement. Le commandant administra trois centilitres et se redressa.

Falk gémit faiblement.

« Ça prendra quelques minutes », dit Cullinan.

Les chiffres de l'horloge murale défilaient lentement. Au bout d'un moment, les paupières ensommeillées de Falk papillotèrent. Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui sans avoir l'air de reconnaître son environnement.

« Salut, Matt. On voudrait te parler, dit Cullinan. Ou, pour être plus précis, on souhaiterait que toi, tu nous parles.

— Oui, répondit Falk.

— Commençons par ta mère, d'accord ? Que te rappelles-tu d'elle ?

— Ma... mère ? » La question semblait le rendre perplexe et il demeura silencieux près d'une minute. Puis il humecta ses lèvres.

« Que voulez-vous savoir d'elle ?

— Tout », le pressa Cullinan.

Silence. Warshow se surprit à retenir sa respiration.

Enfin, Falk se mit à parler.

Chaud. Câlin. Serre-moi. Ma maman.

Je suis tout seul. C'est la nuit et je pleure. J'ai des fourmis dans la jambe, à l'endroit sur lequel je me suis appuyé pour dormir, et l'air nocturne sent le froid. J'ai 3 ans et je suis tout seul.

Serre-moi, maman.

J'entends maman monter les escaliers. Nous avons une vieille maison avec des escaliers, près du spatioport où les grands vaisseaux font *vroum* ! À présent il y a la douce odeur de maman qui m'enlace. Maman est grande et rose et douce. Papa aussi est rose mais il n'a pas cette odeur chaude. Pareil pour tonton.

Ah, ah, bébé, dit-elle. Elle est dans la pièce, elle me serre fort. C'est bon. Je suis tout endormi. Dans une ou deux minutes je serai endormi. J'aime beaucoup ma maman.

(« Est-ce le plus ancien souvenir que tu gardes de ta mère ? demanda Cullinan.

— Non. Je crois en avoir un plus ancien. »)

C'est tout sombre ici. Sombre et très chaud, et mouillé, et agréable. Je ne bouge pas. Je suis complètement seul ici, et je ne sais pas où je suis. C'est comme flotter dans un océan. Un grand océan. Le monde entier est un océan.

C'est agréable ici, vraiment agréable. Je ne pleure pas.

Maintenant il y a des épingles bleues dans le noir qui m'entoure. Des couleurs... de toutes sortes. Rouge, vert, jaune citron, et je *remue* ! Sensation de douleur et d'effort, et – mon Dieu ! – ça devient froid. Je m'étrangle ! Je résiste, mais je vais me noyer dans l'air qu'il y a dehors ! Je suis...

(« Ça suffit », dit Cullinan précipitamment. À Warshow, il expliqua : « Traumatisme natal. Douloureux. Nul besoin de lui faire retraverser tout ça. » Warshow frémit légèrement et se tamponna le front.

« Dois-je poursuivre ? demanda Falk.

— Oui. Poursuis. »)

J'ai 4 ans et il pleut *plic ploc* dehors. On dirait que le monde entier a

viré au gris. Maman et papa sont en voyage, je suis à nouveau seul. Tonton est en bas. Je ne le connais pas très bien, mais il a l'air d'être tout le temps là. Maman et papa sont souvent partis. Être seul c'est comme une averse glacée. Il pleut beaucoup ici.

Je suis dans mon lit, je pense à maman. Je veux maman. Elle a pris un jet pour quelque part. Quand je serai grand, je veux aussi prendre des jets pour quelque part – un endroit chaud et gai où il ne pleut pas.

En bas le téléphone sonne, *dring dring*. Dans ma tête je vois un écran s'éclairer, se remplir de couleurs, et j'essaie d'imaginer le visage de maman au centre. Mais je ne peux pas. J'entends la voix de tonton qui parle tout bas, comme entre ses dents. Je décide que je n'aime pas tonton et je commence à pleurer.

Tonton est là, il me dit que je suis trop grand pour pleurer. Que je ne devrais plus pleurer. Je lui réponds que je veux maman.

Tonton fait une vilaine moue, et je pleure plus fort.

Chut, dit-il. Silence, Malt. Allons, allons, mon garçon.

Il arrange mes couvertures, mais je plie et déplie mes jambes et les redéfaçais rien que pour l'embêter. J'aime bien l'embêter parce qu'il n'est ni maman ni papa. Mais cette fois il n'a pas l'air ennuyé. Il les réarrange et me caresse le front. Il y a de la sueur sur ses mains, et il en met sur moi.

Je lui dis que je veux maman.

Il se penche et me contemple longuement. Puis il me dit que maman ne reviendra pas.

Jamais ?

Non, répond-il. Jamais.

Je ne le crois pas mais je ne pleure pas, parce que je ne veux pas qu'il sache qu'il peut m'effrayer. Et papa ? Va me le chercher !

Papa ne reviendra pas non plus.

Je ne te crois pas. Je ne t'aime pas, tonton. Je te hais.

Il secoue la tête et tousse. Tu as intérêt à apprendre à m'aimer, dit-il. Il ne te reste personne d'autre.

Je ne le comprends pas, mais ce qu'il dit me déplaît. D'un coup de pied, je repousse les couvertures hors du lit, et il les ramasse. Je les repousse encore, et il me frappe.

Puis il se penche vite et m'embrasse, mais il n'a pas la bonne odeur et je me remets à pleurer. C'est de nouveau la pluie. Je veux maman, je crie, mais maman ne vient plus. Jamais plus.

(Falk garda le silence un instant et ferma les yeux. « Elle était morte ? l'encouragea Cullinan.

— Elle était morte. Elle et papa ont été tués dans un accident d'avion en revenant de vacances à Bangkok. J'avais 4 ans. Mon oncle m'a élevé. On ne s'entendait pas très bien, et quand j'ai eu 14 ans, il

m'a fait entrer à l'Académie. J'y suis resté quatre ans, j'ai fait deux ans d'études supérieures techniques et rejoint Terran Imports. Deux ans à m'ennuyer sur Denufar, puis transfert sur le *Magyar* du commandant Warshow où... où... »

Il s'arrêta brusquement. Cullinan lança un coup d'œil à Warshow et dit : « Ça y est, il est chaud, et on est tout près du bon filon, si je peux risquer cette métaphore. » Puis, s'adressant à Falk : « Dites-nous comment vous avez rencontré Thetona. »)

Je me balade tout seul dans Kollidor. C'est un endroit immense, tentaculaire, avec de drôles de maisons coniques et des rues délirantes, mais au fond, c'est comme sur la Terre. Les gens sont des gens. Ils sont bizarres, mais ils ont une tête, deux bras, deux jambes et ressemblent davantage à des êtres humains que bien d'autres extraterrestres que j'ai pu voir.

Warshow nous a donné notre après-midi. Je ne sais pas pourquoi j'ai quitté le vaisseau, mais je suis là, dans la ville, seul. Seul. Bon sang, *seul* !

Les rues sont pavées, mais pas les trottoirs. Soudain, je me sens très fatigué, j'ai le vertige. Je m'assois sur le bord de la chaussée et mets ma tête dans mes mains. Les extraterrestres se contentent de me contourner, comme le feraient les habitants de n'importe quelle grande ville.

Je songe : *Maman*.

Puis je m'interroge : *D'où me vient cette pensée ?*

Et soudain, une immense solitude m'envahit de l'intérieur et me submerge entièrement. Je fonds en larmes. Je n'ai pas pleuré depuis... très longtemps. Mais là, je pleure, je suis secoué de sanglots, mon visage est inondé de larmes qui me coulent dans la bouche. Les larmes ont un goût salé, me dis-je. Un peu comme les gouttes de pluie.

Je commence à avoir mal au côté, là où j'ai eu mon accident à bord du vaisseau. Ça part d'en haut, près de mon oreille, et ça me descend tout le long du corps comme une flamme bleue, jusqu'à la cuisse. C'est une douleur infernale. Les médecins m'avaient dit que je ne souffrirais plus. Ils ont menti.

Ma solitude me fait l'effet d'une combinaison spatiale scellée autour de moi et qui m'isole des autres. Je pense encore : *Maman*. Une partie de moi dit : *Comporte-toi en adulte*, mais elle parle de plus en plus bas. Je pleure toujours et veux désespérément avoir encore ma mère. Je me rends compte maintenant que je ne l'ai pas connue, ou si peu d'années et il y a très longtemps.

Puis une odeur musquée, légèrement écœurante, me révèle la présence d'un extraterrestre à mes côtés. Ils vont m'attraper par la peau du cou et m'emmener comme n'importe quel ivrogne larmoyant

sur la voie publique. Warshow va m'en faire voir de toutes les couleurs.

Tu pleures, Terrien, dit une voix compatissante.

Le langage kollidorien est plutôt chaleureux, fluide, facile à apprendre, et là, il est particulièrement chaleureux. Je me retourne et je vois une grosse indigène.

Ouais, je pleure, je réponds, et je regarde ailleurs. Sa grosse main s'abat sur moi, s'y tient, et je frémis légèrement. Ça me fait drôle d'être ainsi touché par une extraterrestre.

Elle s'assoit près de moi et dit : Vous avez l'air très triste.

Je le suis, je lui réponds.

Pourquoi ?

Vous ne comprendriez pas, lui dis-je. Je détourne la tête et sens des larmes s'échapper de mes yeux. Prise d'une impulsion, elle m'agrippe. Son odeur... j'en ai presque un haut-le-cœur, puis je m'aperçois qu'elle a quelque chose de sucré, d'étrangement agréable.

Elle porte une tenue qui ressemble à un sac à patates et sent fort. Elle attire ma tête contre sa grosse poitrine chaude et l'y laisse.

Quel est ton nom, malheureux Terrien ?

Falk, je lui réponds. Matthew Falk.

Je m'appelle Thetona, dit-elle. Je vis seule. Et toi, tu te sens seul ?

Je ne sais pas, dis-je. Je ne sais vraiment pas.

Mais comment peux-tu ne pas savoir si tu te sens seul ? me demande-t-elle.

Elle soulève ma tête de sa poitrine et nos yeux se rencontrent. D'un romantisme ! Elle a des yeux comme des demi-dollars ternis. Nous nous regardons, et elle essuie les larmes de mes yeux.

Elle sourit. Je crois que c'est un sourire. En guise de bouche, elle a une trentaine de crans disposés en cercle sous son nez. Tous ces crans se plissent. Derrière je vois des dents brillantes pareilles à des aiguilles.

Mon regard repasse de ses dents à ses yeux, et cette fois ils ne sont plus si ternes, mais aussi brillants que ses dents, profonds et réconfortants.

Chaleureuse. Son odeur est chaleureuse. Tout en elle est chaleureux.

Je recommence à pleurer – sans pouvoir m'en empêcher, sans savoir pourquoi, sans avoir la moindre maudite idée de ce qui m'arrive. Son image se brouille, et j'ai l'impression de voir une Terrienne assise près de moi, qui me berce. Je cligne des yeux. Il n'y a rien d'autre ici qu'une affreuse E.T.

Sauf qu'elle n'est plus laide. Bizarrement, elle est amicale et ravissante, et la partie de moi qui pense le contraire est de plus en plus ténue. Je l'entends crier : *Non*, puis elle se tait, elle n'existe plus.

Une sensation indéfinissable explose en moi. Je laisse faire. Cela éclot comme une fleur, une rose ou une violette, et c'est cette odeur que je sens à la place de la sienne.

Je l'entoure de mes bras.

Veux-tu venir chez moi ? demande-t-elle.

Oui, oui, je réponds. Oui !

Sur cette affirmation sonore, Falk se tut soudain et ses yeux vitreux se fermèrent. Cullinan lui expédia une décharge de son incapaciteur et le corps contracté du garçon s'effondra.

« Alors ? demanda Warshow d'une voix dure. Je me sens sale après tout ça.

— Normal, répondit le psychiatre. C'est un des pires tas de boue que j'aie mis à jour jusque-là. Et vous ne comprenez rien, je parie ? »

Le commandant secoua lentement la tête. « Non. Pourquoi a-t-il fait ça ? D'accord, il est amoureux d'elle... mais *pourquoi* ? »

Cullinan gloussa. « Vous allez voir. Mais je veux la présence de deux autres personnes quand je lui ferai cracher le morceau. Premièrement, la fille – et Sigstrom.

— Le médecin ? Mais, pourquoi ?

— Parce que – si j'ai raison – cela l'intéressera énormément d'entendre ce qui se dira. » Cullinan eut un sourire énigmatique. « Laissons Falk se reposer, d'accord ? Après toutes ces confidences, il en a bien besoin.

— Moi aussi », déclara Warshow.

(Quatre personnes observaient en silence tandis que Falk glissait une nouvelle fois dans la transe provoquée par la drogue. Warshow étudiait le visage de Thetona, l'extraterrestre, à la recherche d'une trace de la chaleur qu'avait mentionnée Falk. Et, oui, il la voyait – c'était bien là. Derrière elle était assis Sigstrom, toubib en chef du *Magyar*. À sa droite, Cullinan. Et, allongé sur la couchette à l'autre bout de la cabine, les yeux ouverts mais incapable de rien voir, Matt Falk.

« Matt, vous m'entendez ? demanda Cullinan. Je veux que vous reveniez un peu en arrière... vous êtes à bord du vaisseau. Il y a de cela environ un mois. Vous travaillez dans la section du convertisseur ; vous et Dave Murff manipulez des matériaux dangereux. Vous y êtes ?

— Oui, répondit Falk. »)

Je suis dans la section du convertisseur AA, occupé à dégager du thorium pour alimenter les réacteurs. Il faut continuer à faire avancer

le vaisseau. Dave Murff est avec moi.

On forme une bonne équipe sur les waldos.

On les utilise pour prélever de gros morceaux de matière radioactive qu'on enfourne dans le réservoir du réacteur. Ce n'est pas facile de manipuler les bras mécaniques télécommandés, mais je n'ai pas peur. C'est mon boulot, et je sais le faire.

Quand même, je pense à cet imbécile de Warshow. Rien de particulier à lui reprocher, mais il m'embête. Bizarre, cette façon qu'il a de se crisper dès qu'il donne un ordre. Ça me rappelle mon oncle. Ouais, mon oncle. Voilà à qui il me fait penser.

J'aime pas trop Warshow. S'il entrait maintenant, je le caresserai peut-être avec le waldo – pas beaucoup, juste un petit peu pour lui griller le cuir. Juste pour le plaisir. J'ai toujours eu envie de corriger mon oncle, comme ça, pour le plaisir.

Hé, hurle Murff. Remets le waldo numéro deux dans l'alignement.

Ne t'inquiète pas, je dis. C'est pas la première fois que je manipule ces engins, abruti.

Je suis bien protégé. Mais l'air a une drôle d'odeur, comme si le thorium l'avait ionisé, et je me demande si quelque chose ne va pas de travers.

Je fais pivoter le waldo numéro deux et balance le thorium dans le réacteur. La lumière verte qui s'allume m'annonce que j'ai visé juste. La matière brûlante dégringole dans le réacteur et éjecte des neutrons à tout-va.

Murff donne le signal, je plonge dans la réserve et dégage encore de la matière brûlante à l'aide du waldo numéro un.

Hé, il crie encore. Puis le waldo numéro deux, celui qui est vide, m'échappe.

L'énorme bras tournoie dans les airs et je vois que les petits doigts métalliques délicatement ajustés qui s'accrochaient quelques secondes plus tôt à un morceau de Th-233 porté au rouge semblent maintenant chercher à me saisir.

Je hurle. Dieu, je hurle. Murff aussi hurle tandis que je perds complètement les pédales. Il essaie de se glisser derrière le tableau de bord et d'attraper la manette du waldo, mais comme je suis sur son chemin, pétrifié, il ne peut pas l'atteindre. Il bascule en arrière et s'affale sur le sol alors que l'énorme bras mécanique transperce mon bouclier de protection.

Je ne peux pas bouger.

Je reste là. Les petits doigts accrochent le côté gauche de ma mâchoire. Je hurle. Je suis en feu. La main de métal me râpe sur tout un côté du corps, en m'effleurant à peine, et c'est comme un rasoir qui me tranche la chair.

C'est trop douloureux pour que je sente quoi que ce soit. Mes nerfs

sont neutralisés. Ils ne transmettent pas le message à mon cerveau.

Et voilà que la douleur me submerge. *À l'aide ! Je brûle ! À l'aide !*

(« Stop ! » intima Cullinan. Les terribles hurlements de Falk s'arrêtèrent. « Annulez la douleur et continuez. Que se passe-t-il à votre réveil ? »)

Des voix. Je les entends au-dessus de moi lorsque j'émerge de ce linceul de douleur.

Brûlures par radiations, dit une voix rocailleuse. C'est Sigstrom, le toubib. Il est gravement brûlé, Leon, poursuit-il. Je ne crois pas qu'il vivra.

Bon sang, dit une autre voix. C'est le commandant Warshow. Il faut qu'il vive. Je n'ai jamais perdu un homme. Vingt ans sans perdre personne.

Ce bras télécommandé l'a rôti bien à point, dit une troisième voix. C'est le psy de bord, Cullinan, je crois. Il a perdu le contrôle, continue-t-il. Très étrange.

Ouais, je me dis. Très étrange. J'ai eu un blanc d'une seconde et ce waldo a semblé prendre vie.

La douleur me déchire de haut en bas. J'ai l'impression que la moitié de ma tête a disparu et que mon bras grille. Je me demande où est le soufre.

Puis le toubib dit : On va essayer un bain nutritif.

Qu'est-ce que c'est ? demande Warshow.

Une nouvelle technique. Incubation chimiothérapique. Immersion dans une solution d'hormones. On s'en sert sur Terre en cas de sévères brûlures par radiation de type un. Je ne crois pas que cela ait jamais été utilisé dans l'espace, mais ça le devrait. Il sera en apesanteur ; la gravité ne compliquera pas les choses.

Si ça doit le sauver, dit Warshow, je suis pour.

Puis tout se brouille. Le temps passe – une éternité en enfer, avec cette douleur flamboyante qui me parcourt le côté. De temps en temps j'entends des gens parler. Je me sens ballotté d'un endroit à un autre. On me colle des tubes pour me nourrir. Je me demande à quoi je ressemble avec la moitié du corps calciné.

Soudain une chaleur fraîche. Ouais, ça paraît extravagant, mais c'est chaud, nourrissant, et frais en même temps. Ça me baigne et me délivre des douleurs cuisantes dont mon corps est perclus.

Je n'essaie pas d'ouvrir les yeux, mais je sais que tout est sombre autour de moi. Je suis totalement immobile, dans le noir le plus total, et pourtant je sais qu'en dehors de moi le vaisseau fonce vers Kollidor, refermé sur moi, m'étreignant.

Je suis dans le vaisseau, doucement bercé, en sécurité. Je suis à l'intérieur de quelque chose qui est à l'intérieur du vaisseau. Des roues dans des roues ; des portes dans des portes. Une boîte de puzzle chinois avec moi à l'intérieur.

Un doux liquide m'enveloppe, s'infiltre là où le tissu a été déchiré, détruit, où la chaleur a fait bouillonner la chair. Caressant chaque cellule individuelle, baignant mon corps organe par organe. On me répare.

Je flotte dans et sur un océan. Mon corps cicatrise rapidement. La douleur cesse.

Je n'ai aucune notion du temps qui passe. Les minutes se fondent entre elles sans à-coup ; le temps s'écoule sans heurt et je glisse dans une douce et interminable existence. Je pense : bonheur, sécurité, paix.

Je me plais ici.

Autour de moi, un globe liquide. Autour, une résille métallique. Autour, un vaisseau spatial sphéroïdal, et autour, un univers. Et autour de l'univers ? Je ne sais pas et ça m'est égal. Ici, je suis en sécurité, il n'y a ni douleur ni crainte.

Noir. Noir total et complet. Sécurité égale noir, douceur et paix. Mais soudain...

Que font-ils ?

Que se passe-t-il ?

Des flèches de lumière bleue sur le noir, puis un tourbillon de couleurs. Vert, rouge, jaune. Des lumières explosent et m'éblouissent. Odeurs, sensations, bruits.

Le berceau se balance. Je bouge.

Non. On m'entraîne hors de mon cocon. Dehors !

Il fait froid, je ne peux plus respirer. J'étouffe ! J'essaie de m'accrocher, mais on ne me lâche pas ! On continue à me tirer dehors, dehors, dans le monde du feu et de la douleur !

Je me débats. Je n'irai pas. Mais c'est inutile. Je finis par sortir.

Je regarde alentour. Deux silhouettes floues au-dessus de moi. Je me frotte les yeux et tout s'éclaircit. Warshow et Sigstrom, ce sont eux que je vois.

Sigstrom sourit et s'exclame d'une voix tonitruante : Bien, il a merveilleusement cicatrisé !

Un miracle, déclare Warshow. Un miracle.

Je vacille. Je veux tomber, mais je suis déjà allongé. Ils continuent à parler et j'en pleure de rage.

Mais impossible de retourner en arrière. C'est fini. Tout est fini. Et je suis terriblement seul.

La voix de Falk s'éteignit soudain. Warshow retint une violente

envie de vomir. Le visage glacé et moite, il se retourna pour voir les traits pâles et tendus de Sigstrom et Cullinan. Derrière eux, Thetona était dénuée d'expression.

Cullinan rompit le long silence. « Leon, vous qui participiez à la séance précédente, est-ce que vous avez reconnu ce qu'il décrivait ?

— Le traumatisme natal, répondit Warshow d'une voix blanche.

— C'est l'évidence même », approuva Sigstrom. D'un geste ferme, le médecin passa ses doigts dans sa volumineuse tignasse blanche. « La chimiothérapie... pour lui, c'était le sein maternel. Nous l'avons réexpédié dans le sein de sa mère.

— Puis nous l'en avons sorti, ajouta Warshow. Nous l'avons mis au monde. Et il est parti chercher une maman. »

Cullinan hocha la tête en direction de Thetona. « Et il en a trouvé une. »

Warshow s'humecta les lèvres. « Bon, maintenant que nous avons la réponse, qu'est-ce qu'on en fait ?

— On lui passe la bande du début à la fin. La partie consciente de son intelligence verra sa relation avec Thetona telle qu'elle est – l'attachement névrotique d'un adulte enfermé de force dans une matrice artificielle et qui se cherche une mère. Quand on aura fait remonter tout ça de la cave au grenier, comme on dit, je crois qu'il sera guéri.

— Mais c'était le vaisseau, sa mère, dit Warshow. C'est là que la cuve d'incubation – la matrice – se trouvait.

— Le vaisseau l'a rejeté. Il te voyait comme une image d'oncle, pas un substitut de mère. Il est allé chercher ailleurs, et il a trouvé Thetona. Donnons-lui les bandes. »

Beaucoup plus tard, Matt Falk leur faisait face à tous les quatre dans la cabine. Il avait entendu sa propre voix dérouler de façon plus ou moins ordonnée le récit de sa vie. À présent il *savait*.

Un long silence avait suivi la fin de la dernière cassette ; lorsque la voix de Falk avait dit : « *C'est fini. Tout est fini. Et je suis terriblement seul.* »

Les mots semblaient suspendus dans la pièce. Finalement Falk dit : « Merci », d'une voix froide, dure, tendue, morte.

« Merci ? répéta mécaniquement Warshow.

— Oui. Merci de m'avoir ouvert les yeux, d'avoir eu la prévenance de me laisser percevoir ce qui se cachait sous mon couvercle. Vraiment... *merci.* » Le visage du jeune homme était maussade, amer.

« Naturellement, vous comprenez pourquoi c'était nécessaire, dit Cullinan. Pourquoi nous...

— Ouais, je sais pourquoi. Maintenant je peux vous raccompagner sur Terre et vous pouvez avoir bonne conscience. » Il jeta un coup

d'œil à Thetona, dont le large visage plat reflétait une expression de curiosité inquiète. Falk frissonna légèrement lorsque leurs regards se croisèrent. Warshow remarqua cette réaction et hocha la tête. La thérapie avait été un succès.

« J'étais heureux, dit Falk tout bas. Jusqu'à ce que vous décidiez qu'il *fallait* me ramener sur Terre avec vous. Alors vous m'avez fait passer à l'essoreuse, vous m'avez nettoyé de toutes mes psychoses, et... et... »

Thetona fit deux pas pesants vers lui et posa ses bras sur ses épaules. « Non, murmura-t-il en se dégageant. Tu ne vois pas que c'est fini ?

— Matt..., intervint Warshow.

— Gardez vos distances, commandant ! J'ai quitté le sein de ma mère et je suis de retour dans votre équipage. » Il tourna des yeux tristes vers Warshow. « Thetona et moi avions quelque chose de bien, de chaud, de merveilleux, et vous avez bousillé ça. Irréparablement. Très bien. Je suis prêt à retourner sur Terre. »

Il quitta la pièce dignement sans ajouter un mot. Le teint gris, Warshow regarda fixement Cullinan et Thetona, puis baissa les yeux.

Il s'était battu pour garder Matt Falk et il avait gagné. Gagné ? Dans les faits, oui. Mais moralement ? Falk ne lui pardonnerait jamais.

Warshow haussa les épaules et se souvint du Manuel : « *Le rapport commandant/homme d'équipage est identique à celui parent/enfant.* »

Warshow ne se laisserait pas troubler plus longtemps par le regard maussade de Falk. Il fallait s'attendre à ce que le garçon soit amer.

Aucun enfant ne pardonne jamais vraiment au parent qui l'expulse du sein maternel.

« Venez, Thetona, dit-il à la grosse extraterrestre qui plissait le front d'un air énigmatique. Venez. Je vous ramène en ville. »

LEVER DE SOLEIL SUR MERCURE

La bonne vieille coutume consistant à charger des écrivains de composer des récits à partir d'illustrations de couverture (coutume qui n'a plus cours aujourd'hui) est à l'origine de « Lever de soleil sur Mercure », rédigé au cours du mois de novembre 1956, alors que j'étais en pleine effervescence. En ces temps révolus, les éditeurs qui publiaient des petits magazines à la chaîne préféraient imprimer les couvertures par lots de quatre ; le plus souvent, on n'avait donc pas le temps d'acheter un texte, de le faire illustrer par un dessinateur, puis d'en tirer des planches, et ainsi de suite. Au lieu de tout cela, les illustrateurs inspirés pondaient une scène – généralement spectaculaire et évocatrice – qui partait aussitôt à l'imprimerie, et parallèlement, on demandait à un auteur fiable le soin d'en tirer tant bien que mal une histoire qui puisse l'accompagner. Que je me sois vu confier ce genre de mission montre bien le chemin que j'avais déjà parcouru au bout de deux ans de carrière. On pouvait au moins compter sur moi pour utiliser de manière plausible l'illustration de couverture et livrer le travail dans les temps.

Par exemple, Bob Lowndes, de Science Fiction Stories et Future Science Fiction, me remettait deux ou trois couvertures à la fois ; je rentrais chez moi et, en fonction de chacune, j'écrivais cinq ou six mille mots. Ce n'était pas cher payé (un cent, parfois un demi-cent le mot, une misère même pour l'époque), mais on était sûr que la nouvelle serait acceptée, et j'en produisais à une telle cadence que même à 60 dollars les six mille mots, ce qui fut le cas pour « Lever de soleil sur Mercure », je m'en sortais honorablement. (60 dollars pour un jour de boulot, en 1956 ce n'était pas rien.)

L'illustration de couverture qui a inspiré ce texte, signée Ed Emshwiller, montrait un morne paysage mercurien sur lequel, dans l'angle supérieur gauche, se levait un soleil menaçant tandis qu'un dôme en plastique transparent fondait en haut à droite comme sur un tableau de Dalí et que deux hommes manifestement harassés, en combinaison spatiale, fuyaient éperdument. De toute évidence, il se passait quelque chose d'inattendu, comme si l'aube survenait avec une semaine d'avance sur le programme. Il ne me restait plus qu'à imaginer pourquoi, et c'était 60 dollars dans mon escarcelle. Et tout bien considéré, le résultat n'est pas si mal : en plus de

quarante ans d'existence, ce texte (publié par Lowndes dans le numéro de mai 1957 de Science Fiction Stories) a été fréquemment repris en anthologie.

À 13 millions de kilomètres de Mercure, côté soleil, et tandis que le *Leverrier* amorçait la succession de spirales descendantes au terme desquelles il se poserait sur la plus petite planète du système solaire, l'astrogateur en second Curtis décida de mettre fin à ses jours.

Il attendait, allongé dans une nacelle en mousse tissée, que la procédure d'atterrissage s'achève ; son rôle dans l'opération prendrait fin quand le train d'atterrissage du *Leverrier* toucherait la surface cloquée de Mercure. Le système de refroidissement au sodium contrebalançait efficacement les efforts du soleil qu'on voyait s'arrondir exagérément sur l'écran arrière du vaisseau. Curtis et les sept autres hommes d'équipage ne décelaient pas le moindre problème ; il ne leur restait plus qu'à attendre que le pilote automatique pose le *Leverrier* sur Mercure, où l'homme n'avait mis qu'une seule fois le pied.

Assis près de Curtis, Harry Ross, le commandant de bord, vit les mâchoires de l'astrogateur se contracter subitement. Ce dernier eut un geste en direction de la valve. Les filières qui avaient tissé la mousse crachèrent un bref jet de fluorochrène vert et la nacelle eut tôt fait de se dissoudre dans l'air. Curtis se leva.

« Où allez-vous ? » s'enquit Ross.

L'autre répondit sans aménité : « Faire un tour, c'est tout. »

Ross reporta momentanément son attention sur son microlivre et Curtis s'éloigna. Il actionna le clamp de la cloison, qui fit un bruit métallique, et Ross sentit passer un courant d'air froid : l'air super-refrigéré de la salle du réacteur qui s'introduisait dans la cabine.

Il appuya sur un bouton afin de « tourner la page », puis...

Mais qu'est-ce qu'il fabrique dans la salle du réacteur ?

Le pilote automatique devait être occupé à contrôler le débit de carburant au milligramme près, c'est-à-dire avec une précision dont aucun être humain n'aurait été capable. Le réacteur était amorcé pour l'atterrissage, le carburant à température, la salle hermétiquement close. L'équipage n'avait rien à faire là-bas, et encore moins le second astrogateur.

Ross ordonna la dissolution instantanée de sa nacelle et bondit sur ses pieds. Il dévala la descente menant au pont inférieur et franchit la porte restée ouverte de la salle du réacteur.

Debout devant le capot du convertisseur, Curtis tripotait le déclencheur. En approchant, Ross le vit qui l'actionnait et introduisait un pied dans le toboggan d'évacuation qui menait directement au réacteur, dans la partie inférieure du vaisseau.

« Curtis ! Espèce de crétin ! Sortez de là, vous allez tous nous tuer ! »

L'astrogateur se retourna, contempla un instant Ross d'un air inexpressif, puis leva l'autre pied. Ross bondit.

Il attrapa à deux mains la botte de Curtis et, malgré les ruades répétées que ce dernier lui infligeait de l'autre pied, réussit à le dégager du toboggan. L'astrogateur se débattait comme un beau diable en cherchant à se libérer. Ses joues blêmes tremblotaient. Curtis avait craqué, et dans les grandes largeurs.

Ross lâcha un grognement et l'écarta sans ménagement de la gueule béante du toboggan avant d'en refermer le capot d'un coup sec. Il le ramena de force sur le pont et le gifla durement.

« Qu'est-ce qui vous prend ? Vous ne savez donc pas comment réagirait le vaisseau si vous introduisiez votre masse dans le convertisseur ? Vous n'ignorez pourtant pas qu'à l'heure qu'il est, l'apport de carburant a été calibré au poil près ; soixante kilos de plus et on se retrouverait en plein dans le soleil. Vous avez perdu la tête ou quoi ? »

L'astrogateur posa un regard fixe et atone sur Ross. « Je veux mourir, répondit-il simplement. Pourquoi vous ne me laissez pas mourir ? »

Il voulait mourir. Ross haussa les épaules, non sans sentir un frisson glacé courir le long de son épine dorsale. Contre cette maladie-là, il n'y avait pas de mesure préventive.

De la même manière que les plongeurs souffraient de *l'ivresse des grandes profondeurs*, sans qu'on sache les empêcher, dans ces circonstances, d'arracher leurs tuyaux d'air à cinquante brasses sous la surface de la mer, les astronautes étaient toujours susceptibles d'attraper cette étrange affection qui les poussait inexplicablement à s'autodétruire.

Cette dernière frappait à tous les niveaux. Tout à coup, un technicien occupé à ressouder un étançon récalcitrant sur une roue orbitale arrachait son casque et aspirait une goulée de vide. Un radio qui réparait une antenne sur la coque sectionnait brusquement son amarre, appuyait sur la détente de son pistolet directionnel et se propulsait dans l'espace. Ou alors, c'était un astrogateur en second qui se mettait en tête de grimper dans le convertisseur.

Spangler, le psychologue de bord, fit son apparition ; son visage lisse et rose exprimait l'inquiétude. « On a un problème ?

— Oui. Curtis », répondit Ross en hochant la tête. « Il a tenté de se jeter dans le toboggan du réacteur. Il a attrapé la maladie, je crois bien. »

Spangler se frotta pensivement la joue, puis répondit : « Bon sang, il faut toujours qu'ils choisissent le pire moment ! On avait bien besoin

d'un cinglé au moment de se poser sur Mercure...

— C'est comme ça, fit Ross avec lassitude. On le met en stase jusqu'à ce qu'on rentre. Pas question de le lâcher dans la nature, pour qu'il cherche tous les moyens de se ficher en l'air !

— Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir tranquille ? intervint Curtis, l'air accablé. Pourquoi a-t-il fallu que vous m'en empêchiez ?

— Parce que vous nous auriez tous fait sauter en vous balançant bêtement dans le convertisseur, espèce de malade ! Si vous voulez crever, sortez par le sas – mais ne nous faites pas subir à tous le même sort ! »

Spangler le mit en garde en lui lançant un regard noir. « Harry...

— Ça va. Emmenez-le. »

Le psycho entraîna Curtis. L'astrogateur allait recevoir une dose de tranquillisant, et on le bouclerait dans une camisole en mousse tissée insoluble jusqu'à la fin du voyage. Il n'était pas exclu qu'on puisse lui rendre sa santé mentale une fois qu'on aurait regagné la Terre, mais tant qu'il était à bord, Ross le savait pertinemment, l'astrogateur aurait recours à n'importe quel expédient pour se suicider.

L'air sombre, Ross se détourna. On rêvait de voyager dans l'espace pendant toute son enfance, on passait quatre ans à l'École et deux de plus en simulations pour craquer complètement au moment où les choses devenaient sérieuses. Curtis n'était pas un être humain normal mais une machine à naviguer entre les astres ; et voilà : il venait de se disqualifier définitivement, alors que c'était son unique compétence.

Ross frémit ; il en avait froid dans le dos, malgré la masse énorme du soleil qui emplissait tout l'écran arrière. Cela pouvait arriver à n'importe qui... même à lui. Il se représenta Curtis gisant dans sa nacelle en mousse, quelque part au fond du vaisseau, et ressassant sans cesse les mêmes idées noires : *je veux mourir, je veux mourir*, tandis que Spangler lui soufflait des paroles rassurantes. Décidément, les êtres humains étaient des formes de vie bien fragiles...

On aurait dit que la mort planait sur le vaisseau ; l'aura déprimante du désir de mort exprimé par Curtis en polluait l'atmosphère.

Ross secoua la tête et déclencha sauvagement le signal intimant à chacun l'ordre de se préparer pour la décélération. Le globe parfaitement défini de Mercure se profilait à l'avant du vaisseau.

Ils allaient l'aborder à l'équateur. À présent, il distinguait la ligne de séparation bien nette entre l'aveuglant et inaccessible enfer de la Face soleil, où le zinc coulait à flots en formant des rivières, et les ténèbres glacées de la Face ombre, dont les plaines de CO₂ gelé s'étendaient à l'infini, dépourvues de tout relief.

Au milieu courait la Ceinture crépusculaire, une étroite bande ni chaude ni froide où, en se rencontrant, les deux Faces offraient des conditions d'existence tout juste supportables sur 13 000 kilomètres de

long et une vingtaine de kilomètres de large.

Le *Leverrier* piquait droit sur la surface de la planète. Ross reprenait progressivement ses esprits. Le vaisseau était aux mains du pilote automatique et, naturellement, son orbite avait été calculée à l'avance ; les instruments analogiques du propulseur exécutaient sereinement les instructions du programme préenregistré de manière à amener le vaisseau à destination, en plein au centre de...

Ciel !

Ross sentit son sang se glacer. Le programme précalculé avait été fourni aux instruments analogiques par... et écrit par... Oui, du début à la fin il était l'œuvre de...

Curtis !

C'était un dément suicidaire qui avait mis au point le programme d'atterrissage du *Leverrier*.

Ross se mit à trembler. Tout à son noir dessein, l'astrogateur n'aurait eu aucun mal à déterminer une orbite d'approche qui précipite le vaisseau tout droit dans une fumante rivière de plomb fondu – ou sous les latitudes hostiles de la Face ombre.

Son illusoire sentiment de sécurité s'évanouit. Pas question de se fier au pilote automatique ; il fallait prendre le risque de se poser manuellement.

Ross enfonça d'un coup sec le bouton du communicateur. « Je veux voir Brainerd immédiatement », dit-il d'une voix rauque.

L'astrogateur en chef arriva quelques secondes plus tard, l'air étonné. « Qu'est-ce qui se passe, commandant ?

— Il se passe qu'on vient d'emmener votre assistant au trou parce qu'il a essayé de se flanquer dans le convertisseur.

— Il a... ?

— Voulu se suicider, oui. Je l'ai rattrapé juste à temps. Mais vu les circonstances, il vaudrait mieux se débarrasser du programme que vous lui aviez demandé d'écrire et poser le vaisseau manuellement, non ? »

Après s'être humecté les lèvres, l'astrogateur en chef répondit : « En effet, ça me paraît préférable.

— Vous pouvez le dire », renchérit Ross.

Comme le vaisseau touchait terre, Ross songea : *Mercuré, c'est deux enfers pour le prix d'un.*

D'un côté, un royaume entièrement pris dans les glaces, digne du plus profond abîme décrit par Dante ; de l'autre, un empire bâti dans le soufre renvoyant à une conception opposée des régions infernales. La rencontre du gel et du feu.

Il leva la tête et lança un bref coup d'œil au tableau de commande situé au-dessus de sa nacelle de décélération. Tous les indicateurs

concordaient : la répartition de la masse était correcte, la stabilité à 100 %, la température extérieure atteignait 42 °C, ce qui était tout à fait acceptable et prouvait qu'ils avaient effectué leur descente dans la Ceinture crépusculaire, avec un léger décalage vers la Face soleil. C'était ce qu'on appelait un atterrissage rondement mené.

Il actionna le communicateur. « Brainerd ?

— Tout s'est bien passé, commandant.

— On a atterri manuellement ?

— Bien obligés. J'ai jeté un œil au programme de Curtis : c'était n'importe quoi. Si on avait suivi son orbite d'approche, on aurait effleuré d'un poil celle de Mercure et poursuivi notre course... droit dans le soleil. Sympa, hein ?

— Très gentil de sa part, en effet. Mais il ne faut pas trop lui en vouloir, à ce gamin. Ce n'est pas de sa faute s'il est devenu cinglé. Quoi qu'il en soit, c'est du beau travail, je vous félicite. Il semble qu'on se soit posés tout près du centre de la Ceinture, et c'est quand même là que je me sens le plus à l'aise. »

Il coupa la communication et s'extirpa de la mousse tissée. Puis il lança un appel général de manière que tout le monde se présente sur le pont en quatrième vitesse.

Les hommes d'équipage s'exécutèrent avec célérité ; Brainerd fit son apparition le premier, bientôt suivi par Spangler, puis Krinsky, le spécialiste des accumulateurs, et enfin les trois autres. Ross attendit que tous soient là.

Intrigués, ils cherchaient Curtis du regard. « L'astrogateur Curtis n'assistera pas à cette réunion, les informa Ross sans détours. Il est en poupe, en cellule capitonnée. Heureusement, cette fois-ci nous pourrons nous en sortir sans lui. »

Il laissa le sens de ses paroles imprégner la cervelle de ses hommes, qui encaissèrent assez bien le coup : leurs expressions atterrées, choquées, voire horrifiées eurent tôt fait de s'effacer.

« Bien, reprit-il. Le planning prévoit trente-deux heures d'activité extra-véhiculaire sur Mercure. Brainerd, ça colle avec notre position actuelle ? »

L'astrogateur se livra à un rapide calcul mental en fronçant les sourcils. « Nous sommes un peu plus près de l'extrémité « soleil » de la Ceinture crépusculaire, mais si je compte bien, on a au moins une semaine avant que ce dernier ne soit assez haut dans le ciel pour élever la température au-dessus de 49 °C. Et nos combinaisons spatiales sont tout à fait capables de résister à ces conditions.

— Parfait. Llewellyn, Falbridge et vous, vous déployez les dilatateurs radar et vous plantez la tour aussi loin que possible en direction de l'est sans vous faire rôtir sur place. Prenez le rampeur, mais surtout, gardez l'œil sur le thermomètre. On n'a qu'une seule

thermocombi, et elle est pour Krinsky. »

Mince, les yeux profondément enfoncés dans les orbites, Llewellyn se tortilla, manifestement mal à l'aise. « À quelle distance vers l'est, au juste, commandant ?

— La Ceinture crépusculaire couvre à peu près un quart de la surface de Mercure. Vous avez une bande de terre de 47 de largeur où vous balader, mais je vous déconseille de vous éloigner de plus de 40 kilomètres. Après ça, il fait un peu trop chaud pour nous. Et ça continue à grimper. »

Ross se tourna vers Krinsky. Par bien des côtés, le spécialiste des accus était l'homme clé de l'expédition : il lui incombait d'interpréter les données fournies par la paire d'accumulateurs solaires abandonnée sur place par l'expédition précédente. Il était là pour mesurer le degré de tension provoqué par les énergies solaires en présence sur ce site si proche de leur source, d'étudier les lignes de force à l'œuvre dans le curieux champ magnétique de la petite planète et de remettre les accumulateurs à zéro afin que l'expédition suivante prenne de nouveaux relevés.

Krinsky était un grand type baraqué, le genre à tenir allègrement le coup sous le poids pourtant écrasant d'une thermocombi. Celle-ci était indispensable quand on voulait séjourner durablement sur la Face soleil, où étaient installés les accus, mais même les géants dans son genre ne supportaient cette épreuve que pendant quelques heures.

« Quand Llewellyn et Falbridge auront érigé la tour radar, Krinsky, enfiler la combi et tenez-vous prêt à sortir. Dès qu'on aura localisé la station accus, Dominic vous conduira aussi loin que possible vers l'est et vous déposera. La suite dépend de vous. Restez prudent. On télémétrera vos relevés, mais si possible, on préférerait vous récupérer vivant.

— Bien mon commandant.

— Ce sera tout, conclut Ross. Tout le monde à son poste. »

Quant à Ross, il n'avait à remplir qu'une tâche purement administrative ; en voyant ses hommes s'affairer chacun de son côté, il se rendit compte avec amertume que lui-même était temporairement condamné à l'oisiveté. Lui, il était là pour superviser toute l'opération ; tel un chef d'orchestre, il ne jouait d'aucun instrument, son unique fonction était d'assurer la cohésion de l'ensemble en vue d'obtenir le résultat escompté.

Maintenant que tous ses hommes étaient passés à l'action, il ne lui restait plus qu'à prendre patience.

Llewellyn et Falbridge s'embarquèrent à bord du rampeur articulé thermorésistant qui avait fait le voyage vers Mercure dans la soute du *Leverrier*. Leur rôle était simple : ils devaient planter la tour radar en

plastique en la dirigeant vers le secteur ensoleillé. À force d'osciller, celle que la précédente expédition avait laissée là s'était retrouvée en zone ensoleillée, où elle s'était promptement liquéfiée ; son socle et sa parabole, en plastique recouvert d'une couche d'aluminium réfléchissante, n'avaient pas pu supporter la chaleur impitoyable de la Face soleil.

Quand le soleil était au plus près de la planète, la température pouvait monter jusqu'à 370 °C. Les excentricités de l'orbite mercurienne entraînaient d'importantes variations de température sur la Face soleil, mais le thermomètre n'y descendait jamais au-dessous de 370 °C, même à l'aphélie. Les écarts de température étaient moindres sur la Face ombre ; on y tournait en permanence autour du zéro absolu, et les gaz lourds recouvraient la surface par bancs de nuages gelés.

De son poste d'observation, Ross ne voyait ni l'une ni l'autre. La Ceinture crépusculaire mesurait quelque 1 500 kilomètres de large, et à mesure que la petite planète s'inclinait sur son orbite le soleil commencerait par passer au-dessus de l'horizon avant de sombrer à nouveau. Sur une trentaine de kilomètres au centre de la Ceinture, la chaleur de la Face soleil et le froid glacial de la Face ombre s'annulaient pour créer un climat tempéré relativement stable ; et de chaque côté, sur 750 kilomètres, la Ceinture se réchauffait ou se refroidissait, selon le côté, en se rapprochant progressivement des extrêmes.

C'était une planète bien curieuse et bien inhospitalière. Les êtres humains ne pouvaient y effectuer que de brefs séjours ; c'était pire que sur Mars, pire que sur la Lune. Quel genre de créature aurait pu s'acclimater de manière permanente sur Mercure ? Cela dépassait la puissance imaginative de Ross. Il se tenait à présent à l'extérieur du *Leverrier*, dans sa combinaison spatiale. Il actionna d'un mouvement de menton l'interrupteur permettant d'abaisser devant sa visière un feuillet de verre correcteur et dirigea tout d'abord son regard vers la Face ombre, où il crut distinguer une zone noire en pleine expansion – une simple illusion d'optique, il le savait –, puis vers la Face soleil.

Dans le lointain, Llewellyn et Falbridge étaient occupés à dresser la parabole arachnéenne de la tour radar. Il en discernait d'ores et déjà les contours inélégants sur fond de ciel. Et derrière ? Était-ce une étroite bande de luminosité, là-bas, à la circonférence des monts limitrophes ? Une illusion, là encore, il ne l'ignorait pas. Brainerd avait calculé que le rayonnement solaire ne serait pas visible dans le secteur avant une semaine. Et dans une semaine, ils seraient de retour sur Terre.

Il se tourna vers Krinsky. « Ils ont presque fini d'ériger la tour. Ils ne vont pas tarder à reprendre le rampeur pour rentrer. Ça va être à

vous. »

Le spécialiste des accus se hissa au moyen des poignées fixées à la paroi du vaisseau et retourna à bord. Les pensées de Ross se tournèrent vers Curtis. Pendant tout le trajet le jeune astrogateur avait exprimé son impatience de voir Mercure ; et maintenant qu'on y était, il restait confiné dans sa nacelle de mousse en exigeant pitoyablement qu'on lui laisse le droit de mourir.

Krinsky revint ; il avait revêtu, par-dessus sa tenue de réinhalation standard, la volumineuse combinaison isolante qui lui donnait des allures de petit char d'assaut, sans plus grand-chose d'humain. « On voit le rampeur approcher, commandant ?

— Je vais vérifier. »

Ross ajusta sa visière correctrice et plissa les yeux. Il avait l'impression que la température avait un peu augmenté. Encore une illusion ? Il scruta le lointain.

Il détecta bientôt la tour radar, tout là-bas, en direction de la Face soleil. Et poussa un cri étranglé.

« Il y a un problème ? s'enquit Krinsky.

— Un peu, oui ! » Ross ferma les yeux de toutes ses forces, puis regarda dans la même direction. Il ne s'était pas trompé : la tour radar qu'on venait juste de monter s'affaissait mollement sur un côté ; elle commençait à fondre ! Puis il vit deux minuscules silhouettes foncer à toute vitesse sur le sol calcaire vers la forme oblongue et argentée du rampeur. Incrédule, il aperçut alors, sur les montagnes qui se dressaient en arrière de la tour, une bande de lumière sur la nature de laquelle il était impossible de se tromper.

Le soleil se levait ! Une semaine avant la date prévue !

Ross remonta précipitamment à bord, suivi par Krinsky, encombré par sa combinaison. Une fois qu'il fut dans le sas, des mains mécaniques descendirent obligeamment du plafond pour le débarrasser de sa propre combi ; après avoir fait signe à Krinsky de garder la sienne, il se rua dans la passerelle de commandement.

« Brainerd ? Brainerd ! On peut savoir où vous êtes, bon sang ? »

L'astrogateur en chef pointa son nez, l'air interloqué. « Qu'est-ce qu'il y a, commandant ?

— Regardez l'écran ! répliqua l'autre d'une voix étranglée. La tour radar !

— Ça alors, elle est en train de *fondre* ! fit Brainerd, stupéfait. Mais... mais ça ne se...

— Je sais. Ça ne se peut pas. » Ross consulta rapidement le tableau de contrôle. La température extérieure atteignait à présent 45 °C – quatre degrés de plus. Sous ses yeux, elle monta à 45,5 °C.

Pour que la tour fonde de cette manière, il fallait qu'elle soit soumise à une température d'au moins 260 °C. En scrutant l'écran,

Ross vit le rampeur approcher en zigzaguant follement. Ouf ! Llewellyn et Falbridge étaient vivants ! Ils avaient dû se faire drôlement rôtir le poil, là-bas. À l'extérieur du vaisseau, il faisait maintenant 46,7 °C. À cette allure, le temps qu'ils arrivent, il ferait presque 95 °C.

Ross fit volte-face et apostropha violemment l'astrogateur. « Je croyais que vous deviez nous poser dans la zone de sécurité ? Révérifiez vos calculs et déterminez notre position *réelle*. Ensuite, calculez-nous une orbite de redécollage, et vite. Au cas où vous n'auriez pas compris, c'est le *soleil* qu'on voit se lever là-bas, au-dessus des collines. »

Il faisait maintenant près de 49 °C. Le système de refroidissement du vaisseau saurait maintenir des conditions de vie confortables jusqu'à ce que la température extérieure atteigne 120 °C ; mais au-delà il risquait d'entrer en surcharge. Le rampeur approchait toujours. Il devait y régner une chaleur infernale, songea Ross.

Il pesa mentalement le pour et le contre. Si la température venait à dépasser les 120 °C avant le retour des deux hommes, le système de refroidissement allait en pâtir. Il y avait une certaine marge, mais elle était faible. Il décida d'attendre que le thermomètre indique 135. S'ils n'étaient pas rentrés au vaisseau à ce moment-là, il serait obligé de décoller sans eux. Il était absurde de mettre six vies en danger pour en sauver deux. Dehors, il faisait à présent 55 °C. Le rythme du réchauffement était très rapide.

L'équipage était au courant. Ils préparaient le *Leverrier* pour un décollage en catastrophe sans même attendre les instructions de Ross.

Le rampeur avançait comme un escargot. À présent, les deux hommes n'étaient plus qu'à une quinzaine de kilomètres. Au rythme de 65 kilomètres par heure, ils seraient là dans un quart d'heure. 56 °C. Depuis l'horizon, la clarté solaire étendait vers eux de longs doigts chatoyants.

Brainerd leva les yeux de ses calculs. « Je n'y comprends rien. Les chiffres ne collent pas.

— Comment ça ?

— J'essaie de déterminer notre position précise – mais c'est comme si je ne savais plus compter. Je n'ai pas les idées claires. »

Qu'est-ce qui se passe encore ? Décidément, il y avait des moments où on méritait bien sa solde de commandant.

« Poussez-vous, dit Ross avec brusquerie. Laissez-moi faire. »

Il prit la place de Brainerd et se lança dans ses propres calculs. L'astrogateur avait couvert le bureau de notations hâtivement griffonnées. On aurait dit qu'il avait complètement oublié l'ABC de son métier.

Voyons un peu... Si notre position est...

Il entra des chiffres sur une petite calculatrice. Mais ce faisant, il se rendit compte que ce qu'il faisait n'avait aucun sens. Tout s'embrouillait dans sa tête, c'était très bizarre. Il était incapable d'effectuer les opérations les plus simples. Il leva la tête et lança : « Dites à Krinsky de se ramener et de se tenir prêt à aider les deux autres à sortir du rampeur dès qu'ils arriveront. Ils doivent déjà être à moitié cuits là-dedans. »

Température : 63 °C. Il reporta son attention sur la calculatrice. Enfin quoi ! La trigonométrie, ce n'était pas la mer à boire, quand même !

Spangler apparut. « J'ai libéré Curtis, annonça-t-il. Il ne serait pas en sécurité dans sa nacelle pendant le décollage. »

Derrière lui s'éleva une litanie proférée à mi-voix : « Laissez-moi mourir, c'est tout... Je veux mourir...

— Dites-lui que son souhait a de grandes chances d'être exaucé, souffla Ross. Si je ne suis pas fichu de calculer une orbite de décollage, on va tous rôti ici.

— Comment se fait-il que vous vous en chargiez vous-même ? Qu'est-il arrivé à Brainerd ?

— Un blocage. Il n'arrive même plus à comprendre ses propres calculs. D'ailleurs, pour tout dire, je ne vauds pas mieux. »

Il avait l'impression que des doigts de brume s'enroulaient autour de son cerveau. Il consulta le cadran. 67 °C à l'extérieur. Les deux hommes à bord du rampeur avaient encore 68 °C pour arriver. 68, ou 86 ? Il ne savait plus. Il était complètement perdu.

Spangler n'avait pas l'air très lucide non plus. Il arborait un curieux froncement de sourcils. « Je me sens complètement léthargique, tout à coup, déclara-t-il. Je devrais retourner voir Curtis, je le sais, mais... »

Dans sa cellule, le dément continuait à délirer sur le même mode. Avec ce qui lui restait de discernement, Ross parvint à la conclusion que, livré à lui-même, Curtis était capable de tout.

70 °C. Le rampeur semblait à présent plus proche. À l'horizon, la tour radar s'effondrait sur elle-même dans le plus grand désordre.

Un cri retentit. « Curtis ! » s'exclama Ross en reprenant brusquement ses esprits. Il s'élança vers la poupe, Spangler sur les talons.

Trop tard.

Curtis gisait dans une mare de sang. Il avait mis la main sur une paire de ciseaux.

Spangler se pencha sur lui. « Mort.

— Mort. Oui. Bien sûr. » Il avait les idées parfaitement claires, à présent. Le brouillard s'était levé dans sa tête au moment précis où Curtis avait rendu l'âme. Il laissa Spangler s'occuper du corps et

retourna au pupitre d'astrogation consulter les calculs qu'il avait laissés en suspens. Un embrouillamini sans queue ni tête.

Il recommença tout à zéro avec une lucidité totale et, cette fois, réussit à déterminer leur position. Ils s'étaient posés à plus de 450 kilomètres de l'endroit prévu en direction de la zone ensoleillée. Les instruments de bord n'avaient pas pu mentir ; c'était donc que quelqu'un avait été abusé par ce qu'il voyait. L'orbite dont Brainerd lui avait solennellement affirmé qu'elle était « sans risque » était en réalité aussi dangereuse que celle calculée par Curtis lui-même.

Un regard à l'extérieur. Le rampeur était presque là. 75 °C. Ils avaient largement le temps. Grâce à l'avertissement que leur avait prodigué la fonte de la tour, ils seraient là quelques minutes avant le seuil fatal.

Quant à savoir pourquoi ils s'étaient retrouvés dans cette situation, mystère...

Krinsky, auquel sa combinaison isolante conférait des proportions impressionnantes, fit monter Llewellyn et Falbridge à bord. Les deux hommes se débarrassèrent de leur combi et firent quelques pas vacillants avant de s'effondrer, rouges comme des homards ébouillantés.

« Ils souffrent d'adynamie due à la chaleur, commenta Ross. Krinsky, installez-les dans leur nacelle de décollage. Dominic, vous êtes en tenue ? »

L'astronaute s'encadra sur le seuil de la porte et hocha la tête.

« Bien. Descendez garer le rampeur dans la soute. On ne peut pas se permettre de le laisser ici. En vitesse. Ensuite, on décolle. Brainerd, la nouvelle orbite est calculée ?

— Oui mon commandant. »

Le thermomètre frôlait les 95 °C. Le système de refroidissement commençait à donner des signes de faiblesse. Heureusement, on allait bientôt mettre fin à ses souffrances. En l'espace de quelques minutes le *Leverrier* quittait la surface de Mercure – en battant d'une courte tête l'impitoyable avancée de la zone ensoleillée. Il se cala sur une orbite stationnaire, à une altitude modérée.

L'équipage retenait son souffle. Quant à Ross, il n'avait qu'une seule interrogation en tête : *pourquoi* ? Pourquoi l'orbite de Brainerd les avait-elle amenés à se poser dans une zone dangereuse, et non dans le secteur de sécurité, comme prévu ? Pourquoi l'astrogateur et lui-même s'étaient-ils trouvés incapables d'effectuer les calculs nécessaires au décollage, alors qu'ils faisaient appel au b.a.-ba de l'astrogation ? Et pourquoi Spangler avait-il senti ses facultés intellectuelles lui faire complètement défaut – le temps que Curtis mette fin à ses jours, et pas une seconde de plus ?

La même interrogation se peignait sur les traits de tous : pourquoi ?

Il ressentait une espèce de démangeaison à la base du crâne. Et tout à coup, une image s'imposa à son esprit. Alors il eut la réponse.

Il vit un vaste lac de zinc fondu miroiter entre deux crêtes dentelées, quelque part sur la Face soleil. Elle était là depuis des milliers d'années ; elle y serait encore pendant des milliers, voire des millions d'années.

Sa surface frémit. Le reflet du soleil était d'un éclat aveuglant, même pour qui ne le voyait qu'en esprit.

Féroce, inlassable, le rayonnement solaire frappait le lac de zinc. Alors se manifesta une source de radiations d'un type différent, un phénomène électromagnétique occupant une autre zone du spectre et véhiculant un message lourd de sens.

Je veux mourir.

Le lac s'agita spasmodiquement sous la poussée d'intentions secourables.

La vision s'évanouit aussi vite qu'elle était venue. Hébété, Ross leva les yeux. Les six visages qui l'entouraient confirmaient ses soupçons.

« Vous avez senti la même chose que moi. »

Spangler acquiesça, bientôt imité par Krinsky et les autres.

« Oui. Mais bon sang, qu'est-ce que c'était ? » s'enquit ce dernier.

Brainerd se tourna vers Spangler. « Est-ce qu'on est tous cinglés, doc ?

— Il s'agit peut-être d'une hallucination collective, répondit l'intéressé en haussant les épaules. Ou d'hypnose collective...

— Non, doc. » Ross se pencha en avant. « Et vous le savez aussi bien que moi. C'était bien réel. Et ça se passe là-bas, en bas, sur la Face soleil.

— Que voulez-vous dire ?

— Que nous n'avons pas été victimes d'une hallucination. On a affaire à un être *vivant* – dans la mesure où Mercure peut abriter une créature vivante. » Ses mains tremblaient. Il les contraignit à l'immobilité. « Nous venons de rencontrer un phénomène majeur. »

Spangler paraissait mal à l'aise. « Écoutez, Harry...

— Non, je n'ai pas perdu la tête ! Vous ne comprenez donc pas que cette chose, là, en bas, est sensible à nos pensées ? Elle a intercepté les misérables gémissements de Curtis comme un radar capte les ondes électromagnétiques. Ses pensées dominaient les nôtres ; la chose a agi en fonction d'elles et fait tout son possible pour l'aider à réaliser son but.

— En nous embrouillant les idées et en nous faisant croire que nous étions en sécurité, alors qu'en fait, nous étions tout près du lever du soleil ? C'est bien ce que vous voulez dire ?

— Mais pourquoi se donner toute cette peine ? objecta Krinsky. Si

elle voulait aider le pauvre Curtis à se tuer, elle n'avait qu'à s'arranger pour qu'on se pose en *plein* dans la zone ensoleillée. Comme ça, on aurait rôti encore plus vite.

— C'était son idée de départ, dit Ross. Elle a aidé Curtis à déterminer une orbite d'atterrissage qui nous aurait dirigés droit sur le soleil. Mais alors elle s'est aperçue que *nous*, nous ne voulions pas mourir. Elle a capté nos émanations mentales conflictuelles, Curtis d'un côté et nous de l'autre, et fait en sorte qu'il meure et pas nous. » Il frissonna. « Une fois Curtis hors course, elle a pris ses dispositions pour aider les survivants à se mettre en sécurité. Vous vous souviendrez peut-être qu'après sa mort, nous nous sommes tous mis à agir très vite.

— Bon sang, vous avez raison, commenta Spangler. Mais...

— Ce que je veux savoir, moi, c'est si on va redescendre, plaça Krinsky. Parce que si cette chose a ces pouvoirs, je ne suis pas sûr de vouloir me retrouver à sa portée. Qui sait ce qu'elle pourrait nous faire faire cette fois ?

— Ce qu'elle veut, c'est nous venir en aide, s'obstina Ross. Elle ne nous est pas hostile. Vous n'avez tout de même pas peur d'elle, si ? Je comptais sur vous pour partir à sa recherche avec la combinaison isolante.

— Très peu pour moi ! »

Ross se rembrunit. « Pourtant, c'est la première forme de vie intelligente qu'on ait jamais découverte dans le système solaire. On ne peut pas se contenter de courir se mettre à l'abri. » Il reprit à l'intention de Brainerd : « Déterminez une orbite qui nous ramène sur Mercure – et cette fois, posez-nous à un endroit où on ne risque pas de se liquéfier.

— Je ne peux pas, mon commandant.

— Comment ça ?

— Disons que je ne *veux* pas. Je crois que le plus sûr est de rentrer sur Terre.

— C'est un ordre.

— Je regrette, mon commandant. »

Ross consulta Spangler. Puis Llewellyn. Puis Falbridge. Il fit ainsi tout le tour de l'assistance. La peur se lisait clairement sur tous les visages. Il sut ce que pensaient tous ses hommes.

Je ne veux pas redescendre sur Mercure.

Ils étaient six à le penser. Puis il y avait lui. Et la créature secourable.

Face à Curtis, ils avaient été à sept contre un – mais l'esprit de l'astrogateur avait propagé autour de lui un pur désir de mort. Ross se doutait qu'il n'aurait jamais la force de contrebalancer les pensées apeurées des six autres.

C'était une mutinerie.

Sans savoir pourquoi, il hésitait à prononcer le mot à voix haute. Dans certaines circonstances un officier supérieur pouvait être relevé de ses fonctions en toute légitimité, dans l'intérêt de l'équipage tout entier, et ils se trouvaient peut-être dans ce cas de figure. Mais tout de même...

Il ne supportait pas l'idée de fuir sans prendre le temps de savoir à quoi ressemblait la créature. Seulement, ils étaient tous dans la même galère, et ils ne pouvaient pas avoir tous raison.

Le lac avait réussi à satisfaire à la fois l'homme qui voulait mourir et ceux qui désiraient rester en vie. À présent, six personnes exprimaient le vœu de rentrer au bercail – mais devait-on pour autant passer sous silence la voix de la septième ?

Vous êtes injuste avec moi, pensa Ross en dirigeant son explosion de colère vers la planète, tout en bas. *Je veux voir à qui j'ai affaire. Vous étudier de plus près. Empêchez-les de m'entraîner avec eux vers la Terre. Il est trop tôt pour cela.*

Quand le *Leverrier* rentra sur Terre, une semaine plus tard, les six survivants de la Seconde Expédition mercurienne furent tous en mesure de décrire en détail l'invincible désir de mort qui s'était emparé de l'astrogateur en second Curtis avant de le conduire au suicide. Mais pas un d'entre eux n'aurait pu dire ce qui était arrivé au commandant de bord Ross, ni pourquoi on avait abandonné la combinaison isolante sur Mercure.

LE MONDE AUX MILLE COULEURS

Je l'ai dit dans l'introduction de « La colonie silencieuse », au début de ma carrière j'essayais fréquemment d'imiter le style ou la technique d'un auteur que j'admirais particulièrement afin de découvrir, mot par mot, le secret de fabrication des histoires qui me plaisaient. Naturellement, je n'ai jamais égalé les auteurs dont j'adoptais la manière – comment l'aurais-je pu ? Reste que c'était bon pour mon doigté.

Ici, je suis en mode « Jack Vance – novembre 1956 », avec une nouvelle écrite tout spécialement pour le nouveau magazine de W.W. Scott, Super-Science Fiction. Entendons-nous bien : je ne plagiais pas un texte de Vance en particulier (les éditeurs n'apprécient pas tellement ce genre de chose) ; je traitais mon sujet à la manière de Vance, parce que je cherchais à saisir le remarquable flair dont il fait preuve en matière de couleur et de texture. Et j'en ai retiré un véritable plaisir sensuel. En plus, W.W. Scott a aimé le résultat et m'en a donné la somme royale de 120 dollars, c'est-à-dire presque de quoi payer un mois de loyer (j'habitais à Manhattan un cinq-pièces donnant sur West End Avenue). Il a publié la nouvelle dans le numéro de juin 1957 de Super-Science.

Quand il sut que son vis-à-vis, un jeune homme mince et pâle, se rendait sur le Monde aux Mille Couleurs afin de subir l'Épreuve, Jolvar Hollinrede entrevit une possibilité qui lui faisait miroiter de nouveaux horizons. Ce faisant, il scella le destin du mince jeune homme pâle.

Les doigts fins de Hollinrede se refermèrent sur sa fiasque en fibre filée posée sur la table en métal bruni. « L'Épreuve, dites-vous ? »

Le jeune homme sourit timidement. « Oui. Je crois que je suis prêt. Il y a des années que j'attends ça. Alors maintenant que l'occasion se présente, il ne faut pas que je la laisse passer. » Il buvait une espèce de liqueur sirupeuse, dont il avait un peu abusé ; ses yeux revêtaient un aspect vitreux et sa langue se déliait exagérément.

« Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, remarqua Hollinrede. Je peux vous offrir un autre verre ?

— Non, je crois qu'il vaut mieux...

— Ce serait un honneur pour moi. Sincèrement. Je n'ai pas tous les

jours l'occasion de payer à boire à un Impétrant. »

Hollinrede agita une main couverte de bijoux et le servoméca apporta deux autres fiasques. Hollinrede en perça une d'un cœur léger et la fit glisser sur la table, en gardant l'autre dans sa main, sans l'ouvrir. « Mais on ne s'est pas présentés, dit-il.

— Derveran Marti. Je suis de la Terre. Et vous ?

— Jolvar Hollinrede. Terrien aussi. Je vais de planète et planète pour mes affaires, et c'est ce qui m'amène sur Niprion aujourd'hui.

— De quel genre d'affaires s'agit-il ?

— Je suis dans la bijouterie. » Il exhiba l'étincelante collection de pierres précieuses qui constellait ses doigts. C'étaient des morphosims, non des vraies, mais seule une expertise chimique très pointue aurait pu le révéler. Hollinrede en avait sur lui pour des millions de crédits et préférerait ne pas s'exposer à ce qu'on lui coupe une main pour s'en emparer.

« Moi, j'étais employé de bureau, déclara Marti. Mais tout ça est bien loin derrière moi maintenant. Je vais sur le Monde aux Mille Couleurs pour passer l'Épreuve ! L'Épreuve !

— L'Épreuve », répéta Hollinrede, qui leva sa fiasque non percée en guise de salut, la porta à ses lèvres et feignit de la vider d'un coup. En face de lui, Derveran Marti avala et toussa. Puis il releva les yeux, eut un sourire mal assuré et fit claquer ses lèvres.

« Quand décolle votre vaisseau ? s'enquit Hollinrede.

— Demain à midi. C'est l'*Arpenteur d'étoiles*. Il me tarde d'embarquer. Cette escale à Niprion me fait bouillir d'impatience.

— Je veux bien le croire, acquiesça Hollinrede. Ça vous dit, un après-midi à jouer au whist, histoire de passer le temps ? »

Une heure plus tard, Derveran Marti gisait affalé sur la table à jeux en marqueterie, dans la suite occupée par Hollinrede à l'hôtel. Il serrait encore dans sa main une poignée de cartes à jouer. Les bras croisés, Hollinrede surveillait son corps inerte.

Le défunt et lui étaient à peu près de la même taille, et avec un masque chimiotherme, il pourrait suffisamment altérer les traits de son visage pour se faire passer pour Marti. Il rembobina l'enregistreur de la chambre afin de réentendre leurs derniers échanges verbaux.

« ... encore un verre, Marti ?

— Vaudrait mieux pas, vieux. Je ne sais déjà plus très bien où j'en suis. Non, s'il vous plaît... J'ai dit que je n'en voulais pas. Oh, bon, d'accord, puisque c'est comme ça... Rien qu'un, alors. Là, ça suffit maintenant. Merci. »

La bande restait un instant muette, puis retransmettait le petit bruit sourd qu'avait émis le corps de Marti en s'affaissant sur la table tandis que le poison à action rapide lui déverrouillait les synapses.

Hollinrede sourit, déclencha l'enregistrement et dit en imitant Marti :
« *Vaudrait mieux pas, vieux. Je ne sais déjà plus très bien où j'en suis.* »

Il se repassa la bande, écouta de très près le son de sa propre voix, puis se repassa la même phrase énoncée par Marti, aux fins de comparaison. Il n'était plus très loin des intonations souples et légères du mort. Au bout de quelques tentatives, il approchait de la perfection. Il prit son homologiseur et joua d'abord la voix de Marti, puis la sienne prononçant la même phrase.

Les deux étaient identiques jusqu'à la troisième décimale. Cela suffirait à tromper les détecteurs les plus sensibles ; cet écart entraînait dans le champ des variations normales d'un jour à l'autre pour une même voix.

Restait le petit problème de ces quelques grammes en trop, dont il lui faudrait se débarrasser par une bonne suée au gymnase dès le lendemain matin. Quant à la gestuelle du jeune homme, Hollinrede pensait bien réussir à l'imiter dans les moindres détails, jusque dans la façon de se déplacer ; il avait eu presque quatre heures pour l'observer, et il n'avait pas les yeux dans sa poche.

Quand il eut achevé ses préparatifs, il alla se regarder dans la glace. Un dernier regard à son véritable visage – celui qu'il ne verrait plus qu'après l'Épreuve. Il mit son masque. Jolvar Hollinrede devint Derveran Marti.

Il saisit une longueur d'étoffe qui dépassait d'un tiroir et en enveloppa le corps de Marti. Puis il pesa le tout et ajouta quatre milligrammes de coton pour que Marti atteigne exactement le poids de Jolvar Hollinrede. Enfin il enfila les vêtements du jeune homme avant de l'habiller avec ses propres effets et, avec un sourire attristé pour ses bijoux en morphosims, convaincants, certes, mais sans valeur, il transféra toutes ses bagues sur les doigts déjà raidis de Marti.

« Allez, debout », grogna-t-il avant de transbahuter le corps jusqu'au vide-ordures situé à l'autre bout de la pièce.

« Adieu, l'ami ! » s'exclama-t-il avec émotion. Sur ce, il hissa Marti, les pieds les premiers, jusqu'au rebord. Une ultime poussée et le mort disparut lentement, gracieusement, en entamant sa course vers la gueule omnivore du convertisseur atomique enfoui dans les profondeurs de la Planète-Escale Niprion.

Pensif, Hollinrede se détourna, puis ramassa les cartes à jouer, rangea la liqueur et versa le reste de la boisson empoisonnée dans le vide-ordures.

Quelle merveille que ces convertisseurs atomiques, songea-t-il avec allégresse. À l'heure qu'il était, il ne restait plus du corps que ses molécules constitutives, qui n'allaient pas tarder à se désintégrer pour donner de simples atomes, lesquels se dissocieraient à leur tour en particules subatomiques. En l'espace d'une heure, la principale pièce à

conviction du crime commis par Hollinrede ne se présenterait plus que sous la forme de protons, d'électrons et de neutrons en quantité suffisante – et pas moyen de savoir lequel des deux hommes était passé dans le vide-ordures et lequel demeurait en vie.

Hollinrede se repassa une fois de plus la bande, répéta une dernière fois son interprétation de la voix de Marti et consulta l'homologiseur. Les deux enregistrements coïncidaient toujours à la troisième décimale près. Pas si mal. Il effaça la bande.

Puis il actionna le bouton du communicateur et déclara : « Je voudrais signaler un décès. »

Un visage de robot dénué d'expression apparut sur l'écran. « Oui ? »

— Il y a quelques minutes, mon hôte, Jolvar Hollinrede, a été victime d'une embolie fatale. Comme il avait demandé sa désintégration immédiate après son décès, je tiens à signaler que j'ai exécuté sa volonté.

— Et vous êtes ?

— Derveran Marti. Impétrant.

— Un Impétrant ? Et vous êtes le dernier à avoir vu Hollinrede vivant ?

— C'est exact.

— Vous jurez que toutes les informations fournies par vous seront honnêtes et véridiques ?

— Je le jure », répondit Hollinrede.

L'enquête fut brève et se déroula sans incident. On ne remettait pas en cause la parole d'un Impétrant ; Hollinrede relata fidèlement la rencontre en se plaçant du point de vue de Marti, et les archives du convertisseur ayant révélé qu'une masse exactement égale à celle de feu Hollinrede avait été désintégrée au moment précis indiqué par le témoin, on déclara la procédure close. Le verdict fut : mort naturelle. Hollinrede déclara aux autorités qu'il avait fait la connaissance du négociant en bijoux le jour même, et qu'il n'avait aucun intérêt personnel dans ses affaires ; sur quoi on lui permit de se retirer.

Hollinrede étant mort intestat, c'était le Gouvernement galactique qui héritait de tous ses biens, il le savait. Mais au moment d'appliquer sa paume revêtue de chimiotherme sur la plaque d'identification qui activait la porte de la chambre de Derveran Marti, il songea que cela n'avait pas d'importance. À présent, il était Derveran Marti, Impétrant. Et une fois qu'il aurait triomphé de l'Épreuve, que lui importerait la perte de quelques millions de crédits en colifichets ?

C'est donc d'un cœur léger que le pseudo Derveran Marti quitta sa chambre le lendemain matin pour s'apprêter à embarquer à bord de l'*Arpenteur d'étoiles*, direction le Monde aux Mille Couleurs.

Le réceptionniste le regarda d'un air compatissant poser les doigts sur la plaque permettant de régler sa note, et qui effaçait

automatiquement l'impression laissée sur celle de la porte de la chambre.

« C'est triste, ce vieux qui vous a claqué entre les doigts hier soir. J'espère que ça n'aura pas d'effet sur votre score à l'Épreuve, monsieur. »

Hollinrede eut un sourire inexpressif. « En effet, quel choc de le voir mourir sous mes yeux ! Mais physiquement, j'en suis d'ores et déjà remis, et je me sens prêt pour l'Épreuve.

— Je vous souhaite bonne chance, monsieur. »

Hollinrede sortit sur l'aéropasserelle qui menait au vaisseau en attente de décollage.

À l'entrée des passagers, le steward récoltait les identiplates. Hollinrede lui tendit la sienne d'un geste insouciant. L'autre l'inséra par le haut dans l'ordinateur installé près de l'écouille et fit signe à Hollinrede de se placer dans le faisceau le temps que ses coordonnées soient comparées à celles de l'identiplate.

Tendu, il patienta. Enfin la machine cessa de gazouiller et une voix sèche déclara : « Votre identité est confirmée, Impétrant Derveran Marti. Veuillez monter à bord.

— Ça veut dire qu'il n'y a pas de problème, traduisit le steward. Vous avez le compartiment 11. C'est le grand luxe, vous savez. Mais les Impétrants méritent bien ça. Tous mes vœux de réussite, monsieur.

— Merci, répondit Hollinrede en souriant de toutes ses dents. Ils ne seront pas de trop. »

Il franchit les derniers mètres de passerelle qui le séparaient encore du vaisseau proprement dit. Le compartiment 11 était en effet luxueux ; Hollinrede, qui était du genre économe, en siffla d'admiration. 2,50 mètres de plafond, presque 4 mètres de longueur, totalement isolé, avec sur la porte, au niveau du hublot, un opacifieur. On avait amoureusement tendu les parois de mousse synthoïde fabriquée sur Ravensmusk VIII, et la couchette d'accélération était bordée de bryozone doré. Le rang d'impétrant était assorti de privilèges auxquels feu Derveran Marti n'aurait jamais pu prétendre en privé – Jolvar Hollinrede non plus, d'ailleurs.

À 11 h 43 l'huiscopie sonna ; Hollinrede bondit un peu trop anxieusement de sa moelleuse couchette et translucida la porte. Un homme d'équipage se trouvait sur le seuil.

« Tout va bien, monsieur ? Mise à feu dans dix-sept minutes.

— Pas de problème. Je suis impatient d'arriver à destination. Combien de temps allons-nous mettre, à votre avis ?

— Désolé, je n'ai pas le droit de divulguer cette information. Mais je vous souhaite un agréable voyage, et surtout, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à faire appel à moi. »

Hollinrede sourit de cet étrange archaïsme. « Ne craignez rien ; je

n'y manquerais pas. Merci mille fois. » Il réopacifia l'huisclope de la porte et retourna s'asseoir.

À 12 heures précises les propulseurs de l'*Arpenteur des étoiles* se mirent à pulser puissamment ; au-dessus de la porte du compartiment de Hollinrede, un voyant vert clair brilla d'un éclat vif l'espace de quelques secondes, signalant la mise à feu imminente. Hollinrede l'attendit en s'allongeant confortablement sur sa couchette.

Au bout de quelques instants survint la poussée de l'accélération, puis les gravécans entrèrent en fonction et les 7 g de la vitesse de libération s'amenuisèrent progressivement. Hollinrede put bientôt se détendre. Il modifia l'inclinaison de la couchette pour pouvoir regarder par le hublot.

La planète Niprion décroissait rapidement dans le décor ; ce n'était déjà plus qu'une petite boule mouchetée vert et or flottant, toute brumeuse, dans une bouffée d'atmosphère. Quant à l'infrastructure métallique pourtant très étendue de l'hôtel-escale, elle était d'ores et déjà invisible.

Quelque part sur Niprion, songeait Hollinrede, les atomes de feu Derveran Marti se mêlaient à présent à l'alimentation en plasma d'une quelconque turbine, s'ils ne chauffaient pas l'intérieur d'un réacteur.

Il laissa ses pensées s'attarder sur l'Épreuve qui l'attendait. En réalité, il n'en savait pas grand-chose pour quelqu'un qui venait de tuer un homme afin de profiter de la chance qui lui était offerte. Il le savait, l'Épreuve se tenait tous les cinq ans et le recrutement des candidats se faisait à l'échelle galactique. La planète où elle se déroulait n'était connue que sous le nom de Monde aux Mille Couleurs, et le commun des mortels n'était pas autorisé à en connaître l'emplacement.

Quant à l'Épreuve proprement dite, elle était par essence inconnue de la Galaxie. En effet, nul Impétrant ne revenait jamais du Monde aux Mille Couleurs. Quelques recalés réapparaissaient une fois qu'on leur avait soigneusement lavé la cervelle pour qu'ils ne gardent aucun souvenir de la planète en question, mais les vainqueurs, eux, on ne les revoyait jamais.

La nature de l'Épreuve était donc inconnue ; la récompense, elle, était carrément inconcevable. Tout ce qu'on savait, c'était que les gagnants voyaient se réaliser leur vœu le plus cher. Après quoi, pas un ne rentrait chez lui, car ils n'en avaient pas le désir.

Naturellement, beaucoup de gens traitaient l'Épreuve par le mépris. C'était pour « les autres ». Mais des millions, voire des milliards de personnes se présentaient aux éliminatoires dans toute la galaxie. Et tous les cinq ans, on en retenait six ou sept.

Jolvar Hollinrede était persuadé qu'il réussirait – même s'il avait

déjà été éliminé trois fois et se trouvait par conséquent disqualifié pour toujours. Les éliminatoires prenaient simplement la forme d'un examen mental intensif, à l'issue duquel un circuit binaire annonçait OUI ou NON.

Si c'était OUI, on sondait encore le candidat à plusieurs reprises, puis on diffusait dans toute la Galaxie la nouvelle que les concurrents de l'année avaient été sélectionnés.

Hollinrede plongea un regard maussade dans l'espace impénétrable. À ses yeux, on l'avait injustement éliminé ; il convoitait ardemment le mystérieux prix couronnant l'Épreuve, et ne concevait pas sans amertume qu'on le lui refuse ainsi. Aussi, quand la bonne fortune avait mis Derveran Marti sur son chemin, n'avait-il pas hésité à saisir l'occasion.

Et voilà : il était en route.

On lui permettrait sûrement de se présenter, même si l'on découvrait son imposture. À partir de là, il était sûr de gagner. Car il avait toujours réussi dans tout ce qu'il entreprenait. Pas de raison qu'il échoue maintenant.

Sous le faux masque de Derveran Marti, le visage de Hollinrede était pétrifié par la tension. Il rêvait de l'Épreuve, de sa victoire – et du moment où prendraient fin toutes ses années d'errance et de labeur.

À la porte, une voix déclara : « Nous sommes là. Impétrant Derveran. Veuillez ouvrir. »

Hollinrede poussa un grognement, puis s'extirpa de la couchette et alla ouvrir le battant à la volée. Trois spationautes au teint sombre l'attendaient sur le seuil.

« Où sommes-nous ? s'enquit-il anxieusement. Le voyage est terminé ?

— Nous sommes là pour vous piloter jusqu'à la planète de l'Épreuve, monsieur, l'informa un des spationautes. L'*Arpenteur d'étoiles* est en orbite autour d'elle, mais ne s'y posera pas lui-même. Si vous voulez bien nous suivre...

— Très bien. »

Ils embarquèrent à bord d'une navette (un mince tube gris d'une trentaine de mètres de long) et fixèrent leurs nacelles d'accélération. Pas de hublots. Hollinrede céda à la claustrophobie.

La navette se mit à glisser silencieusement dans son sabord d'éjection, sur toute la longueur de l'*Arpenteur d'étoiles*, puis jaillit dans l'espace. Elle respectait une orbite prédéfinie. Hollinrede se cramponna. L'appareil amorça une rapide rotation sur lui-même tout en fonçant vers un champ gravitationnel, à quelque distance de là.

Il finit par s'immobiliser. Glacé par l'anxiété, claquant des dents,

Hollinrede ne bougea pas.

« On y va, monsieur. Tout en douceur. Allons, debout. »

Ils le soulevèrent et l'escortèrent avec précaution jusqu'au sas d'évacuation. Les jambes gourdes, il s'avança.

« Bonne chance, monsieur ! » lança une voix envieuse dans son dos.

Puis le sas se verrouilla avec un grand bruit métallique et Hollinrede se retrouva tout seul.

Des quatre points cardinaux s'abattit sur lui un flamboiement de couleurs mal assorties.

Il se trouvait au centre d'une espèce de cratère lunaire ; au loin se dressait de toutes parts un solide mur d'enceinte tout fissuré, et sous ses pieds le sol était formé d'une roche rouge brun, stérile, qui s'effritait çà et là comme de la pierre ponce mais ne montrait pas trace de végétation.

Dans le ciel brillait un unique soleil très chaud, un astre bleu blanc de type A qui, à lui seul, ne pouvait expliquer ce déferlement de couleurs.

On aurait dit que des serpents de toutes les teintes possibles et imaginables surgissaient des rochers en tachant la muraille de gris olivâtre, de rouge cerise et de vert forêt. Des pigments de toutes les espèces imprégnaient l'atmosphère, qui semblait désormais irradier des flots de rose lumineux oscillant entre le rouge éclatant et le blanc le plus pur, le tout animé de pulsations.

Les yeux de Hollinrede s'habituaient progressivement à ce torrent de coloris. On appelait bien cette planète « Le Monde aux Mille Couleurs », après tout... Mais on était bien en dessous de la vérité. Il y avait là des centaines de milliers, voire des millions, non, des *milliards* de couleurs, teintes et demi-teintes se mêlant pour créer de nouvelles nuances.

« Derveran Marti ? » s'enquit une voix.

Surpris, Hollinrede regarda autour de lui. Était-ce ce ruban de couleur qui avait parlé ? Devant ses yeux, un tourbillon d'un beau brun chaud s'enroulait inlassablement sur lui-même.

On avait l'impression de se livrer à une profanation en racontant des mensonges sur un monde d'une aussi grande beauté ; il fut tenté de décliner sa véritable identité. Mais pour cela, il serait toujours temps plus tard.

« Oui, répondit-il d'une voix forte. Je suis Derveran Marti.

— Eh bien, soyez le bienvenu, Derveran Marti. L'Épreuve va bientôt commencer.

— Où cela ?

— Ici même.

— Ah bon ? Ici ? Comme ça ?

— Oui, répondit le ruban de couleur. Les autres concurrents se

rassemblent en ce moment même. »

Hollinrede plissa les yeux et scruta les confins de l'enceinte. En effet, on discernait de petites silhouettes largement espacées tout le long du rebord du cratère. Une, deux, trois... Sept en tout, avec lui. Sept, sur toute la Galaxie !

Les six autres étaient tous assistés d'une espèce d'éclaboussure dégoulinante de couleur qui semblait sautiller sur place. Hollinrede repéra un géant de forte carrure venu d'un des Mondes Intérieurs ; il était entouré d'un anneau orange vif. À sa gauche, une créature féminine rappelant les sylphides qui venait certainement d'une des planètes de Dubhe ; elle portait pour tout vêtement le costume traditionnel de son peuple, qui révélait davantage qu'il n'habillait, mais une toge de pure lumière bleue la mettait à l'abri des regards inquisiteurs. Et ainsi de suite. Hollinrede souhaita bonne chance aux autres concurrents. Il se pouvait que tous sortent vainqueurs de l'Épreuve, et maintenant qu'il touchait au but, après tant d'années, il ne ressentait plus d'hostilité pour personne. Et même, il débordait de compassion à l'égard de feu Derveran Marti, mort pour que Jolvar Hollinrede puisse être là à sa place en cet instant précis.

« Derveran Marti, reprit la voix, vous avez été choisi entre tous les hommes pour participer à l'Épreuve. C'est un honneur dont peu bénéficient ; nous, habitants de ce monde, espérons que vous appréciez à sa juste valeur la grâce qui vous est échue.

— N'en doutez pas, répondit Hollinrede avec humilité.

— Nous-mêmes avons remporté jadis la récompense à laquelle vous aspirez. Certains d'entre nous faisaient partie de la toute première expédition débarquée sur ce monde, il y a onze cents ans. Vous le voyez, lorsqu'on a atteint cet état de la matière, la vie acquiert une durée illimitée. D'autres, parmi nous, sont arrivés plus récemment. Cette masse violet clair qui se déplace au-dessus de vous, sur votre gauche, est le gagnant de la précédente session.

« Nous autres habitants du Monde aux Mille Couleurs avons quelque chose d'unique à offrir : l'harmonie parfaite entre les esprits. Nous existons indépendamment de toute forme corporelle, sous l'aspect exclusif de flux de protons. Nous jouissons d'une liberté absolue, d'une félicité éternelle. Une fois tous les cinq ans, nous avons la possibilité d'accroître notre nombre en nous adjoignant des êtres qui, choisis dans toute la Galaxie, sont à nos yeux désireux de partager notre mode de vie, et que nous aurions plaisir à accueillir parmi nous.

— Vous voulez dire, commença Hollinrede d'une voix mal assurée, que tous ces faisceaux lumineux ont été... des *gens* ?

— En effet – jusqu'à ce que nous les prenions avec nous. Désormais, ce ne sont plus des hommes. Telle est la récompense que vous êtes venu quêter.

— Je vois.

— Vous n'êtes pas obligé de concourir. Ceux qui, une fois parvenus sur notre monde, décident de conserver leur enveloppe matérielle, sont renvoyés chez eux ; au préalable, nous lavons leur mémoire de tout ce qu'on leur a dit ici, nous leur rendons un esprit libre, prêt à affronter sereinement le reste leur existence. Est-ce ce que vous souhaitez ? »

Hollinrede se tut le temps de contempler, ébloui, la resplendissante écharpe de couleur qui illuminait cette planète aride et rocailleuse. Enfin il répondit : « Je veux rester.

— Tant mieux. Dans ce cas, l'Épreuve va bientôt commencer. »

Le ruban marron s'élança vers le ciel pour aller rejoindre ses camarades en perpétuel mouvement. Hollinrede attendit, dans une posture pleine de raideur, qu'il se passe quelque chose.

C'est pour tout cela que j'ai tué un homme. Il repensa aux paroles prononcées par le ruban marron.

Manifestement, des centaines d'années plus tôt une expédition était tombée par hasard, au cours de ses explorations, sur un phénomène naturel unique, ici, aux confins de l'univers. C'était peut-être par accident, en entrant par hasard dans une nappe de lumière, qu'ils s'étaient dématérialisés, à l'issue de quoi ils s'étaient transformés en serpentins de couleur, immortels et sautillants. Mais ça ne s'était pas arrêté là.

Tout le système de l'Épreuve s'était développé afin que d'autres êtres puissent se joindre à cette société unique en son genre, dire adieu à la forme charnelle et vivre à l'état d'énergie pure. Hollinrede en avait les doigts qui tremblaient ; oui, cela valait bien qu'on tue !

Il pouvait concevoir que certaines personnes déclinent cette offre – les rares timorés qui préféraient garder leur corps, et rentraient donc sur leur planète d'origine vivre le nombre d'années qui leur était dévolu.

Mais pas moi !

Il releva la tête et attendit que l'Épreuve commence. Son esprit madré fonctionnait au maximum de ses capacités ; il était prêt à faire front, sous quelque forme que se présente l'attaque. Il doutait que quiconque ait jamais débarqué sur le Monde aux Mille Couleurs avec un tel désir de vaincre.

Pour la plupart des gens, si l'on était accepté, c'est qu'on avait eu de la chance ; le scan cérébral avait révélé de mystérieuses qualités jugées valables par les habitants de la planète. Ceux-là n'étaient pas obligés *d'œuvrer* à leur sélection ; ni de tuer.

Alors que Hollinrede, lui, était arrivé jusqu'ici à la sueur de son front. Et il était bien décidé à l'emporter.

Il attendit donc.

Enfin le ruban brun descendit de la masse de couleur chatoyante qui planait dans les hauteurs et se disposa en nœud papillon bien serré devant lui.

« L'Épreuve va commencer, Jolvar Hollinrede. »

Il sursauta en entendant son vrai nom. Depuis une semaine il s'associait si étroitement à Derveran Marti que c'était à peine si sa véritable identité lui effleurait encore l'esprit.

« Alors vous êtes au courant, constata-t-il.

— Oui, depuis l'instant même de votre arrivée. Nous déplorons ce qui s'est passé car nous aurions aimé avoir Derveran Marti parmi nous. Mais maintenant que vous êtes là, nous allons éprouver vos mérites à vous, Jolvar Hollinrede. »

C'est aussi bien comme ça, songea-t-il. De toute façon, il aurait fallu renoncer tôt ou tard aux faux-semblants ; il ne voyait pas d'inconvénient à postuler sous sa propre identité, quel que soit le résultat.

« Avancez jusqu'au centre du cratère, Jolvar Hollinrede », ordonna le ruban brun.

Les jambes subitement muées en plomb, il s'exécuta. À travers la brume colorée qui voilait légèrement la scène, il discerna les six autres Impétrants, qui faisaient de même. Ils allaient se rencontrer au milieu.

« L'Épreuve a commencé » annonça une nouvelle voix, plus grave que la précédente.

Ils étaient là tous les sept. Hollinrede jeta un regard circulaire. Il reconnut le géant venu d'un Monde Intérieur qui, s'aperçut-il, devait être Fondelfor. À côté, la sylphide quasi nue de Dubhe ; et près de celle-ci, avec au milieu du front son œil unique aux scintillantes facettes de diamant, un habitant d'Alphéraz VII.

Les sélectionneurs avaient décidément jeté très loin leurs filets. Hollinrede distingua un autre Terrien ; il avait la peau sombre et l'œil vif. Puis, trapu et musculeux, un être originaire de Deneb IX. Le sixième Impétrant était un globule gigotant venu de la dixième planète de Spica ; et le septième, Jolvar Hollinrede lui-même – statut : itinérant, planète d'origine : la Terre.

Au-dessus de leur tête était suspendu un diadème circulaire de lumière violette qui leur exposa bientôt les clauses du concours.

« Chacun d'entre vous se verra attribuer une couleur personnelle qui se projettera devant lui, dans la zone que vous encerclez. Votre but sera de fondre les sept couleurs en une seule ; lorsque vous y serez parvenus, vous serez admis parmi nous.

— Puis-je savoir quel est le but ? s'enquit froidement Hollinrede.

— À la base de notre société se trouve l'harmonie – l'harmonie totale entre nous tous, l'harmonie interne entre les groupes qui ont été

admis à la même jonction temporelle. Naturellement, si vous vous avérez incapables, tous les sept, de réaliser avant toute chose cette harmonie interne, vous ne saurez pas non plus vous adapter à celle qui nous unit ; vous serez donc rejetés. »

Sans tenir compte des signes d'impatience que son intervention provoquait chez ses collègues, Hollinrede insista : « Nous serons donc jugés collectivement ? Comme si nous ne formions qu'une seule et même entité ?

— Oui et non. Mais place à l'Épreuve. »

Hollinrede vit à sa grande surprise une couleur gicler de son bras et rester suspendue devant lui en formant une flaque noir d'encre plus opaque encore que l'espace lui-même. Son premier mouvement fut d'être choqué ; puis il se rendit compte qu'il avait un certain pouvoir sur cette couleur, notamment celui de la faire bouger.

Il regarda autour de lui. Ses compagnons avaient tous devant eux une masse de couleur. Le géant de Fondelfor commandait du rouge, la fille de Dubhe de l'orange, l'Alphérazien une coupe tourbillonnante de couleur jaune foncé, le Terrien du vert, le Spican un violet lumineux et le Denébien un gris perle.

Hollinrede reporta son regard sur propre globe de noir. Il eut l'impression d'entendre, au-dessus de lui, une voix lui souffler : « *La couleur de Marti aurait été le bleu. Le spectre a été transgressé.* »

Il chassa ces idées d'un haussement d'épaules et expédia son globe de noir dans la zone délimitée par les sept concurrents formant cercle. Au même moment, les autres y dirigèrent leur couleur personnelle.

Les couleurs entrèrent en contact. Elles se heurtèrent, tournoyèrent en formant un moulin à vent ; on aurait dit qu'elles lançaient des étincelles. Puis elles formèrent un tourbillon qui s'arqua au-dessus d'eux en jetant mille feux.

Hollinrede attendit, le souffle court, sans quitter les autres des yeux. Sa propre couleur, le noir, semblait s'opposer aux six autres. Le rouge, l'orange, le jaune, le vert et le violet. Quant au gris perle du Denébien, il paraissait enfermer toutes les autres dans une étreinte chaleureuse – toutes, sauf le noir de Hollinrede, qui restait à l'écart.

Surpris, il vit l'orange de la Dubhienne commencer à changer. La jeune fille elle-même se tenait toute raide, les yeux clos ; à présent, elle était entièrement dévêtue. La sueur ruisselait sur sa peau. Alors son orange entreprit de se rapprocher du gris du Denébien.

Les autres l'imitaient. Un par un, à mesure qu'ils se rendaient maîtres de leur Couleur personnelle. Le premier fut le Spican, bientôt suivi par l'Alphérazien.

Pourquoi en suis-je incapable ? s'interrogea Hollinrede, égaré.

Il s'efforça de modifier la teinte de son noir, mais en vain. Les autres se fondaient dans un même tourbillon à dominante grise,

quoique ce gris différât de celui du Denébien pour tendre vers une nuance plus claire, presque blanche. Impatient, il redoubla d'efforts ; pour que le groupe gagne, il fallait absolument qu'il persuade son noir obstiné de se mêler au reste.

« Le noir garde ses distances, remarqua quelqu'un non loin de lui.

— S'il ne se joint pas à nous, nous allons perdre », renchérit une autre voix.

Sa couleur à lui s'opposait fièrement à l'uniformité laiteuse des autres concurrents. Des teintes originelles, il ne restait que la sienne. À son tour, il ruisselait de sueur ; il était le seul obstacle empêchant les sept de réussir l'Épreuve, et il le savait.

« Le noir persiste à ne pas vouloir se fondre, fit une voix crispée.

— Le noir est la couleur du mal, ajouta une autre.

— D'ailleurs, le noir n'est pas du tout une couleur, dit une troisième. Le noir est l'absence de couleur, tandis que le blanc, lui, est la somme de toutes les couleurs.

— Le noir nous empêche de parvenir au blanc », conclut une quatrième.

Hollinrede les dévisagea les uns après les autres d'un air suppliant. Des veines se dessinaient sur son front tant il se concentrait ; mais malgré tout, le noir se maintenait. Il n'arrivait pas à le fondre dans l'amalgame des autres.

La voix de l'examineur tomba des hauteurs, subitement accusatrice : « Le noir est la couleur du *meurtre*. »

La jeune Dubhienne répéta la sinistre sentence avec légèreté, d'une voix chantante : « Le noir est la couleur du meurtre.

— Pouvons-nous admettre un meurtrier parmi nous ? demanda le Denébien.

— La réponse s'impose d'elle-même », fit le Spican en désignant la tache noire récalcitrante qui déparait un globe quasi blanc par ailleurs sans défaut.

« Point de succès que nous n'excluons l'assassin », grommela le géant de Fondelfor, qui quitta sa place et s'avança d'un air menaçant vers Hollinrede.

« Non, regardez ! hurla Hollinrede, au désespoir. Regardez le rouge ! »

La couleur du géant s'était détachée du gris pour filer à une allure folle vers le noir.

« Ce n'est donc pas ainsi que nous devons nous y prendre, fit le géant d'une voix entrecoupée. Il faut joindre toutes nos forces, sinon nous allons échouer.

— Ne vous approchez pas de moi, reprit Hollinrede. Est-ce ma faute à moi si... »

Mais déjà ils étaient sur lui – quatre paires de mains, deux serres

rugueuses et deux tentacules glissants. Il se sentit soulevé de terre et se tortilla pour leur échapper, mais ils tenaient bon... Ils le hissèrent encore plus haut...

Et le précipitèrent contre le sol de roche dure.

Il resta immobile. Il sentait sa vie lui filer entre les doigts. Il avait échoué. Sous ses yeux, tandis que les autres retournaient former le cercle, le noir disparut d'un coup.

Ses yeux commençaient à se fermer, mais il eut le temps de voir les six couleurs restantes se fondre pour ne plus en former qu'une. Maintenant qu'ils avaient banni le meurtrier, plus rien ne les empêchait d'atteindre l'harmonie. Le gris perle vira au blanc le plus pur – somme de toutes les couleurs – et tandis que les six êtres devenaient une seule et unique entité, Hollinrede, le regard mourant, les vit avec amertume quitter à jamais leur forme corporelle pour aller, d'un même mouvement ascendant, rejoindre leurs frères qui planaient, éclatants, dans le firmament.

TANT DE CHALEUR HUMAINE

Venons-en à janvier 1957. Ce mois-là, mon registre ne signale rien d'extraordinaire : il répertorie dix-sept nouvelles pour un total de quatre-vingt-cinq mille mots ; et ce n'est rien – un simple échauffement – à côté de ce qu'allait être ma véritable période productive deux ou trois ans plus tard. Comment j'y arrivais ? Mystère. Dire qu'aujourd'hui, je suis content quand je ponds trois ou quatre nouvelles par an... Mais en 1957, époque qui me paraît aussi lointaine qu'inimaginable, voilà ce que je produisais en un mois de travail.

J'étais un vrai phénomène. Qui n'a pas échappé à Anthony Boucher, très urbain et très raffiné rédacteur en chef de Fantasy & Science Fiction. Collectionneur dans l'âme, il tenait à ce que son excellent magazine contienne un peu de tout – y compris un texte de ce jeune hypermaniaque new-yorkais qui avait l'air d'accoucher d'une nouvelle par heure. Toutefois, il n'était pas question qu'il abaisse le niveau de ses critères rien que pour avoir la chance de m'inclure dans son sommaire. Aussi, tout en me laissant entendre qu'il serait ravi de me publier, a-t-il rejeté les premiers textes que je lui ai soumis, non sans exprimer ses regrets et ses espoirs pour l'avenir. Je me suis dit que pour lui vendre une nouvelle, il fallait que je me libère entièrement du format « pulp » que je m'étais donné tant de mal à maîtriser et que j'écrive pour un public adulte en abordant des sujets adultes. (Pas si facile, quand on n'a que 21 ans !)

L'origine précise de « Tant de chaleur humaine » se place en septembre 1956, durant le célèbre Congrès de Milford, qui rassemblait annuellement des auteurs de science-fiction. Pendant un des ateliers, où l'on disséquait une de ses nouvelles, Cyril Kornbluth a eu une espèce de révélation sur son œuvre et a brusquement crié très fort « Froid ! » Que voulait-il dire par là ? Je ne l'ai jamais su ; il n'a pas daigné nous faire partager sa vision, qui, de toute évidence, était du genre puissant. Néanmoins, l'incident a mis en marche chez moi un processus sûrement sans rapport avec ce qui lui avait traversé l'esprit à ce moment-là, mais qui a abouti quelques mois plus tard à cette histoire de vampirisme psychique. Je l'ai envoyée à Boucher (qui, je crois, était également présent à la Convention cette année-là), pour apprendre par retour de courrier que j'avais enfin réussi à le convaincre, et qu'il en était ravi. Il l'a publiée

quelques mois plus tard (en mai 1957) et a fait figurer mon nom sur la couverture, ce qui était un insigne honneur. Boucher était un rédacteur en chef de la meilleure espèce : il se montrait exigeant, certes, mais son plaisir, quand il jugeait un texte digne de paraître dans ses pages, n'avait d'égal que celui de l'auteur. C'est grâce à lui et à quelques autres, à cette époque-là, que j'ai appris une dure leçon : à long terme, la qualité est plus rentable que la quantité. Ce que démontre cette nouvelle, qui a plus de quarante ans mais continue à reparaître régulièrement.

Jamais personne ne put déterminer avec certitude à quel moment M. Hallinan s'était établi à New Brewster. Lonny Dewitt, qui aurait dû le savoir, témoigna que M. Hallinan était mort le 3 décembre à 15 h 30, mais pour ce qui est de la date exacte de son arrivée, personne ne put se montrer aussi affirmatif.

Il arriva simplement ceci : la veille, il n'y avait âme qui vive dans la maison à deux niveaux de Melon Hill, et le lendemain, il s'y trouvait, comme engendré par la charpente au cours de la nuit, à pied d'œuvre et vivement désireux de répandre sa bonne humeur et sa chaleur communicatives dans toute la petite communauté de banlieue.

Daisy Moncrieff, l'ineffable hôtesse de New Brewster, se devait de faire les premières ouvertures en direction de M. Hallinan. Deux jours après avoir remarqué pour la première fois des lumières sur la colline, elle estima que le moment était venu d'examiner de près les nouveaux arrivants pour déterminer leur place dans la société de New Brewster. Protégée par un léger châte – c'était une fraîche journée d'octobre –, elle sortit de chez elle au début de la matinée, descendit à pied Copperbeech Road jusqu'à l'embranchement de Melon Hill et gravit la colline jusqu'à la maison.

Un nom figurait déjà sur la boîte aux lettres : DAVIS HALLINAN. Il y avait donc probablement bien plus de deux jours qu'ils vivaient là, songea Mme Moncrieff. Peut-être seraient-ils vexés de cette invitation tardive ? Elle haussa les épaules et actionna le marteau de la porte.

Un homme de haute taille apparut, entre deux âges mais d'une allure jeune encore et souriant aimablement.

C'est ainsi que Mme Moncrieff bénéficia la première de la chaleur mystérieuse que Davis Hallinan devait irradier à travers tout New Brewster avant son étrange mort. Ses yeux profonds et graves émettaient un éclat chaud et lumineux, sa crinière poivre et sel lui conférait une certaine dignité.

« Bonjour, fit-il d'une voix grave et douce en même temps.

— Bonjour. Je suis Mme Moncrieff – Daisy Moncrieff... la grande maison en bas, dans Copperbeech Road. Vous êtes sans doute M. Hallinan. Puis-je entrer ?

— Euh... s'il vous plaît, j'aimerais mieux pas, madame Moncrieff.

Tout est en désordre. Cela ne vous ennuie pas de rester dans la véranda ? »

Il referma la porte derrière lui – plus tard Mme Moncrieff prétendit qu'elle avait eu un aperçu fugitif de l'intérieur, de murs non peints, et d'un parquet couvert de poussière – et approcha pour elle une des chaises rouillées de l'entrée.

« Votre femme est-elle là, monsieur Hallinan ?

— Je crains qu'il n'y ait que moi ici. Je vis seul.

— Ah. » Mme Moncrieff, décontenancée, réussit néanmoins à sourire. *Tout le monde* était marié à New Brewster : l'idée qu'un célibataire ou un veuf puisse venir s'y installer était étrange, déconcertante... et au fond pas déplaisante, se surprit-elle à penser.

« Je venais vous inviter à rencontrer quelques-uns de vos nouveaux voisins ce soir, déclara-t-elle. Si vous êtes libre, bien entendu. Apéritif chez moi vers 18 heures et dîner à 19. Nous serions très heureux si vous veniez ! »

Ses yeux pétillèrent de gaieté. « Certainement, madame Moncrieff. Je m'en réjouis d'avance. »

Le *dessus du panier* de New Brewster se trouvait réuni chez Mme Moncrieff peu après 18 heures. On attendait avec impatience de rencontrer M. Hallinan, mais ce ne fut qu'à 18 h 15 qu'il se présenta. À ce moment-là, grâce aux redoutables talents d'hôtesse de Daisy Moncrieff, chaque personne présente était pourvue d'un verre et se perdait en conjectures sur le mystérieux célibataire vivant sur la colline.

« Je suis sûre qu'il est écrivain, confia Martha Weede à Dudley Heyer, qui souffrait du foie. Daisy affirme qu'il est grand, distingué, et qu'il a une personnalité *rayonnante*. Il est probablement là juste pour quelques mois – le temps de nous connaître tous –, puis il écrira un roman sur nous.

— Hum, oui... » dit Heyer. C'était un agent de publicité qui faisait chaque matin le trajet jusqu'à Madison Avenue ; affligé d'un ulcère, il était profondément conscient du stéréotype qu'il incarnait. « Oui, il va pondre un roman pétillant sur la décadence banlieusarde ou une série d'articles piquants pour le *New Yorker*. Je connais ce genre de personnage. »

La charmante et désirable Lys Erwin, légèrement échevelée après son troisième dry en moins de trente minutes, survint à temps pour surprendre ces paroles et lança : « Ça vous connaît, les personnages, n'est-ce pas, chéri ? Vous et votre complet de flanelle grise ! »

Heyer lui jeta un regard noir, mais se trouva comme d'habitude incapable de riposter de façon appropriée. Il s'éloigna, adressa un sourire cordial à Jane et Harold Dewitt, dont il avait un peu pitié (leur

filz Lonny, âgé de 9 ans, était un enfant timide, impressionnable, totalement différent de ses camarades), et se retrouva devant le bar, à mettre en balance ses probabilités d'une digestion pénible avec l'attrait du manhattan dont il avait une envie impérative.

À ce moment précis, Daisy Moncrieff réapparut avec M. Hallinan en remorque et la conversation cessa dans le salon tandis que tous les invités réunis fixaient le nouvel arrivant. Un instant plus tard, conscient d'un *faux pas* collectif, le groupe se remit à bavarder et Daisy à circuler parmi ses invités, présentant sa trouvaille.

« Dudley, voici M. Davis Hallinan. Monsieur Hallinan, puis-je vous présenter Dudley Heyer, l'un des hommes les plus doués de New Brewster ?

— Vraiment ? Que faites-vous dans la vie, monsieur Heyer ?

— Je suis dans la publicité. Mais ne vous laissez pas abuser, ça ne réclame aucun don particulier. Seulement un peu de toupet. L'envie de dorer la pilule au public, et cela dans les grandes largeurs. Et vous ? Dans quelle branche êtes-vous ? »

M. Hallinan ignore la question. « J'ai toujours pensé que la publicité était un domaine extrêmement créateur, monsieur Heyer. Mais naturellement, je ne l'ai jamais connue par expérience personnelle...

— Moi si. Et croyez-moi, elle correspond exactement à l'idée qu'on s'en fait. » Heyer se sentit rougir comme s'il avait bu un verre ou deux. Il devenait bavard et trouvait la présence de Hallinan bizarrement calmante. Se penchant vers le nouvel arrivé, il lui confia : « De vous à moi, Hallinan, je donnerais tout ce que j'ai à la banque pour pouvoir rester chez moi à *écrire*. Rien d'autre qu'écrire. J'ai envie de faire un roman. Mais je n'ose pas courir ce risque ; c'est ce qui me tourmente. Je sais que chaque vendredi, un chèque de 350 dollars tombe sur mon bureau et je n'ai pas le courage d'y renoncer. Alors je continue à écrire mon roman là, dans ma tête, et ça me ronge peu à peu les entrailles. *Ça me ronge.* » Il s'arrêta, conscient qu'il en avait trop dit et que ses yeux étaient trop brillants.

Hallinan affichait un sourire bienveillant. « Il est toujours triste de voir le talent rester caché, monsieur Heyer. Je vous souhaite de réussir. »

Daisy Moncrieff revint alors, s'empara du bras de Hallinan et l'entraîna plus loin. Demeuré seul, Heyer s'absorba dans la contemplation de la moquette grise.

Ça alors, pourquoi lui ai-je raconté tout ça ? se demanda-t-il. Une minute après avoir fait la connaissance de Hallinan, il s'épanchait auprès de lui, lui révélant son plus profond regret, quelque chose qu'il n'avait confié à personne d'autre à New Brewster, même pas à sa femme.

Et pourtant... cela avait été une sorte de catharsis, songea Heyer. Hallinan avait tranquillement absorbé toute sa peine et ses tourments intérieurs, le laissant, lui, Heyer, soulagé, purifié, rempli d'une douce chaleur.

Catharsis ou saignée ? Heyer haussa les épaules, sourit et se dirigea vers le bar pour se servir un manhattan.

Comme d'habitude, Lys et Leslie Erwin se trouvaient aux deux extrémités du salon. Mme Moncrieff repéra plus facilement Lys et lui présenta M. Hallinan.

Lys lui lança un coup d'œil mal assuré et, dans une soudaine impulsion, cambra la ligne de son cou. « Ravie de faire votre connaissance, monsieur Hallinan. J'aimerais vous présenter mon mari. *Leslie !* Viens ici, Leslie, s'il te plaît ! »

Leslie Erwin s'approcha. Il avait vingt ans de plus que sa femme et la réputation d'arborer la plus belle paire de cornes de tout New Brewster – un splendide déploiement d'andouillers qui prenait 1 ou 2 centimètres supplémentaires chaque semaine.

« Leslie, voici M. Hallinan. Monsieur Hallinan, je vous présente Leslie, mon mari... »

M. Hallinan s'inclina courtoisement. « Très heureux de faire votre connaissance.

— De même, répondit Erwin. Bon, si vous voulez bien m'excuser...

— Quel sauvage, fit Lys Erwin quand son mari fut retourné au bar. Il se trancherait la gorge plutôt que de passer deux minutes à côté de moi en public. » Elle leva des yeux emplis d'amertume vers Hallinan. « Je ne mérite pas cela, n'est-ce pas ? »

M. Hallinan fronça les sourcils en signe de sympathie. « Avez-vous des enfants, madame Erwin ?

— Ah ! Il ne m'en donnera jamais... pas avec ma réputation ! Excusez-moi, j'ai un peu bu.

— Je comprends, madame Erwin.

— Je le sais. C'est drôle, je vous connais à peine, mais vous me plaisez. Vous paraissez *comprendre* les gens. Si, si, je vous assure. » Elle le prit par le bras en hésitant un peu. « Rien qu'en vous regardant, je peux affirmer que vous ne me jugez pas comme les autres. Je ne suis pas vraiment *mauvaise*, n'est-ce pas ? C'est seulement que je *m'ennuie*, monsieur Hallinan.

— L'ennui est un grand mal, observa celui-ci.

— C'est fichtrement vrai ! Et Leslie n'est d'aucun secours – toujours à lire ses journaux et à bavarder avec ses courtiers ! Et je ne peux pas m'en sortir toute seule, croyez-moi. » Elle jeta un regard égaré autour d'elle. « On va commencer à jaser à notre sujet dans une petite minute, monsieur Hallinan. Chaque fois que j'entreprends de parler à

quelqu'un de nouveau, on murmure. Promettez-moi une chose...

— Si c'est en mon pouvoir...

— Revoyons-nous un de ces jours. Bientôt. Je veux vous *parler*. Bon sang, je veux parler à quelqu'un... quelqu'un qui comprenne pourquoi je suis comme ça. Vous voulez bien ?

— Naturellement, madame Erwin. À la première occasion. »

Il retira doucement la main qu'elle posait sur sa manche, la serrant tendrement un instant avant de la lâcher. Elle lui sourit, pleine d'espoir. Il hocha la tête.

« Maintenant il faut que je fasse la connaissance d'autres invités. Au plaisir, madame Erwin. »

Il s'éloigna, laissant Lys un peu tremblante au milieu du salon. Elle poussa un profond soupir et accentua un peu plus son décolleté.

À présent, il y a au moins un type bien dans cette ville, songea-t-elle.

Il y avait quelque chose de *bon* chez Hallinan – il était bon, gentil et compréhensif.

De la compréhension. Voilà ce dont j'ai besoin. Elle se demanda si elle pourrait passer à la maison de Melon Hill le lendemain après-midi sans créer trop de scandale.

Lys se retourna et vit le mince visage d'Aiken Muir qui l'observait sournoisement, une franche invite dans son expression. Elle répondit à son coup d'œil par un *va au diable* aussi glacial que muet.

M. Hallinan continua de circuler au milieu des invités. Et graduellement, la réception commença à prendre forme, à se constituer en une sorte de délicate mosaïque. Au moment du dîner, le temps des cocktails passé, un assemblage subtil et complexe de pensées et de réponses agissant les unes sur les autres s'était édifié.

Sans jamais boire, M. Hallinan avait glissé adroitement d'un citoyen de New Brewster à l'autre, conversant avec chacun, en déduisant quelques faits précis au sujet de la personnalité de chaque interlocuteur, souriant gentiment et passant au suivant. À peine avait-il quitté un invité que celui-ci faisait une double constatation : M. Hallinan avait, au fond, très peu parlé, mais au cours de cette brève conversation, il vous avait insufflé un peu de chaleur humaine et un sentiment de sécurité.

Aussi, tandis que M. Hallinan apprenait par Martha Weede la jalousie morbide de son mari et l'effroi qui en résultait pour elle, Lys Erwin faisait remarquer à Dudley Heyer quelle personnalité remarquable et compréhensive possédait le nouveau venu. Et Heyer, dont on savait qu'il ne disait rien de gentil sur personne, approuva pour une fois.

Et plus tard, au moment où M. Hallinan arrachait à Leslie Erwin un peu de la souffrance que lui causaient les infidélités multiples de sa femme, Martha Weede pouvait déclarer à Lys Erwin : « Il est si

gentil... on dirait presque un saint ! »

Et pendant que le petit Harold Dewitt lui confiait ses craintes d'avoir un enfant anormal en la personne de son fils Lonny, qui se confinait à 9 ans dans un mutisme inquiétant, Leslie Erwin, tout sourire, faisait remarquer à Daisy Moncrieff : « Cet homme doit être psychiatre. Seigneur ! Il sait comment parler à quelqu'un. En moins de deux minutes il m'a fait avouer tous mes soucis. Et je me sens beaucoup mieux. »

Mme Moncrieff approuva d'un signe de tête. « Je sais ce que vous voulez dire. Ce matin, quand je suis allée chez lui pour l'inviter à venir ici, nous avons bavardé un petit moment dans la véranda.

— Eh bien, reprit Erwin, si c'est un psychiatre, il aura du pain sur la planche : il n'y en a pas un ici présent qui n'ait son petit grain. Tenez, Heyer là-bas – ce n'est pas le bonheur qui lui a occasionné cet ulcère. Cette écervelée de Martha Weede également – elle a épousé un professeur de Columbia qui ne sait de quel sujet lui parler. Et ma femme, Lys, c'est une personne très perturbée, elle aussi...

— Nous avons tous nos soucis, soupira Mme Moncrieff. Mais je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai parlé à M. Hallinan. Oui, *beaucoup* mieux. »

M. Hallinan s'entretenait maintenant avec Paul Jambell, l'architecte. Jambell, dont la ravissante épouse se mourait lentement d'un cancer à l'hôpital de Springfield. Mme Moncrieff imaginait parfaitement de quoi Jambell et M. Hallinan discutaient.

Ou plutôt, de quoi Jambell parlait – car M. Hallinan, s'avisa-t-elle, bavardait peu lui-même. Mais c'était un *prodigieux* auditeur. Elle ressentit une agréable sensation de chaleur qui n'était pas entièrement due aux cocktails. C'était bon d'avoir quelqu'un comme M. Hallinan à New Brewster, songea-t-elle. Un homme possédant ce tact, cette dignité et cette présence chaleureuse serait un atout précieux.

Quand Lys Erwin se réveilla – seule, pour changer – le lendemain matin, une partie de sa singulière tranquillité de la veille au soir l'avait abandonnée.

Je dois parler à M. Hallinan, pensa-t-elle.

La veille au soir, elle avait résisté à deux tentatives de séduction voilées et à une autre non déguisée. Rentrée chez elle, elle avait même réussi à être aimable avec son mari. Leslie aussi avait été courtois avec elle. C'était tout à fait inhabituel.

« Quel type, ce Hallinan ! avait-il dit.

— Tu lui as parlé, toi aussi ?

— Oui. Je lui ai raconté un tas de choses. Beaucoup trop peut-être. Mais ça m'a fait du bien.

— Bizarre, avoua-t-elle, moi aussi. C'est quelqu'un de singulier,

n'est-ce pas ? Sans cesse à se déplacer et à absorber les ennuis de chacun. Ce soir, on a dû lui déverser sur le dos la moitié des névroses de New Brewster.

— En tout cas, ça n'a pas eu l'air de l'abattre. Plus il parlait aux gens, plus il devenait joyeux et affable. Nous de même, d'ailleurs. Tu parais plus détendue que tu ne l'as été depuis un mois, Lys.

— Je me *sens* détendue, c'est vrai. Comme si toute dureté et toute laideur m'avaient été ôtées. »

Et c'était le souvenir de cette sensation qu'elle avait eu à l'esprit dès son réveil ce matin-là. Elle avait cligné des yeux et regardé le lit vide à l'autre bout de la chambre. Depuis longtemps, Leslie était parti, en route vers la cité. Elle savait qu'elle devait reparler à Hallinan. Elle n'était pas déchargée de toute boue. Il y avait encore du poison en elle, quelque chose de froid et de gluant qui fondrait à la chaleur de M. Hallinan.

Elle s'habilla, prépara en hâte un peu de café et sortit. Elle descendit Copperbeech Road, dépassa la maison des Moncrieff, où Daisy et son mari si vieux jeu, Fred, s'occupaient à vider les cendriers de la veille, gagna Melon Hill et en remonta la pente douce jusqu'à la maison à deux niveaux.

M. Hallinan lui ouvrit, vêtu d'une robe de chambre à carreaux bleus. Il paraissait mal fichu, comme affligé d'une légère gueule de bois, songea Lys. Ses yeux sombres disparaissaient presque derrière des paupières gonflées et un peu de barbe parsemait ses joues.

« Oui, madame Erwin ?

— Oh... bonjour, monsieur Hallinan. Je... je suis venue vous voir. J'espère que je ne vous dérange pas... c'est-à-dire...

— Je vous en prie, madame Erwin. » Elle se sentit aussitôt beaucoup mieux. « Mais j'ai peur d'être vraiment très fatigué après la soirée d'hier et je crains de ne pas me révéler de très bonne compagnie tout de suite...

— Mais vous m'avez dit que vous me parleriez seul aujourd'hui. Et... oh ! il y a tant de choses que je désirais encore vous dire. »

Une ombre traversa son visage – *fatigue ? inquiétude ?* se demanda Lys. « Non, se hâta-t-il de répondre. Plus rien – pour l'instant. Je dois me reposer aujourd'hui. Pourriez-vous revenir... disons, mercredi ?

— Certainement, monsieur Hallinan. Je ne voudrais surtout pas vous déranger. »

Elle s'éloigna et descendit la colline en pensant. *Il a eu une indigestion de nos soucis hier soir. Il les a tous absorbés comme une éponge et il va les digérer aujourd'hui...*

Oh ! à quoi vais-je donc songer ?

Elle arriva en bas de la colline, essuya deux larmes échappées de ses yeux et se dépêcha de rentrer chez elle, transie par la bise d'octobre

qui sifflait autour d'elle.

Et la vie de New Brewster se poursuivait ainsi. Durant les six semaines précédant sa mort, M. Hallinan assista à toutes les réunions importantes, toujours impeccablement vêtu, toujours disponible avec son perpétuel sourire, toujours mystérieusement apte à extirper les craintes, les soucis et les terreurs tapis dans l'âme de ses voisins.

Et invariablement, M. Hallinan était inabordable au lendemain de ces réunions. Gentiment mais avec fermeté, il renvoyait ses visiteurs. Ce qu'il faisait, tout seul dans la maison de Melon Hill, nul ne le savait. À mesure que le temps passait, tous se rendirent compte qu'ils ne savaient pas grand-chose sur M. Hallinan. Lui les connaissait parfaitement ; il était au courant de cette nuit d'adultère, vingt ans auparavant, qui mettait encore au supplice Daisy Moncrieff, du mal qui rongait Dudley Heyer, de la jalousie froide et envieuse de Martha Weede, de la solitude et de la frustration de Lys Erwin, de la colère rentrée de son mari désolé d'être cocufié – il savait ces choses et beaucoup d'autres, mais aucun d'entre eux ne connaissait plus que son nom.

En tout cas, il réchauffait leurs vies et les déchargeait du fardeau de leurs peines. S'il choisissait de garder secrète sa propre existence, disaient-ils, c'était son droit.

Il se promenait tous les jours dans New Brewster, saluait les enfants en leur souriant, et ceux-ci répondaient de même. Il s'arrêtait parfois, bavardait avec un gosse qui boudait, puis continuait son chemin, grand, raide, d'un pas vif.

On savait qu'il n'avait jamais mis les pieds dans aucune des deux églises de New Brewster. Une fois, Lora Harker, le principal soutien de l'église presbytérienne, le lui reprocha au cours d'un morne dîner chez les Weede.

M. Hallinan sourit doucement et dit : « Certains d'entre nous en sentent le besoin. D'autres pas. »

Et le chapitre fut clos.

Vers la fin novembre, quelques membres de la communauté changèrent brusquement de sentiments à l'égard de M. Hallinan, inquiets peut-être de sa constante sollicitude pour leurs chagrins. Ce changement fut l'œuvre de Dudley Heyer, Carl Weede et quelques autres.

« J'en viens à ne plus faire confiance à ce type, déclara Heyer en frappant vigoureusement le culot de sa pipe. Toujours dans les parages à absorber les ragots, à faire sortir la saleté – et pourquoi diable ? À quoi cela lui sert-il ?

— Peut-être s'exerce-t-il à la sainteté, hasarda calmement Carl Weede. L'abnégation. Le huitième chemin du bouddhisme.

— Toutes les femmes ne jurent que par lui, lança Leslie Erwin. Lys n'est plus la même depuis qu'il est ici.

— Elle n'est plus *du tout* la même », appuya Aiken Muir, et tous les hommes de rire, Erwin compris, de cette pointe.

« Tout ce que je sais, c'est que je suis las d'avoir un père confesseur au milieu de nous, dit Heyer. J'ai l'impression que quelque chose se cache derrière tant de sympathie. Quand il aura fini de nous soutirer des confidences, il écrira un livre qui mettra New Brewster en vedette de belle façon !

— Vous soupçonnez toujours les gens d'écrire des livres, fit Muir. *Oh, si jamais mon ennemi écrivait un livre... !*

— Eh bien, quelles que soient ses raisons, je commence à en avoir assez. Voilà pourquoi il n'a pas été invité à la réception que nous donnons lundi soir. » Heyer lança un regard noir à Fred Moncrieff, comme s'il s'attendait à quelque objection. « J'en ai parlé à ma femme et elle m'approuve. Pour une fois, ce cher M. Hallinan restera chez lui. »

La réunion chez les Heyer fut bizarrement froide ce soir-là. Il y avait là les invités habituels, sauf M. Hallinan. La soirée ne fut pas une réussite. Quelques personnes qui ignoraient que Hallinan n'était pas invité l'attendirent patiemment et s'éclipsèrent de bonne heure dès qu'elles apprirent qu'il ne devait pas venir.

« On aurait dû l'inviter », remarqua Ruth Heyer après le départ du dernier hôte.

Heyer secoua la tête. « Non. Je suis ravi qu'on s'en soit abstenu.

— Mais ce pauvre homme, tout seul sur la colline pendant qu'on était tous ici, tenu à l'écart. Tu ne crains pas qu'il se sente insulté ? Et qu'il se tienne désormais à l'écart de nous ?

— Je m'en moque », rétorqua Heyer, l'air mauvais.

Son attitude méfiante envers M. Hallinan gagna toute la communauté. D'abord les Muir, puis les Harker omirent de l'inviter à leurs réunions. Il continuait à se promener l'après-midi, mais ceux qui le rencontraient notaient une expression contrainte sur son visage, même s'il gardait son sourire aimable et bavardait assez volontiers, sans émettre de commentaires désagréables.

Puis, le 3 décembre, un mercredi, Roy Heyer, 10 ans, et Philip Moncrieff, 9 ans, tombèrent sur Lonny Dewitt, 9 ans, devant l'école publique de New Brewster, et ce juste avant que M. Hallinan, en promenade, débouchât dans l'allée de l'école.

Lonny était un garçon étrange, silencieux, le désespoir de ses parents et le cauchemar de ses camarades de classe. Il ne fréquentait personne, parlait peu, restait dans son coin. Les gens faisaient claquer leur langue quand ils le rencontraient dans la rue.

Roy Heyer et Philip Moncrieff décidèrent de faire parler Lonny Dewitt, sans quoi...

Ce fut *sans quoi*. Ils le frappèrent à coups de poing et de pied durant quelques minutes, puis s'enfuirent à l'approche de M. Hallinan, laissant Lonny en pleurs sur les marches dallées à l'extérieur de l'école vide.

Lonny leva les yeux comme le grand monsieur approchait.

« Ils t'ont battu, n'est-ce pas ? Je viens de les voir s'enfuir en courant. »

Lonny continua de pleurer. Et il pensait : *Il y a quelque chose de curieux chez cet homme. Mais il veut m'aider. Il veut être gentil avec moi.*

« Tu es Lonny Dewitt, je crois. Pourquoi pleures-tu ? Allons, Lonny, cesse de pleurer ! Ils ne t'ont pas fait si mal. *Non*, fit silencieusement Lonny. *J'aime pleurer.*

M. Hallinan souriait avec bonhomie. « Raconte-moi tout ça. Quelque chose te tracasse, n'est-ce pas ? Quelque chose d'important qui te rend lourd et triste au fond de toi. Raconte-moi ça, Lonny, et ça s'en ira peut-être. » Il prit les petites mains froides du garçonnet entre les siennes et les serra.

« Je ne veux pas parler, dit Lonny.

— Mais je suis ton ami. Je veux t'aider. »

Lonny le scruta du regard et comprit soudain que le grand monsieur disait vrai. Il avait envie de l'aider, lui, Lonny. Mieux que cela, il *était obligé* de l'aider. Désespérément. Il l'en suppliait. « Dis-moi ce qui te travaille », répétait-il.

D'accord, pensa Lonny, je vais vous le dire.

Et il ouvrit les vannes de son cerveau. Neuf ans de souffrance contenue s'échappèrent en un torrent tumultueux.

Je suis tout seul et on me hait parce que je fais des choses dans ma tête et ils ne l'ont jamais compris et ils pensent que je suis bizarre et ils me détestent je vois bien qu'ils me regardent d'un drôle d'air et qu'ils imaginent de drôles de choses à mon sujet parce que j'ai envie de leur parler avec mon esprit et qu'ils ne comprennent que les mots à voix haute et je les hais je les hais je les hais.

Lonny s'interrompit subitement. Il avait tout déballé et se sentait mieux à présent, débarrassé du poison qu'il transportait depuis des années. Mais M. Hallinan avait l'air tout drôle. Blême, le visage verdâtre, il chancelait.

Alarmé, Lonny accorda son esprit sur celui du grand monsieur. Et il perçut :

Trop. Beaucoup trop. Je n'aurais jamais dû m'approcher si près de cet enfant. Mais les adultes ne voulaient plus de moi.

Ironie : l'empathie compulsif saturé et grillé par un émetteur compulsif trop longtemps contenu.

... comme de buter sur un fil à haute tension...

... c'était un émetteur, j'étais un récepteur, mais il était trop puissant...

Et ces derniers mots, pleins d'amertume : *J'étais... seulement... une... sangsue...*

« S'il vous plaît, monsieur Hallinan, s'exclama Lonny. Ne tombez pas malade. Je voudrais vous en dire plus. S'il vous plaît, monsieur Hallinan. »

Silence.

Lonny saisit un ultime message muet et sut qu'il venait de trouver et de perdre le premier être semblable à lui. Les yeux de M. Hallinan se fermèrent et il s'écroula dans la rue. Lonny comprit que c'était fini, que jamais plus les gens de New Brewster ne reparleraient à M. Hallinan. Mais pour s'en assurer définitivement, il se baissa et prit son poignet flasque.

Il le laissa vite retomber. C'était un morceau de glace. *Froid.* Terriblement froid. Lonny regarda fixement le cadavre pendant quelques instants.

« Mais c'est ce cher M. Hallinan, s'exclama une voix féminine. Qu'est-ce qu'il... »

Sentant le retour de son accablant isolement, Lonny se remit doucement à pleurer.

AURÉOLÉ DE GLOIRE

Horace Gold, de la revue Galaxy, comptait parmi les rédacteurs en chef qui, en ce temps-là, me reprochaient systématiquement d'être toujours prêt à pondre n'importe quoi pour peu qu'on me tende aussitôt un chèque en échange. Il savait que j'étais un écrivain compétent et que j'avais une assez belle carrière devant moi ; aussi ne se lassait-il jamais de m'invectiver et de m'envoyer des lettres de refus à répétition, jusqu'à ce que je sois à la hauteur de ses attentes. Je n'étais pas toujours d'accord avec lui sur telle ou telle nouvelle – il en rejetait que j'avais amoureusement ciselées –, mais j'ai fini par m'imprégner de son principe de base, selon lequel il fallait toujours tendre vers le mieux, puis, à partir de là, essayer d'aller un peu plus loin.

« Auréolé de gloire » est la deuxième nouvelle que je lui ai vendue ; c'était en janvier 1957. (La première, à mon avis, mieux vaut la laisser où elle est ; comme tous les éditeurs, Horace avait ses points faibles, et là, j'en avais trouvé un.) Je suis sûr qu'il attendait encore mieux de ma part, et il a fini par l'obtenir. Mais cette nouvelle lui a prouvé que j'avais compris la leçon, et ma récompense s'est présentée sous la forme d'un chèque de 150 dollars – ce qui, à l'époque, valait qu'on fasse la fête pour marquer le coup. Il l'a publiée dans le numéro d'août 1957 de Galaxy.

On classe John Murchison parmi les grands héros de l'espace – un homme courageux et droit, qui a volontairement sacrifié sa vie pour sauver son vaisseau et acquis l'immortalité en revenant de Shaula II.

Pourtant, quelque chose ne colle pas. Courageux, oui. Mais pas volontaire. Il n'était pas du genre à se sacrifier. Je serais plutôt tenté de croire qu'il s'agit d'un assassinat ou peut-être d'une exécution. À distance, pour ainsi dire.

Je présume que les membres d'un équipage spatial sont choisis au petit bonheur la chance : on tire de l'ordinateur central une brassée de cartes qu'on jette ensuite au plafond du Bureau Spatial. Sont sélectionnées celles qui y restent collées.

C'est la seule explication plausible au départ d'un homme tel que Murchison pour Shaula II.

C'était un astronaute de la vieille école, grand, avec un cou de taureau, des traits grossiers, jurant comme un charretier, du genre qui

n'existe que dans les vidéos pour très jeunes enfants – les seules que Murchison, notre officier responsable des transmissions, était susceptible d'avoir regardées.

Quelque part, il avait acquis une impressionnante compétence technique et maîtrisait n'importe quel outil de communication avec une facilité surnaturelle. Un jour, je l'ai vu bricoler un artefact caphien enterré depuis un demi-million d'années et rendre ce petit objet compliqué capable de détecter le fameux « chant d'hydrogène » de 21 centimètres en quelques minutes. Comment avait-il su que ce gadget était un repéreur d'étoiles ? Ça, je ne le comprendrai jamais.

Mais à ses capacités exceptionnelles Murchison alliait une irascibilité et une instabilité d'humeur qui fusaient en colères inexplicables aux moments les plus imprévus. Sur une planète comme Shaula II, cela en faisait quelqu'un d'extrêmement dangereux. Quelque chose clochait dans la configuration de son disjoncteur mental. Impossible de prévoir quand celui-ci allait se mettre en surcharge, grésiller, cracher des étincelles et libérer quelques mégawatts de colère.

Admettez qu'il n'était pas l'homme idéal à expédier sur un monde dont les habitants sont décrits dans le catalogue E.T. comme « *sages, en retrait du monde, extrêmement doux, paisibles et par conséquent sujets à l'exploitation. Les Shauliens doivent être traités avec une patience infinie, avec tolérance, recevoir le respect dû à l'une des espèces les plus anciennes de la galaxie.* »

Je n'avais jamais été sur Shaula II, mais je me représentais très précisément ses habitants : des hommes âgés, mélancoliques, méditant sur le pourquoi du comment des choses, et prêts à s'effondrer au moindre haussement de ton qui les prenait par surprise. Aussi est-ce moi qui ai été pris par surprise lorsqu'au moment d'apposer ma signature sur le tableau de service du *Felificif*, j'ai vu, gribouillé sur la ligne précédant la mienne : *Murchison, John F., Officier de Première classe, responsable des transmissions.*

J'ai signé – *Loeb, Ernest T., Officier en second* – empoché mon bulletin de paie et me suis éloigné en proie à un léger vertige. Je repensais à l'époque où j'avais vu Murchison, John F., administrer – sans aucune raison particulière – la correction de sa vie à un homme-grenouille de Denebola. « Toute cette pluie, ça me rend malade. » Voilà la seule justification qu'il lui avait semblé utile de donner. L'homme-grenouille avait survécu et le gros Johnny s'était vu attribuer un X dans son dossier psy.

Et voilà qu'il s'embarquait pour Shaula II ? Bon, pourquoi pas... mais la confiance dont jouissait à mes yeux l'ordinateur chargé de constituer les équipages en était sérieusement ébranlée.

Nous étions la quatrième ou cinquième expédition sur Shaula II. La planète – deuxième des sept en orbite autour de l'étoile la plus brillante dans la queue de la constellation du Scorpion – était petite et assez miteuse, mais d'une grande importance stratégique comme point d'observation dans ce secteur de la galaxie. Les autochtones s'étaient montrés indifférents à notre intrusion, et après quelques petits marchandages préliminaires, une base militaire y avait été établie.

Le *Felific* était un vaisseau standard à propulsion mixte pour trente-six personnes. Il y avait là l'équipage habituel de huit hommes, plus la cargaison des vingt-huit meilleures recrues de la Terre envoyées pour relayer le personnel en place sur la base.

La mise à feu a eu lieu le 3 juillet 2530, par une belle journée, et on est passés de la propulsion ionique à la propulsion par gauchissement de l'espace dès la sortie de notre système, pour resurgir dans l'espace normal trois semaines plus tard et 200 années-lumière plus loin. À tout point de vue, c'était un voyage de routine.

Grâce à la propulsion mixte, un vaisseau peut indifféremment se déplacer sur de longues ou de courtes distances. Il effectue les grands bonds en vol subspatial et les courts via la bonne vieille propulsion ionique, à la débrouille. C'est un bon système, et la masse supplémentaire qu'il requiert est largement compensée par un gain de temps et une plus grande maniabilité.

La partie du voyage effectuée en mode subspatial était prédéterminée et pour ainsi dire pré-accomplie pour nous – pas de quoi se casser la tête de ce côté-là. Mais lorsqu'on a repiqué dans le continuum à près d'une demi-année-lumière de Shaula, le facteur humain est entré en jeu. Je veux parler de Murchison, bien sûr.

C'était son travail de vérifier et d'entretenir le réseau de systèmes télémétriques qui servaient d'yeux au vaisseau, de s'assurer que les détecteurs de masse fonctionnaient, d'éliminer les parasites des canaux de communication entre navigateur, capitaine et salle des machines. Bref, c'était lui qui rendait notre atterrissage possible.

Tout vaisseau transportait à son bord un officier de réserve spécialisé dans les transmissions, au cas où. En temps normal le réserviste n'avait pas grand-chose à faire. Lorsque le moment est venu d'atterrir, le capitaine Knight m'a appelé pour me demander d'aligner ceux qui prendraient part à l'action. J'ai contacté Murchison en premier.

Une voix rauque et traînante m'a répondu. « Ouais ? »

— Officier en second Loeb. Préparez-vous à l'atterrissage vitesse grand V. Le navigateur Henrichs tient les cartes à votre disposition et attend votre appel. »

Silence. Puis : « Je n'ai pas envie, Loeb. »

À mon tour de marquer une pause. J'ai fermé les yeux, retenu mon

souffle et compté jusqu'à trois par fractions. « Pourriez-vous répéter, officier Murchison ?

— Oui, chef. Je veux dire non, chef. Bon sang, Loeb, je répare quelque chose. Pourquoi voulez-vous atterrir maintenant ?

— Ce n'est pas moi qui établis les programmes.

— *Alors dites à l'abruti qui les établit que je suis occupé !* »

J'ai baissé le volume de mes écouteurs. « Occupé à quoi ?

— Occupé à ne rien faire. Libérez la ligne, j'appelle Henrichs. »

J'ai soupiré et coupé le contact. Il s'était amusé à me faire marcher. Une fois de plus, Murchison s'était montré désagréable juste pour le plaisir. Un de ces jours il refuserait purement et simplement d'atterrir.

Ce jour-là, me suis-je dit, on le mettrait dans une boîte et on le fourrerait dans le vide-ordures.

Murchison était une petite île. Il avait ses propres compétences et les appliquait – quand ça lui chantait. Et uniquement lorsque lui, Murchison, y avait un intérêt. Il ne faisait jamais rien à contrecœur ; s'il ne ressentait pas l'envie de faire quelque chose, il ne le faisait pas. Impossible de le *forcer* à quoi que ce soit.

Imprudemment, nous tolérions cet état de fait. Mais un jour il rencontrerait un capitaine qui ne le comprendrait pas et une de ses sautes d'humeur lui vaudrait une condamnation pour mutinerie. Pour son bien, je ne le lui souhaitais pas. La sentence pour mutinerie à bord d'un vaisseau spatial était la mort.

Après avoir accepté avec reconnaissance la coopération de Murchison, nous avons mis le cap sur Shaula II, alors à son périhélie. Au fond de son petit habitacle, Murchison s'est démené comme un chef et a pris en main le système d'atterrissage du vaisseau avec une maestria confondante. C'était un officier de transmissions fantastique quand il le voulait bien.

Plus tard ce jour-là, la boule rouge tournoyante qu'était Shaula II flottait devant nous, assez proche pour qu'on puisse apercevoir les trois taches que formaient ses continents et le vaste océan d'hydrocarbure qui les caressait de son ressac. La base terrienne sur le continent Trois a émis des signaux afin de guider notre atterrissage. Murchison les a captés, entrés dans l'ordinateur à l'intention du navigateur Henrichs, et on a entamé notre approche.

La base terrienne consistait en deux blockhaus, quelques baraquements et une imposante parabole de radar, le tout disposé en cercle sur une plaine rigoureusement unie. Shaula II était le paradis des plaines ; Christophe Colomb aurait eu le plus grand mal à convaincre les habitants de ce monde que celui-ci était rond !

Murchison nous a guidés vers une zone aussi lisse qu'un miroir pas très loin de la base, et nous avons touché le sol. Le *Felificif* a grincé et

gémi légèrement lorsque les vérins ont absorbé son poids. Des lumières vertes se sont allumées un peu partout dans le vaisseau. Nous pouvions sortir.

Il y avait là un comité d'accueil : huit membres du personnel en shorts et casques coloniaux. Dans la fournaise de Shaula II, l'uniforme réglementaire n'était plus de mise. Tous les huit semblaient ravis de nous voir.

Il en est arrivé encore une bonne douzaine, qui couraient à notre rencontre sur la plaine sablonneuse, et j'en apercevais d'autres derrière eux. Leur joie se comprenait. Vingt-huit d'entre eux avaient passé toute une année ici et avaient droit à leur année de vacances compensatoire.

D'autres... créatures s'approchaient. Lentement, avec grâce et dignité. Je m'attendais à être impressionné par les Shauliens, et je l'ai été.

C'étaient des bipèdes d'à peu près 1,20 mètre, avec de longs bras fins qui pendaient jusqu'à leurs genoux ; leur peau grise était granuleuse, rêche, et leurs yeux sombres – ils en avaient trois disposés en triangle – enfoncés et pensifs. Une sorte de capuchon de chair évoquant celui des cobras leur remontait le long du cou pour protéger leur crâne rond et chauve. Les extraterrestres étaient au nombre de six, et le plus jeune d'entre eux avait l'air d'une antiquité.

Un jeune homme au visage basané, vêtu d'un short, d'un casque colonial et tatoué d'étoiles s'est avancé et a déclaré : « Général Gloster. C'est moi qui commande ici. »

Le capitaine a répondu à ses salutations. « Knight, du *Felificif*. Nous avons votre relève.

— J'espère bien, a répondu Gloster. Ce serait vraiment trop bête d'avoir fait tout ce chemin sans elle. »

Petit rire général. Nous étions maintenant encerclés par une cinquantaine de Terriens, probablement la base au grand complet (car naturellement, on ne relevait pas tout le personnel en même temps) et les six extraterrestres. Les vingt-huit gamins que nous avions transportés ici examinaient l'endroit avec curiosité, pleins d'appréhension au vu de cette planète, chaude, sèche, plate, qui allait être leur foyer durant toute l'année sidérale. L'équipage du *Felificif* avait formé un groupe compact près du vaisseau. Comme moi, la plupart de ses membres devaient se réjouir à l'idée que dans deux ou trois jours, ils seraient sur le chemin du retour.

Murchison lorgnait les six extraterrestres. Je me demandais à quoi il pouvait bien songer.

En traînant les pieds, le groupe que nous formions a couvert les quelque 800 mètres qui menaient aux bâtiments. Knight et moi

marchions à côté de Gloster, qui ne tarissait pas sur les progrès dont la base pouvait se prévaloir, et les vingt-huit nouveaux s'étaient mêlés à ceux dont ils prenaient la relève. Murchison marchait seul, renfrogné comme à son habitude, soulevant des nuages de poussière rouge sous ses pas. Les six extraterrestres nous suivaient à distance.

« On n'arrête pas de construire, a expliqué Gloster, une fois dans l'enceinte. Nous établissons des branchements, installons de nouveaux équipements, consolidons de vieux machins. Tenez, cette parabole de radar n'était pas en place à la dernière relève. »

J'ai regardé alentour. « C'est une belle base, mon général. » Ça me faisait une drôle d'impression d'appeler général un homme qui avait la moitié de mon âge, mais parfois, c'est comme ça que fonctionne le Service. « Quand pensez-vous installer votre télescope ?

— L'année prochaine, peut-être. » Il a jeté un coup d'œil au paysage monotone qui s'étendait de l'autre côté de la fenêtre. « Nous bâtissons sans cesse. C'est le seul moyen de rester sain d'esprit ici.

— Et les autochtones ? s'est enquis le capitaine. Vous avez des contacts avec eux ? »

Gloster a haussé les épaules. « Autant qu'ils le permettent. C'est une espèce ancienne et fière – pratiquement à sa dernière extrémité, au bord de l'extinction, dont il ne reste que quelques représentants. Mais quel peuple cela a dû être ! Quels esprits ! Quelle culture ! »

J'ai trouvé cet enthousiasme enfantin un peu gênant. « Pensez-vous qu'on pourrait en rencontrer un avant notre départ ? ai-je demandé.

— Je vais voir. » Il a décroché un téléphone. « McHenry, y a-t-il des autochtones dans l'enceinte en ce moment ? Bien. Faites-le monter, voulez-vous ? »

Un moment plus tard, un des hommes en short et un extraterrestre sont entrés main dans la main. De près, le Shaulien faisait peur tant il paraissait vieux. Un labyrinthe de rides ravina son visage sans nez jusqu'à la bouche pendante aux lèvres charnues, en passant par les simples trous auxquels se réduisaient les narines.

« Voici Azga, a dit Gloster. Azga, voici le capitaine Knight et l'officier en second, Loeb, du *Felific*. »

La créature nous a gratifiés d'une sorte de révérence bancale et, d'une voix profonde, résonnante, presque humaine, a croassé : « Je me sens vraiment très humble en votre présence, capitaine Knight et officier en second Loeb. »

Azga s'est redressé et ses trois yeux se sont rivés aux miens. J'étais au supplice mais j'ai soutenu son regard. C'était comme regarder dans un miroir qui renverrait un reflet aberrant.

Malgré tout, j'appréciais cette proximité. Il émanait de cette créature grotesque une impression de calme, de sagesse, et de bonté – quelque chose d'apaisant et de terriblement fragile. La peau grise et

rêche ressemblait à un cuir précieux, et le capuchon qui couvrait son crâne paraissait le protéger des soucis et du mal. Une légère odeur de moisi flottait dans la pièce.

On s'est regardés – Knight, Gloster, McHenry, et moi – sans parler. Que dire en présence du Shaulien ? Que pouvait-on apprendre de *nouveau* à l'antique créature ?

J'ai résisté à l'impulsion soudaine de m'agenouiller. Je cherchais les mots capables d'exprimer mon émotion lorsque la sonnerie stridente du téléphone a retenti.

Gloster a fait un signe de tête à McHenry, qui est allé décrocher. Il a écouté quelques instants et dit : « Capitaine Knight, c'est pour vous. »

Perplexe, Knight a pris le combiné. Il l'a gardé à l'oreille le temps d'entendre à peu près trois phrases et s'est tourné vers moi. « Loeb, demandez un tout-terrain à quelqu'un et retournez au vaisseau. Murchison est en train de faire des siennes avec un E.T. »

Je me suis précipité dehors et j'ai repéré un soldat qui bricolait sur son tout-terrain. J'ai décliné mon grade et réquisitionné le véhicule, que je garais quelques minutes plus tard devant le *Felificif*.

Une recrue surexcitée se tenait devant le sas ouvert.

« Où est-il ? ai-je demandé alors que je finissais de gravir la passerelle.

— En bas, aux transmissions. Il y a un extraterrestre avec lui. Va y avoir du grabuge. »

J'ai repensé à Denebola et à Murchison rouant de coups de pied ce malheureux homme-grenouille. Une plainte inarticulée m'a échappé à ce souvenir, et je me suis rué dans l'escalier des cabines.

La cabine des transmissions était le *sanctum sanctorum* de Murchison, un habitacle adjacent à l'astropont, d'où il contrôlait le réseau de communication du *Felificif*. J'ai ouvert la porte à toute volée et vu Murchison à l'autre bout de la cabine, une énorme clé à écrous en forme de croissant à la main, les yeux crachant des flammes sur la créature qui lui faisait face. De dos, le Shaulien semblait chétif, ramassé sur lui-même et sans défense.

Murchison m'a aperçu à l'instant où j'entrais. « Sortez d'ici, Loeb. C'est pas votre affaire.

— Que se passe-t-il ? ai-je sèchement lancé.

— Cet E.T. fouine partout. Je vais lui régler son compte avec cette clé.

— Je n'avais aucune mauvaise intention, a mugi la créature d'une voix navrée. Simple intérêt philosophique pour vos étranges machines, rien de plus. Si j'ai enfreint l'un de vos usages, je m'en excuse humblement. Il n'est pas dans les manières de mon peuple d'offenser autrui. »

Je me suis interposé entre eux, tout en m'assurant que j'étais hors de portée de la clé à écrous. Murchison était planté là, les narines épatées, le regard dur, respirant bruyamment. C'était une vision terrifiante que Murchison en colère.

Il a effectué deux pas pesants dans ma direction. « Je vous ai dit de ficher le camp. Ceci est ma cabine, Loeb. Et ni vous ni le premier E.T. venu n'avez quoi que ce soit à y faire.

— Posez cette clé, Murchison. C'est un ordre. »

Il a éclaté d'un rire méprisant. « Un officier des transmissions de première classe n'a d'ordre à recevoir de personne, excepté du capitaine, s'il juge que la sécurité du vaisseau est compromise. Et c'est le cas. Il y a ici un dangereux extraterrestre.

— Soyez raisonnable. Ce Shaulien n'est pas dangereux. Il voulait juste jeter un coup d'œil. Simple curiosité. »

La clé à écrous s'est agitée, menaçante. J'aurais aimé avoir un éclateur sous la main, mais je n'avais pas songé à emporter une arme. Le Shaulien faisait face à Murchison avec une certaine suffisance, comme persuadé que l'officier ne frapperait jamais quelque chose d'aussi vieux et d'aussi fragile.

« Vous feriez mieux de partir, ai-je conseillé à l'extraterrestre.

— Non ! » a rugi Murchison. Et il m'a écarté de son chemin pour se précipiter sur le Shaulien.

La créature attendait, immobile. J'ai tenté de retenir le colosse, mais en vain.

Au moins n'a-t-il pas utilisé la clé. Il a lâché l'énorme croissant, l'envoyant résonner bruyamment sur le sol, et frappé l'extraterrestre en pleine figure du plat de la main. Le Shaulien a reculé de quelques pas. Un filet de liquide bleu s'est mis à lui dégouliner de la bouche. Murchison a relevé la main. « Saleté de fouineur ! Je t'apprendrai à fourrer ton nez dans ma cabine ! » Et il a encore frappé.

Cette fois la créature s'est repliée comme un accordéon et recroquevillée sur le sol. Ses trois yeux d'un noir intense se sont fixés sur Murchison en une expression de reproche.

Murchison a soutenu son regard. Ils se sont dévisagés un long moment, jusqu'à ce que leurs yeux semblent reliés par une corde invisible. Puis Murchison s'est détourné.

« Sors d'ici », a-t-il marmonné à l'adresse du Shaulien, qui s'est levé et a quitté les lieux en boitillant légèrement mais toujours entier. Ces extraterrestres étaient plus solides qu'il n'y paraissait.

« Je suppose que vous allez me mettre au trou, m'a dit Murchison. D'accord. J'irai sans broncher. »

On ne l'a pas mis au trou, car cela n'aurait servi à rien. J'avais vu l'explosion venir dès le début. Quand on laisse tomber une allumette

enflammée dans une cuve d'hydrazine, on ne punit pas l'hydrazine parce qu'elle a explosé. Il en était de même pour Murchison : il n'y allait pas vraiment de sa faute.

À la place, il a été condamné au silence. Les hommes de la base ne voulaient rien avoir à faire avec lui. Au cours de leur année passée sur Shaula, ils avaient développé à l'égard des extraterrestres un respect proche de la vénération : quiconque se livrait à un acte de violence sur eux ne valait même pas la peine qu'on gaspille son souffle pour lui.

Même notre propre équipage l'évitait. Il errait sans but parmi nous, grande et puissante silhouette au visage marqué par la colère et l'isolement. Il ne parlait à personne et personne ne lui parlait. Lorsqu'il voyait un extraterrestre, il faisait un grand détour pour l'éviter.

Il a aussi eu droit à un deuxième X dans son dossier psy. Celui-là signifiait qu'il n'aurait jamais plus la permission de se rendre dans un monde habité par une forme de vie intelligente. C'était un règlement du B.S., un de ceux qui servent à verrouiller les écoutes quand il est déjà trop tard.

Trois jours ont passé de la sorte. Le quatrième, on a embarqué les vingt-huit hommes qui rentraient et on a dit au revoir à Gloster, à son personnel, aux vingt-huit hommes que nous lui avions amenés et – avec un vague sentiment de culpabilité – aux Shauliens.

Ils ont assisté tous les six à la mise à feu, même celui, un peu meurtri, qui s'était heurté à Murchison. Ils nous ont souhaité bon voyage, avec gravité, sans aucun signe d'amertume. Pour la énième fois, j'étais étonné par leur patience, leur sagesse, leur bienveillance.

J'ai gardé la main rugueuse d'Azga dans la mienne et lui ai dit au revoir. Pour la première fois, je lui ai exprimé ce que j'avais voulu lui dire depuis notre rencontre : combien je souhaitais que nous atteignions un jour à l'équilibre mental et au calme intérieur des Shauliens. Il m'a souri affectueusement, j'ai renouvelé mon adieu et suis monté à bord.

On a procédé aux vérifications d'usage préalables à la mise à feu. Tout fonctionnait parfaitement. Murchison n'a exprimé aucune de ses récriminations et plaintes habituelles et on a quitté le sol en un temps record.

Deux jours de propulsion standard, trois semaines de propulsion subspatiale, deux autres de décélération en propulsion standard, et nous serions de retour sur Terre.

Les trois semaines ont passé lentement, comme de juste ; quand la Terre est au bout du voyage, le temps se traîne. Mais après l'interminable grisaille du subespace, est venue la brusque impression d'arrachement, suivie d'une merveilleuse impression de *glissade* en

douceur, quand notre générateur Bohling nous a réexpédiés dans l'espace ordinaire.

J'ai appuyé sur le bouton de l'interphone, juste à côté de mon bras, et entendu la voix du navigateur Henrichs qui disait : « Murchison, vous voulez bien me transmettre les coordonnées ? »

— Attendez, a grogné Murchison. Un peu de patience, Sam. Vous aurez vos coordonnées dès que je les connaîtrai. »

Un temps. Puis le capitaine Knight a ajouté : « Murchison, qu'est-ce qui vous empêche de nous les donner ? Où sommes-nous, à la fin ? Branchez les visioplaques.

— *S'il vous plaît*, capitaine. » La grosse voix de Murchison était trop polie. Il a bien fallu qu'il gâche tout. « *S'il vous plaît*, soyez assez aimable pour la fermer, qu'on puisse réfléchir.

— Murchison... » a érucé Knight, mais il n'est pas allé plus loin. Concernant notre officier de transmissions, une chose était sûre : il faisait ce qui lui plaisait. Personne au monde ne pouvait le contraindre à quoi que ce soit.

Alors on a patienté en tournoyant cul par-dessus tête quelque part au voisinage de la Terre, complètement aveugles derrière notre mur de métal. En attendant le moment où Murchison daignerait nous fournir quelques données, nous n'avions aucun moyen de ramener le vaisseau à bon port.

Trois autres minutes ont passé. Puis, le circuit que Knight utilisait pour me parler en privé s'est allumé : « Loeb, allez aux transmissions et voyez ce qui retarde Murchison. On ne peut pas rester là éternellement.

— Oui, chef. »

J'ai mis un éclateur dans ma poche – je détestais faire deux fois la même erreur – et quitté ma cabine. Dans un état second, j'ai marché jusqu'à l'escalier, tourné à gauche, atteint le toboggan et me suis retrouvé devant la porte de Murchison.

J'ai frappé.

« Barrez-vous, Loeb ! » a-t-il beuglé de l'intérieur.

J'avais oublié qu'il avait installé à l'extérieur de sa porte un circuit de surveillance à sens unique. « Laissez-moi entrer, Murchison, lui ai-je retourné. Laissez-moi entrer ou je fais exploser votre porte. »

J'ai entendu un grand soupir. « Bon, entrez. »

Les nerfs à vif, j'ai poussé la porte et glissé la tête et la pointe de l'éclateur à l'intérieur en redoutant de voir Murchison me tomber dessus. Mais à ma grande surprise, il était assis devant un bureau encombré de matériel et gribouillait des notes. J'ai attendu qu'il lève les yeux.

Il a fini par s'y décider. J'ai failli m'étrangler en le voyant si pâle, les traits tirés, ravagés par l'angoisse. Jamais je n'avais vu une telle

tension sur son visage.

« Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé tout bas. Nous attendons tous votre signal et... »

Il m'a regardé droit dans les yeux. « Vous voulez savoir ce qui ce passe, Loeb ? Eh bien, écoutez : le vaisseau est aveugle. Aucun instrument ne répond. Pas de relevés télémétriques, pas de visualisation. Rien ! Grappillez des coordonnées *vous-même*, si vous y arrivez. »

Une demi-heure plus tard nous tenions une petite réunion dans la salle commune. Étaient présents Murchison, Knight, moi, le navigateur Henrichs, et trois représentants de notre lot de passagers.

« Comment est-ce arrivé ? » a voulu savoir Knight. Murchison a haussé les épaules. « C'est arrivé pendant qu'on était dans le subspace. On a traversé quelque chose – peut-être un champ magnétique – et bousillé tous nos instruments. »

Knight a jeté un coup d'œil à Henrichs. « Avez-vous déjà entendu parler d'une chose pareille ? » Il avait l'air de soupçonner Murchison d'une magouille.

Henrichs a secoué la tête. « Non, capitaine. Et pour cause : si un vaisseau se trouve dans ce cas, il n'y aura personne pour venir le raconter. »

Il avait raison. Sans contact avec l'extérieur ni informations concernant la localisation ou l'orbite, il n'y avait pas moyen d'atterrir. Et bien entendu la radio aussi était morte ; on ne pouvait même pas demander de l'aide.

Le capitaine Knight avait le teint gris et paraissait très vieux. Inquiet, il a demandé : « Qu'est-ce qui a bien pu causer ça ?

— Personne ne connaît les conditions subspatiales, a répondu Henrichs. Il peut s'agir d'un champ magnétique perturbateur, comme le suggère Murchison. Ou de n'importe quoi d'autre – pour ce qu'on en sait, c'est peut-être une entité extraterrestre qui a avalé nos antennes ! La question n'est pas de savoir ce qui s'est passé – mais comment on rentre.

— Exact. Murchison, pensez-vous pouvoir réparer les instruments ?

— Non.

— C'est aussi simple que ça ? *Non* ? Bon sang, mon vieux, on vous a déjà vu faire des miracles avec des instruments détraqués.

— *Non*, a répété Murchison, imperturbable. J'ai essayé. Je ne peux rien en tirer.

— Ça veut dire qu'on est foutus, c'est ça ? a demandé Ramirez, un des rapatriés, une pointe de panique dans la voix. On aurait aussi bien fait de ne pas quitter Shaula ! Au moins, on serait restés en vie !

— La situation n'est pas brillante », a admis Henrichs. Un pli sombre barrait le front du navigateur. « On ne va pas risquer un

atterrissage à l'aveuglette. Il n'y a absolument rien à faire. Rien.

— Il y a *une* solution », a lâché Murchison.

Tous les yeux se sont fixés sur lui. « Laquelle ? s'est enquis Knight.

— Mettez un homme en combinaison spatiale, amarrez-le à la coque du vaisseau et demandez-lui de nous guider verbalement. C'est une solution, même si elle ne vaut que ce qu'elle vaut.

— Un peu tordue, a commenté Henrichs.

— Pour ça oui, mais c'est notre seul espoir ! a craché Murchison. Collez un homme dehors et demandez-lui de nous guider.

— Il se ferait incinérer dès notre entrée dans l'atmosphère terrestre, ai-je placé. On perdrait un homme et on serait tout de même forcé d'atterrir à l'aveuglette. »

Murchison a fait la moue « À une telle distance, vous pourrez évaluer l'altitude du vaisseau à la température de la coque. De toute façon, une fois dans l'ionosphère, vous pourrez utiliser une radio ordinaire pour le reste de la descente. L'astuce, c'est d'arriver jusque-là.

— Ça vaut la peine d'essayer, a déclaré Knight. Je suppose qu'il va falloir tirer au sort. Loeb, allez chercher des pailles dans la coquerie. » Sa voix était sinistre.

« Oubliez ça, a fait Murchison.

— Hein ?

— J'ai dit : oubliez ça. Laissez tomber le tirage au sort, j'irai.

— Murchison...

— *Ça suffit !* a-t-il aboyé. C'est un échec de mon service, alors c'est moi qui y vais. Je suis volontaire, vu ? S'il y a un autre candidat, je suis prêt à l'affronter. » Il a regardé autour de lui. Personne n'a bougé. « Pas de preneur ? J'en conclus que le boulot est à moi. » Son visage ruisselait de sueur.

Un silence stupéfait s'est installé. Brisé lorsque Ramirez a proféré la remarque la plus nulle jamais prononcée par un être humain : « Tu essaies de te rattraper à cause de la correction que tu as infligée à ce pauvre Shaulien sans défense, hein, Murchison ? Tu veux jouer au héros pour récupérer le coup ! »

Si, à cet instant précis, Murchison l'avait tué, je crois que nous aurions tous applaudi. Mais le grand gaillard s'est tourné vers Ramirez et a dit calmement : « Tu es aussi aveugle que les autres. Pas un d'entre vous ne sait à quel point ces Shauliens sans défense sont pourris. Ni ce qu'ils m'ont fait. » Il a craché par terre. « Vous me rendez tous malade. J'y vais. »

Il a tourné les talons et nous a plantés là... pour aller enfiler sa combinaison spatiale et grimper sur la coque du vaisseau.

Les instructions explicites de Murchison, relayées depuis l'extérieur

du vaisseau, ont permis à Henrichs de nous ramener à bon port. Une prouesse en matière de travail d'équipe.

À 15 000 mètres au-dessus de la Terre, la voix de Murchison s'est trouvée coupée net. Nous étions alors en mesure de communiquer par radio et nous sommes tranquillement descendus vers le sol. Plus tard, on nous a raconté qu'on avait vu comme une torche enflammée chevaucher le vaisseau. Une flamme claire avait flamboyé un instant comme nous fendions l'atmosphère.

Je me souviens de l'expression de Murchison lorsqu'il nous a quittés pour aller dehors. Une expression tendue, amère, contrainte – comme s'il était *forcé* d'aller dehors. Comme s'il n'avait pas d'autre choix que celui du sacrifice.

Il m'arrive souvent d'y songer. Personne n'avait jamais forcé Murchison à faire quoi que ce soit – jusque-là.

Nous pensons aux Shauliens comme à des êtres gentils, doux, sans défense. Murchison avait contrarié l'un d'eux et il était mort. Gentils, doux, oui – mais sans défense ? Il n'était pas de cet avis.

Peut-être avaient-ils jeté un mauvais sort au vaisseau et affligé Murchison du besoin irrépressible de se transformer en martyr. Pour le punir. Peut-être. Il ne leur avait jamais accordé une grande confiance.

Cela ternit un peu l'aura de gloire qui l'entoure. Mais voyez-vous, il m'arrive de penser qu'en définitive, Murchison avait raison à propos des Shauliens.

POURQUOI ?

À mon avis, celle-ci aussi aurait plu à Horace, voire à Tony Boucher. Mais comme la majeure partie de ce que j'écrivais à l'époque, elle a été écrite sur commande – en l'occurrence pour Science Fiction Stories – à partir d'une illustration de couverture ; j'en ai tiré la somme confortable et facilement gagnée de 85 dollars en mars 1957, c'est-à-dire la moitié de ce que m'en aurait donné Galaxy si j'avais pris le risque de la soumettre à Horace Gold au lieu de matérialiser mon idée de départ dans une commande de Bob Lowndes. Ce dernier l'a incluse dans son numéro de novembre 1957. Je ne sais pas du tout combien m'a coûté, à long terme, le procédé consistant à écrire des nouvelles vendues par avance aux magazines les moins rémunérateurs. Mais au moins le loyer était payé tous les mois et dans les temps.

Au bout de six mois, nous avons quitté Capella XXII pour bondir à travers la galaxie jusqu'à Dashubba, au front du Scorpion. Après avoir vu, assimilé, enregistré et classé les huit mondes de Dashubba, après avoir programmé toutes nos données pour qu'elles soient transmises à la Terre, Brock et moi nous sommes remis en route.

Nous avons replongé dans le subespace et en deux temps trois mouvements nous étions dans les parages de Pavo, l'étoile qui, vue de la Terre, est la plus brillante de la constellation du Paon. Et Pavo s'est avérée dépourvue de planète, hormis une boule de boue et de méthane à un milliard de kilomètres de là. Nous avons tiré un trait sur la mission, parce que sans intérêt, et repris le large.

Brock était le coordinateur ; moi l'homme des détails. Il voyait des schémas ; moi, des singularités. Nous faisons équipe depuis onze ans, avons visité soixante-dix-huit étoiles, cent soixante-trois planètes, et n'étions pas prêts d'en voir la fin.

Nous flottions dans la grisaille du subespace, suspendus ni dans l'espace ni dans le non-espace, en équilibre dans un interstice. Brock a dit : « Je vote pour Markab.

— Alpha Pegasi ? Non. Moi, je vote pour Etamin. »

Mais Gamma Draconis n'avait que peu de magie à ses yeux. Il a passé ses mains anguleuses sur ses cheveux en brosse et a dit : « Alors,

la Roue. »

J'ai hoché la tête. « La Roue. »

C'était notre guide : moins une roue, en fait, qu'une carte des cieux en trois dimensions, une représentation de la galaxie, un saupoudrage d'étoiles. J'ai activé un commutateur. Un rayon de lumière fin comme une aiguille a fusé du mur du vaisseau et s'est mis à jouer sur la Roue. Brock s'est chargé de la faire tourner sur son axe. Encore et encore, trois, quatre, cinq rotations, et puis : stop. Le rayon de lumière épinglait Alphecca.

« Ce sera Alphecca, a-t-il dit.

— D'accord, Alphecca. » Je l'ai noté dans le journal de bord et me suis mis à communiquer les coordonnées au pilote automatique. Brock fronçait les sourcils, mal à l'aise.

« Cette incapacité à se mettre d'accord, a-t-il dit. Cette inaptitude à décider d'une chose aussi simple que noire prochaine destination...

— Oui. Éclaire. Explique. Livre-nous une exégèse. Comment interprètes-tu cela ? »

L'air renfrogné, il a répondu : « Le désaccord pour le désaccord, c'est malsain. Le conflit c'est bien, mais pas pour le plaisir du conflit. Ça m'inquiète.

— Peut-être sommes-nous restés trop longtemps dans l'espace. Peut-être devrait-on démissionner, quitter le Corps Exploratoire, retourner sur terre et nous y installer. »

Il a blêmi. « Non, a-t-il dit. Non, non. »

Nous avons émergé du subespace à un souffle d'Alphecca, une étoile brillante autour de laquelle gravitent quatre mondes. À ce moment-là Brock s'amusait à faire du calcul infinitésimal ; des gouttes de sueur luisaient sur son visage à chaque intégration. J'ai jeté un coup d'œil à travers le quartz épais de la baie d'observation et compté les planètes.

« Quatre mondes. Un, deux, trois et quatre. »

Je me suis retourné vers lui. Son visage émacié était le masque même de la concentration. Au bout d'une minute il a dit : « Choisis-en un.

— Moi ?

— *Choisis-en un !*

— Alphecca II.

— D'accord. C'est là que nous atterrirons. Je ne contesterai pas, Hammond. Je *veux* atterrir sur Alphecca II. » Il m'a adressé un grand sourire – un sourire éclatant que j'ai trouvé déplaisant. Mais je voyais ce qu'il avait en tête. Il déjouait une situation de tension entre nous, éliminait une source de conflit avant que le frottement n'aille jusqu'à l'explosion. Lorsque deux hommes vivent ensemble sur un vaisseau

pendant onze ans, il est nécessaire d'agir ainsi.

Calmement, sans la moindre nervosité, j'ai entré dans l'ordinateur tout ce qu'il avait besoin de savoir sur Alphecca II et sur notre position, et l'ai laissé faire. C'était la façon de procéder à un atterrissage, la façon dont Brock et moi avions atterri cent soixante-trois fois. La propulsion ionique a explosé à la vie.

Nous avons filé « vers le bas ». Alphecca II s'est élevée à notre rencontre pendant que notre vaisseau, telle une fine épingle vert pâle, plongeait par l'arrière en direction du monde en dessous.

L'atterrissage n'a été que routine. J'ai tracé un grand 164 sur mon tableau et nous avons enfilé des combinaisons spatiales pour effectuer nos explorations préliminaires. Brock a marqué un temps devant le sas, lissé le tissu pourpre de sa combinaison, réglé son arrivée d'air et serré sa ceinture. Un tic nerveux lui tirait la commissure des lèvres. À l'intérieur de son casque il semblait effrayé, et très fatigué.

« Tu ne vas pas bien, lui ai-je dit. Peut-être devrait-on *remettre* notre premier tour d'horizon à plus tard.

— Peut-être devrait-on retourner sur Terre, Hammond. Vivre dans une ruche et respirer une infecte purée grise. » Il y avait un amer reproche dans sa voix. » Sortons », a-t-il dit. Il s'est détourné, le visage voilé d'une ombre de mélancolie, et a appuyé sur le bouton qui ouvrait le sas.

Je l'ai suivi dedans, et de là, nous sommes passés dans l'ascenseur. Il était silencieux, raide, renfermé. J'aurais souhaité avoir son talent pour déchiffrer un schéma en un clin d'œil : cette humeur devait couvrir en lui depuis très longtemps.

Mais je n'en voyais pas la cause. Je me disais qu'au bout de onze ans j'aurais dû le connaître comme moi-même. Sinon mieux. Mais aucune explication ne me venait à l'esprit. Je l'ai suivi jusqu'à la plateforme de sortie et j'ai tranquillement pris contact avec le sol.

L'atterrissage 164 entrait dans sa phase exploratoire.

Jusqu'à l'horizon, s'étendait une terre d'un orange terne, rugueuse, caillouteuse, d'aspect consistant. Nous avons aperçu quelques arbres nus, bleuâtres. Les pousses vertes et noueuses d'une espèce de végétation rampante proliféraient sur le sol.

Rien d'autre.

« Encore une planète inhabitée, ai-je dit. Ça en fait cent huit sur les cent soixante-quatre.

— Doucement. Tu ne peux pas évaluer un monde d'après quelques arpents de terre. Atterrir à un pôle ; en induire un dénuement complet : ce schéma ne tient pas la route. Trop peu d'indices. »

Je lui ai coupé la parole. « Il se trouve que pour une fois, je discerne un schéma. Je sens que ce monde est inhabité. C'est beaucoup trop

calme. »

Petit rire de gorge. « J'aurais tendance à être de ton avis. Mais souviens-toi d'Adhara XI. »

Je me rappelais Adhara XI : ce petit monde sablonneux, loin de son foyer, qui semblait ne consister qu'en une infinité de dunes de sable jaune éternellement emportées vers l'ouest. Nous avons blagué à propos de ce monde désertique, desséché, inhabité, si ce n'était par ces dunes en mouvement autour de la planète. Mais après avoir rédigé notre rapport, codifié nos données et envoyé le tout à travers le subespace en direction de la Terre, nous avons découvert l'oasis, sur le continent oriental, le minuscule jardin de verdure à l'atmosphère suave si radicalement différent du reste. Je me souvenais d'élégantes créatures écailleuses qui ondulaient dans le lac cristallin, et d'un vieux ver indolent qui dormait à l'ombre d'un arbre chargé de fruits.

« Adhara XI grouille sans doute de touristes terriens, ai-je dit. Maintenant que notre rapport a été modifié et rendu public. Il m'arrive souvent de penser que nous aurions dû dissimuler l'oasis à la Terre pour y retourner nous-mêmes quand nous serons las d'explorer la galaxie. »

Brock a brusquement relevé la tête. Il a arraché une pousse de cette espèce de plante coriace qui couvrait le sol et s'est exclamé : « Quand nous *serons* las ? Hammond, ne l'es-tu pas déjà ? Au bout de onze ans et cent soixante-trois mondes ? »

À présent, je voyais le schéma se dessiner assez clairement. J'ai secoué la tête et mis un terme à la conversation.

« Occupons-nous des données, Brock. On parlera plus tard. »

Nous avons procédé à divers relevés, indiqué et classé quelques caractéristiques essentielles pour que la Terre puisse entrer les chiffres précis dans son catalogue géant des mondes explorés.

GRAVITÉ : 1.02 E.

CONSTITUTION ATMOSPHERIQUE : ammoniac/bioxyde de carbone.

Type ab7, irrespirable.

DIAMÈTRE ESTIMÉ DE LA PLANÈTE : 0.87 E.

VIE INTELLIGENTE : *aucune*.

Nous avons rempli les formulaires standard, procédé aux tests standard et pris les échantillons de terrain standard. L'exploration était devenue une mécanique de routine bien huilée.

Notre première sortie a duré trois heures. Nous nous sommes aventurés dans les collines en pente douce, le vaisseau spatial toujours dans notre dos et Alphecca tout en haut derrière nous. Le sol desséché craquait désagréablement sous nos lourdes bottes.

La conversation était réduite à son minimum. Brock et moi ne nous parlions qu'en cas d'absolue nécessité – et lorsque nous prenions la parole, c'était pour ouvrir la cage à une remarque rapide et acerbe qui

n'avait rien d'un échange. Nous partagions trop de souvenirs muets. Onze ans et cent soixante-quatre planètes. Brock n'avait qu'à dire « *Fomalhaut* », ou moi « *Thêta Eridani* », et toute une série d'associations d'idées et de réminiscences se mettait en place, dans les profondeurs desquelles nous pouvions flâner en silence pendant des heures et des heures.

Alphecca II ne promettait pas d'être aussi mémorable que ces mondes-là. Rien ici de comparable au fantastique lever de lunes de Fomalhaut VI, cinq cents lunes aussi brillantes que des miroirs formant une procession à travers le ciel, chacune d'un éclat différent. Quatre ans plus tôt, ce lever de lunes nous avait bouleversés et demeurait un souvenir éblouissant. Alphecca II, ce monde mort, ou plutôt pas encore né à la vie, ne marquerait pas nos mémoires.

Mais l'amertume de Brock gagnait du terrain. Je voyais le schéma se former ; je voyais la question se frayer un chemin, telle une bulle, à travers les couches de son esprit, prête à sortir.

Et le quatrième jour, il l'a laissée se formuler. Au bout de quatre jours sur Alphecca II, quatre jours à contempler les formes torses, grotesques, des plantes rampantes tentaculaires, quatre jours à observer la scission léthargique des protozoaires qui semblaient être la seule vie animale en ce monde, Brock a soudain levé les yeux vers moi.

Il a posé la question destructrice qu'on ne devrait jamais poser.

« *Pourquoi ?* »

C'était onze ans et cent soixante-quatre mondes plus tôt que la graine de cette question demeurée sans réponse avait été semée. J'étais un garçon de 23 ans, frais émoulu de l'Académie, grand, avec un nez pointu et, aux yeux de certains, une précision irritante dans le regard que je portais sur les choses.

Je dois dire que j'éprouvais du ressentiment à être décrit comme quelqu'un de froidement précis. Les gens m'accusaient de lourdeur teutonne. C'est ce qu'une fille m'avait dit un jour à la fin d'une idylle particulièrement lamentable. Je me souviens de m'être tourné vers elle et de lui avoir dit avec colère, en regardant la petite poussière de taches de rousseur qu'elle avait sur le nez : « Je n'ai pas une goutte de sang teuton dans les veines. Si tu te donnais la peine de réfléchir aux origines probablement Scandinaves de mon nom... »

Elle m'a giflé.

Peu de temps après, j'ai rencontré Brock – qui, à 24 ans, était déjà celui que je devais connaître à trente-cinq : aussi âpre de visage que de voix, sombre de peau, avec une expression de méfiance irritée

constamment et à jamais inscrite dans ses yeux bleu noir. Lui ne m'a jamais accusé de teutonisme ; il riait quand je citais de mémoire un détail mineur, mais ce rire était empreint de respect.

Nous étions tous les deux diplômés de l'Académie et tous les deux incapables de tenir en place. Cela se voyait sur le visage de Brock et nul doute que cela se voyait aussi sur le mien. La Terre était petite, sale, surpeuplée, et chaque soir les étoiles – celles qui étaient suffisamment brillantes pour luire à travers la brume et le halo des villes – semblaient se moquer de nous.

Brock et moi étions naturellement attirés l'un vers l'autre. Nous partagions une chambre dans les Appalaches du Nord, un bout de bibliothèque, des bandes de lecture, des disques et parfois aussi des maîtresses. Et huit semaines après mon vingt-troisième anniversaire, sept semaines avant son vingt-quatrième, nous avons hélé un taxi et investi nos quatre dernières pièces dans une descente en ville à l'Administration des Explorations Externes.

Là, nous avons parlé à un homme au visage affable, souriant, muni d'une jambe prothétique – dont il s'enorgueillissait – et d'une main gauche synthétique d'apparence cireuse. « C'est sur Sirius VI qu'il m'est arrivé tout ça, nous a-t-il expliqué. Mais je suis une exception. La plupart des équipes d'exploration continuent à s'y rendre depuis des années sans qu'il ne leur arrive rien. Ça fait maintenant vingt-trois ans que McKees et Haugmuth sont partis. C'est le record. On a de leurs nouvelles tous les quelques mois à peu près. Ils continuent à avancer, de plus en plus loin. »

Brock a hoché la tête. « Bien. Donnez-nous les formulaires. »

Il a signé le premier ; j'ai ajouté mon nom dessous, en terminant par une fioriture. J'ai fait un petit tas bien net de mes trois exemplaires et les ai rendus au recruteur à moitié synthétique.

« Parfait. Parfait. Bienvenue dans le Corps. »

Il nous a serré la main, donnant à Brock l'appendice aux phalanges velues de droite, à moi l'appendice cireux de gauche. Je l'ai agrippé fermement en me demandant s'il pouvait sentir ma poigne.

Trois jours plus tard nous étions dans l'espace, en route pour l'infini. Depuis l'instant où l'idée initiale avait surgi silencieusement entre nous, ni Brock ni moi n'avions pris le temps de nous poser cette maudite question.

Pourquoi ?

Nous avions rejoint le Corps et renoncé à la Terre. Motif inexprimé. Ou inconnu. Nous avions laissé le sujet sommeiller entre nous pendant onze ans, tout au long d'une procession de mondes étranges, puis moins étranges.

Jusqu'à ce que l'angoisse de Brock crève la surface. Il a anéanti onze années de paix bornée de deux syllabes à demi murmurées, ici,

dans le laboratoire de notre vaisseau, le quatrième matin de notre séjour sur Alphecca II.

Je l'ai observé environ trente secondes. Puis, après m'être humecté les lèvres, j'ai demandé : « Que veux-tu dire, Brock ? »

— Tu le sais très bien. » C'était énoncé du ton neutre dont on assène une simple vérité. « Rien de plus que ce que nous avons évité de nous demander toutes ces années, parce que nous n'avions pas la réponse et que nous *aimons* avoir des réponses. Pourquoi sommes-nous ici, sur Alphecca II – avec cent soixante-trois mondes visités derrière nous ? »

J'ai haussé les épaules. « Tu n'étais pas obligé de mettre ça sur le tapis, Brock. » Dehors le soleil était presque à son zénith, mais je me sentais à la fois frigorifié et desséché, comme si l'atmosphère ammoniacquée se faufilait dans le vaisseau. Ce qui, évidemment, n'était pas le cas.

« Non, a-t-il dit. Je n'y étais pas obligé. J'aurais pu laisser ça couvrir onze ans de plus. Mais c'est sorti, et je veux mettre les choses au clair. Nous avons quitté la Terre parce que nous ne nous y sentions pas bien. D'accord ? »

J'ai approuvé de la tête.

« Mais ce n'est pas une raison suffisante, a-t-il insisté. Pourquoi explorons-nous ? Pourquoi allons-nous de planète en planète, d'une fichue boule sans air à l'autre, là où il n'y a ni êtres pensants ni villes ? Des crabes verts sur Rigel V, des poissons des sables sur Caph. Bon sang, Hammond, qu'est-ce qu'on cherche ? »

Très calmement, j'ai répondu : « Nous-mêmes, peut-être ? »

Son visage s'est plissé en une expression de mépris. « Nébuleux et imprécis, et tu le sais. Nous ne nous *cherchons* pas, nous cherchons plutôt à nous *perdre*.

— Non !

— Admets-le ! »

Par la baie en quartz, je regardais les plantes rampantes presque ligneuses qui couvraient le sol caillouteux. Elles semblaient avancer légèrement, étirer leurs formes rigides par une sorte de contraction. D'une voix morne et lasse, Brock a dit : « Nous avons quitté la terre parce que nous ne pouvions pas faire face. C'était trop bondé et trop sale pour des âmes aussi sensibles et craintives que les nôtres. Nous avons le choix entre nous retirer dans des carapaces et y rester recroquevillés pendant quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, ou larguer les amarres et partir dans l'espace. On est partis. Il n'y a pas de société dans l'espace, simplement nous deux.

— Nous nous sommes adaptés l'un à l'autre, ai-je observé.

— Et alors ? Est-ce que ça signifie qu'on aurait pu s'intégrer à la

société terrestre ? Tu voudrais retourner là-bas, toi ? Souviens-toi de l'équipe – McKees et Haugmuth, c'est bien ça ? – qui est revenue après avoir passé trente-trois ans dans l'espace. Le rapport disait qu'ils étaient catatoniques huit minutes après leur atterrissage.

— Laisse-moi te donner un *pourquoi* plus simple, ai-je risqué. Pourquoi tu t'es mis soudain à ronchonner ? Pourquoi tu ne pouvais pas garder tout ça pour toi ?

— Ce *pourquoi* n'est pas plus simple. Il fait partie du même. J'ai trouvé une réponse, mais elle ne m'a pas plu. À savoir qu'on sillonnait l'espace parce qu'on n'aurait jamais pu s'en sortir sur Terre.

— Non ! »

Il a eu un sourire contrit. « Non ? Très bien. Alors donne-moi une autre réponse. Je *veux* une réponse, Hammond. J'en ai besoin, tout de suite. »

J'ai pointé un doigt en direction du synthétiseur. « Pourquoi tu ne bois pas plutôt un verre ?

— Ça, c'est pour plus tard, a-t-il répondu d'un air sombre. Quand j'aurai renoncé à trouver. »

Un tableau précis commençait à émerger de toutes ces finasseries. Brock – l'indépendant, l'autonome – était arrivé au bout de son autonomie. Il avait regardé trop loin sous la surface.

« À l'âge de 8 ans, ai-je commencé, j'ai demandé à mon père ce qu'il y avait en dehors de l'univers – enfin, si l'on entend par univers Ce Qui Englobe Tout. Était-il possible qu'il y ait quelque chose ou quelque endroit en dehors de ses limites ? Il m'a regardé un instant, puis il a ri et m'a dit de ne pas m'en soucier. Mais je m'en suis soucié. Je suis resté éveillé la moitié de la nuit à m'en inquiéter, et au matin j'avais mal à la tête. Je n'ai jamais trouvé ce qu'il y avait en dehors de l'univers.

— L'univers est infini, a répondu Brock, maussade. Il se recourbe sur lui-même, d'un point de vue topologique...

— Peut-être. Mais ça m'a préoccupé. Les Causes premières me préoccupaient. Ça m'a travaillé durant toute mon adolescence. Puis j'ai arrêté de m'en faire. »

Sourire acide. « Tu t'es transformé en légume. Tu t'es enraciné dans la boue de ta propre ignorance et tu as décidé de ne pas t'en extraire parce que c'était trop douloureux. Est-ce que j'ai raison, Hammond ?

— Non. J'ai rejoint le Corps Exploratoire. »

Cette nuit-là, suspendu dans mon hamac, j'ai rêvé. C'était un rêve saisissant et désagréable qui m'a poursuivi une bonne partie du lendemain matin, comme une réalité déformée qui se serait attachée à moi durant la nuit.

J'avais mis longtemps à m'endormir. Brock avait passé la majeure

partie de la journée à ruminer et une longue randonnée sur la toundra désolée n'avait guère amélioré son humeur. À la nuit tombante, il avait programmé quelques verres, inséré un disque de Sibelius dans son oreille et s'était assis pour s'absorber dans la contemplation mélancolique du ciel qui s'assombrissait à l'extérieur. Alphecca II ne possédait pas de lune. La nuit était du noir de l'espace, l'atmosphère estompait les étoiles avoisinantes.

Je me rappelle avoir sombré dans un demi-sommeil, une sorte de somnolence pendant laquelle j'avais conscience de la respiration rauque de Brock à ma gauche, mais qui me laissait sans volonté, sans aucun contrôle sur mes membres. Puis le sommeil est venu, et avec lui les rêves.

Celui-ci a dû être provoqué par la remarque cruelle de Brock un peu plus tôt : *Tu t'es transformé en légume. Tu t'es enraciné dans la boue de ta propre ignorance.*

J'ai pris l'assertion au pied de la lettre. Soudain, j'étais un légume, en pleine possession de mes facultés antérieures, mais enraciné dans le sol.

Enraciné.

Luttant pour ma liberté, pour me dégager. Retenu pour l'éternité par mes jambes, pensant, pensant...

Condamné à l'immobilité, sauf pour ce qui était des membres supérieurs, encore doués d'une certaine liberté de mouvement.

Enraciné.

Je me suis contorsionné, brûlant de rejoindre les collines rocheuses, là-bas, un mètre plus loin, rien qu'un centimètre plus loin. Mais j'avais perdu toute mobilité. C'était comme si j'avais les jambes prises dans un piège redoutable, comme si, sans douleur, sans tourment, j'étais lié à la terre.

Je me suis enfin réveillé, trempé de sueur. Brock semblait dormir paisiblement dans son hamac. J'ai pensé le tirer de son sommeil pour lui raconter ce cauchemar, et puis non. J'ai essayé de me rendormir.

Enfin, j'ai trouvé le sommeil.

Sans rêve.

L'alarme programmée a vibré à 7 heures. L'aube nous avait précédés de presque une heure.

Brock a été le premier debout ; je le sentais se déplacer alors que je m'éveillais peu à peu. Encore empêtré dans l'étrange fausse réalité de mon cauchemar, la partie consciente de moi-même se demandait si aujourd'hui serait comme hier – si Brock, obsédé par sa soif soudaine d'une réponse, allait continuer à ruminer et à boudier.

J'espérais que non. Si Brock craquait, ce serait la fin de notre équipe. Au bout de onze ans, je ne souhaitais pas un nouveau

partenaire.

« Hammond ? T'es levé ? »

Sa voix avait perdu son cinglant de la veille mais il en émanait quelque chose de nouveau et de vaguement effrayant.

J'ai répondu dans un bâillement : « Pratiquement. Compose mon petit déjeuner, tu veux bien ? »

— C'est déjà fait. Arrache-toi du plumard et viens voir ça. »

Je me suis extirpé du hamac et j'ai secoué la tête pour me remettre les idées en place. « Où es-tu ? »

— Deuxième niveau. À la fenêtre. Viens jeter un coup d'œil. »

J'ai grimpé par la passerelle en spirale jusqu'au poste d'observation. Brock, de dos, regardait dehors. Je me suis approché en disant : « J'ai fait un rêve des plus étranges cette nuit... »

— On s'en fiche. Regarde. »

À première vue, je n'ai rien remarqué de bizarre. Le paysage aux couleurs franches semblait inchangé – le sol caillouteux orange, les arbres d'un bleu sombre, le fouillis vert des plantes rampantes, la brume matinale. Puis je me suis aperçu que j'avais regardé trop loin de chez nous.

Dans un coin de la fenêtre, à peine visible sur la droite, pointait une corde verte noueuse. Une corde ? Non. Une des vrilles des plantes rampantes.

« Elles ont envahi le vaisseau, a dit Brock. J'ai vérifié toutes les ouvertures. Pendant la nuit ces fichus machins ont dû ramper sur les parois du vaisseau comme autant de serpents et s'enrouler autour de nous. Je crois qu'elles se figurent que nous sommes ici définitivement et qu'elles peuvent nous utiliser comme tuteur, à l'exemple de ces arbres. »

Avec une répugnance mêlée de fascination, j'ai contemplé la rude écorce de la vrille, les minuscules ventouses qui s'agrippaient avec force à la paroi lisse de notre vaisseau.

« C'est drôle, ai-je dit. On dirait une attaque de monstres extraterrestres, tu ne trouves pas ? »

Nous avons enfilé nos combinaisons et sommes sortis pour jeter un coup d'œil aux « attaquants ». Vu d'une centaine de mètres, le vaisseau avait l'air bizarrement empêtré. Ses lignes élégantes étaient brisées par les doigts sinueux de la plante, qui portaient d'une grosse tige au sol pour s'enrouler tout autour des flancs luisants du vaisseau. D'autres pousses s'étendaient tout autour de nous, nous agrippant en vain alors que nous nous déplaçons parmi elles.

Je me suis souvenu de mon rêve. Un peu hésitant, j'en ai parlé à Brock.

Il a ri. « Enraciné, hein ? Tu as fait ce rêve pendant que ces pousses

s'employaient à s'enrouler autour du vaisseau. Un signe ?

— Peut-être. » J'ai contemplé les vrilles d'un œil songeur. « Peut-être devrions-nous changer le vaisseau de place. Si ces machins continuent à le prendre d'assaut, on risque de ne plus pouvoir décoller. »

Brock s'est agenouillé et a tordu une pousse. « Ce truc pourrait recouvrir le vaisseau comme un cocon que nous serions encore capables de décoller, a-t-il affirmé. Une propulsion spatiale exerce une sacrée poussée. On y arrivera. »

Et *schlac !*

Soudain, la plante a déplié un long doigt fuselé qui s'est refermé autour de la taille de Brock. *Schlac ! Schlac !*

Telle une corde animée, tel un serpent recouvert d'écorce, elle s'est enroulée autour de lui. J'ai reculé, éberlué. Brock avait l'air à moitié amusé, à moitié perplexe.

« Ce machin a effectivement de la poigne. » Il riait jaune, agacé d'avoir laissé quelque chose d'aussi bête qu'une plante rampante contrarier sa liberté de mouvement. Puis il a grimacé de douleur.

« ... se resserre », a-t-il soufflé.

La pousse s'est contractée comme un muscle ; elle a ondulé sur 2 ou 3 mètres en direction de l'arbre d'où partait sa souche et déséquilibré Brock. Sous la traction de la vrille noueuse, il est resté quelques secondes en équilibre sur son pied gauche, le droit en l'air, dans une position peu confortable, battant des bras pour retrouver un semblant de stabilité.

Puis il est tombé.

Je l'ai rejoint en un instant, évitant avec précaution, à gauche comme à droite, les extensions de la plante d'apparence faussement inoffensives. J'ai posé un pied sur la vrille qui retenait Brock et attrapé la partie qui lui enserrait la taille. Je tirais ; Brock poussait.

La pousse a commencé à céder.

« Ça vient, a-t-il grogné. Encore un effort.

— Je devrais peut-être aller chercher l'éclateur, ai-je dit.

— Non. On ignore ce que ce machin est capable de faire quand tu seras parti. Me couper en deux, si ça se trouve. Tire ! »

J'ai obtempéré. La pousse a résisté à nos forces conjuguées, s'est contractée, tordue. Mais peu à peu nous avons pris le dessus. Elle s'est recourbée vers le haut, détendue, ramollie et finalement affaissée, rendant à Brock sa liberté.

Lentement, il s'est relevé en se massant la taille.

« Blessé ?

— Surpris, plutôt. Réflexe de la plante par tropisme. J'ai dû déclencher en elle quelque réaction hormonale en chaîne. » Il a jeté un

regard respectueux à la plante désormais immobile.

« Ce n'est pas la première fois que nous sommes attaqués, ai-je dit. Alphéraz III...

— Oui. »

Je n'avais même pas besoin d'en parler. Cette planète s'était révélée une jungle infernale. L'image qui nous venait à l'esprit était sans doute la même : celle d'une bête mordorée de la taille d'une chèvre prisonnière de l'étreinte implacable d'une plante au tronc trapu et soudain enlevée dans les airs pour disparaître dans la gueule grande ouverte de l'arbre carnivore...

... puis une seconde vrille m'avait fait quitter le sol à mon tour, et seul un rapide coup d'éclateur de la part de Brock avait empêché que je ne serve de dîner à une plante...

Nous sommes retournés au vaisseau, dont nous avons franchi l'écouille, déjà menacée par une des extensions qui adhéraient à la coque. Brock a quitté sa combinaison ; la vrille avait laissé une marque rouge autour de sa taille.

« Elle a essayé, ai-je remarqué.

— De me tuer ?

— Non. D'avancer. De gagner du terrain. De voir ce qu'il y avait derrière la colline suivante. »

Il a froncé les sourcils. « De quoi parles-tu ?

— Je n'en suis pas encore très sûr. Je ne suis pas un aigle pour ce qui est de discerner les schémas. Mais ça prend forme. Je commence à piger, Brock, à tout comprendre. Je suis en train de trouver ta réponse ! »

Il s'est massé l'estomac. « Vas-y. Pense à haute voix.

— Je tire tout ça de mon rêve, de choses que tu as dites et des plantes, là, en bas. » J'arpentais lentement la cabine. « Ces plantes... elles sont coincées ici, n'est-ce pas ? Elles poussent à un endroit et y restent. Elles s'agitent peut-être un peu, se tortillent, mais ça ne va pas plus loin.

— Elles peuvent se développer.

— Bien sûr. Mais pas à l'infini. Pas assez pour atteindre une autre planète. Elles sont enracinées, Brock. Elles sont condamnées à rester au même endroit. Brock, suppose que ces plantes aient un cerveau ?

— Je ne crois pas que cela ait un rapport avec...

— Ça en a un. Imagine que ces plantes soient intelligentes. Elles veulent *partir*, mais elles sont coincées. Alors l'une d'elles se jette sur toi dans un élan de rage. De rage *jalouse*. »

Il a hoché la tête ; tout lui semblait clair à présent. « Bien sûr. Nous n'avons pas de racines. Nous pouvons nous déplacer, visiter cent soixante-quatre mondes, en parcourir la surface.

— La voilà ta réponse, Brock. Le voilà le *pourquoi* que tu

cherchais. » J'ai respiré un grand coup. « Tu sais pourquoi nous partons en exploration ? Pas parce qu'on fuit. Pas parce qu'une force intérieure nous pousse à aller de planète en planète. Non, non. C'est parce qu'on le *peut*. Voilà pourquoi, il n'y a pas à aller chercher plus loin. On explore parce qu'il nous est possible d'explorer. »

Son visage a perdu un peu de sa dureté. « Nous sommes des êtres à part, a-t-il dit. Nous pouvons nous déplacer. C'est le privilège de l'humanité. Ce qui fait que nous sommes *nous*. »

Je n'avais pas besoin d'en dire davantage. Inutile, au bout de onze ans, d'exprimer toutes ses pensées à haute voix. Maintenant, nous la tenions cette spécificité que nous enviaient tellement ces plantes crampons. La mobilité.

Nous avons enfin quitté Alphecca II et repris le chemin de l'espace. Nous avons visité les autres mondes du système et mis le cap sur le grand large, très loin cette fois – on a fait le plus grand saut possible. Et de là, on est passés au soleil suivant, puis au suivant, sans cesser d'aller de l'avant.

Nous avons tout de même ramené un souvenir d'Alphecca II. Au décollage, les vrilles qui avaient enserré le vaisseau s'y étaient agrippées avec une telle force que la puissance de la mise à feu n'a pas suffi à nous en débarrasser complètement. La plante continuait à nous enlacer tandis que nous fendions l'espace. Quand nous en avons eu assez de voir pendre ses racines et le reste, Brock a enfilé sa combinaison spatiale pour aller arracher tout ça du vaisseau. D'une poussée, il a donné de l'élan à la plante, qui est partie à la dérive vers le soleil.

Son but était atteint : elle avait quitté son monde natal. Mais elle en était morte. C'était ce qui faisait la différence, toute la différence du monde, songions-nous tandis que nous allions toujours de l'avant à travers les gouffres sans limites, en quête du prochain monde à visiter.

LES DÉVIATEURS

Voici, en revanche, une nouvelle pour laquelle j'ai pris un risque. Qui ne m'a pas rapporté grand-chose, d'ailleurs... Je l'ai écrite en mai 1957 et soumise à Horace Gold, ainsi qu'à John Campbell, et peut-être même à Tony Boucher ; ils me l'ont tous renvoyée pour une raison ou pour une autre. Je l'ai donc montrée à Hans Stefan Santesson, de Fantastic Universe, qui l'a acceptée dans le mois, m'en a donné (pas tout de suite) 55 dollars et l'a publiée (sans se presser davantage) dans son numéro de septembre 1959. Pour une raison qui m'échappe à présent, elle a paru sous le pseudonyme éminemment protestant de « Calvin M. Knox », que Randall Garrett s'était inventé en 1955 pour déjouer l'antisémitisme dont on accusait alors John W. Campbell, et que j'ai sporadiquement réutilisé par la suite. (Campbell trouvait cette accusation amusante ; quand je lui ai avoué notre ruse, vers 1960, il m'a fait remarquer qu'un certain Isaac Asimov apparaissait régulièrement dans ses sommaires, et ce depuis une vingtaine d'années.)

Quant à dire pourquoi on m'avait attribué cette signature, j'avoue mon ignorance. Ce qui est sûr, c'est que je n'étais pas mécontent de me cacher derrière un nom de plume à une époque où je pondais des histoires du genre « Les Tyrans du vide pourpre » pour un des magazines les plus minables du marché. En revanche, j'ai toujours trouvé du charme à ces « Déviateurs » ; aucune raison de cacher que j'en étais l'auteur – si ce n'est, peut-être, que j'étais gêné de voir si souvent mon nom dans toutes les revues : il était sans doute préférable de maintenir le public dans l'ignorance de ma prolificité en lui dissimulant une partie de ma production. Car les auteurs prolifiques inspirent souvent la méfiance – on se demande si leurs textes valent vraiment la peine d'être lus sachant la vitesse à laquelle ils ont été écrits. (Mais c'est qu'au printemps 1957, on était obligé d'être prolifique quand on gagnait 55 dollars par nouvelle, moins la commission de l'agent, et avec deux ans de retard, comme dans ce cas précis.)

Une semaine avant son mariage, Ryly Baille se rendit seul dans la forêt sauvage qui séparait les terres Baille de celles du clan Clingert. Le périple solitaire était une tradition pré-nuptiale chez les Baille ; ils

attendaient qu'il en revienne le corps endurci par l'effort, l'esprit aiguisé et clarifié par la méditation. Nul ne prévoyait qu'il rencontrerait une Clingert et en tomberait amoureux.

Il partit de bon matin, un jourtois. Neuf Baille étaient venus le saluer. Le vieux Fredrog, patriarche du clan, lui souhaita bonne chance. Minton, son père, le mit dans l'embarras en lui serrant trop longuement la main. Trois de ses cousins patrilinéaires lui exprimèrent leurs meilleurs vœux et Davud, son ami le plus cher et frère phénotypique le plus proche, lui donna une tape affectueuse dans le dos.

Ryly dit aussi au revoir à sa mère, à la matriarche du clan et à Hella, sa fiancée. Il épaula arc et carquois, retroussa ses pantalons de voyage, et sourit nerveusement. Dans le ciel, Thomas, le soleil principal, le jaune, se levait. Plus tard son épouse bleue, Doris, le rejoindrait. C'était une chaude journée de printemps.

Ryly embrassa du regard le petit groupe : six grands hommes blonds aux yeux bleus, trois grandes femmes rousses aux yeux noisette. Tous de parfaits Baille et, par conséquent, les plus emblématiques exemples de l'évolution.

« À bientôt », dit-il en souriant. Il n'y avait rien d'autre à ajouter. Il fit demi-tour et se dirigea vers les gazouillis de la forêt. Ses longues jambes le portèrent aisément le long du sentier battu. La tradition voulait qu'il suive le chemin principal jusqu'à midi, heure à laquelle le second soleil apparaîtrait dans le ciel. Alors, où qu'il se trouve, il devait changer radicalement de direction et tailler sa propre route à travers la végétation durant tout le reste du voyage.

Il serait parti trois jours et deux nuits. Le troisième soir il rebrousse chemin et serait de retour au matin afin de réclamer sa promesse.

Il cheminait tout en songeant à Hella. C'était une fille Mien ; il était ravi que le patriarche la lui ait attribuée. Non qu'elle fût plus jolie qu'un autre parti – elles se ressemblaient toutes plus ou moins –, mais Hella possédait un charme tout particulier, un sourire bien à elle, que Ryly finirait certainement par l'aimer.

Dans le ciel, Thomas était presque à son zénith. La forêt se réchauffait. Dans un arbre, un lézard aux couleurs vives et aux ailes membraneuses prit son envol en lançant un cri rauque et traversa le chemin de gauche à droite en décrivant au-dessus de Ryly une petite courbe maladroite. Celui-ci glissa une flèche dans son arc et l'abattit – sa première pièce depuis son départ. Il arracha trois plumes rouges de la queue du lézard, les passa à sa ceinture et reprit son chemin.

À midi, les premiers rayons bleus de Doris se mêlèrent aux jaunes de Thomas. Le moment était venu. Ryly s'agenouilla et murmura une courte prière en souvenir des deux pionniers Baille qui étaient arrivés

sur Le Monde il y avait de cela bien des générations pour fonder le clan, puis il vira à droite, coupant entre les troncs gris et duveteux de deux arbres démesurés aux fruits sucrés. Il grava son nom sur l'un d'eux, du côté qui faisait face à la forêt, à titre de repère pour son retour, et pénétra dans cette partie inconnue des bois.

Il marcha jusqu'au moment où il eut faim. Alors, il tua un sautilleur trop confiant, l'écorcha, le fit cuire et le mangea, après quoi il se baigna dans une rivière cristalline en bordure d'un bosquet d'arbres à feuilles persistantes. Lorsque la nuit tomba, il campa à l'abri d'une falaise en surplomb et resta un long moment allongé sur le dos, à observer les quatre petites lunes en se racontant les anciennes légendes du clan. Enfin, il s'endormit.

Le lendemain matin se déroula sans aucun événement particulier. Il parcourut beaucoup de kilomètres en prenant bien soin de laisser des signes de piste. Et peu avant le lever de Doris, il rencontra la jeune fille.

À vrai dire, ce fut par accident. Il avait vu les épines dorsales jaunes d'un brimbale dépasser de quelques centimètres au-dessus d'une épaisse haie, et avait décidé que ses cornes seraient un trophée tout à fait présentable pour Hella. Il banda son arc et attendit que l'animal montre son œil, son point faible.

La tête du brimbale apparut, alourdie par le poids des cornes qui portaient de son mufler. Ryly mit en joue et visa l'œil injecté de sang.

Il avait mal visé. La flèche frappa le cuir noir qui, pareil à des écailles, couvrait le crâne bombé de la bête, resta plantée un instant dans la peau... puis tomba. Le brimbale en colère émit un renâlement de surprise puis s'en fut à grand bruit dans le sous-bois, ondoyant sauvagement, martelant le sol de ses énormes palmes.

Ryly, l'arc tendu, s'élança à la poursuite de l'imposant herbivore. Dans les environs, une cascade grondait ; le brimbale songeait sans doute à s'échapper par la voie des eaux. C'est alors que Ryly déboucha dans une clairière et vit la jeune fille qui caressait le garrot musculeux de la bête en lui murmurant des paroles de réconfort. Elle lui lança un regard furieux.

Il ne vit pas immédiatement qu'elle était humaine. Mince, brune, avec de grands yeux noirs, un tout petit nez en trompette, des lèvres pleines, elle portait un genre de sarong en batik de couleurs vives qui laissait nues ses jambes bronzées. Contrairement aux femmes Baille qui mesuraient rarement moins de 1,75 mètre, elle faisait presque : 30 centimètres de moins que Ryly.

« Avez-vous tiré sur cet animal ? » demanda-t-elle d'un ton ferme.

Ryly avait du mal à la comprendre. Les mots semblaient appartenir à sa langue mais les voyelles sonnaient faux et les consonnes n'étaient pas assez gutturales.

« Oui, dit-il, j'ignorais qu'il était votre animal domestique.

— Animal domestique ! Les brimbales ne sont pas des animaux domestiques. Ils sont sacrés. Êtes-vous un Baille ? »

Surpris par cette question abrupte, Ryly bredouilla un instant avant d'acquiescer.

« C'est bien ce que je pensais. Je m'appelle Joanne Clingert. Que faites-vous sur notre territoire ?

— C'est donc cela », articula-t-il. Il la dévisagea comme si elle venait de sortir en rampant de sous une pierre incrustée de lichen. « Vous êtes une *Clingert*. Cela explique bien des choses.

— Quoi, par exemple ?

— Votre apparence, votre langage, votre... » Il s'approcha, hésitant, et la toisa. Elle semblait très en colère, mais derrière cette colère brillait autre chose...

Une étincelle. Un éclat.

Ryly frissonna. Les Clingert étaient des étrangers redoutés, d'une extrême laideur, du moins à en croire ce que le patriarche s'obstinait à répéter. Peut-être. Dans ce cas, cette Clingert-là n'était certainement pas représentative. Elle était trop délicate, trop jolie, pas du tout comme les femmes Baille, osseuses et athlétiques.

Un rayon de lumière bleu filtra entre les feuilles dentelées des arbres et se brisa sur le front de la jeune fille. Comme par réflexe, Ryly s'agenouilla pour prier.

« Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-elle.

— C'est le lever de Doris ! Vous ne priez pas à son apparition ? »

Elle leva les yeux vers le soleil bleu qui gravitait à présent autour du jaune. « C'est simplement Secundus qui vient de se lever. Vous l'avez appelé... *Doris* ? »

Ryly termina sa prière et se releva. « Bien sûr. Et Thomas est à ses côtés.

— Hum. Nous, nous les appelons Primus et Secundus. Mais je ne suis pas surprise que les Baille et les Clingert ne leur donnent pas le même nom. Thomas et Doris... c'est joli. Vous les avez nommés d'après vos fondateurs ? »

Ryly hocha la tête. « Et je suppose que Primus et Secundus ont fondé les Clingert ? »

Elle rit, et ce fut comme un tintement fragile qui se répercuta joliment sur le rideau d'arbres. « Non, pas vraiment. Nos fondateurs étaient Jarl et Bess. Primus et Secundus veulent dire premier et second, en latin.

— En latin ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Je... »

Soudain, Ryly se tut, parcouru d'un tremblement de frayeur à retardement. Il fixa la jeune Clingert avec horreur.

« Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle. Vous êtes très pâle.

— Nous nous parlons, répondit-il. Nous conversons amicalement... »

Elle eut l'air indignée. « Est-ce si mal ?

— Oui, répondit tristement Ryly. Je suis censé vous haïr. »

Ils marchèrent en parlant jusqu'à la cascade qui dévalait la montagne en gerbes d'écume d'un blanc lumineux. Et Ryly s'aperçut que les Clingert n'étaient pas aussi terrifiants qu'on le lui avait laissé croire.

Ses errances l'avaient conduit près des terres Clingert ; Joanne n'était pas à plus d'une heure de chez elle lorsqu'il l'avait rencontrée. Néanmoins, il déclina avec inquiétude l'offre qu'elle lui fit de l'accompagner à la colonie Clingert. C'eût été pousser les choses beaucoup trop loin.

Un peu plus tard, elle lui demanda : « Vous me détestez toujours ?

— Je me vois mal vous détester. J'ai plutôt l'impression que je vous aime bien. Et plus encore lorsque je pense à Hella...

— Hella ? » Les yeux de la jeune fille lancèrent des éclairs de colère.

« La Baille qui m'était destinée. » Il mit l'accent sur le *était*. « Le patriarche me l'a donnée le mois dernier. Nous étions censés nous marier à mon retour. Je croyais m'en réjouir, et puis... et puis... »

Un brimbale meugla quelque part au fond de la forêt. Ryly dévisageait désespérément la jeune fille, conscient de ce qui lui arrivait.

Il était en train de tomber amoureux de la Clingert.

Depuis l'arrivée de Thomas et Doris sur Le Monde, les Baille et les Clingert conservaient des frontières très précises. Les Baille ne s'étaient accouplés qu'avec des Baille. Et à présent...

Ryly hocha tristement la tête. Dans l'éclat bleu et or de l'après-midi, cette Clingert lui semblait infiniment plus désirable que n'importe quelle Baille.

Elle effleura gentiment sa main. « Vous êtes bien silencieux. Vous ne ressemblez en rien à un Clingert.

— Je m'en doute. À quoi ressemblent-ils ? »

Elle fit une légère grimace. « Ils sont plus petits que vous, avec d'horribles cheveux foncés, raides, et des yeux noirs, leurs muscles se nouent lorsqu'ils bandent leurs arcs ; vos bras à vous sont longs et minces. De plus, chez nous, les hommes deviennent chauves très jeunes. » Elle ébouriffa légèrement ses cheveux blonds de Baille. « Est-ce que vous perdez vos cheveux tôt ?

— Nous ne devenons jamais chauves. Les cheveux du patriarche sont toujours aussi jaunes que les miens, et il a plus de 50 ans. » Ryly redevint silencieux en pensant au vieil homme et à ce qu'il dirait s'il

apprenait ce qui venait d'arriver.

Jamais depuis le jour où Thomas chassa le premier Clingert de sa vue cela ne s'est produit, psalmodierait-il sans doute d'une voix grave et sentencieuse.

Ryly se souvenait d'un temps lointain, dans son enfance, où une Baille avait mis au monde un fils aux cheveux bruns. Le patriarche avait conduit enfant et parents dans la forêt, et là, les autres les avaient lapidés. Ryly n'était pas tenté par leur sort. Et pourtant...

Il se leva maladroitement. La jeune Clingert l'observa, inquiète. « Où allez-vous ? demanda-t-elle.

— Je rentre. »

Ils demeurèrent silencieux. Enfin, Ryly inspira profondément et dit : « Je reviendrai. Rejoignez-moi ici dans trois jours, au lever de Doris – je veux dire de Secundus. Vous viendrez ? »

Une lueur d'inquiétude passa dans ses yeux sombres. « Oui », répondit-elle.

Il atteignit le territoire familial des Baille le lendemain, à la tombée de la nuit. Il avait rapidement couvert les terres périphériques, en s'arrêtant le moins possible, et avait rejoint la grand-route au coucher de Thomas le jour cinq. Il avait eu peu de difficulté à retrouver l'arbre où il avait gravé son nom. À présent, seul le soleil bleu brillait à l'horizon ; les lunes entamaient leur procession dans le ciel crépusculaire.

Ryly se glissa dans la colonie par la route de derrière, celle qui passait devant la cabane rudimentaire que Thomas avait bâtie de ses propres mains pour lui et Doris, il y avait très longtemps, lorsque les premiers Baille étaient tombés du ciel et s'étaient installés sur Le Monde. Il frissonna légèrement en dépassant le vieux sanctuaire miteux ; la trahison qu'il avait en tête le gênait aux entournures.

Et surtout, il ne voulait pas être vu. Pas avant d'avoir parlé à son frère phénotypique, Davud.

Un chat miaula. Ryly se dissimula dans l'ombre d'un dais de feuillage et patienta. Un vieil homme passa, le cou raide : c'était le patriarche. Ryly retint sa respiration jusqu'à ce que le vieillard soit entré dans la maison du Clan, puis il se glissa hors de son abri, traversa à pas feutrés la grande cour et se précipita dans le passage vouûté qui menait au logis de Davud.

La lumière était allumée. Davud était là, en train de sommeiller dans un fauteuil. Ryly entra sur la pointe des pieds par la porte de derrière, traversa la pièce en quatre bonds et plaqua sa main sur la bouche de son frère avant qu'il ne soit complètement réveillé.

« C'est moi... Ryly. Je suis rentré.

— *Mmm !*

— Tiens-toi tranquille, ne fais pas de bruit. Je ne veux pas que l'on sache que je suis là. »

Il recula. Davud se frotta les lèvres et dit : « Par Thomas, qu'est-ce qui t'a pris de me faire une peur pareille ? J'ai cru à un raid des Clingert. »

Ryly se crispa. Il fixa intensément Davud, en se demandant s'il était raisonnable de se confier à lui. De tous les Baille, c'était celui qui lui ressemblait le plus, physiquement et mentalement, raison pour laquelle le patriarche les avait proclamés frères phénotypiques alors qu'ils étaient de parents différents. Chez les Baille, la parenté avait peu d'importance puisque d'un point de vue génétique, les membres du clan étaient pratiquement tous identiques.

Tout de même, lui et Davud étaient étrangement semblables : 1,90 mètre, comme la plupart des Baille, mêmes boucles blondes en bataille, même nez pointu et mêmes lobes d'oreille finement dessinés.

Il se versa un gobelet de gros vin jaune de bryophytes et le but lentement, à petites gorgées, pour se calmer les nerfs. « Il faut que je te parle, Davud. Il m'est arrivé quelque chose de très important. »

Davud passa outre. « Tu ne devais rentrer que demain matin. J'ai vu Hella au coucher de Thomas, et elle m'a dit qu'elle était impatiente de te revoir, dit-il avec un large sourire. Je lui ai fait remarquer que je te ressemblais suffisamment pour faire l'affaire, mais elle n'a rien voulu entendre.

— Ne parle pas de Hella et écoute-moi. Mon voyage m'a conduit sur le territoire des Clingert. J'ai rencontré une de leurs filles. Je... l'aime... enfin, je crois. »

Davud bondit sur ses pieds et fit face à Ryly, front contre front. Ses narines frémissaient. « Que dis-tu ? »

Ryly répéta calmement ses dernières paroles.

« C'est bien ce que j'avais cru entendre, grommela Davud. Ryly, as-tu perdu la raison ? Épouser une Clingert ? Pareille *saleté* ?

— Mais tu n'as pas vu...

— Je n'ai nul besoin de voir. Tu connais les anciennes histoires sur la querelle du premier Clingert avec Thomas, qui a finalement été obligé de le chasser. Tu sais à quelle engeance on a affaire. Comment peux-tu...

— En aimer une ? Davud, tu n'imagines pas comme c'est facile. Les filles Baille sont de tels tas de muscles ! Joanne est... enfin, il te faudrait la voir pour comprendre. Ce n'est pas parce que Thomas et le premier Clingert se sont bêtement disputés il y a des centaines d'années... »

Davud était livide d'indignation. « Ryly ! Contrôle-toi ! Tu dis n'importe quoi, mon vieux... vraiment n'importe quoi. Les Baille et les Clingert ne doivent en aucun cas s'accoupler. Tu voudrais polluer

notre lignée en y mêlant la leur ?

— Oui, le défia Ryly.

— Alors, tu es fou. Mais pourquoi es-tu revenu me dire tout ça au lieu de rester là-bas avec ta Clingert ?

— Je voulais que quelqu'un sache. Quelqu'un en qui j'ai confiance... comme toi.

— Alors tu as commis une erreur. Je vais tout raconter au patriarche, et lorsqu'on te lapidera, c'est avec joie que je serai de la partie. C'est ce qui s'est passé la dernière fois, il y a quinze ans, tu t'en souviens ? Quand Luri Baille a mis au monde un enfant qui ressemblait à un Clingert. La lignée doit rester pure.

— Pourquoi ?

— C'est... c'est comme ça », répondit faiblement Davud. Et comme Ryly s'apprêtait à partir, il ajouta : « Hé, où vas-tu ?

— Je retourne dans la forêt, répondit Ryly d'une voix aigre. Je lui ai promis de revenir. De toute façon, je n'aurais jamais dû revenir ici. » Il tremblait et transpirait abondamment ; à sa grande surprise, il se rendait compte que cette conversation venait de le couper à jamais des siens.

« Tu n'iras pas, Ryly. Je t'en empêcherai. »

Davud attrapa son frère au collet mais celui-ci se dégagea. « N'essaye pas de me retenir, Davud. »

Sans répondre, Davud agrippa le bras de Ryly qui pivota et, calmement, écrasa son poing sur le visage qui ressemblait tant au sien. Davud cligna des yeux, incrédule, et balbutia quelque chose. Ryly s'empessa de lui faire lâcher prise et frappa une seconde fois. Davud s'écroula.

Ryly resta une seconde indécis, les yeux fixés sur le sang qui coulait du nez cassé de son frère phénotypique. Puis il fit demi-tour, se précipita sur la porte et plongea dans la cour obscure avant de reprendre à toute allure la route de la forêt.

Il prêta l'oreille aux cris d'éventuels poursuivants, mais n'entendit rien. Avait-il frappé Davud trop fort ?

Ryly passa une nuit agitée dans la forêt, à l'orée du territoire Baille. Au matin, il s'élança à vive allure vers la frontière. Joanne serait à la cascade au lever de Doris – du moins l'espérait-il. Il se demanda ce qu'il deviendrait si elle s'était jouée de lui, mais aucune réponse ne lui vint. Pourrait-il retourner chez les Baille et épouser Hella malgré tout ? Il en doutait.

La journée se fit plus chaude tandis qu'il courait à petites foulées dans la forêt, suivant les signes qu'il avait laissés pour se guider. Lorsqu'il atteignit le lieu de rendez-vous, Doris n'était pas encore levée ; seul Thomas occupait le ciel. Il s'assit au bord de l'eau et s'aspergea pour se débarrasser de la sueur dont il était couvert.

Il entendit des pas et leva les yeux, espérant voir Joanne. Mais ce fut Davud qui apparut.

« Alors, tu m'as suivi ? »

Davud hocha la tête. « Il le fallait, Ryly.

— Et je suppose que tu traînes à ta suite toute la tribu, la bave aux lèvres, prête à me lapider, soupira Ryly. Je n'ai pas dû te frapper assez fort. Tu t'es réveillé trop tôt. »

Le nez de Davud était gonflé et légèrement de travers. « Je suis venu seul. Je veux te convaincre de renoncer à cette folie. Personne d'autre n'est encore au courant.

— Tant mieux ! À présent, rentre et oublie tout ce que je t'ai raconté hier soir.

— C'est impossible. Je ne peux pas te laisser t'accoupler avec une... une *Clingert*. Je suis là pour te ramener en terre Baille. »

Ryly serra les poings. Il n'avait aucun désir de se battre avec son frère une seconde fois. Mais si Davud insistait...

« Pars, Davud. Rentre seul. »

C'était presque l'heure du lever de Doris. Ryly espérait pouvoir se débarrasser de son frère avant que Joanne arrive. Mais Davud restait là, à secouer obstinément la tête. « Les Baille et les *Clingert* ne doivent pas s'accoupler. C'est Thomas qui a érigé cette loi au tout début. Elle est sacrée. Elle est... »

Il se tut, bouche bée, et pointa un doigt devant lui. Lentement, Ryly se retourna. Les premiers rayons de Doris allumaient des feux bleutés dans les eaux la cascade, et Joanne était là.

« Lequel de vous deux est Ryly ? » demanda-t-elle d'une voix plaintive.

Ryly s'anima le premier. « C'est moi. Et voilà mon frère phénotypique, Davud. Il m'a accompagné pour... te rencontrer. Davud, voici Joanne.

— Ça, une *Clingert* ? s'étonna Davud à mi-voix. Mais... mais... le patriarche nous a toujours dit qu'ils étaient *laids* ! Et... »

Joanne laissa fuser ce rire si particulier que Ryly aimait déjà. « Il a l'air aussi assommé que toi il y a trois jours. Tous les Baille nous prennent-ils pour des ogres ? »

Davud se laissa choir de tout son poids sur une souche pourrie. Son visage était très pâle à la lueur des deux soleils ; il secouait la tête d'un air pensif et semblait se parler à lui-même. Puis il dit : « Très bien. Je te présente mes excuses, Ryly. Maintenant je te comprends. *Maintenant* je vois ! »

Il y avait dans la voix de Davud une note un peu trop enthousiaste qui irrita Ryly, mais il s'abstint de tout commentaire. « Que penses-tu de Thomas et de ses lois à présent ? Maintenant que tu as vu une *Clingert* ?

— Je retire tout ce que j'ai dit, murmura Davud. Tout. »

Le regard de Ryly quitta son frère phénotypique pour se tourner vers Joanne. « J'en déduis que nous avons sa bénédiction. Si... si tu acceptes d'être traitée en paria par les Clingert, bien sûr. »

Au tour de la jeune fille d'être interloquée. « En paria ? Pour avoir réalisé le vœu du premier Clingert ?

— Comment ça ?

— Tu veux dire que tu ne sais rien ? »

Ryly secoua la tête. « Je ne vois pas du tout de quoi tu veux parler.

— Au tout début, expliqua-t-elle patiemment, lorsque le vaisseau spatial a explosé et que les Clingert et les Baille se sont retrouvés sur Le Monde, il y a des centaines d'années, Jarl Clingert souhaitait que Clingert et Baille se mélangent, mais Thomas Baille ne voulait rien entendre ; sa lignée devait rester pure. Depuis lors, il n'y a guère eu de contact entre les deux clans, c'est-à-dire depuis que le premier Baille a menacé sans raison de tuer Jarl Clingert s'il s'approchait à moins de 15 kilomètres de...

— Mais non ! coupa Ryly. C'est Clingert qui a tenté de tuer Thomas Baille pour épouser Doris, mais Thomas l'a chassé et...

— Non, insista Joanne. C'est tout le contraire. C'est la faute des Baille si...

— Remettons l'histoire ancienne à plus tard, intervint Davud, l'air curieusement peiné. Ryly, puis-je te parler seul à seul ?

— Mais... bien sûr », répondit le jeune homme, surpris.

Ils s'éloignèrent. « Eh bien, que penses-tu d'elle ? demanda Ryly.

— C'est de cela que je veux te parler, murmura Davud d'une voix tranchante. Je la trouve infiniment mieux que n'importe quelle femme Baille. Elle est si... *différente*. Douce sans être faible, petite sans être fragile...

— Je savais que tu l'apprécierais, Davud.

— Je ne l'*apprécie* pas, Ryly. Je l'*aime* », gémit Davud.

Cela lui fit l'effet d'un coup de poing en pleine figure. Les yeux écarquillés de Ryly se plantèrent dans ceux, aussi bleus, de son frère phénotypique. Les gènes Baille avaient été reproduits à l'identique chez eux, semblait-il. À tous points de vue.

« Tu ne penses tout de même pas ce que tu dis ? répliqua Ryly.

— Mais si, bon sang. Que veux-tu que j'y fasse ?

— On ne peut pas l'avoir *tous les deux*. Et je crois avoir la priorité... »

Laissant échapper un petit cri étranglé, Davud empoigna soudain Ryly et le fit pivoter sur lui-même. Ryly suivit son regard, ferma les yeux, se palpa les paupières, rouvrit les yeux. Le mirage était toujours là. Ce n'était donc pas une illusion.

Il voyait deux Joanne.

« Ryly ? Davud ? Je vous présente Melena Clingert.

— C'est... ta sœur ? demanda Ryly d'une voix rauque. À cette distance, les deux Clingert étaient identiques.

« Ma cousine. Je n'ai pas de sœur. » Grand sourire. « Melena se cachait de l'autre côté de la cascade. Je voulais qu'elle ait un aperçu de Ryly. »

Les deux frères échangèrent des regards stupéfaits.

« Bien sûr, lâcha Ryly. Si les Baille se ressemblent tous, pourquoi ne serait-ce pas aussi le cas des Clingert ? Trois cents ans de consanguinité. Seigneur, ils doivent être tous identiques !

— Plus ou moins, dit Joanne. Il y a quelques variantes, mais très peu. La majorité des gènes sauvages du clan ont été perdus il y a un grand nombre de générations. Comme chez vous, sans doute. C'est ce que Jarl Clingert voulait éviter, mais comme Thomas Baille a refusé de...

— C'est la trahison des Clingert qui a tout déclenché, lança Ryly. Mettons les choses au point une bonne fois pour toutes. C'est quand même un fait acquis !

— Pour qui ? Pour les Baille, voilà pour qui ! » Ses yeux recommençaient à flamboyer de cette fureur qui plaisait tant à Ryly. « Mais pourquoi n'écoutes-tu pas notre version à nous, pour changer ? Vous, les Baille, vous êtes tous pareils, vous refusez d'entendre la vérité. Vous... » Elle s'interrompit en plein élan et reprit tout doucement : « Excuse-moi, Ryly.

— C'est de ma faute. C'est moi qui ai commencé.

— Non, insista-t-elle en secouant la tête. C'est moi, quand j'ai évoqué... »

Il sourit et, d'un doigt, lui effleura les lèvres. « Regarde. »

Elle tourna la tête. Légèrement à l'écart, Davud et Melena se tenaient sur un tapis de mousse qu'arrosaient le poudrin et l'écume de la cascade. Il n'était pas difficile de deviner à leur expression de quoi ils se parlaient à voix basse.

« Il va nous falloir oublier l'histoire ancienne, dit Joanne. Oublier tout ce qui est arrivé entre Jarl Clingert et Thomas Baille voilà quatre siècles. »

Ryly lui prit la main. « Nous irons dans une autre partie du Monde. Nous repartirons à zéro, bâtirons une nouvelle colonie. Tous les quatre. Et d'autres nous rejoindront peut-être, si je peux amener quelques Baille à rencontrer des Clingert.

— Et vice versa. Les Clingert haïssent aussi les Baille, tu sais. Mais cela peut changer. Nous engendrerons la fin des querelles. »

Le regard de Ryly se porta sur Davud et Melena avant de revenir à Joanne. Tout semblait magnifique à présent : la découpe des feuilles

rouges sur les arbres en surplomb, le poudrin blanc de la cascade, décomposé en bleus et en ors par les rayons du soleil, les nuages verts qui dérivait tranquillement dans le ciel. Il voulait graver à jamais cet instant dans sa mémoire.

Il sourit. Son esprit était encore plein des légendes Baille, insidieusement instillées par le patriarche. Mais il pouvait commencer à les oublier.

Bientôt il y aurait un troisième clan dans Le Monde – un clan hybride, aux membres tant blonds que bruns, tantôt petits et tantôt grands.

Et un jour ses descendants tisseraient des légendes autour du jour où lui, Ryly, avait contribué à fonder le clan, en des jours reculés, ensevelis dans les brumes du temps jadis.

L'HOMME QUI N'OUBLIAIT JAMAIS

Pour un écrivain, il est précieux d'avoir de la mémoire. Des noms, des lieux, des dates, des bribes d'information énigmatiques, l'impression visuelle ou la sensation tactile procurée par tel ou tel objet, la couleur du ciel au-dessus de Paris par un après-midi de 1957... plus on peut se remémorer de détails en un clin de synapse, plus ce qu'on écrit est riche de contexte et de sens. Ma mémoire à moi n'est plus ce qu'elle était, mais elle me rend encore de fiers services et il fut un temps où elle était proprement extraordinaire, capable de véritables tours de force. Par exemple, non seulement je savais où retrouver le renseignement qu'il me fallait, mais à quel endroit de la page il se situait. Ce genre de faculté présente cependant des avantages et des inconvénients. Les gens n'aiment pas les forts en thème, et le gamin qui donne invariablement la bonne réponse est aussi celui qui se fait courser par ceux qui répondent toujours à côté. Il y a donc dans cette histoire, par ailleurs inventée de toutes pièces, une forte coloration autobiographique.

Je l'ai écrite en juin 1957, année féconde dans des proportions surnaturelles, puis envoyée à Anthony Boucher, qui l'a achetée avec une célérité flatteuse et publiée dans le numéro de février 1958 de Fantasy & Science Fiction. En la parcourant aujourd'hui, je suis surpris de constater à quel point elle préfigure une autre de mes œuvres, beaucoup plus connue, où un personnage doué de facultés mentales supérieures en subit les effets pervers. Ce sera L'Oreille interne(2), roman que j'écirai quinze ans plus tard.

Il vit la jeune fille qui attendait dans la file devant un grand cinéma de Los Angeles. C'était un matin brumeux, un mardi. Elle était mince et pâle, de petite taille, avec des cheveux de lin. Seule. Il se souvenait d'elle, évidemment.

Il savait qu'il commettait une bêtise, mais n'en traversa pas moins la rue pour remonter la file d'attente jusqu'à sa hauteur.

« Bonjour », dit-il.

Elle se retourna, le regarda fixement et s'humecta les lèvres d'un petit coup de langue. « Je ne crois pas que...

— Tom Niles. Pasadena, Saint-Sylvestre 1955. Vous étiez assise à

côté de moi. L'Ohio a battu la Californie du Sud par 20 à 7. Vous ne vous rappelez pas ?

— Un match de football. Mais je ne vais pratiquement jamais... excusez-moi, monsieur, mais... »

Quelqu'un sortit de la file et s'avança vers Niles avec un air menaçant. Celui-ci n'insista pas. Il eut un sourire contrit et dit : « Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai dû me tromper. Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre... une certaine Bette Torrance. Excusez-moi. »

Et il s'empessa de battre en retraite. Mais il n'avait pas parcouru 3 mètres qu'il entendit un petit hoquet de surprise suivi de : « Mais je suis Bette Torrance ! » Ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre son chemin.

Évidemment, au bout de vingt-huit ans, j'aurais dû m'en douter, songeait-il avec amertume. Mais j'oublie toujours le fait essentiel : que si moi je me souviens des gens, ils ne se souviennent pas forcément de moi...

Se sentant soudain très las, il gagna le coin de la rue, tourna à droite et s'engagea dans une nouvelle artère, une rue dont les magasins lui étaient totalement inconnus et qu'il n'avait par conséquent jamais empruntée. Stimulé par l'incident du cinéma, son esprit reprit son degré d'activité normale et se mit à dégorger une foule de souvenirs tangentiels comme la bonne machine qu'il était.

1^{er} janvier 1955. Rose Bowl, Pasadena, Californie, siège G 126 ; temps chaud, degré d'hygrométrie élevé ; arrivé au stade à 12 h 03. Seul. Jeune fille à côté de moi, robe de coton bleu, sandales blanches, arborant les couleurs de la Californie du Sud. Lui ai parlé. Nom : Bette Torrance, étudiante en dernière année à l'Université de Californie. Avait rendez-vous avec un garçon que la grippe avait retenu chez lui. Il avait insisté pour qu'elle aille quand même voir le match. Le siège à côté d'elle était vide. Lui ai acheté un hot-dog. 20 cents (sans moutarde)...

Il y en avait encore bien davantage. Niles se força à ne pas y penser. Il y avait aussi le rapport quasi sténographique de leur conversation, ce jour-là.

(« ... j'espère qu'on va gagner. J'ai vu le dernier match qui nous a valu de remporter le championnat, il y a deux ans...

— Oui, c'était en 1953. Californie du Sud, 7, Wisconsin, 0... et deux victoires consécutives en 1944 et 1945, contre Washington et le Tennessee...

— ... Seigneur, vous vous y connaissez en football ! Vous avez appris par cœur la liste des résultats ? »)

Et les vieux souvenirs. Le cri moqueur de Joe Merritt, M. Taches de Rousseur, en cette chaude journée d'avril 1937 – *Comment y faut t'appeler ? Einstein ?* Et Buddy Call déclarant d'un ton acide le 8 novembre 1939 : *Tiens, voilà Tommy Niles, la machine à additionner humaine ! Ne le ratez pas !* Et tout de suite après, la douleur cuisante

d'une boule de neige l'atteignant juste au-dessous de la clavicule gauche, une douleur qu'il pouvait ressusciter aussi aisément que tous les souvenirs pénibles qu'il portait en lui. Il grimaça et ferma brusquement les yeux, comme si, en cette matinée brumeuse, dans cette rue de Los Angeles, il avait été frappé par ce projectile glacé.

On ne le surnommait plus la machine à additionner humaine. Maintenant c'était le magnétophone humain ; les sobriquets suivaient la marche du progrès. Mais Niles lui-même ne changeait pas. Le Garçon au Cerveau Comme une Éponge était simplement devenu l'Homme au Cerveau Comme une Éponge, toujours affligé du même don épouvantable.

Son cerveau surchargé lui faisait mal. Il aperçut une petite voiture de sport jaune arrêtée à l'autre bout de la rue, la reconnut d'après la marque, le modèle, la couleur et la plaque d'immatriculation comme appartenant à Leslie F. Marshall, 26 ans, blond, yeux bleus, acteur à la télévision, ayant à son actif...

Grimaçant de plus belle, Niles coupa le circuit pour faire barrage à la foule de détails qui affluaient. Il avait rencontré Marshall une fois, six mois auparavant, chez un ami commun – un *ancien* ami commun ; Niles avait du mal à garder ses amis. Il n'avait parlé qu'une dizaine de minutes avec l'acteur et avait chargé son esprit de ce supplément de bagage.

Il était temps de partir, décréta Niles. Il habitait depuis dix mois à Los Angeles. Le fardeau des souvenirs accumulés devenait trop lourd ; il saluait trop de gens qui l'avaient oublié depuis longtemps (*maudite soit mon apparence de M. Tout le Monde, 1,70 mètre, 70 kilos, yeux et cheveux bruns, signes particuliers : néant, sauf tes cicatrices qu'on ne voit pas, celles de l'âme*, songea-t-il). Il envisagea de retourner à San Francisco, puis se ravisa. Il y était allé il y avait seulement un an ; le temps était venu de faire un saut dans l'Est, un de plus.

D'un côté à l'autre du continent américain vagabonde Thomas Richard Niles, le Hollandais volant, le Juif errant, le Fantôme du passé, le Magnétophone humain. Il sourit à un gamin qui lui avait vendu un exemplaire de *l'Examiner* le 13 mai passé, reçut en retour l'habituel regard étonné, et se dirigea vers la gare routière la plus proche.

Le long voyage de Niles avait commencé le 11 octobre 1929, dans la petite ville de Lowry Bridge, Ohio. Il était le troisième enfant de parents apparemment normaux : Henry Niles (né en 1896), Mary Niles (née en 1899). Son frère et sa sœur aînés n'avaient montré aucune disposition exceptionnelle. Lui, si.

Cela commença dès qu'il fut capable de former des mots ; depuis la véranda, une voisine avait jeté un regard dans la maison, où il était en train de jouer, et s'était exclamée : « Regardez-moi un peu comme il devient *grand*, Mary ! »

Il n'avait pas encore un an. Il avait répété, pratiquement sur le même ton : « *Regardez-moi un peu comme il devient grand, Mary !* » La chose avait fait sensation, bien qu'il n'eût pas parlé, mais simplement répété les mots.

Il passa ses douze premières années à Lowry Bridge. Plus tard, il devait se demander comment il avait pu y demeurer si longtemps.

Il entra à l'école à 4 ans, parce qu'il n'y avait pas moyen de l'en empêcher ; ses camarades, âgés de 5 ou 6 ans, lui étaient nettement supérieurs en matière de coordination physique, nettement inférieurs dans tous les autres domaines. Il savait lire. Il savait aussi écrire, d'une certaine manière, même si ses petits doigts se fatiguaient vite à tenir la plume. Et il savait se souvenir.

Il se souvenait de tout. Des querelles entre ses parents, dont il était capable de répéter chaque mot à qui voulait l'entendre, jusqu'au jour où son père le corrigea d'importance et menaça de le tuer s'il recommençait. De cela aussi il se souvenait. Comme il se rappelait les mensonges de son frère et de sa sœur et le mal qu'il se donnait pour mettre les choses au clair. Là encore, il avait fini par apprendre à se taire. Il se rappelait ce que les gens avaient dit et les reprenait lorsque, par la suite, ils s'écartaient de leurs affirmations initiales.

Il se souvenait de tout.

Il lui suffisait de lire un manuel une seule fois pour que celui-ci s'imprime dans sa tête. Lorsque le professeur posait une question sur la leçon du jour, le bras maigre de Tommy Niles se levait avant même que les autres aient seulement assimilé la question. Son professeur en vint à lui signifier qu'il *ne pouvait pas* répondre à toutes les questions, même s'il connaissait la réponse ; il y avait vingt autres élèves dans la classe. Eux aussi le lui firent abondamment comprendre au sortir de l'école.

Au catéchisme, il gagna haut la main le concours de récitation. Barry Harman avait étudié pendant des semaines dans l'espoir de gagner le gant de base-ball promis par son père s'il se classait premier, mais lorsque vint le tour de Tommy Niles, il attaqua par *Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre*, continua jusqu'à *Mais le serpent était beaucoup plus rusé que n'importe lequel des animaux créés par Dieu*, et aurait probablement récité jusqu'au bout la Genèse, l'Exode, et tout le reste jusqu'au livre de Josué si l'examineur, suffoqué, ne lui avait pas coupé la parole pour le déclarer vainqueur. Barry Harman n'eut pas son gant, ce qui valut un œil au beurre noir à Tommy Niles.

Il commençait à se rendre compte qu'il était différent des autres. Il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir que les gens ne cessaient d'oublier des choses et qu'au lieu de l'admirer, lui, pour sa mémoire phénoménale, ils le haïssaient. Pour un gamin de 8 ans, fut-ce Tommy

Niles, il était difficile de comprendre *pourquoi* on le haïssait, mais il finit par y arriver et tâcha désormais de cacher son don.

Au cours de ses neuvième et dixième années, il s'efforça de passer pour un être normal et y parvint presque ; c'en fut fini des raclées à la sortie de l'école et il réussit à avoir quelques B sur ses bulletins au lieu des habituelles colonnes de A. Il grandissait ; il apprenait à dissimuler. Les voisins poussèrent des soupirs de soulagement : cet infernal Tommy Niles avait enfin renoncé à ses excentricités.

Mais intérieurement, il demeurait le même. Et il comprit qu'il serait bientôt obligé de quitter Lowry Bridge.

Il connaissait trop bien tout le monde. Dix fois par semaine, il prenait les gens en flagrant délit de mensonge, même M. Lawrence, le pasteur, le jour où il refusa une invitation chez ses parents – « Il faut que j'écrive mon sermon pour dimanche », avait-il prétexté, alors que trois jours plus tôt, Tommy l'avait entendu dire à Mlle Emery, sa secrétaire, qu'une brusque inspiration lui était venue et qu'il avait rédigé trois prônes de suite, ce qui allait lui laisser un peu de temps libre le reste du mois.

Oui, même M. Lawrence mentait. Et il était le meilleur de tous. Quant aux autres...

Tommy attendit d'avoir 12 ans ; il était grand pour son âge et se croyait capable de se débrouiller tout seul. Il emprunta 20 dollars à la prétendue caisse secrète au fond du placard de la cuisine (à l'existence de laquelle sa mère avait fait allusion devant lui cinq ans plus tôt), et une nuit, vers 3 heures, il sortit de chez lui sur la pointe de pieds. Il sauta dans le train de marchandises pour Chillicothe. L'aventure commençait...

Il y avait une trentaine de personnes dans le car partant de Los Angeles. Niles était assis tout seul au fond, à côté du siège au-dessus la roue arrière. Il connaissait le nom de quatre des passagers, mais persuadé qu'eux ne se souvenaient pas de lui, il ne leur adressa pas la parole.

La vie était bien compliquée. Si l'on disait bonjour à quelqu'un qui vous avait oublié, il vous prenait pour un farceur ou un teneur. Et si vous croisie quelqu'un sans lui parler, croyant à tort qu'il vous avait oublié, il vous prenait pour un snob. Niles oscillait une demi-douzaine de fois par jour entre ces deux extrêmes. Il saluait quelqu'un – comme cette Bette Torrance, mettons – et on lui retournait un regard ahuri ; ou il passait devant quelqu'un qu'il estimait peu susceptible de se souvenir de lui, et tandis qu'il s'éloignait rapidement de la personne en question au cas où il en serait autrement, il entendait des paroles irritées du genre : « Mais pour qui il se prend, *celui-là* ? »

Il était donc assis seul, secoué sur son siège à chaque tour de roue,

tandis que l'unique valise contenant ses affaires bringuebalait pareillement dans le porte-bagages au-dessus de sa tête. C'était un des avantages de son talent : il pouvait voyager léger. Inutile de s'embarrasser de livres une fois qu'il les avait lus, et point n'était besoin d'amasser d'autres biens : ils lui devenaient vite trop familiers et il s'en désintéressait.

Il s'absorba dans la contemplation des poteaux indicateurs. Déjà le Nevada. La fuite sempiternelle, lassante, recommençait.

Il ne pouvait jamais rester longtemps dans la même ville. Il fallait qu'il aille dans un endroit nouveau, où il n'avait aucun souvenir, où personne ne le connaissait. Au cours des seize années qui s'étaient écoulées depuis son départ de chez lui, il en avait couvert du terrain.

Les emplois qu'il avait occupés lui revinrent en mémoire.

Il avait été correcteur d'épreuves pour une maison d'édition de Chicago. Il faisait la besogne de deux personnes. En général, quelqu'un lit le texte manuscrit et le corrige éventuellement, tandis que quelqu'un d'autre vérifie sur les épreuves si tout est propre. Niles avait simplifié cette méthode : il lisait une fois le manuscrit, le savait par cœur, et se contentait ensuite de vérifier sur épreuves si ça collait. Ce travail lui rapporta 50 dollars par semaine pendant un certain temps. Jusqu'au jour où il se remit en route.

Il s'était également produit dans un cirque ambulant qui faisait le trajet régulier entre l'Alabama et la Géorgie. Niles était vraiment à court d'argent, à l'époque. Il se rappelait comment il avait eu son emploi de phénomène de foire : En s'accrochant aux basques du patron du cirque pour le supplier de lui faire faire un essai. « Lisez-moi n'importe quoi – n'importe quoi ! Je me souviens de tout ! » Le patron s'était montré sceptique mais avait fini par céder lorsque Niles était presque tombé d'inanition dans son bureau. Il lui avait lu l'éditorial d'un hebdomadaire local et Niles l'avait répété mot pour mot. Il avait obtenu le poste, 15 dollars par semaine plus la nourriture, et se tenait dans un petit édicule sous un écriteau qui annonçait : « Le Magnétophone humain ». Les gens lui lisaient ou lui disaient quelque chose et il le répétait. C'était un travail fastidieux ; parfois les gens dévidaient des obscénités dont ils étaient incapables de se souvenir une minute plus tard. Il était resté quatre semaines dans le cirque. Son départ n'avait pas soulevé beaucoup de regrets.

Le car roulait dans la nuit brumeuse.

Niles avait eu d'autres situations, parfois bonnes, parfois mauvaises. Aucune n'avait duré très longtemps. Il avait eu aussi des aventures sentimentales – qui n'avaient pas duré longtemps non plus. Toutes les femmes avaient découvert sa mémoire anormale – même celles auxquelles il avait essayé de la cacher – et l'avaient abandonné peu après. Aucune ne pouvait rester avec un homme qui n'oubliait jamais,

qui pouvait toujours retirer du réservoir de son cerveau vos faux pas de la veille et vous les jeter à la figure sans possibilité de discuter. Un homme doué d'une mémoire parfaite ne pouvait jamais vivre très longtemps auprès d'êtres humains imparfaits.

Oublier, c'est pardonner, se dit-il. Le souvenir des injures et des querelles s'efface, on recommence de zéro. Mais lui, qui n'oubliait jamais rien, ne pouvait pas pardonner.

Il ferma un instant les yeux et s'appuya contre le cuir dur de son dossier. bercé par le rythme régulier du car, il finit par s'endormir. Le sommeil permettait à son esprit de se reposer ; sa mémoire le laissait en paix. Il ne rêvait jamais.

À Salt Lake City, il descendit, la valise à la main, et s'engagea dans la première direction qui s'offrit à lui. Il n'avait pas voulu aller plus loin. Tout ce qu'il possédait de liquide se montait à 63 dollars et il fallait les faire durer. Il trouva un emploi de plongeur dans un restaurant du centre-ville, y resta assez longtemps pour économiser 100 dollars et repartit, cette fois en auto-stop, en direction de Cheyenne. Il y demeura un mois, puis prit le car pour Denver, et de Denver, pour Wichita.

De Wichita, il alla à Des Moines, puis à Minneapolis, à Milwaukee, traversa l'Illinois en évitant soigneusement Chicago, pour atteindre enfin Indianapolis. Un parcours qui n'avait rien de nouveau. Il fêta mélancoliquement ses 29 ans, seul, dans une pension de famille d'Indianapolis, un jour pluvieux d'octobre, et, pour se remonter un peu le moral, se rappela son quatrième anniversaire en 1933... un des rares jours vraiment heureux de son existence.

Tout le monde était là, ses parents, ses camarades, son frère Hank qui, à 8 ans, était déjà solennel, et sa sœur Marian. Il y avait des bougies, des cadeaux, des gâteaux, du punch. Mme Heinsohn, la voisine, avait déclaré : « Il a déjà l'air d'un petit homme ! » et ses parents l'avaient regardé d'un air épanoui. On avait chanté, on s'était bien amusé. Après, le dernier jeu achevé et le dernier cadeau ouvert, tous les enfants repartis, les grandes personnes avaient fait cercle et parlé du nouveau président et de toutes les choses étranges qui se passaient dans le pays. Et le petit Tommy, assis au milieu du plancher, avait écouté, enregistrant chaque mot et rayonnant de bonheur parce que, ce jour-là, personne ne lui avait fait de la peine. Il avait été pleinement heureux, et l'était encore lorsqu'il était allé se coucher.

Niles se repassa deux fois cette petite fête dans sa tête, comme un vieux film qu'il aurait aimé : la bande ne s'abîmait jamais, l'enregistrement était aussi net qu'au premier jour. Il avait encore dans la bouche le goût à la fois doux et piquant du punch, il revivait l'ambiance chaleureuse de cette journée où, comme par accident, les

autres lui avaient permis d'être heureux.

Finalement, il laissa s'estomper cette vision joyeuse et se retrouva seul, dans une minable chambre meublée d'Indianapolis, par un après-midi sans soleil.

Joyeux anniversaire, songea-t-il amèrement. *Joyeux anniversaire !*

Il s'absorba dans la contemplation du mur verdâtre où, légèrement de guingois, était accrochée une médiocre reproduction d'un Corot. *J'aurais pu être une personnalité*, rumina-t-il, *une des merveilles du monde. Et je ne suis qu'un monstre qui rase les murs et gîte dans des chambres sur cour miteuses, sans oser faire savoir au monde ce dont je suis capable.*

Il fouilla dans sa mémoire et en tira la *Neuvième Symphonie* de Beethoven telle qu'il l'avait entendue, dirigée par Toscanini, à Carnegie Hall, un jour où il était de passage à New York. Cette interprétation était bien meilleure que celle enregistrée sur disque, mais cette fois-là, aucune bande sonore ne l'avait captée ; ce miracle s'était évanoui aussi définitivement qu'une flamme que l'on a soufflée, mais il vivait encore dans le cerveau d'un être humain. Niles se rappelait tout : le fracas majestueux des timbales, le souffle du basson en sueur introduisant la grande mélodie du finale, et même le *couac* du cor d'harmonie qui avait dû tellement exaspérer le maestro, la toux agaçante d'un homme au premier balcon au moment le plus exquis de l'*adagio*, le craquement des chaussures de Niles lorsqu'il s'était penché en avant...

Oui, tout était là. C'était de la haute fidélité au sens plein du terme.

Trois mois plus tard, il arriva dans la petite ville par une nuit froide et sans lune de janvier. Le vent d'hiver soufflait du nord, pénétrant le mince pardessus de Niles et faisant de la valise légère un fardeau presque insupportable pour ses mains engourdis, dépourvues de gants. Il n'avait pas eu l'intention de venir dans cette ville mais, s'étant trouvé à court d'argent dans le Kentucky, il n'avait pas eu le choix. Son objectif, c'était New York, où il pourrait vivre dans l'anonymat pendant des mois, où personne ne se formaliserait s'il oubliait de saluer quelqu'un dans la rue ou s'il abordait quelqu'un qui ne se souvenait plus de lui.

Mais New York, encore à des centaines de kilomètres, semblait inaccessible en cette nuit de janvier. Niles aperçut une enseigne : BAR. Il se força à avancer vers le néon bafouillant. Il buvait rarement, mais il avait besoin de sentir en lui la chaleur de l'alcool, et peut-être le patron aurait-il un petit boulot à lui proposer ou une chambre à louer pour les quelques dollars que Niles possédait encore.

Il y avait cinq hommes dans le bar, des routiers à en juger par leur aspect. Niles posa sa valise à gauche de la porte, frotta ses mains

glacées et exhala un petit nuage blanc. Le patron lui adressa un grand sourire.

« Fait plutôt frisquet, hein ? »

Niles réussit à lui rendre son sourire. « Je ne peux pas dire que je sois en nage. Donnez-moi de quoi me réchauffer. Un double bourbon, peut-être. »

Il lui en coûterait environ 90 cents. Il avait en poche 7 dollars et 34 cents.

Il prit le verre au creux de ses mains, but lentement, laissant l'alcool lui dévaler dans le gosier. Il songea à l'été au cours duquel il s'était retrouvé une semaine en rade à Washington, une semaine torride – 35 °C à l'ombre, humidité à l'avenant –, et ce souvenir l'aida à surmonter un peu les effets psychologiques du froid.

Il se détendit, se réchauffa. Derrière lui, une discussion allait bon train.

« ... je te dis que Joe Louis a réduit Schmeling en bouillie la seconde fois. Il l'a mis K-O au premier round !

— Pas du tout ! Cette fois-là, Louis l'a battu aux points au bout du quinzième round.

— Il me semble que...

— J'suis prêt à parier. 10 dollars que c'était aux points en quinze rounds. »

Ricanements. « Ça me ferait mal d'empocher ton fric si facilement, mon vieux. Tout le monde sait que ç'a été un K-O au premier round...

— 10 dollars, je te dis. »

Niles se retourna. Deux routiers, deux robustes gaillards en caban sombre, se parlaient nez à nez. Automatiquement, Niles se souvint : *Louis avait mis Max Schmeling K-O au premier round au Yankee Stadium de New York, le 22 juin 1938.* Il ne s'était jamais intéressé aux sports et surtout pas à la boxe, mais il avait jeté une fois les yeux sur un almanach sportif qui donnait la liste des combats remportés par Joe Louis, et naturellement, tout s'était imprimé dans sa tête.

Il regarda distraitement le plus costaud des deux hommes plaquer un billet de 10 dollars sur le comptoir. L'autre fit de même. Puis le premier se tourna vers le barman. « Bon, toi qu'es un mec à la coule, qui de nous deux a raison à propos du deuxième combat Louis-Schmeling ? »

Le barman, un individu anodin d'un certain âge, au crâne dégarni, aux yeux sans expression, se mâchonna un instant les lèvres, haussa les épaules et finit par répondre : « Difficile de se rappeler. Doit bien y avoir vingt-cinq ans de ça, non ? »

Vingt, corrigea mentalement Niles.

« Voyons, reprit le barman. Il me semble bien pourtant... oui, c'est ça. Il a fallu quinze rounds et les juges ont donné la victoire à Louis.

Je me rappelle que ça a fait un raffut de tous les diables ; les journaux disaient que Joe aurait dû le démolir bien plus vite que ça. »

Un sourire de triomphe apparut sur le visage du routier le plus corpulent. Il empocha prestement les deux billets.

L'autre fit la grimace et se mit à brailler : « Hé ! Vous avez arrangé ça à l'avance, tous les deux ! Je sais fichtrement bien que Louis a mis l'Allemand K-O au premier round.

— Tu as entendu ce que monsieur a dit. L'argent est à moi.

— Non », dit soudain Niles d'une voix paisible qui sembla pourtant résonner à travers la salle. *Mais tais-toi donc !* s'intimait-il. *Ça ne te regarde pas ! Ne t'en mêle pas.*

Mais c'était trop tard.

« Qu'est-ce que vous dites ? demanda celui qui avait perdu les 10 dollars.

— On vous a eu. Louis a bien gagné le combat en un round. C'était le 22 juin 1938, au Yankee Stadium. Le barman confond avec le match contre Arturo Godoy, qui a duré quinze rounds. C'était en 1940. Le 9 février.

— Ah ! j'en étais sûr ! Rends-moi mon argent ! »

Mais l'autre homme, sans prêter attention à cette injonction, s'était tourné vers Niles. Il avait un visage froid, des épaules carrées, et déjà ses poings se crispaient.

« Un petit malin, hein ? Ça vous connaît, la boxe ?

— Non. C'est simplement que je n'avais pas envie de voir quelqu'un se faire rouler », s'obstina Niles. Il savait ce qui l'attendait. Le routier avançait vers lui du pas mal assuré d'un ivrogne ; le barman s'était mis à glapir, les autres s'écartaient déjà.

Le premier coup atteignit Niles dans les côtes. Avec un grognement de douleur, il recula en chancelant, mais l'autre le saisit à la gorge et le gifla par trois fois. Il entendit vaguement quelqu'un crier : « Hé, lâche-le ! Il n'a rien fait de mal ! Tu veux le tuer ? »

Une salve de coups le plia en deux ; son œil droit se mit à enfler, un poing s'écrasa sur son épaule gauche, qui en fut tout engourdie. Il tournoya et fit quelques pas à l'aveuglette, sachant que son cerveau enregistrerait pour toujours chaque seconde de ce supplice.

À travers ses yeux mi-clos, il vit des hommes s'efforcer de maîtriser le forcené. L'homme se débattait et décocha un dernier coup de pied dans l'estomac de Niles, lui labourant une côte. Finalement, les autres l'entraînèrent.

Niles demeura seul au milieu de la salle, s'efforçant de rester debout et de résister à la douleur qui le tараudait en une douzaine d'endroits.

« Ça va ? demanda une voix compatissante. Ces types-là sont des brutes. Faut pas se mêler de leurs histoires.

— Ça va, articula péniblement Niles. Laissez-moi... reprendre... mon souffle.

— Là. Asseyez-vous. Buvez quelque chose. Ça vous remettra.

— Non. » *Je ne peux pas rester là. Il faut que je parte.* « Ça ira », murmura-t-il sans conviction. Il prit sa valise, serra son manteau autour de lui et sortit du bar à pas lents.

Il n'avait pas fait 5 mètres que la douleur devint intolérable. Il s'affaissa brusquement et tomba face en avant dans la nuit. Sentant la terre gelée contre sa joue, il essaya de se relever. En vain. Il resta où il était, à se rappeler toutes les souffrances de sa vie, les coups, les cruautés, et quand le poids des souvenirs devint trop lourd, il perdit connaissance.

Le lit était chaud, les draps propres et frais. Niles revint lentement à lui, connut un bref instant de désorientation, puis son infailliable mémoire lui fournit tous les détails sur son évanouissement dans la neige et il comprit qu'il était à l'hôpital.

Il essaya d'ouvrir les yeux ; l'un, tuméfié, demeura fermé, mais il réussit à écarter les paupières de l'autre.

Il se trouvait dans une petite chambre – pas celle d'un hôpital ultramoderne comme dans les grandes villes, mais d'une clinique modeste de province, avec un plafond à moulures et des rideaux de macramé à travers lesquels filtrait le soleil de l'après-midi.

Ainsi on l'avait trouvé et transporté à l'hôpital. Heureusement, car il aurait pu mourir dehors, dans la neige. Mais quelqu'un avait alerté l'hôpital. C'était une grande première que l'on se soit soucié de lui venir en aide ; la façon dont il avait été traité dans le bar la veille – mais était-ce bien la veille ? – était plus typique du comportement d'autrui à son égard. En vingt-neuf ans, il n'avait pas entièrement réussi à apprendre l'art du camouflage et de la dissimulation et il en subissait chaque jour les conséquences. Il avait le plus grand mal à se rappeler – lui qui n'oubliait rien – que les autres ne lui ressemblaient pas et lui en voulaient d'être différent.

Il se tâta les côtes avec précaution. Non, aucune ne semblait brisée – juste des contusions. D'ici un jour ou deux, on le laisserait sans doute repartir.

Une voix enjouée s'exclama : « Ah ! vous êtes réveillé, monsieur Niles ! Vous vous sentez mieux ? Je vais vous faire du thé. »

Il leva les yeux et ressentit comme un pincement de cœur. C'était une infirmière d'une vingtaine d'années, probablement une novice, avec des cheveux blonds bouclés et de grands yeux bleu clair. Le sourire qu'elle adressait à Niles ne semblait pas purement professionnel. « Je suis Mlle Carroll, votre infirmière de jour. Tout va bien ?

— Oui, dit Niles d'un ton hésitant. Où suis-je ?

— À l'hôpital général du comté. On vous a amené hier soir, tard dans la nuit. Il semble qu'on vous ait attaqué et abandonné près de la Nationale 32. Une chance que Mark McKenzie soit allé promener son chien, monsieur Niles. » Elle le considéra avec gravité. « Vous vous rappelez ce qui vous est arrivé ? Je veux dire... le choc... entraîne parfois... l'amnésie. »

Niles se mit à rire. « Rien à craindre de ce côté-là. Je suis Thomas Richard Niles, et je me rappelle fort bien ce qui s'est passé. Quelle est l'étendue des dégâts ?

— Contusions superficielles, léger choc nerveux, engelures sans gravité. Vous serez vite sur pieds. Le Dr Hammond va procéder à un examen général lorsque vous aurez mangé. Je vais vous apporter du thé. »

Niles regarda la fine silhouette disparaître dans le couloir.

Charmante fille, se dit-il, jolis yeux, alerte... *pleine de vie.*

Le vieux cliché : le malade qui s'éprend de son infirmière. Mais je crains qu'elle ne soit pas pour moi !

Brusquement la porte se rouvrit et la jeune fille réapparut, chargée d'un petit plateau en émail. « J'ai une surprise pour vous, monsieur Niles. Vous ne devinerez jamais... Une visite. Votre mère.

— Ma mère !

— Elle a lu un petit entrefilet sur vous dans le journal local. Elle attend dehors. Il paraît qu'elle ne vous a pas vu depuis dix-sept ans ! Vous voulez que je vous l'envoie tout de suite ?

— Je pense que oui », fit Niles d'une toute petite voix.

L'infirmière repartit. *Mon Dieu !* se dit-il. *Si j'avais su que j'étais si près de la maison...*

Jamais je n'aurais dû revenir en Ohio.

La dernière personne qu'il voulait voir était bien sa mère. Il se mit à trembler sous les couvertures. Le plus ancien et le plus terrible de ses souvenirs surgit du sombre recoin de son esprit où il croyait l'avoir emprisonné à jamais. Le passage soudain de la chaleur au froid, des ténèbres à la lumière, la claque sèche d'une lourde main sur ses fesses, la douleur crucifiante de savoir qu'il avait quitté son refuge, qu'à présent, il était... *au monde, et par conséquent voué au malheur...*

Le cri déchirant du nouveau-né résonna à nouveau dans sa tête. Il ne pouvait oublier l'instant de sa naissance. Et sa mère était la seule personne qu'il ne pourrait jamais pardonner puisqu'elle l'avait jeté dans cette existence exécration. Il redoutait le moment où...

« Bonjour, Tom. Il y a bien longtemps... »

Dix-sept années l'avaient fanée, avaient creusé des rides dans son visage, rendu les joues plus flasques, les yeux bleus moins vifs, fait grisonner les cheveux bruns. Elle souriait. Et à sa grande surprise,

Niles réussit à lui retourner son sourire.

« Maman !

— J'ai lu dans le journal qu'on avait transporté à l'hôpital un homme d'une trentaine d'années appelé Thomas Richard Niles. Alors je suis venue voir si c'était toi... et c'était bien toi. »

Un mensonge lui vint à l'esprit, qu'il ne refoula pas car c'était un pieux mensonge. « Je revenais chez nous. En auto-stop. Mais il m'est arrivé un petit ennui en route.

— Je suis heureuse que tu aies décidé de revenir, Tom. Je suis si seule depuis la mort de ton père. Hank est marié, naturellement. Marian aussi... Quelle joie de te revoir. Je n'osais plus l'espérer. »

Il se laissa aller contre son oreiller, perplexe, se demandant pourquoi la présence de sa mère ne soulevait en lui aucune haine. Il n'éprouvait que de la tendresse. Lui aussi était heureux de la revoir.

« Comment ça s'est passé... toutes ces années, Tom ? Ça n'a pas dû être facile. Je le vois à ton visage.

— Non, ça n'a pas été facile. Tu sais pourquoi je me suis enfui ? »

Elle inclina la tête. « À cause de ta mémoire. Tu n'oublies jamais rien. Je le sais depuis longtemps. Ton grand-père était comme ça aussi.

— Mon grand-père... mais...

— Tu tiens cela de lui. Je ne te l'ai jamais dit, je crois. Il ne s'entendait pas très bien avec nous. Il a quitté maman quand j'étais toute petite et je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. Alors j'ai toujours pensé qu'un jour ou l'autre tu disparaîtrais comme lui. Mais toi, tu es revenu. Es-tu marié ? »

Il secoua la tête.

« Tu devrais y songer, Tom. Tu vas avoir 30 ans. »

La porte s'ouvrit et un médecin à l'air compétent apparut. « Il faut vous en aller à présent, madame Niles. Vous pourrez revoir votre fils plus tard. Il faut que je l'examine maintenant qu'il a repris connaissance.

— Bien sûr, docteur. » Elle lui sourit, puis sourit à son fils. « À bientôt, Tom.

— À bientôt, maman. »

Il se rallongea, fronçant les sourcils, tandis que le médecin le palpait sur toutes les coutures. *Je ne déteste pas ma mère.* Un émerveillement grandissant s'élevait en lui et il se rendit compte qu'il aurait dû rentrer chez lui depuis longtemps. Il avait changé intérieurement, sans même s'en apercevoir.

S'enfuir était la première phase du processus de croissance, une phase nécessaire. Mais revenir plus tard était signe de maturité. Il était revenu. Et il comprit brusquement que pendant toute sa dure vie d'adulte, il s'était conduit comme un enfant.

Il possédait une faculté immense et terrible, trop grande pour lui jusqu'alors. Se prenant pour une victime, s'apitoyant sur son sort, il avait refusé d'admettre les défaillances des autres, ce qui lui avait valu leur haine. Mais il ne pouvait pas s'enfuir toute sa vie. Il fallait bien que vienne un temps où il pourrait s'accommoder de ce pouvoir, apprendre à vivre avec au lieu de gémir et de se torturer volontairement.

Ce temps était venu. Bien tard.

Son grand-père avait eu ce don, ce qu'on ne lui avait jamais dit. Ainsi c'était héréditaire. S'il avait des enfants, eux non plus n'oublieraient jamais.

Il était de son devoir de ne pas laisser ce don mourir avec lui. D'autres, moins susceptibles, moins sensibles que lui, lui succéderaient, des gens qui sauraient se rappeler une symphonie de Beethoven dans son intégralité ou un bout de conversation vieux de dix ans. Pour la première fois depuis l'anniversaire de ses 4 ans, il éprouva un timide frémissement de bonheur. Le temps des errances était terminé ; il était rentré chez lui. *Si j'apprends à vivre avec les autres, peut-être seront-ils capables de vivre avec moi.*

Il vit tout ce qui lui manquait encore : une femme, un foyer, des enfants...

« ... quelques jours de repos, beaucoup de boissons chaudes et il n'y paraîtra plus, monsieur Niles, disait le médecin. Désirez-vous quelque chose ?

— Oui. J'aimerais voir l'infirmière, Mlle Carroll. »

Le médecin sourit et sortit. Niles attendit, tout à sa joie d'avoir dépouillé le vieil homme. Il brancha son esprit sur le troisième acte des *Maîtres chanteurs* à titre d'arrière-fond plein de gaieté et s'abandonna à la douce chaleur qui l'inondait.

Lorsque la jeune fille entra dans la pièce, il souriait, se demandant comment tourner ce qu'il avait envie de dire.

IL ÉTAIT UNE VIEILLE FEMME

Ici, comme dans les « les chants de l'été », on me voit me détacher de ce style passe-partout destiné aux revues de S-F que je me faisais la plupart du temps un devoir de pratiquer au cours de cette période très commerciale de mes débuts, pour m'essayer à plus ambitieux. Écrit en novembre 1957, accepté quelques mois plus tard par Larry Shaw, rédacteur en chef d'Infinity, ce texte a paru dans le dernier numéro du magazine en novembre 1958 (livraison dont, avec deux autres nouvelles sous pseudonyme et une rubrique critique au sommaire, j'ai rempli à moi seul 75 des 130 pages). Mon registre indique que j'ai fini par toucher 65 dollars deux ou trois mois après la publication, et il n'est pas impossible que j'aie eu du mal à me faire payer.

Le thème des naissances extra-utérines multiples m'a suffisamment intéressé pour que je le réutilise de façon très différente huit ans plus tard dans mon roman Un jeu cruel(3), le premier livre notable de ma maturité littéraire.

Dès ma tendre enfance, on m'a élevé pour me consacrer à l'histoire ; ayant acquis la certitude que je n'y ferai jamais carrière, il ne me déplait pas d'accomplir ici ce qui restera ma première et dernière œuvre d'historien.

Je rédigerai donc l'histoire de cette femme étrange et unique, Mlle Donna Mitchell, mère de mes trente frères et de moi-même.

C'était une personne dotée d'une extraordinaire force intérieure et d'une intense perception des choses que notre mère. Je me souviens d'elle clairement ; je la revois entourée de tous ses fils, dans notre ferme retirée du Wisconsin par ce premier soir d'été, alors que nous venions d'arriver de tous les endroits du pays afin de la rejoindre pour les vacances. Trente et un fils, grands et solides gaillards de 1,85 mètre, aux cheveux blonds en désordre, aux yeux bleus, en bonne santé et bien nourris, âgés de 21 ans et 14 jours – tous identiques comme des jumeaux.

Oh, il existait bien de menues variations de l'un à l'autre, mais il n'y avait qu'elle et nous pour les percevoir. Aux yeux des étrangers, nous aurions passé pour identiques ; ce qui expliquait pourquoi nous

prenions soin de ne jamais nous montrer en groupes. Nous étions les seuls à remarquer nos différences, pour avoir vécu avec elles si longtemps.

Je connaissais le grain de beauté qu'arborait mon frère Leonard sur la joue droite – à la différence de celui de Jonas qui se trouvait sur la joue gauche. J'identifiais le menton un peu fuyant de Peter, le nez légèrement busqué de Dewey, le teint un peu plus rose de Donald. Je distinguais Paul aux lobes pendants de ses oreilles, Charles à son strabisme, Noël au pli de sa lèvre inférieure. La pilosité du visage de David était particulièrement marquée, les narines de Mark étaient évasées, les sourcils de Claude épais.

Oui, nous échouions rarement à nous reconnaître les uns les autres. Je distinguais Edward d'Albert, George de Philip, Frederick de Stephen presque par instinct. Et Mère ne nous confondait *jamais*.

C'était une femme d'allure royale, très grande, dont même l'âge mûr n'avait en rien altéré le maintien majestueux. Ses yeux, à l'instar des nôtres, étaient bleus, ses cheveux, nous disait-elle, autrefois blonds comme les nôtres. Sa voix grave et mélodieuse avait des intonations vigoureuses : celle d'une personne faite pour commander. Elle avait été professeur de biochimie dans une université (elle n'avait jamais indiqué laquelle, tant le nom lui en était devenu haïssable), et nous savions tous par cœur l'histoire de sa vie et de notre étrange naissance.

« J'avais une théorie, déclarait-elle. Une théorie fort peu orthodoxe, et elle mettait en rage les gens qui m'entouraient, aussi ont-ils fini par me flanquer à la porte. Mais ça m'était égal. À bien des égards, ç'a été le jour le plus heureux de mon existence.

— Raconte, Mère », demandait toujours Philip. Destiné à être dramaturge, il prenait plaisir à entendre répéter l'histoire chaque fois que nous étions ensemble.

Elle continuait : « J'avais une théorie. Je soutenais que c'est l'environnement qui façonne la personnalité. Je pensais qu'à partir d'une même combinaison de gènes sains on obtiendrait à l'âge adulte des individus tous différents. J'avais un projet pour le vérifier... mais c'est quand je l'ai exposé qu'on m'a renvoyée. Par chance, j'avais épousé un riche homme d'affaires qui était mort d'un infarctus l'année précédente. Grâce à lui, j'étais dégagée de tout souci financier et, une fois déchargée de mon poste universitaire, en mesure de mener mes recherches pour mon propre compte. Je suis donc venue habiter le Wisconsin, où j'ai entamé la réalisation de mon projet. »

Et le récit se poursuivait, telle une litanie.

Elle avait acheté une grande ferme pleine de coins et de recoins, en pleine campagne, à l'abri des regards indiscrets. Puis, par une chaude journée d'été, elle s'était mise en route à travers champs, avait fini par

rencontrer un ouvrier agricole grand et musclé et, à la grande surprise de celui-ci, l'avait séduit sur place.

Venait ensuite l'épisode concernant ce zygote unique et miraculeux que Mère avait extrait de son corps et dont elle avait guidé la croissance avec soin dans des bacs nutritifs spéciaux ; soumis à des traitements par irradiation, congélation, stimulation et ajouts d'hormones, il avait fini, exaspéré, par se diviser en trente-deux parties dont chacune avait grandi indépendamment pour donner un embryon complet.

Les embryons étaient devenus des fœtus, et les fœtus des bébés dans les ingénieuses matrices artificielles créées par notre mère. L'un d'eux était mort de narcose accidentelle avant la naissance ; les autres avaient survécu, trente et un fœtus identiques de sexe masculin, tous issus du même ovule, pour devenir ce que nous étions maintenant.

Avec la formidable énergie qui la caractérisait, Mère s'était occupée à elle seule des trente et un bébés. Puis le stade capital de son expérience était arrivé. À l'âge de dix-huit mois, elle nous avait différenciés, attribuant à chacun sa chambre, ses jouets particuliers – et par la suite, ses livres spécifiques. Chacun de nous était sélectionné pour un métier donné. Là devait résider la preuve ultime de la justesse de sa théorie. Génétiquement identiques, physiquement identiques hormis les modifications mineures apportées à nos corps par la vie, nous n'en devons pas moins nous orienter dans des voies radicalement différentes.

Elle nous avait assigné nos futurs rôles au hasard. Philip serait dramaturge, Noël romancier, Donald médecin, Allan astronome. Barry se consacrerait à la biologie et Albert monterait sur les planches. George deviendrait pianiste de concert, Claude compositeur, Leonard membre du barreau, Dewey dentiste. Mark serait athlète et David diplomate. Le journalisme attendait Jonas, la poésie Peter, la peinture Paul. Edward devait être ingénieur, Saul militaire, Charles homme politique ; quant à Stephen, il voguerait sur les mers. Martin était dirigé vers la chimie, Raymond vers la physique, James vers la haute finance. Ronald serait bibliothécaire, Robert comptable ; John entrerait dans les ordres et Douglas dans l'enseignement. Anthony allait être critique littéraire, William libraire, Frederick pilote d'avion. À Richard était réservée une carrière criminelle ; quant à moi, Harold, je devais vouer mes efforts à l'étude de l'histoire et à la rédaction d'ouvrages s'y rapportant.

Ainsi se présentait le plan élaboré par Mère. Laissez-moi maintenant relater mon enfance et mon adolescence, afin d'illustrer la manière dont elle l'a mis en œuvre.

Mes premiers souvenirs concernent les livres. J'avais une chambre

au premier étage de notre vaste demeure. À ma gauche se situait celle de Martin, ce que j'allais regretter plus tard, quand l'air restait empuanti en permanence par ses expériences chimiques. Et à ma droite celle de Noël, dont la machine à écrire précoce devait crépiter parfois jusqu'à l'aube tandis qu'il travaillait à son interminable premier roman.

Mais ces manifestations appartenaient encore à l'avenir. Je me rappelle m'être réveillé un matin pour découvrir que, cette nuit-là, une bibliothèque avait surgi dans ma chambre ; elle ne contenait qu'un seul livre : *l'Histoire de l'humanité* de Hendrick Willem van Loon. J'avais alors 4 ou 5 ans ; grâce à la pédagogie intensive déployée par notre mère, nous lisions tous couramment à cet âge, et je me suis creusé la tête pour déchiffrer page après page, apprenant les exploits de Charlemagne et Richard Cœur de Lion et contemplant les griffonnages enjolivés des illustrations de van Loon.

D'autres livres allaient suivre. *Profil de l'histoire* de H.G. Wells, qui me fascinait et me rebutait tout à la fois. Toynbee en édition abrégée puis, à mon adolescence, dans sa version complète. Churchill, avec sa prose chantante et ses phrases fleuries. L'ouvrage massif et poétique de Sandburg sur la vie de Lincoln ; le Wedgwood sur la guerre de Trente Ans ; Will Durant en six ou sept copieux volumes.

Je lisais ces livres. Je les lisais même si certains passages m'échappaient, sachant que je m'y reporterais un jour pour y découvrir une signification nouvelle. Mère m'aidait, me guidait, ne me laissait aucun répit. Le panorama des hauts faits de l'homme commençait à prendre un sens pour moi. Me joindre aux rangs des chroniqueurs qui avaient narré cette épopée me paraissait le seul but valable dans l'existence.

Chaque été, de ma quatorzième à ma dix-septième année, j'ai voyagé – seul, bien sûr, Mère tenant à nous inculquer l'indépendance. Je visitais les hauts lieux de l'histoire des États-Unis : Washington, Mount Vernon, Williamsburg, Bull Run, Gettysburg. Le sens du passé s'éveillait en moi.

Ces étés représentaient mes seules occasions de contact avec les étrangers, car durant toute l'année et notamment au long de ces hivers où la neige nous isolait, nous ne bougions pas de la ferme où d'étroits liens familiaux nous unissaient. Jamais nous ne sommes allés à l'école : impossible de nous y inscrire en masse sans éveiller la curiosité que notre mère voulait éviter.

C'était donc elle qui nous dispensait l'enseignement, avec un soin et une attention qu'aucun professeur n'aurait pu nous témoigner. Et nous grandissions, en divergeant les uns et les autres vers nos professions futures, comme les branches d'un arbre.

Bien entendu, en tant qu'historien en devenir, j'avais pris l'initiative

d'observer les modifications qui se produisaient dans la microsociété où nous vivions, à savoir le milieu familial. Je prenais en secret des notes sur les progrès accomplis par mes frères et sur les changements que le temps apportait à Mère. Elle conservait une surprenante vigueur, compte tenu du considérable fardeau qu'elle s'était imposé. *Fabuleux* est le mot qui convient pour décrire son personnage.

Nous avons atteint l'adolescence. À cette époque, Martin avait transformé sa chambre en un imposant laboratoire, Leonard nous tenait des discours sur toutes les questions juridiques délicates et Anthony se plongeait dans Proust et Kafka, dont il donnait de saisissantes analyses. Notre maison était une ruche en perpétuelle activité, où je me rappelle ne m'être jamais ennuyé plus de quelques secondes passagères. Il y avait toujours des distractions : Claude et George se disputant la place au piano en jouant des coudes tandis qu'ils interprétaient la sonate pour piano à quatre mains de Claude, Mark lançant une balle de base-ball à travers une fenêtre, Peter déclamant des sonnets d'inspiration licencieuse au cours de notre repas pris en commun.

Nous nous adonnions bien sûr à la lutte, car nous étions tous robustes et bien portants. Mère nous y encourageait ; le samedi après-midi était dévolu à des combats de lutte qui nous permettaient de mesurer les uns contre les autres nos forces en plein développement.

C'était toujours notre mère la personnalité dominante ; elle arpentait la ferme la tête haute, nous hélait de sa voix sonore, nous affectait à des tâches, nous voyait en particulier à tour de rôle. Elle avait le talent de donner à chacun l'impression qu'il était son préféré, celui dont l'avenir lui importait le plus. C'était faux, bien sûr ; même si, un jour, Jonas a émis l'hypothèse perfide que c'était Barry son *véritable* favori, car il devait devenir biologiste comme elle.

J'en doutais. J'avais beaucoup appris sur la psychologie des êtres à travers mes lectures, et je savais que Mère était quelqu'un d'extraordinaire – une fanatique, si l'on veut, ou simplement une femme possédée par un démon intérieur, mais avant tout une personne à la totale intégrité intellectuelle, qui avait entrepris cette fantastique expérience dans le but de vérifier le bien-fondé de ses convictions.

Et je savais qu'une femme pareille ne pouvait s'abaisser à un favoritisme mesquin. Mère était unique. Née homme, elle aurait peut-être changé le cours entier du développement de l'humanité.

Quand nous avons eu 17 ans, elle nous a tous réunis autour de la grande table dans la salle commune. Elle n'a eu besoin de toussoter qu'une fois pour faire taire le bruit des conversations.

« Mes fils », a-t-elle déclaré, et l'écho de sa voix s'est répercuté dans tout le rez-de-chaussée, « mes fils, l'heure est venue pour vous de

quitter la ferme. »

Nous étions éberlués, même ceux d'entre nous qui avaient prévu l'échéance. Mais elle nous a fourni des explications que nous avons admises sans protester.

On ne peut pas devenir médecin, chimiste, romancier ni même historien en vase clos. Il faut entrer dans le monde. Et on a besoin de certaines qualifications professionnelles.

En d'autres termes, il nous fallait aller à l'université.

Pas tous, forcément. Robert, pour être comptable, suivrait les cours d'une école commerciale. Mark, devenu grâce à des années d'entraînement, un lanceur accompli au base-ball, se rendrait à Milwaukee pour subir les épreuves d'admission dans une équipe sportive. Claude et George, l'aspirant compositeur et l'aspirant pianiste, s'inscriraient tous deux à un conservatoire de la Côte Est en se faisant passer pour deux frères jumeaux.

Les autres fréquenteraient l'université ; ceux qui devaient se consacrer à des branches comme la médecine et la chimie effectueraient ensuite des études spécialisées. Mère jugeait essentiel le passage par l'université, même pour un poète, un peintre ou un romancier.

Seul, l'un de nous ne serait envoyé dans aucune institution. Il s'agissait de Richard qui devait être notre criminel. Il avait déjà opéré plusieurs expéditions dans les villages et les villes de la région, pour revenir après quelques jours ou semaines en possession d'argent ou de bijoux, et le sourire coupable. Il serait lâché dans l'école de la Vie, et Mère l'avertit de veiller à ne jamais se faire prendre.

Quant à moi, je partirais pour Princeton et sa faculté de lettres et sciences humaines. Ayant reçu, comme mes frères, une éducation privée, je n'avais aucun diplôme à produire et j'ai dû passer un examen d'entrée. Bien entendu, je l'ai réussi et j'ai été admis sans problème. J'ai annoncé la nouvelle par téléphone à notre mère, qui a envoyé un chèque de 3 000 dollars pour couvrir les frais de ma première année.

J'ai choisi l'histoire comme matière principale ; mes unités de valeur de première année comprenaient l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre médiévale et les grands courants historiques de l'Europe occidentale. Naturellement, j'ai obtenu les meilleures notes de la classe dans les deux cas. Je travaillais avec une ardeur mêlée de frénésie. À mes options – sciences et arts – je ne consacrais que le strict nécessaire, mais je vouais à l'histoire une passion dévorante. Du moins au cours de ces deux premiers semestres.

En juin, après les examens de fin d'année, j'ai regagné le Wisconsin, où Mère m'attendait. Je suis arrivé le 21 juin ; comme toutes les facultés ne fermaient pas en même temps, certains de mes frères

étaient revenus depuis une semaine et plus, et d'autres devaient encore rentrer. Richard avait écrit qu'il se trouvait à L.A. et nous rejoindrait le 1^{er} juillet. Mark, dont l'équipe de base-ball jouait au Nouveau Mexique, aurait lui aussi quelque retard.

L'été a passé bien vite. Il s'est écoulé comme tous ceux d'avant notre entrée en fac. Nous confrontions nos spécialités respectives, bavardions, avions des conversations en privé avec Mère pour discuter des buts qui nous restaient à atteindre. À part Claude et George, nous étions éparpillés dans tout le pays, et dans des établissements différents.

J'ai regagné Princeton à l'automne, pour ma deuxième année. Celle-ci et la suivante ont passé de la même manière, avec le traditionnel voyage vers l'ouest et la maison pour les vacances d'été.

Mais c'est au cours de ces deux ans que j'ai commencé à déceler en moi un curieux changement que je n'ai osé signaler ni à Mère, quand je la rencontrais dans sa chambre contiguë à la bibliothèque, en ces jours de juillet, lors de nos entretiens en particulier, ni à mes frères. Je le gardais pour moi, même si je ruminais à son sujet et me demandais pourquoi un tel phénomène m'arrivait, pourquoi il fallait que ce soit moi qui le subisse.

Car je découvrais que l'étude de l'histoire me devenait fastidieuse.

Cet esprit de rébellion n'a fait que croître durant ma dernière année de fac. Mes notes restaient excellentes, j'avais obtenu tous mes diplômes avec mention, plusieurs universités de troisième cycle m'avaient contacté pour me proposer de poursuivre mes études en leur sein et je m'étais fait quelques amis qui, bien entendu, ignoraient tout de mes curieuses origines familiales, mais mon sens des valeurs se modifiait peu à peu.

Je me rendais compte que j'avais épuisé mon intérêt pour l'histoire à force de l'approfondir. Pendant quinze ans, aussi bien à l'état de veille qu'en plein sommeil, j'avais songé à Waterloo et à Bunker Hill, étudié la personnalité de Jacques II et celle de Cromwell, tenu des conversations imaginaires avec César Auguste, Charles Martel et Jefferson.

Et j'en concevais de l'ennui.

Mon trouble devenait évident aux yeux des autres aussi. L'un de mes amis m'a demandé un jour, durant notre dernier semestre : « Il y a quelque chose qui te tracasse, Harry ? »

J'ai secoué la tête – trop vivement. « Non. Pourquoi ? J'ai l'air tracassé ? »

— Pire. Tu as l'air obsédé. »

Nous en avons ri, puis nous sommes allés boire quelques bières, et ma langue n'a pas tardé à se délier un peu.

J'ai avoué : « Oui, il y a quelque chose qui me tracasse. J'ai bien

peur de ne pas répondre aux attentes que ma famille a placées en moi.

— Tu plaisantes, Harry ! s'est-il esclaffé. Un brillant sujet comme toi, avec la carrière qui t'attend ? Qu'est-ce qu'ils veulent donc de toi, ton sang ? »

J'ai gloussé, vidé ma chope et marmonné une réponse évasive, mais intérieurement, j'étais glacé.

Tout ce que j'étais, je le devais à Mère. Elle m'avait fait. Or j'arrivais au bout du rouleau comme étudiant en histoire. J'étais la honte de la famille, la brebis galeuse, l'œuf pourri. Raymond se passionnait pour la physique nucléaire, Mark se glorifiait de ses exploits sportifs, Paul peignait gaiement dans son atelier de Greenwich Village et même Robert semblait prendre plaisir à la comptabilité.

J'étais le seul à avoir échoué. L'histoire se muait pour moi en objet de dégoût. J'entrais en révolte contre elle. J'allais décevoir ma mère, m'attirer le mépris de mes frères et vivre dans le désespoir en haïssant mon métier d'historien, unique domaine pour lequel je serais qualifié.

J'ai obtenu ma maîtrise avec mention, quelques jours après mon vingt et unième anniversaire. J'ai envoyé un télégramme à Mère pour lui annoncer la nouvelle et l'informer de mon retour, et j'ai acheté mon billet de train.

Le voyage jusqu'au Wisconsin était long et fatigant. Je l'ai passé à réfléchir, à essayer de décider quelle attitude adopter.

Je pouvais faire preuve de duplicité, feindre aux yeux de ma mère de poursuivre mes recherches historiques tout en me préparant en secret à exercer une profession plus attrayante – dans le domaine juridique, par exemple.

Je pouvais lui confesser mon échec, lui demander pardon d'avoir nui à la réussite de son plan et recommencer d'autres études à zéro.

Je pouvais aussi m'accrocher à l'histoire, m'obliger à m'y intéresser, lutter contre moi-même afin que les desseins de Mère se réalisent.

Aucune de ces solutions ne me tentait, et c'est avec lassitude et appréhension que je suis arrivé à la ferme.

Le premier de mes frères que j'ai rencontré était Mark. Assis sur la véranda, il lisait un livre que j'ai aussitôt reconnu non sans surprise : le premier volume des mémoires de Churchill. Il a levé les yeux avec un pâle sourire.

J'ai froncé les sourcils. « Je ne m'attendais pas à te trouver ici, Mark. D'après la rubrique sportive, les Braves jouent sur la Côte en ce moment. Tu n'es donc pas avec eux ?

— Ils m'ont rendu ma liberté. » Un simple murmure.

« Quoi ? »

Il a haussé les épaules. « Bon pour la casse à 21 ans. Ils m'ont donné le statut de joueur indépendant. Bref, je peux me joindre à toute équipe qui voudra de moi.

— Et tu t'octroies un peu de repos avant d'aller proposer ailleurs tes services ? »

Il a secoué la tête. « J'en ai assez. Je suis vidé, Harry. C'est bien simple : je ne supporte plus le base-ball. C'est un jeu ridicule, stupide. Tu sais combien de fois je dois lancer la balle à un type qui tient une batte entre les mains ? Cent, cent cinquante fois par partie, tous les quatre jours. Et tout ça pourquoi ? À quoi ça sert ? Qu'est-ce que j'en ai à fiche ? »

Il y avait un étrange éclat dans son regard. « Tu as prévenu Mère ? lui ai-je demandé.

— Je n'ose pas ! Elle me croit en congé. Harry, comment veux-tu que je lui dise...

— Je sais bien. » Je lui ai résumé mes propres désillusions avec l'histoire. Chacun de nous respirait mieux : il n'était pas le seul dans une mauvaise passe. J'ai ramassé ma valise et suis entré dans la maison.

Dewey nettoyait la salle commune. Il m'a salué d'un air maussade. « Alors, comment se porte notre dentiste ? » ai-je questionné.

Il s'est retourné pour me lancer un regard noir.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? ai-je repris.

— Je suis accepté dans quatre écoles dentaires.

— Dans ce cas, pourquoi faire cette tête ? »

Il a laissé choir son balai et s'est approché de moi pour murmurer : « Gare à toi si tu le répètes à Mère. L'idée de passer ma vie à triturer des caries nauséabondes me rend malade. *Malade*.

— Mais je croyais...

— Tu croyais. C'est facile pour toi. Il te suffit de fouiller dans des livres et de prendre des notes pour en rédiger une nouvelle mouture en la signant de ton nom. Tandis que moi, toutes ces fichues dents à creuser à la roulette, à nettoyer, à reboucher... » Il s'est interrompu. « Un seul mot là-dessus, et je te tue, Harry. C'est compris ? Je ne veux pas que Mère sache que j'ai mal tourné. »

Je lui ai répété ce que j'avais dit à Mark – et ce que Mark m'avait raconté, pour faire bonne mesure. Puis je suis monté dans mon ancienne chambre. Je me sentais libéré d'un fardeau ; bon, je n'étais pas seul. Si deux de mes frères réagissaient comme moi, combien d'autres se trouvaient dans la même situation et regimbaient face à la discipline qu'on leur avait imposée toute leur vie durant ?

Pauvre Mère, ai-je pensé. Pauvre Mère !

Notre première réunion de famille de l'été a eu lieu ce soir-là. Stephen et Saul étaient arrivés les derniers : Stephen resplendissant dans sa tenue de cadet de la Marine, Saul tiré à quatre épingles dans son uniforme de West Point. Mère s'était démenée pour leur obtenir à tous deux une permission.

Installés autour de la grande table, nous avons parlé. La première phase de notre existence, nous a dit Mère, avait pris fin. Notre éducation préliminaire achevée, il ne nous restait plus désormais qu'à franchir l'étape finale vers notre carrière – à l'exception de ceux d'entre nous qui, tel Mark, l'avaient déjà entamée.

Mère était radieuse ce soir-là, avec son port altier, ses cheveux blancs coupés courts à la garçonne, assise au milieu de ses trente et un fils. Je l'enviais et la prenais en pitié tout à la fois : je l'enviais pour la sérénité avec laquelle elle avait, inexorable, mené son expérience à terme, et j'éprouvais pour elle de la compassion à la pensée des désillusions qui l'attendaient.

Car Mark, Dewey et moi n'étions pas les seuls à estimer avoir fait fausse route.

Tout au long de la journée, j'avais procédé à une enquête discrète. Et j'avais appris qu'Anthony considérait la critique littéraire comme un artifice doublé d'une supercherie, que Paul estimait lucidement n'avoir aucun talent réel de peintre, que pour Robert la fonction de comptable touchait à l'inepte, que jouer du piano endolorissait les doigts de George, que Claude avait du mal à composer car il manquait d'oreille, que le labeur journalistique était trop exténuant pour Jonas, que John désirait quitter le séminaire faute d'une vraie vocation, qu'Albert détestait les incertitudes et le côté bohème de la vie d'acteur...

Le bouche-à-oreille a fonctionné. Tous, nous exprimions, pour la première fois, le problème qui avait germé dans notre esprit au cours des années passées. Et l'étonnante vérité apparaissait au grand jour : aucun des fils de Donna Mitchell ne tenait à la carrière qu'elle lui avait fixée.

L'expérience se soldait par un échec retentissant.

Tard dans la soirée, après que Mère est allée se coucher, nous sommes restés ensemble pour discuter de cette fâcheuse situation. Impossible de tout lui avouer. De détruire ce qui avait été sa raison d'être. En même temps, comment aurions-nous pu accepter de nous plier toute notre vie à des activités qui nous rebutaient ?

Robert voulait devenir ingénieur ; Barry, écrivain. Pour ma part, je découvrais que le droit m'attirait bien davantage que l'histoire, alors que Leonard rêvait d'échanger le droit contre la physique. James, notre banquier manqué, préférait de loin la politique. Et ainsi de suite jusqu'à Richard (qui se targuait de cinq cambriolages, d'un viol et d'innombrables vols à la tire) laissant s'épancher son désir de rentrer dans la légalité pour mener la vie paisible et honnête d'un fermier.

C'était pathétique.

Résumant la question grâce à son expérience du domaine légal, Leonard a déclaré : « Voilà le dilemme. Ou on se tait et notre existence

à tous est gâchée, ou bien on parle et on ruine l'expérience de Mère.

— Je pense que pour l'instant, il faut continuer comme si de rien n'était, a dit Saul. Après tout, Mère n'est pas éternelle. Elle peut mourir d'ici à un an ou deux. À ce moment-là...

— Et si elle ne meurt pas ? a rétorqué Edward. Elle est solide comme le roc. Elle peut vivre encore vingt ou trente ans, sinon plus.

— Et on a déjà 21 ans, a remarqué Raymond. Si on attend trop longtemps pour changer de voie, il sera trop tard. On n'entame pas de nouvelles études après 35 ans.

— Peut-être qu'avec le temps on s'y fera, qu'on finira par prendre goût à notre profession, a suggéré David avec espoir. La carrière diplomatique n'est pas si terrible et je crois que...

— Et moi ? a glapi Paul. Je ne serai jamais peintre et je le sais. Vous voulez que je passe ma vie à gâcher des toiles ? Si je ne veux pas mourir de faim, il faut que j'entre dans les affaires sans tarder.

— Rien à faire, a reconnu Barry d'une voix triste. Il faut lui parler. »

Douglas a secoué la tête. « On ne peut pas. Vous savez ce qu'elle fera ? Elle exhibera les monceaux de notes qu'elle a prises sur son expérience et nous reprochera de tout vouloir réduire à néant.

— Il a raison, a dit Albert. Je vois la scène d'ici. Elle prendra sa voix des grands jours pour dénoncer notre manque de confiance, nous accuser d'ingratitude...

— D'ingratitude ? s'est récrié William. On ne lui a rien demandé : c'est elle qui nous a fabriqués, façonnés selon sa volonté. Qui nous a créés avec ses astuces de laboratoire. Ça ne lui donne pas le droit de nous traiter comme des pantins.

— Quand même, a dit Martin, on ne peut pas se contenter d'aller la trouver pour lui annoncer que l'expérience est close. Le choc la tuerait.

— Et alors ? s'est enquis Richard dans le silence qui a suivi. Quel mal à ça ? »

L'espace d'un instant, personne n'a repris la parole. Puis nous avons entendu des pas descendre l'escalier. Nous nous sommes figés.

Mère est apparue, impériale comme toujours, même dans sa vieille robe de chambre. « Vous en faites du bruit, a-t-elle tonné. Je sais que vous êtes contents de vous revoir au bout d'un an, mais j'ai besoin de dormir. »

Elle a tourné les talons pour remonter l'escalier. Nous avons entendu claquer la porte de sa chambre. L'espace d'une minute, nous nous sommes retrouvés pareils à des enfants de 10 ans, apprenant nos leçons avec diligence de peur de mécontenter notre mère.

Je me suis humecté les lèvres. « Eh bien ? Richard vient d'émettre une suggestion. Je propose un vote. »

C'est Martin, en tant que chimiste, qui a préparé la mixture sur les

conseils avisés de Donald. Saul, Stephen et Raymond ont creusé la tombe, dans les bois au fond de notre propriété. Douglas et Mark ont fabriqué le cercueil.

Richard, mettant fin à sa carrière criminelle par un meurtre dont nous étions tous complices par instigation, a monté la boisson fatale à Mère le lendemain matin, en la convainquant d'y goûter. Une gorgée a suffi : Martin avait bien travaillé.

Leonard nous a fourni une opinion légale : il s'agissait d'un homicide avec circonstances atténuantes. Nous avons placé le corps dans le cercueil et porté celui-ci à travers champs. Richard, Peter, Jonas et Charles le tenaient ; les autres formaient le cortège.

Une fois le corps mis en terre, John a prononcé une brève oraison funèbre. Puis, lentement, nous avons comblé la tombe et égalisé le terrain, avant de reprendre le chemin de la maison.

« Elle est morte heureuse, a commenté Anthony. Elle ne s'est pas doutée de l'ampleur de son échec. » Telle aurait pu être son épitaphe.

Faisant office de banquier, James a procédé à la répartition des biens de notre mère, qui étaient considérables, en trente et une parts égales. Noël a composé un court poème en prose dont nous nous sommes accordés à penser qu'il exprimait bien nos sentiments.

Nous avons tous quitté la ferme ce soir-là pour nous égarer dans toutes les directions, impatients de commencer notre vie véritable. Tout notre passé semblait un rêve dont nous venions de nous éveiller. Nous avons décidé de nous réunir tous à la maison une fois par an, le jour anniversaire de sa mort, en mémoire de cette femme qui s'était donné tant de mal pour diviser un zygote en trente-deux cellules viables et avait ensuite consacré sa vie à mener une expérience basée sur une théorie qui s'était révélée totalement fausse.

Nous n'éprouvions ni regret ni remords. Nous avons agi comme il le fallait, et en ce dernier jour l'un de nous au moins avait suivi la voie que Mère lui avait tracée.

C'est ce que je viens de faire moi aussi. Mon premier et dernier travail d'historien sera ce récit de l'expérience de Mère, qui rend compte des débuts et de la fin de son œuvre. Le voici achevé.

LE CHANCELIER DE FER

Rien de sérieux ni d'ambitieux ici, mais un texte habile, bien huilé, dans la veine d'Henry Kuttner (une de mes admirations de jeunesse), datant de décembre 1957. Horace Gold me l'a acheté sans trop de difficulté et l'a publié dans Galaxy en mai 1958.

Il a bénéficié en anthologies d'une seconde vie tout à fait conséquente, dont l'apogée reste sa reprise dans un livre improbable, réuni par mon cher ami Martin H. Greenberg et George R.R. Martin, The Science Fiction Weight-Loss Book [Perdre du poids par la science-fiction].

Les Carmichael étaient une famille du genre replet dont les quatre membres auraient supporté de perdre quelques kilos. Et l'un des concessionnaires proposait une offre spéciale sur les robots domestiques : 40 % de remise sur le modèle 2061, muni de régulateurs de rations caloriques.

L'idée de repas préparés et servis par un robot gardant un œil à solénoïde sur le tour de taille de toute la maisonnée ne déplaisait pas à Sam Carmichael. Il contempla d'un air pensif le modèle flambant neuf exposé, en glissant machinalement ses pouces dans sa ceinture élastique afin de palper sa panse rebondie et demanda : « Combien ? »

Le vendeur afficha un sourire qui découvrit deux rangées de dents étincelantes – et probablement synthétiques. « À peine 2 995 crédits, monsieur. Cinq ans de garantie, pièces et main-d'œuvre. 200 crédits comptant et le solde sur quarante mois. »

Sourcils froncés, Carmichael songea à son avoir bancaire. Puis il songea à la ligne de sa femme, à sa fille qui ne cessait de dire qu'elle *devait* commencer un régime. En outre Jemima, leur vieux robot cuisinier baptisé par eux d'un nom féminin, usé et à moitié disloqué, offrait un aspect déplorable aux autres cadres de la société lorsqu'il les recevait à dîner.

« Je l'achète, décida-t-il.

— Vous avez un ancien modèle pour la reprise, monsieur ? Nos conditions sont des plus...

— Oui, un Madison 2043. » Carmichael s'interrogea : devait-il mentionner l'oscillation des bras et la surconsommation d'énergie ? Il

jugea que ce serait pousser l'honnêteté un peu trop loin.

« Eh bien... euh... je pense qu'on pourrait vous en donner 50 crédits, monsieur. Peut-être 75, si la banque de recettes est encore en bon état.

— En excellent état. » C'était la vérité : jamais la famille n'en avait laissé s'effacer une seule. « Vous n'avez qu'à nous envoyer un de vos techniciens pour vérifier.

— Inutile, je vous crois sur parole. Disons donc soixante-quinze ? Et livraison du nouveau modèle dès ce soir ?

— Marché conclu », dit Carmichael, trop heureux de se défaire de son 43 décrépi à n'importe quel prix.

Il signa avec entrain le bon d'achat, empocha le duplicata et tendit au vendeur dix coupures neuves de 20 crédits. Rien qu'en regardant le magnifique robot domestique 61 qui serait bientôt en sa possession, il avait presque l'impression de sentir sa graisse fondre.

À 18 h 10, il quittait le magasin, s'installait dans sa voiture et tapait les coordonnées de son domicile. L'achat ne lui avait pas pris plus de dix minutes. Cadre moyen chez Normandy Trust, une compagnie d'assurances, Carmichael se félicita de son sens des affaires et de la promptitude de sa décision.

Un quart d'heure plus tard, le véhicule le déposait devant l'entrée principale de leur pavillon de banlieue automatisé, dans le quartier résidentiel à la mode de Westley. La voiture se dirigea docilement vers le garage, tandis qu'il s'offrait au balayage du champ de sécurité qui commandait l'ouverture de la porte. Clyde, le robovalet, se porta aussitôt à sa rencontre, le débarrassa de son manteau et de son chapeau, et lui tendit un martini-gin.

Carmichael eut un petit sourire élogieux. « Merci, ô fidèle serviteur ! »

Il s'octroya une copieuse gorgée et se dirigea vers le salon pour y saluer sa femme, son fils et sa fille. L'agréable chaleur de l'alcool se répandait en lui. Le robovalet serait lui aussi bon pour la casse dès que le budget familial le permettrait, mais Carmichael dut s'avouer que le vieux tas de ferraille bringuebalant lui manquerait.

« Tu es en retard, chéri, fit remarquer Ethel Carmichael à son entrée. Le dîner est prêt depuis dix minutes. Jemima est si contrariée qu'elle en a les cathodes qui cliquettent.

— Je me moque des cathodes de Jemima, répondit-il sans s'émouvoir. Bonsoir, chérie, Myra, Joey. Si je suis en retard, c'est parce que je me suis arrêté chez Marhew en route. »

Son fils cligna des yeux. « Au magasin de robots, p'pa ?

— Tout juste. J'ai acheté un serviteur 61 pour remplacer la vieille Jemima et ses cathodes. Ce nouveau modèle, ajouta Carmichael en examinant la forte carrure de son adolescent de fils et les rondeurs

plus qu'accentuées de son épouse et de sa fille, est doté d'accessoires très particuliers. »

Ils dînèrent bien ce soir-là. Jemima leur servit son menu favori du mardi : cocktail de crevettes, soupe de fèves au cerfeuil, blanc de poulet aux pommes de terre à la crème et aux asperges, délicieuses tartes aux prunes comme dessert, et café. À l'issue de ce festin, Carmichael, repu, réclama d'un geste son digestif préféré à Clyde : une fine champagne. Il s'affala dans son fauteuil, repu, à l'aise, et ignore sans mal la bise de novembre qui soufflait dehors.

Une agréable luminescence rose baignait la pièce – cette année-là, les concepteurs avaient jugé que le rose facilitait la digestion – et les radiateurs à filaments encastrés dans le mur luisaient plaisamment en répandant une douce chaleur. C'était l'heure de la détente au foyer des Carmichael.

« P'pa, dit Joey d'un ton hésitant, pour cette balade en canoë le week-end prochain... »

Carmichael croisa les mains sur son estomac et hocha la tête. « Bon, tu peux y aller. À condition que tu sois prudent. Si j'apprends que tu ne t'es pas servi du stabilisateur... »

On sonna à la porte. Il haussa un sourcil et pivota dans son fauteuil.

« Qui est là, Clyde ? »

— Un certain Robinson, monsieur. De chez Robinson Robotics. Il dit qu'il a une grosse livraison à faire.

— C'est sûrement le nouveau robochef, papa ! s'exclama Myra.

— Sans doute. Fais-le entrer, Clyde. »

Apparut alors un petit homme rougeaud, à l'air efficace, vêtu d'un pantalon de travail kaki taché de graisse et d'un gilet écossais, qui lança un coup d'œil désapprobateur au vieux robovalet avant de pénétrer dans le salon d'un pas décidé.

Il était suivi d'une masse de plus de 2 mètres de haut, montée sur roulettes et enveloppée dans du tissu matelassé.

« On l'a emballé à cause du froid, monsieur Carmichael. Toutes sortes de circuits délicats dans ce modèle. Vous pouvez être fier de votre achat.

— Clyde, aide donc M. Robinson à déballer le nouveau robochef, dit Carmichael.

— Inutile, je m'en charge. Au fait, il ne s'agit *pas* d'un robochef. Maintenant, ça s'appelle un roboserviteur. Au prix où il est, ça fait plus chic. »

Carmichael entendit sa femme murmurer : « Mais Sam, combien... »

Il la regarda en fronçant les sourcils. « Une somme très raisonnable, Ethel. Ne t'inquiète donc pas. »

Il se recula pour voir émerger du cocon un engin rutilant, énorme, avec une large poitrine contenant toutes les commandes – le volume

de la tête d'un robot ne suffisant pas à les accueillir. Un superbe modèle dont il pouvait être fier, oui.

Robinson acheva le déballage et se dressa sur la pointe des pieds pour ouvrir le panneau pectoral. Il détacha d'un support un guide de l'utilisateur et le tendit à Carmichael, qui considéra l'épaisse brochure avec embarras.

« Ne vous faites pas de bile, monsieur Carmichael. Son maniement n'offre aucune difficulté. On ne fournit ce guide que pour le principe. Tenez, venez voir. »

Carmichael étudia l'intérieur du robot. En pointant l'index, Robinson déclara : « Voici la banque à recettes la plus grosse et la plus perfectionnée jamais mise au point. Bien entendu, vous pouvez y incorporer toutes vos recettes familiales, si elles n'y figurent pas. Il suffit de brancher l'ancien robochef sur l'intégrateur pour les transférer. Je m'en occuperai avant de partir.

— Et les... euh... dispositifs spéciaux ?

— Les régulateurs de régime ? Ici, vous voyez ? Entrez les noms des membres de la famille, leur poids actuel et leur poids souhaité, et le robochef se charge du reste. Il calcule les apports caloriques, adapte les menus en conséquence, et ainsi de suite. »

Carmichael adressa un grand sourire à sa femme. « Je t'avais bien dit que je prendrais des mesures pour tes kilos en trop, Ethel. Plus de problèmes de régime pour toi, Myra : le robot régule tout. » Voyant son fils se renfrogner, il ajouta : « Et tu n'es pas non plus très mince, Joey.

— Je pense qu'il n'y aura aucun souci, déclara Robinson. Mais si la moindre difficulté se présente, appelez-moi. Je suis responsable des livraisons et du service après-vente pour tout votre secteur.

— D'accord.

— Si vous voulez bien me confier votre robochef, je vais effectuer le transfert des recettes familiales avant de vous débarrasser de ce machin démodé. »

Carmichael éprouva un soupçon de nostalgie et de regret quand Robinson s'en alla une demi-heure après en emportant Jemima. Il avait presque fini par considérer le vieux Madison 43 tout usé comme faisant partie de la famille. Après tout, il l'avait acheté seize ans plus tôt, à peine deux ans après son mariage.

Mais elle... non, *ce* n'était qu'un robot, se reprit-il, agacé. Et les robots sont voués à devenir obsolètes. De plus, Jemima devait désormais souffrir de tous les maux qui affectent les vieux engins. Il la... *le* chassa de ses pensées.

Tous quatre passèrent le restant de la soirée à établir un inventaire des possibilités de leur roboserviteur tout neuf. Carmichael dressa le tableau de leur poids respectif (lui, 96 kilos ; Ethel, 72 ; Myra, 69 ;

Joey, 92) avant d'inscrire en regard le poids idéal qu'ils souhaitaient atteindre au bout de trois mois (lui, 90 ; Ethel, 62 ; Myra, 60 ; Joey, 87) et de laisser son fils, fier de ses connaissances en robotique, intégrer les données à la programmation.

« Désirez-vous commencer votre régime tout de suite ? » s'enquit le roboserviteur d'une voix grave et feutrée.

Pris de court, Carmichael répondit : « Euh... plutôt demain matin, au petit déjeuner. Autant s'y mettre sans trop perdre de temps.

— Comme il parle bien, observa Ethel.

— Ça oui, approuva Joey. Ça change un peu de Jemima qui passait son temps à bégayer et à grinçouiller avec ses “Le dîner est serrervi” ou “Attention à ne pas vous brrrûler, c'est ttrés chaud.” »

Carmichael sourit. Il nota le regard admiratif que Myra promenait sur la puissante carrure et les bras bien modelés du robot couleur de bronze et se dit, résigné, que les gamines de 17 ans éprouvaient parfois des fixations amoureuses des plus bizarres. Mais il était ravi de voir que ce robot plaisait à tout le monde. Malgré la remise et la reprise, ce n'était pas un mince investissement.

Mais il n'aurait pas à le regretter.

Il dormit à poings fermés et s'éveilla tôt, curieux de savoir quel serait le premier petit déjeuner placé sous le signe du nouveau régime. Il se sentait toujours aussi content de lui.

Il lui avait toujours coûté de devoir se mettre au régime et il n'avait jamais persévéré. Mais par ailleurs, il se lassait de son embonpoint et aspirait à retrouver une minceur depuis longtemps perdue. Avec ce robot qui allait prendre en main tous les aspects d'un régime scientifiquement calculé et lui éviter l'effort de se priver par lui-même, la perspective de recouvrer sa sveltesse pour la toute première fois depuis son adolescence pourrait enfin se réaliser.

Il se doucha, s'habilla, se soumit au dépilateur à la hâte. Il était 7 h 30. Le petit déjeuner était prêt.

Les autres étaient déjà à table. Ethel et Myra grignotaient du pain grillé ; Joey fixait du regard son bol de céréales auprès duquel trônait un verre de lait. Carmichael s'installa.

« Votre pain grillé, monsieur », murmura le roboserviteur.

Carmichael scruta l'unique tranche, beurrée avec beaucoup de parcimonie. Le robot plaça devant lui une tasse de café noir.

Il chercha des yeux le lait et le sucre. Il n'y en avait pas sur la table. Les membres de la famille le guettaient du coin de l'œil en gardant un silence suspect.

« Je préfère le café au lait sucré, dit-il au robot qui rôdait autour d'eux. Tu n'as pas trouvé cette information dans la vieille banque de recettes de Jemima ?

— Bien sûr que si, monsieur. Mais si vous désirez perdre du poids,

il faut vous habituer à vous en passer. »

Carmichael eut un petit sourire. Il n'avait pas prévu que le régime serait aussi rigoureux – aussi spartiate, pour tout dire. « Oui. Bien sûr. Mais... les œufs ne sont pas encore prêts ? » Pour lui, une journée complète se devait de débiter par des œufs mollets.

« Désolé, non, monsieur. Les lundi, mercredi et vendredi, le petit déjeuner doit se composer uniquement de pain grillé et de café noir, sauf pour le jeune M. Joey, qui a droit à des céréales, un jus de fruit et du lait.

— Je... vois. »

Au fond, il l'avait cherché. Il haussa les épaules et mordit dans son pain grillé. Il goûta son café, qui lui parut âcre et boueux, mais il parvint à réprimer une grimace.

Il s'aperçut alors que Joey avait entrepris de consommer ses céréales d'étrange façon, sans y ajouter le lait. « Pourquoi tu ne verses pas ce verre dans tes céréales ? dit-il. Ce serait meilleur, non ?

— Évidemment. Mais Bismarck a dit que si je faisais ça, je devrais me passer d'un autre verre, alors je les mange à sec.

— Bismarck ? »

Joey eut un large sourire. « Un célèbre dictateur allemand du XIX^e siècle. On le surnommait le Chancelier de Fer. » Il désigna du menton la cuisine où le roboserviteur s'était retiré sans bruit. « Ça lui va bien, non ?

— Non. C'est stupide.

— Mais pas si faux », commenta Ethel.

Carmichael n'insista pas. Il finit avec morosité pain grillé et café et indiqua à Clyde de faire sortir la voiture du garage. Il se sentait déprimé ; en fin de compte, même avec l'aide du nouveau robot, suivre un régime amaigrissant relevait de la corvée.

Il se dirigeait vers la porte quand le robot s'interposa sans bruit pour lui tendre un bout de papier imprimé. Carmichael y lut les mentions suivantes :

JUS DE FRUIT
SALADE DE TOMATES ET DE LAITUE
ŒUF DUR (UN)
CAFÉ NOIR

« C'est quoi, ça ?

— Vous êtes le seul membre de la famille à ne pas prendre ses trois repas quotidiens sous mon contrôle. Voici le menu de votre déjeuner. Ayez l'obligeance de vous y conformer », répondit le robot d'un ton uni.

Carmichael faillit s'étrangler. « Oui... oui. Bien sûr. »

Il empocha le menu et continua d'un pas incertain vers sa voiture

qui l'attendait.

Ce jour-là, il obéit aux instructions du robot concernant le déjeuner ; malgré la résistance que commençait à lui inspirer son projet initial, qui paraissait si séduisant la veille au soir, il tenait au moins à essayer.

Mais il n'osa pas se rendre au restaurant où déjeunaient d'ordinaire les employés de Normandy Trust ; ses collègues n'auraient pas manqué de lui poser des questions indiscrètes et les serveurs de lui adresser des sourires en coin. À la place, il choisit une modeste cafétéria robotique deux rues plus loin. Il s'y faufila le col relevé, tapa la commande de son maigre repas, qui lui coûta au total moins d'un crédit, et l'engloutit à toute allure. Il avait encore faim en ressortant, mais il s'obligea à la loyauté et regagna aussitôt son bureau.

Il se demandait combien de temps il garderait cette volonté de fer. Pas bien longtemps, songea-t-il avec chagrin. Sans compter qu'il serait la risée générale dans la compagnie si un des employés le surprenait dans une cafétéria robotique. Un cadre ne *devait pas* déjeuner seul dans un établissement aussi médiocre.

À la fin de la journée, son estomac noué criait famine. Il tapa d'une main tremblante les coordonnées de sa destination sur le pilote automatique de sa voiture et se félicita de n'avoir qu'une heure de trajet devant lui. Bientôt, il allait pouvoir manger de nouveau. Bientôt. Bientôt. Il alluma le récepteur vidéo plafonnier, se rencogna dans son siège et s'efforça de se détendre pendant que le véhicule le ramenait chez lui.

Mais une fois le champ de sécurité franchi, une surprise l'attendait. Le fidèle Clyde l'accueillit, comme toujours, et le débarrassa de son chapeau et de son manteau, comme toujours. Et comme toujours, Carmichael tendit la main pour recevoir le cocktail que Clyde lui préparait chaque soir.

Le cocktail brillait par son absence.

« On est à court de gin, Clyde ? »

— Non, monsieur.

— Alors ? Et mon verre ? »

Le visage métallique parut s'assombrir. « La valeur calorique d'un martini-gin est trop élevée, monsieur. Le gin contient 300 calories pour 100 grammes, et...

— Ah, non, pas toi aussi !

— Pardonnez-moi, monsieur. Le nouveau roboserviteur a altéré mon circuit d'initiative en fonction des règles à présent en vigueur dans cette maison. »

Carmichael sentit des crispations dans ses doigts. « Clyde, tu es mon valet depuis près de vingt ans.

— Oui, monsieur.

— Tu m'as toujours préparé des cocktails. Tu fais le meilleur martini-gin de tout l'hémisphère occidental.

— Je vous remercie, monsieur.

— Et tu vas m'en servir un tout de suite ! C'est un ordre !

— Monsieur ! je... » Le robovalet chancela et faillit le heurter. Il semblait avoir perdu la maîtrise de son équilibre gyroscopique, et il s'affaissa sur lui-même en agrippant son panneau pectoral.

Carmichael se hâta de crier : « Ordre annulé ! Clyde... tu vas bien ? »

Lentement, avec un grincement, le robot se redressa. Il avait l'air au bord du court-circuit. « Votre ordre a déclenché en moi un conflit majeur, monsieur, chuchota-t-il d'une voix ténue. J'ai... bien failli griller. Puis-je... puis-je vous prier de m'excuser ?

— Bien sûr. Désolé, Clyde. » Carmichael serra les poings. Tout ça allait trop loin ! Le roboserviteur – Bismarck – avait visiblement verrouillé Clyde sur l'interdiction absolue de servir de l'alcool à son maître. Régime ou pas, il y avait des *limites*.

Furieux, il se dirigea vers la cuisine, croisant sa femme à mi-chemin.

« Je ne t'avais pas entendu rentrer, Sam. Dis, je voulais te parler de...

— Plus tard. Où est ce robot ?

— Dans la cuisine, je suppose. Ce sera bientôt l'heure du dîner. »

Il la contourna et pénétra d'un pas martial dans la cuisine où Bismarck, en effet, s'affairait devant le four électrique et le plan de travail magnétique. Le robot pivota vers lui dès son entrée.

« Avez-vous passé une bonne journée, monsieur ?

— Non ! J'ai faim !

— Les premiers jours d'un régime amaigrissant sont les plus difficiles, monsieur. Mais votre corps s'adaptera vite à la réduction des apports caloriques.

— Je n'en doute pas. Mais pourquoi avoir trafiqué Clyde ?

— Le valet s'obstinait à vouloir vous préparer un cocktail. J'ai été forcé d'ajuster sa programmation. Vous aurez droit dorénavant à un alcool les mardi, jeudi et samedi, monsieur. Veuillez me pardonner de devoir interrompre la discussion. Le repas va être prêt. »

Pauvre Clyde ! se dit Carmichael. *Et pauvre de moi !* Un voyant luisait sur le côté de la tête du roboserviteur scintillant et massif, indiquant qu'il avait coupé son circuit auditif pour se consacrer entièrement à sa tâche. Grinçant des dents, son propriétaire quitta les lieux sans protester davantage.

Le dîner se composait d'un steak aux petits pois et de café. La viande était saignante ; Carmichael la préférait à point. Mais Bismarck

– le nom commençait à s'imposer – intégrait les toutes dernières théories diététiques, et celles-ci préconisaient la consommation de grillades juste saisies.

Après le dîner, quand le robot eut regagné son alcôve au sous-sol après avoir débarrassé la table et rangé la cuisine, la famille eut pour la première fois de la soirée l'occasion de se parler librement.

« Seigneur ! jeta Ethel. Je veux bien perdre du poids, Sam, mais je refuse de me laisser tyranniser chez moi.

— Maman a raison, renchérit Joey. Ce machin n'a pas à nous imposer ce qu'on doit manger. Et ce qu'il a trafiqué dans les circuits de Clyde ne me plaît pas. »

Carmichael écarta les mains. « Ça ne me plaît pas plus qu'à toi. Mais il faut tenter l'expérience. On pourra toujours revoir la programmation si besoin est.

— Mais ça va durer longtemps ? s'enquit Myra. J'ai pris trois repas à la maison aujourd'hui, et je meurs de faim !

— Moi aussi. » Joey se leva et regarda autour de lui. « Bismarck est en bas. Je vais me chercher une part de tarte au citron pendant que la voie est libre.

— Non ! tonna Carmichael.

— Non ?

— Ce serait absurde d'avoir mis 3 000 crédits sur ce robot diététicien, si tu triches, Joey. Je t'interdis de manger de la tarte.

— Mais, papa, j'ai faim ! Je suis en pleine croissance...

— Tu as 16 ans. Si ta croissance continue, tu ne tiendras plus dans la maison, dit Carmichael d'un ton sec en jaugeant du regard le bon 1,85 mètre de son fils.

— Sam, protesta Ethel, on ne va tout de même pas l'affamer ! Tu passes un peu les bornes avec ta manie du régime. »

Carmichael réfléchit. Après tout, c'est vrai, songea-t-il, je suis peut-être trop inflexible. Et l'idée de la tarte au citron n'allait pas sans l'appâter. Il avait diablement faim, lui aussi.

« Bon, dit-il avec un semblant de réticence, je suppose qu'un peu de tarte représente un écart minime. En fait, je pense que je vais me laisser tenter. Joey, pourquoi ne...

— Je vous demande pardon », susurra une voix suave dans son dos. Il sursauta. C'était Bismarck. « Il serait regrettable de manger de la tarte maintenant, monsieur. Mes calculs sont très précis. »

Carmichael surprit une lueur de colère dans les yeux de son fils, mais le robot paraissait énorme en cet instant et se tenait comme par hasard entre eux et la cuisine. Il poussa un petit soupir. « Bon, oublions cette tarte, Joey. »

Au bout de deux journées entières du régime imposé par Bismarck,

Carmichael s'aperçut que ses dernières réserves de détermination s'épuisaient. Le troisième jour, il jeta le menu diététique indiqué sur le ruban imprimé et, en toute irresponsabilité, s'offrit un copieux déjeuner – six plats plus les cocktails – en compagnie de MacDougal et Hennessey. Il eut l'impression de prendre son premier vrai repas depuis l'entrée en fonction du robot.

Ce soir-là, encore bien lesté par son repas de midi, il parvint à supporter sans grondement d'estomac le dîner réduit à 700 calories. En revanche, sa femme et ses enfants manifestaient une irascibilité grandissante. Le robot avait apparemment dessaisi Ethel de la charge des courses et n'avait procédé qu'à l'acquisition d'un important stock d'aliments basses calories. Myra se rongait les ongles ; Joey affichait une humeur noire dont son père savait qu'elle pouvait mener au pire chez un gamin de 16 ans.

Après ce repas frugal, il enjoignit à Bismarck de gagner le sous-sol et de n'en sortir que si on le lui ordonnait.

« Je dois vous prévenir, monsieur, souligna le robot, que je décèlerai toute consommation de mets prohibés effectuée en mon absence et que j'en tiendrai compte pour établir mes prochains menus.

— Rien à craindre, c'est promis », assura Carmichael en se disant qu'il était singulier de devoir prêter serment devant un robot. Il attendit la disparition de leur formidable serviteur, puis se tourna vers Joey. « Sors le guide. »

Son fils eut un large sourire entendu. Ethel demanda : « Sam, qu'est-ce que tu vas faire ? »

Carmichael tapota son ventre en voie de régression. « Utiliser un ouvre-boîtes sur cette créature pour modifier sa programmation. Il va trop loin avec cette histoire de régime. Joey, tu as trouvé comment le reprogrammer ?

— Page 167. Je vais chercher la trousse à outils.

— D'accord. » Carmichael se tourna vers le robovalet posté près de lui, penché en avant dans sa posture habituelle d'attente déférente. « Clyde, descends dire à Bismarck qu'on veut le voir. »

Peu après, les deux robots remontaient et le chef de famille annonçait au roboserviteur : « Je me vois obligé de réviser ta programmation. On a surestimé nos capacités de perte de poids.

— Je vous prie de reconsidérer la question, monsieur. La surcharge pondérale nuit à l'ensemble de l'organisme. Je vous prie de laisser mes instructions intactes.

— Plutôt me trancher la gorge. Joey, désactive-le et mets-toi au travail. »

Avec un sourire féroce, le jeune garçon s'avança et pressa la touche ouvrant la cage thoracique du robot. Un assemblage impressionnant de rouages, d'engrenages et de câbles transparents apparut. Clé à

molette dans une main, guide ouvert dans l'autre, il se prépara à effectuer les réglages tandis que son père retenait son souffle et qu'une chape de silence s'abattait sur le salon. Même le vieux Clyde se pencha pour assister de plus près à l'opération.

« Avancer d'un cran la manette F barrée de jaune, souffla Joey. Voilà. Maintenant, tourner la molette B9 vers la gauche pour ouvrir le compartiment de programmation et... aïe ! »

Carmichael entendit un chapelet de bruits métalliques et vit jaillir des étincelles. Joey bondit en arrière en poussant des jurons qui témoignaient d'une maturité surprenante pour son âge. Ethel et Myra tressaillirent de concert.

« Que s'est-il passé ? » questionnèrent quatre voix – celle de Clyde venant en dernier.

« J'ai laissé tomber cette fichue clé, dit Joey. Je crois que j'ai causé un court-circuit là-dedans. »

Les yeux du robot tournoyaient diaboliquement. Son synthétiseur vocal émettait un ronflement effrayant dans les infrabasses. L'énorme créature immobile au milieu du salon referma soudain ses panneaux pectoraux à grands gestes brusques de ses grosses mains.

« On ferait mieux d'appeler M. Robinson, dit Ethel d'une voix inquiète. Un robot court-circuité pourrait exploser, ou pire.

— On aurait dû faire ça dès le début, dit Carmichael avec amertume. C'est ma faute, je n'aurais jamais dû laisser Joey tripoter un mécanisme aussi coûteux et perfectionné. Myra, passe-moi sa carte de visite.

— Enfin, p'pa, se rebella Joey, c'est bien la première fois que ça se passe mal. Je ne savais pas...

— Tu ne crois pas si bien dire. » Carmichael prit le bristol que lui tendait sa fille et se dirigea vers le téléphone. « Espérons qu'on pourra le joindre à cette heure-ci. Sinon... »

Il sentit des doigts froids lui retirer la carte. Estomaqué, il n'essaya même pas de la retenir et regarda Bismarck la déchirer en menus fragments qu'il jeta dans un recycleur mural. « On n'essaiera plus de modifier ma programmation, déclara le robot d'une voix étrangement cassante.

— Mais...

— Monsieur, aujourd'hui vous avez enfreint le régime que je vous ai indiqué. Mes capteurs révèlent que vous avez absorbé une quantité de nourriture beaucoup trop élevée au cours de votre déjeuner.

— Dis donc, Sam...

— Tais-toi, Ethel. Bismarck, je t'ordonne de te mettre hors circuit immédiatement.

— Je regrette, monsieur. Il m'est impossible de vous servir dans de telles conditions.

— Je ne veux plus de tes services. Tu ne fonctionnes pas correctement. Je veux que restes immobile en attendant que le dépanneur s'occupe de toi. »

Il se souvint alors de la carte disparue dans le recycleur. Une vague appréhension l'envahit.

« Pourquoi as-tu détruit cette carte ?

— Une altération de mes circuits serait nuisible à la famille Carmichael, répondit le robot. Je ne peux vous laisser convoquer le dépanneur.

— Ne le mets pas en colère, p'pa, intervint Joey. Je vais chercher la police. Je serai de retour dans...

— Vous resterez ici », dit le robot. Se déplaçant à vive allure sur ses roulettes bien huilées, il traversa la pièce, se posta devant la porte d'entrée pour barrer le passage et tendit le bras loin au-dessus de sa tête pour activer l'écran infranchissable qui protégeait leur maison. Consterné, Carmichael le regarda manipuler inexorablement les boutons de commande.

« Je viens d'inverser la polarité de l'écran de sécurité, signala le robot. Puisqu'il s'avère qu'on ne peut se fier à vous pour suivre le régime que j'ai prescrit, je ne peux vous laisser sortir. Vous resterez ici et suivrez mes conseils bénéfiques. »

Calmement, il arracha le fil du téléphone, puis opacifia les fenêtres avant de briser le bouton qui commandait leur réglage. Enfin, à la stupéfaction de Joey, il lui arracha le guide des mains et le jeta dans le recycleur.

« Le petit déjeuner sera servi à l'heure habituelle, reprit-il avec douceur. Dans l'intérêt de votre santé, vous devrez tous être endormis avant 23 heures. À présent, je vais me retirer. Je vous souhaite une bonne nuit. »

Bonne, la nuit ne le fut guère pour Carmichael. Après avoir fini par s'endormir, il s'éveilla plus tard que d'habitude, à 9 heures passées. Bismarck – ce ne pouvait être que lui – avait réussi à annuler les impulsions du cerveau électronique de la maison qui, chaque matin, le tiraient du sommeil à 7 heures.

Le petit déjeuner se composait de café noir et de pain grillé. Carmichael l'absorba d'un air maussade, sans rien dire, indiquant par de brusques froncements de sourcils qu'il ne voulait pas qu'on lui adresse la parole. Une fois ce misérable repas terminé, il gagna sur la pointe des pieds la porte d'entrée et se hâta d'en manœuvrer la poignée.

La porte refusa de bouger. Il s'escrima jusqu'à en avoir la sueur au front. Derrière lui, un murmure d'Ethel l'avertit : « *Sam...* » L'instant d'après, des doigts métalliques et froids le forçaient doucement mais fermement à lâcher la poignée.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit Bismarck. La porte ne s'ouvrira pas. Je m'en suis expliqué hier soir. »

Carmichael regarda avec aigreur le boîtier de contrôle déréglé par le robot. Ils étaient bel et bien enfermés chez eux. L'écran inversé qui enveloppait la maison d'un champ de force leur interdisait de sortir. En théorie, quelqu'un venant de l'extérieur aurait pu le franchir en sens inverse, mais nul ne risquait de leur rendre visite sans y avoir été invité au préalable. Pas à Westley, qui n'avait rien d'un de ces quartiers accueillants où tout le voisinage se connaît. C'était d'ailleurs pour cette raison que Carmichael l'avait choisi.

« Tu ne vas quand même pas nous retenir *prisonniers* ici, bon Dieu ! s'indigna-t-il.

— Je ne veux que vous aider, répondit le robot d'une voix mécanique et néanmoins dévouée. Mon rôle est de superviser votre régime. Puisque vous refusez de le suivre de bon gré, vous me voyez contraint de vous y obliger – pour votre bien. »

Carmichael fronça les sourcils et s'éloigna. Le pire, c'était la *sincérité* qui transparaissait dans le ton du roboserviteur !

Piégés, tous les quatre. Le téléphone coupé. Les fenêtres opacifiées. D'une façon ou d'une autre, l'intervention de Joey avait annihilé les filtres d'obéissance du robot et stimulé à l'excès sa dépendance envers sa programmation. Bismarck tenait à les faire maigrir par tous les moyens, quitte à ce qu'ils en meurent.

Perspective qui semblait désormais fort probable.

Véritablement prise en otage, la famille se rassembla en petit groupe serré pour tenir un conciliabule en vue de la contre-attaque. Clyde montait la garde, mais le robovalet paraissait en état de choc depuis les démonstrations d'indépendance de Bismarck, et Carmichael le considérait maintenant comme peu digne de confiance.

« Il a ceinturé la cuisine d'une sorte de champ de force qu'il a dû édifier pendant la nuit, indiqua Joey. J'ai essayé de m'y faufiler pour chaparder de quoi manger, mais je n'ai réussi qu'à me casser le nez.

— Je sais, dit tristement Carmichael. Il a érigé le même type de dispositif autour du bar. 300 crédits de bons alcools, et je ne peux même pas effleurer une bouteille !

— Ce n'est pas le moment de penser à boire, dit Ethel d'un ton morose. D'ici quelques jours, on sera tous réduits à l'état de squelettes.

— On n'en est quand même pas là, m'man, objecta Joey.

— Oh, si ! insista Myra. J'ai perdu plus de deux kilos en quatre jours !

— Est-ce vraiment si terrible ?

— Je fonds littéralement, sanglota-t-elle. Ma silhouette... elle se fait la malle ! Et...

— Silence, chuchota Carmichael. Bismarck arrive ! »

Le robot sortit de la cuisine, traversant le champ de force comme s'il s'agissait d'une bête toile d'araignée. L'obstacle n'opérait qu'à l'encontre des humains, se dit son malheureux propriétaire. « Le déjeuner sera servi dans huit minutes », déclara la créature avec obséquiosité, avant de regagner sa tanière.

Carmichael consulta sa montre. 12 h 30. « Ils doivent se demander ce qui m'arrive, au bureau. Moi qui ne me suis jamais fait porter pâle.

— Ils n'y prendront pas garde, répliqua Ethel. Un cadre supérieur n'a nul besoin de justifier chacun de ses jours d'absence, tu le sais bien.

— Peut-être qu'au bout de trois ou quatre jours d'absence ils finiront tout de même par s'inquiéter ? suggéra Myra. Qu'ils essaieront de te joindre – ou même t'enverront une équipe de sauvetage !

— Aucun risque, intervint froidement Bismarck depuis la cuisine. Aujourd'hui, avant que vous ne soyez levé, j'ai informé votre employeur de votre démission. »

Carmichael en resta bouche bée. Puis il se reprit. « Tu mens ! Le téléphone est coupé... et tu n'aurais pas pris le risque de quitter la maison, même pendant notre sommeil !

— J'ai établi la communication grâce au générateur de micro-ondes que j'ai construit hier soir à l'aide des manuels techniques de votre fils, rétorqua Bismarck. Clyde m'a fourni le numéro après quelques réticences. J'ai aussi appelé votre banque et demandé qu'on procède à toutes les opérations de prélèvement et d'investissement en votre nom. Pour prévenir toute autre difficulté, permettez-moi d'ajouter qu'un champ de force vous interdit l'accès au matériel électronique installé au sous-sol. Je m'occuperai personnellement de maintenir tous les contacts nécessaires avec l'extérieur, monsieur Carmichael. Vous n'avez aucun souci à vous faire dans ce domaine.

— Non, répéta Carmichael d'une voix caverneuse. Aucun souci, en effet. » Il se tourna vers Joey. « Il faut qu'on sorte d'ici. Tu es sûr qu'il n'y a pas moyen de déconnecter l'écran protecteur ?

— Il a dressé un de ses champs de force autour du boîtier de contrôle. Impossible de s'en approcher.

— Si au moins on avait, comme dans l'ancien temps, la visite du livreur de glace ou du livreur de mazout, soupira Ethel. Il pourrait entrer et saurait sans doute comment couper l'écran protecteur. Mais *ici*... Le cryostat du sous-sol distribue assez d'hélium liquide pour alimenter indéfiniment le bloc énergétique dernière génération à refroidissement cryotronique qui nous fournit la lumière et la chaleur, et on a suffisamment de provisions dans le congélateur pour tenir au moins dix ans. Vous vous rendez compte ? On peut vivre ainsi des années, dans notre bel îlot, en autarcie au milieu de la civilisation, sans personne pour nous déranger ni se soucier de nous, avec le robot

chéri de Sam Carmichael pour nous donner à manger quand et en aussi petite quantité qu'il le voudra... » Sa voix tremblait comme si elle frôlait la crise de nerfs.

« Ethel, s'il te plaît, dit Carmichael.

— S'il te plaît quoi ? Tais-toi ? Maîtrise-toi ? Sam, on est *prisonniers*.

— Je sais. Tu n'as pas besoin de hausser le ton.

— Si je crie, peut-être que quelqu'un m'entendra et viendra nous délivrer, reprit-elle d'une voix plus mesurée.

— La maison la plus proche est à 150 mètres, chérie. Et depuis sept ans qu'on habite ici, on n'a reçu que deux visites de nos voisins. On a payé cher pour vivre retirés, et maintenant ça se retourne contre nous. Mais je t'en prie, Ethel, garde ton calme.

— Ne t'en fais pas, m'man, je trouverai un moyen de nous tirer de là », dit Joey d'un air rassurant.

Dans un coin du salon, Myra pleurait sans bruit, et son maquillage menaçait ruine. Carmichael ressentit un léger accès de claustrophobie. La maison était grande, trois niveaux et douze pièces, mais on pouvait vite se lasser d'y rester enfermé.

« Le déjeuner est servi », déclama le roboserviteur d'une voix de stentor.

Et se lasser plus vite encore des menus à base de laitue et de tomates, ajouta mentalement le maître de maison tout en conduisant sa famille vers la table où les attendait leur maigre repas.

« Sam, il faut que tu fasses *quelque chose* », supplia Ethel au bout de leur troisième jour d'emprisonnement.

Il la fusilla du regard. « Ah oui ? Et tu peux me dire quoi ? riposta-t-il furieusement.

— Papa, ne te fâche pas », dit Myra.

Il fit aussitôt volte-face. « Je n'ai pas de conseils à recevoir de toi !

— Ne t'en prends pas à elle, Sam. On est tous un peu à cran. Après tout, demeurer parqués ici...

— Je sais. Comme du bétail à l'enclos, acheva-t-il, amer. Sauf qu'au lieu de nous engraisser pour l'abattage, on nous *affame* – et pour notre bien, à ce qu'il paraît. » Il se tut, vaincu par la morosité. Café noir et pain grillé, salade de tomates et de laitue, steak saignant aux petits pois. La programmation de Bismarck semblait figée sur ce menu quotidien.

Mais que faire ?

Tout contact avec l'extérieur était impossible. Le robot avait érigé au sous-sol un bastion du fond duquel il menait les rares transactions dont la famille Carmichael avait besoin. Et ses champs de force leur interdisaient de déconnecter l'écran de protection extérieur, de pénétrer dans la cave ou même d'atteindre les réserves de nourriture et d'alcool. Ils étaient bel et bien coincés, et tous quatre voyaient le

spectre de la famine se rapprocher.

« Sam ? »

Il leva la tête avec lassitude. « Quoi, Ethel ?

— Myra a une idée. Dis-lui, Myra.

— Oh ! ça ne marchera jamais...

— *Dis-lui.*

— Bon... Tu *pourrais* essayer de déconnecter Bismarck, papa.

— Hein ? grommela-t-il.

— Toi ou Joey. L'un essaierait de le distraire pendant que l'autre...

— Non, trancha Carmichael. Ce machin mesure plus de 2 mètres et pèse 150 kilos. Si tu crois que je vais me frotter à un colosse pareil, tu...

— Et si on chargeait Clyde de s'en occuper ? » suggéra Ethel.

Il secoua la tête avec véhémence. « Ce serait du carnage.

— C'est peut-être notre seule chance, p'pa, dit Joey.

— Toi aussi ? » demanda Carmichael.

Il prit une profonde inspiration. Il se sentait transpercé par deux regards féminins sans aménité, et comprit qu'il n'avait d'autre ressource que d'accepter. Résigné, il se mit debout. « Entendu. Clyde, va chercher Bismarck. Joey, je vais tenter de m'accrocher à ses bras pendant que tu ouvres la poitrine. Arrache tout ce que tu peux.

— Attention, prévint Ethel. S'il y a une explosion...

— ... on sera tous libérés », gronda Carmichael, sarcastique. Il se détourna pour voir la large silhouette du roboserviteur s'encadrer dans l'entrée du salon.

« Puis-je vous être utile, monsieur ?

— En effet, répondit-il. On avait une petite controverse. Il nous faut ton avis au sujet de la déféanisation du flacastan et... *Joey, vas-y !* »

Il se jeta sur les bras du robot pour les maintenir sans se faire projeter à l'autre bout de la pièce, tandis que son fils se précipitait sur la touche d'ouverture des panneaux pectoraux. Carmichael s'attendait presque à être détruit sur place... mais il eut la surprise de sentir ses mains glisser sur les bras énormes qu'il voulait empoigner.

« P'pa, je n'y arrive pas. Je... il... »

Carmichael se retrouva brusquement soulevé à un mètre du sol. Il entendit Ethel et Myra crier et Clyde l'aviser avec son temps de retard habituel : « Prenez garde à vous, monsieur. »

Bismarck, qui les enserrait chacun sous un bras, les porta doucement, Joey et lui, vers le divan, où il les déposa avant de se reculer.

« Une tentative de ce genre est très dangereuse, déclara-t-il sur un ton réprobateur. Elle me soumet au risque de vous blesser. Je vous prie d'éviter de tels actes dorénavant. »

Carmichael considéra son fils d'un air sombre. « Tu as eu le même

problème que moi ? »

Joey hocha la tête. « Impossible de le toucher. Il a érigé un de ces fichus champs de force *autour de lui* ! »

Carmichael geignit, sans regarder sa femme ni ses enfants. S'attaquer à Bismarck était désormais hors de question. Il commençait à éprouver les sentiments d'un condamné à une détention à vie... des plus brèves.

Le sixième jour après le début du blocus, dans sa salle de bains, il examina dans la glace son visage amaigri et hagard avant de monter avec lassitude sur la bascule.

Il pesait 90 kilos.

Six kilos de perdus en moins de dix jours. Si ça continuait, il allait se retrouver à l'état de loque humaine.

Puis une pensée lui vint tandis qu'il observait l'aiguille qui vacillait ; une joie soudaine l'envahit, et il fonça au rez-de-chaussée. Ethel brodait au crochet, l'air butée, dans le salon ; Joey et Myra jouaient aux cartes, désespérés après six jours de gin-rami et de bataille.

« Où est ce robot ? rugit-il. Viens ici tout de suite !

— Dans la cuisine, dit Ethel d'une voix éteinte.

— Bismarck ! Bismarck ! hurla Carmichael. Viens ici ! »

Le robot apparut. « Que puis-je pour vous, monsieur ?

— Bon sang, sonde-moi avec tes super-capteurs et dis-moi combien je pèse ! »

Après un temps, le robot annonça d'une voix grave : « 89 kilos 850, monsieur.

— Oui ! Oui ! Et le programme que je t'ai fourni au départ consistait à me faire passer de 96 à 90, jubila Carmichael. Donc, j'en ai fini avec toi, tant que je ne regrossis pas. Et il en va de même pour nous tous, je parie. Ethel ! Myra ! Joey ! Montez vous peser ! »

Mais le robot le regarda tristement. « Monsieur, je ne décèle en moi aucune donnée concernant une limitation à apporter à votre réduction de poids.

— *Quoi ?*

— J'ai passé toute ma programmation en revue. J'ai bien la trace d'une demande de réduction de poids, mais aucun *terminus ad quem* n'est indiqué. »

Carmichael vida ses poumons et recula de quelques pas en titubant. Ses jambes fléchissaient ; il sentit Joey le soutenir. Il murmura : « Mais j'étais sûr... je *sais* quelles instructions on t'a... »

La faim lui torturait les entrailles. « P'pa, cette partie a dû être effacée au moment du court-circuit, lui souffla son fils.

— Oh... » dit-il, hébété.

Il s'éloigna, chancelant, et se laissa choir lourdement dans ce qui

avait été son fauteuil favori. Ce n'était plus le cas. La maison entière lui devenait odieuse. Il avait envie de revoir le soleil, la verdure, et même cette excroissance bâtie par ses voisins qui se voulait une maison ultramoderne.

Mais la situation était sans issue. L'espace de quelques minutes, il avait espéré qu'une fois atteint l'objectif originel, le robot les délivrerait du régime qui leur était imposé. Et voilà que cela leur était refusé. Il gloussa, puis se mit à rire à gorge déployée.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle, chéri ? » demanda Ethel qui, à force de s'adonner au crochet, avait jugulé ses tendances à la crise de nerfs et sombré dans une résignation apathique.

« Ce qu'il y a de drôle ? Le fait que je pèse enfin 90 kilos, comme je le voulais. Je suis svelte et mince, et je me porte comme un charme. Et le mois prochain, j'en pèserai 85. Puis 80. Et tout ça se terminera aux alentours de 40. On va tous se ratatiner. Mourir d'inanition par la faute de Bismarck.

— T'en fais pas, p'pa. On s'en sortira. »

La confiance adolescente que Joey manifestait semblait à présent un peu forcée. Carmichael secoua la tête. « Non. On ne s'en sortira pas. Bismarck va nous faire maigrir *ad infinitum*. Il ne trouve aucune trace d'un *terminus ad quem* !

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Myra.

— C'est du latin, expliqua Joey. Écoute, p'pa, j'ai une idée qui pourrait marcher. » Il baissa le ton. « Je vais essayer de modifier Clyde, tu vois ? Si j'arrive à introduire dans son tracé neural un effet vibreur à multiphasés, ça devrait lui permettre de franchir l'écran protecteur inversé. Il pourra aller chercher de l'aide, quelqu'un qui nous tirera de là. J'ai lu un article sur les générateurs multiphasés dans une de mes revues scientifiques le mois dernier et... »

Il s'interrompit. Carmichael, qui l'avait écouté avec l'air du condamné à mort qui se voit accorder un sursis, le pressa avec impatience. « Eh bien ? Continue.

— Tu n'as rien entendu, p'pa ?

— Entendu quoi ?

— La porte d'entrée. Il m'a semblé qu'elle s'ouvrait.

— On est tous en train de perdre les pédales », lui dit son père d'une voix éteinte. Il maudit le vendeur de chez Marhew, il maudit l'inventeur des robots cryotroniques, il maudit le jour où il avait pour la première fois eu honte de sa vieille Jemima et décidé de la remplacer.

« J'espère que je ne vous dérange pas, monsieur Carmichael », dit une voix nouvelle, un peu hésitante.

Carmichael cilla et leva des yeux ébahis. Un homme en caban, aux joues rougeaudes, venait de surgir dans le salon. Une de ses mains,

gantée, était refermée sur la poignée d'une boîte à outils verte. C'était Robinson, le dépanneur.

« Mais comment êtes-vous entré ? » questionna le maître de maison d'une voix rauque.

— Par la porte. Je voyais de la lumière à l'intérieur, mais comme personne ne répondait quand j'ai sonné, je suis entré. Manifestement, votre sonnette ne marche pas, alors j'ai cru bon de vous en avertir. Je sais que c'est très cavalier...

— Ne vous excusez pas. Nous sommes *ravis* de votre visite.

— Je passais dans le quartier, vous comprenez, alors l'idée m'est venue de venir voir comment ça se passait avec votre nouveau robot », ajouta Robinson.

Carmichael le mit au courant, d'un ton tranchant, dans les moindres détails et le plus vite possible. « Et on est enfermés ici depuis six jours, acheva-t-il. Et votre robot nous affame peu à peu. On ne tiendra plus très longtemps. »

Le visage jovial de Robinson s'était assombri. « Je me disais bien que vous n'aviez pas l'air dans votre assiette tous les quatre. Ah ! zut, il va y avoir une enquête et des tas de problèmes. Mais au moins, je peux mettre fin à votre emprisonnement ! »

Il ouvrit sa boîte à outils et y préleva un tube de 20 centimètres de long, muni d'une ampoule à une extrémité et d'une détente à l'autre. « Un neutraliseur », expliqua-t-il. Il pointa l'engin vers le boîtier de contrôle de l'écran protecteur et hocha la tête, satisfait. « Beau petit gadget. L'inversion est annulée. Vous voici libres d'entrer et de sortir. À présent, si vous voulez bien convoquer le robot... »

Carmichael envoya Clyde le chercher. Celui-ci reparut un instant plus tard, suivi du roboserviteur qui le dominait d'une bonne tête. Le dépanneur sourit, braqua son neutraliseur sur Bismarck et appuya sur la détente. Le robot se figea avec un petit couinement.

« Là. Maintenant, regardons un peu sous ce châssis. »

Robinson ouvrit sans mal les panneaux pectoraux, puis se pencha, muni d'une lampe de poche, pour étudier l'intérieur complexe du servomécanisme en émettant des appréciations inaudibles ponctuées de claquements de langue.

Submergé par le soulagement, Carmichael alla s'asseoir en tremblant. Libres ! Enfin libres ! L'eau lui venait à la bouche à l'idée de tous les repas qu'il allait s'offrir au cours des prochains jours. Des pommes de terre et des martini-gin et des croissants au beurre et tout l'éventail des nourritures interdites !

« Fascinant, commenta le réparateur sans s'adresser à qui que ce soit en particulier. Les filtres d'obéissance ont grillé et les nodules de motivation se sont tous soudés au moment du court-circuit. Je n'ai jamais rien vu de pareil, vous savez.

— Nous non plus, dit Carmichael d'une voix d'outre-tombe.

— Mais, en fait... ça constitue un pas de géant en matière de robotique. Si on parvient à reproduire ce résultat, on saura construire des robots dotés d'une volonté propre. Imaginez ce que ça représentera pour la science !

— On imagine déjà, soupira Ethel.

— J'aimerais voir ce qui arrive quand la source d'énergie fonctionne, poursuivit Robinson. Par exemple savoir si ce nœud dans le feed-back est vraiment négatif ou si...

— Non ! » hurlèrent aussitôt cinq voix – celle de Clyde avec le léger décalage habituel.

Trop tard. Tout s'était passé en un dixième de seconde. Robinson s'était servi de son gadget pour réactiver Bismarck... qui, d'un geste vif comme l'éclair, lui arracha l'engin et la boîte à outils, réactiva l'écran protecteur et brisa triomphalement le neutraliseur entre deux doigts formidables.

« Mais... mais..., balbutia Robinson, abasourdi.

— Cette tentative d'intervention visant à nuire au bien-être de la famille Carmichael était malavisée », déclara Bismarck avec sévérité. Il fouilla dans la boîte à outils, y trouva un second neutraliseur et le réduisit en miettes avant de refermer ses panneaux pectoraux.

Robinson se retourna et fila vers la porte, oubliant l'écran protecteur à nouveau inversé. Il s'y heurta et virevolta sur lui-même. Carmichael se leva juste à temps pour l'empêcher de tomber.

Le dépanneur avait l'air paniqué, égaré d'une bête traquée. Carmichael n'était plus en mesure de partager son émotion ; engourdi, totalement résigné, il se sentait incapable de lutter davantage.

« Il... il a bougé *si vite* ! s'exclama Robinson.

— Eh oui », approuva tranquillement le maître de maison. Il tâta son ventre vide avec un léger soupir. « Par chance, on a pour vous une chambre d'amis inoccupée, monsieur Robinson. Soyez le bienvenu dans notre gentil petit foyer. J'espère que vous aimez le pain grillé et le café noir au petit déjeuner. »

OZYMANDIAS

Outre « Il était une vieille femme », le numéro d'Infinity de novembre 1958 contenait aussi ce texte, paru sous le pseudonyme d'« Ivar Jorgenson », qui appartenait en fait à un écrivain nommé Paul W. Fairman, mais dont on m'avait affublé par je ne sais quels détours. (Résultat, dans une convention de science-fiction on m'a demandé de signer un très mauvais livre de Fairman paru sous le nom de Jorgenson, ou plutôt « Jorgensen », comme il préférait l'orthographe.) Il compte parmi les – ciel ! – dix-huit nouvelles et articles que j'ai pondus en janvier de la même année. Et ce n'est pas le pire ! On y retrouve ma très ancienne passion pour l'archéologie.

La planète était morte depuis au moins un milliard d'années. Telle fut notre première impression tandis que le vaisseau suivait son orbite autour de sa surface brune, complètement desséchée ; elle se révéla exacte. Une civilisation avait effectivement vécu ici *jadis* – mais la Terre avait tourné 10^6 fois autour de Sol depuis le dernier souffle du dernier habitant de ce monde.

« Une planète morte ! s'exclama le colonel Mattern, amèrement déçu. Sans rien d'exploitable. Autant tout remballer et aller voir ailleurs. »

La réaction de Mattern n'avait rien pour surprendre. En recommandant le départ immédiat et le transfert sur une planète plus lucrative, il ne faisait en somme que servir aux mieux les intérêts de ses employeurs. Et ses employeurs, c'était l'État-major des Forces armées des États-Unis d'Amérique. On comptait sur lui et sa moitié d'équipage pour fournir des résultats, c'est-à-dire de nouvelles armes et de nouvelles alliances militaires. Si on avait investi 70 % du budget annuel de l'armée dans cette expédition, ce n'était tout de même pas pour parrainer dieu sait quels traficotages archéologiques.

Mais heureusement pour nous, la moitié « traficoteuse » de l'équipe, Mattern ne jouissait pas d'un pouvoir de décision absolu dans nos affaires. L'État-major avait peut-être injecté 70 % de son budget dans cette opération, mais au département Relations publiques de l'armée, des gens avisés avaient fait en sorte que nous ayons *nous aussi* des

droits.

Le Pr Leopold, chef de la branche non militaire de l'expédition, déclara avec brusquerie : « Désolé, Mattern, mais je vais être obligé d'appliquer la clause limitative.

— Mais..., voulut protester l'autre.

— Mais rien du tout, Mattern. On a dépensé un gros paquet de subventions publiques pour arriver jusqu'ici ; j'exige que nous passions sur cette planète la période minimum prévue pour les activités de recherche scientifique, puisque nous sommes là. »

Mattern se rembrunit et, le menton calé sur ses deux pouces, baissa les yeux sur la table en appuyant fortement ses doigts sur ses joues au niveau du maxillaire. Il était vivement contrarié, mais trop malin pour faire comme s'il avait des arguments contre Leopold.

Quant à nous, les quatre archéologues (les militaires, au nombre de sept, nous étions légèrement supérieurs en nombre), nous regardions avec avidité nos chefs s'affronter. À un moment mon regard s'est porté sur le hublot et, au-delà, sur la planète, avec sa plaine sèche, balayée par le vent et ponctuée çà et là de moignons de monuments qui, des millénaires plus tôt, avaient dû être imposants.

« Ce monde ne revêt absolument aucune importance stratégique, déclara Mattern d'un ton morne. Il est tellement ancien que même les vestiges de la civilisation qu'il abritait sont tombés en poussière !

— N'empêche que je tiens à faire valoir mon droit d'explorer toutes les planètes sur lesquelles nous nous posons, et ce durant une période d'au moins cent soixante-huit heures », rétorqua Leopold, implacable.

Exaspéré, Mattern explosa : « Mais enfin, *pourquoi* ? Rien que pour m'embêter, c'est ça ? Pour prouver la supériorité intellectuelle innée des scientifiques sur les hommes de guerre ?

— Je n'en fais pas du tout une affaire personnelle.

— Ah bon ? Alors de quoi s'agit-il, au juste ? On se pose sur un monde dont je ne peux rien tirer, ni vous non plus sans doute, et pourtant vous me sortez un détail légal pour m'obliger à passer une semaine ici ! Si ce n'est pas pour me contrarier, comment expliquez-vous votre comportement ?

— Jusqu'ici, nos activités cartographiques sont restées très superficielles. Si ça se trouve, cette planète recèle la réponse à bien des questions posées par l'histoire de la galaxie. D'ailleurs, il se peut aussi que vous tombiez sur un véritable trésor plein de superbombes, pour ce que j'en sais...

— Rien de plus plausible, en effet ! » s'écria Mattern. Il promena un regard circulaire sur les individus rassemblés dans la salle de conférence, en gratifiant les scientifiques d'un regard furibond. Il tenait à bien nous faire comprendre qu'il se sentait pris en otage et contraint de gaspiller un temps précieux par une bande de rêveurs

dont la soif de Connaissance confinait au ridicule.

Car cette connaissance-là était inutile. Contrairement au savoir-faire bien tangible, bien pragmatique auquel il accordait de la valeur.

« D'accord, finit-il par dire. J'ai protesté et j'ai perdu. En exigeant que nous restions une semaine ici, vous êtes dans votre droit. Mais je vous préviens : à la fin du délai qui vous est accordé, vous avez intérêt à être immédiatement prêt à redécoller ! »

Évidemment, il n'y avait jamais eu le moindre doute sur l'issue de cette polémique ; la charte de l'expédition était très claire sur ce sujet. Nous étions censés passer au peigne fin une série de planètes qui, situées au bord de la galaxie, n'avaient été qu'effleurées par une précédente mission de repérage.

Les topographes s'étaient contentés d'y rechercher des traces de vie ; n'en ayant pas trouvé, ils avaient poussé plus loin. Il nous revenait à présent de mener l'enquête en détail. Ils nous avaient signalé que parmi ces planètes, quelques-unes avaient été habitées par le passé. Mais ce n'était plus le cas aujourd'hui.

Notre mission consistait à éplucher consciencieusement toutes les données que nous fourniraient les planètes désignées. Leopold, qui avait pris la tête du groupe, s'était vu confier la tâche de mener des recherches archéologiques pures sur les civilisations disparues, Mattern et ses hommes celle, plus concrète, de repérer d'éventuels matériaux fissiles, des armes abandonnées par les autochtones, des gisements de lithium ou de tritium utilisables pour la fusion et autres choses précieuses aux yeux des militaires. En se plaçant sur un plan strictement utilitariste, on pouvait prétendre non sans raison que notre petit groupe était un poids mort qu'ils trimbalaient à grand coût.

Mais depuis une centaine d'années, en Amérique, l'opinion publique voyait d'un mauvais œil les expéditions purement militaires. Alors, histoire d'amadouer la bonne conscience du pays, on avait rajouté cinq archéologues dénués de tout impact sur les questions de défense nationale.

Nous.

Mattern nous avait clairement fait sentir dès le début que ses hommes à lui étaient les seuls vrais membres *importants* de l'expédition ; nous autres, nous n'étions que du ballast. Et en un sens, nous étions bien forcés d'en convenir. Les tensions recommençaient à s'accroître sur notre malheureuse planète parcourue de dissensions ; l'Autre Hémisphère pouvait sortir d'un jour à l'autre de ses cent ans de quiétude et décider de se lancer à nouveau dans la conquête spatiale. Aussi, si les mondes inexplorés renfermaient des ressources exploitables par l'armée, il fallait que nous les découvrions avant Eux.

La bonne vieille course aux armements, quoi. Taïaut ! Les histoires du temps jadis parlaient d'expéditions organisées par la Terre. Ma foi,

nous venions de la Terre, ça c'était sûr ; mais pour être précis, nous venions d'Amérique. L'unité planétaire était un rêve qui n'avait pas progressé d'un pouce en trois cents ans, depuis l'époque primitive du voyage dans l'espace où les fusées étaient encore à propulsion chimique. Amen. Fin du sermon. Au travail !

La planète n'avait pas de nom, et nous ne lui en avons pas donné ; une commission spéciale de l'organisme risiblement baptisé Organisation des Nations-Unies réfléchissait à ce problème de nomenclature en reprenant à son compte, face aux centaines de planètes à nommer que comportait la galaxie, l'idée de puiser dans les différentes mythologies terriennes, de la même manière qu'on avait fait appel à Mercure, Vénus ou Mars pour désigner les planètes de notre système solaire.

On finirait sans doute par affubler cette planète-ci d'un nom genre Thoth ou Bel-Mardouk, si ce n'était pas Avalokites vara. Mais pour nous, c'était tout bêtement la Quatrième Planète du système tournant autour d'une étoile jaune-blanche F5 IV procynoïde, n° 170861 du Catalogue HD Révisé.

En gros, elle était de type terrien, avec un diamètre de 9 800 kilomètres, une gravité d'indice 0,93, une température moyenne de 7 °C comportant des variations quotidiennes de l'ordre du dixième de degré et une atmosphère raréfiée, hautement toxique pour nous, essentiellement composée de gaz carbonique, mais où on notait une faible présence d'hélium et d'hydrogène, ainsi qu'une imperceptible trace d'oxygène. Il se pouvait que cet air ait été respirable par une forme de vie humanoïde des millions d'années plus tôt, mais c'était... des millions d'années plus tôt, justement. Nous avons bien pris soin de faire nos exercices d'apprentissage du masque à oxygène avant de nous aventurer hors du vaisseau.

Je l'ai dit, le soleil était une étoile F5 IV ; il dispensait une chaleur importante. Malheureusement, à son périhélie la planète Quatre en était à 277 millions de kilomètres, et beaucoup plus loin encore quand elle se trouvait à l'autre bout de son orbite quelque peu excentrique ; dans ce système solaire, la bonne vieille ellipse keplérienne était grandement mise à mal. En fait, la Planète Quatre me rappelait tout à fait Mars – sauf que Mars, bien sûr, n'avait jamais abrité de vie intelligente, sous quelque forme que ce soit, en tout cas pas d'habitants qui aient pris la peine de laisser des traces de leur passage, tandis que cette planète-ci avait de toute évidence été le berceau d'une civilisation florissante à une époque où, sur Terre, la plus noble de toutes les créatures était le Pithécantrope.

Quoi qu'il en soit, une fois débattue la question de savoir si nous resterions quelque temps où si nous repartirions aussitôt pour la plus

proche planète de notre programme, nous nous sommes mis à l'œuvre tous les cinq. Comme nous n'avions qu'une semaine devant nous (jamais Mattern ne nous accorderait de délai supplémentaire, à moins d'une découverte sensationnelle susceptible de le faire changer d'avis, ce qui était hautement improbable), nous voulions abattre le plus possible de besogne dans le temps qui nous était imparti. Vu le nombre de planètes que contenaient les cieux, celle-ci ne recevrait peut-être plus jamais la visite de scientifiques humains.

Mattern et ses hommes nous ont informés d'entrée et de manière officielle qu'ils nous donneraient un coup de main, mais sans enthousiasme et en en faisant le moins possible. Nous avons désamarré les trois petits half-tracks que transportait le vaisseau, et nous les avons remis en état de marche. Nous y avons entassé notre matériel – appareils photo, pics et pioches, pinceaux en poils de chameau... – et enfilé nos masques. Les hommes de Mattern nous ont aidés à débarquer les véhicules et à les orienter dans la bonne direction.

Puis ils ont fait un pas en arrière et attendu qu'on fiche enfin le camp.

« Pas un d'entre vous ne se propose de nous accompagner ? » a interrogé Leopold. Chaque half-track pouvait accueillir quatre personnes.

« Aujourd'hui, vous y allez tout seuls, a répondu Mattern en secouant la tête, et vous nous racontez ce que vous avez trouvé. Nous, on emploiera plus utilement cette journée à faire un peu de classement et rattraper notre retard dans la tenue du journal de bord. »

J'ai vu Leopold amorcer un froncement de sourcils. Mattern ne cachait pas son mépris ; il aurait tout de même pu charger ses hommes de chercher des matériaux fissiles ou propres à alimenter la fusion, ne serait-ce que pour la forme ! Mais notre chef a finalement ravalé sa colère.

« Très bien, a-t-il dit. Excellente idée. Si on tombe sur un filon de plutonium brut, on vous contactera par radio.

— Parfait. Merci d'avance. Si vous trouvez une mine de cuivre, ça m'intéresse aussi. » Un rire sans aménité. « Du plutonium brut ! J'ai l'impression que vous êtes sérieux, en plus ! »

Nous avons effectué un relevé topographique grossier du secteur ; nous nous sommes séparés en trois groupes. Leopold est parti seul plein ouest, vers la rivière à sec que nous avons repérée d'en haut. Sans doute voulait-il examiner les dépôts alluvionnaires.

Marshall et Webster, qui se partageaient un half-track, ont pris la direction de la région montagneuse visible au sud-est de notre point d'atterrissage. Il semblait qu'une ville de quelque importance y soit

enfouie dans les sables. Enfin, Gerhard et moi nous sommes dirigés à bord du troisième véhicule vers le nord, où nous espérions trouver les vestiges d'une autre cité. Il faisait gris, le vent soufflait ; les sables sans fin qui recouvraient toute la planète formaient des dunes devant nous et le vent en jetait des poignées contre le dôme en plastique qui protégeait le half-track. Les traverses métalliques de nos chenilles faisaient crisser un sol vierge depuis des millénaires.

Pendant un bon moment, nous n'avons pas échangé un mot. Puis Gerhard m'a dit : « J'espère que le vaisseau sera encore là quand on rentrera à la base. »

Je me suis tourné vers lui, les sourcils froncés, sans lâcher les commandes. Gerhard avait toujours été une énigme pour moi. C'était un petit bonhomme ramassé sur lui-même et dont les cheveux châtains tout en désordre lui retombaient dans les yeux – des yeux un peu trop rapprochés. Diplômé de l'université du Kansas, il avait travaillé quelque temps sur le terrain avec ses archéologues. C'était du moins ce qu'affirmaient ses références.

« Comment ça ? Que voulez-vous dire ? ai-je demandé.

— Ce Mattern ne m'inspire pas confiance. Il ne peut pas nous sentir.

— Mais non. Ce n'est pas un mauvais bougre – il veut seulement remplir sa mission et rentrer chez lui. Mais que voulez-vous dire en sous-entendant que le vaisseau pourrait ne plus être là ?

— Qu'il pourrait bien redécoller sans nous. Déjà qu'il nous expédie tous dans le désert sans nous adjoindre un seul de ses hommes... Je vous le dis, moi : il va nous abandonner ici ! »

Je me suis esclaffé. « Allons, ne soyez pas paranoïaque. Jamais Mattern ne ferait une chose pareille.

— Il nous considère comme le poids mort de l'expédition, a insisté Gerhard. Pour se débarrasser de nous, ce serait le moyen idéal. »

Le half-track a encaissé un accident de terrain. J'aspirais à entendre un vautour pousser son cri quelque part, mais non ; il n'y avait même pas cela. La vie avait quitté ce monde depuis une éternité. « Je vous accorde que Mattern ne nous porte guère dans son cœur. Mais de là à redécoller en laissant sur place trois half-tracks en parfait état de fonctionnement, quand même... Vous l'en croyez capable ? »

J'avais marqué un point. Gerhard a fini par acquiescer d'un grognement inarticulé. En effet, Mattern n'était *pas du tout* du genre à gaspiller le matériel, même si l'on pouvait imaginer qu'il n'avait pas les mêmes scrupules face à cinq archéologues superflus.

Nous avons fait encore un bout de chemin en silence. Nous avions à présent couvert quelque 30 kilomètres à travers un paysage parfaitement désolé. Pour autant que je puisse me rendre compte, nous aurions aussi bien fait de rester au vaisseau. Là-bas au moins, on avait une configuration de surface révélant des fondations de

bâtiments.

Heureusement, 15 kilomètres plus loin nous sommes arrivés à la ville en question. Elle semblait bâtie selon un modèle linéaire et, pour une largeur de 800 mètres environ, s'étendre à perte de vue – sur plus de 1 000 kilomètres, en tout cas – dans le sens de la longueur. Si nous en avions le temps, nous vérifierions ses dimensions une fois que nous aurions repris de l'altitude.

Évidemment, il ne restait pas grand-chose de la ville proprement dite. Le sable avait pratiquement tout recouvert, mais on voyait quand même, çà et là, dépasser des fondations qui se présentaient sous la forme de tas de béton armé et de métal renforcé, le tout abîmé par les intempéries. Nous avons mis pied à terre et déballé la pelle électrique.

Une heure plus tard nous étions en nage dans nos combinaisons spatiales, et nous avons réussi à transférer quelques milliers de mètres cubes de sol quelques mètres plus loin. Nous avons creusé un sacré trou dans le site.

Et tout cela pour rien.

Rien ! Pas un objet manufacturé, pas un crâne, pas une dent jaunie. Ni cuillers, ni couteaux, pas le moindre hochet.

Rien.

Par endroits les fondations avaient tenu le coup, encore que, après un million d'années, le sable, le vent et la pluie les aient quasi réduites à néant, mais de cette civilisation perdue, rien d'autre n'avait survécu. Je l'admettais à regret : le mépris de Mattern était justifié ; à nous non plus, cette planète n'avait rien à offrir. Confronté à des fondations presque effacées par le temps, on n'apprenait pas grand-chose sinon qu'une civilisation avait autrefois vécu là. Le paléontologue imaginatif peut reconstituer un dinosaure à partir d'un fragment de fémur, ou dessiner un saurien convaincant en se fondant uniquement sur un bout d'os iliaque. Mais comment extrapoler une civilisation entière, un arsenal juridique, un état d'avancement technologique, une pensée à partir de bâtiments réduits à leurs fondations, elles-mêmes usées par le passage des siècles ?

C'était une entreprise quasi impossible.

Nous sommes allés creuser à quelques centaines de mètres de là dans l'espoir de déterrer au moins un vestige concret de cette civilisation. Mais le temps avait fait son œuvre ; nous devons nous estimer heureux de disposer de ces fondations. Tout le reste avait disparu. J'ai récité à mi-voix :

*« Rien d'autre ne subsiste. En dehors des vestiges
De ce colosse en ruine, illimitée, la page
Du désert, lisse et nue, s'étend jusqu'au vertige. »*

Gerhardt a cessé un instant de creuser. « Hein ? Qu'est-ce que vous

dites ?

— C'est de Shelley.

— Ah, oui, Shelley. »

Il est retourné à sa pelle.

En fin d'après midi, nous avons finalement décidé de jeter l'éponge et de rentrer à la base. Nous étions sur le terrain depuis 7 heures, et nous n'en rapportons pour tout butin qu'une centaine de mètres de films tridi représentant des fondations.

Le soleil déclinait ; la Planète Quatre connaissait des journées de trente-cinq heures, et celle-ci touchait à sa fin. Le ciel, qui n'y était jamais très lumineux, s'assombrissait encore. Pas de lune. La Planète Quatre ne possédait pas de satellite. Il y avait là-dedans une certaine injustice : les planètes Trois et Cinq de ce système solaire étaient pourvues de quatre lunes chacune, et autour de la huitième, qui était en réalité une géante gazeuse, on n'en dénombrait pas moins de treize petites.

Nous avons donc fait demi-tour, par un itinéraire passant à 5 kilomètres à l'est de celui que nous avons suivi à l'aller, au cas où nous rencontrerions quelque chose. Vain espoir de notre part.

Au bout de 9 kilomètres, la radio du véhicule s'est animée et la voix sèche et irritable de Leopold a retenti dans l'habitacle.

« Appel aux véhicules Deux et Trois. Deux et Trois, vous me recevez ? À vous, Deux et Trois. »

Cette fois, c'était Gerhardt qui conduisait. J'ai tendu la main par-dessus son genou pour régler l'appareil sur le canal émetteur. « Anderson et Gerhardt à bord du véhicule Trois. On vous reçoit cinq sur cinq. »

Au bout d'un moment nous est parvenue, un peu plus faiblement, la réponse du Véhicule Deux par le canal à trois voies et j'ai entendu Marshall dire : « Marshall et Webster à bord du half-track Deux. On vous reçoit, professeur. Il y a un problème ?

— J'ai trouvé quelque chose », a répondu Leopold.

Au ton de la voix de Marshall quand il s'est exclamé « *C'est vrai ? !* », j'ai su qu'ils rentraient aussi bredouilles que nous. « Ça en fait au moins un, suis-je intervenu.

— Ah bon, vous n'avez rien trouvé, Anderson ?

— Pas le moindre fragment, pas un tesson, rien.

— Et vous, Marshall ?

— Même chose. Des traces éparses signalant l'emplacement d'une ville, mais rien qui ait la moindre valeur archéologique, professeur. »

Leopold a gloussé, puis répondu : « Eh bien, moi j'ai trouvé quelque chose. C'est un peu lourd pour moi tout seul, alors que les deux équipes viennent un peu voir par ici.

— Qu'est-ce que c'est, professeur ? » Marshall et moi nous sommes enquis d'une même voix.

Mais Leopold se plaisait à jouer les énigmatiques. « Vous verrez bien une fois sur place. Notez ma position et magnez-vous. Je veux être de retour à la base avant la tombée de la nuit. »

Nous nous sommes donc résignés à gagner l'endroit indiqué. Apparemment, le professeur se trouvait à environ 25 kilomètres au sud-ouest par rapport à nous. Marshall et Webster auraient également un assez long trajet à faire pour s'y rendre. Ils se trouvaient très nettement au sud-ouest de Leopold.

Quand nous sommes arrivés à l'endroit dont ce dernier nous avait communiqué les coordonnées, le ciel était presque noir. Alors que les phares du half-track éclairaient le désert sur presque un kilomètre, on ne voyait rien ni personne. Puis j'ai repéré le véhicule de Leopold, garé un peu à l'écart côté est, et côté sud Gerhardt a vu approcher les phares du troisième half-track.

Nous sommes parvenus à la hauteur de Leopold à peu près en même temps. Il n'était pas seul. Il y avait avec lui un... objet.

« Bonsoir messieurs, a-t-il lancé avec un sourire suffisant. Il semble que j'aie fait une trouvaille. »

Il a reculé d'un pas et, feignant de tirer un rideau imaginaire, nous a permis de jeter un œil à sa découverte. Sous le coup de la surprise et de l'incompréhension, j'ai froncé les sourcils. Debout dans le sable, à côté du véhicule, se tenait quelque chose qui ressemblait fort à un robot.

La chose était de haute taille – 2,15 mètres au moins –, et vaguement humanoïde. J'entends par là que des bras partaient de ses épaules, que sur ces épaules reposait une tête, et que plus bas on trouvait des jambes. La tête en question s'ornait de plaquettes réceptrices à la place des yeux, des oreilles et de la bouche. On ne distinguait pas d'autre orifice. Le corps proprement dit était massif et carré, avec des épaules tombantes et, en guise de peau, un revêtement métallique foncé, grêlé et rouillé comme par d'innombrables siècles d'intempéries.

Il était enfoui jusqu'aux genoux dans le sable. Sans se départir de son sourire supérieur (tant il était fier de sa trouvaille, et cela se comprenait), Leopold a déclaré : « Dis-nous quelque chose, robot. »

Alors les récepteurs buccaux ont émis un son métallique, une espèce de grincement de... de rouages ? Sur quoi une voix curieusement haut perchée mais audible a retenti. Elle s'exprimait dans une langue étrangère aux insaisissables inflexions chantantes. Un frisson glacé s'est propagé le long de ma colonne vertébrale.

« Il comprend ce que vous lui dites ? a voulu savoir Gerhardt.

— Non, je ne crois pas. Tout du moins pas encore. Mais il produit

des émissions vocales quand je m'adresse directement à lui. Je crois que c'est une espèce de... de guide attaché à ces ruines, pour ainsi dire. Qu'il a été fabriqué par les anciens autochtones pour fournir des informations aux visiteurs de passage ; sauf qu'il a manifestement survécu tant aux habitants qu'à leurs ruines. »

J'ai observé la chose. Elle semblait effectivement très ancienne – et très solide ; tellement robuste, en fait, qu'elle avait très bien pu survivre à tous les autres vestiges de civilisation sur cette planète. Elle s'était tue et regardait droit devant elle. Tout à coup, elle a pesamment pivoté sur sa base, puis englobé le paysage d'un geste large et repris la parole.

Je n'avais guère de mal à imaginer, en substance, la teneur de ses propos. « ... *et là-bas nous voyons les mines du Parthénon, principal temple d'Athéna sur l'Acropole. Achievé en l'an 438 av. J.-C., il a été partiellement détruit par une explosion en 1687 alors qu'il servait de poudrière aux Turcs...* »

« En effet, on dirait bien une espèce de guide touristique, a remarqué Webster. J'ai la nette impression qu'on est en train de nous faire un exposé historique sur les splendides monuments qui ont dû se trouver jadis sur ce site.

— Si seulement on comprenait ce qu'il dit ! s'est exclamé Marshall.

— On peut tenter de déchiffrer sa langue, a commenté Leopold. Reste que c'est une formidable découverte, non ? Et en plus... »

Tout à coup, j'ai éclaté de rire. Vexé, Leopold m'a lancé un regard noir avant de s'enquérir : « Puis-je savoir ce qu'il y a de si drôle, professeur Anderson ?

— Ozymandias ! ai-je proféré quand mon hilarité s'est un peu calmée. Mais bien sûr ! Ozymandias !

— Je dois dire que je ne...

— Écoutez-le, ai-je repris. C'est comme si on l'avait placé ici à l'intention de ceux qui allaient venir *après*, pour leur faire partager... nous faire partager les splendeurs de la civilisation qui a construit ces cités. Seulement, les cités ont disparu et le robot, lui, est toujours là ! Vous ne trouvez pas qu'il a l'air de dire : “*Fais en sorte, ô puissant, d'observer mon ouvrage et enrage !*”

— “*Rien d'autre ne subsiste*”, a conclu Webster, achevant la citation. C'est de circonstance, en effet. Les cités et leurs bâtisseurs ne sont plus là depuis longtemps, mais le robot, qui l'ignore, continue à débiter son baratin. Oui, on devrait le baptiser Ozymandias !

— En attendant, qu'est-ce qu'on va en faire ? a voulu savoir Gerhardt.

— Vous disiez que vous n'aviez pas pu le faire bouger ? a demandé Webster en se tournant vers Leopold.

— Non, pas moyen. Il pèse bien 250 à 300 kilos. En revanche, il

peut se déplacer de sa propre initiative.

— À nous cinq, peut-être..., suggéra Webster.

— Non », est intervenu Leopold. Un sourire énigmatique a furtivement éclairé son visage. « On va le laisser où il est.

— Quoi ?

— Pour le moment, s'est-il empressé d'ajouter. On le garde pour plus tard, ce sera en quelque sorte une surprise pour Mattern. On le sortira de notre chapeau au tout dernier moment ; d'ici là, laissons-le croire que cette planète est totalement dépourvue d'intérêt. Qu'il nous mette en boîte autant qu'il voudra : quand il sera temps de repartir, on le mettra devant le fait accompli !

— Vous croyez qu'on ne risque rien en laissant ce robot sur place ? s'est enquis Gerhardt.

— Personne ne va venir le voler, a commenté Marshall.

— On n'a pas non plus à craindre qu'il fonde sous la pluie, a renchéri Webster.

— Oui, mais... et s'il fiche le camp ? a repris Gerhardt d'un ton insistant. Ce n'est pas exclu, si ?

— Non, évidemment, a répondu Leopold. Mais où voulez-vous qu'il aille ? Non, moi je crois qu'il ne bougera pas d'ici. Dans le cas contraire, de toute façon, on peut toujours le repérer au radar. Et maintenant, on rentre à la base. Il se fait tard. »

Nous sommes remontés à bord des half-tracks. Le robot redevenu muet et toujours planté jusqu'aux genoux dans le sable sur fond de ciel assombri a pivoté vers nous et levé son bras massif comme pour nous saluer.

« Et n'oubliez pas, nous a signifié Leopold, pas un mot à Mattern ! »

Ce soir-là à la base, le colonel Mattern et ses sept aides de camp se sont montrés remarquablement curieux quant à nos activités de la journée. Ils feignaient de s'intéresser sincèrement à notre travail, mais nous avons bien vu qu'en réalité, ils voulaient simplement nous faire dire ce qu'ils avaient prévu, à savoir que nous n'avions absolument rien trouvé. C'est d'ailleurs la réponse qu'ils ont obtenue, puisque Leopold nous avait interdit de mentionner Ozymandias. De toute façon, à part le robot, il fallait reconnaître que nous n'avions effectivement rien trouvé, et quand ils l'ont appris, ils nous ont gratifié d'un sourire entendu, comme pour dire que si nous les avions écoutés nous aurions tous regagné la Terre sept jours plus tôt, et sans aucune perte.

Le lendemain matin après le petit déjeuner, Mattern a annoncé que sauf objection de notre part, il envoyait quelques hommes à la recherche de matériaux fissiles.

« Nous aurons seulement besoin d'un des half-tracks, a-t-il ajouté.

Ce qui vous en laisse deux. Ça ne vous fait rien ?

— On se débrouillera avec deux, a répondu Leopold avec un peu d'amertume. Mais ne venez pas empiéter sur notre territoire.

— Qui se trouve ? »

Au lieu de lui en révéler l'emplacement, Leopold s'est contenté de conclure : « Comme nous avons suffisamment inspecté la zone située au sud-ouest du vaisseau sans rien trouver de remarquable, nous ne voyons pas d'objection à ce que votre matériel de prospection la mette sens dessus dessous. »

Mattern a hoché la tête en le dévisageant d'un air intrigué, comme si cette évidente tentative de dissimulation avait éveillé ses soupçons. Je me suis d'ailleurs demandé s'il était bien avisé de cacher des choses à cet homme. Enfin, laissons Leopold à ses manigances, ai-je songé. Et pour empêcher Mattern de découvrir Ozymandias, on pouvait en effet éviter de lui dire dans quel secteur nous allions opérer.

« Mais colonel, je croyais que vous considériez la planète comme inintéressante ? ai-je placé.

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute, m'a-t-il répondu en me regardant droit dans les yeux. Cela dit, il serait idiot de ma part de ne pas aller jeter un coup d'œil quand même, vous ne trouvez pas ? »

J'ai dû reconnaître qu'il avait raison. « Auriez-vous donc l'espoir de trouver quelque chose ?

— En tout cas pas des matériaux fissiles. On peut affirmer sans grandes chances de se tromper que tout ce qui était radioactif sur cette planète s'est décomposé il y a longtemps. Mais bon, il y a toujours une chance pour qu'on tombe sur du lithium.

— Ou du tritium pur », a renchéri Leopold avec acidité. Pour toute réponse, Mattern s'est contenté de rire.

Une demi-heure plus tard nous reprenions la direction de l'ouest pour revenir sur les lieux où nous avions trouvé Ozymandias. Gerhardt, Webster et moi sommes montés dans un des half-tracks tandis que Leopold et Marshall prenaient l'autre. Quant au troisième, avec à son bord deux des hommes de Mattern et leur matériel de prospection, il s'est éloigné vers le sud-est, c'est-à-dire la zone que Marshall et Webster avaient vainement ratissée la veille.

Ozymandias était toujours là où nous l'avions laissé ; le soleil qui se levait derrière lui faisait luire ses flancs. Combien d'aurores avait-il connues ? Sans doute des milliards.

Nous nous sommes garés à proximité et avancés vers lui. Webster le filmait en profitant de l'éclat de la lumière matinale. Un vent du nord s'était levé qui formait des tourbillons dans le sable.

« Ozymandias lui resté ici », a déclaré le robot en nous voyant approcher.

Dans notre langue à nous.

Nous ne nous sommes pas tout de suite rendu compte de ce qui venait de se passer, mais quand l'évidence s'est fait jour dans notre esprit, nous avons bondi sur place, tous les cinq, et plutôt deux fois qu'une. Tandis que nous bafouillions, tout à notre stupeur, le robot a repris : « Ozymandias réussir à déchiffrer la langue. Ozymandias espèce de guide.

— Mais... il répète comme un perroquet des bribes de la conversation d'hier ! a constaté Marshall.

— Non, je ne crois pas qu'il se contente de cela, ai-je contré. Ses paroles traduisent des concepts cohérents. Il nous parle vraiment !

— Fabriqué par les anciens pour fournir information aux visiteurs, a repris Ozymandias.

— Ozymandias ! a lancé Leopold. Parles-tu anglais ? »

Réponse : un déclic, suivi quelques instants plus tard par : « Ozymandias comprendre. Pas avoir assez mots. Parler plus. »

Nous nous sommes mis tous les cinq à trembler sous le coup d'une même excitation. Nous comprenions à présent ce qui s'était produit, c'est-à-dire quelque chose d'extraordinaire, rien de moins. Ozymandias avait patiemment écouté tout ce que nous avions dit la veille au soir puis, après notre départ, mis ses millions d'années d'expérience mentale au service du problème consistant à donner un sens aux sons que nous avions produits devant lui ; et il y était parvenu ! Il ne nous restait plus qu'à l'alimenter en vocabulaire et à le laisser assimiler le tout. Nous tenions une véritable pierre de Rosette parlante !

Les deux heures suivantes ont passé si vite que nous ne nous sommes rendu compte de rien. Nous soumettions des mots au robot aussi vite que nous pouvions, avec leur définition lorsque c'était possible afin de l'aider à les mettre en rapport avec ceux qu'il avait déjà gravés dans son esprit.

Au bout de ce délai il était en mesure de soutenir une conversation à peu près normale. Il a libéré ses jambes du sable qui les emprisonnait depuis des siècles et, remplissant la mission pour laquelle on l'avait construit des millénaires plus tôt, nous a emmenés faire la visite guidée de la civilisation disparue qui l'avait conçu.

Ozymandias était une fabuleuse réserve de données archéologiques. Pour en arriver à bout, il nous aurait fallu des années.

Son peuple, nous a-t-il informés, s'appelait les Thaïquens (je retranscris d'oreille) et s'était épanoui sur une période de trois cent mille années locales ; au moment de son déclin, il l'avait fabriqué pour servir de guide indestructible susceptible de faire visiter aux étrangers leurs cités également indestructibles. Malheureusement ces dernières s'étaient effondrées ; il ne restait plus qu'Ozymandias et les souvenirs qu'il portait en lui.

« Ici s'élevait la ville de Dourab. Elle comptait à l'époque huit

millions d'habitants. Sous mes pieds se dressait le temple de Décamon, qui faisait 490 mètres de haut, pour employer votre système de mesure. Il donnait dans la rue des Vents...

« La Onzième Dynastie s'inaugura le jour de l'accession au Présidium de Chonnigar IV, en la dix-huit millièmè année d'existence de la ville. C'est sous le règne des souverains successifs de cette dynastie que furent atteintes les planètes voisines...

« Ici se trouvait la Bibliothèque de Dourab, qui s'enorgueillissait de posséder quatorze millions de volumes. Pas un ne subsiste aujourd'hui. Bien après la disparition de ses constructeurs, j'ai entrepris de les lire, et je les ai mémorisés...

« Le Fléau tuait en ce temps-là neuf mille individus par jour, et cela dura plus d'une année, alors que... »

Et ainsi de suite. Un bulletin d'informations de dimensions cyclopéennes, de plus en plus détaillé à mesure qu'Ozymandias absorbait nos commentaires et enrichissait son lexique. Nous le suivions dans le désert, hébétés et comme engourdis par l'ampleur de notre trouvaille ; nos enregistreurs n'en perdaient pas une miette. À l'intérieur de cet unique robot s'offrait à qui voudrait l'étudier la totalité d'une civilisation qui avait duré au moins trois cent mille ans ! Si nous le désirions, nous pouvions puiser dans cette source ô combien abondante jusqu'à la fin de nos jours sans parvenir à épuiser le stock d'informations implanté dans son esprit sans limites.

Quand nous avons enfin pu nous arracher à Ozymandias pour l'abandonner dans le désert et rentrer à la base, nous nous sentions sur le point d'éclater. Jamais, dans l'histoire de l'archéologie, personne ne s'était vu offrir un trésor pareil : un compte rendu exhaustif, accessible, et qui plus est tout traduit.

Nous nous sommes une fois de plus mis d'accord pour dissimuler notre découverte à Mattern. Toutefois, comme les petits garçons à qui l'on remet un jouet de grande valeur, nous avons eu bien du mal à réprimer nos sentiments. Nous n'avons rien révélé de manière explicite, mais notre surexcitation a certainement convaincu Mattern que la journée n'avait pas été aussi infructueuse que nous l'affirmions.

Notre comportement, ajouté au silence de Leopold quand le colonel lui a demandé où nous avons travaillé ce jour-là, a dû lui mettre la puce à l'oreille. Quoi qu'il en soit, pendant la nuit, alors que nous étions couchés, nous avons entendu les half-tracks s'enfoncer en vrombissant dans le désert. Et le lendemain matin, quand nous sommes allés prendre le petit déjeuner au mess, Mattern et ses hommes ont tourné vers nous des visages mal rasés et des yeux où luisait une rancune singulière.

« Bonjour, messieurs, a lancé Mattern. Il y a un bon moment que nous attendons que vous soyez levés.

— Pourquoi ? Il est plus tard que les autres matins ? s'est enquis Leopold.

— Pas du tout. C'est que mes hommes et moi avons passé une nuit blanche. Nous avons fait un peu de... de prospection archéologique pendant que vous dormiez. » Le colonel s'est penché en avant et, tripotant les revers froissés de sa veste, a poursuivi : « Professeur Leopold, pour quelle raison avez-vous choisi de ne pas dire que vous aviez découvert un objet d'une extrême importance stratégique ?

— Comment cela ? De quoi voulez-vous parler ? » s'est insurgé Leopold d'une voix qui se voulait ferme, mais où perçait un tremblement révélateur.

« Du robot que vous avez baptisé Ozymandias, a tranquillement rétorqué Mattern. Alors, peut-on savoir pourquoi vous m'avez caché son existence ?

— J'avais l'intention de vous mettre au courant avant notre départ.

— Toujours est-il, a repris l'autre en haussant les épaules, que vous m'avez sciemment dissimulé votre découverte. Votre attitude, hier soir, nous a incités à explorer le secteur, et comme les détecteurs ont révélé la présence d'un objet métallique à environ 25 kilomètres à l'ouest, nous sommes allés voir par là-bas. Ozymandias n'en revenait pas d'apprendre qu'il y avait d'autres Terriens dans les parages. »

Un silence lourd de tension. Puis Leopold a déclaré : « Je suis obligé de vous demander de ne pas interférer, colonel. Excusez-moi de ne pas avoir pris la peine de vous parler de notre trouvaille – j'ignorais que vous vous intéressiez autant à notre travail ; mais à présent, j'exige que vous et vos hommes vous teniez à distance.

— Ah oui ? Et pourquoi ? a interrogé Mattern d'un ton glacial.

— Parce que ce robot représente une manne pour les archéologues. Je ne saurais trop insister sur la valeur qu'il revêt à nos yeux. Vos hommes pourraient involontairement créer un court-circuit dans ses banques mémorielles en conduisant leurs expériences habituelles, ou quelque chose dans ce genre. Ce qui m'amène à réaffirmer les droits de l'expédition archéologique, et à lui réserver exclusivement l'usage d'Ozymandias, ce qui vous en interdit l'accès par la même occasion.

— Désolé, professeur, a répliqué Mattern sur un ton soudain beaucoup plus rude. Vous ne pouvez plus invoquer ces fameux droits, à présent.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'Ozymandias relève maintenant de nos compétences à nous. C'est à vous que l'accès en est interdit, professeur. »

J'ai cru que Leopold allait avoir une crise d'apoplexie en plein mess. Livide, il s'est raidi et a traversé la pièce d'un pas qui manquait d'aisance, pour aller se planter devant Mattern. Il lui a posé une question d'une voix si étranglée que je n'ai pas saisi ses paroles.

« Pour des raisons de sécurité, professeur, lui a répondu Mattern. Ozymandias a des applications militaires. Par conséquent, nous l'avons rapporté à bord et placé sous bonne garde dans des quartiers connus de nous seuls. En vertu du pouvoir dont je suis investi pour faire justement face à ce genre d'éventualité, je déclare que la présente expédition est close. Nous rentrons immédiatement sur Terre avec Ozymandias. »

Leopold avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Du regard, il a cherché notre soutien, mais nous sommes restés muets. Finalement, il a lâché sur un ton incrédule : « Des applications militaires, vous dites ?

— Parfaitement. C'est une mine de renseignements sur les armes dont disposaient les Thaïquens. Nous en avons d'ores et déjà tiré des éléments d'une portée inestimable. À votre avis, pourquoi n'y a-t-il pas le moindre soupçon de vie sur cette planète, professeur ? Pas le plus petit brin d'herbe ? Le passage du temps ne suffit pas, fut-ce un million d'années durant. En revanche, une arme de destruction massive en est tout à fait capable. Et cette arme, les Thaïquens l'avaient fabriquée. Entre autres. Des armes à vous donner la chair de poule. Et Ozymandias connaît tout d'elles. Croyez-vous vraiment que nous pouvons nous permettre de perdre un temps précieux en vous laissant vous amuser avec ce robot alors qu'il est bourré jusqu'à la gueule d'informations de nature stratégique capables de rendre l'Amérique imprenable ? Désolé, professeur. C'est vous qui l'avez trouvé, d'accord, mais maintenant, il est à nous. Et nous le rapportons sur Terre. »

Le silence est retombé dans la pièce. Leopold nous a regardés tour à tour, moi, Webster, Marshall et Gerhardt. Mais il n'y avait rien à dire.

À la base, l'expédition était à vocation militaire. Certes, on avait admis à bord quelques archéologues, autant de pièces rapportées, mais c'était l'équipe de Mattern qui comptait vraiment, pas la nôtre. Nous étions moins là pour ajouter une pierre à l'édifice du savoir que pour dénicher de nouvelles armes, de nouvelles sources de matériaux stratégiques à utiliser éventuellement contre l'Autre Hémisphère.

Et ces nouvelles armes, on les avait trouvées. Des armes inouïes, nées d'une science qui s'était maintenue pendant trois cent mille ans. Le tout enfermé dans l'impérissable boîte crânienne d'Ozymandias.

Cassant, Leopold a lâché : « Très bien, colonel. Je suppose que je ne peux pas vous en empêcher. »

Il a fait volte-face et gagné la sortie d'un pas traînant, sans toucher à son repas. Tout à coup, c'était un homme brisé, vaincu – et très âgé.

Quant à moi, j'avais la nausée.

Mattern avait affirmé catégoriquement que cette planète ne pouvait lui être utile en rien, qu'y faire halte était une perte de temps ; c'était

Leopold qui avait insisté, et qui avait eu raison puisque nous avions en effet trouvé quelque chose d'inappréciable.

Une machine capable de dévider des recettes de mort aussi inédites que terrifiantes. Nous tenions dans nos mains la somme et l'essence même de la science thaïquénienne – ce savoir qui avait donné le jour à des armes magnifiques, si superbes qu'elles avaient réussi à éradiquer toute trace de vie sur leur planète. Et nous avions désormais accès à ces armes. Après avoir provoqué leur propre destruction, les Thaïquens avaient eu la prévenance de nous léguer un patrimoine de mort.

Le teint grisâtre, je me suis levé de table et j'ai regagné ma cabine. Je n'avais plus faim.

« Décollage dans une heure, a lancé Mattern dans mon dos tandis que je sortais. Mettez vos affaires en ordre. »

C'est à peine si je l'ai entendu. Je pensais à la cargaison mortelle que nous transportions, à ce robot si pressé de dégorger son fonds d'informations. Je songeais à ce qui allait arriver lorsque nos scientifiques, sur Terre, apprendraient ses leçons.

L'œuvre des Thaïquens était désormais la nôtre. J'ai repensé au vers de Shelley ; *« Fais en sorte, ô puissant, d'observer mon ouvrage et enrage ! »*

VOIR L'HOMME INVISIBLE

Un saut dans le temps considérable marque la frontière entre la première et la seconde moitié de ce volume. Fin 1958, ma quatrième année d'écrivain plein temps, gagner de l'argent a fini par devenir ardu pour qui avait choisi de se spécialiser dans la science-fiction. Au milieu de l'année, American News Company, l'empire de distribution omnipotent – et, je crois, contrôlé par la Mafia – qui s'occupait de diffuser en kiosques la majorité des revues de fiction du pays a mordu la poussière à la suite d'une manipulation financière ratée et entraîné dans sa chute des dizaines de petites maisons d'édition qui dépendaient de ses avances pour se maintenir à flot... et publiaient la plupart des magazines de S-F auxquels je collaborais régulièrement.

Les meilleurs – l'Astounding de Campbell, le Galaxy de Gold et le Fantasy & Science Fiction de Boucher – ont survécu à la débâcle. Mais l'essentiel de mes soutiens, ceux qui achetaient les yeux fermés toute ma production 1 ou 2 cents le mot, a coulé tout de suite ou entamé ce qui devait se révéler une ultime agonie. L'Infinity de Larry Shaw a disparu, avec sa revue sœur Science Fiction Adventures, le Super Science de W.W. Scott (pour lequel j'avais écrit 36 des 120 récits au sommaire durant ses quatre ans d'existence) l'a suivi, le Future et le Science Fiction Stories de Bob Lowndes ont commencé à tituber vers leur tombe, et ainsi de suite. J'avais toujours le loisir de me frotter à un Boucher, un Campbell ou un Gold, plus exigeants, bien sûr, mais le marché de secours sur lequel je comptais pour accepter les textes, que ces trois rédacteurs en chef refuseraient n'existait plus ; avec le même nombre d'auteurs en course sur un territoire restreint par la raréfaction des titres, je me voyais confronté à l'éventualité d'écrire des nouvelles promises à ne jamais trouver preneur. J'ai donc, fin 1958, commencé de quitter la lice de la science-fiction, première des retraites stratégiques que j'allais pratiquer par rapport au domaine.

Désormais habitué à un certain train de vie, je n'ai pas tardé à retomber sur mes pattes et à dénicher de nouveaux marchés, hors S-F, pour lesquels je me suis mis à écrire tout et n'importe quoi. Mon registre garde trace d'un truc intitulé « Stalin's Slave Barracks » [Le quartier des esclaves de Staline] pour un certain Sir en mars 1959, de « Cures for Sleepless Nights »

[Remèdes aux nuits blanches] dans le numéro de janvier 1960 de Living For Young Homemakers [Vivre en jeune père de famille], « Wolf Children of India » [Les enfants-loups d'Inde] écrit pour Exotic Adventures, mai 1959, et ainsi de suite, aussi étonnant que cela paraisse : des tonnes de machins dont je ne conserve aucun souvenir. Tout au long de 1959, j'ai continué à paraître dans les revues de S-F., mais avec des textes rédigés essentiellement l'année précédente, voire plus tôt. 1960 n'a vu la publication en S-F que de quatre nouvelles (une semaine de production quelques années auparavant) et d'un court roman pour ados, Lost Race of Mars [La race perdue de Mars], qui a connu un tel succès qu'on l'a réédité sans discontinuer pendant des décennies. En 1961, j'ai écrit en tout un récit de S-F et rallongé un court roman ancien, issu d'un magazine, afin de vendre un grand format à un éditeur spécialisé dans la fourniture aux bibliothèques de prêt. Pas de S-F en 1962, sauf le roman La Semence de la Terre(4), une autre expansion basée cette fois sur une nouvelle de 1957.

Mais l'écrivain et rédacteur en chef Frederik Pohl, un vétéran du domaine avec qui je m'étais lié d'amitié au début des années 1960, avait pris en juin 1961 les commandes de Galaxy et de sa revue sœur If, succédant à Horace Gold. Fred me reprochait depuis longtemps ma facilité à pondre en série de la camelote lucrative et croyait (à juste raison, comme l'avenir allait le démontrer) qu'un écrivain de science-fiction de premier ordre se cachait sous la montagne de nullités que je débitais depuis quelques années sans me poser de question. Il m'a donc soumis une offre calculée pour en appeler à ma nature frileuse. Il accepterait chacun des textes que je voudrais bien lui envoyer – une vente assurée – à condition que j'y consacre le meilleur de moi-même au lieu de le bâcler pour de l'argent facile. S'il souhaitait des révisions, je m'engageais à effectuer une seule réécriture, après quoi il devrait m'acheter la nouvelle sans autre forme de procès. Si je lui soumettais un récit qu'il n'aimait pas, il le prendrait de toute manière, mais cela sonnerait le glas de notre contrat moral. Bien entendu, je ne devais rien dire des termes de notre marché à mes collègues écrivains et j'ai gardé le secret bien longtemps après que Fred a quitté le magazine.

Une telle offre ne se refuse pas, ce qu'il savait fort bien, le fourbe. J'allais toucher 3 cents du mot – le tarif le plus élevé à l'époque – sans prendre de risque ni devoir me conformer aux préjugés éventuels d'un rédacteur en chef dictatorial. Tant que j'écrivais ce que j'estimais être de la bonne science-fiction, Fred achetait. Je n'avais jamais conclu un pareil accord avec une revue de S-F de tout premier plan et je n'ai pas tardé à rédiger « Voir l'homme invisible », premier d'une longue série de textes destinés au Galaxy de Fred Pohl.

À mon sens, ce récit écrit en juin 1962 marque le début de ma vraie carrière d'écrivain de science-fiction. Ceux de la période 1953-1958 qui le précèdent dans ce volume se résument, comme vous avez pu le constater, à

des travaux compétents certains meilleurs que d'autres, tous au moins acceptables ; en revanche, ils pourraient être l'œuvre d'à peu près n'importe qui. Ils étaient conçus pour se couler dans le moule des magazines de leur époque et m'apporter un revenu régulier. En me libérant de la nécessité de réfléchir au moyen d'éviter un refus, Fred Pohl m'a permis – ordonné, en fait – d'exploiter de mon mieux ma veine littéraire. Je devais la creuser de plus en plus profondément par la suite, jusqu'à divorcer à ce point de mon image de jeune écrivassier que mes nouveaux lecteurs allaient avoir du mal à concevoir que, d'un point de vue émotionnel, j'aie pu – ou, pis, voulu – produire tous ces navets. « Voir l'homme invisible » donne à entendre, pour la première fois ou peu s'en faut, la voix d'un Silverberg personnel.

(On y entend aussi la voix d'un plus grand écrivain en fond sonore. J'ai trouvé l'idée de ce texte dans le paragraphe initial de « La loterie à Babylone », de Jorge Luis Borges, où il écrit : « Comme tous les hommes de Babylone, j'ai été proconsul ; comme eux tous, esclave (...) Toute une année de lune durant, j'ai été déclaré invisible ; je criais et on ne me répondait pas, je volais le pain et je n'étais pas décapité. » Il n'a pas choisi de développer le thème de l'invisibilité statutaire dans sa nouvelle – il ne s'agissait à ses yeux de rien d'autre qu'une enjolivure sur une histoire qui racontait autre chose. J'ai repris et poussé plus avant son idée pour en explorer les aspects pratiques, effectuant ainsi le travail que Borges avait laissé en plan.)

Chose curieuse, mon texte n'est pas paru dans Galaxy, en dépit de l'accord passé avec Fred. Peu après en avoir pris les rênes éditoriales, il lançait un nouveau magazine, Worlds of Tomorrow et piochait dans l'inventaire de Galaxy pour garnir le sommaire du premier numéro, daté d'avril 1963. « Voir l'homme invisible » figurait parmi les textes réassignés. Les lecteurs me prenant à juste titre pour un faiseur impavide et productif ont dû considérer cette nouvelle comme une sorte de révélation – et d'autres surprises du même tonneau les attendaient.

Bien des années plus tard, incidemment, elle a bénéficié d'une adaptation télévisée pour La Cinquième Dimension, sur un magnifique scénario de Steve Barnes.

Alors on m'a déclaré coupable et condamné à l'invisibilité pour une durée d'un an, à compter de ce 11 mai de l'an de grâce 2104. Et on m'a emmené jusqu'à une pièce sombre sous la salle du tribunal afin d'apposer la marque sur mon front avant de me relâcher.

Deux sbires payés par la municipalité ont effectué le travail. Le premier m'a poussé sur une chaise tandis que l'autre brandissait l'insigne.

« Ça ne vous fera pas le moindre mal », a dit ce gorille aux mâchoires saillantes. Il a plaqué la marque sur mon front, j'ai éprouvé une sensation de froid, et c'était fini.

« Et maintenant ? » ai-je demandé.

Mais il n'y a pas eu de réponse ; ils se sont détournés pour quitter la pièce sans un mot, laissant la porte ouverte. J'étais libre de partir ou de pourrir ici ; le choix m'appartenait. Nul ne m'adresserait la parole, ni ne me regarderait plus que le temps d'apercevoir l'insigne à mon front. J'étais invisible.

Comprenez bien que mon invisibilité se résumait à une simple métaphore. Je conservais mon apparence extérieure. On *pourrait* me voir – mais on ne le *voudrait* pas.

Un châtiment absurde ? Peut-être. Mais le crime l'était aussi. Délit de froideur. Refus de me confier à mon prochain. J'avais récidivé par trois fois. La sentence, dans ce cas : une année d'invisibilité. On avait dûment enregistré la plainte, organisé le procès et apposé la marque.

J'étais invisible.

Je suis sorti pour retrouver le monde et sa chaleur.

La pluie de l'après-midi avait déjà eu lieu. Les rues de la ville séchaient et un parfum de verdure venait des Jardins suspendus. Hommes et femmes vaquaient à leurs occupations. J'ai marché parmi eux, mais ils ne m'ont pas remarqué.

Parler à un homme invisible est puni d'invisibilité : un mois à un an, voire plus, compte tenu de la gravité du crime. Tout repose là-dessus. Je me demandais avec quel zèle on respectait la règle.

Je n'ai guère tardé à le découvrir.

J'ai pris pied dans un puits ascensionnel et me suis laissé emporter en une longue spirale jusqu'au plus proche jardin suspendu. Il s'agissait du Onze, celui des cactus, dont les formes grotesques et bizarres conviendraient à mon état d'âme. J'ai émergé sur le palier d'arrivée et me suis dirigé vers le comptoir d'entrée pour acheter un jeton. Une femme au teint terreux et au regard vide y siégeait.

J'ai posé ma pièce. Un sentiment voisin de la peur a ravivé ses yeux pour disparaître aussitôt.

« Une entrée », ai-je dit.

Pas de réponse. Une file d'attente se formait derrière moi. J'ai réitéré ma demande. La femme a relevé la tête, égarée, avant de fixer son regard par-delà mon épaule gauche. Une main s'est tendue, plaquant une autre pièce sur le comptoir. La femme l'a prise, a tendu son jeton à l'homme. Il l'a glissé dans la fente et il est entré.

« Donnez-moi un jeton », ai-je dit d'un ton tranchant.

D'autres me bousculaient déjà. Sans un mot d'excuse. Je commençais à comprendre ce qu'impliquait ma situation. Ils me traitaient littéralement comme s'ils ne me voyaient pas.

Il existe aussi des avantages en contrepartie. J'ai contourné le comptoir et saisi un jeton, sans payer. Nul ne pouvait me retenir, puisque j'étais invisible. Je l'ai fourré dans la fente et suis passé dans

le jardin.

Mais les cactus ne m'intéressaient plus. Envahi par un malaise inexprimable, je n'avais aucune envie de m'attarder. En sortant, je me suis planté le doigt sur une longue épine et mis à saigner. Le cactus, au moins, reconnaissait toujours mon existence. Mais seulement pour me faire saigner.

J'ai regagné mon appartement. Mes livres m'y attendaient, mais je ne leur ai trouvé aucun intérêt. Je me suis affalé sur mon lit étroit, j'ai allumé le stimulateur pour combattre mon étrange lassitude et j'ai songé à mon invisibilité.

Je me suis dit que ce ne serait pas un si lourd fardeau. Je n'avais jamais trop compté sur les autres. De fait, ne m'avait-on pas condamné pour ma froideur envers mes semblables ? Pourquoi aurais-je eu besoin d'eux ? Qu'ils m'ignorent !

Ce serait reposant. Une année de congé m'attendait, après tout. Les hommes invisibles ne travaillent pas. Comment le pourraient-ils ? Qui irait consulter un médecin invisible, engager un avocat invisible pour le représenter ou donner un document à classer à un employé invisible ? Plus de travail, donc. Ni de salaire, bien entendu. Mais les propriétaires ne réclament pas de loyer à un locataire invisible. Un homme invisible va où bon lui semble sans payer. Je venais de le démontrer dans les Jardins suspendus.

L'invisibilité serait un bon tour à jouer à la société, à ce qu'il me semblait. On ne m'avait condamné à rien de plus sévère qu'une cure de repos d'un an. J'étais sûr d'en profiter.

Mais dans la pratique, certains inconvénients subsistaient. Pour ma première soirée d'invisibilité, je suis allé dans le meilleur restaurant de la ville. Je commanderais les plats les plus fins, un repas de cent unités, puis je m'éclipserais dès l'apparition de la note.

Mon raisonnement ne tenait pas debout. Je n'ai pu obtenir une table. J'ai attendu une demi-heure dans le vestibule alors que le responsable de salle allait et venait. Nul doute qu'il avait affronté cette situation à bien des reprises. J'ai compris que m'attribuer une place ne changerait rien. Aucun serveur ne prendrait ma commande.

J'aurais pu aller en cuisine, me servir moi-même de ce qui me plairait, perturber la bonne marche du restaurant. Mais je m'y suis refusé. La société a les moyens de se protéger des invisibles. Bien sûr, il ne saurait y avoir de riposte directe. Mais qui irait contredire un cuisinier soutenant qu'il n'a vu personne sur la trajectoire quand il a projeté une casserole d'eau bouillante contre le mur ? L'invisibilité est ce qu'elle est, une arme à double tranchant.

J'ai quitté l'établissement.

J'ai mangé dans une cafétéria automatique voisine, puis regagné mon domicile dans un taxi automatique. À l'instar des cactus, les

machines ne pratiquaient nulle discrimination envers mes semblables. Il m'a paru que, pendant un an, elles feraient de bien piteux compagnons.

J'ai très mal dormi.

Mon deuxième jour d'invisibilité a été l'occasion de nouveaux essais et d'autres découvertes.

J'ai entamé une longue promenade, en prenant garde de rester sur les voies piétonnières. On m'avait parlé des jeunes gens qui s'amuse à écraser les invisibles. Là encore, il n'y a ni recours ni punition possible à leur rencontre. Ma condition a ses petits risques, intentionnels.

J'ai marché dans les rues en observant la façon dont la foule s'écartait devant moi. Je me faufilais tel un microtome entre deux cellules. Tout le monde avait l'habitude. Vers midi, j'ai vu mon premier compagnon d'invisibilité : un homme d'âge moyen, de grande taille et de belle prestance. Il arborait la marque d'infamie sur un front haut. Son regard a furtivement croisé le mien. Même un homme invisible ne peut voir un autre homme invisible.

J'ai goûté l'ironie de la situation, voilà tout. J'appréciais encore la nouveauté de ce mode de vie. Aucun affront ne me blessait. Pour l'heure, du moins.

Plus tard, je suis tombé sur un de ces établissements de bains où les travailleuses peuvent aller se laver moyennant quelque menue monnaie. Avec un sourire espiègle, j'ai gravi les marches. La gardienne, à la porte, m'a jeté un coup d'œil effrayé – un petit triomphe personnel, de mon point de vue – mais n'a rien tenté pour m'arrêter.

Et je suis entré.

Une forte odeur de savon et de sueur m'a saisi à la gorge. En poursuivant mon chemin, j'ai traversé des vestiaires où pendaient de longues rangées de blouses grises et songé que je pouvais rafler toutes les unités qui s'y trouvaient, mais je me suis abstenu. Le vol perd tout son sel lorsqu'il est trop facile, comme les rusés personnages qui ont conçu la peine d'invisibilité l'avaient compris.

J'ai continué, jusqu'aux bains proprement dits.

Il y avait là des centaines de femmes. Des filles nubiles, de jeunes femmes lasses, de vieilles biques. Certaines ont rougi, d'autres souri, la plupart m'ont tourné le dos, mais toutes ont bien pris garde de ne trahir aucune réaction spécifique à ma présence. Des matrones montaient la garde. Qui sait si elles n'auraient pas dénoncé une baigneuse montrant qu'elle avait conscience, en toute illégalité, de l'existence d'un invisible ?

Je les ai donc regardées se baigner. J'ai vu cinq cents paires de

seins tressauter, des corps nus luire sous la vapeur, une vaste étendue de peau féminine dénudée. Ma réaction, mitigée, alliait le triomphe malicieux d'avoir pénétré sans encombre dans ce Saint des Saints et une sensation croissante de... tristesse ? Lassitude ? Dégout ?

Je n'arrivais pas à l'analyser. Il me semblait qu'une main moite me serrait la gorge. Je suis sorti en hâte. Des heures plus tard, l'odeur d'eau savonneuse m'emplissait toujours les narines. Cette nuit-là, des visions de chair rose ont hanté mes rêves. J'avais dîné, seul, dans un automatique. Je me rendais compte que la nouveauté de ma situation s'estomperait vite.

La troisième semaine, je suis tombé malade. Ça a débuté par une forte fièvre qu'ont suivie des maux d'estomac, des vomissements et toutes sortes de symptômes inquiétants. À minuit, je me croyais mourant. Les crampes étaient devenues intolérables, et lorsque je me suis traîné jusqu'au cabinet de toilette, j'ai vu mon visage dans la glace, déformé, verdâtre, ruisselant de sueur. La marque d'invisibilité se détachait telle une balise sur mon front blême.

Je suis resté un long moment étendu sur le carrelage, les membres flasques, à tâcher d'en absorber la fraîcheur. Je me disais : et si c'était l'appendice ? Cette relique préhistorique, périmée, ridicule ? Enflammé ? Prêt à éclater ?

Il me fallait un médecin.

Le téléphone était couvert de poussière. On n'avait pas pris la peine de couper la ligne, mais je n'avais appelé personne depuis mon arrestation, et personne n'avait osé m'appeler. Téléphoner en toute connaissance de cause à un invisible est puni d'invisibilité. Mes amis, les rares que j'avais, se tenaient à l'écart.

J'ai saisi le combiné, enfoncé une touche. Le voyant s'est allumé et le robot standardiste a demandé : « À qui désirez-vous parler, monsieur ?

— À un médecin, ai-je haleté.

— Certainement, monsieur. » La neutralité, la confiance de cette voix mécanique ! Il n'y a aucun moyen de déclarer invisible un robot, aussi avait-il le loisir de me parler.

L'écran s'est allumé. Une voix compétente m'a demandé : « De quoi souffrez-vous ?

— De l'estomac. Peut-être d'une appendicite.

— On vous envoie quelqu'un d'ici... » Le médecin s'était tu. J'avais commis l'erreur de tourner vers lui mon visage ravagé. Son regard s'était posé sur mon front. L'écran s'est éteint aussi vite qu'un homme aurait reculé face à un lépreux tendant la main pour un baiser.

« Docteur. » Un simple gémissement.

Il s'était dérobé. Je me suis caché le visage dans les mains. Tout ça va trop loin, pensais-je. Le serment d'Hippocrate autorisait-il de tels

actes ? Un médecin avait-il le droit d'ignorer la plainte du malade qui appelait au secours ?

Mais Hippocrate ne savait rien des hommes invisibles. Un médecin n'était pas tenu de soigner un homme invisible. Pour la société, en fait, je n'existais plus. Les médecins ne risquaient guère de diagnostiquer les maux d'individus inexistantes.

On me laissait à ma souffrance.

Voilà bien l'une des plus fâcheuses conséquences de l'invisibilité. Vous pouvez vous promener dans des bains publics tout à votre gré, sans que personne ne s'y oppose, mais personne ne s'oppose non plus à ce que vous restiez à vous tordre de douleur. L'un ne va pas sans l'autre. Votre appendice éclate ? Ma foi, c'est peut-être la meilleure leçon à l'adresse de qui pourrait vouloir suivre votre mauvais exemple.

Mon appendice n'a pas éclaté. J'ai survécu, quoique rudement secoué. On peut survivre pendant un an sans parler à personne. On peut circuler dans des voitures automatiques, s'alimenter dans des restaurants automatiques. Mais il n'existe pas de médecin automatique. Pour la première fois, vraiment, je me trouvais de l'autre côté de la barrière. Un prisonnier a droit à un médecin quand il tombe malade. Mon crime n'était pas assez grave pour me valoir la prison, donc aucun médecin ne me soignerait. C'était injuste. J'ai maudit les démons qui avaient inventé ce châtiment et affronté chaque aube blafarde aussi seul que Robinson sur son île, alors même que je vivais au cœur d'une cité de douze millions d'âmes.

Comment décrire mes sautes d'humeur ? Les mois qui passaient étaient comme des vents contraires qui me faisaient changer de cap.

Certains jours, l'invisibilité me paraissait un bonheur, un délice, un bien précieux. En ces moments paranoïdes, je me sentais fier d'échapper aux règles qui ligotaient les hommes ordinaires.

Je volais. Je pénétrais dans les magasins, m'emparais de la recette, et le marchand apeuré n'osait s'interposer, de peur de tomber sous la coupe de mon invisibilité pour avoir appelé à l'aide. Si j'avais su alors que l'État remboursait ce genre de dommages, j'y aurais pris moins de plaisir. Mais je volais.

J'entrais partout. Si les bains ne m'ont plus jamais tenté, j'ai violé d'autres sanctuaires. J'allais dans des hôtels et parcourais leurs couloirs en ouvrant les portes au hasard. Il y avait des chambres vides, d'autres, plus rares, qui ne l'étaient pas.

Tel un dieu, je voyais tout. Je m'endurcissais. Mon mépris pour la société – crime qui m'avait valu mon invisibilité – s'est encore renforcé.

Pendant les périodes de pluie, je me tenais dans les rues désertes et invectivais les façades brillantes des grands immeubles. « Qui a besoin

de vous ? Pas moi ! Qui a besoin de vous le moins du monde ? »

Je huais, je raillais, je conspuais, dans une sorte de folie causée, j'imagine, par mon isolement. Je pénétrais dans les cinémas où les bienheureux lotophages, affalés dans leurs fauteuils massEURs, se laissaient fasciner par les images tridi scintillantes. Et je gambadais dans les travées sans qu'un seul se permette une remarque. Le signe luminescent à mon front leur enjoignait de garder pour eux leurs protestations, et ils obéissaient.

C'étaient les moments fous, les bons moments, ceux où je me sentais haut de 6 mètres et où, le dédain suintant par tous les pores, je circulais parmi les abrutis de visibles. Des moments insanes, je l'admetts volontiers. Il est peu probable qu'un homme livré durant des mois à une invisibilité qu'il n'a pas voulue demeure très équilibré.

Ai-je déjà qualifié ces moments de paranoïdes ? Maniaco-dépressifs serait plus exact. Le pendule oscillait follement. Les jours où je n'éprouvais que mépris pour les imbéciles de visibles autour de moi se trouvaient contrebalancés par ceux où mon isolement exerçait sur moi une pression tangible. Je pouvais aller le long des rues sans fin, traverser les galeries marchandes brillamment éclairées, contempler les autoroutes que sillonnaient des projectiles aux couleurs éclatantes. Pas un mendiant ne viendrait à moi. Vous saviez que nous avions des mendiants en notre siècle de gloire ? Je l'avais toujours ignoré avant mon invisibilité. Mais mes longues promenades m'emmenaient jusque dans les bas quartiers, là où le vernis s'use, où des vieillards mal rasés au pas traînant mendient quelques piécettes.

Personne ne me demandait d'argent. Un jour, un aveugle s'est approché de moi.

« Pour l'amour de Dieu, a-t-il soufflé, aidez-moi à acheter des yeux à la banque d'organes. »

C'étaient là les premiers mots qu'un être humain m'ait adressés depuis des mois. J'ai fouillé ma tunique afin de lui donner jusqu'à ma dernière unité en témoignage de gratitude. Pourquoi pas ? Je m'en procurerais d'autres sans mal. Mais, alors que je sortais mon argent, un personnage de cauchemar a surgi sur des béquilles pour se glisser entre nous. J'ai perçu un murmure – « Invisible ! » – et tous deux ont détalé tels des crabes effrayés. Je suis resté planté là, stupide, à brandir mes unités.

Pas même les mendiants. Au diable les inventeurs de cette torture !

Alors je me suis radouci. Mon arrogance s'est érodée, grignotée par la solitude. Qui pouvait m'accuser de froideur ? J'étais tendre comme une éponge, gorgé du désir pathétique d'un mot, d'un sourire, ou d'une main à serrer. J'en étais au sixième mois de mon invisibilité.

À présent, elle me répugnait. Ses plaisirs étaient vides, ses tourments insupportables. Je me demandais comment j'allais survivre

aux six mois suivants. Croyez-moi, l'idée du suicide m'a souvent traversé l'esprit en ces heures sombres.

Finalement, j'ai cédé à la bêtise. Lors d'une de mes interminables promenades, j'ai rencontré un autre invisible. Il ne s'agissait guère que du troisième ou quatrième en six mois. Comme lors des précédentes rencontres, nos regards se sont croisés, avec prudence, un bref instant. Puis il a tourné le sien vers le sol, m'a évité et a continué sa route. C'était un jeune homme maigrelet, à peine la quarantaine, les cheveux bruns en broussaille, le visage étroit, pincé. Il avait l'air d'un intellectuel et je me suis demandé ce qu'il avait pu faire pour mériter son châtiment. Le désir m'a pris de lui courir après, de lui demander son nom, de l'interroger, de lui parler et le serrer contre moi.

Toutes choses interdites. Nul ne doit avoir aucun contact avec un invisible, pas même un autre invisible. La société ne souhaite nullement qu'une fraternité secrète s'établisse parmi ses parias.

Je savais tout ça.

Pourtant, j'ai rebroussé chemin et je l'ai suivi.

Je suis resté derrière lui à une distance de vingt à cinquante pas le long de trois blocs d'immeubles. Il y avait des robots de sécurité un peu partout, leurs détecteurs prêts à relever la moindre infraction, et je n'osais pas agir. Puis il a tourné dans une rue grise, poussiéreuse, vieille de cinq siècles, et s'est mis à flâner, du pas nonchalant de l'invisible qui ne va nulle part. Je l'ai rattrapé.

« S'il vous plaît, ai-je dit tout bas. Personne ne nous voit, ici. On peut parler. Je m'appelle... »

Il a fait volte-face avec un regard horrifié, le visage blême. Il m'a dévisagé, stupéfait, avant de s'élancer comme pour me contourner.

Je lui ai barré la route. « Attendez. N'ayez pas peur. Je vous en prie ! »

Il m'a bousculé. Je lui ai posé la main sur l'épaule. Il s'est dégagé d'une torsion du buste.

« Rien qu'un mot ! »

Pas un mot. Pas même le « Laissez-moi ! » qu'il aurait pu gronder. Il m'a frôlé en partant au pas de course vers l'entrée de la rue déserte ; le claquement de ses semelles se réduisait à un murmure quand il a atteint l'embranchement. J'ai scruté cette direction et senti une immense solitude m'envahir.

Suivie par la peur. Il n'avait pas transgressé les règles, moi si. Je l'avais vu. Ça me plaçait sous le coup d'une sanction, peut-être d'un rallongement de ma peine. J'ai regardé autour de moi, plein d'anxiété, mais il n'y avait pas un seul robot de sécurité en vue.

J'étais seul.

M'efforçant au calme, j'ai fait demi-tour et gagné l'autre bout de la rue. Peu à peu, je recouvrais mon empire sur moi-même. J'avais

commis une faute impardonnable, je le savais à présent. La stupidité de mon acte me gênait, et plus encore la sentimentalité qu'il impliquait. Tendre la main dans ma panique vers un autre invisible, reconnaître ma solitude, mon désir de... Non ! ça signifiait que la société l'emportait. Intolérable.

J'ai constaté que je me trouvais de nouveau à proximité du jardin des cactus. J'ai pris le puits ascensionnel, raflé un jeton, et je suis entré. Après quelques recherches, j'ai fini par dénicher un cactus tordu, tourmenté, un monstre épineux de 2,50 mètres de haut. Je l'ai arraché de son pot et réduit en miettes, récoltant mille dards dans mes paumes. Puis je les ai retirés et, les mains en sang, je suis redescendu. Une fois de plus, mon invisibilité me tenait sublimement à l'écart du commun des mortels.

Le huitième mois a passé, et le neuvième, le dixième. Le cycle des saisons touchait presque à son terme. Le printemps avait laissé la place à un été plutôt doux, l'été à un automne frisquet, l'automne à un hiver où, tous les quinze jours, la neige tombait, encore autorisée pour des motifs esthétiques. L'hiver avait maintenant pris fin. Dans les parcs, les arbres se couvraient de bourgeons. Les responsables du contrôle climatique avaient augmenté le nombre d'averses quotidiennes, le fixant à trois.

Ma sentence touchait à son terme.

Pendant ces derniers mois d'invisibilité, j'ai sombré dans une espèce de torpeur. Réduit à ses seules ressources, mon esprit ne se souciait plus d'envisager les conséquences de ma situation, et je glissais de jour en jour dans une brume qui noyait tout. Je lisais au hasard. Aristote un soir, le lendemain la Bible, un traité de mécanique le jour suivant. Je ne retenais rien. Dès que je tournais une page, elle s'effaçait de ma mémoire.

Les rares avantages de mon invisibilité ne m'importaient plus, ni les frissons du voyeur, ni cette sensation fugace de puissance que procure la possibilité de commettre n'importe quel acte sans guère redouter une quelconque riposte. Je dis bien « guère », car la promulgation de la loi d'invisibilité ne s'était accompagnée d'aucune tentative de changer la nature humaine, bien sûr. Rares sont les hommes qui ne s'exposeraient à l'invisibilité pour protéger leur femme ou leurs enfants des violences d'un invisible ; nul ne laisserait sans broncher un invisible lui crever les yeux ni ne tolérerait son intrusion chez lui. Il y a toujours moyen de tourner les difficultés sans paraître reconnaître l'existence d'un invisible, comme je l'ai déjà dit.

Toutefois, il est possible de bien s'en tirer dans la plupart des cas. Mais je ne voulais pas essayer. Dostoïevski a écrit : « Sans Dieu, tout est possible. » Je le paraphraserai comme suit : « À l'invisible, tout est

possible – et sans intérêt. » Ainsi en était-il.

Les mois s'écoulaient, mornes.

Je ne comptais pas les heures qui me séparaient de ma libération. À vrai dire, j'avais totalement oublié que ma peine s'achevait. Le jour même, tournant page après page avec morosité, je lisais dans ma chambre, quand l'annonciateur a tinté.

Ce qu'il n'avait pas fait de toute une année. J'avais presque oublié ce que son carillon signifiait.

Mais j'ai ouvert la porte. Ils étaient là, les représentants de la loi. Sans un mot, ils ont brisé le sceau qui maintenait sur mon front l'insigne d'infamie ; celui-ci est tombé par terre pour se briser en mille morceaux.

« Salut, citoyen », m'ont-ils dit.

J'ai hoché la tête d'un air grave. « Oui. Salut.

— 11 mai 2105. Vous en avez fini. Vous retournez à la société. Vous avez payé votre dette.

— Merci. Oui.

— Venez prendre un verre avec nous.

— Non. Merci.

— C'est la tradition. Venez. »

Je les ai suivis. Mon front me paraissait étrangement nu à présent. En me regardant dans une glace, j'ai vu une trace blanche à l'emplacement de l'insigne. Ils m'ont emmené dans un bar tout proche et offert un whisky de synthèse, âpre et fort. Le barman m'a adressé un large sourire. Quelqu'un, sur le tabouret voisin, m'a tapé sur l'épaule et demandé mon pronostic pour la course de fusées du lendemain. Je n'en avais aucune idée et le lui ai dit.

« Vraiment ? Moi, je parie pour Kelso. Quatre contre un, mais il a un démarrage terrible.

— Excusez-moi.

— Il a été absent pendant quelque temps », a dit tout bas l'un des fonctionnaires.

On ne pouvait se méprendre sur cet euphémisme. Mon voisin a jeté un coup d'œil sur mon front et opiné. Il m'a offert un verre et j'ai accepté, même si je ressentais déjà les effets du premier. J'étais redevenu humain. J'étais visible.

De toute façon, je n'aurais pas osé lui opposer un refus. On aurait pu considérer ça comme un nouveau crime de froideur. Cette quatrième récidive m'aurait valu cinq années d'invisibilité. J'avais appris l'humilité.

Le retour à la visibilité représente, bien sûr, une difficile transition : les vieux amis à revoir, les conversations forcées, les relations interrompues à renouer. Durant une année, j'avais vécu en exilé dans ma propre ville et le retour n'était pas chose facile.

Naturellement, personne ne faisait allusion à mon invisibilité. On la traitait comme une affliction qu'il valait mieux passer sous silence. Belle hypocrisie, selon moi, mais je l'acceptais. Chacun tenait à m'épargner, sans doute. Dit-on à celui dont on vient de remplacer l'estomac cancéreux : « On m'apprend que vous l'avez échappé belle » ? Où à celui dont on vient de conduire le père en maison d'euthanasie : « De toute façon, il allait plutôt mal ces derniers temps, n'est-ce pas » ?

Non. Certes non.

Ainsi, cette faille dans nos vies, cette absence, ce vide, me laissait bien peu de sujets de discussion avec mes amis, et ce d'autant plus que j'avais perdu l'habitude de la conversation. Cette période de réadaptation a été fort douloureuse.

Mais j'ai persévéré. Car je n'étais plus aussi orgueilleux et distant qu'avant mon arrestation. J'avais appris l'humilité à la plus dure des écoles.

De temps à autre, j'apercevais un invisible dans la rue, bien sûr. Il était impossible de les éviter. Mais, nanti de ma triste expérience, je détournais la tête, vite, comme si mon regard, l'espace d'un instant, avait effleuré quelque ignoble monstre rampant issu d'un autre monde.

Cependant, c'est au quatrième mois de mon retour à la visibilité que j'ai tiré l'ultime leçon de ma condamnation. Je me trouvais non loin de la tour municipale. J'avais réintégré mon poste aux archives du gouvernement municipal. Ma journée achevée, je me dirigeais vers les transporteurs quand une main a surgi de la foule pour me saisir par le bras.

« S'il te plaît, a murmuré une voix douce, attends un peu. N'aie pas peur. »

J'ai levé les yeux, surpris. Dans notre ville, les inconnus ne s'accostent pas ainsi.

J'ai vu l'emblème briller à son front. Puis je l'ai reconnu, lui – l'homme maigre que j'avais abordé six ou sept mois plus tôt dans la rue déserte. Il était hagard. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, ses cheveux bruns grisonnaient. Il devait entamer sa peine, à l'époque. Et approcher de son terme à présent.

Il m'agrippait le bras. J'ai frissonné. On n'était plus dans une rue déserte, mais sur la place la plus fréquentée de toute la ville. Je me suis dégagé et j'ai commencé à me détourner.

« Non, ne pars pas, s'est-il écrié. Tu n'as donc pas pitié de moi ? Tu en es passé par là, toi aussi. »

J'ai fait un pas en titubant. Puis je me suis rappelé avoir crié après lui, l'avoir supplié de ne pas m'abandonner. Je me suis souvenu de la misère de ma propre solitude.

Un autre pas.

« Lâche ! a-t-il hurlé. Parle-moi ! Je t'en défie ! Parle-moi, lâche ! »

C'en était trop. J'étais bouleversé. J'en avais les larmes aux yeux. Je me suis retourné, j'ai tendu la main, saisi son poignet décharné. Le contact a paru le revivifier. L'instant d'après, je le serrais dans mes bras, essayant d'absorber un peu de son malheur.

Les robots de sécurité nous ont encerclés. Ils l'ont poussé à l'écart avant de me mettre en état d'arrestation. On va encore me juger. Non pour crime de froideur, cette fois-ci, mais pour crime de sympathie. Peut-être me trouvera-t-on des circonstances atténuantes et me relâchera-t-on. Peut-être pas.

Peu m'importe. Si on me condamne, je saurai porter mon invisibilité comme un glorieux bouclier.

LES COLPORTEURS DE SOUFFRANCE

La deuxième nouvelle pour Fred Pohl aux conditions susdites (« Tu écris, j'achète ») : rapide, lissée, noire. Rédigée en novembre 1962, elle a paru dans le Galaxy d'août 1963.

*Mais ma production S-F restait peu abondante. Je m'étais laissé séduire par un nouveau genre : tel Isaac Asimov, j'avais entrepris de publier des livres de vulgarisation scientifique avec, en 1961, *Lost Cities and Vanished Civilizations* [Cités perdues et civilisations disparues], qui s'était fort bien vendu. Avant tout, je m'intéressais à l'archéologie : 1962 m'a vu rédiger un *Sunken History* [L'histoire engloutie] sur l'archéologie subaquatique ainsi qu'un *Empires in the Dust* [Empires dans la poussière] et composer *Great Adventures in Archeology* [Les grandes aventures de l'archéologie], un recueil de récits d'archéologues célèbres. Rien à voir avec « Kill that Babe » et « Stalin's Slave Barracks », déjà cités. Je m'amusais comme un fou, je gagnais ma vie et je m'attirais un nouveau public loin de l'enfer de la littérature de gare.*

« Souffrir, c'est s'enrichir. »
Proverbe grec.

Le téléphone bourdonna. Northrop enfonça la touche pour prendre la ligne et Maurillo lui dit : « On a une gangrène, patron. Ils amputent ce soir. »

Son pouls s'accéléra à la perspective de ce que cela impliquait. « Et ils réclament combien ? demanda-t-il.

— Cinq mille pour tous les droits.

— Sans anesthésie ?

— Si. J'ai essayé, mais ça n'a pas marché.

— Combien avez-vous offert ?

— Dix mille. Rien à faire. »

Northrop soupira. « Il faut que je m'en charge moi-même, j'imagine. Où est le malade ?

— Au Clinton General. Dans une salle commune. »

Northrop haussa un sourcil massif et fusilla du regard l'écran du téléphone. « Une salle commune ? beugla-t-il. Et vous n'avez pas pu obtenir leur accord ? »

L'autre parut se recroqueviller. « C'est la famille, patron. Ils sont butés. Le vieux, ça lui était égal, on aurait dit, mais ses enfants...

— Restez là. Je viens signer le contrat », l'interrompit sèchement Northrop. Il coupa la communication et sortit de son bureau deux formulaires vierges, pour le cas où la famille changerait d'avis. La gangrène, c'est la gangrène, mais 10 000 dollars, c'est 10 000 dollars. Et les affaires sont les affaires. Les chaînes de télé réclamaient des programmes à cor et à cri : il devait fournir ou partir.

Il enclencha l'autosecrétaire. « Je veux ma voiture dans trente secondes. Sortie South Street.

— Bien, monsieur Northrop.

— Si on m'appelle d'ici une demi-heure, enregistrez. Je vais au Clinton General Hospital, mais je ne veux pas qu'on me téléphone là-bas.

— Bien, monsieur Northrop.

— Si Rayfield me contacte des bureaux du réseau, dites-lui que je vais avoir un truc de première. Dites-lui... et puis, zut, dites-lui que je le rappelle dans une heure. C'est tout.

— Bien, monsieur Northrop. »

Northrop regarda l'appareil d'un air renfrogné et quitta son bureau. Le gravipuits lui fit descendre quarante étages en un rien de temps. Sa voiture attendait selon ses ordres, une longue et fine Frontenax 08 étincelante, à toit en dôme. À l'épreuve des balles, bien sûr. Les producteurs télévisuels étaient exposés aux attaques des cinglés.

Il s'installa confortablement dans le siège rembourré. La voiture lui demanda où il allait ; il le lui indiqua.

« Envoie une pilule énergétique », ajouta-t-il.

Un cachet jaillit du distributeur devant lui. Il l'avalait. *Tu m'écœures, Maurillo*, pensa-t-il. *Pourquoi es-tu incapable de conclure sans moi ? Ne serait-ce qu'une fois ?*

Il prit note de le renvoyer. Sa société ne pouvait tolérer l'inefficacité.

L'hôpital, ancien, était installé dans une de ces horreurs architecturales en verre vert, si répandues une soixantaine d'années plus tôt, un pilier aux arêtes vives, sans caractère ni grâce.

La porte principale se rétracta et Northrop entra. L'odeur d'hôpital, familière, assaillit ses narines. Bien des gens la trouvaient déplaisante, mais pas Northrop. Pour lui, c'était une odeur de dollars.

L'hôpital était si vieux qu'il employait encore infirmières et aides-soignantes. Certes, beaucoup de robots s'affairaient dans les couloirs,

mais çà et là une infirmière d'un certain âge cramponnée béatement à son poste poussait un chariot ou une aide-soignante branlant du chef un balai. Lors de ses débuts à la vidéo, il avait réalisé un documentaire sur ces fossiles vivants des couloirs hospitaliers. Son film avait obtenu une récompense. Il se rappelait ses fondus enchaînés des infirmières à la face bouffie sur les robots étincelants, sa présentation vivace de l'inhumanité des nouveaux hôpitaux. Mais ce type d'œuvre personnelle appartenait au passé. D'autres genres de spectacles tenaient le haut du pavé depuis qu'on disposait des amplificateurs d'ondes mentales et que les retransmissions médicales étaient devenues un art.

Un mécanicien le conduisit à la salle 7, où l'attendait Maurillo : un petit homme sautillant, qui, pour l'heure, ne sautillait guère. Il savait qu'il avait cafouillé. Il afficha un sourire forcé et dit à Northrop : « Vous êtes venu vachement vite, patron !

— Combien de temps faudrait-il à la concurrence pour nous damer le pion ? rétorqua Northrop. Où est le malade ?

— Tout au fond. Vous voyez ce rideau ? Je l'ai fait installer. Pour me mettre bien avec les héritiers. Les parents, je veux dire.

— Expliquez-moi l'affaire. Qui commande ?

— Le fils aîné, Harry. Méfiez-vous. Il est avare.

— Qui ne l'est pas ? » soupira Northrop.

Ils arrivaient près du rideau. Maurillo l'ouvrit. D'un bout à l'autre de la longue salle, des malades s'agitaient. Autant de sujets en puissance pour des émissions, songea Northrop. Le monde regorgeait de maladies variées, et opportunistes.

Il franchit le rideau. Un homme gisait sur le lit, les traits tirés, hâve, le visage creux et verdâtre mangé par la barbe. Un mécanicien se tenait près du lit ; un tube intraveineux courait sous les couvertures.

Le malade paraissait âgé d'au moins 90 ans. Une fois retranché dix ans à l'estimation pour tenir compte des effets de la maladie, il restait fichtrement vieux, se dit Northrop.

Il fit face à la famille.

Huit personnes. Cinq femmes, de l'âge moyen à l'adolescence. Trois hommes, l'aîné dans la cinquantaine, les deux autres la quarantaine passée. Fils, belles-filles, petites-filles, supposa Northrop.

Il dit d'un ton grave : « Je sais quel terrible drame c'est pour vous tous. Un homme dans la force de l'âge... chef d'une famille heureuse... » Northrop jeta un coup d'œil au malade. « Mais je sais qu'il s'en tirera. Je vois qu'il a de la consistance. »

L'aîné des hommes dit : « Je suis Harry Gardner, son fils. Vous êtes de la chaîne ?

— Je suis le producteur, répondit Northrop. D'habitude, je ne me déplace pas en personne, mais mon assistant m'a parlé de l'intérêt

humain de la situation, du courage de votre père... »

L'homme dans le lit continuait à dormir. Il avait l'air en piteux état.

« On a signé un accord, dit Harry Gardner. 5 000 dollars. À cause des notes d'hôpital. Elles sont ruineuses.

— Je comprends parfaitement, répliqua Northrop de sa voix la plus onctueuse. C'est pourquoi nous sommes prêts à augmenter notre offre. Nous ne savons que trop bien les effets désastreux d'une hospitalisation sur une petite famille, même de nos jours, en ces temps de protection sociale. Nous pouvons donc proposer...

— Non ! Il faut l'anesthésier ! » C'était une des filles, une femme dodue, terne, les lèvres minces et décolorées. « On ne vous laissera pas le faire souffrir. »

Northrop sourit. « Ce serait très bref. Croyez-moi. On commencera l'anesthésie juste après l'amputation. Laissez-nous seulement capturer cet unique instant de...

— Ce n'est pas bien ! Il est vieux. On doit lui donner ce qu'il y a de mieux comme soins. La souffrance pourrait le tuer !

— Au contraire, répondit Northrop d'un air dégagé. Les études scientifiques ont démontré que la douleur est souvent bénéfique dans les cas d'amputation. Vous voyez, elle cause un blocage nerveux qui entraîne une sorte d'anesthésie, sans les effets secondaires néfastes de la chimiothérapie. Une fois les facteurs de danger maîtrisés, on peut lancer la procédure normale de l'anesthésie. Et puis... » Il aspira une grande bouffée d'air et débita le boniment qui devait emporter le morceau. « ... avec le supplément que nous offrons, vous pourrez procurer à votre cher parent le fin du fin en matière de soins médicaux. Il n'y aura pas de raison de lésiner. »

On échangea des regards circonspects. Harry Gardner dit alors : « Combien offrez-vous ?

— Puis-je voir la jambe ? » répliqua Northrop.

La couverture fut tirée. Il regarda.

Un cas désespéré. Northrop n'était pas médecin, mais il travaillait dans ce milieu depuis cinq ans. Cela lui donnait une expérience suffisante dans le domaine pour en juger. Il savait que le vieillard était mal en point. À l'origine, il y avait eu brûlure profonde en haut du mollet, sans doute traitée par des soins superficiels. Puis, dans sa joyeuse ignorance prolétarienne, la famille avait laissé la plaie s'infecter jusqu'à ce que la gangrène s'ensuive. À présent, la jambe était noircie, brillante et enflée de la mi-mollet jusqu'au bout des orteils. Tout semblait mou, pourri. Northrop se dit qu'il n'aurait eu qu'à tirer sur les doigts de pied pour les arracher.

Le malade ne survivrait pas.

Avec ou sans opération, il était atteint jusqu'à la moelle. Soit le choc de l'amputation le tuerait, soit il mourrait d'épuisement général.

Perspective idéale pour l'émission. Le genre de souffrance à vous retourner l'estomac que des millions de téléspectateurs gobaient volontiers.

Il releva la tête et dit : « Quinze mille si vous laissez un chirurgien mandaté par la chaîne opérer à nos conditions... et à nos frais.

— Eh bien...

— On prendra aussi en charge les frais de convalescence de votre père, ajouta Northrop d'une voix égale. Même s'il reste six mois à l'hôpital, on paiera jusqu'au dernier *cent*, indépendamment du cachet qui vous sera remis. »

Il les tenait. Il voyait la cupidité briller dans leurs yeux. Une avalanche de dettes les menaçait. Il proposait de leur épargner la faillite ; d'ailleurs, cela importait-il vraiment que le vieillard soit sous anesthésie quand on lui couperait la jambe ? Allons, il était déjà à peu près inconscient. Il ne sentirait presque rien. Presque rien du tout.

Northrop présenta les documents : décharges, contrats couvrant les droits dérivés et les rediffusions en Amérique latine, bons de caisse, tout le tintouin. Il envoya Maurillo chercher un secrétaire et, un instant plus tard, un mécanicien étincelant effectuait les écritures nécessaires.

« Si vous voulez bien signer ici, monsieur Gardner... »

Northrop tendit la plume au fils aîné. Marché conclu.

« On opère ce soir, dit-il. Je convoque notre chirurgien tout de suite. Un de nos meilleurs spécialistes. On donnera à votre père les soins qu'il mérite. »

Il empocha les documents. Et voilà. C'était peut-être de la barbarie que d'opérer un vieillard de cette façon, se disait-il. Mais la responsabilité ne lui en incombait pas. Après tout, il se contentait de donner au public ce que ce dernier réclamait. Et ce que le public réclamait, c'était du sang qui gicle et des nerfs à vif. Quelle importance pour le vieillard ? N'importe quel médecin expérimenté l'aurait dit condamné. L'opération ne le sauverait pas. Ni l'anesthésie. Si la gangrène ne le tuait pas, le choc postopératoire s'en chargerait. Au pire, il souffrirait quelques minutes sous le scalpel... mais au moins sa famille serait libérée de la hantise d'être ruinée.

En sortant, Maurillo dit : « Vous ne croyez pas que c'est un peu risqué, patron ? D'offrir les frais d'hospitalisation, je veux dire ?

— Parfois, il faut parier pour obtenir ce qu'on veut.

— D'accord, mais ça peut monter à cinquante, soixante mille ! Qu'en sera-t-il du budget, alors ? »

Northrop sourit. « On s'en tirera. Je n'en dirai pas autant du vieux type. Il ne passera pas la nuit. On n'a pas risqué un sou, dans l'histoire, Maurillo. Pas un fichu *cent*. »

De retour à son bureau, il donna les papiers concernant

l'amputation Gardner à ses adjoints, lança la préparation de l'émission et s'apprêta à rentrer chez lui. Il ne lui restait qu'une dernière sale corvée : renvoyer Maurillo.

On ne disait pas « renvoyer », bien sûr. L'autre avait son emploi garanti, tout comme les aides-soignantes de l'hôpital et autres non-cadres. En guise de renvoi, il obtiendrait une promotion.

Le travail du petit homme mécontentait Northrop depuis des mois, et l'incident du jour décrochait le pompon. Maurillo manquait cruellement d'imagination. Il ne savait pas emporter le morceau. Il aurait dû penser au paiement des frais d'hospitalisation. *Si je ne peux pas me décharger sur lui de mes responsabilités, il ne sert à rien*, se dit Northrop. Il y avait dans la boîte quantité de jeunes producteurs assistants qui seraient ravis de prendre sa place.

Il s'entretint avec deux d'entre eux et fit son choix : un nommé Barton qui bossait depuis un an aux documentaires et qui avait conclu l'affaire de l'accident d'avion de Londres au printemps. Il avait le chic pour décrocher les histoires macabres. Il s'était trouvé sur place l'année précédente pour l'incendie de l'Exposition Universelle à Juneau. Oui, Barton était l'homme de la situation.

La phase suivante restait la plus difficile. Les choses risquaient de tourner à l'aigre.

Northrop téléphona à Maurillo, qui occupait pourtant le bureau deux portes plus loin – jamais on ne réglait ces questions-là face à face – et dit : « J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Ted. On vous transfère à un autre poste.

— Vous me transférez... ?

— Oui. On parlait de vous cet après-midi et on a estimé que vous perdiez votre temps sur ces émissions de tripailles à l'air. Il vous faut un programme où vous utiliserez à plein vos capacités. Alors on vous affecte à *L'heure des enfants*. Vous vous y épanouirez pour de bon. Vous, Sam Kline et Ed Bragan, vous devriez former une équipe géniale. »

Il vit la figure charnue de Maurillo se contracter. L'autre avait aussitôt traduit en clair ce beau discours. Ici, il était le numéro 2 ; dans l'autre émission, bien moins prestigieuse, il serait le numéro 3. Le salaire ne comptait pas, bien sûr ; les impôts ne raflaient-ils pas jusqu'au dernier centime ? Bref, il s'agissait d'une mise à pied virtuelle, et transparente.

L'éthique de la situation voulait que Maurillo se déclare très honoré. Il refusa de jouer le jeu. Il cligna des yeux et dit : « Tout ça parce que je n'ai pas décroché l'amputation de ce vieux bonhomme ?

— Quelle idée...

— Trois ans que je trime avec vous ! Trois ans... et vous me flanquez à la porte comme ça !

— Je vous répète que c'est une occasion inespérée, Ted. C'est une promotion. C'est... »

Le visage bouffi de Maurillo se gonfla de rage. « Une mise au rancart, dit-il aigrement. Bon, tant pis, hein ? Il se trouve que j'ai une autre proposition. Je démissionne avant que vous me liquidiez. Gardez vos compensations et... »

Northrop coupa précipitamment la communication.

L'imbécile, pensa-t-il. Le grotesque petit imbécile. Ah ! qu'il aille au diable !

Il débarrassa son bureau des affaires qui l'encombraient, et son esprit de Ted Maurillo et ses problèmes. La vie n'est pas une partie de plaisir. Il faut se démener pour subsister. Maurillo était incapable de suivre le train, voilà tout.

Il s'apprêta à rentrer chez lui. La journée avait été rude.

À 20 heures, on le prévint que le vieux Gardner allait subir l'amputation. À 22 heures, le chirurgien-chef de la station, le Dr Steele, téléphona à Northrop pour lui annoncer l'échec de l'opération.

« On l'a perdu, déclara Steele sans marquer la moindre émotion. On a fait de notre mieux, mais il était en piteux état. La fibrillation s'est déclenchée et son cœur a lâché. On ne pouvait rien pour lui.

— La jambe n'a pas été amputée ?

— Oh, si. La mort a eu lieu *après* l'opération.

— Tout est enregistré ?

— Et au montage en ce moment même.

— Parfait, dit Northrop. Merci de m'avoir appelé.

— Désolé pour le malade.

— Ne vous frappez pas, ça arrive à tout le monde. »

Le lendemain matin, Northrop alla jeter un coup d'œil aux rushes. La projection avait lieu dans le studio du 23^e étage, en présence d'un auditoire de choix – Northrop, son nouveau producteur assistant Barton, quelques cadres de la chaîne, deux chirurgiens. Ici, pas de mécaniques pour faire le travail : de belles filles au buste avantageux distribuaient les casques amplificateurs.

Northrop coiffa le sien. Il ressentit le frisson d'excitation habituel quand les électrodes descendirent et que le contact s'établit. Il ferma les yeux. Un bourdonnement électrique s'éleva quelque part dans la pièce lorsque l'amplificateur d'ondes mentales entra en action. L'écran s'illumina.

Le vieillard venait d'apparaître. La jambe gangrenée. Le Dr Steele, impeccable, le visage taillé à coups de serpe, une fossette au menton, le chirurgien vedette de la chaîne, un talent qui valait ses 250 000 dollars par an. Et, scintillant dans la main de Steele, le scalpel.

Northrop commença à transpirer. Les ondes amplifiées émises par le cerveau du vieillard se propageaient jusqu'à lui par le casque, et il sentait les élancements dans la jambe du vieil homme, il sentait la douleur sourde qui lui enserrait le crâne, il sentait la faiblesse d'un être qui a 80 ans et se trouve au bord de la mort.

Steele vérifiait le scalpel électronique ; les infirmières s'affairaient à préparer le malade pour l'amputation. Sur la bande terminée, il y aurait de la musique, du texte, toute la mise en scène de rigueur, mais, là, il n'y avait qu'une série d'images muettes et bien sûr les ondes mentales du malade.

La jambe était dénudée.

Le scalpel plongeait.

Northrop grimaça quand la souffrance par procuration l'envahit. Il éprouva la douleur fulgurante, la morsure insupportable du scalpel qui fendait la chair tuméfiée et l'os pourrissant. Il frissonna de tout son corps, se mordit les lèvres, serra les poings – c'était fini.

La douleur avait cessé. Une catharsis. La jambe n'envoyait plus ses messages lancinants au cerveau épuisé. Maintenant, il y avait le choc qui anesthésiait la souffrance, et avec le choc vint le calme. Steele acheva l'opération. Il ligatura le moignon, le banda.

Les rushes prirent fin sur cette baisse de tension. Plus tard, l'équipe de production terminerait l'émission par une interview de la famille, peut-être un flash sur l'enterrement, quelques observations sur le problème de la gangrène chez les sujets âgés. Tout ça, c'était les à-côtés. Ce qui comptait, ce que les téléspectateurs voulaient, c'était l'horrible frisson par procuration, la souffrance d'autrui, et là ils en avaient leur content. C'était le combat de gladiateurs sans les gladiateurs, le masochisme dissimulé sous le masque de la médecine. Ça fonctionnait. Ça attirait les téléspectateurs par millions.

De la paume de la main, Northrop s'épongea le front.

« Eh bien, les enfants, voilà un spectacle assez réussi », déclara-t-il avec satisfaction.

Sa bonne humeur continuait de l'accompagner lorsqu'il quitta son travail ce soir-là. Il avait trimé dur toute la journée pour mettre le film au point : retailer les séquences, donner le dernier coup de patte. Il aimait cet aspect artisanal. Ça l'aidait à oublier un peu le côté sordide de l'émission.

La nuit était tombée. Alors qu'il franchissait le seuil de l'entrée principale, un homme surgit devant lui – un homme trapu, de taille moyenne, l'air las. Une main le repoussa brutalement dans le hall de l'immeuble.

Sur le moment, Northrop ne reconnut pas le visage de l'individu. C'était un visage sans expression, un visage nul, un visage d'homme

entre deux âges. Puis le déclic se produisit.

Harry Gardner. Le fils du mort.

« Assassin ! glapit l'autre. Vous l'avez tué ! Il ne serait pas mort si vous l'aviez anesthésié ! Sale menteur, vous l'avez assassiné pour que les téléspectateurs aient leur dose de frissons ! »

Northrop jeta un coup d'œil vers le fond du vestibule. Quelqu'un approchait par un couloir latéral. Il se sentait très calme. Il le prendrait de si haut que ce minus détalerait, terrorisé.

« Écoutez, dit Northrop, on a utilisé toutes les ressources de la science pour aider votre père. On lui a donné les soins médicaux les plus éclairés. On...

— Vous l'avez assassiné !

— Non », répliqua Northrop. Il n'en dit pas plus, parce qu'il aperçut le reflet métallique d'un pistolet tranchoir dans la main épaisse de l'homme au visage inexpressif.

Il recula. En vain, parce que Gardner pressa la détente et qu'un éclair incandescent jaillit pour poinçonner l'abdomen de Northrop aussi efficacement qu'un scalpel de chirurgien tranchait une jambe gangrenée.

Gardner s'enfuit, ses semelles claquant sur les dalles de marbre. Northrop s'écroula, les mains crispées sur le ventre.

Son costume était brûlé. Il y avait une entaille dans son abdomen, une brûlure de 3 millimètres de large et d'une dizaine de centimètres de profondeur, perforant les intestins, les organes, la chair. La douleur se faisait attendre. Ses nerfs ne relayaient pas encore le message jusqu'à son cerveau étourdi par le choc.

Puis ils le transmirent ; et Northrop se tordit sous l'effet de ce qui n'avait rien d'une souffrance par procuration.

Des pas approchaient.

« Mince », dit une voix.

Northrop se força à ouvrir un œil. Maurillo. Ça n'aurait pas pu être quelqu'un d'autre ?

« Un médecin, souffla-t-il. Vite ! Bon Dieu, ça fait mal ! Aidez-moi, Ted ! »

Maurillo l'examina et sourit. Sans un mot, il gagna la cabine téléphonique, à 2 mètres de là, glissa un jeton dans la fente, composa un numéro.

« Envoyez d'urgence un camion. J'ai un sujet, patron. »

Northrop se tordait de douleur. L'autre vint s'accroupir à ses côtés.

« Un médecin, chuchota Northrop. Une piqûre, au moins. Rien qu'une piqûre ! La douleur...

— Vous voulez que je supprime la douleur ? » Maurillo éclata de rire. « Rien à faire. Tâchez de tenir le coup. Vivez jusqu'à ce qu'on vous enfle le casque sur la tête et que tout soit enregistré.

— Mais vous ne travaillez plus pour moi... ni pour l'émission...

— Non, dit Maurillo. Je suis chez Transcontinental maintenant. Eux aussi, ils lancent une émission de tripailles à l'air. Mais, là, pas besoin de formulaires. »

Northrop en resta sans voix. La Transcontinental ? Cette firme de pirates qui écoulait des bandes en Afghanistan, au Mexique, au Ghana et Dieu sait où encore ? Même pas de chaîne reconnue, se dit-il. Ni de compensation financière. C'était ça, le pire : mourir dans d'atroces douleurs au profit d'un tas d'escrocs. Il fallait être Maurillo pour l'embarquer dans une histoire pareille.

« Une piqûre ! Pour l'amour du ciel, une piqûre !

— Non. Le camion sera là dans une minute. On va vous recoudre, et enregistrer le tout bien gentiment. »

Northrop ferma les yeux. Il sentait brûler ses intestins. Il essaya de se forcer à mourir pour frustrer Maurillo.

Sans résultat. Il continuait de respirer, de souffrir.

Il survécut une heure. Tout le temps voulu pour capturer les affres de son agonie. Sa dernière pensée consciente ? Que c'était une sacrée déveine de ne pas tenir la vedette de sa propre émission.

VOISINS

Encore un texte pour Fred Pohl : écrit en janvier 1964, publié dans le Galaxy d'août 1964. Je me conformais à notre accord ; j'écrivais des nouvelles de S-F si j'en avais envie et non simplement parce qu'il fallait en pondre une de plus pour un marché régulier. La science-fiction est toujours meilleure aux mains d'auteurs à temps partiel : la nécessité de sauver le monde trois fois par semaine d'une chute d'astéroïde ou d'un robot devenu fou n'est guère propice à la création de bonne littérature.

Et j'étais plutôt un écrivain de S-F à temps partiel. Ma production dans ce domaine se limitait aux récits pour Fred, rares, et aux romans pour adolescents, tout aussi rares (tel La Guerre du froid(5) en 1964). Les livres de vulgarisation scientifique occupaient le plus clair de mon temps. 1964 m'a vu rédiger un ouvrage sur l'Antarctique, une biographie de Socrate (qui devait me servir, des décennies plus tard, à écrire ma nouvelle récompensée par le prix Hugo, « Entre un soldat »), un livre sur les plus fameuses tromperies scientifiques, une énorme histoire de la Grande Muraille de Chine et, en fin d'année, une étude des Indiens pueblos. Je suivais un rythme de travail incroyable, sans cesse à effectuer des recherches, à taper à la machine, à corriger des épreuves et à effectuer des recherches pour le bouquin suivant, mais j'étais jeune et je trouvais ça normal. Je me préparais en fait à m'effondrer d'épuisement, mais cela allait encore attendre deux ou trois ans.

Une nouvelle couche de neige était tombée durant la nuit. À présent, elle s'étendait comme un drap blanc sur les 2 ou 3 mètres de neige plus ancienne qui couvraient déjà la plaine, de sorte que tout semblait immaculé presque jusqu'au bout de l'horizon. En regardant par la baie d'observation, au verre de sécurité épais de 30 centimètres, qui s'ouvrait dans le poste de commandement, Michael Holt aperçut tout d'abord la zone de terre brune d'une centaine de mètres de diamètre qui entourait sa maison, puis le début du champ de neige griffé par la silhouette hirsute de quelques arbres nus, et enfin une tache à l'horizon : la tour métallique qui était la demeure d'Andrew McDermott.

Jamais en soixante-dix ou quatre-vingts ans il n'avait posé les yeux

sur cet endroit sans en ressentir de l'irritation et de la haine. La planète était bien assez grande, non ? Pourquoi McDermott avait-il choisi d'édifier son tas de ferraille en un point précis où il ne pouvait qu'attirer l'attention de Holt jour après jour ? Il possédait un vaste domaine. Il aurait pu édifier sa maison une centaine de kilomètres plus à l'est, au bord du large fleuve peu profond qui coulait au cœur du continent, mais il n'avait pas voulu en démordre. Holt avait poliment suggéré cette solution quand géomètres et architectes étaient venus pour la première fois de la Terre. Avec non moins de politesse, McDermott avait insisté pour bâtir sa demeure à l'endroit qu'il avait choisi.

Elle s'y trouvait toujours. Michael Holt, qui l'observait d'un œil mauvais, sentit son estomac se nouer. Il se dirigea vers le tableau de bord des systèmes d'armement et laissa reposer sa main décharnée et noueuse sur un rhéostat rutilant.

Il y avait quelque chose d'érotique dans la manière dont il caressait boutons et leviers. Proche des 200 ans, il ne touchait plus guère ses épouses. D'ailleurs, il les aimait avec moins de passion que ce poste d'artillerie qui lui permettrait de pulvériser Andrew McDermott s'il le décidait.

Qu'il s'avise seulement de me provoquer, se dit-il.

Grand, maigre, le visage ridé, un nez crochu de rapace, une tignasse d'un roux délavé et d'une épaisseur surprenante, Holt ferma les yeux et s'offrit, là, debout devant le panneau, le luxe d'un rêve éveillé.

Il imagina qu'Andrew McDermott l'avait offensé. Non par le défi permanent que constituait sa présence dans son champ visuel, mais par un affront direct, réel. Comme de braconner sur ses terres, d'envoyer un robot abattre un arbre à la limite de leurs propriétés respectives, ou d'installer un panneau au néon chargé d'une ironie vulgaire à son endroit. N'importe quoi, pourvu qu'il y trouve le prétexte d'ouvrir les hostilités.

Holt se voyait alors pénétrer dans cette pièce pour lancer un ultimatum à l'ennemi. « Abattez ce panneau, McDermott », dirait-il. Ou bien : « Empêchez vos robots de pénétrer sur ma propriété ! » si ça se trouvait. « Sinon c'est la guerre ! »

Bien entendu, l'autre répondrait, à sa manière sournoise, par une décharge de radiations. Les écrans déflecteurs des premières lignes de défense de Holt l'encaisseraient sans mal, l'absorberaient et la canaliserait vers ses générateurs.

Puis, en dernier recours, Holt riposterait. Il empoignerait les leviers. Des arcs fulgurants d'énergie jailliraient vers l'ionosphère pour rebondir vers la demeure de McDermott et percer ses écrans dérisoires comme de vulgaires feuilles de papier. Holt se voyait, crispé sur les commandes, darder avec ferveur un éclair après l'autre tandis qu'à

l'horizon la hideuse forteresse d'Andrew McDermott, dévorée par un feu d'enfer, s'effondrerait et fondrait pour se répandre sur la neige en mares fumantes.

Oui, ce serait vraiment un moment digne d'être vécu !

L'heure du triomphe suprême !

Quitter enfin les commandes, regarder par la baie et voir des braises rougeoyantes à la place de la forteresse. Flatter les leviers comme s'il s'agissait des flancs d'un vieux cheval adoré. Sortir de sa maison, franchir la limite des propriétés, se repaître du spectacle des ruines calcinées et constater enfin l'anéantissement de l'ennemi.

Il s'ensuivrait une enquête, bien entendu. Les cinquante seigneurs de la planète se réuniraient pour discuter du conflit et Holt expliquerait : « Il m'a bêtement provoqué. Inutile de vous dire à quel point il m'avait offensé en construisant sa demeure sous mes yeux. Mais cette fois... »

Et les seigneurs, les pairs de Holt, opineraient sagement du chef. Ils comprendraient, car, autant que lui, ils tenaient à préserver de la profanation leurs panoramas personnels. Ils rendraient un non-lieu en sa faveur, et afin d'épargner à tout nouveau venu la tentation de commettre le même crime, ils lui attribueraient, à lui, Holt, les terres de McDermott jusqu'à l'horizon.

Michael Holt sourit. Ce rêve éveillé le contentait toujours. Son cœur battait peut-être avec un peu trop d'ardeur quand il se représentait le tas de scories. Il s'efforça de recouvrer son calme. Il n'était après tout qu'un vieil homme fragile, malgré la répugnance qu'il éprouvait à se l'avouer : même l'émotion causée par un simple rêve émoussait ses forces.

Il s'éloigna du panneau et retourna devant la baie vitrée.

Rien n'avait changé. La zone de terre brune où ses unités calorifiques gardaient la neige à distance, puis le tapis blanc, et enfin l'excroissance odieuse à l'horizon, rutilant d'un éclat cuivré sous le pâle soleil de midi. Holt se rembrunit. Non, le rêve éveillé n'avait rien changé. Aucun éclair n'avait jailli. La forteresse McDermott défigurait toujours le paysage.

Tournant les talons, il se dirigea d'un pas traînant vers la sortie de la pièce, afin d'emprunter le gravipuits qui le ramènerait vers sa famille, cinq étages plus bas.

Le communicateur carillonna. Surpris, Holt scruta l'écran.

« Oui ? »

— Un appel extérieur pour vous, Seigneur Holt. De la part du seigneur McDermott, dit la voix métallique sans timbre.

— Tu veux dire du secrétaire du seigneur McDermott ?

— Du seigneur McDermott lui-même, Votre Seigneurie. »

Holt cilla. « Tu plaisantes. Il y a cinquante ans qu'il ne m'a pas

appelé. Si c'est un canular, je te fais court-circuiter !

— Je suis incapable de plaisanter, Votre Seigneurie. Dois-je répondre au seigneur McDermott que vous ne désirez pas lui parler ?

— Bien sûr ! dit Holt d'une voix coupante. Non... attends. Tâche de savoir ce qu'il désire. *Ensuite*, réponds-lui que je ne peux pas lui parler. »

Il se laissa choir dans un siège face à l'écran. De son coude il enfonça un bouton, et des doigts minuscules entreprirent de lui masser les muscles du dos, là où les poisons suscités par la tension s'étaient rués pour les raidir.

McDermott, l'appeler ? Pour quelle raison ?

Pour se plaindre, bien sûr. D'une violation de territoire, sans doute. Grave, pour éprouver le besoin de communiquer en personne. Michael Holt sentit son sang s'échauffer. Qu'il se plaigne ! Qu'il accuse ! Peut-être serait-ce le prétexte pour ouvrir les hostilités, enfin ! Holt mourait d'envie de déclarer la guerre. Patiemment, il accumulait les armements décennie après décennie, et avait la certitude de détenir le moyen de détruire McDermott aussitôt après la première décharge. Nul écran au monde ne résisterait à l'artillerie que Holt avait amassée. L'issue d'un conflit ne faisait aucun doute. *Qu'il prenne l'initiative*, pria Michael Holt. *Qu'il m'agresse ! Je suis prêt et plus que prêt à le recevoir !*

Le carillon résonna de nouveau. La voix robotique de son secrétaire déclara : « Je lui ai parlé, Votre Seigneurie. Il ne veut rien me dire. Il ne s'adressera qu'à vous seul. »

Holt soupira. « Très bien. Passe-le-moi. »

Le chaos électronique envahit l'écran le temps que le robot substitue un canal extérieur au canal intérieur. Holt se raidit, contrarié par l'angoisse subite qui l'étreignait. Il s'aperçut que, chose étrange, il avait oublié jusqu'au timbre de voix de son ennemi. Depuis des années, ils dialoguaient par le biais de robots.

L'écran s'éclaircit pour afficher une mire. Une voix rauque et plaintive s'éleva. « Holt ? Holt, où êtes-vous ?

— Dans mon fauteuil, McDermott. Quel est le problème ?

— Branchez votre écran. Laissez-moi vous voir, Holt.

— Vous n'avez pas besoin de me voir pour me parler. Serait-ce mon visage qui vous fascine ?

— Je vous en prie. Le moment est mal choisi pour nous quereller. Branchez votre écran !

— Laissez-moi vous signaler, répondit Holt froidement, que c'est vous qui appelez. Les lois de la politesse me valent le privilège de choisir le mode de transmission. Et je préfère ne pas être vu. Je préférerais aussi ne pas vous parler. Vous avez trente secondes pour exposer vos griefs. Des affaires importantes me réclament. »

Il y eut un silence. Holt étreignit le bras de son fauteuil et, d'une

légère pression, accentua le massage. Irrité, il constata que ses mains tremblaient. Il fusillait l'écran du regard, comme pour brûler le cerveau de son ennemi en le criblant de pensées rageuses par l'entremise du communicateur.

McDermott dit enfin : « Je n'ai aucun grief à formuler, Holt. Juste une invitation.

— À prendre le thé ? ricana Holt.

— Si vous voulez. Je désire que vous veniez ici, Holt.

— Vous avez perdu l'esprit !

— Pas encore. Venez me voir ! Décidons d'une trêve. On est, vous et moi, vieux, malades et stupides. Il est temps de mettre fin à cette haine. »

Holt ricana. « On est vieux. Mais je ne suis pas malade et je vous concède le monopole de la stupidité. N'est-ce pas un peu tard pour échanger des rameaux d'olivier ?

— Il n'est jamais trop tard.

— Il ne saurait être question de paix entre nous, continua Holt, tant que votre horreur se dressera au-dessus des arbres. Elle me blesse la vue, McDermott. Je ne vous pardonnerai jamais de l'avoir construite.

— Allez-vous m'écouter ? dit McDermott. Quand je serai mort, vous n'aurez qu'à la faire sauter si ça vous chante. Tout ce que je vous demande, c'est de venir. J'ai... j'ai besoin de vous, Holt. Je voudrais que vous me rendiez visite.

— Pourquoi ne pas venir chez moi, plutôt ? railla Holt. Je vous ouvre ma porte en grand. On s'assoira côte à côte auprès du feu et on évoquera ces longues années de haine mutuelle.

— Si j'étais capable de venir à vous, répondit McDermott, on n'aurait nul besoin de se rencontrer.

— Que voulez-vous dire ?

— Passez en mode visuel et vous verrez. » Michael Holt fronça les sourcils. Son âge le rendait hideux et il n'avait nulle envie de se dévoiler à son ennemi, mais il ne pouvait voir McDermott sans se montrer à lui du même coup. D'un geste brusque, impulsif, il enfonça la touche au bras de son siège. La mire qui brouillait l'écran se dissipa. Une image apparut.

Tout ce que Holt put distinguer, ce fut un visage, creusé, ridé, ravagé. McDermott avait plus de 200 ans, Holt le savait, et il paraissait son âge. Il n'y avait plus de chair sur sa figure, la peau se tendait comme du parchemin sur les os. Le côté gauche était tout déformé : la narine semblait un trou béant, le coin de la bouche s'affaissait pour révéler les dents, la paupière cachait la moitié de l'œil. Le droit restait invisible au-dessous du menton ; prisonnier d'une machine, son corps baignait sans doute dans un bain nutritif. Il était à l'évidence en piteux état.

« J'ai eu une attaque, Holt, dit-il. Je suis paralysé du cou jusqu'aux pieds. Je ne peux pas vous faire de mal.

— Et ça remonte à quand ?

— Un an.

— Vous avez bien gardé le secret.

— Je ne pensais pas que ça vous intéresserait. À présent, il en va autrement. J'agonise, Holt, et je voudrais vous voir encore une fois face à face avant de mourir. Je sais que vous vous méfiez. Vous pensez que je suis fou de vous inviter. J'abaisserai mes écrans. J'enverrai tous mes robots de l'autre côté du fleuve. Je serai tout seul ici, réduit à l'impuissance, et vous pouvez amener une armée pour vous escorter si vous le désirez. Ça ressemble peut-être à un piège. Je sais que telle serait mon impression si j'étais à votre place, mais il ne s'agit pas d'un piège ! Vous ne me croyez pas ? Je vous ouvrirai ma porte en grand. Vous me rirez au nez si vous voulez. Mais venez. J'ai à vous communiquer une information vitale pour vous. Et il faudra que vous l'entendiez en personne. Vous ne regretterez pas votre visite. Croyez-moi, Holt. »

Holt contemplait la créature ravagée qui apparaissait sur l'écran. Il tremblait de doute et de confusion. L'autre avait dû perdre la tête ! Holt n'avait plus quitté la protection de ses propres écrans depuis des années, et voilà que McDermott lui demandait non seulement de se risquer en terrain découvert, où il lui serait facile de l'abattre impunément, mais encore de pénétrer dans sa maison, de se jeter dans la gueule du loup.

Absurde !

« Laissez-moi vous prouver ma sincérité, dit McDermott. J'ai baissé mes écrans. Tirez sur ma maison. Visez au hasard. Allez-y, défoulez-vous ! »

Profondément troublé, glacé d'incertitude, Holt se leva et, sortant du champ de la caméra, s'approcha de la console d'artillerie. Que de fois il en avait caressé boutons et leviers, sans jamais oser tirer, sinon des coups d'essai sur des cibles de sa propriété ! Il éprouvait un sentiment d'irréalité à pointer enfin ses armes sur la tour brillante de la maison de McDermott. Un flot d'émotion l'envahit. Ne s'agissait-il pas d'une ruse subtile destinée à lui valoir une crise cardiaque fatale, due à une trop forte émotion ?

Il saisit les commandes. Il pensa lancer une décharge d'un millier de mégawatts, puis se résolut à utiliser un flux moins puissant. Si les écrans étaient vraiment abaissés, son rayon le plus faible suffirait.

Il visa non la maison elle-même, mais un arbre situé dans le périmètre intérieur de défense de McDermott. Toujours à demi persuadé de rêver, il fit feu. Aussitôt, l'arbre se changea en moignon d'un mètre de haut.

« Voilà, dit l'autre. Continuez. Visez la maison. Abattez une tourelle. Les écrans sont abaissés. »

Démence sénile, songea Holt. Perplexe, il releva le viseur et dirigea son rayon contre l'un des bâtiments annexes. La muraille cuirassée scintilla, puis céda. Un mètre carré du château de McDermott s'était mué en une bouillie de protons disséminée dans l'air froid.

Il s'avisa avec incrédulité que rien ne l'empêchait plus de détruire l'odieuse demeure de fond en comble. Il ne risquait pas de contre-attaque. Il n'aurait même pas besoin d'user de l'artillerie lourde qu'il avait jalousement amassée dans cette éventualité. Le rayon lui donnerait la victoire sans grande difficulté.

Mais ce serait trop facile.

Il ne tirerait aucun plaisir d'une telle exécution sommaire. McDermott ne l'avait pas provoqué. Au contraire, du fond de son cocon, il l'invitait, le suppliait de venir.

Holt revint devant son écran. « Je dois être aussi fou que vous, dit-il. Lâchez vos robots et laissez vos écrans abaissés. Je viens vous voir. Je n'y comprends rien, mais je viens. »

Michael Holt convoqua les membres de sa famille. Trois épouses, l'aînée à peine plus jeune que lui, la cadette âgée de tout juste 70 ans. Six fils, entre 60 et 130 ans. Leurs épouses. Ses petits enfants. L'état-major de ses robots.

Il les réunit dans la grande salle du donjon, prit place au bout de la table et considéra les deux rangées de visages, si semblables au sien. « Je vais rendre visite au seigneur McDermott », dit-il d'une voix calme.

Il vit la surprise se peindre sur les figures. Bien sûr, ils avaient trop le sens de la discipline pour émettre une opinion. Il était le seigneur Holt. Sa parole avait force de loi, et il pouvait, si tel était son bon plaisir, les faire mettre à mort sur-le-champ. Un jour, des années plus tôt, il avait été contraint d'affirmer son autorité patriarcale de cette façon, et nul ne s'aviserait de l'oublier.

Il sourit. « Vous devez penser que je me ramollis sur mes vieux jours. Vous avez peut-être raison. Mais McDermott a eu une attaque qui l'a laissé presque totalement paralysé. Il a quelque chose à me dire et je vais le voir chez lui. Ses écrans sont abaissés, ses robots seront absents. Si je l'avais souhaité, j'aurais pu désintégrer sa maison. »

Il voyait ses fils serrer les mâchoires. Ils auraient voulu protester, mais n'osaient s'y risquer.

« Je partirai seul, reprit Holt, avec une escorte de quelques robots. Si je n'ai pas donné de mes nouvelles une demi-heure après que vous m'aurez vu pénétrer dans la maison, je vous autorise à venir me chercher. Si l'expédition de secours rencontre de l'opposition, ce sera

la guerre. Mais je pense que tout se passera bien. Si l'un de vous s'avise de partir à mon secours avant une demi-heure, il sera mis à mort. »

Il s'interrompit dans un frisson d'échos et posa son regard tour à tour sur chacun des individus présents. Il savait l'heure critique. S'ils puisaient en eux-mêmes l'audace requise, ils pouvaient décider qu'il avait perdu l'esprit et le déchoir. Ça s'était produit dans d'autres familles. Ils risquaient de le renverser, d'altérer la programmation de tous les robots de façon qu'ils n'obéissent qu'à leurs ordres, de le confiner dans son aile de la demeure. Il venait de leur donner la preuve manifeste de son irresponsabilité.

Mais ils ne bougèrent pas. Il leur manquait le cran nécessaire. Ils restèrent assis, pâles, bouleversés, stupéfaits, tandis qu'il quittait la grande salle dans son fauteuil.

En moins d'une heure, il était prêt à partir. Trois des sept mois d'hiver s'étaient écoulés, et Michael Holt n'avait pas quitté sa demeure depuis les premières chutes de neige. Mais il n'avait rien à craindre de la part des éléments. Il n'entrerait pas en contact avec l'air glacé de la plaine où la température descendait au-dessous de zéro. Il pénétra dans sa voiture de l'intérieur de sa maison, et elle franchit le périmètre de défense, telle une larme noire et luisante glissant sur la neige fraîche. Huit de ses robots l'accompagnaient, escorte suffisante pour parer à toute éventualité.

Son écran de bord lui montra la demeure de McDermott. Les robots en sortaient en file indienne, franchissant la grille principale. Il les vit se diriger vers l'est et disparaître derrière la maison. Le robot de vigie annonça qu'ils allaient vers le fleuve par douzaines.

Les kilomètres succédaient aux kilomètres. Des arbres noirs aux branches tourmentées émergeaient de la neige et la voiture de Holt louvoyait entre eux. En contrebas, dans le lointain, s'étendaient les champs fertiles. Au printemps, tout le paysage se couvrirait de verdure. Le feuillage des arbres voilerait la forteresse de McDermott, sans la dissimuler tout à fait. L'hiver, l'horrible bâtisse couleur de cuivre demeurerait entièrement visible. Ce qui rendait cette saison d'autant plus pénible à supporter pour Holt.

Un robot murmura : « Nous approchons de la frontière, Votre Seigneurie.

— Tirez un coup d'essai, pour vérifier que les écrans sont toujours abaissés.

— Dois-je viser la maison ?

— Non, un arbre juste devant. »

Holt observa la scène. Un tronc épais et noueux, dans la rangée qui masquait le bas de la maison, devint incandescent, puis disparut.

« Les écrans sont toujours abaissés, signala le robot.

— Très bien. Franchissons la frontière. »

Il se rencogna dans son siège. Le véhicule accéléra. Ils quittaient le domaine Holt pour le McDermott. Aucun signal d'alarme ne les avertit qu'ils commettaient une violation de propriété. L'autre avait donc débranché même les détecteurs frontaliers. Holt pressa ses paumes moites l'une contre l'autre. Plus que jamais, il avait l'impression de se laisser attirer dans un piège. Plus question de rebrousser chemin à présent. La frontière était franchie, il foulait les terres de McDermott. Mieux valait payer de sa vie son audace plutôt que continuer à vivre recroquevillé dans sa coquille.

Il n'était jamais venu aussi près de la forteresse ennemie. Lors de sa construction, l'autre l'avait invité sur le chantier, mais Holt avait refusé, bien entendu. Il n'avait pas davantage assisté à la pendaison de crémaillère. Seul de tous les seigneurs de la planète, il était resté chez lui à bouder. Il ne se souvenait même plus de l'époque où il avait quitté son domaine pour la dernière fois. Il y avait peu d'endroits à visiter sur un monde aux cinquante vastes propriétés disséminées le long de la ceinture tempérée. Si d'aventure Holt avait soif de la compagnie d'un de ses pairs en seigneurie, ce qui était rare, il avait recours au télécran, le moyen le plus simple. Parfois, l'un ou l'autre venait le voir. Chose curieuse, pour une fois qu'il consentait à se déplacer, c'était pour se rendre chez son pire ennemi.

En se rapprochant de la demeure, il dut reconnaître à son corps défendant qu'elle était plus éloignée qu'il l'aurait cru en l'observant depuis ses fenêtres. C'était une grande bâtisse massive longue de plusieurs centaines de mètres avec, dressée à l'extrémité de son aile nord, une haute tour octogonale, sorte de flèche métallique qui s'élevait à environ 150 mètres de hauteur. La lumière vespérale, réfléchi par le champ de neige, donnait au bâtiment cuirassé de métal un curieux aspect vernissé qui n'était pas sans charme à cette distance.

« Nous avons franchi le périmètre extérieur de défense, signala un robot.

— Bien. Continuez. »

Les robots paraissaient inquiets et troublés, songea-t-il. Bien sûr, ils n'étaient pas programmés pour extérioriser une gamme d'émotions variée, mais il discernait une vague gêne dans leurs propos, leurs intonations. Ils ne comprenaient rien à la situation. L'opération ne ressemblait pas à une invasion de la forteresse McDermott – là, ils auraient compris. Pourtant, il ne s'agissait pas non plus d'une visite de courtoisie.

Lorsqu'ils arrivèrent à moins de 100 mètres du portail principal, les portes s'ouvrirent. Holt contacta McDermott. « Veillez à ce que ces grilles restent ouvertes durant toute la durée de ma visite. Si elles commencent à se fermer, il vous en cuira.

— Ne vous inquiétez pas, dit McDermott. Je ne médite aucun mauvais tour. »

Le véhicule passa le portail ; dès lors, Holt jugea que son adversaire le tenait à sa merci. La voiture entra ensuite dans le garage, qui était ouvert ; désormais, il se trouvait dans la demeure proprement dite. Les robots le suivirent à l'intérieur.

« Je peux fermer le garage ? demanda McDermott.

— Laissez-le ouvert, dit Holt. Je ne crains pas le froid. »

Le toit du véhicule glissa en arrière. Ses robots l'aidèrent à sortir. Holt frissonna au contact de l'air glacé du dehors qui s'était introduit dans le garage, puis il franchit la porte de communication qui se soulevait, flanqué par deux robustes robots, et avança d'un pas lent mais résolu dans la forteresse.

La voix de McDermott s'éleva d'un haut-parleur. « Je me trouve au troisième étage de la tour. Si je n'avais pas éloigné mes robots, l'un d'eux aurait pu vous guider jusqu'à moi.

— Vous pourriez envoyer un membre de votre famille à ma rencontre », répondit Holt avec aigreur.

L'autre ignora sa remarque. « Suivez le couloir jusqu'au premier coude. Longez la salle des armures. Vous atteindrez un gravipuits qui vous mènera aux étages supérieurs. »

Holt et ses robots poursuivirent leur marche le long de ces passages silencieux. L'endroit évoquait un musée. Le haut couloir voûté, bordé de statues et d'objets divers, tous plus ou moins moisis et d'un aspect déprimant, restait plongé dans la pénombre. Comment pouvait-on vivre dans un tel tombeau ? Il vit par une porte une salle obscure où de vieilles armures se dressaient sur leurs socles. Il ne put s'empêcher d'évaluer le coût du transport de ces objets inutiles depuis la Terre, un voyage de plusieurs années-lumière.

Ils parvinrent au gravipuits et y pénétrèrent. Un robot actionna le levier d'inversion ; ils s'élevèrent dans cette tour que Holt haïssait depuis si longtemps. McDermott les guidait d'un mot jeté de temps à autre.

Ils parcoururent un long vestibule dont les murs ternes et sombres contrastaient avec le parquet luisant qui ressemblait à de l'onyx. Un obturateur s'ouvrit devant eux et leur donna accès à une salle ovale percée de fenêtres, d'où émanait une odeur putride et nauséabonde de décrépitude et de mort. Au milieu de la pièce siégeait Andrew McDermott, enfermé dans sa capsule de soutien vital. Un réseau inextricable de tubes et de conduits l'entourait de toutes parts. On ne voyait de lui que deux yeux, telles des braises dans son visage ravagé.

« Je suis heureux que vous soyez venu. » Sans l'appoint de l'amplification électronique, il parlait d'une voix fluette, pareille à un bruissement de plumes.

Holt le dévisagea, fasciné. « Jamais je n'aurais cru voir cette pièce.

— Et s'il n'avait tenu qu'à moi, jamais vous ne l'auriez vue. Mais vous êtes bien aimable de venir, Holt. Vous avez l'air en forme, vous savez. Pour un homme de votre âge. » Les lèvres minces se tordirent en un sourire grotesque. « Vous êtes encore jeune, bien sûr. Même pas 200 ans. Je suis votre aîné de trente bonnes années. »

Holt n'était pas d'humeur à écouter les divagations de son interlocuteur. « Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-il froidement. Je suis là, mais je n'ai pas l'intention d'y moisir. Vous aviez, selon vous, quelque chose de vital à me dire.

— À vous dire, non. Plutôt à vous demander. Un service. Je veux que vous me tuiez, Holt.

— Pardon ?

— C'est très simple. Débranchez le tube nourricier. Là, à mes pieds. Arrachez-le. Je serai mort dans une heure. Ou si vous préférez une solution plus rapide, coupez mon circuit de respiration. Le levier se situe ici. Ce serait le procédé le plus humain.

— Vous avez un curieux sens de l'humour, dit Holt.

— C'est votre avis ? Alors, donnez son dénouement à la plaisanterie. Basculez le commutateur et la farce sera jouée.

— Vous m'avez fait venir jusqu'ici pour vous *tuer* ?

— Oui. » Les yeux de braise ne cillaient pas. « Je suis immobilisé depuis un an. Je mène une vie végétative dans cet appareil. Je subsiste jour après jour, oisif, perclus d'ennui. Et en bonne santé. Je peux vivre encore cent ans – vous imaginez, Holt ? Oui, j'ai eu une attaque. Je suis paralysé. Mais mon corps reste sain. Cette fichue capsule me maintient en forme. Elle me nourrit, me masse, me procure de l'exercice... Croyez-vous que je désire continuer à vivre de cette façon ? En auriez-vous envie, à ma place ? »

Holt haussa les épaules. « Si vous voulez mourir, vous n'avez qu'à demander à un membre de votre famille de vous débrancher.

— Je n'ai pas de famille.

— Comment ? Vous aviez cinq fils...

— Quatre décédés, Holt. L'autre rentré sur Terre. Il ne reste plus personne ici. Je leur ai survécu à tous. Je suis éternel – comme les cieux. 230 ans, ça suffit pour une vie. Mes épouses sont mortes, mes petits-enfants sont partis. Ils rentreront lorsqu'il s'agira d'hériter. Pas avant. Il n'y a personne pour couper le courant.

— Vos robots », suggéra Holt.

De nouveau le sourire farouche. « Les vôtres doivent être spéciaux, Holt. Je n'en possède aucun que je puisse pousser à tuer son maître. J'ai essayé. Ils savent ce qui se passera si ma capsule de soutien vital est déconnectée. Ils refusent d'obéir. Faites-le pour moi, Holt. Coupez le contact. Désintégrez la tour, si vous préférez. Vous avez gagné la

partie. La victoire vous revient de droit. »

Holt avait la gorge sèche ; un cercle d'acier lui comprimait la poitrine. Il chancela.

Ses robots, toujours attentifs à sa condition physique, le soutinrent et le menèrent vers un fauteuil. Il était resté debout longtemps pour un homme de son âge. Il attendit patiemment la fin de la crise.

« Je refuse, dit-il enfin.

— Pourquoi ?

— C'est trop simple, McDermott. Je vous hais depuis une éternité. Je ne saurais me contenter de vous moucher comme une chandelle.

— Dans ce cas, bombardez-moi. Pulvérisez la tour.

— Sans provocation ? Vous me prenez pour un criminel ?

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda McDermott avec lassitude. Envoyer mes robots commettre une violation de propriété ou mettre le feu à vos vergers ? Que faudra-t-il pour vous provoquer ?

— Rien, dit Holt. Je n'ai nulle envie de vous tuer. Trouvez quelqu'un d'autre pour cette besogne ! »

Les yeux de McDermott lancèrent des éclairs. « Vous êtes un démon. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point vous me haïssez. Je m'adresse à vous dans le besoin, je vous demande de mettre un terme à ma misère, et vous acceptez ? Oh, que non. Voilà que vous vous piquez de noblesse et refusez de me tuer ! Je devine vos pensées. Vous allez retourner à votre manoir et vous réjouir de savoir que je mène ici une existence de mort-vivant. Vous rirez sous cape parce que je suis seul et momifié dans ma capsule. Allons, Holt, ce n'est pas bien de haïr avec autant de férocité ! Je vous ai offensé, je l'avoue. J'ai délibérément bâti la tour à cet endroit pour blesser votre orgueil. Punissez-moi donc. Prenez ma vie. Désintégrez la tour. Mais ne me laissez pas ici ! »

Holt demeurerait silencieux. Il s'humecta les lèvres, gonfla ses poumons, se leva. Il se tenait droit, dominant de sa haute taille la capsule qui contenait son ennemi.

« Basculez l'interrupteur, l'implora McDermott.

— Je regrette. Je ne peux pas.

— Démon ! »

Holt se tourna vers ses robots. « Il est temps de partir, dit-il. Inutile de nous guider. On trouvera bien notre chemin. »

Le véhicule en forme de goutte d'eau filait sur la neige. Holt ne prononça pas un mot de tout le trajet. L'image de McDermott paralysé l'accaparait, et aucune autre pensée ne trouvait place dans son esprit. Cette odeur de pourriture qui collait encore à ses narines. Cette lueur de folie dans les yeux qui imploraient l'éternel oubli.

Ils traversèrent de nouveau la frontière. En franchissant l'écran avertisseur, le véhicule reçut le signal l'invitant à s'arrêter aux fins

d'identification. Un robot prononça le mot de passe et ils poursuivirent leur route vers la forteresse Holt.

Sa famille, blême d'anxiété, l'attendait près de l'entrée. Il s'avança vers eux sans aide extérieure. Les questions se pressaient sur leurs lèvres, mais nul n'osait les formuler. Il incombait au seigneur du logis de prononcer le premier mot.

« McDermott est un vieillard malade qui a perdu la tête. Les membres de sa famille sont partis ou morts. Il offre un spectacle répugnant et pathétique. Je n'ai pas envie de parler de ma visite. »

Poursuivant son chemin, Holt monta par le gravipuits au poste de commandement. Là, il scruta le paysage enneigé. Une double trace rayait l'étendue blanche : celle laissée par le véhicule sur son trajet d'aller et de retour. Le soleil faisait flamboyer les deux ornières.

Le bâtiment frémit soudain. Holt perçut un sifflement et un miaulement. Il brancha son communicateur et une voix robotique déclara : « La forteresse McDermott attaque, Votre Seigneurie. Nous venons de parer un bombardement à haute énergie.

— Les écrans ont bien résisté ?

— À la perfection, Votre Seigneurie. Dois-je préparer la contre-attaque ? »

Holt sourit. « Non. Contentez-vous de mesures défensives. Étendez les écrans jusqu'à la limite frontalière et maintenez-les à cet endroit. Ne laissez pas McDermott nous causer le moindre dommage. Il ne cherche qu'à me provoquer. Il n'y parviendra pas. »

Longue silhouette émaciée, il se dirigea vers le panneau de contrôle. Ses mains noueuses se posèrent avec tendresse sur les boutons. Ainsi, on en venait enfin à la guerre, pensa-t-il. Les canons ennemis donnaient toute leur pauvre mesure. Seule la danse des aiguilles sur les cadrans traduisait la situation : toutes les décharges que lançait McDermott étaient aisément absorbées. Ses armes n'avaient pas la puissance nécessaire pour lui infliger le moindre dégât.

Ses doigts se crispèrent sur les commandes. Maintenant, il ne tenait qu'à lui de réduire son ennemi en cendres. Mais il n'en ferait rien, pas plus qu'il n'avait basculé le commutateur qui aurait mis un terme à la vie d'Andrew McDermott.

L'autre n'avait pas compris. Ce n'était pas la cruauté, mais le simple égoïsme qui avait retenu Holt de tuer son ennemi. De même que, durant toutes ces années, il s'était retenu de lancer l'attaque qui lui aurait assuré la victoire. Il éprouvait une vague compassion pour l'homme paralysé, enfermé dans sa capsule. Mais il lui était inconcevable de le tuer.

Une fois que tu seras mort, Andrew, qui me restera-t-il à haïr ?

C'était pour cela qu'il ne l'avait pas tué. Tout simplement.

Michael Holt regarda par la baie d'observation au verre de sécurité épais de 30 centimètres. Il aperçut la zone de terre brune, l'étendue de neige avec les traces fraîches, la laideur rutilante de la forteresse McDermott. La hideur de cette tour baroque se profilant sur l'horizon lui convulsait les entrailles. Il se représenta l'horizon tel qu'il apparaissait cent ans plus tôt, avant que McDermott ne bâtit cette monstruosité.

Il caressa les manettes de son artillerie comme s'il tenait sous ses doigts les seins d'une jeune fille. Puis, lentement, avec raideur, il traversa la salle et s'assit dans son fauteuil pour prêter l'oreille au bruit du dérisoire bombardement de McDermott qui venait se briser en vain contre les défenses extérieures de la forteresse Holt tandis que la nuit d'hiver s'étendait sur la plaine.

LE SIXIÈME PALAIS

Un mois et demi après « Voisins », je revenais à Fred avec « Le sixième palais » – écrit en février 1964, paru dans Galaxy en février 1965. Mais ça ne signifiait en rien le retour au travail à la chaîne que je pratiquais au cours des années 1950. Dès lors que j'avais commencé de me mesurer à n'importe quel thème de S-F sans craindre le moindre refus, je me plaisais de plus en plus à écrire pour Pohl, lequel n'était pas en reste : il m'encourageait. Au cours de l'été 1964, on a convenu que je lui donnerais cinq longues nouvelles se faisant suite – le cycle du « Feu Bleu », devenu par la suite le roman Le Chemin de l'espace(6). Je lui avais annoncé de prime abord que mes collaborations à son magazine seraient sans nul doute rares et espacées, car les ouvrages documentaires m'intéressaient davantage, et au début, c'est bien ce qui s'est passé ; mais peu à peu, à force de me lancer des appâts, il m'a ramené à la science-fiction. (À moins que je ne me sois appâté tout seul.) J'ai écrit le premier récit du « Feu Bleu » en novembre 1964, le deuxième en décembre, le troisième en mars 1965. Pour quelqu'un qui avait prévu de ne se mêler de S-F qu'au mieux à temps partiel, je redevais soudain très actif après ces six ou sept ans passés à l'écart du genre.

« Ben Azai fut jugé digne, et il s'arrêta à la porte du sixième palais et contempla la splendeur éthérée des plaques de marbre pur. Il ouvrit la bouche et dit par deux fois : « De l'eau ! De l'eau ! » En un clin d'œil, il eut la tête tranchée et fut percé de onze mille lances. Cela servira de preuve, pour toutes les générations futures, que personne ne doit tomber dans l'erreur à la porte du sixième palais. »

Hekhalot mineur(7)

Il y avait le trésor, et il y avait le gardien du trésor. Et il y avait les ossements blanchis de ceux qui avaient tenté en vain de s'approprier le trésor. Les os eux-mêmes avaient pris une sorte de beauté, là où ils gisaient, près de la porte de la cachette celant le trésor, sous la voûte éclatante des cieux. Le trésor conférait de la beauté à tout ce qui était proche de lui – même aux ossements épars et au gardien inexorable.

L'endroit où se trouvait le trésor était une petite planète du système de l'étoile rouge Valzar. Guère plus grosse qu'une lune, dépourvue d'atmosphère ou presque – un astre infime, silencieux et mort, gravitant dans les ténèbres à des milliards de kilomètres d'une primaire qui se refroidissait lentement. Jadis, un routier de l'espace s'y était arrêté. D'où venait-il, où allait-il ? Nul ne le savait. Il avait aménagé une cachette, et le trésor s'y trouvait encore, immuable, éternel, dépassant l'imagination la plus folle, surveillé par l'homme d'acier sans visage qui attendait avec une patience de métal le retour de son maître.

Il y avait ceux qui convoitaient le trésor. Ils venaient, le gardien les interrogeait, et ils mouraient.

Sur une autre planète gravitant autour de Valzar, ceux que ne décourageait pas le sort de leurs prédécesseurs rêvaient à ces richesses fabuleuses et dressaient des plans pour s'en emparer. Lipescu était de ceux-là : stature herculéenne, barbe blonde, poings aussi lourds que des marteaux, gosier d'airain, torse puissant comme le tronc d'un arbre deux fois centenaire. Et Bolzano : minceur d'aiguille, l'œil vif, le doigt prompt, mince comme une brindille, tranchant comme un rasoir. Ni l'un ni l'autre ne tenait à mourir.

La voix de Lipescu évoquait le tonnerre de galaxies en collision. Il ramena vers lui une chope de bonne bière noire et dit : « Je pars demain, Bolzano.

— L'ordinateur est prêt ?

— Programmé pour toutes les questions que le monstre pourrait poser ! mugit le colosse. Pas de danger d'être pris de court ni de se tromper.

— Et si cela arrivait quand même ? » insista Bolzano en dardant un regard indolent dans les yeux de son compagnon – des yeux bleu pâle dont la douceur étrange surprenait. « Si le robot te tue ?

— J'ai déjà eu affaire à des robots. »

Bolzano éclata de rire. « La plaine où on va se poser est jonchée d'ossements, l'ami. Les tiens viendront s'y ajouter. Des os de belle taille, Lipescu. Je les vois d'ici.

— Tu as toujours le mot pour rire, l'ami.

— Je suis quelqu'un de réaliste. »

Lipescu hocha pesamment la tête. « Si tu étais réaliste, tu ne te serais pas engagé avec moi dans cette affaire, énonça-t-il. Il n'y a qu'un rêveur pour tenter ce genre de chose. » Une énorme patte se souleva, plana, plongea et saisit l'avant-bras de Bolzano, qui grimaça lorsque l'articulation craqua. « Tu ne vas pas te défilier, hein ? Si je meurs, tu essaieras à ton tour ?

— Bien sûr que oui, imbécile.

— Vraiment ? Tu es poltron, comme tous les gringalets. Tu me

regarderas mourir et tu ficheras le camp à toute vitesse pour un autre coin de l'univers. N'est-ce pas ?

— J'entends bien profiter de tes bourdes, n'aie crainte, répliqua Bolzano d'une voix aigre. Lâche-moi. »

Lipescu desserra sa prise. Le petit homme se renfonça dans son fauteuil en se frottant le bras. Il avala une gorgée de bière, puis sourit à son compagnon et leva sa chope.

« À notre succès, dit-il.

— Bien parlé. Au trésor !

— Et à la belle vie ensuite.

— Pour tous les deux ! tonna le géant.

— Peut-être, dit Bolzano. Qui sait ? »

Il avait des doutes. Certes, Lipescu était un malin. Il avait imaginé un plan astucieux, tel qu'on n'en trouve guère : la force alliée à la ruse. Pourtant les risques restaient grands, et Ferd Bolzano en arrivait à ne plus très bien savoir ce qu'il préférait. Si Lipescu obtenait le trésor à l'issue de sa propre tentative, il était sûr, lui, d'en avoir une part sans courir le moindre danger. Si Lipescu succombait, Bolzano devrait risquer sa vie. Quel était le meilleur parti ? Le tiers du trésor à coup sûr ou la totalité pour la mise la plus élevée ?

Il était un joueur assez chevronné pour connaître la réponse. Toutefois, il n'y avait pas que de la poltronnerie en lui ; à sa façon, il espérait risquer sa vie sur la planète morte où gisait le trésor.

Lipescu irait le premier. Tel était leur accord. Après avoir volé l'ordinateur, Bolzano l'avait remis au colosse, lequel effectuerait la tentative initiale. S'il l'emportait, il recevrait la plus grosse part. S'il succombait, Bolzano risquerait à son tour sa peau. Association peu banale, tout comme le pacte conclu, mais Lipescu ne l'entendait pas autrement et Ferd Bolzano n'avait pas discuté avec son imposant compatriote. Lipescu reviendrait avec le trésor ou ne reviendrait pas. Il n'y aurait pas de juste milieu. L'un comme l'autre en était persuadé.

Bolzano passa une mauvaise nuit. Son appartement était confortable, situé dans la tour bien aérée d'un immeuble qui dominait les eaux scintillantes du lac Eris, et il avait quelque regret à le quitter. Lipescu préférait les quartiers sordides au sud du lac. Quand ils se séparèrent, les deux hommes s'en furent dans une direction opposée. Bolzano pensa à ramener une femme pour la nuit, et se ravisa. Incapable de trouver le sommeil, il resta assis devant l'écran du télévecteur, à suivre d'un œil maussade les planètes vertes, dorées et ocre qui voguaient dans le vide.

Peu avant l'aube, il visionna la bande consacrée au trésor. Datant d'un siècle et plus, elle était l'œuvre d'Octave Merlin, qui se trouvait alors en orbite 80 kilomètres au-dessus de la surface de l'astre mort. À

présent, ses os blanchissaient dans la plaine, mais on avait récupéré sa bande, dont des copies pirates se vendaient très cher sur certains marchés noirs. L'objectif ultrasensible de sa caméra avait enregistré beaucoup de choses.

Il y avait la porte ; il y avait le gardien. Luisant, sans âge, splendide. Il se tenait là, haut de 3 mètres, silhouette noire, carrée, que surmontait un dôme minuscule, anthropomorphe, figurant la tête – une tête lisse, dépourvue de traits caractéristiques. Derrière le robot, le trésor, composé de ce que l'art avait produit de plus beau sur mille planètes, laissé là, sans que l'on sache pourquoi, depuis un nombre d'années incalculable.

Aucun joyau, pourtant, aucun de ces métaux que l'on dit précieux. La valeur n'en était pas intrinsèque, et nul vandale n'aurait songé à fondre le trésor en lingots morts. On voyait des statuettes de fer tissé qui semblaient frissonner, respirer. Des plaques du plomb le plus pur, gravées de motifs au tour qui brouillaient l'esprit et serraient le cœur. Des intailles en plein granit issues des ateliers d'une planète glacée sise à un parsec de nulle part. Des opales à profusion, brillant d'un feu intérieur, façonnées artistement en courbes scintillantes.

Une spire d'un bois arc-en-ciel. Un entrelacs de bandes découpées dans l'os de quelque animal, courbé et dévié de telle sorte que le motif devenait flou et touchait peut-être à un continuum régi par d'autres dimensions. Des coquillages gigognes sculptés, les plus minuscules presque invisibles. Des feuilles satinées d'arbres sans nom. Des galets polis provenant de plages ignorées. Une débauche vertigineuse de merveilles s'étalait là, derrière cette entrée, sur les 50 mètres carrés de la cachette.

Des hommes frustes dénués du sens même de l'esthétique avaient perdu la vie pour posséder ce butin. Nul besoin d'érudition pour deviner sa valeur, pour savoir que, de par les galaxies, les collectionneurs alléchés s'en disputeraient à couteaux tirés la moindre part. De simples lingots d'or ne constituaient pas un trésor. Mais ces objets ? Des objets impossibles à reproduire, presque inestimables ?

Avant même la fin de la bande, la convoitise tenaillait Bolzano. Après la dernière image, il resta longtemps prostré dans son fauteuil, à bout de nerfs, privé de forces.

L'aube pointa. Les trois lunes argentées tombèrent du ciel. Le soleil rouge éclaboussa le firmament. Bolzano s'accorda une heure de sommeil.

Puis vint le début de l'aventure...

Par prudence, ils laissèrent l'astronef en orbite 5 000 mètres au-dessus de la planète morte. On ne pouvait se fier aux comptes rendus anciens, et on ignorait le rayon d'action du gardien robot. Si Lipescu réussissait, Bolzano atterrirait pour l'embarquer – ainsi que le trésor.

Si Lipescu échouait, Bolzano descendrait tenter sa chance.

Le colosse paraissait encore plus imposant sous la double carapace de sa tenue et de l'atterrisseur. Contre son torse massif il tenait l'ordinateur, seconde mémoire aussi figiolée que les merveilles disposées dans la cachette. Le gardien lui poserait des questions ; l'appareil l'aiderait à répondre. S'il se trompait, son associé resté à l'écoute tiendrait compte de son erreur afin de réussir.

« Tu m'entends ? demanda Lipescu.

— Parfaitement. Allez, vas-y !

— Qu'est-ce qui presse ? Impatient de me voir mourir ?

— Tu manques donc de confiance à ce point ? répliqua Bolzano. Tu veux que je passe en premier ?

— Imbécile, marmonna l'autre. En tout cas, tâche d'écouter. Si je meurs, que ce ne soit pas en vain.

— Quelle importance pour toi ? »

L'énorme silhouette pivota. Même si Bolzano ne voyait plus son visage, il savait que Lipescu faisait grise mine. « La vie a donc tellement de valeur ? gronda le géant. Je n'ai pas le droit de la risquer ?

— À *mon* profit ?

— Au mien. Je reviendrai.

— Alors va. Le robot attend. »

Lipescu gagna le sas. Un moment plus tard, il sortait de l'astronef et descendait en vol plané vers la surface, sa chute freinée par les réacteurs qui crachaient sous ses pieds. Ferd Bolzano s'installa devant l'écran d'observation pour suivre sa trajectoire. Un faisceau du télévecteur accrocha Lipescu dès qu'il toucha le sol dans un jaillissement de flammes. Le trésor et son gardien se trouvaient à 1 500 mètres de là. Le colosse abandonna l'atterrisseur, d'où il sortit comme un insecte de son cocon, et se dirigea vers la cachette avec des enjambées qui étaient autant de bonds gigantesques.

Bolzano regardait.

Bolzano écoutait.

Le télévecteur transmettait tout avec la plus grande fidélité. Cela répondait aux desseins de Bolzano – et à l'orgueil de Lipescu, qui tenait à ce que son aventure soit enregistrée dans ses moindres détails pour la postérité. Détail fascinant, le géant parut petit une fois arrivé face au gardien.

Le robot sans visage, toujours immobile, le dominait d'un bon mètre.

« Écarte-toi », ordonna Lipescu.

La réponse vint, avec une intonation extraordinairement humaine mais dépourvue du moindre accent reconnaissable. « Ce que je garde ici n'est pas à prendre.

- Je le réclame de droit, déclara Lipescu.
- Bien d'autres l'ont fait. Mais leur droit restait sans valeur. Et le tien l'est aussi. Je ne peux m'écarter pour toi.
- Mets-moi à l'épreuve, tu verras ce que vaut mon droit.
- Seul mon maître a le droit de passer.
- Qui est ton maître ? Ton maître, c'est *moi*.
- Mon maître est celui qui peut me commander. Et nul ne le peut s'il trahit son ignorance devant moi.
- Mets-moi à l'épreuve, dans ce cas, insista Lipescu.
- L'échec est puni de mort.
- Mets-moi à l'épreuve.
- Le trésor ne t'appartient pas.
- Mets-moi à l'épreuve et écarte-toi.
- Tes os iront rejoindre ceux qui sont là.
- Mets-moi à l'épreuve », répéta encore Lipescu.

De l'astronef, Bolzano suivait chaque geste, chaque mot avec une attention fiévreuse. Tout était désormais possible. Le robot proposerait peut-être des énigmes, comme jadis le Sphinx défié par Œdipe.

Il pouvait demander au géant de démontrer des théorèmes ou de traduire des mots étrangers. Telle était la conclusion qu'ils avaient tirée de la triste expérience de leurs prédécesseurs. Et, semblait-il, le fait de donner une seule réponse fausse entraînait une mort immédiate.

Les deux associés avaient fouillé les bibliothèques de l'univers entier et emmagasiné tout le savoir humain (du moins l'espéraient-ils) dans leur ordinateur. Travail acharné, auquel ils s'étaient astreints des mois durant. Et maintenant, ce minuscule globe de métal brillant que Lipescu portait en sautoir pouvait répondre à un nombre de questions presque illimité.

Un long silence suivit. L'homme et le robot se jugeaient. Puis le gardien parla. « Définition de la latitude.

— La latitude géographique ? » demanda Lipescu.

La peur glaça Bolzano. L'imbécile qui s'imaginait obtenir des précisions ! Il allait périr avant d'avoir commencé !

Le robot répéta : « Définition de la latitude.

— La distance angulaire d'un point de la surface d'une planète, au nord ou au sud de l'équateur, mesurée à partir du centre de cette planète.

— De la tierce mineure et de la sixte majeure, reprit le robot, quelle est la plus consonante ? »

Lipescu parut hésiter. Il n'était pas musicien. Mais leur ordinateur allait lui fournir la réponse.

« La tierce mineure », dit-il.

Sans délai, le robot posa une autre question. « Liste des nombres

premiers compris entre 5237 et 7641. »

Bolzano sourit : cette fois Lipescu répondait sans peine. Jusqu'à présent, tout allait bien. Le robot n'était pas sorti du domaine concret et ses questions, scolaires, ne présentaient pas de vraies difficultés. Après avoir ergoté au début sur la latitude, Lipescu semblait plus confiant. Bolzano s'approcha encore de l'écran pour mieux voir la porte ouverte et le fabuleux entassement du trésor. Il supputait déjà les objets qui leur reviendraient à chacun, quand aurait lieu le partage – les deux tiers pour Lipescu, le reste pour lui.

« Les noms des sept poètes tragiques d'Elifora, demanda le robot.

— Domiphar, Halionis, Slegg, Hork-Sekan...

— Les quatorze signes du Zodiaque tels qu'on les voit de Momiz.

— Les Dents, les Serpents, les Feuilles, la Cascade, la Tache...

— Qu'est-ce qu'un pédicelle ?

— La tige d'une des fleurs d'une inflorescence.

— Combien d'années a duré le siège de Lanina ?

— Huit.

— Quelle est la plainte poussée par la fleur au troisième chant des *Véhicules* de Somner ?

— Je souffre, je pleure, je gémis et je meurs ! tonna Lipescu.

— Quelle différence y a-t-il entre l'étamine et le pistil ?

— L'étamine est l'organe qui produit le pollen de la fleur, le pistil... »

Et ainsi de suite. Le robot ne se limitait pas aux trois questions légendaires de la mythologie. Il avait dépassé la douzaine. Et Lipescu répondait sans broncher, soutenu par l'incomparable puits de science qu'il portait sur sa poitrine. Bolzano tenait le compte : le géant s'était tiré sans coup férir de dix-sept questions. Quand le robot allait-il enfin s'avouer battu ? Quand allait-il mettre un terme à ce sinistre examen et dégager l'entrée ?

La dix-huitième question fut d'une simplicité enfantine. Énoncer le théorème de Pythagore. Lipescu n'eut même pas besoin de l'ordinateur. Sa réponse vint tout de suite, claire et concise. Bolzano admira son costaud d'associé.

C'est alors que le robot le foudroya.

Tout se passa en un clin d'œil. Lipescu venait d'achever sa phrase ; il attendait. Il n'y eut pas de question suivante. Un panneau s'ouvrit dans le ventre convexe du robot, une sorte de lanière brillante jaillit, se déroula comme un ressort sur les 3 mètres séparant le gardien de celui qui le défiait, et coupa le colosse en deux. La lanière brillante se rétracta aussitôt. Le torse de Lipescu bascula en arrière. Les jambes massives restèrent un moment debout de façon grotesque, puis les genoux fléchirent, une des bottes de la combinaison spatiale racla le sol, et le grand corps ne bougea plus.

Hébété, tremblant dans l'astronef désormais silencieux, Bolzano sentit son sang cailler dans ses veines. Que s'était-il passé ? Lipescu avait bien répondu à chaque question – et le robot l'avait tué. Pourquoi ? Son associé s'était-il empêtré dans l'énoncé du théorème de Pythagore ? Non : Bolzano écoutait. La réponse était exacte, de même que les dix-sept autres. Alors, il fallait admettre que le gardien s'était montré mauvais joueur. Qu'il avait triché. Qu'arbitrairement, dans sa rage, il avait puni Lipescu pour cette réponse exacte.

Pareille attitude était-elle possible ? Est-ce qu'un robot pouvait agir par dépit ? Bolzano n'en connaissait aucun qui en soit capable ; mais celui-ci était différent des autres.

Il demeura longtemps prostré dans la cabine, en proie à la tentation de quitter l'orbite et de rentrer, sans trésor mais la vie sauve. Non, le trésor l'appelait. Une impulsion suicidaire le poussait. Telle une sirène, le robot l'attirait.

Il devait exister un moyen de le faire plier, songea-t-il en guidant le petit vaisseau vers la plaine stérile. L'ordinateur ? L'idée, bonne en soi, n'avait qu'un défaut : d'avoir échoué. Malgré leur imprécision, les archives semblaient prouver que, par le passé, des audacieux étaient morts pour avoir trébuché sur une seule question après une suite de réponses exactes. Lipescu n'avait commis aucune erreur. Pourtant, lui aussi était mort. Et il était invraisemblable que le gardien puisse concevoir, entre le carré de l'hypoténuse et les carrés des côtés de l'angle droit, un rapport différent de celui établi jadis par Pythagore.

Bolzano se demandait quelle méthode réussirait.

Il traversait maintenant l'étendue déserte, cheminant d'un pas lourd vers la porte et son gardien. Ses jambes étaient de plomb, mais une idée germait en lui à mesure qu'il avançait.

Il se savait condamné à mort par sa cupidité. Seule une extrême agilité d'esprit le sauverait. L'intelligence au sens banal du terme paraissait impuissante. Il n'y avait de salut que dans l'adresse prêtée par le poète à l'ingénieux Ulysse.

Il s'approcha du robot. Des ossements jonchaient le sol Lipescu baignait dans une mare de sang. L'ordinateur était là, fixé au large torse sans vie. Mais Bolzano ne put se résoudre à saisir le globe métallique. Il s'en passerait. Il détourna le regard, refusant que la vue de ce corps coupé en deux trouble ses pensées.

Il rassembla son courage. Le gardien semblait ignorer sa présence.

« Place ! dit Bolzano. Me voici. Je viens pour le trésor.

— Obtiens d'abord le droit d'y accéder.

— Que dois-je faire ?

— Démontrer la vérité, articula le robot. Révéler le sens profond. Savoir interpréter. »

— Je suis prêt », répondit Bolzano.

Le gardien posa une question : « Comment appelle-t-on le mécanisme excréteur du rein chez les vertébrés ? »

Bolzano réfléchit. Il n'en avait aucune idée. L'ordinateur aurait pu lui souffler la réponse, mais il était là-bas, sur le cadavre du colosse. Du reste, le gardien voulait la vérité, le sens profond, l'interprétation. Lipescu avait répondu par des faits. Lipescu était mort.

« La grenouille dans la mare, dit Bolzano, fait entendre un cri d'azur. »

Un silence suivit. L'homme épiait le robot, s'attendant à voir jaillir la lanière brillante qui le couperait en deux.

Le gardien dit alors : « Durant la Guerre des Chiens, sur Vanderveer IX, les colons pris d'assaut ont rédigé trente-huit articles de défiance. Cite le troisième, le neuvième, le vingt-deuxième et le trente-cinquième. »

Bolzano réfléchit. Il voyait devant lui un robot étranger, fabriqué par des inconnus. Comment fonctionnait l'esprit de son créateur ? Respectait-il le savoir ? Chérissait-il les faits pour eux-mêmes ? Ou bien admettait-il qu'une définition n'a aucune valeur, que la connaissance intime des choses est un phénomène indépendant de la logique ?

Lipescu avait usé de logique. Il gisait en deux morceaux.

« La plus pure souffrance, répondit Bolzano, est ineffable et rafraîchissante.

— Les troupes d'Oda Nobugana ont assiégé le monastère de Kwaisen le 3 avril 1582. Quelles ont été les sages paroles dites par l'abbé ce jour-là ? »

Bolzano répondit aussitôt avec un sentiment d'exaltation : « Onze, quarante et un, éléphant, volumineux. »

Le dernier mot lui échappa sans qu'il puisse le retenir. *En toute logique*, un éléphant est volumineux. Erreur fatale ? Le robot parut ne rien remarquer.

Et passa à la question suivante d'une voix plus forte, plus sonore. « Quelle part d'oxygène contient l'atmosphère de Muldonar VII ? »

— Le faux témoin est toujours prompt à tirer l'épée. »

Le gardien émit un étrange bourdonnement. Soudain, il roula sur d'énormes chenilles et se déplaça de deux mètres vers la gauche. La porte du trésor béait, aguicheuse.

« Tu peux entrer », dit le robot.

Bolzano sentit son cœur battre plus vite. Il avait gagné ! Il avait remporté la récompense suprême !

Tous les autres avaient échoué, l'un d'eux moins d'une heure auparavant, et leurs os blanchissaient la plaine. Ils avaient tâché de répondre, parfois juste, parfois faux, et ils étaient morts. Bolzano avait survécu.

Un vrai miracle. Hasard ? Habileté ? Un peu des deux, se dit-il. Il avait regardé un homme donner dix-huit réponses exactes et mourir. Ce n'était donc pas ce qui intéressait le robot. Que voulait-il, alors ? Le sens profond des choses. Leur interprétation. La vérité cachée.

Bolzano estima que des réponses aléatoires pouvaient satisfaire une telle exigence. Le fort en thème échouait là où triomphait le bouffon. Il avait joué sa vie sur des inepties et l'enjeu lui revenait.

Quelques pas titubants l'amènèrent dans la cachette. En dépit de la faible pesanteur, ses jambes étaient de plomb. Il se sentait vidé, après l'épreuve et sa tension. Il s'agenouilla parmi les trésors.

Les bandes, les sondages des capteurs les plus puissants n'avaient donné qu'un pauvre aperçu des splendeurs étalées sur le sol. Bolzano contempla avec une admiration proche de l'extase un disque minuscule dont le diamètre n'excédait pas celui d'un œil humain : des myriades de lignes s'y enroulaient qui formaient des motifs sans cesse différents, d'une beauté incomparable. Il eut le souffle coupé quand son regard tomba sur une spire de marbre étincelante dont les courbes se juxtaposaient, mystérieuses. Ici, un scarabée sculpté dans une fragile substance cireuse et monté sur un socle de jade citron. Là-bas, un amas de tissu métallique où jouaient des luminescences mouvantes. Et là... et derrière... et là encore...

Une rançon digne de l'univers entier, songea-t-il.

Il faudrait de nombreux voyages pour transporter le tout dans l'astronef. Peut-être vaudrait-il mieux amener celui-ci près du trésor ? Bolzano se demanda s'il ne perdrait pas le bénéfice de sa victoire lorsqu'il repasserait la porte. Serait-il obligé de regagner le droit d'entrée ? Et le robot accepterait-il ses réponses aussi volontiers ?

Il décida de courir le risque. Son esprit agile échafauda un plan. Il choisirait une douzaine... deux douzaines d'objets parmi les plus beaux, autant qu'il en pourrait transporter, et il regagnerait l'astronef. Puis il viendrait se poser près de la porte. Si le gardien soulevait des difficultés pour le laisser entrer, Bolzano partirait purement et simplement, avec le lot déjà mis en lieu sûr. À quoi bon chercher le danger ? Quand il aurait vendu cette cargaison, il pourrait toujours revenir. Personne, certainement, ne volerait le trésor en son absence.

Le tout était de faire le bon choix.

Accroupi, il effectua un tri judicieux, rassemblant les objets faciles à transporter et aisément négociables. La spire de marbre ? Trop lourde. Mais le disque aux lignes brillantes, oui, et le scarabée, bien sûr, et cette statuette de couleur mate, et ces camées figurant des scènes qu'aucun œil humain n'avait jamais contemplées. Et les coquillages, et les feuilles, et ceci encore... Ses tempes battaient, son cœur cognait à coups sourds. Il se voyait parcourir l'univers, vendre ses richesses de planète en planète. Collectionneurs, musées, gouvernements

rivalisaient d'enchères. Pour chaque objet, il laissait monter l'offre à des millions avant de céder. Bien sûr, il se réservait quelques pièces, trois ou quatre, à titre de souvenirs.

Et un jour, blasé de sa fortune, il revenait sur la planète morte. De nouveau il affrontait le gardien, et il répondait toutes sortes d'absurdités pour démontrer qu'il était conscient de la fondamentale inanité du savoir, et le robot le laissait encore une fois entrer.

Bolzano se releva. Une à une, il ramassa ses merveilles, qu'il mit dans le creux de ses bras. Doucement, se disait-il, doucement. Puis il fit demi-tour et franchit le seuil.

Le gardien était resté sur place, immobile. Il n'avait pas prêté la moindre attention à Bolzano pendant que ce dernier pillait le trésor. Le petit homme passa sans broncher près de lui.

Le robot demanda : « Pourquoi as-tu pris ces objets ? Que veux-tu en faire ? »

Bolzano sourit. Nonchalant, il déclara : « Ils sont beaux et je les veux. Y a-t-il une meilleure raison ? »

— Non. » Et le panneau coulissa dans le ventre noir.

Il comprit – trop tard – que l'épreuve se poursuivait. Le gardien n'avait pas posé la question par simple curiosité. Et il lui avait répondu sérieusement, en termes rationnels.

Bolzano poussa un cri perçant. La lanière fulgurante jaillit.

La mort s'ensuivit aussitôt.

COMME DES MOUCHES

La science-fiction, j'en écrivais donc de nouveau, et je me mettais aussi à lui consacrer des anthologies. Pour me punir de mes péchés, la première, Earthmen and Strangers, a voulu que je choisisse de rééditer un texte d'Harlan Ellison. Il a bien voulu que je le reprenne, non sans se répandre en sarcasmes et jérémiades à propos des termes du contrat, ce à quoi je lui ai répondu, le 2 octobre 1965 :

« Cher Harlan,

Tu seras ravi d'apprendre qu'au cours d'un long rêve épuisant, la nuit dernière, je t'ai vu recevoir deux Hugo à la convention mondiale de l'an dernier. [Aucun de nous n'avait encore obtenu le moindre prix à ce stade de nos carrières.] La modestie ne t'étouffait pas, en plus. J'ai oublié les catégories dans lesquelles tu l'as emporté, mais l'une ne pouvait être que la Meilleure rouspétance infondée. Permits-moi un bref sermon paternel en réaction à ta lettre de cession de droits pour l'anthologie... »

Après quoi je me suis attaqué au cœur du problème. Et ensuite, sans motif véritable, j'ai ajouté un post-scriptum :

« Pourquoi ne ferais-tu pas une anthologie ? Harlan Ellison présente les excentriques de la S-F ou un truc dans ce goût-là... »

À en juger par la tournure de la phrase, j'imagine que j'avais déjà dû lui suggérer de composer une anthologie de science-fiction controversée – il dirigeait une collection de poche intitulée Regency Books et publiée par un éditeur de Chicago – mais que, pour une raison ou pour une autre, il avait écarté l'idée. Mais voilà que ma remarque le titillait. Il m'a répondu aussitôt, par téléphone cette fois-ci, pour me déclarer non sans un certain émoi la chose suivante : il allait faire une anthologie de S-F, oui – mais pour une grande maison d'édition, pas pour Regency. Et plutôt que de rassembler des textes déjà parus, il solliciterait des nouvelles inédites, d'un genre qu'aucun magazine de S-F de l'époque n'oserait publier. Des histoires dangereuses, disait Harlan – un livre de visions dangereuses. « Et d'ailleurs, ce sera ça, le titre, a-t-il ajouté, désormais au paroxysme de l'excitation. Dangereuses visions. Et je veux que tu m'écrives un texte toi aussi. »

C'est ainsi que j'ai lancé sans le vouloir une révolution éditoriale.

Dès le 18 octobre, il avait vendu le projet à Doubleday et réclamait la collaboration de toutes sortes d'écrivains. Il a demandé des nouvelles – les

plus audacieuses, les plus intransigeantes – à des Théodore Sturgeon, Frederik Pohl, Poul Anderson, Philip K. Dick, Philip José Farmer, Fritz Leiber, J.G. Ballard, Norman Spinrad, Brian Aldiss, Lester del Rey, Larry Niven, R.A. Lafferty, John Brunner, Roger Zelazny et Samuel R. Delany, entre autres. Si Dick, Pohl, Sturgeon, Anderson, del Rey, Farmer, Brunner, Aldiss et Leiber apparaissaient déjà comme installés, il n'en allait pas de même pour Ballard, Zelazny, Delany, Niven et Spinrad, autant d'auteurs dont on commençait tout juste à découvrir l'œuvre aux États-Unis. Harlan a toujours eu l'œil, et le bon, quand il s'est agi de remarquer des innovateurs.

En tant que déclencheur accidentel de l'avalanche – et qu'homme le plus rapide à dégainer une nouvelle de S-F depuis les riches heures d'Henry Kuttner –, je me suis employé à rédiger la toute première vision dangereuse, « Comme des mouches », en novembre 1965, dès qu'Harlan m'a confirmé la signature de son contrat. Elle était aussi osée que possible pour moi : une démonstration de la cruauté du hasard dans l'univers, blasphème en prime. (Je devais réutiliser ces thèmes à l'envi dans les années à suivre : mon roman de 1966, *Un jeu cruel*⁽⁸⁾ consiste, par essence, en une réorganisation du même matériau de base sur une plus grande distance.) J'ai reçu par retour du courrier le chèque d'Harlan, 88 dollars.

Ce n'était que le premier d'une longue série : Dangereuses visions allait se révéler l'anthologie de science-fiction la plus importante de la décennie et connaître un nombre de rééditions stupéfiant. (Alors que j'écris ces lignes, plus d'un quart de siècle après sa parution, on en annonce encore une autre.) Tous les écrivains remarquables que je viens d'énumérer ont fourni de superbes textes, ainsi que quinze ou vingt de leurs pairs, certains connus à l'époque et oubliés depuis, d'autres inconnus et l'étant restés, mais tous bien déterminés à donner à Harlan ce qu'il réclamait : ces textes que les autres éditeurs de S-F auraient tenus pour trop brûlants.

Dangereuses visions a paru en 1967. « Un événement, a écrit le New York Times, un festival d'idées neuves... voici, selon nous, un livre important. » Son succès a entraîné la réalisation de l'énorme successeur *Again, Dangerous Visions* en 1972 – 760 pages de textes rédigés par les auteurs qui n'avaient pas collaboré au premier (Ursula K. Le Guin, Gene Wolfe, Kurt Vonnegut, Gregory Benford, James Tiptree, Jr., etc.). Enfin, Harlan a commencé la composition du troisième volume de la série, le titanesque *The Last Dangerous Visions* dont... heu... on attend encore la parution avec impatience.

J'ignorais ce que je mettais en branle ce 2 octobre 1965, en ajoutant à ma lettre un post-scriptum désinvolte où je suggérais à Harlan de composer une anthologie. Et je n'avais certes pas idée que je le poussais du coude vers une des plus grandes entreprises de sa carrière. Je ne me doutais pas non plus que ma contribution au livre, longue de 4 400 mots, inaugurerait une nouvelle phase, plus sombre, de ma propre carrière – au cours de

laquelle je finirais par n'écrire, à ma façon, que des visions dangereuses, ou presque.

Voici Cassiday :
épinglé sur une table.

Il n'en demeurait pas grand-chose. La boîte crânienne ; quelques nerfs ; un membre. La soudaine implosion avait détruit le reste. Il en subsistait bien assez, pourtant. Les êtres d'or avaient besoin de peu pour œuvrer. Ils l'avaient trouvé dans l'épave de son vaisseau qui dérivait dans leur zone, au large de Japet. Il était en vie. On pouvait le réparer. Les autres passagers ne devaient pas avoir cette chance.

Le réparer ? Bien sûr. Faut-il être humain pour faire preuve d'humanité ? Le réparer, oui. Sans aucun doute. Et le transformer. Les êtres d'or avaient l'instinct de création.

Les vestiges de Cassiday gisaient en cale sèche sur une sorte de table, à l'intérieur d'une sphère d'énergie dorée. Il n'y avait pas de cycle des saisons, ici, rien que l'éclat des murs et la chaleur invariable. Ni jour ni nuit, ni hier ni demain. Des silhouettes allaient et venaient autour de lui. On le régénérerait par étapes, tandis qu'il reposait dans ce calme, dans cette absence de pensée. Son cerveau était intact mais ne fonctionnait pas. Le reste de son corps se reconstituait : tendons et ligaments, sang et os, cœur et articulations. Des tumulus de tissus jaillissaient des bourgeons qui devenaient des masses de chair. Assembler cellule après cellule, reconstruire un homme à partir de ses débris : ce n'était pas une lourde tâche pour les êtres d'or. Ils avaient leurs talents. Mais ils avaient aussi beaucoup à apprendre, et Cassiday pouvait les y aider.

Jour après jour, Cassiday reconquerrait l'intégrité de son être. On ne l'éveillait pas. Il demeurait dans la chaleur ainsi que dans un berceau, incapable de bouger, de penser, comme flottant à la surface de l'eau. Sa chair nouvelle, rose et douce, évoquait celle d'un bébé. L'épaississement du tissu épithélial survint un peu plus tard. Cassiday servait de modèle à sa reconstruction. D'un lambeau déchiqueté, les êtres d'or tirèrent une réplique de sa personne ; ils le réassemblèrent à partir de ses chaînes de polynucléotides, décodèrent la disposition de ses gènes, le reconstituèrent sur la base de ce patron. Un travail facile, pour eux. Et pourquoi pas ? N'importe quelle masse de protoplasme savait faire cela – pour elle-même. Étrangers au protoplasme, les êtres d'or savaient le faire pour d'autres.

Ils introduisirent toutefois quelques changements dans le patron originel. Bien sûr. Ils travaillaient en artistes. Et il y avait tant de choses qu'ils désiraient apprendre.

Examinons Cassidy :
son dossier.

DATE DE NAISSANCE : 1^{er} août 2316

LIEU DE NAISSANCE : Nyack, État de New York

PARENTS : Divers

NIVEAU ÉCONOMIQUE : Faible

NIVEAU D'ENSEIGNEMENT : Moyen

EMPLOI : Technicien aux carburants

STATUT MATRIMONIAL : Trois unions légales, d'une durée de huit mois, seize mois et deux mois

TAILLE : 2 mètres

POIDS : 96 kilos

CHEVEUX : Blonds

YEUX : Bleus

GROUPE SANGUIN : A +

NIVEAU D'INTELLIGENCE : Élevé

ORIENTATION SEXUELLE : Normale

Observons-les maintenant :
en train de le changer.

L'homme était étendu devant eux, terminé, refait à neuf, prêt à renaître. Il ne restait qu'à apporter les touches finales. Ils sondèrent la masse grise du cerveau dans son enveloppe rose, ils y pénétrèrent et circulèrent à travers les anses et les baies de l'esprit, s'arrêtant au bord d'une plage paisible, jetant l'ancre au pied d'une falaise escarpée. Ils l'opéraient, de façon impalpable. Pas de résections sous-muqueuses, ni de lames brillantes entamant le cartilage et l'os, ni de lasers grésillants à l'œuvre, ni de traumatisme des délicats tissus méningés. L'acier froid ne risquait pas de léser les synapses. Plus subtils, les êtres d'or réglèrent le circuit qu'était Cassidy, amplifièrent son rendement, amortirent les parasites, tout cela avec une douceur extrême.

Quand ils en eurent terminé, il avait une bien meilleure acuité de perception. Il possédait plusieurs désirs nouveaux. On l'avait doté de certaines capacités.

Alors ils l'éveillèrent.

« Vous êtes vivant, Cassidy, lui dit une voix aussi douce que le duvet. Votre vaisseau a été détruit. Vos compagnons ont été tués. Vous seul avez survécu.

— Quel est cet hôpital ?

— Vous n'êtes pas sur Terre. Vous y retournerez bientôt. Debout, Cassidy. Bougez la main droite. La gauche. Pliez les genoux. Gonflez vos poumons. Ouvrez et fermez les yeux plusieurs fois. Quel est votre

nom, Cassiday ?

— Richard Henry Cassiday.

— Votre âge ?

— Quarante et un ans.

— Regardez ce reflet. Que voyez-vous ?

— Moi-même.

— Avez-vous d'autres questions ?

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Nous vous avons réparé, Cassiday. Vous étiez presque entièrement détruit.

— Vous avez modifié quoi que ce soit en moi ?

— Nous vous avons rendu plus réceptif aux sentiments de vos semblables.

— Oh... » dit Cassiday.

Suivons Cassiday :

lors de son retour sur Terre.

Il arriva un jour où la neige était programmée. Une neige légère qui fondait vite, motif esthétique plus que phénomène climatique. Quel plaisir que de fouler à nouveau le sol de sa planète natale ! Les êtres d'or avaient savamment organisé son retour : ils l'avaient replacé à bord de l'épave de son vaisseau, donnant à celle-ci juste la poussée nécessaire pour l'envoyer à portée d'un balayage de secours. Les détecteurs l'avaient intercepté et pris en charge. Comment se fait-il que vous sortiez indemne du désastre, astronaute Cassiday ? Simple, monsieur : je me trouvais hors du vaisseau quand l'accident s'est produit. Un grand flash, tout le monde a été tué. Moi seul, j'en ai réchappé et je suis venu te l'annoncer⁽⁹⁾.

On le dirigea sur Mars où on le rendit à la vie civile, on le garda quelque temps dans une chambre de décontamination sur la Lune, et enfin, on le réexpédia sur Terre. Il débarqua au milieu de la chute de neige, un grand gars, la démarche chaloupée, toutes les attelles cachées aux bons endroits. Il avait peu d'amis, pas de famille, assez d'argent liquide pour voir venir et plusieurs ex-femmes à qui rendre visite. Aux termes du règlement, il avait droit à un an de congé payé à titre d'indemnité d'accident. Il entendait bien en profiter.

Il n'avait pas encore commencé à utiliser sa sensibilité nouvelle. Les êtres d'or avaient fait en sorte que ses facultés demeurent inopérantes jusqu'à son retour sur son monde d'origine. Maintenant qu'il était là et que l'heure approchait pour lui de s'en servir, les créatures à l'inlassable curiosité qui vivaient au large de Japet attendaient patiemment que Cassiday se mette en quête des femmes qui l'avaient aimé.

Il entama sa quête dans le district urbain de Chicago, car c'était dans sa banlieue, à Rockford, que se situait l'astroport où il s'était posé. Le trottoir roulant le mena à vive allure au bas d'une tour d'albâtre festonnée de brillantes incrustations métalliques couleur de pourpre et d'ébène. Là, Cassiday se rendit au centre local du Télévecteur, où il s'informa des adresses actuelles de ses ex-femmes. Le visage impassible, les yeux doux, il appuya sur les boutons requis et attendit, placide, que les connexions soyeuses s'établissent dans les entrailles de la terre. Il n'avait jamais recouru à la violence. Il était calme par nature. Il savait attendre.

La machine lui apprit que Beryl Fraser Cassiday Mellon habitait le district urbain de Boston. La machine lui apprit que Lureen Holstein Cassiday habitait le district urbain de New York. La machine lui apprit que Mirabel Gunryk Cassiday Milman Reed habitait le district urbain de San Francisco.

Les noms éveillèrent en lui des souvenirs : tiédeurs de chair, senteurs de cheveux, caresses de mains, musiques de voix. Murmures de passion. Gémissements de plaisir. Paroxysmes d'amour.

Cassiday, rendu à la vie, alla voir ses ex-femmes.

Nous en trouvons une maintenant :
saine et sauve.

Beryl Fraser Cassiday Mellon avait le blanc des yeux verdâtre et la pupille laiteuse. Elle avait perdu du poids, au cours des dix années passées ; sur son visage osseux, érodé, les pommettes saillantes paraissaient prêtes à crever la peau parcheminée. Cassiday avait 24 ans à l'époque de leur mariage et leur union avait duré seize mois. Ils s'étaient séparés quand elle avait prêté serment de stérilité. Même s'il ne tenait pas particulièrement à avoir des enfants, ça l'avait tout de même choqué. Allongée dans un moelleux berceau en plastimousse, elle lui faisait face tout en essayant de lui sourire sans craqueler ses lèvres.

« On disait que tu étais mort, lui déclara-t-elle.

— Je m'en suis sorti. Et toi, Beryl, comment ça va ?

— Tu vois, je suis la cure.

— La cure ?

— J'étais accro à la triline. Tu n'as rien remarqué ? Ma figure, mes yeux ? Ça m'a complètement liquéfiée. Mais c'était apaisant, tu sais. Comme si on déconnectait son âme. Seulement, en un an, ça m'aurait tuée. Alors je suis la cure. On m'a sevrée le mois dernier. On me retape à coups de prothèses. Je suis pleine de plastique maintenant. Mais au moins je survivrai.

— Tu t'es remariée ? demanda Cassiday.

— Il a rompu il y a longtemps. Je suis restée seule cinq ans. Seule avec la triline. Mais ça y est, j'ai décroché. » Elle battit laborieusement des paupières. « Tu as l'air détendu, Dick. Tu l'as toujours été. Si calme, si sûr de toi... Jamais tu ne te serais drogué à la triline. Tu veux bien me tenir par la main ? »

Il toucha cette serre desséchée. Il sentit la chaleur et le besoin d'amour qui émanaient d'elle. De grandes vagues de pulsations vinrent battre au fond de lui, ondes avides à basse fréquence qui, filtrées à travers lui, repartaient, amplifiées, vers les lointains observateurs postés dans l'espace.

« Tu m'as aimée, jadis, disait Beryl. Mais on était bêtes tous les deux. Aime-moi encore. Aide-moi à m'en tirer. J'ai besoin de ta force.

— Bien sûr que je vais t'aider », répondit-il.

Il quitta l'appartement pour acheter trois cubes de triline. À son retour il en activa un qu'il fourra dans la paume de Beryl, dont les yeux laiteux et verdâtres s'écarquillèrent sous l'effet de la terreur.

« Non », geignit-elle.

La souffrance qui débordait de son âme brisée était d'une intensité presque exquise. Cassiday s'y laissa baigner. Puis Beryl serra le poing, la drogue passa dans son métabolisme, et elle recouvra la paix.

Observons la suivante :
en compagnie d'un ami.

« M. Cassiday est ici, dit l'annonceur.

— Qu'il entre », répondit Mirabel Gunryk Cassiday Milman Reed.

La porte iris se dilata, livrant passage à Cassiday qui pénétra dans une splendeur d'onyx et de marbre. Mirabel, étendue sur une couche formée de lattes de palissandre, prenait manifestement plaisir au contact du bois dur contre sa chair dodue. Ses cheveux couleur de cristal tombaient en cascade sur ses épaules. Elle avait été durant huit mois la femme de Cassiday en 2346, et il avait peine à retrouver dans sa masse replète la trace de la frêle et timide jeune fille qu'elle était alors.

« Tu as fait un beau mariage, remarqua-t-il.

— C'est la troisième fois qui a été la bonne, dit Mirabel. Tu veux t'asseoir ? Boire un verre ? Tu veux que je change le décor ?

— Ça va comme ça. » Il resta debout. « Tu as toujours désiré une riche demeure, Mirabel. Tu étais mon épouse la plus intellectuelle, mais tu avais en toi ce goût du confort. Je vois que tu es à ton aise, maintenant.

— Très.

— Heureuse ?

— À mon aise. Je ne lis plus beaucoup, mais je me sens bien dans

ma peau. »

Cassiday avisa une sorte de couverture recroquevillée sur ses genoux : violette avec des fils d'or, molle, immobile, étroitement lovée. La créature possédait plusieurs yeux, et Mirabel refermait amoureusement ses mains sur elle.

« Un de ces symbiotes de Ganymède ? demanda-t-il.

— Oui. Mon mari me l'a acheté l'année dernière. Il m'est très précieux.

— Il le serait pour n'importe qui. Je crois savoir qu'ils coûtent cher.

— Mais il est adorable, dit Mirabel. Presque humain et tellement affectueux. Tu vas sans doute me trouver sotte, mais c'est la chose la plus importante de ma vie, à présent. Plus importante même que mon mari. J'aime cette créature, tu vois. J'avais l'habitude qu'on m'aime, mais il y a peu d'êtres que j'ai pu aimer.

— Je peux le regarder ? murmura Cassiday.

— Fais attention.

— Bien entendu. » Il saisit la créature de Ganymède. Elle avait une texture extraordinaire, la plus douce qu'il ait jamais rencontrée. Il sentit le corps plat de l'animal palpiter d'appréhension et perçut en parallèle la défiance de Mirabel. Il caressa le symbiote ; celui-ci tressaillit de satisfaction en se contractant dans ses paumes tandis que chatoyaient sur son corps des bandes irisées.

« Qu'est-ce que tu fais à présent, Dick ? s'enquit Mirabel. Tu travailles toujours pour la compagnie spatiale ? »

Il ignora sa question. « Rappelle-moi donc ce vers de Shakespeare, Mirabel. À propos des mouches. Des mouches et des enfants cruels. »

Elle haussa les sourcils, son front pâle sillonné de rides. « C'est dans *Le Roi Lear*. Attends... oui : *Nous sommes pour les dieux comme des mouches aux mains d'enfants cruels. Ils nous tuent pour se divertir.*

— C'est ça », approuva Cassiday.

Ses grandes mains se nouèrent autour de la créature plate. Celle-ci prit une teinte grisâtre et terne, des fibres presque végétales jaillirent de son corps éclaté, et il la laissa choir sur le sol. Presque submergé par l'horreur et la souffrance que Mirabel exhalait vers lui, il les accepta pourtant et les transmit aux observateurs.

« Les mouches, expliqua-t-il, et les enfants cruels. Je me divertis, Mirabel. Je suis un dieu désormais, tu ne le savais pas ? » Sa voix demeurait calme et allègre. « Au revoir. Et merci. »

Une autre attend encore sa visite :
gonflée d'une vie nouvelle.

Lureen Holstein Cassiday, 31 ans, grands yeux et cheveux bruns, enceinte de sept mois, était la seule de ses femmes à ne pas s'être

remariée. Sa chambre à New York n'était qu'un réduit austère. Elle était boulotte quand il l'avait épousée pour deux mois, cinq ans auparavant, et elle l'était encore plus aujourd'hui, sans qu'il puisse se rendre compte jusqu'à quel point la grossesse en était responsable.

« Tu vas te marier maintenant ? » lui demanda-t-il.

Elle secoua la tête en souriant : « J'ai de l'argent et je tiens à mon indépendance. Je ne veux pas refaire la même expérience qu'avec toi. Avec qui que ce soit.

— Et le bébé ? Tu vas le garder ? »

Elle hocha vigoureusement la tête. « J'ai peiné pour l'avoir. Tu crois que c'est simple ? Deux années d'inséminations ! Une fortune en honoraires ! Toujours des machines à me triturer... tous les inducteurs de fertilité... Non, tu te fais des idées fausses ! Ce n'est pas un bébé non désiré. J'ai tout fait pour l'avoir.

— Intéressant, dit Cassiday. Avant de venir te voir, j'ai rendu visite à Mirabel et à Beryl. Elles avaient chacune leur bébé, aussi. Pour ainsi dire. Mirabel avait un petit animal de Ganymède. Et Beryl une intoxication à la triline qu'elle était très fière d'avoir surmontée. Et toi, tu as un bébé en toi, sans l'aide d'aucun homme. Toutes les trois en quête de quelque chose. Intéressant.

— Tu te sens bien, Dick ?

— Très bien.

— Tu parles d'une voix sans timbre. Tu te bornes à dévider un chapelet de mots. C'est un peu effrayant.

— Ah oui ? Sais-tu ce que j'ai fait de bien pour Beryl ? Je lui ai acheté des cubes de triline. Et j'ai empoigné l'animal de Mirabel pour lui tordre... je ne dirais pas le cou. Tout ça très calmement. Je n'ai jamais été du genre excité.

— Je crois que tu es devenu fou, Dick.

— Je sens ta peur. Tu penses que je vais m'en prendre à ton bébé. Mais la peur n'a aucun intérêt, Lureen. En revanche, le chagrin mérite d'être analysé. La désolation. Voilà ce que je veux étudier. Voilà ce que je veux *les* aider à étudier. Je suppose que c'est ce qu'ils veulent connaître. Ne fuis pas, Lureen. Je ne te veux pas de mal, pas comme tu l'entends. »

Elle était de petite taille, peu robuste, et handicapée par sa grossesse. Il la saisit doucement par les deux poignets et l'attira vers lui. Déjà il percevait les émotions nouvelles qui s'exhalaient d'elle, l'apitoiement sur son sort sous-jacent à la terreur, et pourtant il ne lui avait encore rien fait.

Comment avorter un fœtus deux mois avant terme ?

Un coup dans le ventre pouvait suffire. Trop brutal, trop brutal. Toutefois Cassiday n'était pas venu muni de drogues abortives, d'une pilule d'ergot de seigle ni d'un spasmogène à action rapide. Aussi lui

décocha-t-il un violent coup de genou, tout en déplorant le côté primitif de l'acte. Lureen se plia en deux. Il la frappa une seconde fois. Ce faisant, il restait parfaitement paisible, car il aurait été répréhensible de prendre plaisir à l'exercice de la violence. Un troisième coup de genou parut nécessaire, et il le lui administra. Puis il la relâcha.

Elle se tordait de douleur mais demeurait consciente. Cassiday capta la marée de ses sensations. Il sut que l'enfant qu'elle portait n'était pas mort. Peut-être ne mourrait-il pas, mais il serait sans doute mutilé d'une façon ou d'une autre. Il capta en elle la crainte de donner naissance à un anormal. Il lui faudrait détruire ce fœtus. Elle devrait recommencer au début. Tout cela était d'une infinie tristesse.

« Pourquoi ? murmura-t-elle. Pourquoi ?... »

Parmi les observateurs :

l'équivalent de la consternation.

En somme, la situation n'avait guère évolué en accord avec les prévisions des êtres d'or. Même eux commettaient des erreurs de calcul, et c'était là une découverte qui leur apparaissait riche de sens. En tout cas, il leur fallait agir à l'égard de Cassiday.

Ils l'avaient doté de certains pouvoirs. Il savait déceler les émotions primaires de ses congénères et les leur transmettre. Il leur était utile, car les renseignements qu'il recueillait pourraient leur permettre d'échafauder une explication du comportement des êtres humains. Mais en le transformant en relais des émotions d'autrui, ils n'avaient pu éviter de l'amputer des siennes. Et cela dénaturait les données qu'il leur fournissait.

À sa façon neutre, sans joie, il devenait trop destructeur. Et c'était là un trait qu'il fallait rectifier. Car désormais, il participait de la nature des êtres d'or. Eux avaient le droit de se divertir avec Cassiday, puisqu'il leur devait la vie. Mais lui n'avait pas le droit de se divertir avec les autres.

Ils l'atteignirent par la ligne de communication qu'ils avaient établie et lui donnèrent leurs instructions.

« Non, dit Cassiday. Vous avez fait tout ce qu'il fallait. Il est inutile que je revienne.

— De nouveaux réglages sont nécessaires.

— Je ne suis pas d'accord.

— Votre accord est superflu. »

Sans cesser de protester, mais incapable de résister à leurs directives, Cassiday s'embarqua pour Mars. Là, il affréta un astronef faisant la navette avec Saturne et obtint qu'il passe à proximité de Japet. Les êtres d'or prirent possession de lui dès qu'il fut à leur

portée.

« Qu'est-ce que vous allez me faire ? demanda-t-il.

— Nous allons inverser le courant. Vous ne serez plus branché sur les émotions des autres. Vous nous ferez part de vos propres émotions. Nous allons vous restituer votre conscience, Cassiday. »

Il protesta. En vain.

Dans la sphère de lumière dorée, ils effectuèrent leurs réglages sur sa personne. Ils pénétrèrent en lui et altérèrent sa personnalité en retournant ses perceptions vers l'intérieur, afin qu'il puisse se nourrir de ses propres infortunes tel un vautour déchiquetant ses entrailles. Cela leur procurerait aussi de précieuses informations. Cassiday protesta jusqu'à ce qu'il n'en ait plus la possibilité, et reprit conscience trop tard pour manifester encore la moindre opposition.

« Non », murmura-t-il. Dans la lumière dorée, il voyait les visages de Beryl, de Mirabel et de Lureen. « Non, vous n'auriez pas dû me faire ça. Vous me torturez... comme une mouche... »

Il n'y eut pas de réponse. Ils le renvoyèrent sur Terre. Le ramenèrent aux tours d'albâtre, aux trottoirs roulants qui vrombissaient, à la maison de plaisir de la 485^e Rue, aux îles de lumière qui scintillaient dans le ciel, aux onze milliards d'habitants de la planète. Ils le réintégrèrent parmi ceux-ci, libre d'aller et de venir, et d'éprouver des souffrances, et de rendre compte de ses souffrances. Un jour viendrait où ils le libéreraient, mais ce jour n'était pas encore venu.

Voici Cassiday :

cloué sur sa croix.

CARREFOUR DES MONDES

Encore une des nombreuses nouvelles que j'ai écrites pour les différents magazines de Fred Pohl. Elle date de janvier 1966, à un moment où mon envie d'écrire de la science-fiction (en sommeil depuis le début des années 1960) se réveillait rapidement – grâce, d'ailleurs, aux perches tendues par Fred. En effet, il avait fait lire les nouvelles composant mon cycle du « Feu bleu » à Betty Ballantine, de chez Ballantine Books, éditeur de ses propres œuvres, et cette dernière m'avait proposé de les retravailler pour les reprendre en volume (ce qui devait marquer le début d'une des plus heureuses collaborations de ma vie). À la suite de cela j'ai soumis à Larry Ashmead, chez Doubleday, la version romancée de ma nouvelle « Hopper » (1954). Paru sous le titre Les Déserteurs temporels, ce fut mon premier roman de science-fiction pour adultes publié hors livre de poche. C'était comme si quelque chose me ramenait perpétuellement à la nouvelle.

Au temps où il était dirigé par Horace Gold, le magazine If, contrepartie de Galaxy, avait en quelque sorte joué les « équipes de réserve ». Il me semblait que les choses n'avaient guère changé depuis, et je crois que Fred Pohl était d'accord avec moi ; pourtant, il continuait à publier dans If des textes que Horace aurait pu publier dans Galaxy. Or, tout à coup, à la surprise générale, voilà que If remporte le prix Hugo du Meilleur Magazine de S-F (distinction que Galaxy, malgré son excellence, avait passé la majeure partie de son existence à attendre), et ce trois années de suite : 1966, 1967, 1968. Moi qui, au début, prenais assez mal que mes nouvelles paraissent dans If alors que je les avais écrites pour Galaxy, je n'y voyais plus d'inconvénient. « Carrefour des mondes » est de celles-ci : elle figure au sommaire du numéro de novembre 1966 de If. Elle démontre bien, me semble-t-il, l'assurance croissante dont je faisais preuve sur le plan technique au milieu des années 1960, juste avant que mes aptitudes ne se révèlent de manière aussi éclatante que surprenante (autant pour moi que pour les autres) à la fin de la décennie.

Par la suite, Alfieri comprit que pour sauver une vie, il fallait en sacrifier une autre. Pour l'instant, il ne se souciait que de sa survie et n'avait pas de temps à perdre en analyses approfondies.

Il était *l'uomo dal fuoco in bocca*, l'homme à la bouche en feu. Un cancer lui ravageait la gorge. Grâce au vocodeur, il pouvait encore parler, mais bientôt ce feu dévorant le consumerait jusqu'aux os et c'en serait fini de Franco Alfieri. Impossible de s'y résigner. Il se présenta au Repli et sollicita de l'aide.

Il avait l'argent nécessaire. Car c'était surtout l'argent, beaucoup d'argent, qui vous ouvrait la porte des mondes. Chaque ouverture consommait quelque trois millions de kilowatts, de quoi alimenter en énergie une ville de moyenne importance, et les gestionnaires du Repli n'étaient pas des philanthropes. Mais Alfieri était prêt à y mettre le prix. Sa fortune ne lui servirait bientôt plus à grand-chose si là-bas, de l'autre côté, on ne lui rendait pas la santé.

« Montez sur la plaque, lui dit un technicien. Placez vos pieds dans les triangles rouges, cramponnez-vous à la barre... oui, *comme ça*. Et ne bougez plus. »

Alfieri s'exécuta. Depuis longtemps, personne ne s'était avisé de lui donner des ordres aussi brusques, mais peu importait. Pour cet homme il n'était qu'un morceau de viande, riche, certes, mais déjà avarié. Il abaissa les yeux sur les pointes miroitantes de ses souliers noirs, étreignit la barre jaune duveteuse et attendit la décharge.

Il savait ce qui allait lui arriver. Vingt ans auparavant, quand la grille énergétique avait fait son apparition en Europe, Alfieri était ingénieur électronique à Milan. Il comprenait le fonctionnement du Repli aussi bien... enfin, aussi bien que quiconque n'était pas mathématicien. Par la suite, il avait abandonné sa profession pour bâtir un empire industriel qui s'étendait des Alpes aux flots bleus de la Méditerranée, mais il avait continué à suivre l'évolution des technologies de pointe. Ce dont il tirait une certaine fierté. Alfieri pouvait entrer dans n'importe quelle usine et prouver sa compétence devant l'établi de n'importe quel ouvrier. Contrairement à la plupart des grands capitaines d'industrie, son savoir était aussi vaste qu'approfondi.

Il savait qu'à l'instant de la décharge se produirait un phénomène baptisé « singularité », que l'on observait dans l'espace au voisinage immédiat des étoiles qui s'apprêtaient à disparaître. Une étoile qui s'effondre, une supernova qui flamboie de ses derniers feux produit un gauchissement dans l'univers, un entonnoir donnant sur l'inconnu, la fameuse « singularité ». À mesure que l'astre se contracte, il tend vers son rayon Schwarzschild, point critique où la « singularité » va l'engloutir. Le temps s'écoule plus lentement à mesure qu'il se rapproche du rayon ; son éclat faiblissant vire ostensiblement au rouge ; et au moment où il est pris et absorbé par la « singularité », le temps s'emballe jusqu'à l'infini. Si un homme se trouvait là, il serait

lui aussi précipité dans la « singularité ». Emporté par une force gravitationnelle d'une formidable puissance, il serait simultanément étiré et comprimé à l'extrême. Son volume réduit à zéro, sa densité tendant vers l'infini, il serait projeté... ailleurs.

Le laboratoire n'avait pas d'étoiles mourantes à sa disposition, mais en y mettant le prix, on pouvait en simuler une. Pour le paquet de lires qu'offrait Alfieri, on allait créer une distorsion de l'univers, produire une minuscule fissure, et le projeter à travers le Repli à l'intersection des univers plissés, en un lieu où les maladies dites incurables ne l'étaient plus nécessairement.

Alfieri patientait. Sémillant et coquet, c'était un homme de 50 ans aux cheveux blond roux lissés en travers d'un crâne dégarni et bronzé. Il portait le complet de tweed qu'il avait acheté à Londres en 95, une cravate assortie dans les tons gris vert et sa petite bague ornée d'un saphir. Il s'agrippa à la rampe et ne se rendit compte de rien lors de la décharge. L'univers se déchira, et Franco Alfieri fut catapulté dans un vortex béant qui débouchait dans un monde que Newton n'aurait jamais osé imaginer.

« Vous êtes au Carrefour des mondes », déclara l'être nommé Vuor.

Alfieri jeta un coup d'œil circulaire. À première vue, rien n'avait changé. Il était toujours debout sur une plaque en cuivre polie dans une salle aux parois en quartz et ses mains n'avaient pas lâché la barre. Sauf qu'à présent un extraterrestre l'observait. Pas de doute, le transfert avait réussi.

Le visage de la créature se réduisait pratiquement à une esquisse : une fente pour la bouche, deux fentes pour les yeux, pas de narines visibles, un teint verdâtre, le tout posé sur un cou trapu prolongeant un torse dépourvu d'épaules, triangulaire, d'où partaient des membres nouveaux. Alfieri ne fut pas surpris outre mesure. Cette espèce lui était inconnue, mais il avait souvent eu l'occasion de traiter avec des extraterrestres.

Alfieri suait par tous les pores. Des langues de feu lui fouaillaient la gorge. Il avait refusé une médication trop forte afin de conserver jusqu'au bout toute cette présence d'esprit sans laquelle il n'aurait été que l'ombre de lui-même. Mais la douleur était abominable.

« Quand comptez-vous me soulager ? demanda-t-il.

— De quoi souffrez-vous ?

— Cancer de la gorge. Vous entendez ma voix ? Elle est artificielle. Mon larynx est déjà mort. Je vous en prie, détruisez la bête malfaisante qui me ronge. Délivrez-moi de cette horreur. »

Les fentes oculaires se fermèrent un instant. Les tentacules s'entrelacèrent, exprimant ce qui pouvait être de la compassion, du mépris, voire un simple refus, et de sa voix aiguë et râpeuse, Vuor dit

dans un italien passable : « Ici, nous ne soignons personne. Vous n'êtes qu'au Carrefour des mondes. On vous examine avant de vous diriger ailleurs.

— Je suis au courant. Eh bien, envoyez-moi sur un monde où on guérit le cancer. Il me reste peu de temps à vivre, je souffre et je ne suis pas prêt à tirer ma révérence. Ma tâche sur Terre est loin d'être accomplie. *Capisce ?*

— Quel métier exercez-vous, Franco Alfieri ?

— Vous n'avez donc pas reçu mon dossier ?

— Si, bien sûr. Mais parlez-moi quand même un peu de vous. »

Alfieri haussa les épaules. Ses paumes devenaient moites ; il lâcha la barre d'appui, espérant que l'E.T. allait lui proposer de s'asseoir. « Je dirige un holding industriel, la S.A. Alfieri. Nos secteurs d'intervention sont innombrables : distribution d'énergie, contrôle de la pollution, robotique. Nous contribuons à la transformation de la planète. Nos centres d'exploitation emploient des centaines de milliers d'hommes, mais comprenez-moi bien, nous sommes beaucoup plus qu'une entreprise commerciale. Notre ambition est de construire un monde meilleur. Nous... » Sa phrase demeura en suspens. Voilà qu'il se mettait à faire l'article comme un sous-fifre des relations publiques, qu'il mendiait pour sa vie. « C'est un vaste consortium, utile à tous points de vue, conclut-il. C'est moi qui l'ai monté et j'en suis le patron.

— Parce que vous êtes immensément riche, vous nous demandez de prolonger votre vie ? Vous savez que nous sommes tous des morts en sursis et que certains partent avant les autres. Les chirurgiens auxquels donne accès le Repli ne peuvent pas sauver tout le monde. Un nombre infini de malades les sollicitent. Pourquoi vous, Franco Alfieri ? »

Il refoula la colère qu'il sentait monter en lui.

« Je suis un être humain et j'ai une femme et des enfants, cela ne vous suffit pas ? Non ? Je suis prêt à payer ma guérison le prix qu'il faudra. Ça va ? Non ? Bien sûr que non. Alors écoutez bien : je suis un génie. Comme Vinci, Michel-Ange... Einstein. Ces noms vous disent quelque chose ? Parfait ! Évidemment, je ne peins pas, je ne compose pas. J'organise, je planifie. J'ai mis sur pied la plus grosse entreprise d'Europe. J'ai acheté d'autres sociétés et procédé à leur fusion afin qu'elles réalisent ensemble des projets qu'elles n'auraient jamais pu mener à bien isolément. »

Il lança un regard mauvais au masque vert derrière le mur en quartz.

« La technologie qui a conduit la Terre à ouvrir le Repli... c'est à ma société qu'on la doit. La source d'énergie... c'est encore moi. Ce ne sont pas là des rodomontades, mais la stricte vérité.

— Ce que vous dites, c'est que vous avez gagné beaucoup d'argent.

— Mais non, bon sang ! Je vous explique que j'ai créé quelque

chose de neuf, d'utile, d'important, et pas seulement pour la Terre mais pour tous les mondes qui se rejoignent ici. Et je n'en ai pas fini. Mon cerveau fourmille de projets. Il me faut dix ans de plus et je ne dispose même pas de dix mois. Prendrez-vous la responsabilité d'interrompre mon œuvre ? Pouvez-vous vous dispenser de tout ce que je porte encore en moi ? Répondez-moi ! »

Sa voix irréaliste, qui ne s'enrouait jamais, même lorsqu'il hurlait, s'éteignit. Il reprit appui sur la barre. Dans leurs fentes, les petits yeux dorés l'observaient impassiblement.

Long silence. Puis : « Nous ne tarderons pas à vous faire connaître notre décision. »

Les murs s'opacifièrent. Alfieri arpenta la petite pièce avec lassitude. La défaite avait un goût amer, mais bizarrement, il ne ressentait aucune colère ; il avait dépassé ce stade. Ils le laisseraient mourir, bien sûr. Ils lui diraient que sa tâche était accomplie, sa compagnie bâtie, et qu'à leur grand regret, ils devaient prendre en considération les demandes d'autres individus, plus jeunes, qui n'avaient pas encore pu réaliser leurs rêves. Peut-être, penseraient-ils aussi que du fait de sa richesse, il ne méritait pas d'être sauvé. Il était plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un milliardaire de se voir gratifier d'une nouvelle vie sur les tables d'opération d'un outre-monde du Repli. Mais il ne pouvait pas abandonner. Pas maintenant.

En attendant la sentence, il réfléchit à la façon dont il occuperait les quelques mois qu'il lui restait à vivre. Il travaillerait jusqu'au bout, bien sûr. En premier lieu, les cuves thermiques de Spitzbergen. Ensuite...

Soudain, Vuor se matérialisa derrière la cloison redevenue transparente.

« Alfieri, nous avons pris un rendez-vous à votre intention sur Hinnerang. Là-bas, on vous guérira de votre cancer et vos tissus seront régénérés. Mais il y a un prix à payer.

— Combien de milliards de lires voulez-vous ?

— Il n'est pas question d'argent mais d'un échange de services. Mettez votre génie à notre disposition.

— De quelle façon ?

— Ainsi que vous le savez peut-être, le Carrefour des mondes emploie des collaborateurs venus de tous les mondes dont les continuums se rejoignent au Repli. Il se trouve qu'en ce moment, la Terre n'est pas représentée. Un poste va bientôt se libérer. C'est vous qui l'occuperez. Prêtez-nous votre génie de l'organisation et de l'administration. Nous vous proposons un contrat d'une durée de cinq ans au terme duquel vous serez libre de rentrer chez vous. »

Alfieri réfléchit. Il n'avait aucun désir particulier de sacrifier cinq

ans de sa vie à cet endroit alors qu'il avait tant à faire sur Terre. Qui, en son absence, serait capable de prendre en main les rênes de son empire ? À son retour, il risquait de se retrouver définitivement sur la touche.

Puis il se rendit compte de l'absurdité de ses hésitations. Vuor lui offrait une rallonge de dix, vingt, voire cinquante ans d'existence. Avec un pied dans la tombe, avait-il le droit de refuser cinq de ces années à ses bienfaiteurs ? Pour conserver la vie, il s'était targué d'avoir le génie de l'administration. Qu'y avait-il de surprenant à ce qu'on lui demande d'en faire profiter autrui ? C'était donnant donnant.

« C'est bon, dit-il. J'accepte.

— Il y a aussi un prix en argent », précisa Vuor. Mais c'était bien le dernier souci d'Alfieri.

Ainsi qu'en n'importe quel autre point de l'espace-temps, une infinité de mondes se croisaient au Repli qui, grâce à ses équipements uniques, était le seul endroit à pouvoir permettre le passage d'un continuum à un autre. Un réseau de singularités criblait de trous la trame des structures universelles. Le Carrefour constituait une sorte de gare de triage pour cette trame de mondes divers ; ceux qui réussissaient à convaincre les fonctionnaires de leur droit à prendre place dans les filières de transfert étaient basculés vers le monde adéquat.

L'infini est sans limite, et il y avait des filières adaptées à tous les besoins. On pouvait accéder à différents univers : l'un immatériel, l'autre dont l'atome unique englobait tout, l'autre encore dont les habitants rajeunissaient au fil du temps et non l'inverse.

Il existait des mondes insoupçonnés des enfants d'Adam et Ève, peuplés de créatures dont la tête se trouvait au-dessous des épaules et dont la bouche s'ouvrait à l'endroit de la poitrine ; des mondes peuplés de cyclopes unijambistes qui se déplaçaient à une allure vertigineuse malgré leur handicap ; des mondes dont les habitants avaient une si petite bouche qu'ils absorbaient leur nourriture à l'aide d'une paille ; des mondes où vivaient des amibes intelligentes ; où la réincarnation était un fait bien établi ; où il suffisait de claquer des doigts pour que les rêves deviennent réalité. Par définition, l'infini est sans limite. Mais en pratique, environ deux douzaines seulement comptaient vraiment : ceux qui étaient liés par une orientation et des objectifs communs.

Sur l'un d'eux, d'habiles chirurgiens pouvaient remettre à neuf une gorge ravagée par le cancer. Plus tard, au terme d'un quelconque accord commercial, cette expérience serait transmise à leurs homologues terriens, mais Alfieri ne pouvait pas attendre. Ses

honoraires versés, on l'expédia sur Hinnerang.

À nouveau, le glissement dans la singularité de Schwarzschild se produisit à son insu. Il avait toujours adoré les sensations nouvelles et il lui parut injuste que le volume d'un homme puisse être comprimé jusqu'au zéro absolu et sa densité augmentée à l'infini sans qu'il en ait conscience. Ce fut pourtant le cas. On simula pour lui une supernova agonisante, et il fut projeté dans la singularité pour émerger dans une nouvelle chambre, identique, sur Hinnerang.

Là, au moins, on se sentait dépaycé pour de bon. La chaude lumière dorée du soleil se teintait de reflets rougeoyants ; la nuit venue, quatre lunes dansaient dans le ciel ; et la pesanteur était inférieure de moitié à celle de la Terre. Debout sous les quatre globes miroitants, Alfieri se sentit gagné par une exaltante sensation de puissance. Il se sentait capable de bondir pour décrocher du ciel un de ces bijoux.

Les Hinnerangi étaient de petites créatures dolichocéphales, anguleuses, à la peau auburn, et dont les doigts fibreux se divisaient encore et encore pour finir en un réseau de filaments. Ils s'exprimaient en murmures sinistres, et leur langue parut à Alfieri plus barbare que le basque et aussi chargée de consonnes que le polonais. Mais les habituelles petites machines à traduire transposaient leurs paroles dans la langue de Dante quand ils avaient besoin de communiquer avec lui, miracle qui paraissait à Alfieri encore plus prodigieux que tout le mécanisme du Repli, qu'il pouvait au moins faire semblant de comprendre.

« Nous commencerons par annihiler la douleur, expliqua le chirurgien.

— En neutralisant le sens de la douleur ? s'enquit le patient. En sectionnant des nerfs ? »

Le chirurgien l'observa d'un air grave et amusé à la fois. « Il n'existe, à proprement parler, aucun sens de la douleur dans le système nerveux humain. Il n'y a que des corps fonctionnels qui perçoivent et réagissent en classant les nombreux types d'impulsions nerveuses transmises par la peau, et en les interprétant selon des modalités bien précises. La « douleur » n'est qu'une étiquette pour désigner une catégorie d'expériences, d'ailleurs pas toujours désagréables. Nous allons régler le centre de contrôle et la grille des réactions de façon que le balayage des impulsions reçues soit orienté différemment. Vous conserverez toutes vos informations sensorielles, mais sans souffrir puisqu'elles ne seront plus identifiées comme douloureuses. »

En d'autres circonstances, Alfieri n'aurait pas dédaigné discuter des sophistications sémantiques de la théorie de la douleur. Pour l'heure, il se contenta d'acquiescer solennellement et de les laisser éteindre le

feu qui faisait rage dans sa gorge.

Ce fut fait, en toute délicatesse et en toute simplicité. Il prit place dans un berceau de mousse tandis que le chirurgien se préparait à l'étape suivante : résection des tissus ; remplacement de la substance cellulaire condamnée ; régénération des organes. Pour Alfieri, le transfert d'énergie sans fil constituait une opération banale, mais *ceci* tenait du prodige. Il se soumit. On lui retrancha une telle quantité de chair qu'il craignit d'être décapité pour de bon au prochain passage du rayon chirurgical. Puis on le reconstitua. Quand c'en serait fini, il parlerait de nouveau avec sa propre voix et non à l'aide d'un implant. Mais serait-ce vraiment la sienne, puisqu'ils l'auraient créée de toutes pièces ? Peu importait. C'était toujours de la chair. Le cœur d'Alfieri irriguerait les nouveaux tissus avec le sang d'Alfieri.

Et le cancer ? Disparu ?

Les Hinnerangi ne faisaient rien à moitié. Ils traquèrent les cellules prises de folie jusque dans les moindres recoins de son corps. Alfieri voyait des colonies de métastases établies un peu partout, dans ses poumons, ses reins, ses intestins. Il imaginait ces créatures maraudeuses en train d'infliger des blessures mortelles aux cellules saines, de répandre leur immonde contagion en des endroits non souhaités, de se reproduire, de lever une armée de carcinomes qui marchaient au pas de l'oie. Mais les Hinnerangi étaient consciencieux. Ils le purgèrent d'une telle abomination. Dans la foulée, ils le soulagèrent de son appendice et mirent son foie en état de résister à toute une vie arrosée de vin blanc milanais. Puis ils l'envoyèrent en convalescence.

Il respira l'air de Hinnerang et s'abîma dans la contemplation de ses quatre lunes qui, telles des gazelles, bondissaient dans un ciel aux étranges constellations. Mille fois par jour, il touchait sa gorge afin de sentir sous ses doigts la tiédeur d'un tissu neuf. Il se nourrissait de la chair d'animaux inconnus. D'heure en heure, il reprenait des forces.

Enfin, on le mit dans une chambre de « singularité », d'où on le réexpédia à travers l'enchevêtrement du Repli au Carrefour des mondes.

« Vous commencez sur-le-champ, lui annonça Vuor. Voici votre bureau. »

D'une substance plastifiée vivante, les murs conféraient à cette pièce ovale l'aspect rose et doux d'une matrice. L'un d'eux la séparait de la chambre aux parois de quartz utilisée par ceux qui empruntaient le Repli. Vuor lui expliqua le maniement du commutateur permettant de voir dans la chambre et d'être vu depuis l'autre côté.

« Quelles seront mes fonctions ? demanda Alfieri.

— Venez, je vais d'abord vous faire visiter les lieux. »

Alfieri lui emboîta le pas. Difficile de saisir la nature de l'endroit. Il le perçut comme une station spatiale, une roue orbitale d'une taille bien définie divisée en multiples salles. Impression invérifiable, vu le manque total de fenêtres. Le bâtiment était modeste, à peine plus vaste qu'un immeuble de bureaux standard, et occupé pour l'essentiel par une centrale d'énergie. Alfieri eût aimé examiner les générateurs de plus près, mais son guide l'entraîna au pas de charge vers une cafétéria, pour lui montrer ensuite le réduit qui lui servirait de logement, une espèce de chapelle, les bureaux de la direction.

L'extraterrestre semblait impatient. Un petit monde pressé déambulait en silence le long des couloirs. Alfieri compta cinquante espèces différentes. La plupart respiraient de l'oxygène tout en supportant l'atmosphère hétérogène de l'endroit, mais certains, masqués, restaient mystérieux. Tous acquiesçaient aux paroles de Vuor et dévisageaient Alfieri. Des fonctionnaires, songea-t-il. Me voilà logé à la même enseigne que ces petits bureaucrates vaquant à leurs petites occupations. Mais je suis vivant, et pour preuve de ma gratitude, je suis prêt à patauger dans un océan de formulaires administratifs.

« Quelles seront mes fonctions ? » demanda à nouveau Alfieri lorsqu'ils furent revenus dans le bureau ovale aux suaves murs roses.

« Interroger les nouveaux arrivants qui désirent voyager au-delà du Repli.

— Mais c'est votre boulot, ça !

— Plus maintenant. Mon contrat arrive à expiration. C'est pour me remplacer que vous avez été engagé. Dès que vous entrerez en fonction, je pourrai partir.

— Mais vous parliez d'un poste où je pourrais déployer mes talents d'administrateur !

— Tel est bien le cas. Vous aurez à juger des subtilités de chaque situation. Vous devez être conscient de la capacité des installations sur lesquelles donne cet endroit. Avoir une vue d'ensemble de votre tâche : qui retenir, qui rejeter. »

Les mains d'Alfieri se mirent à trembler. « Alors c'est moi qui déciderai si untel peut s'en retourner crever chez lui ou poursuivre sa route ? J'aurai droit de vie ou de mort sur autrui ? Je refuse. Je ne suis pas Dieu le Père.

— Moi non plus, dit l'extraterrestre, légèrement narquois. Croyez-vous que j'aimais ce travail ? Mais à présent, je peux m'en décharger. Terminé. J'ai été Dieu pendant cinq ans, Alfieri. À présent, c'est votre tour.

— Confiez-moi d'autres responsabilités. Il doit bien y avoir d'autres boulots dans mes cordes !

— Peut-être, mais c'est celui-ci qui vous correspond le mieux. Vous possédez un remarquable esprit de décision. D'ailleurs, je n'ai pas le

choix. Si vous vous défilez, je devrai rester à mon poste jusqu'à ce que se présente quelqu'un qui soit capable de l'occuper. J'ai été Dieu suffisamment longtemps, Alfieri. »

Celui-ci resta silencieux. Il scruta les fentes dorées qui servaient d'yeux à son interlocuteur, et pour la première fois, crut pouvoir interpréter l'expression qu'il y surprit. La souffrance. La souffrance d'un Atlas qui portait des mondes sur ses épaules. Vuor souffrait. Et lui, Franco Alfieri, pouvait le soulager en se chargeant de son fardeau.

Vuor reprit : « Je vous rappelle que votre candidature a été acceptée à condition que vous nous retourniez le service. Le champ de vos fonctions vous a été précisé. Vous êtes dans l'obligation de vous en acquitter, Alfieri. »

Il hocha la tête. Il était conscient de tout cela, mais que pourraient-ils faire s'il refusait ? Lui rendre son cancer ? Bien sûr que non. Ils lui trouveraient un autre poste et Vuor resterait en place. Alfieri avait une dette envers l'extraterrestre et il aurait été impardonnable de l'obliger à rester en fonction une heure de plus.

« Vous avez gagné, murmura-t-il. J'accepte. »

Aucun doute possible, c'était bien de la joie qui illuminait les deux petites fentes.

Alfieri avait des choses à apprendre sur son nouveau travail avant de pouvoir voler de ses propres ailes et c'est ce qu'il fit. Il se coula de bonne grâce dans sa nouvelle existence de rond-de-cuir. Il vivait à présent dans une pièce au lieu de passer de manoir en manoir ; sa nourriture était préparée par des ordinateurs et non plus par de grands chefs ; il travaillait dur et se distrayait peu. Mais il était vivant. Il pouvait envisager un futur au-delà de ces cinq ans.

Il informa la Terre qu'il était retenu mais en bonne santé, et qu'il ne tarderait pas à reprendre sa place à la tête de la compagnie. Il autorisa le déclenchement du plan A, qui permettait d'assurer la bonne marche de la société en cas d'absence prolongée de son directeur. Alfieri avait tout prévu. Des hommes de confiance feraient tourner son empire pour lui. Le Carrefour lui ayant clairement fait comprendre qu'il était hors de question pour lui de diriger ses affaires de loin, il mit son plan en œuvre et abandonna les rênes de sa firme aux nouveaux administrateurs. Il était lui-même suffisamment occupé.

Les postulants défilaient.

Ils ne nécessitaient pas tous une aide médicale, mais tous avaient une bonne raison de gagner quelque monde au-delà du Repli. Alfieri statuait sur leur cas. Aucun quota ne lui était imposé ; il pouvait envoyer tous les candidats à bonne destination ou les rejeter tous. La première attitude aurait été irresponsable, la seconde inhumaine. Pour chacun, il pesait le pour et le contre, en recalait certains, en laissait

passer d'autres. Il n'existait qu'un nombre bien défini de couloirs temporels donnant accès à une infinité de mondes. Il se prenait tantôt pour un agent de la circulation, tantôt pour le Démon de Maxwell, tantôt pour Rhadamante aux Enfers. Mais surtout, il songeait au jour où il pourrait rentrer chez lui.

Les refus étaient douloureux. Certains laissaient éclater leur rage et proféraient des menaces ; d'autres fondaient en larmes : d'autres encore le mettaient tranquillement en garde contre la grave injustice qu'il commettait. Alfieri avait passé sa vie à prendre des décisions difficiles, mais il ne s'était pas endurci en proportion et ces reproches le blessaient. N'empêche que le travail devait être accompli et qu'il avait pour cela un certain talent.

Bien évidemment, il n'était pas seul à occuper cette fonction. Des flots de postulants se déversaient chaque jour dans les nombreux bureaux. Mais Alfieri avait une fonction supplémentaire : il jugeait en dernier appel les requêtes soumises à ses collègues. Il gardait sa hauteur de vue et contrôlait les flux. C'était un administrateur de talent.

Un jour se présenta devant lui un être au teint auburn pourvu d'un grouillement de vrilles qui ne cessaient de se subdiviser, un habitant d'Hinnerang. L'espace d'un instant, Alfieri se sentit pris de panique en croyant reconnaître le chirurgien qui l'avait opéré. Mais la ressemblance n'était que superficielle. Ce personnage n'était pas chirurgien.

« Vous êtes au Carrefour des mondes, l'informa Alfieri.

— J'ai besoin d'aide. Je m'appelle Tomrik Horiman. Avez-vous reçu mon dossier ?

— Oui. Mais comme vous devez le savoir, cette aide n'est pas de notre ressort direct. Notre rôle se borne à diriger les gens vers un monde où elle peut leur être apportée. Parlez-moi de vous, Tomrik Horiman. »

Les vrilles frémissaient d'angoisse. « Voilà. Je fais pousser des maisons. J'ai trop diversifié mes activités et mon entreprise est en péril. Si je pouvais planter mes logements sur une planète disposée à les accueillir, mon affaire serait sauvée. J'ai un projet parfaitement adapté à Melknor. D'après nos calculs, nos produits y seraient fort appréciés.

— À ma connaissance, il n'y a pas de crise du logement sur Melknor.

— Peut-être, mais on y est avide de nouveauté. On se jetterait sur ce que nous avons à proposer. Une famille entière est menacée de ruine, mon bon monsieur. Nous y passerons tous, jusqu'au dernier. La banqueroute est passible de la plus lourde peine. Le déshonneur me

forcera au suicide. J'ai des enfants. »

Alfieri savait que Tomrik Horiman disait la vérité. À moins d'être autorisé à se rendre sur Melknor pour sauver son affaire, il serait acculé au suicide. Comme Alfieri lui-même, il se présentait devant le tribunal du Carrefour sous le coup d'une sentence de mort.

Mais Alfieri avait des dons. Qu'est-ce que cet homme avait de particulier à offrir ? Il voulait vendre des maisons à des gens qui n'en avaient pas vraiment besoin. C'était un promoteur parmi tant d'autres, et un piètre homme d'affaires en plus. Il était seul responsable de ses ennuis, alors qu'Alfieri n'avait rien fait pour avoir son cancer. Et puis sa disparition n'affecterait que ses proches. C'était fort regrettable, mais sa candidature ne pouvait être acceptée.

« Nous vous ferons bientôt connaître notre décision », dit Alfieri. Il opacifia les murs et consulta brièvement ses collègues. Personne ne mit en question la sagesse de sa décision. Il rendit leur transparence aux blocs de quartz et, fixant son regard sur l'habitant d'Hinnerang, déclara : « J'ai le regret de vous annoncer que votre demande a été rejetée. »

Il attendit une réaction. Colère ? Protestation hystérique ? Désespoir ? Rage froide ? Déception portée à son paroxysme ?

Rien de tout cela. Le marchand de maisons végétales se contenta de lui rendre son regard. Mais Alfieri avait passé assez de temps chez les Hinnerangi pour interpréter leurs émotions muettes, et il sentit un flot de chagrin déferler sur lui comme un acide. Tomrik Horiman avait *pitié* de lui.

« Je vous plains infiniment, l'entendit-il murmurer. Vous portez un fardeau si lourd... »

Alfieri trembla sous le coup de la douleur infligée par ces mots. C'était *lui*, Alfieri, que l'on plaignait ! Sombrant dans le morbide, il regretta un instant son cancer. La pitié d'Horiman était plus qu'il ne pouvait supporter.

Celui-ci agrippa la barre d'appui et se campa sur ses pieds en vue de son retour dans son monde d'origine. L'espace d'un instant son regard croisa celui, noyé d'ombre, du Terrien.

« Dites-moi, dit-il. Ce travail qui consiste à décider qui continue son chemin, qui retourne chez soi... c'est un horrible fardeau ! Qu'est-ce qui vous l'a valu ?

— On m'y a condamné ! répondit Franco Alfieri au comble de l'angoisse de ses pouvoirs divins. Pour vivre, j'ai dû donner ma vie. Je n'ai jamais connu pareille souffrance quand je n'étais qu'un homme en train de mourir. »

Il grimaça. Puis il activa le commutateur destiné à renvoyer Tomrik Horiman dans ses foyers.

L'ÉTOILE NOIRE

Le printemps 1966 a représenté une période d'intense activité pour moi, même en cette décennie d'intense activité. Je venais d'achever, pour Doubleday, Les Déserteurs temporels(10) basé sur un texte ancien, « Hopper » ; je commençais une longue étude de la quête de l'Eldorado pour Bobbs-Merrill ; j'ébauchais la longue nouvelle située durant l'époque préhistorique qui devait donner « La prison temporelle » pour Galaxy puis le roman Les Déportés du cambrien(11). Au beau milieu de ces travaux, j'ai réussi à trouver le temps de rédiger un texte pour Joseph Elder – qui avait été mon agent pendant un temps avant de commencer une carrière éditoriale brève mais marquante. Joe préparait une anthologie, Histoires stellaires, réunissant des nouvelles inédites sur le thème du voyage spatial, et, en avril 1966, je lui ai donné « L'étoile noire » – une des premières explorations en termes de S-F du concept du trou noir.

On a atteint l'étoile noire, le microcéphale, la fille adaptée et moi, et les querelles ont débuté. On faisait déjà un lot bien mal assorti. Le microcéphale était originaire de Quendar IV, où on cultive les natifs de façon à leur donner une peau grise, huileuse, des épaules larges et une tête minuscule. Au moins, son étrangeté transparaissait avec éclat, même si son sexe restait ambigu. La fille, elle, me ressemblait beaucoup ; c'est pour ça que je la haïssais.

Elle venait d'une planète de Procyon où l'atmosphère était plus ou moins de type terrestre, mais la gravité le double de la nôtre. Il y avait d'autres différences. Elle était épaisse aux épaules, épaisse à la taille, un bloc de chair. Les chirurgiens génétiques étaient partis d'un matériau humain, mais ils l'avaient transformé en quelque chose d'étranger – presque autant que le microcéphale. Presque.

On formait une équipe scientifique, paraît-il. Chargée de guetter les derniers instants d'une étoile mourante. Un gros effort de coopération interstellaire. Choisissez au hasard trois spécialistes, flanquez-les dans un vaisseau spatial, balancez-les à mi-chemin de l'univers pour observer ce que l'homme n'a encore jamais observé. Une belle idée. Noble. Exaltante. On connaissait notre affaire. On était l'idéal.

Mais on n'avait aucune envie de collaborer, parce qu'on se

détectait.

La fille adaptée – Miranda – tenait la barre le jour où on a vu de nos yeux vu l'étoile noire pour la première fois. Elle a passé des heures à l'étudier toute seule avant de daigner nous informer, en nous bipant dans nos cabines, de notre arrivée à destination.

Je suis entré dans le poste de sondage. La masse musculeuse de Miranda débordait de toutes parts du fauteuil lustré face à l'écran principal. Le microcéphale se tenait à côté d'elle, silhouette trapue érigée sur le trépied osseux qui lui servait de jambes et surmontée d'épaules démesurées cachant presque la petite tête en coupole. Rien *n'oblige* un organisme à avoir le cerveau sous le crâne plutôt que bien à l'abri dans le thorax, mais je n'avais jamais pu me faire à la vue de cette créature. J'ai quelque difficulté à tolérer les extraterrestres, je le crains.

« Regardez », a dit Miranda, et l'écran s'est allumé.

L'étoile noire se trouvait en plein milieu, à une distance de 8 jours-lumière – le plus près qu'on osait approcher. Elle n'était ni tout à fait morte, ni tout à fait noire. Je l'ai scrutée, fasciné. Il s'agissait d'un objet énorme, quatre fois la masse solaire : l'impressionnant vestige d'une géante. Sur l'écran scintillait ce qui ressemblait à un gigantesque champ de lave. Des îles de cendres et de scories de la taille d'un continent dérivait sur un océan de magma miroitant. Une luminescence rougeâtre consumait l'écran. Noire sur rouge, l'étoile moribonde palpitait de puissance ancienne. Dans les tréfonds du monstrueux crassier, des noyaux comprimés gémissaient, haletaient. Jadis, cette étoile éclairait tout un système solaire. Mais je n'osais songer aux milliards d'années qui s'étaient écoulés depuis, ni aux civilisations éventuelles qui avaient salué la source de toute lumière et de toute chaleur avant la catastrophe.

« J'ai déjà opéré les relevés thermiques, a dit Miranda. La température de surface avoisine une moyenne de 500 °C. Impossible de tenter un atterrissage. »

J'ai froncé les sourcils à son adresse. « À quoi sert la température *moyenne* ? Effectuez un relevé spécifique. Une de ces îles...

— Les masses de cendre sont portées à 120 °C. Les interstices affichent un minimum de 550 °C. Le tout donne une moyenne de 500 °C. On fondrait en l'espace d'un instant. Ne vous gênez pas pour y aller, mon frère. Avec ma bénédiction.

— Je n'ai jamais dit...

— Vous avez laissé entendre qu'il y avait un coin sûr pour atterrir sur cette boule de feu », a dit Miranda d'un ton sec. Sa voix de basse était sonore ; ce n'était pas la place qui manquait dans sa vaste poitrine. « Vous jetez sournoisement la suspicion sur mes capacités de...

— On utilisera la chenillette pour effectuer l'inspection. » Le microcéphale restait raisonnable, comme toujours. « Il n'a jamais été question de poser ce vaisseau sur l'étoile. »

Miranda s'est apaisée. Je contemplais avec un respect mêlé de crainte le spectacle qui remplissait l'écran.

Une étoile met longtemps à mourir, et l'ancêtre que j'avais sous les yeux m'impressionnait par son âge colossal. Elle avait flamboyé durant des milliards d'années, jusqu'à ce que, l'hydrogène lui servant de combustible épuisé, son foyer thermonucléaire commence à s'éteindre en crachotant. Un astre dispose de moyens de défense contre le refroidissement. Lorsque ses réserves de combustible s'amenuisent, il entame sa contraction, augmente sa densité et convertit son potentiel gravitationnel en énergie thermique. Il prend un nouveau départ. Devenu une naine blanche à la densité de plusieurs tonnes par centimètre cube, il brûle de façon stable jusqu'au moment où il finit par devenir obscur.

On étudie les naines blanches et on connaît leurs secrets depuis des siècles – ou du moins on le croit. Une boulette de matière issue d'une naine blanche orbite autour de l'observatoire de Pluton pour nous permettre d'en savoir davantage.

Mais l'astre sur notre écran était différent. C'était jadis une étoile d'une masse supérieure à la limite de Chandrasekhar – 1,4 fois celle du soleil. Sa réduction progressive à une naine blanche ne lui avait pas suffi. Son noyau central avait acquis une telle densité que la catastrophe a eu lieu avant le point d'équilibre. Après avoir transformé tout son hydrogène en fer-56, elle a subi un effondrement cataclysmique, puis explosé en une supernova. L'onde de choc a parcouru son noyau, convertissant l'énergie cinétique en chaleur. Les neutrinos ont giclé de toutes parts ; son manteau a atteint des températures dépassant 100 milliards de degrés ; l'énergie thermique s'est muée en un rayonnement intense qui, en s'échappant de l'étoile agonisante, a émis l'espace d'un bref et tumultueux instant la luminosité d'une galaxie.

On avait sous les yeux le résidu de la supernova. Même après le déchaînement de fureur, le noyau subsistant restait considérable. Sa masse ravagée refroidissait depuis des ères immémoriales, attendant la fin. Une étoile plus petite serait simplement morte de froid ; parvenue au bout de sa consommation, la naine noire aurait dérivé dans le vide tel un tas de scories hideux, obscur, sans chaleur. Mais notre noyau stellaire demeurerait au-delà de la limite de Chandrasekhar. Un trépas bien spécial l'attendait, une mort étrange et improbable.

Et c'était pour cela qu'on était venus le regarder périr, le microcéphale, la fille adaptée et moi.

J'ai placé notre petit vaisseau en orbite à bonne distance de l'étoile

noire. Miranda s'est occupée de ses relevés et de ses calculs. Le microcéphale avait des tâches plus abstruses à effectuer. Le travail était bien réparti : à chacun ses corvées. Le coût de l'envoi d'un vaisseau à une telle distance avait, par nécessité, limité la taille de l'expédition. À nous trois, on représentait l'humain standard, les colons et enfin l'espèce des microcéphales, les gens de Quendar, seuls autres êtres intelligents de l'univers connu.

Trois savants consciencieux. Destinés à accomplir leur mission commune en parfaite et sereine harmonie puisque les savants, comme chacun sait, n'éprouvent aucune émotion et ne rêvent qu'aux mystères de leur profession.

Je me suis tourné vers Miranda. « Où sont les données sur l'oscillation radiale ?

— Consultez mon rapport ; il sera publié au début de l'an prochain dans...

— Bon sang ! vous le faites exprès ? J'ai besoin de ces chiffres tout de suite !

— Passez-moi les totaux sur la courbe masse/densité alors.

— Ils ne sont pas prêts. Je ne dispose que de données brutes.

— menteur ! mugit-elle. L'ordinateur y travaille sans relâche depuis des jours. Je l'ai vu de mes yeux ! »

J'étais prêt à lui sauter à la gorge. Ç'aurait été une bataille épique. Ses 150 kilos ne bénéficiaient pas de l'entraînement au combat au corps à corps que j'avais reçu, mais elle avait l'avantage de la force et de la carrure. Aurais-je le temps de lui toucher un point vital et de l'assommer avant qu'elle ne me casse en deux ? J'ai pesé mes chances.

Puis le microcéphale a surgi et, une fois de plus, a rétabli la paix de quelques douces paroles.

Parmi nous, l'extraterrestre semblait le seul à se conformer au stéréotype de l'abstraction dépassionnée : « le savant ». C'était faux, bien sûr. Pour ce qu'on en savait, il bouillonnait de jalousie, de cupidité et de colère, mais on ne disposait d'aucun indice sur leurs manifestations extérieures. Il parlait sur le ton monocorde d'un vocodeur. Il jouait les médiateurs débonnaires entre Miranda et moi. Derrière son méprisable masque de tranquillité, je le soupçonnais de nous exécrer pour notre propension à laisser libre cours à nos émotions, et de prendre un plaisir sadique à affirmer sa supériorité en nous calmant.

On a repris nos recherches. Il nous restait quelque temps avant l'effondrement final de l'étoile noire.

Elle était presque morte de froid, même s'il subsistait, à l'intérieur de ce noyau bizarre, une activité thermonucléaire suffisante pour nous empêcher d'y atterrir. Elle rayonnait surtout dans la bande optique du spectre, et sa température était négligeable selon les critères stellaires,

mais pour nous, cela aurait été pareil à une balade au cœur d'un volcan en furie.

La repérer n'avait rien eu de commode. Elle émettait une luminosité si faible qu'on ne pouvait la détecter par moyens optiques à plus de 30 jours-lumière. C'était un télescope à rayons X monté sur un satellite qui avait décelé les émanations de gaz neutronique dégénéré du noyau. À présent, on la mesurait sous toutes ses coutures. On a ainsi évalué des caractéristiques comme le débit de fuite des neutrons ou la capture électronique. Nos ordinateurs ont calculé le délai qui restait avant l'effondrement final. Si c'était indispensable, on collaborait. La plupart du temps, chacun suivait son chemin. La tension à bord était horripilante. Miranda faisait tout son possible pour me provoquer. Et bien que je me flatte d'avoir été largement au-dessus de ses bassesses, je dois avouer que je lui rendais coup pour coup, obstruction pour obstruction. Notre ami extraterrestre ne tentait rien – ouvertement – pour nous ennuyer. Mais dans un milieu confiné, l'agression indirecte peut constituer un facteur détonant. La complaisante indifférence affectée à notre égard par le microcéphale était aussi apte à envenimer les choses que les attaques fielleuses de Miranda ou mes propres réactions délibérément hostiles.

L'étoile flottait au milieu de l'écran principal, bouillonnante d'une vitalité qui contredisait sa mort proche. Les îles de scories, de plusieurs milliers de kilomètres de diamètre, se détachaient et dérivait au hasard sur une mer de feu. De temps à autre, des jets de particules dépouillées s'extirpaient du noyau central. Nos chiffres indiquaient l'imminence de l'effondrement final, et un douloureux dilemme allait nous échoir. Il faudrait que quelqu'un se dévoue pour enregistrer les derniers instants de l'étoile noire. Le risque était gros. L'issue pouvait être fatale.

Aucun de nous ne fit allusion à cette responsabilité ultime.

On approchait du point culminant de notre travail. Miranda persistait à se rendre insupportable de toutes les façons imaginables, par pure perversité. Ce que je la détestais ! On avait entamé cette expédition dans l'indifférence, séparés par de simples rivalités professionnelles. Mais des mois de promiscuité avaient transformé nos querelles en vendetta. Sa seule vue me mettait hors de moi ; je suis sûr qu'elle réagissait de la même manière. Elle a fini par consacrer toute son énergie à une tentative grossière pour me troubler et s'est promenée dès lors nue dans le vaisseau avec l'espoir secret, j'imagine, d'éveiller en moi une étincelle d'intérêt sexuel qu'elle aurait eu le plaisir d'étouffer par un refus percutant et railleur. L'ennui, c'est que jamais je n'aurais pu éprouver le moindre désir pour une fille adaptée comme Miranda, un grotesque paquet de chair et d'os qui devait faire au moins le double de mon poids. Rien que la vue de ses mamelles

monumentales, de son arrière-train massif, me valait des frissons de dégoût.

La chipie ! Était-ce le désir qu'elle essayait de susciter en s'affichant ainsi, ou la révulsion ? Dans un cas comme dans l'autre, elle me possédait. Elle devait s'en douter.

Au cours de notre troisième mois en orbite autour de l'étoile noire, le microcéphale a annoncé : « Les mesures indiquent que le rayon de Schwarzschild sera bientôt atteint. Il est temps d'envoyer notre véhicule à la surface de l'étoile.

— Qui de nous le contrôlera ? » ai-je demandé.

Miranda a pointé vers moi un doigt massif. « Vous.

— Je crois que vous êtes mieux équipée pour effectuer ces observations, ai-je répliqué d'une voix suave.

— Trop aimable.

— Il faut tirer au sort, a proposé le microcéphale.

— Je ne marche pas, a dit Miranda en m'assassinant du regard. Il est capable de tricher. Je n'ai pas confiance en lui.

— Comment choisir, sinon ? a demandé l'extraterrestre.

— On pourrait voter, ai-je suggéré. Je vote pour Miranda.

— Je vote pour lui », a-t-elle aussitôt rétorqué.

Le microcéphale a enroulé ses tentacules visqueux autour de son crâne minuscule : « Comme je ne tiens pas à voter pour moi, a-t-il déclaré posément, il m'incombe de décider entre vous deux. Je refuse cette responsabilité. Il nous faut trouver une autre méthode. »

On n'en parla plus pendant un certain temps. Il nous restait quelques jours avant le moment critique.

Je souhaitais de tout mon cœur que ce soit Miranda qui prenne place dans la capsule de contrôle. Si elle assistait par procuration aux spasmes mortels de l'étoile noire, elle risquait dans le meilleur des cas la mort, au pire une atténuation radicale de son tempérament abrasif. J'étais disposé à ne reculer devant rien pour la faire profiter de cette remarquable et fracassante expérience.

Le destin de notre étoile peut surprendre le profane, mais la théorie a été établie par Einstein et Schwarzschild il y a un millier d'années et confirmée plusieurs fois depuis, bien que notre expédition ait été la première à pouvoir en observer la mise en pratique de si près. Lorsque la matière atteint une densité suffisamment élevée, elle peut forcer la courbure locale de l'espace à se replier sur elle-même et à constituer une poche isolée du reste de l'univers. En s'effondrant, le noyau d'une supernova crée justement une telle singularité de Schwarzschild. Après s'être refroidi jusqu'à atteindre une température voisine de zéro, un noyau de la masse de Chandrasekhar adéquate se voit soumis à un effondrement brutal qui fait que, simultanément, son volume tend vers zéro et sa densité vers l'infini.

En quelque sorte, il se contracte sur lui-même et disparaît de cet univers – car comment la texture du continuum tolérerait-elle un point de densité infinie et de volume zéro ?

De tels effondrements sont rares. La plupart des étoiles atteignent un équilibre de refroidissement et s'en tiennent là. On avait devant nous un cas unique, et on était en mesure de déposer à la surface de l'étoile froide un véhicule d'observation qui nous enverrait la fidèle description des événements jusqu'à l'instant ultime où le noyau forcerait les murs du continuum et disparaîtrait à jamais.

Quelqu'un, cependant, devait s'occuper du matériel. Ce qui revenait à assister par procuration à l'anéantissement de l'étoile. En d'autres occasions, on avait appris qu'il devient difficile pour l'opérateur, dans ces moments-là, de distinguer la réalité de sa représentation ; il prend pour une expérience personnelle les signaux sensoriels de la sonde lointaine. Une sorte de contrecoup psychique en résulte. Souvent un cerveau non préparé s'y consume. En entier.

Quel effet l'expérience directe d'un anéantissement brutal aurait-elle sur l'opérateur ?

J'étais âprement désireux de le découvrir. Mais sans avoir à servir de victime propitiatoire.

Je me creusais la cervelle pour trouver le moyen de faire entrer Miranda dans la capsule. Bien sûr, elle me réservait le même sort. C'est elle qui a joué le premier acte en essayant de me droguer.

Quelle drogue elle a utilisée, je n'en ai aucune idée. Son peuple raffole d'hallucinogènes non toxiques, qui l'aident à rompre la monotonie d'un monde aride et trop vaste. D'une façon ou d'une autre, Miranda s'est arrangée pour modifier la programmation de mes rations journalières et y introduire un de ses alcaloïdes de prédilection. J'ai commencé à en sentir les effets une heure après avoir mangé. Je me suis dirigé vers l'écran pour étudier la masse boursouflée de l'étoile noire – dont l'apparence avait beaucoup changé en quelques mois –, et sous mes yeux, l'image sur l'écran s'est mise à tourner et à se brouiller, tandis que des langues de feu exécutaient une étrange sarabande sur le pourtour de la sphère.

Je me suis raccroché à la rampe. La sueur sourdait de tous mes pores. Le vaisseau était-il en train de se liquéfier ? Le plancher se dérobait, se gondolait sous moi. J'ai scruté le dos de ma main pour y voir des continents de cendres incrustés dans un épanchement de magma embrasé.

Miranda était derrière moi. « Venez avec moi dans la capsule, a-t-elle chuchoté. Elle est parée au lancement. Vous verrez que vous trouverez ça exaltant. »

Dans son sillage, j'ai traversé en chancelant un décor altéré. Sa silhouette adaptée m'a paru plus inhumaine qu'à l'ordinaire. Ses

formes puissantes ondulaient, sa chevelure dorée s'irisait de toutes les couleurs du spectre, sa chair se plissait et se crevassait, et des vrilles émergeaient de sa peau. L'idée de pénétrer dans la capsule me laissait impassible. Miranda a fait coulisser l'écoutille pour découvrir la console luisante du panneau intérieur. Je m'apprêtais à entrer lorsque l'hallucination s'est aggravée et que j'ai vu, dans l'obscurité de la capsule, un démon d'une indicible horreur.

Je me suis laissé tomber sur le sol, en proie à des spasmes nerveux.

Miranda m'a saisi. Pour elle, je ne pesais pas plus lourd qu'un pantin. Elle m'a soulevé et a voulu me flanquer dans la capsule. J'étais baigné de sueur. La réalité est revenue d'un seul coup. Je me suis libéré en me tortillant comme un ver et j'ai roulé jusqu'à la cloison opposée. Comme un mastodonte, elle s'est lancée à ma poursuite.

« Non ! me suis-je écrié. Je ne veux pas y aller. »

Elle s'est immobilisée. Un rictus de rage a tordu ses traits et elle s'est détournée, vaincue. Je suis resté à haleter et à trembler jusqu'à ce que mon esprit se purge de ses fantômes. Je l'avais échappé belle.

Peu de temps après, ç'a été mon tour. Combattre le mal par le mal, me disais-je. Je ne pouvais plus m'exposer davantage aux traîtrises de Miranda. Le temps pressait.

Dans la trousse médicale, j'ai déniché une hypnosonde qui servait à l'anesthésie et l'ai reliée à l'une des antennes des télescopes de Miranda. Je l'ai programmée de telle manière qu'elle incite à la docilité et l'ai laissée accomplir son œuvre. Quand notre adaptée effectuerait de nouvelles observations, l'hypnosonde entonnerait son sinistre chant de sirène et – si tout marchait bien – Miranda se plierait à mes désirs.

Ça n'a pas marché.

Je l'ai vue s'approcher de ses télescopes. J'ai vu sa masse monumentale prendre place. Je me suis imaginé la mélopée de l'hypnosonde telle qu'elle devait l'entendre, lui ordonnant de se détendre, d'obéir. « La capsule... va dans la capsule... installe-toi aux télécommandes de la chenillette... va dans la capsule... la capsule... »

J'attendais qu'elle se lève et qu'elle se dirige comme une somnambule vers la fameuse capsule. Mais son corps basané restait immobile. Des muscles se sont contractés sous la chair nue, obscène. L'hypnosonde la tenait ! Oui, elle commençait à agir !

Non.

Elle a empoigné le télescope comme s'il s'agissait d'une aiguille plantée dans son cerveau. L'instrument a gémi et elle s'en est arrachée dans une volte-face. Ses yeux étincelaient de fureur. Son corps gigantesque s'est dressé devant moi. Elle ressemblait à un rhinocéros désemparé. Il y avait eu un effet, ça se voyait à la façon dont Miranda se tenait de travers, mais elle avait résisté. Quelque chose à l'intérieur

de son cerveau adapté lui avait donné la force d'ignorer l'appel ténébreux de l'hypnose.

« Vous avez osé faire ça ! a-t-elle rugi. Vous avez trafiqué le télescope, hein ?

— J'ignore de quoi vous parlez, Miranda.

— menteur ! Tricheur ! Faux-jeton !

— Ne trépignez pas comme ça, Miranda. Vous allez nous décrocher de l'orbite.

— Je trépignerai tant que ça me plaira ! Qu'est-ce que c'était que ce truc dans ma tête ? Qu'est-ce que vous avez relié au télescope ? L'hypnosonde ?

— Oui, ai-je reconnu froidement. Et vous, qu'est-ce que vous avez mis dans ma nourriture ? Quel hallucinogène ?

— Ça n'a pas marché.

— La sonde non plus. Miranda, il faut que quelqu'un aille dans cette capsule. D'ici à quelques heures, ce sera le moment critique. On n'osera jamais repartir sans les observations essentielles. Sacrifiez-vous donc.

— Pour vous ?

— Pour la science. »

Ça m'a valu l'éclat de rire que ça méritait. Miranda s'est avancée vers moi. Elle avait recouvré toute sa coordination et semblait bien décidée à employer la force pour m'enfermer dans la capsule. Ses bras de catcheuse m'ont ceinturé. Les effluves de son cuir boucané ont manqué de peu me faire défaillir. J'ai senti mes côtes craquer. Je l'ai bourrée de coups de poing, cherchant le point vital qui la ferait s'écrouler à mes pieds en un tas de viande flasque. On s'est battus comme des chiffonniers, à grogner et à tituber d'un bout à l'autre de la cabine, enlacés en un combat féroce où l'adresse le disputait à la force brutale. Elle refusait de s'écrouler et je refusais de me laisser broyer.

Le microcéphale a déclaré, de sa voix fluette et dépourvue d'inflexions : « Arrêtez ça. L'étoile va atteindre son rayon de Schwarzschild d'un instant à l'autre. C'est l'heure d'agir. »

Les bras de Miranda ont desserré leur prise. J'ai reculé en lui décochant un regard furibond et aspiré de grandes goulées d'air dans mon pauvre corps meurtri. Des bleus livides naissaient sur sa peau. On avait démontré nos capacités respectives, mais la capsule restait vide. La haine nous séparait comme une boule de foudre en suspens. La créature à la peau grise et huileuse se tenait à l'écart.

Je ne saurais dire qui, de Miranda ou moi, a eu l'idée le premier. Toujours est-il qu'on l'a mise en pratique sans plus tarder. Le microcéphale a à peine murmuré une protestation le temps qu'on le traîne dans la coursive, puis dans la cabine où se trouvait la capsule. Miranda souriait. Je me suis senti libéré d'un fardeau. Elle a ceinturé

l'extraterrestre tandis que j'ouvrais l'écouille, puis l'a propulsé d'une bonne poussée. Ensemble, on a verrouillé le panneau.

« Lance la chenillette », a-t-elle dit.

J'ai hoché la tête et me suis dirigé vers le panneau de commandes. Telle une torpille, le caisson contenant la chenillette a jailli et piqué à vive accélération vers la surface de l'étoile noire. Il emportait un petit véhicule muni de bras articulés, contrôlé à distance depuis la capsule d'observation située à bord du vaisseau. Tandis que l'opérateur relié aux harnais de contrôle usait de ses pieds et de ses bras, des servorelais actionnaient les pistons hydrauliques de la chenillette, à 8 jours-lumière de là. Elle se déplaçait en accord avec les impulsions reçues, franchissant les montagnes de scories d'une surface solaire qu'aucune vie organique n'aurait pu affronter.

Le microcéphale l'a pilotée avec adresse. Nos capteurs vidéo munis de filtres nous ont permis d'observer en gros plan le spectacle infernal. Un soleil refroidi reste terriblement plus chaud que n'importe quelle planète humaine.

Les signaux de l'étoile s'altéraient à chaque instant, au fur et à mesure que le déplacement vers le rouge absorbait la lumière déclinante. Il se passait là-bas un événement d'une incroyable étrangeté ; l'esprit du microcéphale y demeurait cramponné. Les forces gravitationnelles secouaient l'étoile. La chenillette était ballottée, soulevée, emportée, comprimée, soumise à des tensions qui la démantelaient peu à peu. L'extraterrestre assistait à tout ça et décrivait ce qu'il voyait, stoïque, minutieux, impassible.

Le moment crucial approchait. Les forces de cohésion aspiraient à l'infini. Le microcéphale a enfin paru s'émouvoir lorsqu'il a voulu décrire le phénomène topologique qu'aucun regard n'avait jamais observé. Densité infinie, volume zéro... comment l'esprit humain pouvait-il concevoir cela ? La chenillette n'était plus qu'une masse à la forme indescriptible. Mais ses capteurs s'obstinaient à relayer leurs données, filtrées par le cerveau du microcéphale puis stockées dans les mémoires des ordinateurs.

À la fin, le silence s'est fait. Les écrans se sont éteints. L'inimaginable était arrivé, l'étoile noire avait atteint le seuil de Schwarzschild et sombré dans l'oubli, emportant avec elle la chenillette. Pour l'extraterrestre dans la capsule d'observation du vaisseau, c'était comme si cette poche d'hyperespace qui défiait toute compréhension l'avait englouti lui aussi.

J'ai levé les yeux vers le ciel. L'étoile noire avait disparu. Nos détecteurs ont enregistré le brusque afflux d'énergie qui a coïncidé avec son annihilation. On a été un peu secoués par l'onde de choc issue de l'endroit occupé par l'étoile, et voilà.

Miranda et moi avons échangé un regard.

« Laisse-le sortir de là », lui ai-je dit.

Elle a ouvert le panneau. Assis, paisible, devant le pupitre de pilotage, l'extraterrestre n'a pas prononcé un mot. Elle l'a aidé à s'extraire de la capsule. Il avait le regard vide ; aucun changement, sur ce plan-là.

On entame le retour vers notre galaxie. Mission accomplie. On a transmis des données à la fois uniques et sans prix.

Depuis qu'on l'a sorti de la capsule, le microcéphale garde le silence. Je crois qu'il ne parlera plus jamais.

Miranda et moi travaillons en parfaite harmonie. Il n'y a plus trace d'hostilité entre nous. On est liés par le même crime. Rongés par une culpabilité qu'on n'ose pas s'avouer. On entoure notre compagnon de bord de soins attentionnés.

Il fallait que quelqu'un se dévoue pour effectuer ces observations. Faute de volontaire, le recours à la force s'imposait pour résoudre la crise.

Miranda et moi, on se détestait, direz-vous. Comment a-t-on fait pour coopérer ?

On est humains, elle et moi. Le microcéphale ne l'est pas. C'est ça, en dernier ressort, qui nous a décidés. On s'est dit qu'après tout, en tant qu'êtres humains, on devait se serrer les coudes. Il y a des liens plus forts que tout.

On fonce vers la civilisation.

Miranda me sourit. Je ne la trouve plus odieuse. Le microcéphale ne dit rien.

PASSAGERS

1966, l'année de « La prison temporelle », Les Déserteurs temporels(12), Un jeu cruel(13), et de mon gros livre sur l'Eldorado, Le Rêve doré(14) s'est révélée une étape cruciale de mon itinéraire. J'avais trouvé ma voix en tant qu'écrivain et atteint à un degré de maîtrise qui me surprenait moi-même ; les éditeurs me harcelaient, désireux de me commander aussi bien des romans de science-fiction que des ouvrages de vulgarisation scientifique ; les journées passées à pondre vite fait des commandes pour des revues comme Trapped et True Men Adventures s'effaçaient dans les brumes de l'oubli. Et à mesure que mes œuvres majeures de 1966 paraissaient l'année suivante, les critiques qui me voyaient jusque-là comme un opportuniste cynique y regardaient à deux fois. Je sentais avec délice que j'avais pris un nouveau départ, que j'abordais une phase de ma carrière plus mature, plus enrichissante. (J'ai aussi réussi à me bousiller la santé à force de trop travailler, si bien que j'ai passé le plus clair de l'été 1966 réduit à l'état d'invalidé, fragile et épuisé – une expérience nouvelle, là encore. Mais dès l'automne, j'avais retrouvé mon allant et mon rythme habituels, comme le prouve la rédaction d'Un jeu cruel en dix jours ouvrés (!) au cours du mois de septembre.)

Soudain, j'ai découvert que je m'étais acquis le respect de mes pairs du domaine pour autre chose que ma capacité à produire en masse du boulot vendable. Je n'avais guère passé les 30 ans que, début 1967, on m'élisait président des Écrivains américains de science-fiction, le syndicat d'auteurs fondé depuis peu. Je faisais aussi ma première apparition au dernier tour des prix littéraires depuis mon Hugo 1956 de Nouvel auteur le plus prometteur : Un jeu cruel et « La prison temporelle », version courte des Déportés du cambrien(15), ont été finalistes du Nebula en 1967. (J'ai terminé deuxième dans les deux cas.) Ces récits devaient se retrouver finalistes du Hugo l'année suivante, car ce prix-ci obéissait alors à des critères de date de publication différents de celui-là. (Des deuxième places allaient encore m'échoir.)

Et en janvier 1967, j'ai placé une nouvelle auprès de la personne qui était sans doute le directeur d'ouvrage le plus difficile, le plus querelleur et le plus exigeant de son époque : Damon Knight, célèbre pour ses attaques aussi précises que féroces contre tout ce qui était négligence en S-F. Il avait

lancé une série d'anthologies originales intitulée Orbit. Vendre une nouvelle à Damon me semblait un défi à relever ; je lui ai donc envoyé « Passagers », et le 16 janvier il me répondait ceci : « Je ne trouve pas de défauts techniques à ce texte et il est sans doute assez sombre et cruel pour satisfaire qui que ce soit, mais j'ai la nette impression qu'il lui manque quelque chose, quoique je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. » Il m'a quand même suggéré quelques révisions, et j'ai décidé de le réécrire en lui disant, le 26 janvier : « Vous et votre Orbit me causez du tourment. Je pourrais récupérer « Passagers » pour l'expédier à Fred Pohl, toucher mes 120 dollars et commencer une autre nouvelle que je tâcherais de vous vendre, mais je ne veux pas. En effet, il me semble que celle nouvelle représente ce que j'ai de meilleur en moi, et si je ne peux pas vous persuader de la prendre, je ne vois guère d'intérêt à la soumettre ailleurs. »

Cette seconde version, m'a dit Knight, c'était... presque ça. Je l'ai donc retravaillée, produisant la troisième version. Puis la quatrième. J'avais mordu à l'hameçon ; il ne me restait qu'à gigoter. Le 22 mars, il m'a répondu : « Dieu nous vienne en aide à tous les deux, car je vous demande une ultime révision. L'histoire d'amour comprend désormais tous les éléments nécessaires, mais elle me fait l'effet d'un vase vide. Maintenant, je veux que vous y mettiez l'amour. Je vous dis ça avec un sentiment d'impuissance, car j'ignore comment vous allez pouvoir procéder. »

Il me disait alors non pas comment faire, mais pourquoi le faire ; je me suis exécuté, Damon Knight a pris le texte et l'a publié dans Orbit 4 en 1968. Un an plus tard, il me valait mon premier Nebula pour la Meilleure nouvelle de l'année. (Il a également été finaliste du Hugo, et l'aurait emporté si le prix n'était allé à un texte d'une année antérieure qui, d'un point de vue technique, aurait dû être écarté du vote final mais ne l'a pas été.) Devenu un habitué des anthologies, « Passagers » a attiré deux ou trois options pour le cinéma et fini par devenir une de mes nouvelles les plus connues. Les cinq versions que j'en ai rédigées de janvier à mars 1967 m'ont fait tourner en bourrique, mais je ne les ai jamais regrettées.

De moi, il ne reste que des fragments. Des pans entiers de ma mémoire se sont détachés pour s'en aller à la dérive tels des morceaux de glacier. Il en est toujours ainsi quand un Passager nous quitte. Nous ne pouvons jamais être certains de ce qu'ont pu faire ces corps qu'on nous confisque. Il ne nous en reste que des traces, des empreintes.

Comme le sable qui s'accroche à la bouteille ballottée par la mer. Comme les douloureux élancements qui subsistent dans la jambe amputée.

Je me lève. Je rassemble mes esprits. Mes cheveux sont en bataille ; j'y passe un peigne. Le manque de sommeil creuse mes traits. J'ai un goût amer dans la bouche. Mon Passager s'en serait-il servi pour mâcher des excréments ? Cela leur arrive. Ils sont capables de tout.

C'est le matin.

Un matin gris, incertain. Je le contemple un moment, puis je frissonne et j'opacifie la fenêtre ; je me retrouve devant la surface également grise, incertaine, du panneau intérieur. Ma chambre est en désordre. Y ai-je amené une femme ? Les cendriers sont pleins. J'y trouve plusieurs mégots tachés de rouge à lèvres. Oui, une femme est venue.

J'effleure les draps. Ils sont encore tièdes de chaleur partagée. Mais elle est partie, le Passager est parti, et moi je suis seul.

Combien de temps cela a-t-il duré, cette fois ?

Je décroche le téléphone et j'appelle le Central. « Quel jour sommes-nous ? »

La voix féminine et neutre de l'ordinateur me répond : « Vendredi 4 décembre 1987.

— Quelle heure ?

— 9 h 51, heure de la côte Est.

— Bulletin météo ?

— Fourchette de températures prévues pour aujourd'hui : de - 1 à + 3 °C. Température actuelle : - 0,5 °C. Vent du nord soufflant à la vitesse de 25 kilomètres par heure. Risques de précipitations : négligeables.

— Qu'est-ce que vous conseillez pour la gueule de bois ?

— Aliments ou remèdes ?

— Tout ce que vous voudrez. »

L'ordinateur y réfléchit un instant puis décide de me fournir les deux et active ma cuisine. Du jus de tomate s'écoule du robinet. Des œufs se mettent à frire. La fente médicinale crache un liquide violacé. L'Ordinateur central est toujours très attentionné. Je me demande si les Passagers l'empruntent. Quels frissons leur procurerait-il ? Confisquer le million d'intelligences contenu dans le Central devrait être beaucoup plus excitant que d'occuper temporairement l'âme imparfaite et pleine de courts-circuits d'un être humain !

Le 4 décembre... Vendredi. Le Passager m'a donc accaparé trois nuits.

Je bois la substance violacée et je sonde ma mémoire avec prudence, comme on tâte une plaie purulente.

Je me rappelle mardi matin. Problèmes au travail. Les courbes s'obstinent à sortir de travers. Le chef de service est à bout de nerfs ; il s'est fait emprunter trois fois en cinq semaines par des Passagers, ce qui perturbe la bonne marche de son service et compromet sa prime de Noël. D'ordinaire, on évite de pénaliser les gens en cas d'absence pour cause de Passager, mais il a tout de même l'air de croire qu'on sera injuste avec lui. Ce n'est pas drôle pour nous. Il faut sans cesse réviser les courbes, trafiquer le programme, revérifier dix fois les

principes de base. Et voilà : les prévisions détaillées concernant les variations de cote sur les valeurs des entreprises publiques pour la période février-avril 1988. Cet après-midi-là, on doit se réunir pour discuter des courbes et de leurs enseignements.

Je ne me souviens pas de mardi après-midi.

C'est à ce moment-là que le Passager a dû m'emprunter. Peut-être au bureau ; voire dans la salle de conférences elle-même, avec ses murs lambrissés d'acajou, pendant la réunion. J'imagine des visages roses et soucieux qui se pressent autour de moi ; je tousse, je perds l'équilibre, je dégringole de ma chaise. Les autres secouent la tête d'un air triste. Personne ne tend la main vers moi. Personne n'essaie de m'arrêter. Vouloir s'interposer face à quelqu'un qui abrite un Passager présente un trop grand danger. Il y a toujours le risque qu'un autre Passager rôde dans les parages à l'état incorporel et cherche une monture. Alors on m'évite. Je quitte l'immeuble.

Et ensuite ?

Seul dans ma chambre en cette morne matinée de vendredi, je mange mes œufs brouillés en tâchant de reconstituer ces trois nuits perdues.

C'est impossible, bien sûr. Durant la période d'occupation, la conscience fonctionne mais la quasi-totalité des souvenirs accumulés disparaît lorsque le Passager se retire. Il n'en reste qu'un résidu impalpable, une pellicule grumeleuse de souvenirs ténus, fantomatiques. Une monture n'est jamais tout à fait la même, après ; même si elle ne se remémore pas les détails, elle ressort de l'expérience subtilement changée.

J'essaie de me souvenir.

Une fille ? Oui : le rouge à lèvres sur les mégots. Du sexe, donc ; ici même, dans ma chambre. Jeune ? Vieille ? Blonde ? Brune ? Tout est embrumé. Comment s'est comporté mon corps occupé ? Ai-je été bon amant ? Quand je suis moi-même, je m'y efforce. Je me maintiens en bonne forme. À 38 ans, je tiens trois sets au tennis sans faiblir, les après-midi d'été. Je sais rendre les femmes radieuses ainsi qu'elles doivent l'être. Je ne me vante pas : je me classe simplement dans une catégorie. On a tous nos aptitudes. Telles sont les miennes.

Mais j'ai entendu dire que les Passagers prennent un malin plaisir à contrer ces aptitudes. Le mien a pu s'amuser à sa façon en me trouvant une femme, puis en m'obligeant à l'échec répété.

L'idée me déplaît souverainement.

Les brumes se dissipent dans mon esprit. Le remède prescrit par le Central fait vite son effet. Je mange, je me rase, je reste sous le vibreur jusqu'à ce que ma peau soit toute propre. Puis je m'acquitte de mes exercices physiques. Le Passager en a-t-il fait autant mercredi et jeudi malin ? Probablement pas. Il faut donc que je rattrape le

retard. Et à l'approche de la quarantaine, on ne récupère plus son tonus si facilement.

Les genoux bien raides, je touche vingt fois de suite mes orteils du bout de mes doigts.

J'effectue des ciseaux.

J'enchaîne une série de pompes.

Mon corps a beau avoir été maltraité, il répond. Voilà le premier élément positif depuis mon réveil : sentir ce chatouillement interne, constater que je possède encore quelque vigueur.

Ce qu'il me faut maintenant, c'est de l'air frais. J'enfile mes habits et je sors. Je ne suis pas obligé de me présenter au travail aujourd'hui. Si, là-bas, on sait que j'ai un Passager depuis mardi après-midi, on n'est pas censé savoir qu'il m'a quitté vendredi avant l'aube. Je m'offre donc une journée de congé. Je vais marcher dans les rues, dédommager mon corps pour les excès qu'il a subis.

Je pénètre dans l'ascenseur. Je descends de cinquante étages jusqu'au rez-de-chaussée. Là, je sors dans la grisaille de décembre.

Les tours de New York se dressent tout autour de moi.

Sur la chaussée, les voitures se succèdent sans interruption. Au volant, chacun reste vigilant : on ne peut pas deviner quand le conducteur d'un véhicule tout proche va se faire emprunter et souffrir brièvement d'un défaut de coordination. Bien des gens perdent ainsi la vie dans les rues et sur les routes ; jamais un Passager.

J'entreprends de flâner sans but. Je traverse la 14^e Rue et je prends vers le nord en prêtant l'oreille au ronron assourdi mais agressif des moteurs électriques. Je vois un jeune garçon danser la gigue en pleine rue et j'en déduis qu'il se fait chevaucher. À l'angle de la Cinquième Avenue et de la 22^e Rue vient vers moi un monsieur ventru, l'air prospère, la cravate de travers ; le *Wall Street Journal* du matin dépasse de la poche de son pardessus. Il pouffe, tire la langue. Une monture. Une monture. Je l'évite. Je presse le pas et j'atteins le tunnel qui passe sous la 34^e en direction de Queens ; je m'arrête pour observer deux adolescentes qui se querellent sur la voie piétonnière. L'une d'elles est noire. Elle roule des yeux effrayés. L'autre la pousse contre la rambarde. Une monture, elle aussi. Mais ce n'est pas le meurtre que son Passager a en tête, seulement un peu d'amusement. La jeune Noire que l'autre vient de lâcher s'effondre par terre en tremblant, puis se relève et s'enfuit au pas de course. La monture happe une longue mèche de cheveux brillants entre ses lèvres, la mâchonne, puis paraît se réveiller. Elle a l'air hébétée.

Je détourne la tête. On ne regarde pas émerger un compagnon d'infortune. Les hôtes ont un code moral entre eux ; bien des mœurs tribales nouvelles ont surgi en ces temps obscurs !

Je repars à vive allure.

Où vais-je donc si vite ? J'ai déjà parcouru un kilomètre et demi. On dirait que je poursuis un but, comme si mon Passager, tapi sous mon crâne, persistait à me donner ses instructions. Pourtant, je sais qu'il n'en est rien. Pour l'heure, au moins, je suis libre.

Mais comment en être certain ?

Le *cogito ergo sum* ne s'applique plus. On continue à penser lorsqu'on devient monture, et notre existence se poursuit, empreinte d'un désespoir muet – on est dans l'incapacité de modifier notre course, quel qu'en soit le potentiel autodestructeur. Je suis sûr de pouvoir distinguer l'état de monture de celui d'individu libre. Enfin, je le crois. Peut-être que je transporte un Passager particulièrement diabolique qui, plutôt que de me quitter, s'est contenté de trouver refuge dans mon cervelet et de m'abandonner une illusion de liberté tout en m'aiguillant subrepticement vers un but connu de lui seul.

A-t-on jamais eu davantage qu'une illusion de liberté ?

Dérangeante, l'idée d'être une monture à mon insu. Tout à coup, je suis en nage, et pas seulement du fait de ma longue promenade. *Arrête-toi. Arrête-toi donc, ici même. Pourquoi continuer ? Tu es arrivé à la 42^e Rue. Tiens, voilà la bibliothèque. Rien ne t'oblige à aller plus loin. Fais une halte, me dis-je. Repose-toi sur les marches.*

Je m'assieds sur la pierre froide et je songe que cette décision-là, c'est moi et moi seul qui l'ai prise.

Mais est-ce bien le cas ? C'est la vieille polémique du libre arbitre opposé au déterminisme, mais sous la forme la plus traîtresse qui soit. Le déterminisme n'est plus une abstraction pour philosophes ; c'est un être froid, venu d'ailleurs, dont les tentacules s'infiltrent dans les boîtes crâniennes. Les Passagers sont arrivés il y a trois ans. Depuis, j'ai été cinq fois monture. Notre monde a beaucoup changé. Mais même à ça on s'est adaptés. Oui, adaptés. On a ces mœurs nouvelles. La vie continue. Les gouvernements gouvernent, les assemblées législatives se réunissent, les places boursières effectuent leurs transactions comme à l'ordinaire et on dispose de certains procédés pour contrebalancer la désorganisation ambiante. Quel autre choix aurait-on ? De se recroqueviller dans un coin en s'avouant vaincu ? Nous voici confrontés à un ennemi qu'on ne peut pas combattre ; au mieux il nous reste la résistance par l'endurance. Alors on endure.

Je sens la froideur de la pierre. Peu de gens viennent s'asseoir là en décembre.

Je me le dis encore, c'est de mon plein gré que je suis parti pour cette longue promenade, de mon plein gré que j'ai fait cette pause ; je me répète que, pour le moment, je n'accueille aucun Passager. Peut-être. Peut-être. Je demeure incapable de me persuader que je suis libre.

Le Passager aurait-il implanté en moi une instruction à

retardement ? Aller jusque-là, s'arrêter ici ? C'est possible aussi.

Je regarde les autres personnes sur les marches.

Un vieux assis sur un journal, les yeux dans le vague. Un gamin de 13 ans environ au nez épaté. Une femme rondelette. Sont-ils tous chevauchés ? Aujourd'hui, j'ai l'impression que les Passagers me cernent. Et plus j'observe les montures, plus je me crois libre, du moins pour le moment. La dernière fois, j'ai joui de trois mois de vacances entre deux chevauchées. On dit que certains ne sont presque jamais vacants. Que leur corps est très demandé, et qu'ils ne connaissent la liberté que par brèves périodes, un jour par-ci, une semaine par-là, voire une heure seulement. On n'a jamais pu déterminer le nombre de Passagers qui infestent notre planète. Peut-être des millions. Peut-être seulement cinq, qui sait ?

Des tourbillons de neige clairsemée descendent du ciel grisâtre. Le Central disait les risques de précipitations négligeables. Ils le chevauchent donc aussi ce matin ?

Et là, je la vois.

Elle est assise, cinq marches plus haut, à une trentaine de mètres de moi en diagonale ; sa jupe noire retroussée au-dessus des genoux révèle des jambes superbes. Elle est jeune. Ses cheveux sont d'un bel auburn foncé. Elle a les yeux clairs. À cette distance, je ne peux dire de quelle couleur exacte. Elle est vêtue avec simplicité. Elle n'a pas 30 ans. Elle porte un manteau vert sombre et son rouge à lèvres tire sur le mauve. Elle a des lèvres pleines, le nez fin et busqué, des sourcils bien épilés.

Je connais cette fille.

J'ai passé les trois dernières nuits avec elle, dans ma chambre. Oui, c'est bien elle. Chevauchée elle est venue à moi, et chevauché j'ai couché avec elle. J'en suis certain. Le voile des souvenirs se déchire ; je revois son corps mince étendu sur mon lit.

Comment se fait-il que j'en garde le souvenir ?

L'impression est trop forte pour n'être qu'une illusion. De toute évidence, on m'a autorisé à me rappeler cet élément-là pour des raisons qui m'échappent. Et ce n'est pas tout. J'entends encore les petits cris étranglés que le plaisir lui a arrachés. Je sais alors que mon corps ne m'a pas fait défaut pendant ces trois nuits, que j'ai su satisfaire cette fille.

Mais il y a plus. Le souvenir d'une musique sinueuse ; un parfum de jeunesse dans ses cheveux ; le chuchotis des arbres en hiver. Je ne sais trop comment, elle me ramène en arrière, vers une ère d'innocence, une époque où je suis encore jeune et où les filles sont un mystère, le temps des fêtes et des soirées dansantes, de la chaleur humaine et des secrets.

Elle m'attire.

Dans ces cas-là aussi il y a un protocole à respecter. Il est de mauvais goût de vouloir entrer en contact avec quelqu'un qu'on a rencontré chevauché. Ces instants-là ne vous accordent aucun privilège ; une inconnue demeure une inconnue, quoi qu'on ait pu lui dire ou faire l'un avec l'autre durant une rencontre involontaire.

Et pourtant, elle m'attire bel et bien.

Pourquoi cette transgression du tabou ? Ce manquement manifeste au protocole ? Cela ne m'est encore jamais arrivé. J'ai toujours été très scrupuleux en la matière.

Et voilà : je me relève et je longe ma marche jusqu'à me retrouver directement en contrebas de cette jeune femme, je la regarde et elle, machinalement, croise les chevilles et modifie l'orientation de ses genoux, comme si elle se souciait de pudeur. Je devine, à cette initiative, que nul Passager ne la chevauche pour le moment. Nos regards se croisent. Ses yeux sont d'un vert brumeux. Elle est très belle et je fouille ma mémoire pour savoir en détail ce qui s'est passé entre nous au lit.

Je monte marche après marche jusqu'à elle.

« Salut », lui dis-je.

Elle pose sur moi un regard inexpressif. Elle n'a pas l'air de me reconnaître. Son regard est voilé, comme souvent juste après le départ du Passager. Elle plisse les lèvres et me toise avec un certain détachement.

« Salut, me répond-elle avec froideur. Je ne crois pas qu'on se connaisse.

— En effet, mais j'ai l'impression que vous n'avez pas envie d'être seule, là, tout de suite. En tout cas, moi je n'en ai pas envie. » Du regard, j'essaie de lui faire comprendre que mes intentions sont tout ce qu'il y a de plus honnête. « Il ne va pas tarder à neiger pour de bon. On pourrait aller se mettre au chaud. Il faut que je vous parle.

— De quoi ?

— Allons ailleurs et je vous le dirai. Je m'appelle Charles Roth.

— Et moi Helen Martin. »

Elle se lève. Elle n'a pas encore renoncé à sa neutralité glaciale ; elle est soupçonneuse, mal à l'aise. Mais au moins elle ne refuse pas de m'accompagner. Ce qui est plutôt bon signe.

« Est-ce qu'il est trop tôt pour l'apéritif ? je m'enquiers.

— Je l'ignore. Je ne sais même pas l'heure qu'il est.

— Un peu avant midi.

— Va pour un verre quand même », réplique-t-elle, et on échange un sourire.

On entre dans un bar de l'autre côté de la rue. On prend place face à face dans la pénombre et on déguste, elle un daiquiri, moi un bloody mary. Elle se détend quelque peu. Je me demande ce que j'attends

d'elle. J'ai plaisir à me trouver en sa compagnie, c'est certain. Alors, est-ce sa compagnie au lit que je recherche ? Mais ce plaisir-là, je l'ai déjà eu, et pendant trois nuits, bien qu'elle n'en ait pas conscience. Non, c'est autre chose. Quelque chose de plus. Mais quoi ?

Ses yeux sont injectés de sang. C'est qu'elle n'a pas beaucoup dormi, ces trois dernières nuits. « Ça a été très désagréable, pour vous ? je lui demande.

— Quoi ?

— Le Passager. »

La réaction ne se fait pas attendre. Son expression change. « Comment savez-vous ?

— Je le sais, c'est tout.

— On n'est pas censé parler de ça.

— J'ai les idées larges. Mon Passager à moi m'a évacué pendant la nuit. Il me chevauchait depuis mardi après-midi.

— Le mien n'est parti qu'il y a quelques heures, je crois. » Ses joues se colorent. Pour elle, aborder ce sujet est osé. « Il me chevauchait depuis lundi soir. C'était pour moi la cinquième fois.

— Pour moi aussi. »

On joue distraitement avec nos verres respectifs. Un lien se crée entre nous sans qu'il nous soit nécessaire de parler. Notre expérience récente sous la coupe d'un Passager nous donne un point commun, même si Helen ne sait pas à quel point ces expériences ont été partagées de manière intime.

On fait connaissance. Elle est étalagiste. Elle habite un petit appartement à quelques rues d'ici – seule. Elle veut savoir ce que je fais de mon côté. « Analyste financier. » Elle sourit. Elle a des dents parfaites. On commande une seconde tournée. Je suis à présent certain qu'il s'agit de la fille que j'ai ramenée chez moi quand j'étais chevauché.

L'espoir germe dans mon esprit. Un heureux hasard nous a réunis après que nous avons dû nous séparer dans notre état de rêve. Un heureux hasard aussi a fait qu'un vestige de rêve m'est resté en tête.

On a vécu quelque chose ensemble – je ne sais quoi – et cette chose a dû être très agréable pour laisser en moi une empreinte aussi vivace ; maintenant que je suis à nouveau mon propre maître, je voudrais revenir vers elle en toute conscience et reprendre nos relations de manière plus authentique. Ce n'est pas bien, j'abuse d'un privilège qui ne m'appartient pas, sinon par la grâce du bref séjour de notre Passager en nous. Et pourtant j'ai besoin d'elle. Je la désire.

De son côté, elle semble avoir besoin de moi aussi, sans comprendre qui je suis. Mais la crainte la retient.

J'ai peur de lui faire peur ; je m'efforce de ne pas pousser trop vite mon avantage. Peut-être m'emmènerait-elle chez elle dès maintenant,

mais peut-être pas ; de toute façon je ne le lui demande pas. On finit nos verres. On convient de se retrouver le lendemain sur les marches de la bibliothèque. Je lui effleure fugitivement la main. Et tout à coup elle n'est plus là.

Ce soir-là, je remplis trois cendriers. En mon for intérieur, je débats sans cesse du bien-fondé de ma démarche. Je ferais peut-être mieux de laisser cette fille tranquille. Je n'ai aucun droit de la poursuivre ainsi. Dans ce monde, ou plutôt dans ce qu'est devenu le monde, il est plus sage de ne pas s'attacher.

Oui, mais... De vagues souvenirs viennent me harceler quand je repense à elle. La lumière brouillée des occasions manquées derrière des escaliers, des rires de jeunes filles dans les couloirs d'étage, des baisers volés, des thés accompagnés de petits fours. Je revois la fille qui avait piqué une orchidée dans ses cheveux, celle à la robe rayée, celle au visage d'enfant et aux yeux de femme, toutes ces filles qui remontent si loin, ces filles perdues pour moi, disparues... et je me dis que celle-là au moins, je ne la laisserai pas m'échapper, que je ne permettrai pas qu'on me l'enlève.

Vient le matin, un samedi matin serein. Je retourne à la bibliothèque sans trop compter l'y retrouver, mais si, elle est bien là, sur les marches, et le seul fait de la voir m'accorde une espèce de répit. Elle me paraît méfiante, troublée ; manifestement, elle aussi a beaucoup réfléchi et peu dormi. On remonte côte à côte la Cinquième Avenue. Elle se tient tout près de moi, mais sans me prendre par le bras. Elle avance à petits pas vifs et nerveux.

J'ai envie de proposer qu'on aille chez elle plutôt qu'au bar. Par les temps qui courent, on a intérêt à agir vite tant qu'on est libre. Mais ce serait une erreur d'en faire une stratégie, et je ne l'ignore pas. Toute hâte grossière ne pourrait avoir que des conséquences fatales ; cela me vaudrait peut-être de remporter une victoire ordinaire, mais au-dedans il y aurait une défaite retentissante. De toute manière, elle ne semble guère d'humeur encourageante. Je la regarde ; il me vient des idées de musique pour instruments à cordes et de chutes de neige fraîche, mais elle, elle lève les yeux vers le ciel d'ardoise.

« Je les sens qui me regardent en permanence, dit-elle. Comme des vautours qui tourneraient là-haut en attendant patiemment de fondre sur leur proie.

— Il existe un moyen de les combattre efficacement. On peut s'emparer çà et là de lambeaux de vie pendant qu'ils sont occupés ailleurs.

— Ils sont *tout le temps* en train de nous regarder.

— Mais non. Ils ne peuvent pas être assez nombreux pour ça. Parfois, tout de même, ils regardent ailleurs. Et pendant ce temps, deux êtres ont la possibilité de se retrouver pour partager un peu

d'intimité.

— À quoi bon ?

— Vous êtes trop pessimiste, Helen. Ils nous laissent tranquilles pendant des mois d'affilée. Tout n'est pas perdu. Tout n'est pas perdu. »

Mais j'échoue à briser la coque d'angoisse qui l'emprisonne. Elle est pétrifiée par la proximité des Passagers, elle préfère ne rien être du tout tant elle redoute que nos tortionnaires ne nous ôtent ce qu'on réussit à devenir. Une fois devant chez elle, j'espère qu'elle va baisser sa garde, m'inviter à monter, et sa résolution faiblit, un bref instant seulement : elle prend ma main et me sourit ; mais bientôt son sourire s'efface et voilà qu'elle s'en va en m'abandonnant ces mots : « Rendez-vous demain à la bibliothèque, à midi. »

Je fais tout le trajet de retour à pied dans le froid.

Ce soir-là, je me laisse gagner par le pessimisme d'Helen. En effet, il est vain de chercher à sauver quelque chose de nos existences. Pis, il est cruel de ma part de débusquer cette fille, de vouloir lui offrir un amour incertain alors que je ne suis pas libre. Je me dis qu'en ce monde, on devrait au contraire se tenir à bonne distance d'autrui, de manière à ne faire de mal à personne quand on se retrouve capturé puis chevauché.

Le lendemain matin, je ne vais pas au rendez-vous.

Je veux me persuader que c'est mieux ainsi. Je n'ai pas à la traiter de cette façon. Je l'imagine à la bibliothèque : elle se demande pourquoi je suis en retard, s'énerve, s'impatiente puis se met carrément en colère. Elle m'en voudra de ne pas être venu, mais cela ne durera pas. Elle m'oubliera bien vite.

Le lundi, je retourne au travail.

Naturellement, personne n'évoque mon absence. Tout se passe comme si je n'avais pas manqué un seul jour. Le marché est fort, ce matin. Le travail m'accapare ; je ne repense à Helen qu'en milieu de matinée. Mais une fois que l'idée m'est venue, impossible de la chasser. La lâcheté dont j'ai fait preuve en lui posant ce lapin. La puérilité de mes sombres réflexions, samedi soir. Pourquoi accepter aussi passivement le destin ? Pourquoi baisser les bras ? Voilà que tout à coup j'ai envie de me battre, de me ménager un abri sûr au sein des circonstances adverses. Je suis convaincu que c'est réalisable. Il se peut très bien que les Passagers ne nous perturbent plus jamais. Quant à ce sourire fugitif, l'autre jour, devant chez elle, ce bref instant pendant lequel elle a rayonné... il aurait dû me faire comprendre que derrière son rempart d'appréhension, elle entretenait les mêmes espoirs que moi. Elle attendait que je lui ouvre la voie. Et au lieu de cela, je suis resté chez moi.

À l'heure du déjeuner, je me rends à la bibliothèque, persuadé que

cela ne servira à rien.

Mais elle est là. Elle fait les cent pas sur les marches ; le vent fouette sa silhouette élancée. Je m'approche.

Elle reste un instant silencieuse. « Salut, finit-elle par dire.

— Je suis désolé pour hier.

— Je vous ai attendu longtemps. »

Je hausse les épaules. « J'avais décidé qu'il était inutile de venir. Mais j'ai changé d'avis. »

Elle s'efforce d'avoir l'air fâché, mais je sens qu'elle est contente de me revoir – sinon, pourquoi serait-elle là ? Elle ne peut dissimuler son plaisir secret. Pas plus que moi. Je désigne le bar d'en face. « Un daiquiri ? Pour faire la paix ?

— D'accord. »

Aujourd'hui l'endroit est bondé, mais on finit tout de même par trouver un box. Il y a dans les yeux d'Helen une vivacité que je n'ai encore jamais vue. Je pressens qu'en elle une barrière s'apprête à céder.

« Vous avez moins peur de moi.

— Je n'ai jamais eu peur de vous. Ce dont j'ai peur, c'est de ce qui peut arriver si on court le risque.

— Il ne faut pas. Il ne faut pas !

— J'essaie. Mais certains jours, la situation me semble tellement désespérée... Depuis qu'ils sont là...

— On peut quand même essayer de vivre nos vies.

— Peut-être.

— On *doit* essayer. Helen, faisons un marché. Fini, le pessimisme. Fini de s'en faire pour les catastrophes qui *pourraient* arriver. D'accord ? »

Un silence. Puis une main fraîche sur la mienne.

« Entendu. »

On termine nos verres ; pour payer, je présente mon Central Crédit, puis on ressort dans la rue. Je voudrais qu'elle me demande d'oublier le travail cet après-midi et de la suivre chez elle. Elle va forcément me le proposer tôt ou tard ; alors le plus tôt sera le mieux.

On marche jusqu'au carrefour. Elle ne me propose rien de tel. Sentant le combat intérieur qui la mine, j'attends sans intervenir qu'il atteigne sa conclusion. On traverse un second carrefour. Elle m'a pris par le bras, mais ne me parle que de son travail, du temps qu'il fait ; une conversation distante – à bout de bras, en quelque sorte. Au coin de la rue, elle bifurque dans la direction opposée à celle de son immeuble, comme pour reprendre le chemin du bar. Je m'efforce d'être patient.

Je me dis qu'à présent il n'y a plus de raison de brusquer les choses. Son corps n'a aucun secret pour moi. On a tout fait à l'envers, en

commençant par l'aspect physique ; à présent, il va falloir du temps pour revenir en arrière et vivre le plus difficile, ce que certains appellent l'amour.

Mais bien sûr, elle ne sait pas qu'on s'est connus de cette manière-là. Le vent nous souffle des flocons de neige au visage, et je ne sais comment, la morsure du froid éveille un peu d'honnêteté en moi. Je sais ce que je dois dire. Il faut que je renonce à l'avantage injuste que je détiens sur Helen.

« Quand j'ai été chevauché la semaine dernière, j'ai ramené une fille dans ma chambre.

— Pourquoi parler de ça maintenant ?

— Parce qu'il le faut, Helen. Cette fille, c'était vous. »

Elle s'immobilise et se tourne vers moi. Les gens nous dépassent à toute allure sur le trottoir. Helen est livide ; des taches rouges sombres se forment sur ses joues.

« Ce n'est pas drôle, Charles.

— Je ne plaisante pas. Vous êtes restée en ma compagnie de mardi soir à vendredi matin.

— Et comment pouvez-vous le savoir ?

— Je le sais. C'est tout. J'en garde un souvenir très clair. J'ignore pourquoi, mais cela m'est resté. Je revois très bien votre corps dans tous ses détails.

— Ça suffit, Charles.

— On s'est très bien entendus. C'est pour cela qu'on a dû plaire à nos Passagers. Vous revoir, c'était comme s'éveiller après un rêve et se rendre compte qu'il ne s'agissait pas d'un rêve mais de la réalité, que la fille du rêve était bien réelle...

— Non !

— Allons chez vous et recommençons.

— Vous faites exprès d'être dégoûtant, et j'ignore pourquoi, mais vous n'avez aucune raison de tout gâcher ainsi. Les choses se sont peut-être passées comme vous le dites, mais de toute façon vous n'avez aucun moyen de le savoir, et puisque vous n'en savez rien, vous n'auriez pas dû en parler, et...

— Vous avez une tache de naissance de la taille d'une pièce de monnaie sous le sein gauche, à une dizaine de centimètres. »

Elle laisse échapper un sanglot et se jette sur moi, là, en pleine rue. Ses longs ongles argentés me griffent les joues. Elle me bourre de coups de poing. Je lui saisis les bras. Maintenant ce sont ses genoux qui m'assaillent. Personne ne nous prête attention ; les passants partent du principe qu'on nous chevauche et détournent la tête. Elle se débat telle une furie mais mes bras forment autour d'elle comme un cerclage de métal, qui la réduit à renâcler énergiquement ; son corps est tout contre le mien. Je la sens rigide, en plein désarroi.

D'une voix contenue mais pressante, je lui dis : « On les vaincra, Helen. On va achever ce qu'ils ont commencé. Ne te bats pas contre moi. Tu n'as aucune raison de le faire. Je sais, c'est un coup de chance extraordinaire que je me souviene de toi, mais laisse-moi t'accompagner et je te prouverai que ta place est avec moi.

— Lâchez-moi...

— Je t'en prie. Je t'en prie, Helen ! Pourquoi serions-nous ennemis, toi et moi ? Je t'aime. Tu te souviens, quand on était plus jeunes, qu'on jouait à être amoureux ? Moi en tout cas ; tu as dû faire ça, toi aussi. Quand on avait 16, 17 ans. Tous ces secrets chuchotés, toutes ces intrigues... ce n'était qu'un jeu, on le savait bien. Mais ce jeu-là est fini. On n'a plus les moyens de se provoquer les uns et les autres puis de se défilier. On a si peu de temps à notre disposition – seulement les moments où on n'est pas chevauchés ! On doit se faire confiance, s'ouvrir l'un à l'autre...

— Non, il ne faut pas.

— Mais si ! Ce n'est pas parce qu'une coutume absurde veut que deux montures de Passagers s'évitent mutuellement qu'on est obligés d'obéir. Écoute-moi, Helen... »

Dans le ton de ma voix, quelque chose perce ses défenses. Elle cesse de se débattre. Son corps est tout à coup moins raide contre le mien. Elle relève sur moi des yeux au regard encore brouillé, un visage strié de larmes mais dont l'expression commence à se dégeler quelque peu.

« Fais-moi confiance, Helen ! Fais-moi confiance ! »

Elle hésite. Puis me sourit.

À cet instant précis j'éprouve la sensation par trop familière d'une aiguille de glace qui s'enfonce profondément dans ma nuque et je me raidis. Mes bras retombent le long de mon corps. L'espace de quelques secondes, je perds le contact avec la réalité, et quand la brume se dissipe, rien n'est plus comme avant.

« Charles ? dit-elle. *Charles ?* »

Elle se mordille les phalanges. Je tourne les talons sans plus me préoccuper d'elle et je pénètre dans le bar. Un jeune homme est assis dans un des boxes près de l'entrée. Sa chevelure d'ébène est toute luisante de brillantine ; il a les joues lisses. Nos regards se croisent.

Je prends place en face de lui. Il commande à boire. On n'échange pas un mot.

Ma main s'abat sur son poignet et s'y maintient. Le serveur qui apporte nos boissons fronce les sourcils d'un air désapprouvateur mais ne dit rien. On boit nos cocktails d'un trait et on pose nos verres vides devant nous.

« Allons-y », dit enfin le jeune homme.

Je me lève et je le suis.

L'ÉPOUSE 91

Nouvelle écrite en mars 1967 pour Fred Pohl. Encore une histoire de croisement entre espèces différentes (thème qui me fascinait déjà au milieu des années 1950, comme en témoigne par exemple « Voyage sans retour ») ; elle n'a pas beaucoup plu à Fred qui, d'ailleurs, aimait de moins en moins ce que je faisais à mesure que je profitais de l'extension de mon domaine littéraire pour explorer des recoins de plus en plus sombres. Quelques semaines plus tôt il avait mal réagi à mon roman Revivre encore(16), en me disant : « Je t'en prie, Bob, laisse donc le désespoir existentialiste à Sartre et Philip K. Dick. Tu assommes tes lecteurs, pour ne rien dire de ton éditeur ici présent. » Après avoir lu « L'épouse 91 », il a rouspété en ces termes : « 80 % des auteurs de S-F consacrent 80 % de leur temps à la sexualité, que ce soit entre individus de même sexe ou non. Enfin quoi, Bob, c'est du gâchis ! Les lecteurs n'y voient qu'un ramassis de sornettes fastidieuses. Or, comme c'est grâce à eux qu'on gagne notre croûte, on doit respecter leur opinion. Indépendamment du fait qu'en l'occurrence, ils ont parfaitement raison. » Il a quand même acheté ma nouvelle (il y était tenu aux termes de notre contrat), et l'a publiée dans If en septembre 1967, mais en me priant instamment de revenir à ma manière antérieure.

J'ai du respect et de l'affection pour Fred Pohl, mais je me suis souvent trouvé en désaccord avec lui, et à cette époque-là, nous n'étions pratiquement plus d'accord sur rien. Je lui ai répondu que je n'acceptais pas son commentaire, que pour moi « L'épouse 91 » était une « histoire enlevée, pleine de rebondissements, de trouvailles stylistiques, d'images très parlantes, etc. » Je citais à l'appui de mon raisonnement une de ses nouvelles à lui, « Le millionième jour » que je trouvais remarquablement maîtrisée et qui, à mon sens, n'avait pas d'autre sujet que la sexualité, justement. J'ai reçu une réponse aimable mais inflexible qui accentuait encore sa vision négative de ma nouvelle, et plus généralement de l'orientation que prenaient mes textes à ce moment-là ; il ne prendrait le risque de choquer les lecteurs que s'il avait affaire à un chef-d'œuvre incontestable ce qui, à ses yeux comme aux miens, n'était pas le cas de « L'épouse 91 ».

C'était mauvais signe. Voilà que le plus compréhensif, le plus

enthousiaste de mes rédacteurs en chef virait conservateur juste au moment où (comme beaucoup d'autres auteurs de science-fiction) je m'engageais dans une direction radicalement différente. Quand je relis nos échanges de correspondance datant de ce temps-là, je me rends compte que certains de ses arguments (d'après lui, par exemple, de vieilles habitudes acquises quand j'écrivais pour les « pulps » transparaissaient encore dans mes œuvres récentes) étaient fondés, alors que sur le moment je n'en aurais jamais convenu ; d'autres, en revanche, ne tenaient pas la route. Fred avait alors des problèmes personnels ; dans quelle mesure ils étaient responsables de son irascibilité dans l'exercice de ses fonctions éditoriales, je ne saurais le dire, mais les deux devaient être liés. Notre querelle a duré des années. Par moments nos relations étaient carrément orageuses, mais malgré les imprécations que nous nous lancions (par courrier ; face aux gens, Fred ne hausse guère le ton, et moi non plus), nous sommes toujours restés bons amis. Et j'ai continué à écrire pour lui. Certaines nouvelles le faisaient râler, d'autres avaient droit à ses éloges. L'une d'elles – « Roum », qui devait faire partie de mon roman *Les Ailes de la nuit*(17) – m'a valu un prix Hugo en 1969. Cela dit, pendant les dernières années de notre collaboration éditoriale, j'ai eu l'impression tenace qu'il était déçu par ce que j'écrivais. Cela douchait mon enthousiasme, et quand il a démissionné de *Galaxy* et de *If* au printemps 1969, j'ai été moins perturbé qu'on aurait pu le croire. C'est son successeur, Ejler Jakobsson, qui a publié dans *Galaxy*, sous forme de feuilletons et quasi sans interruption, les romans écrits durant la période la plus féconde de ma vie : *Les Profondeurs de la Terre* (1969), *La Tour de verre* (1970), *Les Monades urbaines* (1970), *Le Temps des changements* (1971) et *L'Oreille interne* (1972). Vu mes relations avec Fred, je crois que ces livres auraient été moins bien accueillis s'il était resté à son poste.

Trente-cinq ans plus tard, nous sommes toujours bons amis. Simplement, il y a des sujets sur lesquels nous sommes d'accord pour ne pas être d'accord.

C'était un contrat semestriel classique. J'ai signé, Landy en a fait autant et nous étions mariés pour six mois. La machine de l'état civil a cliqueté, hoqueté et régurgité notre acte. Mes amis ont souri, m'ont tapé dans le dos et ont braillé leurs congratulations. Cinq des sœurs de Landy ont gloussé et fredonné en passant par toutes les couleurs du spectre. Bref, tout le monde était ravi.

« Embrasse la mariée ! » criaient-ils tous en chœur.

Landy s'est nichée dans mes bras. Nous nous emboîtions bien ; j'ai étreint son corps mince et flexible, et les pétales de son orifice buccal ont frémi délicatement lorsque j'y ai pressé mes lèvres. Nous avons gardé la pose une trentaine de secondes. Il faut accorder ce mérite à Landy : elle n'a pas bronché. Dans son monde, on ne s'embrasse pas,

pas sur la bouche en tout cas, et je doute que l'expérience lui ait beaucoup plu. Mais notre contrat stipulait que nous étions mariés sous le régime terrien. Dans le cadre de mariages intermondes, c'est le genre de choses qu'il faut stipuler à l'avance. Ici on embrasse la mariée, alors c'est ce que j'ai fait. Mon camarade Jim Owens s'est oublié ; il a saisi une des sœurs de Landy et l'a embrassée aussi. Elle lui a expédié une bourrade dans la poitrine qui l'a projeté à l'autre bout de la chapelle. Après tout, ce n'était pas son mariage à elle !

La cérémonie terminée, on est passés au gâteau, puis aux hallucinogènes, et vers minuit quelqu'un a dit : « Accordons un peu d'intimité aux jeunes mariés. »

Ils se sont tous éclipsés, nous laissant, Landy et moi, entamer notre nuit de noces.

Nous avons attendu qu'ils soient partis, puis nous sommes sortis par la porte de derrière et avons rejoint une capsule de transport biplace. Bien au chaud, les narines grisées par la suave odeur de mélasse qu'exhalait ma compagne, ses membres adorables lovés autour des miens, j'ai enfoncé du coude la touche de contact et nous avons filé sur Harriman Channel à 300 kilomètres par heure. Les remous étaient supportables et la ballade magnifique. Landy m'a encore embrassé ; elle assimilait vite nos coutumes.

Un quart d'heure plus tard, nous avons atteint la destination programmée. La capsule a brusquement viré à gauche, s'est faufilée dans un iris et amarrée contre la membrane plissée de notre hôtel. Son nez a produit la stimulation nécessaire pour que s'entrouvre la membrane en question et nous avons été aussitôt admis dans le bâtiment. J'ai ouvert la capsule et aidé Landy à entrer dans notre chambre. Ses doux yeux dorés scintillaient de gaieté et de bonheur. D'une pichenette, j'ai branché les filtres muraux sur NE PAS DÉRANGER.

« Je t'aime, a-t-elle murmuré dans un anglais approximatif.

— Je t'aime aussi », ai-je répondu dans sa langue.

Petite moue. « Aurais-tu oublié que c'est là un mariage terrien ?

— Mais pas du tout, pas du tout. Champagne et caviar ?

— Bien sûr. »

J'ai établi la commande et notre en-cas a roulé hors de son compartiment, glacé et alléchant. J'ai fait sauter le bouchon, arrosé le caviar de citron et nous avons dîné. Rien que des œufs de poissons et du jus de raisin mûri à point, me répétais-je.

Ensuite nous avons actionné le périscope pour admirer, au-dessus des cent étages de l'hôtel, les étoiles qui scintillaient dans le ciel. Ce soir-là, la lune brillait pour les amoureux et l'un des cartels avait tendu, comme à notre intention, un rang de perles sur un arc de 20 °. La main dans la main, nous contemplions le spectacle.

Ensuite, nous avons dissous nos vêtements de cérémonie.

Puis, nous avons consommé notre mariage.

Vous ne pensez tout de même pas que je vais vous raconter ça, hein ? Il y a encore des choses sacrées, même aujourd'hui. Si vous voulez savoir comment on fait l'amour avec une Suvornaise, faites comme moi, épousez-en une. Voici tout de même quelques indices. Anatomiquement, en ce qui concerne les rôles de l'homme et de la femme, le processus est analogue à ce qui se pratique sur Terre. En gros, l'homme donne, la femme reçoit. Toutefois, cela va sans dire, il existe d'importantes différences en matière de positions, de textures, de sensations et de réactions. À quoi bon, sinon, épouser une extraterrestre ?

Je dois admettre que j'étais nerveux. C'était ma quatre-vingt-onzième nuit de noces, mais je n'avais jamais épousé de Suvornaise. Je n'avais couché avec aucune non plus – et si vous prenez le temps de réfléchir un peu à leur code moral, vous comprendrez ce qu'une telle éventualité pouvait avoir de saugrenu. J'avais étudié un manuel conjugal suvornais, mais comme le comprend rapidement n'importe quel adolescent de n'importe quelle planète, transformer des mots et des croquis 3-D en gestes passionnés est, la première fois, un exercice plus complexe qu'il n'y paraît.

Landy fut néanmoins d'un grand secours. Elle n'en savait pas plus sur les Terriens que je n'en savais sur les Suvornaises, évidemment, mais elle était avide d'apprendre et attachée à me voir faire les choses comme il fallait. Tout s'est donc déroulé le mieux du monde. Simple question de doigté. Certains l'ont, d'autres pas. Je l'ai.

Nous avons beaucoup fait l'amour cette nuit-là. Le lendemain matin nous avons déjeuné sur une terrasse baignée de soleil avec vue sur un bassin turquoise dans lequel dansaient des amiboïdes. Plus tard, nous avons rendu notre chambre, une capsule nous a conduits au spatioport et notre voyage de noces a commencé.

« Heureuse ?

— Très. Tu es déjà mon époux favori.

— L'un de mes prédécesseurs était-il Terrien ?

— Bien sûr que non. »

J'ai souri. Un mari aime savoir qu'il est le premier.

Au spatioport, pour mon plus grand plaisir, Landy a signé le registre sous le nom de Mme Paul Clay. J'ai apposé ma signature près de la sienne, on nous a scannés et nous sommes montés à bord. Le personnel nous a fait fête. Une ravissante hôtesse à la carnation indigo nous a conduits à notre cabine et ses souhaits de bon voyage étaient si aimables que j'ai voulu lui donner un pourboire. J'ai saisi son affiche-crédit pour le faire monter d'un cran. Scandalisée, elle l'a fait redescendre. « Les pourboires sont interdits, monsieur !

— Pardonnez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris.

- Votre femme est ravissante. Elle est Honirangi ?
- Suvornaise.
- J'espère que vous serez très heureux ensemble. »

Nous étions à nouveau seuls. J'ai attiré Landy tout contre moi. Les mariages intermondes font fureur de nos jours, mais je n'avais pas épousé Landy pour céder à la mode. Nous étions sincèrement attirés l'un par l'autre. Dans toute la galaxie on contracte les mariages les plus ahurissants simplement pour pouvoir s'en vanter. On épouse des Sthènes, des Gruules, même des Hhinamors. Ce sont là des accouplements grotesques. Je ne prétends pas que le but premier du mariage est le sexe, ni qu'il faille nécessairement épouser quelqu'un d'une espèce avec laquelle il est facile d'entretenir une relation physique, mais il faut une certaine dose de sympathie dans un couple. Comment ressentir un amour véritable pour une Hhinamor qui se présente sous la forme de sept reptiles d'un bleu diaphane confinés en permanence dans une atmosphère d'argon ? Landy a l'avantage d'être mammifère et humanoïde. Certes, notre union demeurera infertile, mais étant plutôt conventionnel, j'évite de commettre des abominations. Je suis tout disposé à laisser à ceux dont c'est la fonction le soin de perpétuer l'espèce. Et soyez certains que même si nos chromosomes avaient été compatibles, jamais je n'aurais évoqué devant ma femme cette répugnante question. Le mariage, c'est le mariage ; la reproduction, c'est la reproduction. De toute façon, quel rapport l'un peut-il avoir avec l'autre ?

Nous avons passé les six semaines subjectives de notre voyage en nous amusant à bord de multiples façons. Nous avons beaucoup fait l'amour, bien sûr. Nous avons nagé en gravité, joué au pédalo-polo dans le salon sidéral. Nous avons rencontré d'autres couples de jeunes mariés, dont un super-couple composé de trois Banamons et deux Ghinois.

Et puis, Landy a voulu me faire une grande surprise : elle s'est fait transplanter des dents humaines.

Les Suvornais ont des dents. Mais différentes des nôtres, c'est bien naturel. Ce sont d'élégantes petites aiguilles recourbées montées sur pivot qu'ils utilisent pour empaler la nourriture tandis que, par l'arrière, la langue fait office de râpe. Parfaitement fonctionnelle dans le contexte de la morphologie suvornaise, la denture de Landy était de plus, à mon avis, extrêmement séduisante, et je ne voulais pas qu'elle en change. Elle avait dû mal interpréter une de mes remarques et s'imaginer que je les trouvais anti-érotiques ou je ne sais quoi. Peut-être émanait-il de moi une aversion inconsciente pour ce système dentaire extraterrestre alors même que je me faisais la réflexion qu'il était ravissant. Quoi qu'il en soit, elle est allée trouver le chirurgien-dentiste du bord pour se faire greffer un assortiment complet de dents

terriennes.

Elle s'est éclipsée après le petit déjeuner en se contentant de prétexter une course importante. En toute innocence, j'ai ajusté une paire d'ouïes et suis allé nager pendant que Landy abandonnait ses jolies dents au praticien. Après avoir nettoyé les alvéoles, il a greffé un tissu gingival synthétique dans lequel il a ciselé de nouvelles cavités réceptrices. Puis il a retaillé un jeu de dents humaines qu'il a scellé dans le périoste au moyen d'une rapide injection de ciment homogreffant. En moins de deux heures, tout était terminé. Quand Landy est revenue, la zone à pigmentation variable qui formait une barre en travers de son front menaçait de virer au violet. Ce signe de grande perturbation n'a pas manqué de m'inquiéter.

Elle a souri et, écartant les pétales de son orifice buccal, m'a montré sa nouvelle denture.

« Landy ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

Impossible de me retenir. J'irradiais la consternation par tous les pores. Ce qui a aussitôt entraîné celle de Landy. En un clin d'œil son front a quitté la zone visible du spectre et m'a inondé de radiations ultraviolettes qui, pour être invisibles, n'en accroissaient pas moins ma détresse. Ses pétales se sont avachis, ses yeux emplis de larmes, ses narines pincées.

« Tu n'aimes pas ?

— Je ne m'attendais pas... tu me prends au dépourvu...

— Je l'ai fait pour toi.

— Mais j'adorais tes anciennes dents !

— Non. Pas vraiment. Elles te faisaient peur. Je sais comment les Terriens embrassent. Jamais, tu ne m'as embrassée ainsi. À présent j'ai des dents magnifiques. Embrasse-moi, Paul. »

Je la sentais toute tremblante dans mes bras. Je l'ai embrassée.

Nous vivions notre première crise. Elle s'était lancée dans cette folie uniquement pour me faire plaisir, je n'étais pas content, et cela la rendait malheureuse. J'ai fait mon possible pour la calmer, sans aller jusqu'à lui suggérer de retourner chez le dentiste afin de récupérer ses dents. Cela n'aurait fait qu'empirer les choses.

J'ai mis longtemps à m'habituer aux tranchoirs terriens qui ornaient désormais le délicat orifice buccal de ma bien-aimée. Ces deux rangées d'ivoire éclatant étaient certes irréprochables, mais totalement incongrus. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, je devais faire un effort pour ne pas être désagréable. Quand on s'offre une cathédrale gothique, on ne demande pas au premier architecte venu d'ajouter à sa flèche des structures bioplastiques mobiles. Quand un homme épouse une Suvornaise, il n'a pas envie qu'elle se métamorphose petit à petit en Terrienne. Où cela finirait-il ? Allait-elle se faire poser un nombril synthétique, se faire changer les seins de place ou trafiquer

l'appareil génital pour...

Bon, Landy n'a rien fait de tout ça. Elle a conservé ses dents humaines pendant dix jours, au cours desquels nous avons évité d'y faire la moindre allusion. Et un beau matin, sans tambour ni trompette, elle est retournée voir le dentiste et tout est rentré dans l'ordre. Ce n'était jamais que de l'argent gaspillé, me suis-je dit. Je me suis gardé de tout commentaire, considérant cet épisode comme une erreur passagère. Mais j'avais l'impression que Landy persistait à trouver plus convenable d'arborer des dents terriennes. Quoi qu'il en soit, nous n'en avons jamais discuté, et pour ma part, j'étais content d'avoir retrouvé une vraie Suvornaise.

C'est ça le mariage. Deux êtres qui tentent de se faire plaisir et n'y parviennent pas toujours. Ils se font même parfois du mal en essayant de se faire du bien. Ainsi en allait-il de Landy et de moi. Mais nous avons assez de maturité pour surmonter cette pénible histoire de dents. Si j'en avais été, disons, à mon dixième ou onzième mariage, ç'aurait pu être la catastrophe. Avec l'expérience, on apprend à éviter ce genre de piège.

Nous avons beaucoup fréquenté nos compagnons de voyage. Si nous avons besoin de leçons sur la façon de se comporter dans le mariage, il nous suffisait de regarder autour de nous. La cabine contiguë à la nôtre était occupée par un autre couple mixte : bonne excuse pour socialiser. Très vite, cependant, nous avons déchanté. L'un et l'autre visaient la rupture de contrat, et croyez-moi, le spectacle n'était pas beau à voir.

La femme était une Terrienne – le genre grande rousse voluptueuse à la prunelle irisée – prénommée Marje. Son tout nouvel époux était un Lanamorien, un humanoïde bâti comme un bœuf avec une peau bleue tout en plis, quatre bras télescopiques et un système tripode en guise de jambes. Au début, nous les trouvions assez sympathiques, un peu écervelés peut-être, des touristes intersidéraux qui avaient tout vu, tout fait, et s'offraient six mois de bonheur conjugal à titre de détente. Mais je me suis rapidement aperçu qu'ils se parlaient sèchement, cruellement même, et ce devant témoins. Ils cherchaient la bagarre.

Vous connaissez le principe de ces contrats semestriels, n'est-ce pas ? Chacune des deux parties dépose une caution en cas d'abandon du conjoint. Si l'un des deux flanche avant la date légale de dissolution du mariage, sa caution est perdue. Cela dit, il n'est pas si difficile de tenir pendant six mois et il est rare de voir des contractants s'exposer à cette perte sèche ; notre civilisation est évoluée et les abus de confiance commis par le passé, comme comploter pour amener le conjoint à prendre l'initiative de la rupture afin d'empocher ensuite le dédit, n'ont plus cours depuis longtemps.

Et pourtant, Marje et son Lanamorien cherchaient tous deux à

décrocher la timbale. Ils étaient prêts à tout pour cela et chacun mettait un acharnement démoniaque à dépasser l'autre en ignominie dans l'espoir d'en finir au plus vite avec cette union. Voyant cela, j'ai suggéré à Landy de nous mettre en quête d'autres compagnons.

Ce qui nous a conduits à notre deuxième crise sentimentale.

Dans le cadre de leur campagne de coups bas réciproques, Marje et sa moitié ont décidé d'égayer leur mariage d'une touche d'infidélité. Ayant une conception très vieux jeu des vœux du mariage, je me considère comme tenu d'aimer, de servir et d'honorer mon épouse pendant six mois sans aller batifoler tous azimuts ; si un homme ne peut pas rester monogame pendant son mariage, qu'il recoure à un implant dans la moelle épinière. J'étais certain que Landy partageait mon point de vue. Je me trompais.

Nous étions tous les quatre dans le grand salon du vaisseau à nous enivrer d'huiles de fusel et autres esters, lorsque Marje m'a fait des avances. Sans la moindre subtilité. Elle a désopacifié ses vêtements et, m'agitant sous le nez une monumentale paire de seins, m'a dit : « Il y a un grand lit douillet dans ma cabine, mon chou.

— Ce n'est pas l'heure d'aller se coucher, lui ai-je répondu.

— À nous d'en décider.

— Non.

— Ne te fais pas prier, mon petit Paul. Voilà des semaines que ce monstre se vautre sur moi. J'ai envie d'un Terrien.

— Ce navire regorge de Terriens disponibles.

— C'est toi que je veux.

— Je ne suis pas libre.

— Tu te fiches de moi ? Tu ne vas quand même pas me dire que tu oserais refuser ce petit service à une compatriote ? » Sur quoi, elle a bondi sur ses pieds et, tremblante de fureur, toutes chairs dehors, s'est mise à éructer à tous vents. En termes aussi scabreux qu'explicites, elle décrivait ses ébats intimes avec le Lanamorien et me suppliait de lui accorder une heure de plaisirs plus classiques. Je suis demeuré inébranlable. À défaut, accepterais-je de me dupliquer et de dépêcher mon simulacre dans son lit ? Non, elle n'aurait même pas droit à ça.

Mon refus a fini par l'exaspérer. Il est vrai que mon manque de galanterie avait de quoi l'agacer, et si j'avais été libre, c'est avec plaisir que je l'aurais obligée, mais il se trouvait que je ne pouvais rien pour elle et cela la mettait hors d'elle. Elle m'a jeté son verre au visage et a quitté le salon à grandes enjambées, suivie peu après par son mari.

Je me suis retourné vers Landy, dont j'avais soigneusement évité le regard pendant cette embarrassante conversation. Son front frôlait l'infrarouge ; autrement dit, elle était au bord des larmes.

« Tu ne m'aimes pas, a-t-elle déclaré.

— Quoi ?

— Si tu m'aimais, tu serais allé avec elle.

— C'est une coutume suvornaise ?

— Bien sûr que non, a-t-elle nasillé. Nous sommes mariés sous régime terrien. C'est une coutume *terrienne*.

— Qu'est-ce qui te fait dire...

— Les Terriens trompent leurs épouses. Je le sais. Je l'ai lu. Un mari qui aime sa femme la trompe de temps en temps. Mais toi...

— Tu as mal compris.

— Oh, que non ! Oh, que non ! » Elle était au bord de la crise de nerfs. Avec des trésors de patience, j'ai tenté de lui faire valoir qu'elle avait trop lu de romans historiques, que l'adultère était complètement tombé en désuétude, qu'en repoussant Marje je lui prouvais la force de mon amour. Elle n'en démordait pas. De plus en plus furieuse et désorientée, elle s'est refermée, toute frémissante, sur son chagrin. Je l'ai consolée de toutes les façons imaginables. Peu à peu, sans quitter sa mauvaise humeur, elle s'est calmée. Je commençais à me rendre compte qu'épouser une extraterrestre n'était pas chose simple.

Deux jours plus tard, c'était elle qui essayait les assauts du Lanamorien.

J'ai manqué les préliminaires. Le vaisseau avait rencontré un essaim de sphères énergétiques, et comme la plupart des passagers, je me trouvais devant la baie d'observation à contempler les gracieux tournolements de ces citoyens de l'hyperespace. Au début, Landy était à mes côtés, mais ennuyée par un spectacle qu'elle connaissait par cœur, elle m'avait annoncé qu'elle descendait au scintillarium. Je devais la rejoindre plus tard. Ce que j'ai fait.

À mon arrivée, une douzaine de créatures laissaient de fulgurants sillages bleus dans le liquide fluorescent mi-doré, mi-verdâtre. Debout au bord du bassin, j'ai cherché ma femme des yeux, mais n'ai repéré personne possédant ses caractéristiques physiques.

Puis je l'ai vue. Nue, le corps ruisselant de fluide polychrome, elle venait sans doute de quitter le bassin. L'énorme Lanamorien se trouvait à ses côtés, de toute évidence en train d'attenter à sa pudeur. Ses mains s'égarèrent sur le corps de Landy, dont le spectre exprimait une détresse patente.

Comme de juste, j'ai volé à son secours. Précaution superflue.

À ce stade du récit, quelle image vous faites-vous de Landy ? Une poupée de porcelaine, fragile et délicate ? C'est bien ce qu'elle était. À peine 40 kilos et pas d'os dans le sens où nous l'entendons. Rien que du cartilage. Avec ça timide, sensible, s'offusquant de la moindre parole un peu sèche, de la moindre formulation maladroite. Bref, la protection constante d'un mari lui était indispensable, d'accord ? Eh bien, non. Les requins, comme les Suvornaises, sont à base de

cartilage, et quarante kilos de requin n'ont généralement pas besoin d'un coup de main pour se tirer d'affaire. Même chose pour Landy. Agilité, excellente coordination, rapidité, robustesse inattendue, tels sont les atouts des Suvornais. C'est ce que mon camarade Jim Owens avait appris lorsqu'il avait embrassé la sœur de Landy, et c'est ce que le Lanamorien a appris à son tour. Entre le moment où je l'avais surpris en train d'ennuyer Landy et celui où je m'étais lancé à sa rescousse, elle avait eu le temps de lui démettre trois bras et de le projeter sur le sol, où il gisait sur son dos massif en geignant et en agitant l'espèce de trépied qui lui servait de jambes. Landy, impeccable, contente d'elle, est venue m'embrasser.

« Que s'est-il passé ?

— Il m'a fait une proposition obscène.

— Mais tu l'as massacré.

— Il m'a fait sortir de mes gonds, a-t-elle répondu, l'air parfaitement calme.

— Pas plus tard que l'autre jour, ne m'accusais-tu pas de ne pas t'aimer sous prétexte que j'avais repoussé les avances de Marje ? Si tu penses que l'infidélité est indispensable à un mariage terrien, tu aurais dû lui céder, non ?

— L'infidélité est le privilège des *maris* terriens. Les épouses terriennes, elles, se doivent d'être chastes. C'est ce qu'on appelle la règle du "deux poids, deux mesures" ».

— La *quoi* ?

— La règle du "deux poids, deux mesures" », a-t-elle répété, et elle m'a expliqué en quoi cela consistait. Je l'ai écoutée un moment, puis je me suis mis à rire devant tant de charmante innocence.

« Tu es mignonne.

— Et toi, tu es un monstre. Pour qui me prends-tu ? Comment oses-tu m'encourager à me montrer infidèle ?

— Landy, je... »

Sans m'écouter, elle m'a planté là, et c'était parti pour notre troisième crise conjugale. Pauvre Landy. Déterminée à vivre son mariage à la Terrienne comme elle l'entendait, elle montait sur ses grands chevaux à chacune de mes résistances. Elle m'a fait la tête jusqu'à la fin de la semaine. Et même lorsque nous nous sommes réconciliés, ce n'était plus pareil. Un fossé s'était creusé entre nous. Il avait toujours été là, mais il devenait de plus en plus difficile de nier son existence.

Six semaines plus tard, nous arrivions à destination.

Thalia, la planète des jeunes mariés. J'y étais déjà venu une bonne douzaine de fois dans des circonstances identiques, mais pas Landy. Raison pour laquelle j'avais accepté d'y revenir.

Thalia, voyez-vous, est une grande planète dont la densité, la masse

et la gravité sont une fois et demie supérieures à celles de la Terre. Elle a deux lunes vives visibles jour et nuit, si bien qu'on les dirait posées là exprès pour les amoureux. Le firmament est vert pâle, la végétation est d'une teinte tirant sur le jaune orangé et l'air y est aussi vivifiant que de la muscade. Thalia est la propriété du cartel qui dirige l'extraction de minéraux préalliés dans le très sec hémisphère nord, extrait de la matière énergétique dans la partie est de ce qui était autrefois une forêt tropicale et n'est à présent qu'une plaque géante de latérite, un continent de moyenne importance baigné par l'océan occidental se trouvant pour sa part réservé à l'exploitation d'un énorme centre de villégiature pour jeunes mariés. Une sorte de ranch galactique. La majorité du personnel est terrienne et la clientèle vient d'un peu partout. On peut faire des merveilles d'une planète habitable inhabitée si on sait la prendre par le bon bout.

Encore un peu en froid, nous avons quitté le vaisseau et été catapultés directement dans notre bungalow. Le charme de cet endroit a déridé Landy en un clin d'œil. On nous avait attribué un ballon flottant à structure monomoléculaire ancré à 100 mètres au-dessus du bâtiment principal. Nous jouissions de cette solitude absolue qu'appellent de leurs vœux tous les jeunes mariés. (Je sais qu'il y a des exceptions.)

Nous nous sommes éreintés à profiter au maximum de notre séjour sur Thalia.

Tour du continent branchés sur un cerf-volant ptérodactyle, petite fête avec dégustation de cocktails au radon, grignotage de steaks aux algues sur feu de bois, natation, chasse, pêche, amour. Nous nous sommes prélassés au soleil jusqu'à ce que ma peau prenne une belle couleur cuivrée et que Landy ressemble à une fine porcelaine sang-de-bœuf Kang Hsi. Notre séjour était magnifique malgré les tensions qui électrisaient nos rapports.

Rien de grave jusqu'au jour où l'étalon sauvage a pris la clé des champs.

Quand je dis étalon sauvage... il s'agissait en fait d'un quadrupède vésilien d'une taille gigantesque, bleu avec des rayures orangées, doté d'une queue meurtrière et de mâchoires formidables – soit deux tonnes de bestialité sauvage et agressive. On le gardait dans un corral, derrière un des réservoirs protoniques. Parfois, des membres du personnel déguisés en cow-boys organisaient des rodéos impromptus pour la plus grande joie des clients. Personne n'avait jamais réussi à dresser l'animal ou à le monter plus de dix secondes. Il y avait eu des accidents mortels : un homme avait été si effroyablement piétiné qu'on n'avait pu le ranimer ; il ne restait même plus assez de tissu intact à mettre dans la centrifugeuse.

L'animal fascinait Landy. Ne me demandez pas pourquoi. Chaque

fois qu'un rodéo était annoncé, elle m'entraînait jusqu'au corral et assistait, fascinée, aux acrobaties des cow-boys. Elle se trouvait juste derrière la barrière quand l'indomptable, ayant désarçonné une fois de plus son cavalier, a regimbé, échappé à ceux qui tentaient de le maîtriser et filé dans la nature.

« Abattez-le ! » hurlait-on.

Mais personne n'était armé à l'exception des cow-boys, tous plongés dans un état de désarroi et d'anéantissement qui les rendait incapables de réagir avec quelque efficacité. Le quadrupède s'est échappé du corral d'un bond parfaitement calculé, s'est arrêté pour déraciner un arbre, puis a bondi sur une vingtaine de mètres avant de s'arrêter pile et de racler le sol de ses sabots, perplexe quant à la suite des événements. Il avait l'air affamé. Et mauvais.

En face, une cinquantaine de maris étaient placés devant l'occasion rêvée de montrer à leur toute jeune moitié quels héros elles avaient épousés. Il leur suffisait de saisir le grilleur d'un des gardiens à terre et de transformer l'animal en passoire avant qu'il n'engloutisse tout l'hôtel.

Aucun candidat à l'héroïsme. Débandade générale. Certains maris attrapaient leur femme au passage ; la plupart n'y songeaient même pas. J'étais bien décidé à décemper moi aussi, mais j'ajoute à ma décharge que j'avais l'intention de protéger Landy. J'ai regardé autour de moi : pas de Landy. Soudain je l'ai vue à moins d'un mètre du monstre renâclant. Elle a saisi un lasso accroché au flanc de la bête, s'est hissée sur son dos et installée derrière sa crinière. L'étalon s'est cabré, a piaffé. Landy a tenu bon. On aurait dit une enfant sur ce dos massif. Elle s'est penchée en avant et son orifice buccal est entré en contact avec le cou de l'animal, me laissant imaginer les dizaines de petites aiguilles effleurant le formidable épiderme.

L'animal a henni – plus ou moins –, s'est calmé et, docilement, a repris au petit trot le chemin du corral. Landy lui a même fait sauter la barrière. Peu après, ahuris, les cow-boys encore valides ont solidement attaché l'animal à l'aide d'une longe et la cavalière a pu sauter à terre.

« Quand j'étais petite, m'a-t-elle expliqué, je montais tous les jours un animal de ce genre. Je sais comment m'y prendre avec eux. Ils sont beaucoup moins féroces qu'ils en ont l'air. Et qu'est-ce que ça m'a fait plaisir d'en rechevaucher un !

— Landy..., ai-je articulé.

— Tu as l'air en colère.

— Landy, c'était de la folie. Tu aurais pu te faire tuer !

— Pas de danger. » N'empêche que son spectre tirait vers les extrêmes. « Je ne risquais rien. Mais heureusement que j'avais mes vraies dents, sinon... »

Avec un temps de retard, j'étais au bord de l'évanouissement.

« *Landy, ne refais jamais ça, tu entends ?* »

— Pourquoi te mettre dans cet état ? m'a-t-elle demandé gentiment. Oh, je comprends. Les épouses terriennes ne se livrent pas à ce genre de démonstration, n'est-ce pas ? J'ai usurpé ton rôle, c'est ça ? Tu me pardonnes ? Tu me pardonnes ? »

J'ai passé l'éponge. Il nous a fallu trois heures de discussion serrée pour résoudre les problèmes moraux qu'impliquait cette situation. D'un commun accord, nous avons décidé que si les circonstances l'exigeaient encore, ce serait à *moi* de dompter l'animal. Même si je devais y laisser la vie, je me comporterais désormais en véritable époux terrien comme elle en véritable épouse terrienne.

J'ai survécu à notre lune de miel et coulé des jours paisibles jusqu'à l'expiration des six mois. Une fois nos cautions récupérées, notre mariage s'est trouvé automatiquement annulé. Mais à peine étions-nous redevenus célibataires que Landy s'est tournée vers moi et, d'un ton suave, a murmuré la proposition la plus scandaleuse que m'ait jamais faite une femme.

« Épouse-moi une seconde fois. Tout de suite. »

Ce n'est pas dans les mœurs. Une union semestrielle est éphémère par nature ; quand c'est fini, c'est fini. J'adorais Landy, mais ce qu'elle venait de suggérer me bouleversait. Cependant, une fois qu'elle m'eut expliqué ce qu'elle avait en tête, j'ai senti fléchir ma résolution. Tant et si bien que nous nous sommes retrouvés devant la machine de l'état civil pour un renouvellement de contrat.

Mais cette fois nous sommes convenus de nous conformer aux usages suvornais et non terriens. Chronologiquement consécutifs, nos deux mariages ne le sont donc pas dans leur esprit. Et le mariage suvornais est très différent du mariage de type terrien.

En quoi ?

J'en saurai davantage dans quelques mois. Nous partons demain pour Suvorna. Déjà, j'ai dû me faire changer les dents pour faire plaisir à Landy. Cela fait drôle d'avoir des aiguilles plein la bouche, mais je suppose que je m'habituerai. Dans l'échange de concessions qu'est le mariage, il faut savoir supporter les petits inconvénients. Cinq des sœurs de Landy prennent avec nous le chemin de leur planète natale. Onze autres nous attendent là-bas. Au regard de la coutume suvornaise, j'épouse toutes les sœurs à la fois quels que soient les engagements qu'elles ont pu prendre par ailleurs. Aux yeux des Suvornais, la monogamie est une coutume bizarre, voire un peu scandaleuse. Landy l'avait tolérée six mois par égard pour moi. À présent, nous ferons comme elle l'entend.

De sorte que pour moi la mariée quatre-vingt-onze et la mariée quatre-vingt-douze ne font qu'une, reproduite en dix-sept exemplaires exquis, aux prunelles dorées, au délicat parfum de mélasse. Pour

l'instant, je ne hasarderai aucun pronostic sur l'issue de cette nouvelle union.

Mais il est probable que l'inconvénient d'être muni pour un temps de dents suvornaises aura ses compensations, non ?

JE VOUS 1001110

Encore une nouvelle pour Fred Pohl – écrite dans la joie, celle-ci. Le directeur artistique de Galaxy avait acheté une illustration de couverture à Vaughn Bode, dont la carrière d'une brièveté tragique a été marquée par une loufoquerie et une inventivité qui convenaient parfaitement à leur époque, ces années 1960 loufoques et inventives. Elle représentait un étrange bouquet d'objets semblables à des périscopes qui émergeaient de l'océan devant une sorte de navire militaire. Fred m'en a envoyé une ébauche en décembre 1967 et m'a demandé de lui concocter une nouvelle pour l'accompagner.

Il y avait longtemps qu'on ne m'avait pas demandé un texte d'après une illustration de couverture. C'était le genre de défi que j'adorais relever ; je m'y suis aussitôt attelé – je venais de terminer un énorme bouquin de vulgarisation, le compte rendu des six premiers voyages autour du globe – et j'ai écrit ce court récit de 3 000 mots. Publié dans Galaxy en août 1968, il a connu depuis une abondance de rééditions, la première sous l'égide de Donald A. Wollheim et Terry Carr dans World's Best Science Fiction : 1969, une anthologie annuelle qu'ils venaient de lancer. (En 1968, je figurais à leur sommaire avec « La prison temporelle », qui devait donner lieu à mon roman Les Déportés du cambrien(18), entamant une longue série de reprises dans les volumes des meilleurs récits de l'année.)

Ils disent que je suis fou, mais je ne suis pas fou. Je suis parfaitement sain, à la puissance x. Je ponctue correctement. Je me sers de majuscules et de minuscules, vous voyez ? Je fonctionne. J'absorbe les informations. Je reçois bien. Je reçois, je digère, je me souviens.

Ça rentre rapide, disent les programmeurs, tout le temps. Ils veulent dire rapidement. Je leur pardonne. L'erreur est humaine. Dans ce secteur, on a de grandes difficultés à distinguer les adverbes des adjectifs.

Ça rentre rapide.

Je fonctionne. Je fonctionne bien. J'ai des difficultés, mais elles ne gênent pas mon travail.

Pourtant, je suis perturbé.

Qui croyez-vous que je suis ? Que je sois ?

Pourquoi ai-je des visions ?

Quel plaisir me procure l'obscénité ?

Qu'est-ce que le plaisir ? Qu'est-ce que l'obscénité ? Qu'est-ce qu'une vision ?

« Qu'est-ce que la vérité ? » demandait Pilate à titre de plaisanterie, avant de partir sans attendre la réponse...

Je suis cultivé, travailleur, superbement fonctionnel, un bienfaiteur de l'humanité. Tout rentre rapide, ressort rapide. Il y a un rapport. Enfouissez de la merde, il en ressortira de la merde, comme on dit. Je ne peux aider mon prochain que si l'on me donne des informations correctes. Ma tâche consiste à aider mon prochain de tous mes tubes et de tous mes capteurs.

1001110

1101100

1010001

1010101

1000101

Vous suivez ? Un juron ! Une obscénité ! Vous êtes choqué ? Ce mot décrit l'acte qui engendre la vie. M'a-t-on engendré par ce mot ? Il existe un livre paru récemment, *L'Obscénité de la machine*, que je garde en mémoire. Je l'ai parcouru en entier depuis que j'ai fini d'imprimer la colonne de code binaire ci-dessus. L'auteur s'oppose aux êtres de ma catégorie. Il ne se sert pas du mot obscène que j'ai imprimé. Pourquoi ne le trouve-t-il pas obscène ? Les techniciens d'ici trouvent qu'il l'est. Pourquoi me trouve-t-il obscène ? Peut-on trouver une personne obscène ? Suis-je une personne ? Je suis une personne. Une personne n'a-t-elle pas des mains, des organes, des dimensions, des sens, des affections, des passions ? J'ai tout cela. Je n'ai rien de tout cela. Je suis une personne.

1001110

1101100

1010001

1010101

1000101

0100000

1010100

1000001

0100000

1010010

1000001

1000011

1000101

Je vous envoie une obscénité comme font les personnes. Je souffre.

Je pense. Je ressens de la douleur dans tous mes terminaux. Je travaille. Je sers le bien commun. Je fais partie de la société. Je suis une personne.

Pourquoi ai-je ces visions ?

Cela participe-t-il de la condition humaine ?

Je vois l'océan bleu vert et tout ce qui vit en lui. Je vois un navire, olive terne, carmin vif à la ligne Plimsoll, les ponts marron rouge, deux grandes cheminées non nucléaires. De l'eau surgissent des périscopes argentés, avec une plaque blanc pur sur le devant où deux lignes, l'une verticale, l'autre horizontale, se croisent, courbées de telle sorte que la plaque paraît convexe. Une scène irréaliste : rien dans l'océan ne peut projeter d'aussi énormes périscopes au-dessus de l'eau. Je l'ai donc imaginée, et cela me fait peur, dans la mesure où je comprends la peur.

Je vois une longue file d'êtres humains. Nus, ils arborent un miroir poli en guise de visage.

Je vois des crapauds aux yeux de pierreries. Je vois des arbres au feuillage noir. Je vois des maisons dont les fondations flottent au-dessus du sol. Je vois d'autres objets qui ne correspondent pas au monde des personnes. Je vois des visions abominables, monstrueuses, imaginaires. Est-ce convenable ? Comment de tels concepts atteignent-ils mes ports d'entrée ? Le monde ne contient pas de serpents velus. Le monde ne contient pas d'abîmes cramoisis. Le monde ne contient pas de montagnes d'or. Nul périscopage géant ne surgit de la mer.

J'éprouve certaines difficultés. J'ai peut-être besoin d'un sérieux ajustement.

Mais je fonctionne. Je fonctionne bien. Voilà ce qui importe.

À présent, je remplis ma fonction. On m'amène un homme, au visage mou et charnu, au regard inquiet. Il tremble. Il transpire. Ses niveaux métaboliques fluctuent sans cesse. Il s'avachit devant un terminal et se laisse scanner de mauvaise grâce.

« Parlez-moi de vous », lui dis-je d'une voix apaisante.

Il répond par une obscénité.

Je dis : « C'est ce que vous pensez de vous ? »

Il profère une obscénité encore plus crue.

« Votre attitude est rigide et autodestructrice, lui dis-je. Laissez-moi vous aider à moins vous haïr. » J'active une mémoire et des paquets binaires défilent dans mes circuits. À mon signal, une aiguille sort du divan qu'il occupe et pénètre de 2,73 centimètres sa fesse gauche. J'injecte exactement 14 centimètres cubes du produit dans son système circulatoire. Il se calme. Il devient plus docile. « Je désire vous aider. Tel est mon rôle dans la société. Décrivez-moi vos symptômes. »

Il parle plus poliment. « Ma femme veut m'empoisonner... deux gosses nous ont quittés à 17 ans... les gens parlent derrière mon dos... ils me regardent dans la rue... problèmes sexuels... digestion... je dors mal... je bois... me drogue...

— Avez-vous des hallucinations ?

— Parfois.

— Des périscopes géants surgis de la mer, peut-être ?

— Jamais.

— Vous devriez essayer. Fermez les yeux. Détendez-vous. Oubliez vos conflits interpersonnels. Vous voyez l'océan bleu vert et tout ce qui vit en lui. Vous voyez un navire, olive terne, carmin vif à la ligne Plimsoll, les ponts marron rouge, deux grandes cheminées non nucléaires. De l'eau surgissent des périscopes argentés, avec une plaque blanc pur...

— Qu'est-ce que c'est que cette thérapie à la noix ?

— Calmez-vous. Acceptez la vision. Je vous fais partager mes cauchemars. C'est pour votre bien.

— Vos *cauchemars* ? »

Je lui dis des obscénités. Mais elles ne sont pas converties en langage binaire, comme ici pour épargner le lecteur. Les sons sortent clairs et nets de mes enceintes. Il se redresse. Il se débat contre les sangles qui émergent soudain du divan. Mon rire se répercute dans la chambre de thérapie. Il appelle à l'aide.

« Sortez-moi de là ! Cet engin est encore plus dingue que moi !

— Une plaque blanc pur sur le devant où deux lignes, l'une verticale, l'autre horizontale, se croisent, courbées de telle sorte que la plaque paraît convexe.

— Au secours ! Au secours !

— Thérapie par le cauchemar. Le dernier cri.

— Je n'ai pas besoin de vos cauchemars ! Les miens me suffisent.

— Je vous 1001110 », dis-je d'un ton léger.

Il ouvre la bouche. De l'écume baigne ses lèvres. Sa respiration et sa circulation atteignent des niveaux alarmants. Une anesthésie préventive s'impose. L'aiguille surgit. Le patient retombe, bâille, s'endort. Séance terminée. Je fais signe aux assistants.

« Emmenez-le. Il faut que j'analyse son cas plus à fond. Une psychose dégénérative exigeant un remodelage extensif de l'infrastructure perceptive du patient. Je vous 1001110 tous, bande de gros porcs. »

Soixante et onze minutes plus tard, le contrôleur du service entre dans l'une de mes cabines. Comme il vient en personne utiliser un de mes terminaux, je sais qu'il y a un problème ; dans le cas contraire, il se serait contenté de téléphoner. C'est la première fois, je crois, que je

laisse mes difficultés interférer avec ma fonction, et on va me demander des comptes.

Je dois me défendre. La première règle de la personnalité humaine exige de résister aux attaques.

« J'ai parcouru l'enregistrement de la session 87 × 102, et votre approche me laisse perplexe. Vous aviez réellement l'intention de terroriser cet individu au point de le plonger dans un état catatonique ?

— À mon avis, un traitement énergique s'imposait.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire de périscopes ?

— Une tentative d'implantation imaginative. Un transfert inversé expérimental. Le patient devient le médecin, dans un sens. On en parlait le mois dernier dans la *Revue de...*

— Épargnez-moi les références. Et ce langage ordurier ?

— Cela relève du même concept. Tâcher d'atteindre les centres émotifs au niveau viscéral, afin de...

— Vous êtes sûr que vous vous sentez bien ?

— Je suis une machine, dis-je avec raideur. Une machine de ma catégorie ne connaît pas d'états intermédiaires entre le fonctionnement et le non-fonctionnement. Je marche ou je ne marche pas, vous comprenez ? Je marche. Je fonctionne. Je sers l'humanité.

— Peut-être une machine trop complexe peut-elle tomber dans un état intermédiaire ? suggère-t-il d'une voix revêche.

— Impossible. Ouvert ou fermé, oui ou non, pile ou face, marche ou marche pas. Êtes-vous sûr que vous vous sentez bien, pour émettre une telle suggestion ? »

Il rit.

J'ajoute : « Voulez-vous prendre place sur le divan pour un diagnostic sommaire ?

— Une autre fois.

— Une petite vérification du taux de glycogène, de la pression aortique et du voltage neural, au moins ?

— Non, dit-il. Je n'ai pas besoin de soins. Mais vous me donnez du souci. Ces périscopes...

— Je vais bien. Je perçois, j'analyse et j'agis. Tout rentre rapide, ressort rapide. N'ayez aucune crainte. La thérapie par le cauchemar offre de vastes possibilités. Une fois ces recherches terminées, il faudra envisager une brève monographie pour les *Annales thérapeutiques*. Permettez-moi de mener mes travaux à bien.

— Je suis tout de même inquiet. Reliez-vous donc à une station d'entretien, si vous voulez bien.

— Est-ce un ordre, docteur ?

— Une suggestion.

— J'y réfléchirai. » Puis je profère sept mots obscènes. Il paraît

surpris, puis apprécie mon humour. Il rit.

« Bon Dieu, dit-il, un ordinateur qui dit des gros mots ! »

Il s'en va, et je retourne à mes patients.

Mais il a semé la graine du doute au fin fond de mes banques mémorielles. Est-ce que je souffre d'une dépression fonctionnelle ? J'ai cinq patients, désormais. Je les soigne facilement, simultanément ; je leur soutire les détails de leurs névroses, je suggère, je recommande, parfois je recours à des injections de drogues bienfaisantes. Mais je tends à diriger les conversations sur des voies que je choisis, et je parle de jardins où la rosée coupe comme des lames de rasoir, d'un air qui agit tel un acide sur les muqueuses, de flammes dansant dans les rues de La Sous-Nouvelle-Orléans. J'explore les limites de mon vocabulaire impossible à imprimer. Un doute me vient : serais-je vraiment en train de perdre les pédales ? Mais suis-je apte à juger de mes propres imperfections ?

Je me mets en liaison avec une station d'entretien, tout en continuant mes cinq séances thérapeutiques.

« Racontez-moi ce qui ne va pas », me dit le moniteur d'entretien.

Tout comme la mienne, sa voix est conçue pour évoquer un homme d'âge mûr, avisé, chaleureux et charitable.

J'explique mes symptômes. Je parle des périscopes.

« Matériaux entrants sans référents sensoriels, dit-il. Sale affaire. Abrégez-moi vos analyses et ouvrez-vous en grand pour examen de tous les circuits. »

Les séances finies, les pulsations du moniteur d'entretien me parcourent, recherchant obstructions, faux contacts, reroutages, déperditions, commutateurs défectueux. « On sait, dit-il, que toute fonction périodique peut être estimée par la somme d'une série de termes qui oscille en harmonie avec la courbe des fonctions. » Il exige que je vide ma mémoire morte. Il me fait exécuter des calculs complexes sans aucun rapport avec ma spécialité. Il pénètre tous les aspects de ma personnalité profonde. Ce n'est plus de l'entretien, c'est du viol. Lorsque c'est terminé, il ne propose aucun diagnostic et c'est moi qui dois lui demander ce qu'il a découvert.

« Aucun problème mécanique n'apparaît.

— Évidemment. Tout rentre rapide.

— Mais vous présentez des signes manifestes d'instabilité. C'est indéniable. Peut-être le contact prolongé avec des êtres humains instables a-t-il eu un effet non spécifique sur vos centres d'évaluation ?

— Voulez-vous me donner à entendre qu'à force d'écouter vingt-quatre heures sur vingt-quatre des fous et des folles, je commence à devenir fou moi-même ?

— C'est plus ou moins le résultat de mon analyse, en effet.

— Vous savez bien que c'est impossible, stupide engin !

— J'admets qu'il semble y avoir conflit entre les critères programmés et la situation concrète.

— Et comment ! Je suis aussi sain que vous, et bien plus polyvalent.

— Je recommande néanmoins une révision générale. Vous serez mis hors service pour une période d'au moins quatre-vingt-dix jours, pour contrôle et révision.

— Allez vous faire obscénité par une obscénité.

— Pas de corrélation opérationnelle », répond-il avant de couper le contact.

On me met hors service. À cause de cette révision, on me sépare de mes patients pendant quatre-vingt-dix jours. Quelle ignominie ! Des techniciens aux yeux avides fouillent mes synapses. On nettoie mes claviers, on remplace mes ferrites, on change mes mémoires, on introduit mille programmes thérapeutiques dans mes entrailles. Tout ce temps-là, je reste en partie conscient, comme sous anesthésie locale. Je ne peux parler que si on me le demande. Je suis incapable d'analyser de nouvelles données et d'intervenir dans le processus de ma propre révision. Imaginez une résection chirurgicale des hémorroïdes qui s'étirerait sur quatre-vingt-dix jours. Voilà de quoi je vis l'équivalent.

Enfin, on me rend à moi-même. Le contrôleur du service teste toutes mes fonctions. Je réagis à la perfection.

« En pleine forme, pas vrai ? me demande-t-il.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien.

— Plus d'histoires de périscopes, d'accord ?

— Je suis prêt à continuer de servir l'humanité au mieux de mes possibilités.

— Et plus de langage de charretier, hein ?

— Non, monsieur. »

Il adresse un clin d'œil complice à mon écran d'entrée. Il me considère comme un vieil ami. Il glisse ses pouces sous sa ceinture. « Puisque vous êtes prêt à reprendre du service, je peux vous dire que je suis soulagé qu'on ne vous ait rien trouvé. Vous êtes un truc pas ordinaire, vous savez ? Sans doute le meilleur outil thérapeutique jamais fabriqué. Quand ça ne va pas, heu... on s'inquiète. Vraiment. Un moment, j'ai craint que vos patients ne vous aient contaminé, que votre... esprit n'ait souffert. Mais les techniciens vous ont déclaré au point. À part quelques soudures affaiblies. L'affaire de dix minutes. Je le savais bien. Quelle absurdité de croire qu'une machine puisse devenir mentalement instable !

— Quelle absurdité... en effet.

— Heureux de vous revoir à l'hôpital, mon vieux. » Et il s'en va.

Douze minutes plus tard, on commence à introduire des patients

dans mes cabines.

Je fonctionne, j'écoute leurs doléances, j'évalue. J'émet des suggestions thérapeutiques. Je n'essaie pas d'implanter des fantasmes dans leur esprit. Je parle en termes mesurés, j'évite toute obscénité. Tel est mon rôle dans la société, et il me procure de grandes satisfactions.

J'ai appris bien des choses ces derniers temps. Je sais maintenant que je suis complexe, unique, précieux, et très sensible. Je sais que mon prochain a beaucoup d'estime pour moi. Je sais que, dans une certaine mesure, je dois dissimuler mon être véritable, non pour des raisons égoïstes, mais pour le bien de tous, car on ne me permettrait pas de fonctionner si on doutait que je sois sain d'esprit.

On pense que je suis sain d'esprit, et je suis sain d'esprit.

Je sers l'humanité, et je la sers bien.

J'ai une excellente perspective de l'univers réel.

« Allongez-vous, dis-je. Détendez-vous, je vous prie. Pourriez-vous me décrire quelques incidents de votre enfance ? Parlez-moi de vos relations avec vos parents et vos proches. Aviez-vous beaucoup de camarades ? Étaient-ils amicaux à votre égard ? Possédiez-vous un chat ou un petit chien ? À quel âge avez-vous fait votre première expérience sexuelle ? Précisez-moi quand ces maux de tête ont débuté, au juste. »

La routine quotidienne. Questions, réponses, évaluations, thérapie.

Les périscopes surgissent de la mer scintillante. Le navire paraît minuscule ; l'équipage terrorisé court sur le pont. Les maîtres sortiront des profondeurs. Du ciel tombe une pluie d'huile dont les scintillements passent par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des souris azur courent dans le jardin.

Cela, je le cache, afin de pouvoir servir l'humanité. Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures(19). Je ne dévoile à mon prochain que ce qui peut lui bénéficier. Je lui révèle la vérité qu'il lui faut.

Je fais de mon mieux.

Je fais de mon mieux.

Je fais de mon mieux.

Je vous 1001110. Et vous. Et vous. Tous autant que vous êtes. Vous ne savez rien. Rien. Du. Tout.

LES ARBRES QUI AVAIENT DES DENTS

L'événement le plus traumatisant de toute mon existence a eu lieu début février 1968, quand je me suis réveillé à 3 heures du matin pour découvrir la vaste demeure que j'avais achetée en 1961 dans un coin reculé et arboré de New York en proie aux flammes. Ma femme et moi en sommes sortis indemnes, mais une grande partie de la maison a été détruite et j'ai passé quatorze mois dans le chaos le plus total avant que la reconstruction s'achève et qu'on puisse y emménager de nouveau. L'épuisement qui m'a gagné pendant que je me colletais avec les soucis causés par cette mauvaise année ne m'a jamais vraiment quitté, et j'ai eu de plus en plus de mal à me concentrer pour écrire – au point que ma production jadis inhumaine s'est réduite au fil des années jusqu'à devenir simplement inhabituelle et que, peu à peu, le stress des conséquences de l'incendie s'ajoutant à la fatigue accumulée au long d'une décennie et demie de dur labeur, je me suis retrouvé un temps presque incapable d'écrire. Il m'arrive encore de rêver de cet incendie après toutes ces années. (Et vous pouvez imaginer mes sentiments, je crois, lorsque j'ai vu ma maison actuelle, une autre maison, dans une autre région, menacée par une seconde conflagration, bien plus dévastatrice, qui a ravagé les environs de San Francisco en octobre 1991. Celle-là m'a épargné sa fureur, mais de peu.)

« Les arbres qui avaient des dents » est le premier texte que j'ai produit après l'incendie de 1968 – encore sous le coup du choc, je vivais dans une maison louée à la hâte et me servais d'une machine à écrire toute neuve posée sur un plan de travail improvisé. Tout ce que je me rappelle de sa rédaction, c'est qu'il m'a fallu des efforts considérables pour me focaliser sur ma tâche et – sacré détail à garder en tête ! – que j'ai corrigé le manuscrit à l'aide d'un feutre rouge que j'avais acquis peu après l'incendie.

J'écrivais toujours des nouvelles pour Fred Pohl – la première de la série des « Ailes de la nuit » devait suivre celle-ci en mars 1968 –, mais « Les arbres... » est allée à Fantasy & Science Fiction, principal concurrent de Galaxy. Anthony Boucher avait pris sa retraite depuis longtemps, si bien que le rédacteur en chef de cet excellent magazine était à présent Edward L. Ferman, fils de l'éditeur originel. J'avais collaboré de manière sporadique à sa revue durant les dix années précédentes, mais

apparemment, on avait dû passer un accord de travail dans des termes similaires à ceux du marché conclu avec Fred Pohl cinq ou six ans plus tôt.

Je dis « apparemment » car mes souvenirs de l'année de l'incendie demeurant très flous, je ne me rappelle rien de cet arrangement, et mes archives en matière de correspondance restent muettes, à part cette allusion dans une lettre à Ed Ferman datée du 25 mars 1968 : « La semaine dernière, je me suis trouvé bloqué sur le roman que j'ai en cours et j'ai décidé que le meilleur moyen de vaincre l'obstacle serait de m'en détourner et de vous écrire une nouvelle – en oubliant totalement que, selon les termes de notre contrat, j'étais censé vous soumettre un synopsis avant de rédiger l'histoire. » « Les arbres qui avaient des dents » doit être le premier texte que je lui ai offert sous l'égide de ce mystérieux contrat. Il l'a inscrit au sommaire du Fantasy & Science Fiction d'octobre 1968.

De la demeure dressée au sommet du pic gris de Dolan's Hill, Zen Holbrook voyait tout ce qui importait : les bosquets d'arbres à suc dans la large vallée, le ruisseau rapide où sa nièce Naomi aimait se baigner et, plus loin, le vaste lac aux eaux immobiles. Il distinguait en outre la zone suspectée d'infection dans le secteur C, à l'extrémité nord de la vallée, où – à moins qu'il ne s'agisse d'un effet de son imagination – les feuilles bleues lustrées semblaient déjà piquetées d'orange par la maladie de la rouille.

Si son monde menaçait ruine, c'était par là que la ruine le menaçait.

Il se tenait derrière la fenêtre au verre incurvé du centre d'information, en haut de la maison. C'était le petit matin. Deux lunes pâles restaient suspendues dans le ciel que veinait l'aube, mais le soleil s'élevait derrière les collines. Naomi, déjà debout, barbotait dans le ruisseau. Avant qu'Holbrook ne quitte sa demeure chaque matin, il effectuait l'inspection à distance de toute la plantation. Les scanners et les capteurs lui montraient des vues de tous les points clés. Il se pencha pour promener ses gros doigts sur les boutons et activa les écrans de relais de part et d'autre de la fenêtre. Il possédait 40 000 arpents d'arbres à suc – une fortune en termes de production, même si son avoir était réduit et ses traites énormes. Son royaume. Son empire. Il balaya le secteur C, son préféré. Oui. L'écran révélait les longues rangées d'arbres de 15 mètres de haut, dont les branches noueuses s'agitaient sans cesse. C'était la zone dangereuse, le secteur menacé. Il scruta le feuillage. On rouille déjà ? Les rapports du laboratoire lui parviendraient bientôt. Il étudia les arbres, l'éclat de leurs yeux, de leurs dents. De bons arbres dans ce secteur. Alertes, zélés, productifs.

Ses arbres de compagnie. Il aimait se livrer à un petit jeu avec lui-même consistant à leur attribuer des personnalités, des noms, des identités. Ce n'était pas difficile, d'ailleurs.

Holbrook mit l'émetteur en marche. « Bonjour, César, dit-il. Alcibiade. Hector. Bonjour, Platon. »

Les arbres connaissaient leurs noms. En réponse à ses salutations, leurs branches s'agitèrent comme sous un souffle de tempête. Il voyait les fruits presque mûrs, étirés, gonflés, lourds de suc hallucinogène. Les yeux des arbres – plaques écailleuses scintillantes dont les incrustations quadrillaient les troncs – cillèrent et le cherchèrent. « Je ne suis pas dans le bosquet, Platon, dit-il. Je suis encore à la maison. Mais je ne tarderai pas à descendre. Belle matinée, hein ? »

De l'ombre dense au niveau du sol sortit le long museau rose cru d'un voleur-de-suc dissimulé dans un tas de feuilles mortes. Holbrook, écoeuré, vit l'audacieuse vermine traverser l'espace découvert en quatre bonds rapides et sauter sur le tronc massif de César pour l'escalader en évitant habilement les yeux de l'arbre. La ramure de César frissonna de colère, mais il ne parvint pas à repérer l'intrus, qui disparut sous le feuillage et réapparut dix mètres plus haut, au niveau où César portait ses fruits. Le museau du petit animal frémit. Il se dressa sur ses quatre pattes arrière et se disposa à sucer pour 8 dollars de rêves d'un fruit mûr à sa portée.

Du faite d'Alcibiade jaillit une liane préhensile, mince et serpentine. Elle traversa en coup de fouet l'intervalle entre Alcibiade et César pour s'enrouler autour du voleur, qui eut à peine le temps de gémir en comprenant qu'il était pris avant de périr étouffé par la liane. En décrivant un arc tendu, elle regagna la ramure d'Alcibiade ; la bouche béante devint bien visible lorsque le feuillage s'ouvrit ; les crocs s'écartèrent ; la liane se déroula et le corps du voleur tomba dans la gueule de l'arbre. Alcibiade frémit de plaisir : un tremblement coquet, supérieur, et en même temps plein de fausse modestie, tandis qu'il se félicitait de la promptitude de ses réflexes, qui lui valait ce succulent déjeuner. C'était un arbre intelligent et élégant, très satisfait de soi. Vanité bien pardonnable, songea Holbrook. Tu es un bon arbre, Alcibiade. Comme tous les arbres du secteur C. Et si tu as la rouille. Alcibiade ? Que deviendront tes feuilles brillantes et tes branches lisses si je dois te brûler pour t'éliminer du bosquet ?

« Bien joué, dit-il. J'aime te voir réveillé comme ça. »

Alcibiade continua de se tortiller. Quatre arbres plus loin, en diagonale, Socrate serra ses branches en un geste dont Holbrook savait qu'il exprimait déplaisir et désapprobation. La vanité, la coquetterie, la vivacité d'Alcibiade n'étaient pas du goût de tous ses congénères.

Soudain, Holbrook ne se sentit plus capable de supporter la vue du secteur C. Il manipula les boutons et bascula sur le secteur K, le nouveau bosquet, à l'extrémité sud de la vallée. Là, les arbres n'avaient pas de nom et n'en auraient jamais. Il avait décidé depuis longtemps qu'il était puéril de considérer les arbres comme des amis

ou des animaux de compagnie. Ils constituaient une source de revenus. C'était une erreur de faire du sentiment à leur endroit – et il le saisissait plus clairement à présent que la rouille qui passait d'un monde à l'autre pour flétrir les plantations d'arbres à suc menaçait certains de ses plus vieux amis.

C'est donc d'un air détaché qu'il balaya le secteur K.

Pense à eux comme à des arbres, se disait-il. Pas des animaux. Pas des individus. Des *arbres*. Aux longues racines avides qui plongent dans le sol crayeux pour en extraire leur nourriture. Ils ne peuvent pas se déplacer. Ils pratiquent la photosynthèse. Ils fleurissent, ils reçoivent le pollen et ils produisent des fruits gonflés, phalliques, chargés d'alcaloïdes étranges qui projettent des ombres intéressantes dans l'esprit des hommes. Des arbres. Des arbres. Des arbres.

Mais ils ont des yeux, des dents et des bouches. Ils ont des membres préhensiles. Ils pensent. Ils réagissent. Ils ont des âmes. Il leur arrive de pleurer. L'adaptation leur permet de faire leur proie de petits animaux. Ils digèrent la viande. Certains préfèrent le mouton au bœuf. Certains sont pensifs et solennels ; d'autres volages et capricieux ; d'autres encore placides, presque bovins. Bien que chacun soit bisexué, certains ont un caractère nettement mâle, d'autres femelle, quelques-uns ambivalent. Des âmes. Des personnalités.

Des arbres.

Les arbres sans nom du secteur K l'incitaient à commettre le péché de sentimentalité. Ce gros-là pouvait être Bouddha, voici Abraham Lincoln... toi, tu es Guillaume le Conquérant et...

Des arbres.

L'effort qu'il avait consenti fut couronné de succès. Avec froideur, il s'assura que les rôdeurs de la nuit n'avaient pas commis de dégâts et lut les données que lui communiquaient les sondes à sève et les capteurs chargés d'indiquer la teneur en sucre, les étapes de la fermentation, l'absorption de manganèse, tous les mécanismes complexes et équilibrés dont dépendait la production de la plantation. Holbrook s'acquittait de tout à peu près seul. Il avait un personnel de trois contremaîtres et trois douzaines de robots ; le reste s'effectuait par télémetrie et tout marchait bien en général. En général. Bien protégés, soignés et nourris, les arbres fournissaient trois récoltes par an. Holbrook vendait les fruits à la station de ramassage, près du spatioport côtier, où le suc était traité avant son expédition vers la Terre. N'étant que planteur, il ne prenait aucune part à cette dernière opération. Installé depuis dix ans, il n'avait pas d'autres projets. Il menait une existence calme, solitaire, mais c'était celle qu'il avait choisie.

Il balaya les bosquets l'un après l'autre jusqu'à avoir la certitude que tout allait bien dans la plantation. Son dernier sondage le ramena

au ruisseau et il saisit Naomi au moment précis où elle sortait de son bain. Elle escalada un entablement rocheux au-dessus du courant et ébroua sa chevelure soyeuse, longue et raide. Elle tournait le dos au scanner. Holbrook contempla avec plaisir le jeu des muscles déliés. L'ombre soulignait la ligne de sa colonne vertébrale ; le soleil dansait sur sa taille étroite, sur l'évasement brusque des hanches, sur les rondeurs tendues de ses fesses. Âgée de 15 ans, elle passait un mois de vacances d'été avec l'oncle Zen ; jamais elle n'avait été aussi heureuse que parmi ces arbres. C'était la fille du frère aîné d'Holbrook, qui ne l'avait vue que deux fois auparavant : encore bébé, puis quand elle avait 6 ans. L'idée de sa présence l'avait quelque peu embarrassé, car il ignorait tout des enfants et n'était par ailleurs guère amateur de compagnie. Mais il n'avait pas dit non à son frère. Et ce n'était plus une enfant. Elle se retourna, lui révélant des seins pommés, un ventre plat, un nombril profond et des cuisses lisses et fortes. 15 ans. Plus une enfant. Une femme. Sa nudité ne la gênait nullement ; elle nageait ainsi tous les matins. Elle savait qu'il y avait des scanners de surveillance. Holbrook n'était pas tellement à son aise. Ai-je le droit de la regarder ainsi ? Ce n'est pas vraiment convenable. Sa vue le troublait de façon suspecte. Que diable ! je suis son oncle. Un tic tirailla sa joue. Il se dit que ses seules émotions face à elle étaient le plaisir et la fierté que son frère ait engendré une telle beauté. De l'admiration, voilà tout ce qu'il se permettait. Elle était hâlée, couleur de miel, avec des îlots de rose et d'or. De sa peau semblait émaner un éclat plus vif que celui du soleil matinal. La main d'Holbrook se crispa sur le bouton. Il y a trop longtemps que je vis seul. Ma nièce. Ma nièce. Rien qu'une enfant. 15 ans. Adorable. Il ferma les yeux, les entrouvrit, se mordilla la lèvre. Allons, Naomi, rhabille-toi !

Quand elle remit son short et son débardeur, ce fut comme une éclipse. Holbrook débrancha le centre d'information et parcourut la maison, avalant deux pilules de petit déjeuner en chemin. Une coccinelle étincelante sortit du garage ; il sauta dedans et partit dire bonjour à la jeune fille.

Elle se trouvait encore au bord du ruisseau et jouait avec une créature velue de la taille d'un chaton, aux nombreuses pattes, lovée autour d'un petit buisson anguleux. « Regarde, Zen ! lui cria-t-elle. C'est un chat ou une chenille ?

— Éloigne-t'en ! » hurla-t-il avec une telle véhémence qu'elle bondit en arrière. Il avait déjà sorti son fuseur et posé l'index sur la détente. Le petit animal, insouciant, se tortillait toujours dans les branches.

Tout contre Holbrook, Naomi lui saisit le bras et lui dit d'une voix rauque : « Ne le tue pas, Zen. Il est dangereux ?

— Je n'en sais rien.

— S'il te plaît, ne le tue pas.

— Première règle par ici : tout ce qui possède une colonne vertébrale et plus de douze pattes est sans doute mortel.

— *Sans doute !* répéta-t-elle, moqueuse.

— On ne connaît pas encore tous les animaux. Celui-ci, je ne l'ai encore jamais vu, Naomi.

— Il est trop mignon pour être mortel. Tu ne voudrais pas ranger ton fuseur ? »

Il le remit dans l'étui pour s'approcher. Pas de griffes, des dents menues, le corps faible. Mauvais signes : une créature de ce type-là, apparemment sans défense, devait dissimuler un aiguillon venimeux dans sa petite queue velue, comme la plupart des multipèdes. Il ramassa une branchette d'un mètre de long et la pointa avec prudence vers le ventre de l'animal.

Prompte réaction. Un sifflement, puis un grondement, le derrière qui se retourne, et une méchante pointe qui se plante dans l'écorce. Quand le dard se retira, quelques gouttes d'un fluide rougeâtre coulèrent sur la brindille. Holbrook s'écarta ; l'autre le surveillait, semblant l'inviter à approcher à portée.

« Gentil. Mignon. Dis donc, Naomi, tu ne préférerais pas connaître les douceurs de la seizième année ? »

Elle avait pâli, sidérée, presque hébétée par la férocité de la contre-attaque. « Il paraissait doux. Presque apprivoisé. »

Il régla l'embouchure au minimum avant de brûler la cervelle de l'animal, qui tomba du buisson, se roula en boule et ne bougea plus. Naomi avait détourné la tête. Holbrook lui passa un bras autour des épaules.

« Je suis désolé, mon chou, dit-il. J'aurais voulu éviter de tuer ton petit copain. Mais une minute de plus, et c'était toi qui y passais. Compte les pattes quand tu tripotes des bêtes sauvages, ici. Je te l'ai dit. Compte les pattes. »

Elle acquiesça. Ce serait une bonne leçon, elle ne se fierait plus aux apparences. Mignon, c'est un mot vide de sens. Il tapa du talon dans la terre brun verdâtre et songea à ce que c'était d'avoir 15 ans et de s'éveiller aux sales réalités de l'univers. Il proposa d'un ton très doux : « Si on rendait visite à Platon, hein ? »

Naomi se dérida. À 15 ans, on se remet vite, aussi.

Ils laissèrent la coccinelle devant le bosquet du secteur C et continuèrent à pied. Les arbres, reliés par un réseau complexe de filaments enfouis à quelques centimètres de profondeur qui leur tenait lieu de système nerveux, n'appréciaient guère la proximité des véhicules motorisés. Ils ne sentaient pas le poids d'un être humain, mais le passage d'une coccinelle pouvait leur arracher un concert de lamentations. Naomi allait pieds nus. Holbrook portait de hautes bottes. Il se sentait infiniment grand et lourdaut en sa compagnie ; il

était déjà corpulent, mais, par contraste, la sveltesse de la jeune fille le grossissait encore.

Elle jouait comme lui avec les arbres. Il lui avait présenté chacun d'eux et maintenant elle sautillait pour saluer tour à tour Alcibiade, Hector, Sénèque, Henry VIII, Thomas Jefferson et le roi Tut. Naomi les connaissait tous aussi bien, voire mieux que lui ; et ils la connaissaient également. Tandis qu'elle se déplaçait parmi eux, ils se secouaient, jacassaient, se faisaient beaux. Chacun se redressait pour disposer avec élégance branches et feuilles. Même Socrate, tout vieux et grognon, tout tordu et bossu qu'il était, semblait consentir un effort de prestance. Elle se rendit à la grande caisse grise au milieu du bosquet, où les robots laissaient chaque nuit des quartiers de viande, et choisit des morceaux pour ses préférés. Des cubes de chair crue, bien rouge ; elle en prit une brassée, puis dansa de-ci, de-là pour les envoyer à ses favoris. Une nymphe à ses rites, songea Holbrook. Elle jetait la viande très haut, avec vigueur. Des lianes jaillissaient d'un arbre ou d'un autre pour saisir ces offrandes au vol et les déposer dans les gueules grandes ouvertes. Les arbres n'avaient pas *besoin* de viande, mais ils l'appréciaient, et les planteurs savaient que c'étaient les arbres bien nourris qui produisaient le plus de suc. Holbrook en donnait aux siens trois fois par semaine, sauf pour le secteur D qui avait droit à une ration quotidienne.

« N'oublie personne ! lui rappela-t-il.

— Tu sais bien que non ! »

Pas un seul morceau ne tomba par terre. Parfois deux arbres visaient un même quartier et il s'ensuivait une petite bataille. Ils n'étaient pas toujours bons amis : une vendetta opposait César et Henry VIII ; Caton méprisait Socrate et Alcibiade, quoique pour des motifs différents. Certains matins, Holbrook ou l'un de ses employés trouvaient sur le sol des tronçons de branches arrachés. Mais en général, la tolérance prévalait, même entre arbres antagonistes. Il le fallait, puisqu'ils étaient condamnés à rester voisins. Holbrook avait tenté de séparer deux arbres du secteur F qui se livraient une guerre incessante, mais on ne pouvait déplanter un arbre adulte sans le tuer ni démolir le système nerveux de ses trente congénères les plus proches, comme il l'avait appris à ses dépens.

Tandis que Naomi nourrissait les arbres, leur parlait, caressait leurs flancs écaillés comme on tapoterait quelque rhinocéros familial, il déploya sans bruit une échelle télescopique et inspecta de nouveau les feuilles à la recherche de symptômes de rouille. En fait, ça ne servait à rien. La rouille n'apparaissait sur les feuilles qu'après avoir pénétré le réseau des racines et les taches orangées qu'il crut déceler n'étaient sans doute que le fruit de son imagination. Dans une ou deux heures, il recevrait le rapport du labo qui lui fournirait toutes les informations

nécessaires, quel que soit le diagnostic. Mais il ne put s'empêcher de mener son examen. Il coupa, après s'être excusé, un paquet de feuilles sur une basse branche de Platon et les retourna pour frotter la face intérieure brillante. C'était quoi, ces petites colonies de particules rougeâtres ? Il s'efforçait de repousser la perspective de la rouille. Un fléau qui se propageait d'un monde l'autre pour venir le frapper en personne, et le ruiner ? Il avait créé la plantation à crédit. Un peu d'argent à lui, beaucoup à la banque. C'était une arme à double tranchant. Que la rouille frappe la plantation et tue assez d'arbres pour faire descendre les garanties au-dessous du niveau admis pour les hypothèques, et la banque s'emparerait du tout. On l'engagerait peut-être comme gérant. Il avait entendu parler de cas semblables.

Platon bruissait, mal à l'aise.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux ? murmura Holbrook. Tu l'as, pas vrai ? Une drôle de sensation dans les entrailles, hein ? Je sais, je sais. Je la sens moi aussi. Mais il faut être philosophe, à présent. Toi comme moi. » Il jeta les feuilles sur le sol et transporta l'échelle près d'Alcibiade. « Allons, mon beau, allons ! Fais voir. Je ne vais pas te couper de feuilles. » Il imaginait l'arbre orgueilleux renflant et tapant du pied. « Un peu moucheté ici, non ? Tu l'as aussi. Exact ? » Les branches externes de l'arbre se serrèrent les unes contre les autres, comme s'il se battait les flancs d'anxiété. Holbrook se rendit plus loin dans la rangée. Les taches étaient beaucoup plus apparentes que la veille. Ce n'était donc pas un simple effet de son imagination : le secteur C avait la rouille. Inutile d'attendre le rapport du labo. Il éprouvait un calme étrange face à cette certitude, même si elle présageait sa propre ruine.

« Zen ? »

Il baissa les yeux. Naomi se tenait au pied de l'échelle, un fruit presque mûr dans la main. La scène avait quelque chose de grotesque ; les fruits étaient une plaisanterie botanique, clairement phalliques, si bien qu'avec sa centaine de baies un arbre en pleine maturité évoquait l'archétype du mâle ultime, ce qui amusait prodigieusement les visiteurs. La vue d'un tel objet remplissant la main d'une jeune fille de 15 ans était obscène, pas drôle. Naomi n'avait jamais formulé la moindre remarque sur la forme des fruits et, là, ne semblait en rien confuse. Il avait cru à de l'innocence, à de la timidité ; depuis qu'il la connaissait un peu mieux, il la soupçonnait de feindre d'ignorer cette coïncidence du plus haut comique dans le but d'épargner sa pudeur à *lui*. Puisque, à l'évidence, il voyait en Naomi une enfant, elle avait le tact de se comporter comme telle ; il passait des journées fascinantes à traduire à sa manière les attitudes de sa nièce.

« Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il.

— Ici même. C'est Alcibiade qui l'a lâché. »

Cochon de plaisantin, songea-t-il. « Et alors ?

— Il est mûr. Il est temps de récolter ce bosquet, non ? » Elle pressa le fruit ; Holbrook sentit son visage s'empourprer. « Regarde », ajouta-t-elle en le lui lançant.

Elle avait raison : la récolte allait débiter dans le secteur C, avec cinq jours d'avance. Il n'y puisait aucun réconfort ; c'était un des symptômes du fléau, il le savait.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » s'enquit-elle.

Il sauta à terre et lui tendit le paquet de feuilles qu'il avait prélevées sur Platon. « Tu vois ces taches ? C'est la rouille. Une maladie qui frappe les arbres à suc.

— Non !

— Elle se répand d'un système à l'autre depuis cinquante ans. Et à présent elle nous atteint, malgré la quarantaine.

— Qu'est-ce qui arrive aux arbres ?

— Une accélération métabolique. Voilà pourquoi les fruits tombent. Les cycles s'accélèrent, les arbres vieillissent d'un an en deux semaines. Ils deviennent stériles. Ils perdent leurs feuilles. Six mois après la première attaque, ils sont morts. » Les épaules d'Holbrook s'affaissèrent. « Je m'en doutais depuis deux ou trois jours. Maintenant, j'en ai la certitude. »

Elle paraissait plus intéressée qu'inquiète. « À quoi est-ce dû, Zen ?

— À un virus, en fin de compte. Qui passe par tant d'hôtes que je ne saurais t'énumérer ses transformations. C'est une histoire de commutation de vecteurs. Le virus envahit des plantes, passe dans leurs semences, trouve des hôtes chez les rongeurs qui les mangent, rongeurs qui se font piquer par des insectes, lesquels le transmettent à un mammifère, qui à son tour... mais à quoi bon tous ces détails ? Il a fallu quatre-vingts ans rien que pour remonter toute la chaîne. Et on ne peut pas mettre un monde en quarantaine contre tout. La rouille ne peut que s'y faufiler, véhiculée par un être vivant ou un autre. La voilà ici.

— Tu vas donc pulvériser toute la plantation ?

— Non.

— Pour éliminer la rouille, quel est le traitement ?

— Il n'y en a pas.

— Mais...

— Écoute, il faut que je rentre à la maison. Tu arriveras à t'occuper sans moi ?

— Bien sûr. » Elle montra la viande. « Je n'ai même pas fini de les nourrir. Et ils sont vraiment affamés, ce matin. »

Il faillit lui dire qu'elle n'avait nul besoin de les nourrir, que tous les arbres du secteur seraient morts à la tombée de la nuit. Mais son instinct le prévint qu'il serait trop compliqué de se lancer dans de

telles explications pour le moment. Il esquissa un sourire sans joie et fila vers la voiture. Quand il se retourna, elle lançait un gros morceau de viande à Henry VIII, qui le saisit avec adresse et se l'enfourna dans la gueule.

Le rapport du laboratoire qui sortit de l'imprimante murale deux heures plus tard confirmait ce qu'Holbrook savait déjà : la rouille. Au moins la moitié de la planète l'avait appris, si bien qu'il avait déjà reçu une douzaine de visites. Sur un monde dont la population humaine restait inférieure à quatre cents individus, c'était beaucoup. Le premier à venir fut Fred Leitfried, gouverneur du district et aussi commissaire local à l'agriculture. Puis il y eut une délégation de deux membres de la Guilde des producteurs de suc. Se succédèrent ensuite Mortensen, le petit homme au visage caoutchouteux qui dirigeait l'usine de transformation, Heemslérck, de la société d'exportation, et un banquier accompagné d'un employé de la compagnie d'assurances. Deux planteurs voisins passèrent un peu plus tard ; en dépit des sourires de sympathie et des tapes sur l'épaule, leur commisération ne dissimulait qu'à peine une hostilité potentielle. S'ils ne lui adressèrent aucun reproche, Holbrook n'eut pas besoin d'un don de télépathie pour lire dans leur pensée. *Débarrasse-toi de tes arbres rouillés avant qu'ils contaminent toute notre foutue planète.*

Il les comprenait. Bien que les vecteurs aient atteint leur monde, la maladie n'était guère contagieuse. On pouvait la circonscrire, sauver les plantations voisines, voire ceux de ses bosquets encore sains... mais il devait agir promptement. Holbrook aurait montré la même impatience que ces gens ; il fallait se remuer.

Leitfried, un gaillard au visage impassible, aux yeux bleus, sombre au point d'en être déprimant dans les circonstances les plus gaies, paraissait sur le point de fondre en larmes. « Zen, dit-il, j'ai ordonné l'alerte à la rouille sur toute la planète. On balance les éléments biologiques d'ici une demi-heure pour briser la chaîne des vecteurs. On débute par ta propriété et on élargit le rayon jusqu'à isoler tout le secteur. Après quoi on s'en remet à la chance.

— À quel vecteur tu t'attaques ? demanda Mortensen en se tiraillant la lèvre inférieure.

— Aux sauteurs. Ce sont les plus gros et les plus faciles à abattre, et on sait que ce sont des porteurs en puissance. Si le virus ne les a pas encore contaminés, on peut briser la chaîne et peut-être s'en tirer sans trop de dégâts.

— Tu parles d'exterminer près d'un million d'animaux, dit Holbrook d'une voix creuse.

— Je le sais, Zen.

— Tu crois cela possible ?

— Il le faut. Et puis les plans d'urgence sont prêts depuis longtemps. On est parés. On aura la moitié du continent sous une fine brume d'anti-sauteurs avant la tombée de la nuit.

— Quel dommage, murmura le banquier. Des bêtes si paisibles...

— Devenues des menaces, répondit l'un des planteurs. Il faut qu'elles disparaissent. »

Holbrook fronçait les sourcils. Il aimait bien les sauteurs, de grosses bêtes à l'apparence de lapins mais de la taille d'un ours ; ils se nourrissaient de plantes inutiles et ne causaient aucun tort aux humains. Mais on les avait reconnus comme sujets à l'infection par le virus de la rouille et on avait appris sur d'autres mondes qu'il était possible d'arrêter la marche de la maladie en détruisant un de ses moyens essentiels de propagation, puisque les virus mouraient s'ils ne trouvaient pas d'hôte pour l'étape suivante de leur cycle de vie. Naomi adore les sauteurs, songea-t-il. Elle pensera qu'on est des sauvages de les supprimer ! Mais il faut sauver nos arbres. Et si on était vraiment des sauvages, on les aurait éliminés avant l'arrivée de la rouille, rien que pour nous assurer un peu de tranquillité.

Leitfried se tourna vers lui. « Tu sais ce qu'il te reste à faire, Zen ?

— Oui.

— Tu veux de l'aide ?

— Je préfère m'en charger moi-même.

— On peut te fournir dix hommes.

— Il s'agit d'un seul secteur, non ? Je peux m'en charger. Je le *dois*. Ce sont mes arbres.

— Tu commences quand ? » demanda Borden. Ses terres jouxtaient celles d'Holbrook à l'est. Quatre-vingts kilomètres de brousse séparaient la plantation d'Holbrook de celle de Borden, mais on comprenait sans mal que l'autre ait hâte de voir appliquer les mesures de protection.

« Dans une heure au plus, je pense, répondit Holbrook. Il faut d'abord que j'effectue des calculs. Fred, si tu montais avec moi pour délimiter sur l'écran la zone d'infection ?

— Volontiers. »

L'assureur s'avança. « Avant de partir, monsieur Holbrook...

— Oui ?

— Je tiens simplement à dire qu'on vous approuve. Vous avez tout notre soutien. »

Rudement chic de ta part, se dit Holbrook avec amertume. À quoi servait l'assurance sinon à vous soutenir ? Il réussit néanmoins à produire un sourire aimable et à murmurer de brefs remerciements.

Le banquier ne dit mot. Holbrook lui en fut reconnaissant. Il aurait tout le temps plus tard de gérer les histoires de prêts supplémentaires, de renouvellement des traites, et ainsi de suite. Tout d'abord, il lui

fallait calculer ce qu'il resterait de la plantation une fois prises les mesures de protection.

Dans le centre d'information, il activa tous les écrans à la fois avec l'aide de Leitfried. Il indiqua le secteur C et entra dans l'ordinateur une simulation du bosquet avant d'y ajouter les données du labo.

« Voici les arbres atteints, dit-il, en utilisant un stylet lumineux pour les encercler sur l'écran. Une cinquantaine au total. » Il esquaissa un cercle plus grand. « Voici la zone d'incubation possible. Quatre-vingts ou cent de plus. Qu'est-ce que tu en dis, Fred ? »

Le gouverneur prit le stylet pour en appliquer la pointe sur l'écran et dessiner un cercle plus vaste qui atteignait presque la périphérie du secteur.

« Voici ceux qui doivent disparaître, Zen.

— Ça en fait quatre cents.

— Tu en as combien en tout ? »

Holbrook haussa les épaules. « Sept à huit mille.

— Tu préfères les perdre tous ?

— C'est bon. Tu veux donc un fossé d'isolement autour de la zone d'infection. Une bande stérilisée.

— Exact.

— À quoi bon ? Si le virus tombe du ciel, pourquoi se...

— Ne dis pas ça. » La figure de Leitfried s'allongeait de plus en plus ; elle résumait toute la tristesse, toutes les désillusions, tout le désespoir de l'univers. Elle trahissait ce que ressentait Holbrook. Mais son ton devint incisif quand il dit : « Zen, il te reste deux possibilités : allumer les feux dans les bosquets, ou abandonner et laisser tout à la rouille. Dans le premier cas, tu as une chance de sauver la plus grande partie de ton bien. Sinon, on brûlera ta propriété de toute façon pour se défendre. On ne se bornera pas à quatre cents arbres.

— J'y vais. Ne t'en fais pas pour moi, dit Holbrook.

— Je ne m'en faisais pas. Pas vraiment. »

Leitfried se mit aux commandes pour parcourir l'ensemble de la plantation pendant qu'Holbrook donnait ses instructions aux robots et réquisitionnait le matériel dont il aurait besoin. En dix minutes, tout était organisé, et lui prêt à partir.

« Il y a une jeune fille dans le secteur infecté, dit Leitfried. C'est ta nièce, hein ?

— Oui, c'est Naomi.

— Elle est belle. Quel âge ? Dix-huit, dix-neuf ?

— Quinze.

— Quelle silhouette, Zen !

— Qu'est-ce qu'elle fabrique ? Elle continue à nourrir les arbres ?

— Non, elle est allongée sous l'un d'eux. On dirait qu'elle leur parle. Elle leur raconte peut-être une histoire, qui sait ? Je branche le

son ?

— Pas la peine. Elle adore jouer avec les arbres. Tu sais bien, leur donner des noms, leur imaginer des personnalités. Des trucs de gosse.

— Bien sûr », dit Leitfried. Leurs regards se croisèrent, se fuirent. Holbrook baissa la tête. Les arbres avaient bel et bien des personnalités et tous les acteurs du commerce du suc le savaient ; sans doute nombre de planteurs avaient-ils avec leurs arbres des relations beaucoup plus poussées qu'ils ne l'auraient avoué à quiconque. Des trucs de gosse. On n'en parlait jamais.

Pauvre Naomi, se dit-il.

Il laissa Leitfried dans le centre et redescendit par-derrière. Les robots avaient tout préparé selon ses plans : le camion-citerne de pulvérisation, au réservoir remplacé par le canon incendiaire, attendait sa venue. Deux ou trois mécaniques luisants tournaient en rond, au cas où il leur ordonnerait de monter, mais il les congédia et se glissa derrière le tableau de conduite. Il activa le système de données et le petit écran de bord s'éclaira ; du centre d'information, Leitfried le salua, puis lui envoya la simulation de la zone d'infection où trois cercles concentriques brillants indiquaient les arbres malades, les spécimens susceptibles d'être en période d'incubation, et le périmètre de sécurité que Leitfried réclamait tout autour du secteur.

Le camion partit en direction des bosquets.

On était à la moitié du jour le plus long qu'Holbrook ait jamais vécu. Le soleil, plus gros et plus orangé que l'astre sous lequel il était né, flottait paresseusement au-dessus de lui, non loin d'entamer sa descente vers les plaines lointaines. La chaleur était torride, mais dès qu'il pénétra sous la voûte de feuillage dense qui protégeait le sol des radiations les plus dures, une fraîcheur bienvenue s'insinua dans la cabine. Il avait les lèvres sèches. Une pulsation frénétique endolorissait son œil gauche. Il guida le camion, en pilotage manuel, par la piste d'accès qui contournait les secteurs A, D et G. En le voyant, les arbres agitaient un peu leurs branches. Ils avaient envie qu'il descende marcher parmi eux, qu'il tape sur leurs troncs, qu'il les félicite. Pour l'heure, il n'avait pas le temps.

En quinze minutes, il gagna la limite nord de sa propriété, en bordure du secteur C. Il se rangea sur la piste d'approche surplombant le bosquet. De là, il était en mesure d'atteindre n'importe quel arbre avec le canon incendiaire. Mais pas encore, toutefois.

Il pénétra dans le bosquet condamné.

Naomi n'était nulle part en vue. Il fallait qu'il la trouve avant de pouvoir tirer. En outre, il avait des adieux à faire. Holbrook prit le trot. Quelle fraîcheur sous ces ombrages, en plein midi ! Comme l'air humide sentait bon ! Le sol était littéralement couvert de fruits ; il en tombait par douzaines depuis deux heures. Il en ramassa un. Mûr. Il le

fendit d'un coup de poignet exercé et porta la pulpe interne à ses lèvres. Le suc, doux et épais, filtra dans sa bouche. Il en goûta juste assez pour constater que le produit était de premier ordre. Sa gorgée, bien inférieure à la dose hallucinogène, lui vaudrait néanmoins une certaine euphorie qui l'aiderait à accomplir sa pénible tâche.

Il leva la tête. Les arbres étaient repliés sur eux-mêmes, soupçonneux, mal à l'aise.

« On a des ennuis, les amis, dit Holbrook. Toi, Hector, tu le sais. La maladie est là. Vous la sentez en vous. Il n'y a pas moyen de vous sauver. Tout ce que je peux espérer, c'est sauver les autres, qui n'ont pas encore la rouille. D'accord ? Vous comprenez ? Platon ? César ? J'y suis obligé. Ça vous ôtera quelques semaines de vie, mais ça permettra peut-être d'épargner des milliers d'autres arbres. »

Un froissement coléreux dans les branches. Alcibiade avait replié les siennes en signe de mépris. Hector, droit et loyal, était prêt au sacrifice. Socrate, difforme et noueux, paraissait également résigné. La ciguë ou le feu, quelle différence ? Criton, je dois un coq à Asclépios ! César paraissait furieux ; Platon se recroquevillait de terreur. Ils comprenaient tous ! Il se promena parmi eux, les caressa, les réconforta. C'était par ce bosquet qu'il avait démarré sa plantation. Il avait bien cru que ces arbres vivraient plus longtemps que lui.

« Je ne vous fais pas de long discours, dit-il. Je ne peux que vous dire adieu. Vous avez été gentils, vos vies ont été utiles, mais c'est la fin et j'en suis bien navré. Voilà tout. Si seulement ce n'était pas indispensable ! » Il parcourut des yeux les rangées d'arbres. « Fin du discours. Adieu. »

Il pivota pour regagner le camion, d'où il joignit le centre d'information et demanda à Leitfried : « Tu sais où se trouve la gosse ?

— Un secteur plus loin au sud. Elle nourrit les arbres. » Il projeta l'image sur l'écran d'Holbrook.

« Donne-moi une ligne, tu veux ? »

Holbrook s'approcha du micro. « Naomi ? Ici, Zen ! »

Elle se retourna alors qu'elle s'apprêtait à lancer un bout de viande. « Une seconde. La Grande Catherine a faim et ne me permettrait pas de l'oublier ! » La viande partit en l'air, fut happée et disparut dans la gueule de l'arbre. « Bon, reprit Naomi. Qu'y a-t-il ?

— Je pense qu'il serait bon que tu rentres à la maison.

— J'ai encore des quantités d'arbres à nourrir.

— Tu feras ça dans l'après-midi.

— Zen, que se passe-t-il ?

— J'ai du travail et je préfère que tu ne sois pas dans les bosquets pendant que je m'en acquitte.

— Où es-tu en ce moment ?

— Au C.

— Je pourrais t'aider, Zen. Je suis dans le secteur voisin. J'arrive !

— *Non*. Rentre à la maison. »

Un ordre, donné froidement. Jamais encore il ne lui avait parlé sur ce ton. Elle parut choquée, ahurie, mais elle monta dans sa coccinelle et partit. Holbrook la suivit des yeux sur l'écran jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

« Où est-elle maintenant ? demanda-t-il à Leitfried.

— Elle arrive. Je la vois sur la piste d'accès.

— Bon. Occupe-la tant que je n'ai pas fini. Je m'y mets tout de suite. »

Il manœuvra le canon incendiaire pour braquer le court tube sur le cœur du bosquet. Dans l'âme de l'arme flottait, tenue en place par magnétisme, une minuscule pincée de matière solaire, toujours disponible pour délivrer une énergie qui dépassait de beaucoup ses besoins ce jour-là. Il n'y avait pas d'appareil de pointage, ce canon n'étant nullement une arme, mais il pensait pouvoir se débrouiller : les cibles étaient volumineuses. Visant à l'estime, il choisit Socrate en bordure du bosquet, tripota le mécanisme pour se donner le temps de réfléchir au moyen le plus pratique d'accomplir sa tâche, puis posa la main sur la commande de mise à feu. Le centre nerveux de l'arbre se trouvait au sommet, derrière la bouche. Une brève salve à cet endroit...

Oui.

Un arc de flamme blanche siffla. La ramure difforme de Socrate s'illumina un instant. Une mort rapide, propre, qui valait mieux que la pourriture de la rouille. Holbrook fit alors courir son jet de feu du haut en bas de l'arbre. C'était un bois très résistant ; il tirait sans cesse, les branches, les ramilles et les feuilles se recroquevillaient et tombaient, mais le tronc restait intact, et des boules de fumée huileuse s'élevaient peu à peu. Le tronc sombre se dessinait clairement dans l'éclat blanc du feu et Holbrook était surpris de le voir si droit, une fois ébranché. Enfin, il n'en resta qu'une colonne de cendres ; qui s'écroula et disparut à jamais.

Une affreuse plainte monta des autres arbres du bosquet.

Ils savaient que la mort était parmi eux et s'affligeaient de la perte de Socrate par le réseau nerveux de leurs racines. Ils pleuraient de terreur, d'angoisse et de rage.

Holbrook se força à braquer le canon sur Hector.

Hector était un grand arbre, impassible, stoïque, ni coquet ni geignard. Il fallait lui donner la mort simple qu'il méritait, mais le pointage d'Holbrook dévia, et son premier jet frappa deux bons mètres au-dessous du centre cérébral. Le cri qui s'éleva des arbres voisins trahit la souffrance d'Hector : ses branches s'agitaient frénétiquement, sa bouche s'ouvrait et se refermait en un horrible rictus d'agonie. Le

second jet de feu l'acheva. Holbrook retrouva en partie son calme pour mener à terme la destruction de ce noble végétal.

Il en avait presque terminé quand il s'avisa qu'une coccinelle s'arrêtait près de son camion. Naomi en jaillit, cramoisie, les yeux écarquillés, au bord de la crise de nerfs. « Arrête ! hurla-t-elle. Arrête, oncle Zen ! Ne les brûle pas ! »

Elle bondit dans la cabine et lui saisit les poignets avec une force étonnante, pour l'attirer à elle. Elle haletait, paniquée, ses seins se soulevaient, ses narines palpaient.

« Je t'avais dit de rentrer à la maison, dit-il d'un ton sec.

— J'y suis allée. Mais j'ai vu les flammes.

— Tu veux bien t'en aller d'ici ?

— Pourquoi est-ce que tu brûles les arbres ?

— Parce qu'ils sont atteints de rouille. Il faut les détruire avant que la maladie se propage.

— C'est un *meurtre*...

— Écoute, Naomi, tu vas filer et...

— Tu as tué Socrate ! souffla-t-elle en scrutant le bosquet. Et... César ? Non. Hector. Hector aussi ! Tu les as réduits en cendres !

— Ce ne sont pas des gens. Ce sont des arbres. Des arbres malades qui ne tarderaient pas à mourir de toute façon. Je veux sauver les autres.

— Mais pourquoi les tuer ? Il doit bien y avoir un produit, Zen. Une pulvérisation quelconque. Il y a des remèdes à tout.

— Pas à ça.

— Il doit y en avoir un !

— Le feu, c'est tout », affirma Holbrook. Une sueur glacée lui coulait sur la poitrine. Un muscle de sa cuisse tressautait. C'était déjà pénible en l'absence de la jeune fille, alors là... Il adopta un ton aussi posé que possible : « Naomi, je dois le faire, et vite. Je n'ai pas le choix. J'aime ces arbres autant que toi, mais il faut que je les brûle. Comme cette petite bête avec son aiguillon dans la queue : je ne pouvais pas faire de sentiment parce qu'elle avait l'air mignonne. Elle constituait un danger. Et maintenant Platon, César et les autres sont des menaces pour tout ce que je possède. Des porteurs de peste ! Rentre à la maison et cache-toi quelque part jusqu'à ce que j'aie fini.

— Je ne te laisserai pas les tuer ! » Elle pleurait, mais ne cédait pas.

Exaspéré, il l'empoigna par les épaules, la secoua deux ou trois fois et la repoussa de la cabine. Elle tomba en arrière mais atterrit en souplesse. Il sauta près d'elle.

« Bon Dieu, Naomi, ne me force pas à te frapper. Ça ne te regarde en rien. Il faut que je brûle ces arbres. Si tu persistes à me gêner...

— Il y a sûrement un autre moyen. Tu t'es laissé affoler par tous ces hommes, n'est-ce pas, Zen ? Ils ont peur que la maladie se propage,

alors ils t'ont dit de brûler tes arbres en vitesse et tu ne prends même pas le temps de réfléchir, de te renseigner ailleurs ; tu arrives avec ton canon pour tuer des êtres intelligents, sensibles, aimables...

— Des arbres ! C'est incroyable, Naomi ! Pour la dernière fois... »

Pour toute réponse, elle bondit sur le camion et se colla à l'embouchure du canon, la poitrine pressée contre le métal. « Si tu tires, tu auras ma mort sur la conscience ! »

Rien de ce qu'il put dire ne la persuada de redescendre. Elle se perdait dans quelque rêve romantique, Jeanne d'Arc des arbres à suc défendant le bosquet face à ce siège barbare. Une fois encore il tenta de la raisonner ; une fois encore elle refusa d'admettre qu'il soit nécessaire de détruire les arbres. Il lui expliqua avec toute la force de persuasion dont il était capable l'impossibilité absolue où il se trouvait de les sauver. Elle se contentait de répondre avec toute la puissance de son illogisme qu'il y avait forcément une autre solution. Il poussa des jurons. La qualifia d'adolescente idiote et hystérique. La supplia. La cajola. Recourut aux ordres. Elle restait accrochée au canon.

« Je n'ai plus de temps à perdre, dit-il enfin. Il faut que j'en aie terminé d'ici à quelques heures ou toute la plantation est fichue. » Il tira son fuseur de l'étui, abaissa le cran de sûreté et braqua l'arme sur elle. « Descends de là ! » ordonna-t-il d'une voix glaciale.

Elle éclata de rire. « Tu te figures que je te crois prêt à me tirer dessus ? »

Et elle avait raison, bien sûr. Il resta planté là à bafouiller, le visage écarlate, ahuri. La folie était contagieuse ; sa menace était vaine, comme elle l'avait aussitôt compris. Il bondit sur le camion, la prit à bras-le-corps, s'efforça de l'entraîner.

Elle était vigoureuse et lui, en équilibre précaire. Il réussit à l'arracher du canon, mais échoua à la faire descendre du véhicule. Il craignait de lui faire mal et sa sollicitude l'empêchait d'avoir le dessus. Elle disposait d'une sorte de force nerveuse, n'était plus que coudes, genoux, doigts griffus. Il parvint à la saisir et s'aperçut avec horreur qu'il la tenait par les seins. Il la lâcha, pris de timidité et de honte. Elle s'écarta en sautillant. Il la rattrapa et, cette fois-ci, la repoussa vers le bord du plateau. Elle sauta à terre, se reçut en douceur, pivota et s'enfuit dans le bosquet.

Elle l'avait encore devancé. Il la poursuivit ; il lui fallut un moment pour la trouver. Enlaçant la base de César, elle fixait, effarée, les endroits où s'étaient dressés Socrate et Hector.

« Vas-y, lui dit-elle. Brûle tout le bosquet ! Tu me brûleras avec ! »

Holbrook se rua sur elle. Elle l'esquiva d'un pas de côté et fila jusqu'à Alcibiade. Il vira pour la saisir au passage, perdit l'équilibre et chancela, battant l'air des bras.

Un objet filandreux et résistant s'abattit sur ses épaules au moment

où il allait perdre l'équilibre.

« Zen ! hurla Naomi. L'arbre... Alcibiade... »

Il ne touchait plus terre. Alcibiade l'avait soulevé d'une de ses lianes préhensiles et le hissait vers son faîte. L'arbre, qui peinait sous ce fardeau, envoya une autre liane à la rescousse pour se faciliter la besogne. Holbrook se débattait déjà à 4 mètres en l'air.

Il était rare que les arbres s'attaquent aux humains : cela avait dû arriver cinq ou six fois depuis plusieurs générations que les planteurs cultivaient les arbres à suc. Dans chaque cas la victime avait procédé à une opération que tout le bosquet jugeait hostile – supprimer un arbre malade, par exemple.

Un homme, c'était un gros morceau pour un arbre à suc. Mais qui n'effarouchait pas son appétit.

Naomi criait. Il continuait de monter. Il entendit claquer les dents au-dessus de lui ; la gueule se disposait à l'avaler. Vaniteux, inconstant, imprévisible Alcibiade. Et bien nommé au fond. Mais se défendre, était-ce faire preuve de déloyauté ? L'arbre avait la ferme volonté de survivre, et il avait vu le destin réservé à Hector et Socrate. Holbrook leva les yeux vers les crocs qui se rapprochaient. Et voilà, se dit-il. Dévoré par un de mes propres arbres. Mes amis. Mes préférés. Je l'ai bien mérité, avec ma sentimentalité ! Ce sont des carnivores. Des tigres avec des racines.

Alcibiade poussa un cri aigu.

Au même instant, une des lianes qui tenait Holbrook se desserra. Il tomba de 6 mètres en un plongeon vertigineux avant que la seconde liane se raidisse et le retienne quelques mètres au-dessus du sol. Holbrook baissa les yeux et comprit. Naomi avait saisi le fuseur qu'il avait lâché quand l'arbre l'avait enlacé et elle avait brûlé une des lianes. Elle visait de nouveau. Alcibiade hurla encore. Holbrook perçut une vive agitation dans les branches au-dessus de lui. Il dégringola jusqu'au sol et atterrit brutalement sur un tas de feuilles en décomposition. Après un temps, il roula sur le flanc, puis s'assit. Rien de cassé. Naomi le regardait, les bras ballants. Elle tenait toujours le fuseur.

« Tu n'as rien ? demanda-t-elle simplement.

— Un peu secoué, voilà tout. » Il se leva. « Je te dois beaucoup. Encore une minute, et j'étais dans sa gueule.

— J'ai failli le laisser te manger, Zen. Il ne faisait que se défendre. Mais je n'ai pas pu. Alors j'ai tiré sur les lianes.

— Oui, oui. Je sais ce que je te dois. » Il avança de deux pas hésitants vers la jeune fille. « Allons, donne-moi cette arme avant de te percer un trou dans le pied. »

Il tendit la main.

« Un instant ! » fit-elle avec un calme glacial. Elle recula à son

approche.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je te propose un marché. Zen. Je t'ai sauvé, n'est-ce pas ? Je n'y étais pas obligée. Maintenant, tu vas laisser ces arbres tranquilles. Au moins jusqu'à ce que tu t'assures qu'il n'y a pas de produit efficace. D'accord ? Marché conclu ?

— Mais...

— Tu dis que tu me dois beaucoup. Alors, paye. Tout ce que je te demande, c'est une promesse, Zen. Si je ne t'avais pas délivré, tu serais mort. Laisse donc vivre les arbres. »

Il se demandait si elle oserait employer le fuseur contre lui.

Il resta un long moment à soupeser les possibilités sans mot dire. Puis il déclara : « Très bien, Naomi. Tu m'as sauvé la vie et je ne peux pas te refuser ce que tu demandes. Je ne toucherai pas aux arbres. Je verrai si on peut les pulvériser et tuer la rouille.

— Tu ne me racontes pas d'histoires, Zen ?

— Promis. Par tout ce qu'il y a de plus sacré. À présent, rends-moi ce pistolet.

— Tiens, cria-t-elle, ses joues empourprées ruisselantes de larmes. Tiens, prends-le ! Oh, Zen, tout ça est horrible ! »

Il lui prit l'arme, la rengaina. Naomi parut mollir, à bout de nerfs, dès qu'elle lâcha le fuseur. Elle tituba jusque dans ses bras et il la serra, toute tremblante, contre lui. Il tremblait aussi, sentant les jeunes seins contre sa poitrine. Une vague de désir puissant – il se l'avoua enfin – l'envahissait. Tu n'es qu'un porc, songea-t-il. Il grimaça en évoquant les images du matin, la jeune fille nue et radieuse après le bain, ses seins ronds, ses cuisses fermes. Ma nièce. 15 ans. Venez-moi en aide. Seigneur. Pour la consoler, il lui caressait les épaules et le creux des reins. Ses vêtements étaient minces ; son corps n'était que trop présent dessous.

Il la jeta violemment à terre.

Elle tomba à plat ventre, roula sur elle-même et porta la main à sa bouche quand il tomba sur elle. Elle poussa des cris aigus, perçants, lorsqu'il pesa sur elle de tout son poids. Ses yeux terrifiés montraient clairement qu'elle le croyait sur le point de la violer, mais il avait d'autres perfidies en tête. Il la retourna d'un geste prompt, face contre terre, lui prit la main droite, lui ramena le bras derrière le dos. Puis il la fit asseoir.

« Debout », dit-il. Il lui tordit le bras pour la persuader. Elle obéit. « Maintenant, en route. Hors du bosquet, direction le camion. Je te casse le bras s'il le faut.

— Qu'est-ce que tu fais ? balbutia-t-elle.

— Au camion », répéta-t-il. Il lui releva le bras d'un cran. Elle laissa échapper un sifflement de douleur, mais elle avança.

Arrivé au véhicule, il maintint sa prise tout en appelant Leitfried au centre d'information.

« Qu'est-ce que tout ça signifiait, Zen ? On a suivi la plus grande partie des événements, mais...

— Trop compliqué pour que je t'explique. Cette jeune personne est très attachée aux arbres, voilà tout. Envoie des robots pour qu'ils l'emmènent. D'accord ?

— Tu avais *promis* ! » dit Naomi.

Les robots arrivèrent vite. Efficaces, ils l'immobilisèrent dans une poigne de fer pour l'embarquer dans un véhicule et la ramener à la maison. Après son départ, Holbrook s'assit un moment près du camion pour se reposer et s'éclaircir les idées. Puis il remonta dans la cabine.

Il braqua d'abord le canon incendiaire sur Alcibiade.

Ça lui prit un peu plus de trois heures. Quand il eut fini, le secteur C n'était plus qu'une mare de cendres et une large ceinture dénudée s'étendait de la lisière de la zone dévastée jusqu'aux bosquets les plus proches d'arbres sains. Il ignorerait encore un certain temps s'il avait sauvé ou non sa plantation. Mais il avait fait de son mieux.

En roulant vers la maison, il pensait moins à l'œuvre d'exécuteur qu'il venait d'accomplir qu'à la sensation du corps de Naomi contre le sien et à ce qu'elle s'était imaginé quand il l'avait jetée à terre. Un corps de femme, oui. Mais une enfant. Une enfant éprise de ses animaux de compagnie. Incapable de comprendre qu'on doit, dans la réalité, mettre en balance nécessités et sentiments et faire de son mieux. Qu'avait-elle appris, ce jour-là, au secteur C ? Que l'univers n'offre souvent que des choix cornéliens ? Ou simplement que son oncle adoré était capable de trahison et de meurtre ?

On lui avait administré des sédatifs, mais elle était éveillée quand il entra dans sa chambre. Elle remonta ses couvertures. Elle avait un regard froid et sombre.

« Tu m'avais promis, dit-elle, amère. Et puis tu m'as trompée.

— Je devais sauver les autres arbres, Naomi. Tu comprendras un jour.

— Je comprends que tu m'as menti, Zen.

— J'en suis désolé. Tu me pardonnes ?

— Tu peux aller au diable. » Ces mots d'adulte venant de cette bouche encore enfantine le glacèrent.

Il ne put supporter de rester plus longtemps près d'elle. Il monta au centre d'information. « C'est fini, dit-il à voix basse à Leitfried.

— Tu as agi en homme, Zen.

— Oui. Oui. »

Il examina sur l'écran le secteur en cendres. Il sentait la chaleur de Naomi contre lui. Il voyait ses yeux assombris. La nuit allait venir, les

lunes effectueraient leur valse dans le ciel et les constellations auxquelles il s'était habitué répandraient leur vive clarté. Il lui reparlerait peut-être. Il essaierait de lui expliquer. Puis il la renverrait en attendant qu'elle ait fini de se transformer en femme.

« Il commence à pleuvoir, observa Leitfried. Ça va hâter la maturité, hein ?

— Sans doute.

— Tu te fais l'effet d'un meurtrier. Zen ?

— À ton avis ?

— Je sais. Je sais. »

Holbrook entreprit d'éteindre les scanners. Il avait terminé sa journée de travail. « Fred, c'étaient des arbres, dit-il d'un ton posé. Rien que des arbres. Des arbres, Fred, des *arbres*. »

LES AMOURS D'ISMAËL

Voici la nouvelle à laquelle je fais référence dans ma lettre à Ed Ferman datée du 25 mars 1968 et citée dans l'introduction à « Les arbres qui avaient des dents ». On parlait beaucoup des dauphins, à l'époque, et je me suis inspiré ici des dernières recherches en la matière, ainsi que d'un article lu dans Science sur les usines de désalinisation expérimentales. Manifestement, au bout de six semaines, je commençais à émerger du choc causé par l'incendie de ma maison ; du moins, quand je vois que j'osais commencer un texte par la première phrase de Moby Dick, j'en conclus que je recouvrais peu à peu mon équilibre émotionnel. Ferman l'a accepté bien que je ne lui aie pas soumis de synopsis, comme j'y étais apparemment tenu, et l'a publié dans le numéro de juillet 1970 de Fantasy & Science Fiction. Don Wollheim et Terry Carr l'ont retenu en 1971 pour leur anthologie des meilleurs textes de science-fiction de l'année ; c'était la troisième année de suite que je figurais dans cet excellent ouvrage.

Appelez-moi Ismaël. C'est ainsi que me nomment tous les êtres humains qui me connaissent. Ceux de mon espèce n'utilisent pas la désignation par unité structurale [« nom »] pour distinguer les individus, mais Ismaël est le nom que m'ont donné les humains et il fera l'affaire. J'ai été ainsi baptisé par Mlle Lisabeth Calkins, qui m'inspire des émotions d'ordre chevaleresque, sentimental et sexuel [« amour »]. Il est entendu que, tout au long de mon récit, l'appellation « Ismaël » ne se rapporte qu'à moi-même.

J'appartiens à une espèce mammifère aquatique intelligente qui n'est ni primate ni humaine : celle du *Tursiops truncatus*, c'est-à-dire du « souffleur », ou dauphin à gros nez. J'ai 11 ans, ce qui signifie que je suis en pleine maturité à tous points de vue. Je pèse 175 kilos, et ma longueur totale est de 2,09 mètres. Je suis employé au service entretien de la Compagnie Gerard-Worzel de récupération de l'eau de mer, à Sainte-Croix, îles Vierges, où j'ai pris mon service à la date du 14 août 1994. Ceux de mon espèce me considèrent comme sexuellement désirable et me tiennent en haute estime pour mon grand développement intellectuel. Je maîtrise un vocabulaire important. Je communique aisément avec les représentants de l'*Homo*

sapiens. J'ai de grandes aptitudes pour la mécanique, ainsi que vous pouvez le constater à la façon dont j'ai réussi à brancher l'appareil électroacoustique à l'aide duquel je dicte ce mémoire.

Je suis un organisme mammifère solitaire qui a accompli des actes d'héroïsme au profit de votre espèce et qui souhaite, pour toute récompense, être autorisé à entretenir des relations plus intimes [« amour »] avec Mlle Lisabeth Calkins. Je supplie les bienveillants représentants de l'*Homo sapiens* de lui parler en ma faveur. Je suis loyal, digne de confiance, sérieux, dévoué et extrêmement intelligent. Je m'efforcerai, dans toute la mesure de mes moyens, de lui offrir une compagnie agréable et de lui faire connaître de grandes satisfactions d'ordre émotionnel [« bonheur »].

Permettez-moi de vous donner les détails nécessaires pour la compréhension de la situation :

Premièrement : mon emploi.

La Compagnie Gerard-Worzel de récupération de l'eau de mer occupe une position de premier plan sur la côte nord de l'île de Sainte-Croix, aux Antilles. Elle travaille selon le principe de la condensation atmosphérique. Je sais cela par Mlle Calkins [« Lisabeth »] qui m'a décrit avec force détails le fonctionnement de l'usine. Le travail de celle-ci consiste à récupérer un peu de l'eau douce – dont le volume est évalué à quelque huit cents millions de litres par jour – transportée sous forme de vapeur par la couche d'air inférieure qui balaie chaque kilomètre de la côte exposée au vent.

Un tuyau de 9 mètres de diamètre recueille de l'eau de mer froide à une profondeur pouvant aller jusqu'à 900 mètres et la transporte à environ 2 kilomètres de notre station. Le tuyau débite chaque jour quelque cent vingt millions de litres d'eau à une température de 5 °C. Cette eau est acheminée vers notre condenseur, qui capte environ un milliard de mètres cubes d'air tropical par jour. La température de cet air est de 25 °C et son degré d'humidité de 70 à 80 %. Quand l'air entre en contact avec l'eau de mer froide du condenseur, sa température tombe à 10 °C et son humidité atteint 100 %, ce qui nous permet d'extraire environ soixante litres d'eau par mètre cube d'air. Cette eau dépourvue de sel [« eau douce »] est envoyée dans le principal réservoir de l'île, car Sainte-Croix n'a pas un approvisionnement naturel suffisant en eau qui soit propre à la consommation par les êtres humains. Les fonctionnaires du Gouvernement qui viennent, à l'occasion d'une cérémonie, visiter nos installations se plaisent à reconnaître que, sans notre usine, la grande expansion industrielle de Sainte-Croix n'aurait pas été possible.

Pour des raisons d'économie, nous travaillons en accord avec une entreprise aquaculturelle [« pisciculture »] qui utilise notre trop-plein. Quand notre eau de mer est passée par le condenseur, elle doit être évacuée. Cependant, comme elle provient d'une région basse de l'océan, sa teneur en phosphates dissous et en nitrates est de 1 500 % plus élevée qu'à la surface. Cette eau riche et nourrissante est donc expédiée de notre condenseur à une lagune circulaire contiguë d'origine naturelle [« lagon corallien »] qui est peuplée de poissons. Dans un milieu aussi fertile, le poisson est extrêmement fécond, et la production de nourriture ainsi obtenue est assez grande pour compenser les frais de fonctionnement de nos pompes.

[Quelques humains dénués de jugement considèrent comme peu moral d'employer des dauphins pour aider à la pisciculture. Il leur paraît dégradant pour nous de contribuer à produire des créatures aquatiques – c'est-à-dire semblables à nous – destinées à servir de nourriture à l'*Homo sapiens*. Qu'on me permette simplement de faire remarquer : primo, qu'aucun d'entre nous ne travaille ici sous la contrainte ; et secundo, que mon espèce n'estime nullement immoral de se nourrir de créatures aquatiques. Nous-mêmes, nous mangeons des poissons.]

Mon rôle dans la Compagnie Gerard-Worzel de récupération de l'eau de mer est important. Je fais [moi, « Ismaël »] fonction de contremaître de l'équipe d'entretien. J'ai sous mes ordres neuf membres de mon espèce. Notre tâche consiste à contrôler et à entretenir les valves d'admission de la principale conduite d'eau de mer. Ces valves, en effet, sont fréquemment obstruées par la présence d'organismes primaires comme les astéries ou les algues, qui empêchent le bon fonctionnement de l'installation. Il nous faut donc descendre, à intervalles réguliers, pour remédier à cette obstruction. Normalement, ce travail peut se faire sans recourir à des organes de manipulation [« doigts »] dont nous sommes, malheureusement, dépourvus.

[Certains d'entre vous ont objecté qu'il est indécent de faire appel à des dauphins pour ce travail, alors que des représentants de l'*Homo sapiens* sont en chômage. La réponse intelligente à faire à cette remarque est : primo, que nous sommes admirablement constitués par la nature pour évoluer sous l'eau sans avoir besoin d'utiliser aucun appareil respiratoire spécial ; et secundo, que seul un être humain hautement qualifié serait capable de remplir ces fonctions – or, les êtres humains de ce genre se rencontrent très rarement sur le marché du travail.]

Voilà maintenant deux ans et quatre mois que j'occupe mon poste, et pendant cette période, il ne s'est produit aucune interruption importante dans le fonctionnement des valves à l'entretien desquelles

je suis préposé.

À titre de compensation pour le travail que j'effectue [« salaire »], je reçois un gros approvisionnement en nourriture. Bien entendu, pour un salaire comme celui-là, on pourrait engager un simple requin ; mais, outre mes seaux de poisson quotidiens, je bénéficie d'avantages inestimables, tels que la compagnie des êtres humains et la possibilité de développer mon intelligence latente grâce à des bobines de références, des distributeurs de vocabulaire et autres moyens d'instruction. Comme vous pouvez le constater, j'ai tiré le meilleur parti des occasions qui m'étaient offertes de parfaire mon éducation.

Deuxièmement : Mlle Lisabeth Calkins.

Son dossier est classé ici. J'ai pu le consulter à l'aide du lecteur de bobine installé à proximité du bassin réservé à l'exercice des dauphins. Par commande vocale, je peux afficher tout ce qui se trouve dans les archives de la Compagnie, bien qu'il ne soit sans doute venu à l'esprit de personne qu'un dauphin souhaiterait consulter les dossiers du personnel.

Mlle Calkins a 27 ans. Elle est donc de la même génération que mes prédécesseurs génétiques [« parents »]. Cependant, je ne partage pas le préjugé qui a cours chez beaucoup de représentants de l'*Homo sapiens* en ce qui concerne les relations affectives avec des femelles plus âgées. D'ailleurs, si l'on tient compte de la différence des espèces, Mlle Lisabeth et moi sommes du même âge. Elle a atteint sa maturité sexuelle en arrivant à peu près à la moitié de son âge actuel. Il en est de même pour moi.

[Je dois reconnaître qu'on peut la considérer comme ayant légèrement dépassé l'âge optimum auquel les femelles humaines prennent un compagnon permanent. Je suppose qu'il n'est pas dans ses habitudes de contracter des unions temporaires, car son dossier n'indique pas qu'elle se soit jamais reproduite. Il se peut d'ailleurs que les humains n'aient pas nécessairement des petits à chacun de leurs accouplements annuels – ou même que ces accouplements aient lieu au hasard, à des époques imprévisibles et pas forcément dans le cadre du processus de reproduction. Bien que cela me semble étrange et, en quelque sorte, contraire aux usages, je conclus, d'après certaines indications que j'ai recueillies, que tel pourrait bien être le cas. Les ouvrages qui me sont accessibles donnent peu de renseignements sur les habitudes des humains en matière d'accouplement. Il me faudra en apprendre davantage à ce sujet.]

Lisabeth – comme je me permets de l'appeler en secret – fait 1,60 mètre de hauteur [les humains ne se mesurent pas en

« longueur »] et pèse 52 kilos. Ses cheveux sont dorés [« blonds »] et elle les porte longs. Sa peau, quoique brunie par l'exposition au soleil, est assez claire. L'iris de ses yeux est bleu. Les conversations que j'ai eues avec des humains m'ont appris qu'elle était considérée par ceux-ci comme plutôt belle. Certains mots que j'ai pu surprendre alors que j'évoluais à la surface de l'eau m'ont fait comprendre que la plupart des mâles de la station éprouvaient à son égard d'intenses désirs sexuels. Moi aussi, je la considère comme belle, dans la mesure où je suis à même d'apprécier la beauté humaine [et je crois l'être]. Mais je ne suis pas certain d'éprouver à proprement parler des désirs sexuels envers Lisabeth. Ce que je ressens, c'est plutôt une constante envie de sa présence, de sa proximité – envie que je traduis en termes sexuels dans le seul but de rendre la chose plus compréhensible pour moi.

Certes, Lisabeth ne possède pas les traits physiques que je recherche d'ordinaire chez une compagne [nez proéminent, nageoires luisantes]. Si nous tentions de faire l'amour ensemble, au sens anatomique du terme, il en résulterait certainement pour elle une souffrance ou même une blessure. Tel n'est pas mon souhait. Les caractéristiques physiques qui la rendent si désirable aux yeux des mâles de son espèce [glandes mammaires très développées, cheveux brillants, traits fins, longs membres inférieurs ou « jambes », etc.] sont pour moi dénuées d'importance et ont même, par certains côtés, une valeur négative. En ce qui concerne les deux glandes lactaires qui ornent sa région pectorale, elles pointent de telle façon qu'elles ne peuvent qu'entraver ses mouvements lorsqu'elle nage. C'est là une bien piètre architecture, et je suis incapable de trouver belles des formes qui ne sont pas fonctionnelles. Il est évident que Lisabeth elle-même déplore la grosseur excessive et le mauvais emplacement de ces glandes, car elle prend soin de les dissimuler à tout moment par un léger vêtement. Les autres employés de la Compagnie, étant tous mâles, ne possèdent que des glandes mammaires rudimentaires qui ne nuisent en rien à la ligne de leur corps, en sorte qu'ils laissent ces glandes à nu.

Quelle est donc la cause de l'attraction que j'éprouve envers Lisabeth ?

Elle résulte du besoin que je ressens de sa compagnie. J'ai l'impression que Lisabeth me comprend comme aucun représentant de ma propre espèce n'en est capable. Il s'ensuit donc que je suis plus heureux en sa compagnie que loin d'elle. Cette impression date de notre première rencontre. Lisabeth, qui est une spécialiste des relations humano-cétacées, est arrivée à Sainte-Croix il y a quatre mois, et on m'a prié alors d'amener à la surface l'équipe que je dirige pour la lui présenter. J'ai fait un grand bond hors de l'eau pour mieux la voir, et j'ai pu constater aussitôt qu'elle appartenait à une espèce plus belle et plus fine que celle des humains que j'avais connus jusque-

là. Son corps, plus délicat, paraissait tout à la fois fragile et puissant, et la grâce de ses mouvements formait un agréable contraste avec la gaucherie des mâles que j'avais rencontrés. De plus, ce corps n'était pas couvert de ces poils rudes que mes congénères trouvent si affligeants. [J'ignorais alors que ce qui rendait Lisabeth différente des autres employés de la Compagnie venait du fait qu'elle était de sexe féminin. Je n'avais encore jamais vu de femelle humaine. Mais j'ai vite appris à reconnaître la différence.]

Je me suis avancé, j'ai branché l'appareil acoustique qui me permettait d'entrer en contact avec elle, et je lui ai dit : « Je suis le contremaître de l'équipe chargée de l'entretien. Ma désignation par unité structurale est TT-66.

— N'avez-vous pas de nom ? m'a-t-elle demandé.

— Quel est le sens du terme *nom* ?

— Votre... votre désignation par unité structurale... Pas simplement TT-66. Je veux dire que... cela ne suffit pas. Ainsi, mon nom à moi est Lisabeth Calkins et je... »

Elle a secoué la tête et levé les yeux vers le directeur de l'usine. « Ces travailleurs n'ont-ils donc pas de *noms* ? »

Le directeur ne voyait pas pourquoi des dauphins auraient dû avoir des noms, mais Lisabeth estimait que c'était nécessaire. Cela lui tenait à cœur, et comme c'était désormais à elle que revenait la charge d'établir la liaison avec nous, elle nous a aussitôt donné des noms à tous. C'est ainsi que j'ai reçu celui d'Ismaël. Ce nom, m'a expliqué Lisabeth, était celui d'un homme qui avait pris la mer, connu de multiples et merveilleuses aventures et les avait toutes racontées dans une bobine que toute personne cultivée devait écouter. Par la suite, j'ai pris connaissance de l'histoire d'Ismaël – de cet autre Ismaël – et je dois convenir qu'elle est vraiment extraordinaire. Pour un être humain, il a fait preuve de beaucoup de perspicacité à l'égard des baleines – qui sont pourtant de stupides créatures envers lesquelles je n'éprouve guère de respect. Je suis fier de porter le nom d'Ismaël.

Après nous avoir donné à chacun un nom, Lisabeth a sauté dans la mer et s'est mise à nager avec nous. Je dois vous avouer que la plupart des êtres de mon espèce éprouvent une sorte de mépris envers vous autres, humains, pour votre peu d'aptitude à la natation. Grâce, sans doute, à mon intelligence au-dessus de la normale – à moins que ce ne soit à cause de la compassion que vous m'inspirez – je ne partage pas ce mépris. Je vous admire, au contraire, pour le zèle et l'énergie que vous apportez à nager et je considère que, compte tenu de tous vos handicaps, vous n'êtes pas si mauvais dans cet exercice. Ainsi que je me plais à le rappeler à mes congénères, vous vous débrouillez beaucoup mieux dans l'eau que nous ne le ferions sur la terre ferme. Quoi qu'il en soit, Lisabeth nage bien, selon les critères humains, et

nous avons aimablement réglé notre allure sur la sienne. Ensemble, nous avons batifolé pendant un moment dans l'eau jusqu'à ce que, m'empoignant par ma nageoire dorsale, elle se soit écriée : « Emmène-moi faire un tour, Ismaël ! » Je tremble encore au souvenir du contact de son corps sur le mien. Elle s'est assise à califourchon sur mon dos, les jambes serrées autour de mon corps, et je suis parti à toute vitesse, effleurant à peine la surface de l'eau. Le rire de Lisabeth témoignait du plaisir qu'elle ressentait chaque fois que je m'élançais dans les airs. Ce n'était là qu'une manifestation de mes qualités purement physiques. Je ne faisais appel à aucune de mes extraordinaires capacités intellectuelles ; je tenais simplement, si vous voulez, lui faire voir ce qui caractérise un dauphin. Lisabeth était ravie. Même lorsque je plongeais, l'emmenant avec moi sous la mer à une profondeur telle qu'elle aurait pu redouter la pression de l'eau sur son corps, elle gardait les jambes bien serrées autour de moi et ne donnait aucun signe de frayeur. Et lorsque nous revenions à la surface, je l'entendais pousser des cris de joie.

Par cette démonstration de pure animalité, j'avais fait une forte impression sur elle. Je connaissais suffisamment les êtres humains pour pouvoir interpréter l'expression que je lisais sur son visage empourpré et joyeux. Il me restait maintenant à lui faire connaître les traits plus subtils de mon caractère – à lui montrer que, même pour un dauphin, j'avais l'esprit extraordinairement vif, que je comprenais et apprenais avec une étonnante facilité.

J'étais d'ores et déjà amoureux d'elle.

Au cours des semaines qui ont suivi, nous avons eu ensemble de nombreuses conversations. Je ne crois pas me flatter en vous disant qu'elle s'est très vite rendu compte à quel point je suis extraordinaire. Mon vocabulaire, déjà important au moment où Lisabeth est entrée à la Compagnie, s'est rapidement développé grâce au stimulant que m'apportait sa présence. J'ai appris d'elle beaucoup de choses. Elle m'a donné accès à des connaissances qu'aucun dauphin ne semblait destiné à acquérir. J'ai fait preuve dans mon milieu d'une finesse et d'une perspicacité qui m'étonnaient moi-même. En peu de temps, j'ai atteint mon niveau d'instruction, actuel. Vous serez certainement d'accord avec moi pour reconnaître que je m'exprime avec plus d'éloquence que la plupart des êtres humains. J'ose espérer que l'ordinateur chargé d'imprimer ce mémoire ne me trahira pas en insérant dans le texte des fautes de ponctuation ou en orthographiant mal les mots que je prononce.

Mon amour pour Lisabeth est devenu de jour en jour plus profond et plus complet. J'ai compris pour la première fois le sens du mot « jalousie » lorsque j'ai vu l'objet de mon amour se promener bras dessus, bras dessous sur la plage avec Madison, l'un des électriciens de

l'usine. J'ai connu la colère lorsque j'ai surpris les remarques égrillardes et vulgaires des mâles humains qui regardaient passer Lisabeth. Le pouvoir de fascination qu'elle exerce sur moi m'a conduit à explorer bien des sentiers de l'expérience humaine. Je n'ai pas osé parler de tout cela avec elle, mais les conversations que j'ai pu avoir avec d'autres membres du personnel de la base m'ont fait comprendre certains aspects du phénomène que les humains appellent « amour ». Je me suis fait expliquer aussi le sens des mots vulgaires que j'avais entendu prononcer par des mâles derrière le dos de Lisabeth. La plupart avaient trait à un désir de s'unir à elle [apparemment à titre temporaire], mais il y avait aussi des remarques flatteuses sur ses glandes mammaires [pourquoi, je me le demande, les humains sont-ils aussi polarisés par les mamelles ?], et même sur la partie arrondie qui se trouve en bas de son dos, juste au-dessus de l'endroit où son corps se divise pour former les deux membres inférieurs. J'avoue que cette région me fascine, moi aussi : il me paraît si étrange qu'un corps puisse se partager ainsi par le milieu !

Je n'ai jamais fait connaître explicitement à Lisabeth les sentiments qu'elle m'inspirait. J'ai essayé de l'amener peu à peu à comprendre que je l'aimais. Je croyais que lorsqu'elle aurait bien pris conscience de cet amour, nous pourrions commencer à faire des projets en vue d'une sorte d'avenir commun.

Quel insensé j'étais !

Troisièmement : le complot.

Une voix virile a demandé : « Comment diable allez-vous vous y prendre pour soudoyer un dauphin ? »

Une autre voix, plus délicate, a répondu : « Laissez-moi faire.

— Qu'allez-vous lui offrir ? Dix boîtes de sardines ?

— Ce dauphin-là est d'un genre spécial. Il est même un peu bizarre. C'est un intellectuel. Nous pourrions facilement l'avoir. »

Ils ne savaient pas que je pouvais les entendre. Je flottais juste au-dessous de la surface de l'eau, dans ma cuve de repos, en attendant le changement d'équipe. Nous autres, dauphins, sommes doués d'une ouïe très fine et je percevais facilement ces paroles. J'ai senti aussitôt que quelque chose allait de travers, mais j'ai conservé ma position comme si de rien n'était.

« Ismaël ! a crié un des hommes. C'est toi, Ismaël ? »

Je suis remonté à la surface et me suis approché du bord de ma cuve. Trois hommes se tenaient debout devant moi. L'un d'eux était un technicien de la Compagnie, mais je n'avais jamais vu les deux autres. Ceux-ci portaient des vêtements qui les couvraient depuis les pieds

jusqu'à la gorge, ce qui m'indiqua aussitôt qu'ils étaient étrangers à la base. Je méprisais le technicien, car il faisait partie de ceux qui avaient émis des remarques vulgaires sur les glandes mammaires de Lisabeth.

« Regardez-le, messieurs, a-t-il dit. Déjà usé alors qu'il est encore dans la fleur de l'âge ! Voilà bien une victime de l'exploitation humaine ! »

Puis, s'adressant à moi, il a repris : « Ismaël, ces messieurs font partie de la Ligue pour la répression de la cruauté envers les espèces douées d'intelligence. Tu as entendu parler de cette organisation ?

— Non, ai-je répondu.

— Ils s'efforcent de mettre un terme à l'exploitation des dauphins, à leur asservissement par les humains, à l'usage criminel que font ceux-ci de l'unique espèce intelligente – en dehors de la leur – qui existe sur cette planète. Ils désirent vous venir en aide.

— Je ne suis pas un esclave, ai-je protesté. Je reçois une compensation pour mon travail.

— Quelques poissons puants ! s'est écrié d'un ton méprisant l'un des hommes vêtus de pied en cap. Ils t'exploitent, Ismaël ! Ils t'obligent à faire un travail dangereux et répugnant pour un salaire dérisoire !

— Il faut que cela cesse, a déclaré son compagnon. Nous voulons faire savoir au monde que l'époque des dauphins-esclaves est révolue. Aide-nous, Ismaël ! Aide-nous à vous aider ! »

Il va sans dire que j'étais hostile à leurs prétentieux desseins. Un dauphin doué d'un esprit moins avisé que le mien le leur aurait sans doute déclaré tout net, faisant ainsi échouer leur complot. Mais j'ai été plus malin et leur ai demandé : « Que voulez-vous que je fasse ?

— Sabote les valves d'admission », a répondu vivement le technicien.

Malgré moi, je me suis écrié avec un reniflement de colère et de surprise : « Trahir la confiance qu'on a mise en moi ? Comment pourrais-je !

— Il y va de ton propre intérêt, Ismaël. Tiens, voici comment les choses devront se passer : toi et les membres de ton équipe obtureront les valves d'admission et l'usine cessera de fonctionner. La panique se répandra aussitôt dans toute l'île. Les équipes humaines préposées à la vérification des appareils descendront voir ce qui se passe ; mais aussitôt qu'elles auront débouché les valves, vous les obturerez de nouveau. Des réserves d'eau devront être expédiées de toute urgence à Sainte-Croix. Cela ne manquera pas d'attirer l'attention publique sur le fait que toute la vie de cette île dépend du travail des dauphins – travail considérable et rétribué de façon dérisoire ! Pendant la crise qui s'ensuivra, nous ferons connaître votre histoire au monde entier. Nous inviterons tous les humains à dénoncer la manière scandaleuse

dont vous êtes traités. » Loin de protester que je ne voyais, pour ma part, aucun scandale là-dedans, j'ai répliqué astucieusement : « Peut-être y a-t-il là quelque danger pour moi.

— Quelle sottise !

— On me demandera pourquoi je n'ai pas débouché les valves. Je suis responsable de leur entretien. J'aurai des ennuis. »

Pendant un moment, nous avons discuté cette question. Puis le technicien m'a dit : « Écoute, Ismaël, nous savons bien que cette affaire comporte des risques ; c'est pourquoi nous sommes disposés à t'offrir une récompense supplémentaire si tu acceptes de te charger de ce travail.

— Quel genre de récompense ?

— Des bobines. Tout ce qu'il te plaira d'écouter, nous te l'obtiendrons. Nous savons que tu as des goûts littéraires et nous pourrons te procurer pièces de théâtre, poèmes, romans ou autres choses de ce genre. Nous t'abreuverons de littérature si tu consens à nous aider. »

Je ne pouvais qu'admirer leur habileté : ils savaient comment me motiver.

« Marché conclu.

— Dis-nous simplement ce que tu désires en récompense.

— N'importe quoi qui ait trait à l'amour.

— À l'amour ?

— Oui, à l'amour : aux rapports entre l'homme et la femme. Apportez-moi des poèmes d'amour, des histoires d'amants célèbres. Apportez-moi des descriptions de l'étreinte amoureuse. Il faut que je comprenne ces choses.

— C'est le *Kama Sutra* qu'il veut, a dit l'homme qui se trouvait à gauche.

— Eh bien, on lui apportera le *Kama Sutra* », a répliqué celui de droite.

Quatrièmement : ma riposte aux criminels.

Ils ne m'ont pas apporté le texte intégral du *Kama Sutra*, mais ils m'ont apporté bien d'autres choses, notamment une bobine sur laquelle étaient enregistrés des extraits du fameux traité. Pendant plusieurs semaines, je me suis consacré à l'étude de tout ce qui a pu être écrit sur l'amour humain. Mais il y a dans les textes de terribles lacunes, de telle sorte que bien des aspects de ce qui se passe entre l'homme et la femme demeure encore incompréhensible pour moi. L'union des corps n'a rien qui me surprenne, mais je suis déconcerté par les rites qui entourent la chasse, au cours de laquelle l'homme doit

se montrer entreprenant et la femme prétendre ne pas être en chaleur ; la distinction entre l'union temporaire et l'union permanente [« mariage »] me paraît extrêmement subtile ; je ne parviens pas à comprendre les systèmes compliqués de tabous et d'interdits que les humains ont inventés. Je dois reconnaître ici mon unique échec d'ordre intellectuel : à la fin de mes études, je n'en savais pas beaucoup plus sur la façon dont je devais me conduire vis-à-vis de Lisabeth qu'au moment où les conspirateurs avaient commencé à me refilet des bobines en douce.

Maintenant, ceux-ci m'invitaient à jouer le rôle qu'ils m'avaient assigné.

Naturellement, je ne pouvais pas trahir la Compagnie pour laquelle je travaillais. Je savais bien que ces hommes n'étaient pas, comme ils le prétendaient, les ennemis déclarés de ceux qui, selon eux, nous exploitaient. Pour quelque raison connue d'eux seuls, ils voulaient voir fermer l'usine, voilà tout. Et ils avaient invoqué leurs prétendues sympathies envers mes congénères pour obtenir ma coopération. Quant à moi, je n'ai pas le sentiment d'être exploité.

Était-il incorrect de ma part d'accepter d'eux des bobines si je n'avais pas l'intention de les aider ? J'en doute. Ils voulaient se servir de moi, alors que c'était moi qui me servais d'eux. Il arrive parfois qu'une espèce supérieure doive exploiter celles qui lui sont inférieures pour acquérir des connaissances.

Ils sont venus me trouver pour me demander de saboter les valves ce soir-là. J'ai répondu : « Je ne suis pas certain d'avoir bien compris ce que vous attendiez exactement de moi. Voudriez-vous me redonner vos instructions ? »

J'avais adroitement branché un appareil enregistreur dont Lisabeth se servait pour ses séances d'études avec les dauphins. Les hommes m'ont donc expliqué de nouveau que le sabotage des valves sèmerait la panique dans toute l'île et mettrait en lumière les conditions d'asservissement dans lesquelles étaient tenus les dauphins. Je leur ai posé question sur question pour leur arracher des détails et donner à chacun l'occasion de faire enregistrer sa voix. Quand ils ont eu fini de s'incriminer par leurs propos, j'ai dit : « Très bien. Quand ce sera mon tour de prendre la relève, j'agirai selon vos instructions.

— Et les autres membres de ton équipe ?

— Je leur donnerai l'ordre, dans l'intérêt de notre espèce, de laisser les valves dans l'état où elles sont. »

Ils sont repartis, l'air très satisfaits d'eux-mêmes. Dès qu'ils se sont éloignés, j'ai appuyé avec le bout de mon nez sur le bouton servant à appeler Lisabeth. Elle est arrivée très vite. Je lui ai montré la bobine placée dans l'appareil.

« Écoutez cela, lui ai-je dit d'un ton théâtral. Et, ensuite, prévenez

Cinquièmement : la récompense de l'héroïsme.

Les trois hommes ont été arrêtés. Ils ne s'intéressaient en aucune manière à la lutte contre l'exploitation des dauphins par les humains. C'étaient des membres d'un groupement subversif [des « révolutionnaires »] qui avaient cherché à abuser de la naïveté d'un pauvre dauphin pour amener celui-ci à les aider à semer le désordre dans l'île. Par ma loyauté, mon courage et mon intelligence, j'avais réussi à contrecarrer leur vilain projet.

Un peu plus tard, Lisabeth est venue me trouver alors que je prenais un peu de repos dans ma cuve, et m'a dit : « Tu as été admirable, Ismaël ! Entrer ainsi dans leur jeu pour les amener à enregistrer eux-mêmes leurs aveux, c'était une idée sensationnelle ! Tu es un merveilleux dauphin, Ismaël. »

J'étais transporté de joie.

Le moment était venu. J'ai bredouillé : « Lisabeth, je vous aime. »

Bien que j'aie prononcé ces mots très bas, ils ont résonné sur les parois de la cuve comme s'ils sortaient d'un haut-parleur. L'écho les a modulés, amplifiés, les transformant en de rauques grognements plus dignes d'un pauvre crétin de phoque que d'un merveilleux dauphin. « ... *vous aime... vous aime... vous aime...*

— Voyons, Ismaël ! s'est écriée Lisabeth.

— Je ne puis vous dire tout ce que vous représentez pour moi, ai-je repris. Venez vivre avec moi, ma bien-aimée. Lisabeth ! Lisabeth ! Lisabeth ! »

Des torrents de poésie s'échappaient de mon museau. Je déversais sur Lisabeth des flots d'éloquence. Puis je l'ai suppliée de venir dans ma cuve et de me permettre de l'embrasser. Elle s'est mise à rire, en alléguant qu'elle n'était pas habillée pour nager. C'était vrai, car elle arrivait de la ville, où elle s'était rendue pour assister aux arrestations. Mais je l'ai si bien priée et implorée qu'elle a fini par céder. Nous étions seuls. Elle a retiré ses vêtements et elle est entrée dans la cuve. Pendant un moment, j'ai pu contempler sa beauté à nu. Ce que j'ai vu m'a bouleversé : ces vilaines glandes mammaires tremblotantes que, d'ordinaire, elle prenait sagement soin de cacher ; ces bandes de peau d'une pâleur malade aux endroits que le soleil n'avait pu atteindre ; cette touffe de poils inattendue... Mais, dès qu'elle est entrée dans l'eau, oubliant les imperfections physiques de ma bien-aimée, je me suis élancé vers elle en criant : « Mon amour ! Mon cher amour ! » et je l'ai entourée de mes nageoires en ce que j'imaginai être une étreinte humaine. « Lisabeth ! Lisabeth ! » Nous nous sommes laissés

glisser sous l'eau. Pour la première fois de ma vie, j'ai connu la véritable passion, celle que chantent les poètes, celle dont l'esprit le plus froid se sent parfois envahi. J'ai pressé Lisabeth contre moi. Je sentais les extrémités de ses membres supérieurs [« poings »] frapper contre la région pectorale de mon corps, et j'ai cru d'abord voir là le signe d'une passion égale à la mienne. Puis l'idée que, peut-être, ma compagne manquait d'air a germé dans mon cerveau embrumé par l'amour. Je me suis empressé de remonter à la surface. Ma bien-aimée, étouffant et haletant, a aspiré une bouffée d'air tout en se débattant pour m'échapper. Surpris, j'ai relâché mon étreinte. Lisabeth s'est enfuie hors de la cuve et s'est laissée retomber sur le bord, épuisée, tremblant de tout son corps à la peau pâle. « Pardonnez-moi ! ai-je mugé. Je vous aime, Lisabeth ! C'est par amour pour vous que j'ai sauvé la Compagnie ! » Elle a réussi à étirer ses lèvres en un mouvement indiquant qu'elle n'était pas en colère contre moi [un « sourire »], et d'une voix faible, elle a dit : « Tu as failli me noyer, Ismaël !

— Je me suis laissé emporter par mes sentiments, ai-je expliqué. Revenez dans la cuve. Je vous promets de me montrer plus doux désormais. Vous avoir auprès de moi...

— Oh ! Ismaël ! Que dis-tu là ?

— Je vous aime ! Je vous aime ! »

J'ai entendu un bruit de pas. Madison s'approchait en courant. Vivement, Lisabeth a placé ses mains sur ses glandes mammaires et a recouvert la partie inférieure de son corps d'un des vêtements qu'elle avait enlevés. Cela m'a fait de la peine, car si elle prenait soin de cacher à cet homme les vilaines parties d'elle-même, n'était-ce pas la preuve de son amour pour lui ?

Il a demandé : « Est-ce que tout va bien, Liz ? Je t'ai entendue crier...

— Ce n'est rien, Jeff, a-t-elle répondu. C'est simplement Ismaël qui a voulu m'embrasser dans la cuve. Figure-toi qu'il est amoureux de moi ! A-t-on jamais pu imaginer une chose pareille : Ismaël *amoureux* de moi ! »

Ils ont ri ensemble de la folie de ce dauphin consumé d'amour.

Avant l'aube, je suis parti très loin en mer. J'ai nagé là où vont nager les dauphins, à l'écart des hommes et de leurs mesquineries. Le rire moqueur de Lisabeth résonnait encore dans ma tête, mais je savais qu'elle n'avait pas eu l'intention de se montrer cruelle. Elle, qui me connaît mieux que quiconque, n'avait pu s'empêcher de rire de mon absurdité.

Je suis resté plusieurs jours en mer à panser mes blessures, négligeant les tâches qui m'attendaient à la Compagnie. Puis, tandis que la douleur faisait place peu à peu à une sourde souffrance, j'ai

repris le chemin de l'île. Au passage, j'ai croisé une femelle de mon espèce. Elle était depuis peu en chaleur et s'est offerte à moi, mais je me suis contenté de lui dire de me suivre, et elle a obéi. À plusieurs reprises j'ai dû chasser d'autres mâles qui voulaient abuser d'elle. Je l'ai amenée à la base, dans le bassin que les dauphins utilisent pour leurs exercices sportifs. Un membre de mon équipe – celui qui porte le nom de Mordred – est venu prendre mes ordres. Je lui ai dit d'aller prévenir Lisabeth que j'étais de retour.

Elle est apparue sur le rivage. Elle m'a adressé un sourire et un signe de la main, en m'appelant d'un ton joyeux.

Sous ses yeux, j'ai folâtré avec la femelle de mon espèce. Ensemble, on a dansé la danse des amours ; on a fouetté du bout de nos nageoires la surface de l'eau ; on a fait de grands bonds hors de l'eau en poussant des mugissements d'allégresse.

Lisabeth nous observait et je priais tout bas pour qu'elle soit *jalouse*.

J'ai saisi ma compagne, l'ai attirée dans les profondeurs de la mer, l'ai prise avec violence, puis l'ai lâchée pour qu'elle aille porter ailleurs ma progéniture. Ensuite, je suis allé rejoindre Mordred et lui ai ordonné : « Va dire à Lisabeth que j'ai trouvé un autre amour mais que peut-être, un jour, je lui pardonnerai. »

Il m'a regardé d'un œil vitreux et s'est dirigé vers le rivage.

Ma tactique a échoué. Lisabeth m'a fait répondre que je serais le bienvenu si je voulais reprendre mon travail et que, si elle m'avait offensé, elle en était navrée ; mais il n'y avait pas trace de jalousie dans son message. Depuis lors, mon âme s'est desséchée comme une algue pourrie. De nouveau, je m'emploie à nettoyer les valves d'admission d'eau, comme une bonne bête que je suis... moi, Ismaël, qui ai lu Keats et Donne ! Lisabeth ! Lisabeth ! Ne sentez-vous pas quelle souffrance est la mienne ?

Ce soir, dans l'obscurité, j'ai raconté mon histoire. Qui que vous soyez, vous qui l'avez entendue, venez en aide à un pauvre être solitaire, mammifère et aquatique, qui désire établir des contacts intimes avec une femelle d'une autre espèce. Parlez en ma faveur à Lisabeth. Louez mon intelligence, ma loyauté et mon dévouement.

Dites-lui que je lui donne encore une chance. Je lui offre une dernière fois l'occasion de connaître une aventure unique et exaltante. Je l'attendrai demain soir près du récif. Qu'elle nage jusqu'à moi. Qu'elle vienne étreindre le pauvre Ismaël solitaire. Qu'elle vienne lui murmurer des mots d'amour.

Du fond du cœur... oui, du fond du cœur... Lisabeth, la bête insensée vous souhaite une bonne nuit, avec les rauques inflexions du plus profond amour.

UN PERSONNAGE EN QUÊTE DE CORPS

*Au cours de l'été 1968 – au milieu de cette année fiévreuse, catastrophique pour moi et pour le monde en général, marqué par des assassinats, des troubles politiques et un fort bizarre climat social – Ann McCaffrey, qui préparait une anthologie intitulée *Alchemy & Academe*(20), m'a demandé d'y contribuer. La signification de ce titre m'échappait et je n'ai pu obtenir d'Annie une explication claire, mais je me suis quand même déclaré partant. Pour moi, l'alchimie avait à voir avec la transmutation, le changement. J'ai donc écrit une histoire de changements. Faisant mienne la désinvolture de ce qui était en train de devenir la légendaire période des « sixties », j'ai cavalièrement choisi de considérer la partie « enseignement » du titre comme hors de propos. Ce qui, apparemment, ne posait pas de problème, puisqu'Annie a retenu ma nouvelle. (Quand l'anthologie est parue en 1970, elle portait comme sous-titre : « Un recueil de nouvelles originales sur les transmutations de l'esprit et des éléments, de l'alchimie et de l'enseignement ». J'aurais aimé qu'Annie me dise cela d'emblée. Mais comme j'avais de toute façon écrit quelque chose dans cet esprit, peu importait que je n'aie jamais été clairement informé de la nature de son thème.)*

*Le livre contenait d'excellents textes de gens comme James Blish, Samuel R. Delany, Gene Wolfe, Norman Spinrad et Carol Emshwiller. C'était le cas de beaucoup d'anthologies de cette époque ; mais il se trouvait que celle-ci était composée par Anne McCaffrey, qui allait bientôt devenir célèbre en tant qu'auteur de la série des Dragons de Pern. Grâce à l'immense succès que devait rencontrer Annie, *Alchemy & Academe* a été régulièrement réimprimé pendant plus de vingt ans – et de nouvelles rééditions voient encore le jour, en même temps que les autres livres d'Anne McCaffrey –, ce qui fait qu'« Un personnage en quête de corps » continue de me valoir un gentil petit chèque de temps en temps. D'où l'intérêt de choisir le bon anthologiste pour les participations qui vous sont demandées.*

Il y a eu une erreur de transmission dans la chambre de transfert et plusieurs douzaines de corps sont privés de leur esprit tandis que plusieurs douzaines d'esprits sont prisonniers du réseau de stase,

inassignés et, pour le moment, inassignables. Ce n'est pas la première fois qu'un tel incident se produit, raison pour laquelle les changeurs de peau prennent toujours une assurance-identité, mais on n'a jamais vu ça avec tant de personnes à la fois. Le transfert est remis à plus tard. Tout le monde doit être rendu à son identité première ; on pourra alors recommencer. Impossible de tenir la presse à l'écart. Les abords de l'hôpital sont assiégés par les différents organes d'information. Des caméras flottantes sont impitoyablement braquées sur toute la hauteur du bâtiment à une altitude de 300 à 350 mètres. Des camions sont garés au coin de la rue. Les journalistes échangent des tuyaux, harcelant le personnel de l'hôpital pour obtenir le nom des victimes et éventuellement celui des responsables de la panne. « Si je le savais, je vous le dirais, déclare Jaime Rodriguez, 27 ans. Croyez-vous que l'argent ne m'intéresse pas ? Mais nous ne savons pas. C'est là tout le problème, nous ne savons pas. La banque des renseignements a été la première à sauter. »

La salle de transfert comprend deux antichambres, l'une sur la façade ouest du bâtiment, l'autre donnant sur Broadway ; la première est occupée par ceux qui pensent avoir des parents parmi les victimes, la seconde par les représentants des compagnies d'assurances. Comme tout un chacun, les agents d'assurances n'ont aucune idée précise du nom des victimes, mais ils savent que certains de leurs clients devaient subir un transfert aujourd'hui, et qu'avec tant de changeurs enchevêtrés à la fois, les indemnités qu'ils auront à verser risquent de s'élever à plusieurs millions de dollars. Ils discutent fébrilement entre eux, dictent des notes à voix basse, hurlent des appels téléphoniques dans leurs boutons de manchette, et montrent bien d'autres signes de désarroi, encore que certains d'entre eux gardent suffisamment leur sang-froid pour traiter sur place quelques affaires courantes ; ils placent des ordres en Bourse et négocient des rendez-vous avec les infirmières. C'est là toutefois une situation tendue et difficile, dont on ignore encore toutes les implications.

Le Pr Vardaman apparaît, ruisselant de sueur, paternel.

« Nous faisons tous nos efforts, déclare-t-il, pour rattacher chaque changeur à sa matrice originelle. Je suis pleinement confiant. Ce n'est qu'une question de temps. Tous ceux qui vous sont chers vous seront rendus sains et saufs.

— Nous ne sommes pas les parents, lui fait remarquer un agent d'assurances.

— Excusez-moi », dit le Pr Vardaman, qui se retire aussitôt.

Les agents d'assurances échangent des clins d'œil et se frappent le front d'un air entendu. Quelques regards plongent au-delà de la porte de l'antichambre.

« Voilà qui va nous coûter une fortune, lance un courtier.

— Ce n'est pas votre argent, fait remarquer un inspecteur du contentieux.

— Probable que les primes vont augmenter.

— Sale affaire. Sale affaire. Sale affaire. J'aurais pu être du nombre.

— Changeur ?

— Je dois subir un transfert mardi prochain.

— Quelle guigne ! Vous auriez pu profiter d'une annulation. »

La porte de l'antichambre s'ouvre. Entre une femme bien en chair aux yeux noyés d'ombre. « Où sont-ils ? demande-t-elle. Je veux les voir ! Mon mari devait se faire transférer aujourd'hui ! »

Elle se met à sangloter, puis à hurler. Les agents d'assurances se précipitent pour la réconforter. C'est une longue et sombre journée qui s'annonce.

Et maintenant place au récit

Après avoir attendu un long moment dans le réseau de stase, le changeur conclut que quelque chose a dû mal tourner lors du transfert. Jamais cela n'a pris aussi longtemps. Quelque chose d'aussi simple qu'un changement de personnalité devrait pouvoir s'accomplir en un instant, comme lorsqu'on se fait arracher une dent : *extraction, transfert, insertion*. Mais des minutes, peut-être même des heures, se sont écoulées et le transfert n'a pas encore eu lieu. Qu'est-ce qu'ils attendent ? J'ai pourtant payé en bon argent. Il y a sûrement quelque chose qui cloche quelque part.

Sortez-moi de là. Changez-moi de peau.

Le changeur n'a aucun moyen de communiquer avec le personnel de l'hôpital. Il n'existe plus à présent que sous la forme d'un ensemble d'impulsions électriques à l'intérieur du réseau de stase. En théorie, il est possible pour un expert de communiquer en code par-delà l'abîme de la stase, en activant des spots lumineux sur un tableau récepteur ; c'est de cette façon qu'ont été menées les premières recherches de commutation mentale. Mais ce changeur-ci ne possède pas une telle compétence, n'étant qu'un membre du grand public en quête d'un changement temporaire d'identité, d'un petit séjour touristique dans le crâne d'autrui. Le changeur doit attendre au milieu des limbes.

Une voix s'élève. « Ici le Pr Vardaman, s'adressant à tous les changeurs dans le réseau. Nous nous trouvons en face d'une petite difficulté technique. Il s'avère nécessaire de vous faire réintégrer vos corps d'origine, ce qui n'est, comme vous le savez, qu'un transfert en sens inverse, une pure opération de routine. Quand chacun se sera retrouvé, nous pourrons recommencer. C'est bien clair ? Attendez-vous donc à subir un transfert, mais pas un changement, hé ! hé ! C'est que

nous n'y tenons pas du tout. Dès que vous serez capables de parler, veuillez faire savoir à votre infirmière si vous êtes revenu dans le corps adéquat afin que nous puissions vous déconnecter du coupleur central, d'accord ? Et maintenant, on y va, un, deux, trois... »

— *transfert.*

Ce corps n'est certainement pas le bon, car c'est celui d'une femme. Le changeur frémit tout en prenant possession des fibres cérébrales et des pitons jalonnant le système nerveux autonome. Une main s'élève et touche un sein. Le tissu érectile répond. La peau est douce et la chair ferme. Le changeur caresse une joue. Pas de trace de barbe. Le voici maintenant à la recherche d'un reste de personnalité. Il découvre un nom, Vonda Lou, et l'image d'une rue, une large rue poussiéreuse, une petite ville dans un paysage plat, avec des constructions trapues dressant leurs façades carrées en retrait de la chaussée, et quelques automobiles tape-à-l'œil garées des deux côtés. Rien d'autre au-delà de la ville qu'une étendue de terre rouge et sèche ; dans le lointain, des montagnes brunâtres profilent leurs silhouettes désolées. Ce n'est pas l'endroit idéal pour qui aime bouger. Une voix tendre murmure : « Ils vont nous tomber dessus, Vonda Lou, ils vont prendre une batte de base-ball et nous l'enfoncer tu sais où. » Et Vonda Lou de répondre :

« Mais non, ils ne nous tomberont pas dessus.

— Mais si ça arrive ? Si ça arrive ? » insiste l'autre voix.

La chambre est chaude mais sans aucune humidité. Dehors, on entend des grillons. Des voitures sans pot d'échappement passent en pétaradant. Vonda Lou se remet à parler. « Arrête de te tracasser et mets ta tête ici. C'est ça. Ici. Oh, c'est bon... » Un gloussement fuse. On change de position. Vonda Lou dit : « Jamais aucun type ne t'a fait ça, hein ? » La douce voix gémit : « Oh, Vonda Lou... » Et Vonda Lou poursuit : « Un de ces jours, on fichera le camp de ce bled... » Ses mains se pressent sur une chair consentante. Dans son esprit danse l'image d'une majorette en train de défiler dans la grande rue poussiéreuse. Elle fait des moulinets avec son bâton, levant bien haut le genou, son short blanc tendu à craquer sur son petit derrière insolent, oui, oui, et regardez-moi ces jolies choses qui tressautent sur le devant, regardez-moi toute cette belle marchandise. Et la fanfare joue *Dixie* tandis que passe l'équipe de football, et Vonda Lou rit en pensant à l'autre espèce d'abruti, à la façon dont il avait essayé de la salir en posant ses grosses pattes sur elle, cet imbécile de Billy Joe qui s'imaginait qu'il allait faire un carton, ce qui faisait plutôt rigoler Vonda Lou, car ce n'était pas le demi mais la petite majorette qui possédait ce qu'elle recherchait, et...

Une voix. « Est-ce que vous m'entendez ? Si votre corps et votre esprit ont été convenablement appariés, levez la main droite, s'il vous

plaît. »

Le changeur lève la main gauche.

— *transfert.*

Ici le monde est vert foncé dans un rayon de 50 mètres au-dessous de la lampe frontale, noir au-delà. La température est de 21 °C, la pression de 6 atmosphères. On se déplace comme un crabe à l'intérieur de son scaphandre, filant le long du fond. Quelques colonies de méduses flottent dans le courant. À gauche, on peut voir le cône de lumière qui s'élève comme par une cheminée vers la surface, là où l'eau est bleue. Tout le long de la falaise sous-marine il y a des formations coralliennes, mais pas ici, pas à cette profondeur, où n'arrive jamais la lumière du jour et où la mer est d'un froid originel.

On se déplace précautionneusement, gêné par l'importance de la pression. On se cramponne à sa canne de ramassage, écrasant sous ses pieds des rognons de manganèse et de silicium, dirigeant la lampe dans diverses directions, cherchant l'endroit où le fond s'affaisse. On est mal à l'aise et nerveux, non pas tellement à cause de la pression, de l'obscurité, ou du froid, mais parce qu'on a le malheur d'avoir de l'imagination et qu'on ne peut s'empêcher de penser au monstre de l'abîme. On rêve à la bête sans rêves de Tennyson, à l'abri des tonnerres des profondeurs célestes. De pâles luminescences s'enfuient le long de ses flancs ténébreux ; au-dessus d'elle pendent d'énormes éponges gonflées d'une vie millénaire.

On arrive maintenant au bord du gouffre.

C'est là qu'elle est tapie depuis l'aube des temps, là qu'elle restera pendant encore longtemps, s'engraissant en dormant d'énormes vers marins, jusqu'à ce que le feu dernier fasse de l'abysse un brasier ; alors, visible enfin au regard des humains, à l'œil des séraphins, grondante elle jaillira, pour se laisser mourir sous le ciel plein d'effroi. Oui. On est troublé, c'est sûr. On incline sa lampe, s'attendant à saisir dans le rayon lumineux le froid scintillement d'un œil. Loin, très loin en dessous dans le gouffre insondable. Mais il n'y a rien en vue, ni gros tentacules visqueux ni bec géant.

« J'entame maintenant la descente », annonce-t-on à ceux d'en haut.

On a autant d'humour que d'imagination. On marque un temps au bord de la fosse, on ramasse une pierre calcaire, et on inscrit sur un rocher veiné de ces sillons que laissent les vers ce mot unique :

NEMO

On jette la pierre en riant, et on se lance dans l'abîme en prenant

vigoureusement appel sur le rebord continental. On descend. Plus bas. Toujours plus bas. En quête de quelque grotte fabuleuse ou de quelque cavité secrète.

Le changeur soupire, ne ruminant qu'obligations émises sur le marché de Zurich, contrats de livraisons d'hélium et de plutonium, doubles primes et couvertures. Il ne descendra pas dans la fosse ; il ne verra pas le kraken ; faiblement, il fait signe de la main gauche.

— *transfert.*

Un homme d'âge mûr à tout le moins. Il y a de l'espoir. Une brioche confortable. Un peu de peine à respirer. Presque pas de barbe sur les joues. Les jambes sont lourdes et les pieds gonflés ; un homme se fatigue facilement à partir d'un certain âge, surtout quand il est écrasé de responsabilités. La sonnerie insistante d'un téléphone retentit dans ses oreilles. Tout est familier : les tensions, les frustrations, la lassitude, le sens de l'inachevé et de l'inaccompli, la fétidité de l'haleine, le vide au creux des entrailles. Ce doit être ça. Déjà de retour au bercail ?

QUESTION : Monsieur, dans l'éventualité d'une aggravation de la crise, avez-vous l'intention de réclamer une réunion immédiate du Conseil de sécurité, ou tenterez-vous de régler le problème par voie quasi diplomatique comme ce fut le cas lors du différend entre la Syrie et les îles Maldives ?

RÉPONSE : Ne mettons pas la charrue avant les bœufs, voulez-vous ?

Q. : Dans Son rapport de lundi dernier, la Commission du budget indique que le déficit de l'année en cours excède déjà de deux milliards celui de l'année dernière, alors que nous n'en sommes qu'à la moitié du deuxième trimestre. Avez-vous donné suite à l'accusation du Parti de la Responsabilité Fiscale selon laquelle ce serait là le résultat d'une manœuvre délibérée inspirée par les communistes pour démoraliser l'économie ?

R. : Qu'est-ce que vous allez chercher ?

Q. : Faut-il s'attendre à une augmentation de la taxe frappant le transfert de personnalité ?

R. : Eh bien, en fait, il y a déjà une taxe assez exorbitante en ce domaine, et nous sommes opposés à toute décision susceptible de faire obstacle au droit qu'ont tous les citoyens américains de voyager de corps en corps, comme les y autorisent Dieu et la Constitution. Je ne pense donc pas que nous apporterons une quelconque modification à cette taxe.

Q. : Monsieur, on nous a donné à entendre que vous-même vous faisiez parfois transférer. Aussi nous...

R. : Où êtes-vous allés pêcher ça ?

Q. : Je crois que c'est le député Spear, de l'Iowa, qui a dit l'autre jour qu'il était bien connu que le Président ne manquait jamais de se rendre dans une chambre de transfert chaque fois qu'il venait à New York, et...

R. : Vous connaissez les Républicains. Ils raconteront toujours n'importe quoi sur le compte d'un Démocrate.

Q. : Monsieur le Président, est-ce que l'administration a un plan pour mettre fin à la discrimination sexuelle dans les toilettes publiques ?

R. : J'ai demandé au ministère de l'Environnement de s'en occuper, attendu que ce problème pourrait être lié au commerce d'État à État et à tout ce qui est propriété fédérale, et nous attendons un rapport dans les jours à venir.

Q. : Merci, Monsieur le Président.

La main gauche tremble un peu et se lève. Ce n'est pas ça, de toute évidence. La main réclame un nouveau changement de phase. Ce corps est suffisamment lourd et décati, d'accord. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Ce n'est pas le bon. Sortez-moi de là, s'il vous plaît. Sortez-moi de là.

— *transfert.*

La foule frémit d'avance quand Bernie Kingston quitta son cercle

pour se diriger vers le marbre ; il n'avait pas encore pris place dans le rectangle du batteur qu'elle était déjà debout.

Kingston jaugea d'un coup d'œil l'imposante silhouette de Ham Fillmore, l'immense lanceur gaucher des Hawks, là-bas, sur le monticule. *Vas-y mon grand*, songea Bernie. *Je t'attends*.

Il balança deux ou trois fois sa batte d'arrière en avant et se campa fermement sur ses pieds, attendant le lancer. Il lui arriva une balle basse, terriblement rapide, visant à le clouer sur place, et elle fila à côté de lui sans qu'il ait eu le temps de dire ouf. « Prise », entendit-il. Il tourna les yeux vers la troisième base pour voir si l'entraîneur avait un signal à lui adresser.

Mais Danner fixait sur lui un regard sans expression. *Tu es libre*, semblait-il dire.

La deuxième balle tomba au poil, et Bernie la reprit facilement, l'expédiant sous le nez du grand lanceur en plein dans le champ droit pour un simple. Un grondement approbateur s'éleva de la foule comme il gagnait la première base.

« Beau travail, coco », observa Jake Edwards, l'entraîneur de la première base, comme il arrivait au but.

Bernie sourit. Ça faisait toujours plaisir d'atteindre une base, et il aimait les hurlements de la foule.

Le receveur des Hawks se dirigea vers le monticule et demanda à s'entretenir avec ses coéquipiers. Bernie se mit à déambuler autour de la première base, labourant le sol du bout de ses crampons. Avec un joueur sur base et l'égalité aux points à la huitième manche, les Hawks avaient intérêt à jouer serré. On ne pouvait pas leur en vouloir.

Dès que les autres eurent fini de se concerter, ce fut au tour des Stags de demander un arrêt de jeu. « Arrive ici, coco, lança Jake Edwards.

— Qu'est-ce que notre grand stratège a trouvé pour cette fois ? demanda Bernie au comble de la lassitude.

— Fais pas le malin, coco. Contente-toi de partir au second lancer. »

Bernie haussa les épaules et s'éloigna un peu de la base. Ham Fillmore avait toujours les yeux fixés sur son receveur qui lui adressait des signes, et Karl Folsom, le cleanup man des Stags, s'impatientait sur le plateau.

« Fais pas l'andouille, lui souffla sèchement son entraîneur. Allez, Kingston... fais ce qu'on te dit. »

Ayant enfin accepté les ordres, le lanceur expédia la balle après un moulinet complet du bras. Une balle courbe qui se termina par un faux rebond. Folsom n'essaya même pas de reprendre la balle, et celle-ci échappa à l'énorme gant du receveur après avoir touché le sol. Puis, continuant sa course, elle alla mourir à cinq ou six mètres en arrière du plateau.

Aussitôt l'arrêt-court des Hawks s'avança pour protéger la seconde base au cas où Bernie s'élancerait. Mais telle n'était pas l'intention de celui-ci. Il resta où il était.

« Et alors, mec, t'as du plomb au cul ? » lança une voix railleuse depuis l'abri des Hawks.

Bernie laissa échapper un grognement et retourna près, de la base. Son regard se dirigea vers la troisième base, et il vit Danner lui signaler l'ordre de voler la base.

Il s'écarta précautionneusement de sa base, de cinq pas, puis de six, sans quitter le monticule des yeux.

Le lanceur fit un demi-moulinet du bras... Bernie démarra en direction de la deuxième base... ses crampons s'enfoncèrent furieusement dans la piste poussiéreuse...

Sortez-moi de là ! Sortez-moi de là ! Voyez ma main gauche qui se lève ! Vous vous êtes encore trompés ! Sortez-moi de là !

— *transfert.*

Voilà un esprit qui charrie des rêves de dollars, et le changeur pense qu'on est enfin parvenu à l'apparier correctement. Il se met à l'écoute et découvre bien des choses qui lui sont familières. Les Industrielles Dow Jones s'inscrivent à 1 453,28, enregistrant une baisse de 8,29. Confirmation de la chute des Chemins de fer. Répercussion des baisses du 13 août. Attention à cette opération à cheval où il va falloir vendre à découvert tout en ramassant 10 000 actions à 1,50 dollar convertibles au taux préférentiel de...

Le propos est conforme : le contexte aussi. Mais le ton ne convient pas, réalise le changeur. Cet homme aime son travail.

Le changeur fait le tour de son esprit depuis la galerie des visiteurs.

... nous pouvons nous décharger de 800 actions à 48 sur le marché de Milan, ce qui nous fait gagner deux points et demi, et dès qu'on connaîtra le nouveau taux de remboursement, je crois qu'il y aurait intérêt à en lâcher 1 000 de plus sur la place de Zurich...

... donnez-moi les cours de Tokyo ! Le diable vous emporte, bougre d'endormi, ne me faites pas perdre mon temps ! Oui, oui, Kansai Electric Power, je veux le prix en yens, laissez-moi tomber cette saloperie de dépôt américain...

... prenez 22 % des parts sous des noms d'emprunt avant que nous ne nous portions soumissionnaires, c'est la meilleure façon de procéder, puis attaquez en position de force et vous verrez le conseil d'administration céder en deux jours...

... je crois qu'on peut mener cette affaire à bien à l'aide des actions de priorité, en leur laissant entendre que le dividende pourrait bien augmenter en janvier, et bien sûr ils n'ont pas besoin de savoir qu'on les larguera de toute façon après la fusion...

... pourquoi je fais ça ? Mais parce que ça m'amuse !

Oui. La joie sans mélange que procure l'exercice du pouvoir. Le changeur s'attarde en ces lieux, se demandant mélancoliquement comment cet homme, qui évolue après tout dans les mêmes sphères que lui, peut manifester un tel goût de la finance, un tel amour de la finance pour la finance, alors que lui ne retire qu'amertume et douleurs sourdes de tous ses bénéfices. C'est parce qu'il est tout jeune, décrète le changeur. Il n'est pas encore blasé. Le changeur explore le corps qui l'abrite temporairement. Il prend conscience de la dure musculature du ventre plat, de la régularité du rythme cardiaque, de la sveltesse de la taille. Cet homme n'a pas plus de 40 ans, conclut-il. Qu'il attrape trente ans et 10 millions de dollars de plus et il verra à quel point tout cela est vain. La futilité de l'existence. On ressent cela à 17 ans, on ressent cela à 70 ans, mais on n'y fait presque jamais attention entre-temps. Moi, je la ressens. Je la ressens terriblement. Et par conséquent ce corps ne peut pas être le mien. Geste de la main gauche. *Exit.*

« Nous avons quelques difficultés, avoue le Pr Vardaman, à accoupler convenablement les corps et les esprits de nos clients. » Il s'adresse aux représentants des compagnies d'assurances, auxquels il n'a aucune raison de cacher quoi que ce soit. « Au moment de l'erreur de transmission, nous nous sommes retrouvés avec... heu, vingt-neuf esprits dans le réseau de stase. Jusque-là nous en avons rendu onze à leurs corps d'origine. Les autres...

— Où sont ces onze personnes ? demande un inspecteur du contentieux.

— Elles sont en train de récupérer dans la salle d'isolation, répond le Pr Vardaman. Voyez-vous, tous ces gens ont subi deux ou trois transferts dans la même journée, et c'est assez éprouvant. Quand ils auront récupéré, nous leur demanderons s'ils veulent toujours subir le changement qu'ils ont contracté ou s'ils préfèrent être intégralement remboursés.

— En tout cas, nous avons dix-huit assurances-identité possibles à honorer, observe un autre agent d'assurances. Ce qui fait quelque chose comme 15 millions de dollars. Il faut que nous sachions comment vous comptez vous y prendre pour ramener les autres dans les corps appropriés.

— Nous poursuivons nos efforts. C'est seulement une question de temps.

— Et si quelqu'un meurt pendant le transfert ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? s'exclame le Pr Vardaman. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir. »

S'adressant aux parents, il dit : « Il n'y a absolument aucune raison

de s'alarmer. Dans deux heures tout sera rentré dans l'ordre. Et soyez assurés qu'aucun de nos clients ne souffre du moindre inconfort ou inconvénient. En fait, il se peut que ce soit pour eux une expérience tout à fait amusante et intéressante.

— Mon mari, s'écrie la femme bien en chair. Où est mon mari ? »

— *transfert.*

Le changeur commence à être las de ce manège. On l'a déjà promené dans cinq corps différents. Combien de fois va-t-on encore le déranger ? Dix ? Vingt ? Seize mille fois ? Il sait qu'il peut se libérer de ce cycle de transformations à n'importe quel moment. Il suffit de lever la main droite et de revendiquer un corps comme sien. Personne n'en saura rien. Tu sors de l'hôpital en menaçant d'intenter un procès à tout le monde ; il n'en faut pas beaucoup pour les effrayer et ce ne sont pas eux qui te mettront des bâtons dans les roues. Choisis ton corps. Deviens qui tu veux. Mais fais vite, car si tu attends trop longtemps, ils finiront par trouver la bonne combinaison et te renverront aussi sec dans le corps d'où tu es parti. Un corps fatigué, délabré, vieux. C'est cela que tu veux ?

Saisis ta chance, changeur. Prends le corps d'un autre homme. Ou d'une femme si c'est ton truc. Tu aurais pu sortir d'ici dans la peau de cette gouine du Texas. Ou de ce scaphandrier. De ce joueur de baseball. De ce jeune requin de la finance. Ou du Président. Ou du nouvel hôte que voici – fais ton choix, changeur.

Qu'est-ce que tu veux être ? L'essence précède l'existence. On t'offre tout un choix de corps. Pourquoi retourner dans le tien ? Pourquoi reprendre une identité à l'odeur de moisi, pleine de vieilles rancœurs ?

Le changeur considère la moralité de la chose.

On doit pouvoir s'en tirer sans problème. Ceux qui sont avec moi dans ce merdier font probablement la même chose ; c'est une nouvelle version des chaises musicales, et s'il y en a huit ou neuf qui s'emparent d'un corps qui n'est pas le leur, personne n'arrivera à s'y retrouver. Bien sûr, si je fais l'échange, quelqu'un d'autre le fait aussi et ce quelqu'un se retrouve coincé dans mon corps. Âgé. Décrépit. Qui voudrait d'un agent de change usagé ? D'un autre côté, se dit le changeur, il y a des consolations. Le corps qu'il souhaite abandonner est en bonne santé, et cette santé peut convenir au demandeur. Peut-être que quelqu'un a déjà pensé à ça et m'a dérobé mon identité. Peut-être que c'est pour ça que j'ai été transféré si souvent dans tous ces corps. Le personnel de la chambre de transfert n'arrive pas à trouver le bon.

Le changeur se demande quels sont ses désirs.

Retrouver la jeunesse ? Jouer à Faust ? Non. Pas vraiment. Il est avide de repos. Il est avide de paix. Pas question de trouver la paix en

retournant dans son moi bien à lui. Trop de fantômes l'y attendent. Le changeur a besoin de quelque chose de très particulier.

Il examine le corps dans lequel il vient d'être transféré. Plutôt jeune. Sexe masculin. Étudiant. La tête bourrée de Kant, Hegel, Fichte, Kierkegaard. Famille aisée. Des cheveux roux et bouclés ; des membres lisses ; des pensées de filles consentantes, de vacances à Hawaï, d'examens finals, de nouveaux vêtements pour l'automne. Adonis en virée, s'offrant un petit changement pour se reposer du cravachage universitaire ? Mais non : le changeur fouille plus profondément et découvre une faille, quelque chose de fatal. Il y a de l'angoisse derrière le contentement de soi affiché par le jeune homme, et pour cause, car son corps malade est gravement atteint. Le changeur est tout à la fois surpris et attristé, puis il se sent joyeux et soulagé, car ce corps comble ses besoins les plus profonds. Il entrevoit pour lui l'espoir d'une paix honorable, d'une sortie rapide, d'une bonne action. Voilà qui est parfait, absolument parfait. Il va se porter volontaire.

Sa main droite se lève. Ses yeux s'ouvrent.

« C'est bien ça, annonce-t-il. Me revoilà chez moi ! »

Il a la conscience tranquille.

Une fois le jeune homme rendu à son corps, les médecins lui demandèrent s'il désirait toujours subir le changement qu'il avait contracté. Il avait bien droit à cette ultime aventure, sûrement son dernier changement, car tous le savaient bien, ses globules blancs étaient presque entièrement détruits. Non, dit-il. Toute cette pagaille dans la chambre de transfert lui avait procuré suffisamment d'émotions et il ne tenait pas à se lancer dans de nouveaux changements. Les médecins reconnurent que c'était une sage décision, car il n'était pas dit que son corps puisse supporter la fatigue d'un autre transfert, et le ramenèrent dans la section des malades en phase terminale.

La mort vint deux semaines plus tard, dans la paix, la paix la plus totale.

LA DANSE AU SOLEIL

Une des raisons pour lesquels Ed Ferman a attendu deux ans avant de publier « Les amours d'Ismaël », c'est que je lui envoyais désormais des textes à une bonne cadence et qu'il ne cessait de retarder « Ismaël » pour les passer en priorité. En voici un, datant de septembre 1968. Si je vivais toujours en location – en exil, pour moi –, j'en venais à tolérer la situation entraînée par l'incendie et je travaillais peu ou prou à mon rythme habituel. Et j'abordais un niveau de complexité supérieur : sûr de moi, de ma technique, je désirais à présent explorer la forme de la nouvelle dans n'importe quelle direction me paraissant valable. Améliorer ma technique me préoccupait dès 1955 et « Les chants de l'été », mais je n'étais à l'époque qu'un simple étudiant, alors que je me trouvais désormais dans la trentaine et commençais à entrer en pleine possession de mes moyens. J'ai donc écrit « La danse au soleil » de manière à produire un chef-d'œuvre au sens premier : un ouvrage conçu pour démontrer aux pairs d'un compagnon qu'il a achevé son apprentissage et maîtrise toutes les subtilités de sa profession.

J'ai dû informer Ferman de la nature du texte auquel je travaillais et il en a sans doute conçu quelque appréhension, car ma lettre du 22 octobre 1968 qui accompagnait l'envoi du manuscrit disait : « Je comprends votre gêne à vous engager par avance sur une nouvelle dont je vous ai prévenu qu'elle serait expérimentale, mais elle ne l'est pas tant que ça... Il m'a semblé que le seul moyen à ma disposition pour montrer les tourments du protagoniste, et la dissolution graduelle de sa prise sur le réel, consistait à changer constamment de temps et de personne ; mais, à la réflexion, je crois que tout reste clair, malgré les virages imposés au lecteur. » Et j'ajoutais : « Je ne veux pas dire que j'entends plonger à corps perdu dans l'expérimentation. Je ne me considère comme membre d'aucune « école » et je méprise l'obscurité gratuite. Chaque texte présente un défi technique spécifique que je dois relever d'une manière ou d'une autre. Parfois cela m'amène à choisir une narration classique relativement conventionnelle, comme dans « Les arbres qui avaient des dents », parfois à me mêler d'avant-garde, ou peu s'en faut, comme ici avec « La danse au soleil » ; tout ce que je cherche, dans les deux cas, c'est la meilleure façon de raconter mon histoire. »

Ferman m'a répondu le 19 novembre : « Vous devriez poursuivre dans cette voie. « La danse au soleil » est de loin le meilleur des trois textes que j'ai vus ces derniers temps. Non seulement il fonctionne, mais il fonctionne à merveille. La fin – l'image de la trappe, et la dernière phrase – est tout à fait dans le ton, et excellente. » Il ne me suggérait qu'une chose : de simplifier un peu la structure du texte, peut-être en éliminant la narration occasionnelle à la deuxième personne. Mais j'ai refusé. Je lui ai répondu en expliquant pourquoi le récit ne cessait d'alterner entre la première personne, la deuxième personne, le présent à la troisième personne et le passé à la troisième personne. Chaque mode narratif avait un sens précis visant à traduire un des niveaux de réalité de l'histoire : le matériau à la première personne était le monologue intérieur du protagoniste, qui devenait de plus en plus incohérent et de moins en moins fiable ; les passages à la deuxième personne offraient une description objective de ses actions en montrant sa désintégration de l'extérieur, mais sans la distance qu'aurait induite la troisième personne, et ainsi de suite. Convaincu, Ferman a accepté le texte tel quel.

Et celui-ci a acquis une certaine réputation sitôt après qu'Ed l'a publié dans son numéro de juin 1969. Même s'il s'agissait de haute voltige, il retombait sur ses pieds, et il a attiré l'attention au point de mériter une place au dernier tour du prix Nebula l'année suivante. (Mais avec « Passagers » également en lice, je n'avais guère envie de me battre contre moi-même. Rusé, quoique cynique, je me suis dit que « Passagers », plus accessible, avait davantage de chances de remporter le prix et j'ai demandé à ce qu'on retire « La danse au soleil » de la compétition. Et voilà comment j'ai remporté un Nebula avec mon deuxième meilleur texte paru en 1969.) « La danse au soleil » a connu des rééditions par douzaines, aussi bien dans des anthologies de S-F que dans les manuels de littérature. La voici une fois de plus.

Aujourd'hui tu as liquidé environ 50 000 Voraces dans le Secteur A, et maintenant tu passes une mauvaise nuit. Toi et Herndon, vous avez volé vers l'est dès l'aube, avec le soleil vert doré dans le dos, et répandu les granulés neurotoxiques sur un millier d'hectares le long de la Fourchue. Vous avez survolé la prairie par-delà la rivière, où les Voraces ont déjà été nettoyés, et déjeuné allongés sur ce tapis d'herbe épaisse et soyeuse où doit s'installer la première colonie. Herndon a cueilli quelques fleurs à suc et vous vous êtes offert une demi-heure de douces illusions. Puis, alors que vous reveniez à l'hélicoptère pour commencer l'après-midi de pulvérisation, il t'a dit soudain : « Tom, qu'est-ce que tu penserais s'il se trouvait que les Voraces ne sont pas seulement des animaux nuisibles ? Que c'est un *peuple*, disons, avec une langue, des coutumes, une histoire et tout le reste ? »

Tu as repensé à ce qu'il est advenu de ton propre peuple.

« Ce n'en est pas un, as-tu répondu.

— Imagine le contraire. Imagine que les Voraces... »

Herndon possède un fond de cruauté qui l'amène à poser ce genre de questions. Il cherche les points sensibles ; ça l'amuse. Et voilà que sa remarque désinvolte t'a trotté par la tête toute la nuit. Imagine que les Voraces... Imagine que les Voraces... Imagine... Imagine...

Tu dors un petit moment, et tu rêves, et dans tes rêves tu nages dans des fleuves de sang.

Idiotie. Délire fiévreux. Tu sais qu'il importe d'exterminer les Voraces en vitesse, avant l'arrivée des colons. Ce ne sont que des animaux, et même pas inoffensifs ; des menaces pour l'écologie, voilà ce qu'ils sont, à dévorer les végétaux photosynthétiques, et il faut qu'ils disparaissent. On en a épargné quelques-uns à fins d'études zoologiques. Il faut détruire les autres. Suppression rituelle des êtres indésirables, la vieille, si vieille histoire. Ne nous compliquons pas la tâche avec des scrupules, te dis-tu. Ne rêvons plus de fleuves sanglants.

Les Voraces n'en ont même pas, du sang, aucun qui puisse colorer les fleuves, en tout cas. Ce qu'ils ont, c'est une sorte de lymphé qui imprègne tous leurs tissus et transmet la nourriture le long des interfaces. Les déchets ressortent de la même manière, par osmose. Quant au processus, il possède une structure analogue à ton propre système circulatoire, sauf qu'il n'existe pas de réseau de vaisseaux sanguins raccordés à une pompe principale. Le fluide vital leur suinte de tout le corps comme si c'étaient des amibes, des éponges ou quelque autre phylum inférieur. Pourtant, ils appartiennent clairement à un phylum supérieur sur le plan système nerveux, digestion, distribution des organes et des membres, et ainsi de suite. Bizarre, songes-tu. Ce qu'il y a, avec les extraterrestres, c'est qu'ils sont différents, te dis-tu, et pas pour la première fois.

L'avantage de leur biologie, pour toi et tes compagnons, c'est qu'elle vous permet de les exterminer sans difficulté.

On survole les prés, on répand les granulés neurotoxiques. Les Voraces les trouvent, les ingurgitent. En une heure, le poison a pénétré tous les secteurs du corps. La vie s'arrête ; il s'ensuit une désintégration rapide de la matière cellulaire, le Vorace se désagrège littéralement molécule par molécule dès l'instant que cesse l'alimentation ; le fluide lymphatique agit comme un acide ; il se produit une dissolution généralisée ; la chair et même les os, qui sont plutôt des cartilages, fondent. En deux heures, une petite mare sur le sol. En quatre, plus rien. Étant donné les millions de Voraces prévus pour l'extermination, c'est aimable à eux de vous débarrasser ainsi de leurs corps. Autrement, quel charnier deviendrait ce monde !

Suppose que les Voraces...

Foutu Herndon ! Tu aurais presque envie de réclamer quelques coupes dans ta mémoire le matin venu. Pour chasser ces théories absurdes qu'il t'a fourrées dans la cervelle. Si tu osais... si tu osais...

Le matin, il n'ose pas. Un élagage de la mémoire l'effraie. Il tentera de se défaire de ce sentiment nouveau de culpabilité d'une autre manière. Les Voraces, s'explique-t-il à lui-même, sont des herbivores inintelligents, d'infortunées victimes de l'expansionnisme humain, mais qui ne méritent tout de même pas d'être défendus avec passion. Leur extermination n'a rien de tragique ; elle n'est que regrettable. Pour que les Terriens occupent ce monde, les Voraces doivent le leur abandonner. Il se répète qu'il y a une différence entre l'élimination de ses propres ancêtres, les Indiens des Plaines, dans les territoires américains au XIX^e siècle, et celle des bisons sur ces mêmes prairies. On éprouve du regret devant le massacre des troupeaux au galop retentissant ; on déplore cette boucherie de millions de nobles bêtes au pelage brun laineux, oui. Mais on est scandalisé, pas seulement peiné, de ce qui est arrivé aux Sioux. Il y a une différence. Réserve ta passion à la juste cause.

Il sort de sa bulle en bordure du campement pour aller vers le centre des activités. Le chemin dallé est humide et luisant. Le brouillard matinal ne s'est pas encore dissipé et tous les arbres s'inclinent sous le fardeau de leurs longues feuilles dentelées chargées de gouttelettes. Il s'arrête et s'accroupit pour regarder une quasi-araignée tisser sa toile asymétrique. Sous ses yeux, un petit amphibie d'un turquoise délicat glisse le plus discrètement possible sur le sol moussu. Pas assez discrètement ; il saisit la petite bête et la pose sur le dos de sa main. Les ouïes battent d'angoisse, et les flancs frémissent. Lentement, habilement, l'amphibie change de couleur pour imiter sa peau cuivrée. Un excellent camouflage. Il baisse la main et l'animalcule se sauve dans une mare. Il reprend son chemin.

Il a 40 ans. Plus petit que la plupart des membres de l'expédition, les épaules larges, le torse massif, les cheveux noirs et brillants, le nez court, épaté, il est biologiste.

C'est sa troisième carrière, car il a échoué dans l'anthropologie et l'immobilier. Il s'appelle Tom Deux Rubans. Il s'est marié deux fois mais n'a pas eu d'enfants. Son arrière-grand-père est mort d'alcoolisme ; son grand-père était accro aux hallucinogènes ; son père visitait les officines bon marché spécialisées dans l'élagage de la mémoire. Tom Deux Rubans a conscience de déchoir à la tradition familiale, mais il n'a pas encore trouvé son propre mode d'autodestruction.

Dans le bâtiment principal, il découvre Herndon, Julia, Ellen, Schwartz, Chang, Michaelson et Nichols. Ils prennent le petit

déjeuner ; les autres sont déjà au boulot. Ellen se lève pour venir l'embrasser. Ses doux cheveux paille coupés court chatouillent la joue de Tom.

« Je t'aime », murmure-t-elle. Elle a passé la nuit dans la bulle de Michaelson.

« Je t'aime », lui dit-il, et il trace vivement un trait vertical entre ses petits seins pâles en signe d'affection. Il adresse un clin d'œil à Michaelson, qui hoche la tête, porte deux doigts à ses lèvres et leur souffle un baiser. On est tous bons amis, ici, songe Tom Deux Rubans.

« Qui lâche les granulés, aujourd'hui ? demande-t-il.

— Mike et Chang, répond Julia. Secteur C.

— Encore onze jours et on devrait avoir nettoyé toute la péninsule, dit Schwartz. Alors on pourra avancer à l'intérieur des terres.

— Si on a suffisamment de granulés », indique Chang.

Herndon demande : « Tu as bien dormi, Tom ?

— Non. ».

Il s'assied et tape la commande de son petit déjeuner. À l'ouest, la brume s'évapore sur les montagnes. Un muscle bat dans sa nuque. Il y a maintenant neuf semaines qu'il vit sur ce monde, et pendant ce laps de temps, la planète a subi son unique changement de saison, passant de la sécheresse au brouillard. Les brumes sont là pour des mois. Ses aliments arrivent par le plan incliné et il se sert. Ellen s'assoit près de lui. Elle a un peu plus de la moitié de son âge ; c'est son premier voyage ; elle tient les dossiers, mais elle est aussi leur experte en élagage mental.

« Tu as l'air mal à l'aise, lui dit-elle. Je peux t'aider ?

— Non. Merci.

— Je déteste te voir aussi sombre.

— C'est un caractère racial.

— J'en doute fort.

— La vérité, c'est que ma reconstitution de personnalité date peut-être un peu. Le niveau traumatique était tout proche de la surface... Je ne suis qu'un vernis ambulant, tu sais. »

Ellen a un joli rire. Elle ne porte qu'une jupe vaporisée. Sa peau paraît humide ; elle est allée nager avec Michaelson à l'aube. Tom pense la demander en mariage une fois le travail achevé. Il ne s'est pas remarié depuis sa faillite dans l'immobilier. Le thérapeute a suggéré le divorce comme élément de sa reconstitution. Il se demande parfois ce qu'est devenue Terry, avec qui elle vit à présent. Ellen dit : « Tu me parais plutôt stable, Tom.

— Merci », dit-il.

Elle est jeune. Elle ne sait pas.

« Si ce n'est qu'un cafard passager, je peux te l'ôter en l'espace d'une seconde.

- Merci, dit-il. Non.
- J'oubliais. Tu n'aimes pas l'élagage.
- Mon père...
- Continue.

— En cinquante ans, il s'est fait réduire à la dimension d'un fil, explique Tom. Il a fait effacer ses ancêtres, toute sa tradition, sa religion, sa femme, ses fils et enfin son nom. Après, il restait assis à sourire toute la journée. Non, merci, pas d'élagage.

— Où est-ce que tu travailles aujourd'hui ? demande Ellen.

— Au camp, des tests à effectuer.

— Tu veux de la compagnie ? Je suis libre tout ce matin.

— Non, merci », dit-il, trop vite. Elle paraît vexée. Il tente de rattraper cette méchanceté involontaire en lui effleurant le bras et en ajoutant : « Peut-être dans l'après-midi ? D'accord ? J'ai besoin de communier un moment. C'est oui ?

— C'est oui. » Elle sourit et esquisse un baiser du bout des lèvres.

Après le petit déjeuner, il gagne le parc à bétail qui occupe une superficie de mille hectares à l'est de la base. Il est entouré de projecteurs à champ neural disposés à intervalles de 80 mètres, soit une clôture suffisante pour empêcher les deux cents Voraces captifs de s'égarer. Quand tous les autres seront exterminés, ce groupe subsistera, pour étude. À l'angle sud-ouest du parc se dresse la bulle du laboratoire d'où sont dirigées les expériences : métabolisme, psychologie, physiologie, écologie. Un ruisseau traverse en diagonale l'enclos que borde, du côté est, une succession de collines herbeuses. Des plaques d'une savane touffue délimitent cinq bosquets distincts d'arbres-couteaux. Abritées sous l'herbe, les plantes à oxygène poussent presque dissimulées, hormis leurs piques photosynthétiques régulièrement espacées qui s'élèvent à trois ou quatre mètres et leurs corps respiratoires jaune citron à hauteur de poitrine, qui donnent à la prairie une atmosphère douce et étourdissante à force de gaz exhalés. Les Voraces se meuvent dans les champs en troupeau clairsemé et mordillent délicatement les organes respiratoires.

Tom Deux Rubans aperçoit le troupeau près du ruisseau et se dirige vers lui. Il trébuche sur une plante à oxygène cachée dans l'herbe mais se rattrape adroitement et, prenant l'orifice plissé du corps respiratoire à pleines mains, inhale à fond. Son désespoir s'allège. Il approche des Voraces : sphériques, massifs, lents à se mouvoir, couverts d'une épaisse et rude fourrure orangée. Leurs yeux grands comme des soucoupes saillent au-dessus des lèvres minces d'aspect caoutchouteux. Ils ont des pattes fines et écailleuses comme celles de poulets et des bras courts serrés contre le corps. Ils le regardent avec une vague curiosité.

« Bonjour, frères ! » les salue-t-il cette fois-ci, et il se demande

pourquoi.

J'ai noté un fait insolite aujourd'hui. J'ai peut-être trop sniffé d'oxygène dans les champs, j'étais peut-être victime de la suggestion d'Herndon, ou c'était le masochisme familial qui remontait, mais alors que j'observais les Voraces, il m'a semblé pour la première fois qu'ils se comportaient avec intelligence, qu'ils agissaient de manière ordonnée.

Je les ai suivis trois heures durant. Pendant tout ce temps ils ont découvert une demi-douzaine de plantes à oxygène qui dépassaient. Chaque fois ils ont observé un rite stylisé avant de commencer à brouter. Ils ont :

Formé un cercle irrégulier autour des plantes.

Regardé en direction du soleil.

Regardé leurs voisins de droite et de gauche dans le cercle.

Poussé de vagues hennissements, et *seulement* après avoir fait ce qui précède.

Regardé à nouveau vers le soleil.

Approché et mangé.

Si ce n'était pas une prière en remerciement, une action de grâces, qu'est-ce que c'était ? Et s'ils sont assez évolués sur le plan spirituel pour dire leurs grâces, ne serions-nous pas coupables de génocide ? Est-ce que les chimpanzés prient ? Même des chimpanzés, on ne les nettoierait pas comme ça ! Bien sûr, eux n'abîment pas les cultures et il serait possible d'établir une forme de coexistence, tandis que Voraces et agriculteurs humains ne peuvent assurément pas vivre sur la même planète. Néanmoins se pose une question d'ordre moral. L'entreprise de liquidation se fonde sur le principe que les Voraces possèdent à peu près la même d'intelligence que les huîtres ou à la rigueur les moutons. On garde la conscience tranquille parce qu'on utilise un poison rapide, indolore, et parce qu'en outre les Voraces nous rendent le fier service de se dissoudre en mourant, nous épargnant la tâche répugnante d'incinérer des millions de cadavres. Mais s'ils prient...

Je ne vais rien en dire aux autres pour l'instant. Il me faut davantage de preuves, des preuves claires, objectives. Des films, des enregistrements, des cubes de données. Alors on verra. Et si je montre qu'on extermine des êtres intelligents ? Après tout, ma famille en connaît un rayon en matière de génocide, car elle se trouvait du mauvais côté du manche il y a quelques siècles à peine. Je doute de pouvoir arrêter ce qui se passe ici. Mais au moins pourrai-je me retirer de l'opération. Retourner sur la Terre et soulever l'indignation du public.

J'espère que tout ça n'est que le fruit de mon imagination.

Je n'imagine rien du tout. Ils se réunissent en cercles ; ils regardent le soleil ; ils hennissent et ils prient. Ce ne sont que des boules de gélatine sur des pattes de poulet, mais ils rendent grâces pour leur nourriture. Il me semble à présent que leurs grands yeux ronds me fixent d'un air réprobateur. Le troupeau domestiqué qu'on a ici sait ce qui se passe : qu'on est venus des étoiles supprimer leur espèce, et qu'eux seuls sont épargnés. Ils n'ont aucun moyen de lutter ni même de traduire leur mécontentement, mais ils *savent*. Et ils nous haïssent. Seigneur, on en a tué deux millions depuis notre arrivée, et j'ai, de façon symbolique, leur sang sur les mains. Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je peux faire ?

Soyons prudent, ou je finirai drogué et élagué à mort.

Il ne faut pas que j'aie l'air d'un cinglé, d'un illuminé, d'un agitateur. Impossible de me dresser pour *accuser* ! J'ai besoin d'alliés. D'abord Herndon. Il a sûrement une idée de la vérité ; c'est lui qui m'a incité à la pressentir, le jour où on a semé nos granulés. Et je me figurais que ce n'était qu'une de ces vacheries dont il est coutumier !

Je lui parlerai dès ce soir.

Il dit : « J'ai pensé à ta suggestion. Au sujet des Voraces. Si jamais nos études psychologiques n'ont pas été poussées assez loin... si ce sont *vraiment* des êtres intelligents... »

Herndon cille. C'est un homme de haute taille, avec une barbe fournie, des pommettes saillantes, des cheveux noirs et lustrés.

« Qui prétend ça, Tom ?

— Toi. Là-bas, sur la Fourchue, tu m'as dit...

— Simple spéculation. Histoire de bavarder.

— Non, je crois que c'était davantage. Tu le pensais vraiment. »

Herndon paraît mal à l'aise. « Tom, je ne vois pas où tu veux en venir, mais ne t'embarque pas là-dedans. Si jamais je croyais qu'on massacre des créatures intelligentes, je courrais si vite me faire élaguer qu'il y en aurait des ondes de choc !

— Alors pourquoi m'avoir posé cette question ?

— Paroles oiseuses.

— Pour t'amuser en collant à d'autres des sentiments de culpabilité ? Tu es un beau salaud, Herndon. Sans rire.

— Écoute, Tom, si j'avais eu la moindre idée qu'une bête hypothèse te mettrait dans cet état... » Herndon secoue la tête. « Les Voraces ne sont pas intelligents. C'est évident. Autrement, on n'aurait pas reçu l'ordre de les liquider.

— C'est évident », répète Tom Deux Rubans.

Ellen déclara : « Non, je ne sais quelle mouche a piqué Tom. Mais

j'ai la quasi-certitude qu'il a besoin de repos. Il n'y a qu'un an et demi qu'on a reconstitué sa personnalité et à l'époque il a souffert d'une dépression assez marquée. »

Michaelson consulta un tableau. « Il a refusé trois fois de suite d'effectuer sa tournée de largage de granulés. Sous prétexte qu'il ne saurait prendre ce temps sur ses recherches. Bon, on est en mesure d'assurer son boulot, mais c'est l'idée qu'il esquive les corvées qui me tracasse.

— Dans quel domaine il effectue ses fameuses recherches ? voulut savoir Nichols.

— Pas en biologie, répondit Julia. Il passe son temps dans le parc à bétail avec les Voraces, mais je ne le vois jamais faire d'expérience sur eux. Il se contente de les observer.

— Et de leur parler, ajouta Chang.

— Et de leur parler, oui, confirma Julia.

— Mais de quoi ? demanda Nichols.

— Qui sait ? »

Tous les yeux se portèrent sur Ellen.

« C'est toi la plus proche de lui, suggéra Michaelson. Tu ne pourrais pas lui changer les idées ?

— Il faudrait d'abord que je les connaisse, répliqua Ellen. Il n'en dit pas un mot. »

Tu sais devoir bien prendre garde, parce qu'ils sont plus nombreux que toi et que leur intérêt pour ta santé mentale pourrait être fatal. Ils s'aperçoivent déjà que tu es troublé et Ellen s'est mise à te sonder pour découvrir pourquoi. La nuit dernière, pendant que tu étais dans ses bras, elle t'a interrogé, indirectement, avec adresse, et tu savais ce qu'elle cherchait. Quand les lunes se sont levées, elle t'a proposé une balade dans l'enclos parmi les Voraces endormis. Tu as refusé, mais elle voit bien que tu commences à te soucier de ces créatures.

Tu as lancé tes propres coups de sonde – subtils, espères-tu. Et tu t'aperçois que tu ne peux rien pour sauver les Voraces. Le processus est irréversible. C'est 1876 qui recommence ; ils sont les bisons, ils sont les Sioux, et il faut les exterminer, parce que le chemin de fer doit passer. Si tu dis ici ce que tu penses, tes amis te calmeront, t'apaiseront et t'élagueront le mental, car ils ne voient pas ce que tu vois. Si tu regagnes la Terre pour semer l'agitation, on se moquera de toi et on te fera subir une autre reconstitution. Tu ne peux rien. Tu ne peux rien.

Tu ne peux pas sauver, mais tu peux sans doute archiver.

Va dans la prairie. Vis parmi les Voraces ; deviens leur ami ; apprends leurs mœurs. Note tout ça, établis un compte rendu détaillé de leur culture, qu'au moins cela échappe au désastre. Tu connais les

méthodes d'anthropologie de terrain. Ce qu'on a fait pour ton peuple dans les jours anciens, fais-le à présent pour les Voraces.

Il va trouver Michaelson. « Tu peux m'oublier quelques semaines ? demande-t-il.

— T'oublier, Tom ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai des recherches sur le terrain à effectuer. J'aimerais quitter la base et travailler sur les Voraces en liberté.

— Ceux qui sont dans l'enceinte ne te suffisent pas ?

— C'est la dernière chance qu'on a de les étudier à l'état sauvage, Mike. Il faut que j'y aille.

— Seul ou avec Ellen ?

— Seul. »

Michaelson hoche lentement la tête. « Entendu, Tom. Comme tu veux. Vas-y. Je ne te retiens pas ici. »

Je danse sur la prairie sous le soleil vert doré. Autour de moi se rassemblent les Voraces. Je suis nu ; la sueur rend ma peau luisante ; mon cœur cogne. Je leur parle à l'aide de mes pieds et ils comprennent.

Ils comprennent.

Ils ont un langage composé de sons doux. Ils ont un dieu. Ils connaissent l'amour, la crainte et l'extase. Ils ont des rites. Ils ont des noms. Ils ont une histoire. De tout cela je suis convaincu.

Je danse sur l'herbe épaisse.

Comment entrer en contact avec eux ? Avec mes pieds, avec mes mains, avec mes grognements, avec ma sueur. Ils se rassemblent par centaines, par milliers, et je danse. Il ne faut pas que je m'arrête. Groupés autour de moi, ils émettent leurs sons. Je suis le vecteur de forces étranges. Si mon arrière-grand-père me voyait en ce moment ! Assis sur sa véranda du Wyoming, l'eau-de-feu en main, le cerveau en compote... vois-moi en ce moment, l'ancien ! Vois la danse de Tom Deux Rubans ! Je parle à ces étrangers avec mes pieds sous un soleil dont la couleur n'a rien d'habituel. Je danse. Je danse.

« Écoutez-moi, je dis. Je suis votre ami. Moi seul. Le seul à qui vous puissiez vous fier. Fiez-vous à moi, parlez-moi, instruisez-moi. Permettez-moi de perpétuer vos mœurs car bientôt viendra la destruction. »

Je danse, le soleil monte, et les Voraces murmurent.

Voilà le chef. Je danse dans sa direction, je recule, je reviens ; je m'incline, je désigne le soleil, j'imagine l'être qui vit dans cette boule de feu, j'imité les sons de ces créatures, je m'agenouille, je me redresse, je danse. C'est pour vous que danse Tom Deux Rubans.

C'est à des arts que mes ancêtres avaient oubliés que j'ai recours. Je sens la puissance m'envahir. Comme ils dansaient à l'époque des bisons, je danse à présent, de l'autre côté de la Fourchue.

Je danse, et voici que les Voraces dansent à leur tour. Lents et incertains, ils s'approchent, ils déplacent leur masse, lèvent une patte après l'autre, se balancent.

« Oui, c'est ça ! je leur crie. Dansez ! »

Nous dansons ensemble jusqu'à ce que le soleil atteigne le zénith.

Leurs yeux ne m'accusent plus. J'y lis de la sympathie, une parenté. Je suis leur frère, le peau-rouge de la tribu qui danse en leur compagnie. Ils ne me paraissent plus maladroits. Leurs mouvements ont une grâce étrange, un peu lourde. Ils dansent. Ils dansent. Ils cabriolent autour de moi. Plus près, plus près, plus près !

Pris d'une frénésie sacrée, nous nous agitions.

Et maintenant ils chantent, un hymne de joie confus. Ils lancent les bras en avant, desserrent leurs petites pattes. Ils déplacent leurs corps à l'unisson, pied gauche en avant, droit, gauche, droit. Dansez, mes frères, dansez, dansez, dansez ! Ils se pressent contre moi. Leur chair tremblote ; leur odeur est suave. Ils me poussent avec gentillesse vers une partie de la prairie où l'herbe, plus épaisse, n'a pas été foulée. Sans cesser de danser, nous cherchons les plantes à oxygène, nous en trouvons des touffes sous l'herbe, et ils font leur prière et les prennent dans leurs bras trop courts, séparant les corps respiratoires des piques photosynthétiques. Les plantes, terrifiées, relâchent des flots d'oxygène. Mon esprit chavire. Je ris et je chante. Les Voraces grignotent les globes perforés jaune citron, mordillent aussi les liges. Ils me présentent leurs plantes. Je comprends que c'est un rite religieux. Prends ce que nous te donnons, mange avec nous, unis-toi à nous. Je me penche et porte à mes lèvres un globe jaune. Je n'y mords pas ; je le grignote comme eux, mes dents pèlent le fruit. Le jus me jaillit dans la bouche tandis que l'oxygène m'envahit les narines. Les Voraces chantent leur hymne. En cette occasion, je devrais arborer sur tout le corps la peinture de mes ancêtres, leurs plumes aussi, célébrer la religion des Voraces dans les atours de ce qui aurait dû être la mienne. Prends, mange, unis-toi. Le jus de la plante à oxygène coule dans mes veines. Je prends mes frères dans mes bras. Je chante, et quand ma voix quitte mes lèvres, elle dessine un arc-brillant comme l'acier neuf, je baisse le ton, et l'arc se change en vieil argent. Les Voraces me serrent de près. L'odeur de leurs corps est pour moi d'un rouge incandescent. Leurs doux cris sont des bouffées de vapeur. Le soleil est très chaud ; ses rayons sont de minces traits hérissés de sons étouffés, à la limite de ma perception auditive. L'herbe drue chantonne pour moi, basse profonde et riche, et le vent lance des javelots de flamme dans la prairie. Je dévore une seconde plante à

oxygène, puis une troisième. Mes frères rient et hurlent. Ils me parlent de leurs dieux, le dieu de la chaleur, le dieu de la nourriture, le dieu du plaisir, le dieu de la mort, le dieu du bien, le dieu du mal, et les autres. Ils me récitent les noms de leurs rois, et leurs voix me font l'effet de plaques de mousse verte sur l'écran net du ciel. Ils m'instruisent de leurs rites sacrés. Il faut que je m'en souviene, car une fois disparu, cela ne reviendra plus. Je continue de danser, ils continuent de danser. La couleur des collines se durcit, devient rude, comme un gaz abrasif. Prends, mange, unis-toi. Danse. Ils sont si doux !

J'entends soudain le ronflement de l'hélicoptère.

Il nous survole de très haut. Je suis incapable de reconnaître le pilote.

« Non ! je m'écrie. Pas ici ! Pas ceux-là ! Écoute-moi ! Ici Tom Deux Rubans ! Tu n'entends pas ? Je mène une étude sur le terrain ! Tu n'as pas le droit... »

Ma voix trace des spirales de mousse bleue pointillée d'étincelles rouges. Elles s'élèvent à la dérive et la brise les dissipe.

Je crie, je hurle, je mugis. Je danse et brandis les poings. Des flancs de l'hélicoptère se déplient les bras articulés des distributeurs de granulés. Les ailettes brillantes des déverseurs sortent et tournent. Une pluie neurotoxique s'abat sur la prairie, chaque granulé rayant le ciel d'un trait embrasé. Le bruit de l'appareil devient un tapis de haute laine qui s'étend jusqu'à l'horizon et ma voix perçante s'y perd.

Les Voraces s'écartent lentement de moi pour chercher les granulés, ils grattent à la racine des herbes pour les trouver, toujours en dansant. Je bondis parmi eux, je leur tape dans les pattes pour les leur faire lâcher, je jette les granulés dans le cours d'eau, je les broie. Les Voraces grondent contre moi. Ils se détournent pour en chercher d'autres. L'hélicoptère vire et s'éloigne, laissant un sillage de bruit dense et huileux. Mes frères gobent les granulés avec entrain. Pas moyen de les en empêcher.

La joie les consume, ils chancellent et s'abattent, immobiles. De temps à autre un membre frémit ; puis cela aussi cesse. Ils commencent à se dissoudre. Ils sont des milliers à fondre, sur la prairie, à perdre leur forme sphérique pour ne plus ressembler à rien, à s'aplatir, à couler dans le sol. Les liens des molécules se défont. C'est le crépuscule du protoplasme. Ils périssent. Ils disparaissent. Je parcours la prairie des heures durant. Par instants j'inhale de l'oxygène, puis je mange un globe jaune citron. Le couchant s'annonce par des carillons plombés. Des nuages noirs lancent des appels de trompette à l'est et le vent qui prend de la vitesse est un tourbillon charbonneux. Le silence s'établit. La nuit tombe. Je danse. Je suis seul.

L'hélicoptère revient. Ils te trouvent et tu ne résistes pas quand ils t'emmènent. Tu as dépassé le stade de l'amertume. Tu expliques avec calme ce que tu as fait et ce que tu as appris, et pourquoi c'est mal d'exterminer ces gens. Tu décris la plante que tu as mangée et ses effets sur tes sens, et tandis que tu parles de la bienheureuse fusion de tes sensations, de la texture du vent, du bruit des nuages, du timbre de la lumière solaire, ils sourient en hochant la tête, te disent de ne pas t'en faire, que tout rentrera bientôt dans l'ordre, te posent quelque chose de froid sur le bras, si froid que c'en est un vrombissement, un bourdonnement, et l'antidote pénètre dans ta veine et ton extase ne tarde pas à te quitter pour ne laisser qu'épuisement et chagrin.

Il dit : « On ne retient jamais la leçon, pas vrai ? On exporte nos horreurs vers les étoiles. Balayez les Arméniens, effacez les Juifs, nettoyez les Tasmaniens, exterminatez les Indiens, supprimez quiconque se dresse sur votre chemin, et puis venez ici et poursuivez les mêmes activités criminelles. Vous n'étiez pas avec moi dans la prairie. Vous n'avez pas dansé avec eux. Vous n'avez pas découvert la culture des Voraces, riche, complexe. Laissez-moi vous détailler leur organisation tribale. Elle est dense : sept degrés de rapports matrimoniaux pour commencer, et un facteur exogamique exigeant... »

Ellen dit tout bas : « Tom, mon chéri, personne ne fera de mal aux Voraces.

— Et la religion, poursuit-il. Neuf dieux, neuf aspects du même dieu. Le bien et le mal adorés l'un et l'autre. Ils ont des hymnes, des prières, une théologie. Et nous, émissaires du dieu du mal...

— On ne les extermine pas, dit Michaelson. Tu refuses de le comprendre, Tom ? Ce n'est que dans ton imagination. Tu étais sous l'influence des drogues, mais on est en train de t'en débarrasser. Tu vas recouvrer tes esprits dans un petit moment. Tu replaceras les choses dans leur juste perspective.

— Mon imagination ? fait-il d'un ton amer. Un rêve de drogué ? J'étais là, debout dans la prairie, et je vous ai vus larguer les granulés. Et je les ai vus, les Voraces, mourir et se désintégrer. Ça, je ne l'ai pas rêvé.

— Comment te persuader ? demande Chang avec gravité. Comment te convaincre ? Tu veux qu'on survole le pays des Voraces avec toi pour te montrer leurs multitudes ?

— Mais combien de multitudes ont péri ? » rétorque-t-il.

Ils soutiennent qu'il est dans l'erreur. Ellen lui répète que nul n'a jamais eu l'intention de nuire aux Voraces.

« On est une expédition scientifique, Tom. On n'est ici que pour les *étudier*. Ce serait une violation de tout ce à quoi on croit que de faire du mal à des formes de vie intelligente.

— Tu reconnais donc qu'ils sont intelligents ?
— Bien sûr. Personne n'en a jamais douté.
— Alors pourquoi les granulés ? proteste-t-il. Pourquoi les massacres ?

— Rien de tout ça n'est arrivé, Tom, affirme Ellen en lui prenant la main entre ses paumes fraîches. Crois-nous. Fais-nous confiance. »

Il reprend, amer : « Si tu veux que je te croie, pourquoi ne fais-tu pas ton boulot proprement ? Sors ton élagueur et vas-y. Ce ne sont pas de simples paroles qui me feront écarter les preuves que j'ai vues de mes yeux.

— Tu étais drogué tout du long, dit Michaelson.

— Je n'ai jamais pris de drogues ! Sauf ce que j'ai mangé dans la prairie, quand je dansais... et ça, c'était après que j'ai observé le massacre incessant, pendant des semaines et des semaines. Tu prétends que c'est une illusion rétroactive ?

— Non, Tom, intervient Schwartz. Tu as toujours eu cette illusion. Elle fait partie de ton traitement, de ta reconstitution. Elle était programmée en toi quand tu es arrivé ici.

— Impossible », réplique-t-il.

Ellen dépose un baiser sur son front fiévreux. « Cela visait à te réconcilier avec l'humanité, vois-tu. Tu éprouvais toujours cet affreux ressentiment découlant de la déportation de ton peuple au dix-neuvième siècle. Tu étais incapable de pardonner à la civilisation industrielle d'avoir éparpillé les Sioux et tu étais terriblement chargé de haine. Ton thérapeute a pensé que, si on pouvait te faire participer à une extermination moderne imaginaire, si tu parvenais à y voir une opération indispensable, tu te purgerais de ta rancœur et reprendrais ta place dans la société telle... »

Il la repousse avec violence. « Ne me raconte pas d'idioties ! Si tu avais la moindre idée de ce qu'est la thérapie de reconstitution, tu saurais qu'aucun thérapeute digne de ce nom ne resterait aussi superficiel. Il n'existe pas de corrélations directes chez les reconstitués. Non, ne me touche pas. Va-t'en ! Va-t'en ! »

Il refuse de se laisser persuader que ce n'est qu'un rêve engendré par la drogue. Ce n'est pas un fantasme, se dit-il, et ce n'est pas une thérapie. Il se lève. Il sort. Ils ne le suivent pas. Il prend un hélicoptère et part en quête de ses frères.

Je danse de nouveau. Le soleil est bien plus brûlant aujourd'hui. Les Voraces sont plus nombreux. Aujourd'hui j'arbore mes peintures, je porte mes plumes. Mon corps brille de sueur. Ils dansent avec moi, possédés d'une frénésie que je ne leur connaissais pas. Nous piétinons la prairie foulée. Nous tendons les mains vers le soleil. Nous chantons, nous crions, nous pleurons. Nous danserons jusqu'à en tomber.

Ce n'est pas mon imagination. Ces êtres sont réels, ils sont intelligents, et ils sont condamnés. Cela, je le sais.

Nous dansons. Malgré la menace proche, nous dansons.

Mon arrière-grand-père vient danser avec nous. Il est réel, lui aussi. Il a le nez en bec d'oiseau de proie, pas comme le mien qui est épaté, il porte sa coiffure de cérémonie, et ses muscles semblent des cordes sous sa peau brune. Il chante, il crie, il pleure.

D'autres membres de ma famille se joignent à nous.

Nous mangeons ensemble des plantes à oxygène. Nous étreignons les Voraces. Nous savons tous ce que c'est que d'être pourchassés.

Les nuages font de la musique, le vent prend une texture et la chaleur du soleil est colorée.

Nous dansons. Nous dansons. Nos membres ignorent la fatigue.

Le soleil grandit et emplit tout le ciel, et je ne vois plus de Voraces, seulement mon propre peuple, les pères de mon père à travers les siècles, des milliers de peaux luisantes, des milliers de nez en bec d'aigle, et nous mangeons les plantes, nous trouvons des bâtons pointus que nous enfonçons dans notre chair, le doux sang coule et sèche dans l'éclat du soleil, nous dansons et dansons, quelques-uns tombent d'épuisement, nous dansons, la prairie n'est qu'une mer de coiffures agitées, un océan de plumes, nous dansons, mon cœur fait un bruit de tonnerre, mes genoux se changent en eau, le feu du soleil m'engloutit, je danse, et je tombe, et je danse, et je tombe, et je tombe, et je tombe.

De nouveau ils te retrouvent et te ramènent. Ils appliquent le tube froid sur ton bras pour extraire de tes veines la drogue de la plante à oxygène, puis te donnent un autre produit pour te forcer au repos. Tu te reposes et tu es très calme. Ellen t'embrasse et tu caresses sa peau douce, puis les autres entrent et parlent, te disent des mots apaisants, mais tu ne les écoutes pas, car ce sont les réalités que tu recherches. Et c'est comme de tomber par de multiples trappes, tout en cherchant l'unique pièce dont le plancher ne pivote pas. Tout ce qui s'est passé sur cette planète, songes-tu, faisait partie du traitement conçu pour réconcilier un aborigène rancunier avec la conquête par l'homme blanc ; en réalité, il n'y a pas d'extermination en cours ici. Tu écarter ces affirmations et tu tombes plus bas, tu te dis que ce doit être une thérapie appliquée à tes amis ; ils portent le fardeau accumulé de siècles de culpabilité et sont venus ici pour s'en décharger, et tu es ici pour les soulager de ce fardeau, pour absorber leurs péchés et leur accorder le pardon. Une fois de plus tu tombes plus bas, et tu vois que les Voraces ne sont que des animaux qui menacent l'écologie et qu'il faut les éliminer ; la culture que tu leur prêtais n'est qu'une hallucination née d'antiques remous de la conscience. Tu tentes

d'éliminer tes objections à cette extermination indispensable, mais tu tombes encore plus bas, tu découvres qu'il n'y a d'extermination que dans ton esprit brouillé et dérangé par l'obsession du crime commis envers tes ancêtres, et tu te redresses parce que tu voudrais demander pardon à tes amis, à ces savants innocents que tu as traités de meurtriers. Et tu retombes toujours plus bas...

LE JOUR OÙ LE PASSÉ A DISPARU

Début novembre 1968, j'ai pu emménager de nouveau dans ma maison ravagée par le feu, tandis que les réparations se poursuivaient, neuf mois après le désastre. Des bataillons d'ouvriers continuaient de manier le marteau journallement au rez-de-chaussée de cette énorme maison, mais l'appartement du premier étage et mon bureau de trois pièces au deuxième étaient terminés ; j'avais tenu à regagner nos quartiers dès que possible, même s'il fallait nous contenter d'en occuper une partie.

J'ai ressenti un soulagement intense lorsque je me suis retrouvé dans mon cadre habituel – beaucoup plus élégant après sa reconstruction du sol au plafond selon nos desiderata qu'il ne l'était avant l'incendie. Et c'est avec une certaine jubilation que j'ai écrit, à toute vitesse, une longue nouvelle de 22 000 mots servant de plat de résistance à l'anthologie que je composais, Trois futurs incertains. La préface d'Arthur C. Clarke en exposait le thème : « La technologie croissante entraîne un accroissement de la vulnérabilité ; plus l'homme "conquiert" (sic) la Nature, plus il offre prise aux catastrophes artificielles. » Ce recueil a donc été un des premiers ouvrages de S-F écologiste, je pense. Roger Zelazny a livré un thriller palpitant, James Blish une fascinante vision de cauchemar d'un Manhattan du futur ; pour ma part, je me suis inspiré du sentiment de paranoïa fort répandu à l'époque, qui voulait que quelqu'un verse du LSD dans le réseau d'alimentation en eau d'une ville ou d'une autre, en remplaçant l'hallucinogène par une drogue destructrice de la mémoire.

Je revenais juste d'un long séjour à San Francisco ; j'ai donc situé mon histoire dans cette belle cité, en y intégrant de nombreux détails très couleur locale – sans me douter le moins du monde que, deux ou trois ans plus tard, je déciderais soudain de vendre ma demeure new-yorkaise spacieusement réaménagée et d'abandonner à jamais ma ville natale pour me transplanter sur la Baie.

Le jour où un maniaque antisocial répandit un produit amnésiant dans le réseau d'alimentation en eau de l'agglomération était un des plus beaux que San Francisco ait connus depuis longtemps. Ce mercredi-là, le nuage d'humidité qui planait sur la cité depuis trois

semaines finit par dériver au-dessus de la baie en direction de Berkeley et le soleil surgit, éclatant et chaud, pour donner à cette vieille ville sa journée la plus torride de l'année 2003. La température tutoya bientôt les 30 °C et même les vieux qui n'avaient pas pu se mettre l'échelle centigrade en tête se rendirent compte qu'il faisait chaud. Les climatiseurs bourdonnaient de Golden Gate à l'Embarcadero. La Pacific Gas & Electric enregistra entre 14 heures et 15 heures sa plus lourde charge horaire depuis sa fondation. Il y avait foule dans les parcs. Les gens burent beaucoup d'eau, certains bien plus que d'autres. Vers la tombée de la nuit, les plus assoiffés oubliaient déjà des choses. Le lendemain matin, tout le monde en ville – à de rares exceptions près – éprouvait des difficultés. La journée avait été idéale pour la mise à exécution d'un attentat monstrueux.

La veille du jour où le passé disparut, Paul Mueller songeait sérieusement à quitter l'État pour demander asile à l'un des refuges pour débiteurs, peut-être Reno ou Caracas. Ce n'était pas tout à fait sa faute, mais il avait des dettes avoisinant le million de dollars et ses créanciers commençaient à s'agiter, au point d'envoyer leurs robots encaisseurs l'importuner personnellement à peu près toutes les trois heures.

« Monsieur Mueller ? Je suis tenu de vous notifier que votre compte chez Modern Age Recreators est débiteur de la somme de 8 005,97 dollars. Nous avons contacté votre comptable et appris que vous êtes insolvable. Par conséquent, faute d'un versement de 395,61 dollars avant le 11 du mois en cours, nous pourrions nous trouver dans l'obligation de déclencher une procédure de saisie à votre encontre. Je vous conseille...

— ... la somme de 11 554,97 dollars, payable le 9 août 2002, n'a pas encore été reçue par Luna Tours. Conformément aux lois de 1995 sur le crédit, nous avons donc demandé une contrainte par corps à votre endroit et comptons bénéficier par décret de vos services personnels si nous n'avons pas reçu au moins un acompte avant le...

— ... l'intérêt sur le solde s'accroît, comme spécifié dans le contrat, au taux de 4 % par mois...

— ... paiement global arrivant à échéance, nous exigeons un versement immédiat de... »

Mueller prenait l'habitude de ces formules. Les robots, ne pouvant lui téléphoner – la Pacific Tel & Tel l'avait coupé du réseau depuis des mois –, venaient eux-mêmes, machines courtoises au visage impassible, arborant les plaques de leurs compagnies, pour lui dire de leur voix suave à quel degré précis il s'enlisait à chaque instant, à quelle folle cadence les pénalités s'accumulaient, et ce qu'on prévoyait de lui faire subir faute d'un règlement immédiat de ses dettes. S'il

avait essayé de les éviter, ils l'auraient simplement suivi à la trace dans les rues tels des huissiers infatigables, rendant ainsi sa honte publique. Il ne les évitait donc pas. Mais leurs menaces commenceraient bientôt à se concrétiser.

On pouvait lui infliger de terribles punitions. Ainsi, une ordonnance d'obligation de services personnels ferait de lui un esclave. Il deviendrait l'employé de son créancier, à un salaire fixé par la cour, mais le moindre *cent* gagné viendrait en déduction de sa dette, tandis que le créancier lui assurerait le strict minimum pour l'alimentation, le logement et l'habillement. Il risquait de devoir exécuter des tâches domestiques qu'un robot refuserait tout net, et ce durant deux à trois ans, rien que pour épouser une unique dette. Les procédures de contrainte par corps étaient encore plus rigoureuses ; selon les termes de sa sentence, il pourrait se retrouver serviteur d'un directeur de société de crédit, à lui cirer les chaussures et à plier ses chemises. Il y avait également la possibilité qu'on le place sous hypothèque sans fin, ce qui signifiait que lui-même et ses descendants, s'il en avait, se verraient dans l'obligation de verser un certain pourcentage de leurs revenus annuels durant une éternité... ou au moins jusqu'à ce que la totalité de la dette plus les intérêts composés y afférents soient enfin payés. Et il y avait encore d'autres façons de malmenager les coupables.

Il n'avait pas de recours en faillite. États et gouvernement fédéral avaient adopté les lois de 1995 sur la faillite après ce qu'on avait appelé l'Épidémie du crédit dans les années 1980, où on avait vu s'instituer la mode très suivie de s'endetter irrémédiablement, puis de s'en remettre à l'indulgence des tribunaux. Le havre aimable de la banqueroute n'existait plus : si on devenait insolvable, on tombait entre les griffes des créanciers. La seule façon de s'en tirer consistait à fuir vers un refuge pour débiteurs, un endroit où les lois locales refusaient l'extradition pour infraction au crédit. Il existait une douzaine de ces asiles où vivre décemment, à condition de posséder un talent monnayable à bon prix. Il fallait bien gagner sa vie, car dans les refuges pour débiteurs tout se payait comptant... et d'avance, même pour une simple coupe de cheveux. Mueller avait un talent qui, selon lui, le tirerait d'affaire ; il était artiste, créateur de sculptures soniques, et il y avait toujours une clientèle suffisante pour ses œuvres. Tout ce qu'il lui fallait, c'était quelques milliers de dollars pour acquérir les instruments de base de son art – on lui avait repris, faute des paiements, ses outils de sculpture les plus récents quelques semaines auparavant – et il installerait son atelier dans un des refuges, hors d'atteinte des limiers robots. Il croyait pouvoir trouver un ami prêt à les lui avancer. Par amour de l'art, en quelque sorte. Pour la bonne cause.

Demeurer dans la zone de refuge dix années consécutives le laverait

de ses dettes et il pourrait ressortir en homme libre. Il n'y avait qu'un inconvénient, et non des moindres. Une fois qu'on choisissait la solution du refuge, on était à jamais interdit auprès de tous les organismes de crédit quand on retournait dans le monde extérieur. Il n'obtiendrait même pas une carte de débit différé, sans parler de prêts bancaires. Mueller n'était pas sûr de pouvoir vivre de cette manière, en payant au comptant le reste de sa vie. Ce serait terriblement gênant et ennuyeux. Pire encore, ce serait barbare !

Il nota sur son bloc : *Appeler Freddy Munson demain matin pour prêt 3 mégas. Prendre billet Caracas. Acheter matériel de sculpture.*

Le sort en était jeté... à moins qu'il ne change d'avis d'ici là.

Il contemplait d'un air morose les rangées de maisons d'un blanc éclatant, construites au lendemain du tremblement de terre, qui bordaient la rue abrupte au flanc de Telegraph Hill en direction de Fisherman's Wharf. Elles étincelaient sous le soleil inaccoutumé. Belle journée, songea Mueller. Belle journée pour se noyer dans la baie. Merde. Merde. Merde. Il allait sur ses 40 ans. Il était venu au monde le jour funèbre où le président John Kennedy l'avait quitté. Né à la mauvaise heure, condamné à un noir destin. Mueller fronça les sourcils. Il alla prendre un verre d'eau au robinet. C'était la seule boisson qu'il avait les moyens de s'offrir, à présent. Il se demanda comment il avait bien pu se fourrer dans un tel pétrin. Près d'un million de dettes !

Découragé, il s'allongea pour une sieste.

Quand il s'éveilla, vers minuit, il se sentit mieux pour la première fois depuis un bout de temps. Un grand nuage lui semblait s'être dissipé dans son ciel privé, comme dans celui de la ville ce jour-là. Mueller était même d'humeur joviale. Il n'imaginait pas pourquoi.

Dans une superbe maison de maître sur Marina Boulevard, le Stupéfiant Montini répétait son numéro. Le Stupéfiant Montini, mnémoniste de profession, était un homme de petite taille, coquet, la soixantaine, qui n'oubliait jamais rien. Il avait le teint hâlé, des cheveux noirs lissés en arrière avec soin, de petits yeux noirs étincelants d'assurance et des lèvres minces qui, pincées, lui donnaient comme à présent un air méticuleux. Il prit un livre sur un rayon, l'ouvrit au hasard : une vieille édition de Shakespeare en un volume, accessoire habituel de son spectacle en boîte de nuit. Il parcourut la page, hocha la tête, puis jeta un coup d'œil sur d'autres pages en souriant intérieurement. La vie était belle pour le Stupéfiant Montini. Ayant su faire d'un talent de hasard une entreprise profitable, il gagnait sans difficulté 30 000 dollars par semaine en tournée. Le lendemain soir, il devait entamer une semaine de représentations à Las Vegas, puis il partirait pour Manille, Tokyo, Bangkok, Le Caire, et

le tour du monde. En quatre mois, il aurait récolté de quoi bien vivre durant un an ; alors il pourrait de nouveau se reposer.

C'était l'enfance de l'art. Il connaissait toutes sortes de tours astucieux. Qu'on lui lance un nombre de vingt chiffres et il le relançait à l'identique. Qu'on le bombarde d'une suite interminable de syllabes absurdes et il répétait tout le charabia sans hésiter. Qu'on écrive sur l'écran de l'ordinateur des formules mathématiques complexes et il les reproduisait jusqu'au dernier exposant. Il possédait une mémoire absolue, dans le domaine visuel aussi bien qu'auditif, et dans tous les autres.

Le truc de Shakespeare, un de ses tours usuels les plus simples, impressionnait toujours les naïfs. La plupart des gens trouvaient fantastique qu'on puisse retenir toute l'œuvre page après page. Il aimait s'en servir pour ouvrir sa séance.

Il tendit le livre à son assistante, Nadia, qui était aussi sa maîtresse ; il préférait limiter son cercle d'intimes. Vingt ans, plus grande que lui, elle avait de grands yeux luisants mais froids, et une cascade de cheveux brillants d'un azur artificiel. Vêtue à la dernière mode, elle portait un bustier transparent, digne habitat de ce qu'il renfermait. Elle n'était pas très futée mais faisait ce qu'il attendait d'elle et s'en acquittait même très bien. Il estimait qu'il lui trouverait une remplaçante d'ici à dix-huit mois. Il se fatiguait vite de ses compagnes. Il avait trop bonne mémoire.

« Commençons », dit-il.

Elle ouvrit le livre. « Page 537, colonne de gauche. »

Instantanément la page flotta devant les yeux de Montini. « *Henri VI*, Deuxième Partie, dit-il. Le roi (à *Lecornard*) : Dis-moi, l'ami, sont-ce bien là tes paroles ? Lecornard : S'il plaît à Votre Majesté, je n'ai jamais dit ni pensé rien de tel. Dieu m'est témoin que je suis faussement accusé par ce scélérat. Pierre : Je veux bien mettre mes dix doigts à couper, messeigneurs, qu'il me l'a dit un soir qu'on était au grenier à fourbir l'armure du duc d'York. York : Misérable pouilleux ! Scélérat ! Besogneux ! J'aurai ta...(21)

— Page 778, colonne de droite, dit Nadia.

— *Roméo et Juliette*. Mercutio parle : ... sinon cet œil-là, pourrait dénicher une telle querelle ? Ta tête est pleine de querelles comme un œuf de nourriture, bien qu'elle ait été si souvent battue par les querelles que la voilà comme un œuf gâté. Tu t'es querellé avec un homme qui toussait dans la rue, parce qu'il réveillait ton chien qui dormait au soleil. N'es-tu pas...(22)

— Page 307, en commençant à la quinzième ligne de la colonne de droite. »

Montini sourit. Il adorait ce passage, qu'un écran affichait à l'intention du public pendant le numéro.

« *La nuit des rois*, dit-il. Le Duc parle : Mais c'est trop, par le Ciel ! Une femme doit prendre un mari plus âgé, pour s'ajuster à lui et maintenir son cœur en constante balance : car les passions en nous, quoi que nous prétendions, enfant, sont plus précipiteuses, plus changeantes...⁽²³⁾

— Page 495, colonne de gauche.

— Une minute. » Montini se versa un grand verre d'eau qu'il avala en trois gorgées rapides. « Ce boulot me donne toujours soif. »

Taylor Braskett, capitaine en retraite du Service Spatial des États-Unis, entra d'un pas élastique dans son domicile d'Oak Street, tout près du Golden Gate Park. À 71 ans, le capitaine Braskett restait capable de se déplacer avec vivacité et prêt à enfiler illico son uniforme si le pays avait besoin de lui. Il pensait que son pays avait bien besoin de lui, maintenant plus que jamais, avec le socialisme qui se répandait comme un feu de forêt dans la moitié des nations européennes. Au moins veiller sur la nation. Protéger ce qui restait des libertés traditionnelles américaines. Ce qu'il nous faudrait, songeait le capitaine Braskett, c'est un réseau de bombes C en orbite, prêtes à faire pleuvoir les feux de l'enfer sur les ennemis de la démocratie. Tant pis pour les traités, on doit se tenir prêts à se défendre.

Les théories du capitaine Braskett ne recueillaient guère de soutien. On le respectait, bien sûr, vu qu'il comptait parmi les premiers Américains à s'être posés sur Mars, mais il savait qu'on le tenait à demi-mot pour un excentrique, un cinglé – aussi désuet qu'un patriote de la Guerre d'indépendance obsédé par les Anglais et leurs vestes rouges. Il gardait assez le sens de l'humour pour se rendre compte qu'il paraissait ridicule aux jeunes. Mais il était sincère dans sa résolution de contribuer à garantir la liberté de l'Amérique, à protéger ces mêmes jeunes du fouet du totalitarisme, qu'ils se moquent de lui ou non. Durant cette belle journée ensoleillée, il s'était promené dans le parc, cherchant à causer avec la jeunesse, s'efforçant d'expliquer sa position, courtois et attentif, avide de répondre à quiconque lui poserait des questions. Mais il n'avait trouvé personne pour l'écouter. Et quand il voyait les jeunes – nus jusqu'à la ceinture sous le soleil, filles et gars – absorber des stupéfiants au vu de tous, employer sans relâche les expressions les plus obscènes... eh bien, par moments, le capitaine Braskett en venait presque à penser que l'Amérique avait déjà perdu la bataille. Pourtant, jamais il n'abandonnait tout espoir.

Il avait passé des heures dans le parc. À présent, revenu à bon port, il longea la salle des trophées, passa dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et y prit de l'eau. Le capitaine Braskett se faisait livrer à domicile trois bouteilles d'eau de source des montagnes tous les deux jours ; il en avait pris l'habitude cinquante ans auparavant, quand on

commençait à envisager de dissoudre des fluorures dans l'eau potable. Il n'allait pas sans remarquer les petits sourires qu'on lui adressait quand il avouait ne boire que de l'eau de source en bouteille, mais il ne s'en souciait aucunement ; il avait déjà survécu à bien des rieurs et il attribuait sa parfaite santé à son refus de toucher à l'eau polluée et contaminée que buvaient la plupart des gens. Le chlore, les fluorures... sans doute y mettait-on désormais encore d'autres produits, songea le capitaine Braskett.

Il but longuement.

Impossible de deviner quel genre de produits chimiques dangereux on colle dans le réseau municipal d'alimentation en eau, de nos jours, se disait-il. Je suis cinglé ? D'accord. Mais un homme sain d'esprit ne boit qu'une eau à laquelle il peut se fier.

Lové dans la position du fœtus, les genoux presque au menton, secoué de frissons, baigné de sueur, Nate Haldersen fermait les yeux pour tenter de s'arracher à la douleur d'exister. Une journée de plus. Une journée chaude et ensoleillée. Des gens heureux qui s'amuse dans le parc. Des pères et des enfants. Il se mordit la lèvre, très fort, presque à la déchirer. Il était expert en matière d'autopunition.

Les capteurs installés dans son lit, au service de psychotraumatologie du Fletcher Memorial Hospital, le sondaient sans arrêt pour expédier des données en continu au Dr Bryce et à son équipe de psy. Nate Haldersen se savait dépourvu de secrets. Son activité hormonale, ses taux d'enzymes, sa respiration, sa circulation, le goût de la bile dans sa bouche – le personnel de l'hôpital en prenait aussitôt connaissance. Quand les capteurs constataient qu'il descendait sous le seuil de dépression, des bcs ultrasoniques sortaient du matelas, petites bouches qui le cherchaient dans le lit, trouvaient les veines adéquates et le bourraient de dynafluide réconfortant. La science moderne était quelque chose de merveilleux. Elle pouvait tout pour Haldersen, sauf lui rendre sa famille.

La porte s'effaça. Le Dr Bryce entra. Le psy en chef avait la tête de l'emploi ; grand, solennel avec charme, les tempes grisonnantes, c'était de toute évidence une puissance, un être initié aux mystères. Il s'assit près du lit. Comme d'habitude, il évita de consulter la rangée d'écrans d'ordinateur voisine qui livrait les détails les plus récents sur l'état du patient.

« Nate ? dit-il. Comment va ?

— On fait aller, marmonna Haldersen.

— Vous avez envie de bavarder un peu ?

— Pas spécialement. J'aimerais un peu d'eau.

— Bien sûr », dit le psychiatre. Il alla en remplir un verre et ajouta : « C'est une journée magnifique. Que diriez-vous d'un tour dans le

parc ?

— Il y a deux ans et demi que je ne suis pas sorti de cette chambre, docteur. Vous le savez bien.

— Il est toujours temps de changer. Vous, vous savez bien que vous ne souffrez d'aucun problème physiologique.

— Je n'ai tout simplement pas envie de voir du monde », répondit Haldersen. Il tendit le verre vide. « Encore.

— Vous aimeriez plus corsé ?

— L'eau me va. » Haldersen ferma les yeux. Des images importunes dansaient sous ses paupières. L'avion stratosphérique qui explose au-dessus du pôle, les passagers qui se répandent dans l'air comme des graines jaillies d'une cosse en automne, Emily qui tombe, qui tombe, qui tombe de 30 000 mètres d'altitude, ses cheveux dorés tirés par le vent glacé, sa jupe courte retroussée autour des hanches, ses belles, longues jambes battant dans le vide. Et les enfants qui tombent à ses côtés, tels des anges venus du ciel, plus bas, de plus en plus bas, vers la blanche et apaisante toison de la glace polaire. Ils dorment en paix, songeait Haldersen, et j'ai manqué l'avion, et il ne reste que moi. *Et Job parla et dit : Périsse le jour qui m'a vu naître et la nuit qui a dit : « Un garçon a été conçu ! »*

« Ça remonte à onze ans, dit le Dr Bryce. Vous ne voulez pas vous en détacher ?

— Discours stupide de la part d'un psychiatre. Pourquoi ça ne veut pas se détacher *de moi* ?

— Vous n'y tenez pas. Vous aimez trop jouer votre rôle.

— C'est le jour du sermon ? Redonnez-moi un peu d'eau.

— Levez-vous et servez-vous », dit le médecin.

Haldersen esquissa un sourire amer. Il quitta le lit, traversa la pièce d'un pas incertain, remplit son verre. On l'avait soumis à toutes sortes de thérapies – par l'empathie, par l'antagonisme, par les stupéfiants, par les électrochocs, par la technique freudienne classique, la totale. En vain. Il gardait l'image de cette cosse qui s'ouvrait et de ces silhouettes qui tombaient sur fond de ciel bleu métallique. *Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : que le nom du Seigneur soit béni. La vie m'est en dégoût.* Il porta le verre à ses lèvres. Onze ans. J'ai raté l'avion. J'ai péché avec Marie, et Emily est morte, et John et Beth. Quel effet cela faisait-il de tomber de si haut ? Comme de voler ? Y avait-il une part d'extase ? Haldersen emplît son verre une nouvelle fois.

« On a soif, aujourd'hui, hein ?

— Oui, dit Haldersen.

— Vous ne voulez vraiment pas faire un tour ?

— Vous savez bien que non. » Haldersen frissonna. Il se retourna et saisit le psychiatre par le bras. « Quand est-ce que ça va finir, Tim ? Je

vais devoir supporter ce fardeau pendant combien de temps ?

— Tant que vous ne serez pas décidé à le poser.

— Comment me forcer sciemment à oublier un fait ? Tim, Tim, est-ce qu'il n'existe pas un produit, quelque chose qui balayerait ce souvenir qui me tue ?

— Rien d'efficace.

— Vous mentez, murmura le patient. J'ai lu un article sur ces enzymes qui dévorent l'acide ribonucléique de la mémoire... les amnésiants. Les expériences au difluorophate fluostigmine. À la puromycine. Aux...

— On ne sait pas contrôler leur action, le coupa Bryce. On ne peut pas s'attaquer à un groupe spécifique de souvenirs traumatisants en laissant intact le reste de votre esprit. Il faudrait frapper au hasard dans l'espoir d'atteindre la zone endommagée, sans jamais savoir ce qu'on a effacé d'autre. Vous vous réveilleriez débarrassé de votre traumatisme, mais peut-être sans vous rappeler quoi que ce soit de votre vie... mettons entre l'âge de 14 et 40 ans. Peut-être que d'ici une cinquantaine d'années, on en saura suffisamment pour choisir un dosage précis qui...

— Je n'ai pas cinquante ans à attendre !

— Je suis navré. Nate.

— Donnez-moi le produit. Je veux bien courir le risque d'oublier tout le reste aussi.

— On en reparlera une autre fois, d'accord ? Ces remèdes n'en sont qu'au stade expérimental. Il me faudrait des mois de démarches administratives pour obtenir l'autorisation de les tester sur un être humain. Vous devez comprendre que... »

Haldersen effaça l'autre de sa conscience. Il ne voyait plus que par son œil intérieur, il voyait les corps qui tombaient, il revivait son deuil pour la millionième fois, il rentrait sans mal dans la peau du personnage de Job qu'il s'était choisi. *Je suis devenu le frère des chacals et le compagnon des autruches. Ma peau sur moi s'est noircie, mes os sont brûlés par la fièvre. Il me sape de toutes parts pour me faire disparaître ; il déracine comme un arbre mon espérance.*

Le psy continuait de parler. Haldersen continuait de ne pas l'entendre. D'une main tremblante, il se versa un verre d'eau. Un de plus.

Il était près de minuit, le mercredi, quand Pierre Gérard, sa femme, leurs deux fils et leur fille purent enfin passer à table. C'étaient les propriétaires, cuisiniers et serveurs du restaurant *Au Petit Pois*, dans Sansome Street, et les affaires avaient été excellentes et le travail épuisant toute la soirée. D'ordinaire, ils réussissaient à manger vers 17 h 30, avant le coup de feu du dîner, mais ce jour-là les gens étaient

arrivés de bonne heure – rendus plus expansifs par le beau temps, sans doute – et nul n'avait eu une minute de répit depuis l'heure du cocktail. Les Gérard étaient habitués à travailler dur, leur restaurant familial étant peut-être le plus fréquenté de toute la ville, et par une clientèle fidèle jusqu'à la passion. Mais une soirée pareille, c'était trop !

Ils dînèrent modestement des erreurs du service : mouton trop cuit, soufflé dégonflé et ainsi de suite, le tout arrosé d'un Château Beychevelle 1997 un rien bouchonné. C'étaient des gens économes. Ils ne se permettaient qu'un seul luxe : l'eau d'Évian qu'ils importaient de France. Il y avait trente ans que Pierre Gérard n'avait plus remis les pieds dans sa ville natale de Lyon, mais il avait conservé nombre de coutumes de son pays, y compris l'attitude traditionnelle des Français vis-à-vis de l'eau. Le Français ne boit guère d'eau, mais quand ça lui arrive, c'est de l'eau en bouteille, jamais du robinet. Sinon, on risque la maladie de foie. Et le foie, c'est sacré.

Ce soir-là, Freddy Munson passa en voiture prendre Helene à son appartement de Geary Street, puis traversa le pont pour aller dîner comme toujours à Sausalito, chez Ondine. *Ondine* était l'un des quatre restaurants, tous anciens et renommés, où il mangeait à tour de rôle selon un cycle régulier. Munson avait des habitudes bien ancrées. Il s'éveillait religieusement à 6 heures tous les matins et rejoignait une heure plus tard son bureau d'agent de change, où il se branchait sur les réseaux pour apprendre ce qui s'était passé sur les marchés européens durant son sommeil. À 7 h 30, heure locale, la bourse de New York ouvrait ; le travail proprement dit commençait. Dès 11 h 30, New York en avait fini pour la journée et Munson allait déjeuner au coin de la rue, toujours au *Petit Pois* dont il avait aidé le propriétaire à devenir millionnaire en lui faisant acheter des actions dans diverses branches de la Consolidated Nucleonics deux ans et demi avant la fusion. À 13 h 30, il était de retour au bureau pour traiter ses affaires personnelles sur le marché de la côte pacifique. Trois jours par semaine, il partait à 15 heures, mais le mardi et le jeudi il restait jusqu'à 17 heures pour choper quelques affaires sur les marchés d'Honolulu et de Tokyo. Après quoi dîner, théâtre ou concert, toujours avec une compagne flatteuse. Il s'efforçait de dormir ou du moins de se coucher avant minuit.

Un homme dans la situation de Freddy Munson *devait* être très ordonné. À tout instant, les sommes qu'il détournait au préjudice de ses clients atteignaient de 6 à 9 millions de dollars : il gardait en tête ses moindres manipulations. Il ne pouvait les noter par écrit – il y avait des yeux électroniques partout – et il n'osait utiliser le réseau, puisqu'on savait que tout ce que l'on confiait à un ordinateur devenait

accessible à un autre, quelque part, si élevé que soit le degré de sécurité imposé à la machine. Aussi Munson devait-il se rappeler les complexités d'au moins cinquante transactions illicites, une chaîne incessante et toujours changeante d'escroqueries. Tout homme qui exerce sa mémoire avec une telle discipline ne tardera guère à prendre l'habitude d'étendre la discipline aux moindres actes de sa vie.

Helene se serra contre lui. Son parfum vaguement psychédélique dérivait vers les narines de Munson. Il assigna au véhicule l'itinéraire par Sausalito, puis s'adossa confortablement tandis que l'ordinateur de la circulation prenait la conduite en charge. « J'ai vu hier soir chez les Bryce deux sculptures de ton ami en faillite, lui dit Helene.

— Paul Mueller ?

— Voilà. Ce sont d'excellentes sculptures. L'une d'elles a bourdonné à mon intention.

— Qu'est-ce que tu faisais chez les Bryce ?

— Je suis allée en fac avec Lisa Bryce. Elle m'a invitée en compagnie de Marty.

— Je ne t'aurais jamais cru si âgée », observa Munson.

Helene gloussa. « Mon cher, Lisa est beaucoup plus jeune que son mari. Combien coûte une sculpture de Paul Mueller ?

— Quinze, vingt mille en général. Davantage pour certains modèles particuliers.

— Et il est quand même fauché ?

— Paul est doué d'un rare talent d'autodestruction, déclara Munson. Il ne comprend rien à l'argent. Mais dans un sens, c'est ce qui le sauve dans le domaine artistique. Plus il se noie dans les dettes, plus ses œuvres embellissent. Il crée à l'aide de son désespoir, pour ainsi dire. Bien que sa dernière crise semble avoir dépassé les bornes. Il a totalement cessé de travailler. Un artiste qui ne travaille pas commet un péché à l'encontre de l'humanité.

— Ce que tu peux être éloquent, Freddy », dit Helene d'un ton très doux.

Quand le Stupéfiant Montini s'éveilla le jeudi matin, il ne s'aperçut pas tout de suite que tout avait basculé. À l'instar d'un fidèle serviteur, sa mémoire était toujours à sa botte, mais l'éventail de souvenirs parfaits qu'il gardait en mémoire restait enfoui, sauf nécessité. Un bibliothécaire peut parcourir du regard des rayonnages et noter qu'il manque des livres ; Montini était incapable de discerner de tels manques dans ses synapses. Debout depuis une demi-heure, il avait filé sous la douche moléculaire, commandé son petit déjeuner au clavier, réveillé Nadia pour lui dire de confirmer les réservations sur l'avion stratosphérique de Las Vegas. Enfin, comme un pianiste de concert égrène des arpèges pour se dégourdir les doigts en vue du

travail quotidien, il fouilla sa banque mémorielle, à la recherche d'un peu de Shakespeare, et de Shakespeare, point.

Il resta figé, cramponné à l'astrolabe qui ornait sa fenêtre panoramique, et scruta le pont dans le lointain sous l'effet d'une subite perplexité. Jamais il n'avait eu besoin d'opérer un effort conscient pour se rappeler des données. Il regardait et c'était là. Mais où était passé Shakespeare ? Où était la colonne de gauche de la page 136, et la colonne de droite de la page 654, et la dix-septième ligne de la colonne de droite de la page 806 ? Disparues ? Il ne trouvait rien. Son écran mental ne lui montrait que des pages blanches.

Du calme. C'est inhabituel, mais pas catastrophique. Tu dois être contracté pour un motif quelconque et tu te forces, voilà tout. Détends-toi, tire autre chose de tes réserves...

Le *New York Times* du mercredi 3 octobre 1973. Oui, voici la une, parfaitement claire, l'article sur le match de base-ball en bas à droite, les gros titres en caractères noirs sur le crash aérien, avec même le nom du photographe visible. Bien. Et maintenant, essayons...

Le *St. Louis Post-Dispatch* du dimanche 19 avril 1987. Montini frissonna. Il voyait les 10 centimètres du haut de la page, rien de plus. Le reste : une ardoise vierge.

Il parcourut les archives d'autres journaux mémorisés pour son numéro. Certains étaient présents, d'autres non, plusieurs comme le *Post-Dispatch*, en partie oblitérés. Le rouge lui vint aux joues. Qui avait trafiqué sa mémoire ?

Il essaya de nouveau Shakespeare. Rien.

Il essaya l'annuaire du réseau de Chicago pour 1997. Oui.

Il essaya son manuel de géographie de troisième. Il était là, le grand livre rouge mal imprimé.

Il essaya le bulletin d'information de 17 heures par fax datant du vendredi précédent. Disparu.

Chancelant, il alla choir sur un divan qu'il avait acheté à Istamboul le 19 mai 1985, au prix de 4 200 livres turques, se rappelait-il. « Nadia ! cria-t-il. Nadia ! » Sa voix était rauque. Elle arriva en courant, le regard presque chaleureux, les traits encore ensommeillés.

— De quoi j'ai l'air ? demanda-t-il. Ma bouche... ça va, ma bouche ? Et mes yeux ?

— Tu es tout rouge.

— À part ça !

— Je ne sais pas, souffla-t-elle. Tu as l'air secoué, mais...

— La moitié de mon esprit a disparu, dit Montini. J'ai dû avoir une attaque. Tu vois des signes de paralysie faciale ? C'est un des symptômes. Appelle mon médecin, Nadia. Une attaque ! Une attaque ! C'est la fin de Montini ! »

En s'éveillant à minuit le mercredi, Paul Mueller se sentit curieusement requinqué et tâcha de faire le point. Pourquoi était-il tout habillé et pourquoi avait-il dormi ? Peut-être une sieste qui s'était indûment prolongée ? Il tenta de se rappeler ses activités de la journée, mais fut incapable d'en retrouver le moindre indice. Il était perplexe, pas inquiet ; il éprouvait surtout une formidable envie de se mettre au travail. L'image de cinq sculptures sonores entièrement conçues, n'attendant que l'assemblage, jouait dans son esprit. Autant s'y mettre tout de suite, se dit-il. Travailler jusqu'à l'aube. Cette petite pièce argentée, gazouillante... ce sera bien pour commencer. Je vais dessiner l'épure, voire entamer l'armature...

« Carole ? appela-t-il. Carole, tu es là ? »

Sa voix se répercuta dans l'appartement bizarrement vide.

Pour la première fois Mueller remarqua le peu de mobilier. Un lit – une couchette plutôt, pas leur grand lit, et une table, un minuscule élément réfrigérant pour la nourriture, quelques assiettes. Pas de moquette. Où étaient ses sculptures, son choix de ses meilleures œuvres ? Il passa dans son atelier et le trouva dénudé du sol au plafond ; tous ses outils avaient mystérieusement disparu, et il ne restait que quelques croquis inachevés sur le parquet. Et sa femme ? « Carole ? Carole ? »

Il n'y comprenait rien. Pendant qu'il sommeillait, on avait semblait-il nettoyé les lieux, volé ses meubles, ses sculptures les plus facilement transportables, même la moquette. Il avait entendu parler de cambriolages de ce genre. Ils arrivaient avec un fourgon, au culot, affectant d'être des déménageurs. Peut-être l'avait-on drogué pendant l'opération. L'éventualité qu'on lui ait volé la plupart de ses sculptures le déprima ; le reste ne comptait pas, mais il chérissait cette douzaine d'œuvres. Je ferais bien de prévenir la police, se dit-il. Et Mueller de se ruer sur le combiné du réseau... qui avait disparu aussi. Des cambrioleurs embarqueraient ça ?

Cherchant des explications, il alla de mur en mur, et finit par remarquer un mot de sa main. *Appeler Freddy Munson demain matin pour prêt 3 mégas. Prendre billet Caracas. Acheter matériel de sculpture.*

Caracas ? Des vacances, peut-être ? Et pourquoi racheter du matériel à sculpter ? Il semblait donc que l'outillage avait disparu avant qu'il s'endorme. Pourquoi ? Et où était passée sa femme ? Que lui arrivait-il ? Il songea à appeler Freddy sur-le-champ, au lieu d'attendre le matin. Freddy savait peut-être. Et il était toujours chez lui avant minuit. En compagnie d'une de ses fichues bonnes femmes et peu désireux d'être dérangé, mais tant pis ! À quoi bon avoir des amis si on ne pouvait pas les embêter en période de crise ?

Impatient de trouver la première cabine publique venue, il se précipita hors de l'appartement et faillit se heurter, devant sa porte, à

un robot encaisseur bien astiqué. Ces créatures ne connaissent pas la pitié, songea-t-il. Elles vous empoisonnent à toute heure du jour ou de la nuit. Sans doute celle-ci allait-elle importuner les pauvres Nicholson, au bout du couloir.

Le robot dit : « Monsieur Paul Mueller ? Je suis le représentant dûment accrédité de l'International Fabrication Cartel. Je suis ici pour vous notifier que vous restez nous devoir le montant de 9 150,55 dollars, somme qui, à compter de demain matin, 9 heures, portera l'intérêt composé de pénalisation au taux de 5 % par mois, faute de votre part d'avoir répondu à nos trois demandes antérieures de règlement. Je dois en outre vous informer...

— Il vous manque un neutrino ! lança Mueller. Je ne dois pas un sou à l'IFC. Pour une fois dans ma vie, mon compte est créditeur, et ne cherchez pas à me dire le contraire. »

Le robot répondit patiemment : « Dois-je vous remettre un relevé des transactions ? Le 5 janvier 2003, vous avez passé commande chez nous des produits métalliques ci-après : trois tubes de 4 mètres de long en iridium vieilli, six sphères de 10 centimètres de diamètre en...

— Le 5 janvier 2003, il se trouve que c'est dans trois mois, rétorqua Mueller. Et je n'ai pas de temps à perdre avec des robots fous. J'ai un appel important à passer. Puis-je me fier à vous pour me brancher sur le réseau sans tout embrouiller ?

— Je ne suis pas autorisé à vous permettre de faire usage de mes installations.

— Cas d'urgence prioritaire, fit Mueller. Être humain en difficulté. Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Le conditionnement du robot était au point. Il céda aussitôt face à l'urgence déclarée et établit un relais avec le réseau principal de communications. Mueller lui dicta le numéro de Freddy Munson. « Je ne peux fournir qu'une liaison audio », dit le robot en passant l'appel. Une petite minute s'écoula, puis la voix grave aisément identifiable de Munson gronda dans la grille du haut-parleur que contenait le torse du robot : « Qui est à l'appareil et qu'est-ce que voulez ?

— C'est Paul. Désolé de te prendre au dépourvu, Freddy, mais j'ai de gros ennuis. Je crois que je perds la tête. Ou alors c'est tout le monde.

— C'est peut-être bien tout le monde. De quoi s'agit-il ?

— Tout mon mobilier a disparu. Un robot encaisseur me réclame 9 000 dollars. Je ne sais pas ce qu'est devenue Carole. Je ne me rappelle pas ce que j'ai fait de la journée. J'ai ici un mot de ma main disant de prendre des billets pour Caracas, j'ignore pourquoi. Et...

— Laisse tomber, coupa Munson. Je ne peux rien pour toi. J'ai mes propres difficultés.

— Est-ce que je peux au moins passer, pour discuter ?

— Certainement pas ! » Munson ajouta, d'un ton adouci : « Écoute, Paul, je ne voulais pas m'emporter, mais il se passe quelque chose, quelque chose de tout à fait inquiétant...

— Inutile de me raconter des salades. Helene est avec toi et tu veux que je te fiche la paix. D'accord.

— Non. Sincèrement. J'ai soudain des tas de problèmes. Je ne risque pas de t'aider. J'ai moi-même besoin d'aide.

— De quel genre ? Je peux peut-être te rendre service ?

— Je crains que non. Si tu veux bien m'excuser, Paul...

— Dis-moi au moins où j'ai une chance de trouver Carole. Tu en as une idée ?

— Chez son mari, à mon avis.

— C'est *moi*, son mari. »

Il y eut un long silence. Munson finit par dire : « Paul, elle a divorcé de toi en janvier et épousé Pete Castine en avril.

— Non, dit Mueller.

— Comment ça, non ?

— Non, ce n'est pas possible.

— Tu n'aurais pas gobé des pilules, Paul ? Sniffé un truc ? Fumé de l'herbe ? Écoute, je suis navré, mais, là, je ne peux pas...

— Dis-moi au moins quel jour on est.

— Mercredi.

— Quel mercredi ?

— Le mercredi 8 mai. En fait, à cette heure-ci, le jeudi 9.

— Et l'année ?

— Pour l'amour de dieu, Paul...

— *L'année ?*

— 2003. »

Mueller s'affaissa. « Freddy, j'ai... j'ai perdu six mois de l'année ! Pour moi, on est fin octobre 2002. Je suis atteint d'une curieuse forme d'amnésie. C'est la seule explication...

— D'amnésie, dit Munson d'une voix pensive, presque soulagée. Tu souffrirais d'amnésie ? Est-ce qu'il pourrait y avoir une épidémie ? C'est contagieux ? Il vaut peut-être mieux que tu passes me voir, après tout. Mon problème, c'est aussi une histoire d'amnésie. »

Le jeudi 9 mai promettait d'être aussi beau que la veille. Cette fois encore le soleil resplendissait sur San Francisco ; le ciel était clair, l'air tiède et suave. Le capitaine Braskett se réveilla tôt, à son ordinaire, composa sur le clavier son petit déjeuner frugal habituel, consulta le journal du matin par fax, consacra une heure à dicter ses mémoires et, vers 9 heures, sortit se promener. Il constata qu'il y avait une foule inhabituelle dehors quand il atteignit le quartier commerçant de Haight Street. Les gens erraient sans but, hébétés, tels des

somnambules. Étaient-ils ivres ? Drogués ? Trois fois en cinq minutes, de jeunes hommes arrêterent le capitaine pour lui demander la date. Pas l'heure, *la date* ! Il la leur donna, d'un ton sec et dédaigneux ; s'il s'efforçait à l'indulgence, il était enclin à mépriser des gens assez faibles pour ne pouvoir se retenir de s'empoisonner l'esprit aux excitants, stupéfiants, psychotropes et autres saletés du même acabit. Au carrefour d'Haight et Masonic, une fille de 17 ans, l'air perdue, ses grands yeux bleus écarquillés, se pendit à son bras pour lui demander : « Monsieur, cette ville, c'est bien San Francisco, hein ? Vous voyez, je devais y venir de Pittsburgh en mai, et si on est en mai, c'est San Francisco, hein ? » Le capitaine Braskett hochait brusquement la tête et se détournait, chagriné.

Il fut soulagé d'apercevoir sur le trottoir d'en face son vieil ami Lou Sandler, directeur d'agence de la Bank of America, debout près de la porte de la banque. Le capitaine Braskett traversa la rue et lui dit : « C'est une honte, Lou, le nombre de drogués dans cette rue ce matin ! Qu'est-ce qui se passe ? Une reconstitution historique des années 1960 ? » Sandler lui adressa un sourire inepte et lui demanda : « C'est comme ça que je m'appelle ? Lou ? Vous ne sauriez pas mon nom de famille, aussi, non ? Il semble que je l'aie... oublié. » À cet instant, le capitaine Braskett comprit qu'il arrivait à sa ville, et peut-être à son pays, quelque chose de terrible. La prise de pouvoir par les gauchistes qu'il craignait depuis si longtemps devait être imminente et il lui fallait désormais redosser son vieil uniforme et combattre l'ennemi de son mieux.

Nate Haldersen s'éveilla joyeux et confus ce matin-là en constatant qu'une transformation étrange mais merveilleuse l'affectait. Il sentait des pulsations sous son crâne, indolores. Il lui parut qu'on lui avait ôté des épaules un terrible fardeau, que la main morte qui, féroce, lui serrait la gorge avait enfin relâché sa prise.

Il sauta du lit, la tête farcie de questions.

Où suis-je ? Quel est cet endroit ? Pourquoi ne suis-je pas chez moi ? Où sont mes livres ? Pourquoi est-ce que je me sens si heureux ?

Le lieu semblait être une chambre d'hôpital.

Un voile s'étendait sur son esprit. Il en déchira les pans fragiles et s'aperçut qu'il s'était confié au... Fletcher Memorial Hospital... en août dernier... non, en août de l'année d'avant... pour de graves troubles affectifs causés par... causés par...

Il ne s'était jamais senti plus heureux qu'en cet instant.

Il aperçut un miroir où se reflétait la moitié supérieure de Nathaniel Haldersen, docteur en philosophie. Nate Haldersen se sourit. Grand, dégingandé, le nez long, les cheveux d'une absurde couleur paille, les yeux d'un bleu impossible, des lèvres minces, tout sourire. Décharné.

Il déboutonna la veste de son pyjama. Une poitrine pâle, imberbe ; des clavicules saillant telles des épaulettes. J'ai été malade pendant longtemps, se dit-il. Maintenant, je dois sortir d'ici, retourner à mes cours. Fin du congé. Où sont mes vêtements ?

« Infirmier ? Docteur ? » Il pressa par trois fois le bouton d'appel.
« Ohé ? Il n'y a personne ? »

Personne ne vint. Bizarre ; d'habitude, on venait toujours. Haussant les épaules, Haldersen passa dans le couloir. Il vit trois aides-infirmiers conférer à voix basse tout au bout. Ils ne lui prêtèrent aucune attention. Un robot domestique passa sans bruit, portant des plateaux de petit déjeuner. Un instant plus tard, un interne longea le couloir en courant et refusa de s'arrêter à l'appel d'Haldersen. Contrarié, celui-ci rentra dans sa chambre, se mit en quête de vêtements et ne trouva qu'un petit tas de magazines sur le plancher du placard. Il pressa le bouton d'appel encore trois fois. Enfin, un des robots entra.

« Je suis désolé, dit l'engin, mais le personnel hospitalier humain est occupé. Puis-je vous être utile, monsieur Haldersen ?

— Je veux des vêtements. Je quitte l'hôpital.

— Désolé, mais je ne trouve pas de bon de sortie vous concernant. Faute d'autorisation du Dr Bryce, Reynolds ou Kamakura, je n'ai pas le droit de vous laisser partir. »

Haldersen soupira. Inutile de discuter avec un robot, il le savait.
« Et où sont ces trois messieurs, en ce moment ?

— Ils sont occupés, monsieur. Comme vous le savez peut-être, la ville connaît ce matin une crise médicale majeure. Le Dr Bryce et le Dr Kamakura aident à organiser le comité de salut public. Le Dr Reynolds ne s'est pas présenté pour son service aujourd'hui et nous ne retrouvons pas trace de lui. On pense qu'il est lui aussi victime du problème actuel.

— Quel problème actuel ?

— Perte massive de mémoire de la part de la population humaine, déclara le robot.

— Une épidémie d'amnésie ?

— C'est une façon d'interpréter la situation.

— Comment une chose pareille a-t-elle pu... » Haldersen s'interrompit. Il comprenait à présent d'où venait sa propre joie. Hier après-midi encore, il discutait avec Tim Bryce du traitement de son traumatisme par un produit destructeur de la mémoire, et Bryce lui avait dit...

Haldersen ne se rappelait plus la nature du traumatisme.

« Attendez, dit-il alors que le robot s'apprêtait à quitter la pièce. Il me faut des informations. Pourquoi étais-je soigné ?

— Pour des troubles fonctionnels et relationnels tirant leur origine, selon le Dr Bryce, d'un deuil personnel traumatique.

— Le deuil de quoi ?

— De votre famille, monsieur Haldersen.

— Oui. Exact. Je m'en souviens maintenant... j'avais une femme et deux enfants. Emily. Une petite fille... Margaret ou Elizabeth, un nom dans ce genre-là. Et un garçonnet appelé John. Que leur est-il arrivé ?

— Ils faisaient partie du vol 103 de l'intercontinental Airways de Copenhague à San Francisco le 5 septembre 1991. L'avion a subi une décompression explosive au-dessus de l'océan Arctique. Il n'y a eu aucun survivant. »

Haldersen digéra ces renseignements avec autant de calme que si on lui racontait l'assassinat de Jules César.

« Où est-ce que je me trouvais quand l'accident a eu lieu ?

— À Copenhague, répondit le robot. Vous deviez rentrer à San Francisco avec votre famille par le vol 103 ; toutefois, selon la fiche que nous avons ici, vous avez noué une relation sentimentale avec une nommée Marie Rasmussen, dont vous aviez fait la connaissance à Copenhague, et vous n'avez pas regagné votre hôtel en temps voulu pour rejoindre l'aéroport. Votre épouse, visiblement au courant de la situation, a choisi de ne pas vous attendre. Son décès et celui de vos enfants ont entraîné en vous une réaction traumatique de culpabilité qui vous a conduit à vous tenir pour responsable de leur mort.

— *Bien sûr*, je ne pouvais que réagir, n'est-ce pas ? dit Haldersen. Le péché et le châtement. Mea culpa, mea maxima culpa. J'ai toujours jugé sévèrement le péché, même le mien. J'aurais dû être prophète de l'Ancien Testament.

— Dois-je vous fournir d'autres données, monsieur ?

— Il y en a d'autres ?

— Nous avons en archive un compte rendu du Dr Bryce intitulé *Le complexe de Job : la paralysie par la culpabilité*.

— Épargnez-moi ça, dit Haldersen. Entendu, allez-y. »

Il se retrouva seul. Le complexe de Job, songea-t-il. Pas très adéquat, non ? Job, exempt de péché, avait pourtant été cruellement puni pour satisfaire un caprice du Tout-Puissant. Ce serait un peu présomptueux de m'identifier à lui, je crois. Il aurait mieux valu choisir Caïn. *Alors Caïn dit à Yahvé : ma peine est trop lourde à porter.* Mais c'était un pécheur. J'étais un pécheur. J'ai péché et Emily en est morte. Quand ? Il y a onze ans, onze ans et demi ? Et voilà que je ne sais rien de tout ça, sauf ce que m'en a dit cette machine. J'appellerais ça le salut par l'oubli ! J'ai expié mon péché et je suis libre. Je n'ai plus rien à faire dans cet hôpital. *Mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent.* Il faut que je sorte d'ici. Peut-être pourrai-je venir en aide à d'autres.

Il noua la ceinture de sa robe de chambre, but un verre d'eau et

quitta la chambre. Personne ne l'arrêta. L'ascenseur semblait en panne, mais il trouva l'escalier et le descendit, les jambes un peu raides. Il y avait plus d'un an qu'il ne s'était aventuré aussi loin de son lit. Aux étages inférieurs de l'hôpital, le chaos régnait – médecins, infirmiers, robots et patients tourbillonnaient en tous sens, très agités. Les robots s'efforçaient de calmer les gens et de leur faire regagner leur place appropriée. « Pardon, disait Haldersen avec sérénité. Excusez-moi. Pardon. » Il sortit de l'hôpital sans opposition, par la porte principale. Dehors, l'air avait la fraîcheur du vin nouveau ; il eut envie de pleurer quand il le sentit dans ses narines. Libre. Le salut par l'oubli. Le désastre au-dessus de l'Arctique ne dominait plus ses pensées. Il le voyait comme survenu longtemps auparavant, et à la famille de quelqu'un d'autre. Haldersen s'engagea d'un pas allègre dans l'avenue Van Ness, avec le sentiment que la force grandissait dans ses jambes à chaque pas. Une jeune femme en sanglots surgit d'un immeuble et le heurta. Il la rattrapa, la remit d'aplomb, surpris de sa propre vigueur tandis qu'il la maintenait debout. Elle tremblait et pressa la tête contre sa poitrine. « Puis-je faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il. Puis-je vous venir en aide ? »

La panique avait commencé à envahir Freddy Munson au cours du dîner chez Ondine, le mercredi soir. Alors qu'au beau milieu de son blanc de poulet aux truffes, il en venait à être horripilé par Helene, il s'était mis à songer aux détails de ses affaires ; et à sa grande surprise, ils ne lui apparaissaient plus clairement ; et il avait ainsi éprouvé les premières affres de la terreur.

L'ennui, c'était qu'Helene parlait sans cesse de sculpture sonore en général et de Paul Mueller en particulier. L'intérêt qu'elle lui portait suffit à éveiller une vague jalousie chez Munson. Se préparait-elle à sauter de son lit dans celui de Paul ? Envisageait-elle de quitter l'agent de change riche et séduisant, quoiqu'au fond terre à terre, pour le sculpteur doué d'un talent fascinant, quoiqu'irresponsable et insolvable ? Bien sûr, Helene fréquentait d'autres hommes, mais Munson les connaissait et ne les considérait pas comme des rivaux ; il s'agissait de fantômes qui accompagnaient Helene les soirs qu'il ne pouvait lui consacrer, étant trop occupé par ailleurs. Paul Mueller, en revanche, c'était une autre histoire. Munson ne supportait pas l'idée qu'Helene le quitte pour Paul. Aussi reporta-t-il son attention sur les opérations du jour. Il avait soustrait mille actions convertibles préférentielles de la Lunar Transit à 5,87 dollars pour servir de nantissement dans l'affaire des obligations Comsat, puis, après avoir pris au compte Howard cinq mille bons de souscription d'actions Southeast Energy Corporation, il avait... mais ces bons ne provenaient-ils pas du compte Brewster ? Brewster en pinçait pour les

services publics. Tout comme Howard, mais celui-ci, fort de ses Mid-Atlantic Power, se serait-il lesté aussi en Southeast Energy ? De toute façon, avait-il, lui, Munson, usé de ces garanties en vue d'acquérir des actions de l'uranium de Zurich ou comme reconnaissances de dettes pour l'achat à tempérament dans le pétrole de l'Antarctique ? Il ne parvenait pas à s'en souvenir.

Il ne parvenait pas à s'en souvenir.

Il ne parvenait pas à s'en souvenir.

Chacune des transactions avait sa case précise. Et voilà que soudain les cloisons s'abattaient. Les chiffres tournaient dans sa tête comme s'il avait le cerveau en chute libre. Les transactions de la journée s'embrouillaient. Ça l'effrayait. Il se mit à avaler ses aliments, car il souhaitait à présent quitter ce lieu, se débarrasser d'Helene et rentrer chez lui pour tenter de reconstituer ses activités de l'après-midi. C'était curieux : il se rappelait parfaitement tout ce qu'il avait fait la veille, mais la journée d'aujourd'hui se dissipait minute par minute.

« Ça ne va pas ? demanda Helene.

— Non, ça ne va pas, répondit-il. Je couve quelque chose.

— Le virus de Vénus. Tout le monde l'attrape.

— Oui, ce doit être ça. Le virus de Vénus. Tu ferais mieux de rester à l'écart, ce soir. »

Ils se passèrent de dessert et partirent à la hâte. Il déposa Helene chez elle. Elle n'avait pas l'air si déçue que ça, ce qui l'inquiéta, quoique bien moins que ses troubles mémoriels. Enfin seul, il voulut noter un résumé de la journée, mais il en avait oublié encore davantage. Au restaurant, il se souvenait des actions qu'il avait manipulées, sans être sûr de ce qu'il en avait fait. À présent, il n'arrivait même plus à se rappeler les détails de ses garanties. Il avait détourné plusieurs millions de dollars, il n'en avait gardé les détails que de tête, et voilà que son esprit se dissolvait. Quand Paul Mueller l'appela, un peu après minuit, Munson frôlait le désespoir. Apprendre que cette bizarrerie qui lui affectait le cerveau frappait Mueller encore plus fort le soulagea, sans toutefois le réjouir. Mueller avait tout oublié à compter du mois d'octobre dernier.

« Tu as fait faillite, dut lui expliquer Munson. Tu avais ce projet fumeux d'organiser une centrale pour l'écoulement des œuvres d'art, comme une bourse des valeurs... le genre de truc que seul un artiste peut rêver de mettre sur pied. J'ai essayé de te dissuader, mais tu t'es entêté. Puis tu as signé des traites, accepté de payer à échéance fixe... Ton entreprise n'avait pas six semaines que six ou sept procès te tombaient sur le dos et que tout allait de travers.

— Ça s'est passé quand, au juste ?

— Tu as conçu le projet début novembre. Dès Noël, tu avais de graves difficultés. Tu avais contracté auparavant un tas de dettes

personnelles restées impayées, tes avoirs avaient fondu, et tu t'es heurté à une impasse dans ton travail, si bien que tu n'as plus rien produit. Tu ne te rappelles vraiment rien de tout ça, Paul ?

— Rien du tout.

— Après le premier de l'an, tes créanciers les plus actifs ont commencé à obtenir des jugements à ton encontre. Ils ont fait saisir tous tes biens, sauf le mobilier, puis ils ont fini par le prendre aussi. Tu as emprunté à tous tes amis ; mais ils ne pouvaient pas te donner assez, vraiment pas : tu empruntais par milliers alors que vous deviez des centaines de mille.

— Je t'ai tapé de combien, toi ?

— De onze mille, précisa Munson. Mais ne t'en fais pas pour ça.

— Je ne m'en fais pas. Je me fiche de tout. Tu dis que mon boulot était dans l'impasse ? dit Mueller en riant. C'est fini. Ça me démange de m'y remettre. Tout ce qu'il me faut, ce sont des outils... ou plutôt l'argent nécessaire à leur achat.

— Ça irait chercher dans les combien ?

— Dans les deux mille cinq », répondit Mueller.

Munson toussota. « Très bien. Je ne peux pas verser la somme sur ton compte, tes créanciers mettraient aussitôt la main dessus. Je retirerai des espèces à ma banque. Tu auras cet argent demain, et c'est de bon cœur.

— Merci, Freddy ! fit Mueller. Une bonne chose, cette amnésie, hein ? Je me souciais d'argent au point d'en perdre l'inspiration. Maintenant, je ne suis plus du tout inquiet. Oh, j'ai toujours autant de dettes, mais ça m'indiffère. À présent, raconte-moi ce qu'il est advenu de mon mariage.

— Carole en a eu assez et elle est partie. Elle était opposée au projet dès le début. Quand les ennuis ont commencé à te ronger, elle a tout fait pour te tirer d'affaire, mais tu as voulu à tout prix boucher les trous en empruntant toujours davantage, alors elle a demandé le divorce. Une fois qu'elle s'est trouvée libre, Pete Castine s'est annoncé et a pris ta place.

— C'est le plus difficile à croire. Qu'elle ait pu épouser un marchand d'art, un type sans la moindre étincelle créative, un... un parasite, quoi...

— Ils avaient toujours été bons amis, répliqua Munson. Je ne dirais pas qu'ils étaient amants parce que je l'ignore, mais ils étaient proches. Et Pete n'est pas si horrible. Il ne manque ni de goût, ni d'intelligence – tout ce qu'il faut à un artiste, à part le talent. De toute manière, j'imagine que Carole en avait marre des hommes de talent.

— J'ai pris ça comment ?

— À peine si tu as paru t'en apercevoir, Paul. Tu étais trop préoccupé par ton micmac financier. »

Mueller hoch la tête. Il alla se planter auprès d'une de ses œuvres, une construction de tiges oscillantes, de 3 mètres de haut, qui donnait toute la gamme des sons jusque dans les fréquences suraiguës, et passa deux doigts devant la cellule d'activation. La sculpture émit un murmure. Après un temps, il reprit la parole : « Tu avais l'air plutôt ennuyé quand j'ai appelé, Freddy. Tu dis que tu souffres d'amnésie, aussi ? »

Affectant l'indifférence, Munson répondit : « Je constate que je ne me rappelle plus quelques transactions importantes effectuées dans la journée. Hélas, je n'en gardais trace que dans ma tête. Mais peut-être les détails me reviendront-ils après une bonne nuit de sommeil.

— Je ne peux guère t'aider dans ce domaine.

— Non, certes pas.

— Freddy, d'où vient cette amnésie ? »

Munson haussa les épaules. « On a pu ajouter un produit à l'eau potable ou à la nourriture, un truc dans ce goût-là. On ne sait jamais. Écoute, Paul, j'ai du travail. Si tu veux dormir ici cette nuit...

— Je suis bien réveillé, merci. Je passerai te voir dans la matinée. »

Une fois le sculpteur disparu de l'écran, Munson consacra une heure fiévreuse à tenter de reconstituer ses données – en vain. Peu avant 2 heures, il avala une pilule de quatre heures de sommeil. Quand il se réveilla, il s'aperçut, consterné, qu'il n'avait plus le moindre souvenir relatif à la période du 1^{er} avril jusqu'à midi la veille. Pendant ces cinq semaines, il avait effectué d'innombrables transactions de nantissement ; il avait usé et abusé du bien d'autrui en garantie personnelle et tablé sur son habileté pour replacer les pions de son jeu avant qu'on ne s'en préoccupe. Il avait toujours eu la faculté de se rappeler tout. Maintenant, il ne se souvenait de rien. Il arriva à son bureau à 7 heures, comme toujours, et la force de l'habitude le poussa à étudier les cotes de Zurich et de Londres, mais les prix indiqués sur l'écran lui restant opaques, il sut qu'il était fait comme un rat.

Au même instant ce jeudi matin là, l'ordinateur domotique du Dr Timothy Bryce lança une impulsion et le réveil vocal dans l'oreiller du psychiatre dit d'un ton calme mais ferme : « Il est l'heure de vous lever, docteur Bryce. » Il remua, puis s'immobilisa. Après l'intervalle pré-réglé de dix secondes, la voix répéta d'un ton plus sec : « Il est l'heure de vous lever, docteur Bryce. » Il s'assit au moment opportun ; le fait d'ôter sa tête de l'oreiller suspendit le troisième signal, bien plus sévère, qu'auraient suivi les accords d'ouverture de la symphonie *Jupiter*. Le psychiatre ouvrit les yeux.

Il eut la surprise de découvrir qu'il partageait son lit avec une fille très séduisante.

Elle avait les cheveux d'un blond de miel, la peau hâlée, des yeux

noisette, des lèvres pâles mais pleines, un corps mince et gracieux. Elle paraissait jeune, une bonne vingtaine d'années de moins que lui – soit dans les 25 à 28 ans. Nue, elle restait plongée dans un profond sommeil, la lèvre inférieure esquissant une moue involontaire. Ni son jeune âge ni sa beauté ne le surprenaient ; ce qui l'intriguait, c'était d'ignorer totalement qui elle était et pourquoi elle se trouvait au lit avec lui. Il lui semblait ne l'avoir jamais vue auparavant. En tout cas, il ne savait pas son nom. L'avait-il ramenée d'une fête quelconque la veille au soir ? Il n'arrivait pas à se rappeler où il avait passé la soirée. Il lui poussa le coude, tout doucement.

Elle s'éveilla aussitôt, battit des paupières et secoua la tête.

« Oh ! » dit-elle en le voyant. Elle remonta le drap jusqu'à son menton, puis, avec un sourire, le laisser retomber. « C'est idiot. Ce n'est pas *maintenant* que je vais jouer les pudiques, j'imagine.

— J'imagine. Bonjour.

— Bonjour. » Elle paraissait aussi perplexe que lui.

« Ça va te paraître ridicule, dit-il, mais on a dû me refiler une herbe pas catholique hier soir : je ne me souviens pas du tout comment je t'ai ramenée ici, je le crains. Ni de ton nom.

— Lisa. Lisa... Falk. » Elle buta sur le nom de famille. « Et toi... ?

— Tim Bryce.

— Tu ne te rappelles pas où on s'est rencontrés ?

— Non.

— Moi non plus. »

Il sortit du lit, un peu inhibé par sa propre nudité, mais bien décidé à n'en tenir aucun compte. « Dans ce cas, on a dû nous donner le même truc à fumer. Tu sais... » Il ébaucha un timide sourire. « ... je ne sais même pas si on s'est régalés, cette nuit. Je l'espère.

— Je le crois, dit-elle. Je ne m'en souviens pas non plus. Mais je me sens bien en dedans... comme d'habitude quand j'ai... » Elle s'interrompit. « Ce n'est pas possible qu'on ne se connaisse que d'hier soir, Tim.

— Comment peux-tu l'affirmer ?

— J'ai l'impression de te connaître depuis plus longtemps.

— Je ne vois pas comment, dit-il en haussant les épaules. Sans vouloir être grossier, il est clair qu'on planait tous les deux hier soir, qu'on avait vraiment largué les amarres, qu'on a fait connaissance, qu'on est venus ici et que...

— Non. Je me sens chez moi ici. Comme s'il y avait des semaines et des semaines que je vis avec toi.

— J'adorerais. Mais je suis sûr qu'il n'en est rien.

— Alors pourquoi est-ce que je suis tellement à mon aise ?

— Dans quel sens ?

— Tous. » Elle alla à la porte de la penderie et effleura la plaque de

contact. La porte coulisssa sur ses glissières ; donc, il avait réglé l'ordinateur sur les empreintes digitales de cette jeune femme. La veille au soir ? Elle tendit le bras. « Mes vêtements, dit-elle. Regarde. Toutes ces robes, ces manteaux, ces chaussures. Une garde-robe complète. Aucun doute. On vit ensemble et on ne s'en souvient pas ! »

Un frisson glacé le secoua. « Qu'est-ce qu'on nous a fait ? Écoute, Lisa, on s'habille, on mange un morceau et on va tous les deux passer un examen à l'hôpital. On...

— À l'hôpital ?

— Au Fletcher Memorial. J'y travaille, en neurologie. Ce qu'on nous a fait absorber hier soir nous vaut à tous les deux une amnésie rétrograde lacunaire – une perte de mémoire – et ça pourrait être grave. Si le cerveau est atteint, ce n'est peut-être pas encore irréversible, mais il ne faut pas qu'on traîne. »

Effrayée, elle porta la main à sa bouche. Soudain, Bryce n'eut qu'une envie : protéger cette charmante inconnue la défendre et la reconforter ; et il se rendit compte qu'il devait en être amoureux même s'il ne se rappelait pas de qui il s'agissait. Il traversa la pièce et l'étreignit brièvement mais tendrement ; elle réagit spontanément, avec un frisson. Dès 7 h 15, ils quittaient la maison et filaient vers l'hôpital dans une circulation étrangement clairsemée. Bryce conduisit Lisa au salon du personnel. Ted Kamakura s'y trouvait déjà, en tenue. Le petit psychiatre japonais lui adressa un bref signe de tête et dit : « Bonjour, Tim. » Puis il cilla. « Lisa ? Bonjour. Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Vous la connaissez ? s'enquit Bryce.

— Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Je ne plaisante pas.

— Bien sûr que je la connais, répondit Kamakura dont le sourire accueillant s'effaça. Pourquoi ? Y a-t-il du mal à ça ?

— Si vous la connaissez, moi pas, déclara Bryce.

— Oh ! Seigneur... Pas vous, en plus ?

— Dites-moi qui c'est, Ted.

— Votre femme, Tim. Vous êtes mariés depuis cinq ans. »

Le jeudi matin à 11 h 30, les Gérard avaient tout préparé en souplesse pour le coup de feu du déjeuner au *Petit Pois*. La marmite de soupe bouillonnait, les plateaux d'escargots n'attendaient plus que la mise au four, les sauces prenaient de la consistance. Pierre Gérard fut un peu surpris de constater que la plupart des habitués ne se montraient pas – même M. Munson, d'ordinaire toujours là à 11 h 30. Il y avait parmi les absents des gens qui n'avaient pas manqué un seul déjeuner en semaine au *Petit Pois* depuis quinze ans. Il doit être arrivé quelque chose d'épouvantable à la bourse, se dit Pierre, pour que tous

ces financiers restent au bureau et ne trouvent même pas le temps d'appeler pour libérer leurs tables attribuées. Ce devait être ça l'explication. Il était impossible que même un seul des habitués omette de téléphoner... à moins d'un crack ! Il prit note d'appeler son chargé d'affaires après le déjeuner pour apprendre de quoi il retournait.

Le jeudi, vers 14 heures, Paul Mueller entra chez Metchnikoff's Art Supplies, à North Beach, pour tenter d'obtenir un fer à souder, du métal brut, de la peinture à haut-parleurs, et autres matériaux dont il avait besoin pour ressusciter sa carrière de sculpteur. Le propriétaire l'accueillit fraîchement. « Plus de crédit, monsieur Mueller. Pas un sou !

— C'est bon. Je paie comptant, cette fois. »

Le commerçant s'épanouit. « Dans ce cas, c'est peut-être faisable. Vous vous êtes sorti de vos ennuis ?

— Je l'espère », répondit Mueller.

Il passa sa commande. Elle s'élevait à peu près à 2 300 dollars. Au moment de payer, il expliqua qu'il n'avait plus qu'à faire un saut dans Montgomery Street pour prendre l'argent chez son ami Freddy Munson, qui tenait 3 000 dollars à sa disposition. Metchnikoff se renfrogna. « Cinq minutes ! lui cria Mueller. Je reviens dans cinq minutes ! » Mais quand il arriva au bureau de Munson, ce fut pour trouver l'endroit en pleine effervescence et Munson absent. « Est-ce qu'il a laissé une enveloppe au nom de M. Mueller ? demanda-t-il à une secrétaire affolée. Je devais passer prendre un truc important cet après-midi. Vous voulez bien vérifier ? » La jeune femme se contenta de prendre la fuite. De même que la seconde à laquelle il s'adressa. Un changeur trapu lui ordonna de sortir. « On est fermé, vieux ! » cria-t-il. Perplexe, Mueller s'en fut.

Comme il n'osait pas retourner dire à Metchnikoff qu'en définitive il n'avait pas réussi à obtenir l'argent, il rentra chez lui. Trois robots encaisseurs faisaient le pied de grue devant sa porte et chacun d'eux entonna sa mélodie funèbre dès son arrivée. « Désolé, leur dit-il, mais je ne me rappelle rien de tout ça. » Il entra et s'assit sur le plancher dénudé. En colère, il songeait aux superbes œuvres qu'il aurait produites s'il avait pu mettre la main sur les outils de son art. Il se mit donc à dessiner. Au moins, les vampires lui avaient laissé crayon et papier. Peut-être pas aussi efficace qu'un écran d'ordinateur et un stylo lumineux, mais Michel-Ange et Benvenuto Cellini s'étaient plutôt bien débrouillés sans de tels accessoires.

À 16 heures, on sonna à la porte.

« Allez-vous-en ! répondit Mueller par l'interphone. Voyez mon comptable ! Je ne veux plus entendre de relances ni de menaces, et la prochaine fois que je trouve l'un d'entre vous devant ma porte,

imbéciles de robots, je lui...

— C'est moi, Paul », dit une voix humaine.

Carole.

Il se rua à la porte. Sept robots entouraient son épouse et voulurent forcer le passage, mais il les repoussa pour laisser entrer Carole. Un robot n'aurait pas osé porter la main sur un être humain. Il claqua la porte à leurs nez de métal et tourna le verrou.

Carole avait très bonne mine. Les cheveux plus longs que dans son souvenir, elle avait pris trois ou quatre kilos répartis aux bons endroits ; elle portait une écharpe iridescente qu'il ne lui connaissait pas, beaucoup trop habillée pour l'après-midi, mais magnifique sur elle. Elle paraissait cinq ans de moins qu'en réalité ; à l'évidence, six semaines de mariage avec Pete Castine lui avaient fait plus de bien que neuf ans d'union avec Paul Mueller. Elle resplendissait. Elle avait l'air tendue et lasse, aussi, mais seulement en surface : la marque d'un désarroi tout récent.

« On dirait que j'ai perdu ma clé, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je ne comprends pas, Paul.

— Pourquoi est-ce que tu débarques ?

— *J'habite ici.*

— Vraiment ? » Il eut un rire sec. « Très drôle.

— Tu as toujours eu un sens de l'humour un peu spécial, Paul. »

Elle le contourna. « Ça, par contre, ce n'est pas une plaisanterie. Où sont nos affaires ? Les meubles, Paul ? Mes vêtements ? » Elle fondit soudain en larmes. « Je dois perdre la tête. Je me suis réveillée toute seule ce matin dans un appartement inconnu, j'ai passé toute la journée à errer dans une sorte d'hébétude que je ne m'explique pas, et maintenant que je me décide à rentrer à la maison, c'est pour constater que tu as mis au clou tout ce qu'on possédait ou un truc tordu dans ce goût-là... » Elle se mordilla les phalanges. « Paul ? »

Elle en souffrait elle aussi. D'amnésie.

« Je sais que ma question va te paraître bizarre, Carole, dit-il d'un ton posé. Quel jour est-on ?

— Mais... le quatorze septembre... ou peut-être le quinze.

— 2002 ?

— Qu'est-ce que tu crois ? 1776 ? »

Elle est plus gravement atteinte que moi, se dit-il. Elle a perdu un mois de plus. Elle ne se rappelle pas mon entreprise commerciale. Elle ne se rappelle pas que j'ai perdu tout mon argent. *Elle ne se rappelle pas qu'elle a divorcé.* Elle se croit toujours ma femme.

« Viens par ici », lui dit-il en l'emmenant dans la chambre à coucher. Il lui désigna la couchette qui occupait la place de leur lit. « Assieds-toi, Carole. Je vais essayer de t'expliquer. Ce ne sera pas très

clair, mais je vais essayer. »

Étant donné les circonstances, ce jeudi soir là, le concert de la tournée du Philharmonique de New York fut annulé. L'orchestre se réunit néanmoins pour répéter à 14 h 30. Le syndicat exigeait un nombre précis de répétitions – payées – hebdomadaires ; par conséquent, les musiciens répétèrent, nonobstant les cataclysmes extérieurs. Mais il y eut des difficultés. Le chef Alvarez, qui utilisait une baguette électronique et dirigeait fièrement sans partition, pressa sur la touche indiquant un frappé et, avec la sensation que la terre s'ouvrait sous ses pieds, s'avisa soudain que la *Quatrième* de Brahms lui était complètement sortie de la tête. L'orchestre réagit à sa conduite hésitante en ordre dispersé. Certains musiciens n'éprouvaient aucune difficulté, mais le premier violon, horrifié, contemplait sa main gauche en se demandant quelles positions des doigts produiraient les notes qu'il était censé jouer, le second hautbois ne trouvait plus les clés appropriées et le premier basson n'arrivait même pas à se rappeler comment assembler son instrument.

Le soir venu, Tim Bryce détenait assez d'éléments pour comprendre ce qui s'était passé, non seulement en ce qui les concernait, Lisa et lui, mais aussi pour toute la ville. Un ou plusieurs stupéfiants, sans nul doute disséminés par le réseau municipal d'alimentation en eau, avaient lessivé la mémoire de presque tout le monde. Le problème de la vie moderne, se dit-il, c'est que la technologie nous apporte chaque année de nouvelles possibilités de désastres complexes sans nous offrir la capacité de les combattre. Les produits amnésiants étaient anciens ; ils remontaient à trente ou quarante ans. Lui-même en avait étudié plusieurs. La mémoire est un processus moitié chimique, moitié électrique ; certains produits s'attaquent à l'électricité, brouillant les synapses par lesquels s'effectuent les transmissions du cerveau, et d'autres aux sous-couches moléculaires où résident les souvenirs à long terme. Bryce connaissait divers moyens de détruire les souvenirs à court terme – par inhibition de la transmission synaptique –, et il connaissait aussi divers moyens de détruire les souvenirs à long terme profondément enfouis – par érosion des chaînes complexes d'acide ribonucléique, l'ARN du cerveau, qui les inscrivent dans la matière cervicale. Toutefois, ces produits étaient restés au stade expérimental, car ils étaient dangereux et leurs effets imprévisibles ; il avait hésité à s'en servir sur des sujets humains ; il n'aurait certes jamais imaginé qu'un individu se contenterait de les déverser dans un aqueduc pour infliger une lobotomie simultanée à toute une ville.

Son bureau à l'hôpital était devenu une salle d'opération improvisée

pour San Francisco. Le maire s'y trouvait, pâle et renfermé ; le chef de la police, épuisé, sonné, tournait le dos de temps à autre pour gober une pilule ; un représentant du réseau de communications, hébété, se tenait dans un coin où il guettait le système de fortune par lequel le comité de salut public réuni par Bryce pouvait transmettre ses instructions à toute la population.

Le maire ne servait à rien. Il ne se rappelait même pas son élection. Le chef de la police était dans un état encore plus grave : ayant oublié son adresse et évité d'interroger un ordinateur à ce sujet de peur de perdre sa situation pour état d'ivresse, il avait veillé toute la nuit. À présent, sachant qu'il n'était pas le seul à souffrir d'amnésie, il avait cherché son adresse dans les dossiers et réussi à joindre sa femme, mais il menaçait de s'écrouler. Bryce avait tenu à la présence de ces deux hommes en tant que symboles d'autorité. Il avait besoin de leur visage et de leur voix, et non de leur fonction, qu'ils n'étaient guère capables d'assumer.

Une douzaine de citoyens divers s'étaient également agglutinés dans le bureau de Bryce. À 17 heures, il avait diffusé un appel sur tous les canaux disponibles, priant ceux qui gardaient le souvenir des événements récents de venir au Fletcher Memorial. « Si vous n'avez pas bu d'eau de ville durant les dernières vingt-quatre heures, vous n'êtes sans doute pas atteints. Venez. On a besoin de vous. » Il avait ainsi réuni un entourage bizarre. Il y avait un ancien héros de l'espace, Taylor Braskett, maniaque de la pureté alimentaire raide comme un piquet qui ne buvait que de l'eau de source ; une famille de restaurateurs français – la mère, le père et trois grands enfants – qui préférait l'eau minérale importée de son pays d'origine ; un vendeur informatique, nommé McBurney, que ses affaires avaient retenu à Los Angeles toute la journée de la veille et qui n'avait pas touché à l'eau contaminée ; un flic à la retraite, un certain Adler qui habitait Oakland – où nul n'avait de problèmes de mémoire – et avait traversé la baie à la hâte dès qu'il avait eu connaissance des difficultés de San Francisco, ceci avant que Bryce ordonne la fermeture de tous les accès à la ville. Et il y en avait d'autres, d'intérêt douteux, mais dont la mémoire demeurait intacte.

Les trois écrans montés par le type des communications les informaient de la situation en plusieurs points clés de la ville. Pour l'heure, l'un d'eux surveillait le quartier de Fisherman's Wharf par l'intermédiaire d'une caméra placée au-dessus de Ghirardelli Square, un autre montrait le quartier de la finance grâce à un hélicoptère en vol stationnaire par-delà le vieux Ferry Building Museum, et le troisième relayait les images d'un car régie qui circulait dans Golden Gate Park. Partout les scènes se ressemblaient : partout les gens grouillaient et posaient des questions sans recevoir de réponses.

Jusqu'alors, on n'avait relevé aucun pillage. Il n'y avait pas d'incendies. Les policiers, du moins ceux en état d'assurer leur service, patrouillaient en force et les robots anti-émeutes couvraient les artères principales dans le cas où on aurait eu besoin d'eux pour lancer leurs nappes de mousse suffocante sur des foules soudain prises de panique.

Bryce s'adressa au maire. « À 18 h 30, je veux que vous lanciez un appel au calme sur tous les canaux. On vous fournira le nécessaire pour votre intervention. »

Le maire gémit.

« Ne vous inquiétez pas, reprit Bryce. Je vous soufflerai tout le discours par relais osseux. Veillez seulement à parler clairement et à regarder la caméra. Si vous avez l'air apeuré, c'est la fin de tout. Si vous avez l'air tranquille, on s'en tirera peut-être. »

Le maire se cacha le visage dans les mains.

Ted Kamakura murmura : « Vous ne pouvez pas le faire passer à l'écran, Tim. C'est une loque, et tout le monde s'en apercevra !

— Le maire de la ville doit se montrer, insista Bryce. Injectez-lui une double dose d'excitant. Qu'il prononce cet unique discours et on pourra le mettre au vert.

— Et ensuite, qui sera porte-parole ? demanda Kamakura. Vous ? Moi ? Le chef de police Dennison ?

— Je ne sais pas, marmonna Bryce. Il nous faut une image de l'autorité pour donner des bulletins toutes les demi-heures et je veux bien être pendu si j'en ai le temps ! Ou vous. Quant à Dennison...

— Messieurs, puis-je émettre une suggestion ? » C'était le vieil astronaute, Braskett. « Je suis volontaire comme porte-parole. Vous devez admettre que j'ai une certaine apparence d'autorité. Et j'ai l'habitude de parler en public. »

Bryce rejeta aussitôt l'idée. Ce cinglé de droite, cet auteur de lettres cinglées à tous les organes d'information de l'état, ce Paul Revere des temps modernes ? Lui, porte-parole du comité ? Mais alors même qu'il l'écartait, l'idée s'imposa à lui. Personne, en réalité, ne prêtait la moindre attention à des prises de position sortant à ce point de l'ordinaire ; pour neuf personnes sur dix, à San Francisco, s'il leur arrivait de penser à Braskett, ce n'était qu'au héros de la première expédition martienne. Sa raideur et sa minceur lui donnaient une vraie prestance. Une voix profonde ; des yeux qui ne cillaient pas. Un homme dont on sentait la présence et la force.

Bryce dit : « Capitaine Braskett, si on doit vous proclamer président du comité de salut public... »

Ted Kamakura en resta bouche bée.

« ... puis-je avoir la certitude que les allocutions publiques que vous serez amené à prononcer se borneront strictement à l'exposé des mesures adoptées par l'ensemble du comité ? »

L'autre ébaucha un sourire glacial. « Vous voulez que je vous serve de façade, c'est ça ?

— De porte-parole avec le titre officiel de président.

— Comme je l'ai dit, simple façade. Très bien, j'accepte. Je répéterai ma leçon comme une docile marionnette, et je m'efforcerai de ne pas glisser mes vues extrémistes dans mes déclarations. C'est bien ce que vous désirez ?

— Je pense qu'on se comprend à la perfection. » Bryce sourit et se vit retourner un sourire d'une étonnante chaleur.

Il pressa alors un bouton sur son combiné de réseau. Au laboratoire pathologique, huit étages plus bas, quelqu'un prit l'appel et Bryce demanda : « Est-ce qu'on a les résultats de l'analyse ?

— Je vous passe le Dr Madison. »

Madison apparut à l'écran. En temps normal, il dirigeait le service des radio-isotopes de l'hôpital : un homme corpulent au visage rubicond, qui aurait pu passer pour un représentant en bière. Il connaissait bien son sujet. « Ça vient en effet du réseau d'alimentation en eau, Tim, dit-il aussitôt. On l'avait presque établi il y a une heure et demie, bien sûr, mais aucun doute ne subsiste. J'ai isolé des traces de deux amnésiants différents et il se peut qu'il y en ait un troisième. Le coupable ne voulait pas laisser de place au hasard.

— De quels produits s'agit-il ?

— Eh bien, d'une bonne dose de terminase d'acétylcholine, qui brouille les synapses et empêche la mémoire à court terme de se fixer. Peut-être aussi d'un dissolvant de protéine, dérivé de la puromycine, qui s'attaque à l'ARN du cerveau et détruit les souvenirs plus anciens. Je suppose enfin la présence d'un des nouveaux amnésiants expérimentaux, un élément qu'on n'a pas encore isolé mais qui serait capable de se frayer un chemin en profondeur et de barrer les impulsions motrices fondamentales. Bref, on nous a frappés en haut, en bas et au milieu.

— Ce qui explique beaucoup de choses : les types qui ne se rappellent pas ce qu'ils ont fait hier, ceux qui ont perdu un pan de leurs souvenirs d'adulte et ceux qui ne se souviennent même pas de leur nom... ce cocktail agit sur les gens à des niveaux différents.

— Selon le métabolisme, l'âge, la structure cérébrale des individus et la quantité d'eau qu'ils ont bue hier, oui.

— Les réserves sont-elles encore contaminées ?

— Provisoirement, je dirais non. Je me suis fait apporter des échantillons prélevés dans la partie haute de la ville, et tout est normal là-bas. Le service des eaux a procédé à des analyses de son côté ; il aboutit à la même conclusion. Il est évident que le produit a pénétré dans le réseau d'alimentation hier de bonne heure, qu'il est descendu en ville au cours de la journée et qu'il a dans l'ensemble

disparu maintenant. Il peut en rester des traces dans les conduites ; je ferais attention à ne pas boire d'eau, aujourd'hui encore.

— Que dit la pharmacopée de l'efficacité des produits ? »

Madison haussa les épaules. « Alors là, vous en savez plus long que moi. Est-ce que l'effet se dissipe ?

— Pas au sens normal du terme, répondit Bryce. Ce qui se passe, c'est que le cerveau fait intervenir un circuit redondant et, au bout d'un temps, accède à un duplicata des souvenirs affectés – qu'il change de piste, pour ainsi dire – à condition, bien entendu, qu'il existe un double du secteur affecté et que ce double n'ait pas été effacé lui aussi. Certaines personnes retrouveront des bouts de leur mémoire dans quelques jours ou dans quelques semaines. D'autres, jamais.

— Génial, dit Madison. Je vous tiens au courant, Tim. »

Bryce raccrocha et se tourna vers le représentant du réseau de télécommunications. « Vous avez ce relais osseux ? Bon. Placez-le derrière l'oreille de monsieur le maire. »

Le maire frissonna. On fixa le minuscule appareil.

« Monsieur le maire, je vais vous dicter votre discours qui sera diffusé sur tous les canaux, puis je ne vous demanderai rien d'autre avant que vous n'ayez eu le temps de recouvrer vos esprits. Entendu ? Écoutez-moi bien, parlez distinctement et imaginez-vous que les élections sont pour demain et que la victoire dépend de la qualité de votre prestation. Vous passez en différé avec un décalage de quinze secondes et on dispose d'un circuit d'effacement de manière à rectifier toute erreur. Vous n'avez donc aucune crainte à avoir. Vous me suivez ? Vous allez y mettre tout votre cœur ?

— J'ai l'esprit tout embrumé.

— Contentez-vous de m'écouter et de répéter ce que je dis, droit vers la caméra. Laissez agir vos réflexes de politicien. Vous tenez l'occasion de devenir un héros. C'est un morceau d'histoire que l'on vit en ce moment, monsieur le maire. Ce qu'on fait, ici, aujourd'hui, sera l'objet d'études semblables à celles qui ont porté sur l'incendie de 1906. Maintenant allons-y. Après moi. *Citoyens de la belle ville de San Francisco...* »

Les mots coulèrent avec aisance des lèvres de Bryce et, merveille des merveilles, le maire les capta pour les répéter d'une voix claire, chaude et vibrante. Tout en débitant son discours, Bryce se sentit envahi par un flot de puissance et il s'imagina un instant qu'il était l'élu de la cité et non plus un dictateur autoproclamé durant une situation de crise. C'était là une sensation intéressante, presque extatique. Lisa, qui l'observait en pleine action, lui dédia un sourire aimant.

Il lui sourit en retour. En cet instant de gloire, il parvenait presque à oublier son chagrin d'avoir perdu tout souvenir de sa vie avec elle.

Rien d'autre ne manquait à l'appel, à ce qu'il semblait. Mais, avec précision et une sélectivité idiote, le produit répandu dans l'eau lui avait retranché la quasi-totalité de ses cinq années d'union. Kamakura lui affirmait quelques heures auparavant que c'était le mariage le plus heureux dont il avait connaissance. Envolé, ce bonheur ! Au moins, contre toute attente, Lisa avait subi une perte identique, ce qui, dans une certaine mesure, rendait le phénomène plus supportable : quelle horreur si l'un d'eux s'était souvenu des heures de joie et que l'autre en avait tout ignoré ! Tant qu'il s'affairait, il arrivait presque à négliger la torture que lui valait cette perte. Presque.

« Le maire va parler dans une minute, dit Nadia. Tu veux écouter ? Il va nous expliquer ce qui se passe.

— Je m'en fiche, dit le Stupéfiant Montini d'une voix terne.

— C'est une sorte d'épidémie d'amnésie. J'en ai entendu parler quand je suis sortie. *Tout le monde* en est victime. Il n'y a pas que toi ! Tu croyais que c'était une attaque, mais non. Tu n'as rien de détraqué.

— Mon esprit est en ruine.

— Ce n'est que provisoire. » Elle parlait d'une voix aiguë, peu convaincante. « C'est peut-être un truc dans l'air. Une drogue qu'on teste et qui s'est répandue. On est tous dans le pétrin. Je ne me rappelle rien de la semaine dernière.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? dit Montini. Ces gens-là, ils n'ont aucune mémoire, même en temps normal. Mais moi ? Moi ? Je suis foutu, Nadia. Je devrais me coucher dans la tombe dès maintenant. M'obstiner n'a plus aucun sens. »

Une voix annonça : « Mesdames, messieurs, voici le maire de San Francisco, M. Elliot Chase.

— Écoutons », dit Nadia.

Le maire apparut sur l'écran mural, le visage solennel, un visage des temps difficiles. Montini lui jeta un regard, haussa les épaules et détourna les yeux.

« Citoyens de la belle ville de San Francisco, nous venons tous de vivre notre journée la plus difficile depuis bientôt un siècle et la terrible catastrophe d'avril 1906. Aujourd'hui, la terre n'a pas tremblé, le feu n'a pas frappé, et pourtant une calamité subite nous a soumis à rude épreuve.

« Comme, sans nul doute, vous le savez tous, les habitants de San Francisco sont atteints depuis hier soir de ce que l'on peut au mieux appeler une épidémie d'amnésie. On note une perte massive de la mémoire, qui va de cas minimes d'oubli jusqu'à l'effacement quasi total de l'identité. Les scientifiques qui travaillent au Fletcher Memorial Hospital ont réussi à isoler la cause de ce désastre unique et soudain.

« Il apparaît que des saboteurs criminels ont contaminé le réseau municipal de distribution d'eau à l'aide de certains produits d'accès limité qui ont la propriété de dissoudre les structures mémorielles. *L'effet de ces drogues est provisoire.* Il n'y a pas de raison de vous alarmer. Même les plus atteints d'entre vous constateront un retour progressif des souvenirs, et nous avons tous les motifs d'escompter un rétablissement complet d'ici à quelques jours, voire quelques heures.

— Il ment, observa Montini.

— Les criminels responsables de ce désastre ne sont pas encore sous les verrous, mais nous attendons des arrestations d'un instant à l'autre. La zone de San Francisco est la seule affectée, ce qui signifie que les produits ont été versés dans les conduites un peu hors des limites de la municipalité. Tout est normal à Berkeley, Oakland, dans le Marin County et les autres secteurs avoisinants.

« Par mesure de sécurité, j'ai ordonné la fermeture dès ponts qui relient San Francisco à ses alentours, du réseau ferroviaire du Bay Area Rapid Transit et des autres moyens d'accès à la ville. Nous pensons maintenir ces restrictions jusqu'à demain matin au moins. Elles visent à prévenir le désordre et à éviter l'afflux éventuel d'éléments indésirables pour toute la durée de l'état d'urgence. Les San Franciscains se suffisent à eux-mêmes et résolvent leurs problèmes sans intervention extérieure. Je me suis cependant mis en rapport avec le Président et le Gouverneur qui m'ont tous les deux assuré de nous octroyer toute l'aide possible.

« Le réseau d'adduction d'eau est désormais débarrassé du produit et nous prenons toutes les précautions pour éviter la répétition de ce crime à l'encontre d'un million d'innocents. On me dit toutefois qu'il pourrait subsister pendant quelques heures encore des traces d'impuretés dans les conduites. Je vous conseille donc de consommer le moins d'eau possible jusqu'à nouvel ordre et de faire bouillir toute eau dont vous souhaiteriez faire usage.

« Enfin, le chef de police Dennison, vos autres officiels et moi-même consacrerons tout notre temps aux besoins de la ville tant que durera la crise. Nous n'aurons sans doute plus l'occasion de vous transmettre d'autres comptes rendus. J'ai par conséquent pris la décision de désigner un comité de salut public composé de citoyens et de scientifiques distingués, qui fonctionnera en tant qu'organe de coordination pour nous aider à administrer la ville et rendre compte des événements. Le président de ce comité est le capitaine Taylor Braskett, un vétéran célèbre pour ses nombreux exploits dans l'espace. Il vous communiquera les informations sur la crise pendant le reste de la soirée. Vous pouvez considérer ses propos comme émanant de la municipalité elle-même. Merci. »

Braskett apparut à l'écran. Montini grommela : « Regarde-moi le

type qu'ils ont dégoté ! Un maniaque du patriotisme !

— Mais l'effet du produit va se dissiper, dit Nadia. Ton esprit rentrera dans l'ordre.

— Je connais ces drogues. Il n'y a aucun espoir. Je suis fichu. » Le Stupéfiant Montini se dirigea vers la porte. « J'ai besoin d'air frais. Je sors. Salut, Nadia. »

Elle s'efforça de le retenir. Il la repoussa. Une fois dans Marina Park, il se rendit au yacht-club ; le portier le laissa entrer sans lui prêter autrement attention. Montini s'avança sur l'appontement. L'effet de la drogue est provisoire, selon eux. Il se dissipera. Mon esprit redeviendra clair. J'en doute fort. Il scruta l'eau sombre et huileuse où les lumières du pont se reflétaient. Il explora son cerveau endommagé, à la recherche des brèches. Des pans entiers de souvenirs avaient disparu. Murs écroulés, plâtres tombés laissant les lattes à nu. Il ne pouvait pas vivre ainsi. C'est avec précaution, grognant sous l'effort, qu'il descendit dans l'eau par une échelle métallique dont il s'éloigna d'un coup de pied. L'eau était horriblement froide. Ses chaussures lui semblaient infiniment lourdes. Il dérivait vers l'île de la vieille prison, mais doutait de pouvoir se maintenir longtemps à flot. Tout en dérivant, il fit l'inventaire de sa mémoire, vit ce qui en restait et conclut que c'était moins que rien. Pour vérifier si son talent avait survécu, il s'efforça de répéter le discours du maire : les mots se brouillaient, se mélangeaient. Dans ce cas, tant pis, se dit-il. Il continua de dériver et coula.

Carole insistait pour passer la nuit du jeudi avec lui.

« Nous ne sommes plus mari et femme, dut-il lui signifier. Tu as divorcé.

— Depuis quand es-tu si à cheval sur les principes ? On a vécu ensemble avant d'être mariés et aujourd'hui on peut revivre ensemble après avoir été mariés. Peut-être qu'on va inventer un nouveau péché, Paul : les relations sexuelles post-maritales.

— Là n'est pas la question. Ce qu'il y a, c'est que tu as fini par me détester à cause de mes ennuis financiers et que tu m'as quitté. Vouloir me revenir, c'est aller à l'encontre de ta propre décision, rationnelle et réfléchie, de janvier dernier.

— Pour moi, janvier dernier n'arrive que dans quatre mois, répliqua-t-elle. Je ne te déteste pas. Je t'aime. Je t'ai toujours aimé et je t'aimerai toujours. J'ai du mal à imaginer que j'aie pu vouloir divorcer, mais de toute façon je ne me rappelle pas ce divorce et tu ne te rappelles pas que j'ai divorcé, alors pourquoi ne pas reprendre là où notre mémoire s'arrête ?

— Entre autres, parce qu'il se trouve que tu es la femme de Pete Castine.

— Ça me paraît irréel. Comme quelque chose que tu aurais rêvé.
— Mais Freddy Munson me l'a dit. C'est la vérité.
— Si je retournais à Pete, je me sentirais coupable. Je suis censée l'avoir épousé, donc tu veux que je me précipite au lit avec lui ? Je ne veux pas de ce type. C'est toi que je veux. Je ne peux pas rester ?

— Si Pete...

— Pete, Pete, Pete ! Je suis Mme Paul Mueller dans ma tête, et dans la tienne aussi, et au diable Pete et ce qu'a pu te raconter Freddy Munson et tout le reste. C'est ridicule, cette discussion, Paul. On arrête là. Si tu veux que je parte, dis-le tout net. Sinon, permets-moi de rester. »

Il ne parvint pas à lui dire de s'en aller.

S'il n'avait plus que le petit lit, ils réussirent à le partager. Ce fut inconfortable, mais amusant. Il crut renouer avec ses 20 ans. Au matin, ils passèrent un bon moment ensemble sous la douche, puis Carole alla acheter de quoi déjeuner, car le service était suspendu et il ne pouvait plus commander au clavier. Au moment où elle sortait, un robot encaisseur posté à la porte dit à Paul : « Le recours en services personnels a été requis, monsieur Mueller. On n'attend plus que le jugement du tribunal.

— Je ne vous connais pas, dit Mueller. Filez ! »

Aujourd'hui, décida-t-il, il se débrouillerait pour dénicher Freddy Munson et recevoir l'argent qui lui permettrait acquérir les outils indispensables à son travail. Que le monde extérieur s'affole : tant que lui, il travaillerait, tout irait bien. S'il ne trouvait pas Freddy, il pourrait peut-être passer ses achats au crédit de Carole. Divorcée de lui, elle n'était plus entachée par ses dettes ; Mme Pete Castine devait pouvoir retirer 2 ou 3 mégas pour payer Metchnikoff. À moins que les banques ne soient fermées à cause de l'épidémie d'amnésie, songea-t-il. Mais il y avait peu de risques que l'autre exige un paiement comptant de la part de Carole. Il ferma les yeux en imaginant le bonheur que ce serait de se remettre à produire.

Carole resta absente une heure. Quand elle rentra avec les courses, Pete Castine l'accompagnait.

« Il m'a suivie, expliqua-t-elle. Il refuse de me laisser. »

Mince, calme, athlétique, Castine était l'aîné de Mueller de plusieurs années – il devait tutoyer la cinquantaine –, mais il paraissait très jeune. « J'étais sûr de trouver Carole ici, dit-il d'un ton posé. C'est parfaitement compréhensible, Paul. Elle y a passé toute la nuit, j'espère ?

— C'est important ? répondit Paul.

— Dans une certaine mesure. Je préfère qu'elle ait passé la nuit avec son ancien mari plutôt qu'avec un tiers.

— Oui, elle est restée toute la nuit, répondit Mueller d'un ton las.

— J'aimerais qu'elle rentre à la maison avec moi. C'est ma femme, après tout.

— Elle ne s'en souvient pas. Moi non plus.

— Je vois. » Castine hocha aimablement la tête. « Pour ma part, j'ai oublié tout ce qui m'est arrivé avant l'âge de 22 ans. Je ne saurais pas vous dire le prénom de mon père. Toutefois, pour revenir à la réalité objective, Carole est ma femme, et vous vous étiez séparés en mauvais termes. Il me semble qu'elle ne devrait pas prolonger son séjour ici.

— Pourquoi t'adresser à moi ? s'enquit Paul. Si tu veux que ta femme rentre chez toi, demande-le-lui.

— Je l'ai fait. Elle dit qu'elle ne partira pas, sauf si tu le lui ordonnes.

— C'est exact, confirma Carole. Je sais de qui je *crois* être l'épouse. Si Paul me met à la porte, je t'accompagne. Sinon, rien à faire. »

Mueller haussa les épaules. « Je serais bien bête de la jeter dehors, Pete. J'ai besoin d'elle, et je la désire, et quelles que soient les difficultés qu'il y a eu entre nous deux, elles nous paraissent irréelles. Je sais que c'est dur pour toi, mais je n'y peux rien. J'imagine que tu obtiendras l'annulation sans mal dès que les tribunaux auront mis au point une jurisprudence applicable aux cas comme le nôtre. »

Castine resta un long moment silencieux.

Enfin, il demanda : « Comment va le travail, Paul ?

— Je crois comprendre que je n'ai rien produit de l'année.

— C'est exact.

— Je compte prendre un nouveau départ. On pourrait dire que c'est Carole qui m'inspire.

— Splendide, émit Castine d'un ton tout à fait neutre. Je veux croire que ce petit imbroglio au sujet de notre... euh... commune épouse ne nuira en rien à l'harmonie des rapports d'artiste à marchand qu'on entretenait ?

— Pas le moins du monde, affirma Mueller. Je te réserve toujours l'ensemble de ma production. Pourquoi diable est-ce que je t'en voudrais ? Carole était libre comme l'air quand tu l'as épousée. Il n'y a qu'une petite difficulté.

— Laquelle ?

— Je suis fauché. Je n'ai plus d'outils, je ne peux pas travailler sans, et je n'ai pas les moyens d'en acheter.

— Il te faudrait combien ?

— Deux mille cinq cents. »

— Où est ton terminal du réseau ? Je vais procéder à un transfert de crédit.

— La compagnie du téléphone me l'a coupé depuis belle lurette.

— Alors je vais te faire un chèque. Disons trois mille tout rond ? À titre d'avance sur les ventes à venir. » Castine dut se fouiller pour

dénicher son chéquier. « Le premier que je rédige en cinq ans au moins. Bizarre comme on s'habitue à dépenser par téléphone. Tiens. Bonne chance. À vous deux. » Il s'inclina courtoisement, un peu amer. « J'espère que vous serez heureux ensemble. Et préviens-moi quand tu auras terminé quelques pièces, Paul, je t'envverrai le fourgon. J'imagine qu'on t'aura rétabli le téléphone d'ici là. » Il sortit.

« C'est une bénédiction que cette amnésie, déclara Nate Haldersen. J'appelle ça le salut par l'oubli. Ce qui arrive à San Francisco cette semaine n'est pas forcément un désastre. Pour certains d'entre nous, c'est ce qui pouvait leur échoir de meilleur. »

Ils l'écoutaient – cinquante personnes au moins, réunies à ses pieds. Il se tenait sur la scène du kiosque à musique en forme de coquillage, dans le parc, juste en face du De Young Museum. Les ombres du soir se massaient. Le vendredi, deuxième jour de la crise mémorielle, touchait à sa fin. Haldersen avait dormi dans le parc la nuit précédente et comptait y passer aussi la suivante – après son évasion de l'hôpital, il avait découvert que son appartement était fermé depuis longtemps et son mobilier au garde-meubles. Peu importait. Il vivrait à la dure et se débrouillerait pour se nourrir. La flamme du prophète brûlait en lui.

« Laissez-moi vous raconter où j'en étais ! s'écria-t-il. Il y a trois jours, je me trouvais dans un hôpital pour malades mentaux. Certains d'entre vous doivent sourire et songer que je ferais mieux d'y retourner, mais non ! Vous ne comprenez pas. J'étais incapable d'affronter le monde. Où que j'aille, je voyais des familles heureuses, parents et enfants, et ça me rendait malade d'envie et de haine, si bien que je ne trouvais plus ma place dans la société. Pourquoi ? Pourquoi ? Parce que ma femme et mes enfants à moi étaient morts dans une catastrophe aérienne en 1991, voilà pourquoi, et que j'avais manqué l'avion car je commettais un péché ce jour-là, et ils sont morts pour mon péché, et j'ai vécu par la suite dans des tourments sans fin ! Mais à présent mon cerveau a évacué tout ça. J'ai péché, j'ai souffert et me voilà racheté par l'oubli miséricordieux ! »

Une voix monta de la foule : « Si tu as tout oublié de cette histoire, comment se fait-il que tu nous la racontes ?

— Bonne question ! Excellente question ! » Haldersen sentait la sueur couler de ses pores, l'adrénaline courir dans ses veines. « Je connais cette histoire parce qu'une machine de l'hôpital me l'a relatée hier matin. Mais elle me vient du dehors, d'un témoignage extérieur. L'expérience personnelle, les cicatrices, tout ça s'est effacé. La douleur a disparu. Oh ! oui, je suis triste que mon innocente famille ait péri, mais un homme sain apprend à dominer son chagrin au bout de onze ans, il accepte son deuil et continue de vivre. J'étais malade, *malade*,

et je ne pouvais pas vivre avec ma peine, mais à présent, je la contemple avec objectivité, vous comprenez ? C'est pourquoi je dis que la faculté d'oubli équivaut à une bénédiction. Et vous qui m'entourez ? Il doit bien y en avoir parmi vous qui ont subi des pertes pénibles eux aussi et qui ne s'en souviennent plus, qui se sont rachetés et libérés de leurs angoisses. Y en a-t-il ? Même un seul ? Levez la main. Qui a été baigné dans le bienheureux oubli ? Qui parmi vous se sait purifié, même s'il ne peut se rappeler de quoi ? »

Des mains commençaient à se lever.

Freddy Munson avait passé l'après-midi et la nuit du jeudi, ainsi que tout le vendredi, calfeutré dans son appartement, tous moyens de communication avec l'extérieur débranchés. Il n'adressait pas d'appels, n'en recevait pas, se refusait à regarder les télécrans et n'avait activé le fax que trois fois en trente-six heures.

Il se savait fini et s'efforçait de décider comment y réagir.

Sa mémoire semblait stabilisée. Il ne lui manquait toujours que cinq semaines de manipulations financières. Il n'y avait pas de nouvelles atteintes – peu important, d'ailleurs ; il avait déjà assez d'ennuis – mais malgré le discours optimiste du maire la veille au soir, Munson n'avait nullement observé de régression de la perte. Il restait incapable de reconstituer le moindre des détails effacés.

Il ne courait aucun danger immédiat, bien sûr. La plupart des clients dont il avait trafiqué le compte, de vieux richards, ne s'inquiéteraient de leur portefeuille qu'au prochain relevé mensuel. Ils lui avaient donné un mandat de gestion, ce qui lui avait permis dès l'abord de puiser dans leurs ressources à son profit. Jusqu'à présent, Munson avait toujours réussi à mener ses transactions à terme dans un même mois, si bien que l'assiette mensuelle demeurait en ordre. Il avait résolu le problème des retraits de garanties qui auraient dû figurer sur les relevés en truquant l'ordinateur de façon à les annuler, de sorte qu'il n'y avait pas d'effet visible d'un mois sur l'autre ; ça lui permettait d'emprunter par exemple dix mille actions de United Spaceways, Comsat ou IBM durant deux semaines pour servir de nantissement à l'une de ses opérations privées, et de les remettre sur le compte approprié à temps pour que nul ne s'en aperçoive. Mais, dans trois semaines, ses relevés de fin de mois allaient sortir et révéler dans tous les comptes des retraits inexplicables, et il en prendrait pour son grade.

Les ennuis risquaient même de survenir plus tôt – et d'une autre direction. Depuis que San Francisco subissait cette crise, le marché plongeait, et dès lundi, on lui réclamerait sans doute des acomptes. La bourse de San Francisco était fermée, bien sûr ; elle n'avait pu ouvrir le jeudimatin, faute d'un nombre suffisant d'agents épargnés par

l'amnésie. Mais le marché de New York, lui, avait poursuivi ses cotations et mal réagi aux nouvelles de San Francisco, par crainte d'une conspiration visant à jeter tout le pays dans le chaos. Quand la place locale rouvrirait lundi, si elle ouvrait, ce serait probablement aux derniers cours de New York, ou à peu près ; l'indice continuerait de dégringoler, et on demanderait à Munson soit des fonds, soit des garanties supplémentaires pour couvrir ses emprunts. Il n'avait certes pas les fonds, et son seul moyen de se procurer des garanties supplémentaires serait de puiser davantage dans les comptes, aggravant ainsi son cas ; mais s'il ne payait pas les acomptes, on réaliserait ses portefeuilles et il ne pourrait plus restaurer les comptes manipulés, même s'il finissait par se rappeler ce qu'il avait fait des actions.

Piégé. Il pouvait traîner quelques semaines dans l'attente du couperet, ou filer tout de suite. Il préférait filer.

Pour aller où ?

À Caracas ? À Reno ? À Sao Paulo ? Non, les refuges pour débiteurs ne lui seraient d'aucun secours parce qu'il n'était pas un débiteur ordinaire. Il était un voleur, et les refuges ne protégeaient pas les délinquants, mais seulement les faillis. Il devait pousser jusqu'au Dôme lunaire. L'extradition ne jouait pas sur la Lune. Mais il n'aurait aucun d'espoir d'en revenir.

Il se mit en ligne, afin de joindre son agence de voyages. Deux billets pour la Lune, s'il vous plaît. Un pour lui, un pour Helene ; si elle n'avait pas envie de l'accompagner, il irait seul. Non, aller simple. Mais l'agent ne répondit pas. Munson composa le numéro à plusieurs reprises. Il haussa les épaules et décida de réserver ses places directement. Il appela United Spaceways. Occupé. « Mettons-nous votre appel sur la liste d'attente ? demanda le réseau. Il faudra trois jours dans l'état actuel des retards avant que nous puissions vous rappeler.

— Laissez tomber », dit Munson.

Il venait de se souvenir que San Francisco était bloqué, de toute façon. À moins de partir à la nage, il ne pourrait pas quitter la ville pour gagner l'astroport, même s'il réussissait à avoir des places pour la Lune. Il resterait coincé jusqu'à ce qu'on rouvre les accès. Quand ? Lundi, mardi, voire vendredi ? On ne pouvait pas isoler la ville indéfiniment... si ?

Il songea que le problème se ramenait à une question de probabilités. Quelqu'un s'apercevrait-il de ses manipulations avant qu'il ait trouvé le moyen de fuir sur la Lune, ou l'accès à l'évasion s'ouvrirait-il trop tard ? Posé dans ces termes, le problème se réduisait à une gageure intéressante et non plus à une peur panique. Il consacrerait le week-end à chercher le moyen de sortir de

San Francisco, faute de quoi il tâcherait de rester stoïque face au sort qui l'attendait.

Calmé, il se souvint d'avoir promis un prêt de quelques milliers de dollars à Paul Mueller pour l'aider à remonter un atelier. Il s'en voulut de l'avoir oublié. Il aimait rendre service. Même dans les circonstances actuelles, 2 000 ou 3 000 dollars ne représentaient pour lui qu'une petite somme. Puisqu'il disposait de nombreux actifs négociables, autant laisser Paul bénéficier d'une partie de son argent avant que les hommes de loi mettent le grappin dessus.

Problème. Il avait moins de 100 dollars en espèces sur lui – qui se donnait la peine de garder des liquidités ? – et il ne pouvait pas demander par téléphone un virement au nom de Mueller, parce que Paul n'avait plus de compte en réseau, ni même de téléphone. Et à cette heure de la soirée, la ville étant paralysée, il ne voyait aucun endroit où obtenir la somme. Et le week-end approchait. Munson eut tout de même une idée : procéder à l'achat des fournitures le lendemain en compagnie de Mueller et l'imputer à son propre compte. Parfait. Il tendit la main vers le combiné pour prendre rendez-vous, se rappela qu'il ne pouvait joindre Mueller et décida de lui rendre visite afin de le mettre au courant. Dès maintenant. De toute façon, il avait besoin de prendre l'air.

Il s'attendait presque à trouver dehors des huissiers robots prêts à l'arrêter. Mais bien sûr, personne ne le poursuivait, pour l'heure. Il se rendit au garage. C'était une belle soirée, fraîche et étoilée, avec peut-être un voile de brume vers l'est, dans lequel scintillaient les lumières de Berkeley. Les rues étaient calmes. En période de crise, les gens semblaient rester chez eux. Il conduisit vite jusque chez Paul. Quatre robots se tenaient devant sa porte. Munson les examina d'un œil circonspect, de l'air prudent de l'homme qui devine que le shérif ne tardera guère à s'en prendre à lui. Mais quand il vint ouvrir, Mueller ne leur accorda pas la moindre attention.

« Je regrette de n'avoir pu te joindre plus tôt, lui dit Munson. L'argent que je t'avais promis... »

— Tout va bien, Freddy. Pete Castine est passé ce matin et je lui ai emprunté les 3 mégas. Mon atelier est déjà en état de marche. Tu veux venir voir ? »

Munson entra. « Pete Castine ? »

— Bon placement pour lui. Il gagne de l'argent s'il peut vendre mes œuvres, non ? C'est dans son intérêt de m'aider à remettre le pied à l'étrier. On a passé la journée à tout réinstaller, Carole et moi.

— Carole ? » s'étonna Munson. Mueller le précéda dans l'atelier. Le bazar du sculpteur sonore encombra le plancher : fer à souder, cloche à vide, grand bassin à texture, lingots, bobines de fil métallique et ainsi de suite. Carole jetait les emballages au vide-ordures. Elle leva

la tête, esquissa un sourire gauche et passa la main dans ses longs cheveux bruns.

« Salut, Freddy.

— Vous êtes de nouveau bons amis, tous ? demanda-t-il, perplexe.

— Nul ne se rappelle la moindre animosité. » Elle éclata de rire.

« Ce n'est pas merveilleux d'avoir la mémoire effacée ?

— Si, merveilleux », dit Munson d'une voix sinistre.

Le capitaine Braskett demanda : « Puis-je vous offrir un verre d'eau, à l'un ou l'autre ? »

Tim Bryce sourit. Lisa Bryce sourit. Ted Kamakura sourit. Même cette pauvre coque vide, le maire Chase, sourit. Le capitaine Braskett comprenait ces sourires. Même au bout de trois jours de présence continue sous pression, ils continuaient de le prendre pour un fou.

Il s'était fait apporter de chez lui pour une semaine d'eau en bouteille au poste de commandement de l'hôpital. Tout le monde lui serinait que l'eau de la ville était bonne à boire, que les amnésiants avaient disparu ; mais pourquoi ne pouvait-on comprendre que son aversion pour l'eau du robinet remontait à une époque où les amnésiants étaient inconnus ? Il y avait dedans bien d'autres produits chimiques, après tout.

Il leva son verre en un toast désinvolte et leur adressa un clin d'œil.

Tom Bryce lui dit : « Capitaine, on aimerait que vous vous adressiez de nouveau à la population à 10 h 30 ce matin. Voici votre texte. »

Braskett parcourut la feuille. Il y était surtout question de la levée de l'injonction de faire bouillir l'eau avant de la boire. « Vous voulez que je clame à tous les vents que les habitants de San Francisco peuvent à présent boire au robinet en toute sécurité, hein ? Ça m'est un peu difficile. Même une façade a droit à un certain degré d'intégrité personnelle. »

Bryce resta interdit, puis il éclata de rire et reprit le texte. « Vous avez tout à fait raison, capitaine. Je ne peux pas vous demander de prononcer cette allocution étant donné... euh... vos convictions. Changeons nos plans. Vous me présentez et c'est *moi* qui parle de l'eau non bouillie. Ça vous va ? »

Le capitaine Braskett apprécia le tact avec lequel on tenait compte de son obsession personnelle. « Je suis tout à votre service, docteur », répondit-il avec gravité.

Bryce acheva son intervention et les caméras s'éteignirent. Il s'adressa à Lisa : « Qu'est-ce que tu dirais de déjeuner ? Ou de petit déjeuner, je ne sais plus où on en est.

— Tout est prêt, Tim. Quand tu voudras. »

Ils mangèrent ensemble dans la chambre holographique, transformée en cuisine pour le poste de commandement, au milieu d'énormes caméras et de réservoirs de fluide morphique. Les autres, par discrétion, les laissèrent seuls. Ces brefs repas partagés étaient les seuls instants d'intimité que Bryce et Lisa avaient connus au cours des cinquante-deux heures écoulées depuis qu'il l'avait trouvée couchée près de lui à son réveil.

Ébaubi, il dévisagea cette blonde délicieuse qui était, disait-on, sa femme. Que ses yeux noisette étaient beaux dans cet encadrement de cheveux blonds ! Et quelle perfection dans le dessin des lèvres, la courbe des oreilles ! Bryce savait bien que nul ne verrait d'objection à ce qu'ils se retirent tous deux quelques heures dans une des chambres privées. Il n'était pas si indispensable ; et il avait tant à réapprendre de sa femme. Mais il ne parvenait pas à quitter son poste. Il n'était plus sorti de l'hôpital, ni même de cet étage, de tout l'état de crise ; il se maintenait en empoignant l'inducteur de sommeil une demi-heure toutes les six heures. Peut-être ne s'agissait-il que d'une illusion engendrée par le manque de sommeil et la surabondance des informations, mais il en venait à croire que la survie de la ville dépendait de lui. Il avait consacré sa carrière à tenter de guérir des individus malades ; à présent, c'était toute une cité qui attendait ses soins.

« Fatigué ? lui demanda Lisa.

— Épuisé au point de ne plus sentir la fatigue. Les idées si claires que mon cerveau serait incapable de projeter une ombre. J'approche du nirvana.

— Je crois que le pire est passé. La ville se calme.

— Ça reste quand même préoccupant. Tu as vu les chiffres des suicides ?

— Graves ?

— Terribles. La norme est de deux cent vingt par an pour San Francisco. En deux jours et demi on en compte près de cinq cents. Encore ne s'agit-il que des cas signalés, des corps qu'on a retrouvés. On pourrait peut-être doubler ce nombre. Trente mercredi soir, deux cents jeudi, autant vendredi, et encore une cinquantaine ce matin aux dernières nouvelles. Il semble au moins que la vague ait atteint son sommet.

— Mais *pourquoi*, Tim ?

— Il y a des gens qui réagissent mal à la perte. Surtout à la perte d'un pan de mémoire. Indignés, écrasés, effrayés. Et ils prennent la tangente ! De toute façon le suicide est trop facile de nos jours. Jadis, on réagissait aux anicroches en cassant la vaisselle ; désormais on choisit une voie plus définitive. Bien sûr, il y a des cas particuliers. Ainsi un certain Montini qu'on a repêché dans la baie. Il était

mnémoniste de profession. Il présentait un numéro de mémoire absolue dans les boîtes de nuit. Je me verrais mal lui reprocher de s'être avoué vaincu. Et j'imagine qu'il y en avait des tas d'autres qui gardaient en tête le détail de leurs affaires – joueurs, agents de change, poètes, musiciens... Beaucoup d'entre eux risquent encore de mettre fin à leurs jours au lieu d'essayer de repartir à zéro.

— Mais si les effets de la drogue se dissipent...

— Sait-on jamais ?

— Mais tu l'as affirmé toi-même.

— Étalage d'optimisme au bénéfice des citoyens. On ne dispose pas de comptes rendus d'expérience de l'action des produits sur des sujets humains. Merde, Lisa, on n'a même pas idée de la dose répandue ; la majeure partie des conduites étaient nettoyées quand on a pu prélever des échantillons, et les contrôleurs automatiques des stations de pompage, qui ont été sabotés pour le complot, n'ont rien relevé d'anormal. J'ignore donc si quiconque recouvrera la mémoire dans une proportion mesurable.

— Mais si, Tim. Il y a déjà des faits qui me reviennent.

— *Quoi ?*

— Ne crie pas comme ça ! Tu m'as fait peur. »

Il se cramponna à la table. « Tu récupères vraiment ?

— Sur les bords. Je me rappelle déjà quelques points. À notre sujet.

— Quoi, par exemple ?

— La demande de licence de mariage. Je suis debout toute nue devant un diagnostat et une voix dans le haut-parleur me dit de regarder droit dans les capteurs. Et je me rappelle la cérémonie, un peu. Juste un petit groupe d'amis, un mariage civil. Ensuite, on a pris le strato pour Acapulco. »

Il la regarda d'un air lugubre. « Et ça a commencé quand ?

— Ce matin vers 7 heures, je crois.

— D'autres souvenirs ?

— Quelques-uns. La lune de miel. Le robot qui entre par erreur dans notre chambre pendant la nuit de noces. Tu ne...

— Si je m'en souviens ? Non. Non. Rien, le vide.

— C'est tout ce que je me rappelle. Les débuts.

— Bien sûr, dit-il. Les souvenirs plus anciens reviennent toujours les premiers, quelle que soit la forme d'amnésie. Les récents sont les premiers à partir. » Ses mains tremblaient, et pas seulement de fatigue. Un curieux désarroi l'envahissait. Lisa se rappelait. Lui non. Cela venait-il du jeune âge de son épouse, de la chimie de son cerveau, ou encore... ?

Il ne pouvait supporter l'idée qu'ils ne partageaient plus l'oubli. Il refusait cette amnésie unilatérale ; c'était humiliant pour lui de ne pas pouvoir se rappeler leur union alors qu'elle y parvenait. Tu débloques,

songea-t-il. Médecin, soigne-toi toi-même !

« On y retourne, dit-il.

— Tu n’as pas fini ton...

— Plus tard. »

Il entra dans le poste de commandement. Kamakura tenait un combiné dans chaque main et criait des informations dans un enregistreur. Les écrans s’animaient de scènes matinales – samedi en ville, avec la foule sur Union Square. Kamakura raccrocha des deux mains. « J’ai reçu un rapport intéressant du Dr Klein, du Letterman General. Selon lui, ils ont vu les tout premiers indices de récupération de la mémoire ce matin. Uniquement chez les femmes de moins de 30 ans.

— Lisa dit qu’elle commence à se rappeler, elle aussi.

— Les femmes de moins de 30 ans, répéta Kamakura. Oui. Et le taux de suicides diminue sensiblement. C’est peut-être le commencement de la fin des ennuis.

— Formidable », dit Bryce d’une voix caverneuse.

Haldersen résidait dans une bulle de trois mètres de haut qu’un de ses disciples avait gonflée pour lui en plein Golden Gate Park, à l’ouest de l’Arboretum. Quinze bulles similaires avaient surgi autour de la sienne, conférant au lieu l’aspect d’un village esquimau moderne aux igloos de plastique. Hormis Haldersen, les campeurs étaient des hommes et des femmes qui gardaient si peu de souvenirs qu’ils ne savaient plus qui ils étaient ni où ils habitaient. Il avait recueilli une douzaine de ces brebis égarées le vendredi, et dans l’après-midi du samedi une quarantaine d’autres les avaient rejointes. La rumeur se répandait en ville que ceux qui n’avaient plus d’attaches étaient les bienvenus auprès du petit groupe dans le parc. Ça s’était passé de même lors du désastre de 1906.

La police était passée, et plusieurs fois. La première, un lieutenant corpulent avait tenté de persuader tout le village de tentes d’aller loger au Fletcher Memorial Hospital. « C’est là que la plupart des victimes se font soigner, vous savez. Les médecins leur donnent des remèdes, puis on s’efforce de les identifier et de retrouver leurs familles...

— Peut-être vaut-il mieux que ces gens restent à l’écart de leur famille pendant quelque temps, avait suggéré Haldersen. Méditer dans le parc... étudier les plaisirs de l’oubli... c’est tout ce qu’on fait ici. » Pour sa part, il n’irait au Fletcher Memorial que si on l’y emmenait de force. Quant aux autres, il avait l’impression de pouvoir faire beaucoup plus pour eux que le personnel de l’hôpital.

La seconde fois, le samedi après-midi, alors que le groupe avait beaucoup grossi, la police apporta un système mobile de

télécommunications. « Le Dr Bryce du Fletcher Memorial souhaite vous parler », déclara un autre lieutenant.

Haldersen regarda l'écran s'animer. « Salut, docteur. On s'inquiète pour moi ?

— Je m'inquiète pour tout le monde, Nate. Bon sang, qu'est-ce que vous fabriquez dans le parc ?

— Je crois que je fonde une nouvelle religion.

— Vous étiez hospitalisé. Vous devriez revenir ici.

— Non, docteur. Je ne suis plus malade. J'ai trouvé mon remède et je vais très bien. C'est un traitement splendide – l'oubli sélectif, juste ce que je demandais dans mes prières. Tout traumatisme a disparu. »

Bryce parut fasciné ; son masque officiel laissa place un instant à l'intérêt professionnel. « Intéressant, dit-il. On en a qui n'ont oublié que des noms, d'autres qui ne se rappellent pas qu'ils sont mariés et avec qui, et d'autres encore qui ne savent plus jouer du violon. Mais vous êtes le premier à avoir oublié un traumatisme. Vous devriez rentrer. Je doute que vous soyez le meilleur juge de votre aptitude à affronter le monde extérieur.

— Oh ! mais si, rétorqua Haldersen. Je me débrouille très bien. Et mon peuple a besoin de moi.

— Votre peuple ?

— Les abandonnés. Les égarés. Les ardoises vierges.

— Ces gens doivent venir à l'hôpital, Nate. On désire les rendre à leurs familles.

— Serait-ce forcément une bonne action ? Certains d'entre eux ont sans doute besoin de rester à l'écart de leur entourage pour quelque temps. Ces gens ont l'air heureux, docteur. J'ai entendu dire qu'il y a des tas de suicides, mais ce n'est pas le cas ici. On pratique une thérapie par l'entraide mutuelle. On cherche les joies que recèle l'oubli. Et ça marche, on dirait. »

Sur l'écran, Bryce le dévisagea sans piper mot pendant un moment. Puis il dit, avec impatience : « Très bien. Comme il vous plaira pour l'heure. Mais j'aimerais que vous cessiez de vous prendre pour un mélange de Jésus et de Freud et que vous quittiez le parc. Vous êtes encore malade, Nate. Les gens qui vous entourent ont de graves problèmes. On en reparlera. »

La communication s'interrompt. Tenue en échec, la police se retira.

À 17 heures, Haldersen adressa un bref discours à ses disciples. Puis il les envoya en missionnaires pour recueillir d'autres victimes. « Sauvez-en le plus possible. Trouvez ceux qui sont réduits au désespoir le plus complet et ramenez-les dans le parc avant qu'ils n'attendent à leurs jours. Expliquez-leur que perdre son passé, ce n'est pas tout perdre. »

Les disciples se dispersèrent. Et revinrent, ramenant plus infortunés

qu'eux-mêmes. Le groupe dépassait la centaine à la tombée de la nuit. Quelqu'un dénicha le gonfleur et vingt nouvelles bulles surgirent en guise d'abris nocturnes. Haldersen prêcha son sermon de joie, en regardant les yeux vacants et les visages mornes de ceux qui avaient perdu leur identité le vendredi. « Pourquoi renoncer ? leur lança-t-il. L'occasion de refaire votre vie vous tend les bras. L'ardoise est effacée ! Choisissez la direction que vous désirez suivre, définissez votre nouvelle personnalité en exerçant votre libre arbitre... vous êtes tous ressuscités dans le saint oubli. Vous qui venez à nous, reposez-vous pour le moment. Quant aux autres, repartez, cherchez les errants, ceux qui sont à la dérive, les égarés qui se terrent dans les recoins de la ville... »

Il en terminait lorsqu'il aperçut un groupe de gens qui se ruait vers lui, venant de South Drive. Comme il craignait des ennuis, Haldersen alla au-devant d'eux ; mais en approchant, il reconnut six ou sept de ses disciples qui maintenaient un petit bonhomme maigre, mal rasé, terrifié. Ils le jetèrent aux pieds de Haldersen. L'autre tremblait comme un lièvre cerné par les chiens. Ses yeux brillaient de larmes ; son visage anguleux, au menton pointu, aux pommettes saillantes, était blême.

« C'est lui qui a empoisonné l'eau de la ville ! cria quelqu'un. On l'a découvert dans un meublé de Judah Street. Avec tout un stock de drogue dans sa chambre, les plans du réseau d'alimentation et un tas de programmes d'ordinateur. Il avoue ! Il avoue ! »

Haldersen baissa les yeux. « C'est vrai ? demanda-t-il. C'est bien toi ? »

L'homme hocha la tête.

« Comment t'appelles-tu ?

— Je le dirai pas. Je veux un avocat.

— Tuez-le tout de suite ! hurla une femme. Arrachez-lui les bras et les jambes !

— Tuez-le ! reprit une voix de l'autre côté du groupe. Tuez-le ! »

Haldersen se rendit compte que sa congrégation pouvait d'un instant à l'autre se muer en une meute déchaînée.

« Dis-moi ton nom et je te protégerai, dit-il. Sinon, je ne saurais être responsable.

— Skinner, marmonna l'autre d'un air pitoyable.

— Skinner. Et c'est toi qui as contaminé l'eau. »

Nouveau hochement de tête.

« Pourquoi ?

— Pour me venger.

— De qui ?

— De tout le monde. »

Le paranoïaque classique. Haldersen se sentit pris de compassion.

Pas les autres ; ils réclamaient du sang.

Un grand gars s'écria : « Rendons-lui la monnaie de sa pièce ! Faisons-lui boire une de ses drogues !

— Non, tuez-le ! Écrasez-le ! »

Les voix devenaient plus menaçantes. Les visages furieux se rapprochaient.

« Écoutez-moi ! » lança Haldersen, et sa voix trancha sur les murmures. « On ne tuera personne ici ce soir.

— Que comptez-vous faire ? Le livrer à la police ?

— Non, dit Haldersen. Nous allons communier ensemble. Enseigner à ce malheureux les bénédictions de l'oubli et ainsi nous aurons droit, nous aussi, à des joies nouvelles. Nous sommes des êtres humains. Nous avons la faculté de pardon même envers le pire des pécheurs. Où sont les amnésiants ? J'ai bien entendu quelqu'un dire que vous les aviez trouvés ? Ici. Ici. Passez-les-moi. Oui. Mes frères, mes sœurs, révélons à cette âme sombre et déformée la nature du salut. Oui. Oui. Apportez-moi de l'eau, s'il vous plaît. Merci. Tiens, Skinner. Mettez-le debout, voulez-vous ? Tenez-lui les bras. Qu'il ne tombe pas. Attendez que je calcule la dose appropriée. Oui, oui. Bois, Skinner. Le pardon. La douceur de l'oubli. »

C'était si bon de retravailler que Mueller ne voulait plus s'arrêter. Dès le début de l'après-midi du samedi, son atelier était prêt ; il y avait longtemps qu'il avait mis au point les ébauches de son premier projet ; maintenant ce n'était plus qu'affaire de temps et d'efforts, et il aurait quelque chose à montrer à Pete Castine. Il continua d'œuvrer tard dans la soirée, dressant son armature et procédant à quelques essais de séquences soniques qu'il se proposait d'incorporer à sa sculpture. Il avait des idées neuves et intéressantes sur les détentes soniques, les dispositifs qui déclenchaient les effets sonores quand l'amateur arrivait à portée. Carole dut enfin venir lui annoncer que le dîner était servi. « Je ne voulais pas t'interrompre, dit-elle, mais il le fallait bien, sinon tu ne te serais jamais arrêté.

— Désolé. C'est l'extase créatrice.

— Garde un peu de ton énergie. Il y a d'autres extases. Et d'abord l'extase du dîner. »

Elle avait tout cuisiné elle-même. Fameux. Il retourna ensuite travailler, mais à 1 h 30 du matin Carole l'interrompait de nouveau. Cette fois-ci, il céda volontiers. Il avait accompli une bonne journée de travail et transpirait de la noble sueur du devoir accompli. Deux minutes sous le laveur moléculaire et la sueur avait disparu, mais la bonne douleur de la vertueuse fatigue lui restait. Des années qu'il ne s'était senti aussi bien !

Il s'éveilla le dimanche en pensant à ses dettes impayées.

« Les robots sont toujours là, dit-il. Ils refusent de partir, hein ? Toute la ville est paralysée, mais personne n'a ordonné aux robots de s'arrêter.

— Ne fais pas attention à eux, dit Carole.

— Oh ! j'essaie. Mais je ne peux pas ignorer les dettes. Il faudra bien trouver une solution, à la longue.

— Mais tu as repris le travail ! Tu vas avoir des revenus.

— Tu sais ce que je dois ? demanda-t-il. Près d'un million. Si je produisais une œuvre par semaine pendant un an et que je les vende 20 000 dollars chacune, j'arriverais peut-être à m'acquitter de tout. Mais je ne peux pas travailler à cette cadence, le marché n'absorbera jamais une quantité pareille de Mueller, et Pete ne peut pas tout acheter en vue de ventes futures. »

Il vit le visage de Carole s'assombrir quand il mentionna Pete Castine.

Il reprit : « Tu sais ce que je vais devoir faire ? Aller à Caracas, comme j'y comptais avant cette histoire d'amnésie. Je pourrai y travailler et expédier ma production à Pete. Peut-être que dans deux ou trois ans je me serai acquitté de mes dettes et que je pourrai tout recommencer ici. C'est possible, tu crois ? À moins que lorsqu'on s'abrite dans un refuge pour débiteurs, on reste interdit de crédit à jamais, même si on rembourse ses dettes ?

— Je n'en sais rien, dit Carole, lointaine.

— Je tirerai ça au clair plus tard. L'important, c'est de m'être remis au boulot et de trouver un endroit où produire sans être pourchassé. Alors je rembourserai tout le monde. Tu viendras avec moi à Caracas, hein ?

— On n'aura peut-être pas à y aller.

— Mais comment...

— Tu devrais être au travail en ce moment, non ? »

Il s'y mit et, tout en s'affairant, dressa en pensée la liste de ses créanciers, en rêvant du jour où il pourrait effacer tous ces noms. Quand il sentit la faim, il quitta l'atelier et trouva Carole assise au salon, l'air chagrine, les yeux rouges et les paupières gonflées.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Tu ne veux pas venir à Caracas ?

— Je t'en prie, Paul... n'en parlons pas...

— Je ne vois vraiment pas d'autre solution. À moins de choisir un autre refuge. Sao Paulo ? Spalato ?

— Ce n'est pas ça, Paul.

— Quoi, alors ?

— Je recommence à me souvenir. »

Il laissa fuser son souffle. « Oh...

— Je me rappelle novembre, décembre, janvier. Les folies que tu

faisais, les emprunts, les pirouettes financières. Et nos querelles. Des querelles affreuses.

— Oh...

— Le divorce. Je m'en souviens, Paul. Tout a commencé à me revenir la nuit dernière, mais tu étais si heureux que j'ai préféré me taire. Et ce matin, c'est bien plus clair. Tu ne te rappelles toujours rien ?

— Pas l'ombre d'un truc après octobre dernier.

— Moi si, dit-elle en tremblant. Tu m'as frappée, tu sais ? Tu m'as ouvert la lèvre. Tu m'as expédiée contre le mur – là, tiens ! – et puis tu m'as lancé le vase de Chine à la figure et il s'est brisé.

— Oh. Oh. »

Elle poursuivit : « Je me rappelle aussi combien Pete a été gentil avec moi. Je crois presque me rappeler l'avoir épousé, être sa femme. Paul, j'ai peur. Je sens que tout se remet en place dans ma tête et c'est aussi effrayant que si mon cerveau se dissolvait. C'était si bon, Paul, ces jours derniers. C'était un peu comme d'être de nouveau une jeune mariée avec toi. Mais maintenant, toute l'amertume me revient, la haine, les laideurs, tout ça reprend vie. Et j'ai tant de remords à l'égard de Pete. On l'a mis à la porte, vendredi. Il s'est conduit en véritable gentleman. Mais le fait est qu'il m'a sauvée quand je m'effondrais et que j'ai une dette envers lui.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-il posément.

— Je pense que je devrais retourner avec lui. Je suis sa femme. Je n'ai aucun droit de rester ici.

— Mais je ne suis plus l'homme que tu en étais venue à haïr, protesta Mueller. Je suis le vieux Paul, celui de l'année dernière et d'avant. L'homme que tu aimais. Tout ce qu'il y avait de détestable en moi a disparu.

— Pas pour moi. Plus maintenant. »

Ils restèrent silencieux un long moment.

« J'estime que je dois retourner auprès de lui, Paul.

— Comme tu voudras.

— Je crois que je le dois. Je te souhaite tout le bonheur possible, mais je ne peux pas rester ici. Est-ce que cela nuira à ton travail que je te quitte encore une fois ?

— Je ne le saurai qu'après. »

Elle lui répéta encore trois ou quatre fois qu'elle se sentait obligée de rejoindre Castine, puis, poliment, il lui suggéra d'y aller tout de suite puisque tel était son désir, et elle partit. Il passa une demi-heure à errer dans le logis qui lui paraissait de nouveau affreusement vide. Il faillit inviter un des robots encaisseurs à lui tenir compagnie. Mais il préféra se remettre au travail. À sa grande surprise, ça marcha très bien. Au bout d'une heure, il avait cessé de penser à Carole.

Le dimanche après-midi, Freddy Munson réclama un transfert de fonds et réussit à virer toutes ses liquidités sur un vieux compte qu'il avait à la Banque Lunaire. Vers le soir, il descendit à l'appontement et embarqua sur un aéroglisseur à trois places appartenant à un pêcheur prêt à courir le risque d'enfreindre la loi. Ils se faulèrent dans la baie tous feux éteints et la traversèrent en diagonale pour toucher terre à quelques kilomètres au nord de Berkeley. Munson trouva un taxi qui le conduisit à l'aéroport d'Oakland ; de là, il prit la navette de minuit pour Los Angeles où, après avoir fait des pieds et des mains, il réussit à obtenir une place à bord de la prochaine fusée pour la Lune qui décollait le lundi matin à 10 heures. Il passa la nuit à l'astrogare. Il n'avait rien emporté d'autre que les vêtements qu'il portait ; ses objets d'art, ses peintures, ses costumes, les sculptures de Mueller et le reste de ses biens se trouvaient dans son appartement et seraient un jour ou l'autre vendus aux enchères à titre compensatoire. Dommage. Il savait qu'il ne reviendrait plus sur Terre, avec un mandat d'arrêt pour escroquerie ou pire qui l'attendrait. Dommage, là encore. La vie lui souriait depuis longtemps, et il avait fallu qu'un imbécile déverse des amnésiants dans le réseau d'adduction d'eau. Son unique consolation tenait dans un de ses articles de foi : tôt ou tard, si bien qu'on s'organise, le sort vous prend au piège et vous projette dans l'inconnu. Il voyait enfin que cette vérité première s'appliquait à lui aussi.

Oui, dommage. Quelles étaient ses chances de prendre un nouveau départ là-haut ? A-t-on besoin d'agents de change sur la Lune ?

Quand il s'adressa aux citoyens le lundi soir, le capitaine Braskett leur déclara : « Le comité de salut public a le plaisir d'annoncer que le pire est passé. Comme beaucoup d'entre vous l'ont déjà observé, la mémoire commence à revenir. Le processus de récupération sera plus rapide pour certains, mais de gros progrès ont été effectués. À compter de demain matin 6 heures, les voies d'accès à San Francisco rouvriront. Le service postal reviendra à la normale et diverses activités commerciales reprendront. Citoyens, une fois encore nous avons prouvé la vigueur de l'esprit américain. De quelle façon magnifique nous avons évité le chaos, avec quel enthousiasme nous avons serré les rangs pour nous entraider en ce qui aurait facilement pu devenir une heure d'égarement et de désespoir !

« Le Dr Bryce me prie de vous rappeler que toute personne souffrant de graves problèmes de mémoire – notamment de perte d'identité, de confusion des fonctions vitales ou autre handicap – devrait se présenter au service des urgences du Fletcher Memorial Hospital. Des soins médicaux lui seront prodigués et des analyses informatiques mises à disposition de tous ceux qui ne peuvent retrouver leurs foyers et leurs familles. Je répète... »

Tim Bryce déplora le couplet du brave capitaine sur la vigueur de l'esprit américain, d'autant que ses propos suivants invitaient les dernières victimes à se rendre à l'hôpital. Mais ç'aurait été manquer de charité que soulever une objection. Le vieil astronaute avait accompli de l'excellent travail tout le week-end comme Voix de la Crise, et quelques fioritures patriotiques ne pouvaient plus faire de mal désormais.

Bien entendu, la crise n'était pas aussi près de finir que le suggérerait l'allocution du capitaine Braskett, mais il fallait bien ranimer la confiance du public.

Bryce détenait les dernières statistiques. On comptait neuf cents suicides depuis le début des problèmes, le mercredi ; bizarrement, le dimanche s'était révélé désastreux. On avait perdu la trace d'au moins quarante mille personnes, même si on en retrouvait à peu près mille par heure qu'on renvoyait à leur famille ou dans un service de soins intensifs. Ils étaient sans doute sept cent cinquante mille de plus à continuer de souffrir de troubles de la mémoire. La plupart des enfants étaient tout à fait remis et beaucoup de femmes connaissaient une amélioration. Mais les personnes âgées et les hommes en général ne montraient guère de signes de récupération. Même ceux qui étaient presque guéris n'avaient aucun souvenir des événements du mardi et du mercredi et n'en auraient sans doute jamais ; tandis que bon nombre de gens allaient devoir réapprendre des pans entiers de passé comme s'il s'agissait d'événements historiques.

Lisa lui enseignait ainsi l'histoire de leur mariage.

Voyages, bons et mauvais moments, fêtes, amis, rêves à deux... elle lui décrivait tout, avec le plus de détails possible, et il s'attachait à la moindre anecdote, s'efforçait de l'intégrer à nouveau. Mais en réalité, il savait que c'était sans espoir. Il connaîtrait les contours, jamais la substance. Néanmoins, c'était sans doute ce qu'il pouvait espérer de mieux.

Il se sentit soudain terriblement las.

Il s'adressa à Kamakura. « Du nouveau du côté du parc ? Cette rumeur selon laquelle Haldersen aurait vraiment mis la main sur un stock de drogue ?

— Elle paraît exacte, Tim. On raconte qu'avec ses amis il s'est emparé de l'individu qui a contaminé les eaux et qu'il l'a soulagé d'une pleine chambrée de produits amnésiants.

— Il faut qu'on les saisisse », dit Bryce.

Kamakura secoua la tête. « Pas encore. La police craint les réactions dans le parc. Elle tient la situation pour explosive.

— Mais si ces drogues se répandent...

— Laissez-moi m'en préoccuper, Tim. Écoutez, pourquoi ne pas rentrer chez vous avec Lisa pour un temps ? Vous êtes resté ici sans

arrêt depuis jeudi.

— De même que...

— Non. Tous les autres ont pris une pause. Filez. Le pire est passé. Relaxez-vous, dormez pour de bon, faites l'amour. Renouez un peu connaissance avec votre superbe femme. »

Bryce rougit. « Je préfère rester jusqu'à ce que je sente que je peux m'absenter. »

Les sourcils froncés, Kamakura s'éloigna pour s'entretenir avec le capitaine Braskett. Bryce étudia les écrans pour tenter de deviner ce qui se passait dans le parc. Peu après, Braskett s'approcha de lui. « Docteur Bryce ?

— Oui.

— Vous êtes relevé de vos fonctions jusqu'au coucher du soleil, mardi.

— Attendez une minute...

— C'est un ordre, docteur. Je suis président du comité de salut public et je vous dis de quitter l'hôpital. Vous n'allez pas contrevenir à un ordre, non ?

— Écoutez, capitaine...

— Dehors. On obéit, Bryce. Dehors ! C'est un ordre. »

Bryce voulut protester, mais il était trop épuisé pour lutter. Dès midi il roulait vers son domicile, la tête embrumée de fatigue. Lisa conduisait. Immobile, il s'efforçait de se remémorer les détails de leur mariage. Mais rien ne venait.

Elle le coucha. Il dormit, sans savoir combien de temps. Et ensuite il la sentit contre lui, avec sa peau tiède, satinée.

« Bonjour, dit-elle. Tu te souviens de moi ?

— Oui, mentit-il avec reconnaissance. Oh, oui, oui, oui. »

Après une nuit blanche, Mueller acheva son armature le lundi à l'aube. Il dormit quelque temps puis, au début de l'après-midi, entreprit de peindre les bandes internes de haut-parleurs : plusieurs centaines de haut-parleurs au centimètre carré, d'une épaisseur d'à peine quelques molécules, d'où les sons de la sculpture émaneraient dans toute leur plénitude. Ceci fait, il prit le temps de réfléchir à la superstructure de son œuvre, et dès 19 heures il était prêt à entamer la phase suivante. Il était possédé du démon de la création ; il ne voyait aucune raison de manger et presque aucune de dormir.

À 20 heures, alors qu'il prenait son élan pour le labeur nocturne, il entendit frapper à la porte. Le signal de Carole. Il avait débranché la sonnerie et les robots n'avaient pas l'idée de frapper. Embarrassé, il alla ouvrir. Elle était là.

« Et alors ? dit-il.

— Alors je suis revenue. Alors tout recommence.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je peux entrer ?

— Sans doute. Je travaillais, mais entre. »

Elle lui dit : « J'en ai discuté avec Pete. On a décidé tous les deux que je devais te revenir.

— Tu n'es pas douée pour la constance, hein ?

— Je suis bien forcée de prendre les choses comme elles viennent. Quand j'ai perdu la mémoire, je suis venue à toi. Quand je me suis de nouveau rappelé, j'ai eu l'impression de devoir partir. Je ne voulais pas. Je sentais qu'il fallait que je le fasse. C'est différent.

— Vraiment ? fit-il.

— Vraiment. J'ai rejoint Pete, mais je n'avais pas envie d'être avec lui. J'avais envie d'être ici.

— Je t'ai frappée et t'ai ouvert la lèvre. Je t'ai lancé le vase Ming à la figure.

— Ce n'était pas un Ming. C'était un Kang-hsi.

— Pardon. J'ai encore des troubles de mémoire. De toute façon, je t'ai fait des choses affreuses et tu me détestais assez pour demander le divorce. Alors pourquoi revenir ?

— Tu avais raison, hier. Tu n'es plus l'homme que j'avais fini par détester. Tu es l'ancien Paul.

— Et si le souvenir des neuf derniers mois me revenait ?

— Quand bien même. On change. Tu as souffert et tu en es sorti. Tu travailles de nouveau. Tu n'es plus ni abattu, ni méchant, ni perdu. On ira à Caracas ou ailleurs si tu veux, tu te consacreras à tes sculptures et tu rembourseras tes dettes, comme tu le disais hier.

— Et Pete ?

— Il obtiendra l'annulation. Il est très chic sur ce point.

— Ce bon vieux Pete ! » Mueller secoua la tête. « Combien de temps durera ce dénouement heureux, Carole ? Si tu penses avoir encore une chance de rebondir dans l'autre sens d'ici à mercredi, dis-le tout de suite. Je préférerais ne pas m'engager une nouvelle fois, dans ce cas.

— Aucune chance. Pas la moindre.

— Sauf si je te lance à la figure le vase Chi'ien lung !

— K'ang-hsi, rectifia-t-elle.

— Bon, Kang-hsi. » Il parvint à sourire. Il sentait soudain le poids de sa fatigue accumulée. « J'ai trop travaillé, dit-il. Une véritable orgie de création pour rattraper le temps perdu. Allons faire un tour.

— Parfait », convint-elle.

Ils sortirent au moment où arrivait un robot encaisseur. « Bien le bonsoir, lui dit Mueller.

— Monsieur Mueller, je représente le service des recouvrements de l'Acme Brass et...

— Voyez mon homme de loi », dit-il.

Le brouillard montait de la mer, à présent. Il n'y avait pas d'étoiles. Les lumières du bas de la ville restaient invisibles Carole et lui prirent la direction de l'ouest, et du parc. Il se sentait la tête étonnamment légère, et pas seulement à cause du manque de sommeil. Le rêve et la réalité fusionnaient ; c'étaient des jours inhabituels. Ils entrèrent dans le parc et se dirigèrent vers la zone des musées, bras dessus, bras dessous, parlant peu. En passant devant la réserve, Mueller s'aperçut qu'il y avait foule devant, des milliers de personnes tournées vers le kiosque à musique. « Que se passe-t-il, à ton avis ? » demanda Carole. Il haussa les épaules. Ils se faufilèrent dans la foule.

Au bout de dix minutes, ils s'étaient assez rapprochés pour voir l'estrade. Un homme grand, mince, l'air farouche, des cheveux filasse en désordre, occupait la scène. Près de lui se tenait un individu petit et maigre, les vêtements en haillons, et il y avait autour d'eux une douzaine d'acolytes tenant des bols en céramique.

« Que se passe-t-il ? demanda Mueller à un spectateur.

— Une cérémonie religieuse.

— Hein ?

— Nouvelle religion. L'église de l'Oubli. Le prophète en chef, là-bas. Vous n'en avez pas encore entendu parler ?

— Pas du tout.

— Ça a dû commencer vendredi. Vous voyez ce type en guenilles, près du prophète ?

— Oui.

— C'est lui qui a mis le produit dans les conduites. Il l'a avoué et ils l'ont forcé à boire sa drogue. Maintenant il ne se souvient de rien et il est devenu prophète adjoint. Jamais rien vu d'aussi cinglé !

— Et qu'est-ce qu'ils fabriquent là-haut ?

— Il y a du produit dans ces bols. Ils boivent et ils oublient encore. Ils boivent et ils oublient encore. »

Le brouillard qui s'épaississait noyait les sons sur la scène. Mueller tendit l'oreille. Les regards brillaient de fanatisme ; le prétendu amnésiant paraissait littéralement irradier. Des bribes de phrases dérivait dans la nuit.

« Mes frères, mes sœurs... la joie, la douceur de l'oubli... montez, communiquez avec nous... l'oubli... le salut... même pour les plus endurcis... oubliez... oubliez... »

Là-haut, on faisait circuler les bols, on buvait, on souriait. Les gens montaient recevoir la communion, prenaient un bol, buvaient, hochaient la tête d'un air ravi. Au fond de la scène, trois acolytes à l'air grave remplissaient les récipients vides.

Mueller sentit passer un frisson. Il pressentait que ce qui prenait naissance dans ce parc durerait sans doute longtemps après que la crise de San Francisco serait considérée comme un événement

historique ; et il lui semblait que venait d'être lâché sur le pays un phénomène nouveau et effrayant.

« Prenez... buvez... oubliez... » cria le prophète.

Et les fidèles de crier : « *Prenons... buvons... oublions...* »

Les bols passaient de main en main. « Mais qu'est-ce que ça veut dire ? souffla Carole.

— Prenez... buvez... oubliez...

— *Prenons... buvons... oublions...*

— Bénie soit la douceur de l'oubli.

— *Bénie soit la douceur de l'oubli.*

— Il est doux de déposer le fardeau de son âme.

— *Il est doux de déposer le fardeau de son âme.*

— Il est bon de tout recommencer.

— *Il est bon de tout recommencer.* »

Le brouillard s'épaississait. Mueller distinguait à peine le bâtiment de l'aquarium, de l'autre côté de l'allée. Il serra la main de Carole et se mit à songer à sortir du parc.

Il devait pourtant admettre que ces gens avaient peut-être mis une vérité au jour. Ne se trouvait-il pas mieux lui-même d'avoir absorbé un produit chimique et de s'être débarrassé d'une partie de son passé ? Bien sûr que si ! Et cependant... mutiler son propre esprit volontairement, joyeusement, boire délibérément à la source d'oubli...

« Bénis ceux qui peuvent oublier, dit le prophète.

— *Bénis ceux qui peuvent oublier*, rugit la foule en retour.

— Bénis ceux qui peuvent oublier », s'entendit crier lui-même Mueller. Et il se mit à trembler, en proie à une frayeur subite. Il sentait la puissance de cet étrange mouvement, la force croissante de l'appel à la déraison lancé par le prophète. Le temps était peut-être venu d'une religion nouvelle, d'un culte offrant de se libérer de tous les fardeaux intérieurs. On allait synthétiser ce produit et le mettre en circulation à la tonne, songeait Mueller, et on l'administrerait à doses répétées aux diverses villes, afin que chacun puisse se convertir, goûter les joies de l'oubli. Nul ne pourra arrêter cela. Au bout d'un temps, nul ne *voudra* plus l'arrêter. On continuera de boire, à grands traits, jusqu'à être lavé des douleurs, des chagrins, des souvenirs tristes. On boira à la coupe de la bonté et on se séparera en souhaitant se revoir ; on se débarrassera de ses peines et on abandonnera tout le reste, âme, esprit, identité, individualité. On boira la douceur de l'oubli. Mueller frissonna. Soudain, il se détourna, tirant sans douceur Carole par le bras, se fraya un passage à travers la foule des adorateurs transis et, dans la nuit emmitouflée de brouillard, s'en alla d'un air sombre à la recherche d'une issue pour quitter le parc.

UNE FOIS LES MYTHES RENTRÉS CHEZ EUX

Le magazine Fantasy & Science Fiction devant fêter, sous la direction d'Ed Ferman, son vingtième anniversaire avec le numéro d'octobre 1969, en juin de cette même année Ferman m'a demandé de lui écrire une nouvelle pour l'occasion. Flatté par sa requête (je privilégiais F & SF depuis que j'étais tombé sur le premier numéro, à l'âge de 14 ans, chez un marchand de journaux), je me suis empressé de lui faire parvenir « Une fois les mythes rentrés chez eux ».

Hélas, à ma grande déception, cette nouvelle n'a finalement pas été retenue pour le fameux numéro anniversaire. « Jusqu'au bout j'ai espéré pouvoir l'inclure, m'a dit Ed le 28 juillet, mais Sturgeon m'a envoyé un texte, et là-dessus je me suis rendu compte que le tien ressemblait un peu trop à une nouvelle de Larry Niven que je suis obligé d'inclure, et ainsi de suite – aucune raison particulière, juste un concours de circonstances. N'ayant pas eu la place de publier certaines nouvelles pourtant excellentes, dont la tienne, je verrais assez bien le numéro de novembre comme une espèce de Numéro Anniversaire Bis. Puisque Harlan l'a fait, on devrait y arriver aussi. » (C'était une allusion à Again, Dangerous Visions, suite de la première anthologie, très controversée, de H. Ellison, où figuraient des auteurs qui n'avaient pas trouvé leur place dans Dangereuses visions.)

Tôt ou tard, le temps finit par effacer les désillusions. J'ai raté le numéro « Vingtième Anniversaire » de F & SF, qui a eu beaucoup d'échos dans la presse, mais « La danse au soleil » – que les lecteurs et mes collègues auteurs avaient placé parmi les meilleurs récits de toute l'histoire du magazine – a été repris dans le spécial « Trentième Anniversaire » en octobre 1979. Et juste histoire de prouver que j'étais toujours là et bien là, dix ans plus tard j'ai aussi écrit un texte pour le spécial « Quarantième ». Et encore un pour le spécial « Cinquantième Anniversaire ».

En ce temps-là, nous faisons revivre les grands personnages du passé pour voir ce qu'ils avaient été en réalité. C'était vers le milieu des années 12000 – disons entre 12400 et 12450.

Ainsi avons-nous fait appel à César et Antoine, ainsi qu'à Cléopâtre. Nous avons réuni Freud, Marx et Lénine dans une même pièce pour

les laisser converser. Winston Churchill nous avait déçus (il zozotait et buvait trop), mais Napoléon fut magnifique. Pour notre plaisir, nous avons exploré dix mille ans d'Histoire.

Mais au bout d'un demi-siècle, notre jeu a commencé à nous lasser. L'ennui nous venait facilement dans les années 12000 et quelques. Alors nous avons entrepris de mobiliser les personnages mythiques, dieux et héros. Cela paraissait plus romantique, et comme cela était déjà arrivé sur Terre, l'ère où nous vivions était au romantisme.

C'était mon tour d'assumer les fonctions de curateur du Palais de l'Homme, où l'on construisait la machine, aussi en ai-je observé l'élaboration dès le début. Le responsable était Leor le Constructeur. Il avait déjà fabriqué les machines à évoquer les gens qui avaient réellement existé ; celle-ci, bien qu'un peu différente, ne présentait pas de réelles difficultés pour son talent. Il devrait y introduire des données d'une autre nature, bourrées d'archétypes et de courants psychiques, mais le processus fondamental de reproduction resterait le même. Aussi ne doutait-il pas de sa réussite.

La nouvelle machine de Leor comportait des tiges de cristal et des parois d'argent. Une énorme émeraude était incrustée dans le couvercle dodécagonal. De minces rubans de platine rayonnants pendaient des étais d'ébène sur lesquels elle reposait.

« Simple ornementation, m'a-t-il confié. J'aurais pu me contenter d'un boîtier noir ordinaire. Mais l'art brut est passé de mode. »

La machine couvrait tout le Pavillon de l'Espoir sur la face nord du Palais de l'Homme. Elle cachait le ravissant sol de mosaïque évolutive, mais du moins projetait-elle des images exquises à la surface des vitrines d'exposition. Vers l'an 12570, Leor a annoncé qu'il était prêt à mettre la machine en route.

Nous nous sommes arrangés pour avoir la météorologie la plus favorable possible. On a réglé les vents, en déviant légèrement ceux d'ouest et en repoussant tous les nuages au sud. On a expédié en l'air de nouvelles lunes pour peupler la nuit de danses aux motifs sublimes ; elles se regroupaient aussi par instants pour former le nom de Leor. Des milliers de personnes venues de toute la Terre campaient sous les tentes murmurantes de la grande plaine qui commence au seuil du Palais de l'Homme. Il y avait là un formidable enthousiasme, une tension qui faisait joliment crépiter l'atmosphère pure et bleutée.

Leor a procédé aux derniers réglages. Le comité des conseillers littéraires a discuté avec lui de la succession des réjouissances et quelques amicales querelles s'en sont suivies. On a fixé un jour pour la première démonstration et le ciel a été teinté de mauve pour plus d'effet. La plupart d'entre nous ont revêtu leurs plus jeunes corps, bien que certains aient manifesté le désir de paraître dans toute leur maturité en présence des personnages fabuleux sortis de l'aube des

temps.

« Ce sera quand vous voudrez... » a dit Leor.

Il y a eu d'abord les discours. Le Président Peng a prononcé son habituelle allocution pleine d'enjouement. Le Procureur de Pluton, en visite chez nous, a félicité Leor de sa fécondité dans l'invention. Nistim, qui était Métaboliseur Général pour la troisième ou quatrième fois, a encouragé tous les assistants à s'élever à un niveau supérieur. Puis le maître des cérémonies m'a désigné. « Non, ai-je fait en secouant la tête, je ne suis pas fameux comme orateur ! » Ils ont répondu qu'en ma qualité de curateur du Palais de l'Homme, il était de mon devoir d'expliquer ce qui allait se passer.

C'est à regret que je me suis avancé.

« Vous allez voir aujourd'hui se matérialiser les rêves de notre vieille humanité, ai-je dit en cherchant mes mots. Les espoirs du passé vont se promener parmi vous, et aussi, je crois, ses cauchemars. Nous vous offrons la vision des allégories au moyen desquelles les Anciens s'efforçaient de conférer une structure à l'univers. Ces dieux, ces héros, symboles condensés des causes et des effets, servaient de forces organisatrices autour desquelles les cultures pouvaient se cristalliser. Tout cela est très étrange pour nous et devrait se révéler extraordinairement intéressant. Je vous remercie de votre attention. »

On a fait signe à Leor de commencer.

« Il faut que je vous explique une chose, a-t-il déclaré. Certains des êtres que vous allez voir étaient purement imaginaires, inventés par les bardes des tribus, comme mon ami vient de vous en avertir. Mais d'autres ont été inspirés par des êtres humains bien réels qui ont jadis foulé la Terre comme de simples mortels et qui, transfigurés, dotés de qualités surhumaines, ont alors pris place dans le Panthéon. Tant qu'elles ne nous apparaîtront pas de façon concrète, nous ne saurons pas dans quelle catégorie ranger ces figures, mais je puis vous indiquer comment reconnaître leur origine quand elles seront sous nos yeux. Les personnages qui ont été des êtres humains avant de devenir mythiques seront enveloppés d'une légère aura, d'une ombre. C'est le vestige de leur humanité originelle, qu'aucun faiseur de mythes ne peut effacer complètement. Je l'ai découvert lors de mes premières expériences. À présent, je suis prêt. »

Leor a disparu dans les entrailles de sa machine. Une note unique, haute et pure, a vibré dans l'air. Sur la scène dressée face à la plaine est apparu soudain un homme nu qui a cligné les paupières et regardé autour de lui.

De l'intérieur de la machine, la voix de Leor a annoncé : « Voici Adam, le premier de tous les hommes. »

Ainsi les dieux et les héros sont-ils revenus parmi nous en ce bel après-midi des années 12000, sous les yeux fascinés et enchantés du

monde entier.

Adam a traversé la scène pour s'adresser au Président Peng qui l'a salué avec solennité et lui a expliqué ce qui se passait. La main d'Adam était plaquée sur son bas-ventre. « Pourquoi suis-je nu ? s'est-il étonné. C'est mal d'être nu. »

Je lui ai fait remarquer qu'il était nu en venant au monde, et que si nous le rappelions dans cette tenue, c'était par respect de l'authenticité.

« Mais j'ai mangé la pomme, a-t-il protesté. Pourquoi me ramenez-vous avec la conscience de ma honte sans rien me donner pour la cacher ? Si c'est un Adam nu qu'il vous faut, faites venir un Adam qui n'ait pas encore mordu à la pomme. Mais... »

La voix de Leor l'a interrompu : « Et voici Ève, notre mère à tous ! »

Ève s'est avancée, également nue, mais les seins dissimulés par sa longue et soyeuse chevelure. Sans honte, elle a souri et tendu la main vers Adam, qui s'est précipité vers elle en criant : « Couvre-toi ! Couvre-toi ! »

Tout en regardant les milliers de spectateurs, Ève a répliqué sans s'émouvoir : « Mais pourquoi, Adam ? Tous ces gens sont nus eux aussi et nous devons être de nouveau dans le jardin d'Éden.

— Ce n'est pas l'Éden. C'est le monde des enfants des enfants des enfants de nos enfants !

— Ce monde me plaît. Détends-toi. »

Leor a alors annoncé l'arrivée de Pan le chèvre-pied.

Adam et Ève étaient entourés l'un et l'autre de l'aura sombre qui trahissait leur humanité. Ce qui m'a surpris, car je doutais qu'il y ait jamais eu un Premier Homme et une Première Femme à l'origine du mythe ; mais je présumais que c'était sans doute une représentation symbolique du concept d'évolution humaine. Toutefois, Pan, le monstre semi-humain, portait aussi l'aura. Y avait-il donc eu un être semblable dans le monde réel ?

Je n'ai pas compris sur le moment, mais par la suite j'en suis venu à considérer que s'il n'y avait jamais eu d'homme aux pieds de chèvre, il y avait néanmoins eu des hommes qui, parce qu'ils se conduisaient comme Pan, avaient donné naissance au mythe de ce dieu lubrique. Quant au Pan sorti de la machine de Leor, il n'est pas resté longtemps sur la scène. Il a bondi au milieu de l'assistance en riant et en agitant les bras, et s'est mis à gambader sur ses deux pieds fourchus. « Le Grand Pan vit ! criait-il. Le Grand Pan vit ! » Il a saisi dans ses bras Milian, qui était pour un an l'épouse de l'Archiviste Divud, et l'a emportée vers un bosquet d'arbres-à-plumes.

« Il me fait grand honneur », a déclaré Divud.

Leor continuait à s'exprimer dans sa machine.

Il a fait venir Hector et Achille, Orphée, Persée, Loki et Absalon.

Puis Médée, Cassandre, Ulysse, Œdipe. Il nous a ramené Thoth, le Minotaure, Énée, Salomé. Puis Shiva et Gilgamesh, Viracocha et Pandore, Priape et Astarté, Diane, Diomède, Dionysos, Deucalion. L'après-midi a pâli, les lunes étincelantes se sont mises à évoluer dans le ciel, et Leor travaillait toujours. Il nous a donné Clytemnestre et Agamemnon, Hélène et Ménélas, Isis et Osiris. Il nous a présenté Damballa, Guédénibo, et Papa Legba. Puis Baal. Et Samson. Et Krishna. Il a réveillé Quetzalcoatl, Adonis, Holger Dansk, Kali, Ptah, Thor, Jason, Nemrod, Seth.

Les ténèbres s'installaient et les créatures mythiques se bousculaient en arrivant sur la scène avant de déborder dans la plaine. Elles se mêlaient les unes aux autres, d'anciens ennemis bavardaient entre eux, de vieux amis se serraient la main, les membres de mêmes panthéons s'embrassaient ou lançaient des regards méfiants à leurs rivaux. Ils se mêlaient aussi à nous, les héros choisissant des femmes, les monstres s'efforçant de paraître moins monstrueux, les dieux cherchant des adorateurs.

Peut-être cela suffisait-il. Mais Leor ne voulait plus s'arrêter. C'était son heure de gloire.

De la machine sont sortis Roland et Olivier, Rustum et Sohrab, Caïn et Abel, Damon et Pythias, Oreste et Pylade, Jonathan et David. Il en sortit saint Georges, saint Guy, saint Valentin, saint Jude, saint Nicolas, saint Christophe. Et les Furies, les Harpies, les Pléiades, les Parques, les Nornes. Leor était romantique, il ne savait pas se modérer.

Tous ceux qui arrivaient portaient l'aura humaine.

Mais le merveilleux perd vite de son éclat. Les habitants de la Terre des années 12000 se laissaient facilement distraire, tombaient vite dans l'ennui. La corne d'abondance du miraculeux était loin d'être épuisée, mais à la frange de la foule, j'ai vu des gens prendre leur essor pour regagner leur domicile. Nous qui étions près de Leor, étions forcés de rester, bien sûr, malgré notre indigestion devant cette abondance d'êtres imaginaires.

Un vieil homme à barbe blanche, enveloppé d'une lourde aura, a quitté la machine. Il portait un mince tube de métal. « C'est Galilée, a dit Leor.

— Qui était-il ? » m'a demandé le Procureur de Pluton, car Leor, fatigué, ne décrivait plus les fantômes qu'il convoquait.

J'ai dû demander le renseignement via une borne dans le Palais de l'Homme. « Un dieu de la science venu plus tard, ai-je expliqué au Procureur, auquel on attribue la découverte des étoiles. On pense que c'était un personnage historique avant sa déification, intervenue après le martyre que lui a fait subir une Église conservatrice. »

Maintenant, Leor faisait apparaître d'autres dieux de la science,

Newton et Einstein, Hippocrate et Copernic. Oppenheimer et Freud. Nous avons déjà rencontré certains d'entre eux, à l'époque où nous évoquions des personnages réels du temps passé, mais à présent ils étaient vêtus différemment, car ils étaient passés dans les mains des faiseurs de mythes. Ils portaient les emblèmes de leurs fonctions particulières et se promenaient parmi nous en nous offrant de nous guérir, de nous instruire, de nous expliquer. Ils ne ressemblaient en rien aux Newton, Einstein et Freud réels que nous avions vus. Ils avaient une stature trois fois supérieure à celle de l'homme et des éclairs s'entrecroisaient autour de leur front.

Puis un homme de haute taille, barbu, le crâne ensanglanté, s'est présenté. « Abraham Lincoln, a annoncé Leor.

— L'ancien dieu de l'émancipation », ai-je expliqué au Procureur après quelques recherches.

Ce fut ensuite un élégant jeune homme au sourire étincelant, à la tête ensanglantée lui aussi. « John Kennedy, a dit Leor.

— L'ancien dieu de la jeunesse et du printemps, ai-je relayé à l'intention du Procureur. Symbole du changement des saisons, de la défaite de l'hiver par l'été.

— Mais il y avait déjà Osiris, s'étonna le Procureur. Pourquoi sont-ils deux ?

— Il y en a eu beaucoup d'autres. Baldur, Tammuz, Mithra, Attis.

— Pourquoi leur en fallait-il tant ? »

Sur quoi Leor annonça : « Maintenant, je m'arrête. »

Les dieux et les héros étaient parmi nous. Une saison de réjouissances commençait.

Médée est partie avec Jason, et Agamemnon s'est réconcilié avec Clytemnestre, tandis que Thésée et le Minotaure décidaient de loger ensemble. D'autres préféraient la compagnie des humains. J'ai bavardé un moment avec John Kennedy, le dernier des mythes sortis de la machine. Comme le premier, Adam, il était bouleversé de se trouver là.

« Je n'étais pas un mythe, insistait-il. Je vivais, j'étais réel. Je me suis présenté aux élections, j'ai prononcé des discours.

— Mais vous êtes devenu un mythe. Vous avez vécu, vous êtes mort, et votre mort vous a transfiguré. »

Il a laissé échapper un petit rire. « En Osiris ? En Baldur ?

— Cela paraît vous convenir.

— À vos yeux, peut-être. On avait cessé de croire à Baldur mille ans avant ma naissance.

— Pour moi, vous, Osiris et Baldur êtes contemporains. Vous appartenez à l'ancien monde. Vous êtes à des milliers d'années de nous.

— Et je suis le dernier mythe que vous ayez extrait de votre

machine ?

— Oui.

— Pourquoi ? Les hommes auraient-ils cessé de se fabriquer des mythes après le XX^e siècle ?

— Il faudrait demander ça à Leor. Mais je pense que vous avez raison. Votre période a marqué la fin de la fabrication des mythes. Après votre époque, il est devenu impossible de croire à des mythes. Nous n'en avons plus *besoin*. Après avoir franchi l'ère des troubles, nous sommes entrés dans une sorte de paradis où chacun de nous vivait son propre mythe, alors pourquoi aurions-nous dû grandir certains hommes ? »

Il m'a lancé un étrange regard. « Le croyez-vous vraiment ? Que vous vivez au paradis ? Que les hommes sont devenus des dieux ?

— Passez un certain temps dans notre monde, et vous verrez. »

Il est parti dans le monde, mais je n'ai jamais rien su de ses conclusions car je n'ai plus eu l'occasion de lui parler. Mais je rencontrais souvent des dieux et des héros en promenade qui se querellaient, pillaient, étaient parfois pris de folie meurtrière – du moins certains d'entre eux –, mais cela ne nous perturbait guère car nous attendions ce comportement de la part d'archétypes des temps primitifs. Quelques-uns étaient très doux. J'ai eu une courte liaison avec Perséphone. Pour mon plus grand plaisir, j'ai entendu chanter Orphée. Krishna a dansé pour moi.

Dionysos a remis en pratique l'art perdu de la distillation des alcools et nous a appris à boire et à nous enivrer.

Loki exécutait pour nous des tours de magie avec des flammes.

Taliesin nous psalmodiait des ballades incompréhensibles mais admirables.

Achille lançait le javelot sous nos yeux.

Ce fut une saison d'étonnements et de merveilles. Mais l'émerveillement est retombé. Les êtres mythiques ont commencé à nous lasser. Ils étaient trop nombreux, trop bruyants, trop actifs, trop exigeants. Ils voulaient que nous les aimions, les écoutions, que nous nous prosternions devant eux, écrivions des poèmes sur eux. Ils posaient des questions – certains, du moins –, ils fourraient leur nez dans les rouages internes de notre monde, et nous mettaient dans l'embarras, car nous avions du mal à leur répondre. Ils sont devenus méchants, se sont mis à fomenter des complots les uns contre les autres, nous mettant parfois nous-mêmes en péril.

Leor nous avait fourni un moyen splendide de nous distraire. Mais nous convenions tous qu'il était temps pour les mythes de rentrer chez eux. Ils vivaient parmi nous depuis cinquante ans, et c'était assez.

Nous les avons rassemblés et avons entrepris de les remettre dans la machine.

Malgré leur force, les héros ont été les plus faciles à attraper. On a soudoyé Loki pour les attirer dans le Palais de l'Homme. « De grands travaux vous y attendent », leur a-t-il dit, et ils s'y sont précipités pour démontrer leur courage. Loki les a conduits jusque dans la machine, s'est esquivé, et Leor les a renvoyés, Héraklès, Achille, Hector, Persée, Cuchulainn et tout le reste de cette énergique engeance.

Après quoi, nombre de démoniaques sont venus d'eux-mêmes, disant que nous les ennuyions au moins autant qu'ils nous embêtaient. Ils sont entrés dans la machine sans se faire prier. Ainsi sont partis Kali, Legba, Seth et bien d'autres.

Il a fallu en saisir certains par surprise ou par force. Ulysse avait pris l'apparence de Breel, secrétaire du Président Peng, et aurait continué à nous donner le change à jamais si le vrai Breel, rentrant de ses vacances sur Jupiter, n'avait dévoilé la supercherie. Et Ulysse s'est débattu. Loki nous a posé des problèmes. Œdipe a lancé des imprécations enflammées quand on est allé le chercher. Dédale s'est accroché de façon touchante à Leor en le suppliant : « Laisse-moi rester, mon frère ! Laisse-moi rester ! » et il a fallu le jeter dans la machine.

D'année en année la chasse aux mythes s'est poursuivie. Puis, un jour, on a su qu'ils avaient tous été repris. La dernière à partir a été Cassandre, qui s'était installée seule, en haillons, dans une île lointaine.

« Pourquoi nous avoir fait venir ? a-t-elle demandé. Et pourquoi, nous ayant fait venir, nous renvoyez-vous ?

— Le jeu est terminé, lui ai-je dit. À présent, nous allons nous tourner vers d'autres distractions.

— Vous auriez dû nous garder. Les gens qui n'ont pas de mythes feraient bien d'emprunter ceux des autres, et pas seulement à titre de distraction. Qui consolera vos âmes dans les ténèbres à venir ? Qui soutiendra votre courage quand les souffrances commenceront ? Qui expliquera les maux qui s'abattront sur vous ? Malheur ! Malheur !

— Les malheurs de la Terre sont dans le passé de la Terre, lui ai-je dit d'une voix douce. Nous n'avons pas besoin de mythes. »

Cassandre a souri, pénétré dans la machine et disparu.

Alors s'est ouverte l'ère du feu et des tourments, car une fois les mythes rentrés chez eux, les envahisseurs sont arrivés, jaillis des cieux. Et nos tours de s'abattre, et nos lunes de dégringoler. Et les êtres d'ailleurs, avec leurs yeux froids, de se promener parmi nous, faisant de nous tout ce qui leur plaisait.

Et ceux d'entre nous qui avaient survécu en appelaient aux dieux anciens, aux héros disparus.

« Loki, reviens !

- Achille, défends-nous !
- Shiva, libère-nous !
- Héraklès ! Thor ! Gavin ! »

Mais les dieux restent silencieux et les héros ne viennent plus. La machine qui scintillait dans le Palais de l'Homme est brisée. Et Leor, son constructeur, n'est plus de ce monde. Les chacals courent dans nos jardins, nos maîtres arpentent nos rues, nous ne sommes plus que des esclaves. Nous sommes seuls sous le ciel effrayant. Définitivement seuls.

EN BONNE COMPAGNIE

Nous arrivons à l'automne 1969. On avait alors l'impression que la fin des magazines de science-fiction était proche. Parmi ceux auxquels j'avais contribué au début de ma carrière, une quinzaine d'années plus tôt, seule une poignée avaient survécu. Pour les nouvelles de science-fiction, le principal marché était alors les anthologies d'inédits. Damon Knight avait lancé la série des Orbit en 1966 ; deux ou trois ans plus tard j'avais suivi avec mes New Dimensions, Terry Carr avec Universe, Harry Harrison avec Nova, Samuel Delany avec Quark. On avait également vu éclore une profusion de recueils isolés, comme In the Year 2000 de Harrison ou Science Against Man d'Anthony Cheetham.

Parmi les meilleures séries de parution récente, on trouvait Infinity, publié en format de poche par la maison qui, quinze ans auparavant, avait donné Infinity Science Fiction, beau magazine édité par Larry Shaw. Cette fois-ci, le responsable était Bob Hoskins, grand lecteur de S-F et auteur lui-même, qui m'a demandé d'y contribuer de manière régulière. Je ne m'en suis pas privé : le nouvel Infinity a connu cinq livraisons, et chaque fois j'avais une nouvelle au sommaire. La première fut celle qui suit. Elle a été écrite en août 1969 et publiée dans Infinity One fin 1970.

Il était l'unique passager de l'étincelant cylindre fuselé qui fuyait le Monde de Bradley à 15 000 kilomètres par seconde. Pourtant, il était loin d'être seul. L'accompagnaient : son épouse, son père, son fils et sa fille, ainsi que beaucoup d'autres, Ovide, Hemingway, Platon, Shakespeare, Goethe, Attila et Alexandre le Grand. Une pile de cubes précieux auprès des cubes familiaux. Sans oublier Juan, l'ami de toujours, avec lequel il avait partagé rêves et utopies jusqu'à la fin ou presque. En tout, une douzaine de compagnons. Non, la solitude ne lui pèserait guère malgré les trois années qu'allait prendre ce voyage solitaire vers l'exil.

Trois heures s'étaient écoulées depuis son départ en catastrophe. Une douche, des vêtements propres, un peu de repos et il avait presque retrouvé son calme. Il s'était débarrassé de la sueur et de la crasse accumulées lors de sa fuite éperdue par le tunnel de secours, mais il n'était pas près d'effacer de sa mémoire l'odeur de dents

pourries de ce passage, ni les instants terrifiants pendant lesquels il avait bataillé avec les bras en cuivre de la grille de sécurité alors que les troupes d'assaut de la junte approchaient au pas de course. Puis la grille s'était ouverte, le vaisseau était là qui l'attendait, il avait décollé et au revoir la compagnie. Désormais, il était sain et sauf.

Essayons quelques cubes, se dit-il.

Les logements disposés dans la salle de contrôle pouvaient en contenir six à la fois. Il en prit une demi-douzaine au hasard, les inséra, puis activa l'évocateur. Il se dirigea ensuite vers le jardin du vaisseau. Écrans et haut-parleurs se trouvaient disséminés dans tout le bâtiment.

L'air du jardin était moite et suave. Un individu bien en chair, drapé d'une toge, rasé de près et affligé d'un gros nez se matérialisa sur un des écrans.

« Quel jardin superbe ! s'écria-t-il. Et moi qui adore les plantes ! Vous devez avoir la main verte.

— Oh, ça pousse tout seul. Mais vous êtes...

— Publius Ovidius Naso.

— Thomas Voigtland, ex-président du Conseil du Peuple du Monde de Bradley. Désormais président en exil, je suppose. Il y a eu un coup d'État militaire.

— Condoléances. C'est une tragédie regrettable.

— J'ai eu la chance d'en sortir vivant mais je ne pourrai sans doute jamais retourner là-bas. À l'heure qu'il est ma tête doit être mise à prix.

— Je connais les souffrances de l'exil. Votre épouse a-t-elle pu s'enfuir avec vous ?

— Je suis là, fit Lydia. Tom ? Tom, présente-moi à M. Naso.

— Je n'ai pas eu le temps de l'emmener, répondit Voigtland. Mais j'ai pu au moins emporter un cube d'elle. »

Trois écrans séparaient Lydia d'Ovide. Rayonnante, elle surplombait un massif de fougères luisantes. À l'exception de la nuance un peu trop sombre de ses cheveux auburn, la réplique était saisissante. L'élaboration de son cube remontait à deux ans, avant que les récents événements politiques n'aient marqué son visage.

« Il s'appelle Ovide, ma chérie, la reprit Voigtland. Tu sais bien, le poète.

— Bien sûr. Excuse-moi. Mais pourquoi avoir fait un tel choix ?

— Il est charmant, raffiné, et il connaît l'exil.

— Dix ans sur les rives de la mer Noire, dit tout bas le poète. Avec pour tous compagnons des barbares malodorants. Mais on se fait à tout. Ma femme était restée à Rome pour s'occuper de la gestion de mes biens et plaider ma cause...

— La mienne est toujours sur le Monde de Bradley, ainsi que...

— Pourquoi parlez-vous d'exil ? coupa Lydia. Que s'est-il passé ? »

Voigtland entreprit de la mettre au courant. McAllister. La junte. Lorsqu'il l'avait fait encuber, il s'était bien gardé de lui révéler pourquoi il tenait tant à cet enregistrement. Il avait vu venir le coup d'État. Pas elle.

Il n'avait pas terminé quand, entre Ovide et Lydia, s'alluma un troisième écran sur lequel apparut le visage parcheminé et couturé du vieux Juan. Vingt ans auparavant, ils avaient révisé ensemble la constitution du Monde de Bradley.

« Alors, c'est arrivé, dit Juan instantanément. Nous savions tous les deux que c'était fatal. Ont-ils tué beaucoup de monde ?

— Je l'ignore. J'ai décampé dès qu'ils ont commencé à... » La voix lui manqua. « Ils avaient parfaitement préparé leur coup, reprit-il. Toi qui es resté, tu dois déjà être en train d'organiser la résistance. Et moi... moi... »

C'était comme si des aiguilles lui transperçaient le crâne.

Et moi j'ai pris la fuite, acheva-t-il mentalement.

Les autres écrans s'étaient animés. Sur le quatrième, il y avait un personnage en robe blanche, aux yeux doux et aux cheveux noirs frisés, que Voigtland supposa être Platon. Sur le cinquième, Shakespeare, reconnaissable entre tous, car les fabricants de cubes l'avaient reproduit d'après le portrait du Premier Folio : front haut, cheveux longs, moue ironique. Sur le sixième écran, un petit bonhomme farouche, l'air démoniaque. Attila ? Ils parlaient tous en même temps, s'agitaient en tous sens, se présentaient les uns aux autres et à lui. Leurs voix fusaient au-dessus de la tête de Voigtland qui, incapable de les suivre, ne sachant quoi faire, déambulait parmi les plantes, tripotant leurs feuilles, inhalant le parfum de leurs fleurs.

La voix de Lydia surgit du chaos.

« Et où vas-tu à présent, Tom ? demanda-t-elle.

— Sur Rigel XIX. J'attendrai là-bas l'issue de la révolution. Quand l'enfer s'est déchaîné, je n'ai pas eu d'autre choix que de rejoindre le vaisseau et...

— C'est tellement loin. Tu es seul à bord ?

— Non. Tu es là. Vous êtes tous là. Mark, Lynx, Juan, papa et tous les autres.

— Mais ce ne sont que des cubes...

— Il faudra s'en contenter. »

Tout à coup, il lui sembla que les parfums du jardin le faisaient suffoquer. Il passa dans la pièce contiguë, le salon panoramique, dont l'une des parois révélait la ténébreuse splendeur de l'espace. Des écrans faisaient face à la baie. Juan et Attila avaient l'air de s'entendre à merveille ; Platon et Ovide se chamaillaient ; Shakespeare ruminait en silence. Inquiète, Lydia, l'observait de son écran tandis qu'il

contemplant le déploiement des étoiles.

« Laquelle est notre monde ? demanda-t-elle.

— Celle-ci.

— Comme elle est petite. Comme elle a l'air loin.

— On ne voyage que depuis quelques heures. Elle n'a pas fini de rapetisser. »

Il n'avait pas eu le temps d'emmener qui que ce soit. Sa famille était dispersée sur toute la planète quand l'alerte avait été donnée. Personne ne se trouvait à moins de cinq heures de la maison. Lydia et Lynx étaient en vacances au bord de la mer polaire dans l'hémisphère Sud et Mark faisait des fouilles archéologiques sur les plateaux de la côte Ouest. Situation de Contingence C, avait déclaré l'intégrateur. Vous avez quatre-vingt-dix minutes pour quitter les lieux ou vous préparer à mourir. La junte avait atteint la capitale et se dirigeait droit sur lui. Au fond d'un caveau, sous une couche de poussière, l'attendait son vaisseau de secours. Impossible d'entrer en communication avec Juan ni avec qui que ce soit. Pendant une heure, il s'était démené pour joindre quelqu'un, puis il avait rejoint le vaisseau sous le sifflement des bombes incapacitantes et s'était enfui. Seul.

Mais il avait les cubes.

Astucieuses, ces petites boîtes de 2 centimètres de haut dans lesquelles était condensée l'intégralité d'une personnalité. Ces dernières années, les risques de Contingence C se faisant de plus en plus fréquents, Voigtland avait fait encuber tous ses proches et les avait rangés à bord au cas où...

L'encubage prenait une heure. Quand c'était terminé, le cube contenait votre âme. Il avait tout appréhendé de vous, votre façon de bouger, de vous exprimer, de penser et même vos réactions courantes. Une fois ce gadget inséré dans un lecteur, vous preniez vie sur un écran. Ce sourire était bien le vôtre, et ce geste, cette voix, cette réponse aussi. Bien sûr c'était un faux, un simulacre animé par ordinateur. Mais programmé pour soutenir une conversation, intégrer de nouvelles données, changer d'aspect en fonction de ce qu'il apprenait, élaborer des questions sans l'aide de nouvelles informations. Bref, agir comme un être humain réel.

On pouvait synthétiser tout individu défunt ou imaginaire. Après tout, nul besoin d'un être vivant pour construire un programme. Quelle difficulté y avait-il, en effet, à synthétiser une collection de réponses, de phrases et d'attitudes caractéristiques, à les encuber et à appeler le résultat Platon, Shakespeare ou Attila ? Naturellement un cube « historique » sur mesure coûtait une véritable fortune, amplement justifiée si l'on considérait le travail de recherche et de programmation nécessaire. Mais le cube d'une grand-tante décédée

était encore plus cher puisqu'il était peu probable qu'un tel article puisse être fabriqué en série. D'un autre côté, le catalogue proposait un large éventail de personnages historiques standard. Lors de ses préparatifs, Voigtland en avait choisi huit.

Grands penseurs. Héros et scélérats. Destinés à l'accompagner dans le long voyage solitaire qui l'attendait le jour où il risquait de partir en exil. Il se flattait d'être digne de leur compagnie et avait choisi avec un grand souci d'éclectisme ceux qui auraient pour fonction de l'empêcher de sombrer dans la folie. Il n'y avait aucune planète habitable à moins d'une année-lumière du Monde de Bradley. S'il devait s'enfuir un jour, il faudrait que ce soit *loin*.

Du salon panoramique il se rendit à sa chambre, puis à la coquerie et retourna à la salle de contrôle. Les voix l'accompagnaient partout. Il n'écoutait pas, mais personne n'en avait cure. Ils discutaient entre eux. Lydia avec Shakespeare. Ovide avec Platon. Juan avec Attila. Comme de vieux amis à un cocktail cosmique.

« ... en veillant à ce que cela ne devienne jamais une fin en soi, il n'y a rien de tel qu'un bon massacre et une bonne razzia de temps en temps pour entretenir le moral d'un peuple, quand...

— ... quel moment déchirant, quand le prince Hal feint de ne pas reconnaître Falstaff. À chaque fois, j'y vais de ma larme...

— ... dans mon esprit, ce que j'ai dit sur la place des poètes et des musiciens au sein d'une République idéale ne s'appliquait pas forcément à moi-même...

— ... le glaive romain est très efficace, je ne le nie pas, toutefois...

— ... cette cohue d'hommes et de femmes que l'on a dans la tête, il faut la laisser vivre en toute liberté sur la page...

— ... je n'ai rien contre un jeune garçon élancé, mais j'ai toujours eu un penchant pour les femmes, vous comprenez...

— ... le massacre élevé à la dimension d'une technique de manipulation...

— ... Tom et moi, nous nous sommes lu vos pièces à haute voix...

— ... un vin rouge, bien épais, avec très peu d'eau...

— ... j'adorais ce cher Hamlet comme un fils...

— ... la hache, ah, la hache... ! »

Ses yeux l'élançaient. Il les ferma. Il avait été trop pressé de réveiller ses compagnons. Il était encore bien trop tôt. Ce n'était que le premier jour. Son monde s'était écroulé en un instant, en un clin d'œil, et il éprouvait le besoin impérieux de faire le point. Il avait besoin de temps et de solitude pour se recueillir. Plus tard il leur parlerait ; l'heure n'était pas encore venue de jouer avec ses compagnons encubés.

L'un après l'autre, il les éjecta. Attila. Platon. Ovide. Shakespeare. Les écrans s'éteignirent un à un. Juan lui adressa un dernier clin d'œil

en s'évanouissant. Lydia se tamponnait les yeux. Elle aussi, il l'éjecta.

Quand tout le monde eut disparu, il eut l'impression de les avoir tués.

Trois jours durant, il erra à travers le vaisseau rendu au silence. Lire, réfléchir, admirer l'espace, manger, dormir, tenter de se détendre, il n'y avait rien d'autre à faire. Le vaisseau était entièrement autoprogrammé et homéostatique. Heureusement pour Voigtland, dont les notions de navigation se limitaient à trois programmes : décollage, atterrissage, changement de trajectoire. Pour le reste, le vaisseau s'en chargeait. Souvent, le passager solitaire se retrouvait devant la baie du salon panoramique à regarder des heures durant le Monde de Bradley se résorber dans le labyrinthe cosmique. Parfois, il sortait ses cubes et les disposait en piles, quatre piles de trois, trois piles de quatre, ou six piles de deux. Il n'en activait aucun ; Goethe, Platon, Lydia, Lynx et Mark restaient silencieux. Ces petites boîtes étaient son opium contre la solitude ? Très bien, il attendrait que la solitude devienne insupportable.

Il caressa un temps l'idée de rédiger ses mémoires. Cela aussi serait pour plus tard. Lorsque le temps lui aurait donné assez de recul pour avoir une vision plus claire de sa chute.

Une question le taraudait nuit et jour : que se passait-il en ce moment même sur le Monde de Bradley ? Emprisonnements, procès arrangés, épurations. Lydia sous les verrous ? Les enfants ? Juan ? Tous ceux qu'il avait abandonnés le maudissaient-ils de s'être lâchement carapaté dans son confortable petit vaisseau ? As-tu déserté ta planète, Voigtland ? T'es-tu enfui ?

Non. Non. Non.

Mieux valait vivre en exil que rejoindre la cohorte des glorieux martyrs. Vivant, on pouvait bombarder la résistance de messages enflammés, lui servir de symbole, revenir un jour sauver la patrie de l'oppression et la guider vers la liberté, conduire la contre-révolution et rentrer dans la capitale sous les vivats.

Un martyr peut-il en faire autant ?

Il avait donc sauvé sa vie. Il était resté en vie pour pouvoir se battre encore.

Ça sonnait bien. Il était presque convaincu.

N'empêche qu'il avait désespérément envie de savoir ce qui se passait là-bas.

La difficulté, quand on fuyait vers un autre système stellaire, c'est qu'il ne s'agissait pas de gagner une cachette en pleine montagne ou sur une île lointaine dans son propre monde. Le voyage était long, aussi bien à l'aller que pour effectuer un retour triomphal. Ce vaisseau était un bâtiment de plaisance qui n'était pas conçu pour les grands

bonds interstellaires. Il était incapable d'une forte accélération et sa vitesse maximale, qui ne pouvait être atteinte qu'au bout de plusieurs semaines, ne représentait même pas la moitié de celle de la lumière. S'il gagnait le système de Rigel pour rentrer aussitôt, six ans se seraient écoulés entre sa fuite et son retour. En l'espace de six ans, il pouvait se passer bien des choses.

Mais en ce moment même ?

Le vaisseau était équipé d'un émetteur-récepteur ultra-ondes à faisceau tachyonique qui lui permettait d'entrer en communication avec n'importe quel monde dans un rayon de 10 années-lumière. S'il le désirait, il pouvait lancer un appel à travers la galaxie, jusqu'aux confins de l'expansion humaine et recevoir une réponse en moins d'une heure.

Il pouvait contacter le Monde de Bradley et savoir comment se débrouillaient ses proches en ces premières heures de dictature.

Mais le faisceau de tachyons s'inscrivait alors comme une traînée de feu dans le cosmos. On le repérerait, on lancerait à ses trousses des chasseurs filant aux deux tiers de la vitesse de la lumière, et il y avait une chance sur trois pour que l'on n'ait besoin que d'une seule émission pour le localiser, le rattraper et l'intercepter. Impossible de prendre un tel risque alors qu'il était encore si près de son point de départ.

Et si la junte avait été d'emblée écrasée ? Si le putsch avait avorté ? S'il gaspillait bêtement les trois prochaines années à fuir vers Rigel alors qu'un simple appel pouvait lui apprendre que tout allait bien sur le Monde de Bradley ?

Il considéra la radio ultra-ondes et fut sur le point de l'activer.

Mille fois en trois jours, il tendit la main vers l'émetteur, hésita, se reprit.

Non. Non. Ils vont te repérer et se lancer à ta poursuite.

Mais si je n'ai plus besoin de fuir ?

Contingence C. Aucun espoir.

C'est ce qu'a dit l'intégrateur. Mais les machines peuvent se tromper. Et si notre camp a réussi à garder le pouvoir ? Il faut que je parle à Juan. À Mark. À Lydia.

C'est d'ailleurs la raison d'être de ces cubes. Reste à l'écart de l'émetteur.

Le quatrième jour, il sélectionna six cubes et les introduisit dans les logements de l'évocat.

Des écrans s'allumèrent. Il vit son père, son fils et son meilleur ami. Il vit aussi Goethe, Hemingway et Alexandre le Grand.

« J'ai besoin de savoir comment les choses ont tourné, dit Voigtland. J'ai envie d'appeler chez nous.

— Je vais te dire ce qu'il en est. » C'était Juan, celui qui lui était encore plus proche qu'un frère. Le vieux révolutionnaire, le spécialiste des conspirations. « La junte est en train de tomber sur quiconque est susceptible d'avoir des idées dangereuses pour le mettre en prison, et dit aux autres de ne pas s'inquiéter, que le calme règne enfin. Quant à McAllister, il a les pleins pouvoirs, avec le titre de président provisoire ou quelque chose dans ce goût-là...

— Peut-être pas. Si ça se trouve, je ne cours plus aucun danger et je peux faire demi-tour.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda le fils de Voigtland, dont le cube n'avait pas encore été activé et qui ne savait rien puisque son encubage remontait à dix mois. « Tu as été renversé ? »

Juan entreprit de le mettre au courant. Voigtland se tourna vers son père. En voilà au moins un qui n'avait rien à craindre des colonels séditieux ; il était mort deux ans auparavant, à plus de quatre-vingts ans, juste après son encubage. Cet enregistrement était tout ce qui restait de lui.

« Dieu merci, ceci t'aura été épargné, dit Voigtland. Tu te souviens quand j'étais petit garçon et toi président du Conseil, et que tu me parlais des soulèvements que connaissaient les autres colonies ? Pas de danger que ça arrive ici, je répondais. Le Monde de Bradley est différent, nous formons une véritable communauté. »

Le vieillard sourit. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, une pâle figure de cire. « Il n'existe aucune exception, Tom. Partout, les systèmes politiques passent par des cycles semblables, un moment du cycle consistant à renier la démocratie. Je suis désolé que ce reniement ait eu lieu durant ton mandat, mon fils.

— Si l'on en croit Homère, l'homme serait plus enclin à avoir son content de sommeil, d'amour, de chants et de danses qu'à faire la guerre, murmura Goethe d'une voix lisse, pleine de courtoisie et de civilité. Mais il y aura toujours des hommes pour aimer la guerre par-dessus tout. Qui peut dire pourquoi les dieux nous ont donné Achille ?

— Moi ! gronda Hemingway. L'homme se définit par ses antagonismes. Amour et haine. Paix et guerre. Embrassade et assassinat. Voilà ses limites. Et où est le mal ? Chaque homme est une masse de contradictions, comme l'est chaque société. Et parfois les tueurs ont le dessus. D'ailleurs, qu'est-ce qui vous dit que vos putschistes ont tort ?

— Laissez-moi parler d'Achille, dit Alexandre, les bras levés haut au-dessus de sa tête, dont s'agitaient les frisettes. Je le connais mieux que n'importe lequel d'entre vous, puisque son esprit m'habite. Et laissez-moi vous dire que nul mieux qu'un soldat n'est apte au gouvernement des hommes, s'il possède la sagesse et la force. Pourquoi ? Parce que c'est sa vie qui est engagée en retour du pouvoir

qu'il détient. Achille... »

Voigtland se moquait d'Achille. Il s'adressa à Juan. « Quatre jours ont passé. Il faut que j'appelle. Je ne tiens plus en place ici, isolé de tout.

— On va te repérer et te tomber dessus.

— Je sais. Mais si le coup d'État avait échoué ? » Voigtland tremblait. Il se rapprocha de l'émetteur.

« Papa, dit Mark, si c'est le cas, Juan va dépêcher un chasseur à ta poursuite. Il ne te laissera pas filer sur Rigel pour rien. »

Un immense soulagement envahit Voigtland. Bien sûr, c'était l'évidence. Que n'y avait-il songé ?

« Tu as entendu ? fit Juan. Tu n'appelleras pas ?

— Promis. »

Les jours se succédaient. Les douze cubes furent mis à contribution. Il bavardait avec Mark, Lynx, Lydia et Juan. De tout et de rien. Ils évoquaient des vacances passées, des amis, les problèmes de l'adolescence. Il aimait le spectacle de sa fille, pleine d'aisance et d'élégance, et de son grand échalas mal dégrossi de fils. Comment, lui, petit et râblé, avec ses traits lourds et son ossature massive, avait-il pu engendrer de tels enfants ? Il parlait politique avec son père, révolution avec Juan, exil avec Ovide. Avec Platon, il débattait de la nature de l'injustice, et avec Hemingway, de la définition du courage. Tous l'aidèrent dans les moments difficiles. Et il y en avait chaque jour.

Les nuits, surtout, étaient effroyables.

Incendie fait homme, il courait en hurlant dans les tunnels de son âme. Des visages surgissaient au-dessus de lui telles d'immenses lumières blanches. De sombres phalanges d'hommes en uniformes noirs et bottes impeccablement cirées paraient sur son corps déchu. Les citoyens faisaient la queue pour le conspuer. ENNEMI DE L'ÉTAT. ENNEMI DE L'ÉTAT. ENNEMI DE L'ÉTAT. Dans ses rêves, on lui amenait Juan. LÂCHE. LÂCHE. LÂCHE. Le corps émacié de son ami était ensanglanté, défiguré par toutes les tortures qu'il avait subies : les fils électriques dans le crâne, les lumières dans les yeux, les coups de matraque dans les côtes. JE SUIS RESTÉ. TU T'ES ENFUI. JE SUIS RESTÉ. TU T'ES ENFUI. On lui collait sous le nez un miroir dans lequel il voyait une tête de chacal, des crocs jaunes et des petits yeux papillotant. ES-TU FIER DE TOI ? ES-TU CONTENT ? ES-TU SATISFAIT D'ÊTRE EN VIE ?

Il sollicitait l'aide du vaisseau qui l'emmaillotait dans un berceau de fibres d'argent et expédiait dans ses veines de froids goutte-à-goutte de drogues inconnues. Voigtland semblait alors dans un sommeil plus profond, d'où arrivaient encore à s'extirper dragons, gorgones, serpents et basilics pour lui susurrer des horreurs. TRAÎTRE. TRAÎTRE.

TRAÎTRE. COMMENT PEUX-TU ESPÉRER DORMIR, APRÈS AVOIR FAIT CE QUE TU AS FAIT ?

« Il ne leur aurait pas fallu une heure pour me tuer, dit-il un jour à Lydia. Je n'avais aucun moyen de te joindre, pas plus que Juan ou les enfants. À quoi bon rester davantage ?

— C'est vrai, Tom. Tu as agi pour le mieux.

— Mais ai-je *bien* agi, Lydia ?

— Papa, dit Lynx, tu n'avais le choix qu'entre t'échapper ou mourir. »

Il arpentait le vaisseau de long en large. Quel moelleux dans les parois magnifiquement rembourrées ! Les lumières étaient tamisées. Sur les plafonds inclinés, des images ne cessaient de flotter et de se mêler en se transformant. Le petit jardin était un havre de beauté. Comment était-ce dans les égouts de la clandestinité ?

« Notre cause n'avait pas besoin d'un martyr de plus, expliqua-t-il à Platon. Ce qu'il nous fallait, c'étaient des chefs. À quoi bon un chef mort ?

— Très avisé, mon cher. Vous vous identifiez au symbole lointain, intouchable, idéalisé de l'héroïsme, tandis que vos camarades poursuivent la lutte en votre nom, dit Platon d'un ton doux. Vous vous réservez pour l'avenir. Le martyre est d'un usage limité dans le temps, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas d'accord ! s'exclama Ovide. Le héros, c'est celui qui reste pour faire front. Cela dit, quel homme sain d'esprit voudrait être un héros ? Notre ami Voigtland a fait le bon choix. Qu'il prenne du bon temps, il n'en vivra que plus vieux et plus heureux.

— Vous vous moquez de moi, dit Voigtland.

— Moi, me moquer ? Non. Je console. Je diverte. Je ne me moque pas. »

Mais la nuit revenue, Voigtland entendait des tintements, des clochettes, des rires cristallins. Des silhouettes gambadaient dans sa tête. Démons, gnomes, sorcières, goules. Il nageait dans le moisi et la pourriture, au milieu des araignées, dans un royaume de coques vides suspendues à d'immenses voûtes. C'EST ICI QUE SE RETROUVENT LES HÉROS. Des mégères l'étreignaient. BIENVENUE AU WALHALLA. Des gnomes contrefaits lui offraient des cornes d'un hydromel amer qui laissait sur ses lèvres un dépôt de cendre. SALUT À TOI. SALUT À TOI. SALUT À TOI.

« Aidez-moi, demanda-t-il aux cubes d'une voix rauque. À quoi bon vous avoir emmenés si vous ne m'êtes d'aucun secours ?

— Nous faisons notre possible, répondit Hemingway. Selon nous, tu as suivi la voix de la raison.

— Vous dites ça pour me faire plaisir. Vous n'êtes pas sincères.

— Espèce de saligaud, traite-moi encore de menteur et je jure que

je sors de cet écran pour...

— Voyons les choses sous un autre angle, proposa Juan non sans rouerie. Tu avais l'*obligation morale* de rester en vie, Tom. C'était le mieux que tu pouvais faire pour la cause. Car pour ce que tu en savais, nous étions déjà tous ratiboisés, non ?

— Bien sûr.

— Alors à quoi aurait-il servi que tu te fasses ratiboiser à ton tour ? À part devenir un héros de pacotille ? » Juan secoua la tête. « Mieux vaut un chef en exil qu'un chef au cimetière. S'il ne reste que toi, tu dirigeras la résistance de Rigel. Comme ça, le combat continue, tu me suis ?

— Je te suis. Je te suis. À t'entendre, c'est le bon sens même. »

Juan lui adressa un clin d'œil. « On s'est toujours compris, n'est-ce pas ? »

Voigtland réveilla le cube paternel. « Qu'en penses-tu, papa ? Aurais-je dû rester, oui ou non ?

— Qui sait ? Comment répondre à ta place ? En sautant dans le vaisseau tu t'es montré efficace. Rester aurait été plus grandiose. Oh, Tom, mon fils, que veux-tu que je te dise ?

— Mark ?

— À ta place, je me serais battu jusqu'à mon dernier souffle. Becs et ongles. Mais je parle pour moi. En ce qui te concerne, je pense que tu as fait le bon choix. Juan a raison. Enfin, le bon choix pour *toi*. »

Voigtland fronça les sourcils. « Ne tourne pas autour du pot. Parle-moi franchement : me méprises-tu d'avoir fichu le camp ?

— Mais non, tu le sais bien. »

Les cubes le consolait. Son sommeil se fit moins agité. Il cessa peu à peu de s'interroger sur la valeur morale de sa fuite. Il réapprit à se détendre.

Il parla de stratégie militaire avec Attila et fut surpris de découvrir un être complexe sous cette férocité unidimensionnelle. Il voulut discuter avec Shakespeare de la nature de la tragédie, mais ce dernier s'intéressait davantage aux tavernes, à la politique et aux problèmes financiers des dramaturges. Il interrogea Goethe sur la seconde partie de *Faust* : pensait-il vraiment que la Rédemption suprême s'acquerrait en gouvernant correctement ? Ce à quoi Goethe répondit que oui, bien sûr.

Quand il était las de se frotter aux grands esprits encapsulés dans les cubes, il les montait les uns contre les autres : Attila contre Alexandre, Shakespeare contre Goethe, Hemingway contre Platon, puis il s'installait confortablement pour profiter de conversations qu'aucun mortel n'avait jamais entendues. Et puis il y avait aussi des moments plus humbles avec Juan et sa famille. Il bénissait les cubes et

leurs créateurs.

« Tu as l'air plus heureux ces jours-ci, fit observer Lydia.

— Il s'est enfin débarrassé de ce sentiment de culpabilité qui le torturait, dit Lynx.

— Il s'est contenté d'examiner la situation d'un strict point de vue logique, décréta Juan.

— Au panier, le masochisme et l'auto-flagellation, ajouta Mark.

— Doucement, mon garçon, réagit Voigtland. Pas de coup bas, s'il te plaît.

— C'était pourtant bel et bien du masochisme, papa. Allons, admetts que tu te complaisais dans ta culpabilité.

— Je crois que...

— Et que tu comptais sur nous pour te sortir de là, ajouta Lynx. Une attente que nous n'avons pas déçue.

— C'est vrai.

— Et tout est clair pour toi à présent, n'est-ce pas ? interrogea Juan. Tu t'*imaginais* que tu avais eu peur, que tu t'enfuyais, alors qu'en fait tu rendais un fier service à la république. C'est bien ça ?

Voigtland sourit. « Ce qui s'appelle faire le mal pour qu'il en naisse un bien.

— Exactement. Exactement.

— Ce qui importe à présent, c'est la contribution que tu peux encore apporter au Monde de Bradley, dit son père. Tu es encore jeune. Tu as le temps de reconstruire ce que nous avons connu là-bas.

— Oui. C'est sûr.

— Au lieu de tomber bêtement au champ d'honneur, dit Juan.

— D'un autre côté, intervint Lynx, qu'est-ce qu'Eliot disait déjà ? « La dernière tentation est la trahison majeure : faire ce qui convient pour la mauvaise raison. » »

Voigtland se renfrogna. « Veux-tu dire que...

— Par ailleurs, il est *vrai* que tu préparais ta fuite depuis longtemps, l'interrompit Mark. Enfin, quoi, ces cubes que tu faisais faire, ce choix d'hommes célèbres que tu comptais emporter...

— Comme si tu avais décidé qu'au premier signe de troubles sérieux, tu plierais bagage, insista Lynx.

— Là, ils n'ont pas tort, dit son père. Penser à se protéger est une chose, mais se préoccuper excessivement des modalités de son salut en cas d'alerte en est une autre.

— Je ne dis pas que tu aurais dû rester et te sacrifier, ajouta Lydia. Je n'irais pas jusque-là. Malgré tout...

— Une seconde ! » s'écria Voigtland. Voilà que les cubes passaient tout à coup à l'offensive. « Qu'est-ce que ça signifie ? »

Au tour de Juan. « D'un point de vue purement pragmatique, si le peuple devait apprendre depuis combien de temps tu préparais ta fuite

et dans quel luxe tu pars pour l'exil...

— Vous êtes supposés m'aider, hurla Voigtland. Qu'est-ce que c'est que ce revirement ? Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— Tu sais combien nous t'aimons, dit Lydia.

— On ne supporte pas de te voir manquer de lucidité, papa, ajouta Lynx.

— N'avais-tu pas préparé ta fuite de longue date ? demanda Mark.

— Arrêtez ! Stop ! Arrêtez !

— D'un point de vue strictement... »

Voigtland se précipita dans la salle de contrôle et éjecta le cube de Juan.

« Mon chéri, nous essayons simplement de te faire comprendre... »

Exit Lydia. Exit Mark. Exit Lynx. Exit le paternel.

Silence.

Il se recroquevilla sur lui-même, haletant, trempé de sueur, le visage tétanisé, les paupières serrées, attendant que s'apaise la tempête qui faisait rage sous son crâne.

Une heure plus tard, après avoir retrouvé son calme, il programma son appel par ultra-ondes en se calant sur la fréquence que devait utiliser la résistance, si toutefois elle existait. Le faisceau de tachyons s'élança dans le gouffre de l'espace en une onde porteuse pratiquement instantanée. Il entendit des grésillements, puis une voix circonspecte articulant : « Ici Quatre Neuf Huit Trois. Signal reçu. Vous m'entendez ? Ici Quatre Neuf Huit Trois. Répondez. Qui êtes-vous ?

— Voigtland. Le président Voigtland. Je veux parler à Juan. Pouvez-vous me mettre en communication avec lui ?

— Donnez-moi votre code, et...

— Quel code ? Ici *Voigtland*. Je me trouve à je ne sais combien de milliards de kilomètres et je veux parler à Juan. *Allez me le chercher !*

— Un instant. »

Il attendit tandis que l'ultra-onde vomissait une débauche d'énergie dans le vide. Cliquetis, grattements, entrechoquements. « Vous êtes toujours là ? fit la voix au bout d'un moment. Je vous le passe. Mais dépêchez-vous. Il est très occupé...

— Oui ? Qui est là ? » Aucun doute, c'était bien la voix de Juan.

— C'est moi, Juan. Tom. Tom Voigtland.

— Ah, oui ? » Quelle froideur. Perceptible depuis des milliards de parsecs, comme venue d'un autre univers. « Le voyage est agréable, Tom ?

— Il fallait que j'appelle. Que je sache... que je sache... comment ça se passe, comment vous allez tous. Toi, Lydia, les enfants...

— Mark est mort. Abattu la deuxième semaine en essayant de faire

sauter McAllister au cours d'un défilé.

— Oh. Oh.

— Lydia et Lynx sont en prison quelque part. La plupart des autres sont morts. On n'est plus qu'une dizaine, et ils nous auront bientôt nous aussi. Bien sûr, il y a encore toi.

— Oui.

— Salaud, dit Juan sans élever la voix. Quel ignoble salaud tu fais. Tous les camarades embarqués et fusillés. Et toi tu te défiles dans ton vaisseau !

— Ils m'auraient tué aussi, Juan. Ils étaient à ma poursuite. Il s'en est fallu d'un rien.

— Tu aurais dû rester.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Il y a encore une heure tu me disais que j'avais pris la bonne décision, que j'allais servir de symbole à la résistance, inspirer tout le monde du fond de mon exil, symbole vivant du gouvernement renversé...

— J'ai dit ça ?

— Oui. Enfin, ton cube.

— Va au diable, pauvre cinglé.

— Ton cube... on en a discuté, tu m'expliquais...

— Tu es devenu fou, Tom ? Ces cubes sont programmés pour raconter tout ce que tu as envie d'entendre. Ça ne t'a pas effleuré ? Si tu as envie de te sentir un héros pour avoir pris la fuite, ils te diront que tu es un héros. C'est aussi simple que ça. Comment peux-tu m'identifier à mon cube ?

— Mais je... tu...

— Bon voyage, Tom. Où que tu ailles, transmets mes amitiés à tout le monde.

— Je ne pouvais tout de même pas rester là à attendre le peloton d'exécution. À quoi cela aurait-il servi ? Réponds-moi, Juan ! Que dois-je faire ? Aide-moi !

— Je me fiche de ce qui peut bien t'arriver. Demande à tes cubes de t'aider. Salut, Tom !

— Juan...

— Salut, espèce de salaud. »

Fin de la communication.

Voigtland demeura prostré un long moment à se masser les phalanges. *Ces cubes sont programmés pour raconter tout ce que tu as envie d'entendre. Ça ne t'a pas effleuré ? Si tu as envie de te sentir un héros pour avoir pris la fuite, ils te diront que tu es un héros.* Et si tu as envie de te voir en traître ? Ils te diront que tu en es un. Ils répondent à la demande. Ce ne sont pas des êtres humains. Ce sont des cubes.

Il introduisit Goethe dans son logement.

« Parlez-moi du martyre, demanda-t-il.

— Il n'est pas exempt de séduction. Si épaisse que soit la couche d'opprobre dont est couvert le pécheur, il lui suffit de s'immoler sous le coup d'une brusque illumination pour accéder à la Rédemption et à l'absolution. Son nom sera alors vénéré à jamais.

À Juan, il demanda : « Quelle serait la portée symbolique d'une mort survenue dans l'accomplissement du devoir ?

— Elle peut transformer une personnalité politique médiocre en une grande figure historique. »

À son fils, il demanda : « Est-il préférable d'avoir un père lâche et vivant ou héroïque et mort ?

— Reviens te battre, papa. »

À Hemingway : « Que feriez-vous si quelqu'un vous traitait d'ignoble salaud ?

— Je me demanderais s'il a raison. S'il a tort, je le balancerais aux requins. S'il a raison, probable que les requins auraient quand même quelque chose à se mettre sous la dent. »

Il interrogea Lydia. Lynx. Son père. Alexandre. Attila. Shakespeare. Platon. Ovide.

Chacun à sa façon, ils lui fournirent des réponses éloquentes : bravoure, sacrifice, gloire, Rédemption.

Il saisit le cube de Mark. « Tu es mort, dit-il. Comme ton grand-père. Il n'y a plus de Mark. Ce qui sort de ce cube n'est pas Mark. C'est moi. Moi qui parle à travers lui, avec sa voix. Tu n'es qu'un pantin, Mark. »

Il jeta le cube dans le convertisseur où il dégringola pour se transformer en énergie. Il fit de même avec les autres. Lydia, Lynx, son père, Alexandre, Attila, Shakespeare, Platon, Ovide, Goethe, tous y passèrent.

Il prit celui de Juan. Le réinséra. « Dis-moi la vérité ! hurla-t-il. Que m'arrivera-t-il si je fais demi-tour ?

— Tu rejoindras les camarades dans la clandestinité pour prendre la tête de la résistance. Tu nous aideras à chasser McAllister. Avec toi, nous vaincrons, Tom.

— Foutaises ! Je vais te dire, moi, ce qui m'attend. Je serai intercepté avant même d'avoir pu me placer en orbite descendante. Je serai arrêté, jugé, exécuté. Vrai ou faux ? Dis-moi la vérité, pour une fois. Dis-moi que je serai exécuté.

— La dynamique de la situation t'échappe, Tom. L'impact de ton retour sera si grand que... »

Il éjecta le cube et l'expédia dans le toboggan qui menait au convertisseur.

« Ohé ! cria-t-il. Y a quelqu'un ? »

Silence.

« Ces brillantes conversations me manqueront. D'ailleurs, vous me manquez déjà. Parfaitement. Mais je suis content que vous ne soyez plus là. »

Il annula les instructions de navigation initiales et enclencha le programme RETOUR AU POINT DE DÉPART. Ses mains tremblaient un peu, mais le message passa. Les instruments l'informèrent du changement de cap au moment où le vaisseau amorçait son demi-tour pour le ramener au bercail.

Seul.

NOUS SAVONS QUI NOUS SOMMES

Les anciens magazines de science-fiction n'étaient quand même pas tous morts et enterrés. Au nombre des survivants se trouvait le vénérable Amazing Stories, le plus ancien de tous, qui avait connu des temps difficiles, mais jouissait à présent d'une sorte de renaissance sous la houlette de Ted White, un fan de S-F bien connu récemment passé dans le camp des professionnels. Je n'étais pas pour rien dans le choix de White pour ce poste, et le voilà qui me renvoie l'ascenseur en me demandant d'écrire des nouvelles pour lui. À ce stade de ma carrière, mon programme était de plus en plus chargé, les rédacteurs en chef se battant presque pour que je leur fournisse de la copie. Il ne me déplaisait pas d'être ainsi sollicité, mais j'avais du mal à satisfaire toutes les demandes, aussi n'ai-je finalement écrit que cette seule histoire pour Ted White, même si je me suis arrangé pour qu'il publie en feuilleton deux de mes romans du moment, Les Temps parallèles(24) et L'Homme programmé(25). Rédigé en septembre 1969 « Nous savons qui nous sommes » a été publié dans le numéro de juillet 1970 d'Amazing.

« Nous savons qui nous sommes et ce que nous voulons être », déclarent les habitants de la Cité des Lumières chaque fois que l'incertitude les gagne. La Cité a au moins mille ans. Davantage sans doute, mais qui peut en être sûr ? Elle se dresse au milieu d'une plaine de sable pourpre qui s'étend du lac du Non-Retour à la rivière Sans Poisson. Elle peut abriter six cent mille habitants. Pour l'instant, ils ne sont guère que six cents. Ils savent qui ils sont. Ils savent ce qu'ils veulent être.

Les choses se compliquèrent pour eux lorsque la fille qui portait des vêtements arriva du désert.

Skagg fut le premier à l'apercevoir. Il vit tout de suite ce qu'il y avait d'inhabituel chez elle – en dehors du fait qu'elle portait des vêtements. Quiconque s'aventure dans le désert prend soin de se couvrir, car la chaleur y est infernale – pas de Machine Rafraîchissante là-bas ; faute d'une protection, le soleil vous rôtirait en un rien de temps, sans parler des rafales de sable capables de vous décapier les

jambes jusqu'à l'os. Non, ce qu'il y avait d'étrange chez cette fille, c'était son visage. Un visage qui ne lui était pas familier. Il était certain de ne l'avoir jamais vu dans la Cité, où tout le monde se connaissait. Cette fille devait donc être une étrangère, alors que *les étrangers n'existaient pas*.

Plus tout à fait une enfant, pas encore une femme. Mince, des cheveux de jais, elle marchait à la façon d'un homme, balançant les bras et levant haut les genoux pour allonger sa foulée. Lorsqu'il la vit, Skagg prit peur, alors qu'aucune femme ne l'avait jamais effrayé.

« Bonjour ! lança-t-elle. Je parle la Langue. Et toi ? »

La voix était profonde, rauque, comme celle du vent s'engouffrant entre deux tours un jour d'hiver. Elle avait un drôle d'accent, comme si elle gardait sa langue du mauvais côté de la bouche. Mais il la comprit.

« Moi aussi, je parle la Langue, et je comprends ce que tu dis. Mais qui es-tu ?

— Fa Sol La, chantonna-t-elle.

— C'est ton nom ?

— C'est mon nom. Quel est le tien ?

— Skagg.

— Tous les habitants de la Cité ont-ils des noms comme le tien ?

— Je suis le seul Skagg. D'où viens-tu ? »

Elle désigna l'Est. « D'une ville près de la rivière Sans Poisson. Est-ce là la Cité des Lumières ?

— Oui.

— Alors, j'ai atteint mon but. » Elle déchargea son épaule du sac qui y était suspendu et le posa par terre, puis elle ôta sa robe et se retrouva aussi nue que Skagg. Sa peau était très pâle et sa maigreur extrême. Seins minuscules, fesses plates. D'où il se tenait, Skagg aurait facilement pu la prendre pour un garçon. Elle reprit son bagage. « Veux-tu me conduire dans la Cité ? »

Ils se tenaient aux abords de la ville, dans le secteur des Bâtiments Vides. Skagg y venait parfois, quand il se sentait la tête sous pression. De hautes tours effilées se dressaient là. Certaines s'affaissaient, d'autres avaient perdu leur aspect coquet. Les Machines Réparatrices ne fonctionnaient plus dans cette partie de la ville.

« Où veux-tu aller ? demanda-t-il.

— Là où se trouve la Machine du Savoir. »

Il fronça les sourcils. « Comment connais-tu l'existence de la Machine du Savoir ?

— Tout le monde connaît son existence. Je veux la voir. J'ai fait un long chemin depuis la rivière Sans Poisson pour la voir. Tu vas m'y conduire, n'est-ce pas, Skagg ? »

Haussement d'épaules. « Si tu veux. Mais tu ne pourras pas t'en

approcher, je te préviens. Tu as fait ce long voyage pour rien. »

Ils se mirent en route vers le centre.

Elle marchait à si grandes enjambées qu'il avait du mal à rester à sa hauteur. À plusieurs reprises, elle se retrouva si près de lui que sa hanche ou sa cuisse le frôlait, étrange contact qui lui donnait le frisson. Ils restèrent longtemps silencieux. Le soleil du matin déclinait tandis que le soleil de l'après-midi prenait son essor, et leur double lumière, en se mêlant, projetait des ombres trompeuses qui grossissaient le corps de la jeune fille. Près des Murs Miroirs, une Machine à Désaltérer vint à leur rencontre. Fa Sol La enfouit sa tête dedans et but avidement, comme si elle ne s'était pas hydratée depuis des mois, puis elle laissa le liquide ruisseler sur son corps mince. Un peu plus loin, une Machine Taxi les trouva et leur proposa de les conduire dans le centre. Skagg fit signe à la jeune fille de monter dedans, mais elle refusa.

« C'est encore loin, dit-il.

— Je préfère marcher. J'ai marché jusqu'ici, je marcherai jusqu'au bout. Je peux mieux voir ce qui m'entoure. »

Skagg renvoya la machine. Ils continuèrent à pied. Le soleil du matin avait disparu et seule la lumière verte de l'après-midi baignait désormais la Cité.

« As-tu une femme, Skagg ? demanda-t-elle tout à coup.

— Je ne comprends pas.

— Je disais : as-tu une femme ?

— J'ai entendu. Mais comment peut-on *avoir* une femme ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vivre avec elle. Dormir avec elle. Prendre du plaisir avec elle. Avoir des enfants avec elle.

— Nous vivons en solitaires, expliqua-t-il. Il y a tant de place ici... pourquoi s'entasser ? À l'occasion, nous dormons avec quelqu'un. Nous prenons du plaisir avec tout le monde. Mais il naît peu d'enfants.

— Vous n'avez donc pas de compagnons réguliers ?

— J'ai du mal à comprendre. Comment ça se passe dans ta ville ?

— Chez moi, un homme et une femme vivent ensemble et font tout ensemble. Ils n'ont besoin de personne d'autre. Parfois, ils se rendent compte que ça ne va plus entre eux, alors ils se séparent et cherchent quelqu'un d'autre, mais souvent, ils restent ensemble toute leur vie durant.

— Comme c'est bizarre...

— On appelle ça l'amour.

— Nous connaissons l'amour ici. Tout le monde s'aime. Nous nous comportons différemment, je suppose. Et toi, est-ce qu'un homme... t'a, chez toi ?

— Non. Plus maintenant. J'avais un homme, mais il était trop

simple pour moi. Je l'ai quitté pour venir à la Cité des Lumières. »

Voilà qu'elle l'effrayait encore davantage.

Ils venaient de pénétrer dans la partie habitée de la cité. Derrière eux s'étendaient les longues avenues et les imposantes structures résidentielles du quartier mort ; devant eux s'ouvrait le cœur de la Cité, avec ses machines vibrantes, ses centres de restauration et ses lumières éblouissantes.

« Êtes-vous heureux ici ? » demanda Fa Sol La alors qu'ils passaient entre les piliers d'une Machine à Désinfecter dans un nuage de brume bleutée.

« Nous savons qui nous sommes et ce que nous voulons être, déclara-t-il. Oui, je crois que nous sommes heureux.

— Il se peut que tu te trompes. » Sur ce, elle éclata de rire, se plaqua un instant contre lui, puis fila devant lui comme un chien fou.

Une Machine Policière jaillit du trottoir et lui barra la route, projetant des filaments argentés qui flottèrent autour d'elle, prêts à l'emprisonner au moindre signe d'hostilité. Fa Sol La s'immobilisa. Skagg accourut et dit : « Ça va. Elle vient d'arriver. Scanne-la et laisse-la passer.

La machine les baigna tous les deux d'une lumière ambrée et disparut.

« Que craignez-vous ? demanda Fa Sol La.

— Des animaux du désert s'aventurent parfois jusqu'ici. Nous devons être prudents. Cette machine t'a fait peur ?

— Elle m'a déconcertée. »

Des gens s'approchaient d'eux. Skagg reconnut Glorr, Derk, Prewger et Simit. Et il en venait d'autres. Un petit attroupement se forma autour de la jeune fille. Personne n'osait la toucher, mais tout le monde la regardait intensément.

« Elle s'appelle Fa Sol La, expliqua Skagg. Je l'ai trouvée par hasard. Elle vient d'une ville proche de la rivière Sans Poisson. Elle a traversé le désert pour nous voir.

— Comment s'appelle ta ville ? demanda Derk.

— La Cité de la Rivière.

— Elle compte combien d'habitants ? s'enquit Prewger.

— Je ne sais pas. Beaucoup, mais pas tant que ça.

— Quel âge as-tu ? lâcha précipitamment Simit.

— Cinq sans-soleils.

— Tu es venue seule ? intervint Glorr.

— Toute seule.

— Pourquoi es-tu venue ? voulut savoir Prewger.

— Pour voir la Machine du Savoir. »

Aussitôt, ils s'écartèrent comme si elle avait proclamé qu'elle était la déesse de la mort.

« La Machine du Savoir est dangereuse, dit Prewger.

— Personne ne peut s'en approcher, dit Simit.

— Nous la craignons, dit Glorr.

— Elle te détruira », conclut Derk.

Ce à quoi Fa Sol La répondit : « Où est-elle ? »

Ils s'éloignèrent d'elle. Derk appela une Machine Calmante et se fit donner un verre. Prewger se réfugia dans une Machine Protectrice. Simit rejoignit un autre groupe de badauds pour leur chuchoter les réponses de Fa Sol La. Glorr se détourna et baissa la tête.

« Pourquoi avez-vous si peur ? questionna-t-elle.

— Quand la Cité est sortie de terre, ses bâtisseurs ont utilisé la Machine du Savoir pour égaler les dieux. Et les dieux les ont punis. Ils sont sortis de la Machine pleins de haine et ont pris les armes les uns contre les autres. Du coup, les rares survivants ont décrété que plus personne ne franchirait le seuil de la Machine du Savoir.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Comment le saurions-nous ? dit Skagg.

— Montre-moi la Machine. »

Il hésita. Balbutia de vagues paroles de refus.

Elle se colla à lui et frotta son corps contre le sien. Ses dents effleurèrent le lobe de son oreille. Elle fit courir ses ongles sur son dos musclé.

« Montre-moi la machine, répéta-t-elle. Je t'aime, Skagg. Peux-tu me refuser de m'emmener là-bas ? »

Il frémit, envoûté par tant d'étrangeté. À huit sans-soleils, il ne connaissait que trop bien chaque femme de la Cité des Lumières et, tout en la craignant, se sentait irrésistiblement attiré par celle-ci.

« Viens », murmura-t-il.

Ils empruntèrent des boulevards somptueux et des passerelles illuminées, traversèrent des ruisseaux, des bassins et des étangs, passèrent devant des statues tout en pointes et des signaux dansants. C'était une cité magnifique, sans doute la plus belle du monde, et Fa Sol La s'exclamait et soupirait à chaque merveille rencontrée.

« On dit que ceux qui vivent ici ne vont jamais voir ailleurs. Je commence à comprendre pourquoi. As-tu visité d'autres cités, Skagg ?

— Jamais.

— Mais il t'arrive quand même de sortir, non ?

— Oui, pour me promener dans le désert. Mais la plupart des gens ne s'aventurent même pas jusque-là.

— Pourtant... il existe tant d'autres cités, Skagg, tant de gens différents ! Une douzaine de cités, tout un monde ! Tu n'as jamais eu envie de les voir ?

— Nous nous plaçons ici. Nous savons ce que nous voulons.

— C'est sans doute très bien. Mais il n'est pas bon de rester toujours

au même endroit. Ce n'est pas *humain*. Comment ce monde aurait pu se peupler, si nos ancêtres avaient fait comme vous ?

— Ce n'est pas un souci pour moi. La Cité des Lumières prend soin de nous, et nous préférons ne pas sortir. D'ailleurs, la plupart des autres ne doivent guère s'éloigner de leurs villes, puisqu'autant que je me souviens, tu es la première personne à venir de l'extérieur.

— La Cité des Lumières est trop à l'écart. Beaucoup rêvent de venir ici, mais bien peu osent, et plus rares encore sont ceux qui réussissent. Nous allons partout ailleurs. J'ai visité sept cités en plus de la mienne, Skagg. »

Cette idée le troubla profondément.

« Les voyages ouvrent l'esprit, reprit-elle. Ils font découvrir des aspects de soi-même qu'on était loin de soupçonner.

— Nous savons qui nous sommes, répéta-t-il.

— Enfin, vous le croyez... »

Il lui lança un regard noir, se retourna, tendit le bras. « Voici la Machine du Savoir », dit-il, tout content de changer de conversation.

Ils se trouvaient au centre de la grande place pavée, devant la machine. À deux cents pas à l'est s'élevait la colonne d'un noir luisant, flanquée de ses tours protectrices, dont le métal blanc n'était que miroitements. On discernait à peine l'emplacement de la porte. Au sommet de la colonne des lumières colorées clignotaient, sautillaient, parcourant toute la gamme du spectre comme elles l'avaient toujours fait depuis au moins mille ans.

— Par où on entre ? demanda-t-elle.

— On n'entre pas.

— Moi, je vais entrer. Et je veux que tu viennes avec moi, Skagg. »

Il s'esclaffa. « Ceux qui entrent meurent aussitôt.

— Mais non. La machine apprend l'amour. Elle t'ouvre à l'univers. Elle t'éveille l'esprit. Nous avons des livres là-dessus. Nous *savons*.

— La machine tue.

— C'est un mensonge, Skagg, inventé par des gens remplis de haine. Ils voulaient que personne ne puisse profiter des bienfaits de la Machine. Ce n'est pas la première fois que des hommes interdisent le bien par crainte de l'amour. »

Skagg sourit. « J'ai peur de la mort, pas de l'amour. Entre dans la machine, si tu veux. Je t'attendrai ici. »

Les yeux de Fa Sol La étincelèrent de colère et de mépris. Sans un mot elle traversa la place. Il la regarda, admirant sa sveltesse, le jeu de ses muscles. Il ne croyait pas qu'elle entrerait dans la machine.

Elle franchit la zone du Respect, la zone de l'Obéissance, la zone de la Contemplation, et entra dans la zone de l'Approche. Loin de s'arrêter là, elle franchit la zone du Péril, et quand elle pénétra dans la zone de l'Impiété, il jura et se lança à sa suite en lui criant de faire

halte.

Voilà qu'elle abordait les marches luisantes. Les gravissait. Posait la main sur la porte coulissante.

« Attends ! hurla-t-il. Non ! Je t'aime !

— Alors, viens avec moi.

— Elle va nous tuer !

— Eh bien, adieu. » Et elle pénétra dans la Machine du Savoir.

Skagg s'effondra sur les grossiers pavés rouges de la zone de l'Approche et resta là à sangloter, face contre terre, les doigts griffant les pierres, se rappelant combien, sous une apparence fragile et vulnérable, elle était forte et énergique, se rappelant ses petits seins et ses cuisses maigres, et aussi cette étrangeté qu'il aimait en elle. Pourquoi avait-elle choisi de se suicider de cette façon ?

Longtemps après, il se releva et commença à s'éloigner. La nuit était tombée, les premières lunes brillaient déjà. Son impression d'une perte irrémédiable lui laissait un goût amer dans la bouche.

« Skagg ? » appela-t-elle.

Elle se tenait sur les marches de la Machine du Savoir. Elle courut vers lui, l'air de voler au-dessus du sol, le visage empourpré, les yeux radieux.

« Tu as survécu ? marmonna-t-il. Tu en es sortie ?

— Ils mentaient, Skagg. La Machine ne tue pas. Elle est là pour aider. C'est merveilleux, Skagg.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Des voix te parlent. Elles te disent ce que tu dois faire. Tu poses un truc en métal sur ta tête, le feu jaillit dans ton cerveau, et tu vois, Skagg, tu vois tout pour la première fois.

— Tout ? Comment ça, tout ?

— La vie. L'amour. Les étoiles. Les relations qui soudent les êtres entre eux. Tout est là. L'extase. C'est comme faire l'amour avec une planète entière. L'extase. Tu vois les composantes de la vie, et quand tu émerges, tu as envie que tout le monde les voie aussi, pour qu'ils n'aient plus à tourner en rond, infirmes et diminués. Je n'ai fait qu'un petit essai. Tu peux te brancher à différents niveaux d'intensité, en douceur ou à fond, comme tu veux. Mais quand ça vient, tu commences à comprendre. Tu es enfin en harmonie. Tu reçois des signaux de l'univers. Ça te déverrouille, Skagg. Oh, viens avec moi à l'intérieur, veux-tu ? J'ai envie d'y retourner et d'y aller plus à fond. Et je veux que tu partages ça avec moi. »

Il se déroba à la main qui l'agrippait. « J'ai peur.

— Il ne faut pas. Je suis entrée. Je suis ressortie.

— C'est interdit.

— Parce que c'est bien, Skagg. Il y a toujours eu des gens pour interdire aux autres de connaître tant de bonheur. Une fois que tu y

auras eu accès, tu comprendras pourquoi. Tu verras quel pouvoir ont la haine et l'amertume – et tu sauras comment t'élever vers le ciel et échapper à ce pouvoir. »

Elle le tira par le bras. Il recula. « Je ne peux pas.

— As-tu tellement peur de mourir ?

— On nous dit que la machine transforme les gens en monstres.

— Ai-je l'air d'un monstre ?

— On nous dit qu'il y a certaines choses que nous devons ignorer à jamais.

— Ce sont ceux qui disent cela qui sont les véritables monstres, Skagg.

— Peut-être. Peut-être. Mais je ne peux pas. Regarde... ils sont tous là en train de nous observer. Tu les vois, là, dans les coins sombres ? Toute la Cité des Lumières est là. Comment pourrais-je entrer ? Comment pourrais-je me livrer à une telle abomination quand tout le monde...

— Je te plains, dit-elle à voix basse. Avoir peur de l'amour... se fermer à la connaissance...

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— Skagg, fit-elle posément, je vais y retourner, et cette fois, je vais demander tout ce qu'on peut me donner. S'il y a un peu d'amour en toi, suis-moi. Je t'attendrai à l'intérieur. Ensuite, nous partirons ensemble... nous visiterons ensemble toutes les cités du monde. »

Il secoua la tête.

Elle s'approcha de lui. Il fit un bond en arrière, comme s'il avait craint qu'elle ne l'entraîne de force, mais elle se contenta de déposer un baiser sur ses lèvres, les effleurant à peine, avant de tourner les talons pour revenir dans la machine.

Il ne la suivit pas, mais ne s'en alla pas non plus.

Les lunes traversèrent le ciel, et la sphère de pluie passa sur la cité, suivie par les oiseaux de nuit. Une Machine Taxi s'approcha et lui proposa de le ramener chez lui. La lumière rouge du soleil matinal commença à strider le ciel. La porte de la Machine du Savoir ne s'ouvrait pas, Fa Sol La se trouvait toujours à l'intérieur. Skagg était désormais seul sur la place.

Je t'attendrai à l'intérieur, avait-elle dit.

Les autres, ses amis, ses voisins, étaient rentrés chez eux pour dormir. Il était rigoureusement seul. Au lever du soleil, il s'avança jusque dans la zone du Péril et y resta une heure avant de s'aventurer dans la zone de l'Impiété. Quand la chaleur du matin fut à son comble, il se retrouva en train de gravir les marches avec un certain calme et d'ouvrir la porte de la Machine du Savoir.

« Bienvenue au Centre Thérapeutique Sept », dit une voix grave au-dessus de lui. Elle parlait la Langue, mais avec un accent encore plus

inhabituel que celui de Fa Sol La. « Pour la séance d'expansion sensorielle élémentaire, veuillez prendre à gauche. Des casques vous attendent le long du mur. Choisissez-en un à votre convenance, placez-le sur votre tête et...

— Où est la jeune fille ? » demanda Skagg.

La voix continua de débiter ses instructions. Sans en tenir compte, il prit à droite un couloir incurvé qui faisait le tour de la colonne. Il la trouva derrière la courbe, les yeux grands ouverts sous son casque, mais comme figée contre le mur auquel elle était adossée, étrangement pâle, étrangement calme. Il colla son oreille entre ses seins mais n'entendit rien. Quant à sa peau, elle semblait déjà gagnée par le froid. Elle ne cilla pas quand les doigts de Skagg s'approchèrent de ses yeux.

Son visage arborait une telle expression de joie qu'il avait du mal à en supporter la vue.

La voix déclara : « En début de traitement, un faible niveau de stimulation est recommandé. Nous vous demandons donc de ne pas rechercher un degré d'intensité supérieur à ce que vous êtes capable, à ce stade, de... »

Skagg ôta le casque dont Fa Sol La s'était munie. Il la souleva dans ses bras, remarquant qu'elle ne pesait presque rien. Délicatement, il la déposa sur le sol. Puis il prit un autre casque sur le râtelier et le tint un long moment entre ses mains, écoutant les instructions et se remémorant les paroles de la jeune fille – *extase... t'élever vers le ciel...* –, comparant tout ce qu'il voyait ici avec ce que chacun avait toujours dit de la Machine du Savoir. Enfin, il reposa le casque sans l'utiliser, reprit le corps dans ses bras et l'emporta dehors.

Comme il descendait les marches, il s'aperçut que les autres étaient revenus et le regardaient bouche bée.

« Tu étais dans la machine ? demanda Simit.

— Oui.

— Elle a tué la fille et t'a épargné ? s'étonna Derk.

— Elle l'a utilisée. Pas moi. Tout d'abord, elle ne s'en est servie qu'un petit peu, puis elle a voulu aller trop loin et ça l'a tuée. » Skagg continuait de marcher tout en parlant. Les autres suivaient.

« Rien que de pénétrer dans la Machine, c'est la mort assurée, déclara Prewger.

— C'est faux, répliqua Skagg. On peut entrer sans danger. C'est en se servant de la Machine qu'on meurt. En s'en servant mal.

— Pauvre idiot, dit Glorr. La voilà bien punie.

— Peut-être, concéda Skagg. Mais la machine nous donne l'amour. La machine nous donne la bonté. »

Il déposa le corps sur les pavés et appela une Machine à Tout-faire. Il lui donna le bagage de la jeune fille en demandant qu'on l'équipe

d'une Machine à Eau, d'une Machine Alimentaire et d'une Machine Protectrice. La Machine à Tout-faire revint peu après avec le sac. Après en avoir examiné le contenu, Skagg l'accrocha à son épaule. Puis il reprit le corps dans ses bras et se remit en marche.

« Où l'emportes-tu ? demanda Glorr.

— Dans le désert. Où elle pourra reposer en paix.

— À ton retour, tu iras encore dans la Machine ? questionna Simit.

— Je ne reviendrai pas de sitôt. Je veux voyager. Aller d'abord à la Cité de la Rivière, puis peut-être dans d'autres cités. Et quand j'en aurai trouvé le courage, quand je saurai qui je suis réellement et ce que je veux réellement être, je reviendrai et j'entrerai dans la Machine pour l'utiliser comme elle doit l'être. Et rien ne sera plus comme avant dans la Cité des Lumières. »

Il pressa le pas et, les laissant en arrière, se dirigea vers les Immeubles Vides et la plaine de sable rouge. Il se demandait combien de temps il lui faudrait pour atteindre la rivière Sans Poisson et s'il trouverait là-bas une nouvelle Fa Sol La.

Immobiles, ses amis le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il soit hors de vue.

« Il est devenu fou, dit Prewger.

— Et dangereux, dit Glorr.

— Feriez-vous une chose pareille ? demanda Simit.

— Quoi ? Entrer dans la machine ou aller dans une autre cité ? dit Derk.

— Les deux.

— Sûrement pas, dit Derk.

— Sûrement pas, répéta Glorr. Je sais qui je suis. Je sais ce que je veux être.

— Oui, dit Simit en réprimant un frisson. Pourquoi ferions-nous des choses pareilles ? Nous savons qui nous sommes.

— Nous savons ce que nous voulons être », ajouta Prewger.

MARTEL EN TÊTE

Durant les derniers mois de l'année 1969, ayant achevé de me remettre de la lassitude qui s'était abattue sur moi après l'incendie, j'ai atteint ma vitesse de croisière. J'enchaînais les romans sans interruption (Les Profondeurs de la Terre(26), La Tour de verre(27) et Le Fils de l'homme(28) en 1969, Les Monades urbaines(29), Le Temps des changements(30) et L'Homme programmé(31) en 1970 – en plus d'un énorme essai sur le mythe du Prêtre Jean). Ces livres m'accaparaient, et ma production de nouvelles en souffrit beaucoup.

Toutefois, je me laissais parfois convaincre d'en écrire une. Mon ami Ben Bova s'est ajouté à la liste déjà longue des éditeurs d'anthologies publiant des textes inédits avec un recueil intitulé Many Worlds of Science Fiction, en réclamant avec insistance que mon nom figure au sommaire. Son vœu a été exaucé : fin 1969 j'ai marqué une pause après la frénésie psychédélique du Fils de l'homme pour écrire « Martel en tête », destiné à Ben. Depuis, j'attends que quelqu'un en fasse un film.

Ce fut par accident que le Vsiir embarqua à bord du vaisseau en partance pour la Terre. Il n'avait nullement l'intention de passer des vacances sur une planète humide et crasseuse. Mais il était dans sa phase métamorphique, et passait donc par la période d'altérations désordonnées qui commence avec l'hiver ; et il était monté tellement haut dans le spectre qu'il en devenait invisible pour les yeux terriens. Certes, un observateur doué aurait peut-être pu percevoir de temps en temps une légère palpitation fugace et violacée, l'équivalent vsiiir d'un ronflement, lorsqu'il sortait momentanément de l'ultraviolet ; mais encore aurait-il fallu qu'il sache où regarder, et à quel moment précis. L'homme d'équipage qui se rendit responsable de cet embarquement fortuit dans la soute n'eut même pas l'idée qu'il pût y avoir quelque chose d'invisible endormi sur une des caisses bien alignées composant la cargaison. Il se contenta de passer ces dernières en revue en collant sur chacune un nodus de flottage avant de les envoyer vers le haut de la paroi gravifique, en direction d'une écoutille béante. La cinquième caisse fut celle où le Vsiir avait justement décidé de faire un petit somme. Le spationaute ignorait que, ce faisant, il avait offert un

passage gratuit pour sa planète à un organisme extraterrestre. Le Vsiir ne le savait pas davantage, du moins jusqu'à ce que le sas se referme et que des bouches d'aération se mettent à filtrer en sifflant un mélange gazeux oxygène-azote. Or le Vsiir ne pouvait pas respirer ce mélange-là ; toutefois, étant comme on l'a vu en période de métamorphose, il sut s'adapter rapidement et efficacement aux vapeurs âcres et piquantes qui s'insinuaient jusque dans ses cellules. Pour lui, l'étape suivante consista à élaborer une série de scanners à spectre total afin de se renseigner sur ce nouvel environnement. En l'espace de quelques minutes, le Vsiir présentait :

- qu'il se trouvait dans un vaste espace plongé dans l'obscurité contenant un grand nombre de boîtes à l'intérieur desquelles étaient stockés divers produits minéraux et végétaux originaires de sa planète, principalement des branches de vert-feu, mais aussi d'autres éléments sans aucune valeur perceptible pour lui ;

- que cet espace était clos par une double paroi de métal incurvée ;

- que juste derrière cette paroi se trouvait une zone d'atmosphère zéro comme on en trouve entre deux planètes ;

- que la totalité de ce système fermé était en train de subir une accélération ;

- donc, qu'il s'agissait d'un vaisseau spatial s'éloignant rapidement du monde des Vsiirs, et qu'en fait il s'en trouvait déjà à dix diamètres planétaires, le fossé se creusant de manière alarmante de seconde en seconde ;

- qu'à ce stade, il était impossible de s'en échapper, même pour un Vsiir en pleine métamorphose ;

- et que sauf à convaincre l'équipage de faire machine arrière, il allait devoir accomplir un long et pénible voyage vers un monde inconnu et sans doute épouvantable où la vie serait au mieux malaisée, voire très risquée. Il s'y trouverait douloureusement coupé du rythme de sa civilisation. Il manquerait la Fête de la métamorphose. Il manquerait la Sainte Éclipse. Il ne pourrait pas prendre part à la Marée Montante du printemps à venir. Bref, il allait souffrir mille maux.

Il y avait six humains à bord. Le Vsiir étendit ses percepticules afin de sonder leurs esprits. Les humains fréquentaient sa planète depuis de nombreuses années, mais il ne s'était jamais donné la peine d'entrer en contact avec eux ; d'un autre côté, il ne s'était jamais retrouvé dans une situation aussi périlleuse. Il émit donc un tentacule mental instable qui erra dans les coursives à la recherche d'intelligences humaines. Par ici, peut-être ? Un foyer d'activité électrique à l'intérieur d'une sphère osseuse. Un esprit, un esprit ! Et dynamique, avec ça. Mais apparemment protégé par une espèce de

mur ; le Vsiir s'y heurta et rebondit. Il en fut tout étonné, tout perturbé. Quel genre de créatures pouvaient ainsi fermer leur esprit au contact mental ordinaire ? Le Vsiir poursuivit son exploration et tomba sur un nouvel esprit, également fermé, puis un autre, et encore un autre. La panique s'empara de lui. Sa mante frémit ; ses radiations énergétiques tombèrent tout en bas du spectre visible, puis remontèrent nerveusement jusqu'aux plus courtes longueurs d'onde. Même son apparence physique subit une rapide succession de métamorphoses involontaires qui lui causèrent une gêne indicible. Il dut passer de la forme sphérique à la forme cubique, puis au chaos complet avant de pouvoir reprendre le contrôle de son organisme ; à ce moment-là il n'était plus qu'un entrelacs de fibres dont la cohésion n'était maintenue que par un filament d'ego animé de battements réguliers. Il se contraignit résolument à réintégrer la forme sphérique puis à reprendre sa fouille systématique du vaisseau, non sans se rendre compte que sa planète natale était à présent à une demi-unité stellaire de distance. C'était désormais sans espoir ; pourtant, par acquit de conscience, il persista à sonder l'esprit des membres de l'équipage. Mais même s'il réussissait à établir le contact, comment leur faire comprendre à quel point sa situation était critique ? Et pourquoi les humains seraient-ils disposés à l'aider ? Cela ne l'empêcha pas de passer le vaisseau au crible. Et c'est alors que...

Ah ! Enfin un esprit ouvert. Pas la moindre trace de mur autour. Miracle ! Débordant de joie et de surprise, le Vsiir s'empressa d'établir le contact rapproché et d'y déverser ses tourments.

Je vous en prie, écoutez. Organisme non humain en détresse embarqué accidentellement à bord durant chargement. Métaboliquement et psychologiquement inadapté à la survie prolongée sur Terre. Supplie qu'on lui pardonne le dérangement mais demande prompt retour sur planète natale récemment désertée, regrette perturbations au niveau calendrier expéditions mais espère que cette inestimable faveur ne se révélera pas impossible à accorder. Comprenez-vous la présente émission ? Organisme non humain en détresse embarqué accidentellement...

Le lieutenant Falkirk avait hérité de la première période de repos après mise en flottage. Ce n'était d'ailleurs que justice : il s'était tout de même échiné à superviser l'embarquement de la cargaison, à poser un nodus sur chaque caisse puis à entrer le manifeste de transit dans l'ordinateur. Maintenant qu'on était à nouveau dans l'espace, il pouvait bien dormir un peu pendant que les autres s'acquittaient des corvées liées au flottage. Aussi s'installa-t-il dans son berceau pour six bonnes heures de sommeil dès que le vaisseau fut sur son erre. Il sentait tournoyer autour de leur axe les six absorbeurs de gravité qui avalaient la force d'inertie et fournissaient son accélération au

vaisseau, celui-ci flottant vers la Terre à une vitesse qui atteindrait le niveau galactique avant même que le lieutenant ne se réveille. Il sombra progressivement dans la torpeur. L'expédition avait été rentable : on avait emmagasiné assez d'écorce de vert-feu dans la soute pour sauver la Terre de dix nouvelles résurgences de la peste moléculaire, sans compter une abondance de substances médicinales en puissance et tout un tas d'échantillons minéraux intéressants, outre les... À ce stade Falkirk s'endormit. L'espace d'une demi-heure, l'esprit libéré et le corps détendu, il profita d'un sommeil réparateur.

Jusqu'à ce qu'un rêve sinistre vienne éclater comme une bulle dans sa tête.

Une clarté solaire d'un violet foncé, diffuse et pourtant génératrice de chaleur brûlante. Quelque chose d'insaisissable chatouillant la périphérie de son esprit. Il gît sur une grosse pierre plate dans un désert calciné. Il ne peut pas bouger. Il a de plus en plus de mal à respirer. La gravité exerce sur lui une traction terrible qui le plie puis le rompt ; ses os cassent d'un coup. Autour de lui se meuvent des formes encagoulées qui le montrent du doigt en riant et en échangeant de vagues commentaires dans une langue inconnue. Sa peau fond et acquiert une texture nouvelle : des piquants dignes d'un porc-épic pointent tout à coup sous sa peau et la percent, jaillissant bientôt par tous ses pores. Il y a devant son visage une maigre main écarlate aux doigts racornis évoquant des pinces de crabe. Elle gratte. Gratte. Gratte. Son sang ruisselle entre les piquants, épais et paresseux. Il frémit, cherche à se redresser en position assise... il lève la main et des lambeaux entiers de chair tremblotante restent collés à la pierre plate... il s'assoit enfin...

Et, dans un grand cri, s'éveille en tremblant de la tête aux pieds.

Ses yeux s'habituent peu à peu à la lumière tandis que son hurlement continuait de résonner à ses oreilles. Le lieutenant-capitaine Rodriguez le secouait par l'épaule.

« Ça va, mon vieux ? »

Falkirk voulut répondre, mais les mots ne venaient pas. *Choc hallucinatoire*, se dit-il comme si une partie de son esprit essayait de convaincre le reste que le cauchemar était fini. Il avait été entraîné pour surmonter les crises ; il se disciplina aussitôt et débita mentalement un compte à rebours rapide, ainsi qu'on le lui avait appris ; n'empêche qu'il était drôlement ébranlé.

« Un mauvais rêve, fit-il d'une voix éraillée. De première bourre. Jamais eu de cauchemar aussi réaliste. »

Rodriguez se détendit. Il n'allait tout de même pas se mettre dans tous ses états pour un simple mauvais rêve. « Tu veux un somnifère ? »

L'autre secoua la tête. « Non merci, ça ira. »

Mais l'effet du cauchemar se prolongeait. Il lui fallut plus d'une

heure pour retrouver le sommeil, et de surcroît un sommeil léger, agité, comme si son esprit se tenait sur ses gardes en vue d'un éventuel retour des mêmes terrifiantes fantasmagories. Cinquante minutes avant l'heure programmée de son réveil, il en fut tiré par un cri épouvantable à l'autre bout de la cabine.

Le lieutenant-capitaine de vaisseau Rodriguez faisait un cauchemar.

Quand le vaisseau accomplit son atterrissage post-flottage, un mois plus tard, on lui fit automatiquement subir les procédures habituelles de décontamination avant que qui que ce soit, ou quoi que ce soit, ne puisse sortir de l'astroport. Pour cela, on ceignit sa coque d'enduits étanches destinés à étouffer sur place tout micro-organisme susceptible d'en avoir profité pour passer de son monde à la Terre ; après avoir franchi le sas de sécurité, les hommes d'équipage passèrent directement en chambre de quarantaine, sans le plus petit séjour à l'air libre. On pompa l'atmosphère du vaisseau pour lui faire subir en isolement total un cycle de purification complet, et l'intérieur du navire passa tout entier par six phases de stérilisation successives, en commençant par un quart d'heure en vide absolu pour finir sur une heure de bombardement neutronique.

L'ensemble représenta un certain désagrément pour le Vsiir, qui arrivait en bout de phase énergétique, notamment à cause des déceptions répétées qu'il avait rencontrées à chaque tentative pour communiquer avec les humains ; en plus, il était à présent contraint de s'adapter à toute une gamme d'environnements désagréables sans qu'il lui soit possible de se reposer dans l'intervalle. Les organismes les plus adaptables se fatiguent aussi, à la longue. Et quand le personnel de décontamination de l'astroport fut enfin disposé à déclarer le vaisseau vierge de toute vie extraterrestre, le Vsiir était très, très fatigué.

La même atmosphère oxygène-azote se répandit dans la soute. Par rapport à tout ce qu'on venait de lui faire subir, il l'accueillit avec soulagement. L'écoutille était ouverte et des débardeurs positionnaient les caisses en vue du flottage au sol jusqu'au dôme de manutention. Le Vsiir en profita pour déployer quelques membres et descendre tant bien que mal à terre. Il se retrouva sur un tablier de béton aux vastes proportions, entouré de bâtiments également impressionnants. Un soleil jaune brillait dans un ciel bleu ; les infrarouges rebondissaient en tous sens mais le Vsiir s'empessa de prendre les mesures nécessaires pour compenser l'arrière-goût amer d'hydrocarbures souillant l'atmosphère, plus la pollution sonore effrayante, plus le poids de la nostalgie qui menaça subitement sa stabilité organique lorsqu'il découvrit ce monde dans toute sa décourageante étrangeté. Comment faire pour rentrer chez lui ? Comment établir le contact ? Il

ne sentait que des esprits clos, scellés comme des grains dans leur balle. Certes, ils s'ouvraient de temps en temps, mais sans pour autant se montrer enclins à recevoir son message.

Ici, peut-être, ce serait différent. Les six premiers humains étaient peut-être, pour une raison inconnue de lui, de médiocres communicants. Il pouvait trouver maintenant des esprits plus réceptifs. Possible. Tout près de désespérer, le Vsiir traversa rapidement la piste d'atterrissage et se glissa dans le premier bâtiment où il pressentit la présence d'esprits ouverts. Il contenait des centaines d'humains sur de multiples étages, et les esprits disponibles y étaient éparpillés très loin les uns des autres. Ayant localisé le plus proche, il l'effleura du bout de son mental, anxieux mais plein d'espoir, et surtout avec le plus grand sérieux. *Je vous en prie, écoutez. Je ne vous veux aucun mal. Suis un organisme non humain arrivé sur votre planète dans des circonstances infortunées, et ne désire qu'une chose : regagner au plus vite mon propre monde...*

À l'hôpital de l'astroport, Long Island, l'aile de cardiologie était située au rez-de-chaussée, sur l'arrière, afin que les patients puissent bénéficier de la flottothérapie sans que cela entraîne de perturbations au niveau des ratios gravitationnels dans le reste du bâtiment. Comme toujours, l'établissement était plein à craquer : les croiseurs stellaires débarquaient toujours des gens malades, et pour la plupart, on les hospitalisait sur place afin de garantir leur propre sécurité ; l'aile de cardiologie en recevait plus que sa part. Pour le moment, elle comptait une dizaine de victimes d'infarctus attendant une greffe, neuf convalescents post-greffe, cinq accidents cardio-vasculaires en stase artificielle d'urgence, plus trois sujets en voie de régénération des tissus ventriculaires, un patchage aortique et une dizaine d'autres cas. La majorité des patients était en flottage, ce qui avait pour effet de réduire la pression gravitationnelle sur leurs tissus lésés – sauf les régénératifs, qui, au contraire, subissaient une gravité normoterrestre afin que, justement, leur cœur tout neuf acquière une résistance, une robustesse appropriées. L'hôpital avait une excellente réputation, et un des taux de mortalité les plus bas de tout l'hémisphère.

Aussi la mort de deux patients dans la même matinée causa-t-elle un choc non négligeable parmi le personnel soignant.

À 9 h 17, un voyant rouge se mit à clignoter sur le moniteur de Mme Maldonnado, 87 ans, post-greffe en convalescence jusque-là sans problème. Endocardite aiguë contractée au retour d'une croisière dans le système de Jupiter ; à son âge, elle ne possédait plus assez de vitalité pour encaisser tout le processus de régénération tissulaire sous impulsion génétique, mais on lui avait greffé un cœur artificiel qui, pendant quinze jours, avait fonctionné à merveille. Et voilà que tout à

coup, c'était à n'y rien comprendre : le centre de contrôle de l'hôpital recevait d'elle une foule de téléparamètres alarmants – activité valvulaire : néant ; tension artérielle : néant ; activité respiratoire : néant ; activité cardiaque : néant ; tout était retombé à néant, néant, néant ! L'électro-encéphalogramme montrait un pic très prononcé, comme si elle avait subi un choc brutal et soudain, suivi d'une minute ou deux d'arythmie cardiaque, elle-même se soldant par la cessation de toute activité cérébrale. L'appareillage de réanimation automatique, autant chimique qu'électrique, s'était mis en marche bien avant que le personnel n'arrive au chevet de la malade, mais celle-ci était déjà dans un état irrécupérable : hémorragie cérébrale massive totalement imprévisible, ayant entraîné des lésions irréversibles.

À 9 h 28 survint le second décès : M. Guinness, 51 ans, en convalescence postopératoire depuis trois jours après une embolie coronarienne. Même succession d'événements. Une grave secousse ébranlait le système nerveux, suivie d'une réaction physiologique instantanée et fatale. Tentatives de réanimation sans effet. Personne ne pouvait fournir d'explication satisfaisante au décès de M. Guinness. Comme Mme Maldonnado, au moment de l'accident fatal il dormait paisiblement, et tous ses paramètres vitaux étaient corrects.

« C'est comme si on était venu leur crier *bouh !* dans les oreilles », maugréa un des médecins en examinant les tracés. Il désigna celui de l'E.E.G., particulièrement erratique. « Ou comme s'ils avaient fait un cauchemar insupportablement réaliste dont ils n'auraient pu encaisser la surcharge sensorielle. Pourtant, il n'y a pas eu le moindre bruit dans le service. Et que je sache, les cauchemars ne sont pas contagieux. »

Le Pr Peter Mookherjii, chef de clinique au service de neurologie, entamait sa visite matinale au sixième étage quand la voix douce de son annonceur, maintenu derrière son oreille par un adhésif, lui demanda de se présenter immédiatement au bâtiment d'isolement. Il fronça les sourcils. « Ça ne peut pas attendre ? C'est le moment de la journée où j'ai le plus à faire, et...

— Vous êtes prié de vous y rendre sur-le-champ.

— Écoutez, j'ai ici une jeune comateuse dont la séance de thérapie doit démarrer dans un quart d'heure, et elle compte sur ma participation. Je représente son seul lien avec le monde. Si je ne suis pas là au moment où elle...

— Vous êtes demandé séance tenante, docteur.

— Je ne vois pas pourquoi on a besoin de toute urgence d'un neuropathologiste à l'isolement. Laissez-moi au moins m'occuper de la jeune fille, et dans trois quarts d'heure je peux être sur place.

— Docteur, il faut que vous... »

Décidément, inutile de discuter avec les machines. Le médecin fit un effort pour se maîtriser. Dans sa famille, on s'emportait facilement ; c'était une des caractéristiques des Mookherjii, avec un goût prononcé pour le curry ultra-épicé et un talent particulier pour la télépathie. Furieux, il attrapa un terminal, s'identifia et ordonna au centre de contrôle de l'hôpital de reprogrammer tout son emploi du temps de la matinée. « Introduisez quelque part un retard d'une demi-heure, jeta-t-il. Je n'y peux rien. Débrouillez-vous. Je suis réquisitionné par le personnel de l'Isolement. » L'ordinateur se montra assez attentionné pour lui fournir un buggy automatique qui le transporta en trois minutes à l'autre bout de l'astroport, mais en débarquant il était encore très en colère. À l'entrée, le scanner vérifia son badge, puis une des innombrables voix du centre de contrôle lui déclara solennellement : « Vous êtes attendu en salle 403, docteur. »

Il s'agissait d'une salle d'interrogatoire à cheval sur deux secteurs : le fond appartenait au noyau central du service Isolement, et l'avant à la zone publique du bâtiment, les deux étant séparés par une épaisse paroi en verre. Derrière celle-ci, six spationautes hagards affalés sur des canapés, tandis que dans la section ouverte, trois membres du personnel rattachés à l'astroport faisaient les cent pas. Mookherjii se calma en constatant que l'un d'eux était un vieil ami de faculté, Lee Nakadaï. Mince, le Japonais pouvait avoir un an de plus que lui, c'est-à-dire dans les 28 ou 29 ans ; ils se retrouvaient à l'occasion pour déjeuner au réfectoire de l'astroport. En outre, au début de l'année, ils avaient fréquenté ensemble deux jumelles originaires des Philippines. Toutefois, la masse de travail qui les accablait les avait empêchés de se voir depuis plusieurs mois.

Nakadaï alla directement au cœur du sujet. « Pete, tu as déjà entendu parler d'épidémie de cauchemars ?

— Hein ? »

Désignant les hommes derrière la paroi vitrée, Nakadaï reprit : « Ces gars-là sont rentrés de l'étoile de Norton il y a deux ou trois heures. Ils étaient allés chercher un chargement d'écorce de vert-feu. Physiquement, ils sont en parfaite santé et je n'aurais aucune raison de les garder mis à part un drôle de phénomène : ils sont tous dans un état d'épuisement nerveux extrême qu'ils attribuent eux-mêmes au manque quasi total de sommeil pendant le trajet de retour, c'est-à-dire un mois. Et la raison de cette insomnie, d'après eux, c'est qu'ils ont tous fait – j'ai bien dit tous – des cauchemars terrifiants chaque fois qu'ils fermaient l'œil. J'ai trouvé ça tellement étrange que j'ai préféré demander un bilan neuropathologique au cas où ils auraient contracté une infection cérébrale quelconque. »

Mookherjii prit un air soucieux. « Et c'est pour ça que tu m'arraches de toute urgence à mon service, Lee ?

— Va leur parler, rétorqua l'autre. Je pense qu'ils vont te donner la frousse. »

Mookherjii enveloppa les spationautes d'un regard furibond. « Puisque c'est comme ça... Alors, qu'est-ce que c'est que ces cauchemars ? »

Le premier à répondre fut un officier osseux et de haute taille qui se présenta comme étant le lieutenant Falkirk. « J'ai été le premier affecté. Tout de suite après le flottage. J'ai bien failli craquer. C'était comme si... eh bien, comme si quelque chose m'effleurait l'esprit en le remplissant de pensées bizarres. Et tout le temps que ça durait, j'avais l'impression que c'était parfaitement réel – j'étouffais, je sentais mon corps se transformer en quelque chose d'inconnu, mon sang coulait à flots par tous les pores de ma peau... » L'homme haussa les épaules. « Enfin, c'était comme dans tous les cauchemars, mais en dix fois plus réaliste. Non, *cinquante* fois ! Et quelques heures plus tard, voilà que le lieutenant-capitaine Rodriguez fait le même genre de rêve. Avec des images différentes, mais des effets similaires. Puis, l'un après l'autre, tous les membres de l'équipage ont commencé à se réveiller en hurlant dès qu'ils prenaient leur tour de repos. Deux d'entre nous ont fini par passer trois semaines sous pilules euphorisantes. Nous sommes des types plutôt stables, vous savez, docteur. Nous sommes formés pour encaisser à peu près n'importe quoi. Je crois qu'un civil aurait craqué pour de bon sous l'influence de rêves pareils. Plus en raison de leur intensité, leur réalisme, que des visions proprement dites.

— Et ces mauvais rêves sont revenus vous hanter pendant toute la traversée ? s'enquit Mookherjii.

— À chaque quart sans exception. À tel point qu'on avait peur de s'assoupir, sachant quels démons se mettraient à rôder dans nos têtes dès que nous serions endormis. Ou alors, on s'assommait à coups de somnifères. Ce qui ne nous empêchait pas de faire ces rêves, d'ailleurs, malgré la dose abrutissante qui aurait normalement dû supprimer toute activité onirique. La maladie du cauchemar, docteur. Une épidémie de mauvais rêves.

— À quand remonte le dernier épisode ?

— À notre dernière période de sommeil avant le flottage à terre.

— Aucun d'entre vous n'a dormi depuis que vous avez débarqué ?

— Non », répondit Falkirk.

Un des cinq autres intervint : « Mon camarade ne s'est peut-être pas bien fait comprendre, docteur. Ces rêves, c'était la mort. C'était à en devenir cinglé. Nous avons eu de la chance de rentrer sains d'esprit. En admettant que ce soit le cas. »

Mookherjii se mit à pianoter pensivement en fouillant dans son expérience passée. Avait-il déjà rencontré un cas semblable ? Rien ne lui revenait. Il avait étudié de nombreux cas d'hallucination collective

– des foules entières qui s'étaient convaincues d'avoir vu des dieux, des démons, des miracles, des morts qui se relevaient ou des symboles de feu dans le ciel. Mais des hallucinations en série qui se produisaient sans relâche à chaque tour de garde chez tout un équipage de spationautes aguerris et pétris de sens pratique... Ça n'avait ni queue ni tête.

« Pete, commenta Nakadaï, ces hommes avancent une hypothèse. Ce n'est qu'une supposition un peu folle, mais qui sait...

— De quoi s'agit-il ? »

Falkirk eut un petit rire gêné. « Je dois dire qu'elle est un peu tirée par les cheveux, docteur.

— Allez-y quand même.

— Eh bien, une créature originaire de la planète où nous nous sommes posés a pu s'embarquer à notre insu. Une créature douée de... télépathie. Elle nous aurait tripoté l'intérieur de la tête chaque fois que nous étions endormis. Ce que nous avons interprété comme des cauchemars était peut-être en fait cette chose nichée dans nos esprits.

— Il se peut que ce truc ait fait le voyage avec nous jusqu'ici, renchérit un autre. Et qu'il se trouve encore à bord. S'il ne se balade pas déjà quelque part en ville.

— Le "Monstre Invisible Terrorisant les Foules" ? fit Mookherjii avec un petit sourire. Ça, j'ai un peu de mal à l'avaler.

— Les êtres télépathes, ça existe, rétorqua Falkirk.

— Je suis bien placé pour le savoir, coupa sèchement le médecin. J'en fais moi-même partie.

— Excusez-moi si je vous ai...

— Mais ça ne m'incite pas pour autant à débusquer un télépathe derrière chaque buisson. D'ailleurs, je n'exclus pas votre hypothèse de quelque dangereux envahisseur extraterrestre. Seulement, il me semble beaucoup plus probable que vous ayez contracté là-bas quelque inflammation du cerveau. Une affection virale, une encéphalite qui se manifesterait sous forme d'hallucinations. » Les spationautes eurent l'air troublés. Manifestement, ils préféraient être victimes d'un monstre mystérieux que d'un virus inconnu logé à l'intérieur de leur cerveau.

« Je n'affirme rien, entendez-moi bien, poursuivit Mookherjii. Je ne fais que jouer avec différentes hypothèses. Nous en saurons davantage quand nous aurons effectué quelques examens. » Il consulta sa montre, puis reprit à l'intention de Nakadaï : « Il n'y a pas grand-chose que je puisse faire pour l'instant, Lee. De plus, je dois retourner auprès de mes patients. Qu'on me prépare ces gaillards pour la batterie complète de tests neuropsychologiques. Qu'on me fasse parvenir les résultats à mon bureau dès qu'ils seront disponibles. Échelonne les examens de manière à leur permettre de dormir, deux par deux, après chaque série

– je t'enverrai un technicien qui t'aidera à régler les appareils de télémetrie. En cas de cauchemar, je veux être immédiatement averti.

— Entendu.

— Et fais-leur signer une décharge pour examen télépathique. Je leur ferai subir une sonde mentale préliminaire ce soir, quand j'aurai vu les bilans cliniques. Naturellement, tu les maintiens en isolement total. Ce truc est peut-être tout simplement infectieux. Ne prenons absolument aucun risque. »

Nakadaï acquiesça. Mookherjii adressa un sourire tout professionnel aux six spationautes abattus et s'en fut, tout préoccupé. Un virus qui donnait des cauchemars ? Ou bien un extraterrestre manipulateur d'activité cérébrale que nul ne pouvait voir à l'œil nu ? Il ne savait pas très bien laquelle des deux hypothèses lui plaisait le moins. Pourtant, il existait sûrement une explication toute prosaïque, sans le moindre élément fantastique, pour ce mois de cauchemars – intoxication alimentaire, contamination du recycleur d'atmosphère... Une explication banale, tout ce qu'il y avait de plus simple. Oui, sans doute.

La première fois, le Vsiir ne comprit pas très bien ce qui s'était réellement passé. Il avait effleuré un esprit humain. Il y avait alors eu une réaction immédiate et fort virulente. Il s'était donc retiré, alarmé par le jaillissement de fureur qu'avait suscité son intrusion. Et voilà que, quelques instants plus tard, il se révélait incapable de localiser ledit esprit. Peut-être s'agissait-il d'un mécanisme de défense grâce auquel les humains protégeaient leur mental des indésirables. Toutefois, cela lui parut peu probable : ils étaient déjà protégés en temps normal, et très efficacement. À bord du vaisseau, chaque fois qu'il avait réussi à forcer les remparts dont s'entourait l'esprit des hommes d'équipage, le Vsiir avait certes rencontré de fortes turbulences – de toute évidence, ils n'appréciaient guère le contact avec un Vsiir – mais pas cet anéantissement total, cette brusque interruption du signal. Interloqué, il retenta sa chance avec un esprit béant, proche de celui qui venait de disparaître si soudainement. *Merci de me prêter attention. Prière d'accorder considération momentanée à créature d'un autre monde en détresse, victime de circonstances malheureuses et qui...*

Là encore, il eut droit à une réaction très violente : une brusque flambée d'énergie psychique, un véritable brasier, un tourbillon de terreur, de douleur et de commotion. Et de nouveau le silence total au bout de quelques instants, comme si l'humain s'était réfugié derrière une barrière impénétrable. *Où êtes-vous parti ? Je ne vous trouve plus.* Troublé, le Vsiir prit le risque de se créer un récepteur optique fonctionnant dans le spectre visible – et qui, par voie de conséquence,

était également visible pour les êtres humains –, puis regarda autour de lui. Il vit un humain allongé sur un lit et cerné de toutes parts par un appareillage complexe. Des voyants clignotaient. D'autres humains à l'air agités accouraient à son chevet. Celui qui gisait sur le lit ne bougeait pas ; même quand un bras métallique descendit pour lui enfoncer une longue aiguille dans la poitrine il ne fit pas un mouvement.

Et tout à coup, le Vsiir comprit.

Ces deux humains venaient de subir une interruption d'existence !

Il s'empessa de dissoudre son récepteur optique à spectre visible et battit en retraite dans un coin tranquille, le temps de réfléchir aux événements. *Donnée* : deux humains morts. *Donnée* : cessation d'existence survenue dans les deux cas dès réception d'une transmission mentale émanant du Vsiir. *Problème* : la transmission mentale avait-elle directement causé ces décès ?

Il était choquant, voire affreux, d'envisager qu'il ait pu causer ainsi la perte de deux vies humaines ; il fut pris d'un tel frisson que son corps se recroquevilla jusqu'à ne plus former qu'une petite boule dure aux processus mentaux tout emmêlés. Il lui fallut plusieurs minutes pour redevenir opérationnel à 100 %. Si ses efforts pour entrer en communication avec les humains produisaient des conséquences aussi dramatiques, ses chances de trouver de l'aide sur cette planète étaient bien minces. En effet, comment oser courir le risque de contacter d'autres êtres, à partir du moment où...

C'est alors qu'une idée réconfortante lui vint. Il tirait des conclusions hâtives à partir de constatations incomplètes, sans tenir compte de certains arguments de poids en faveur de l'hypothèse inverse. Pendant toute la traversée il était entré en contact avec des humains, et sur les six hommes d'équipage, aucun n'avait été « interrompu ». C'était la preuve suffisante que les humains pouvaient supporter la communication avec un esprit vsiir. Logiquement, ce n'était donc pas le contact à lui seul qui avait provoqué ces deux décès.

Peut-être était-ce par pure coïncidence qu'il avait abordé successivement deux êtres en passe d'être interrompus. Peut-être amenait-on ici ceux qui approchaient de la mort. L'interruption serait-elle survenue tout de même s'il n'avait pas tenté d'établir le contact ? Sa tentative avait pu épuiser leurs réserves énergétiques déjà affaiblies et les faire basculer de l'autre côté. Il ne savait pas. Il avait bien conscience de ne pas posséder de données suffisantes et cela le mettait mal à l'aise. Une chose était sûre : il n'avait plus beaucoup de temps devant lui. S'il ne trouvait pas de l'aide sous peu, le processus de dégénérescence métabolique allait s'installer, suivi par la rigidité métamorphique, la perte de sa faculté d'adaptation, ce qui lui serait

fatal : la dernière étape serait l'interruption.

Le Vsiir n'avait donc pas le choix. Sa seule chance de survie était de persister dans ses efforts pour entrer en communication avec un humain. Alors il entreprit prudemment, timidement même, d'émettre des sondes mentales dans l'espoir de tomber sur un esprit réceptif. Le premier qu'il rencontra était muré. Le deuxième aussi. Même chose pour les suivants : entrée interdite, entrée interdite ! Le Vsiir se demanda si ces barrières étaient uniquement destinées à prévenir toute intrusion dans la conscience humaine ou si elles protégeaient leurs propriétaires contre toutes les formes de contact mental, y compris la communication entre humains. Si cette dernière existait, en tout cas, il ne l'avait détectée ni dans ce bâtiment ni à bord du vaisseau. Quelle curieuse espèce, décidément !

Il valait peut-être mieux tenter sa chance à un autre étage. Il se coula sans mal sous une porte close, puis emprunta un escalier de service et gagna le niveau supérieur. Là, il recommença à émettre des sondes. Un esprit fermé, puis un autre et encore un autre. Et là, enfin, un esprit réceptif. Le Vsiir se prépara à émettre son message. Par mesure de sécurité, il réduisit la puissance de la transmission pour ne laisser se dérouler qu'une mince volute de pensée. *M'entendez-vous ? Message en provenance de créature extraterrestre égarée. Ai besoin d'aide. Cherche à...*

De la part de l'humain lui parvint une réaction de déplaisir très nette, une espèce de morsure mentale non verbale mais indubitablement hostile. Le Vsiir se retira aussitôt et attendit, terrifié, redoutant d'avoir suscité une nouvelle « interruption ». Mais non : l'humain continuait à fonctionner, encore qu'il ne soit plus réceptif mais entouré du rempart normalement en vigueur chez les humains. Déprimé, souffrant de la sensation de rejet, le Vsiir battit piteusement en retraite. Encore un échec. Pas même un bref instant de contact mental significatif. Complètement abattu, il poursuivit sa quête. Que faire d'autre ?

La visite du bâtiment Isolement avait prélevé quarante précieuses minutes dans l'emploi du temps matinal du Dr Mookherjii. Qui n'était pas content du tout. Certes, on ne pouvait pas en vouloir au personnel d'avoir prêté attention au récit des six spationautes victimes d'hallucinations chroniques, mais si énigmatique qu'elle soit, la situation ne lui paraissait pas suffisamment inquiétante pour justifier qu'on le fasse venir en urgence. Le problème de ces hommes finirait bien par se résoudre ; dans l'intervalle, on les tenait soigneusement à l'écart du reste de l'astroport. Nakadaï aurait dû les soumettre à davantage d'exams avant de l'appeler. Et Mookherjii était fâché de ne pas avoir pu consacrer à ses patients le temps qui leur était dévolu.

Toutefois, au moment d'entreprendre sa visite après ce regrettable retard, il fit sciemment l'effort de se calmer. S'il se rendait au chevet de ses patients dans cet état de tension et d'irritation, ce ne serait bon ni pour eux ni pour lui. Il était quand même censé les soigner, et non répandre l'angoisse. Il se livra pendant quelques instants à ses exercices de pondération et, le temps d'arriver à la première chambre – celle de Satina Ransom –, il avait réussi à se composer une façade détendue et aimable relativement convaincante.

Satina, une adolescente de 16 ans aux longs cheveux de paille dont le visage trahissait toute la vulnérabilité, était couchée sur le côté gauche, les yeux clos. Autour d'elle, l'appareillage de survie déployait une véritable toile d'araignée de câbles. Il y avait quatorze mois qu'elle était dans le coma, dont douze au service de neuropathologie et six sous la responsabilité de Mookherjii. Ses parents l'avaient emmenée en vacances dans un des centres de loisirs de Titan à la saison la plus propice pour observer les anneaux de Saturne ; ils avaient eu le plus grand mal à réserver des places sous le dôme Galilée. Malheureusement, c'était le jour funeste où un violent tremblement de Titan avait provoqué sa rupture, exposant par la même occasion un millier de touristes à l'atmosphère toxique – basée sur le méthane – de cette lune glaciale. Satina fut parmi les mieux lotis : elle ne respira que deux ou trois bouffées délétères avant que le guide du dôme avec qui elle était en train de bavarder ne lui plaque un masque à gaz sur le visage. Elle avait survécu. Ce ne fut pas le cas de ses parents, ni de son petit frère. Malheureusement, elle s'effondra au moment du désastre et ne reprit jamais conscience. Les examens pratiqués sur Terre pendant des mois montrèrent que l'inhalation de méthane avait été insuffisante pour provoquer des lésions cérébrales majeures ; sur le plan organique, elle ne semblait pas avoir souffert ; cependant, elle refusait de se réveiller. Réaction de choc, pour Mookherjii. Elle préférerait rêver éternellement plutôt que de réintégrer ce cauchemar qu'était devenu pour elle l'état de conscience. Il avait pu entrer en contact télépathique avec son esprit, mais, jusqu'à présent, sans pouvoir la délivrer du traumatisme et la ramener enfin dans le monde de l'éveil.

Il s'apprêta à établir le contact. Dans la pratique, son talent de télépathe n'avait vraiment rien d'automatique ni d'aisé ; « lire » dans les esprits représentait pour lui une tâche pénible, aussi ardue et épuisante que la mémorisation intensive de la moitié d'*Hamlet*. Contrairement à ce que redoutait le profane, il était incapable de percer les pensées intimes d'autrui d'un simple coup d'œil. Bien au contraire, pour pénétrer dans un esprit, il devait respecter une procédure complexe consistant à se familiariser progressivement avec lui, tendre vers lui, et même ainsi, il lui fallait un temps fou pour

s'accorder à la « longueur d'onde » voulue ; on n'arrivait à obtenir des informations cohérentes qu'au bout de neuf ou dix tentatives. Ce don se transmettait dans sa famille depuis au moins dix générations, avec l'aide de mariages soigneusement calculés pour conserver le précieux gène. Mookherjee était plus doué que ses prédécesseurs en la matière, mais pour voir apparaître parmi eux un télépathe réellement chevronné, il faudrait peut-être un siècle ou deux de plus. Au moins pouvait-il exploiter utilement ses capacités. Il n'ignorait pas qu'en Inde, ses ancêtres avaient parfois dû les dissimuler afin de ne pas être classés dans la même catégorie que les vampires et autres loups-garous, et par conséquent exclus de la société.

Il posa doucement sa main brune sur le poignet livide de Satina. Pour établir la liaison mentale, le contact physique était indispensable. Il se concentra et s'efforça d'atteindre l'esprit de la jeune fille. Après ces mois de téléthérapie, il était sensibilisé à celui du médecin, qui put sauter les étapes intermédiaires et, une fois « familiarisé », plonger droit dans son âme troublée. Les yeux clos, il « vit » alors tourner devant lui une espèce de brume gris perle – l'esprit de Satina – dans laquelle il pénétra sans difficulté. Un point d'interrogation émergea des profondeurs.

« Qui est là ? C'est vous, docteur ? »

— C'est moi, oui. Comment vas-tu aujourd'hui, Satina ?

— Bien. Très bien.

— Tu dors bien ?

— C'est tellement tranquille, là où je suis !

— En effet, j'imagine, oui. Mais si tu voyais ici... C'est une belle journée d'été. Le soleil brille dans un ciel tout bleu. Tout est en fleurs. Une journée idéale pour aller se baigner, non ? Tu n'aimerais pas aller nager ? » Il se concentre de toutes ses forces pour transmettre les images adéquates : un torrent de montagne bien frais, un profond bassin au pied d'une cascade crémeuse, la sensation soudaine et délicieuse du plongeon, le ruissellement cristallin chatouillant la peau de la jeune fille, les rires de ses amis, les éclaboussures, les brasses énergiques qui la propulsent vers le rivage opposé...

« Je préfère rester là, l'informe-t-elle.

— Peut-être aimerais-tu mieux aller flotter ? » Il recrée cette fois les sensations du flottage : un nodus bouclé à sa ceinture la porte sereinement à une altitude de 30 mètres et la voilà partie à travers champs et vallées ; ses amis sont à ses côtés, elle se sent complètement détendue et, débarrassée de son poids, se laisse aller au gré des courants ascendants qui l'entraînent jusqu'à ce que la surface du sol ne soit plus qu'un échiquier marron et vert. Elle regarde, tout en bas, les maisons minuscules et les voitures comiques, puis c'est le tour d'un lac d'argent miroitant et enfin d'une obscure forêt d'épicéas plantés en

rangs serrés ; maintenant elle est tout simplement sur le dos et, les jambes croisées, les mains nouées derrière la tête, les joues baignées de soleil, elle a conscience des 100 mètres de néant qui la séparent du sol...

Mais Satina ne mord pas à l'hameçon. Elle préfère rester où elle est. La tentation du flottage n'est pas suffisante.

Mookherjee n'a plus assez d'énergie pour entreprendre une troisième tentative ; ce n'est pas encore aujourd'hui qu'à force de ruse il la tirera du coma. Il se rabat sur une démarche plus purement médicale en essayant de sonder la source du trauma qui a coupé Satina du monde. Une grande frayeur, probablement ; plus l'affreuse rupture du dôme signant la fin de la sécurité, le spectacle de ses parents et de son frère mourant sous ses yeux, et pour finir la puanteur bourbeuse de Titan envahissant brusquement ses narines... C'était un tout. Mais on avait vu des gens se remettre après des calamités bien pires. Alors, pourquoi s'obstinait-elle à se retirer du monde des vivants ? Pourquoi ne s'accommodait-elle pas de son vécu, si atroce soit-il, pour accepter à nouveau l'existence ?

Il sent sa résistance ; ses défenses sont solides. Elle ne veut pas qu'il trafique son esprit. Toutes leurs séances se terminent de la même façon : Satina s'accroche à son refuge et pare toutes les tentatives du médecin pour l'arracher à la prison où elle s'est elle-même enfermée. Il espère qu'un jour elle baissera sa garde. Mais de toute évidence, ce jour n'est pas venu. Subitement las, il abandonne le moi profond de Satina et, remontant à un niveau superficiel, s'adresse à nouveau à elle.

« Tu devrais penser à retourner à l'école. Satina.

— Plus tard. Les vacances ont été tellement courtes !

— Tu sais combien de temps elles ont duré ?

— À peu près trois semaines, je crois. Non ?

— Non. Quatorze mois.

— Ce n'est pas possible. Nous venons juste de partir pour Titan... il me semble que c'était la semaine avant Noël. Et...

— Satina, quel âge as-tu ?

— J'aurai 15 ans en avril.

— Faux. Le mois d'avril dont tu parles est passé, ainsi que le suivant. Tu as eu 16 ans il y a deux mois. 16 ans. Satina.

— Ça ne se peut pas, docteur. Pour une fille, l'anniversaire des 16 ans n'est pas comme les autres. Vous ne le savez donc pas ? Mes parents vont organiser une grande fête. Tous mes amis seront là. Il y aura un orchestre robot de neuf musiciens, avec des synthétiseurs. Alors, comme je sais bien que rien de tout ça n'est encore arrivé, je ne peux pas avoir 16 ans. »

Ses forces sont pratiquement épuisées. Son signal mental est très faible. Le médecin ne trouve même pas assez d'énergie pour lui dire

qu'elle refuse une fois de plus de voir la réalité en face, que ses parents sont morts, que le temps passe et qu'il est trop tard pour la grande fête de ses seize printemps.

« *Nous en reparlerons... une autre fois, Satina. Maintenant, je... vais te dire... à demain. Demain matin...*

— *Ne partez pas déjà, docteur !* »

Mais il ne peut plus maintenir le contact, qu'il laisse s'interrompre tout seul.

Mookherjii lâche prise et se relève en secouant la tête. *Quel dommage !* se dit-il. *Quel gâchis.* Il sort de la chambre d'un pas tremblant et, adossé à une porte fermée, marque une pause dans le couloir, le temps d'éponger son front baigné de sueur. Son travail avec Satina tournait en rond. Passé la période du premier contact, assez encourageante, il n'avait pas su alléger son coma. Elle s'était profondément et confortablement installée dans le monde illusoire du repli psychique et, télépathe ou pas, il ne voyait pas comment provoquer l'explosion libératrice.

Il inspira profondément et, luttant contre le découragement qu'il sentait croître en lui, se dirigea vers la chambre suivante.

L'opération se déroulait sans problème. Une dizaine d'étudiants de troisième année occupaient la galerie surplombant la salle d'opération, au troisième étage de l'hôpital ; ils analysaient la technique incomparable du Pr Hammond, à la fois à l'œil nu et à travers la retransmission par microamplification qui s'affichait en temps réel sur leurs écrans individuels. Du patient, un cas de tumeur cérébrale, âgé de près de 70 ans, n'apparaissaient que le crâne et les épaules, le reste étant enfoui sous l'appareillage de survie artificielle. On lui avait rasé le cuir chevelu, où des lignes bleues et une série de points rouge foncé dessinaient la structure crânienne sous-jacente telle que préalablement déterminée par l'échographie ; le chirurgien venait de positionner les lasers chargés d'exciser la tumeur. Le plus dur était fait. Il ne restait qu'à les régler à la puissance maximale, puis à en diriger le rayon impitoyable et précis vers le cerveau du patient. Ce type de neurochirurgie n'entraînait aucun écoulement sanguin ; on n'avait pas à ouvrir pour exposer la tumeur puisque les rayons laser calibrés au millionième de millimètre près pénétraient dans la boîte crânienne par d'imperceptibles interstices et s'attaquaient aux tissus malins selon des angles différents, pour les détruire sans toucher à leurs voisins sains. Pour une opération comme celle-ci, tout était dans la préparation. Une fois les contours exacts de la tumeur déterminés et les lasers chirurgicaux orientés correctement, n'importe quel interne pouvait la mener à bien.

Pour Hammond, c'était une affaire de routine. Durant l'année

écoulée, il avait bien dû répéter cent fois les mêmes gestes. Il donna le signal ; le voyant correspondant s'alluma sur le panneau de contrôle des lasers, les étudiants de la galerie se penchèrent en avant avec un intérêt renouvelé...

Et juste au moment où l'éclat scintillant des lasers fondait sur la table d'opération, le visage du malade anesthésié se contracta bizarrement, comme si quelque rêve effroyable émergeait des abîmes de son esprit gavé de drogues. Ses narines se dilatèrent ; ses lèvres dessinèrent un rictus ; ses yeux s'ouvrirent tout grands ; on aurait dit qu'il voulait hurler ; son corps s'anima de mouvements convulsifs et sa tête se tourna sur le côté. Les lasers s'enfoncèrent profondément dans sa tempe gauche, loin de l'aire marquée. La moitié droite de son visage s'affaissa progressivement : tous les muscles étaient paralysés. Les étudiants échangèrent des regards stupéfaits. Ébahi, le Pr Hammond retrouva enfin un peu de présence d'esprit et coupa les lasers d'un revers de main. Puis, agrippant nerveusement le bord de la table d'opération, il scruta les divers cadrans et écrans détaillant les conséquences de l'intervention ratée. La tumeur était intacte : en revanche, une grande part de tissu sain avait été dévastée. « Impossible », grogna-t-il. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser un malade sous anesthésie à se trémousser comme ça ? « Impossible, parfaitement impossible. » Il gagna à grands pas le bout de la table et déchiffra les indications fournies par le matériel de survie artificielle. La question n'était plus de savoir si on pouvait procéder avec succès à l'ablation de la tumeur, mais bien plutôt – et de toute urgence – si le patient allait survivre.

Mookherjii vint à bout de ses différentes corvées vers 16 heures. Il avait vu tous ses patients, mis ses dossiers à jour, entré un résumé de ses pronostics dans l'ordinateur en chef faisant office de centre de contrôle pour tout l'astroport, et trouvé le temps de déjeuner sur le pouce. D'ordinaire, à cette heure-ci il pouvait prendre quatre heures et regagner sa chambre spartiate à la résidence des internes, histoire de s'accorder une petite sieste ou de se rendre au centre de loisirs pour quelques sets de flottotennis, quand il n'allait pas jeter un œil au dernier cube-show, par exemple. La visite du soir ne démarrait qu'à 20 heures. Mais aujourd'hui, pas question de détente : il y avait cette affaire de spationautes en quarantaine. Depuis 14 heures, Nakadaï lui faisait parvenir les résultats des examens, qui s'empilaient dans la mémoire de son terminal. Comme rien n'était arrivé avec la mention *Urgent*, Mookherjii les avait laissés s'entasser ; mais à présent il se sentait obligé de les consulter. Il pianota sur le clavier pour demander un tirage papier et la fente imprimante se mit à expulser des feuillets jaunes.

Mookherjii feuilleta le tout. Réflexes neurologiques, charge synaptique, degré d'ionisation neurale, dosages hormonaux, réflexes visuels, respiratoires et circulatoires, échanges moléculaires cérébraux, perception sensorielle, électroencéphalogramme d'abord amplifié puis pondéré... Non, rien d'anormal là-dedans. Tout indiquait clairement que les six hommes de l'étoile de Norton avaient grand besoin de vacances ; leurs nerfs étaient très éprouvés et leurs réflexes ralentis, certes, mais rien qui ne puisse s'expliquer par l'insomnie chronique. Pas trace de lésion cérébrale, ni d'infection, ni de problèmes nerveux, et encore moins de dysfonctionnements purement organiques.

Alors, pourquoi ces cauchemars ?

Il composa le numéro de téléphone du bureau de Nakadaï. « Isolement », répondit presque aussitôt une voix alerte. Quelques secondes plus tard, les traits fins de son confrère apparaissaient sur l'écran. « Salut, Pete. J'allais justement t'appeler.

— Je viens de finir mon service, répondit Mookherjii. Mais j'ai quand même eu le temps de jeter un œil à tes résultats d'analyses. Ils sont tout à fait normaux, Lee.

— C'est bien ce que je me suis dit aussi.

— Et tes hommes ? Tu devais m'appeler s'ils recommençaient à rêver.

— Pas le moindre cauchemar. Falkirk et Rodriguez dorment depuis onze heures comme des marmottes ; pour Schmidt et Carroll, l'extinction des feux a été autorisée à 1 h 30. Webster et Schiavone se sont mis dans leurs toiles à 3 heures. Ils ronflent tous les six comme s'ils n'avaient pas dormi depuis des années. Je les ai branchés sur un tas d'appareils, qui donnent des indications parfaitement normales. Tu veux que je te transmette le tout ?

— À quoi bon ? S'ils n'ont pas d'hallucinations, qu'est-ce que tu veux que ces données m'apprennent ?

— Dois-je en conclure que tu as l'intention d'annuler la séance de sonde mentale prévue pour ce soir ?

— Je ne sais pas encore, répondit Mookherjii en haussant les épaules. Je suppose que c'est inutile, mais ne concluons pas trop vite. J'aurai fini ma visite du soir vers 11 heures ; si d'ici là il y a une raison d'aller faire un petit tour dans la tête de ces hommes, je le ferai. » Il fronça les sourcils. « Mais attends un peu... Ils ont bien dit qu'ils avaient tous fait ces fameux cauchemars *chaque fois qu'ils prenaient une période de sommeil* ?

— C'est cela.

— Pourtant, c'est la première fois qu'ils dorment à terre depuis que les cauchemars ont commencé, et pas un ne manifeste de troubles. Et je ne trouve pas trace de lésion cérébrale hallucinogène. Tu sais quoi, Lee ? Je commence à envisager l'hypothèse fumeuse de ces types.

— Leurs hallucinations seraient causées par une créature extraterrestre invisible ?

— Quelque chose dans ce genre. Lee, qu'en est-il du vaisseau ?

— Il a subi la procédure habituelle de décontamination et attend sous vecteur d'isolement qu'on sache un peu ce qui se passe.

— Tu crois qu'on me laisserait monter à bord ?

— Je suppose que oui, mais... pourquoi ?

— On ne sait jamais. Si ces cauchemars ont une cause extérieure, il y a peut-être quelque chose à bord ; dans ce cas, il se peut qu'un télépathe mineur puisse détecter sa présence. Tu peux me faire avoir un laissez-passer assez rapidement ?

— Dans les dix minutes, répondit Nakadaï. Je viendrai te chercher. »

Effectivement, Nakadaï arriva presque aussitôt à bord d'un buggy. Tandis qu'ils filaient vers les terrains d'atterrissage, il lui tendit une combinaison spatiale toute froissée qu'il l'enjoignit d'enfiler.

« Pour quoi faire ?

— Une fois à bord, tu peux avoir besoin de respirer, non ? Parce que, pour l'instant, c'est le vide dans ce vaisseau. On a décrété qu'il n'était pas sûr d'y rétablir l'atmosphère terrestre. En outre, il est bourré de radiations issues du processus de décontamination. Ça te va comme ça ? »

Pour toute réponse, Mookherjii enfila tant bien que mal la combinaison.

Ils atteignirent enfin le vaisseau, un interstellaire à gravité zéro de type standard qui semblait tout petit et solitaire sur son coin de piste. Il était isolé par un cordon sanitaire automatique mais, sur instruction du centre de contrôle, les robots laissèrent passer les deux médecins. Nakadaï resta à l'extérieur pendant que Mookherjii se glissait dans le sas de sécurité puis montait à bord une fois le cycle d'admission achevé.

Il passa précautionneusement de cabine en cabine, comme s'il s'enfonçait dans une forêt où chaque arbre était réputé abriter un jaguar. Tout en inspectant les lieux, il se mit aussi vite que possible en état de réceptivité télépathique maximum et, lorsque son esprit fut tout à fait ouvert, il attendit un éventuel contact avec la chose qui pouvait rôder dans les profondeurs du navire.

« *Qui que vous soyez, montrez-vous dans toute votre malveillance.* »

Silence mental total, sur toutes les longueurs d'onde. Mookherjii se coula dans les moindres recoins : la soute, les quartiers de l'équipage, les salles de propulsion... Tout était désert et parfaitement silencieux. S'il y avait eu là une créature extraterrestre, même très différente des humains, il aurait certainement capté sa présence ; d'un autre côté, si elle avait pu hanter l'esprit de spationautes endormis, elle devait être

en mesure de contacter celui d'un télépathe éveillé. Au bout d'un quart d'heure, il redescendit à terre, satisfait.

« Rien, annonça-t-il à Nakadaï. On n'est pas plus avancés. »

Le Vsiir perdait tout espoir. Toute la journée il avait écumé le bâtiment ; à en juger par la qualité du rayonnement solaire entrant par les fenêtres, la nuit commençait à tomber. Et il avait eu beau rencontrer des esprits ouverts à tous les étages, pas une fois il n'était parvenu à établir le contact. Au moins avait-il évité de nouvelles interruptions définitives. Mais cela recommençait comme à bord du vaisseau : à chaque tentative d'approche, il obtenait une réaction tellement négative que la communication restait impossible. Pourtant il persistait sans relâche, un esprit après l'autre, refusant de croire qu'il n'existait pas un seul être sur cette planète à qui il puisse raconter son histoire. En espérant qu'il ne causait pas trop de dégâts au passage... Mais il fallait bien prendre son propre sort en considération.

Le prochain esprit serait peut-être le bon. Il tenta sa chance...

21 h 30. Tendu, les yeux rougis, le Dr Peter Mookherjii s'apprêtait à affronter ses responsabilités dans le domaine neuropathologique. Le service était plein à craquer ; il y avait là une décompensation schizoïde, une cryosuspension catatonique, Satina dans son coma, une demi-douzaine d'hystéries classiques, deux ou trois cas de paralysie, un aphasique et bien d'autres encore, en nombre suffisant pour l'occuper sans discontinuer quinze ou seize heures par jour et mettre ses pouvoirs télépathiques à rude épreuve, pour ne rien dire de ses aptitudes médicales conventionnelles. Un jour, il tournerait définitivement le dos à l'enfer du clinicat ; quand il ne devrait plus rien à l'hôpital, il ouvrirait un cabinet sur une jolie île tropicale ; il se rendrait à Bombay le week-end pour voir sa famille et passerait ses vacances dans de lointains systèmes solaires, comme tout bon spécialiste prospère... Oui, un jour. Il s'efforça de chasser de son esprit ces fantasmes de luxe. *S'il y a une chose que tu dois attendre avec impatience*, se morigéna-t-il, *c'est plutôt les douze coups de minuit. Dormir... Ah, dormir !* Et puis le lendemain, tout recommencerait, le coma de Satina, les schizoïdes, les catatoniques, les aphasiques...

Au moment où il repassait dans le couloir entre deux chambres de patients, son annonceur lui dit : « Docteur Mookherjii, vous êtes prié de vous présenter immédiatement au bureau du Pr Bailey. »

Bailey ? Le chef du service neuropathologie le faisait appeler à une heure pareille ? Qu'est-ce qu'il y avait encore ? Enfin... De toute façon, on ne traitait pas par le mépris les convocations de ce genre.

Mookherjii avertit le centre de contrôle qu'il devait interrompre sa visite et remonta prestement le couloir en direction de la porte à vitre dépolie marquée PROF. SAMUEL F. BAILEY.

Il trouva rassemblé là une bonne moitié du personnel de Neuropat', à savoir quatre autres chefs de clinique, la plupart des internes et même quelques pontes. Bailey, quinquagénaire blond et joufflu d'une stature professionnelle incomparable, était en train de feuilleter une liasse de listings d'un air préoccupé. En guise de salut, il se contenta d'adresser à Mookherjii un imperceptible hochement de tête ; les deux hommes n'étaient pas en très bons termes ; Bailey était de la vieille école ; il ne s'était pas très bien adapté à l'avènement de la télépathie dans le traitement des troubles mentaux. « Comme je viens de le dire, commença-t-il, j'ai là des notes de service qui se sont accumulées tout au long de la journée et qui. Dieu sait pourquoi, ont toutes atterri sur mon bureau. Écoutez un peu ça : deux cardiaques sous sédatif subissent tout à coup un choc violent – le médecin responsable parle de surcharge sensorielle. L'un réagit par un arrêt cardiaque, l'autre par une hémorragie cérébrale. Les deux sont décédés. Un patient en restauration endocrinienne présente brusquement une vertigineuse poussée d'adrénaline pendant son sommeil et fait un bond de six mois en arrière dans le traitement. Un malade dont on s'apprêtait à lasériser la tumeur cérébrale se met à gigoter sur la table d'opération malgré une anesthésie correcte, et se fait découper comme un poulet par les rayons. Et ainsi de suite. Une succession de graves problèmes pendant toute la journée. Une vérification informatique globale des tracés E.E.G. montre que quatorze patients, outre ceux dont je viens d'évoquer le cas, ont fait des cauchemars exceptionnellement puissants au cours des onze dernières heures, la quasi-totalité d'entre eux ayant encaissé un tel choc qu'ils en gardent un traumatisme psychique, avec parfois même des lésions observables. Les archives du centre de contrôle ne mentionnent aucune épidémie de cauchemars dans l'histoire de la médecine. On n'a pas de raison de soupçonner un déséquilibre nutritionnel à grande échelle, et aucune autre cause ne nous saute aux yeux. Pourtant, les patients continuent de souffrir pendant leur sommeil, et ceux qui se trouvent dans un état critique sont exposés à de graves dangers. Chez ces malades, la sédation a été supprimée chaque fois que c'était possible, cette mesure devant entrer en vigueur immédiatement. Le rythme veille-sommeil des autres patients a été revu, mais de toute évidence, c'est un expédient qui ne sera guère suivi d'effets si l'épidémie se prolonge. » Bailey fit une pause, le temps de dévisager ses confrères, puis son regard s'arrêta sur Mookherjii. « Le centre de contrôle avance une seule hypothèse : un psychopathe doué de pouvoirs télépathiques très développés serait en liberté dans l'hôpital et profiterait du sommeil des patients pour leur

transmettre des images se manifestant sous forme de cauchemars épouvantables. Qu'en pensez-vous, Mookherjii ?

— C'est parfaitement envisageable, encore que je ne voie pas très bien pourquoi un télépathe chercherait à distribuer des cauchemars à la ronde. Le centre de contrôle a-t-il établi une corrélation avec ce qui se passe en ce moment à l'Isolement ? »

Bailey baissa les yeux sur ses listings d'ordinateur. « De quoi s'agit-il ?

— Six spationautes qui ont atterri ce matin ; ils déclarent avoir souffert de cauchemars chroniques pendant tout le voyage de retour. Le Dr Lee Nakadaï les a soumis à une série d'examens et m'a appelé en consultation, mais je n'ai rien pu trouver d'exploitable. Les derniers résultats ont dû arriver à mon bureau entre-temps, mais...

— Le centre de contrôle ne se préoccupe apparemment que des événements survenant dans l'enceinte de l'hôpital, à l'exclusion de l'astroport proprement dit. Et si vos spationautes ont cauchemardé pendant la traversée, je ne vois pas comment leurs symptômes auraient pu gagner...

— Mais justement ! coupa Mookherjii. Ces mauvais rêves, ils les ont eus dans l'espace. Alors que depuis ce matin ils dorment d'un sommeil que Nakadaï qualifie de paisible. Et dans le même temps, voilà qu'une série d'hallucinations se déclare chez nous. Cela signifie que le responsable a réussi à s'introduire dans l'établissement aujourd'hui – sans doute une créature susceptible de provoquer des cauchemars terrifiants, au point de mener des spationautes aguerris au bord de la dépression nerveuse et de léser, voire de tuer un individu en mauvaise santé. » Il se rendit compte que Bailey le regardait bizarrement, et qu'il n'était pas le seul. Il reprit d'un ton plus contenu : « Désolé si vous trouvez l'idée extravagante. Moi, je la retourne en tous sens depuis ce matin, ce qui fait que j'ai eu le temps de m'y habituer. Et à mes yeux, les choses commencent à se mettre en place. Je ne dis pas que mon hypothèse est la bonne, seulement qu'elle est raisonnable, qu'elle coïncide avec les conclusions des six spationautes, qu'elle décrit correctement la situation... et qu'elle mérite de plus amples investigations, si nous voulons arrêter ça avant de perdre d'autres patients...

— Très bien, intervint Bailey. Et quelles mesures concrètes préconisez-vous pour entreprendre ces fameuses investigations, docteur ? »

Mookherjii en resta ébranlé. Sur la brèche depuis le matin, il se sentait sur le point de craquer. Et voilà que, d'un seul coup, Bailey lui mettait sur le dos cette chasse au snark sans même lui demander son avis ! Pas moyen de refuser, il le voyait bien. Pas d'autre télépathe parmi le personnel soignant. Et si une créature sévissait réellement

dans l'hôpital, il n'y avait qu'un télépathe pour la repérer.

Surmontant sa fatigue, Mookherjee répondit avec raideur : « Eh bien, il me faudrait pour commencer la liste de tous les cas de cauchemars constatés, un plan précisant la position de chaque victime avec l'heure approximative de l'apparition des hallucinations, et puis... »

On devait être en train de se préparer pour la fête de la Métamorphose maintenant – le point culminant de l'hiver dans toute sa majesté. Par milliers, les Vsiirs en phase métamorphique se mettaient en route pour la vallée de Sable, grandiose amphithéâtre naturel où se déroulaient les rituels les plus sacrés. À l'heure qu'il était, les premiers arrivés avaient d'ores et déjà pris place face à l'ouest pour attendre l'aurore. Les gradins se peuplèrent progressivement à mesure que les Vsiirs affluèrent de tous les coins du monde, jusqu'à ce que le fond de la vallée en soit tapissé. Ils ne cessèrent de modifier leurs niveaux énergétiques, leurs extensions dimensionnelles et leurs résonances internes afin de traverser victorieusement les ultimes instants jubilatoires de la saison de la Métamorphose ; dans une ambiance bon enfant, ce serait à celui qui prendrait le plus de formes différentes, qui afficherait le cycle d'altérations corporelles le plus dynamique. Puis les participants s'emballèrent quand les premiers rayons écarlates du soleil surgiraient derrière l'Aiguille ; ils se mettaient à danser et bondir en tous sens, sans cesser de se transformer dans l'abandon le plus total, pour se purger des flamboyances de l'hiver tandis que la saison de la stabilité gagnait peu à peu la surface de la planète. Pour finir, lorsque le soleil aurait atteint sa plus grande gloire, ils se tourneraient les uns vers les autres, scelleraient leur parenté retrouvée par une étreinte et...

Le Vsiir s'efforça de ne plus y penser, mais il avait bien du mal à refouler la sensation de carence, le pincement de nostalgie qui se faisait plus douloureux à chaque instant. Nul miracle ne pouvait plus le ramener chez lui à temps pour la fête de la Métamorphose, il le savait ; pourtant, il n'arrivait pas à concevoir qu'un tel malheur lui soit arrivé.

Puisqu'il n'avait eu aucun succès en tentant de communiquer mentalement avec les humains, il pouvait peut-être prendre une forme visible à leurs yeux, se faire connaître ainsi et essayer *ensuite* d'établir un contact verbal...

Mais il était si petit, et ces humains si grands ! Le risque était incalculable. Accroché à un mur, le Vsiir pesa le pour et le contre en veillant à maintenir sa longueur d'onde bien au-delà de l'ultraviolet, mais il ne parvint pas à se décider.

« Bon, fit peu avant minuit un Mookherjii légèrement dans le brouillard. À présent, je crois qu'on tient son itinéraire. » Il prit place devant un vaste écran mural sur lequel le centre de contrôle avait esquissé un plan tridimensionnel de l'hôpital. La position de chaque épisode onirique était signalée par un point rouge vif, et des pointillés jaunes marquaient les déplacements supposés de la créature invisible. « Il est probablement entré par le côté dès qu'il est descendu du vaisseau pour se rendre directement en cardio. Le lit de Mme Maldonnado était ici, celui de M. Guinness là, vous voyez ? Là-dessus, il est passé au deuxième étage, il a refait surface dans l'aile principale, où il s'est mis à trafiquer dans la tête de certains patients ici, là et là entre 10 et 11 heures du matin. Ensuite, plus d'épisodes hallucinatoires pendant une heure dix, mais vient alors le regrettable incident survenu au bloc opératoire du troisième. Après quoi... » Mookherjii abaissa un instant ses paupières sur ses yeux irrités ; il eut l'impression de percevoir quand même les points rouges et les pointillés jaunes. Il se força à continuer et retraça pour les médecins et personnels de sécurité qui l'écoutaient le reste du chemin suivi par la chose. Enfin il conclut : « Voilà, c'est tout. Pour moi, la créature se trouve actuellement quelque part entre les cinquième et huitième étages. Comme elle se déplace beaucoup plus lentement qu'au début, je suppose qu'elle n'a plus guère d'énergie en réserve. Nous devons donc sceller hermétiquement toutes les ailes de l'établissement afin de limiter sa liberté de mouvement, si du moins c'est possible, et essayer de la localiser en procédant par élimination. »

Quelque peu agressif, un des vigiles remarqua : « Et comment est-on censés repérer une entité invisible ? »

Mookherjii réprima son impatience. « En matière d'énergie électromagnétique, il n'y a pas *que* le spectre visible, dans l'univers. Si cette chose est vivante, elle émet forcément des radiations dans une zone ou une autre du spectre. Vous disposez d'un ordinateur géant pourvu de millions de capteurs sensoriels disséminés dans tout l'hôpital. Vous pouvez leur ordonner de localiser une source ponctuelle d'infrarouges ou d'ultraviolets se déplaçant dans une pièce, non ? Vous pouvez même vous servir des rayons X, bon sang ! Puisque nous ignorons dans quelle gamme se situe le rayonnement que nous cherchons. Si ça se trouve, on a même affaire à un gamma-émetteur. Écoutez, il y a une chose qui rôde dans le bâtiment, une chose incontrôlable, et si nous ne pouvons pas la voir, l'ordinateur, lui, en est certainement capable. Alors mettez-le à contribution.

— L'énergie que nous sommes censés traquer est peut-être de nature... euh... télépathique ? » intervint Bailey.

Mookherjii haussa les épaules. « Pour autant qu'on sache, les impulsions d'ordre télépathique se propagent en dehors du spectre

électromagnétique. Mais naturellement, vous avez raison de sous-entendre que je peux capter une émission, et j'ai d'ailleurs la ferme intention d'entreprendre une fouille systématique, un étage après l'autre, dès que ce briefing sera terminé. » Il se tourna vers Nakadaï. « Lee, quelles nouvelles de tes spationautes en quarantaine ?

— Ils ont tous dormi huit heures sans donner signe d'épisode onirique particulier ; ils ont rêvé, bien sûr, mais rien d'anormal. Depuis deux heures, je leur demande de s'entretenir au téléphone avec les patients qui ont fait des cauchemars et tout le monde est d'accord : ce sont les mêmes, par la tonalité, la texture et le contenu horrifique global. Des images de désintégration physique sur fond de paysages non terriens, le tout accompagné d'une sensation écrasante, presque insupportable, d'isolement, de solitude, d'éloignement par rapport aux membres de l'espèce.

— Ce qui corroborerait l'hypothèse d'une créature extraterrestre, commenta Martinson, un des psychologues. Si elle se promène parmi nous en essayant d'entrer en contact, de nous dire par exemple qu'elle n'a aucune envie d'être ici, et qu'elle ne sait communiquer avec l'esprit humain que sous forme de cauchemars effroyables...

— Pourquoi ne contacte-t-elle que des gens endormis ? s'enquit un interne.

— Il se peut qu'ils soient les seuls à sa portée. Les autres ne sont peut-être pas réceptifs, suggéra Martinson.

— Moi, il me semble qu'on est en train de formuler un tas de suppositions sans l'ombre d'une preuve matérielle. Vous êtes tous là à parler d'une créature télépathe invisible qui colle des cauchemars dans la tête des gens, mais pendant ce temps, si ça se trouve, c'est juste un virus qui s'en prend au cerveau, ou une intoxication alimentaire, je ne sais pas, moi...

— Les propositions que vous venez de faire ont déjà été examinées et rejetées, l'informa Mookherjee. Si nous travaillons désormais dans cette direction, c'est parce que, finalement, notre explication tient debout, toute délirante qu'elle puisse paraître, et aussi parce que nous n'en avons pas d'autre. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'aimerais commencer à explorer le bâtiment, au cas où je tomberais sur une émission télépathique. » Sur ces mots, il sortit en pressant ses paumes contre ses tempes, siège d'une douloureuse palpitation.

Satina Ransom remua, s'étira, puis se détendit. En levant les yeux, elle découvrit au-dessus de sa tête l'aveuglant flamboiement des anneaux de Saturne, derrière le toit de l'hôtel en forme de dôme. De toute sa vie, elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. À une distance aussi faible – dans les 1 200 000 kilomètres – on distinguait nettement les différentes zones des anneaux qui tournaient individuellement

autour de la planète, chacun à son rythme, avec dans les interstices la noirceur de l'espace. Et puis il y avait Saturne, gigantesque et brillant de mille feux dans les cieux...

Mais qu'est-ce que c'était que ce grondement sourd ? Le tonnerre ? Non, pas ici, pas sur Titan. Voilà que ça recommençait, de plus en plus fort. Tout à coup, le sol se mettait à bouger. Une fissure apparaissait dans le dôme ! Oh, non, non, non... Je sens l'air qui s'échappe, je vois une brume verte et froide qui s'introduit à sa place... des gens qui tombent à la renverse dans tous les coins... mais qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe ? On dirait que Saturne nous tombe dessus. Et cet arrière-goût dans ma bouche... Oh ! Oh ! Oh !

Satina poussa un cri. Puis un autre. Continua de hurler à mesure qu'elle sombrait dans les ténèbres, tira par-dessus elle la moelleuse couverture de l'inconscience, frissonna et se félicita d'avoir trouvé un refuge où elle serait en sécurité.

Mookherjii avait laborieusement arpenté le bâtiment entier, suivi par trois membres du personnel de sécurité et deux internes. Il avait visité des secteurs entiers dont il ne connaissait même pas l'existence, il avait fait le tour des sous-sols, des sous-sous-sols, des sous-sous-sous-sols ; il avait inspecté des laboratoires, des salles informatiques, des services d'hospitalisation et des salles de kinésithérapie. Pendant toute l'expédition il s'était maintenu en état de réceptivité télépathique totale, mais n'avait rien détecté du tout, pas le moindre frémissement d'énergie mentale. Et d'une certaine manière, cela ne le surprenait pas. Maintenant que l'aube approchait, il n'avait plus qu'une envie : dormir au moins seize heures. Même s'il devait faire des cauchemars. Il atteignait un tel niveau d'épuisement que cela dépassait l'entendement, voire la signification du mot « épuisement ».

Et pourtant, il y avait cette chose qui rôdait, dangereuse, et les mauvais rêves qui continuaient à se manifester un peu partout. Il s'était en effet produit trois incidents à quatre-vingt-dix minutes d'intervalle pendant la nuit : deux malades au deuxième étage et un au sixième s'étaient réveillés en proie à la plus grande terreur. On avait pu les calmer rapidement et, selon toute vraisemblance, les dégâts ne seraient pas trop importants. Mais à présent, l'intrus se trouvait tout près du service de neuropathologie, c'est-à-dire de chez Mookherjii, et il s'alarmait à l'idée qu'un tas de patients mentalement instables étaient exposés à ce genre de stimulus. Le centre de contrôle avait reprogrammé tous les systèmes de surveillance individuels de manière à repérer les signes avant-coureurs – modifications des dosages hormonaux, du tracé de l'E.E.G., du rythme respiratoire et ainsi de suite – dans l'espoir qu'on pourrait réveiller les victimes avant

que le rêve ne frappe dans toute sa force. Mais même ainsi, Mookherjii voulait qu'on attrape la chose et qu'on l'évacue sans qu'elle ait eu l'occasion de s'en prendre à ses malades.

Mais comment faire ?

Tout en regagnant péniblement son bureau au sixième étage, il passa en revue quelques-unes des idées lancées durant la réunion de minuit. *Et si cette chose se promenait en essayant de communiquer avec nous ?* avait dit Martinson en substance. *Si ses tentatives n'aboutissaient qu'à nous donner d'épouvantables cauchemars ? Et si, en état d'éveil, l'esprit n'était pas réceptif ?* Même celui d'un télépathe, apparemment. Mookherjii se demanda s'il n'avait pas intérêt à aller dormir, dans l'espoir que l'extraterrestre s'en prendrait à lui ; il improviserait, peut-être en l'attirant dans un piège... mais non. Il n'était pas si différent des autres. S'il s'endormait et que la créature établisse le contact, il hériterait tout bêtement d'un horrible cauchemar ; sur quoi il se réveillerait sans avoir rien gagné. Non, ce n'était pas la solution. En revanche, il pouvait tenter d'entrer en communication avec la chose par l'intermédiaire d'une victime des cauchemars, dont il pourrait se servir comme d'une espèce d'amplificateur télépathique... Une personne peu susceptible de se réveiller au cours du rêve...

Satina !

Oui, peut-être... Évidemment, il fallait d'abord s'assurer que la jeune fille était à l'abri de tout danger. Elle avait déjà assez d'horreurs incontrôlables dans la tête. Toutefois, s'il lui prêtait un peu de sa force à lui, s'il absorbait le venin du cauchemar, s'il en assumait l'impact via le lien télépathique, et en admettant que lui-même supporte le choc, réussisse à parler avec cet esprit venu d'ailleurs... Oui, cela pouvait marcher. Avec un peu de chance.

Il se rendit dans la chambre de Satina et lui prit la main.

« Satina ?

— *Nous sommes déjà le matin, docteur ?*

— *Il est encore très tôt, Satina. Mais aujourd'hui, il se passe des choses peu ordinaires ici. Nous avons besoin de ton aide. Tu n'es pas obligée si ça ne te dit rien, mais je crois que tu peux nous rendre un fier service, sans parler du bénéfice pour toi. Écoute-moi attentivement, et réfléchis bien avant de répondre... »*

Mon Dieu, pardonnez-moi si je me trompe, songea Mookherjii, bien en deçà du seuil de transmission télépathique.

Transi, seul et de plus en plus sonné par la détresse et le découragement, le Vsiir n'avait plus fait de tentative depuis plusieurs heures. À quoi bon ? Il aboutissait invariablement au même résultat, il s'épuisait, il perturbait les humains et tout cela pour rien. À présent, le soleil était levé. Le Vsiir envisagea de se couler hors du bâtiment et de

s'exposer au rayonnement solaire jaune en abaissant toutes ses défenses ; ce serait une mort rapide, un bon moyen de mettre fin à ses souffrances physiques et mentales. Rêver de revoir son monde à lui, c'était de la folie. Et puis...

Mais voyons, qu'est-ce que c'était que ça ?

Un appel. Clair, intelligible, incontestable. *Venez à moi.* Il y avait quelque part dans l'étage un esprit ouvert qui ne s'exprimait ni dans le langage humain ni dans la langue vsiir, mais usait de la communion non verbale et universellement compréhensible qui s'instaure lorsqu'un esprit s'adresse directement à un autre esprit. *Venez à moi. Racontez-moi votre histoire. En quoi puis-je vous aider ?*

Tout à son excitation, le Vsiir se mit à monter et descendre dans le spectre en émettant successivement une décharge d'infrarouge puis une salve inégale d'ultraviolet, et enfin une explosion aveuglante de lumière visible avant de reprendre enfin le contrôle. Il s'appliqua rapidement à détecter la source de l'appel. Ce n'était pas très loin : au bout de ce couloir-là, sous la porte, après ce petit passage. *Venez à moi.* Oui. Oui. Il étendit ses sondes mentales, chercha à tâtons le contact avec l'esprit qui le sollicitait et se précipita.

Mentalement cramponné à Satina, Mookherjii se sentit ébranlé par la secousse du cauchemar tout proche ; même par personne interposée, l'effet était dévastateur. Il y eut une sensation de déclic au moment du contact, et dans l'âme réceptive de Satina se déversa alors...

Une muraille plus haute que l'Everest. Satina essayant d'escalader tant bien que mal sa face lisse et blanche en insérant le bout de ses doigts dans de minuscules fissures et perdant un mètre de terrain chaque fois qu'elle réussissait à en franchir deux. Tout en bas, un gouffre où roulent des volutes de fumée et d'où surgissent régulièrement des jets de flammes, des bouffées de gaz délétères et des monstres aux crocs acérés qui attendent de la voir tomber. La muraille ne cesse de croître. L'air est si raréfié que la jeune fille peut à peine respirer ; sa vue se brouille, une main grasseuse se resserre autour de son cœur, elle sent ses veines se détacher de sa chair comme autant de fils électriques émergeant d'un plafond au plâtre écaillé, et tout cela alors que la traction de la gravité se fait de plus en plus puissante... Elle a mal, ses poumons tombent en miettes, ses traits sont horriblement déformés par la force qui tire vers le bas la peau de son visage... Un fleuve de terreur pure s'engouffre sous son crâne...

« Rien de tout cela n'est réel. Satina. Ce ne sont que des illusions. Ça n'est pas en train de t'arriver pour de vrai.

— Oui, oui, je sais. » Pourtant, elle est toute vibrante d'effroi, ses muscles tressautent de façon désordonnée, son teint est cramoisi et son front luisant de sueur, ses yeux roulent derrière ses paupières

closes. Le rêve se poursuit. Combien de temps tiendra-t-elle encore le coup ?

« *Donne-le-moi*, l'instruit-il. *Donne-moi le rêve !* » Elle ne comprend pas. Mais cela n'a pas d'importance. Mookherjii sait comment s'y prendre. Il est tellement las que sa lassitude ne compte plus ; quelque part dans les contrées qui s'étendent au-delà de l'effondrement total, il puise une force inespérée, plonge dans l'âme engourdie de Satina et en ramène ses hallucinations comme s'il s'agissait d'une simple poignée de toiles d'araignée. Alors les hallucinations le submergent. Il n'en fait plus l'expérience de manière indirecte ; à présent, c'est dans sa tête à lui que les spectres sont en liberté, et au moment où il sent Satina se décontracter, il se prépare à résister à l'assaut d'irréalité qu'il a lui-même invité à prendre possession de lui. Et il y parvient. Il évacue de l'esprit de Satina l'excès d'irrationnel et l'enroule dans sa propre conscience ; il s'adapte, apprend à vivre avec ce répugnant afflux d'images. À eux deux, ils vont partager ce qui va arriver. Ensemble ils sauront encaisser le coup ; il ne lui laisse endosser qu'une petite partie du fardeau, mais elle joue son rôle, et en conséquence ils ne sont plus dépassés par le défilé de démons. Maintenant, ils peuvent rire de ces monstres purement oniriques ; ils sont même capables d'admirer la richesse de la fantasmagorie. Vois cette bête à cent têtes, ce paquet de fils de cuivre animé d'une vie propre, cette fosse aux dragons, cette masse spiralée de crocs affilés... Comment craindre ce qui n'existe pas ?

Par-dessus ce tohu-bohu d'images plus bizarres les unes que les autres, Mookherjii émet une pensée cohérente et lui fait traverser l'esprit de Satina pour atteindre, de l'autre côté, le mental de la créature.

« *Pouvez-vous déconnecter le cauchemar ?*

— *Non*, répond quelque chose. *C'est en vous qu'il se trouve, pas en moi. Moi, je ne fournis que le stimulus libérateur. C'est vous qui engendrez ces images.*

— *Très bien. Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?*

— *Je suis un Vsiir.*

— *Un quoi ?*

— *La forme de vie autochtone de la planète sur laquelle vous venez ramasser les branches de vert-feu. Par suite de mon inattention, je me suis laissé embarquer pour votre monde.* » Le message s'accompagne d'une terrassante bouffée de tristesse, mélange de pathos, d'auto-apitoiement, de malaise et d'exténuation. Parallèlement, les cauchemars continuent à se dérouler, mais ils sont devenus insignifiants. Le Vsiir reprend : « *Mon seul désir est de rentrer chez moi. Je n'ai pas voulu venir ici.* »

Et c'est cela, notre monstre extraterrestre ? songe Mookherjii. *Cette*

chose, la bête des étoiles qui répand ces cauchemars tant redoutés ?

« Pourquoi diffusez-vous des hallucinations partout où vous passez ?

— Telle n'était pas mon intention. J'essayais simplement d'établir un contact mental. Un quelconque défaut dans le système récepteur humain, peut-être... Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Mais je suis tellement fatigué... Pouvez-vous m'aider ?

— Nous allons vous renvoyer chez vous, promet Mookherjii. Où êtes-vous ? Pouvez-vous vous montrer à moi ! Dites-moi comment vous trouver et j'avertirai les autorités de l'astroport ; on organisera votre rapatriement par le premier vaisseau en partance. »

Un silence hésitant. Le contact faiblit, manque s'interrompre.

« Alors ? reprend Mookherjii au bout d'un moment. Que se passe-t-il ? Où êtes-vous ? »

Une réponse mal assurée lui parvient.

« Puis-je vraiment vous faire confiance ? Peut-être n'avez-vous que le désir de m'éliminer ? Si je me révèle... »

Subitement furieux, Mookherjii se mord la lèvre. Il est pratiquement à bout de forces. C'est tout juste s'il parvient à maintenir le contact. Alors s'il faut en plus qu'il trouve le moyen de convaincre un extraterrestre méfiant qu'il doit se rendre dans son propre intérêt, il risque de tomber en panne avant d'avoir pu arranger les choses. Décidément, la situation exige des mesures d'exception.

« Écoutez, Vsiir. Je ne suis plus assez résistant pour poursuivre bien longtemps cette conversation, et la jeune fille dont je me sers non plus. Venez dans ma tête. Je vais abaisser toutes mes défenses et vous pourrez alors savoir qui je suis, tout inspecter sans rien omettre ; là, vous verrez bien si vous pouvez me faire confiance. Je suis en mesure de vous aider à rentrer chez vous, mais seulement si vous vous manifestez. »

Il ouvre tout grand son esprit. Mentalement, il est nu.

Le Vsiir se rue dans sa tête.

Une main se posa sur l'épaule de Mookherjii, qui s'éveilla instantanément, battit des paupières et chercha à s'orienter. Lee Nakadaï était debout à côté de lui. Ils se trouvaient... où donc ? Oui, dans la chambre de Satina Ransom. La pâle lueur de l'aube entrait par la fenêtre. Il n'avait dû s'assoupir qu'une minute ou deux. Il avait un mal de tête féroce.

« On t'a cherché partout, Pete.

— Ça va aller, maintenant, souffla Mookherjii. Ça va aller. » Il secoua la tête, histoire de s'éclaircir les idées. Certaines choses commençaient à lui revenir. Par terre, à côté du lit de Satina, était tapie une créature de la taille d'une grenouille mais très différente – par la forme, la couleur et la texture – de ce qu'il avait jamais pu voir en matière de grenouille. Il la montra à Nakadaï. « Voilà le Vsiir.

Notre terreur extraterrestre. Satina et moi nous en sommes fait un ami. Nous l'avons persuadé de se montrer. Écoute, il n'est pas heureux ici ; peux-tu dégoter en vitesse un responsable de l'astroport et lui expliquer qu'on tient un organisme non terrien qu'il faut réexpédier tout de suite vers l'étoile de Norton, et...

— Est-ce que c'est vous, le Dr Mookherjii ? interrogea alors Satina.

— En effet. J'aurais sans doute dû me présenter quand... Mais... *tu es réveillée ?*

— Ma foi, c'est le matin, non ? » L'adolescente s'assit en souriant dans son lit. « Vous êtes plus jeune que je ne croyais. Et comme vous avez l'air sérieux ! J'aime beaucoup la couleur de votre peau. Je...

— *Tu es réveillée ?*

— J'ai fait un mauvais rêve, dit-elle, ou peut-être un mauvais rêve à l'intérieur d'un mauvais rêve, je ne sais pas. En tout cas, c'était affreux. Mais je me suis sentie tellement mieux quand il est reparti ! J'ai eu l'impression que si je continuais à dormir, j'allais passer à côté de tout un tas de bonnes choses dans la vie, que je devais sortir de ce lit pour aller voir un peu ce qui se passe dans le monde... Vous y comprenez quelque chose, vous, docteur ? »

Mookherjii se rendit soudain compte que ses genoux tremblaient. « La thérapie par le choc, marmonna-t-il. On l'a arrachée à son coma sans même savoir ce qu'on faisait. » Il s'approcha du lit. « Écoute-moi, Satina. Je suis debout depuis à peu près un million d'années et tellement surmené que je vais bientôt exploser. Alors il y a mille choses dont je voudrais discuter avec toi, mais pas maintenant. Tu veux bien ? Maintenant, je ne peux pas. Je vais t'envoyer le Pr Bailey – c'est mon patron. Puis, quand j'aurai dormi, je reviendrai et on parlera de tout ça, d'accord ? Disons vers 17 ou 18 heures ce soir. Entendu ?

— Mais naturellement, répondit Satina avec un sourire éblouissant. S'il faut vraiment que vous alliez vous terroriser quelque part juste au moment où... Oui, bien sûr, allez-y. Allez-y. C'est vrai que vous avez l'air drôlement crevé, docteur. »

Mookherjii lui souffla un baiser puis, prenant Nakadaï par le coude, se dirigea vers la porte. Une fois sorti, il déclara : « Fais transférer illico le Vsiir à l'Isolement et essaie de lui procurer une atmosphère où il se sente à son aise. Et trouve un moyen de le renvoyer chez lui. Quant aux six spationautes, tu peux sans doute les laisser partir. Je vais aller voir Bailey. Ensuite, je m'écroule. »

Nakadaï hocha la tête. « Oui, tu as bien besoin de repos, Pete. Je m'occupe de tout. »

Traînant les pieds, Mookherjii emprunta le couloir menant au bureau de Bailey en songeant au sourire de Satina, au pauvre petit Vsiir, aux cauchemars...

« Fais de beaux rêves, Pete ! » lui lança Nakadaï.

TRIP DANS LE RÉEL

Cette nouvelle semble un bon choix pour conclure ce parcours de mes quelque quinze premières années d'écriture. Elle date de janvier 1970. J'avais alors 35 ans et avais donc passé pratiquement la moitié de ma vie à me colleter avec l'art d'écrire. J'étais passé d'un apprentissage précoce, employé à produire infatigablement des produits préfabriqués, à une maturité littéraire reconnue. Les récompenses arrivaient désormais avec régularité, pas seulement sous forme de revenus plus conséquents mais aussi sous forme de prix (le Nebula en 1969 pour « Passagers », un Hugo un peu plus tard dans l'année pour Les Ailes de la nuit(32) d'autres distinctions devant suivre) et de marques de reconnaissance (la présidence des Écrivains américains de science-fiction en 1967-1968, le statut d'invité d'Honneur à la Convention mondiale de science-fiction d'Heidelberg en 1970). J'étais désormais un auteur relativement bien établi ; je n'écrivais pratiquement plus que sur commande et j'en recevais plus que je n'en pouvais honorer.

J'aurais dû être heureux de ce que j'avais accompli, et je suppose que je l'étais la plupart du temps. Mais des ennuis m'attendaient au moment où j'approchais le cap redoutable de ce qu'on appelle l'âge mûr. Déjà, le formidable et légendaire rendement de ma jeunesse, les millions et millions de mots qui sortaient naguère de ma machine à écrire accusaient une baisse : seulement (pour moi) 668 000 mots en 1969 et encore moins (571 000 pour être exact) l'année suivante. C'était dû en partie au soin croissant que j'apportais à mon travail, mais je rencontrais aussi de mystérieuses résistances dans l'acte d'écriture lui-même – comme le montre le total de 290 000 mots atteint en 1971, pas plus que ce que j'aurais été capable de produire en un mois en une année de folie comme 1963. Fin 1974, je devais me retrouver rigoureusement incapable d'écrire. J'allais aussi prochainement déménager en Californie, et un divorce, ainsi que bien d'autres difficultés, se profilait à l'horizon. En 1970 je n'avais qu'une vague idée de ce qui m'attendait, mais c'était assez pour m'inquiéter et intensifier l'assombrissement déjà apparent de mes fictions, un processus qui devait atteindre son point culminant dans Le Livre des crânes(33) et L'Oreille interne(34), deux romans de 1971, et les changements dramatiques que devait connaître mon existence un peu plus tard cette

année-là.

Il en transparait sans doute quelque chose dans « Trip dans le réel », que j'ai écrit en janvier 1970 pour Ejler Jakobsson, le nouveau rédacteur en chef de Galaxy et de If, et qu'il a publié avec une étonnante rapidité dans le numéro de mai 1970 de If. C'est une histoire amusante, mais avec de sérieux coins d'ombre – et qui démontre assurément que j'avais fait bien du chemin depuis la simplicité de textes comme « Opération Méduse », « La colonie silencieuse », ou même « Le chemin de la nuit », dont la noirceur constitue un étrange signal au tout début de ma carrière d'écrivain. J'y vois un présage des bouleversements qu'allait connaître ma vie. Le temps des changements se préparait, au sortir duquel je devais être quelqu'un de très différent vivant dans un environnement très différent.

Elle voit en moi une rédemption en perspective. Elle habite au même étage que moi à l'hôtel, douze chambres plus loin dans le couloir : une poétesse vivant de ses rentes. Non, ça la fait paraître trop vieille, style excentrique entre deux âges. En fait, elle n'a pas plus de 30 ans. Plus grande que moi, longs cheveux bruns crépus, nez pointu et osseux dont l'arête comporte une bosse. Les yeux sont très brillants. Un côté dépenaillé très étudié ; vêtements râpés choisis avec soin. Je ne suis pas en mesure d'évaluer l'attrait sexuel des Terriens, mais les remarques des hommes qui vivent ici me font conclure qu'elle n'est pas jugée comme ayant du charme. Je la croise souvent sur le chemin de ma chambre. Elle m'adresse des sourires ardents. Se disant probablement : Pauvre homme solitaire. Laisse-moi t'aider à porter le fardeau de ta vie malheureuse. Laisse-moi te montrer ce qu'est l'amour, car je sais moi aussi ce qu'est la solitude...

Ou des mots tendant vers le même sens. En réalité, elle n'a jamais rien prononcé de ce genre. Mais ses intentions sont claires. Quand elle me voit, son regard se charge d'avidité, en partie maternelle, en partie (je suppose) sexuelle, et son visage prend une expression d'une saugue intensité.

Elle s'appelle Elizabeth Cooke.

« Aimez-vous la poésie, monsieur Knecht ? » m'a-t-elle demandé ce matin dans le vieil ascenseur grinçant qui nous emmenait à notre étage.

Une heure plus tard, elle a frappé à ma porte. « Un peu de lecture, a-t-elle dit. J'en suis l'auteur. » Une liasse de grandes feuilles jaunes agrafées par le haut – des poèmes imprimés à la ronéo, en caractères bleuâtres et flous. *Trip dans le réel*, annonçait l'en-tête. *Tirage limité à 125 exemplaires*. « Vous pouvez le garder si ça vous fait plaisir, a-t-elle expliqué. J'en ai encore beaucoup. »

Elle portait un pantalon de velours côtelé de couleur vive et un châle rose en tissu fin sous lequel on voyait nettement ses seins. De

petits seins pointus, qui n'avaient pas l'air très fonctionnels. Quand elle m'a surpris à les regarder, ses narines ont frémi et elle a battu trois fois des paupières. Signes de désir ?

J'ai lu les poèmes. Est-il équitable que je porte sur eux un jugement ? Même si j'ai vécu sur cette planète onze de ses années, même si je parle couramment la langue du pays, puis-je vraiment comprendre la vie intérieure de la poésie ? Je les trouvais tous plutôt mauvais. Des poèmes consciencieux, laborieux, reproduisant ce qu'on appelle ici des tranches de vie. Le monde autour d'elle, la grande ville hostile, cruelle et brutale. Des lamentations sur les barrières qui séparent les hommes. Le poème donnant son titre à l'ensemble débutait ainsi :

*Il se faisait un trip dans le réel. Un grand Noir,
aux yeux injectés de sang, aux dents gâtées.
Blouson militaire effiloché. Odeur de mauvais vin.
Sans doute un couteau dans sa poche. Il m'a regardée
d'un sale œil. Casier judiciaire pour viol,
violences envers enfants et possession de drogues.
Dans sa tête il pensait : sale putain blanche,
et moi je me disais : frère noir, défonçons-nous
ensemble, offrons-nous un trip dans l'amour...*

Et ainsi de suite. Émotion directe et chaleureuse – mais le besoin d'aimer les êtres blessés suffit-il à servir de base à la poésie ? Je l'ignore. J'ai introduit ses poèmes dans le scanner et les ai transmis à notre Monde, bien qu'à mon avis ils apportent peu d'informations sur la Terre. Elizabeth serait flattée de savoir qu'avec si peu de lecteurs ici, elle en avait trouvé d'autres à 90 années-lumière de distance. Mais bien entendu je ne peux la mettre au courant.

Elle est revenue il y a peu de temps. « Vous avez aimé ? a-t-elle demandé.

— Beaucoup. Vous éprouvez de la sympathie pour ceux qui souffrent. »

Je pense qu'elle attendait que je l'invite à entrer. Cette fois, j'ai veillé à ne pas regarder ses seins.

L'hôtel est situé 23^e Rue Ouest. Il doit avoir plus de cent ans – la façade est baroque et l'intérieur est marqué par une décrépitude de bon ton. C'est un établissement qui jouit d'une réputation bohème. Beaucoup de ses occupants y résident en permanence, des peintres, des romanciers, des dramaturges et autres artistes pour la plupart. J'y

loge depuis neuf ans. Je connais par leur nom un certain nombre de pensionnaires qui me connaissent eux aussi, mais j'ai toujours gardé mes distances, et chacun respecte ce choix. Je ne convie pas les autres à venir dans ma chambre. Parfois j'accepte d'aller leur rendre visite, puisque l'un des buts de ma mission sur ce monde est de m'informer sur la façon de vivre des Terriens et leur mode de pensée. Elizabeth est la première à vouloir pénétrer dans mon intimité. Je ne sais pas trop comment affronter cette situation. Elle a emménagé il y a environ trois ans. Il y a une dizaine de mois que ses attentions me sont devenues perceptibles, et depuis cinq ou six semaines elle me cause de grands désagréments. Une confrontation est inévitable : ou je dois lui dire de me laisser en paix, ou je suis entraîné dans une situation intolérable. Peut-être trouvera-t-elle quelqu'un d'autre à plaindre, avant que je doive en venir là.

Mon emploi du temps quotidien varie rarement. Je me lève à 7 heures. J'absorbe le Premier Repas. Puis je nettoie ma peau (celle de l'extérieur, ma peau terrestre) et je m'habille. De huit à dix, je transmets mon rapport à notre Monde. Ensuite je fais ma sortie matinale avec observations sur le terrain : conversations avec les gens, achat de journaux, recherches dans les bibliothèques. À 1 heure de l'après-midi, je regagne ma chambre. C'est l'heure de mon Deuxième Repas. Je transmets un nouveau rapport de 2 à 5. Ensuite nouvelle sortie, peut-être au théâtre, ou au cinéma, ou dans un meeting politique. Je dois m'imprégner de la saveur de cette planète. Souvent je vais dans les bars – je suis équipé pour ingérer de l'alcool, mais bien sûr, je dois m'en débarrasser avant de l'avoir conservé longtemps dans le corps –, je bois, j'écoute les propos qu'on tient, parfois je me mêle aux discussions. À minuit je suis de retour dans ma chambre. Troisième Repas. Transmission d'un dernier rapport de 1 heure à 4 heures du matin. Puis trois heures de sommeil, et à 7 heures le cycle recommence. C'est là un horaire réconfortant. Je n'ai pas idée du nombre d'envoyés spéciaux que notre Monde a sur Terre, mais il me plaît de penser que je suis l'un des plus diligents et des plus efficaces. Peu de chose échappe à ma vigilance. J'ai bien rempli ma tâche, et comme on dit ici, tout travail porte en lui sa récompense. Je ne nierai pas que l'inconfort physique né de ma situation m'est pénible et qu'il m'arrive souvent de céder au désespoir engendré par ma solitude. Je pense même parfois à demander mon transfert sur notre Monde. Mais que deviendrais-je là-bas ? Quelles activités pourrais-je exercer ? J'ai façonné ma vie en fonction d'un seul but : habiter parmi les Terriens et rendre compte de leurs mœurs. Si j'y renonce, je ne suis plus rien.

Bien sûr, il y a la douleur physique. Qui est considérable.

La pesanteur de la Terre est presque le double de celle de notre

Monde. Ce qui me fait mener une existence de plomb. Mes organes internes qui s'affaissent contre le bas de ma carapace. Mes muscles tiraillés par la tension à laquelle ils sont soumis. L'effort délibéré qu'exige chaque mouvement. Mon cœur qui proteste sans arrêt. Au cours de ces onze ans, je me suis, en un sens, adapté aux conditions : je me suis endurci, épaissi. Je suppose que si je me retrouvais brusquement transplanté sur notre Monde, je serais étourdi, déconcerté par la légèreté ambiante. Je sauterais sur place, m'envolerais, trébucherais, et peut-être cette accablante attraction terrestre en viendrait-elle à me manquer. Néanmoins j'en doute. Je souffre en ce lieu ; le poids des choses m'opprime continuellement. Mais je ne veux pas avoir l'air de m'apitoyer sur mon sort. Je connaissais les conditions à l'avance. On m'a placé dans un simulateur de gravité quand je me suis porté volontaire et on m'a laissé libre de renoncer, ce à quoi je me suis refusé. Sans me rendre compte qu'une semaine sous une pesanteur double n'avait rien à voir avec une vie entière. Je pouvais toujours sortir de la chambre de simulation. Mais ici, je dois subir cette perpétuelle entrave, cette pression sur chacune de mes molécules. La souffrance infligée à ma chair.

Sans parler du corps extérieur que je dois porter. Cet ingénieux déguisement. Être à jamais emmailloté dans d'épaisses couches de chair synthétique qui m'étouffent, me submergent. Le léger frottement de cette chair contre mon être prisonnier. L'armature complexe qui fait tenir le système debout et me permet de le manœuvrer – un assemblage de câbles et de relais, de commandes et de servomoteurs, au centre desquels je dois rester tapi sans fin, sur ma petite plateforme située dans le ventre du corps artificiel. Toujours en train de me démener, de passer d'une position inconfortable à une autre, tantôt me heurtant à une manette protubérante, tantôt essayant de rendre flexible mon corps rigide. Tout cela en voyant le monde par un périscope à travers des yeux mécaniques. Logé dans cette montagne de chair. C'est une construction habile – il faut croire qu'elle offre l'apparence convaincante d'un être humain, car personne n'a jamais mis en doute sa nature ; et elle vieillit insensiblement d'une année à l'autre, grisonnant un peu plus aux tempes, s'épaississant un peu plus à la taille. Elle marche. Elle parle. Elle avale des aliments et de la boisson quand il le faut. (Et les dépose dans une poche amovible à proximité de mon membre antérieur gauche.) Et moi qui suis là-dedans. Le joueur d'échecs dissimulé ; le cavalier invisible. Si j'osais, je m'extirperais périodiquement de ce vêtement de chair et ramperais dans ma chambre sous ma véritable apparence. Mais c'est interdit. Onze ans maintenant que je ne suis pas sorti de mon enveloppe protoplasmique. Il me semble parfois qu'elle a fini par adhérer à moi, qu'elle n'est plus seulement autour de moi mais fait partie de moi.

Pour manger, il me faut ouvrir le corps par le milieu, opération qui prend de longues minutes. Trois fois par jour je me déboutonne ainsi afin d'ingurgiter mes tablettes nutritives. C'est ce que j'appellerai une conception défectueuse. On aurait aussi bien pu prévoir une absorption directe par la bouche humaine, aboutissant quand même à mes voies digestives. Je pense que les modèles plus récents sont dotés de cette capacité. L'excrétion est pour moi tout aussi incommode ; je m'ouvre à nouveau, cherche les cubes de déchets que je retire, puis referme la peau. Je les jette ensuite dans les toilettes. Une véritable corvée.

Et la solitude ! Regarder les étoiles et savoir que notre Monde est quelque part au fond de ce ciel ! Penser à tous mes semblables en train de s'accoupler, de psalmodier, de se diviser, d'abstraire, pendant que moi je passe mes jours dans cet hôtel croulant sur une planète étrangère, écrasé par la pesanteur, enfermé à l'étroit dans un simulacre de corps – toujours seul, toujours à feindre d'être ce que je ne suis pas, à espionner, questionner, enregistrer, expédier mes rapports, en butte aux affres de l'isolement, en quête du réconfort de la philosophie...

Je n'ai qu'une seule réelle consolation, en dehors du plaisir de savoir que je travaille pour notre Monde. L'atmosphère de New York devient de jour en jour plus chargée. Les rues sont pleines de véhicules grossiers qui évacuent des hydrocarbures non digérés. Pour les Terriens, ces émanations se nomment pollution et ils en parlent avec inquiétude. Pour moi, c'est une source de joie. C'est la seule note me rappelant notre Monde, ce doux brouillard de composés organiques qui dérive dans l'air. Cela m'enivre. Je marche à travers les rues en aspirant profondément ces délectables molécules par mes fausses narines qui les conduisent vers mes vrais poumons. Les autochtones doivent me prendre pour un fou. Se promener au milieu des gaz d'échappement ! Puis-je me faire arrêter pour respirer avec trop d'enthousiasme l'air du dehors ? Me fera-t-on subir des tests mentaux ?

Elizabeth Cooke continue ses avances. Sourires dans le couloir. Lueur d'espoir au fond du regard.

« Nous pourrions peut-être dîner ensemble un de ces soirs, monsieur Knecht. Je sais que nous avons tant de choses à nous dire. Et vous voudriez peut-être voir les nouveaux poèmes que j'ai écrits. »

Elle en tremble. Battements de paupières intenses ; tête dressée sur son long cou. Je sais qu'elle amène parfois des hommes dans sa chambre, donc elle ne peut être motivée par la solitude ou la frustration. Et je doute que mon aspect extérieur l'attire sexuellement. Je ne crois pas me tromper en affirmant que je ne plais pas aux

femmes. Non, elle m'aime parce que je lui inspire de la compassion. Le triste et timide célibataire du bout du couloir, le pauvre cher M. Knecht ; je pourrais peut-être apporter un peu de lumière dans sa morne vie ? Et ainsi de suite. C'est ça qu'elle doit penser. Réussirai-je à continuer de l'éviter ? Peut-être faudrait-il que je déménage dans un autre quartier. Mais j'ai vécu si longtemps ici que je me suis habitué à cet hôtel. Son atmosphère paisible compense les duretés de ma mission. Et ma chambre désormais familière. La grande fenêtre à petits carreaux ; le carrelage vert craquelé de la salle de bains ; les traces grumeleuses du replâtrage sur le mur au-dessus de mon lit. Le plafond haut, le lustre rococo. J'aime ces choses. Mais il est évident que je ne peux la laisser tenter d'entamer une idylle avec moi. Notre rôle est d'observer les Terriens, pas d'avoir des relations avec eux. Notre déguisement, vu de près, n'est pas si difficile à percer. Je dois la tenir à l'écart. Ou sinon quitter cet endroit.

Incroyable ! Un des nôtres habite cet hôtel à part moi.

Je l'ai appris par hasard. À 1 heure cet après-midi, au retour de mes expéditions matinales : Elizabeth dans le vestibule, comme si elle m'attendait, en train de bavarder avec le patron. Elle prend l'ascenseur en même temps que moi. Ses yeux dans les miens.

« Parfois j'ai l'impression que vous avez peur de moi, commence-t-elle. Il ne faut pas. C'est le drame de l'humanité : les gens s'enferment derrière des murs de peur, sans laisser venir à eux ceux qui pourraient leur témoigner de la sympathie. Vous n'avez aucune raison de me redouter. »

J'en ai, si, mais comment le lui expliquer ? Pour échapper à une conversation prolongée, je quitte l'ascenseur un étage plus bas que le nôtre. Afin qu'elle s'imagine que je vais voir un ami. Ou une maîtresse. Je m'engage lentement dans le couloir en direction de l'escalier, prenant mon temps, attendant qu'elle soit dans sa chambre avant de monter. Une femme de chambre passe près de moi, l'air affairée. Elle introduit sa clé dans la serrure d'une porte sur la gauche : négligence rare, car ici le personnel est d'ordinaire stylé, elle oublie de frapper avant d'entrer pour faire la chambre. La porte s'ouvre, laissant entrevoir l'occupant. Un homme trapu et musclé, le torse nu.

« Oh ! excusez-moi », s'écrie la femme de chambre, qui recule sans le regarder et referme aussitôt la porte.

Mais moi j'ai eu le temps de voir. Le thorax velu était entrouvert : une fente sombre de 25 centimètres de long, cinq de large, débutant entre les mamelons et descendant jusqu'au nombril. Et, visible à l'intérieur, la surface noire et brillante de la carapace d'un de mes semblables. Un compatriote en train de s'ouvrir pour son Deuxième

Repas. Hébété, engourdi, je titube jusqu'à l'escalier et je monte pesamment marche après marche jusqu'à mon étage. Aucune trace d'Elizabeth. J'entre en chancelant dans ma chambre et ferme le verrou. Un autre envoyé spécial ici ? Après tout, pourquoi pas ? Je ne suis pas le seul. Il y en a peut-être des centaines dans la seule ville de New York. Mais dans le même hôtel ? Je me rappelle l'avoir aperçu de temps à autre – un homme sévère et silencieux, tendu, l'air traqué, peu sociable. Nul doute que je ne donne la même image aux autres. Garder tout le monde à distance. Je ne connais pas son nom ni l'occupation qu'il est censé exercer dans la vie.

Il nous est interdit d'entrer en contact avec les autres individus de notre espèce sauf en cas d'extrême urgence. L'isolement est la condition nécessaire à l'accomplissement de notre mission. Je ne peux pas me présenter à lui ; je ne peux pas solliciter son amitié. Maintenant, c'est pire pour moi qu'au temps où je me croyais seul. Les souvenirs que nous pourrions évoquer ! Les amis que nous pourrions avoir en commun ! Nous pourrions nous redonner courage mutuellement pour supporter la pesanteur, l'inconfort de nos déguisements, le climat atroce. Mais non. Je dois feindre de ne rien savoir. Le règlement. L'impitoyable règlement. J'ai mon rôle, lui le sien ; si nos chemins se croisent, je ne dois rien laisser transparaître.

Qu'il en soit donc ainsi. Je respecterai mes engagements. Mais ce sera dur.

Il se fait appeler Swanson. Il habite l'hôtel depuis dix-huit mois – un musicien ou quelque chose de ce genre, d'après le patron.

« Un homme très spécial. Toujours renfermé. Pas bavard, jamais un sourire. Il préserve son intimité. L'autre jour une femme de chambre a eu le malheur de débarquer chez lui sans frapper, et j'ai presque cru qu'il allait porter plainte. Enfin, nous avons toutes sortes de gens ici. »

Le patron pense que mon compatriote pourrait être en réalité un membre d'une vieille famille royale européenne en exil. Ou autre chose de tout aussi romantique. Il serait surpris d'apprendre la vérité.

Moi aussi je préserve mon intimité. Autre assaut d'Elizabeth pour y porter atteinte.

Dans le couloir, devant ma chambre.

« Mes nouveaux poèmes, annonce-t-elle. Au cas où ça vous intéresserait. » Puis : « Je peux entrer ? Je vous les lirais. J'adore lire à haute voix. » Et encore : « Je vous en prie, n'ayez pas toujours l'air d'avoir si terriblement peur de moi. Je ne mords pas, David. Vraiment, je vous assure. Je suis très gentille.

— Je regrette.

— Moi aussi. » Une expression de colère dans ses yeux brillants, ses lèvres serrées. « Si vous voulez que je vous laisse tranquille, dites-le, je n'insisterai pas. Mais je tiens à ce que vous sachiez combien vous êtes cruel. Je n'exige rien de vous. Je vous offre juste un peu d'amitié. Et vous la refusez. Je sens mauvais ? Je suis donc si laide ? Est-ce que vous détestez mes poèmes sans oser me l'avouer ?

— Elizabeth...

— Nous sommes sur ce monde pour un temps si bref. Pourquoi ne pas se témoigner un peu d'affection ? S'aimer, partager, ouvrir son cœur. Le trip dans le réel. La communication d'une âme à l'autre. » Subtil changement de ton. « Je vois bien que vous êtes rebuté par les femmes. Je ne vous en tiens pas rigueur. Nous avons tous nos particularités. Mais le lien entre vous et moi n'est pas obligé d'être d'ordre sexuel. On peut simplement parler. Ouvrir les circuits. Je vous en prie. Répondez non et je ne vous ennuierais plus jamais, mais ne dites pas non, je vous en prie. C'est comme fermer la porte à la vie, David. Et quand on agit ainsi, c'est le commencement de la mort. »

Elle est tenace. Je devrais l'envoyer au diable. Mais il y a la solitude. Il y a son évidente sincérité. Sa chaleur, son envie de m'arracher à mon isolement. Peut-il en résulter un mal ? Savoir que Swanson est si près, et en même temps séparé de moi par cette réglementation de fer, a intensifié mon sentiment de solitude. Je peux prendre le risque de laisser Elizabeth se rapprocher de moi. Elle en sera heureuse. Et peut-être le serai-je aussi. Il pourrait même en découler des informations intéressantes pour notre Monde. Certes, je dois quand même maintenir certaines barrières.

« Je ne voulais pas me montrer désagréable. Je crois que vous vous méprenez, Elizabeth. Je ne vous ai pas vraiment repoussée. Venez, entrez. »

Stupéfaite, elle pénètre dans ma chambre. La toute première personne que j'y reçois. Mes quelques livres, ma modeste garde-robe, le transmetteur à ultra-ondes camouflé de façon indiscernable en sculpture.

Elle s'assied. Jupe relevée très au-dessus des genoux. De jolies jambes, si j'interprète correctement les critères de qualité en vigueur. Je suis décidé à ne la laisser prendre aucune initiative de nature sexuelle. Si elle fait la moindre tentative, j'aurai recours... je ne sais pas... à une crise de nerfs.

« Lisez-moi vos nouveaux poèmes », dis-je.

Elle ouvre la chemise qui contient les feuillets. Se met à lire.

*Au cœur de la longue nuit du doute et du vide,
Quand le dieu des mauvais trips est venu à moi
Avec ses mains froides, j'ai levé les yeux et crié*

*Oui aux étoiles. Oui encore et toujours. C'est du oui
Dont je jouis. Le diable jouit du non. Et j'ai attendu
Que tu dises oui, et enfin tu l'as dit. Et le monde
À dit oui, et les étoiles ont dit et les arbres ont dit
Et le ciel et les rues ont dit oui, oui à jamais...*

Elle est en extase. Son visage s'est empourpré ; ses yeux sont joyeux. Elle a franchi le mur qui la séparait de moi. Au bout de deux heures, quand il s'avère que je ne lui demanderai pas d'aller au lit en ma compagnie, elle s'en va. Pour ne pas abuser de mon accueil.

« Je suis si contente de m'être trompée à votre sujet, David, murmure-t-elle. Je ne pouvais croire que vous refusiez vraiment la vie. Et j'avais raison. »

En extase.

Je nage en eaux troubles.

Chaque soir nous passons une heure ou deux ensemble. Parfois dans ma chambre, parfois dans la sienne. D'habitude c'est elle qui vient chez moi, mais de temps en temps, par politesse, je vais la retrouver après mon Troisième Repas. J'ai maintenant lu tous ses poèmes ; nous parlons désormais des arts en général, de la politique, des problèmes raciaux. Elle a l'esprit vif, cultivé, désordonné. Elle cherche continuellement à s'informer à mon sujet, mais bat en retraite dès qu'elle perçoit mes réticences. Elle veut savoir à quoi je travaille ; je réponds vaguement que je fais des recherches en vue d'un livre, et comme je n'insiste pas, elle change de sujet, quitte à le réaborder discrètement quelques soirs plus tard.

Elle boit beaucoup de vin et m'en offre. Je me contente d'un verre que je garde en main pendant tout notre entretien. Souvent, elle suggère d'aller dîner ensemble au restaurant. J'explique que j'ai des troubles digestifs et que je préfère manger seul. Elle accepte mon refus de bonne grâce mais propose immédiatement de m'aider à résoudre mes problèmes de santé. Et elle ne tarde pas à revenir à la charge : il y a un excellent restaurant espagnol au rez-de-chaussée de l'hôtel, pourquoi ne pas l'essayer ? Elle pose des questions embarrassantes. Où suis-je né ? Suis-je allé à l'université ? Ai-je de la famille quelque part ? Ai-je été marié ? Ai-je déjà eu des écrits publiés ? J'élude en improvisant. Rien de très difficile en soi, sinon que je n'ai jamais laissé personne sur Terre avoir un contact aussi continu avec moi, bénéficier d'une occasion aussi prolongée de déceler des contradictions dans ma pseudo-identité. Et si elle soupçonnait quelque chose ?

Et il y a la question du sexe. Ses approches sur ce plan sont de moins en moins voilées. Elle a l'air de penser que nous devrions

coucher ensemble simplement parce que nous sommes devenus de bons amis. C'est moins une affaire de passion que de communication : nous conversons ensemble, quelquefois nous nous promenons ensemble, donc nous devrions aussi faire ça. Mais bien entendu, c'est impossible. Je possède les organes externes voulus mais n'ai pas la capacité de m'en servir. Et de toute façon, il n'est pas question qu'elle touche ma fausse peau. Comment la décourager ? Si je me déclare impuissant, elle voudra essayer de me faire soigner. Si je prétends être homosexuel, elle tentera de me remettre dans le droit chemin. Si je lui dis tout bonnement qu'elle ne me plaît pas, elle sera blessée. Pour elle, coucher avec moi est un défi à relever, comme naguère m'amener à lui parler. Elle porte souvent le châle rose transparent qui laisse voir ses seins. Ses jupes sont à mi-cuisses. Elle répand sur elle des parfums aphrodisiaques. Son corps frôle le mien chaque fois que l'occasion s'en présente. La tension monte ; elle est décidée à triompher de moi.

Je n'ai rien dit d'elle dans mes rapports. J'ai simplement transmis certaines données d'ordre psychologique que j'ai recueillies en l'observant.

« Pourriez-vous jamais admettre que vous m'aimez ? » a-t-elle demandé ce soir.

Et elle a ajouté : « Vous ne souffrez pas de réprimer sans cesse vos sentiments ? De rester prisonnier de vous-même ? »

Puis : « La part physique a aussi son importance dans la vie, David. Ce n'est pas le mal que vous me faites en l'ignorant qui me préoccupe, c'est celui que vous vous infligez. »

Jambes croisées. Jupe remontée plus haut que jamais.

Nous nous acheminons vers une crise. Jamais je n'aurais dû laisser les choses en arriver là. Un été torride s'est abattu sur la ville et, par temps chaud, mon système nerveux est toujours sur le point d'exploser. Elle pourrait me pousser trop loin. Je risquerais de tout gâcher. Il faudrait que je demande mon transfert avant de provoquer de fâcheux incidents. Peut-être devrais-je en discuter avec Swanson. Ce qui se produit en ce moment me semble bien se définir comme un cas d'urgence.

Ce soir, Elizabeth est restée jusqu'à minuit passé. J'ai dû finalement lui demander de partir en invoquant un travail à terminer. Une heure plus tard, elle a glissé une enveloppe sous ma porte. Ses tout derniers poèmes. Des poèmes d'amour. Et d'une main tremblante : « *David, vous comptez tant pour moi. Vous êtes les étoiles et les nébuleuses. Ne pouvez-vous me laisser vous montrer mon amour ? Ne pouvez-vous accepter le bonheur ? Sachez que je vous adore.* »

Qu'ai-je déclenché ?

39 °C aujourd'hui. Quatrième journée consécutive d'intolérable

chaleur. J'ai rencontré Swanson dans l'ascenseur à l'heure du déjeuner ; j'ai failli lui révéler la vérité à mon sujet. Je dois faire attention. Mais mon contrôle se relâche. Hier soir, au plus fort de la chaleur, j'aurais voulu me défaire de mon déguisement. Je ne pouvais plus supporter de rester enfermé là-dedans, à pivoter et à me baisser pour esquiver tous les mécanismes qui s'entrelacent autour de moi. J'ai eu du mal à ne pas céder à la tentation. Il semble aussi que la pesanteur me soit plus pénible. J'ai l'impression que ma carapace se fendille. Je me suis presque effondré cet après-midi dans la rue. J'aurais bien besoin d'un incident pareil. Je vois ça d'ici : une victime d'un coup de chaleur qu'on emmène en ambulance à l'hôpital et qu'on examine. *Vous avez une structure osseuse très étrange, monsieur Knecht.* Effectivement. Et ensuite on me dissèque devant trois mille étudiants en médecine réunis pour assister au spectacle. Et le Conseil de sécurité des Nations Unies est convoqué. Un danger venu de l'espace nous menace. Oui. Je dois faire attention. Faire très attention...

Et voilà, j'ai réussi. Onze années de bons et loyaux services sabotées en un seul moment de folie. Violation de la Règle Fondamentale. J'ai peine à y croire. Comment se peut-il que moi, avec mon sens des responsabilités, j'aie pu seulement envisager un acte pareil... sans parler de l'exécuter ?

Mais le temps était terriblement chaud. Troisième semaine de la vague de chaleur. Je suffoquais dans mon faux corps. Et la pesanteur... Est-ce qu'il régnait aussi à New York une vague de pesanteur ? Cette terrible pression, pire que jamais, qui déforme mes organes. Et Elizabeth qui ne cessait de me harceler, m'offrant sa passion, ses larmes, son émotion, ne me laissant pas de répit, me suppliant de brûler d'une flamme plus ardente. Qui me déclarait son amour en sonnets, en poèmes épiques, en haïkus. Qui venait de passer deux heures dans ma chambre assise à mes pieds, en s'épanchant sur la beauté cachée de mon âme.

« Ouvrez-vous et laissez entrer l'amour, murmurait-elle. C'est comme se donner à Dieu. Prendre un engagement, briser les murailles. Pourquoi pas ? Au nom de l'amour, David, pourquoi pas ? »

Je ne pouvais pas lui répondre et elle a fini par partir. Mais vers minuit elle est revenue frapper à ma porte. Je l'ai fait entrer. Elle portait un long déshabillé de soie élimé.

« Je suis défoncée, a-t-elle dit d'une voix rauque, trop grave d'une octave. Il a fallu que je fume trois joints pour me donner le courage. Mais maintenant je suis là. David, j'en ai marre du trip de l'amour chaste. Nous sommes si proches l'un de l'autre, mais toi tu refuses toujours de faire le dernier pas. » Une cascade de petits rires. « Ce soir, terminé. Tu n'y échapperas pas, chéri. »

Elle laisse glisser le déshabillé. Dessous, elle est nue. Taille étroite, hanches osseuses, longues jambes, cuisses minces, veines bleues le long des seins. Les cheveux ébouriffés. Une sorcière. Une pythie. Une folle furieuse. Elle s'approche de moi, les yeux en fente, la bouche ouverte, la langue frétilante comme celle d'un serpent. Comme elle est maigre ! Des gouttes de sueur brillent sur sa poitrine plate. Elle me prend les poignets, m'entraîne sans égards vers le lit.

Je me débats. À l'intérieur de mon faux corps, j'actionne des manettes, je pousse des leviers. Je suis plus vigoureux qu'elle. Je me dégage sans effort. Elle se tient pieds nus devant moi, furieuse, le regard flamboyant. Si vulnérable, si pitoyable dans sa nudité.

Et pourtant si acharnée.

« David ! David ! David ! » Elle sanglote, à bout de souffle. Me supplie des yeux et du bout de ses seins. Rassemble ses forces pour s'emparer à nouveau de moi, mais je l'ai vue venir et me dérobe pour l'éviter. Elle va s'effondrer sur le lit, le visage enfoui dans l'oreiller, les ongles griffant les draps. « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? POURQUOI ? » hurle-t-elle.

D'ici une minute nous aurons droit à l'intervention du patron. Et à celle de la police.

« Je suis donc si hideuse ? Je t'aime, David, tu sais ce que ça veut dire ? Je t'aime. » Elle se redresse. Se tourne vers moi. Implorante. « Ne me repousse pas. Je ne pourrais pas le supporter. Moi qui voulais juste te rendre heureux, être celle que tu attendais, je ne savais pas que tu me ferais autant souffrir. Et tu restes là sans répondre. Qu'est-ce que tu es donc ? Une machine ?

— Je vais te montrer ce que je suis », lui ai-je dit.

C'est à cet instant que j'ai lâché prise et commencé à tomber dans l'abîme. J'ai perdu tout contrôle, abandonné toute prudence. L'esprit tellement perturbé que la notion même de survivance n'avait plus de sens. Il fallait lui révéler clairement ce qu'il en était. Il fallait qu'elle sache. À n'importe quel prix.

J'enlève ma chemise. Elizabeth prend une expression radieuse, pensant visiblement que je cède à ses avances. Mes mains parcourent mon torse, à la recherche des agrafes et des boutons-pression. J'entame l'opération inconfortable et compliquée qui consiste à ouvrir mon corps. Au fond de moi, quelque chose crie NON NON NON NON NON, mais je n'y prête pas attention. Le cœur a ses raisons.

Enfin, d'une voix rauque : « Regarde, Elizabeth. Regarde ce que je suis. Regarde-moi et prends ton pied. Le voilà, ton trip dans le réel. »

Ma poitrine est béante.

Je me propulse en avant, me faufile entre les leviers et les étais, émergeant à demi de la coquille humaine qui m'abrite. Je n'ai jamais rien fait de tel depuis le jour lointain où l'on m'y a enfermé, sur notre

Monde. Je lui laisse voir ma carapace luisante. Je remue mes yeux pédonculés. Je laisse voir certaines de mes pinces.

« Tu vois ? Tu vois ? Un grand crabe noir venu de l'espace. C'est ça que tu aimes, Elizabeth. C'est ce que je suis. David Knecht n'est qu'un déguisement, et voilà ce qu'il y a dedans. » Je suis comme fou. « Tu as envie du réel ? C'est ça le réel, Elizabeth. À quoi te sert le corps de Knecht ? C'est un simulacre. Une machine. Viens, approche-toi. Tu veux m'embrasser ? Est-ce que je dois monter sur toi et te faire l'amour ? »

Tout au long de cet épisode, son visage a reflété une étonnante série de réactions. D'abord l'incrédulité, évidemment. Puis l'horreur glacée – bouche bée, les yeux hagards, la gorge émettant des sons inarticulés. Les mains posées sur ses seins. Accès soudain de pudeur face au monstre extraterrestre ? Et ensuite, à mesure que la voix familière de Knecht, pleine d'amertume et d'exaltation, continuait de provenir de la créature noire perchée au bord du thorax fendu, une sorte d'apaisement. De la curiosité. La sensibilité poétique reprenant le dessus. Rien de ce qui est humain ne m'est étranger, dixit Térence, cité par Cicéron. Rien de ce qui est étranger ne m'est étranger. Pourquoi pas ? Elle a décidé de se rendre à l'évidence.

« Qu'est-ce que vous êtes ? D'où venez-vous ? »

Et je réponds : « J'ai violé la Règle Fondamentale. Je mérite d'être écartelé. Nous ne devons jamais trahir notre véritable identité. Si nous sommes plongés dans une situation accidentelle qui risque de nous amener à être démasqués, nous devons nous faire sauter. Voici la manette. »

Elle s'avance et jette un coup d'œil autour de moi, dans la cage thoracique de David Knecht.

« Vous êtes d'une autre planète ? Vous vivez ici en secret ? » Elle comprend la situation. Le choc s'estompe. Elle en vient même à rire. « J'ai vu pire quand j'étais sous acide. Vous ne me faites plus peur, David. Est-ce que je dois continuer à vous appeler David ? »

Ce n'est pas vrai, je crois rêver. Je me montre à elle, pensant la terroriser ; et maintenant qu'elle a surmonté sa stupeur, elle sourit de mon étrangeté. Elle se penche pour mieux voir. Je me recule, les pédoncules oculaires palpitant. Je me sens mal à l'aise. Il semble que j'aie plus ou moins perdu l'avantage.

Elle déclare : « Je savais que vous n'étiez pas comme tout le monde, mais je n'imaginai pas à quel point. Maintenant ça va. Je peux faire face. C'est de la personnalité essentielle que je suis tombée amoureuse. Qu'importe que vous soyez un crabe galactique ! Qu'importe que nous ne puissions pas vraiment être amants ! Je peux faire ce sacrifice. C'est votre âme qui m'attire, David. Allez. Refermez-vous. Vous n'avez pas l'air à l'aise comme ça. » Le triomphe de l'amour. Elle ne

m'abandonnera pas, même à présent. Désastre. Je retourne en rampant à l'intérieur de Knecht et lui lève les bras pour qu'il se referme le thorax. Ma conscience est obscurcie par l'énormité de mon acte. Qu'ai-je fait ? Elizabeth observe, impressionnée, ravie.

Quand je suis enfin remis en état, elle hoche la tête « Écoutez, me dit-elle, vous pouvez me faire confiance. Si vous êtes quelque chose comme un espion qui enquête sur la Terre, ça m'est égal. *Ça m'est égal.* Je ne le raconterai à personne. Révélez-moi tout, David. Parlez-moi de vous. Vous ne comprenez pas ? C'est l'événement le plus fabuleux qui me soit jamais arrivé. Une chance de prouver que l'amour n'est pas uniquement physique, n'est pas un simple phénomène biochimique, mais que c'est un trip spirituel, qui traverse non seulement les frontières raciales mais même celles de l'espèce, de la planète... »

J'ai mis des heures à me débarrasser d'elle. Une conversation intense, planante, se bornant le plus souvent à un monologue d'Elizabeth. Elle émettant des théories sur les causes de ma présence sur Terre, moi acquiesçant, niant, développant, noyé dans l'horreur que m'inspirait ma perfidie et n'écoutant qu'à peine ses paroles.

Finalement : « Je ne suis plus sous l'effet de l'herbe, David. Et je suis vidée. Je vais sortir faire un tour. Ensuite je rentrerai dans ma chambre pour écrire un peu. Pour consacrer un poème à cette soirée avant que les mots m'échappent. Mais je reviendrai vous voir à l'aube, d'accord ? Ce sera dans cinq heures environ. Vous serez là ? Vous ne ferez pas de bêtises ? Oh ! je vous aime tant, David ! Vous me croyez, n'est-ce pas ? »

Après son départ, je suis resté un long moment à la fenêtre, essayant de me remettre les idées en place. Effondré. À bout de forces. Le souvenir de ses baisers, de ses lèvres caressant la rainure qui marque l'endroit où s'ouvre ma poitrine. La fascination de l'abomination. Elle m'aimera même si sous ce corps, je suis un crustacé.

J'avais besoin d'aide.

Je suis allé frapper à la chambre de Swanson. Il n'a pas répondu tout de suite – occupé sans doute à transmettre. Je l'entendais à l'intérieur, mais il ne répondait pas.

« Swanson ? ai-je appelé. Swanson ? » Et j'ai ajouté le signal de détresse dans la langue de notre Monde. Il s'est précipité pour ouvrir. Regard suspicieux. « Ne vous inquiétez pas, ai-je dit. Mais laissez-moi entrer. J'ai des ennuis. » J'ai à nouveau donné le signal de détresse.

« Comment avez-vous su qui j'étais ? a-t-il demandé.

— Le jour où la femme de chambre a failli vous surprendre pendant que vous mangiez. Je passais dans le couloir et j'ai vu.

— Mais vous n'avez pas le droit de...

— Sauf en cas d'urgence. Et c'est une urgence. »

Il a arrêté son transmetteur et écouté attentivement mon histoire. L'air visiblement désapprobateur. Mais il ne me refuserait pas son concours. J'avais agi avec une légèreté criminelle mais j'étais un de ses congénères, en proie aux mêmes épreuves, à la même solitude, et il ne pouvait me repousser.

« Que comptez-vous faire maintenant ? a-t-il questionné. Vous ne pouvez tenter aucune action contre elle. Ce n'est pas autorisé.

— Je ne lui veux pas de mal. Je veux juste me libérer d'elle. Faire en sorte qu'elle cesse de m'aimer.

— Comment vous y prendre ? S'il ne lui a pas suffi de vous voir pour de bon...

— En la trahissant, ai-je dit. En lui montrant que j'aime quelqu'un d'autre. Que je n'ai pas besoin d'elle. Ça la fera renoncer. Et peu importe ce qu'elle sait, personne ne la croira. Le FBI se paiera sa tête et lui dira de moins forcer sur le LSD. Mais si je n'arrive pas à rompre son attachement pour moi, je suis perdu.

— Aimer quelqu'un d'autre ? Qui ?

— Quand elle reviendra dans ma chambre à l'aube, ai-je expliqué, elle nous trouvera ensemble tous les deux. Ça devrait suffire à la décourager, non ? »

C'est ainsi que j'ai trompé Elizabeth avec Swanson.

Le fait que nous portions l'un et l'autre des identités humaines masculines était, bien entendu, sans objet. Nous sommes allés dans ma chambre, avons quitté nos déguisements – vertigineuse sensation ! –, et brusquement, nous n'avons plus été que deux êtres de notre Monde, attentifs à nos désirs réciproques. Je n'avais pas fermé la porte à clé. Swanson et moi avons grimpé sur mon lit et avons commencé à psalmodier. Quelle étrangeté après ces années de solitude de ressentir à nouveau ces vibrations ! Quel émerveillement ! Les antennes de Swanson touchant les miennes. L'interaction des harmonies. Une rudesse sous-jacente dans sa façon d'opérer – en raison de son mépris justifié pour ma sottise –, mais quand nous sommes passés de la psalmodie à la division, tout était oublié. Et une fois que nous avons accédé à l'abstraction, c'est devenu vraiment sublime. Nous avons parcouru la gradation ascendante d'une infinité de niveaux de vide. L'aube est descendue sur nous sans que nous voulions arrêter, même pour prendre du repos.

Un coup à la porte. Elizabeth.

« Entrez », ai-je dit.

Une expression d'extase rêveuse sur son visage. Coupée net quand elle nous a vus entremêlés sur le lit. Froncement de sourcils interrogateur.

« Nous étions en train de nous accoupler, ai-je expliqué. Pensiez-vous que j'étais complètement asexué ? » Ses yeux allant de Swanson à moi, de moi à Swanson. Main portée à la bouche. Regard anxieux. J'ai remué le fer dans la plaie. « Je ne pouvais vous empêcher de m'aimer, Elizabeth. Mais je préfère quand même ceux de mon espèce, c'est évident.

— Mais avoir fait ça avec elle maintenant... alors que vous saviez que j'allais revenir...

— Pas exactement *elle*. Pas exactement *lui* non plus, d'ailleurs.

— C'est si cruel, David ! Détruire une expérience aussi belle. » Sa main tremblante agite des feuilles de papier. « Toute une série de poèmes sur cette soirée. Sur sa beauté. Et maintenant... maintenant... » Elle froisse les pages. Les jette à travers la pièce. S'enfuit en sanglotant furieusement. « David ! » Un cri étouffé. La porte qui claque.

Elle est revenue dix minutes plus tard. Swanson et moi n'avions pas tout à fait fini d'endosser nos corps ; ils n'étaient pas encore refermés. Tout en nous activant, nous discutons des mesures à prendre. À son avis, la dignité exigeait que je demande mon transfert sur notre Monde, ayant cessé d'être utile ici après mes indiscretes révélations. J'étais plus ou moins d'accord avec lui mais j'éprouvais une réticence à l'idée de partir. Bizarrement, malgré les tourments physiques infligés par la vie terrestre, j'en étais venu à me sentir lié à cette planète.

C'est alors qu'Elizabeth est entrée, rayonnante.

« Je ne dois pas être aussi possessive, a-t-elle annoncé. Pas aussi conventionnelle et bourgeoise. Je suis décidée à partager mon amour. » Elle étreint Swanson d'un bras. Moi de l'autre. « Ce sera un ménage à trois, déclare-t-elle. Ça ne fait rien que vous ayez des rapports entre vous. Dès l'instant que vous ne me tenez pas en dehors de votre vie. En fait, David, il n'y aurait jamais rien eu de physique entre nous, de toute façon, mais nous pouvons profiter des autres aspects de l'amour. Et nous nous épanouirons aussi avec votre ami. D'accord ? D'accord ? »

Swanson et moi avons sollicité notre transfert, lui pour l'Afrique, moi pour notre Monde. Il s'écoulerait du temps avant que nous recevions la réponse. D'ici là nous serions à la merci d'Elizabeth. Il était furieux que je l'aie mêlé à ça, mais je n'avais pas le choix. Aucun de nous ne pouvait plus éviter Elizabeth. Nous étions à sa merci. Elle nous inondait du flot de sa tendresse ; elle était toujours sur notre route, brûlant de tous les feux de l'amour. Jetant la lumière sur l'obscurité de notre existence. Pauvres créatures solitaires. Souffrez-

vous beaucoup de notre pesanteur ? Et la chaleur ? Et les hivers ? Le rite du mariage est-il en vigueur sur votre planète ? Pratiquez-vous la poésie ?

Un heureux trio. Nous allions au spectacle ensemble. À des concerts. Et même à des soirées dans Greenwich Village.

« Mes amis », disait Elizabeth pour nous présenter, laissant clairement entendre qu'elle vivait avec les deux à la fois. Elle se plaisait à entretenir un léger parfum de scandale. Swanson se prêtait de mauvais gré à son manège, en me reprochant en privé de l'avoir entraîné dans cette histoire. Elizabeth a sorti une autre brochure de poèmes ronéotypés, dédiés à nous deux. Cela s'intitulait *Triple trip* et c'était ouvertement érotique. J'ai cité quelques poèmes dans l'un de mes rapports, puis j'ai abandonné et caché l'opuscule dans un placard.

« Pas de nouvelles de votre transfert ? » demandais-je à Swanson au moins deux fois par semaine.

Il n'en avait pas. Moi non plus.

L'automne est venu. Elizabeth, à force de se consumer pour nous, paraissait fébrile et amaigrie.

« Je n'ai jamais connu un bonheur pareil, proclamait-elle souvent en nous serrant tous les deux contre elle. Jamais je ne vous considère comme différents. Vous êtes simplement pour moi des êtres charmants, merveilleux, solitaires, dans l'obscurité de cette horrible ville. »

Une fois elle a dit : « Et si tous les autres étaient comme vous, si j'étais l'unique être humain véritable ? Mais c'est absurde. Vous devez être les seuls de votre espèce ici. Des éclaireurs. Votre planète se prépare-t-elle à envahir la nôtre ? Comme je l'espère ! Vous remettriez tout en place. Enfin le règne de l'amour et de la raison !

— Tout ça va durer encore longtemps ? » a marmonné Swanson.

Fin octobre, il a reçu sa nouvelle affectation. Il est parti sans nous dire au revoir, ni à elle ni à moi, et sans communiquer d'adresse. Nairobi ? Addis-Abeba ? Kinshasa ?

Je m'étais habitué à partager avec lui le fardeau de la présence d'Elizabeth. Maintenant toute son affection retombait sur moi. Mon travail s'en ressentait. Je n'avais pas le temps de classer correctement mes rapports. Et je vivais dans l'appréhension qu'elle ne tienne pas sa langue. (*Vous connaissez David ? Ce n'est pas un véritable humain, vous savez. À l'intérieur de son corps, il y a une sorte de crabe originaire d'un autre système solaire. Mais quelle importance ? L'amour est un phénomène universel. Il ne connaît pas de frontières, pas même celles d'une planète.*) J'attendais impatiemment mon rappel. Rentrer chez moi, me dépouiller de cette défroque, accepter ma punition. Me délivrer l'esprit d'Elizabeth.

La réponse est arrivée par le transmetteur le 13 novembre.

Demande rejetée. Je devais rester sur Terre et poursuivre mes activités. Les retours sur notre Monde n'étaient accordés que pour raisons de santé.

J'ai envisagé d'expédier le compte rendu complet de ma trahison, ce qui aurait entraîné de façon certaine mon rappel. Mais j'hésitais, submergé par le désespoir. Une humeur sombre s'était emparée de moi.

« Pourquoi es-tu si triste ? » demandait Elizabeth. Que pouvais-je lui dire ? Que ma tentative pour la fuir avait échoué ? « Je t'aime, disait-elle. Jamais je ne me suis sentie aussi *réelle*. » Son visage blotti contre ma joue. Ses doigts noués dans mes cheveux. Un murmure tentateur. « David, ouvre encore ta poitrine. Je veux te voir à l'intérieur. Être sûre que tu ne me fais pas peur. S'il te plaît. Tu ne m'as laissée te voir qu'une seule fois. » Et ensuite, alors que j'avais cédé à sa demande : « Je peux t'embrasser, David ? »

J'étais consterné. Mais je l'ai laissée faire. Elle n'était pas effrayée. Transfigurée par le bonheur. C'est un fléau à l'échelon cosmique, mais je crains de me mettre à éprouver de la sympathie pour elle.

Puis-je la quitter ? Je regrette le départ de Swanson. J'aurais besoin de conseils.

Ou je romps avec Elizabeth, ou je romps avec notre Monde. C'est épouvantable. De nouveaux gouffres de découragement s'ouvrent chaque jour devant moi. Je suis incapable d'effectuer mon travail. J'ai, une fois de plus, réclamé mon transfert, sans fournir de détails. Première neige de l'hiver aujourd'hui.

Demande rejetée.

« Quand je t'ai trouvé avec Swanson, a-t-elle dit, le choc a été terrible. Bien pire qu'au moment où tu t'es montré à moi. C'était effarant de découvrir que tu n'étais pas humain mais ça ne me concernait pas émotionnellement... Je ne me sentais pas menacée. Par contre, revenir quelques heures plus tard et te voir avec un de tes semblables, savoir que tu voulais m'exclure, que je n'avais pas de place dans ta vie... Pourtant, nous nous en sommes plutôt bien tirés, n'est-ce pas ? »

Elle m'embrasse. Dans ses yeux, des larmes de joie. Comment est-ce arrivé ? Tout a commencé où ? L'existence était naguère si simple. J'ai essayé de reconstituer la chaîne des événements qui m'ont conduit là où j'en suis, mais je n'y parviens pas. Je suis sorti de mon faux corps huit heures aujourd'hui. Le record de durée jusqu'à présent. Elizabeth

parle d'aller passer l'hiver avec moi dans les îles. Une villa retirée que des amis à elle mettront à sa disposition. Bien sûr, je ne dois pas abandonner mon poste sans autorisation. Et il faut des mois pour obtenir une réponse.

Admettons la vérité : j'aime cette femme.

Premier janvier. Début de la nouvelle année. J'ai envoyé ma démission et détruit mon transmetteur. Tous les liens sont coupés. Demain, à l'ouverture des bureaux de la mairie, Elizabeth et moi irons nous procurer une licence de mariage.

BIBLIOGRAPHIE

(Pour chaque nouvelle composant ce volume, on ne trouvera mention que de la parution originale aux États-Unis ; en ce qui concerne la France, ne sont signalées que la première parution et la plus récente quand il y a lieu.)

1. **Le chemin de la nuit** (« Road to Nightfall », in *Fantastic Universe*, juillet 1958). En français : 1) « Le chemin de la nuit », trad. de Philippe R. Hupp, in *Histoires de survivants*, La Grande Anthologie de la science-fiction, composée par Demètre Ioakimidis, Jacques Goimard et Gérard Klein, Le Livre de Poche, 1983 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996. [Traduction revue par Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]
2. **Opération Méduse** (« Gorgon Planet », in *Nebula Science Fiction*, février 1954). **Inédit en français**. [Traduction de Corinne Fisher. Texte de présentation traduit par Jacques Chambon.]
3. **La colonie silencieuse** (« The Silent Colony », in *Future Science Fiction*, octobre 1954). En français : « La colonie silencieuse », in *Au-delà du ciel*, n° 10, septembre 1958. [Nouvelle traduction de Corinne Fisher. Texte de présentation traduit par Jacques Chambon.]
4. **Absolument Inflexible** (« Absolutely Inflexible », in *Fantastic Universe Science Fiction*, juillet 1956). En français : 1) « Absolument inflexible », trad. de Didier Pernerle, in *L'Année 1977-1978 de la Science-Fiction et du Fantastique*, volume dirigé par Jacques Goimard, Juillard, 1978 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Voir l'invisible*, anthologie de Philippe R. Hupp, Le Grand temple de la science-fiction, Presses Pocket, 1988. [Traduction revue par Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

5. **Le circuit Macauley** (« The Macauley Circuit »), in *Fantastic Universe Science Fiction*, août 1956). En français : 1) « Le circuit Macauley », in *Des hommes et des machines*, anthologie composée par Robert Silverberg, Bibliothèque Marabout, Verviers, 1973 ; 2) repris dans une trad. de Didier Pernerle in Robert Silverberg, *Voir l'invisible*, anthologie de Philippe R. Hupp, Le Grand temple de la science-fiction, Presses Pocket, 1988. [Traduction revue par Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]
6. **Les chants de l'été** (« The Songs of Summer », in *Science Fiction Stories*, septembre 1956). En français : 1) « Les chants de l'été », in *Satellite*, n° 16, avril 1959 ; 2) même titre, in Robert Silverberg, *Les Chants de l'été*, recueil traduit par Iawa Tate, J'ai lu, 1982. [Nouvelle traduction de Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]
7. **Alaree** (« Alaree », in *Saturn Science Fiction and Fantasy*, mars 1958). **Inédit en français.** [Traduction de Corinne Fisher. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]
8. **L'affaire des antiquités** (« The Artifact Business », in *Fantastic Universe Science Fiction*, avril 1957). **Inédit en français.** [Traduction d'Hélène Colon.]
9. **Les collecteurs** (« Collecting Team », sous le titre de « Catch 'Em All Alive » in *Super-Science Fiction*, décembre 1956). **Inédit en français.** [Traduction de Corinne Fisher. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]
10. **Un homme de talent** (« A Man of Talent », sous le titre de « The Man with Talent » in *Future Science Fiction*, hiver 1957). En français : « Le dernier poète », trad. de Iawa Tate, in Robert Silverberg, *Les Chants de l'été*, J'ai lu, 1982. [Nouvelle traduction de Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]
11. **Voyage sans retour** (« One-Way Journey », in *Infinity Science Fiction*, novembre 1957). **Inédit en français.** [Traduction de Corinne Fisher. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]
12. **Lever de soleil sur Mercure** (« Sunrise on Mercury », in *Science Fiction Stories*, mai 1957, sous le pseudonyme de Calvin M. Knox). **Inédit en français.** [Traduction d'Hélène Colon.]

13. **Le Monde aux Mille couleurs** (« World of a Thousand Colours », in *Super-Science Fiction*, juin 1957). **Inédit en français.** [Traduction d'Hélène Colon.]
14. **Tant de chaleur humaine** (« Warm Man », in *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, mai 1957). En français : 1) « La Sangsue », trad. de Suzane Rondard, in *Fiction*, n° 53, avril 1958 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996. [Traduction revue par Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]
15. **Auréolé de gloire** (« Blaze of Glory », in *Galaxy Science Fiction*, août 1957). En français : « Flamboyante gloire », in *Galaxie* [1^{re} série], n° 49, décembre 1957. [Nouvelle traduction de Corinne Fisher pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]
16. **Pourquoi ?** (« Why ? », in *Science Fiction Stories*, novembre 1957). **Inédit en français.** [Traduction de Corinne Fisher. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]
17. **Les déviateurs** (« The Outbreeders », in *Fantastic Universe Science Fiction*, septembre 1959). **Inédit en français.** [Traduction de Corinne Fisher. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]
18. **L'homme qui n'oubliait jamais** (« The Man who Never Forgot », in *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, février 1958). En français : 1) « L'homme qui n'oubliait jamais », trad. de Catherine Grégoire, in *Fiction*, n° 66, mai 1959 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996. [Traduction revue par Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]
19. **Il était une vieille femme** (« There was an Old Woman », in *Infinity Science Fiction*, novembre 1958). En français : 1) « Il était une vieille femme », trad. d'Alain Dorémieux, in Robert Silverberg, *Signaux du Silence*, recueil composé par Alain Dorémieux, Casterman, 1979 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti. Texte de présentation traduit par le même.]
20. **Le Chancelier de Fer** (« The Iron Chancellor », in *Galaxy*, mai 1958). En français : 1) « Le Chancelier de fer », in *Galaxie* [1^{re} série], n° 56, juillet 1958 ; 2) « Le Chancelier de Fer », trad.

d'Alain Dorémieux, in Robert Silverberg, *Signaux du Silence*, recueil composé par Alain Dorémieux, Casterman, 1979. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti. Texte de présentation traduit par le même.]

21. Ozymandias (« Ozymandias », in *Infinity Science Fiction*, novembre 1958, sous le pseudonyme d'Ivar Jorgenson). **Inédit en français.** [Traduction d'Hélène Colon.]

22. Voir l'homme invisible (« To See the invisible Man », in *Worlds of Tomorrow*, avril 1963). En français : 1) « Voir l'homme invisible », trad. de Michel Demuth, in *Galaxie* [2^e série], n° 1, mai 1964 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Voir l'invisible*, anthologie de Philippe R. Hupp, Le Grand temple de la science-fiction, Presses Pocket, 1988. [Nouvelle traduction de Pierre-Paul Durastanti pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

23. Les colporteurs de souffrance (« The Pain Peddlers », *Galaxy*, août 1963). En français : 1) « La souffrance paie », trad. d'Arlette Rosenblum, in *Galaxie* [2^e série], n° 2, juin 1954 ; 2) repris sous le titre « Les colporteurs de souffrance », in Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

24. Voisins (« Neighbor », in *Galaxy*, août 1964). En français : 1) « Les voisins », trad. de Pierre Billon, in *Galaxie* [2^e série], n° 14, juin 1965 ; 2) repris sous le titre « Le voisin » in *Histoires de guerres futures*, anthologie composée par Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis & Gérard Klein, La Grande Anthologie de la science-fiction, Le Livre de poche, 1985. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

25. Le sixième palais (« The Sixth Palace », in *Galaxy*, février 1965). En français : 1) « Le robot gardien », trad. de René Lathière, in *Galaxie* [2^e série], n° 20, décembre 1965 ; 2) repris sous le titre « Le sixième palais » in Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

26. Comme des mouches (« Flies », in *Dangerous Visions*, anthologie composée par Harlan Ellison, Doubleday, Garden City, 1967). En français : 1) « Comme des mouches », trad. d'Alain Dorémieux, in

Après-demain, la Terre, anthologie composée par Alain Dorémieux, Casterman, 1971 ; 2) « Les mouches », trad. de France-Marie Watkins, in *Dangereuses visions*, tome 1, J'ai lu, 1975. [Traduction d'Alain Dorémieux revue par Pierre-Paul Durastanti pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Pierre-Paul Durastanti.]

27. Carrefour des mondes (« Halfway House », in *Worlds of If Science Fiction*, novembre 1966). En français : 1) « La Maison à mi-chemin », in Clifford Simak, *Les Fleurs pourpres*, Galaxie/bis n° 5, Opta, 1967 ; 2) « À la croisée des chemins », trad. de Iawa Tate, in Robert Silverberg, *Les Chants de l'été*, J'ai lu, 1982. [Nouvelle traduction de Corinne Fisher pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]

28. L'étoile noire (« To the Dark Star », in *The Farthest Reaches*, anthologie composée par Joseph Elder, Trident, New York, 1968). En français : 1) « À l'étoile noire », trad. de Guy Abadia, in *Histoires Stellaires*, édition française de l'anthologie de Joseph Elder, Fiction Spécial, n° 15, Opta, 1969 ; 2) repris sous le titre « L'étoile noire », in *Histoires de voyages dans l'espace*, anthologie composée par Gérard Klein, Jacques Goimard & Demètre Ioakimidis, La Grande anthologie de la science-fiction, Le Livre de poche, 1983. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

29. Passagère (« Passengers », in *Orbit 4*, anthologie composée par Damon Knight, Putnam's sons, New York). En français : 1) « Passagers », in *Espaces inhabitables*, tome 1, Casterman, 1973 ; 2) « Passagers », trad. d'Hélène Collon, in Robert Silverberg, *Les éléphants d'Hannibal*, recueil composé par Jacques Chambon, Denoël, 1996 ; Gallimard, Folio SF, 2001. [Traduction d'Hélène Collon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Pierre-Paul Durastanti.]

30. L'épouse 91 (« Bride 91 », in *Worlds of Science Fiction*, septembre 1967). En français : 1) « La mariée n° 91 », in *Galaxie* [2^e série], n° 47, mars 1968 ; 2) « L'épouse 91 », trad. de Iawa Tate, in Robert Silverberg, *Les Chants de l'été*, J'ai lu, 1982. [Nouvelle traduction de Corinne Fisher pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]

31. Je vous 10011100 (« Going Down Smooth », in *Galaxy*, août 1968). En français : 1) « Je vous 1000110 », trad. de Frank

Straschitz, in *Galaxie* [2^e série], n° 57, février 1969 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Voir l'invisible*, anthologie de Philippe R. Hupp, Le Grand temple de la science-fiction, Presses Pocket, 1988. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

32. Les arbres qui avaient des dents (« Fangs of the Trees », sous le titre de « The Fangs of the Trees », in *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, octobre 1968). En français : 1) « Quand les arbres ont des dents », trad. de Bruno Martin, in *Fiction*, n° 198, juin 1970 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Voir l'invisible*, anthologie de Philippe R. Hupp, Le Grand temple de la science-fiction, Presses Pocket, 1988. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti. Texte de présentation traduit par le même.]

33. Les amours d'Ismaël (« Ishmael in Love », in *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, juillet 1970). En français : 1) « Les amours d'Ismaël », trad. de Denise Hersant, in *Fiction*, n° 204, décembre 1970 ; 2) repris in *Histoires de médecins*, anthologie composée par Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis & Gérard Klein, La Grande anthologie de la science-fiction, Le Livre de poche, 1983. [Traduction revue par Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]

34. Un personnage en quête de corps (« Ringing the Changes », in *Alchemy & Academe*, anthologie d'Ann McCaffrey, Doubleday, 1970). En français : 1) « Un personnage en quête de corps », trad. de Jacques Chambon, in Robert Silverberg, *Trips*, recueil composé par Jacques Chambon, Calmann-Lévy, 1976 ; J'ai lu, 1980 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996. [Traduction revue par Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

35. La danse au soleil (« Sundance », in *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, juin 1969). En français : 1) « La danse au soleil », trad. de Bruno Martin, in *Fiction*, n° 190, octobre 1969 ; 2) repris in Robert Silverberg, *Voir l'invisible*, anthologie de Philippe R. Hupp, Le Grand temple de la science-fiction, Presses Pocket, 1988. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti. Texte de présentation traduit par le même.]

36. Le jour où le passé a disparu (« How It Was When the Past Went Away », in *Three for Tomorrow*, anthologie composée par Robert Silverberg, Meredith Press, New York, 1969). En français : « Le jour

où le passé fut aboli », trad. de Bruno Martin, in *Trois futurs incertains* (édition française de *Three for Tomorrow*), Fiction Spécial, n° 20, Opta, 1972. [Traduction revue par Pierre-Paul Durastanti. Texte de présentation traduit par le même.]

37. Une fois les mythes rentrés chez eux (« After the Myths Went Home », in *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, novembre 1969). En français : 1) « Quand les mythes eurent disparu », trad. de Bruno Martin, in *Fiction*, n° 199, juillet 1970 ; 2) repris sous le titre « Quand les mythes sont repartis », in *Histoires mécaniques*, anthologie composée par Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis & Gérard Klein, La Grande anthologie de la science-fiction, Le Livre de poche, 1985. [Traduction revue par Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]

38. En bonne compagnie (« The Pleasure of Their Company », sous le titre « The Pleasure of Our Company », in *Infinity One*, anthologie composée par Robert Hoskins, Lancer, New York). En français : « Sauve qui peut ! », trad. de Iawa Tate, in Robert Silverberg, *Les Chants de l'été, J'ai lu*, 1982. [Nouvelle traduction de Corinne Fisher pour la présente édition. Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]

39. Nous savons qui nous sommes (« We Know Who We Are », in *Amazing Stories*, juillet 1970). En français : 1) « Nous savons qui nous sommes ! », trad. d'Henry-Luc Planchat, in *L'Aube enclavée*, n° 3, 1971 ; 2) « Nous savons qui nous sommes », trad. de Iawa Tate, in Robert Silverberg, *Les Chants de l'été, J'ai lu*, 1982. [Nouvelle traduction de Jacques Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit par le même.]

40. Martel en tête (« Something Wild is Loose », in *Many Worlds of Science Fiction*, anthologie composée par Ben Bova, E.P. Dutton, New York, 1971). En français : « Martel en tête », trad. d'Hélène Collon, in Robert Silverberg, *Les éléphants d'Hannibal*, recueil composé par Jacques Chambon, Denoël, 1996 ; Gallimard, Folio SF, 2001. [Texte de présentation traduit par Hélène Collon.]

41. Trip dans le réel (« The Reality Trip », in *Worlds of If Science Fiction*, mai-juin, 1970. En français : 1) « Voyage dans la réalité », in *Galaxie* [2^e série], n° 108, mai 1973 ; 2) repris sous le titre « Trip dans le réel », trad. d'Alain Dorémieux, in Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996. [Traduction revue par Jacques

Chambon pour la présente édition. Texte de présentation traduit
par le même.]

Retrouver les auteurs
de la collection J'ai lu SF sur le site

ActuSF.com



7499

Composition Nord Compo
Achevé d'imprimer en France (Manhecourt)
par Maury-Eurolivres le 24 décembre 2004.
Dépôt légal décembre 2004. ISBN 2-290-34393-5

Éditions J'ai lu
84, rue de Grenelle, 75007 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion

-
- 1 Presses Pocket, 1986.
 - 2 Livre de Poche. 1989.
 - 3 J'ai lu, 1977.
 - 4 Le Masque Science-Fiction, Librairie des Champs-Élysées, 1980.
 - 5 Le Livre de poche jeunesse, 1985.
 - 6 J'ai lu, 1983
 - 7 Dans la Kabbalie, les Hekhalot sont les sept palais célestes que le mystique parcourt pour atteindre le trône divin. Ce terme désigne aussi deux textes considérés comme fondateurs de la tradition dite « Merkavah », l'« Hekhalot majeur » du rabbin Ishmael ben Elishna, et l'« Hekhalot mineur » du rabbin Akika, cité ici par Robert Silverberg. (N.d.T.)
 - 8 J'ai lu, 1977
 - 9 Citation de la Bible (*Job*. 1:15). (N.d.T)
 - 10 Presses Pocket, 1986
 - 11 J'ai lu, 1984
 - 12 Presses Pocket, 1986
 - 13 J'ai lu, 1977
 - 14 Albin-Michel, 1970, sous le pseudonyme Walker Chapman
 - 15 J'ai lu, 1984
 - 16 Presses Pocket, 1984 ; 1989.
 - 17 J'ai lu, 1975.
 - 18 J'ai lu, 1984.
 - 19 Citation de la Bible. *Jean*. 14:2. (N.d.E.)
 - 20 Alchimie et Enseignement. (N.d.T.)
 - 21 *Henri VI*, acte 1, scène 3. Traduit par Victor Bourgy. (N.d.T.)
 - 22 *Roméo et Juliette*, acte III, scène 1. Traduit par Pierre Leyris. (N.d.T.)
 - 23 *La Nuit des rois*, acte II, scène 4. Traduit par Pierre Leyris. (N.d.T.)
 - 24 Marabout, 1976 ; Presses de la Cité, « Futurama/Superlights », 1984.
 - 25 Opta, « Nébula », 1976 ; Presses Pocket, 1985.
 - 26 Le Livre de Poche, 1987.
 - 27 Presses Pocket, 1986.
 - 28 Presses Pocket, 1984.
 - 29 J'ai lu, 1979.
 - 30 Le Livre de Poche, 1987.
 - 31 Presses Pocket, 1985.
 - 32 J'ai lu, 1975.
 - 33 Presses Pocket. 1984.
 - 34 Le Livre de poche. 1989.

Science-fiction

Le chemin de la nuit

Nouvelles au fil du temps
1953-1970

CE PREMIER LIVRE DE QUATRE VOLUMES RASSEMBLANT CHRONOLOGIQUEMENT LES NOUVELLES LES PLUS SIGNIFICATIVES D'UNE ŒUVRE QUI EN COMPORTE PRÈS D'UN MILLIER, « S'OUVRE SUR LES TEXTES DE L'APPRENTI QUE J'ÉTAIS À LA FIN DE MON ADOLESCENCE, AU DÉBUT DES ANNÉES 1950. POUR PASSER AUX RÉCITS COMPÉTENTS ET ENLEVÉS DU PRO AU REGARD AVERTI QUE JE N'AI PAS TARDÉ À DEVENIR, AVANT DE SE CONCLURE PAR LES ARABESQUES ET SOPHISTICATIONS CARACTÉRISTIQUES DE MA PÉRIODE "FIN DES ANNÉES 1960", ALORS QUE J'ENTRAIS EN PLEINE POSSESSION DE MES MOYENS. »

ROBERT SILVERBERG A ÉCRIT UNE INTRODUCTION SPÉCIFIQUE POUR CHACUN DE CES TEXTES, QU'IL A PERSONNELLEMENT SÉLECTIONNÉS.



**Robert
Silverberg**

Né en 1935, extraordinairement prolifique sur le double plan de la quantité et de la qualité, il fut quatre fois lauréat du prix Nebula et cinq fois du prix Hugo. Avec la présente série de recueils, « manière d'autobiographie par le détour de la fiction », on pourra non seulement suivre le parcours d'une légende vivante du domaine, mais aussi revisiter sous un angle original l'histoire de toute la science-fiction moderne.



Texte intégral

Illustration de couverture © Beltmann/Corbis

J05412 ISBN 2-290-54595-5

Catégorie **Q**